

# MUSÉE

# DES FAMILLES,

## LECTURES DU SOIR.

XXIV^e ANNÉE.

# COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

## RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

### TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BALLEYDIER (Alphonse).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DECHASTELUS (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESESSARTS (Alfred).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GÉRARD de NERVAL.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Mme Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NADAUD (Gustave).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

### DESSINS.

BAR (de).
BEAUCE.
BERTALL.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
BOCOURT.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FÉROGIO.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
STAAL (Gustave).
STOP.
VALENTIN (H.).
VERNET (Horace).
WATTIER.
WORMS (Jules).

### GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

*N. B.* La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

---

## RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1857-1858 (25e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

*Prix pour Paris* : 6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr. 10. — Hollande, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 10 fr. 50. — Portugal, 8 fr. — États Romains, 11 fr. — Bavière, 7 fr. 50.

*Pour les départements* : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande, Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, États-Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 13 fr. 70.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

*Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch,* 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

*L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés* directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

*Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au* Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

---

## VINGT-QUATRE VOLUMES SONT EN VENTE.

### Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . . . . . . . . . . . 6 fr. / Relié. . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 24 vol. ensemble : Paris, 99 fr. Départ. 107 fr. 50. Rendus *franco*.
Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.
Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.




# MUSEE DES FAMILLES

## Lectures du Soir.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

1856-1857.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris. Bureaux de l'Administration: rue Saint-Roch, 29.

# AVERTISSEMENT.

Toute œuvre sérieuse a ses difficultés et ses traverses. Le progrès n'est pas chose d'un jour : il est, de sa nature, continu, — et patient comme la justice de Dieu, parce qu'il est éternel.

En marche depuis vingt-quatre ans vers le but le plus noble et le plus modeste à la fois de la presse contemporaine : instruire et moraliser par le fond, amuser et charmer par la forme toutes les classes sociales, le *Musée des Familles* a fait encore un pas en avant et un pas décisif en 1856-1857 : il a maintenu et fortifié le principe de sa force et de son succès, la base de son passé et le gage de son avenir : l'UNITÉ DE DIRECTION, cette vie de toute entreprise, qui est l'essence même de celle-ci.

Les bons résultats ne se sont pas fait attendre, et l'on a pu en juger par l'ensemble du présent volume, le meilleur de la collection sans contredit, — par la rédaction, les dessins, les gravures et le tirage.

Réunies en faisceau dans la même main, toutes ces matières qui relèvent d'un seul plan, qui ne font que se traduire et se compléter l'une l'autre, et qui composent par leur harmonie le recueil lui-même, se sont combinées, fondues, continuées, améliorées et embellies en 1856-1857. Est-il besoin de citer ce que tous nos lecteurs ont applaudi : La *Légende de la cathédrale de Cologne*, par M. Saint-Marc-Girardin; le *Charbonnier-musicien,* par M. F. Halévy ; les *Salons du dix-neuvième siècle,* par Mme Ancelot; le *Fauteuil de Lamartine*, par M. Victor Fournel; les *Portraits de nos pères*, par M. Mary-Lafon ; les *Chrysalides*, par M. Francis Wey ; *Marseille et les Marseillais*, par M. Méry ; *Santeuil*, par M. H. Castille; le *Perruquier de Moscou*, par M. Dechastelus ; *Matthieu Skinner*, par Adam Boisgontier; les *Cartes de visite* et les *Médisants*, par Mme Anaïs Ségalas; l'*Epître à Boileau*, par M. Viennet; *Porte et Fenêtre*, par M. G. Nadaud ; les *Larmes sur la mort de Pindare ;* la *Marchande des quatre saisons*, par M. Edouard Plouvier; les poésies de Méry, notées par Louis Lacombe, etc.; — les dessins de MM. Paul Chenay, Bertall, Gustave Doré, Pauquet, Foulquier, de Bar, Férogio, Henri Grenier, Lancelot, Stop, Duvaux, Franck, Fellmann, Mariani, Pottin, Breton, Worms, etc.; — les portraits de Henri IV, de Thomas Britton, de Mme Vigée-Lebrun, de Paul Delaroche (et sa belle *Etude de femme*), de Vernet, de Lamartine, de Jules Lefort, de Guillaume le Taciturne, du duc de Berry, de M. le comte de Niewerkerke (d'après M. Ingres); les vues de la machine de Marly, du pavillon central du Louvre, du châlet de Trouville; — les compositions du *Ver à soie*, du *Prébendier*, du *Juge-mage*, des *Chrysalides*, de la *Marchande des quatre saisons*, si bien rendues par le burin de M. Gérard?

Nos souscripteurs ont fait eux-mêmes le plus flatteur éloge de ces efforts et de ces progrès, en se multipliant dans une proportion d'autant plus notable, que jamais les concurrences n'avaient autant pullulé autour du *Musée des Familles*.

Notre programme de l'année prochaine (1857-1858) dit assez haut comment nous entendons répondre à cette confiance du public ; — et nous n'avons plus qu'à lui répéter notre vieille salutation annuelle :

« Comptez sur notre persévérance comme nous comptons sur la vôtre. »

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1857.

MUSÉE DES FAMILLES.

# L'ALMÉE DE BAB-ALY. — SOUVENIR D'AFRIQUE.




L'ancienne almée et sa famille; souvenir d'Afrique. Dessin de M. Jules Gaildrau.

Le village de Bab-Aly, près de la cité d'Abd-el-Kader, au centre de l'Afrique, est un des plus curieux spécimens des agglomérations du désert.

Son aspect bouleverse toutes les idées de nivellement et d'alignement, toutes les notions de géométrie et de civilisation.

C'est un amas de huttes, de tentes, de gourbis, qui semblent chevaucher les uns sur les autres, et sont jetés au hasard comme une poignée de froment dans une aire à battre.

Les habitations suivent toutes les inégalités, tous les caprices du terrain. Elles escaladent les mamelons ou se précipitent sur leur revers.

Pas de traces de rues ni de places, pas de points de

ralliement ou d'intersection. Aucun moyen de s'orienter et de reconnaître sa route. On croit trouver une issue, et l'on tombe dans un silo. On espère arriver à un centre et l'on se heurte à une muraille sans porte.

Enfin, c'est un véritable dédale, où les Arabes que vous interrogez vous répondent stoïquement : *Je ne sais pas.*

Voilà pourtant le théâtre ou s'est passée sous mes yeux, il y a dix ans, une des scènes les plus curieuses et les plus touchantes que j'aie vues dans ma vie.

Je venais d'assister à une fantasia qui avait mis en jeu toutes les tribus des environs.

Je recevais chez un kaïd l'hospitalité de sa natte, de son chibouk, de son café et de sa cour intérieure, qui est le salon des Arabes.

J'étais assis avec les notables de l'endroit, tous plus fiers, plus graves et plus silencieux les uns que les autres, tous drapés comme des statues dans les plis de leur bournous, et laissant étinceler leurs noires prunelles, au milieu d'un nuage de fumée, sous l'épaisseur de leurs turbans lamés d'or et d'azur.

Tout à coup notre amphitryon nous annonça le chant d'un musicien et la danse d'une almée qu'il avait fait venir pour honorer et réjouir ses hôtes.

L'homme et la femme entrèrent dans la cour et nous saluèrent avec le plus profond respect.

L'homme était superbe de calme et de majesté. Il portait avec une aisance royale la chemise de laine et le bournous aux plis moelleux, la culotte rouge entourée du haïk blanc et serrée par la corde en poil de chameau.

La femme était tout simplement un des plus admirables types moresques qui se pût rencontrer. Une figure ovale d'une pureté exquise, d'une carnation dorée, d'une douceur à faire rêver aux houris. De grands sourcils noirs, à l'arc prolongé, des yeux de gazelle farouche, encadrés de teinture bleue, des lèvres de corail, des dents d'ivoire, des mains et des pieds d'une finesse surhumaine, des épaules et des jambes de bronze florentin, tatoués de losanges, de têtes de serpent et de feuilles de palmier.

L'homme chanta les paroles suivantes, en s'accompagnant du tambourin conique (1) :

« Sélido, mon enfant, j'aime tes yeux à travers ton aïk, rayonnantes étoiles que le ciel m'envie. J'aime ta bouche purpurine, ouverte comme la grenade mûre au soleil. J'aime tes dents blanches qu'Allah, le grand pêcheur, a triées dans les plus fines perles de la mer.

« Prends tous ces boudjoucks que j'ai gagnés et donne-les à ta mère pour t'acheter des voiles de lin, des parfums et des bijoux. Ta parure, comme ta beauté, fait la joie et l'orgueil de ton père. Je veux peindre de henné les ongles de tes petits doigts et de tes pieds vermeils.

« Je te bâtirai une demeure fermée au soleil brûlant. Je l'embellirai pour te recevoir. Tes compagnes y seront les fleurs, astres de la terre. Des nègres te conduiront au bain parfumé et te ramèneront plus blanc et plus radieux aux embrassements de ton père et de ta mère.

« Si les djinns te tourmentent, le derbouka et la danse les chasseront. Si le vent du désert brûle la plaine, je te porterai dans un palanquin respirer la brise de la montagne.

« Et comment récompenseras-tu, mon fils, celui qui t'a donné la vie et qui te soignera comme un esclave attaché à tes caprices ? En levant sur moi tes yeux noirs et en illuminant mon cœur de ton sourire. »

(1) Ce chant remarquable n'est pas une fiction. Il a été recueilli en Afrique par M. Benjamin Gastineau, dont la version diffère peu de la mienne.

Jamais je n'avais entendu un pareil chant d'amour paternel. Et mon émotion fut d'autant plus vive, qu'à travers celle du chanteur je sentis le père sous le musicien.

La femme dansa ensuite la danse du foulard et du yatagan. Elle consiste à croiser en l'air, dans des évolutions rapides et des cercles mystiques, un poignard étincelant et une ceinture à franges d'or. L'almée fut éblouissante dans cette lutte guerrière et voluptueuse, dont les poses offraient un détail caractéristique. La danseuse s'arrêtait brusquement devant un spectateur, plantait le yatagan à ses pieds, comme un défi, et le regardait d'un œil fixe, en croisant les deux mains sur l'arme. Pendant ce temps-là, le musicien chantait, en brillantes métaphores, le courage, la noblesse et surtout la *générosité* du spectateur, jusqu'à ce que celui-ci glissât une pièce d'or ou d'argent dans la coiffure de la bayadère. Tous les assistants subissant à leur tour cet appel, et chacun y répondant avec l'enthousiasme excité par la jeune femme, elle avait déjà recueilli une somme assez ronde, lorsqu'elle planta enfin le poignard devant moi.

Je n'avais vu encore que sa beauté, je compris alors son âme. La dignité, la coquetterie, la souffrance, la honte et le remords se peignaient sur son front et dans son attitude. Sentant que je lisais au fond de son cœur, elle détourna la tête et versa un torrent de larmes. Puis elle repoussa mon offrande par un geste sublime, et me tendit une main que je pressai avec respect.

— Pour Sélido, votre enfant ! lui dis-je en m'approchant d'elle, et en lui glissant un anneau de prix que j'avais au doigt.

— Allah bénisse le *roumi* (le chrétien), qui a deviné la pauvre mère ! me répondit-elle en arabe.

Et, s'enveloppant de son haïk, elle disparut avec son mari.

Je cherchai en vain sa trace pendant quelques mois. Un jour enfin, aux environs de Maskara, j'aperçus une femme voilée, tenant par la main un enfant si gracieux, que je restai en extase devant l'une et l'autre.

— Je ne suis plus almée ! me dit la femme en dardant de son haïk un regard rayonnant. J'ai reconquis le droit de cacher mon visage comme toutes les moukères, mais je le laisserai voir au roumi qui a donné cette bague à Sélido.

Et je reconnus mon anneau au doigt de l'enfant ; et la mère, écartant son voile, me montra son visage plus admirable que jamais, car le bonheur y éclatait en même temps que la beauté.

Alors, elle me raconta qu'elle s'était faite almée deux ans pour relever son douar abattu, regagner son troupeau volé, et soigner son enfant malade.

Mon cadeau avait été comme le signal de sa fortune, et les douros avaient plu si abondamment dans sa coiffure, qu'au bout de deux mois, elle et son mari occupaient un douar neuf, avec leur fils ranimé *par les brises de la montagne.*

Prisonnier des Kabyles quelque temps après, je fus délivré par l'intervention d'un inconnu, et j'appris que mon sauveur était le mari de l'ancienne almée.

Je l'ai revue depuis souvent dans sa demeure agrandie et prospère, avec sa famille, augmentée d'une sœur et d'un second fils digne du premier.

Cette Sontag du désert ne rappelle-t-elle pas la comtesse Rossi remontant sur le théâtre pour reconquérir la fortune de ses enfants ? L'héroïsme du cœur est de tous les pays, de toutes les races et de tous les siècles.

UN CHASSEUR D'AFRIQUE.

# LÉGENDE SUR LA CATHÉDRALE DE COLOGNE (1).

On sait que la cathédrale de Cologne est une des œuvres les plus remarquables de l'ancienne architecture teutonique, un des monuments religieux les plus intéressants que les voyageurs puissent visiter en parcourant ces villes du Rhin, si riches en édifices du moyen âge. La cathédrale de Cologne fut commencée en 1248, à une époque où le chœur et la nef de la cathédrale de Strasbourg allaient être terminés.

En 1499, on travaillait encore à la cathédrale de Cologne, et cet admirable monument est resté inachevé. Il y a quelques années, surgit la pensée d'en reprendre la construction. Un comité se forma à Cologne; une association fut constituée; des souscriptions, des quêtes, des concerts furent consacrés à cette œuvre, qui put dès lors être reprise avec une certaine énergie.

Des dons, des legs analogues à ceux qui ont été faits dans les siècles antérieurs à la fondation de Notre-Dame à Strasbourg, sont destinés chaque année par des âmes pieuses à la cathédrale de Cologne. C'est une entreprise gigantesque, qui exigera de grands efforts, de longs sacrifices et un siècle de patience peut-être avant que cet admirable édifice soit terminé d'après les plans de l'architecte inconnu, dont les dessins primitifs existent encore, et qui comprennent entre autres deux tours, chacune de cinq cents pieds d'Allemagne de hauteur.

Nous ferons certainement plaisir à nos lecteurs en leur rapportant ici la curieuse légende qui se rattache à la construction de cet immense édifice religieux.

L'archevêque Conrad de Hochstedten, voulant faire bâtir une cathédrale qui effaçât toutes les églises de l'Allemagne et de la France, demanda un plan au plus célèbre architecte de Cologne. Son nom a péri; nous verrons pourquoi. L'architecte se promenait donc sur les bords du Rhin, rêvant à ce plan, et il arriva toujours rêvant jusqu'à l'endroit qu'on appelle *la porte des Francs*, et où se trouvent encore aujourd'hui quelques statues mutilées. C'est là qu'il s'assit. Il tenait à la main une baguette et dessinait sur le sable des plans de la cathédrale, puis les effaçait, puis recommençait à en dessiner d'autres. Le soleil allait bientôt se coucher, les eaux du Rhin réfléchissaient ses derniers rayons. «Ah! disait l'artiste en regardant ce coucher de soleil; une cathédrale dont les tours élancées vers le ciel garderaient encore l'éclat du jour, quand le fleuve et la ville seraient déjà dans la nuit, ah! cela serait beau!» Et il recommençait ses dessins sur le sable.

Non loin de lui était assis un petit vieillard qui semblait l'observer avec attention. Une fois, l'artiste ayant cru trouver le plan qu'il cherchait, et s'étant écrié : — Oui, c'est cela! le petit vieillard murmura tout bas : — Oui, c'est cela, c'est la cathédrale de Strasbourg! Il avait raison. L'artiste s'était cru inspiré, il n'avait eu que de la mémoire. Il effaça donc ce plan et se mit à en dessiner d'autres. Chaque fois qu'il se trouvait content, chaque fois qu'il avait fait un plan qui semblait répondre à son idée, le petit vieillard murmurait en ricanant : — Mayence, Amiens, ou quelque autre ville fameuse par sa cathédrale, et l'artiste reconnaissait avec dépit que ses inspirations n'étaient que des souvenirs.

(1) Voyez la description et la vue extérieure de cette cathédrale, t. XIII, p. 185.

— Parbleu, mon maître, s'écria l'artiste, fatigué de ses ricanements, vous qui savez si bien blâmer, je voudrais vous voir à l'œuvre!

Le vieillard ne répondit rien, et se contenta de ricaner encore. Cela piqua l'artiste.

— Voyons! essayez donc! Et il lui présentait la baguette qu'il avait à la main.

Le vieillard le regarda d'une façon singulière; puis, prenant la baguette, il commença à tracer sur le sable quelques lignes, mais cela avec un tel air d'intelligence et de profond savoir, que l'artiste s'écria aussitôt :

— Oh! je vois que vous connaissez notre art! Etes-vous de Cologne?

— Non, répondit sèchement le vieillard. Et il rendait la baguette à l'artiste.

— Pourquoi ne continuez-vous pas? dit celui-ci; de grâce, achevez.

— Non, vous me prendriez mon plan de cathédrale et vous en auriez tout l'honneur.

— Écoute, vieillard, nous sommes seuls (et de fait le rivage en ce moment était désert, la nuit devenait de plus en plus sombre), je te donne dix écus d'or si tu veux achever ce plan devant moi!

— Dix écus d'or! à moi! Et le vieillard, en disant ces mots, tira de dessous son manteau une bourse énorme qu'il fit sauter en l'air : au bruit qu'elle fit, elle était pleine d'or.

L'artiste s'éloigna de quelques pas; puis, revenant d'un air sombre et agité, il saisit le vieillard par le bras et tirant en même temps un poignard :

— Achève-le, ou tu mourras!

— De la violence! contre moi! Et le vieillard, se débarrassant de son adversaire avec une force et une agilité surprenantes, le saisit lui-même à son tour, l'étendit à ses pieds, et levant aussi un poignard :

— Eh bien! dit-il à l'artiste consterné, eh bien! maintenant que tu sais que ni l'or ni la violence ne peuvent rien sur moi, ce plan que j'ai ébauché devant toi, tu peux l'avoir, tu peux en retirer l'honneur.

— Comment? cria l'artiste.

— Engage-moi ton âme pour l'éternité!

L'artiste poussa un grand cri et fit le signe de la croix. Le diable aussitôt disparut.

En reprenant ses sens, l'artiste se trouva étendu sur le sable. Il se releva et revint à son logis, où la vieille femme qui le servait et qui avait été sa nourrice lui demanda pourquoi il revenait si tard. Mais l'artiste ne l'écoutait pas. Elle lui servit à souper; il ne mangea point. Il se coucha; ses rêves furent remplis d'apparitions, et, dans ces apparitions, toujours se présentaient à sa vue ce vieillard et les lignes admirables du plan qu'il avait commencé de tracer. Cette cathédrale, qui devait surpasser toutes les autres, ce chef-d'œuvre qu'il rêvait, il existait, il y en avait un plan! Le lendemain, il se mit à dessiner des tours, des portails, des nefs; rien ne le pouvait satisfaire. Le plan du vieillard, ce plan merveilleux, voilà la seule chose qui puisse le contenter. Il alla à l'église des Saints-Apôtres et essaya des prières. Vains efforts! Cette église est petite, basse, étroite. Que serait-ce auprès de l'église mystérieuse du vieillard? Le soir il se retrouva, sans savoir comment

il y étaitvenu, sur le rivage du Rhin. Même silence, même solitude que la veille. Il s'avança jusqu'à la porte des Francs. Le vieillard était debout, tenant à la main une baguette, avec laquelle il semblait dessiner sur la muraille. Chaque ligne qu'il traçait était un trait de feu, et toutes ces lignes enflammées se croisaient, s'entrelaçaient de mille manières, et pourtant, au milieu de cette confusion apparente, laissaient voir des formes de tours, de clochers et d'aiguilles gothiques qui, après avoir brillé un instant, s'effaçaient dans l'obscurité. Parfois ces lignes ardentes semblaient s'arranger pour faire un plan régulier, parfois l'artiste croyait qu'il allait voir resplendir le plan de la cathédrale merveilleuse; mais tout à coup l'image se troublait, sans que l'œil pût rien y reconnaître.

— Eh bien! veux-tu mon plan? dit le vieillard.

L'artiste soupira profondément.

— Le veux-tu? Parle! Et, en disant ces mots, il dessina sur la muraille l'image d'un portail, qu'il effaça aussitôt.

— Je ferai ce que tu veux, dit l'artiste hors de lui.

— A demain donc, à minuit!

Le lendemain l'artiste se réveilla, l'esprit vif et joyeux. Il avait tout oublié, excepté qu'il allait voir enfin le plan de cette cathédrale invisible qu'il rêvait depuis longtemps. Il se mit à sa fenêtre; il faisait le plus beau temps du monde. Le Rhin s'étendait en forme de croissant, avec ses eaux qui brillaient aux rayons du soleil, et sur ses bords Cologne semblait descendre et glisser doucement sur le rivage, et du rivage dans les flots où se baignait le pied de ses remparts. « Voyons, se disait l'artiste, où placerai-je ma cathédrale? » Et il cherchait des yeux quelque endroit convenable. Comme il était ainsi occupé de ces pensées d'orgueil et de joie, il vit sa vieille nourrice sortir de la maison; elle était vêtue de noir.

— Où vas-tu donc, ma bonne? cria l'artiste, où vas-tu donc ainsi vêtue de noir?

— Je vais aux Saints-Apôtres, à une messe de délivrance pour une âme du purgatoire. Et elle s'éloigna.

Une messe de délivrance! Et aussitôt, fermant sa fenêtre et se jetant sur son lit, fondant en larmes: « Une messe de délivrance! Mais moi, il n'y aura ni messe ni prière qui me puisse délivrer! Damné! damné à jamais! damné parce que je l'ai voulu. » C'est dans cet état que le trouva sa nourrice quand elle revint de l'église. Elle lui demanda ce qu'il avait, et comme d'abord il ne lui répondait pas, elle se mit à le prier avec tant de larmes que l'artiste, ne pouvant lui résister, lui conta ce qu'il avait promis.

La pauvre femme resta immobile à ce récit. Vendre son âme au démon! Cela était-il possible? Il ne se souvenait donc plus des promesses de son baptême et des prières qu'elle lui avait enseignées autrefois! Il fallait aller de suite se confesser. L'artiste sanglotait. Tantôt l'image de la cathédrale merveilleuse, passant devant ses yeux, fascinait son esprit, et tantôt l'idée de sa damnation éternelle se réveillait si vive et si poignante, qu'il tressaillait sur son lit. La nourrice, ne sachant que faire, résolut d'aller consulter son confesseur. Elle lui conta l'affaire. Le prêtre se mit à réfléchir.

— Une cathédrale qui ferait de Cologne la merveille de l'Allemagne et de la France!

— Mais, mon père...

— Une cathédrale où l'on viendrait de tous côtés en pèlerinage!

Après avoir bien pensé et bien médité :

— Ma bonne, dit le prêtre en lui donnant un reliquaire d'argent, voici une relique des onze mille vierges. Donnez-la à votre maître; qu'il la prenne avec lui en allant à son rendez-vous. Qu'il tâche d'enlever au diable le plan de sa merveilleuse église avant d'avoir signé aucun engagement, puis, qu'il montre cette relique.

Il était onze heures et demie quand l'artiste quitta sa demeure, laissant sa nourrice en prières et lui-même ayant prié pendant une bonne partie de la soirée. Il avait sous son manteau la relique qui devait lui servir de sauvegarde. Il trouva le diable à l'endroit convenu. Ce soir-là, il n'avait pas pris de déguisement.

— Ne crains rien, dit-il à l'architecte qui tremblait: ne crains rien et approche. (L'architecte approcha.) Voilà le plan de ta cathédrale, et voilà l'engagement que tu dois signer.

L'artiste sentit que c'était de ce moment que dépendait son salut. Il fit une prière mentale en se recommandant à Dieu, puis saisissant d'une main le plan merveilleux, et de l'autre tenant la sainte relique :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, s'écria-t-il, et par la vertu de cette sainte relique, Satan, retire-toi!

Et en disant ses mots, il redoublait ses signes de croix.

Le diable resta un moment immobile.

— C'est un prêtre qui t'a conseillé, dit-il à l'artiste.

Il demeura encore quelques instants, semblant chercher s'il ne pourrait reprendre son plan où se jeter sur l'artiste pour le frapper de mort. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes, tenant le plan sur sa poitrine et se couvrant de la sainte relique comme d'un bouclier.

— Je suis vaincu! cria Satan, mais je saurai me venger malgré tes prêtres et tes reliques. Cette église que tu m'as volée, elle ne s'achèvera pas. Et quant à toi, j'effacerai ton nom de la mémoire des hommes. Tu ne seras point damné, architecte de la cathédrale de Cologne, mais tu seras oublié et inconnu.

Et à ces mots le diable disparut.

Ces dernières paroles avaient fait une singulière impression sur l'artiste. Oublié et inconnu! Il revint chez lui, triste, quoique maître du plan merveilleux. Cependant il fit dire, le lendemain, une messe d'action de grâces. Ensuite on commença les travaux de la cathédrale. L'artiste, en la voyant chaque jour s'élever davantage, espérait que les prédictions du démon seraient vaines, et quant à son nom, il se promettait de le faire graver sur une plaque de cuivre scellée dans le portail. Vaine espérance! Bientôt les dissensions entre l'archevêque et les bourgeois de Cologne interrompirent les travaux. L'artiste mourut subitement, et avec des circonstances qui firent croire que le diable avait hâté sa mort. Depuis ce temps, c'est en vain qu'on a essayé à diverses reprises d'achever la cathédrale de Cologne, et c'est en vain aussi que les savants d'Allemagne ont fait des recherches pour découvrir le nom de l'architecte. La cathédrale reste imparfaite et le nom reste inconnu. Le gouvernement prussien, depuis quelques années, fait travailler à cette église; mais je ne crois pas qu'il lève le sort attaché à sa construction. Il y a une puissance mystérieuse qui empêche qu'elle soit jamais achevée, une puissance aussi grande que le diable : il faudrait je ne sais combien de millions pour achever la cathédrale de Cologne. Voilà ce qui confirme d'une manière irrévocable la malédiction du démon.

SAINT-MARC GIRARDIN,
De l'Académie française

# VOYAGE EN AMÉRIQUE. — ÉTATS-UNIS [1].

## LA MAISON-JAUNE OU LE PÉNITENTIAIRE DE BATON-ROUGE.

### UNE ÉVASION MIRACULEUSE.



Les prisonniers de Bâton-Rouge au travail

(1) Voyez la table générale des vingt premiers volumes.

La Maison-Jaune forme extérieurement un immense carré long, aux murailles élevées jusqu'à l'endroit où commence le jardin, et très-basses à partir de là jusqu'au bois. Tous les jours, le dimanche excepté, on y entend, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, le *fla-fla* régulier de la machine à vapeur.

Avant d'aller plus loin, disons d'abord aux lecteurs que la ville de Bâton-Rouge est située sur le Mississipi, à environ deux cent quarante kilomètres de la Nouvelle-Orléans, dans l'État de la Louisiane.

Entrons maintenant dans le pénitentiaire par le *tour*, ou guérite tournante, comme font, du reste, tous les visiteurs. Cette sorte de guérite pivote sur elle-même au moyen d'un ressort qu'on fait agir de l'intérieur. Voici le moyen d'introduction. Le visiteur entre dans le tour et cogne; le ressort agit, et la guérite, qui avait son ouverture béante au dehors, tourne jusqu'à ce qu'elle l'ait au dedans, vers la première cour. Alors se présente le gardien qui a fait jouer le ressort. Ce gardien, sans uniforme, est armé d'un pistolet et d'une canne à épée. C'est dans ce gracieux équipage qu'il vient poliment recevoir les visiteurs. Cette réception ne manque jamais de produire un certain effet sur les dames qui vont pour la première fois visiter la Maison-Jaune. Quand on est entré dans la première cour, un autre gardien est appelé pour vous faire la conduite à travers le dédale des chambres, des ateliers, des cours, des cellules, etc.

D'abord, à gauche, se trouve la corderie, immense salle où travaillent une vingtaine de condamnés. Après la corderie vient la forge, puis la fonderie, et les ateliers où le fer subit toutes les transformations possibles. Tout cela est ordonné et tenu d'une manière admirable. Le travail se fait en silence. Quelques rares paroles seulement sont échangées de temps à autre entre le gardien et les détenus, et toujours au sujet du travail.

Au milieu de la grande cour où sont les divers bâtiments dont nous venons de parler, se trouve la machine à vapeur qui fait tout mouvoir d'une extrémité à l'autre des immenses ateliers, et fournit l'eau en même temps à toutes les parties de la maison. Cette machine est de la force de cent chevaux.

Une chose admirable à voir est le *finishing shop*, où s'achèvent les travaux des tourneurs en fer, en cuivre et en bois. Il s'exécute dans cette partie de la maison de travail des ouvrages d'un fini rare, d'une perfection vraiment supérieure. Tout est reluisant de propreté. La symétrie la mieux ordonnée règne d'un bout à l'autre, et l'on ne peut se faire une idée de l'avance que cet ordre parfait donne aux travaux. Mais il y a quelque chose qui dépasse encore, sous tous les rapports, ce que nous avons dit du *finishing shop*, c'est la filature, ou plutôt ce sont les filatures, car il y en a à se perdre comme dans le labyrinthe antique. Il est difficile d'imaginer le tableau vivant des nombreux métiers dont les navettes perpétuelles font, du matin au soir, un tic-tac inimitable. Dans la première salle, le coton arrive en balles; de salle en salle, il subit tous les changements voulus, et à la dernière, il est devenu toile. On le plie en pièces; on le presse à la machine hydraulique; on l'estampe et on l'expédie. Ces salles ont chacune deux cent cinquante pieds de longueur. Il faudrait un demi-volume pour détailler sans omission le travail complexe et immense de la Maison-Jaune. Quand on regarde d'un peu loin les ondes blanches du coton couler incessamment des machines dans les barils de fer-blanc destinés à les recevoir, depuis la grosseur d'un fil jusqu'à la grosseur d'une ficelle, selon la qualité de toile qu'on en veut faire, on jurerait voir couler des ruisseaux de lait.

Toutes les machines, depuis la plus insignifiante jusqu'à la plus importante, sont confectionnées dans la maison, sous la direction du premier ingénieur de l'établissement.

Après les filatures du coton vient le travail du lainage; plus loin, la teinturerie, puis la blanchisserie, près de laquelle se trouve une immense pièce d'eau, dont on renouvelle le contenu à volonté. Tout ce que nous venons de citer se trouve dans les bâtiments de la première cour, ainsi que les cellules, dont nous parlerons tout à l'heure.

On passe de là dans une seconde cour d'une immense étendue. La briqueterie se trouve dans le milieu de cette cour. C'est un hangar aux larges dimensions, ayant pour couverture un toit qui s'élève ou s'abaisse à volonté, au moyen de chaînes et d'un mécanisme en fer fort ingénieux. Par ce moyen d'ouverture et de fermeture facultatives, on a le soleil quand on veut, et l'on évite la pluie quand elle est défavorable au travail.

Passons maintenant au plus important de tout, pour ce qui concerne les condamnés. — Les cachots, ou plutôt les cellules de la Maison-Jaune sont au nombre de deux cent quarante. Elles ont une hauteur de sept pieds environ, une longueur égale et une largeur de moitié environ. Elles sont fort propres, blanchies à la chaux assez souvent, et garnies d'une porte en fer avec serrure de gros calibre. De plus, une barre de fer d'une circonférence respectable relie ensemble trois portes d'une manière extrasolide. Ces barres de fer sont au nombre de quatre-vingts, puisqu'il y a deux cent quarante cellules et que chaque barre relie trois cellules. Les bouts de chacune de ces barres sont fixés par d'énormes cadenas, quand on ferme, le soir, les cellules des prisonniers.

Le matin, en se levant, chaque prisonnier sort son matelas et sa couverture, et les pose sur une rampe qui fait face à sa cellule, laquelle reste ouverte pendant toute la journée, afin que l'air y pénètre continuellement et qu'il ne s'y forme pas de miasmes malsains; le soir, chacun rentre sa couche, les portes se ferment et le silence le plus profond règne pendant toute la nuit.

Maintenant, comme surveillance générale, il y a, dans les cours, dans les chambres, dans les ateliers, aux portes, partout enfin, des gardiens, hommes remplissant les conditions voulues pour l'emploi qui leur est confié. Ces gardiens sont armés d'une canne à dard et de pistolets cachés dans leurs poches. Quant à leur habillement, il n'y a pour cela ni règle ni uniforme. Outre ces gardiens de l'intérieur, il y a des gardiens en dehors de la maison. De place en place, dans les terrains vides qui entourent la prison, se trouvent de petites cabanes, dans chacune desquelles se tient constamment un homme ayant sur lui des armes chargées, et près de lui un fusil à deux coups, chargé aussi. Tous les matins, à une heure dite, ces gardiens extérieurs déchargent leurs armes et les rechargent immédiatement, pour que la poudre soit toujours renouvelée. Ces décharges quotidiennes prouvent encore aux prisonniers que la surveillance ne s'endort pas. Chacun de ces gardiens a dans sa cabane son fanal et son foyer pour les longues et froides nuits d'hiver. Il y a aussi une surveillance occulte exercée sur les visiteurs, qui, pour la plupart, ne s'en doutent guère. Dès qu'un étranger est entré dans le pénitentiaire, un homme le suit et l'observe de loin, afin d'empêcher toute entente avec les prisonniers, auxquels il est expressément défendu d'adresser la parole

sans en avoir obtenu préalablement l'autorisation du gardien *cicerone*.

L'impression qu'on emporte avec soi, en sortant d'une visite à la Maison-Jaune, est celle d'une tristesse froide qui n'est pas exempte d'une sorte de dignité. Ce n'est pas cette horreur qu'inspirent bien des prisons d'Europe, horreur qui fait presque condamner la société, et qui inspire une espèce de pitié pour le prisonnier, à ce point qu'une évasion fait presque plaisir. Quand on a vu, au contraire, le pénitentiaire de la capitale actuelle de la Louisiane, on est peu disposé à jeter le blâme au jury qui a condamné et la pitié à ceux que son verdict a frappés,... et si une évasion a lieu, si une révolte s'élève, tous les citoyens sont unanimes pour prêter main-forte à la société contre l'évadé ou contre les révoltés.

Les prisonniers, au premier abord, ne semblent que des ouvriers bien doux et bien tranquilles, ardents et intelligents au travail, et partant peu à plaindre; mais peu à peu leur mutisme absolu et la tranquillité quasi sépulcrale qui règne dans leurs vastes salles font froid au cœur et à la pensée. Quand on a vu surtout les blanches et étroites cellules où, solitaires et abandonnés, ils passent, face à face avec leurs pensées, les longues heures du dimanche, et peut-être plusieurs heures de la nuit de chaque jour, on se recueille malgré soi dans des méditations sérieuses, et on trouve digne cette vengeance de la société qui s'abstient d'infliger au condamné mille petites tortures qui ne sont pas écrites dans le Code, et se contente, tout en punissant avec sévérité au moyen de l'isolement, de séparer du monde ceux qui ne sont plus dignes d'y vivre et de les astreindre à un travail continuel.

Nous avons parlé de la manière dont s'opère la fermeture des cachots, chaque soir, après le travail, lorsque les prisonniers sont enfermés dans leurs cellules. D'abord, serrure énorme et compliquée; ensuite, barre de fer transversale retenue à chaque extrémité par un fort cadenas. La porte, en fer, est d'une très-confortable épaisseur; ses gonds sont profondément scellés dans la muraille... et il n'y a pas d'autre ouverture. Eh bien, malgré toutes ces précautions, le génie d'un condamné est venu à bout, il y a quelque temps, de se faire passage à travers tous ces obstacles, sans bruit, sans scandale, sans violence! Cette miraculeuse évasion pendant le moment le plus difficile, la nuit, est encore dans la souvenance de tout ce qui habite Bâton-Rouge.

L'homme en question trouva moyen, seul, seul! de fabriquer une sorte de clef, — qui n'a pas certes sa pareille au monde, — laquelle, de l'intérieur du cachot, entre des barreaux où la main ne saurait passer, ouvrit, une belle nuit, sans bruit et sans grincement, l'immense serrure compliquée! Restait la barre de fer...; elle fut détachée silencieusement, au moyen de l'ouverture d'un des deux cadenas, puis descendue à terre au moyen d'une ficelle quelconque. Le prisonnier poussa alors la porte, sortit tranquille, sur la foi de son génie, prit une canne et un chapeau de gardien de nuit, revêtit une grande casaque, prise, comme le reste, au porte-manteau de la galerie, et s'en alla à pas comptés... pour ne jamais plus revenir. Le brave homme eut même la conscience, peut-être l'orgueil, de refermer son cachot, de replacer la barre et le cadenas,... en sorte qu'il eût pu sembler à tous qu'il s'était envolé comme un être surnaturel! Le lendemain matin, en effet, quand on ouvrit cette cellule comme toutes les autres, quand on n'y trouva personne, et qu'on ne découvrit pas la moindre fracture, la moindre trace de lime, la plus légère dégradation des murailles, du sol ou du plafond, la première impression qu'on ressentit fut une admiration enthousiaste pour ce que peut enfanter le désir de la liberté, même chez des hommes que la société a chassés de son sein! Chose singulière, et qui donne lieu à bien des réflexions, nul ne songea, pendant quelques heures au moins, à poursuivre le fugitif qui avait eu recours à un tel moyen d'évasion! Ce ne fut qu'à l'arrivée du chef du pénitentiaire que des mesures furent prises à ce sujet. Toutefois, on mit tant de tiédeur et de nonchalance à la poursuite qu'elle n'amena pas le plus léger résultat, le plus minime indice.

Huit jours après cette miraculeuse évasion, le directeur de la prison reçut une lettre et une clef. — Nous disons clef, parce qu'il n'y a pas de mot pour nommer convenablement l'admirable et grossier instrument qui en faisait office.

Nous avons traduit cette lettre de l'anglais; la voici:

« Monsieur,

« Malgré le crime qui m'a amené à la maison de force, j'ai senti en moi, au bout de vingt-quatre heures de réclusion, une telle envie d'honnêteté et de réhabilitation, que j'ai pris, de mes mains coupables, la balance de Dieu. D'un côté j'ai mis mon crime; de l'autre, mon repentir et le motif *inconnu* qui m'a fait commettre ce crime, plus la ferme résolution d'une probité éternelle à l'avenir... et je me suis absous, ou plutôt pardonné, au fond de ma conscience. Alors j'ai voulu être libre pour être honnête, et, pour complément d'expiation, j'ai mis ma vie comme enjeu de ma liberté, et j'ai demandé à Dieu de me faire périr si je n'avais pas grâce auprès de lui, et de me sauver s'il me pardonnait. Après cette prière faite du fond du cœur, je me suis senti une force à soulever le monde... et je me suis mis à l'œuvre! Je n'ai jamais été mécanicien, monsieur, ni eu aucun goût pour la mécanique. Cependant j'ai fait au milieu des travaux communs, des gardiens perpétuels, des embarras de toute sorte, sans lumière, presque sans outils, la clef que je vous envoie! Quand j'ai regardé cette clef, après ma délivrance, je suis tombé à genoux, car ce n'était pas là l'œuvre de mes doigts, mais bien un travail de Dieu! Je ne pourrais jamais recommencer un tel chef-d'œuvre, même avec tous les outils et tout le temps possibles.

« Ma résolution était de m'évader tranquillement, sans bruit, sans armes, sans violence... et je l'ai fait. Si j'eusse été découvert, je me serais laissé tuer sans plainte et sans résistance! Maintenant, monsieur, je suis libre.... et je suis si certain d'avoir été sauvé par Dieu seul, que j'ose croire que sa volonté toute-puissante remuera votre cœur quand vous lirez cette lettre, et que vous ne voudrez pas user de la confiance que je vais mettre en vous.

« Je suis en ce moment à ***, sous le nom de ***; je travaille honnêtement, et ferai de même toute ma vie. »

A cette magnanime et sainte témérité du fugitif, trahissant son nom et son refuge, le directeur du pénitentiaire sentit des larmes mouiller ses yeux, et tout son être fut comme inondé d'une onde charitable venue d'en haut.

— Oh! s'écria-t-il, je mourrais avant de trahir cet homme!

Et il jeta au feu la lettre du condamné... que Dieu avait absous dans sa miséricorde infinie...

Ch. TESTUT.

# L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS [1].

## PHILIPPE CHAMPAGNE.

Flamand de naissance, mais Français par sa vie et ses œuvres, Philippe Champagne naquit à Bruxelles en 1602, étudia à Paris sous Lallemand et Poussin, peignit au Luxembourg, aux Carmélites de Saint-Jacques, pour Marie de Médicis et Richelieu, pour l'archiduc Léopold, Louis XIII et Louis XIV, devint professeur et recteur de l'Académie, s'effaça modestement devant Lebrun et Vouet, qui ne le valaient pas, fut aussi exemplaire dans ses mœurs que dans ses ouvrages, et mourut en 1674, après avoir semé Paris et la France d'une centaine de chefs-d'œuvre. Les plus remarquables sont le fameux Crucifix des Carmélites, les *Pères de l'Eglise*, le *Vœu de Louis XIII*, la *Religieuse à*



Portrait de Philippe Champagne, d'après lui-même. Dessin de Pauquet.

*l'agonie*, merveille de sentiment et d'expression; *Saint Gervais et saint Protais*, une *Cène*, à Port-Royal, *Madeleine chez le Pharisien*, etc., et une infinité de portraits excellents, tels que ceux de Louis XIII, de la reine-mère, de Richelieu, d'Arnauld d'Andilly, etc., et le sien propre, dont la gravure accompagne ces lignes.

Il était tellement rompu aux secrets de son art, que, dans un concours de dessins pour un tableau de saint Nicolas, il fit en quelques heures le tableau même, ce qui lui attira une épigramme. — Combien vendriez-vous un cent de saint Nicolas? lui demanda-t-on.

Faisant un jour allusion aux déplorables figures que les mauvais peintres donnent à la divinité :

—Dieu a fait l'homme à son image, dit-il, mais l'homme le lui a bien rendu !

Un courtisan fâcheux l'accablait de ses visites, le dérangeait sans cesse dans son travail, et avait la manie de lui faire toujours la même question :

— Êtes-vous marié, monsieur Champagne? Comment n'êtes-vous pas encore marié?

Philippe ayant épousé la fille de Duchesne, son collègue au Luxembourg, se rend, à deux heures après minuit, chez le courtisan, le fait réveiller pour cause urgente, et lui dit le plus gravement du monde :

— Monsieur, vous me demandez depuis un an si je suis marié, je viens vous faire part de mon mariage.

Le fâcheux comprit la leçon, et laissa l'artiste travailler à ses heures.

P.-C.

(1) Voyez la *Table générale des vingt premiers volumes*, et celles des tomes XXI à XXIII.

# GALERIE DU VIEUX TEMPS. PORTRAITS DE NOS PÈRES.

## LE TABELLION.




Étude du tabellion. Maître Caminel fêté par Martin. Dessin d'Eustache Lorsay.

Figurez-vous une rue étroite, mal alignée, car les maisons en pans de bois qui la bordent des deux côtés y projettent de monstrueuses façades sans aucun souci des règles de l'architecture, pavée çà et là de cailloux énormes, puis toujours pleine de boue et d'immondices, et vous aurez une idée de l'aspect que présentaient, il y a soixante-six ans, nos petites villes du Quercy. Pour se diriger dans ces ravines entrecoupées de distance en distance par des trous perfides et de larges flaques d'eau, il fallait toute l'agilité et l'insouciance de nos ancêtres. Mais, joignant à la vigueur du jarret une très-forte dose de philosophie domestique, et scrupuleusement fidèles aux us et coutumes du passé, ils bravaient ces inconvénients et vivaient aussi heureux que le poisson dans l'eau dans ce milieu malsain, sombre et entouré de toutes les vapeurs délétères du moyen âge.

C'est une vérité qui n'aurait pas eu besoin de démonstration, si vous vous étiez trouvés, très-chers amis lecteurs, vers les sept heures du matin, le 30 septembre 1789, dans la grande rue de La Française, ville royale du Quercy. Le radieux soleil d'automne riait gaiement au milieu des vieilles maisons. A moitié blanches de lumière, toutes ces masures avaient un air de fête : les vitraux en losange, enchâssés dans le plomb des croisées à forme ogivale, brillaient d'une teinte vermeille ; la rosée étincelait sur la mousse des toits et les pariétaires des auvents; les pigeons roucoulaient sur les pignons aigus, et un joyeux bourdonnement de voix humaines sortait de toutes les fenêtres. De loin en loin éclatait en même temps le bruit du travail. Au battement sec et régulier du métier des tisserands se mêlaient le cri de la scie du menuisier et la cadence argentine des marteaux du forgeron retentissant régulièrement sur l'enclume. Sur ces entrefaites, le timbre fêlé et monotone de la vieille horloge gémit, frappé par le battant d'airain, et après le septième coup, tandis que le son s'éteignait dans les plaintives vibrations de la cloche, une femme parut à la fenêtre d'une maison qui surplombait comme si elle eût voulu écraser les passants, et s'écria, après jeté un coup d'œil vers l'église :

— Voisine ! voisine ! eh ! regardez donc vite !

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? répondit aussitôt de la croisée d'en face une grosse femme si curieuse que, pour accourir plus vite, elle n'avait pas même pris le temps de serrer le nœud de sa cornette, dont les rubans flottaient au vent.

— Vous ne le voyez donc pas?... Là ; vis-à-vis de l'apothicaire !

— Qui donc ?

— Mon Dieu ! mais Martin !

— Tiens ! comme il est brave !

— L'habit des dimanches, voisine ! Et ce bouquet, l'aviez-vous remarqué?...

— Non, Dieu me sauve ! Il doit aller à quelque noce...

— Eh ! non, voisine ; c'est aujourd'hui la Saint-Bertrand, et il porte ce fagot de fleurs au tabellion !

— Pour avoir un froid grand merci !

— Ou un rien tout neuf, à coup sûr, car M. Caminel ne donne pas souvent, voisine !

— Que Dieu bénisse le bon homme ! C'est lui qui m'a mariée et je ne lui en veux pas, mais c'est vraiment conscience d'être si riche et si avare !

— Oui, certes, depuis plus de trente ans qu'il gratte du papier chez lui, il aurait dû faire un sort à ce pauvre malheureux clerc.

Pendant que les deux commères exprimaient ce vœu sympathique, celui dont il s'agissait passait sans lever la tête sous leur croisée, et se dirigeait par enjambées longues d'une aune vers le logis de son patron. Le clerc Martin était un homme comme on n'en voit plus depuis longtemps et comme on en voyait fort peu à cette époque. S'il eût été permis par les ordonnances d'actionner ses parents pour vice de conformation, il aurait obtenu des dommages-intérêts devant toutes les cours du royaume. Non qu'il fût faible ou de petite taille : il avait été, au contraire, fort libéralement doué par la nature, mais les mauvais génies de nos légendes semblaient avoir présidé au développement de son grand corps. Tout était robuste, mais discordant dans sa personne. A ses bras anguleux s'attachaient des mains d'une longueur extraordinaire; il avait une tête carrée sur un cou grêle et parsemé de veines, et les jambes maigres et nerveuses d'un cheval de course sous un buste de grenadier.

Comme les commères en avaient fait la remarque, il s'était paré, pour aller rendre ses devoirs à son patron, de son bel habit des dimanches; mais quoique le tailleur, dans des vues d'harmonie impossibles à réaliser, eût prodigué l'étoffe, sa charpente osseuse se dessinait par une foule de proéminences sous le droguet gris, et, malgré les replis des bas chinés que des jarretières rouges, cadeau de quelque mariée, maintenaient vigoureusement sur la culotte de serge verte, on voyait saillir deux rotules d'une énorme grosseur. Quant à ses pieds, ils étaient emprisonnés dans des souliers à boucles excédant la proportion la plus exagérée, et dans lesquels la reine Berthe elle-même se fût trouvée à l'aise.

Courant toujours la tête basse sous son large tricorne, et si distrait qu'il ne s'apercevait même pas que le ruban noir de sa queue allait se déroulant en spirale sur son épaule gauche, Martin arriva hors d'haleine au logis du tabellion. Là il se hâta de lever les yeux vers les fenêtres du premier étage faisant face à l'ouest, et, les voyant fermées, il respira bruyamment comme un homme allégé d'un grand poids. Gravissant alors sans se presser les quatre marches du perron, il souleva discrètement le lourd marteau du portail, hérissé de gros clous comme un bouclier antique, et, posant le doigt sur ses lèvres devant la vieille servante ébahie, se précipita dans l'étude.

L'étude de maître Caminel, notaire-tabellion de la sénéchaussée de Montauban, et conseiller du roi, double qualité qu'il inscrivait dans tous ses actes, ne ressemblait guère à celle de ses successeurs. En y entrant pour la première fois, on croyait descendre dans une casemate. La voûte massive, appuyant ses arcs aigus sur quatre piliers de granit, rappelait tout d'abord au visiteur la destination primitive de la maison, qui formait un des angles du rempart au temps des guerres civiles. Une seule fenêtre, percée dans l'épaisseur formidable de l'ancien mur et armée de barreaux de fer, laissait passer le jour, mais les barreaux et les vitraux l'arrêtaient si bien au passage, que pour peu que le ciel fût couvert, il fallait allumer la lampe en plein midi. A côté de cette fenêtre, véritable meurtrière, était placé le secrétaire du tabellion, meuble sculpté depuis deux siècles et d'une facture exquise, mais dont toutes les figurines, couvertes d'une triple couche de poussière et barbouillées d'encre, fléchissaient comme des cariatides sous le poids des chartres, des dossiers et des parchemins.

Les murs, blanchis autrefois à la chaux, avaient reçu du temps et de la fumée une teinte jaunâtre et s'harmoniaient à merveille avec des paperasses séculaires qui, symétriquement rangées sur les rayons vermoulus, tapissaient l'étude du haut en bas. Un fauteuil rouge à large dossier, un trumeau couvert de sacs et de papiers ainsi que le chambranle de la cheminée, une table que l'encre avait noircie, et quelques chaises de paille auxquelles il n'eût pas été prudent de se fier, complétaient l'ameublement et la décoration de ce *sanctum sanctorum* du vieux tabellion.

C'était dans cet antre du droit coutumier, du droit féodal et de la chicane paperassière de l'ancien régime, que le pauvre Martin avait passé trente-cinq années de sa vie à griffonner du parchemin ou du papier timbré. Comme il n'entrait guère dans son grenier que pour dormir, cette salle sombre, froide et poudreuse était pour lui, à proprement parler, le foyer domestique : jamais l'idée d'un autre domicile ne lui était venue, et dans sa foi naïve il se croyait né exclusivement pour l'habiter depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, et grossoyer en belle ronde sous la dictée de maître Caminel.

Debout, le jour dont il s'agit, devant l'antique cheminée où pétillait depuis quelques minutes un feu vif et clair, il écoutait avec la plus vive attention, la tête inclinée vers la porte, lorsqu'un pas précipité et le bruit d'une canne frappant les marches d'un coup sec retentirent sur l'escalier du corridor. Bientôt la porte s'ouvrit brusquement, et Martin se trouva en face du tabellion, auquel il eut toutes les peines du monde, tant il était ému, à dire, en lui présentant son bouquet.

— Monsieur Caminel, je vous souhaite une bonne fête!

— Grand merci! grommela le vieillard d'un ton bourru: je comprends le langage de ces fleurs et sais ce que parler veut dire.

— Ah! monsieur Caminel! exclama l'innocent Martin les mains élevées vers le ciel, pouvez-vous croire que l'intérêt...

— Tais-toi, jarnibleu! et empoche-moi cet écu de six livres.

— Non! dit Martin, vous me jugez trop mal!

— En voilà deux, coquin que tu es! et ne réplique pas, ou je te chasse!

Essuyant furtivement une larme, Martin accepta les deux écus, puis il reprit d'une voix tremblante:

— Monsieur Caminel, voulez-vous me donner quelque chose qui me fera plus de plaisir encore?...

— Parle, vampire! que te faut-il de plus?...

— Une poignée de main!

— Ce scélérat est d'accord avec mes héritiers, bien sûr, pour m'attendrir et me rendre malade! Tiens! et va-t'en à tous les diables!

Tout enchanté de la faveur qu'il venait de recevoir, le vieux clerc ôta son habit de droguet, s'affubla d'une houppelande crasseuse et déchirée, et se mit à la besogne. Bientôt les grincements de sa plume courant avec frénésie sur le papier raboteux du roi troublèrent seuls le silence de l'étude et les réflexions du notaire.

Malgré les soixante-cinq ans bien et dûment sonnés que, sans être physionomiste, on pouvait lui donner haut la main, maître Bertrand Caminel était encore un vieillard très-vert et d'excellente mine. Des rides creusées par les veilles plutôt que par les soucis plissaient à la vérité son front, une pâleur mate couvrait ses joues, et sa main était sans cesse agitée d'un tremblement nerveux, comme celui qu'apporte l'âge; mais, en dépit de tous ces signes de décrépitude, la vigueur et la virilité qu'une vie sobre et rigide avait maintenues éclataient en lui par les pores. Ses yeux bleus brillaient d'une vivacité toute juvénile; il ne lui manquait pas une dent, et s'il avait eu des lèvres moins fines et le nez un peu moins semblable au bec du faucon, l'ensemble de ses traits aurait paru très-agréable. Sectateur fanatique du passé et l'un de ces croyants aveugles dont la foi monarchique et religieuse ne devait être ébranlée ni par les fautes de la royauté et de la noblesse, ni par leurs désastres, il était aussi fidèle aux modes des aïeux qu'à leurs idées et à leurs mœurs. Ses cheveux, relevés sur le front et les tempes et poudrés avec soin, étaient enfermés par derrière dans une bourse de taffetas, qui avait laissé sa trace blanchâtre et indélébile sur son habit vert pâle. Il portait une culotte de velours noir, des bas de soie fabriqués à Nîmes, et des souliers carrés sur lesquels brillaient avec luxe deux larges boucles d'argent.

Ainsi costumé et couché à demi dans son grand fauteuil rouge, il considéra quelque temps avec une sorte d'attention bienveillante le pauvre clerc, qui écrivait toujours. Puis, ses idées changeant de direction, il saisit les pincettes et se mit, selon sa coutume, à tourmenter le feu et à faire jaillir des tisons des myriades d'étincelles. Aux exclamations qui lui échappaient par moment, tout autre que le bon Martin eût deviné l'objet des préoccupations de maître Caminel; mais, absorbée par le travail, l'attention du clerc ne s'étendait jamais au delà de l'ombre projetée par son vaste tricorne, et ce jour-là comme la veille, il entendit sans en comprendre un mot le soliloque du vieillard.

Le tabellion avait une idée fixe. Depuis trente ans qu'il la couvait dans son cerveau, elle s'y était développée comme la chimère de la fable, et ne cessait d'emporter sa raison vers les hautes sphères de l'ambition et de l'orgueil. Pénétré de respect pour la noblesse, il voulait être noble, subjugué par les grands airs et les grâces majestueuses des châtelaines du Quercy, il voulait épouser une femme de qualité, et, en dépit de ses soixante-cinq ans, dont il ne tenait pas le moindre compte, faire souche nouvelle et régénérer les Caminel.

La première partie de ce but glorieux était facile à toucher; il ne s'agissait, pour être noble, que d'acheter une charge de secrétaire du roi, et le tabellion, cousu d'or, pouvait payer le parchemin; mais il n'en était pas de même de la seconde. Non qu'il répugnât à quelques dames du plus haut parage de décrasser des vilains riches; sachant très-bien d'ailleurs qu'elles prenaient moins un mari qu'un intendant. Seulement M. Caminel jouait de malheur en ceci que son choix s'était arrêté sur une femme de condition, recherchée déjà par deux redoutables rivaux.

M^lle^ Diane de Barnaval, l'Hélène de cette nouvelle guerre, avait atteint la quarantaine sans trouver d'autre prétendant que le tabellion, qui soupirait discrètement pour elle depuis vingt-cinq ans. Tant que sa mère vécut, le roturier fut tenu à distance; après la mort de la hautaine M^me^ de Barnaval, qui avait dans les veines toute la fierté irlandaise de ses ancêtres, Diane, se voyant orpheline et peu favorisée des dons de la fortune, commença de prêter l'oreille aux discours du tabellion. Il allait être heureux: le hasard mit tout en suspens. Un des nombreux rejetons des O'Connor, O'Cock O'Barnaval ayant laissé tout son bien à l'orpheline, les prétendants accoururent de toutes parts, et dès lors elle ne fut plus si pressée de choisir.

Tel était l'état des choses le 30 septembre 1790. Grâce à une foule de batailles de salon savamment livrées et gagnées, M. Caminel avait réussi à écarter tous ses rivaux, moins deux, un officier du bureau des finances de Montauban, nommé Du Verdier, prenant le titre de trésorier de France, et un demi-gentilhomme des environs, appelé La Peyrière. Celui-ci lui semblait le plus redoutable; il était notoirement ruiné, criblé de dettes, de défauts et même de vices, passait sa vie à la chasse et au jeu, buvait et jurait comme un templier, et cependant, en considération de son audace, de ses six pieds et de sa bonne mine, M^lle^ de Barnaval paraissait regarder ses imperfections avec une grande indulgence.

Très-alarmé du terrain qu'il gagnait depuis quelque temps, le tabellion, qui devait le rencontrer le soir même chez leur Hélène, laquelle, par une attention délicate, donnait un grand dîner ce jour-là; le tabellion, dis-je, pensait sérieusement, dans son grand fauteuil rouge, aux moyens à prendre pour évincer ce concurrent, lorsque La Peyrière, qui avait formé de son côté le même projet, parut inopinément dans l'étude.

Son immense chapeau à claque posé de côté, son habit bleu à larges boutons de métal boutonné jusqu'au menton,

et armé d'une longue rapière qui lui battait les talons, il vint se planter devant le tabellion frissonnant des pieds à la tête, et dit à Martin avec un geste de menace :

— Sors!

— Garde-t'en bien! s'écria M. Caminel tremblant comme la feuille.

— Tu veux qu'il reste, peu m'importe! Monsieur le tabellion, reprit le bravache en regardant sa rapière et agitant une grosse canne à pomme d'ivoire, il faut choisir entre ceci et cela, ou s'engager devant témoins et par écrit à ne plus remettre les pieds où vous savez!

— Et en vertu de quel droit prétendez-vous me le défendre? balbutia maître Caminel.

— En vertu du droit du plus fort.

— Monsieur, songez-y bien ; vous ignorez sans doute à quoi vous vous exposez et la rigueur des ordonnances! La loi ne laisse personne sans protection.

— Avant que la loi ait eu le temps de se mêler de notre affaire, je t'aurai démembré, et nous serons morts tous les deux avant le jugement!

— Martin! Martin! cria le vieillard hors de lui, va vite me chercher main-forte!

— Pourquoi faire? répondit le clerc en se levant tranquillement.

— Pour expulser ce spadassin qui vient m'assassiner chez moi!

— Si ce n'est que pour cela, monsieur, nous n'avons besoin de personne.

— Et qui me renverra d'ici? dit La Peyrière en se croisant les bras avec un éclat de rire méprisant.

— Moi! répondit Martin.

— Toi, pauvre idiot!

Le clerc, bondissant à ce mot comme une bête fauve, saisit La Peyrière à la gorge et le jeta dehors avec une telle violence que, lorsque la main qui l'avait entraîné le lâcha, il alla rouler sur le pavé et y resta quelques minutes sans mouvement et sans parole. Maître Caminel était muet d'admiration.

— Tu es donc bien fort, Martin? dit-il, en examinant l'humble clerc des pieds à la tête avec une sorte de considération respectueuse.

— Je l'aurais été peut-être, monsieur, mais...

— Mais quoi? voyons!

— Eh bien! la faim ôte la force

— Comment, la faim! Tu es chez moi et tu la souffres?...

— Presque tous les jours, dit le clerc en baissant tristement la tête.

— Que fais-tu donc de ton salaire?...

— Il ne me suffit qu'à moitié, monsieur; il faut croire que j'ai l'estomac plus profond que les autres hommes, car, même avec double ration, la faim me ronge tout le jour. Il n'y a que la nuit que je suis bien, parce qu'alors je rêve que je mange à mon appétit.

— Viens! dit maître Caminel dont les yeux se mouillaient de larmes.

Et, le menant dans son salon, il ouvrit un de ces vieux buffets peints en gris qui occupaient tout un côté de l'appartement ; il en tira une volaille froide, un gigot à peine entamé, un jambon entier, une lourde miche et deux énormes pichets de vin contenant chacun au moins trois litres, et lui ordonna de manger à sa faim.

Le pauvre clerc ne se fit pas prier. Jouant silencieusement des mâchoires, et attaquant l'une après l'autre les trois pièces de résistance, il en engloutit la meilleure part en moins d'un quart d'heure, vida les deux pichets de vin et deux carafes d'eau jusqu'à la dernière goutte, et fit disparaître avec la même rapidité un supplément de pain qu'il avait humblement réclamé pour achever son morceau de fromage. Le tabellion le regardait émerveillé. Quand il n'y eut presque plus rien sur la table, un sourire de satisfaction illumina les traits grossiers et taillés à la hâte, comme une image de bois, de son heureux convive. Il poussa un soupir de contentement et tourna comme un chien fidèle vers son maître un œil humide de bonheur et de reconnaissance.

— Eh bien! Martin, demanda celui-ci d'un air de bonne humeur, que dit l'appétit, à présent?...

— Il ne dit plus rien, monsieur Caminel, grâce à votre bonté.

— Voilà donc à peu près la ration qu'il te faut pour un repas?

— Oui, mais je ne tiendrais pas aux viandes ; pourvu que j'eusse du pain à discrétion, une soupe au lard, des légumes et de temps en temps, le dimanche, un morceau de petit salé, je serais plus riche et plus fier que le roi dans son Louvre.

— Ainsi tu souffrais tous les jours, et quand je te voyais triste et rechigné, et que je t'accusais d'avoir l'esprit aussi mal fait que la personne, c'était donc?...

— Oui, la faim qui me dévorait!

— Eh! misérable sans excuse, Mandrin, Cartouche, Camalet que tu es, pourquoi ne point me l'avouer?...

— Je n'osais pas!

— Tu aimais mieux périr, n'est-ce pas, de faim et de bêtise, jarnibleu! On me trouve donc bien terrible! Ecoute, coquin, je devrais te chasser d'ici pour ce manque de confiance ; mais considérant que tu n'es, ne fus et ne seras jamais qu'un sot, je veux bien t'accorder lettres de rescision et de grâce.

— Merci, monsieur Caminel!

— Attends, drôle, je n'ai pas fini. Sache bien que je mets à mon pardon des conditions capitales et solidaires. La première que tu m'escorteras tous les soirs jusqu'au logis et domicile de M^lle^ de Barnaval, et que tu me viendras reprendre à dix heures sonnantes en la maison de la susdite; et la seconde..., tu n'es pas curieux de la connaître, la seconde?

— Non, monsieur Caminel, il n'est rien que je ne fasse avec plaisir pour vous.

— La seconde condition que je t'impose, vaurien abominable! c'est de vider ton logement à deux heures de relevée, de transporter ici tes hardes, de vendre au plus offrant et meilleur prix ton grabat et tes meubles meublants, et d'aller préparer ton lit là-haut, dans la chambre jaune, dont je te donne la pleine et entière jouissance ma vie durant, entendant me charger en outre dorénavant de ton entretien, scélérat, et de ta nourriture!

Martin, qui ne pouvait croire à tant de bonheur, allait se jeter à ses pieds, le tabellion, homme excellent sous sa rude écorce, l'en empêcha avec sa brusquerie accoutumée, et l'envoya au diable! Ce ne fut donc que par ses larmes et par sa ponctualité à l'heure fixée pour la sortie du soir que le pauvre Martin put témoigner ce jour-là sa reconnaissance à son patron. Un heureux dédommagement l'attendait en revanche à la porte de l'Irlandaise.

Donnant le bras au tabellion, que la goutte ne laissait pas de tourmenter, bien qu'il le niât obstinément, Martin venait de remonter la grande rue. Au moment où clerc et patron débouchaient sur l'étroite place ombragée par trois ormes plusieurs fois séculaires, M. Caminel frémit, et, reculant involontairement, montra sans parler La Peyrière

qui se promenait de long en large devant la maison où ils se rendaient.

— C'est La Peyrière, répondit simplement Martin, avez-vous peur?...

— Non ! certes, la place est à nous comme à lui ; mais, pour éviter une discussion, profitons de ce qu'il ne nous a pas vus et glissons-nous dans la maison par l'autre porte, du côté du fossé.

Martin n'eut pas le temps de répliquer ; le bretteur, qui les aperçut en ce moment, mit l'épée à la main et accourut rouge de fureur à leur rencontre. Il n'en fallait pas davantage pour terrifier le tabellion, qui prit la fuite et se réfugia clopin clopant dans la maison la plus voisine En sa précipitation, aussi troublé que le fut jadis Démosthène, il avait laissé sa canne sur le champ de bataille. Martin la ramassa sans s'émouvoir, et, attendant de pied




M. La Peyrière. Dessin d'Eustache Lorsay.

ferme le spadassin qui fondait sur lui, il commença, dans une série d'évolutions des plus rapides, par envoyer son épée à dix pas ; puis, devenant agresseur à son tour, il se mit à lui appliquer une correction héroïque. Telle était la vigueur de son bras, que toutes les fois que le jonc du tabellion, épais et fort pourtant, s'abattait sur les épaules de La Peyrière, il se pliait comme un roseau, et le patient poussait un long cri de douleur. Déterminé à lui ôter l'envie de recommencer, Martin n'en frappait que de plus belle, et poursuivait tout autour de la place le spadassin fuyant à perdre haleine et hurlant plutôt qu'il ne criait à chaque nouveau coup :

— A l'aide ! on m'assassine !

Pour compléter son humiliation et sa honte, Mlle de

Barnaval, attirée par ses cris, s'était mise à sa croisée, et deux fois elle vit passer à ses pieds, fléchissant sous le terrible jonc de Martin, le héros secret de ses rêves. M. Caminel, qui de son asile avait eu le même bonheur, saisit ce moment pour intervenir, et, après avoir repris sa canne et serré chaleureusement la main de Martin, il courut l'espérance au front et la joie dans le cœur auprès de la belle Irlandaise.

M. Du Verdier, son autre poursuivant, la consolait déjà en donnant, selon l'usage, le coup de grâce au battu. Le notaire fit chorus avec énergie; on cita des faits; on rappela nombre d'anecdotes scandaleuses; M. Caminel fixa le chiffre approximatif de ses dettes, et la conclusion fut que M^lle^ de Barnaval avait une grande obligation à Martin. Si elle ne le pensait pas, celle-ci eut du moins la prudence de se taire, et La Peyrière se trouva jugé et condamné sans avoir été défendu. La soirée se passa gaiement. Les deux prétendants étaient ravis, et comme chacun avait l'espoir secret de l'emporter sur l'autre, ils se montrèrent charmants pendant tout le dîner. Mais au dessert les hostilités, suspendues par la gourmandise, furent reprises fièrement. M. Du Verdier, homme important et qui parlait haut, porta le premier coup. Humant avec volupté une prise de tabac d'Espagne :

— Monsieur le tabellion, dit-il du bout des lèvres, qu'est-ce que cette espèce qui a si bien frotté le brave La Peyrière?...

— Cette espèce, monsieur le trésorier, répondit Caminel l'œil étincelant et appuyant sur chaque mot, est mon clerc, un honnête homme de père en fils, ce que tous ne peuvent pas dire.

— Savez-vous ce que je ferais à votre place? répondit négligemment M. Du Verdier.

— Non ! Que feriez-vous?...

— Je lui céderais mon office : ce serait un excellent tabellion.

— Vous croyez donc que cette charge est aussi facile à remplir que celle de trésorier de France?

— Monsieur le garde-notes, n'insultez pas, s'il vous plaît, le roi dont je suis officier !

— Monsieur le commissaire de la voirie et du domaine, sachez que mon titre a mille ans de plus que le vôtre, et que vos devoirs n'approchent pas de l'importance de nos fonctions !

— La création des trésoriers de France remonte à l'origine de la monarchie, puisque Henri III, par son ordonnance de 1586, et Louis XIII, par édit de 1635, ont déclaré qu'ils étaient les plus anciens officiers du royaume.

— Quinze cents ans avant votre Henri III, les tabellions, qu'on nommait *tabularii* ou *tabelliones*, parce qu'ils gardaient les actes écrits, selon la mode de ces temps, sur des tablettes enduites de cire, formaient à Rome un grand collége présidé par un chef qualifié *primecerus*, ou inscrit le premier sur la cire : voyez ce que dit à cet égard le célèbre Cujas. Les tabellions devaient être jurisconsultes, savants dans l'art d'écrire et de parler, et d'une probité vraiment reconnue. On leur avait permis d'élire tous les candidats qui se présentaient; mais l'usage était de ne les admettre qu'après avoir longuement éprouvé leurs lumières et de leurs talents. Les tabellions les menaient ensuite à l'audience du préfet de Rome. Ils juraient à ce magistrat que l'indulgence ni l'intérêt n'avaient eu part à cette élection, et les candidats recevaient de lui le don d'un anneau gravé d'un cachet. Enfin, dit toujours Cujas, on observait pour les tabellions les cérémonies usitées en France pour les grades du doctorat.

— Tout cela est fort beau, sans doute, et fort savant, répondit M. Du Verdier avec un sourire ironique, mais ne nous prouve point que les tabellions soient très-anciens en France.

— Anciens, monsieur, anciens! mais il y en a toujours eu. Les notaires ne datent que de saint Louis, qui en établit soixante dans la prévôté de Paris. Bien avant l'ordonnance de François I^er^ de 1542, en chaque siége royal se trouvait un tabellion, chef naturel desdits notaires; et ce ne fut qu'en 1597 qu'Henri IV, par son édit, joignit les deux offices, ce qui a été confirmé par l'ordonnance de Louis XV, rendue il y a vingt-neuf ans, laquelle supprime à perpétuité tous les tabellions et réunit leurs fonctions à celles des notaires royaux.

— Monsieur Du Verdier, dit M^lle^ de Barnaval, que cette dissertation historique n'intéressait guère, que dit-on de nouveau à Montauban?

— Il n'est bruit, madame, que du mariage du beau M. Poncet Delpech, avocat au présidial et notre député à l'Assemblée constituante.

— Ah ! M. Poncet, qui faisait de si jolis vers, se marie !

— Oui, madame, et vous devriez bien suivre son exemple.

— Est-ce votre avis, monsieur le tabellion? dit en minaudant la noble demoiselle.

— Oui, madame, répondit M. Caminel d'un ton ferme, et je me joins à M. le trésorier de France pour vous prier de prononcer, séance tenante, entre nous !

— Prononcez, madame, ajouta M. Du Verdier en quittant aussi son fauteuil et lui baisant galamment la main. J'ignore votre choix, mais je jure d'avance d'y souscrire.

M^lle^ Diane de Barnaval baissa son front, sur lequel flottait la fontange rose de sa cornette, et, après avoir feint de tisonner quelques minutes pour se donner une contenance :

— Monsieur Caminel, dit-elle lentement, vous êtes le meilleur et le plus loyal des hommes, bien qu'un peu brusque et susceptible par moments; je vous honore de toute mon âme et vous suis très-sincèrement attachée, mais...

— Vous voulez un autre mari. C'est ce que nous verrons, pardieu ! Serais-je indiscret en cherchant à savoir votre choix?

— Je n'en ferai point mystère. Mes sentiments vous étaient connus : j'aimais hier M. La Peyrière un peu plus que M. Du Verdier; M. Du Verdier, pour être franche, je dois le dire, me plaît un peu plus que vous.

— De telle sorte que si, par un événement quelconque, M. Du Verdier était forcé de battre en retraite, j'hériterais du bonheur de mes deux rivaux.

— Ce hasard n'est guère probable, mon cher tabellion!

— Ce n'est point un hasard, madame, c'est une certitude!

— Que voulez-vous dire?...

— Je veux dire que si M. Du Verdier est galant homme, il ne persistera point dans sa recherche.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur? s'écria le trésorier de France, pâle de colère.

— Parce que M^lle^ de Barnaval ne peut vous épouser !

— Vous m'alarmez, mon ami, dit l'Irlandaise tout émue; de quoi s'agit-il donc?...

— Permettez-moi de garder le silence; je ne parlerai que si M. Du Verdier ne renonce pas de lui-même à votre main.

— Eh bien! répondit celui-ci, sachez, monsieur, que je n'y renoncerai jamais!

— Je vous donne cinq minutes de réflexion, reprit le notaire impassible.

Les cinq minutes s'écoulèrent, et M. Du Verdier ne bougea pas.

— Il faut donc que je parle? articula nettement le notaire.

— Je vous en défie!

— Et moi je vous en prie! s'écria Mlle de Barnaval; pourquoi ne puis-je épouser M. Du Verdier?

— Parce qu'il est le petit-fils du bourreau de Marseille!

Foudroyé par cette révélation, le trésorier de France disparut et ne se représenta plus. Mlle de Barnaval accueillit alors les hommages de M. Caminel, et il fut convenu que le mariage aurait lieu dans trois mois, la future ne voulant pas s'engager irrévocablement avant d'avoir reçu une réponse qu'elle attendait d'Irlande. Cet ajournement contrariait d'autant plus M. Caminel, peu patient de sa nature, que les choses prenaient en province une tournure de plus en plus alarmante. On ne voyait pas encore la révolution, mais on l'entendait venir dans le lointain. L'exaltation des esprits, ces arbres parés de rubans tricolores, ces gardes civiques, armées de piques et de fusils rouillés, tout cela troublait et indignait à la fois le tabellion. Pas plus que personne, il ne doutait du triomphe du roi, mais l'agitation du peuple lui inspirait de sinistres pressentiments. Au souffle de l'année nouvelle, ils parurent s'évanouir comme les nuées de l'automne. Le 3 février au soir, Mlle de Barnaval lui apprit, toute radieuse de joie, qu'elle avait enfin sa lettre d'Irlande; il reçut par le porteur le brevet de son titre de secrétaire du roi qui le rendait noble, et, arrivé ainsi au comble de ses vœux, il rêva cette nuit-là que le seigneur de Parazols l'appelait : *mon cousin*, et que les manants l'envoyaient aux états généraux pour représenter la noblesse.

Malheureusement, ce beau songe eut un triste réveil. Depuis la mémorable journée du 4 août 1789, les meneurs des campagnes ne cessaient de dire aux paysans que les titres féodaux n'avaient nulle valeur et qu'on n'était plus tenu de payer ni dîmes ni redevances. La première idée qui se présenta à l'esprit naturellement défiant des montagnards du Quercy, c'est qu'un changement aussi inespéré ne pouvait être durable, et qu'ils devaient profiter du moment où tout était permis pour anéantir ces titres sur lesquels on reviendrait sans doute plus tard. En conséquence de ce raisonnement, qui ne manquait pas de logique, les cloches sonnaient le tocsin à pleine volée, et les populations rurales, se levant en masse, couraient assaillir les châteaux.

Celui de Camparnaud, situé entre Moissac et Montauban, étant habité par un seigneur qui abusait trop souvent de ses droits, fut attaqué le premier, et le baron de Comarque, intime ami de M. Caminel, mandait celui-ci en toute hâte pour une affaire, disait-il, qui ne souffrait aucun retard. Le tabellion s'habilla sur-le-champ, fit seller sa mule, et partit à la hâte, suivi du fidèle Martin. A mesure qu'ils descendaient la côte de la petite ville, le tocsin redoublait de fureur, et ils voyaient sortir de tous les chemins creux qui bordent la grande route des paysans armés de fourches et de faux. Tous ces insurgés passaient sans rien dire, ne répondaient pas à ceux qui les interrogeaient, et se dirigeaient vers le château au pas de course.

Quand le tabellion y arriva avec son clerc, plus de quatre mille paysans se pressaient autour des tourelles. Cette foule tumultueuse, paraissant obéir à un mot d'ordre, s'ouvrit en apercevant M. Caminel : des bras vigoureux le saisirent sur sa mule, l'enlevèrent comme un enfant et le portèrent sur des tréteaux, dressés à l'aide d'une table et de deux tonneaux vides, devant le perron du château. A peine l'eut-on installé sur cette tribune chancelante où il frémissait de tous ses membres, qu'un paysan de taille athlétique, ancien consul de la communauté, lui dit d'une voix rude :

— Nous avons réclamé du baron de Comarque ses titres et ses chartes; il se joue de nous en livrant des papiers sans valeur; vous allez lire ceux qu'il vient de remettre, et s'il nous a trompés, nous mettrons le feu au château.

— Oui! oui! crièrent quatre mille voix pleines de haine et de colère.

Ne voyant briller de toutes parts que lames de faux, fourches de fer et baïonnettes récemment fourbies, le tabellion se résigna, bien à regret, à subir la loi du plus fort, et, mettant ses lunettes, déchiffra l'un après l'autre à haute voix les parchemins et les papiers que lui tendait successivement l'ancien consul. L'instinct des paysans ne les trompait pas; rien de ce qui était contenu en ces papiers ne touchait de près ni de loin à leur réclamation. M. Caminel ayant été forcé d'en convenir lui-même, les meneurs allèrent adresser une dernière et impérieuse sommation au baron de Camparnaud, qui parut au balcon et déclara qu'il venait d'envoyer chercher les titres qui manquaient aux archives de Montauban et de Moissac. Rusé comme un Gascon, le baron avait fait partir effectivement deux de ses gens; mais, au lieu de rapporter les titres, ils devaient ramener le régiment de Languedoc.

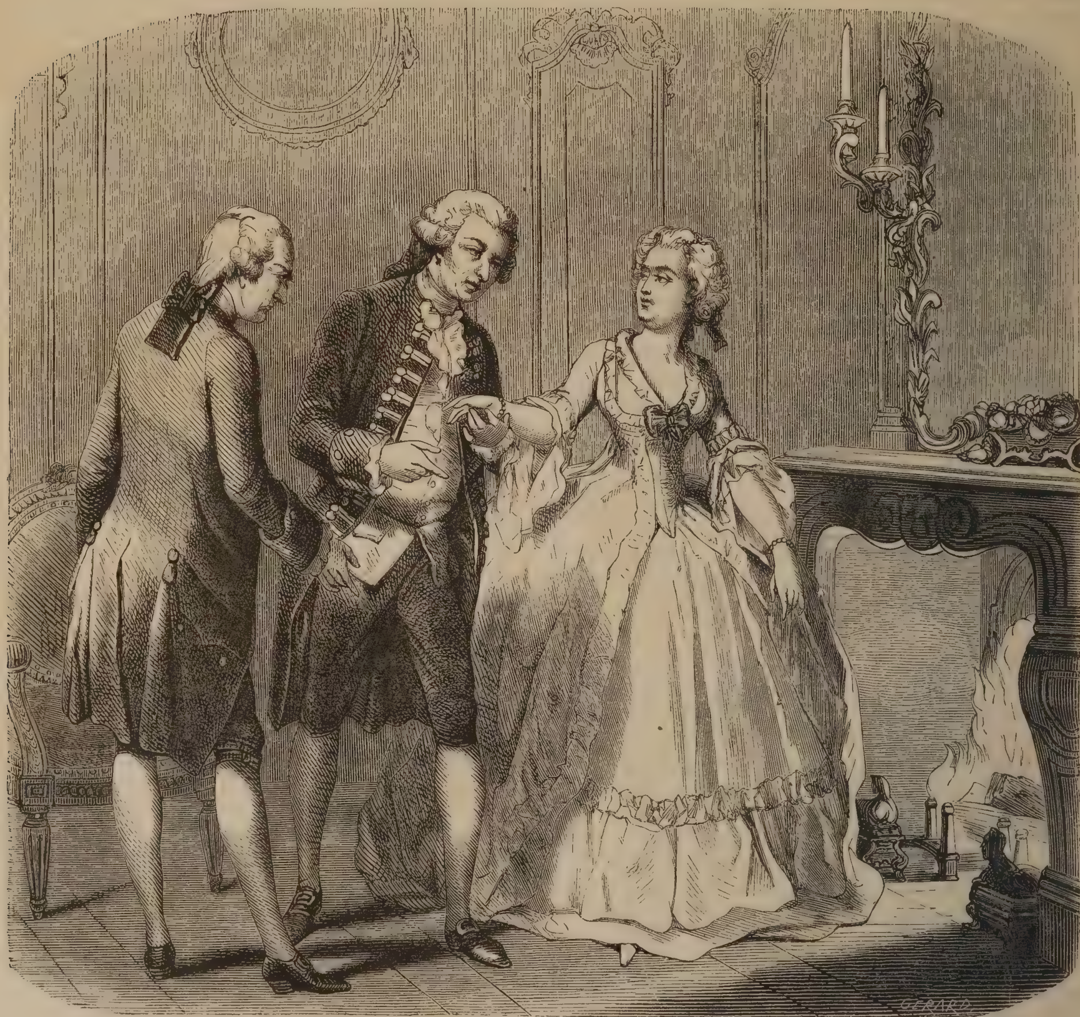
En attendant leur retour, il eut l'idée de donner du vin aux paysans pour les engager à prendre patience. C'était dangereux. Les montagnards ne furent pas plus tôt dans la première cour qu'ils voulurent entrer dans la seconde; puis ils eurent froid, car le brouillard était épais et l'air piquant, et il leur fallut du feu. On essaya de les arrêter au bas de l'escalier : le torrent avait rompu ses digues, il envahit tout. Tandis que le baron se sauvait déguisé par une porte de derrière, les clameurs d'une orgie immense ébranlèrent le château. Les paysans affamés commencèrent d'abord par dépêcher toutes les provisions de bouche. Des moutons, des veaux, des bœufs furent rôtis entiers dans les cours : on monta les vieux fûts des caves à force de bras, et au bout d'une heure, plus de cent pièces de vins fins, parmi lesquelles étaient soixante quartauts d'un sauterne cinquantenaire, se trouvèrent en perce dans les appartements, les cours et jusque sur la grande route.

On les trouait à coups de fusil, et le vin, coulant ensuite à flots, regorgeait dans les fossés de la route royale. Navré de ce spectacle, le tabellion errait comme un spectre au milieu de la foule, et chaque excès nouveau brisait une fibre de son cœur. Le dernier coup lui fut porté par Martin, par Martin, son unique espoir, qu'il croyait plongé dans les larmes et qu'il trouva, au plus fort de l'orgie, attablé avec les meneurs et vidant un baril de sauterne à la santé de la nation!

En vain le pauvre clerc, reconnaissant sa faute, s'empressa-t-il de se lever et l'emporta-t-il dans ses bras à travers la foule jusqu'à sa mule, M. Caminel était mortellement frappé. Comme il venait de se remettre en marche, une explosion de cris et le sifflement des balles lui firent tourner la tête : il vit une gerbe de flammes qui perçait la brume d'hiver et s'élançait en pétillant vers le ciel au

milieu d'épais nuages de fumée : les paysans avaient mis le feu au château et les soldats du régiment de Languedoc fusillaient les incendiaires!

Le bon Martin accéléra le pas de la mule, mais M. Caminel ne parut pas s'en apercevoir. En arrivant, pour l'achever, sa femme de charge lui donna une lettre envoyée par Mlle de Barnaval. Avec toutes les précautions oratoires usitées en pareil cas, la noble Irlandaise lui annonçait son départ pour la verte Érin, où elle allait épouser un de ses cousins, miraculeusement revenu des Indes. M. Caminel hocha la



Mlle de Barnaval, maître Caminel et M. Du Verdier. Dessin d'Eustache Lorsay.

tête et fit signe à Martin, qui le tenait en pleurant dans ses bras, de le déposer sur le fauteuil rouge. Là, il promena une dernière fois son œil mourant sur ces tablettes poudreuses et ces paperasses au milieu desquelles sa vie s'était si doucement passée, puis, étendant la main et pressant celle de son clerc, il s'éteignit.

Ainsi mourut le tabellion, laissant Martin inconsolable, bien qu'un testament, daté du 30 septembre, l'instituât son unique héritier.

MARY LAFON.

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## L'OFFICIER BLEU, OU ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI.

### COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.



Au centre, Marie de Penhoët; à l'entour, scènes diverses : Jacques, Cincinnatus, Marie et Madeline, arrêtés par des voleurs; les mêmes, perdus dans la campagne; Cincinnatus pris en croupe par Madeline; Madeline raccommodant l'habit de Cincinnatus. Dessin de Worms.

PERSONNAGES.

JACQUES LAMBERT, colonel des troupes républicaines, costume civil, mais tenue militaire.
CINCINNATUS, brigadier.
YVON, PORNIC, } chouans, serviteurs des comtes de Penhoët.
MARIE DE PENHOET.
PÉRINE, sa nourrice.
MADELINE, sa femme de chambre.
CHOUANS, serviteurs des comtes de Penhoët.

La scène se passe au château de Penhoët, près de Rennes, dans les dernières années des guerres de Vendée.

Salle à moitié meublée. Porte à deux battants et fenêtres au fond; à droite, porte donnant dans les appartements de Marie; à gauche, porte conduisant aux offices du château (1).

---

## SCÈNE I.

YVON, PORNIC, PÉRINE et quelques serviteurs.

YVON. Je vous dis, moi, dame Périne, que nous ne pouvons demeurer plus longtemps ici, et que c'est une honte, à de grands gaillards comme nous, de rester les bras croisés, tandis que les autres se battent et meurent pour la bonne cause. On parle d'une expédition nouvelle de l'armée républicaine, dont les détachements occupent tous les cantons voisins; nous sommes maîtres encore chez nous, il faut nous y défendre.

PORNIC. Yvon a raison; demain nous aurons rejoint la bande de chouans qui campe dans la forêt de Tréfeu, et d'ici là, malheur aux bleus qui passeront à portée de nos carabines.

PÉRINE. Encore, toujours cette guerre d'extermination, cette guerre sans merci ni quartier. Quand donc, mon Dieu, jetterez-vous un regard de pitié sur cette malheureuse contrée? Oui, j'en conviens, mes amis, d'abord la cruauté de vos ennemis a légitimé la vôtre, et ces vengeances n'ont été que des représailles; mais aujourd'hui vos ennemis eux-mêmes semblent vous donner l'exemple de la clémence, ne les imiterez-vous pas?

YVON. De quelle clémence voulez-vous parler?

PÉRINE. Il y a un mois, à la prise de Pontevec, où se trouvait votre maître le comte Raoul de Penhoët, les défenseurs du château, au lieu d'être fusillés ou passés par les armes, n'ont-ils pas été épargnés?

YVON. Oui, pour être envoyés dans les prisons de Rennes, où une mort plus cruelle encore les attend! Belle clémence, en vérité!

PÉRINE. Qui sait! M^{lle} Marie, la sœur du comte, est allée à Paris solliciter sa grâce, peut-être l'obtiendra-t-elle.

YVON. Le bourreau fait-il jamais grâce à sa victime? Nous avons déjà trop tardé, viens, Pornic.

PÉRINE. Mais si le maître revenait en votre absence?

YVON. Il ne reviendra pas.

PÉRINE. Si la demoiselle demandait où vous êtes?

YVON. La demoiselle! Vous lui diriez qu'Yvon, Pornic et ses autres serviteurs sont allés rejoindre leurs frères qui combattent pour la cause de Dieu et du roi. Au revoir, dame Périne, et que Dieu vous garde! (*Ils sortent à gauche.*)

(1) Ce décor peut être simplifié ou modifié par ceux de nos lecteurs qui voudront jouer l'*Officier bleu* en famille.

## SCÈNE II.

PÉRINE, seule.

Ils sont partis, et je reste seule dans le vieux château de Penhoët, seule, à attendre des maitres qui, disent-ils, ne reviendront pas. J'aurais bien le droit d'avoir peur dans ces grandes salles sombres et silencieuses. Peur! Et pour qui? Est-ce pour toi, ma vieille Périne? Eh! que t'importent les quelques années que tu as encore à vivre? Ah! si M^{lle} Marie était là, ce serait différent. M^{lle} Marie! Pourquoi ne reviendrait-elle pas? Pourquoi n'obtiendrait-elle pas la grâce de son frère? J'espère que Dieu exaucera ma prière de chaque jour, et dans cet espoir je prépare chaque matin sa chambre comme si le soir devait l'y retrouver. Là le grand fauteuil où elle s'asseoit, ici le clavecin et la musique ouverte à la page inachevée. (*On entend gronder le tonnerre dans le lointain.*) Voilà une mauvaise nuit qui se prépare et je plains les voyageurs égarés. Fasse le ciel que mon enfant ne soit pas sur les grandes routes par un temps pareil! (*Coup de cloche.*) Hein! On a sonné, je crois. (*Second coup de cloche.*) Faut-il ouvrir? Que risqué-je? (*Elle ouvre la porte du fond et demande* :) Qui est là?

MARIE, *en dehors*. C'est moi, nourrice, ouvre vite.

PÉRINE. Bonté de Dieu! Cette voix!... (*Elle sort avec précipitation et rentre une seconde après avec Marie, dont elle baise les mains. Elles sont suivies de Jacques Lambert.*)

## SCÈNE III.

PÉRINE, MARIE, JACQUES.

PÉRINE. Est-il Dieu possible! C'est vous! C'est bien vous, mamz...

MARIE, *l'interrompant et désignant Jacques du regard*. Nous ne sommes pas seules, ne prononce pas mon nom.

PÉRINE, *remarquant Jacques*. C'est vrai! un étranger! (*Elle le salue.*) Monsieur le baron.

JACQUES. Baron!

PÉRINE. Monsieur le marquis, voulais-je dire.

JACQUES. Marquis.

PÉRINE. Monsieur le duc!

JACQUES. Eh! la vieille! laissez-moi tranquille!

PÉRINE. C'est au moins un prince!

MARIE, *bas à Périne*. Laisse-le... j'ai réussi et je te dirai tout plus tard, mais maintenant il faut que j'écrive une lettre. (*Périne entre à droite et revient avec une écritoire et du papier. A Jacques* :) Vous permettez, monsieur?

JACQUES. Faites, citoyenne!

PÉRINE, *étonnée*. Hein! citoyenne.

MARIE. Ne fais pas attention, nourrice, avant-hier il me tutoyait; il y a progrès. (*Elle écrit.*)

JACQUES, *à part*. Je ne serais pas fâché de savoir où je suis. Ce château ressemble fort à un vieux manoir féodal, ce qui me confirme dans mon idée que la citoyenne n'est autre qu'une noble ou une émigrée. (*Il regarde autour de lui.*) Ah çà! où diable est passé Cincinnatus? (*A Périne.*) Vous n'avez pas vu Cincinnatus?

PÉRINE. Quel Cincinnatus? un Romain?

MARIE, *bas, en souriant*. Non, son domestique.

PÉRINE. Connais pas!

JACQUES. Pourvu qu'il ne soit pas tombé dans une embuscade de chouans.

MARIE, *se levant*. C'est fini! Veuillez m'excuser,

monsieur, si j'ai aussi mal rempli envers vous les devoirs de l'hospitalité, mais cette lettre était des plus pressées, et je prie ma bonne Périne de la faire porter à Rennes sur-le-champ. (*Bas.*) C'est la liberté de mon frère.

PÉRINE. Je la porterai bien moi-même, l'orage s'est éloigné, mamz...

MARIE, *l'interrompant comme plus haut en désignant Jacques qui se promène de long en large.* Silence! je te le défends; envoie Yvon ou Pornic.

PÉRINE. Yvon! C'est que...

MARIE. Eh bien?

PÉRINE. Aujourd'hui même, Yvon, Pornic et tous vos autres serviteurs ont quitté le château pour s'enrôler parmi les chouans.

MARIE. Les chouans!

JACQUES, *à part.* Ah!

MARIE. Porte donc la lettre toi-même, nourrice, et fais diligence.

PÉRINE. Soyez tranquille, je n'ai plus que quinze ans depuis que je vous ai revue. (*Fausse sortie. Bas.*) Mais j'y pense, il n'est guère prudent de vous laisser seule avec ce compagnon-là.

MARIE. Rassure-toi, je le connais, il est plus original que méchant; va, ma bonne Périne, va. (*Périne sort par le fond.*)

## SCÈNE IV.

JACQUES, MARIE.

MARIE, *assise.* Eh bien, monsieur, maintenant que me voici arrivée au terme de mon voyage, vous plaira-t-il enfin de me dire la cause de votre acharnement à me suivre, acharnement qui, sans les égards dont vous m'avez entourée, et que je me plais à reconnaître, eût pu m'effrayer autant qu'il m'étonnait?

JACQUES. Ne vous l'ai-je pas dit? Citoyenne, je n'avais d'autre raison que de vous protéger contre toute mauvaise rencontre.

MARIE. Ceci passe la plaisanterie, monsieur, on ne protége pas, que je sache, les gens malgré eux, et voici la vingtième fois que je décline cette protection. Vous ne me connaissiez pas, avant le jour où nous nous rencontrâmes sur la route de Chartres.

JACQUES. Il est vrai!

MARIE. Quant à moi, monsieur, c'était la première fois que j'avais le plaisir de vous voir. Je ne sais pas votre nom, que vous avez refusé de me dire, vous ne savez pas le mien, que je vous ai tû également.

JACQUES. C'est encore vrai, mais mettez-vous à ma place, citoyenne, et vous verrez que ma conduite est toute naturelle. J'allais rejoindre à Rennes le nouveau régiment que le Directoire me confie, quand, en sortant de Chartres, à la tombée de la nuit, je rencontre deux femmes qui voyageaient seules et sans escorte. Ma foi, ma première pensée...

MARIE. Je ne vous la demande pas, monsieur.

JACQUES. Permettez-moi au moins d'ajouter qu'en approchant je rougis de mon erreur, et que ce fut le chapeau à la main et avec la plus exquise politesse que je vous adressai la parole.

MARIE. Ce fut, en effet, avec la plus exquise politesse que vous me dites : « Citoyenne, veux-tu me dire d'où tu viens et où tu vas. »

JACQUES, *réprimant un léger mouvement de dépit.* A quoi vous me répondîtes que votre mari ayant été arrêté et enfermé dans les prisons de Rennes, vous étiez allée à Paris solliciter sa grâce et que vous la rapportiez. Or, comme mon chemin était précisément le vôtre, je vous demandai la permission de vous accompagner.

MARIE. Permission que je vous refusai et dont vous vous passâtes toujours avec la même politesse. Il est vrai qu'un galant homme ne pouvait se dispenser de forcer deux femmes sans défense à accepter la protection de son bras.

JACQUES. C'est vous-même qui le dites.

MARIE. Et j'ajoute que vous avez merveilleusement rempli votre rôle de paladin. Le lendemain, par prudence et pour éviter les embuscades des chouans, vous nous faites quitter la grande route, et après six heures de marche à travers champs, vous convenez que nous nous sommes égarés.

JACQUES. J'avoue, citoyenne, que je m'étais trompé et que c'est vous qui m'avez remis dans mon chemin.

MARIE. Deux jours après, vous deviez prendre votre revanche. Nous avions résolu de passer la nuit à Mayenne, vous promettez de nous procurer un gîte convenable et vous voilà, vous et votre domestique, lancés chacun dans une direction; puis, au bout d'une heure, vous vous retrouvez tous deux sur la place de l'Eglise, annonçant que tous les hôtels sont pleins et que vous n'avez pu mettre la main sur la moindre chambre ou le plus modeste cabinet. De sorte que nous aurions passé la nuit à la belle étoile, — une assez mauvaise auberge, — si je n'avais découvert une vieille parente qui nous offrit à tous quatre l'hospitalité.

JACQUES. C'est encore vrai!

MARIE. Mais ce n'est pas tout. Pour que pareil accident ne se renouvelle plus, vous êtes d'avis de voyager de nuit comme de jour, et grâce à ce bel avis, nous tombons le lendemain au milieu d'une bande de voleurs qui vous désarment avant même que vous ayez pu tenter une ombre de résistance. Heureusement, ces messieurs du grand chemin en voulaient beaucoup à notre argent et peu à notre vie; or, n'admirez-vous pas la fatalité! vous aviez oublié ou perdu votre bourse! Je ne doute pas que vous n'en ayez... plusieurs, d'habitude; mais ce jour-là, si je n'eusse payé votre rançon et celle de M. Cincinnatus, le joli nom! vous restiez prisonnier comme François I^er à Pavie.

JACQUES. Je conviens que...

MARIE. Jusqu'ici les rôles ont donc été légèrement intervertis : vous deviez me protéger, et c'est moi qui trois fois vous ai tiré d'embarras; vous deviez verser votre sang pour moi, et je vous vois très-bien portant, payer de votre personne, enfin, et... (*Elle rit.*)

JACQUES. Vous êtes cruelle!

MARIE. Je m'arrête, mais une dernière question. Me voici arrivée, je suis ici chez moi, dans mon château, dois-je compter encore sur votre protection, ou avez-vous encore besoin de la mienne?

JACQUES, *piqué.* Citoyenne!

MARIE. Citoyenne! Ah! j'oubliais une requête que j'ai moi aussi à vous adresser. Nous n'appartenons pas au même parti, monsieur, mais, entre gens d'honneur, on respecte même les scrupules qu'on ne partage pas; or, ce nom de citoyenne que vous me donnez me rappelle de si tristes souvenirs que je souffre à l'entendre.

JACQUES. Je ne m'en servirai plus, madame...?

MARIE. Marie!

JACQUES. Suis je indiscret? Il me semblait jusqu'ici que Marie est un nom de baptême.

MARIE. Vous m'en demandez trop, monsieur...?

JACQUES. Jacques! colonel de dragons.

MARIE, *souriant.* Je comprends! monsieur Jacques. Adieu donc, colonel. (*Elle rentre à droite.*)

## SCÈNE V.

JACQUES, puis CINCINNATUS et MADELINE.

JACQUES, *seul.* Elle a raison, et je ne suis qu'un sot. C'est qu'aussi ce frivole prétexte que j'invoque sans cesse a cessé dès le second jour d'être le véritable, et cent fois j'ai voulu lui dire..., mais chaque fois ce regard qui commande le respect a arrêté l'aveu sur ma bouche, chaque fois cet air d'innocence et de candeur m'a forcé malgré moi à endosser de nouveau ce rôle ridicule d'un importun qui se croit important... Le sort se lassera-t-il enfin? Eh! quand le sort se lasserait, le temps ne me manquerait-il pas? ne m'a-t-elle pas signifié mon congé, et, à moins d'un prétexte.. Mais où donc est passé Cincinnatus? (*Il appelle.*) Cincinnatus!

CINCINNATUS, *en dehors.* Me voici, mon colonel, me voici.

(Entre Cincinnatus, moulu, brisé, les habits déchirés, il est soutenu par Madeline.)

CINCINNATUS, *faisant le salut militaire* Présent, colonel!

JACQUES. Morbleu! dans quel état t'es-tu mis?

CINCINNATUS. Ah! je vais vous dire, colonel. Il faut d'abord que vous sachiez que la Bretagne est un satané pays.

JACQUES. Je sais. Au fait!

CINCINNATUS. Et que ses routes sont les plus affreuses routes que je connaisse, sombres à ne pas y distinguer un honnête homme d'un voleur, et émaillées de cailloux à croire que tous les gens du pays y vont déposer toutes les pierres de leurs jardins.

JACQUES. Au fait! au fait!

CINCINNATUS. Or donc, il faut encore que je vous apprenne...

JACQUES. Ah! le maudit bavard, il ne sortira pas de son récit...

MADELINE. Si je ne viens encore à son aide, n'est-ce pas, monsieur le colonel?

JACQUES. Soit! parlez.

MADELINE. Eh bien donc, M. Cincinnatus, qui, malgré ses galons de brigadier, n'est pas un écuyer de première force, ignore sans doute que, dans notre pays coupé de broussailles et de fossés, c'est le cheval qui conduit le cavalier et non le cavalier qui conduit le cheval. Au lieu de lâcher la bride à l'animal et de l'abandonner à son instinct, monsieur prétendit le diriger suivant les lois de sa raison. Le cheval trouva bien le procédé nouveau, mais, en bête philosophe, il se soumit, ce qui fit qu'il commença à butter à toutes les pierres du chemin; cependant cela allait encore, pas trop bien, mais enfin sans accident, quand arrivée à cent pas du château, à l'endroit où la route encaissée de chaque côté s'engage sous la voûte obscure des houx et des chênes, la bête trouvant qu'on avait assez abusé de sa confiance se cabre. Au premier saut, voilà monsieur sur le cou de l'animal; au second, le voilà sur la queue; au troisième, le voilà par terre.

JACQUES. Comment!

CINCINNATUS. Ma franchise m'oblige à confesser que c'est la vérité; mais la ravissante Madeline eût dû ajouter que mon cheval a été effrayé par l'apparition d'une espèce de paysan d'assez mauvaise mine, qui s'est montré tout à coup sur le talus de la route.

MADELINE. J'en conviens!

JACQUES. Et ensuite?

MADELINE. Ah! ensuite, lorsque la bête vit son cavalier assis au milieu de l'ornière, satisfaite sans doute de la leçon, elle reprit tranquillement son petit trot, sans butter cette fois, et disparut bientôt au détour de la route, de sorte que M. Cincinnatus serait encore à cette heure sur le bord du chemin, à réfléchir au mauvais caractère des chevaux bretons, si...

JACQUES. Si?

CINCINNATUS. Si la charmante Madeline n'en avait eu pitié et ne l'avait pris en croupe derrière elle.

JACQUES, *souriant.* Comment!

MADELINE, *baissant les yeux.* C'est vrai, colonel, mais il avait l'air si malheureux!

JACQUES. Allons, bien! bien! Quant au paysan, qu'est-il devenu?

CINCINNATUS. Il n'a fait que paraître, colonel, et s'est enfoncé sur-le-champ dans le fourré.

MADELINE. Que M. le colonel ne s'en inquiète pas, autant que l'obscurité m'a permis de le reconnaître, je crois bien que c'est Yvon, un des serviteurs de madame.

JACQUES. Tant mieux! car ici la blouse du paysan cache trop souvent la carabine du chouan. Enfin, que l'aventure te profite, Cincinnatus... Où sont maintenant les chevaux?

CINCINNATUS, *embarrassé.* Ah! oui, les chevaux.

JACQUES. Parbleu! oui, les chevaux! Ne me comprends-tu pas? Sont-ils à l'écurie?

CINCINNATUS. Ah! je vais vous dire, colonel...

JACQUES, *impatienté.* Encore!

CINCINNATUS. Quant au mien, j'ignore absolument ce qu'il est devenu, mais pour le vôtre...

JACQUES. Le mien?

CINCINNATUS. Je n'en sais pas davantage.

JACQUES, *en colère.* Triple brute! c'est donc toujours à moi de réparer tes sottises, imbécile! En tout cas, tiens-toi prêt à me suivre, nous partirons peut-être dans une heure. (*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE VI.

CINCINNATUS, MADELINE.

CINCINNATUS. Oh! oh! le colonel est sévère, il n'entend pas la plaisanterie. Le fait est que cette chute m'a mis dans un assez piètre état. (*Il se retourne et l'on voit le dos de son habit tout déchiré.*)

MADELINE, *se mettant à rire.* Oh! oh!

CINCINNATUS. Eh bien! quelle est la raison de ce rire intempestif?

MADELINE. Oh! la drôle de tournure! (*Elle rit.*)

CINCINNATUS. Encore!

MADELINE. Figurez-vous que votre habit a reçu au milieu du dos une affreuse blessure.

CINCINNATUS. Une blessure! voyons donc! (*Il ôte son habit.*)

MADELINE. Eh bien, est-ce que vous allez?...

CINCINNATUS. Ne faites pas attention... Oh! oh! c'est vrai! mais il y a du remède, ce n'est que décousu, et avec une aiguille et du fil (*il offre l'habit à Madeline*), il n'y paraîtra bientôt plus.

MADELINE. Et que voulez-vous que je fasse de cet habit?

CINCINNATUS. Ce que je veux? Gracieuse Madeline, ne l'avez-vous pas compris?

Madeline. C'est un peu fort!

Cincinnatus. Comment! vous auriez le courage de refuser ce petit service à celui qui, à celui que?... (*Il fait des gestes passionnés.*)

Madeline, *à part.* Pauvre garçon, comme il m'aime! (*Haut, en prenant l'habit.*) Allons! donnez. Vraiment je suis trop bonne!

Cincinnatus. La bonté n'est-elle pas toujours la sœur de la beauté? (*Il s'assied.*)

Madeline. Puis-je assez reconnaître d'ailleurs les services que vous nous avez rendus pendant ce voyage et dont ma maîtresse et moi garderons toujours le souvenir...

Cincinnatus, *riant.* Oh! oh!

Madeline, *étonnée.* Vous dites?

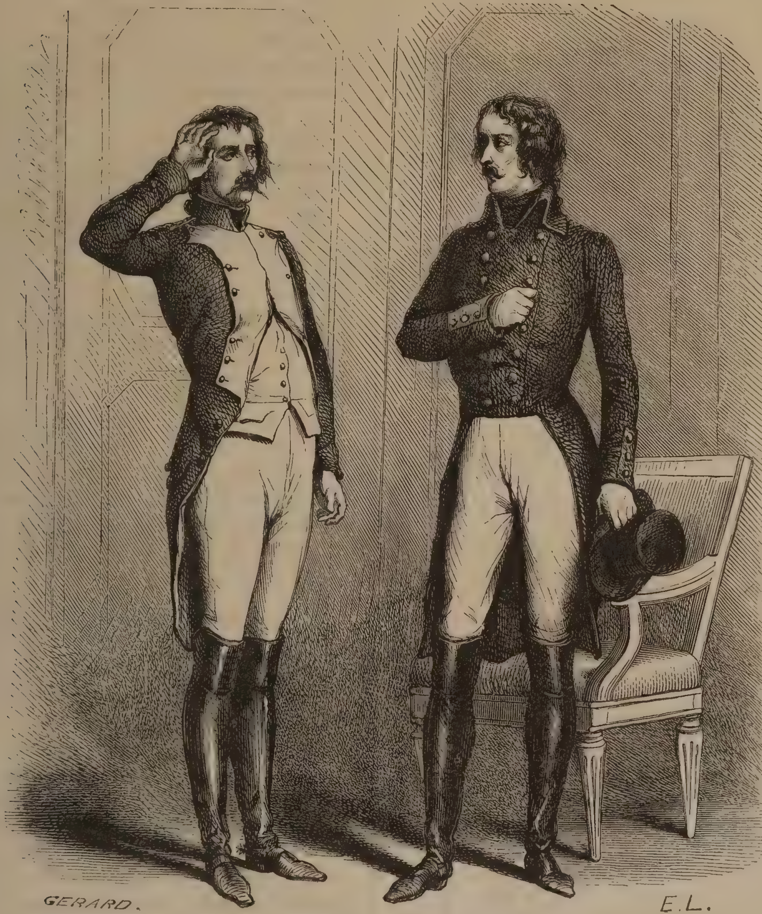
Cincinnatus, *reprenant son sérieux.* Je ne dis rien.

Madeline. Sans vous, que serions-nous devenues, deux pauvres femmes, sans protection et sans défense?

Cincinnatus, *riant.* Oh! oh!

Madeline. Qu'avez-vous donc?

Cincinnatus. Absolument rien.




Jacques Lambert et Cincinnatus. Dessin d'Eustache Lorsay.

Madeline, *lui rendant son habit.* Tenez, voilà l'affaire faite. (*Cincinnatus remet son habit.*)

Cincinnatus. Je puis vous dire, maintenant que j'ai mon habit, la cause de mon hilarité; je riais, belle Madeline, de votre bonne foi, et de la facilité que l'on a à vous tromper.

Madeline, *étonnée.* A me tromper? Qui donc m'a trompée?

Cincinnatus. Voyons, souvenons-nous, et raisonnons. Êtes-vous bien sûre d'avoir couru de grands dangers pendant la route?

Madeline, *de plus en plus étonnée.* Comment?

Cincinnatus. Si vous voulez ma pensée tout entière, vous n'en avez couru aucun.

Madeline. Eh bien?

Cincinnatus. Et cette protection qu'on vous offrait n'était qu'une mauvaise plaisanterie.

Madeline, *au comble de l'étonnement.* Ah! bah!

CINCINNATUS, *se frisant la moustache.* C'est comme je vous le dis.

MADELINE. Ainsi vous nous avez trompées en nous l'offrant?

CINCINNATUS. Permettez; aimable Madeline, je ne parle que de moi; je ne parle pas du colonel, que j'ai tout lieu de croire aussi confiant que vous-même...

MADELINE. Mais enfin pourquoi nous avoir alors escortées depuis Chartres jusqu'ici? J'avoue que je m'y perds.

CINCINNATUS. Pourquoi? parce que je crois aux proverbes, qui renferment la sagesse des nations, et, en particulier, à un proverbe qui contient toute la sagesse des autres.

MADELINE. Et ce proverbe! quel est-il?

CINCINNATUS. *On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*

MADELINE. Je ne comprends pas!

CINCINNATUS. Soit! je vais m'expliquer plus clairement. Vous savez que lorsque nous vous rencontrâmes, nous nous rendions de Paris à Rennes. Le premier jour, nous avions fait vingt lieues à cheval, sans que le colonel, qui est de fer, témoignât la moindre envie de s'arrêter. Quant à moi, vers le soir, j'avais déjà les os rompus et je ne tenais plus sur ma selle que par un miracle d'équilibre; aussi adressais-je à chaque auberge mes plus gracieux sourires, en faisant remarquer à mon maître les séduisantes promesses des chevaux blancs et des lions d'or de l'enseigne, mais en vain ces nobles quadrupèdes nous regardaient-ils de l'air le plus encourageant, en vain la cuisine envoyait-elle à notre odorat les plus enivrants parfums, en vain la broche, surchargée de poulets et de dindons, nous appelait-elle de sa petite voix criarde, le colonel était inexorable, il fallait se remettre en marche, le ventre vide, et bientôt on voyait disparaître au détour de la route l'auberge, le cheval d'or, le lion blanc, la broche et les dindons. Vous conviendrez que cette existence n'avait rien de récréatif.

MADELINE. En effet.

CINCINNATUS. J'étais donc occupé à gémir sur le sort des gens qui, ayant un estomac, sont forcés d'obéir à ceux qui n'en ont pas, quand le ciel amena à notre rencontre deux petites femmes charmantes, qui faisaient à peu près même route que nous. Mon colonel les aborde galamment et leur offre de les escorter. Elles refusent, il insiste, et finit par emporter leur consentement d'assaut. De mon côté, j'avais saisi sur-le-champ tout le parti que je pouvais tirer de ce merveilleux hasard. Car, il faut que je le dise pour le cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je suis moins bête que je n'en ai l'air, et je ne manque même pas d'un certain bon sens que je dois au commerce des proverbes. J'avais donc compris que c'étaient deux alliées toutes-puissantes que le ciel envoyait à mes jambes et à mon estomac.

MADELINE. Expliquez-vous!

CINCINNATUS. Voici ce que je me dis : si ces deux femmes, si frêles que le moindre choc les briserait, si délicates que la moindre fatigue les tuerait, si ces deux femmes font route avec nous, adieu les étapes de vingt lieues, adieu les nuits à la belle étoile : désormais, nous voyagerons à notre aise, nous déjeunerons à notre heure, et même les chevaux blancs et les lions d'or n'auront pas pour nous de lits assez douillets ni de cuisines assez friandes.

MADELINE. Ah! je comprends! Il en convient, le monstre! et moi qui avais cru...

CINCINNATUS. Quoi donc?

MADELINE. Rien! monsieur, rien! Ainsi tous ces soins pour notre santé...

CINCINNATUS. Gourmandise!

MADELINE. Toutes ces précautions contre la fatigue...

CINCINNATUS. Paresse! Et je ne parle ici que de ces avantages que j'avais entrevus du premier coup d'œil, et non de ces mille petits bénéfices que je ne pouvais prévoir et que le hasard seul me pouvait procurer.

MADELINE. Encore!

CINCINNATUS. Eh! mon Dieu, oui! Que serais-je devenu sans vous, il y a une heure, quand mon cheval m'a si désobligeamment désarçonné?

MADELINE, *exaspérée.* C'est vrai!

CINCINNATUS. Que serai-je devenu sans vous, avec cet habit qui montrait si outrageusement la doublure?

MADELINE. C'est encore vrai!

CINCINNATUS. Que deviendrais-je en ce moment?...

MADELINE. En ce moment?...

CINCINNATUS. Que mon estomac est descendu dans mes talons, attendu que je n'ai encore fait que mes trois repas depuis ce matin...

MADELINE. Hein! Ah! il paraît que M. Cincinnatus a faim!

CINCINNATUS. M. Cincinnatus a faim et il espère bien que la secourable Madeline ne le laissera pas succomber à cette affreuse maladie.

MADELINE. A d'autres, monsieur, à d'autres! Lorsque je suis venue à votre secours, je croyais rendre service à un homme aimable et galant; je vois maintenant que je n'ai eu affaire qu'à un gourmand, à un paresseux : tout est fini entre nous, monsieur Cincinnatus.

CINCINNATUS. Eblouissante Madeline! une omelette de douze œufs est si vite faite, et une tranche de jambon est chose si succulente!

MADELINE. Une omelette! du jambon! Nenni, monsieur.

CINCINNATUS. Si vous me refusez, j'expire à vos pieds.

MADELINE. De faim! monsieur, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai.

MARIE, *en dehors, appelant.* Madeline! Madeline!

MADELINE. D'ailleurs voilà ma maîtresse qui m'appelle! Adieu, monsieur Cincinnatus; vous qui connaissez si bien les proverbes, méditez, je vous prie, la fable de *la Poule aux œufs d'or.* (*Elle entre à droite.*)

## SCÈNE VII.

CINCINNATUS, seul.

La poule aux œufs d'or! Amère dérision! ce n'est pas elle qui a pondu les œufs que je mangerai aujourd'hui... Je commence à croire, Cincinnatus, mon ami, que vous avez manqué de prudence, et que vous avez eu tort de démasquer sitôt vos batteries.

## SCÈNE VIII.

CINCINNATUS, JACQUES.

JACQUES. Te voilà! J'ai enfin retrouvé ton cheval, et rien ne nous empêche plus de partir.

CINCINNATUS. Vous avez raison, colonel; nos préparatifs ne seront pas longs.

JACQUES. Nous n'avons plus rien à faire ici; on a l'air de se moquer de nous!

CINCINNATUS. On ne nous traite pas comme nous le méritons.

JACQUES. Nous serions ridicules si nous restions plus longtemps.

CINCINNATUS. Dites absurdes!

JACQUES. C'est ton avis?

CINCINNATUS. C'est mon avis.

JACQUES. Eh bien donc! partons!

CINCINNATUS. Allons! (*Ils remontent.*)

JACQUES, *s'arrêtant.* Tiens! veux-tu que je te le dise, Cincinnatus, c'est maintenant que nous sommes absurdes, stupides!

CINCINNATUS, *étonné.* Ah! (*Ils redescendent.*)

JACQUES. Et égoïstes, par-dessus le marché.

CINCINNATUS, *à part.* Je voudrais bien savoir comment le vent a tourné.

JACQUES. Oui, égoïstes! N'est-ce pas maintenant surtout que, livrées à elles-mêmes, dans un pays déchiré par la guerre civile, ces deux femmes vont avoir besoin de nous?

CINCINNATUS, *à part.* Encore!

JACQUES. Egoïstes et malhonnêtes, devrais-je dire aussi, car nous n'avons seulement pas pris congé de ces dames.

CINCINNATUS. Ah! pour cela, c'est vrai!

JACQUES. J'entends la comtesse, laisse-nous.

CINCINNATUS. Oui, colonel. (*A part.*) Si un homme a jamais su ce qu'il désirait, ce n'est pas celui-là... N'importe! songeons à mon souper. (*Il sort par la gauche, au moment où Marie paraît à droite.*)

## SCÈNE IX.

JACQUES, MARIE.

MARIE. Encore ici, colonel!

JACQUES. Encore! le mot est cruel, madame; mais si j'ai si mal compris vos désirs, si je ne suis pas déjà loin, c'est qu'il m'était pénible de vous quitter en vous laissant de moi une si triste opinion.

MARIE. Monsieur!

JACQUES. Oui, madame; et le désir de vous présenter mes excuses était trop légitime pour que vous ne me le pardonniez pas. Vous n'avez vu en moi qu'un soldat mal appris, et vous me l'avez fait comprendre.

MARIE. Oh!

JACQUES. Je ne vous en veux pas, madame, je méritais vos reproches; mais songez que je suis un enfant du peuple, sans éducation et sans exemples, un maladroit qui casse tout ce qu'il touche, blesse tout ce qu'il défend, et vous serez plus indulgente, je l'espère, pour celui qui vient vous faire ses adieux.

MARIE. Attendez, colonel, je ne veux pas à mon tour que vous emportiez de moi une fausse idée. Non-seulement je ne vous ai pas accusé des crimes que vous dites, mais dans votre conduite, quelque excentrique qu'elle puisse paraître, une chose m'a touchée, et je veux vous en remercier.

JACQUES. Quoi donc, madame?

MARIE. Les égards que vous n'avez cessé de nous témoigner. Bien d'autres, à votre place, eussent abusé de la fausse position de deux femmes comme nous, pour tenter de leur faire croire à un amour de circonstance; vous, au contraire, jamais un mot semblable n'est sorti de votre bouche, et vous avez compris, avec cette délicatesse dont je vous remercie, que jamais femme n'a plus besoin de respect que lorsqu'elle ne peut se faire respecter elle-même.

JACQUES. Oh! madame...je crains bien de n'être pas digne de ces éloges..., car voilà qu'avec un mot vous m'enlevez déjà le courage de partir.

MARIE. Partir! (*S'approchant d'une fenêtre.*) Vous ne voyez donc pas que l'orage qui a menacé si longtemps vient enfin d'éclater? Vous n'entendez donc pas la pluie fouetter ces vitres?

JACQUES. Qu'importe?

MARIE. Ce qu'il importe? Du moment, colonel, que je ne vois plus en vous que l'hôte qui invoque les saintes lois de l'hospitalité, je me reprocherais toujours de ne pas les avoir mieux observées. Restez, colonel.

JACQUES. Vous le voulez?

MARIE. Je vous en prie.

JACQUES. J'obéis, madame.

MARIE. Et maintenant que nous avons fait la paix et que nous sommes amis, car nous sommes amis, n'est-il pas vrai? (*Elle tend la main à Jacques.*) permettez-moi une question dont vous ne vous formaliserez pas, je l'espère.

JACQUES. Je vous le jure.

MARIE. A notre première rencontre, le sentiment qui vous dicta votre conduite était-il franchement le désir de nous être utile?

JACQUES. Franchement, oui, madame!

MARIE. Et depuis, quand vous avez reconnu votre erreur, car vous avez trop d'esprit pour ne l'avoir pas reconnue...

JACQUES. En effet, je l'ai reconnue...

MARIE. Qui vous empêcha de nous dire adieu?

JACQUES. Qui?... Je désire que vous conserviez de moi la bonne opinion que vous aviez tout à l'heure, permettez-moi donc, madame, de me pas vous répondre.

MARIE, *troublée.* Ah! (*Ses yeux se portent involontairement vers la fenêtre.*)

JACQUES, *saisissant son regard.* La pluie cesse, madame.

MARIE, *honteuse de se voir devinée, rougissant.* Au contraire, elle redouble, et j'en suis aise, puisqu'elle me donnera plus longtemps le plaisir de votre compagnie.

JACQUES. Triste société!

MARIE, *prenant son parti.* Pourquoi donc? Il s'agit de passer le temps, voilà tout; et je compte sur vous pour trouver les heures moins longues... N'aviez-vous pas dit, colonel, que vous étiez prêt à verser votre sang pour moi?

JACQUES, *avec feu.* Je l'ai dit, madame, et je le répète.

MARIE. Mauvaise locution, dont il faudra vous défaire, car les sottes seules se laissent prendre à ces mots trop souvent vides de sens; et les femmes d'esprit, à ces grands dévouements qui ont si rarement cours, préfèrent d'habitude les petits services, qui en sont la monnaie quotidienne. Et c'est ce qui m'arrive en ce moment: je me garderai donc bien de vous demander le sacrifice de votre vie, vous seriez homme à me le faire sur l'heure; je vous demanderai tout simplement de m'aider à attendre que la pluie ait cessé et que le soleil ait percé les nuages.

JACQUES. Moi, madame! et que puis-je?

MARIE. Voici un clavecin et des romances qui viennent de Paris. Etes-vous musicien, colonel?

JACQUES. C'est jouer de malheur! la première chose que vous me demandez...

MARIE. Oh! le malheur n'est pas grand, et je comprends fort bien cela. A vous, messieurs, les occupations graves et sérieuses; à nous autres femmes, les distractions futiles et légères. A chacun son lot. Voulez-vous que je vous chante cette romance, colonel?

JACQUES. Je n'aurais jamais osé...

Marie. Pourquoi donc? n'avais-je pas moi-même donné l'exemple? (*Elle chante.*)

PREMIER COUPLET.

L'hiver a fui. Mai nous arrive
Avec son cortége de fleurs;
Le ruisseau sourit à la rive
Et la prairie à l'herbe en pleurs;
Tout se réveille sur la terre,
L'oiseau pour retrouver sa voix,
Le bocage son doux mystère,
Et l'ombre épaisse les grands bois.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est encor mai qui, d'âge en âge,
Fait fleurir sous ses chauds rayons
Le sourire sur le visage,
Et le bluet dans les sillons.
Vive le mois que Dieu nous donne
Pour nous ramener les beaux jours,




Yvon et Madeline. Dessin d'Eustache Lorsay.

Et qui met au front la couronne
De l'espérance et des amours (1)!

Jacques. Des amours!... Ah! bravo! bravo! Je ne saurais vous dire, madame, le charme que j'éprouvais à vous entendre.

Marie. Bon! voilà maintenant que vous me flattez! Mais à chacun de payer à son tour son écot, et puisque vous ne chantez pas, colonel, racontez-moi une histoire.

Jacques. Une histoire! et laquelle?

Marie. La vôtre, par exemple. La vie d'un soldat, avec ses émotions et ses espérances, doit être intéressante.

Jacques. Vous croyez? La mienne pourtant est bien simple, madame, et peut se raconter en deux mots. Fils d'artisans honnêtes, mais pauvres, j'étais orphelin presque à ma naissance; ce que j'appris, je le dus un peu au hasard, un peu aussi à la charité; sans passions comme sans désirs, sans passé comme sans avenir, ne sachant

(1) On trouvera la musique inédite de ces couplets, par M. A. Bessems, dans la livraison des *Modes vraies* du présent mois.

quelle carrière donner à ces forces vives de la jeunesse qui bouillonnaient en moi, j'assistai avec curiosité d'abord, avec terreur ensuite, aux commencements de cette révolution qui, sous les débris de la monarchie, eût voulu ensevelir un monde et une religion. Tout à coup, un cri, répété par mille échos : « La patrie est en danger ! » retentit dans toute la France. Ce moment décida de moi : j'avais seize ans, je m'enrôlai et je volai à la frontière. A vingt ans, j'étais fait capitaine sur un champ de bataille, à vingt-deux, colonel. Voilà mon histoire, madame ; elle est bien simple, je vous l'avais dit, et c'est celle de tous mes compagnons d'armes.

Marie. Et cette existence de soldat vous plaît ?

Jacques. Oui, madame. Ce bruit, cette odeur de la poudre, ces dangers, et peut-être aussi un peu cette gloire qui nous apparaît parfois au loin, tout cela me causait une espèce de fièvre, d'enivrement, jusqu'au jour où le Directoire me rappela des frontières où nous combattions l'ennemi de la France, pour m'envoyer ici combattre nos propres frères. Ah ! ce jour-là, j'en conviens, ce métier




Marie donnant la main à Jacques, et Madeline à Cincinnatus ( Scène XII ). Dessin d'Eustache Lorsay.

des armes, qui m'avait semblé si noble et si beau, me parut horrible, affreux, et je faillis briser mon épée.

Marie. Et pourquoi ne le fîtes-vous pas ?

Jacques. D'abord, madame, parce que l'obéissance est le premier de nos devoirs ; parce qu'ensuite un autre eût accepté le poste que je refusais, et qu'un autre eût peut-être apporté dans la lutte ses passions et ses vengeances.

Marie, *rêveuse*. C'est vrai !

Jacques, *s'animant*. Depuis six ans que dure cette guerre impie, que de victimes sacrifiées de part et d'autre à cet esprit de haine qui, à chaque rencontre, rend les adversaires plus acharnés et plus inexorables ! La clémence seule pouvait cicatriser tant de blessures, réconcilier tant d'ennemis. C'est ce qu'a compris notre nouveau chef, le général Hoche, et c'est à cette œuvre de paix et de réconciliation que je voulus m'associer, quand Hoche me chargea d'investir le château de Pontevec.

Marie, *frappée*. Pontevec !

Jacques. Qu'avez-vous, madame ?

Marie. Pontevec ! avez-vous dit ?... Celui qui com-

mandait les défenseurs du château n'était-il pas le comte Raoul de Penhoët?

JACQUES, *étonné*. Oui, madame.

MARIE. Et l'officier républicain qui, au lieu de faire fusiller ses ennemis, leur garantit la vie sauve, et, comme on hésitait à faire honneur à sa parole, jura de se brûler la cervelle si on le déshonorait?...

JACQUES. C'était le colonel Jacques Lambert... Oui, madame.

MARIE, *se jetant sur sa main et la pressant.* Oh! merci, monsieur, merci pour tous ceux que vous avez sauvés, merci pour celles qui, sans vous, eussent été condamnées à pleurer un fils, un frère ou un époux! Heureuse la femme qui vous donnera le bonheur dont vous êtes digne!

JACQUES, *très-ému lui-même.* Le bonheur! il n'est pas fait pour moi.

MARIE. Pourquoi cela?

JACQUES. Le cri de la France en péril m'avait appris que j'avais une âme, la vue d'une femme devait m'apprendre que j'avais un cœur. Mais ne valait-il pas mieux que ce cœur dormît d'un sommeil éternel que de s'éveiller un jour pour se replier sur lui-même et s'avouer que le bonheur lui était à jamais refusé?

MARIE. Expliquez-vous.

JACQUES. Un abîme me sépare, madame, de celle que j'aime: elle est belle et riche, je suis pauvre et inconnu; elle appartient à une noble maison, c'est à peine si j'ai un nom à lui offrir; elle est si loin de moi enfin, que, de peur de lui paraître ridicule, j'éteins en sa présence la flamme de mon regard, j'étouffe les battements de mon cœur.

MARIE. Que dites-vous, colonel? Au temps où nous vivons, le courage n'est-il pas une noblesse et l'épée une fortune?

JACQUES. Je ne vous ai pas tout dit, madame, elle n'est pas libre.

MARIE, *souriant.* Mariée! je comprends... C'est étrange le rapport que cette histoire a avec certaine anecdote qu'elle me rappelle, et que je vous demande la permission de vous raconter. Peut-être aura-t-elle quelque intérêt pour vous, et d'ailleurs la pluie tombe toujours. Il était une fois une jeune fille qui vivait aussi tranquille et heureuse qu'on peut l'être à notre époque, quand elle apprit que son frère, fait prisonnier dans je ne sais quelle rencontre, venait d'être transféré dans les cachots. Sa résolution fut bientôt prise : suivie d'une servante, elle partit pour Paris. (*Ici Jacques, d'abord inattentif, commence à lui prêter toute son attention.*) Mais comme deux jeunes filles qui voyagent seules par les routes courent de grands risques, l'idée lui vint de se faire passer pour une femme mariée.

JACQUES, *au comble de l'émotion.* Cette histoire...

MARIE. Elle obtint la grâce de son frère; et, comme elle revenait au pays, elle fit la rencontre... (*Elle est interrompue par plusieurs coups de feu au dehors.*)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, MADELINE, CINCINNATUS.

CINCINNATUS. Colonel, nous sommes découverts, les chouans nous poursuivent.

JACQUES. Ah! cette fois, madame, il me sera permis de donner ma vie pour vous!

MADELINE, *bas, à sa maîtresse.* Ce sont Yvon, Pornic et vos serviteurs.

MARIE. Ah! (*A Jacques.*) Encore une folie, colonel! laissez-moi faire. Madeline, ouvre.

JACQUES. Que signifie?...

(Madeline a ouvert; entrent Yvon, Pornic et des chouans.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, YVON, PORNIC, CHOUANS.

LES CHOUANS. A mort les bleus! à mort!

MARIE. Qu'est cela? Qui vous a permis, Pornic, Yvon, d'entrer ainsi au château?

PORNIC, *voyant Marie et reculant.* Ah! la demoiselle!

MARIE. Répondez, serviteurs infidèles, qui, non contents d'abandonner vos maîtres, ne trouvez, pour les saluer à leur retour, que des cris de vengeance et de mort!

YVON. Pardon, mademoiselle; ce n'est pas à vous que nous en voulons, mais à ces hommes. (*Il désigne Jacques et Cincinnatus.*)

MARIE. Ces hommes sont sacrés, ces hommes sont mes hôtes. Découvrez-vous et inclinez-vous devant eux.

YVON. Nous!

MARIE. Car ce sont de nobles et loyaux ennemis: c'est le colonel Jacques Lambert, le vainqueur de Pontevec, celui qui a sauvé votre maître.

CINCINNATUS. Et son brigadier Cincinnatus.

YVON. Pardonnez-nous, mademoiselle... si nous avions su... Vive le colonel Jacques Lambert! Vive M^lle^ Marie de Penhoët!

LES CHOUANS. Vive le colonel Lambert! Vive M^lle^ Marie de Penhoët!

CINCINNATUS. Et le brigadier Cincinnatus.

LES CHOUANS. Vive le brigadier Cincinnatus!

(Ils sortent tous en donnant des marques du plus profond respect.)

## SCÈNE XII.

JACQUES, MARIE, CINCINNATUS, MADELINE, puis PÉRINE.

JACQUES. Marie de Penhoët! ai-je bien compris?

MARIE. Oui, colonel.

JACQUES. Et je vous dois encore une fois la vie! Ah! pourquoi faut-il que cette guerre fatale ait placé votre frère dans un camp et moi dans l'autre!

MARIE. Espérons en Dieu!

PÉRINE, *entrant.* Ah! mamzelle! mamzelle! M. le comte est libre et notre pays aussi. Le général Hoche vient d'accorder une amnistie et de signer avec les chefs royalistes l'acte de pacification de la Vendée.

MARIE. Avais-je tort de vous dire: Espérons en Dieu. (*Elle tend la main à Jacques.*)

JACQUES, *la baisant.* Eh quoi! cette main à l'officier de fortune?

MARIE. Non! au sauveur de mon frère!

CINCINNATUS. Et vous, éblouissante Madeline, ne couronnerez-vous pas aussi un si constant amour?

MADELINE. Votre amour! je le connais, brigadier. Mais, bath! les femmes sont si bonnes! et puis, vous l'avez dit, je puis encore vous être utile, n'est-ce pas?

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

(*Elle lui tend la main.*)

CINCINNATUS. Je vais donc enfin souper!

CH. WALLUT.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LES FÊTES DE MOSCOU (1).

L'entrée de l'empereur. Le cortége. L'ambassadeur de France. La proclamation. Trait caractéristique. Le couronnement. L'Assomption. La Vierge de Vladimir. Les trônes. Scène de famille. Le prince Esterhazy. Le banquet impérial. Sortie à reculons. L'illumination. Deux cent mille ouvriers. Moscou en feu. Les perles de lady Granville. Le spectacle-gala. Un uniforme, s'il vous plaît. Lablache. Le dîner populaire. Menu monstre. Souvenirs du duc de Raguse et de l'empereur Nicolas.

Nous ne nous trompions pas en annonçant que les fêtes de Moscou seraient d'une magnificence à éblouir le monde. Nos lecteurs rapprocheront avec intérêt ce tableau moderne de celui des anciens couronnements que nous leur tracions en août dernier.

Le premier acte de la cérémonie a été l'entrée solennelle de l'empereur Alexandre à Moscou. On remarquait dans la haie de la Tverskaïa le fameux régiment de Paulowski, élite de l'armée russe. Tous les hommes qui le composent sont choisis avec un soin particulier; tous offrent le même type kalmouk, le nez épaté et les moustaches hérissées, et leur aspect est rendu plus saisissant encore par le casque tronqué dont leur tête est couverte ; la plupart de ces casques sont percés de balles, bien que le régiment n'ait pas pris part à la dernière guerre; car, dans ce corps, ils passent d'homme à homme : les plus maltraités sont réservés aux plus braves.

L'ambassadeur de France a paru dans une voiture à six glaces et à panneaux dorés, doublée de soie blanche et de broderies or et rouge; six chevaux bais magnifiques traînaient cette voiture, suivie de trois autres. Leur magnificence de bon goût, les brillants uniformes des officiers français, l'élégante livrée blanche, rouge et or des piqueurs, cochers et valets de pied, causaient une vive sensation parmi les spectateurs.

Derrière les Cosaques de la garde et la noblesse à cheval, en avant des carrosses des grands officiers de l'empire, s'avançaient, à cheval également, les députés des peuplades asiatiques soumises à la Russie : Circassiens, Baskirs, Lesghis, Tartares, Kalmouks, Kirghiz, vêtus des costumes les plus variés et les plus pittoresques, armés de longs fusils, de sabres recourbés, de lances, quelques-uns même de flèches et d'arcs, et apportant au milieu de ce cortége un vivant témoignage de l'étendue de la domination russe sur des peuplades dont la plupart sont encore barbares.

Après le nouvel empereur, qu'un simple uniforme semblait dérober au milieu des splendeurs de son escorte, arrivaient l'impératrice-mère et l'impératrice régnante, dans deux carrosses à huit chevaux du temps de Louis XV, du plus merveilleux travail, et dont les panneaux ont été peints par Boucher.

Le second acte a été la proclamation lancée dans les rues de Moscou quatorze fois par jour, durant trois jours consécutifs.

Le 4 septembre, dit le correspondant du *Nord*, auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails, au coup de neuf heures, trois généraux, cinq grands-maîtres et deux secrétaires du sénat, précédés des corps de musique et suivis de deux escadrons de chevaliers et de la garde à cheval, ont débouché par la porte de la Trinité sur la place du Sénat. Des hérauts d'armes, vêtus d'un surcot de drap doré et d'une toque de velours cramoisi, précédaient douze palfreniers menant des chevaux blancs coiffés d'aigrettes et caracolant sous des harnais splendides aux armes de l'empire. Deux escadrons de gardes fermaient la marche.

Les hérauts ayant levé leurs masses, les trompettes ont sonné l'appel. Tout le monde alors s'est découvert, depuis les généraux jusqu'aux gens du peuple, et un des secrétaires du sénat a lu la proclamation de l'avénement, du couronnement et du sacre de l'empereur Alexandre Nicolaievich et de l'impératrice Marie Alexandrowna.

Aussitôt après, les musiques des gardes ont entonné l'hymne national, et les hérauts ont répandu la proclamation dans la foule. C'était la partie la plus intéressante de ce spectacle. Hommes, femmes et enfants se jetaient sous les pieds des chevaux pour ramasser cette pièce, écrite en caractères slavons, et que probablement très-peu d'entre eux savaient lire.

Après avoir assisté à ces proclamations, dit un autre correspondant, j'allai voir le transport des insignes impériaux fait en grande pompe, et je vis là une scène curieuse, qui prouve que chez le peuple russe l'amour du souverain l'emporte de beaucoup sur la curiosité. Au moment où les popes vêtus de drap d'or, les maîtres des cérémonies, etc., défilaient, portant les fameux insignes, sous les yeux de la foule avide de les voir, on entendit au loin quelques hurras et quelques cris de : Vive l'empereur ! et aussitôt cette multitude qui se pressait autour de la procession disparut complétement pour aller saluer son maître. Quant aux insignes, ils continuèrent seuls, avec leur cortége doré, leur marche triomphale.

Enfin, le 7 septembre, troisième acte : couronnement et sacre de l'empereur et de l'impératrice au Kremlin, dans la cathédrale de l'Assomption (Ouspenkii sobor).

Depuis un temps immémorial, cette petite église a servi au couronnement des czars. C'est le plus riche monument de l'architecture byzantine et l'asile de la plus sainte image de l'empire russe, la fameuse Vierge de Vladimir.

Le palladium sacré est à gauche du maître-autel, sous une coupole de vermeil, entre des colonnes peintes à fresque, des tableaux de grand prix, des candélabres et des lustres gigantesques en argent massif.

Apportée à Moscou par le grand-duc Vladimir, qui introduisit la foi chrétienne en Russie, cette statue de la Vierge n'a, depuis cinq siècles, cessé qu'un seul instant d'occuper sa place dans l'antique cathédrale. Ce fut en 1812. Les troupes, en quittant la ville incendiée, emportèrent avec elles le précieux symbole, et attribuèrent à sa divine influence le désastre des Français à la Bérézina.

Lorsque, grâce à la Vierge de Vladimir, trente mille hommes seulement de la grande armée eurent repassé le Niémen, la madone fut reportée en triomphe dans le temple saccagé. Elle y repose aujourd'hui dans une chasuble en or pur, ornée de pierres précieuses, que l'on évalue à un million. Sur son front brille une émeraude grosse comme un œuf de colombe, et sur la châsse qui renferme ces richesses est plantée une croix de diamants dont chaque pierre est un trésor. Tout l'ensemble de l'église

(1) Voyez notre livraison d'août dernier.

est en harmonie avec cette fabuleuse richesse, et l'étranger le plus dédaigneux de ces splendeurs s'arrête ébloui sur le seuil.

Une décoration spéciale avait été établie à l'occasion du sacre de l'empereur Alexandre.

Une vaste estrade tendue de velours cramoisi à crépines d'or, et à laquelle on montait par douze marches, occupait tout le fond de l'église. Sur la première et la dernière marche reposaient des aigles d'or. Sur l'estrade, les trônes de Jean III et de Michel Fédorovitch attendaient l'empereur et l'impératrice. Rien ne saurait donner l'idée de la richesse de ces trônes (1), amas d'or, de pierreries et de diamants. A la gauche du trône d'Alexandre était une table tendue de drap d'or, destinée à recevoir pendant la cérémonie les insignes impériaux. Sur le double trône descendait un baldaquin en velours cramoisi, brodé et festonné d'or, portant aux quatre coins des couronnes et des aigles, et au centre des panaches de plumes d'autruche. Les colonnes, les tribunes, les murailles, les marches de l'autel, le parvis de la nef étaient drapés, comme les trônes, de velours cramoisi brodé d'or, aux armes de l'empire, aux aigles, aux croix grecques, aux arabesques variées.

La Vierge de Vladimier elle-même pâlissait à côté de cette décoration fulgurante, qui n'était cependant que le cadre de l'imposant tableau du sacre.

A neuf heures trois quarts, le cortége impérial s'est mis en marche, avec toutes ses pompes et ses splendeurs (2). L'empereur, vêtu de l'uniforme de général de division, avec le pantalon rouge, portait encore, contrairement à l'usage de ses prédécesseurs, qui toujours les ont quittées à leur avénement, les aiguillettes d'aide de camp, qu'il conservait en mémoire de son père.

Arrivé dans l'église, près des trônes, Alexandre parcourt lentement l'assemblée du regard. Tous les assistants sont debout, et le métropolitain de Moscou, Philarète, gravit les marches de velours et d'or et vient présenter à l'empereur la profession de foi orthodoxe; S. M. la lit d'une voix ferme et haute, après quoi les métropolitains de Novgorod, Kiew et Pétersbourg apportent le manteau impérial, que revêt le czar. Une fois couvert du manteau de brocart, l'empereur s'incline devant le métropolitain de Moscou, qui lui impose les mains et récite les prières d'usage en pareille circonstance. Les prières finies, l'empereur se relève, et, saisissant des deux mains la couronne, il la pose lui-même sur son front.

Alexandre II était vraiment très-beau ainsi, déclare un témoin: son visage bienveillant et mâle prenait une majesté romaine sous cette montagne de diamants, évaluée à six millions de roubles. Mais de magnifique le spectacle devient émouvant et tendre quand l'impératrice, s'avançant à son tour, s'agenouille devant son époux, qui est en même temps son empereur, et reçoit de lui l'attouchement de cette couronne impériale, qu'ils seront deux désormais à porter.

En cet instant, les chants de la liturgie grecque remplissent les voûtes de la cathédrale; le canon du Kremlin annonce par une salve de cent un coups au peuple moscovite que son empereur est couronné, et les nombreuses églises de Moscou font sonner à toute volée leurs cloches innombrables. Pendant ce temps, la famille impériale s'embrasse avec une effusion complète, tandis que plus d'un curieux essuie une larme furtive. Puis, la scène change d'aspect et redevient grandiose. Le czar, agenouillé, dit une prière, et se relevant seul et debout quand tous les fronts sont courbés, ce maître de soixante-huit millions d'hommes semble grandi par le sentiment de l'immense responsabilité qui pèse sur lui, chef suprême des corps comme des âmes de son peuple.

Aussi la communion de l'empereur, qui a suivi l'onction sacrée, a-t-elle offert ce détail assez curieux pour nous, qu'en qualité de souverain pontife Alexandre se l'est donnée à lui-même: il a communié de ses propres mains sous les deux espèces.

La messe achevée, l'archidiacre entonne le *Domine salvum*. A ce moment, un vieux général, accablé sans doute par le poids d'une émotion trop vive, s'est trouvé mal. C'était, dit-on, le général Osten-Saken.

En quittant l'Assomption, l'empereur s'est rendu à l'intérieur du palais du Kremlin, dans la salle Dorée ou salle du Conseil des boyards (*Granovitaia palata*), où un splendide déjeuner avait été servi en son honneur. L'enthousiasme de la foule a redoublé à la vue du czar, la couronne en tête, le sceptre et le globe en main, le manteau impérial sur les épaules, la traîne portée par les sommités de l'empire.

Le banquet a été, au point de vue de nos idées occidentales, une des plus étranges choses qu'il soit possible de voir. L'architecture de l'édifice est d'abord très-originale. C'est une immense pièce voûtée, soutenue au centre par un seul pilier orné de figures d'animaux sculptées en relief, et que l'on avait, pour la circonstance, décoré de plats d'or et d'argent, chefs-d'œuvre d'orfévrerie du trésor impérial. Du côté de la porte d'entrée, à droite, se trouve l'espèce d'œil-de-bœuf par lequel le czar venait jadis voir quelle serait celle de ses sujettes qu'il daignerait élever jusqu'à lui.

Au fond, vers l'angle de droite, élevés sur une estrade de trois marches, les trônes impériaux, rapportés en toute hâte de l'Assomption, sont placés derrière une table qui ne porte que trois couverts; aux deux côtés du trône de l'empereur, on admire deux gigantesques et magnifiques hanaps en argent ciselé et repoussé, aussi hauts qu'un homme de taille ordinaire.

L'empereur et les deux impératrices se sont dirigés vers les trônes, et alors a commencé une de ces cérémonies qui vous reportent à quatre siècles en arrière. Tout ce que la cour compte de fonctionnaires élevés en rang, placé derrière les trônes de LL. MM. II., s'est mis à remplir les fonctions d'écuyer tranchant, de panetier, d'échanson, avec un zèle moins heureux qu'empressé. Les plats arrivaient, apportés par des officiers supérieurs précédés de l'archimaréchal, et accompagné de toute une escorte de chevaliers-gardes, l'épée nue à la main.

Une fois les augustes convives placés, les ambassadeurs et tout le corps diplomatique, qui jusqu'alors avaient silencieusement contemplé cette curieuse scène, ont été invités par les maîtres de cérémonies à se retirer, *sans se retourner*, *du côté de la porte*, locution ingénieuse trouvée par les rédacteurs du programme officiel pour éviter l'expression déplaisante de *se retirer à reculons*.

(1) Voyez le dessin de l'un d'eux, tome XVII, page 225.

(2) Exemple entre cent: le prince Esterhazy s'est fait accompagner par un nombre infini de valets de pied, qui marchent devant sa voiture, toujours entourée de ses magnifiques heiduques; lui-même a revêtu un costume hongrois qui dépasse tout ce que l'on avait dit d'avance du luxe qu'il devait déployer. La veste tout entière est garnie de perles fines tellement nombreuses que, d'un peu loin, on les prend pour une broderie d'argent; le bonnet est orné d'une aigrette en diamants d'un prix inestimable, retenue par une agrafe dont un empereur serait jaloux; le sabre et les éperons sont couverts de diamants.

A partir de ce moment, le banquet devient et se continue tout à fait intime et national.

Le soir, Moscou était illuminé; mais quelle illumination! Ecoutons encore notre témoin. —

Il y a à Moscou seize cents églises, ayant ensemble huit mille clochers. Ces huit mille clochers ont été couverts, quelques-uns du haut en bas, les autres depuis la lisière du toit jusqu'au sommet, de lattis, garnis eux-mêmes de verres remplis de graisse ou bien d'huile. On dit que plus de deux cent mille ouvriers ont été employés à ce travail. On en a employé au moins autant à l'allumage de toutes ces mèches, car le soir du 7, au moment où la nuit tombait, en un clin d'œil tous ces clochers se sont trouvés transformés en pyramides et en coupoles de feu.

De la montagne des Moineaux, d'où l'on domine toute la capitale, on aurait dit une cité de feu. Toutes les silhouettes des églises se dessinaient en traits lumineux sur l'horizon avec leurs détails les plus secondaires, et au-dessus de ce foyer planait, comme au-dessus d'un volcan, une immense vapeur rouge. C'était presque terrible à force d'être beau.

Les rues de Moscou étaient aussi resplendissantes prises à part qu'était brillant l'ensemble. Les hôtels des seigneurs semblaient construits avec des flammes. Sur les maisons plus modestes, on trouvait des A et des M entrelacés et surmontés de couronnes. Quant aux édifices publics, rien n'en peut donner une idée.

Le vaste jardin du Kremlin était planté d'arbres fantastiques, dont les branches étaient des flammes, portant des fruits de toutes les couleurs. Çà et là on rencontrait des corbeilles pleines de pêches, de poires, de raisins lumineux. Pas un angle saillant ou rentrant des créneaux du Kremlin qui ne fût allumé; pas une volute de la tour d'Ivan qui fût dans l'ombre; pas une peinture des neuf clochers de Saint-Basile qui n'apparût radieuse dans la nuit.

Placé sur une des rives de la Moskova, on voyait de l'autre côté des maisons de flammes avec fenêtres, portes, pignons, balcons, indiqués, comme dans un diorama, en traits lumineux sur un fond noir.

Un architecte quelconque a-t-il donné le plan de cette illumination? On ne le croit pas. C'est *le nombre* seul qui a réalisé ces merveilles, et la chose est si simple qu'il suffira pour la réaliser chez nous d'autant de lampions, de graisse, d'ouvriers et d'argent. Notez que cet éclairage a duré trois jours, et que tous les matins on a rétabli ce que la nuit avait consumé.

Un détail de luxe caractéristique: le jour du sacre impérial, au moment où le cortége entrait au Kremlin, un magnifique collier de perles fines que lady Granville portait s'est détaché, et les perles, séparées du lien qui les retenait, se sont aussitôt répandues à ses pieds. Chacune de ces perles représentait une valeur importante. Qu'a fait lady Granville? Pas un geste de dépit, pas un signe qui pût accuser la moindre émotion; elle a poursuivi dignement son chemin, laissant derrière elle les débris épars d'une parure qui serait une fortune pour une autre moins riche que l'ambassadrice d'Angleterre.

Buckingham n'eût pas mieux fait à la cour d'Anne d'Autriche.

Le 11 septembre a couronné ces fêtes par des réceptions solennelles, et par un spectacle-gala au grand théâtre.

Depuis huit jours on ne parlait que de cette représentation, à laquelle devait assister toute la famille impériale, dans la nouvelle salle si brillamment reconstruite sur les ruines de l'ancienne.

Pour les trois mille places disponibles, on avait reçu plus de vingt mille demandes d'entrée. — J'étais nécessairement parmi les solliciteurs, avoue le rédacteur du *Nord*. Pendant trois jours j'ai fait la chasse aux billets, sans rien obtenir. Je comptais beaucoup sur la protection de Lablache. La chose se serait arrangée sans un détail. Même sur la scène, il fallait un uniforme. Chanteurs, musiciens, choristes, tous ont un habit plus ou moins galonné pour les grandes circonstances. Un uniforme! — et dire qu'il n'y a pas moyen d'en trouver un à Moscou, à moins peut-être d'aller au Gostinoïd. Lablache m'aurait bien prêté le sien, mais cinq personnes comme la mienne flotteraient dans l'habit de l'artiste-colosse!

Or, que dites-vous de ceci, que, désespérant à trois heures d'entrer par un guichet de service, j'étais à six heures et demie propriétaire de trois fauteuils d'orchestre, et venais triomphalement en occuper un à sept heures, — après avoir fait largesse des deux autres?

O sainte hospitalité, féconde en surprises charmantes, sois bénie trois fois!



Pavillon. Jardin du Kremlin.

On lorgnait les deux loges d'avant-scène et la loge de l'empereur, qui étaient vides encore, mais tout le reste de cette salle, plus vaste que la Scala, que San-Carlo, que le Fenice, était garni de haut en bas, depuis la voûte jusqu'à l'orchestre, du plus resplendissant auditoire qui jamais se vît groupé autour d'un artiste ou d'un souverain. On avait réservé tout le bas aux généraux et aux membres des ambassades; tous les balcons des six rangs de loges étaient occupés par des femmes dont les blanches épaules et les chevelures brunes ou blondes semblaient des écrins de diamants semés de fleurs. Leurs toilettes princières ressortaient admirablement sur le fond rouge des lambris. C'était un luxe riant et gai comme celui des serres chaudes.

On ne comptait dans tout le parterre que des hommes, depuis l'orchestre jusqu'aux baignoires de fond. Il y avait sur les premiers rangs les membres du Conseil de l'empire, les sénateurs, les hauts fonctionnaires, tous revêtus de leurs croix et de leurs chamarres; derrière eux, les sénateurs dans leur riche habit rouge, puis les secrétaires et les attachés des ambassades; le Turc coiffé du fez entre le capitaine des *horse-guards* et l'officier de hussards français; d'anciens ennemis assis côte à côte, tous fraternisant en grands seigneurs; le dolman autrichien étalant l'or de ses broderies à côté du caftan bleu et argent des envoyés du schah de Perse, puis des centaines de généraux russes de toutes les armes, la poitrine couverte des insignes de l'honneur, quelques-uns blanchis par l'âge ou la fatigue, d'autres mutilés dans les combats. Des officiers français

portant des médailles anglaises, des Sardes décorés du Nichan, etc.

Les loges étaient occupées par les princes, les ambassadeurs, les grands dignitaires et leurs familles, — resplendissants de toilettes et de diamants.

L'empereur et les impératrices, avec les grands-ducs et les grandes-duchesses, étincelaient comme des soleils dans les loges du centre.

Le charmant opéra de Donizetti, l'*Elisir d'amore*, a été chanté par Lablache, M^me^ Bosio et Calzolari : c'est assez dire avec quelle perfection. On sait combien Lablache est étourdissant de verve dans le rôle de Dulcamara.

M^me^ Cerrito a débuté dans le ballet fort ennuyeux de son mari, *Le Postillon et la Vivandière*, mais elle a dansé à ravir, secondée par un corps de ballet comme il n'en existe qu'à Paris.

Cette soirée a été splendide, sans restriction, comme tous les grands épisodes de ces fêtes. — Tout en permettant aux sentiments de la foule de se manifester d'une façon éclatante, elle a marqué l'inauguration solennelle d'un des plus magnifiques monuments de l'empire. Le Théâtre-Impérial de Moscou est placé aujourd'hui, par tous ceux qui l'ont vu, au niveau des plus beaux théâtres du monde.

Après les réceptions impériales, celles des ambassadeurs ont encore été merveilleuses. Le luxe déployé par M. le comte de Morny a rappelé celui du duc de Raguse au couronnement de l'empereur Nicolas.

— Le duc de Raguse, dit M. W., fit venir de Paris, pour les dames de Moscou, de superbes bouquets hermétiquement renfermés dans des boîtes de fer-blanc, que lui expédiait la fameuse bouquetière du Palais-Royal, M^me^ Provost. A chaque femme entrant aux bals donnés par le duc de Raguse, le galant ambassadeur offrait un bouquet. Parfum, fraîcheur, rien ne manquait aux plus belles et aux plus rares fleurs de la France, après un voyage de six cents lieues.

S'agissait-il de donner un dîner? le duc de Raguse, non moins friand que galant, faisait venir de Paris les fruits les plus exquis. De rapides courriers voyageaient nuit et jour, presque sans débrider.

N'oublions pas le menu du grand dîner populaire qui a été servi le soir du sacre, sur 240 tables, à 25 ou 30,000 convives, aux portes de Moscou : il consistait en 240 moutons, 480 tartes, 28,800 litres de bouillon, 480 plats de gelée, 7,200 poules, 1,000 dindes, 1,000 canards, 24,000 pains blancs, 9,600 pains bis, 9,600 jambons, 46,000 pommes, 46,000 poires, 46,000 prunes, 4,000 seaux de bière, 4,000 seaux de meth, 2,800 seaux de vins blanc et rouge. Sur chaque table se trouvait un mouton rôti, avec les cornes dorées et le nez argenté. Tous les fruits étaient attachés sur des arbres.

Les vieillards, témoins de ce banquet gigantesque, affirment que, tout prodigieux qu'il était, il ne peut se comparer à la fête du *Champ-des-Demoiselles*, donnée par l'empereur Nicolas aux paysans russes.

Le *Champ-des-Demoiselles*, dit M. W., est à Moscou ce que le Champ-de-Mars est à Paris. L'empereur Nicolas fit dresser dans cet immense emplacement une table également immense, où l'on ne sait combien de milliers de couverts réunirent autant de milliers de paysans arrivés de trente à quarante lieues à la ronde. Des gradins élevés tout autour du *Champ-des-Demoiselles* reçurent les spectateurs de ce festin aux proportions romaines.

L'empereur jouissait du formidable appétit de ces hôtes inaccoutumés, et lorsque le dîner fut fini, il s'écria :

« Mes enfants, emportez ! tout est à vous ! »

Et le czar montrait les restes du festin, la vaisselle, les couverts d'argent, etc.

Il y eut d'abord parmi les paysans russes un moment de stupeur, causé par l'enivrement de la bonne chère et par la joie subite qu'ils ressentaient. Mais ce moment dura le temps de l'éclair, et tous se précipitèrent sur la table, se culbutant, les uns sur les autres, avec des cris et des gestes difficiles à rendre. Aucun spectacle ne peut valoir l'originalité sauvage de ce pillage autorisé, et quand il ne resta plus vestige du repas, les paysans s'élancèrent vers les gradins recouverts de drap rouge : *Tout est à nous!* criaient-ils, en priant les spectateurs de se lever pour qu'ils pussent tirer le drap à eux; c'était un bizarre mélange de respect pour les classes élevées et d'âpreté à prendre tout ce qui pouvait s'enlever. Il y eut, dans ces scènes inouïes, de l'ordre dans le désordre ; presque de la pudeur dans la brutale rapidité avec laquelle on tâchait d'augmenter son butin. En moins de quelques minutes, les gradins n'offrirent plus que leurs planches de sapin privées de tout ornement, et l'air retentit des cris de joie et de triomphe.

On trouve encore dans plusieurs chaumières des paysans russes un couvert d'argent, une coupe, un morceau de drap rouge, etc., soigneusement gardés comme de saintes reliques. Ces objets font l'orgueil de leurs propriétaires, qui ne manquent jamais de dire aux étrangers qui les visitent :

« Nous faisions partie de la fête que notre grand empereur Nicolas a donnée à ses enfants, comme il nous appelait, et la preuve, la voici. »

Ces convives, plus reconnaissants que la plupart des convives ordinaires, mourraient de faim à côté de ces souvenirs plutôt que de les vendre.

## REVUE LITTÉRAIRE.

LA PAROLE APPLIQUÉE A LA DICTION ET A LA LECTURE A HAUTE VOIX, par M. Ballande (1). — Nous l'avons souvent dit et nous ne saurions trop le redire, on apprend tout dans les colléges, dans les pensions et dans les familles, excepté la science et l'art dont on a le plus besoin dans la vie sociale, la science et l'art de bien dire et de bien lire.

Hélas ! oui, les plus forts élèves de nos lycées, les prix d'honneur des grands concours entrent dans le monde sans savoir lire convenablement une page. Nos bacheliers ès lettres et ès sciences auraient besoin de suivre une année les cours du Conservatoire de déclamation. Encore n'y parviendraient-ils pas à se corriger des mauvaises habitudes de lecture et de diction qu'ils ont contractées pendant leurs huit années d'études classiques.

Pour les jeunes filles et les femmes, cette lacune dans l'éducation est plus frappante encore que pour les jeunes gens et les hommes du monde.

Prenez cent personnes des deux sexes dans le plus beau salon de la plus haute société, vous n'en trouverez pas deux qui soient en état de réciter correctement, de lire avec justesse une fable, une ode, un morceau de littérature, une scène de Corneille ou de Molière, voire un simple article de journal.

Que dis-je ! écoutez nos avocats au palais, nos orateurs à la tribune et nos prédicateurs en chaire : la plupart, et les plus éloquents, ne savent ni bien prononcer, ni bien dire, ni varier et nuancer leur langage. L'un grassaye, l'autre zézaye ; celui-ci a l'accent gascon, celui-là l'accent

(1) Chez l'auteur, rue Madame, 10. — 1 fr. 50.

picard ; tous bredouillent et mangent le tiers des syllabes, etc.

En vain des maîtres habiles, feu Mennechet, l'ancien lecteur des rois, M. de Roosmalen, qui a écrit le livre de *l'Orateur*, ont prêché de leur mieux la réforme de la lecture et de la diction.

Cette science élémentaire et indispensable n'est encore pratiquée que par les bons comédiens sur nos théâtres.

Aussi est-ce d'un artiste dramatique de premier ordre que devait partir avec fruit l'enseignement de l'art de bien lire et de bien dire, à l'usage des gens du monde.

C'est ce qui vient d'arriver, grâce à M. Ballande, l'éminent tragédien du premier et du second Théâtre-Français. Pendant douze années, il s'est en quelque sorte analysé lui-même, en prenant des notes sur le mécanisme et l'émission de la parole, cette admirable expression de la pensée et du sentiment humain. Ses observations minutieuses, justifiées par sa propre expérience, aux applaudissements du public, et par la pratique de ses élèves dans la chaire, à la tribune et au barreau, ont fini par composer un traité complet, simple et savant, lucide et précis, qu'il a publié à la sollicitation d'un professeur instruit par lui-même. Ce traité renferme tout ce que la théorie et l'application pouvaient inspirer de rationnel, de fécond et d'ingénieux sur la formation de la voix, sur ses divers instruments, sur la prononciation de notre langue, sur les défauts à éviter et les qualités à acquérir, sur les inflexions, les poses, les nuances, les gradations, les expressions du geste, des yeux, des traits, etc., etc ; le tout rendu sensible par une foule d'exemples et d'exercices, à la portée des élèves les plus ignorants ou les plus rebelles.

Ce petit livre doit être et sera le guide et le bréviaire de tous ceux qui voudront enfin savoir dire et lire à haute voix.

Nous le recommandons en particulier aux maîtres, aux professeurs, aux pères et aux mères de famille. Ils y apprendront à se réformer d'abord, pour former ensuite leurs disciples et leurs enfants.

Si du livre ils remontent à l'auteur et lui demandent ses leçons, ils n'en feront que mieux, sans doute. Mais M. Ballande aurait peine à y suffire, à moins d'ouvrir un cours public (1).

En attendant, sa méthode est déduite avec tant de clarté et de détail, qu'elle le supplée, autant que possible, pour tout lecteur attentif et intelligent.

Chateaubriand et l'Océan a Biaritz, de Siméon Pécontal. Nos lecteurs connaissent cet auteur déjà renommé de *Volberg* et des *Poëmes et légendes*. Il leur a donné ici même plusieurs diamants de son écrin. Il nous en adresse deux tout nouveaux et des plus finement taillés. On reconnaîtra en les lisant un des trois ou quatre poëtes de ce temps-ci qui portent le plus haut la bannière lyrique, et l'on ne sera pas étonné d'apprendre que M. Pécontal a remporté un des prix du fameux concours Véron, avec une mention spéciale et glorieuse dans le rapport de M. Sainte-Beuve. Citons quelques strophes de l'*Océan à Biaritz*, ce grand spectacle si à la mode depuis quelques années :

Là, ton sable a banni des flottes souveraines ;
Où bourdonnait la foule, ici, tu grondes seul ;
Sur le front des cités qui se disaient tes reines
Ta vague a jeté son linceul.

Tu transformes le monde en changeant de rivage;
De vertes oasis s'échappent de tes flancs ;
La montagne a tes voix, le désert ton mirage
Où se bercent tes flots absents.

Et tous ces archipels battus par les tempêtes,
Que sont-ils, suspendus sur ton sein agité,
Sinon des continents qui relèvent leurs têtes
Pour dire qu'ils ont existé ?

Oui, le globe meurtri raconte ton histoire.
La terre de la mer triomphe par moments ;
Mais à qui restera la dernière victoire ?
Qui vaincra des deux éléments ?...

Et l'homme insoucieux s'agite à leur surface ;
Les peuples, vieux enfants, dansent sur des tombeaux;
Leur vain orgueil tourmente un monde où tout s'efface,
Et s'en dispute les lambeaux.

L'ode sur Chateaubriand se termine par ces vers, d'une admirable fierté :

Sa pensée habitait les sphères les plus hautes;
Premier ministre, ambassadeur,
Il n'en descendait point, et tout, jusqu'à ses fautes,
Porta le sceau de la grandeur.

A plus d'un crime heureux sa voix fut importune;
Ce Caton des partis vaincus
Comme on sert le bonheur courtisait l'infortune,
Et gardait les espoirs déçus.

Et qu'importe au génie, ou faveur ou disgrâce,
Alors qu'il sait s'appartenir ;
Le poëte est peu fait pour la gloire qui passe,
Son règne, à lui, c'est l'avenir.

L'avenir !... Dieu parfois convie à cette fête
Des rois d'un jour, fils des hasards ;
Mais des siècles sans fin, dont ils font la conquête,
Les Homères sont les Césars.

Oui, quel que soit le sort que le ciel nous prépare,
O toi qui fus Chateaubriand,
Tu resteras toujours, dans nos nuits, comme un phare,
Dans nos jours, comme l'Orient.

L'oubli ne fera point sur ton roc solitaire
Monter son flot audacieux ;
L'ancre que tu jetas plonge au fond de la terre,
Et ses anneaux touchent aux cieux.

(1) On nous annonce que M. Ballande va justement céder à ce vœu, en créant à Paris un cours théorique et pratique de lecture, de diction et de geste, en un mot, d'art dramatique et oratoire. Nous en reparlerons en temps opportun.

## THÉATRES.

Les événements dramatiques des deux derniers mois ont été :

— La réouverture des Italiens, par Mme Alboni : c'est tout dire ;

— La reprise du *Prophète*, au grand Opéra, avec Mme Borghi-Mamo, qui a puissamment rajeuni cette œuvre magistrale ;

— Aux Français, *Fais ce que dois*, c'est-à-dire : joue bien vite autre chose, et des auteurs eux-mêmes qui valent mieux que leurs pièces. Heureusement *Don Juan*, *le Verre d'eau*, et les nouveautés de Molière sont toujours là. A bientôt enfin une comédie de M. Scribe ;

— La reprise, c'est-à-dire la revanche de *Zampa*, ce chef-d'œuvre d'Hérold, applaudi enfin, comme il le mé-

rite, à l'Opéra-Comique. (Ici, curieuse nouvelle : Mme Cabel va jouer *l'Etoile du Nord!*)

— La réouverture du Théâtre-Lyrique, avec l'inépuisable succès de Mme Carvalho dans *la Fanchonnette*, puis *Richard Cœur-de-Lion*, toujours charmant, et les amusants *Dragons de Villars*, qui ont chaussé à M. Maillard les éperons de la maîtrise;

— A l'Odéon, *le Médecin des âmes*, cadre assez vague pour Tisserant, et la reprise de *l'Honneur et l'Argent*, et de *la Bourse*, toujours couverts de bravos, comme le méritent ces deux bonnes actions dramatiques ;

— Au Gymnase, *Riche de cœur*, qui n'est peut-être pas assez riche d'esprit, malgré Lesueur et Geoffroy;

— Au Vaudeville, *le Beau Léandre*, vers coquets et vifs de M. de Banville ;

— Aux Variétés, une franche comédie de M. Cogniard, *le Chien de garde*, trop franche en quelques détails, mais délicate et gracieuse d'ailleurs ;

— Au Palais-Royal, *le Parapluie d'Oscar*, où la foule s'abrite en pouffant de rire ;

— Aux Bouffes-Parisiens, *le Guetteur* et *le Duo de serpents* pelotent en attendant partie ;

— Aux boulevards enfin, trois coups de maître, trois grands succès : à la Porte-Saint-Martin, *le Fils de la nuit*, avec la Petra-Camara ; à l'Ambigu, *les Pauvres de Paris*, très-émouvante histoire ; à la Gaîté, *les Zouaves*, qui vont remporter encore cent victoires.

— Le journal l'*Univers* a publié dernièrement, et la plupart des grands journaux ont reproduit le récit de la conversion au catholicisme des habitants d'une île voisine d'Annobon, conversion opérée de la façon la plus touchante par un enfant jeté sur cette île à la suite d'un naufrage. Ce récit n'est que la répétition, en d'autres termes, et la confirmation historique de l'article : *Un Missionnaire*, par ANTOINETTE, inséré dans le tome XXI du *Musée des Familles*, page 235.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XV.




Le mot de la charade-proverbe de septembre dernier (*l'Herbe qui guérit tout*) est CHATEAU. (Chat—eau).

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE DERNIER.

— « *Mon cher enfant, soyez bon roi; Dieu seul est grand.* » (Mont—chaire— an fend *soi—ié* bon—r'— oie d'yeux— *seul* est grand) ; dernières paroles de Louis XIV mourant à Louis XV, son arrière-petit-fils.

*N. B.* Nous continuerons en novembre prochain, et nous achèverons en 1856-57, la série des rébus historiques sur les paroles mémorables des rois de France.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# ANECDOTES HISTORIQUES.

## LE PERRUQUIER DE MOSCOU.



Valandru déjeunant avec la comtesse Golowine. Dessins de Pauquet.

Vers le milieu du mois de juin de l'année 1646, le plus beau soleil levant dardait ses rayons sur les dômes métalliques de la ville de Moscou. Un peuple de serfs cheminait humblement dans les rues, pendant que quelques seigneurs circulaient en char à travers la foule, écartant à coups de fouet ceux des plus rapprochés.

Parmi les piétons, un homme contemplait avec curiosité ce spectacle, qui semblait nouveau pour lui. Sa physionomie portait l'empreinte de la gaieté et de l'insouciance ; son air était assuré et un peu moqueur : néanmoins, il s'y mêlait parfois des manifestations de pitié, inspirées vraisemblablement par l'humilité silencieuse de ce peuple.

Cet homme voyait-il la lanière d'un fouet s'agiter au-dessus de sa tête, il se posait fièrement sans chercher à l'éviter, et l'instrument se détournait aussitôt pour aller tomber sur quelque malheureux Moscovite.

On présume sans doute que l'individu en question devait être un étranger, et l'on ne se trompe point. De noble origine peut-être? non; son costume, assez mesquin quoique fort propre, et porté avec une certaine recherche, d'autres indices encore auxquels un œil exercé se trompe rarement, faisaient deviner un roturier; mais ce roturier était Français, et perruquier de son état, ce qui ne contribuait pas peu à augmenter son aplomb.

Il se nommait Valandru. Parmi ses pratiques à Paris, figurait une jeune personne qui venait de quitter le couvent et de faire son entrée dans le monde. Il l'avait coiffée avec tant de succès, que l'aimable enfant, belle déjà de ses agréments naturels, s'était vue bientôt demandée en mariage par un diplomate.

Peu après cette union, le mari fut envoyé à Moscou avec la mission d'y représenter la France. Encouragé par celle qui lui devait, croyait-il, sa haute position, Valandru n'avait pas hésité à abandonner sa clientèle et à transporter ses pénates en Russie, persuadé que la fortune l'y attendait. Il s'y trouvait depuis un mois tout au plus et il s'applaudissait de sa résolution.

Protégé par M^me^ l'ambassadrice, recherché par le beau monde, il était tout naturel qu'il se crût au-dessus d'un peuple d'esclaves et autorisé suffisamment à braver la noblesse russe, qui, selon toute apparence, ne pourrait se passer de lui.

A cette époque, la Russie commençait à sortir des ténèbres de la barbarie; elle s'efforçait de recruter des hommes de talent dans tous les États de l'Europe, et Valandru se classait parmi les hommes de talent.

En ce temps-là, le mot perruquier était synonyme de celui de coiffeur, de même qu'on disait un procureur, un apothicaire : aujourd'hui, ces messieurs s'offenseraient de pareilles qualifications.

Valandru ne pouvait arriver plus à propos dans la ville de Moscou. Le czar Alexis venait de succéder à son père Michel Romanow, le premier de la branche qui règne encore aujourd'hui; le jeune monarque songeait à se marier; des fêtes brillantes devaient avoir lieu à cette occasion, et Valandru en était à se demander comment il pourrait suffire au travail.

On sait qu'autrefois les czars étaient dans l'usage d'épouser une de leurs sujettes, c'est-à-dire de contracter un mariage selon leur inclination. Plus tard, ils ont adopté les coutumes des princes civilisés, en subordonnant aux convenances politiques et à la raison d'État un lien qui ne devrait être destiné qu'à assurer le bonheur de la vie.

Alexis aimait depuis longtemps la fille d'un pauvre gentilhomme et se disposait à la faire monter à côté de lui sur le trône. Mais ce projet contrariait singulièrement les vues de son ancien gouverneur, devenu son premier ministre. Ce seigneur, pour son compte, désirait s'unir à la fille d'un autre gentilhomme obscur nommé Ilia, dont il destinait à son souverain la seconde fille, appelée Marie.

Par un calcul des plus logiques, Morosow se disait que le double titre de ministre et de beau-frère du czar mettrait infailliblement son pouvoir à l'abri des vicissitudes de la cour et des caprices de son maître.

Mais le jour approchait où la future czarine allait être présentée au palais, et la cérémonie nuptiale devait s'accomplir le lendemain... Comment s'opposer à la volonté d'un monarque absolu et amoureux? Ces difficultés n'arrêtèrent point le ministre : on sait que l'habileté moscovite est féconde en ressources. Nous verrons bientôt quel moyen il imagina afin d'obliger le jeune czar à briser son amour devant celui de son serviteur.

Grâce à la faveur et surtout à la jolie tête de l'ambassadrice, bien capable de faire ressortir une coiffure, le perruquier voyait sa réputation grandir de plus en plus; l'or pleuvait dans ses poches ; et l'artiste français envisageait l'époque où, rentré dans sa patrie, il serait assez riche pour acheter une fort belle maison de campagne, peut-être une baronnie.

Il se réjouissait d'avoir pour cliente une charmante veuve, la comtesse Golowine, que son crédit près de Morosow faisait rechercher plus particulièrement par l'ambassadeur de France : il est bon qu'un diplomate s'attache aux favoris de la cour étrangère où il réside. Pour la même raison, les deux dames aussi se voyaient fréquemment, et il arrivait quelquefois à Valandru de les rencontrer l'une chez l'autre.

La comtesse Golowine venait d'être nommée par le ministre première dame d'honneur de la future czarine. Enchantée de son perruquier, elle se plaisait à lui raconter le matin l'effet qu'avec l'aide de son talent, elle avait produit la veille dans les salons du czar; elle promettait de le présenter incessamment à l'auguste fiancée, assurant que nul autre que lui ne pourrait prétendre à l'honneur de la coiffer lorsqu'elle paraîtrait à la cour.

Un matin, Valandru arriva comme à l'ordinaire chez la comtesse. Quoiqu'il ne fût pas en retard, la dame d'honneur l'attendait avec impatience; elle lui renouvela ses éloges, le combla de prévenances, et insista tellement pour qu'il déjeunât avec elle, que Valandru, après sa besogne achevée, se vit obligé d'accepter, sous peine de compromettre la civilité française à la cour de Russie. La comtesse donna ordre de servir le déjeuner dans sa chambre, afin, dit-elle, de se trouver plus complétement tête à tête avec son aimable convive; en outre, elle défendit de recevoir toute visite qui se présenterait.

Pour le coup, Valandru s'imagina avoir inspiré une violente affection à la dame d'honneur. Plein de confiance dans son mérite, il s'en étonna modérément et s'attendit à recevoir une proposition formelle de mariage. Il se demandait si le titre de boyard pourrait le déterminer à abandonner son pays. Ajoutons, à sa louange, que sa résolution était déjà prise, et que, dans le cas où il lui conviendrait de répondre au sentiment dont il se voyait l'objet, il ne voulait consentir à épouser la comtesse qu'à la condition de l'emmener en France.

Le déjeuner fut on ne peut plus délicat; on n'y avait rien oublié de ce qui pouvait exciter l'appétit et flatter le goût d'un perruquier français.

Lorsqu'on eut servi le tout, la comtesse Golowine commanda à ses gens de se retirer.

— Bon! se dit Valandru, voici le moment de la déclaration. Alors il cessa de manger et attendit en silence.

La dame d'honneur parut d'abord assez embarrassée : elle hésita, rougit légèrement, toussa plusieurs fois et se décida enfin à parler, en commençant par balbutier. Le perruquier, dans une attitude appropriée à la circonstance, baissa les yeux et ouvrit les oreilles.

— Monsieur Valandru, dit la comtesse, ne vous étonnez point du plaisir que j'éprouve à vous recevoir chez moi; j'ai reconnu en vous un homme bien au-dessus de sa condition.

— Voilà un début flatteur, pensa le perruquier.

— Vous êtes destiné à occuper des emplois beaucoup plus élevés, poursuivit la dame d'honneur.

— Madame la comtesse me juge trop favorablement, répondit avec modestie Valandru, tout en portant la main à son jabot.

— Non, je vous jure, insista la comtesse. Tenez, s'il faut l'avouer, je m'estimerais heureuse de contribuer à votre fortune, et, afin de vous donner une preuve de l'estime que je fais de vous, je veux dès à présent vous confier un secret d'État.

— Madame me traite avec beaucoup d'honneur.

— Nullement, je vous rends la justice qui vous est due ; seulement vous comprenez que la plus grande discrétion.....

— Madame n'ignore pas que la discrétion est un des premiers devoirs de ma profession. Admis dans l'intimité des personnes haut placées, je dois tout entendre et ne rien savoir.

— On ne saurait mieux parler, reprit la comtesse. D'ailleurs, il serait inutile de vous l'apprendre : tout dépositaire des secrets de l'État porte avec soi l'élément de sa fortune ou son arrêt de mort.

Valandru ne put retenir une légère grimace. Quoiqu'il se jugeât fort discret, il s'effraya involontairement de la confiance dont on voulait l'honorer.

— Notre souverain va se marier, continua la comtesse Golowine.

— Je le sais, madame.

— Il veut épouser une jeune fille inconnue qu'il aimait du vivant de son père. Feu le czar refusa toujours son consentement à cette union, et aujourd'hui la noblesse russe la voit avec déplaisir. Notre jeune monarque ne considère que sa passion, il ne s'aperçoit pas que celle qu'il aime laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la santé et de la constitution. Que ce mariage s'accomplisse, la branche des Romanow, si florissante à son origine, va dégénérer et s'éteindre.

Valandru ne savait pas trop en quoi tout cela pouvait le concerner ; il trouvait que le cœur de la comtesse Golowine prenait un singulier détour avant de se déclarer. Sa curiosité de même que son attention redoublèrent.

— Le premier ministre voudrait, à quelque prix que ce fût, empêcher ce mariage, poursuivit la dame d'honneur ; mais comment s'opposer à la volonté d'un maître qui peut tout? Morosow, dans cette affaire, craint de voir échouer l'autorité que lui donne sur le prince son titre d'ancien gouverneur. Cependant l'intérêt du peuple russe commande, il n'y a pas de temps à perdre. Décidé à atteindre son but, le ministre veut y parvenir par une voie détournée : c'est ici, monsieur Valandru, que je réclame toute votre attention.

Le perruquier se rengorgea, puis devint immobile.

— Demain la fiancée du czar doit faire son apparition au palais ; la cérémonie du mariage suivra le jour d'après. On lui prépare une toilette magnifique, et vous recevrez l'ordre de venir la coiffer. Nous espérons que votre habileté se distinguera en cette occasion, car il s'agit du salut de l'État et de votre fortune... M'écoutez-vous, monsieur Valandru ?

— Je vous écoute, madame.

— Le ministre désire que vous inventiez une certaine manière d'attacher, de serrer les cheveux de la jeune fille, à tel point qu'il en résulte une gêne, un malaise, une souffrance même qui, se reproduisant sur son visage, ouvrira infailliblement les yeux au czar.

Le perruquier fit un mouvement qui n'échappa point à la comtesse.

— Dès aujourd'hui, reprit-elle d'un air distrait, vous recevrez un riche présent, comme premier gage des libéralités du ministre..... Me comprenez-vous, monsieur Valandru?

— Oui, madame, je comprends que vous me proposez là une infamie, répondit le perruquier. Vous me jugez, disiez-vous, au-dessus de ma profession. A quel rang me placez-vous donc alors, puisque vous voulez que je me rende complice d'un crime? Permettez, s'il vous plaît, que je me retire.

Déjà il s'était levé de table et se rapprochait de la porte. La comtesse, effrayée, demeurait incertaine, lorsque Morosow entra : vraisemblablement il se tenait aux aguets et avait écouté une partie de la conversation. Il fixa sur le perruquier un regard sévère.

— Monsieur, dit-il en prenant le ton impérieux, il y a des choses qu'il est dangereux de connaître lorsqu'on refuse de s'y associer. Vous savez maintenant ce que nous attendons de vous ; consultez-vous bien et choisissez : d'un côté, l'on vous propose un sort brillant, d'un autre côté.....

— D'un autre côté, interrompit courageusement le perruquier, je suis Français et sous la protection de notre ambassadeur. Si l'on touche un cheveu de ma tête, je jure sur mon honneur que vous vous en repentirez.

— Et si l'on vous retient ici? répliqua le ministre avec hauteur.

— Me retenir quand Mme l'ambassadrice et plusieurs autres dames m'attendent? s'écria Valandru en fureur, je vous en défie! Et... tenez, justement voici le czar qui passe ; il s'arrête sur la place et cause avec des seigneurs : qui m'empêche de l'appeler à mon secours?

Tout en disant cela, il venait d'ouvrir brusquement la fenêtre et s'était retranché contre le balcon.

Le ministre pâlit.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit-il d'une voix sombre qui dénotait bien plus la frayeur que la menace.

Maître de la position, Valandru ne chercha point à en abuser. Ayant pris une pose moitié grave et moitié comique, il étendit le bras en disant :

— Monseigneur, veuillez vous asseoir sur ce canapé, à côté de Mme la comtesse, et souffrez que je me rende à mes occupations.

— Au moins vous vous tairez? demanda le ministre, vaincu et en proie à l'anxiété la plus vive.

— Oui, je me tairai, répondit majestueusement le perruquier ; je me tairai, parce que si je parlais, on refuserait de me croire. D'ailleurs, les affaires de la Russie ne me regardent point. Mais je déclare que mon premier soin, en sortant de cet hôtel, sera de déposer à l'ambassade de France un papier cacheté et scellé, avec prière de l'ouvrir dans le cas où il m'arriverait malheur. En outre, je supplie madame la comtesse Golowine de ne plus compter sur mes services à l'avenir.

A ces mots, il quitta la chambre, et traversa les appartements avec une dignité que n'eût pas désavouée un marquis ou un duc. Les valets s'inclinèrent devant un Français qui avait eu l'honneur de déjeuner avec Mme la comtesse.

Arrivé dans la rue, il aperçut, du même coup d'œil pour ainsi dire, le czar qui avait repris sa promenade, escorté de deux jeunes seigneurs, et le premier ministre Morosow en observation à la croisée, demeurée ouverte.

Au lieu de s'arrêter à les regarder, il courut à l'ambassade, demanda pardon de s'être fait attendre, et se mit en devoir de réparer le temps perdu.

— Je vous trouve le visage altéré, lui dit l'ambassadrice, qui tenait un petit miroir devant elle pendant que le perruquier lui démêlait les cheveux, seriez-vous malade ?

— Non, madame, je ne me suis jamais mieux porté, répondit-il assez brusquement.

— Ah! tant mieux! ce serait une calamité, à la veille de tant de belles fêtes. Que deviendrait-on sans vous?

Valandru garda le silence.

— A quelle heure, demain, coifferez-vous la jeune czarine? demanda l'ambassadrice.

— Ce ne sera point moi qui aurai cet honneur, dit le perruquier d'un ton laconique.

— Vous me surprenez : la comtesse Golowine m'assurait pourtant... Ah! je m'explique maintenant la cause... Vous avez éprouvé, sinon une indisposition, du moins un vif désappointement, et cela se conçoit... Allons! consolez-vous, monsieur Valandru; ce malheur n'est pas irréparable et vous savez que je vous veux du bien. A la cour, on rencontre des rivalités et des petites jalousies;



Mme l'ambassadrice de France.

celle de Russie n'en est pas plus exempte que les autres.

Valandru ne répliqua point. Quand il fut au moment de s'en aller, l'ambassadrice lui cria :

— A demain, monsieur Valandru! de bonne heure, s'il vous plaît. Souvenez-vous que c'est le grand jour; je désire que ma coiffure soit un chef-d'œuvre : elle vous vengera de l'injustice qu'on vous a faite.

— Madame, j'y mettrai tous mes soins, dit le perruquier; et il disparut.

Effectivement, le jour suivant il fut exact à la minute, et n'eut pas de peine à opérer les merveilles que la ravissante jeune femme attendait de lui.

La nuit venait de replier ses voiles, après avoir lutté contre les brillantes illuminations du palais et les torches résineuses que le peuple n'avait cessé de promener dans les rues en signe de réjouissance. Quoique la matinée fût déjà avancée, un morne silence régnait autour de la demeure des czars. Des officiers en petite tenue allaient et venaient, sans oser s'accoster ni causer entre eux. Rien n'indiquait que la fête dût recommencer. Le canon, les cloches se taisaient. La multitude, inquiète, s'abstenait de toute question; mais son étonnement se manifestait dans ses regards.

Valandru, qui sortait de chez lui, fit ces remarques en passant. Il hocha tristement la tête, poussa un soupir; après quoi il ne songea plus qu'à commencer sa tournée.

Dans plusieurs maisons, il recueillit çà et là des mots vagues, des fragments de conversation, dont il ne lui fut pas difficile de deviner le sens; mais il se garda bien de hasarder la moindre réflexion.

Arrivé chez l'ambassadrice, il la trouva triste, soucieuse. Elle le pria de lui arranger simplement les cheveux, ne voulant pas, dit-elle, se faire coiffer ce jour-là.

Valandru obéit sans témoigner de surprise ni hasarder une parole; mais il n'en fut pas de même de l'ambassadrice. Habituée depuis longtemps à converser avec son perruquier, dont elle connaissait l'attachement à sa personne, elle ne chercha point à se contraindre.

— Je présume qu'on vous a appris la catastrophe arrivée hier au palais, dit-elle.

— Non, madame.

— Vous n'avez donc pas été aujourd'hui chez des personnes de la cour?

— Pardonnez-moi, madame; mais les gens de cour n'ont pas l'habitude de raconter à leur perruquier ce qui se passe en haut lieu, et dans ce pays moins qu'ailleurs.

— Vraiment! Eh bien! moi, qui ai moins de réserve avec vous, je vais vous mettre au courant d'une chose que, du reste, on saura bientôt. Figurez-vous, monsieur Valandru, que le mariage du czar est rompu; le père de la jeune Hélène, la fiancée du czar, avait eu l'audace de tromper son souverain sur la santé de sa fille.

— Est-il possible, madame?

— Rien de plus vrai; la perspective de devenir le beau-père d'un puissant monarque aura séduit le bon homme. Aujourd'hui même son espérance devait être couronnée de succès. Par bonheur, la Providence y a mis empêchement. La jeune fille était épileptique. Hier, à son entrée dans les salons, elle a éprouvé une attaque violente, qui a trahi le mystère et épouvanté le czar lui-même.

— En êtes-vous bien sûre, madame? demanda froidement le perruquier.

— Belle demande, ma foi! répondit l'ambassadrice; l'accident a eu lieu en présence de la noblesse réunie et du corps diplomatique. Vous m'en voyez encore toute saisie.

— Et qu'ont dit les médecins?

— Les médecins n'ont pu que constater le fait.

— Tant pis! moi présent, j'aurais essayé de guérir la malade.

— Guérir? vous savez bien que ce mal affreux est incurable.

— N'importe.

— Comment! n'importe, répliqua la jeune femme en souriant malgré elle... Ah! oui, c'est juste; les perruquiers comme les barbiers se mêlent un peu de chirurgie; j'ignorais que vous eussiez aussi cette prétention. Quoi qu'il en soit, mon bon vouloir et ma protection n'iront pas jusqu'à proposer au czar Alexis de vous nommer son chirurgien.

Valandru ne dit mot.

— Je tiens trop à vous conserver, ajouta gracieusement l'aimable femme, qui n'avait pas l'intention d'humilier son perruquier. Ce qui m'attriste, continua-t-elle, c'est que ce père, victime de son ambition ou de sa tendresse, a dû subir, ce matin, le supplice du knout, et qu'ensuite on l'enverra en Sibérie expier, sa vie durant, l'injure faite à son prince.

— Si j'en crois ce qu'on raconte, grommela le perruquier, sans chercher à déguiser son humeur, cet homme, pauvre, obscur, confondu dans la foule, n'était guère en position de rechercher l'amour du prince en faveur de sa fille, ce qui n'empêche pas qu'on ne le condamne à en supporter les conséquences.

— Votre réflexion serait juste, monsieur Valandru, si cet homme avait eu la loyauté de dévoiler l'état de la malade. Quant à l'infortunée Hélène, ses rêves de grandeur n'auront pas duré longtemps; je suppose qu'on l'a déjà enfermée dans un couvent pour le reste de ses jours. Le premier ministre Morosow prononça hier, sur-le-champ, ces condamnations sévères, et les a fait signer au czar, en présence de l'assemblée... Aie! vous me faites mal, monsieur Valandru; prenez donc garde!

En effet, le perruquier venait d'éprouver un soubresaut qui avait arraché trois cheveux à l'ambassadrice. Il lui prit un violent désir de parler. Mais il avait promis de se taire. D'ailleurs, le crime était consommé, et une indiscrétion tardive pouvait compromettre ses jours sans remédier à rien. Il s'excusa de sa maladresse, en prétextant l'émotion causée par le récit qu'il venait d'entendre, puis il demeura silencieux et morose tout le reste du temps.

— Ce Valandru est un original, dit l'ambassadrice en le voyant partir; mais il a bon cœur: cette qualité, à mes yeux, lui donne autant de prix que son adresse à exécuter une coiffure.

L'excellente jeune femme croyait faire ainsi l'éloge de son perruquier, et, sans s'en douter, faisait également le sien.

Une semaine ne s'était pas écoulée, que les fêtes recommençaient de plus belle au palais des czars. Morosow, triomphant, venait de décider son maître à épouser Marie Ilia, la sœur de celle qu'il aimait; un double mariage allait se célébrer; le ministre moscovite recueillait ainsi le fruit de son audace et de ses odieuses machinations.

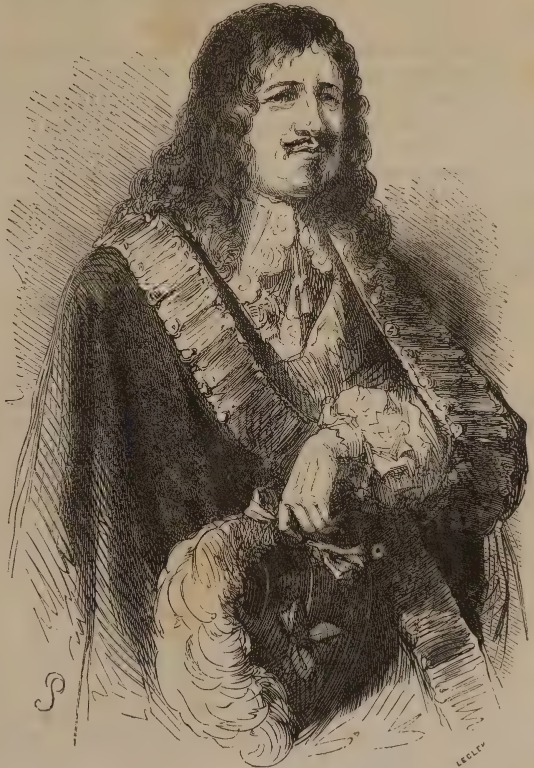
Il ne faudrait pas conclure de là que le czar Alexis fût un prince faible et crédule; on le range, au contraire, parmi les plus illustres souverains qu'ait eus la Russie, et sa gloire ressortirait bien davantage, si elle ne se trouvait éclipsée par celle de son fils, Pierre le Grand. Ce fut précisément ce qui arriva à Louis VIII, fils de Philippe-Auguste et père de saint Louis.

Alexis, accoutumé dès l'enfance à subir l'ascendant de Morozow, son gouverneur, croyait lui devoir tout ce qu'il savait, même l'art de régner. Il se rappelait ses services, son dévouement en maintes occasions. Parvenu au trône, il s'était empressé d'en faire son premier ministre, persuadé qu'il ne pourrait rencontrer un meilleur conseiller. Le jeune czar avait du penchant à la reconnaissance, chose rare chez un monarque: c'est ce qui explique la cause de l'empire excessif que le précepteur, devenu ministre, continuait d'exercer sur son ancien élève.

Les noces d'Alexis et de Morosow durèrent huit jours. La noblesse et le peuple se livrèrent à la joie; les diplomates de tous les pays amis de la Russie assistèrent aux réjouissances de la cour. L'ambassadrice de France, qui, en définitive, ne pouvait envisager les choses que par le beau côté, l'ambassadrice de France y déploya tant d'amabilité, tant de grâces, qu'on aurait pu lui attribuer le rôle de souveraine.

Valandru se voyait appelé par vingt personnes à la fois et obligé de se multiplier. Tout autre que lui eût succombé à la peine; mais Valandru portait dans son sein un secret qui y entretenait le feu de la colère, et doublait son activité. Poursuivi par ce stimulant, à l'exception de l'ambassadrice, il expédiait la noblesse russe avec un sans-façon, une prestesse qui grandissaient sa renommée et en auraient fait un Crésus, si les recettes avaient marché longtemps de ce train.

Enfin, on rentra dans le calme de la vie habituelle, et chacun en éprouvait la nécessité. L'ambassadrice, parti-



M. l'ambassadeur de France.

culièrement, avait demandé à son perruquier s'il ne la trouvait pas changée.

— Un peu, madame, s'était contenté de répondre sèchement Valandru.

Trois semaines environ après le mariage du czar, l'ambassadrice, étant un matin à se faire coiffer, lança tout à coup au perruquier ces mots de reproche:

— Je ne vous croyais pas si mystérieux, monsieur Valandru, surtout à mon égard.

— Je ne sais, madame, en quoi je mérite..., répondit Valandru étonné.

— Allons, allons, n'entreprenez pas de dissimuler: vous ne m'aviez pas dit que vous étiez brouillé avec la comtesse Golowine.

— N'est-ce que cela? répliqua dédaigneusement le per-

ruquier; je croyais que la comtesse tiendrait à vous en instruire elle-même, c'est pourquoi...

— Elle vous accuse de manquer de complaisance, interrompit la jeune femme.

Pour le coup, Valandru faillit éclater et révéler ce qu'il savait, mais l'ambassadeur était là assis en robe de chambre; il lisait la gazette tout en écoutant.

Valandru jugea plus prudent de donner à sa justification une tournure amphibologique.

— Mme la comtesse Golowine, dit-il, prétendait m'obliger à exécuter un genre de coiffure qui m'aurait déshonoré.

—Ah! ah! ah! interrompit l'ambassadeur en riant aux éclats, monsieur Valandru porte bien haut, ce me semble, l'orgueil de sa profession.

Piqué au vif, Valandru se redressa en disant:

— Monseigneur, à ma place, vous eussiez agi comme moi.

— Peut-être, si j'étais perruquier, répliqua l'ambassadeur d'un ton goguenard.

— Mon ami, s'écria la jeune femme, cessez, je vous prie; vous allez irriter ce pauvre Valandru, et c'est moi qui en souffrirai.

Son Excellence se remit à lire la gazette, et n'intervint plus dans la conversation.

A quelque temps de là, Valandru, en entrant chez Mme l'ambassadrice, lui trouva un air enjoué, presque moqueur, quoique bienveillant.

— Savez-vous, lui dit-elle, que vous me mettez dans un cruel embarras?

— Moi, madame!

— Oui, vos incomparables coiffures m'attirent chaque jour des admirateurs; le czar lui-même s'y est laissé prendre, et vous en êtes responsable.

— Grand Dieu! s'écria le perruquier, que va dire Son Excellence?

— Oh! n'allez pas si vite, répondit l'aimable dame en laissant percer un demi-sourire qu'embellissait une légère rougeur. Le czar émerveillé a voulu que j'acceptasse une mission plus difficile, peut-être, que toutes celles dont est chargé mon mari.

— Je ne comprends pas, madame.

— Pourtant, vous avez de l'esprit, monsieur Valandru; mais vous avez aussi de la susceptibilité; c'est un tort. Je vais donc m'expliquer plus clairement: on vous désire pour coiffer la czarine; on m'a priée de négocier cette affaire; mais, après ce qui s'est passé entre la comtesse Golowine et vous, je crains d'échouer, je l'avoue.

Valandru changea de couleur; ces mots « entre la comtesse Golowine et vous » lui donnaient à appréhender qu'une indiscrétion n'eût été commise. Convaincu néanmoins que rien de sa part n'avait transpiré, et que les autres personnes se trouvaient encore plus intéressées que lui à garder le silence, il se remit aussitôt.

— Madame, dit-il avec assurance, comme j'ai la certitude que le czar n'exigera de moi rien que je ne puisse faire, j'aurai l'honneur de me rendre aux ordres que Sa Majesté daignera m'envoyer, et je m'estime doublement heureux de cette faveur suprême, puisque je la devrai à vos bontés.

— Bien, monsieur Valandru, répondit gracieusement l'ambassadrice, ceci me réconcilie avec vous; car je vous en voulais un peu de votre querelle avec la comtesse Golowine, et surtout de ne m'en avoir pas parlé. J'aurais certainement obtenu votre pardon, et vous n'auriez pu qu'y gagner: la comtesse est fort bien en cour.

— Madame! s'écria le perruquier attendri, je préfère mille fois ne devoir qu'à vous seule et à votre haute protection l'honneur qui m'arrive aujourd'hui.

L'ambassadrice sourit de ce sourire imperceptible de la femme qui n'ose pas dire toute sa pensée, mais qui tient à ce qu'on la devine.

— Vous parlez de ma protection, dit-elle négligemment et en donnant un coup d'œil à son miroir, convenez plutôt que c'est aux chefs-d'œuvre que vous improvisez sur mes cheveux. Au surplus, entendez-le comme il vous plaira, monsieur Valandru; seulement, je vous recommande de ne pas vous brouiller avec la czarine, et surtout avec le czar.

— Madame, je l'espère, n'aura point à se plaindre de moi.

Depuis quelque temps déjà le perruquier se voyait en pleine faveur auprès de Leurs Majestés moscovites. Il ne se méprenait point sur la satisfaction que la czarine Marie, en sortant de ses mains, éprouvait à se regarder dans la glace. Le prince lui-même, plus d'une fois, avait pris plaisir à le voir à l'œuvre, soit que sa vanité d'époux y trouvât son compte, soit que l'amour, dans son cœur, eût changé d'objet.

Obligé de se rendre chaque jour au palais, Valandru souvent s'était rencontré face à face, tantôt avec le ministre Morosow, tantôt avec la comtesse Golowine; leurs regards dédaigneux, presque menaçants, ne lui avaient point échappé; il les recevait comme autant de blessures dont il aurait bien voulu se venger. Mais que pouvait un homme de sa condition contre des personnages investis de la confiance du monarque? Dévorer son dépit et se garder de toute imprudence.

Un jour qu'il faisait voltiger coquettement son peigne à travers les blonds cheveux de la czarine, Alexis, qui s'amusait à le regarder, se prit tout à coup à lui dire:

— Monsieur Valandru, on assure que les gens de votre métier, ceux surtout qui sont Français, ont l'humeur enjouée et toujours quelque nouvelle à raconter. Il paraît que vous ne leur ressemblez point, et je le regrette, car il ne vous manque que cela pour être un homme parfait dans votre genre.

— Sire, répondit Valandru, le respect que m'inspirent vos augustes personnes...

— Laissez, laissez, répliqua obligeamment le prince; il n'y a ici ni représentation ni étiquette; discourez, je vous prie, ainsi que vous le feriez chez un simple bourgeois de Paris.

Encouragé par ces bienveillantes paroles, excité par son amour-propre et l'espèce de reproche qu'on lui adressait, Valandru fouilla dans son imagination inventive et en fit jaillir une foule de drôleries qui divertirent extrêmement les deux époux. Cet heureux début l'inspira si bien, il disait avec tant d'originalité et d'entrain, que bientôt l'heure que la czarine consacrait d'ordinaire à sa coiffure devint pour elle et pour le prince une véritable partie de plaisir. C'était un babil à trois durant lequel les personnages ne se distinguaient que par leurs insignes. Toutefois Valandru, habitué à fréquenter les grands, ne s'écartait point de la sage réserve qui convenait à sa position.

Un matin que son entrée seule avait suffi pour provoquer le rire, le czar, plus joyeux qu'à l'ordinaire, l'accueillit familièrement.

— Voyons, monsieur Valandru, lui dit-il, ma femme et moi nous nous sommes promis que vous nous raconteriez

aujourd'hui une de ces bonnes anecdotes dont votre profession vous a nécessairement rendu le témoin.

Le perruquier s'en défendit en alléguant la discrétion qu'exigeait son état.

— Bah ! bah ! objecta le prince, nous ne vous demandons pas les noms propres.

Dans le but d'opérer une diversion et de donner le change, Valandru mit en avant plusieurs saillies fort piquantes, qui ne firent qu'augmenter la belle humeur de Leurs Majestés et exciter leur impatience. Le czar revint à la charge.

— L'anecdote ! l'anecdote ! je vous supplie, dit-il avec un accent de voix qui trahissait tant soit peu le souverain.

— Vous ne nous refuserez pas l'anecdote, ajouta on ne peut plus gracieusement la czarine.

Se voyant pressé de la sorte, une pensée diabolique passa par l'esprit du perruquier, et, avant qu'il eût le temps de la retenir, elle avait déjà pris l'essor.

— Un prince jeune, beau et puissant, dit-il, aimait une jeune fille pauvre et de basse condition. Il avait résolu de l'épouser. Des personnes que ce mariage contrariait entreprirent de l'en détourner en employant un moyen barbare. Ces personnes crurent que moi, humble perruquier, je consentirais à les seconder. Ils m'en firent la proposition, essayant de me gagner par l'appât d'une magnifique récompense ; mais je refusai de m'associer à l'action coupable que l'on méditait. Un autre, je présume, se montra moins scrupuleux ; les riches, lorsqu'ils ont envie de mal faire, trouvent toujours à acheter des complices. Or, voici ce qui arriva.

Une fête allait avoir lieu en l'honneur de la fiancée ; le prince devait y assister. Ceux qui avaient mission de parer la jeune fille lui serrèrent les cheveux de telle façon que sa coiffure lui devint un supplice. En entrant dans le salon elle pâlit, et bientôt fut en proie à une attaque de nerfs qui lui arracha des gémissements et des cris.

C'était justement ce que désiraient les auteurs de cet infernal complot. Des témoins complaisants ou aveugles déclarèrent que l'accident provenait d'une affreuse maladie qu'on avait tenue cachée. Le prince, épouvanté, crut légèrement ce qu'on lui disait. Le père de la jeune fille fut condamné à une punition aussi cruelle qu'injuste, et la malheureuse victime d'un amour qui était venu la tirer de son obscurité se vit reléguée dans un cloître. Peu de temps après, le prince contracta un autre mariage, conforme à ce qu'on attendait de lui.

— Votre histoire n'est pas gaie, dit tout à coup la czarine en portant son mouchoir à ses yeux.

Valandru remarqua ce mouvement. Durant son malencontreux récit, il n'avait cessé de concentrer son attention sur l'œuvre qu'opéraient ses mains, pensant atténuer ainsi l'effet de son imprudence, dont le sentiment lui était venu trop tard. Un regard furtif, qu'il jeta alors vers Alexis, lui montra le prince, morne, silencieux, la tête penchée sur la poitrine, plongé dans ses réflexions.

— Maladroit ! qu'ai-je fait ? pensa-t-il.

Aussitôt, invoquant toutes les ressources de son esprit, dans l'espoir de détourner la tempête, il décocha plusieurs bons mots qui n'obtinrent aucun succès. Désespéré, il eut hâte d'en finir, et se retira tout honteux, après avoir salué profondément.

Il traversait en fugitif une des salles du palais, quand une main lui frappa sur l'épaule. Il se retourna machinalement, et faillit tomber à la renverse en se trouvant nez à nez avec le czar.

— Suivez-moi dans mon cabinet, j'ai à vous parler, lui dit Alexis d'un ton bref.

Forcé d'obéir, le pauvre diable se mit à marcher tout penaud, en s'accablant de reproches.

— Malheureux ! pensait-il, je suis perdu, et par ma faute. L'ambassadrice m'avait tant recommandé de ne point me brouiller avec le czar ! jamais elle ne me le pardonnera.

Ce piteux monologue ne faisait que s'assombrir de plus en plus, quand on arriva dans le cabinet.

Alexis ferma soigneusement la porte, prit un siége, invita le perruquier à en faire autant. Celui-ci eut beau résister, un geste impératif le cloua dans un fauteuil.

— Monsieur Valandru, dit le prince, vous venez de raconter une histoire qui m'a causé une profonde impression.

— Sire, je m'en suis aperçu trop tard ; je vous en demande pardon, balbutia le perruquier.

— Point du tout, point du tout ! interrompit le czar ; je veux seulement que vous me disiez si elle est vraie.

La réponse devenait embarrassante ; le oui et le non présentaient l'un et l'autre de graves inconvénients. La franchise et un peu aussi la vanité du narrateur l'emportèrent.

— Sire, répondit avec assez de fermeté Valandru, vous me demandiez une anecdote recueillie dans l'exercice de ma profession : me croiriez-vous capable d'induire en erreur des personnages tels que vous et madame la czarine ?

— Cela me suffit. Maintenant, le nom du prince, s'il vous plaît ?

— N'avez-vous pas déclaré vous-même, sire, que, sur ce point, je garderais le secret ? Y manquer, ce serait me rendre indigne de la confiance que l'on m'accorde.

— C'est juste ! répliqua froidement le monarque. Moi qui n'ai pas les mêmes raisons que vous de cacher ce nom, je vais vous le dire : le prince dont vous parliez tout à l'heure se nomme Alexis.

Voyant le perruquier abasourdi, le czar se mit à l'accabler de questions sur les incidents de l'aventure qu'il venait de raconter.

Traqué de toutes parts, Valandru ne savait comment se tirer de l'impasse où il s'était si imprudemment engagé. Une impression subite s'empara de lui, suscitée par l'instinct de la conservation.

— Sire, s'écria-t-il avec désespoir, vous mettez mes jours en danger : à coup sûr, on m'assassinera !

— Et qui l'oserait ? répliqua le monarque en se redressant de toute sa hauteur ; je donnerai des ordres à Morosow pour que l'on vous respecte comme moi-même.

— Gardez-vous-en bien ! répondit Valandru, épouvanté.

— Eh quoi ! demanda le czar tout surpris, manqueriez-vous de confiance en mon premier ministre ?

Valandru se mordit les lèvres.

— Je ne dis pas cela, reprit-il timidement ; mais, sire, en ma qualité de Français, je ne désire d'autre protection que la vôtre et celle de notre ambassadeur.

Voyant que le prince insistait afin d'obtenir des détails sur une affaire qui semblait l'intéresser au plus haut degré, Valandru prit enfin un parti, celui qu'il crut le meilleur.

— Sire, dit-il, je suis prêt à répondre aux questions que vous daignerez m'adresser ; mais, auparavant, permettez-moi d'exiger de vous une promesse.

— Laquelle ?

— C'est que le plus grand mystère sera gardé entre vous et moi.

— Je le jure.

Alexis ayant engagé sa parole de souverain, Valandru lui expliqua l'indigne ruse dont on s'était servi pour tromper sa bonne foi et rompre le mariage qu'il se proposait d'accomplir, selon le vœu de son cœur.

Néanmoins, pressé de désigner les coupables, il s'en défendit énergiquement.

— Sire, dit-il, vous fournir l'occasion de réparer une injustice est pour moi un bonheur, un devoir; mais je refuse le rôle de dénonciateur. Ainsi que vous, j'ai promis de me taire; souffrez donc que je tienne ma promesse comme vous tiendrez la vôtre, j'en suis certain.

— Mais alors vous parlez de réparation, s'écria le czar avec angoisse; à qui donc pourrai-je me confier pour cela? aux auteurs peut-être du crime que l'on m'a fait commettre!

— Votre haute sagesse y pourvoira, sire, dit en s'inclinant le perruquier.

— Oui, je le sais, ajouta le monarque avec amertume, on vante la haute sagesse des souverains; trop souvent elle ne leur sert qu'à être trompés plus que les autres hommes.



Valandru coiffant la czarine et causant avec le czar.

Eh bien! j'accepte comme un conseil ce que vous venez de dire; craignant de m'adresser à des traîtres que je ne connais point, je ne remettrai qu'à moi-même la tâche de sauver les malheureux que j'ai sacrifiés, et je compte sur vous pour me seconder. Ce soir, il doit y avoir réception au palais : sous prétexte qu'on a besoin de vos services, vous vous y rendrez aussi secrètement que possible. Le reste me regarde ; seulement, je vous préviens que nous serons absents trois jours.

Valandru aurait bien voulu se dispenser de prêter son concours à un projet dont il ignorait le but et qui pouvait lui coûter la vie ; il allégua l'obligation de se trouver chaque matin chez l'ambassadrice ; mais le czar, s'étant engagé à la prévenir, rendit toute résistance inutile.

Maurice DECHASTELUS.

*(La fin au prochain numéro.)*

# MON PREMIER ET MON DERNIER VOYAGE.

## UNE COMMUNE COMME ON EN VOIT PEU.

Un matin, à six heures, je m'embarquai sur le bateau à vapeur de Montereau qui me déposa à Valvins, espèce de bicoque au moyen de laquelle Fontainebleau se prend pour un port. Je poussai même l'audace jusqu'à parcourir




Le voyageur, le villageois sur son âne et sa femme. Dessins de M. R. Stop.

la forêt, espérant y découvrir la commune de la Genevraie, dont j'étais en quête.

Or, voïci ce qui m'arriva.

Les habitants de Bourron, à qui je me recommandai de M. Ary Scheffer, bien que je ne connusse cet illustre peintre que dans l'uniforme et dans l'emploi de commandant en second du deuxième bataillon de la deuxième légion de la garde nationale de Paris (cela s'écrivait et se prononçait alors commandant en 2e du 2e de la 2e), voulurent bien m'indiquer comment, en traversant une certaine plaine, je rencontrerais un certain pont, après quoi j'aurais mon affaire.

Me voilà donc galopant, à pied bien entendu, par de petits chemins tout semés de pierres. Le soleil était un peu trop beau pour ma situation ; accablé de chaleur, je m'étends sous un pommier sans pommes, et me voilà soufflant. Passe un villageois monté sur son âne ; la femme suivait modestement.

— Ohé! là-bas, la Genevraie, s'il vous plaît?

— Tout dret, mon bon monsieur.

— Merci.

— Voulez-vous monter sur le bourriquet? c'est tout à votre service.

— Vous êtes trop bon. Mais, dites-moi, vous et le bourriquet vous allez donc à la Genevraie?

— Oh! non! nous allons à Montigny; c'est à moitié route.

— Diable! voilà un Montigny dont on ne m'avait pas parlé.

— Oh! Montigny-le-Bel, tout le monde connaît ça.

— Excepté moi. Il faut absolument passer à Montigny?

— Absolument, not' bon monsieur.

Je me remets en route, m'appuyant sur un beau rameau de cèdre cueilli dans la forêt, et qui recélait sous son écorce grise tous les parfums du Liban. C'était bien le moins que je répondisse à l'obligeance de mes guides en entretenant avec eux une conversation suivie; mais soit que mon refus d'enfourcher le bourriquet les eût blessés, soit qu'ils eussent épuisé leur vocabulaire courant, je n'en obtins plus que des monosyllabes peu instructifs; et comme ils trottaient, gens et bêtes, plus vitement que moi, je finis, au détour d'une haie, par les perdre de vue.

Il faut dire que les habitants de Bourron m'avaient parlé de la Genevraie comme d'un endroit d'à côté, m'affirmant qu'une heure de marche suffirait à ma traversée. Un peu moins crédule que je n'en ai l'air, j'avais compté qu'en doublant leur évaluation, cela me faisait deux heures de chemin, assez peu de chose en somme pour ne pas troubler mon courage, bien que je n'eusse besoin de la Genevraie qu'afin d'y découvrir la route de Cuigny, modeste hameau, dont le département de Seine-et-Marne fait semblant d'ignorer l'existence.

On conçoit ma douleur, lorsqu'après trois heures de fatigue et de transpiration forcée, je constatai que le village blanc et coquet que je lorgnais depuis un bout de temps n'était que Montigny-le-Bel, patrie du bourriquet.

Je descendis une rue en pente qui me rappela Meudon, et je crus m'être fourvoyé, car je me trouvai au bord de l'eau, sans aucun moyen de la traverser à la nage ou autrement, vu qu'elle était terriblement agitée et battue par les roues de deux remarquables moulins, qui interrompaient le silence de ce lieu solitaire.

Force me fut de revenir sur mes pas et de demander mon chemin à une vieille paysanne qui marchait en filant et chantait en marchant je ne sais quelle mélodie ancienne.

— Pour aller à la Genevraie, me dit-elle sentencieusement, il faut passer le pont.

— Quel pont?

— Le pont de *la* Loing.

— Où prenez-vous le pont de *la* Loing?

— Là-haut!

Elle m'indiqua une éminence du bout de son fuseau.

Je la remerciai de mon mieux, et je gravis une rampe garnie de maisons qui usurpe le nom de rue; cependant je me demandais comment une si petite rivière se passait sur un pont à la hauteur d'un sixième au-dessus de l'entresol.

Le fait était exact. Le Loing (je lui restitue son sexe officiel) est profondément encaissé; les derniers rochers de Fontainebleau ont amoncelé dans leur intention des terres meubles et légères, qui, solidifiées par la culture, ont permis à nos ancêtres d'y fonder un village. Le pont de Montigny, suspendu à la dernière mode, s'appuie sur le plateau le plus élevé du rivage, et laisse apercevoir, à une grande profondeur, les eaux dormantes du Loing. Mais ces eaux, pour être calmes en apparence, n'en sont pas moins perfides; le lit du Loing est semé d'écueils qui en rendent la navigation aussi périlleuse qu'inutile. De l'autre côté du pont s'étend une plaine basse, inondée, traversée par de longs rideaux de peupliers et ombragée de saules plantés en quinconces par la main du hasard.

Puisque le pont de Cuigny est suspendu, il est inutile d'ajouter qu'il est sujet à péage; il comporte dès lors une baraque et un invalide. Seulement la baraque est une jolie maison et l'invalide un grand gaillard très-vigoureux, susceptible d'exercer sur les récalcitrants ou les mauvais plaisants qui essayeraient de passer sans payer une véritable contrainte par corps.

Je lui jetai cinq centimes pour me conformer à la légalité, mais je n'avais pas tout prévu. Le pont de Montigny coûte six liards; et comme le jeune invalide n'a jamais de monnaie, c'est deux sous. Dans ma naïveté, je n'attachai qu'une médiocre importance à cette exaction, faible prélude de l'inconvénient des voyages.

Ici encore, avisant une sorte de bourgeois à cheval sur un beau bidet blanc, je demandai la Genevraie.

— C'est à deux pas d'ici, me répondit cet homme civil; vous allez suivre le petit chemin qui suit le pont. Vous y trouverez un grand fossé plein d'eau, que vous passerez avec précaution, parce que la planche n'est pas solide. Vous tournerez à droite dans la plaine, pas trop à droite, car les eaux de *la* Loing filtrent sous l'herbe et que vous enfonceriez. Vous marcherez droit devant vous et vous verrez l'écluse. Vous la traverserez facilement, vu qu'il y a des crampons de fer en cas de malheur, et puis devant vous ce sera la Genevraie.

Après un gros soupir, je me remis en route. Les divers obstacles énumérés par l'homme au bidet (j'étais bien honteux d'être à pied dans ce pays-là) étaient moins redoutables en réalité qu'en peinture. Je vis le fossé profond et la planche pourrie, mais celle-ci m'offrit assez de solidité pour me dispenser de vérifier l'étiage de l'autre. Je me mouillai les pieds par-ci par-là dans de petits lacs sous-herbacés, mais le tout sans accident grave. Seulement je mis cinq quarts d'heure à traverser cette petite plaine. Mon bâton de cèdre ne m'était que d'un faible secours. Voici pourquoi: le cèdre a précisément la fragilité de l'acier. Chaque fois que la fatigue m'y faisait chercher un appui un peu prononcé, l'extrémité de ma canne se raccourcissait d'un centimètre, si bien qu'en arrivant à l'écluse, il me restait assez de cèdre pour en faire une *canonnière* ou un bâton de maréchal.

Avant de parler de l'écluse, je dois indiquer sommairement le paysage. Un long cours d'eau, que je reconnus aisément pour un canal, s'étendait à perte de vue entre deux massifs d'arbres séculaires, rougis par les feux d'un soleil d'automne. Le large chemin de halage, tracé sur l'une et l'autre rive, était tapissé d'un gazon épais, et, dans une sorte de ravin, sous les nénufars et les joncs, luisaient, par éclaircies, les eaux noires de *la* Loing.

Du soleil, des arbres, du gazon et de l'eau, un calme profond, une solitude en apparence impénétrable, voilà les éléments de ce tableau, qui me fit une impression profonde.

Je me fusse volontiers couché sur cette rive mélodieuse si j'eusse été à deux lieues de Paris; mais j'étais en Seine-et-Marne, pays étranger, dont les mœurs m'étaient peu connues; la Genevraie me réclamait, et de là il me faudrait encore gagner Cuigny.

Cuigny était peut-être à la Genevraie ce que la Genevraie était à la ville de Bourron!

Mais l'écluse? Traverser le canal en s'accrochant à des

barreaux suspects, autant vaudrait se jeter à la nage. Je résolus de tenter un procédé plus sûr, et je remontai tranquillement le bord du canal, non sans inquiétude, car, aussi loin que mon œil pouvait distinguer les objets, je ne voyais que des écluses. Enfin le canal décrivit un angle obtus, et, dans le grand côté de cet angle, je découvris un pont, un vrai pont en pierre de taille, qui me conduisit sain et sauf à l'autre bord.

Un bonheur ne vient jamais seul. La rive était peuplée; c'était du moins ce que me fit supposer l'existence d'une maison blanche, visible à travers les arbres. J'eus hâte d'y arriver et je poussai un cri de joie; puis, m'asseyant sur un tronc renversé, je repris haleine en lisant ce qui suit sur la principale façade de ce monument inédit :

*Département de Seine-et-Marne.*
*Arrondissement de Fontainebleau. — Canton de Nemours.*
*Commune de la Genevraie.*

MAIRIE

BUREAU DE POSTE. — ÉCOLE PRIMAIRE GRATUITE.

*Débit de Tabac. — Bonne double Bière.*

— Parbleu! me disais-je, voilà une admirable combinaison. 1° Je vais prier M. le maire de m'indiquer Cuigny, en même temps qu'il me donnera des renseignements sur l'affaire qui m'amène; 2° je vais renouveler ma provision de cigares; 3° je vais boire de la bière pour calmer une grande soif que j'ai; 4° j'écrirai à ma mère et mettrai la lettre à la poste incontinent.

Cela pensé, je gravis trois marches en forme de perron et tentai d'ouvrir la porte. Le loquet m'opposa une invincible résistance. Je frappai, on ne m'ouvrit pas; j'appelai, on ne répondit pas.

— Voilà une singulière aventure! me dis-je. Qui me dira où est Cuigny? Qui me donnera à boire? Qui me donnera une pipe de tabac?

Là-dessus, je vis une tête surgir d'un buisson, et deux gros yeux me regarder d'un air bonasse.

— La Genevraie, s'il vous plaît?

— C'est là, bourgeois, dit l'homme; mais il n'y a personne pour le moment.

— Le maire?

— Il est aux champs.

— Le facteur? l'instituteur? le marchand de tabac, où sont-ils?

L'homme rit d'un gros rire...

— Mais encore...

L'homme haussa les épaules.

— Enfin, la Genevraie doit avoir des maisons.

— Sans doute, la preuve c'est qu'en voilà une...

— Et les autres?...

— Il n'y en a pas d'autres...

Le rustre avait raison. La Genevraie n'existait que dans les cartons de la préfecture; mais on l'avait pourvue d'un maire dans l'espoir d'y faire naître des administrés. C'est ainsi que le postillon de Lonjumeau fut roi d'une île déserte.

Voilà quel fut le dénouement de mon premier voyage par delà Fontainebleau; j'appris plus tard :

Que pour aller à la Genevraie, il ne fallait pas traverser Montigny;

Que pour aller à Montigny, il fallait éviter Bourron;

Que pour aller à Cuigny, il fallait s'abstenir de passer par la Genevraie;

Qu'enfin j'avais eu tort d'aller à Fontainebleau, parce que Cuigny touche à Saint-Mamet et que le bateau à vapeur m'y eût conduit en droite ligne.

Je jurai que ce premier voyage serait mon dernier voyage.

AUGUSTE VITU.

# LA PLACE DE LA DAME MAUDITE.

## LÉGENDE ALLEMANDE.

Sur la côte septentrionale du Zuyderzée, le long d'une plage déserte, on voit sortir du sein des eaux des massifs de hautes herbes, dont les tiges grêles, agitées par le vent de mer, font entendre des bruits étranges. C'était là que s'élevaient autrefois les tours et les palais de la ville de Stavore, maintenant ensevelis sous les flots. L'opulence avait corrompu le cœur des habitants de cette cité florissante, et ils se croyaient appelés à devenir les maîtres du monde. Mais, lorsque leur méchanceté fut au comble, la justice divine, sans laquelle ils avaient compté, vint tout à coup dissiper leur rêve. Les pêcheurs et les bateliers de la rive se transmettent ainsi d'âge en âge l'histoire de ce funeste événement.

Au premier rang des plus riches habitants de la ville était une dame de haut lignage, dont la mémoire des hommes a depuis longtemps oublié le nom, et qui n'est plus connue que sous celui de *la dame maudite*. Cette femme possédait à elle seule plus de palais que n'en eût désiré le roi le plus magnifique, encore ne pouvaient-ils suffire à renfermer ses immenses trésors. De l'aurore au couchant ses vaisseaux sillonnaient les mers, et ses marins, renommés sur tous les rivages pour leur habileté et leur audace intrépide, rapportaient incessamment aux pieds de leur souveraine les hommages des princes étrangers et les dépouilles du monde. Cependant son cœur n'était pas satisfait, parce qu'elle avait mis son orgueil et sa joie dans des objets qui ne sont que néant. Le dégoût qu'elle éprouvait souvent à la vue de toutes ses richesses la plongeait dans une sombre mélancolie. Elle accablait alors les officiers de sa maison des reproches les plus injurieux, faisait frapper durement ses serviteurs, en les appelant des esclaves rebelles, et, si des malheureux en haillons venaient à implorer sa compassion, ce spectacle d'une misère qui contrastait si fort avec son opulence la transportait de fureur, et elle vomissait contre le ciel mille imprécations.

Or, un jour que le cœur de la dame était dévoré d'un plus grand ennui que de coutume, elle fit mander au palais le capitaine de ses vaisseaux, et lui parla ainsi :

— Mon âme est triste sur la vanité de ce que les

hommes appellent la richesse et la grandeur ; ce qui me séduisait autrefois ne peut plus attirer mes yeux, et les biens les plus délectables n'ont plus désormais pour moi aucun charme. C'est pourquoi je veux que tu mettes sur-le-champ à la voile le plus grand de mes navires, et que tu m'ailles chercher ce qu'il y a de plus précieux et de plus beau dans le monde entier.

L'homme de mer fut fort troublé de ce discours, car il avait un esprit sensé, et, s'il obéissait avec promptitude, il voulait aussi des instructions précises. Il pria donc la noble dame de lui manifester plus ouvertement son désir.

— Sans cela, ajouta-t-il, votre serviteur sera dans une mortelle inquiétude de ne pas choisir la chose même que vous demandez, mais d'en prendre une autre à la place.

A ces mots, la dame entra dans une grande colère, et, après avoir maudit l'ignorance des hommes, elle signifia durement au capitaine de sortir sur l'heure et de se préparer à tenir la mer.

Le capitaine, ayant donc quitté le palais, appareilla sans tarder ; mais il ne savait de quel côté diriger sa course, ni comment exécuter l'ordre étrange qu'il avait reçu. Tout à coup il pensa en lui-même :

— Voici ce que je ferai : je chargerai mon vaisseau du plus pur froment que je pourrai trouver, et je le lui amènerai ; en effet, qu'y a-t-il de plus précieux que ce don de la Providence, qui est l'aliment de tous les hommes et la condition même de leur existence ? D'ailleurs, la noble dame a pris en dégoût ses trésors, et elle aura plus de joie de cet utile produit que de toutes les magnificences des pays de l'aurore.




La dame et le capitaine.

Ayant ainsi arrêté son projet, il reprit un peu de courage, et ordonna à ses gens de cingler vers la mer de l'Est (1), en leur annonçant qu'il voulait débarquer à Dantzig.

Arrivé dans ce port, il fit partout publier à son de trompe que quiconque aurait à lui offrir les blés les plus rares, non-seulement trouverait à son bord des prix très-élevés, mais qu'il recevrait même de riches présents par surcroît. Ce bruit s'étant bientôt répandu dans le pays, et jusque dans les provinces voisines, on lui amena, en quelques jours, une telle quantité de ces blés, qu'il put, en effet, charger son navire du plus beau froment que l'on eût jamais vu. Cela fait, il leva l'ancre et reprit le chemin de sa patrie, s'applaudissant du succès de son entreprise, mais toujours inquiet au sujet de l'accueil qui lui serait fait à son retour.

Cependant la riche dame ne pouvait triompher de l'ennui qui la consumait. Un jour qu'elle se tenait à l'une des fenêtres de son palais et que ses yeux erraient sur la

(1) Les Allemands appellent la mer Baltique *Ostsee*.

vaste mer, elle découvrit à l'horizon la voile d'un grand navire. Bientôt après elle reconnut le vaisseau du capitaine, et, comme elle croyait celui-ci parti pour une longue traversée, elle fut fort irritée de son prompt retour, et dépêcha un de ses gens pour le lui amener, dès qu'il serait entré dans le port.

Le loyal commandant, ayant reçu ce message, se hâta de se rendre au palais. Lorsqu'il parut devant la dame :

— Expliquez-moi, messire, lui dit-elle, comment je vous vois en ces lieux quand je vous croyais au pays de Golconde, occupé à recueillir pour moi l'ivoire éclatant ou les perles fines, ou toute autre magnificence des contrées du soleil. Auriez-vous fait, sur une terre plus rapprochée, quelque merveilleuse découverte qui vous aurait dispensé d'un plus long voyage? Apprenez-moi donc quel est ce trésor dont vous avez été si impatient de me faire jouir.

Hésitant et troublé, car, à ce discours, il comprenait déjà combien il s'était trompé dans son dessein, le capitaine répondit :



La dame et les messagers de malheur.

— Très-puissante dame, votre serviteur n'a pas cru indigne de votre gloire de vous amener une charge du froment le plus rare que la terre ait jamais produit!...

— Qu'entends-je ! interrompit-elle brusquement, est-ce ainsi que vous vous jouez de moi? Mes palais sont bâtis de marbre et de porphyre ; je foule l'or sous mes pieds, comme une vile poussière, et c'est à moi que vous osez faire ce ridicule hommage!

— Pardon, noble patronne, répliqua le capitaine, est-ce donc chose si méprisable que ce pain quotidien...

— Tais-toi! s'écria-t-elle avec emportement; et pour que tu saches de quel prix est pour moi ta prétendue richesse, je veux que tu ailles sur-le-champ la précipiter au fond de la mer. Je descends moi-même au port de ce pas; aie soin que toutes choses s'accomplissent selon ma volonté!

Le capitaine, étant sorti du palais, ne pouvait se résoudre à exécuter un ordre dans lequel il voyait le plus coupable mépris des dons de Dieu. Obéissant donc à une inspiration de son cœur, il fit appeler à la hâte, à l'endroit du rivage où stationnait le navire, tout ce qu'il y avait dans la ville d'indigents et de malheureux, dans

l'espérance que ce triste spectacle toucherait de pitié la dame et la ferait changer de résolution. Au moment où les derniers de ces infortunés arrivaient sur la plage, on la vit venir elle-même, fièrement assise sur un char traîné par quatre chevaux d'une blancheur éclatante et dont tout le harnais étincelait d'or et de pierreries. A l'aspect de la multitude qui couvrait le port :

— Que me veut, s'écria-t-elle, cette plèbe insolente, et qui donc lui apprend à me suivre et à m'importuner partout? Arrière ! que je voie comment je vais être obéie !

Alors toute la troupe affamée se jeta à genoux des deux côtés de son char ; quelques-uns saisissaient les plis flottants de sa robe de pourpre, qu'ils arrosaient de leurs larmes ; d'autres, dans l'excès de leur désespoir, allaient jusqu'à se précipiter aux pieds des chevaux, qu'ils tenaient embrassés d'un air lamentable ; on voyait des vieillards accablés par l'âge et les infirmités, de pauvres femmes qui n'avaient pour se couvrir que des vêtements en lambeaux, et qui portaient à leur sein des enfants exténués de besoin ; et ces vieillards, ces enfants et ces femmes élevaient à la fois leurs mains suppliantes vers la riche dame, la conjurant, au nom du ciel, d'avoir pitié de leur détresse et de leur faire distribuer cette abondante provision de blé qui les empêcherait de mourir, au lieu de permettre qu'elle fût inutilement engloutie par les flots de la mer. Mais elle, détournant ses regards avec mépris, et s'adressant aux gens du navire :

— A la mer ! toute la charge à la mer ! et périsse à jamais ma gloire, plutôt que mes entrailles s'émeuvent sur de tels misérables !

A ces mots, les hommes de l'équipage se mettent en devoir d'obéir, et le vaisseau commence à s'incliner peu à peu sur l'abîme. Un morne silence régnait parmi la foule. Mais, lorsqu'on vit cette moisson dorée s'écouler par torrents et tomber à grand bruit dans les eaux, un cri de désespoir s'éleva de toutes parts et des milliers de bras s'agitèrent, comme pour appeler les foudres de la vengeance divine sur cet horrible attentat; et le capitaine, ne pouvant plus contenir son indignation, laissa échapper ces paroles menaçantes :

— Non, s'il est vrai que le ciel châtie l'insolence des méchants, il ne saurait souffrir plus longtemps un tel excès de malice. Malheur à toi, femme impie ! car voici que le jour de Dieu est proche et le moment va venir où tu souhaiteras de pouvoir ramasser, pour apaiser ta faim, quelques grains de cette précieuse semence, que tu dissipes maintenant avec tant de folie !

Tout le peuple applaudit à ce discours par une acclamation terrible, qui fit retentir tout le rivage. Outrée de colère, la maudite s'élance de son siége, et debout, les yeux hagards et la bouche écumante :

— Quoi ! s'écrie-t-elle avec un rire cruel, je pourrais devenir semblable à l'un de ces mendiants qui me font horreur ! Écoute, ô peuple, ce sort sera le mien, quand mes yeux reverront cet anneau, qui va disparaître pour l'éternité dans les vagues profondes !

En disant ces mots, elle arracha violemment de son doigt une bague d'or, enrichie de diamants d'un grand prix, et la lança de toutes ses forces dans la mer; puis, ayant ordonné à ses serviteurs de la ramener promptement au palais, elle disparut, longtemps poursuivie par la foule qui l'accablait de ses malédictions.

Or, quelques jours après que ces choses s'étaient passées, il arriva que l'une des servantes de la riche dame alla au marché, pour acheter des provisions. Comme elle examinait tous les objets, elle aperçut dans les paniers d'un pêcheur un saumon de belle apparence, et parce que ce poisson était le mets favori de sa maîtresse, elle l'acheta, dans l'intention de lui en préparer un régal. Aussitôt qu'elle fut de retour au palais, elle voulut se hâter d'accommoder le poisson; mais lorsqu'elle l'ouvrit pour le vider, quelle fut sa surprise de voir briller au milieu de ses entrailles un anneau d'or enchâssé de pierreries. Elle considéra quelque temps avec curiosité cette merveille; puis, courant à sa maîtresse, elle lui dit, en lui montrant la bague :

— Le ciel m'est témoin que je n'ai pas dérobé ce joyau, mais que je viens à l'instant de le trouver dans le ventre d'un poisson que je voulais vous servir à dîner.

Dès qu'elle entendit ces paroles, la dame fut saisie d'un grand trouble ; mais, quand elle eut examiné l'anneau, et qu'elle le reconnut pour celui qu'elle avait jeté quelques jours auparavant dans la mer, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et tous ses membres tremblèrent ; car elle se souvenait de la menace du capitaine et de ce qu'elle avait dit elle-même, et le remords et l'effroi, pénétrant à la fois dans son âme, venaient de sonner pour elle l'heure du divin châtiment.

Et, dans le même instant, un messager entra, couvert de poussière. Il pouvait à peine marcher, tant il était accablé de fatigue; la crainte et l'abattement se lisaient sur tous ses traits. Il parla ainsi, les regards attachés à la terre :

— Un grand désastre est arrivé. La flotte que vous aviez envoyée en Orient, et qui revenait chargée des trésors de l'Inde et de la Perse, a été assaillie par une violente tempête, en vue des côtes d'Afrique. Vingt jours et vingt nuits, la vie de vos matelots et la fortune qu'ils avaient amassée ont été suspendues entre le ciel et les abîmes, jusqu'à ce qu'un dernier choc de la tourmente anéantît tous les bâtiments. La flotte qui faisait l'admiration des peuples maritimes a été engloutie ; cette reine de la mer n'est plus. Avec elle ont péri toutes les richesses dont elle était si fière, les bois précieux, l'or et la topaze, les perles de Taprobane et d'Ophir. Seul, jeté sur le rivage avec un débris de mon navire, auquel je m'étais attaché sans espoir, j'ai pu me sauver de la ruine commune. Le capitaine d'un vaisseau génois m'a recueilli par pitié, et ce n'est qu'après avoir échappé à mille dangers que je suis arrivé ici, pour vous apprendre la nouvelle de ce terrible naufrage.

Comme il parlait encore, on vit apparaître à l'entrée de la salle une figure pâle comme celle d'un fantôme. De larges taches d'un sang noir et desséché étaient éparses sur ses vêtements en désordre ; ses joues étaient sillonnées de chaque côté de profondes cicatrices.

— Malheur ! trois fois malheur ! s'écria le nouveau venu avec un accent désespéré, les douze vaisseaux de charge que nous ramenions d'Afrique, et qui portaient en épices et autres marchandises une fortune immense, ont été attaqués par les Maures. La lutte a été longue et acharnée. Le cimeterre et l'épée ont fait assaut de promptitude et de fureur. Le sang ruisselait comme l'eau sur les ponts ébranlés. Enfin les infidèles ont vaincu par le nombre. Les navires ont été pris et pillés par ces pirates. La plus grande partie des matelots a péri dans la mêlée ; les autres ont été traînés en esclavage. Je me suis enfui à la faveur de la nuit, et, après avoir longtemps erré dans des lieux sauvages, j'ai trouvé un refuge dans un bâtiment de commerce, qui avait été forcé de relâcher à la côte. Maudit soit le sort qui me condamne à vivre, après avoir été témoin d'une telle catastrophe !

Au moment où il achevait ce discours, on annonça le grand officier du palais. Celui-ci ayant été introduit, et la dame ayant aussitôt remarqué son air consterné :

— Parle vite, lui dit-elle d'une voix altérée ; car il en est de l'énergie d'une âme virile comme d'un câble trop fortement tendu, qui se brise à la longue, parce qu'il n'a plus de résistance.

Et l'intendant parla en ces termes :

— La malédiction est entrée par toutes les portes à la fois. Trois maisons de riche négoce, les plus florissantes de Stavore, viennent de succomber à une irrémédiable perte. La moitié de votre fortune, qui était impliquée dans leur trafic et qui s'était multipliée avec leur opulence, périt d'un seul coup dans leur ruine. Il m'est dur de vous apporter ce funeste message.

Ayant dit ces paroles, il s'inclina et sortit. Alors la dame fit un signe et ses serviteurs sortirent aussi. Et elle resta longtemps seule, plongée dans une morne stupeur, et comme anéantie sous le bras vengeur qui venait de la frapper.

Ainsi fut accomplie la prédiction du capitaine des navires. La femme au cœur impitoyable avait vu s'écrouler en un jour le brillant édifice de sa prospérité. A partir de ce moment, tous les revers semblèrent s'accumuler sur sa tête, et elle tomba bientôt dans le plus profond dénûment. Celle qui, dans son orgueil, avait rêvé de se faire rendre les honneurs suprêmes, et qui écrasait les malheureux sous le poids de son insolence, se vit, à son tour, réduite à toutes les horreurs de la pauvreté et condamnée au tourment de la faim. Errant de porte en porte pour mendier le pain de l'indigence, elle n'obtint pas même la pitié que l'on accorde aux derniers des misérables ; car ceux qui avaient été autrefois ses victimes se vengeaient maintenant par l'injure de ses mépris et de ses violences. Ainsi persécutée par un grand nombre et abandonnée de tous, elle languit quelque temps, en proie à un sombre chagrin, et mourut enfin de désespoir.

Cependant les habitants de Stavore ne profitèrent point du châtiment exemplaire qu'ils avaient eu sous les yeux, et leur méchanceté s'accrut d'année en année. C'est pourquoi ils ne tardèrent pas à éprouver eux-mêmes les effets de la colère du ciel. Pendant une nuit de tempête, un bruit sourd se fit entendre tout à coup, comme celui des grandes eaux qui se déchaînent. La mer s'était soulevée dans son lit et accourait en mugissant vers la ville. Plus des trois quarts des habitants périrent dans l'inondation. Depuis ce temps-là, cette triste cité ne fut plus que l'ombre d'elle-même, et elle n'a jamais pu recouvrer son ancienne splendeur. A l'endroit où avait été répandue la charge du navire, on voit croître, chaque année, une plante inconnue, et qui ne se trouve nulle part qu'en ce lieu. Sa tige est mince et haute, et elle produit un épi semblable à l'épi du froment, mais qui ne donne pas de grain. Le banc de sable sur lequel verdit cette herbe stérile s'étend le long de la côte de Stavore, et on l'appelle encore aujourd'hui *la plage de la Dame maudite.*

LÉON DE BESSY.

---

# DESTRUCTION DE LA MACHINE DE MARLY (1).

On vient de détruire la célèbre machine de Marly, qui passait pour une des merveilles du siècle de Louis XIV.

Cet événement aurait fait sensation en Europe il y a cinquante ans, avant la propagation générale de la vapeur, et il affligera certes les vieillards habitués à considérer l'œuvre de Rennequin Sualem comme le dernier mot de la science hydraulique (2).

Toute la génération de nos pères allait en pèlerinage admirer les roues colossales, les monstrueux pilotis, les engrenages mugissants de l'ingénieur liégeois ; et nous-mêmes, enfants du dix-neuvième siècle, quand nous visitions les sites charmants de Bougival et de Lucienne, nous croyions n'avoir rien vu tant qu'on ne nous avait pas montré la machine de Marly.

— Où est la machine ? demandent et demanderont longtemps encore les promeneurs de ce paradis terrestre, dont elle était le monument pittoresque et dont elle restera le souvenir impérissable.

Et le cicerone répond et répondra désormais :

— La machine n'existe plus ; elle s'était faite si vieille qu'elle n'était plus bonne à rien ; elle ne battait que d'une roue depuis longtemps ; elle jetait des cris de détresse pour monter un filet d'eau ; elle ne servait qu'à encombrer la Seine, dont elle barrait le cours à la navigation. Bref, la vapeur, sa jeune rivale, l'a détrônée et remplacée. Voici la pompe à feu de soixante-quatre chevaux (1) qui pousse l'eau vers l'aqueduc de Louis XIV, et la turbine simple et ingénieuse substituée à l'appareil compliqué de Rennequin. Le fleuve a retrouvé un lit profond et sûr, grâce à cette belle écluse, imitée de celle de la Monnaie de Paris, chef-d'œuvre de M. Poirée, l'ingénieur en chef, et gouvernée par l'œil intelligent et la main savante de

(1) Voyez l'histoire de cette machine, t. XV, p. 57.

(2) Nous disons Rennequin Sualem et non pas le baron de Ville, comme on disait sous Louis XIV et sous ses successeurs. Voici la véritable histoire de ce Raton et de ce Bertrand de la mécanique. Rennequin fut l'inventeur positif et M. de Ville fut l'inventeur officiel. Le premier traçait le plan du grand ouvrage dans une pauvre maison de Bougival, et le second le montrait comme sien au roi-soleil dans les salons dorés de Versailles et de Marly.

Le subalterne se taisait de peur de perdre la place qui le faisait vivre, et le chef montait chaque jour en faveur, grâce aux merveilles exécutées par son commis. Lorsqu'on inaugura la machine, Louis XIV et sa cour se placèrent au sommet de la plus haute tour des aqueducs, à cinq ou six cents pieds au-dessus du niveau de la Seine. A un signal donné par Sa Majesté et communiqué à Bougival, les quatorze roues géantes se mirent en mouvement, et l'eau arriva jaillissante et limpide, à travers les longs tuyaux de fer, jusque dans le bassin de granit, aux pieds du roi, qui ne savait pas attendre. Le baron de Ville était là, faisant la roue avec son plumage d'emprunt. Les courtisans le portèrent en triomphe. Louis XIV le combla de titres, d'honneurs et d'argent ; — et son carrosse faillit écraser un pauvre diable perdu dans la foule au bas de la tour. Ce pauvre diable était Rennequin Sualem, — qui devint fou, selon quelques-uns, et finit dans la misère, selon la plupart. La France et l'histoire l'ont vengé depuis de leur mieux, en donnant son nom au quai de la machine de Marly.

(1) Commencée en 1812 et achevée en 1826 par MM. Cécile et Martin.

M. Dufrayer, directeur des travaux hydrauliques de Saint-Germain et de Marly.

Historien de toutes les gloires et conservateur de tous les monuments, le *Musée des Familles* n'a pas voulu que la machine de Marly disparût complétement et irrévocablement de ce monde. Il a fait dessiner son portrait à sa dernière heure, avec la scrupuleuse exactitude de la photographie. Le soleil de Louis XIV avait créé d'un regard ce moulin à eau gigantesque; le soleil du bon Dieu en a retracé d'un rayon les débris curieux et vénérables.

Rappelons à ce sujet que la machine de Marly, dont l'établissement et l'entretien avaient absorbé douze millions, est l'objet d'une erreur populaire, accréditée aux mauvais jours de la première république. On a dit et on répète, et beaucoup croient encore que Louis XIV avait fait cette folie et que ses successeurs l'avaient continuée,




Vue de la machine de Marly avant sa destruction. Dessin de M. A. de Bar.

pour alimenter les bassins et les jets d'eau des parcs de Versailles et de Marly-le-Roi. Ce reproche a été jeté violemment à la tête de Louis XVI par les régicides de 1793. Or, rien n'est plus faux ni plus injuste qu'une telle assertion. Le premier but et le principal objet de la machine de Marly ont été et n'ont pas cessé d'être de fournir l'eau de la Seine aux habitants de Marly et de Versailles, dont les fontaines, les lavoirs, les bains, les carafes, etc., sont toujours les véritables aboutissants de l'aqueduc du grand roi. Le palais de celui-ci ne lui a jamais rien ou presque rien emprunté, et les pièces d'eau de Marly, après s'être joué avec le trésor liquide, le distribuaient paternellement aux sujets de Sa Majesté.

Vous pouvez en croire un témoin qui arrose encore aujourd'hui son gosier... et son jardin avec l'eau de Louis XIV.

PITRE-CHEVALIER.

# LÉGENDES HISTORIQUES.

## LA DAME AU CYGNE. — ORIGINE DU DUCHÉ DE BRABANT.




Karl chez le barbier romain.

### I. — KARL LE BANNI.

C'était par une des plus enivrantes soirées du beau climat de la Grèce. Une brise délicieuse ridait à peine le sombre azur du golfe de Cirrha, et Phœbé, la pâle chasseresse, s'élevait lentement à l'horizon sur son char d'ar-

gent. Le bruit joyeux d'une fête retentissait à Corinthe, dans la maison de Lucius Julius, proconsul d'Achaïe. Les nombreux esclaves du logis allaient et venaient avec un empressement plein d'allégresse. C'est qu'en effet, ce jour-là, le proconsul mariait ses deux filles, Julie et Germaine. La première était fille d'Aurélie et sœur d'un jeune homme qui venait de quitter la prétexte, et qui bientôt allait conquérir une large place dans l'histoire du monde, sous le nom de Jules-César. Quant à Germaine, plus jeune que Julie, elle était née d'une mère arcadienne. Or, voici dans quelles circonstances s'accomplissait ce double mariage.

Rome atteignait déjà l'apogée de sa grandeur; sa domination s'étendait sur presque tout l'univers connu. Seuls, les Germains la bravaient au fond de leurs forêts impénétrables, et la Gaule chevelue ne soupçonnait pas encore que César grandissait pour l'asservir.

A cette époque, s'il faut en croire le vieil historien Jehan Le Maire de Belges, régnait au Nord, sur la puissante ville de Tongres, un prince d'origine germanique, appelé Godefrid. Il n'avait qu'un fils, nommé Karl; mais cet unique héritier de son pouvoir, emporté par un caractère violent et indomptable, semblait se complaire à empoisonner les derniers jours de sa vie. Averti de ses excès par des plaintes continuelles, sans cesse il se voyait contraint de le réprimander avec la plus juste rigueur, et souvent même il le menaça de l'exiler du royaume, s'il persistait dans ses scandaleux déportements. Karl, encouragé par de lâches flatteurs, ne tint compte ni des reproches ni des menaces de son père. Son audace devint telle, qu'un jour, en présence du peuple tout entier, il s'oublia jusqu'à frapper au visage l'ami d'enfance du vieux roi, son ministre et son conseiller, le fidèle Otto, qu'avaient révolté de nouveaux attentats commis par le jeune prince, et qui s'était cru en droit d'invoquer contre lui l'impartiale sévérité des lois. Furieux de cet outrage, qui lui était en quelque sorte personnel, Godefrid bannit le coupable de la ville et du territoire de Tongres, en lui défendant, sous peine de mort, de jamais reparaître à ses yeux. Karl était trop fier pour solliciter un pardon que peut-être il aurait obtenu, malgré l'indignité de sa conduite; il partit donc à l'instant même.

Dès qu'il eut franchi les frontières natales, dès que les hautes forêts de son pays se furent effacées à ses regards dans une brume lointaine, de tristes et sérieuses réflexions arrivèrent en foule à l'esprit plus calme du jeune Tongrois. Que faire? où aller maintenant? Par bonheur, il se rappela qu'il avait à Rome un oncle, nommé Cloadic, retenu comme otage à la suite d'un traité de paix conclu depuis quelques années entre ses compatriotes et les Romains. Karl résolut d'aller le rejoindre et de lui demander un asile, en même temps que des conseils sur ce qu'il avait à faire dans une situation aussi critique. Après bien des fatigues, bien des dangers de toute nature, un soir enfin, le malheureux banni respira : la ville éternelle était là, devant lui, trônant avec majesté sur les sept collines. Il suivit la voie Appienne et arriva bientôt sur le Forum. Mais comment rencontrer son oncle dans cet immense labyrinthe où s'agitaient tant de milliers d'hommes? Une heureuse inspiration le conduisit alors dans la boutique d'un barbier; il n'y avait pas, à cette époque, d'autre bureau de renseignements. Là, tandis qu'on le débarrassait de sa longue et inculte chevelure germanique, il apprit que Cloadic était devenu, pendant son séjour à Rome, l'hôte et l'ami du patricien Lucius Julius. Karl se fit indiquer la demeure du noble Romain; il y trouva son oncle, qui le reconnut sans peine, et dont il reçut l'accueil le plus cordial. Étonné toutefois de ce long voyage entrepris par son neveu, Cloadic en désira connaître les motifs; le jeune homme aussitôt lui raconta franchement sa déplorable aventure, l'exil qui en avait été la suite, les périls et les souffrances qui l'avaient assailli sur la route : expiation déjà bien cruelle, et qui pourtant n'était qu'un prélude, comme nous le verrons plus tard. Dès qu'on eut fait savoir à Julius que l'étranger était le neveu de son hôte :

— C'est un enfant de plus dans la famille, dit-il en serrant la main de Cloadic et celle de Karl.

Il lui ouvrit sa maison avec une hospitalité digne des plus beaux temps de la République, le traita comme son propre fils César, et lui fit donner une véritable éducation de patricien. Journellement en relation avec les principaux jeunes gens de la noblesse romaine, Karl ne tarda pas à se lier avec la plupart d'entre eux, et devint notamment l'inséparable ami d'un jeune patricien de son âge, nommé Cnéius Octavius.

Sur ces entrefaites, le vieux Cloadic tomba dangereusement malade; son âge avancé, les infirmités qui sont d'ordinaire le triste lot de la vieillesse, le regret de son pays, dont il se voyait séparé depuis si longtemps, tout concourut à empirer sa position alarmante. En vain les soins les plus touchants lui furent-ils prodigués dans la maison de son hôte, en vain les plus habiles médecins de Rome furent-ils appelés au secours du moribond; Cloadic, épuisé, sentit bientôt que sa dernière heure était venue. A l'approche du moment fatal, il fit éloigner tout le monde, et ne garda près de son lit de mort que son neveu Karl et son vieil ami Julius.

— O mon hôte, dit alors le barbare au patricien, je te confie en mourant le fils de mon frère; ne l'abandonne pas, sois pour lui ce que tu as été pour moi, et je mourrai tranquille.

Puis, tournant vers le jeune homme ses regards presque éteints :

— Karl, ajouta-t-il avec une gravité solennelle, plus heureux que toi, je touche au terme de mon exil; je vais retrouver, au pays inconnu, les âmes de nos aïeux, et le sein d'Hertha, la grande mère, va m'engendrer à une vie nouvelle. Jusqu'à présent, je n'ai pas voulu t'adresser de reproches, je n'ai pas cru nécessaire d'aggraver ton repentir; mais un mourant n'a plus de considérations à garder, et, dans ce moment-ci, mon seul devoir envers toi, c'est la franchise. Par l'indigne extravagance de ta conduite, tu as forcé ton vieux père à se séparer de son unique enfant... Karl! tu as été bien coupable, et voici l'instant de l'expiation. Lucius Julius, notre hôte et notre meilleur ami, va partir, sous peu de jours, pour le Péloponèse, à la tête d'une légion qui doit faire partie de l'expédition contre Mithridate : pars avec lui, fais sentir aux ennemis de Rome cette fougue indomptable qui t'a perdu, couvre-toi de gloire, et reviens ensuite t'incliner devant les lois de ton pays et la justice de ton père. Ton père et ton pays te pardonneront, j'en suis sûr, quand l'enfant se sera fait homme, et que par toi le nom révéré des ancêtres sera devenu plus grand encore parmi les nations.

Karl jura, par tous les dieux de la patrie germaine, d'accomplir fidèlement le dernier vœu de son oncle. Une joie céleste se répandit aussitôt sur les traits du vieillard :

— Je puis mourir, murmura-t-il.

Et, pressant d'une main tremblante les mains de Karl et de Julius, il s'endormit paisiblement du suprême sommeil.

Le jeune exilé tint loyalement la parole que le vénérable Cloadic emportait de lui dans sa tombe. Après avoir fait les plus tendres adieux à son cher Octavius, qu'il n'espérait plus revoir, il partit avec Julius et se distingua tellement par sa bravoure, qu'il fut créé chevalier romain, sous le nom de Flavius-Domitius Cimber. Cependant, la guerre contre Mithridate fut interrompue par la sanglante rivalité de Sylla et de Marius. Vainqueur dans la lutte, Sylla remplit Rome de proscriptions et de massacres. Parmi ceux qui tentèrent de s'y soustraire par la fuite, se trouva précisément Octavius, qui vint se réfugier à Corinthe, chez l'ancien ami de sa famille, Julius, devenu, dans l'intervalle, proconsul d'Achaïe. Caché dans cette retraite, où il avait retrouvé son fidèle Karl, que maintenant tout le monde appelait Cimber, le proscrit put y attendre, sans trop d'impatience, des jours plus heureux, qui ne devaient pas tarder à luire. Bientôt, en effet, l'abdication de Sylla rendit à leurs foyers tous ceux qu'en avait bannis son redoutable arbitraire. Octavius résolut de retourner à sa somptueuse maison du mont Palatin; mais avant de quitter Corinthe, il pria son hôte de lui donner en mariage l'aînée de ses deux filles, nommée Julie; et comme il voulait associer Karl à tout le bonheur que lui promettait l'avenir, il demanda pour le vaillant Cimber la main de Germaine. Julius, qui depuis longtemps rêvait cette double alliance, consentit de grand cœur à l'accomplir. Et voilà pourquoi nous avons dit, au commencement de ce chapitre, qu'une fête se célébrait dans la maison du proconsul: fête mélangée de tristesse, car, le lendemain, Octavius et sa jeune femme s'embarquaient sur un navire qui devait les conduire en Italie.

## II. — OTTO.

La salle du festin ne comptait qu'un assez petit nombre de convives. Julius, de concert avec ses deux gendres, n'avait réuni, comme témoins de cette grave solennité de famille, que les plus anciens et les plus dévoués des amis qu'il possédait à Corinthe. Placé près de Germaine, en face de son beau-frère Octavius et de sa belle-sœur Julie, Karl, ou, si vous le préférez, Cimber, parlait de sa patrie du Nord, de ses mœurs primitives, de ses antiques légendes; et ses récits captivaient au plus haut degré l'attention des Romains et des Grecs qui les écoutaient. En ce moment, Davus, le plus vieil esclave de la maison, entra dans la salle, et s'approchant du narrateur:

— Maître, lui dit-il, un étranger, un homme de ton pays est là, qui te supplie de venir lui parler à l'instant même.

— Un compatriote de mon gendre Cimber! s'écria Julius, un compatriote de mon hôte Cloadic, que je n'oublierai jamais! Par Jupiter hospitalier! qu'il ne reste pas ainsi, debout sur le seuil de ma porte; qu'il entre, qu'il vienne à côté de nous prendre part au banquet nuptial.

Cependant une vive émotion s'était manifestée sur le visage de Cimber: il allait donc enfin recevoir des nouvelles de son père et de sa patrie! Davus introduisit l'étranger. C'était un homme de haute taille, quoique un peu courbé par l'âge; une chevelure, blanche comme la neige flottait sur son manteau de voyageur; à ses yeux bleus, à ses longues braies, on reconnaissait un Germain.

— Otto! mon vieil ami, c'est toi! lui dit Cimber, qui se leva rapidement et courut l'embrasser avec effusion.

Puis, tournant vers son beau-père étonné sa franche et mâle figure, illuminée par un rayon de joie intime:

— Voilà l'homme que, dans ma folle jeunesse, j'ai si lâchement outragé; c'est pour lui que mon père m'a condamné à un si juste exil. Par les dieux immortels! Julius, je ne me remettrai pas à table auprès de tes convives, avant d'avoir imploré devant vous tous un pardon que cependant je sais bien ne pas mériter encore. Mon ami, mon père, continua-t-il en s'inclinant vers le vieillard avec une magnanime humilité, ne sois pas insensible à mon profond repentir; si les souffrances de l'exil, si les travaux et les dangers auxquels je me suis condamné moi-même ne suffisent pas à racheter mon crime... parle! que faut-il faire? Nulle expiation ne me semblera trop rigoureuse.

— O mon fils! répondit le vieux Germain d'une voix pleine de larmes, cher enfant que j'ai vu naître et grandir, ne parlons plus de cela; j'ai tout oublié depuis longtemps, et d'ailleurs je suis trop heureux de te revoir. J'ai tant de choses à te dire!

— Avant tout, mon hôte, interrompit Julius, il faut que tu prennes place au milieu de nous, à notre festin de famille. Fidèle, j'en suis sûr, aux lois de l'antique hospitalité, celui que comme moi tu appelles ton fils refusera de t'entendre jusqu'à ce que tu aies réparé tes forces.

On fit asseoir Otto près de Cimber. A la fin du repas, le jeune homme dit au vieillard:

— Maintenant, mon père, tu peux parler sans crainte, et comme si nous étions seul à seul. Tu n'as autour de toi que ma seconde famille et mes amis les plus chers; ici je n'ai de secrets pour personne.

— Tant mieux! répondit gravement Otto; car alors je puis être franc et libre dans mon langage, comme on l'est toujours, là-bas, au sein de notre vieille Germanie. Sache donc qu'un messager de ton oncle Cloadic, un homme du pays, qui l'avait fidèlement accompagné dans son exil, et à qui le noble vieillard avait recommandé de retourner à Tongres aussitôt après sa mort, est venu nous apprendre en même temps, à ton père et à moi, ce douloureux événement, ton séjour à Rome et ton prochain départ pour l'Achaïe. Godefrid, qui s'est consumé dans un morne chagrin depuis ton absence, et dont la santé décline de jour en jour, n'a pas voulu mourir avant d'avoir embrassé son fils et de lui avoir pardonné sa faute. Il s'est donc adressé à moi, comme au plus sûr de ses amis; il m'a prié de mettre en oubli ta conduite à mon égard, promesse que je n'ai pas eu de peine à lui faire, et de partir incontinent à ta recherche, en me faisant jurer, par tous nos dieux, de ne pas revenir sans toi. J'ai obéi; je me suis mis en route, malgré ma débile vieillesse; j'ai laissé bien loin derrière moi mon pays et ma famille, et, seul, j'ai parcouru péniblement des contrées qui m'étaient inconnues de mœurs et de langage. Mais enfin, grâce aux dieux! je suis arrivé sain et sauf, et j'ai pu remplir la première partie de ma mission. Oui, je te retrouve plus beau, plus brave que jamais, et je suis fier de la gloire que tu as acquise en combattant comme un digne enfant de Tuiscon, comme un vrai fils de roi! Maintenant, Karl, écoute-moi bien: si tu veux te rendre à l'appel de ton vieux père qui se meurt, si tu penses comme moi que ton retour peut lui redonner la vie, dès demain nous partirons ensemble; si tu lui préfères, au contraire, tes nouveaux amis, ta nouvelle famille et ta nouvelle patrie, moi, de mon côté, je serai fidèle à mon serment; je ne retournerai pas à Tongres sans toi; je resterai, pour partager avec le fils la malédiction du père. Où tu seras, je serai; je te suivrai partout, comme ta conscience vivante; renonçant à mon pays, à ma lan-

gue et à mes dieux, je me ferai Romain à ton exemple... et que le ciel nous pardonne !

Quand le vieux Germain eut fini de parler, un long silence de stupeur plana sur les convives. Cimber, accablé, demeura quelque temps le front dans ses mains. Mais, tout à coup, relevant la tête :

— Otto! proféra-t-il d'une voix ferme, nous partirons ensemble. Je ne suis plus le chevalier romain Flavius Domitius Cimber : je suis Karl, fils de Godefrid le Tongrois !

Puis, s'adressant à sa jeune épouse :

— Germaine, lui dit-il avec émotion, j'espérais près de toi couler mes jours heureux au milieu de ton peuple; les dieux en ont décidé autrement. Tout se tait, quand le devoir parle. Vous autres Romains, vous devez le savoir; vos pères vous l'ont appris autrefois. Cependant, je vais t'ouvrir mon cœur : si tu veux me suivre, si tu ne crains pas d'abandonner pour moi ton père et ta patrie, oh ! je te le jure, il n'y aura jamais dans ma vie tout entière assez de reconnaissance pour m'acquitter envers toi. Si tu redoutes d'échanger contre un ciel brumeux ton beau ciel de la Grèce, et de quitter à jamais tes frères civilisés pour une nation qu'ils appellent barbare... tu es libre. Oublie, dès à présent, le pauvre étranger qui ne t'oubliera jamais. Assez de jeunes patriciens, aspirant à l'honneur d'entrer dans ta famille, sauront te délivrer d'un importun souvenir.

—Karl! répondit avec fermeté la jeune Romaine, si tu n'es plus Cimber, tu es toujours mon époux. Je suis ta femme, c'est-à-dire à mes yeux ta compagne pour la vie. Désormais, ton peuple sera mon peuple; ta famille sera la mienne; c'est mon devoir, et plus tard, je l'espère, ce sera mon bonheur.

— O Germaine ! s'écria Karl en lui tendant la main, sois bénie pour ces douces paroles! Tu es une noble et courageuse femme. J'accepte ton dévouement, parce que je me sens capable d'y répondre un jour.

Julius, qui les regardait tous deux avec anxiété, baissa la tête sans prononcer une parole. En consultant son cœur de père, il n'y trouvait ni le droit ni la force de s'opposer à la résolution de sa fille, devenue l'épouse de Karl. Seulement, quand il vint à penser que le lendemain il allait se voir abandonné dans sa vaste maison, isolé de ce qu'il avait de plus cher au monde, et, pour ainsi dire, orphelin de tous ses enfants, une larme, rapidement dévorée, brilla dans les yeux de l'austère proconsul... Il avait pleuré, peut-être, pour la première fois de sa vie!

### III. — LE VAL DES CYGNES.

Dès que l'aurore du jour suivant éclaira les hauteurs de l'Acrocorinthe, après de touchants adieux adressés à Julius, le navire liburnien qui devait emmener Octavius, Julie et César, reçut avec eux Otto, Karl et Germaine. Les voyageurs traversèrent heureusement le golfe de Cirrha, la mer Ionienne, la tumultueuse Adriatique, et débarquèrent enfin sur une côte de la Vénétie, non loin des lagunes où plus tard, comme Vénus, naquit du sein des flots Venise la belle. En cet endroit, ils se séparèrent. Karl étreignit pour la dernière fois son ami Octavius, et César, avant de quitter sa sœur Germaine, lui donna, comme souvenir et comme talisman, une statuette en or massif, d'un habile artiste de Corinthe, représentant Vénus, aïeule et protectrice de l'antique famille des Jules. Octavius, César et Julie prirent aussitôt le chemin qui conduisait à Rome, tandis que Karl, Otto, Germaine et leur escorte se dirigèrent vers le nord-ouest. Ces derniers parcoururent ainsi les riches plaines de la Cisalpine, les hautes montagnes des Allobroges, la partie orientale de la Gaule chevelue, «et firent tant par leurs journées, » dit le vieux chroniqueur Jehan Le Maire, qu'ils atteignirent une grande cité gauloise, connue dans la suite sous le nom de Cambrai. De là, marchant toujours vers le nord, ils arrivèrent dans une belle vallée, au bord d'un fleuve limpide où nageaient plusieurs cygnes. Un jeune archer crétois, qui se trouvait au nombre des gens de l'escorte, voulut essayer son adresse, et décocha une flèche contre un de ces oiseaux. Mais, tandis que l'essaim tout entier prenait la fuite dans diverses directions, le cygne évita le coup, qui ne fit qu'effleurer son blanc plumage, et, s'envolant tout effrayé, vint chercher un asile entre les bras de Germaine. La jeune femme se montra toute joyeuse de cette aventure. N'était-ce pas le plus heureux présage? Le cygne n'était-il pas consacré à Vénus, dont la famille des Jules descendait par Énée, fils d'Anchise ?

— Karl, demanda-t-elle aussitôt à son mari, comment se nomme cet oiseau dans la langue de ton peuple?

— Swane, répondit-il.

— Eh bien ! s'écria la fille de Julius, avec cette vive résolution qu'elle avait déjà fait paraître à Corinthe, puisque désormais ta langue doit être la mienne, c'est à elle aussi que je veux emprunter mon nom. Qu'on ne m'appelle plus Germaine, la fille du proconsul d'Achaïe : je me nomme Swane, l'épouse fidèle de Karl le Tongrois.

— Qu'il soit fait comme tu le désires, ma chère Swane, lui dit Karl en souriant avec tendresse; je te remercie de cette nouvelle preuve d'un dévouement sans exemple. Tous mes efforts tendront à m'en rendre digne de plus en plus; et d'abord, pour en léguer le souvenir à la postérité, je veux à mon tour que cette vallée s'appelle désormais *le Val des Cygnes.*

La volonté de Karl fut accomplie comme il le désirait; et cette gracieuse désignation que lui avait inspirée la circonstance s'est perpétuée jusqu'à nos jours, quoique sensiblement altérée par le temps, qui ne respecte rien. Le *Val des Cygnes* est occupé aujourd'hui par une riche et populeuse cité, nommée *Valenciennes*, sur l'Escaut. Germaine, que désormais nous appellerons Swane, c'est-à-dire la DAME AU CYGNE, garda l'oiseau qui s'était abrité sous sa douce protection, et l'éleva soigneusement.

De là, Karl, Swane et Otto cheminèrent, toujours au dire de notre chroniqueur, jusque vers le château de Froidmont, situé près d'une grande ville qui maintenant se nomme Bruxelles. Karl y fut surpris par une nouvelle accablante : son vieux père était mort, et le ciel, dont la justice rigoureuse ne se lassait pas encore de punir un fils ingrat, lui refusait même la triste consolation de fermer les yeux à ce digne vieillard. Le malheureux versa des larmes amères; cependant, les tendres paroles de sa bien-aimée Swane lui rendirent un peu de calme et de courage. Il continua sa route jusqu'à Tongres, dont les habitants accueillirent avec transport l'héritier du vénérable Godefrid. Instruit à la rude école du malheur, le nouveau roi leur fit complétement oublier les désordres de sa jeunesse. Le vieil Otto, qu'il eut le bonheur de conserver encore quelques années, resta jusqu'à la fin son plus fidèle conseiller et son meilleur ami, comme il avait été le plus fidèle conseiller et le meilleur ami de son père. Karl n'eut rien de plus à cœur que d'effacer, à force de déférence et d'égards, l'odieux outrage dont il s'était rendu coupable

envers lui. Otto mourut en le bénissant. Mais la justice divine n'avait pas oublié la malédiction paternelle, à l'exemple du généreux vieillard ; elle n'était pas encore pleinement satisfaite, et la longue expiation qu'elle infligeait au fils maudit ne pouvait se clore que par un terrible dénouement.

### IV. — LES CHEVEUX BLANCS DE SWANE.

Karl vivait heureux et régnait en paix. Il avait eu de Swane deux enfants : un fils, qu'il avait nommé Octavius, pour en faire le vivant souvenir de son ancien ami, et une fille, appelée Swane comme sa mère. César, de son côté, n'était plus le pâle adolescent d'autrefois : c'était un homme; que dis-je? un grand homme. Adoré de ses soldats et des plébéiens, il ne visait maintenant qu'à un but ; en d'autres termes, il voulait arriver, par le concours de ses nombreux partisans, à la dictature de Sylla, son clairvoyant proscripteur; de Sylla, dont naguère le coup d'œil profond découvrait en lui *plusieurs Marius*. Le triumvirat qu'il venait d'organiser, de concert avec Pompée et Crassus, lui frayait déjà les voies à la souveraine puissance. Jugeant avec raison que le prestige des conquêtes, que l'auréole de la gloire militaire contribuerait d'une manière non moins efficace à la réalisation de ses projets ambitieux, il se fit donner le proconsulat des Gaules, dont la plus grande partie était encore indépendante, et se mit en devoir de les soumettre, dans toute leur étendue, à la domination romaine. L'invasion des Helvétiens, qui abandonnaient en masse leurs cantons alpestres pour se diriger vers l'ouest, lui fournit un premier prétexte de s'immiscer dans les affaires de la Transalpine.



Les enfants de Swane jouant avec le cygne.

Il défit ces peuples, les contraignit de rentrer dans leurs montagnes, et profita de la querelle qui s'éleva bientôt après, entre les Séquanais et les Eduens, pour soumettre ces derniers au dangereux protectorat de Rome. Les Séquanais, à leur tour, invoquèrent l'appui d'Arioviste, chef des Suèves, une des plus puissantes nations transrhénanes. Le roi germain commença par assujettir ses nouveaux alliés, et, bravant César d'ambition à ambition, il refusa d'évacuer les terres gauloises, dont sa vaillante framée l'avait rendu maître. La guerre fut donc résolue entre Arioviste et César. Karl était parent du héros suève, qui l'invita d'une manière pressante à combattre avec lui l'ennemi commun. Sacrifiant aussitôt le souvenir des liens de famille qui l'unissaient à César aux intérêts bien plus éloquents de son pays et de ses alliés, le jeune roi répondit aux envoyés d'Arioviste qu'il allait sur-le-champ se mettre en marche pour le rejoindre. Il hâta ses préparatifs; et, quand ils furent terminés, un soir, il aborda sa jeune femme :

— Swane, lui dit-il, je pars demain à la tête des plus braves de mon peuple. Je ne te ferai point un mystère des raisons qui m'obligent à ce départ, à toi la fidèle compagne de ma vie, à toi qui as toujours lu dans mon cœur comme dans un livre ouvert. Je vais renforcer l'armée d'Arioviste, mon parent et mon allié; je vais combattre avec lui les Romains, commandés par ton frère César : c'est un devoir sacré que j'accomplis, et tu sais que je n'hésite jamais en pareille circonstance ; pour moi, toute considération s'efface quand la patrie germaine est là qui m'appelle. Je connais, pour l'avoir vue à l'œuvre autre-

fois, l'implacable et dévorante ambition des Romains; en ce moment, ils entreprennent la conquête de la Gaule; et, certes! leur intention n'est pas de s'arrêter aux bords du Rhin. Sois donc forte et courageuse, comme tu l'as été à Corinthe, comme tu l'as été toujours. Personnellement, ton frère n'a rien à craindre de ma part; je le combattrai, cet ennemi superbe! mais je n'oublierai pas que sa sœur est ma femme, ma meilleure amie. Quant à moi, s'il m'arrivait malheur dans cette expédition, — car ici-bas il faut tout prévoir, — tu remettrais aussitôt le gouvernement de mon peuple à Ambiorix, le vaillant chef des Eburons. Lui seul est capable de le défendre; et puis, c'est un parent de ma mère, c'est un ami loyal sur qui notre famille a toujours eu le droit de compter. Toi, ma chère Swane, tu te réfugierais ensuite avec nos enfants dans un asile sûr, où te conduiront mes fidèles. C'est un château construit sur le Rhin par un de mes ancêtres, au centre d'une île boisée qui le dérobe à tous les regards, derrière ses grands arbres et ses massifs impénétrables. Là, protégée s'il le fallait par une troupe choisie de mes compagnons les plus dévoués, tu attendrais, en invoquant les dieux, la fin des orages qui nous menacent.

Swane pâlit à cette confidence inattendue; mais elle garda le silence et dissimula son angoisse. Elle connaissait trop bien le caractère de Karl pour essayer d'en obtenir un changement de résolution. Aussi, le lendemain, dévora-t-elle ses larmes à l'heure des adieux, quand son époux, s'élançant à cheval, s'écria, plein d'un sombre enthousiasme :

— Je reviendrai vainqueur, ou je ne reviendrai pas!

Un mois après, les débris de cette vaillante armée rentrèrent en fugitifs dans la ville de Tongres. Leur prince n'était pas avec eux! Ils rapportaient d'affreuses nouvelles. Tous les efforts d'Arioviste et de son allié s'étaient brisés contre le génie de César et l'admirable discipline de ses soldats; l'irrésistible élan des légions avait rejeté la masse rompue des Suèves au delà du Rhin. Karl, refusant de fuir, avait succombé sous le nombre en dépit d'une héroïque défense, avec les plus braves de ses compagnons, qui longtemps l'avaient couvert de leurs corps. Swane ne pleura pas; elle ne fit entendre aucune plainte, et ne révéla son profond désespoir par aucune marque bruyante. Seulement, à quelques jours de là, ses cheveux avaient blanchi; et le peuple disait, en la voyant muette et pâle : « La Dame au Cygne aimait bien notre roi! ses cheveux, naguère plus noirs que le corbeau de nos forêts, sont devenus blancs comme l'oiseau dont elle a pris son nom! »

Fidèle aux recommandations de Karl, Swane confia le gouvernement de Tongres au brave Ambiorix, et, suivie d'une vaillante escorte, alla se confiner avec ses deux enants dans la retraite que son mari lui avait désignée. Elle n'oublia pas d'emmener avec elle son cygne bien-aimé. L'unique passe-temps de la pauvre veuve, dans sa triste solitude, était de le nourrir de sa propre main, de le voir naviguer, comme une gracieuse nacelle, dans le canal qui entourait son manoir, ou se mêler aux jeux de ses enfants, qu'il suivait et caressait avec l'intelligente affection d'un chien.

### V. — CE QUI ADVINT AU JEUNE SALVIUS, AQUILIFÈRE DE LA DIXIÈME LÉGION.

Cependant, César poursuivait ses conquêtes. Arrivé sur les frontières des Ménapiens, dont le territoire forma dans la suite le duché de Clèves, il s'y arrêta quelques jours, non loin des bords du Rhin. Il avait avec lui son neveu Salvius, fils d'Octavius et de Julie, jeune homme à peine sorti de l'adolescence, qu'il venait de nommer *aquilifère*, ou porte-enseigne de la dixième légion. Une nuit, Salvius eut un songe : il lui sembla voir Vénus descendre du haut des cieux, sur un char traîné par des cygnes. « Salvius, lui disait la déesse avec un doux sourire, tu ne reverras plus ta patrie; c'est non loin d'ici que les dieux ont fixé ton séjour. N'oublie pas, quand paraîtra l'aurore, de te rendre seul sur les bords du Rhin. Un guide que je t'ai préparé te conduira dans des lieux où ton arrivée fera renaître la joie et l'espérance. » A ces mots, la déesse disparut, et Salvius s'éveilla.

Il attendit le jour avec impatience. Dès que les premières lueurs de l'aube eurent blanchi les cieux, le jeune Romain sortit du camp, et ne tarda pas à se trouver sur les rives du grand fleuve. Longtemps il y guetta l'approche du guide mystérieux que le songe de la nuit lui avait annoncé; mais ce fut en vain : il ne vit paraître personne, et la plus profonde solitude continua de régner autour de lui. Lassé d'attendre en pure perte, il allait se retirer, convaincu du peu de croyance que l'on doit accorder aux capricieux fantômes des rêves, lorsqu'en jetant les yeux sur les eaux limpides du fleuve, il aperçut par hasard un cygne d'une blancheur éclatante, qui folâtrait tout près de la rive. C'était le seul être vivant qui se fût encore offert à sa rencontre. Sous l'impulsion d'une secrète curiosité, l'aquilifère s'approcha davantage et finit par découvrir une petite nacelle amarrée au tronc d'un arbre. Elle était vide. L'air était si pur, le ciel si transparent, l'onde si calme et si belle, que le jeune homme entra comme malgré lui dans cette élégante embarcation, qui semblait se trouver là tout exprès, pour l'inviter à faire une promenade sur le Rhin. A peine avait-il détaché la chaloupe, à peine s'était-il saisi des deux rames légères qu'elle portait obliquement suspendues à ses côtés, qu'une brise douce et caressante, qui s'éleva par enchantement, vint arrondir de son souffle la blanche voile triangulaire dont le petit navire était pourvu. En même temps, le cygne se mit à voguer devant Salvius, retournant sans cesse vers lui son long cou flexible, comme pour l'engager à le suivre sans retard et sans crainte.

— Plus de doute, se dit alors le fils de Julie; voilà le guide promis par Vénus. Suivons-le donc où il voudra, ce conducteur au blanc plumage, et voyons, s'il plaît aux dieux, la fin de cette bizarre aventure.

Après avoir dérivé quelque temps, au milieu des charmants paysages que les bords du Rhin déroulaient à l'envi, comme pour saluer sa bienvenue, Salvius atteignit une île couverte de grands arbres au feuillage épais, à travers lesquels il lui fut impossible de découvrir le moindre sentier. Ne jugeant pas à propos de débarquer encore, il se mit à côtoyer cette île, toujours précédé par le cygne qui ne s'arrêtait pas non plus. Enfin, tous deux arrivèrent à l'embouchure d'une espèce de canal, où le cygne entra, les ailes étendues, en redoublant de rapidité, comme un voyageur qui sent approcher le terme de sa route. Salvius y dirigea sa barque à la suite de l'oiseau, et ne tarda pas à voir s'élever les murailles d'une espèce de forteresse, autour de laquelle les eaux du canal se repliaient comme une ceinture. Tout près de là, deux beaux enfants jouaient sur la pelouse, et cueillaient des fleurs à l'ombre des grands chênes de la forêt. C'étaient un svelte adolescent, un de ces types que Virgile a si bien reproduits dans son Euryale, et une jeune fille ravissante de grâce et

de fraîcheur. Ils n'avaient pas remarqué la nacelle, et n'avaient encore aperçu que le cygne. A sa vue, tous deux poussèrent des cris de joie et accoururent vers le bord du canal, où le cygne, qui s'empressa de les rejoindre, se mit à les caresser tour à tour, comme des amis qu'il était heureux de revoir après une assez longue absence. L'intérêt qui depuis longtemps captivait le jeune Romain redoubla devant ce délicieux spectacle. Toutefois, par un instinct de prudence, il débarqua sans bruit, amarra solidement la chaloupe, et s'enfonça dans un massif d'où il pouvait tout observer, sans être vu. Les enfants continuaient à jouer avec le cygne. Tout à coup une des fenêtres du château vint à s'ouvrir, et Salvius y vit apparaître une pâle et belle figure de femme, encadrée de longs cheveux blancs. Cette femme était jeune encore, néanmoins, et l'on voyait que la douleur, bien plus que le temps, avait creusé son beau visage et blanchi sa longue chevelure. Elle sourit, d'un sourire triste et doux, aux jeux naïfs des enfants et de l'oiseau; puis, d'une voix mélancolique, elle chanta en grec le refrain suivant, d'un rhythme gracieux et plaintif:

Aimez, enfants, le cygne au blanc plumage,
Oiseau chéri des mortels et des dieux;
A sa beauté Vénus rendit hommage,
En l'attelant à son char radieux.

L'étonnement de Salvius fut au comble; car il était loin de penser qu'à une telle distance de la Grèce, des paroles grecques viendraient ainsi frapper son oreille. Ne pouvant plus modérer son impatience, il sortit rapidement de sa retraite, et salua la dame du château dans la même langue, qu'il savait parfaitement, comme tous les jeunes Romains de cette époque. Si, tout à l'heure, sa surprise avait été grande, celle de l'étrangère ne fut pas moindre en l'écoutant. Ravie de pouvoir enfin, après tant d'années, parler une langue qui lui rappelait les plus doux souvenirs de son enfance, Swane, car c'était elle, invita courtoisement le jeune Romain à entrer dans son château. Il accepta cette offre hospitalière, et la conversation qui ne tarda pas à s'engager entre eux prit un caractère de plus en plus expansif. Insensiblement, la Dame au Cygne questionna son hôte; elle lui demanda son nom, sa famille, son pays.

— Je suis Romain, répondit-il; je me nomme Salvius, fils d'Octavius le sénateur, et neveu de César, le proconsul des Gaules. J'accompagne mon oncle, qui m'a nommé aquilifère de la dixième légion, et qui, dans ce moment, campe à quelque distance d'ici, près des bords du Rhin.

— Et moi, s'écria Swane, je suis la sœur de ta mère, la seconde fille de Julius, celle qu'autrefois on appelait Germaine.

Pleurant de joie, elle embrassa son neveu stupéfait; les enfants, à leur tour, prodiguèrent au jeune homme leurs caresses naïves, et, pour la première fois depuis bien longtemps, le manoir tout entier prit un air de fête.

— Vénus ne m'avait pas trompé, dit alors Salvius.

Cédant aux prières de Swane, qui désirait avoir l'explication de ces paroles, il lui raconta le songe qu'il avait eu la nuit précédente, et la merveilleuse aventure qui en avait été la suite. A son tour, il interrogea sa tante, qui lui fit connaître en détail toute son Odyssée, depuis le jour où elle avait quitté Corinthe. En même temps, elle conjura son neveu de lui servir de médiateur auprès de César.

— Mon malheureux époux, dit-elle, est mort en combattant contre lui; et je craindrais que, dans son ressentiment, il ne vît plus en moi qu'une étrangère, une femme qui a renié sa patrie et ses dieux.

Salvius la rassura et lui promit de faire tous ses efforts pour amener une réconciliation qui désormais était le plus cher de ses vœux. Il prit ensuite congé de son hôtesse, pour retourner au camp; mais, avant de le laisser partir, elle lui confia la statuette de Vénus, présent et souvenir de son frère, en le priant de la remettre à César, sans lui dire d'abord d'où elle venait, et d'observer auparavant l'impression que la première vue de cet objet produirait sur lui.

### VI. — COMME QUOI LA FONDATION DU DUCHÉ DE BRABANT REMONTE A JULES-CÉSAR.

De retour au camp, Salvius alla trouver son oncle et lui remit la statuette. Une vive émotion se peignit sur le visage de César; mais c'était plutôt de l'attendrissement que de la colère.

— Comment cette image de Vénus est-elle tombée entre tes mains? demanda-t-il à son neveu, d'une voix sensiblement altérée.

Convaincu dès lors qu'il pouvait parler sans crainte, le jeune homme lui fit un récit fidèle de l'événement dont il avait été le héros.

— Demain, sans plus attendre, dit vivement César, tu me conduiras à ce château mystérieux. Nous irons seuls, pour ne pas effrayer Germaine. Pauvre femme! comme elle a dû souffrir. Ah! que n'ai-je pu sauver son époux, qui s'est opiniâtré dans une résistance impossible, en oubliant que je m'appelais César et que j'étais son frère! Il me tarde, par les dieux immortels! de la revoir, de l'embrasser enfin, lorsque je m'en croyais séparé pour toujours, elle que j'aimais tant, la fille de mon père, la compagne de mon enfance!

Restée seule avec ses enfants, après le départ de son neveu, Swane se consumait dans de mortelles inquiétudes. Salvius réussirait-il dans sa mission? Et puis, n'avait-elle pas commis une grave imprudence, en révélant ainsi le secret de sa retraite? Ce n'était pas pour elle qu'elle tremblait; oh! non... c'était pour sa jeune famille, pour ces deux êtres si chers, qui seuls la rattachaient à la vie. Tout à coup, Octavius accourut près d'elle.

— Mère! lui cria-t-il essoufflé, viens donc voir en bas cette belle chaloupe qui nous arrive.

Swane, à ces mots, se sentit défaillir; mais, par un violent effort sur elle-même, elle reprit bientôt courage, invoqua la puissante Vénus et descendit sur la pelouse. Deux hommes débarquaient au pied de son château. Le plus jeune était Salvius; l'autre, avec sa haute taille, ses yeux noirs et perçants, son visage pâle, son grand front chauve qui pliait sous le poids d'une vaste pensée.... l'autre était César.

— Germaine! ma sœur! s'écria-t-il le premier en lui tendant les bras.

Swane, poussant un cri d'ineffable joie, se précipita sur le sein de son frère; puis, sans pouvoir d'abord prononcer une parole, elle lui montra ses deux enfants.

— Je serai leur père, répondit doucement César, qui comprit aussitôt la pensée de la pauvre veuve.

Après que le premier besoin d'épanchement eut été satisfait de part et d'autre:

— Ami, dit-il à Salvius, je remercie d'abord la grande déesse, l'auguste mère des Enéades, protectrice de notre famille; mais ensuite, c'est à toi que je suis le plus rede-

vable. Cette journée qui nous réunit tous, je pourrai, grâce à toi, la marquer avec la pierre blanche des Thraces, comme une des plus heureuses de ma vie. Par les dieux immortels! je voudrais sur l'heure te prouver ma reconnaissance. Oui, tu peux me demander ce qu'il te plaira : s'il est en mon pouvoir de te l'accorder, tu l'obtiendras à l'instant même.

Germaine appuya de sa douce voix la promesse de son frère.

— Eh bien, dit le jeune homme encouragé par cette double bienveillance, quoique la faveur divine soit tout mon mérite, il est une récompense que je désire. J'en suis peu digne, il est vrai; mais, avec l'aide des dieux, j'espère la mériter un jour.

— Quelle est donc cette récompense? demanda César.

— La main de ta nièce, imperator, murmura Salvius en rougissant.

César sourit.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut t'adresser, répondit-il en montrant sa sœur.




César et sa sœur fiançant Salvius à la jeune Swane.

— Une mère, dit aussitôt Germaine, n'a pas le droit de refuser, quand celui qui s'adresse à elle vient de rendre un père à ses enfants.

Ce jour même, il fut convenu que Salvius épouserait sa cousine, la jeune Swane. «Et furent célébrées les nopces», ajoute le vieux chroniqueur, dont le récit m'a guidé jusqu'à présent, « en grand'pompe et solennité, au temple de la bonne déesse Vénus, à Louvain, selon l'ancienne usance et coustume, en la présence du dict César, lequel offrit plusieurs grands dons au dict temple; et donna mesmement à sa niepce, pour douaire, *en tiltre de duché*, toute la contrée d'alentour. Et comme ainsi soit que le dict Salvius avait esté surnommé *Brabon*, qui en langage grégeois vault autant à dire comme *arbitre*, pource qu'il avoit appoincté le frère et la sœur, le dict pays fut plus tard appelé *Brabant.* »

Et voilà comme quoi, suivant Jehan Le Maire de Belges, la fondation du duché de Brabant remonte à Jules-César.

Joseph BOULMIER.

# LE VRAI PORTRAIT D'HENRI IV.




Le vrai portrait d'Henri IV. Buste de M. Aug. Arnaud. Dessin de M. Mariani.

Au mois d'octobre 1793, — il y a aujourd'hui soixante-trois ans, — les Vandales parisiens saccageaient les tombeaux des rois de France, à Saint-Denis.

Ils ne trouvèrent que de la cendre, des ossements et des débris de couronne dans les cercueils de Dagobert, de Pépin, de Charles le Sage, de saint Louis, de Philippe-Auguste, de François Ier, etc.

Au caveau des Bourbons, ils reconnurent Louis XIII à sa petite moustache, Louis XIV à son grand air, qui semblait commander encore, Louis XV à sa putréfaction, qui faillit les empoisonner, etc.

Arrivés au sommet de la ligne, ils ouvrirent un large tombeau, et reculèrent de surprise à la vue d'un homme parfaitement conservé.

Tête mâle et fière, visage noble et franc, nez aquilin sur d'épaisses moustaches en croc, barbe entière, blanche et frisée, cheveux crépus sur un front ouvert et radieux, le royal mort semblait prêt à se lever d'un repos de trois cents ans, en s'écriant, l'épée à la main :

— A moi, compagnons ! et suivez mon panache blanc ! Ventre-Saint-Gris ! il y a trop longtemps que nous ne nous sommes battus !

C'était bien Henri IV, en effet; c'était le vainqueur d'Arques et d'Ivry, le conquérant de Paris et de la France, le signataire de l'édit de Nantes, l'auteur du Pont-Neuf, de l'Hôtel-de-Ville et du canal de Briare, le rêveur de la poule au pot et de la paix universelle.

Pourquoi ce monarque est-il si populaire?

On ne l'a jamais dit, et il est temps de le dire, pour l'édification des rois et des peuples.

Est-ce parce qu'il avait l'esprit français par excellence, la loyauté doublée de malice, le cœur sur la main et le bon mot sur les lèvres? Est-ce parce qu'il eut le *triple talent*, célébré par la chanson :

De boire, et de battre,
Et d'être verd galant!

Est-ce parce qu'il faisait jeter des vivres aux Parisiens affamés par ses soldats?

Sans doute, il entre dans la popularité d'Henri IV quelque chose de tous ces éléments; mais sa franchise et sa malice l'entraînèrent souvent trop loin; mais son *triple talent* le livra à des faiblesses qui l'eussent perdu, sans les rudes conseils de Mornay et de Sully; mais, pour quelques pains lancés habilement aux bourgeois du Marais, afin de les détacher de la Ligue et de Mayenne, le Béarnais assiégea Paris quatre ou cinq ans de suite, et le réduisit à une telle disette, que des milliers d'habitants y périrent de faim, et qu'on y vit des mères en délire manger leurs enfants!

Henri IV est populaire et mérite de l'être, et le sera à jamais : parce que, sans cesser d'être HOMME, il est toujours resté ROI; parce que, comme prétendant, il a su monter à cheval dans la bonne occasion, s'élancer à la conquête de ses États avec un pourpoint percé au coude et une poignée de braves sans souliers; parce qu'il a su jouer sa vie contre sa couronne, et gagner la seconde contre la première, en ne cédant et ne s'arrêtant qu'au but de son droit et de ses efforts; parce qu'une fois sur le trône il a eu le courage et la sagesse de ne pardonner qu'à bon escient; d'épargner des flots de sang au prix de quelques gouttes versées à propos; parce qu'il n'a jamais laissé discuter ses prérogatives aux avocats du Parlement; parce qu'il a su gouverner enfin, comme il disait, *tambour battant et mèche allumée*; aimant ses sujets pour eux-mêmes, et sachant les rendre heureux en s'en faisant obéir; exécutant de grandes et utiles choses envers et contre tous, fondant et achevant des œuvres durables, des monuments et des institutions, tels que l'Hôtel-de-Ville (1), le Louvre, la jonction de la Seine et de la Loire, la liberté de conscience, l'équilibre européen, les débouchés des arts, du commerce et de l'industrie, etc., etc.

(1) Henri IV méditait un remaniement de Paris entier, dont les centres eussent été l'Hôtel-de-Ville et le Pont-Neuf. Voyez le tome XXI du *Musée*, page 17.

Voilà pourquoi les violateurs des tombeaux de Saint-Denis, au lieu d'insulter la dépouille d'Henri IV, comme celle des autres rois, tombèrent à genoux devant cette face glorieuse et vaillante du Béarnais.

— C'était un brave, je veux de ses reliques, dit un soldat, en coupant une mèche de sa moustache.

Et tous les ouvriers, s'agenouillant avec larmes, se mirent à baiser ses mains et le pan de son suaire.

Au lieu de jeter le corps sacré avec les autres dans la commune fosse royale, ils l'exposèrent à part à la vénération publique, et l'on vint en procession de tous les coins de Paris et de la banlieue, des faubourgs mêmes les plus régicides, rendre hommage au prince qui sut le mieux dompter les factions parisiennes.

Pendant cette exposition, qui dura trois jours, un Français, digne de ce nom et qui est malheureusement resté inconnu, eut l'heureuse pensée de prendre avec de la cire l'empreinte du beau visage d'Henri IV.

C'est dans cette empreinte qu'ont été coulés, avec plus ou moins d'exactitude, la plupart des masques du bon roi qu'on voit depuis sur les monuments consacrés à sa mémoire.

Or, l'empereur, visitant il y a quelques mois le château d'Arques, remarqua une épreuve en fonte de ce masque, très-supérieure à tout ce qu'on lui avait montré jusqu'alors. C'était la noblesse à la place de la forfanterie, la délicatesse au lieu de la grossièreté, une tête de roi enfin et non une tête de soudard.

Convaincue que toutes les autres figures étaient indignes de ce modèle, Sa Majesté chargea aussitôt M. le comte Niewerkerke, directeur général des musées impériaux, de faire exécuter par un artiste habile un grand buste d'Henri IV, d'après le masque du château d'Arques.

M. Auguste Arnaud (1), aidé des conseils du directeur général, statuaire éminent d'ailleurs, comme chacun le sait, fit d'abord un plâtre qu'on exposa aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux, et qui réunit tous les suffrages.

Ce plâtre vient d'être coulé en bronze chez MM. Eck et Durand, et c'est d'après ce bronze magistral, qui se répandra bientôt dans toutes les villes de France, que nous pouvons, grâce à une communication précieuse, donner aujourd'hui à nos lecteurs le vrai portrait d'Henri IV.

Ils remarqueront son évidente supériorité sur toutes les figures du vainqueur de la Ligue, y compris même celle de la fameuse statue du Pont-Neuf.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Ce sculpteur consciencieux et distingué était désigné à l'honneur d'un tel choix par le mérite de ses précédents ouvrages, notamment de son bas-relief de la cathédrale de Sées (Orne), de ses bustes en marbre pour le palais du Louvre, de sa statue de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, et de sa *Jeune Fille jouant avec un chien*, groupe en marbre admiré à l'Exposition universelle.

# LES REINES S'EN VONT...

Celle-ci n'avait qu'un diadème de comtesse, posé sur l'écusson royal des Stuarts; mais elle portait, et avec quelle dignité, toutes les couronnes de la femme : celles de la beauté et de la grâce, celles de l'esprit et du cœur, celles du goût et de l'élégance, celles de la noblesse et de l'affabilité, celles de l'honneur et de la considération, celles de la maternité et de la vertu, celles de la piété et de la charité; elle avait même celle du courage, aussi viril en elle qu'au temps des héroïnes d'autrefois.

Il ne lui manquait que la couronne du martyre, et Dieu

a voulu ajouter ce dernier sacre au chef-d'œuvre de ses mains.

Jusqu'à l'horrible accident qui vient de l'enlever au monde et qui nous laisse à tous un deuil si inconsolable, la vie de M$^{lle}$ Cécile de Poilly, comtesse de Fitz-James, n'avait été qu'une suite de triomphes éclatants et de dévouements profonds. Sa destinée semblait être de servir de modèle à tout ce qui méritait de la comprendre et de l'apprécier.

Idole d'un père qui régnait dans une société brillante et lui en ouvrait les portes avec orgueil, elle était, à seize ans, la perle sans rivale des salons parisiens.

L'année suivante, un mariage solennel se célébrait à Saint-Pierre de Rome. L'épousée était si belle et si modeste à la fois, que tout le monde accourait pour la voir et la bénir. L'art n'ayant pas de fleurs dignes d'un pareil front, sa couronne avait été cueillie le matin sur les orangers de la villa Médicis. Les madones de Raphaël tressaillirent dans leurs cadres à l'aspect de cette grâce française qui éclipsait les modèles de l'artiste divin. La scène, d'ailleurs, n'était pas au-dessous du théâtre; car M$^{lle}$ de Poilly recevait dans la métropole du monde catholique un des plus grands et des plus beaux noms de la noblesse de France, le nom du comte Charles de Fitz-James, descendant des Stuarts, fils du dernier pair de la vieille monarchie, du dernier chevalier de 1830, de l'ami de Charles X et de Chateaubriand.

Partout où elle a porté ce nom depuis ce jour, à Paris, à Folembray, en Bretagne, à Marly-le-Roi, la comtesse de Fitz-James ne lui a valu que des hommages et des bénédictions. Partout elle a été la reine des salons par sa beauté incomparable, la patronne des talents par son goût exquis, la joie des intimités par sa gaieté sans fard, l'exemple des familles par ses vertus maternelles, la sœur des malheureux par son art de les consoler, la mère des pauvres par sa charité intarissable.

Lorsqu'elle quitta la Bretagne, il y a dix ans, après une courte résidence sur cette terre de la loyauté, les ouvriers, les paysans, les indigents surtout, pleurèrent *la bonne comtesse,* comme au temps de Jeanne de Montfort et de la duchesse Anne. Ils accoururent en foule sur son passage, pour la contempler et la remercier une dernière fois; — et celui qui écrit ces lignes avec ses larmes n'a jamais traversé le pays de Lorient et de Quimperlé sans trouver dans toutes les chaumières le souvenir adoré de M$^{me}$ de Fitz-James.

Ah! c'est que Dieu seul a pu compter les dons de sa main droite, ignorés de sa main gauche; les vêtements cousus de ses doigts pour ceux qui étaient nus, le pain du corps et le pain de l'âme, les secours efficaces et les bonnes paroles, prodigués par une telle châtelaine à tout ce qui souffrait autour d'elle!

Elle achevait de remplir la même mission à Marly-le-Roi, qu'elle allait quitter pour rentrer à Paris, lorsque le 20 septembre dernier, jour néfaste et marqué de noir, en jouant avec sa fille et ses fils dans son salon, elle vit tout à coup sa robe de mousseline prendre feu. De quelle manière, on n'en est pas bien sûr; sans doute au contact d'une allumette tombée dans un volant de l'étoffe. En un instant, la victime est entourée de flammes. Ses enfants se précipitent sur elle et l'enveloppent d'une portière. Il vont la sauver en se rendant maîtres du feu, lorsque la mère voit sa fille, en robe de mousseline comme elle, exposée à partager son sort. Elle lui crie, elle lui ordonne de s'éloigner. Vain commandement! La fille, qui vaut la mère par le cœur comme par la beauté, s'obstine à la délivrer au risque de périr avec elle. M$^{me}$ de Fitz-James alors n'écoute plus que son amour maternel. Avec un effort de lionne, elle s'arrache aux bras de ses enfants, s'élance éperdue par une fenêtre, et ranimant ainsi, hélas! l'incendie qui la dévore, court à la pièce d'eau de son parc, afin de s'y éteindre d'un seul coup. Là, fatalité nouvelle! elle trouve le bassin clos et ne peut en ouvrir le treillage. Elle se roule en désespérée dans le gazon, où son domestique, un Breton dévoué, se brûle les deux mains pour la secourir. Enfin, son fils arrive, brise la clôture et jette sa mère à l'eau.

Le feu était éteint, mais la victime était blessée à mort. La mère s'était perdue pour sauver sa fille...

Sa belle et forte nature a résisté cinq semaines, avec un héroïsme incroyable, à un supplice qu'elle définissait elle-même : *celui de l'eau bouillante*. Enfin, elle a rendu son âme à Dieu avec la douce fermeté d'une martyre.

Nous avons prié à son lit de mort. Elle y était aussi admirable que jamais : l'antiquité ne nous a point légué de camée plus pur ni plus fin que ce profil d'ivoire, où l'auréole céleste s'ajoutait à l'auréole terrestre.

Celle-ci revit heureusement dans ses portraits, chefs-d'œuvre de Paul Delaroche, d'Amaury Duval et d'Antonin Barre.

Ce qui ne périra pas non plus, ce sont les souvenirs, les exemples et les regrets qu'elle laisse au monde à tant de titres: comme grande dame accomplie, comme providence des pauvres et des malheureux, comme mère de cinq enfants, dont deux servent déjà la France de leur épée, en attendant leurs jeunes frères sous les drapeaux. (Le second, l'officier de marine, a reçu le baptême de sang devant Sébastopol.)

Tout ce que Paris a d'éminent accompagnait aux obsèques de la *bonne comtesse* la population désolée de Marly-le-Roi.

— Nous avons perdu notre diamant, disaient en pleurant les gens du monde.

— Nous avons perdu notre sœur de charité, disaient en pleurant les indigents et les malades.

— Notre beau pays a perdu son soleil, disaient en pleurant les villageois des alentours.

Jamais on n'avait vu pareil concours et pareille douleur. L'église était trop petite pour la foule et retentissait de sanglots déchirants. Le noble mari est resté jusqu'au bout, avec ses quatre fils, brisés par un désespoir indicible. C'était parmi les gens de Marly à qui porterait le cercueil bien-aimé. On se disputait comme une consolation suprême tout ce qui restait de l'idole du pays.

M$^{me}$ de Fitz-James repose, au cimetière Montmartre, entre les ducs son beau-père et son beau-frère, dans le caveau des descendants des Stuarts.

On peut écrire sur sa tombe les mots que nous tracions en tête de ces lignes:

LES REINES S'EN VONT.

D'autres lui succéderont peut-être; aucune certes ne la remplacera.

PITRE-CHEVALIER.

# NUIT D'ÉTÉ.

POÉSIE DE M. MÉRY.

MÉLODIE DE M. LOUIS LACOMBE.

CHANT.

PIANO.

*Modére.*

*Doux et avec grâce.*

*p*

*Modéré.*

Fleurs qu'a - do - re La beau - té,

Ciel que do - re La gaî - té;

*dim.*

Loin des vil - les Frais a - si - les,

*retenez un peu*

Flots tranquil-les, C'est l'é - té.

Lu-ne plei - ne, Mer qui luit,

Tiède ha - lei - ne

*diminuez* *PP*

Qui la suit ; Sous la treil - le, Dou-ce veil - le Sans pareil - le, C'est la nuit.

*diminuez* *PP*

*P* *P* *augmentez*

Feu qui do - re Tout sé - jour, Et dé - vo - re Cha-que jour, Et pro-lon - ge

*augmentez*

*dim.* *retenez* *PP*

Le men - son - ge D'un doux son - ge C'est l'a-mour.

*dim.* *retenez* *PP*

Procédés de T antenstein et Cordel.

Fleurs qu'adore
La beauté,
Ciel qui dore
La gaieté ;
Loin des villes,
Frais asiles,
Flots tranquilles,
C'est l'été.

Lune pleine,
Mer qui luit,
Tiède haleine
Qui la suit ;
Sous la treille,
Douce veille
Sans pareille,
C'est la nuit.

Feu qui dore
Tout séjour,
Et dévore
Chaque jour,
Et prolonge
Le mensonge
D'un doux songe,
C'est l'amour.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LA VILLE DE MOSCOU, LE KREMLIN, ETC.

Position de Moscou. Son étendue. Ses quartiers. Le Kremlin. Forteresse, palais et cathédrale. Panorama de la porte Sainte. Trésor impérial. Les diamants de la couronne. Aventures de la *Lune des montagnes* et de la *Montagne de lumière*. La famille Shafras et Catherine II. Rouerie du comte Panin. Les tarifs de la vie à Moscou. Hôtelleries russes. Le *Novo-Troïts-kütraktir*. Deux anecdotes. Un dîner. Sept tonnes de thé par jour.

On nous a prié depuis deux mois, et nous nous empressons aujourd'hui, de compléter notre récit des solennités de Moscou par quelques détails intéressants sur cette ville antique et célèbre, la cité sainte et le palladium de la Russie.

La position géographique de Moscou (écrivez Moskow ou Moskwa) forme un théâtre à la hauteur des fêtes de géants qu'elle vient de donner au monde. La circonférence de la ville est de quarante-cinq kilomètres; mais dans cette énorme étendue il faut comprendre trois rivières, des étangs, des lacs, des ruisseaux, quatre ou cinq mille jardins potagers, fruitiers, maraîchers, dont le moindre n'a pas moins d'un hectare, des places publiques grandes comme des champs de Mars, des forêts, des champs en grande culture, etc., etc.

Les maisons, au nombre de vingt mille, n'ont, pour les neuf dixièmes, qu'un rez-de-chaussée et un étage; beaucoup même n'ont qu'un rez-de-chaussée élevé. La Moskowa coupe la ville en deux parties à peu près égales. Deux petites rivières, la Jausa et la Neglinkaïa, qui prennent naissance dans l'enceinte même de la ville, viennent jeter leurs eaux dans la Moskowa en enveloppant en grande partie le Kremlin.

La partie septentrionale est la plus grande et la plus populeuse. Les communications entre les différents quartiers se font par une trentaine de ponts ou passerelles. Elle se divise en cinq quartiers : le *Kitaigorod* (ville des Chinois), *Bielogorod* (ville blanche), *Jemlenoigorod* (ville de terre), et les *Slobôdes* (faubourgs), appelés aussi *Niemetzgorod* (ville des Germains); ce quartier est particulièrement habité par des Allemands. Chacun de ces quartiers a sa physionomie, son peuple, ses mœurs, bien néanmoins que l'aristocratie se loge un peu partout.

Le Kremlin occupe le point central de la ville. Il est sur une légère ondulation, dans l'angle formé par la Moskowa et la Neglinkaïa, et entouré de fortes murailles crénelées, flanquées de tours carrées ou rondes. On y entre par cinq portes. L'une d'elles, placée sous la tour d'Ivan-Veliki, la plus haute de Moscou, est appelée par les Russes *la porte Sainte*, parce qu'une image de la Vierge, suspendue sous la voûte et devant laquelle brûle éternellement une lampe, est regardée comme le palladium de l'empire moscovite; elle a sauvé, dit-on, Moscou de la peste et de la famine, et en 1812, l'incendie du Kremlin est venu s'arrêter à cette tour, sous laquelle aucun Russe ne passe sans se découvrir la tête. La tour d'Ivan-Veliki renferme un carillon formidable, duquel faisait partie la fameuse cloche, la plus grosse de l'univers, tombée à la suite d'un incendie, et sous laquelle vingt personnes peuvent dîner à l'aise.

L'intérieur de la forteresse ne renferme plus aujourd'hui que des monuments de style divers : un arsenal, le palais du métropolitain, le palais du sénat, trente-deux églises, deux cathédrales, celle de Saint-Michel, servant de sépulture aux souverains, et celle de l'Assomption, où ils reçoivent le sacre.

L'ancien palais, plusieurs fois détruit et rebâti, le Granavitaya-Palata, d'une architecture bizarre, grossière, indescriptible, a été converti en musée. C'est là que sont conservés les joyaux de la couronne, les trésors des souverains et leur garde-robe des cérémonies.

On voit aussi dans le Kremlin deux couvents, l'un d'hommes, *Tchoudow*, l'autre de religieuses, *Vosnesenskoï*, où étaient jadis enterrées les czarines et les princesses du sang.

Cette forteresse, berceau des czars et de la *ville sainte*, est enveloppée en forme de demi-cercle par une autre ville, le Kitaigorod, ville des Chinois, qui elle-même, avant 1812, était entourée de murailles, de tours et de fossés, aujourd'hui convertis en promenades et en boulevards (1).

— Il y a de tout là-dedans! s'écrie un voyageur de Moscou: depuis l'architecture imposante et massive des temples d'Elora jusqu'aux fantaisies les plus capricieuses du style mauresque et de la renaissance. Tout a été mélangé, combiné, altéré, et si le résultat de ces combinaisons hybrides n'est pas toujours exempt de mauvais goût, il est loin d'être sans effet ou sans grandeur, et il porte le cachet d'une saisissante originalité.

De la place d'Armes, située à l'intérieur du Kremlin, le spectacle est admirable!

A vos pieds, et par delà l'enceinte crénelée de la ville, coule la Moskowa, dont le lit argenté, après avoir coupé la cité en deux parties reliées par de larges ponts de pierre, continue ses méandres à travers un joyeux horizon. Plus loin s'étend la ville, dont les toits peints en vert clair mêlent leurs nuances au feuillage plus sombre des jardins; d'innombrables clochers appartenant aux églises et aux monastères élèvent à l'envi leurs coupoles rivales, et attestent avec éclat la sainte destination de Moscou, cette cité de la science et de la prière, gardienne de la foi orthodoxe. Retournez-vous: vous avez sous vos yeux les cathédrales de l'Archange, de l'Annonciation et de l'Assomption; en face, le clocher d'Ivan-Veliki, où se trouvent les cloches du Kremlin, et du haut duquel on embrasse un panorama immense et féerique. A côté du clocher d'Ivan-Veliki, le czar des clochers, ce bronze fabuleux, retiré par M. de Montferrand, au risque de froisser les préjugés populaires, de la terre où il s'était lourdement enfoncé, montre, debout sur son piédestal de granit, l'ouverture béante qui le déchire et le débris énorme détaché de ses flancs.

Suivez le cours de la Moskowa : voici le nouveau palais des czars, que l'on vient d'achever à peine. Voici encore un autre palais : ce sont les anciens appartements des czars de Moscovie, où se conservent précieusement les objets qui leur ont appartenu. Puis, vers la porte Saint-Nicolas, de grandes constructions modernes remplaçant celles qui ont été détruites par l'incendie; l'ancien et le nouvel arsenal, ornés, le premier, de canons gigantesques auxquels se rattachent des souvenirs historiques; le

(1) Voyez le parc de Salmkinski, t. XX, p. 255, et les vues du Kremlin, t. III, p. 344, et t. V, p. 188.

second, de toutes les pièces prises par les Russes à leurs ennemis pendant les campagnes de 1812 à 1815; il y en a plus de huit cents.

Le plus opulent trésor du Kremlin et de Moscou est celui des diamants de la couronne impériale. Il mérite sans contredit un chapitre à part. Entre les pierreries d'une valeur inestimable qui le composent, les deux pièces capitales sont deux diamants, l'un de la grosseur d'un œuf de pigeon, taillé à facettes: c'est celui que les Russes ont baptisé du nom d'*Orloff*; l'autre a la forme d'un prisme irrégulier et est de la grosseur et presque de la longueur du doigt : il porte le nom de *Shah*. Voici sa curieuse histoire. Il appartenait jadis aux sophis, et était l'un des deux énormes diamants qui ornaient le trône de Nadyr-Shah, et que les Persans appelaient en langage hyperbolique, l'un, le *Soleil de la mer*, l'autre, la *Lune des montagnes*. Lorsque Nadyr fut assassiné, ses trésors furent mis au pillage et ses pierreries partagées entre quelques soldats, qui les cachèrent avec soin.

Un Arménien, du nom de Shafras, habitait à cette époque la ville de Bassora avec ses deux frères. Un jour, un Afghan se présente à lui et lui offre en vente un gros diamant, la *Lune des montagnes*, plus une émeraude et un rubis d'une grosseur fabuleuse, un saphir de la plus belle eau, que les Persans appelaient l'*Œil d'Allah*, et une centaine d'autres pierres de moindre valeur ; il demandait du tout un prix fort modique. Shafras, surpris de cette offre, pria l'Afghan de repasser, en lui disant qu'il n'avait pas en sa possession les fonds nécessaires pour faire ce marché. L'homme aux diamants ayant conçu quelques soupçons sur la bonne foi de Shafras quitta Bassora secrètement; quelques démarches que firent les trois frères, ils ne purent le retrouver.

Quelques années après cependant, l'aîné le rencontra par hasard à Bagdad, comme il venait de vendre toutes ses pierreries pour soixante-cinq mille piastres fortes et une paire de chevaux de prix. Shafras se fit indiquer la demeure de l'acheteur, qui était un juif, lui en offrit le double et fut refusé. Sur ces entrefaites, les deux Shafras cadets rejoignirent leur frère, et tous trois convinrent d'assassiner le juif. Ce projet fut exécuté aussitôt, et le lendemain ils empoisonnèrent l'Afghan, qu'ils avaient invité à prendre des sorbets, et les deux cadavres, renfermés dans un sac, furent jetés dans le fleuve. Bientôt une dispute s'éleva entre les trois frères pour le partage des pierreries; l'aîné se débarrassa de ses deux cadets de la même manière que de l'Afghan, et s'enfuit à Constantinople, d'où il passa peu de temps après en Hollande. De là il fit connaître ses richesses et les proposa aux différentes cours de l'Europe.

La nouvelle en parvint à Catherine II, qui lui proposa de traiter pour la *Montagne de lumière* seulement. On le fit venir en Russie et on le mit en rapport avec le joaillier de la cour. Les conditions étaient : lettres de noblesse, rente viagère de dix mille roubles et cinq cents roubles payables par dixième d'année en année. Shafras demandait six cent mille roubles écus comptant. Le comte Panin, alors ministre, fit traîner le marché en longueur, lança l'Arménien dans un train de vie qui l'obligea à faire des dettes considérables, et quand il sut qu'il n'avait plus le sou pour payer, il rompit brutalement le marché. Shafras, selon les lois du pays, ne pouvait plus sortir de l'empire ni même de la ville sans payer ses dettes. Sa situation était embarrassante. Le joaillier de la cour se disposait à profiter de cette détresse. Le diamant allait tomber entre ses mains pour le quart tout au plus de sa valeur. L'Arménien comprit bien vite l'infernal piége dans lequel le ministre l'avait fait tomber. Il vendit secrètement à des compatriotes quelques pierreries inférieures, paya ses dettes et disparut tout à coup.

Ce ne fut que dix ans après qu'on le retrouva à Astrakan, se disposant à passer en Géorgie et de là en Turquie. On lui fit de nouvelles offres, qu'il n'accepta qu'à la condition que l'affaire serait traitée à Smyrne, où d'ailleurs ses pierreries étaient en dépôt. C'était une sage précaution. Catherine accepta, lui donna des lettres de noblesse, six cent mille roubles argent, plus cent soixante-dix mille roubles assignats (en tout deux millions et demi).

Les autres pierreries dont il était possesseur passèrent en différentes mains : le saphir, dit-on, le plus beau qui existe dans le monde, appartient à la couronne de Saxe, ainsi que le rubis.

Shafras ne pouvant retourner dans son pays, où il aurait eu à rendre compte de deux homicides et de deux fratricides, se fixa à Astrakan et s'y maria avec une de ses compatriotes, dont il eut sept filles. L'un de ses gendres l'empoisonna avec des champignons vénéneux. L'immense fortune que le meurtrier avait acquise (il laissa, dit-on, dix ou douze millions) fut dissipée en peu d'années par ses enfants. Il y a encore à Astrakan plusieurs petits enfants de Shafras; tous vivent dans la misère la plus abjecte. Juste fruit de l'*auri sacra fames!*

On conçoit qu'au milieu de toutes ces richesses, et de toutes ces fêtes, et de ce concours universel, il fallait être millionnaire pour vivre une semaine dans la ville sainte. — Aujourd'hui, à Moscou, écrivait un de nos confrères, le rouble n'est plus que la menue monnaie, et il n'est pas de cocher à grande barbe qui ne la regarde avec un profond dédain. Un barbier un peu bien posé demande un rouble pour chaque barbe: — j'ai mes autorités. — C'est aussi le prix de la blanchisseuse pour chaque chemise qu'elle brûle à l'eau de javelle. La location d'un piano se paye vingt-cinq roubles, cent francs par mois; encore est-ce par grâce spéciale et parce qu'il s'agit d'un artiste de la Compagnie italienne. On vous demande sans vergogne quinze roubles par jour pour une chambre d'hôtel; enfin, et ce trait surpasse tous les autres, le jour de l'arrivée de l'ambassade française, on a osé demander à M. de Morny, pour trois voitures de remise, quelque chose comme cent soixante et quinze roubles argent (sept cents francs de notre monnaie). Je crois savoir que le noble comte a trouvé la plaisanterie un peu trop forte et l'a signalée à qui de droit. —

Le même touriste nous donne des détails pleins de couleur locale sur les hôtelleries moscovites. — Parmi celles-ci, le *Novo-Troïtskütraktir* est la plus fameuse. Cette colossale maison, qui fait pour plus de cinq cent mille roubles d'affaires par année, a une succursale à Nijnii-Novgorod pendant le temps de la foire, c'est-à-dire à une époque où la population de cette cité monte en moyenne de dix-huit à trois cent mille habitants, où l'on y voit arriver l'habitant d'Arkhangel avec ses fourrures, le Chinois chargé de thé, le Tartare avec ses mousselines, le Cosaque avec ses cuirs et le caviar, le Persan avec ses parfums et ses amulettes, le Kirghiz avec ses chevaux, l'Anglais, l'Allemand, le Suisse, le Saxon, le Français, avec des toiles, des bijoux, des montres, des pipes et des articles de modes.

L'établissement dont je vous parle se compose d'une longue enfilade de salons. Il y en a bien une vingtaine. Un soldat médaillé sert de concierge. On loue de ces vétérans a des prix très-modiques pour remplir le rôle de portiers dans les lieux publics. En entrant on ne voit rien,

tant la fumée de tabac est épaisse. Elle vous prend à la gorge et vous repousse vers le dehors. Mais au bout d'un instant le brouillard se dissipe, et l'on traverse sans trop de peine les longues salles remplies de convives.

On est frappé tout d'abord d'un fait saillant. A mesure que l'on avance, l'ameublement devient plus confortable et la physionomie du public change. C'étaient d'abord des ouvriers buvant du thé dans des tasses fêlées, et servis par des domestiques en chemise rouge; ce sont maintenant des gentlemen accoudés autour de la liqueur pétillante de Mme Cliquot et donnant des ordres à une gent empressée de garçons en pantalon bleu et jaquette blanche. Cet établissement est ouvert à tous les buveurs et à la portée de toutes les bourses. Le soldat y prend son thé; le riche marchand y invite ses partenaires à des festins de Balthazar.

Asseyons-nous et laissons le garçon nous servir à sa guise.

Nous sommes certains tout d'abord de nous voir gratifier du *totchasse* traditionnel. On nous donne le temps d'examiner l'endroit où nous sommes. Les tables sont couvertes de nappes blanches, mais trouées. La vaisselle est de la faïence la plus grossière. On fume partout autour de nous. Une image de la Vierge est appendue dans un coin; au-dessous brûle un cierge.

Le garçon qui nous sert est un vieillard de soixante-dix ans au moins, fringant et alerte malgré sa barbe blanche, qui ferait le désespoir d'un ermite ou d'un pacha. Cette physionomie nous frappe. On nous raconte quelques traits de ce vieux serviteur. On nous dit, entre autres choses, qu'à Nijnii il a pris dans la poche d'un marchand ivre un portefeuille contenant un million, pour le lui rendre intact le lendemain, en lui administrant une verte semonce sur son intempérance.

Chez nous, ce vieillard modèle eût obtenu au moins le droit d'aller recevoir aux Augustins une médaille d'argent, valeur dix francs. Ici, on ne lui a rien décerné. Beaucoup de gens, du reste, ne croient pas à son histoire. On aime mieux vous en dire une autre moins morale, mais plus piquante, quoiqu'elle se termine par un suicide.

Un marchand oublie quarante mille roubles dans un drojki. Il a retenu le numéro et la station de l'*isvoschik*. Il court le reprendre une heure après et retrouve le cocher et son argent. Le cocher apprend ce qui est arrivé et se pend de désespoir d'avoir laissé échapper une aussi brillante occasion de faire fortune.

Il fait une chaleur insupportable dans cet établissement de Troïtska, et à la moindre fenêtre entre-bâillée, le client russe réclame. Il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans des régions plus tempérées que la leur, les habitants de ce pays soient plus frileux que nous. Ils sont habitués à vivre hiver et été dans une atmosphère chaude, ce qui ne peut être en aucune façon favorable à la santé.

Il faut dîner enfin.

— Tchélovek (garçon ou homme)! servez du totchasse!

On nous apporte du caviar avec des oignons et du *schnaps*, c'est-à-dire des flacons d'amer et de cumin. Ce hors-d'œuvre très-piquant est destiné à ouvrir l'appétit. Les goûts diffèrent quant au potage. Nous sommes plusieurs. On sert à l'un du *tchi*, espèce de soupe aux choux, à l'autre du *borsch*, à l'autre de l'*oukha*, c'est-à-dire une matelote que l'on appellerait à Marseille *bouillabaisse*. Vient ensuite du cochon de lait à la sauce au raifort, une bécasse, de la compote d'ananas, en un mot un dîner essentiellement russe et essentiellement cher.

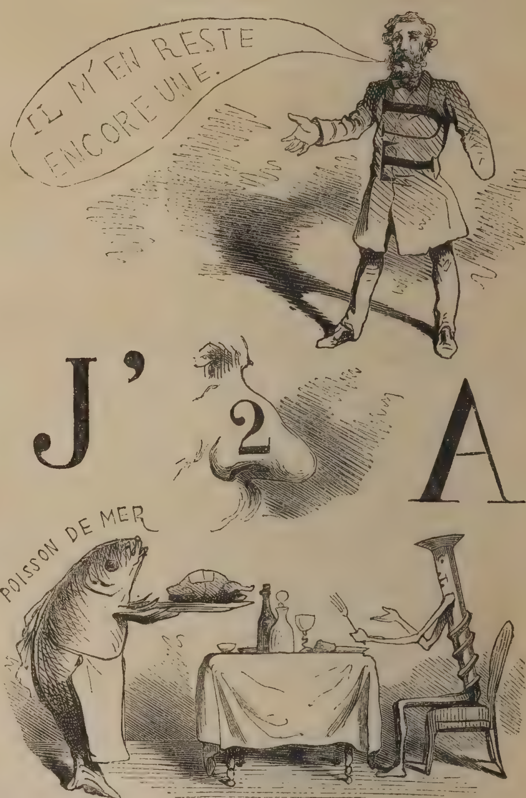
Vous avez mangé pour quatre roubles chacun, sans compter ce que vous avez bu; et notez qu'il n'y a pas dans ce menu un seul plat de vraie viande. En même temps que le café, le *tchelovek* plante sur la table une bougie allumée. On allume un cigare ou un papiros. Si vous préférez une pipe, le garçon cherche une longue bouffarde en cerisier, qu'il bourre et qu'il allume pour vous; c'est l'offenser que de lui défendre d'user de ce privilége.

Le traktir de Troïtska, qui offre le meilleur type de ce genre d'établissements, est visité par tous les étrangers, et la plupart y retournent, tant la cuisine y est délicieuse. Le tout, ici comme ailleurs, est d'avoir beaucoup de roubles à dépenser.

Un grand nombre de consommateurs aussi se bornent à boire du thé, et l'on sert par jour jusqu'à quinze livres de cette denrée, avec près de sept tonnes d'eau. P.-C.

---

RÉBUS SUR LOUIS XV.




EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE DERNIER.

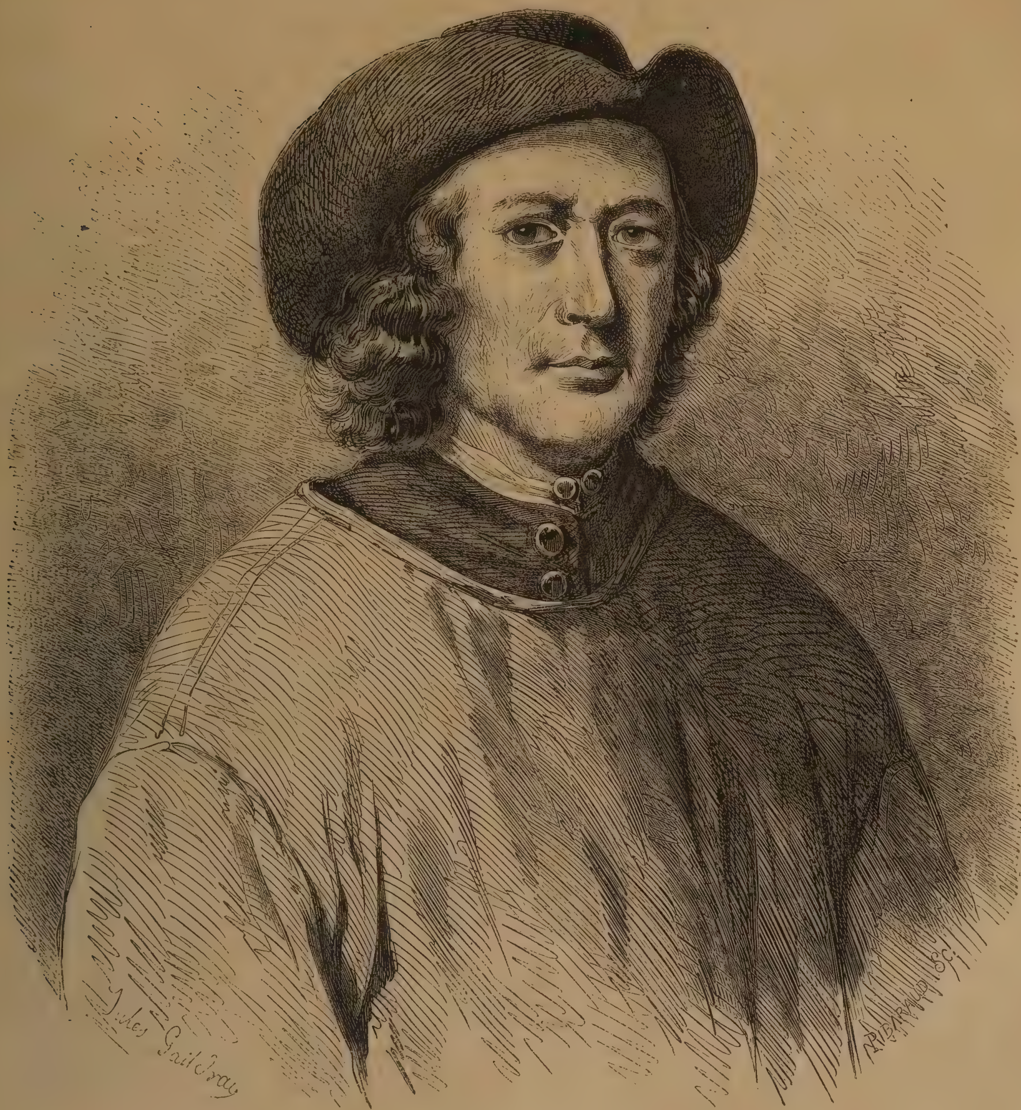
Sur un champ de bataille de l'Alsace, les boulets pleuvaient autour du jeune Louis XV. Il répondit gaiement à ceux qui voulaient l'écarter de ce péril : *Rendez ces boulets à l'ennemi; je ne veux rien avoir à lui.* (Rang d'E—sept boulets à l'N—mi—jeu—neveu—rien (carte nulle) *nav* oie—rat luit.)

---

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# LE CHARBONNIER MUSICIEN.

## THOMAS BRITTON [1].



Portrait de Thomas Britton, d'après un modèle authentique communiqué par M. F. Halévy. Dessins de J. Gaildrau.

Deux hommes en un. L'enfance de Tom. Charbonnier pour vivre. Chez Christophe Batteman. A la taverne du *Bouchon en deuil*. Le domicile de Britton. L'alchimiste Garencières. Le premier club musical. La cour et la ville chez un charbonnier. Etat de la musique au dix-septième siècle. Une séance chez Britton. Il déménage pour cause d'agrandissement. Curieux personnel. Virtuoses et amateurs du temps. Mort étrange de Thomas. Fruit de son exemple.

L'homme qui fait le sujet de cette notice n'occupe qu'une place modeste dans l'histoire de la musique; sa vie cependant mérite d'être racontée. Né dans la classe la plus pauvre de la société, et s'élevant par degrés, sans pour cela quitter la position inférieure où le sort l'avait placé, il ajoutait pour ainsi dire une vie nouvelle à sa vie ancienne, de sorte que son histoire offre l'exemple cu-

(1) L'éminent auteur de cette notice, M. F. Halévy, est surtout illustre comme roi de nos compositeurs. Sa renommée littéraire, étouffée jusqu'à ce jour par sa gloire musicale, n'a guère éclaté qu'à l'Académie des Beaux-Arts, au Conservatoire, sur la tombe d'Adam ou de David (d'Angers), et dans quelques pages admi-

rieux, et peut-être unique, d'une existence tout entière passée à la fois dans le travail le plus vulgaire et dans l'exercice intelligent d'un art délicat et difficile. Il faut supposer deux hommes, dont l'un, forcé, pour gagner sa vie, de se livrer à la plus humble des professions, en contact journalier avec des hommes grossiers, habite une obscure boutique, tandis que l'autre, doué d'un goût éclairé pour les arts, en relation avec les artistes les plus célèbres de son époque, et artiste lui-même, reçoit les hommes les plus instruits d'une grande capitale, les femmes les plus élégantes de l'aristocratie, et fait de sa maison le centre de brillantes réunions. Thomas Britton réunit à lui seul ces deux existences si diverses.

Thomas Britton, né vers 1654, dans le comté de Northampton, fut mis en apprentissage à l'âge de huit ans, à Londres, chez un charbonnier, qui l'employa à porter du charbon dans les rues et à crier sa marchandise. Il resta pendant sept ans serviteur chez ce maître, après quoi celui-ci, reconnaissant que l'éducation de son élève était terminée, lui donna une petite somme d'argent et le renvoya, exigeant de lui la promesse qu'il ne s'établirait pas marchand de charbon. Il faut admirer la sagacité de ce prudent maître charbonnier, et croire que, jaloux des dispositions précoces de son élève, inquiet de son intelligence d'un commerce qu'il ne lui avait que trop bien enseigné, il avait déjà deviné en lui un concurrent redoutable.

Le jeune Tom, emportant son petit pécule, retourna dans son pays natal et y passa plusieurs années. Comme, malgré mes recherches, je n'ai pu découvrir le nom du maître qui lui a enseigné la musique, cet art qui devait occuper une si grande place dans sa vie, il m'est permis de supposer que c'est pendant cette retraite qu'il en reçut les premières notions, et qu'il apprit aussi à lire et à écrire : j'aime donc à me représenter notre héros libre, fier, maître de son temps, ravi de cette existence toute nouvelle pour lui. Assidu aux leçons de l'école du village, prêtant pendant le service divin une oreille attentive et charmée aux improvisations du vieil organiste, il consacre à l'étude le loisir que lui a fait l'inquiétude de son patron. Il devient musicien; une antique basse de viole, trouvée au presbytère, est désormais sa compagne constante et l'interprète du sentiment musical dont il est animé. Curieux d'apprendre, il copie les antiennes, les hymnes sacrées des vieux maîtres anglais contenues dans le livre du chantre. Dès lors commencent pour lui ces habitudes de travail et d'étude qu'il ne devait plus oublier. Son âme s'éveille au souffle de cette vie libre et active, l'enfant est devenu un homme, et l'homme un artiste !

Mais cette existence si heureuse, si conforme à ses instincts, doit enfin cesser. Les ressources sont épuisées, le pécule du maître est tari. Il faut vivre, il faut apprendre, il faut surtout retourner à Londres, car c'est là seulement que Tom peut continuer cette vie d'étude, commencée dans la retraite. Ce n'est pas le voyage qui l'embarrasse, trente lieues sont bientôt franchies; mais, encore une fois, il faut vivre, vivre indépendant, ne rien devoir qu'à son travail. Tom n'hésite pas. Il redevient charbonnier !

Certes, pour prendre ce parti, il fallait un grand fonds de haute raison, de courage, de simplicité et d'amour du travail. L'abnégation de tout sentiment de vanité ne saurait aller plus loin, c'est l'acte d'une âme simple, concentrée en elle-même; aucun effort ne s'y fait sentir, et l'on ne voit là ni l'orgueil du stoïcien ni l'insolence du cynique. Britton sait qu'il est seul, inconnu, perdu sur le pavé de Londres : il ne demande rien, ne cherche ni ami ni protecteurs, ne frappe à aucune porte. Jeune, plein de confiance en Dieu, humble et fort à la fois, il retourne sans honte à ce travail pénible de ses premières années, et lui demande la vie de son corps et la liberté de son esprit.

C'est donc le sac sur le dos que nous retrouvons Britton dans les rues de Londres. J'aime à croire, pour son honneur, que son ancien patron était mort ou avait au moins renoncé à son industrie, et que par conséquent Britton ne manquait pas à ses engagements.

On eut alors un étrange spectacle : on voyait un homme de taille moyenne, à la physionomie ouverte et intelligente, vêtu d'une jaquette bleue, coiffé d'un sac de charbon, furetant chez les libraires, bouquinant chez les étalagistes, recherchant les vieux livres, avide de vieille musique. C'était notre ami Thomas Britton, et ce goût pour les vieilleries curieuses fut l'origine des relations qu'il contracta avec de hauts personnages.

Vers cette époque, une véritable passion pour la recherche des vieux livres et des manuscrits s'était déclarée parmi la noblesse. Les principaux amateurs étaient Edouard, comte d'Oxford, le duc de Devonshire, les comtes de Pembroke, de Sunderland, de Winchelsea. Comme le Parlement ne siégeait pas le samedi, ces personnages se rendaient ensemble dans la Cité. Bientôt, se séparant, ils prenaient des routes diverses et parcouraient les rues habitées par des libraires. Lorsqu'ils avaient visité les principales boutiques, ils se réunissaient, un peu avant midi, chez Christophe Batteman, libraire et marchand de musique. C'était là leur quartier général. Ils y rencontraient d'autres amateurs, entre autres M<sup>e</sup> Bagford qui, de cordonnier, était devenu antiquaire célèbre. La discussion s'engageait alors sur les trouvailles de la journée.

C'est là qu'un jour, vers midi, au moment où ces graves personnages étaient réunis dans une chaleureuse discussion, Thomas Britton, qui venait de finir sa tournée du matin, entre dans son accoutrement de charbonnier, et, déposant avec précaution son sac sur l'appui de la fenêtre du libraire, il demande à Christophe Batteman des renseignements sur un livre rare, un recueil d'anciennes mélodies. Qu'on juge de la surprise des nobles lords! On entoure Britton, on l'interroge, la conversation devient générale; le goût, l'intelligence, les connaissances réelles du pauvre Tom font oublier son costume plus que simple; on est touché de l'honnêteté de son caractère, de sa bonté, de sa modestie vraie; il devient pour un moment l'égal des pairs d'Angleterre; il séduit, il étonne, il captive son auditoire, et bientôt toute la compagnie, dans l'entraînement d'une sympathie réciproque, décide qu'elle ira dîner et passer le reste de la journée à la taverne.

Cette taverne, où se réunissaient habituellement ces nobles seigneurs, était la taverne du *Bouchon en deuil*, fondée sous le règne de Charles I<sup>er</sup> par le célèbre chansonnier Taylor, surnommé le *Poëte d'eau*, parce qu'il était batelier; cette enseigne du *Bouchon en deuil* mérite quelque explication, parce qu'elle est la manifestation d'un sentiment pieux. Lorsque Charles I<sup>er</sup> fut décapité, Taylor fut tellement affecté de la mort du roi, qu'il voulut que

rables insérées au *Moniteur*. La savante et curieuse vie de Thomas Britton, publiée dans le *Musée des Familles*, va démontrer à tous, aux petits comme aux grands, aux gens du monde comme aux lettrés, que l'auteur de *la Juive*, de *l'Eclair* et du *Val d'Andore* est aussi un de nos écrivains les plus solides et les plus brillants, les plus attachants et les plus ingénieux. M. Halévy ne pourra tarder, entre deux succès au grand Opéra, à réunir cette notice à ses éloges académiques, pour former un livre qui occupera le premier rang dans toutes les bibliothèques. (*Note de la rédaction.*)

son enseigne portât le deuil, et qu'il la fit peindre en noir.

Dès lors Britton fut admis régulièrement aux réunions hebdomadaires du libraire Batteman. Il y trouva toujours ses honorables amis. Ces relations durèrent pendant toute la vie de Britton; elles n'altérèrent pas son indépendance. Il resta toujours le même, aussi simplement à son aise dans les rues de Londres, sous le sac de charbon, que le chancelier d'Angleterre sur le sac de laine à la Chambre des lords.

Lorsque Thomas Britton, après ses courses fatigantes dans la ville, rapportait chez lui ce sac vide, ce sac, son cher gagne-pain, le porteur de charbon redevenait musicien. Il prenait alors sa basse de viole, sa *viola di gamba*, et s'enfermait soigneusement dans son domicile; mais il faut dire ce qu'était ce domicile.

C'était une écurie que Britton avait louée à son arrivée à Londres, et dans laquelle il s'était d'abord arrangé le mieux qu'il avait pu, lui et ses sacs de charbon. Peu à peu, les bénéfices de son commerce lui avaient permis d'en faire une habitation supportable, un magasin et une bibliothèque. Tandis qu'ainsi renfermé et caché à tous les yeux, il exécutait sur sa basse de viole quelques compositions de Jenkins, de Simpson, du célèbre Purcell, le plus renommé des maîtres du temps, ou peut-être une sonate manuscrite de Corelli, dont la réputation naissante avait déjà pénétré en Angleterre, Britton avait vivement excité la curiosité d'un de ses voisins; mais l'habitation singulière de ce voisin avait aussi de son côté attiré l'attention de Britton.

Car si la demeure de Britton, située au rez-de-chaussée, ne se distinguait le soir que par l'obscurité dans laquelle elle restait plongée, et ne trahissait la présence du propriétaire que par les sons discrets et mystérieux de la basse de viole, la demeure de l'inconnu, au contraire, située à l'étage le plus élevé de la maison voisine, resplendissait souvent de lueurs singulières. On voyait briller à travers les vitres des feux sombres, dont l'éclat colorait d'une teinte rougeâtre des cornues, des alambics, qu'une main hardie soulevait au milieu de ces nuages et de ces flammes.

Cette demeure aérienne était celle d'un alchimiste, d'un frère de la *Rose-Croix*, très-versé dans l'art de la magie et de la cabale, et qui poursuivait le grand œuvre. Un soir l'alchimiste, une lampe à la main, descendit de son laboratoire, et, guidé par la musique de Britton, il vint frapper à la porte, que celui-ci ne craignit pas d'ouvrir.

L'alchimiste, vu de près, n'était plus qu'un pauvre diable ruiné par ses fourneaux, auxquels le charbon de Britton allait donner une activité nouvelle. Car tel était le but secret de la visite de l'alchimiste aux abois.

Ce savant malheureux, cet illuminé était un Français, un Parisien, le docteur Théophile de Garencières, médecin de la faculté de Caen. Après toutes sortes de vicissitudes et de mauvaises fortunes subies dans son pays, il était venu en Angleterre, avait abjuré la religion catholique, et avait été reçu agrégé à l'université d'Oxford. Nommé plus tard médecin de l'ambassade française à Londres, il n'avait pu conserver cette place, et avait trouvé la misère en cherchant la pierre philosophale; une amitié profonde, basée probablement sur la bizarrerie de leur condition, s'établit bientôt entre ces deux hommes d'un caractère si différent. L'un, né d'une bonne famille, véritablement instruit, mais courant après des chimères, était tombé de l'aisance et d'une position honorable dans l'obscurité. L'autre, au contraire, né dans la pauvreté, avait trouvé l'aisance dans la simplicité de sa vie laborieuse, et était parvenu à concilier le goût des lettres et la passion de la musique avec l'exercice d'une profession pénible. Britton cependant se laissa séduire aux discours de Garencières. Il étudia avec lui la chimie et l'art du chercheur d'or, et bientôt, avec l'intelligence qu'il portait en toutes choses, il construisit pour Garencières un laboratoire portatif qui excita l'admiration des chimistes de Londres, et qu'on vint visiter avec empressement de toutes parts.

Cet incident qui détournait Britton de ses études habituelles, et qui aurait pu le ruiner, puisqu'il l'attaquait au vif dans son commerce, fut pour lui un bonheur. Un gentilhomme du pays de Galles, qui avait vu le fameux laboratoire, obtint de Tom qu'il lui en construirait un semblable. Il l'emmena dans son pays et le récompensa généreusement. Tom revint à Londres muni d'une somme assez importante. Heureusement pour Britton, Garencières mourut bientôt après, emportant avec lui ses rêves dorés, et peut-être ceux de Britton, que la mort de son ami rendit à ses premiers travaux.

Nous voici arrivés à l'époque la plus remarquable de la vie de Thomas Britton. L'argent qu'il avait rapporté du pays de Galles le mit à même d'agrandir son habitation et de réaliser un projet conçu depuis longtemps. Il voulait réunir chez lui les premiers artistes de Londres, les amateurs les plus distingués; mettre à leur disposition la bibliothèque musicale qu'il avait fondée, et qu'il augmentait encore tous les jours, et donner à ses frais des concerts sérieux auxquels il inviterait gratuitement la belle société de la ville.

Rien de semblable encore n'avait existé à Londres. Quelques artistes, quelques professeurs donnaient à la vérité des concerts, mais ces concerts n'avaient aucune importance sous le rapport de l'art; le plus souvent, d'ailleurs, ils avaient lieu dans une taverne. On les annonçait dans la *Gazette de Londres* avec le plus d'art et de séduction possible. Mais l'art de l'annonce, si habilement perfectionné depuis, était encore dans l'enfance, comme on peut en juger par l'exemple suivant:

« Aujourd'hui, 4 février 1674, à la taverne de la Toi-« son, près Saint-James, à deux heures de l'après-midi, « tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, rare « concert par quatre trompettes marines, instrument in-« connu jusqu'à ce jour en Angleterre. Prix des places, « un schelling les meilleures, six sous les autres. »

« La trompette marine, dit M. Jourdain, est un instrument qui me plaît et qui est harmonieux. » M. Jourdain, qui ne voulait qu'une trompette marine, eût été bien heureux d'assister à ce concert, qui lui en promettait quatre. Peut-être n'est-il pas inopportun de dire ici ce qu'est, ou plutôt ce qu'était cet instrument harmonieux. La trompette marine n'est pas une trompette: c'est une sorte de guitare montée d'une seule corde très-grosse, disposée sur un manche très-long et qu'on joue avec un archet. Je n'ai pu découvrir l'origine du nom que porte cet instrument, ni ce qui a pu lui mériter l'honneur d'être attaché à la marine.

Ce que voulut établir Britton, et ce qu'il établit en effet, c'est un club musical, une société tenant des séances régulières, s'occupant de musique, non dans un but de lucre, puisque le public était invité, mais pour le plaisir des exécutants eux-mêmes, pour satisfaire leur goût et leur amour pour l'art. On voit d'un coup d'œil ce qu'il y avait d'élevé dans l'entreprise de Britton, ce qu'elle avait de véritablement utile, de véritablement fécond pour l'avenir de la musique en Angleterre, et quelle distance séparait ces assemblées des concerts publics et des charivaris

de taverne. L'idée de cette création, si désintéressée dans son but, si heureuse dans ses résultats, appartient donc entièrement au charbonnier Thomas Britton, et ce doit être pour sa mémoire un éternel honneur.

On ne peut s'empêcher d'éprouver un étonnement profond, en songeant qu'une pensée pareille, qui a quelque chose d'éminemment aristocratique, est sortie du cerveau ou plutôt du cœur d'un homme livré depuis son enfance à des travaux si humbles, si pénibles et si peu en harmonie avec l'élégance de cette pensée; mais c'est là le problème de la vie entière de Britton.

Voici comment était disposée la maison où se donnaient ces concerts, qui attirèrent bientôt la fleur de l'aristocratie. Au rez-de-chaussée était le magasin de charbon. Au-dessus du magasin se trouvait la salle de concert, longue et étroite, et si basse de plafond qu'un homme d'une taille élevée avait peine à s'y tenir debout. L'escalier était appliqué au mur extérieur de la maison, et l'ascension n'était pas sans danger.

Cette description n'a rien d'attrayant, et l'on conviendra que cette maison offrait un assemblage bizarre; elle reflétait, au reste, la parfaite image du propriétaire, et représentait bien aux yeux ce mélange incroyable de simplicité presque grossière et d'intelligence fine et délicate, cette aspiration aux nobles jouissances de l'art confondue avec les préoccupations d'un commerce vulgaire. Il est certain que Britton, avec les goûts que nous lui connaissons et la vie qu'il s'était faite, ne pouvait avoir d'autre habitation.

Cette maison de si triste apparence reçut donc une société nombreuse; dans cette salle obscure qui, malgré tous ses défauts, paraît avoir été favorable à la musique, une foule brillante et dorée venait se presser, et cachait la pauvreté des lambris sous l'éclat des toilettes. Les femmes du rang le plus élevé, les beautés les plus élégantes, les plus célèbres de l'époque, ne craignaient pas de gravir l'escalier escarpé de la salle de concert, et oubliaient, en écoutant, les difficultés qu'il avait fallu braver pour trouver place parmi les élus.

C'est au commencement de 1678 que Britton inaugura ses concerts. Il n'est peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur l'état général de la musique en ce temps-là.

Il semble que le dix-septième siècle presque tout entier ait été pour l'art musical une époque de repos et d'attente. Un grand mouvement s'était opéré pendant le siècle précédent, un grand mouvement devait s'accomplir plus tard. C'était une de ces périodes intermédiaires pendant lesquelles ceux qui sont appelés à féconder le champ fertile de l'art étudient le passé et préparent l'avenir. C'est le silence d'où sortira bientôt le son retentissant; c'est l'ombre d'où va jaillir la lumière; c'est le recueillement d'où naîtront les grandes pensées, les enfantements. L'art de la musique moderne, le dernier né des beaux-arts, était jeune encore, car, au temps de la renaissance, la peinture, l'architecture, la sculpture, avaient précédé le réveil de la musique.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A l'époque dont nous retraçons quelques traits, Louis XIV venait de créer l'opéra en France, la reine Christine livrait son palais aux débuts de Scarlatti. En Angleterre, un pauvre charbonnier ouvre à la musique une sorte de salle d'asile. Missionnaire humble et dévoué, il répand autour de lui l'amour sincère et profond dont il est animé. Utile par l'exemple qu'il donne, par l'œuvre qu'il a fondée, il rendra la voie facile à ceux qui le suivront, longtemps encore après que son nom aura été oublié. Les arts ont aussi leurs pionniers, et le chef renommé qui marche au grand soleil, portant fièrement sa bannière éclatante, ne sait pas le nom du soldat obscur qui lui a frayé le chemin.

Essayons de recomposer par la pensée une séance du club de Britton. N'oublions pas que ses concerts se soutinrent pendant près de trente-six ans, depuis 1678 jusqu'en 1714, époque de la mort de Thomas Britton, et que; pendant ce long espace de temps, le personnel des exécutants, aussi bien que celui des auditeurs, dut se renouveler plusieurs fois avec des chances diverses. Prenons donc une époque brillante, et supposons qu'au mois de décembre 1710, époque de l'arrivée de Handel à Londres, nous entrons dans le salon de musique de l'assemblée.

Mais ce n'est plus dans la maison noire de Britton que se tiennent les séances, c'est dans une habitation plus confortable du voisinage. Là, plus d'échelle à gravir: nous pénétrons dans la salle de concert par un degré commode et convenable. Britton a quitté sa maison pour échapper à un commencement de persécution, à des propos de tout genre. La singularité de sa vie et de son caractère avait éveillé l'attention des mécontents et des jaloux. On commençait à dire que ses assemblées pouvaient bien cacher des menées séditieuses: d'autres, se rappelant sa liaison avec Garencières, prétendaient qu'on ne s'y occupait que de magie; d'autres encore le donnaient pour un athée, pour un presbytérien ou un jésuite. « Mais tout cela n'était que des conjectures mal fondées, dit un biographe anglais : il était honnête, simple et droit, et parfaitement inoffensif. »

Quoi qu'il en soit, il paraît que Britton crut devoir quitter sa maison et constituer un véritable club. Les souscripteurs furent dès lors naturellement soumis à une cotisation. Elle était de dix schellings par an. L'établissement se trouvait enrichi d'une buvette, dans laquelle chaque abonné avait le droit de prendre du café moyennant une redevance d'un sou par tasse. Il ne faut pas oublier que le café n'était introduit que depuis quelques années en Angleterre et en Europe : il ne faut donc voir là qu'un tribut payé à la mode, et n'en rien conclure de fâcheux pour la dignité du club.

Entrons dans cette nouvelle salle. Nous y trouverons des artistes bien placés dans le monde, de nobles seigneurs de la cour de la reine Anne, et de belles dames dans d'élégants atours. Voici lord Bolingbroke, puis le comte de Burlington et le duc de Chandos, deux Mécènes pour les musiciens. Le clavecin, accordé avec le plus grand soin par Britton lui-même, est déjà chargé du pupitre. Des volumes sortis de la bibliothèque de Britton, dont le catalogue est entre nos mains, sont déjà préparés, ouverts au bon endroit. Nous voyons sur ce catalogue les plus illustres noms contemporains. On va exécuter des fragments du *Roi Arthur*, célèbre opéra de Purcell, mort depuis quinze ans ; la musique composée par Mathieu Lock, pour le *Macbeth* de Shakespeare ; des sonates de Bassani et de Corelli, et d'autres morceaux encore. Le grave et savant docteur Pepusch, qui, marchant sur les traces de Britton, vient de fonder la Société de l'ancienne musique, entre et se met au clavecin. Voici un des meilleurs violonistes du théâtre de Drury-Lane, M. John Bainster, élève de son père, qui perdit sa place de directeur de la chapelle royale, pour avoir osé dire, devant le roi Charles II, que les Français jouaient mieux du violon que les Anglais. Voici M. Henri Needler, contrôleur général des douanes, élève pour la composition de feu Purcell, et pour le violon

de Banister le père. Cet autre est le poëte Jean Hughes, l'ami de Pope et d'Addison, l'auteur d'une ode en l'honneur de la musique, et excellent musicien. Tout en jouant sa partie, il pense à sa tragédie du *Siége de Damas*, qu'il vient de commencer, mais qu'il ne verra pas, car il mourra le jour même de la première représentation. Peut-être Pope et Addison sont-ils dans l'auditoire. Voici M. Woolaston, le peintre, qui vient de terminer le portrait de M. Britton. Britton un matin, pendant sa tournée habituelle de charbonnier, se rappela qu'il avait à parler à M. Woolaston; mais n'osant, par discrétion, se présenter chez lui dans son ajustement, il eut l'idée de passer devant la demeure du peintre en criant du charbon. M. Woolaston reconnut la voix de son ami, ouvrit la fenêtre, et, l'invitant à monter, profita de cette occasion pour commencer son portrait, en jaquette bleue, avec une mesure de charbon à la main. Le poëte Jean Hughes a composé une inscription en vers pour ce portrait, que vous avez pu voir au Musée britannique. Voici les organistes Philippe Hart, Obadiah Shuttleworth, Abel Whichello. Ce jeune homme qui entre maintenant, et sur lequel tous les yeux se portent avec tant d'intérêt et de curiosité, c'est un étranger, c'est M. Handel, le maître de chapelle de l'électeur George de Hanovre; c'est la première fois qu'on va l'entendre à Londres, où il arrive précédé d'une immense réputation. Les dames se lèvent pour le regarder. Le voilà qui se met au clavecin, au grand chagrin du docteur Pepusch. Cet enfant qui monte sur un escabeau, et qui paraît tellement ébloui de la splendeur de cet auditoire imposant qu'il tomberait si on ne venait à son aide, c'est un petit prodige dont s'entretiennent déjà tous les amateurs de Londres, c'est le jeune Mathieu Dubourg, l'élève de Germiniani; il va tout à l'heure, et pour son début en public, jouer sur le violon une sonate de Corelli, et Handel lui-même l'accompagnera. Vous voyez qu'avec de tels éléments la séance ne peut manquer d'être variée et intéressante.



Une séance du club Britton : Bolinbroke, appuyé sur une canne; Mathieu Dubourg, John Hugues, le docteur Pepusch, Handel, derrière le pupitre; le duc de Chandos, vu de dos; Britton tenant une viole. D'après des portraits du temps.

Comme si l'existence de Britton eût été liée à celle de ses concerts, c'est dans cette salle qu'il avait fondée et au milieu d'un concert qu'il reçut le coup qui devait le frap-

per mortellement, et sa mort fut aussi singulière que l'avait été sa vie.

Parmi les habitués du club Britton se trouvait un nommé Robe, qui faisait fréquemment sa partie dans les concerts. Comme il était un des juges de paix pour le comté de Middlesex, il avait reçu le surnom de *Robe de Justice*. Robe avait fait connaissance d'un forgeron nommé Honeyman. Ce forgeron était ventriloque. Robe eut la malheureuse idée d'amener son ventriloque à un concert pour effrayer Britton, dont il connaissait la simplicité. Il n'y réussit que trop bien. Au milieu d'un morceau qui captivait l'attention de l'assemblée, une voix se fit entendre, qui semblait sortir des entrailles de la terre : « Tombe à genoux, Thomas Britton, ton heure est venue ; fais ta prière, tu vas mourir ! » Le pauvre Britton, saisi d'effroi, tombe à genoux, et, dans une suprême angoisse, il recommande son âme à Dieu. On dit qu'il avait cru reconnaître la voix de Garencières, son ancien ami. On s'empressa de le détromper ; il fut à l'instant même l'objet des soins les plus assidus, mais tout fut inutile, le coup était porté. Thomas Britton mourut deux jours après, au mois de septembre 1714, à l'âge de soixante ans.

Il fut enterré dans le cimetière de l'église Clerkenwell, quartier qu'il avait toujours habité, sans monument ni inscription, mais accompagné à sa dernière demeure par un grand concours de public de toutes les conditions.

Telle fut la fin de Thomas Britton : ce composé bizarre a vécu dans un temps et dans un pays qui lui ont permis de se développer en toute liberté. Il me semble qu'un charbonnier, donneur de concerts, patron des artistes, collectionneur de curiosités, recevant avec sa jaquette bleue de belles dames dans un salon situé au-dessus d'un magasin de charbon, et auquel il fallait arriver par une échelle, n'aurait pu exister ailleurs qu'en Angleterre.

Britton avait été marié ; sa femme ne paraît avoir rempli dans son existence que le rôle d'une bonne ménagère. Il ne lui laissa guère que ses livres, sa bibliothèque musicale, composée d'ouvrages gravés ou copiés de sa main, et une collection considérable d'instruments de musique.

L'exemple donné par Thomas Britton ne fut pas stérile. Déjà, de son vivant, la Société de l'ancienne musique avait été fondée. Le sol de l'Angleterre fut bientôt couvert de nombreuses associations de ce genre, aujourd'hui en pleine voie de prospérité. A sa mort, la musique avait fait de grands progrès, et les brillantes promesses du passé commençaient à s'accomplir. Porpora, Leo, Dorante, ces maîtres toujours vénérés de la belle école napolitaine, allaient charmer l'Europe par la pureté, l'élégance de leur style. Le génie de Sébastien Bach semblait prédire les futures destinées de l'Allemagne, où déjà la musique dramatique de Keyser signalait une ère nouvelle. En Angleterre, Handel allait imprimer à la musique le sceau de sa puissante manière, tandis qu'en France Rameau se préparait, par de patientes études, à ses belles découvertes théoriques et aux succès tardifs que son talent nerveux et original réservait à sa maturité. Pendant ce temps aussi, et à quelques années de distance, deux enfants étaient nés, l'un dans la patrie de Raphaël, l'autre dans une petite ville d'Allemagne. Le premier de ces enfants se nommait Pergolèse, le second était Gluck.

F. HALÉVY, de l'Institut.

(Académie des Beaux-Arts.)

---

# LES CARTES DE VISITE.

Voici le jour de l'an, barrière de pralines
Entre l'an nouveau, l'an dernier ;
Jour doré par Giroux, plein de splendeurs divines ;
Jour confit, sucré par Boissier.
Saint Silvestre s'enfuit, et voilà que nous sommes
Au jour des baisers étouffants,
Au jour sombre et charmant qui fait pleurer les hommes,
Et qui fait rire les enfants.

Feuilles qui voltigez sur mon foyer de marbre,
Venez-vous des bois et des prés?
Non... On n'imprime pas encor les feuilles d'arbre.
Vous êtes, beaux feuillets lustrés,
Les cartes de visite. On vous jette à ma porte ;
Vous ne jonchez pas le vallon ;
Ce n'est pas l'ouragan qui souffle et vous apporte,
Et Bidault est votre aquilon.

Quand les feuilles, vos sœurs, abandonnent les branches,
Vous volez dans chaque quartier.
Vous nous apparaissez tous les ans, dames blanches,
Revenants du premier janvier.
Du seigneur Jour de l'An vous êtes, mes charmantes,
Les ambassadeurs précieux ;
Vous êtes les coureurs des belles nonchalantes,
Et les ailes des paresseux.

L'amitié, la routine aux coutumes banales,
Vous adressent en même temps.
Vous arrivez chez nous comme les blancs pétales
Des pâquerettes de nos champs :
L'une de vous nous dit : « Je t'aime un peu, ma mie. »
L'autre, plus tendre, dit : « Beaucoup. »
« Moi, passionnément, » dit une carte amie.
Une autre ajoute : « Pas du tout. »

Mon Dieu ! que vous portez de fleurons, de couronnes,
De noms lumineux ou bouffons !
Car vous êtes les noms des hommes, mes mignonnes,
Les étiquettes des flacons.
Parfois cette étiquette est noble et souveraine ;
Mais souvent elle trompe un peu :
On écrit : « Malvoisie, » on trouve du Suresne ;
On met un cachet au vin bleu.

Salut, petite carte, aux titres magnifiques !
Mais qu'ai-je vu?... sous votre nom
Et sous votre couronne, en traits cabalistiques
On lit avec un bon lorgnon :
« L'orgueil, diable en gants blancs, qui d'ordinaire habite
Dans les noirs quartiers infernaux. »
Voilà comme on reçoit la carte de visite
D'un des sept péchés capitaux.

Vous formez en silence un grand cercle à ma glace :
Mais ceux que vous représentez
Sont causeurs et railleurs, et plus d'un, avec grâce,
Et devant vous qui l'écoutez,
Mord de ses blanches dents le prochain qu'il immole.
Cartes charitables, hélas!
Vous valez mieux que nous ! Car l'homme a la parole,
Tandis que vous ne l'avez pas.

Lorsque le mois de mai vient remplir ses corbeilles;
Sur vos beaux vernis éclatants,
Nous lisons : « P. P. C. » Sur ces lettres vermeilles,
On voit la griffe du printemps.
Dès que la feuille pousse en dehors des barrières,
Qu'un velours vert est sous les pas,
Vous volez jusqu'à nous, fraîches et printanières
Comme des feuilles de lilas.

Sous vos habits pimpants, à l'étoffe qui brille,
Vous cachez un cœur tendre et bon :
Vous vous associez au deuil de la famille;
Quand la mort frappe à la maison,
Vous vous bordez de noir, ô mes pauvres petites !
C'est votre crêpe de douleur,
Et vous semblez alors, en volant à nos gîtes,
Des feuilles de saule pleureur.

Mais quoi ! malgré votre air candide et plein de charmes,
Vous avez des penchants cruels !
Quand vous vous échangez, comme des hérauts d'armes,
Vous nous annoncez les cartels.
Un Hector en frac noir vient jeter son adresse
A quelque Achille en gilet blanc,
Et le carnet devient l'antre de la tigresse,
Vous en sortez ivres de sang !

Quoi! vous armez les bras et vous ouvrez les tombes,
Vous, mignonnes, vous, douces sœurs!
Et pourtant vous avez la blancheur des colombes.
Mais parfois les plus ferrailleurs
Semblent de petits saints, des nonnes sous la grille;
Ils sont trompeurs, ces airs si doux :
Jeanne d'Arc la vaillante était une humble fille,
En robe blanche comme vous.

D'ordinaire pourtant, paisibles, sans rudesse,
Vous venez poliment souhaiter le bonjour;
Vous venez annoncer que madame a son jour ;
Quand vous entrez chez nous, vous nous faites sans cesse
Mille civilités, comme les gens bien nés.
Vous êtes, après tout, les feuillets satinés
D'un livre sur la politesse.

Quelquefois plus intime et d'un air plus poli,
Vous venez, belle carte, avec un petit pli.
Vous étiez écornée autrefois. L'inconstance
Est donc dans votre humeur, ô reine du bon ton?
Vous avez sans motif changé votre façon
De nous faire la révérence.

Comme un myosotis, vous nous dites tout bas:
« Un ami pense à vous ; oh ! ne l'oubliez pas ! »
L'amitié vous créa, si l'usage vous donne.
Moi, je crois que Pylade inventa vos feuillets,
Un jour qu'Oreste était sorti de son palais,
Pour voir son ingrate Hermione.

ANAÏS SÉGALAS.

---

# UN VASE DE M. ROSSIGNEUX.

Voici un bijou d'argent ciselé qu'eût signé Benvenuto Cellini, et qui a survécu à l'Exposition universelle de 1855, non-seulement parce qu'il a valu à son auteur la plus haute distinction, la croix de la Légion d'honneur, mais parce qu'il résume parfaitement le dernier mot de la science et de l'industrie au dix-neuvième siècle : l'universalité des chemins de fer. Le jour n'est pas éloigné où chaque département de la France, chaque arrondissement peut-être voudra consacrer par un monument semblable le passage du rail-way, c'est-à-dire de la vie nouvelle, à travers ses plaines et ses montagnes. Ils s'inspireront alors du modèle applaudi que nous mettons aujourd'hui sous leurs yeux.

Le vase de M. Rossigneux appartient à M. Parandier, ingénieur en chef du département du Doubs. C'est un hommage public au talent et à la persévérance de ce savant, grâce auquel la vallée du Doubs a échappé à une ruine probable et conquis une fortune certaine, en l'emportant sur la vallée de l'Ognon pour le tracé du chemin de fer de l'Est.

Le programme donné par les souscripteurs à l'artiste était celui-ci : « En haut la source, en bas le cours du fleuve ; le rail-way, l'enfermant de sa ceinture, sillonne la vallée et jette sur son passage rapide la prospérité et l'abondance. »

Par un tour de force charmant, M. Rossigneux a fait tenir ce vaste sujet dans une simple coupe. Le plat-bord est garni d'une guirlande de plantes aquatiques entourée de moulures exquises. Le fond de la coupe représente une pièce d'eau, du milieu de laquelle s'élève un rocher. Sur ce rocher repose la figure du Doubs couronné de roseaux, dans l'attitude d'une surprise inquiète ; d'une main il élève une corne d'abondance et s'appuie sur l'urne qui alimente sa source ; de l'autre, il serre une rame ornée, emblème de son activité commerciale, et dont la palme se perd dans l'eau qui arrose la base du rocher. La source, ainsi que le rocher, donnent naissance aux pittoresques végétations qui les décorent. La vasque est soutenue par un balustre d'architecture, élancé d'une touffe de roseaux, parmi lesquels se jouent et s'entremêlent des dauphins et des enfants, symbolisant les affluents du Doubs.

— Mais comment l'artiste a-t-il représenté dans tout cela le rail-way?

— De la manière la plus ingénieuse et la plus élégante.

Sur le pied de la coupe, qui figure par la composition de ses moulures la margelle d'un bassin, circule en bas-relief un convoi de chemin de fer s'engageant sous des tunnels. Au-dessus de ces tunnels sont posées des coquilles dans lesquelles les dauphins crachent de l'eau.

Les intervalles situés au-dessus des tunnels sont remplis par trois écussons sur lesquels sont tracées les dates et inscriptions commémoratives et le chiffre de M. Parandier.

Cette disposition masque et sauve avec grâce l'inconvénient de faire tourner un convoi sur la circonférence d'un cercle ; sans cette heureuse idée, le dernier wagon serait venu heurter de front la locomotive, ce qui aurait produit un effet ridicule, au lieu d'un résultat du meilleur goût.

M. Rossigneux a fait comme les bons et vrais poëtes, à qui l'obstacle de la rime inspire un vers excellent.



Vase de M. Rossigneux.

N'oublions pas la leçon que donnent aux artistes la perfection et la renommée de ce petit chef-d'œuvre. Ceux qui se plaignent d'être incompris et sans ouvrage n'ont qu'à exécuter des objets d'art en rapport avec nos mœurs et nos habitudes, des coupes, des aiguières, des pendules, etc., etc. Ils réussiront comme M. Rossigneux, comme M. Barye, comme Dantan et Pradier, et comme les grands ciseleurs du seizième siècle, qui ne dédaignaient point de signer des bijoux.

La coupe du Doubs était accompagnée, au Palais de Cristal, d'un miroir sculpté tellement joli que la reine d'Angleterre voulait absolument l'acquérir, et que le prince Albert, après l'avoir en vain couvert d'or, en a réclamé une copie pour Sa Majesté. P.-C.

# LE POINT D'HONNEUR.



Les convives. La querelle. Dessins de C. Mettais.

C'était en 1846, par une belle soirée d'automne. Autour d'une table d'acajou, sur laquelle les vins d'Espagne et de France étincelaient dans les cristaux, sept personnes, au nombre desquelles se trouvait l'auteur de ce récit, assises devant la maison de campagne du señor Arguellas, située à un mille ou environ de Santiago de Cuba, jadis la capitale de cette reine des Antilles, causaient gaiement entre elles. Trois de ces personnes étaient des négociants américains, du sud des Etats-Unis, ayant de nombreuses relations commerciales avec les îles, et qui se proposaient, en supposant que le vent et la mer fussent favorables, de faire voile pour la baie de Morant, à la Jamaïque, sur *le Neptune*, commandé par le capitaine Starkey ; la quatrième était un lieutenant d'artillerie espagnole, neveu de notre hôte ; puis venait un M. de Castro, jeune et riche créole, prétendant à la main de doña Antonia, gracieuse personne de seize ans, fille unique et unique héritière du señor Arguellas ; la sixième

était le capitaine Starkey, du *Neptune*, officier anglais d'une trentaine d'années, à la tournure et aux manières distinguées ; la septième et dernière était votre serviteur, fort jeune alors : j'entrais en convalescence à la suite d'une maladie grave, qui avait nécessité ma translation de la Jamaïque au climat de Cuba, climat beaucoup plus doux et moins variable, quoique les deux îles ne soient guère séparées que par un intervalle de deux degrés de latitude. Je devais également prendre passage à bord du *Neptune*, ainsi que le señor Arguellas, qui avait quelques affaires à régler à Kingston, et que devaient accompagner son épouse et sa fille, le jeune lieutenant et M. de Castro. *Le Neptune* avait apporté à Cuba une cargaison mixte, composée de quincaillerie, de cotonnades et autres articles, et s'en allait avec un demi-chargement de marchandises ; parmi ces marchandises, appartenant aux trois négociants américains, se trouvaient plusieurs barils de poudre qu'on n'avait pu vendre à Cuba, et dont on espérait se défaire avantageusement à la Jamaïque. Le bâtiment du capitaine Starkey était d'ailleurs pourvu d'excellentes installations pour les passagers, et la beauté du temps promettant une traversée aussi courte qu'agréable, — le vent avait sauté au nord-est et paraissait vouloir s'y maintenir, — nous étions tous dans les meilleures dispositions du monde et devisions avec beaucoup d'entrain et de gaieté sur le voyage du lendemain, sur la politique de Cuba, de l'Amérique et de l'Europe, sur le mérite relatif des vins de France et d'Espagne, des cigares de l'Alabama et de la Havane.

La soirée était d'un éclat et d'une transparence délicieuse. Une douce brise, que le capitaine Starkey déclarait devoir s'élever en mer à une vitesse de cinq à six nœuds, nous apportait les parfums de la riche et odorante végétation des vallées qui s'étendaient au loin au-dessous de nous, et ridait légèrement la surface des rivières ou plutôt des ruisseaux qui sillonnent l'île en tous sens, reflétant les splendeurs étincelantes des myriades d'étoiles qui, dans ces régions, couronnent la nuit de leur diadème de feux. La plupart des convives avaient bu largement, peut-être même un peu trop ; cependant la conversation, qui avait lieu en français, langue que tout le monde parlait plus ou moins bien, se maintint, tant que la maîtresse de la maison et sa fille furent présentes, sur un ton qui n'était pas de nature à profaner le calme majestueux de ce tableau. J'aurais dû dire que le señor Arguellas avait été retenu en ville par quelques affaires qu'il voulait terminer avant son départ.

— Ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie vu, dit la señora Arguellas au capitaine Starkey, au moment où elle se levait pour se retirer. Lorsque vous serez libre, veuillez sonner, et un esclave viendra m'avertir. Je désire causer encore avec vous de quelques dispositions relatives à notre aménagement à bord.

Le capitaine s'inclina. Il me sembla que la belle Antonia n'avait jamais souri d'un sourire plus séduisant ; et ces dames nous laissèrent seuls. Maintenant, je ne saurais dire précisément comment les choses se passèrent, et quel tour prit la conversation ; mais il est constant que nous nous aperçûmes bientôt qu'elle était montée sur un ton désagréable. Je pensai que l'expression des traits d'Antonia, lorsqu'elle avait pris congé du capitaine, avait peut-être déplu à M. de Castro. Ce ne fut pas là, cependant, la cause ostensible du différend qui s'éleva plus tard. Le capitaine du *Neptune* devait transporter à la Jamaïque plusieurs familles de gens de couleur libres, familiarisés avec la culture de la canne à sucre, et qu'on avait engagés, par cette raison, à des salaires plus élevés qu'ils n'auraient pu en trouver à Cuba. Les négociants américains, qui n'avaient pas dissimulé que cette compagnie était peu de leur goût (1), revinrent sur ce sujet et commencèrent à persifler assez vivement la philanthropie du capitaine Starkey, qui avait la bonté de croire que de misérables nègres eussent, comme les autres créatures humaines, le droit de disposer de leurs âmes et de leurs corps. Toutefois ce léger nuage aurait passé sans laisser de trace, si, dans le cours de la conversation, le capitaine n'avait eu l'imprudence de dire qu'il avait servi jadis, en qualité d'aspirant, à bord d'un bâtiment de guerre anglais, chargé de la répression de la traite. Cet aveu enflamma aussitôt la bile de M. de Castro, qui ne cherchait qu'un prétexte pour éclater ; et je compris, à quelques jurements qui lui échappèrent, que les prises opérées par les Anglais lui avaient occasionné des pertes considérables. Des paroles irritantes furent échangées de part et d'autre. Les motifs qu'on supposait aux Anglais pour vouloir détruire la traite furent attaqués avec aigreur et violence, défendus avec énergie et hauteur. Enfin, — le fait est que les deux adversaires, échauffés par de nombreuses libations et emportés par la colère, savaient à peine ce qu'ils faisaient et ce qu'ils disaient, — M. de Castro se permit d'appliquer à la reine d'Angleterre une épithète qui lui valut immédiatement un verre de vin, lancé en pleine figure par la main du capitaine Starkey. En un instant, toute la compagnie fut debout, dégrisée, ou à peu près, par le dénoûment inattendu de cette discussion.

Ce fut le capitaine qui rompit le premier le silence. Ses traits, encore irrités, se couvrirent tout à coup d'une pâleur livide :

— Je vous demande pardon, monsieur de Castro, dit-il presqu'en balbutiant, j'ai eu tort, grand tort de faire ce que j'ai fait, quoique je ne sois peut-être pas sans excuse.

— Pardon ! mille tonnerres ! hurla de Castro, qui bondissait dans un paroxysme de fureur, essuyant en même temps son visage avec son mouchoir ; oui, vous l'aurez votre pardon, avec une balle à travers la tête... pas à moins !

Il est vrai de dire que, d'après les idées reçues à cette époque dans la société de Cuba, il ne paraissait pas y avoir d'autre alternative possible qu'un duel. Le lieutenant Arguellas courut à la maison, et revint bientôt avec une boîte de pistolets :

— Allons dans ce bosquet là-bas, dit-il rapidement et à voix basse ; nous n'y serons pas dérangés.

En disant ces mots, il prit le bras de M. de Castro, et tous deux firent mine de se diriger vers le bosquet. Au même instant, M. Desmond, le plus âgé des trois Américains, s'approcha du capitaine Starkey, qui, ayant repris tout son sang-froid, se tenait debout, les bras croisés, auprès de la table, et lui dit :

— Mon cher monsieur, je ne suis pas, malgré mes habitudes commerciales, tout à fait étranger à ces sortes d'affaires, et si je puis vous être de quelque utilité...

— Merci, monsieur, interrompit le capitaine, je ne mettrai pas votre obligeance à contribution. Lieutenant Arguellas, il est inutile d'aller plus loin ; je ne suis pas un duelliste, et je ne me battrai pas avec M. de Castro.

— Que dit-il ? s'écria le lieutenant, en promenant sur toute la compagnie un regard de stupéfaction ; qu'il ne se battra pas ?

(1) La caste des hommes de couleur libres est, comme on sait, traitée aux États-Unis avec un mépris qui fait peu d'honneur au prétendu libéralisme américain.

Je m'aperçus que le vieux sang anglo-saxon bouillonnait dans les veines des Américains, en voyant un individu de leur race saigner ainsi du nez :

— Vous ne vous battrez pas, capitaine Starkey? reprit, après une pause pénible et d'un ton grave, M. Desmond ; vous, dont le nom figure sur le tableau de la marine royale britannique, vous dites que vous ne vous battrez pas ! Vous voulez plaisanter, sans doute?

— Je ne plaisante nullement; c'est par principe que je suis ennemi du duel.

— Monsieur est poltron par principe ! cria de Castro, avec un ricanement sauvage, et brandissant en même temps son poing à l'officier anglais.

Ce sarcasme injurieux produisit sur le capitaine l'effet de la piqûre d'un serpent. Un éclair de colère jaillit de ses yeux noirs, et il fit un pas vers de Castro; mais il s'arrêta aussitôt.

— C'est bien ! dit-il, il faut savoir endurer cela. J'ai déjà reconnu, monsieur, que j'avais eu tort de me porter à des voies de fait à votre égard, bien que votre impertinence méritât certainement une leçon ; mais, je le répète, je ne me battrai pas avec vous.

— Et moi, s'écria le lieutenant Arguellas, qui paraissait en proie à une vive exaltation, je vous dis que vous donnerez satisfaction à mon ami, ou, de par le ciel! je vous afficherai comme un lâche, non-seulement par tout Cuba, mais à la Jamaïque !

Pour toute réponse à cette bravade, le capitaine Starkey agita la sonnette, et chargea l'esclave qui se présenta aussitôt de prévenir la señora Arguellas qu'il était à ses ordres.

— Le brave Anglais va se mettre sous la protection du jupon de votre tante, lieutenant! cria de Castro d'un ton triomphant.

— Je commence, en effet, à douter que M. Starkey soit vraiment Anglais, dit M. Desmond, qui, ainsi que ses deux amis, se montrait passablement animé ; mais, dans tous les cas, comme mon père et ma mère sont nés et ont été élevés en Angleterre, si vous prétendez insinuer que...

En ce moment, la señora Arguellas s'avançait, et l'Américain irrité se contint, non sans peine. La señora parut étonnée de l'étrange physionomie de la société; cependant, à la demande du capitaine, elle rentra dans la maison pour avoir quelques mots d'entretien avec lui.

Au bout de dix minutes, nous apprîmes que le capitaine Starkey venait de partir, après avoir rappelé à la señora que *le Neptune* ferait voile le lendemain matin, à neuf heures précises. Cette nouvelle fut accueillie par un redoublement d'invectives contre le malheureux capitaine en particulier, et contre les Anglais en général, et il y eut un moment où une rencontre paraissait imminente entre le lieutenant Arguellas et M. Desmond, ce dernier manifestant un grand désir de tuer n'importe qui, pour sauver l'honneur de son origine anglo-saxonne. Mais on ne voulut pas lui procurer cette satisfaction, et la compagnie se sépara bientôt en désordre.

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, nous étions tous à bord. Le capitaine Starkey nous reçut avec une froide politesse, et je remarquai que l'air railleur qu'affectaient de Castro et son ami le lieutenant ne parut nullement l'émouvoir; mais la figure dédaigneuse de doña Antonia, qui détourna les yeux au moment où elle passa devant lui pour se rendre au salon, la manière dont elle s'enveloppa de sa mantille, comme si elle eût craint d'être souillée par le contact d'un lâche, — c'est ainsi, du moins, que je l'interprétai, peut-être à tort, — le touchèrent évidemment, mais pour quelques instants seulement. L'expression de contrariété qui passa sur son front s'effaça promptement, et son visage redevint aussi glacial et aussi sévère qu'auparavant. Cependant, il fut bientôt facile de voir que cette apparente indifférence avait ses limites. De Castro, en s'approchant de lui, crut pouvoir donner libre cours à ses sentiments haineux, et, le regardant fixement, il proféra, assez haut pour être entendu de plusieurs des assistants, le mot LACHE! Il se disposait à passer outre, lorsqu'il se sentit tout à coup arrêté par un poignet de fer.

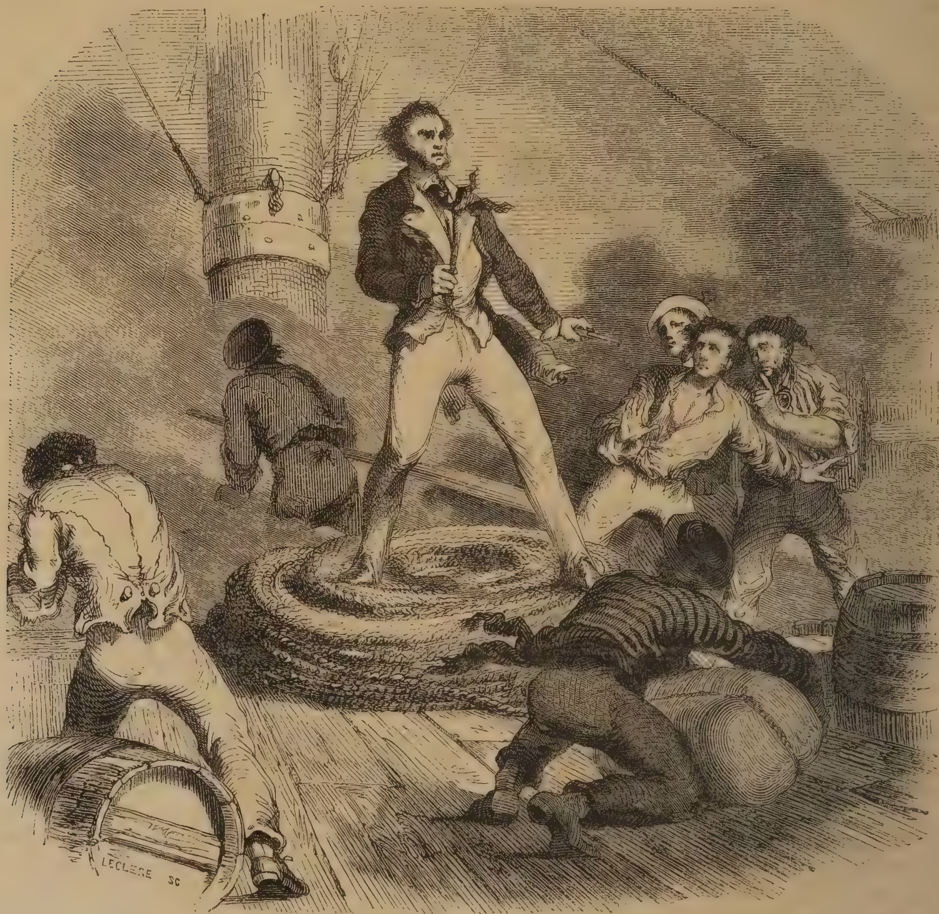
— Ecoutez-moi bien, monsieur ! lui dit, d'un ton impératif, le capitaine Starkey. Individuellement, je ne m'inquiète en aucune façon de tout ce que vous pouvez dire. Mais ici, à mon bord, je suis capitaine, c'est-à-dire maître absolu; et, ne voulant pas laisser amoindrir mon autorité, je ne permettrai à qui que ce soit de m'insulter en présence de mon équipage. Si vous osez recommencer, je vous fais mettre aux arrêts, peut-être à fond de cale, jusqu'à notre arrivée à la Jamaïque.

Après cet énergique avertissement, il repoussa loin de lui son auditeur déconcerté, et s'éloigna. Tous les passagers, noirs et blancs, étaient à bord; l'ancre fut levée, les voiles déployées, et au bout de quelques minutes nous courions devant une faible brise, dans la direction du cap Morant.

Il n'était point nécessaire de faire un long séjour à bord du *Neptune* pour acquérir la conviction que, quelle que pût être la pusillanimité du capitaine en matière de duel, il était marin accompli, et que son équipage, composé d'une douzaine des plus solides gaillards que j'aie jamais vus, était soumis à la discipline la plus parfaite. Le service se faisait avec aussi peu de bruit et autant de régularité qu'à bord d'un vaisseau de guerre; et tout le monde ne tarda pas à sentir, et à reconnaître ouvertement ou tacitement, qu'en cas de tempête ou de quelque autre péril de mer, on pouvait avoir pleine confiance dans l'habileté et l'énergie du capitaine Starkey.

Heureusement, le temps continua de se maintenir au beau; mais la brise était molle et variable, de sorte qu'après avoir aperçu les montagnes bleuâtres de la Jamaïque, il se passa plusieurs jours sans que la distance qui nous en séparait parût diminuer d'une manière sensible. Enfin, le vent recommença à souffler du nord-ouest avec plus de fermeté, et nous nous rappochâmes peu à peu du cap Morant. Nous le dépassâmes et donnâmes dans la baie vers deux heures du matin. Nous touchions donc au terme de notre traversée. Ce fut un grand soulagement pour tous les passagers du salon, — soulagement bien supérieur au plaisir qu'on éprouve ordinairement, lorsqu'on n'est pas marin, à être délivré de l'ennui d'un emprisonnement à bord d'un navire. Il y avait dans la conduite de tout le monde une gêne, une réserve extrêmement désagréables. Le capitaine faisait les honneurs de la table avec une civilité glaciale. La conversation, si on pouvait lui donner ce nom, se bornait habituellement à un échange de monosyllabes, et nous éprouvâmes tous une véritable satisfaction à l'idée d'avoir fait notre dernier repas à bord du *Neptune*. Au moment où nous doublâmes le cap Morant, tous les passagers étaient couchés, excepté moi, et un quart d'heure après le capitaine Starkey descendit dans sa chambre, pour mettre quelques papiers en règle, du moins c'est ce que je crus comprendre. J'étais, pour mon compte, trop excité pour songer à dormir, et je continuai à arpenter le pont dans toute sa longueur, avec Hawkins, le second, qui se trouvait alors de quart, observant avec anxiété les lumières qui étincelaient sur cette plage bien connue, que

j'avais quittée avec peu d'espoir de jamais la revoir. Tandis que j'avais ainsi les yeux fixés dans la direction de la terre, une lueur brillante et rougeâtre se projeta tout à coup sur les sombres vagues; et, m'étant retourné vivement, je vis que cette lueur était produite par un jet de flamme qui s'élançait de la grande écoutille, que deux matelots venaient d'entr'ouvrir, je ne sais pour quelle raison. Dans l'état de faiblesse physique où j'étais encore, la terreur de ce spectacle, — car l'idée des barils de poudre qui se trouvaient à bord se présenta aussitôt à mon esprit, — m'étourdit complétement pendant quelques instants, et si je ne m'étais cramponné instinctivement au plat-bord, je serais tombé de mon long sur le pont. Des cris violents de : « Au feu ! au feu ! » le cri le plus effrayant que l'on puisse entendre en mer, vinrent se mêler au bourdonnement vertigineux auquel mon cerveau était en proie, et je conservai tout juste assez de connaissance pour distinguer, au milieu des mouvements précipités qui avaient lieu sur le pont et des exclamations tumultueuses de l'équipage, la forme athlétique et nerveuse du capitaine, qui bondit de l'escalier sur le pont, et, ayant d'une voix tonnante commandé le silence, donna immédiatement l'ordre de refermer l'écoutille enflammée. Il prêta lui-même la main à cette manœuvre, promptement exé-




Le capitaine Starkey haranguant ses matelots.

cutée, puis il disparut par le gaillard d'avant. Les deux ou trois minutes que dura son absence,—ce ne fut pas davantage,—nous parurent autant d'heures; et telle était la conviction de chacun que notre salut dépendait entièrement de son jugement et de sa vigueur, qu'il ne fut pas prononcé une parole, ni, je crois, fait un mouvement, jusqu'à ce qu'il reparut, déjà brûlé et noirci par le feu, et traînant après lui quelque chose qui avait l'apparence d'un corps mort. Il jeta ce fardeau sur le pont, et, se dirigeant vivement vers Hawkins, il lui dit, d'une voix basse et précipitée, mais assez haut cependant pour que je pusse l'entendre :

— Courez en bas, éveillez les passagers et apportez-moi mes pistolets qui sont dans l'armoire de la chambre. Alerte ! il y va de notre existence à tous !

Puis, se tournant vers les matelots émus, mais attentifs :

— Vous savez, mes amis, leur dit-il d'un ton bref et ferme, que jamais, et pour quoi que ce soit, je ne voudrais vous tromper. Faites donc attention à ce que je vais vous dire. Cette brute d'ivrogne, — c'est le domestique du lieutenant Arguellas, — a mis le feu avec sa chandelle aux spiritueux qu'il volait, et la cale est à cette heure une masse de feu qu'il serait impossible d'éteindre.

A ces mots, les matelots poussèrent un hurlement de rage et de terreur, et se précipitèrent instinctivement vers

les embarcations; mais la voix impérieuse du capitaine les arrêta tout court :

— Voulez-vous bien m'écouter? s'écria-t-il. La précipitation et le désordre nous perdront tous; mais, avec du courage et du sang-froid, tout le monde sera sauvé avant que les flammes aient pu gagner la poudre. Et souvenez-vous, ajouta-t-il en prenant ses pistolets des mains de Hawkins et en armant un, souvenez-vous que j'enverrai une balle dans la tête du premier qui désobéira à mes ordres, et je manque rarement mon but Ainsi donc, à l'ouvrage! ferme et avec ensemble!

Ce fut une chose merveilleuse que l'effet produit sur l'équipage par l'attitude du capitaine et ses paroles pleines de confiance, d'audace et d'autorité. L'espèce de panique qui s'était emparée de ces hommes fit place tout à coup à une résolution énergique, et, dans un espace de temps incroyablement court, les embarcations furent à l'eau.

— C'est bien, mes braves garçons! nous avons tout le temps nécessaire, je vous le répète. Quatre d'entre vous,—et il les désigna,—vont rester avec moi. Que trois autres sautent dans chacune des grandes chaloupes, deux dans la petite, et qu'on les amène toutes à tribord. Elles couleraient si tout le monde s'y jetait pêle-mêle, et nous ne pourrons maintenir qu'une seule échelle libre. »



La señora Arguellas et sa fille Antonia.

Cependant les passagers se précipitaient sur le pont, à demi vêtus et dans un état d'inexprimable terreur, car tous savaient qu'il y avait une grande quantité de poudre à bord. A peine les embarcations eurent-elles accosté la muraille de tribord, la plus rapprochée de terre, que les hommes, blancs et noirs indistinctement, se poussèrent avec un empressement frénétique en avant des femmes et des enfants, sans s'inquiéter, en apparence, de savoir qui ils sacrifiaient, pourvu qu'ils pussent eux-mêmes trouver dans les embarcations un abri contre le volcan enflammé qui mugissait sous leurs pieds. Aidé des quatre vigoureux marins qu'il avait choisis à cet effet, le capitaine Starkey les repoussa brusquement.

— Arrière! arrière! s'écria-t-il; il nous faut de l'ordre ici : les femmes d'abord et les enfants, puis les vieillards. Faites passer la señora Arguellas; puis mademoiselle sa fille : vivement!

Au moment où on allait enlever, pour la descendre dans la chaloupe, doña Antonia, plus morte que vive, un nouveau jet de flamme s'élança par la grande écoutille avec le rugissement d'une explosion : un cri tumultueux s'éleva de la foule des passagers épouvantés, et, voulant tous atteindre l'échelle, ils se jetèrent avec violence les uns contre les autres. De Castro se rua avec l'énergie d'un fou à travers les marins et poussa tout à coup Antonia avec une telle impétuosité que, si le capitaine n'eût déployé toute sa force herculéenne, elle serait infailliblement tombée dans l'eau.

— Arrière, misérable! arrière, chien! hurla le capitaine Starkey, excité au plus haut degré par le danger de la jeune personne; et l'instant d'après, saisissant rudement de Castro par le collet : Ou, si vous l'aimez mieux, regardez là! Et en même temps, de la main avec laquelle il tenait son pistolet, il lui montra plusieurs requins qu'on voyait distinctement, à la lueur du feu, nageant à quelques brasses du bâtiment. Mes amis, ajouta-t-il, à la mer quiconque voudra passer avant son tour!

— Oui, oui, capitaine! répondirent-ils.

Cette terrible menace rétablit immédiatement l'ordre. On embarqua les négresses et leurs enfants, et la chaloupe parut pleine.

— Au large! commanda le capitaine. Vous avez votre contingent.

Un cri, faible comme le vagissement d'un enfant, partit de la chaloupe. Le capitaine l'entendit et le comprit.

— Arrêtez un moment. Qu'on fasse passer le señor Arguellas. Maintenant, au large!

La seconde chaloupe fut bientôt chargée ; elle reçut les nègres, à l'exception d'un, les négrillons et les trois Américains.

— Vous êtes un brave, capitaine! dit M. Desmond, s'arrêtant un instant avant de descendre et saisissant la main du capitaine ; et je ne suis qu'un imbécile d'avoir pu supposer...

— Passez, passez! interrompit le capitaine. Nous n'avons pas le temps de nous faire des compliments.

L'ordre de pousser au large venait de sortir de ses lèvres, lorsque son regard tomba par hasard sur moi, qui, muet de terreur, me trouvais derrière lui, toujours appuyé contre le parapet du navire.

— Un moment! s'écria-t-il. En voici un dont le poids ne vous fera pas chavirer. Et, me levant par-dessus le parapet, il me laissa couler doucement dans la chaloupe, en me disant à l'oreille : Rappelez-moi au souvenir de vos amis, si je ne les revois pas.

Il ne restait plus que la petite chaloupe, qui ne pouvait recevoir que huit personnes, et nous nous demandions à voix basse comment, avec les deux matelots qui s'y trouvaient déjà, elle pourrait encore emmener le lieutenant Arguellas, M. de Castro, le nègre qui restait, les quatre marins du bord et le capitaine Starkey. Tout ce monde fut cependant embarqué en peu d'instants, à l'exception du capitaine.

— La chaloupe peut-elle en prendre un de plus? demanda-t-il; et, quoique sa voix n'eût rien perdu de sa fermeté, je remarquai que sa figure, où se peignait toujours une indomptable résolution, était d'une pâleur terreuse.

— Il le faut bien, capitaine, et nous le ferons, puisque c'est vous; mais nous sommes déjà bien chargés, surtout avec ces vilaines bêtes qui rôdent autour de nous.

— Attendez donc un instant : je ne dois pas quitter le bâtiment tant qu'il reste une âme à bord.

Et s'écartant un peu, il reparut presque aussitôt au haut de l'échelle, portant dans ses bras le corps toujours inerte du domestique du lieutenant, qu'il laissa glisser dans la chaloupe. A cette vue, il y eut un cri général d'indignation, mais qui ne servit à rien. L'instant d'après, la corde qui attachait la chaloupe au vaisseau fut jetée dans la mer.

— A présent, sauvez-vous!

Obéissant à un instinct égoïste de conservation, les avirons tombèrent dans l'eau, et la chaloupe s'éloigna du bâtiment.

Lorsque tout le monde, lui seul excepté, eut ainsi quitté le vaisseau embrasé, le capitaine Starkey, portant sa main droite au-dessus de ses yeux, dirigea ses regards vers la côte. Bientôt il héla l'embarcation la plus éloignée.

— Il y a longtemps qu'on a dû nous apercevoir de là-bas, et les bateaux pilotes doivent être en route, bien que je n'en voie pas encore. Si vous en rencontrez un, dites-lui de forcer de rames : il peut y avoir encore une chance.

Toute cette scène, cette longue agonie, qu'il m'a fallu tant de mots pour raconter très-imparfaitement, d'après mes propres souvenirs et ceux des autres, ne dura, ainsi que me l'assura plus tard M. Desmond, que huit minutes, depuis l'embarquement de la señora Arguellas jusqu'à ce que la dernière chaloupe se fût détachée du malheureux *Neptune*.

Jamais je n'oublierai la sublimité du spectacle qu'offrait ce vaisseau en feu, seul objet, à l'exception de nous-mêmes, que nous pussions distinguer, dans l'obscurité de la nuit, sur les vagues agitées, et auquel s'associait cette affreuse pensée, que l'homme héroïque à la fermeté et au sang-froid duquel nous devions tous notre salut était condamné à une mort inévitable. Nous n'en étions pas à plus de deux cents brasses, lorsque les flammes, se faisant jour de toutes parts à travers le pont, atteignirent les agrès et le peu de voiles qui étaient déployées, dessinant en lignes de feu le profil du bâtiment surmonté de ses mâts et de ses vergues. Le capitaine, afin de ne pas perdre l'unique chance dont il avait parlé, s'était retiré, après avoir eu la précaution de lâcher le foc et la voile de misaine, à l'extrémité du beaupré, où il fut pendant quelque temps hors de l'atteinte de l'élément dévorant; mais qu'était-ce, sinon une prolongation des angoisses de la mort?

Les embarcations, au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par le bruit mesuré des avirons, continuaient à agrandir la distance qui les séparait du vaisseau, et plus d'un œil était tendu vers la terre, dans l'espoir de découvrir le pilote tant désiré. Enfin, on entendit distinctement héler par l'avant. — Les battements de mon cœur s'arrêtèrent : nos gens répondirent par un cri vigoureux, et bientôt un bateau-pilote, suivi presque immédiatement d'un second, sortit rapidement des ténèbres qui s'étendaient entre nous et la côte.

— Quel est ce bâtiment? cria un homme debout à l'avant du premier bateau.

— *Le Neptune*, et c'est le capitaine Starkey qui est sur le beaupré!

Je me levai vivement :

— Cent livres sterling pour le premier bateau qui arrivera! m'écriai-je avec toute la force dont j'étais capable.

— Je reconnais, dit le premier pilote, la voix et la figure du jeune M. M***. En avant donc, pour la prime.

Et les deux bateaux forcèrent de rames, ignorant le péril de la tâche qu'ils entreprenaient. Une minute après, un troisième arriva ; mais, après avoir fait quelques questions et reconnu l'état des choses, il s'arrêta et nous débarrassa

d'une portion de nos cargaisons vivantes. Nos embarcations tiraient trop d'eau; celle où je me trouvais était même dans une position périlleuse.

Grand Dieu! quelle affreuse anxiété nous éprouvions pendant que tout cela se passait! C'est à peine si j'ose, aujourd'hui même, y songer. Je fermai les yeux et attendis, respirant à peine, l'explosion qui devait tout finir. Elle arriva enfin! — Du moins je le crus, et je sautai debout convulsivement. Mon cerveau était devenu tellement impressionnable, que j'avais pris pour la terrible catastrophe un hourra soudain des équipages des embarcations. On ne voyait plus personne sur le beaupré, à l'extrémité duquel pendait une corde! Et les deux pilotes, informés sans aucun doute du danger, s'éloignaient du bâtiment plus rapidement encore qu'ils ne s'en étaient approchés. Pendant que ces clameurs se prolongeaient et se renouvelaient à plusieurs reprises, mes regards, en quelque sorte fascinés, ne pouvaient se détacher de ce vaisseau qui brûlait et des bateaux-pilotes qui s'en éloignaient en toute hâte. Tout à coup une immense gerbe de feu s'élança de la cale du bâtiment et fut suivie d'un fracas assourdissant. Je tombai, ou je fus renversé, — je ne sais lequel; notre chaloupe s'agita comme si elle eût été prise dans un violent remous; puis on entendit le sifflement et la chute de nombreux corps pesants qui tombaient d'une grande hauteur dans l'eau; puis cet éclat de lumière et ce vacarme firent place tout à coup à un profond silence et à d'épaisses ténèbres, au milieu desquelles il était impossible de reconnaître son voisin. Ce calme fut interrompu de nouveau par un joyeux salut parti d'un des bateaux-pilotes. Nous reconnûmes la voix du capitaine, et le hourra unanime qui s'éleva de notre chaloupe lui annonça combien nous nous réjouissions de le savoir en sûreté. Une demi-heure après, nous prenions terre : le navire et sa cargaison ayant été assurés, le seul résultat fâcheux de cet incident si mémorable dans la vie des passagers et de l'équipage du *Neptune* fut, en définitive, une forte perte pour les assureurs.

Une belle pièce d'argenterie, achetée à la suggestion de M. Desmond et de ses amis, avec le produit d'une souscription ouverte à cet effet, fut présentée au capitaine Starkey dans un dîner public, donné en son honneur à Kingston.

Dans son discours de remerciement, le capitaine crut devoir faire connaître les motifs qu'il avait eus pour refuser de se battre en duel avec M. de Castro, circonstance qui avait déjà donné lieu à une demi-douzaine de versions différentes dans les journaux.

— Devenu orphelin de très-bonne heure, dit-il, je restai confié aux soins d'une excellente tante, Mme P..., qui m'éleva avec toute l'affection d'une mère. Son mari, ainsi que beaucoup de personnes ici le savent, succomba dans un duel, le second mois de son mariage. Ma pauvre tante continua de traîner dans les larmes une vie solitaire, jusqu'à ce que j'eusse atteint ma dix-neuvième année; et le spectacle de cette existence brisée fit sur moi une si vive impression, — je pris tellement en horreur ce barbare préjugé qui avait fait deux victimes sous mes yeux (car ma tante, minée par le chagrin, mourut jeune encore), que la promesse solennelle qu'elle exigea de moi, au moment où le dernier souffle de la vie errait sur ses lèvres tremblantes, de ne jamais me battre en duel, dans quelque circonstance que ce fût, — que cette promesse, dis-je, était presque superflue. Quant à ma conduite lors de la perte malheureuse du *Neptune*, conduite dont mon ami, M. Desmond, a bien voulu parler en termes si flatteurs, je dois dire que je n'ai fait que mon devoir. M. Desmond appartient, comme moi, à une race maritime, et il n'ignore pas qu'un capitaine doit être le dernier à abandonner son navire....

Le brave capitaine termina son *speech* au milieu des applaudissements sympathiques et chaleureux de l'assemblée; et le spectateur qui aurait en ce moment jeté les yeux sur la galerie, aurait pu remarquer, au nombre des dames qui paraissaient prendre la part la plus vive au triomphe du généreux marin, doña Antonia, assise à côté de sa mère, et dont les yeux brillants et les joues rougissantes indiquaient les douces émotions qui agitaient son cœur.

Il ne me reste que peu de mots à ajouter. Le capitaine Starkey est fixé depuis longtemps à la Havane, et depuis le même temps doña Antonia est devenue Mme Starkey. Le capitaine est riche et heureux, et, quoique établi pour toujours, en apparence, dans un pays étranger, il n'en est pas moins resté véritable Anglais, et sujet aussi dévoué de la reine Victoria qu'à l'époque où il jetait son verre de vin à la figure du créole de Cuba. Je ne sais ce qu'est devenu celui-ci, et, à vrai dire, je tiens peu à le savoir. Le lieutenant Arguellas est aujourd'hui major, et je suppose qu'il est le major Arguellas qui a été annoncé comme légèrement blessé dans la dernière échauffourée de Lopez.

A. B.-S.

(*Traduit de l'anglais*).

# LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS.

## M. LE COMTE DE FALLOUX, M. J.-B. BIOT, M. F. PONSARD.

Cet hiver sera une vraie saison de gala pour l'Académie française. Trois réceptions coup sur coup, et quelles réceptions! M. Biot, M. Ponsard et M. le comte de Falloux : un des plus illustres membres de l'Académie des sciences, le plus célèbre poëte dramatique du moment, et l'homme qui réunit la quintuple auréole du grand seigneur, du ministre, de l'orateur, de l'écrivain et de l'agriculteur émérite.

La coupole de l'Institut n'aura jamais été assiégée par une foule aussi brillante et aussi enthousiaste.

Le *Musée des Familles* a déjà donné, lors de l'Exposition de 1850, le portrait de M. de Falloux; sa vie et ses travaux d'ailleurs étant surtout politiques, nous nous bornerons à rappeler ses titres littéraires : l'*Histoire de saint Pie V* et l'*Histoire de Louis XVI*, livres d'une haute élévation de pensées et de style, d'un noble courage d'opinion et d'un intérêt incontestable.

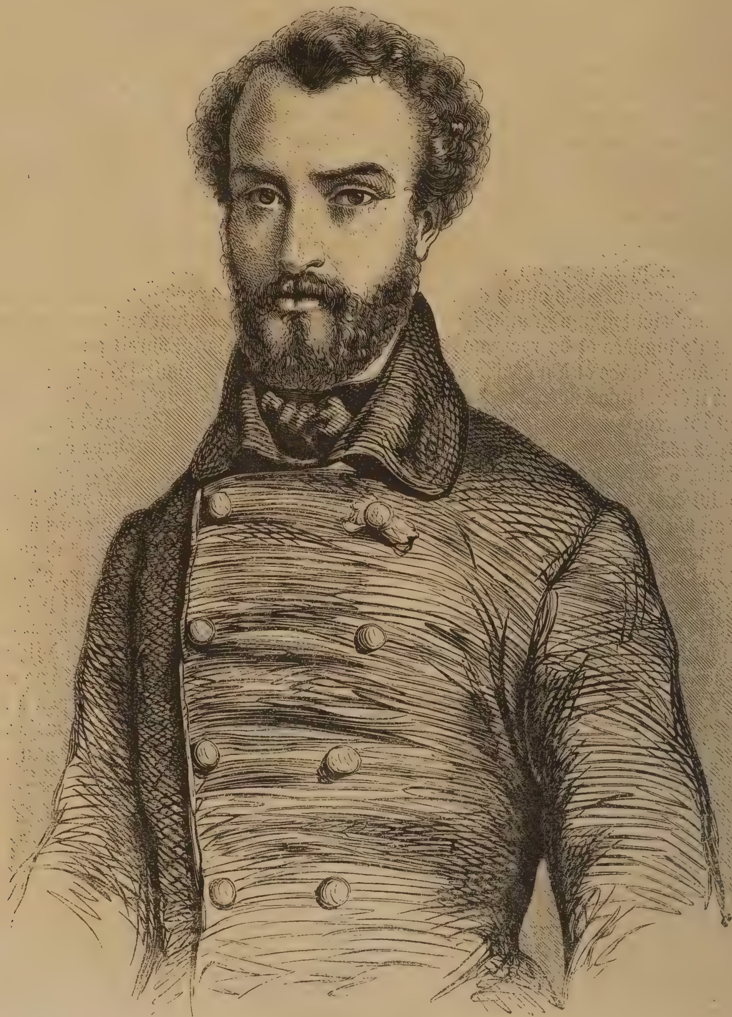
### M. J.-B. BIOT.

M. Jean-Baptiste Biot, déjà comblé des palmes scientifiques, ne songeait guère à l'Académie des quarante,

lorsque M. le duc de Broglie est venu brusquement lui en ouvrir la porte : honneur mérité certes par le glorieux savant, à la pointe d'une plume essentiellement française ; mais aussi expédient habile pour écarter avec ce grand nom une foule de candidats embarrassants.

Né à Paris en 1774, lauréat du collége Louis-le-Grand et de l'École polytechnique, artilleur un moment et bientôt professeur à Beauvais, le jeune Biot, signalé par l'éclat de ses débuts, obtint la chaire de physique au Collége de France, en 1800, et entra deux années après à l'Académie des sciences. Lui-même a raconté, il y a six ans à peine, avec une modestie égale à son talent, comment la faveur du célèbre Laplace lui ouvrit la carrière des grandes découvertes.

— Je savais, dit-il, que Laplace travaillait à réunir le magnifique ensemble de ses travaux, dans l'ouvrage qu'il a très-justement appelé la *Mécanique céleste*. Une démarche, qui pouvait paraître fort risquée, m'ouvrit un accès privilégié dans le sanctuaire du génie. J'osai écrire directement à l'illustre auteur, pour le prier de permettre



Portrait de M. François Ponsard.

que son libraire m'envoyât les feuilles de son livre à mesure qu'elles s'imprimaient. M. Laplace me répondit avec autant de cérémonie que si j'avais été un savant véritable. Toutefois, en fin de compte, il écartait ma demande, ne voulant pas, disait-il, que son ouvrage fût présenté au public avant d'être terminé, afin qu'on le jugeât dans son ensemble... Je récrivis immédiatement à M. Laplace pour lui représenter qu'il me faisait plus d'honneur que je n'en méritais et que je n'en désirais. Je ne suis pas, lui dis-je, du public qui juge, mais du public qui étudie. J'ajoutais que, voulant suivre et refaire tous ses calculs en entier pour mon instruction, je pourrais, s'il se rendait à ma prière, découvrir et signaler les fautes d'impression qui s'y seraient glissées. Ma respectueuse instance désarma sa réserve. Il m'envoya toutes les feuilles déjà imprimées, en y joignant une lettre charmante, cette fois nullement cérémonieuse, mais remplie des plus vifs et des plus précieux encouragements. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle ardeur je dévorai ce trésor. Depuis, chaque fois que j'allais à Paris, j'apportais mon travail de révision

typographique, et je le présentais personnellement à M. Laplace. Il l'accueillait toujours avec bonté, l'examinait, le discutait, et cela me donnait l'occasion de lui soumettre les difficultés qui arrêtaient trop souvent ma faiblesse. —

On voit que M. Biot devait aller loin, car il avait déjà la science par excellence, celle qui consiste à se trouver d'autant plus ignorant qu'on a appris davantage.

En 1803, le nouveau membre de l'Institut fit un pas vers l'Académie française par son *Histoire des sciences depuis la Révolution*, écrite avec une précision et un éclat qu'envierait plus d'un des quarante.

M. Biot accompagna Gay-Lussac en ballon en 1804, et François Arago en Espagne en 1806. Les résultats importants de ce dernier voyage sont consignés dans le *Recueil d'observations astronomiques* (1821).

Après d'autres conquêtes en Ecosse et aux Orcades, il devint professeur d'astronomie à la Faculté des sciences.

Ses mémoires sont presque innombrables ; ses ouvrages spéciaux resteront classiques. Ses *Notices* et ses *Eloges*,




Portrait de M. Jean-Baptiste Biot. Dessin de Fellmann.

ses articles du *Moniteur* et de la *Biographie universelle* ont assuré sa réputation d'écrivain.

Toutes les distinctions de sa carrière sont venues au-devant de son mérite, comme sa nomination à l'Académie française, où il tiendra la place d'un Nestor accrédité et vénéré.

## M. FRANÇOIS PONSARD.

Avoué manqué. Poëte réussi. Charles Reynaud. Le café Molière. Achille Ricourt. Conversion classique. *Lucrèce* au café Tabourey. L'urne du punch. Le cabinet de M. Lireux. Quiproquo. L'amour par aversion. *Agnès de Méranie*. Réaction injuste. *Études antiques*. *L'Honneur et l'Argent*. *La Bourse*. Exemple à suivre. Souhait de bonne année. Anecdote.

M. François Ponsard vint au monde le 1er juin 1814, à Vienne en Dauphiné.

Son père, honorable avoué, se faisait une joie de remettre sa charge, comme un trésor, aux mains de son fils ; mais il avait compté sans la Muse, cette éternelle ennemie des pères.

Lisez, pour varier, l'histoire de tous les poëtes.

Nous ne remarquons pourtant pas dans les premières années du jeune académicien les rêveries, les élans, les tristesses et les délires des poëtes en herbe.

— Halte là! lui aurait dit Melpomène sa patronne, songe que tu seras chef de l'école du bon sens.

C'est ainsi que, placé comme externe au collége de sa ville natale, et ayant sa mère pour répétiteur, l'élève Ponsard se maintint parmi ses camarades dans un rang honorable, sans jamais parvenir aux premières places.

En 1831, il alla faire sa rhétorique à Lyon, et eut ensuite le fameux abbé Noirot pour professeur de philosophie.

A cette époque commence la touchante liaison qui place M. Ponsard et Charles Reynaud tout à côté d'Oreste et de Pylade, de Nysus et d'Euryale, dans le calendrier de l'amitié.

Charles Reynaud, poëte lui-même et poëte charmant, borna son ambition à élever de toutes ses forces la gloire de son ami (1). C'est de ce fidèle camarade que parle M. Ponsard dans ces vers :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Et moi, ne suis-je pas le vivant témoignage
D'une abnégation qui n'est plus de notre âge?
Ne suis-je pas son œuvre, à lui?
C'est par lui que j'étais, si j'étais quelque chose.
Mon frêle monument sur l'amitié repose;
Il s'écroule, privé d'appui.

Nos deux jeunes gens vinrent ensemble à Paris, dans l'intention avouée d'étudier le droit, et avec la résolution secrète d'échauffer leur verve à la grande fournaise intellectuelle, de se frotter aux renommées du jour et de s'enivrer à l'Hippocrène.

En 1833, le café Molière était le rendez-vous des écrivains et des artistes les plus chevelus de l'époque.

Achille Ricourt, cet homme de lettres peintre, ce journaliste comédien, ce musicien poëte, Mécène actif de toutes les gloires à dénicher, trônait dans ce cénacle.

Ricourt, qui depuis... mais alors il était... romantique... fanatisa le jeune Reynaud. Il buvait ses harangues au café Molière avec bien plus d'ardeur que les demi-tasses, qui lui servaient de cartes d'entrée, et reportait à son ami les enthousiasmes qu'il allait puiser au carrefour de l'Odéon.

M. Ponsard répétait avec lui les odes et ballades de Victor Hugo, tout en étudiant Shakspeare, Gœthe et Schiller.

Son premier essai fut une traduction en vers du *Manfred* de Byron, qui alla mourir à la librairie de Gosselin.

Toutes ces études n'empêchèrent pas celle du droit, et il passa fort convenablement sa thèse.

Il est vrai qu'il avait fermé ses oreilles aux chants de la sirène parisienne. Les estaminets et *la Chaumière* n'avaient jamais entrevu l'ombre de son profil.

— Travaille, disait Reynaud, travaille; pour toi je marche, pour toi je veille, pour toi je bois le kirch et les bavaroises de la protection.

Cependant l'heure de la persécution sonna. M. Ponsard fut rappelé à Vienne, son nom fut inscrit au tableau des avocats et des dossiers s'étalèrent sur sa table.

(1) Charles Reynaud est mort il y a environ dix-huit mois.

Un jour son père découvrit des monceaux de vers sous les dossiers; dès lors il perdit ses espérances.

— Va, malheureux enfant! dit-il au jeune homme, va, tu ne seras jamais... qu'un poëte!

Ce fut toute sa malédiction, et immédiatement il vendit sa charge.

Après cette mesure, M. Ponsard ouvrit moins timidement ses ailes. Une *Revue* fut fondée à Vienne, et il en devint le plus actif collaborateur. Champion résolu du romantisme, il décocha plus d'une flèche aux ombres de Corneille et de Racine.

Voilà l'inconvénient de la province; on y a toujours l'opinion de la veille.

Tandis que notre poëte élaborait ses articles, Ricourt travaillait à refaire la réputation des classiques, et avait secoué la poussière de ses souliers sur les marches du café Molière, pour transporter ses nouveaux dieux au café Tabourey, où Charles Reynaud l'avait accompagné.

Celui-ci écrivit bien vite en Dauphiné pour y proclamer le nouveau mot d'ordre :

— Adore ce que tu as brûlé!... cria-t-il par la poste à son ami.

Raisons déduites, M. Ponsard se rangea à la nouvelle opinion, sans pourtant renoncer tout à fait à la première.

De cette alliance ou de cette contradiction naquit *Lucrèce*.

Reynaud avait rejoint son ami. Que devint-il à la lecture de son ouvrage?

— C'est tout simplement un chef-d'œuvre, s'écria-t-il en l'embrassant. Donne-moi ça bien vite et courons à la diligence! Reste en repos et compte sur moi!

Une semaine plus tard, et *Lucrèce* était déclamée en plein café Tabourey, aux rugissements admiratifs des initiés.

— *Hernani! Marion Delorme! Burgraves!* rentrez dans l'ombre, évanouissez-vous comme une vaine fumée. Fantômes d'un instant, place à *Lucrèce!* place à *Lucrèce!* s'écrièrent d'une seule voix les séides du nouveau Mahomet.

Et l'on jura sur l'urne... où se fabriquait le punch flamboyant, d'emporter l'Odéon d'assaut!

..... O mânes tutélaires,
Faites que votre sang féconde nos colères!
Précédez notre marche, et que votre convoi
Porte le premier coup contre le dernier roi! [homme!
Nous, pleins du même esprit, marchons comme un seul
Romains de Collatie, — à Rome! à Rome! à Rome!

Pour cette fois Rome, c'était l'Odéon.

M. Lireux, directeur de ce théâtre, avait entendu le bruit, ouvert une fenêtre de son cabinet, et entrevu cette scène au punch.

Lorsqu'on cria : A l'Odéon! il voulut s'enfuir, mais déjà la main de Ricourt l'avait cloué sur la porte, et il ordonnait à Charles Reynaud de commencer la lecture du chef-d'œuvre.

Celui-ci le récita par cœur d'un bout à l'autre, et M. Lireux, en recevant la pièce comme « du Racine pur, » le félicita hautement sur son ouvrage.

— Je n'en suis pas l'auteur, dit Charles Reynaud, la tragédie est de mon ami Ponsard, avocat à Vienne en Dauphiné.

Le directeur sourit et n'en voulut rien croire.

— Très-bien, très-bien, murmura-t-il, le pseudonyme sied au talent modeste; je connais cette *ficelle*.

Reynaud se récria, fit des serments, s'emporta, et ne put détromper le directeur.

Ce dernier ne crut au vrai Ponsard qu'en le voyant débarquer du coche de Vienne, en cravate blanche et boutonné jusqu'au menton.

Il reconnut enfin le chef de l'école du bon sens.

Dès le lendemain, au bruit des réclames les plus ronflantes, les rôles furent distribués, la pièce mise à l'étude, les décorations commandées.

Le directeur n'avait oublié qu'une chose, c'était de consulter sa *bourriche* (il appelait ainsi son comité).

— Qu'à cela ne tienne, dit-il.

Et le soir même, le comité, d'une voix unanime, refusa la classique tragédie comme archiromantique.

Les comités n'en font pas d'autres!

On ne se tint pas pour battu; une seconde lecture eut lieu par ordre, et cette fois *Lucrèce* emporta tous les suffrages.

*Habent sua fata libelli.*

Bientôt la réputation de la nouvelle tragédie gagna Paris tout entier, comme une traînée de poudre, et chacun appela de tous ses vœux le jour de la représentation.

M. Ponsard surgit dès lors avec une réputation toute faite.

Les ministres, les académiciens, les belles dames l'invitèrent à leurs réunions.

Son honorabilité et sa valeur personnelle rivalisèrent avec sa tragédie pour en faire le lion du moment.

Enfin le 22 avril *Lucrèce* parut au grand jour de la scène.

Son succès fut immense.

En France, les amours sont presque toujours doublés d'aversion. Pour la plupart des enthousiastes de l'œuvre nouvelle, louer *Lucrèce* c'était maudire *Hernani* ou *Marion*.

Heureusement pour l'auteur, son œuvre pouvait être louée pour elle-même, et sans arrière-pensée.

*Lucrèce* d'ailleurs a valu à M. Ponsard, outre le titre de grand poëte, le prix académique de dix mille francs, les croix de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur, la faveur des journaux, des théâtres et du monde, les honneurs de la cour et de la ville, et, en dernier lieu, les palmes vertes des quarante immortels.

Revenons à la carrière de l'auteur. Si les rancunes littéraires servirent au premier triomphe de M. Ponsard, elles contribuèrent aussi à une réaction injuste.

C'est à cette cause sans doute qu'on peut attribuer le peu de succès d'*Agnès de Méranie*, représentée en 1846 à l'Odéon.

Cette œuvre, remarquable à plus d'un titre, porta la peine d'un enthousiasme exagéré.

*Charlotte Corday*, quatre ans plus tard, ne demeura que quelque temps sur l'affiche du Théâtre-Français. M^lle^ Rachel avait refusé à tort le rôle de Charlotte dans ce vigoureux tableau d'histoire. Elle consentit, comme dédommagement, à jouer dans *Horace et Lydie*, comédie en un acte, où l'on ne retrouve guère l'auteur de *Lucrèce*.

Après s'être adonné quelque temps à l'analyse d'Homère, M. Ponsard fit paraître un petit poëme en quatre chants, qui fut suivi de la tragédie d'*Ulysse*, représentée en 1852 à la Comédie-Française.

Cette étude grecque n'a pas réussi devant la masse du public, mais elle a obtenu un grand et légitime succès près des lettrés (1).

Vers cette époque, la rage des spéculations d'argent envahissait toutes les classes avec plus de furie que jamais. Les sentiments honnêtes de M. Ponsard se révoltent, et il conçoit sa comédie *l'Honneur et l'Argent*.

Lue aux Français, elle y est reçue à corrections.

Ce genre de réception n'était plus à la taille de l'auteur.

Il retira la pièce pour la porter à l'Odéon, dont elle fit, à bon droit, la fortune.

Les honnêtes gens l'applaudirent fort, les autres l'applaudirent plus fort encore..., pour se mieux contrefaire.

*La Bourse*, représentée en 1856, est la digne sœur de la comédie précédente, sœur peut-être un peu trop jumelle.

Nous avons déjà parlé de cette pièce dans le *Musée des Familles*, avec assez de détail pour n'y pas revenir ici.

Au reste, le succès de ces deux dernières œuvres, qui s'adressent aux bons sentiments du public, devrait faire comprendre aux auteurs dramatiques quelle est leur véritable mission.

Tous ne pourraient pas la remplir avec le succès de M. Ponsard, mais ce serait déjà pour eux une gloire que de le suivre dans le chemin de la moralisation et du devoir accompli.

Sur ce, que les palmes de l'Institut soient légères à l'heureux poëte de *Lucrèce*. Qu'elles ne se changent point sur sa jeune tête en pavots, comme pour la majorité des quarante, et qu'il ne s'endorme point dans le fauteuil de Baour-Lormian, entre l'auteur de *Marie Stuart* et celui des *Caprices de Marianne*.

Trop exalté d'abord, trop abaissé ensuite, relevé par sa force véritable, M. Ponsard a beaucoup de talent après tout; ses œuvres et ses succès sont d'un excellent exemple. Qu'il prenne bientôt la place qui lui est due,—celle de Casimir Delavigne, — à la Comédie-Française.

C'est notre souhait de bonne année à l'académicien qui est encore à trente ans de la perruque.

PITRE-CHEVALIER.

---

*P. S.* S'il faut en croire un indiscret écho de l'Institut, M. Ponsard aurait perdu une voix, lors de sa nomination à l'Académie, par suite d'une malice électorale digne de l'Angleterre et de l'Amérique. Un des quarante, dont la voix lui était promise, reçoit, la veille du scrutin, une lettre lui annonçant que sa femme est gravement malade, à deux cents lieues de Paris. Il oublie naturellement l'Institut, l'élection et le candidat, il fait ses paquets à la hâte, il s'élance en chemin de fer, il voyage nuit et jour, sans dormir ni manger, il arrive ou plutôt il croit arriver au lit de mort de sa femme. Il trouve sa chambre pleine de crinolines et de jupons étalés en désordre. — Funèbre augure! Serait-elle déjà enterrée, et ces vêtements seraient-ils sa dépouille? Mais ô surprise charmante pour le mari! madame venait de faire peau neuve et de se parer des pieds à la tête pour aller au bal. — Alors seulement l'académicien comprit qu'il avait été joué par un ennemi de M. Ponsard. Mais il se consola, d'abord en embrassant sa femme, puis en trouvant son candidat élu à Paris, — malgré la perte d'un suffrage assuré.

(1) On doit à M. Gounod la belle musique des chœurs d'*Ulysse*.

# ANECDOTES HISTORIQUES.

## LE PERRUQUIER DE MOSCOU (1).

La nuit étant venue, une longue file d'équipages se pressaient aux abords du palais. Maîtres et valets ne songeaient qu'à se garantir de la neige qui tombait à flocons. Valandru, enveloppé d'un long manteau, se glissa furtivement à travers la foule.

Dès qu'il eut pénétré dans les appartements de service, il ne tarda point à rencontrer le czar, qui évidemment le guettait. Alexis lui fit un signe et le conduisit, sans mot dire, dans une pièce attenante à son cabinet.

— Voici, lui dit-il, un lit; ici, une armoire dans laquelle vous trouverez de quoi souper et toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin. Soyez sans inquiétude; livrez-vous au repos, moi seul je veille sur vous.

A ces mots, Alexis s'éloigna, et le perruquier, entendant un bruit de clef qu'on tournait dans la serrure, comprit qu'il était prisonnier.

Sa première impression fut un sentiment de frayeur; mais il se remit aussitôt en se disant :

— Bah ! avec un pareil geôlier je n'ai rien à craindre !

Ayant ouvert l'armoire, il y trouva de quoi satisfaire amplement son appétit et raffermir son courage. Après avoir fait honneur au souper, dégusté suffisamment les vins fins qui l'accompagnaient, il sentit son amour-propre se dilater à l'idée de l'aventure qu'il allait courir en compagnie d'un monarque, et, afin de s'y mieux disposer, docile à la recommandation du prince, il se coucha, et, tout en se livrant à ses réflexions, il s'endormit profondément.

Pendant ce temps-là, le czar Alexis se promenait lentement dans ses salons, recevant les hommages et les flatteries des seigneurs, s'arrêtant de distance en distance devant les dames et leur adressant des paroles gracieuses.

Arrivé près de l'ambassadrice de France, il se montra on ne peut plus aimable à son égard. Après quelques galanteries finement tournées, il la pria d'accepter son bras et de faire quelques tours avec lui au milieu de l'assemblée.

A cette marque éclatante de préférence, le vieil ambassadeur d'Autriche, à qui rien d'échappait, en reçut le contre-coup sous la forme d'un vif dépit. Cet homme, à la physionomie sévère et chagrine, s'imagina voir les intérêts de son maître sacrifiés ostensiblement à ceux du roi de France. N'osant commettre l'irrévérence de s'approcher afin d'écouter la conversation qui allait s'engager, ne pouvant se dissimuler non plus qu'il était un peu sourd, il rumina dans sa sagesse les moyens de parer à l'échec qu'il venait de recevoir.

Le czar commença par s'extasier sur la toilette exquise de l'ambassadrice, notamment sur sa coiffure, qu'il trouva du meilleur goût. Puis, changeant de sujet :

— Madame, dit-il, j'ai une grâce à vous demander et un secret à vous confier.

— C'est-à-dire que Votre Majesté daigne m'accorder deux distinctions à la fois, répondit la jeune femme avec un délicieux sourire; ce serait une noire ingratitude que de n'y pas répondre comme je le dois, sire.

— S'il en est ainsi, je n'hésite plus, reprit le czar. Consentiriez-vous, madame, à me céder votre perruquier pendant trois jours, sans lui reprocher ensuite de vous avoir négligée, ni lui demander compte de l'emploi de son temps?

L'ambassadrice était loin de s'attendre à une si étrange requête ; elle lui causa un accès de gaieté.

— Ceci est très-sérieux, ajouta gravement le monarque.

Ayant obtenu ce qu'il demandait, il se confondit en remerciements, et ajouta derechef :

— Souvenez-vous qu'il s'agit d'un secret.

Puis il conduisit galamment sa dame près de la czarine, l'installa à ses côtés, leur fit un moment de causerie et les laissa ensemble.

Au bout de quelques instants, voyant l'ambassadeur d'Autriche s'avancer au-devant de lui, il lui demanda poliment des nouvelles de sa santé, échangea avec Son Excellence deux ou trois paroles insignifiantes, et s'en alla ensuite causer avec d'autres personnages.

L'Autrichien, exaspéré, eut besoin de toute sa finesse de diplomate pour ne pas se trahir. Il chercha dans la foule son premier secrétaire d'ambassade, lui glissa quelques mots à l'oreille, et se promit de rentrer de bonne heure, afin d'expédier sans délai un courrier à sa cour.

Valandru dormait de tout son cœur quand une vive clarté, tombant sur ses paupières, le réveilla subitement. Il vit le czar debout, un bougeoir à la main.

— Levez-vous, lui dit le prince, il est cinq heures, nous allons partir.

N'osant sortir de son lit en présence de l'auguste visiteur qui lui arrivait si matin, le perruquier se contenta de diriger un coup d'œil vers l'endroit où la veille, par précaution, il avait entassé ses vêtements; ils n'y étaient plus... Alexis l'observait.

— Cessez de vous étonner, lui dit-il, vos habits sont en sûreté. Pour vous comme pour moi, il importe que, durant notre voyage, on ne nous reconnaisse point. Là, sur ce meuble, vous trouverez un costume complet; habillez-vous ; dans un quart d'heure je reviendrai vous chercher.

En même temps, Sa Majesté alluma deux bougies et se retira, ayant soin de tirer doucement la porte.

Demeuré seul, Valandru fut bientôt sur pied. Il courut au vestiaire indiqué, dénoua un volumineux paquet, et sa surprise devint grande à la vue d'un uniforme complet de colonel.

D'abord il hésita; puis se ravisant aussitôt :

— Il n'est pas possible, pensa-t-il, que le prince veuille se moquer de moi, surtout en pareille circonstance.

Leste comme les gens de son état, expert en fait de toilette, il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour transformer sa personne en un fort bel officier.

La métamorphose achevée, il lui resta encore le temps de se regarder dans un grand miroir de Venise qui se trouvait là, et il se rendit la justice d'avouer que l'habit de colonel ne lui allait pas trop mal. Il convient d'émettre ici une particularité qui manquait à notre récit : Valandru n'avait pas plus de vingt-sept ans, il était d'une taille au-dessus de la moyenne et d'un physique agréable.

(1) Voyez la première partie au numéro précédent.

Le czar, qui survint pendant cet examen, ratifia par son sourire l'opinion du perruquier.

— Prenez vos armes, votre manteau, et suivez-moi, dit-il.

Devenu tout à coup militaire, ce qui lui interdisait les observations, Valandru ceignit bravement l'épée, s'empara d'une paire de pistolets, s'enveloppa d'un large manteau galonné, et suivit le prince.

Arrivés dans la rue, nos deux aventuriers traversèrent silencieusement la ville de Moscou ; le sol, couvert de neige, empêchait d'entendre le bruit de leurs pas.

A quelque distance du mur d'enceinte, ils trouvèrent un traîneau attelé de quatre chevaux et gardé par deux hommes : c'étaient des serfs dévoués corps et âme à leur souverain. Le maître les traitait bien, c'est pourquoi il pouvait compter sur leur fidélité ; aussi avait-il coutume de les employer dans les occasions les plus délicates et les plus secrètes.

Alexis sauta lestement dans le traîneau ; son compagnon s'élança après lui, et l'équipage partit comme une flèche.

Les voyageurs coururent toute la journée. Lorsque la nécessité de changer de chevaux les forçait de s'arrêter, ils exhibaient un ordre signé du souverain. Aussitôt on se prosternait, après quoi on s'empressait de les servir.

Quand vint la nuit, le besoin de repos, la rigueur du froid les obligèrent à coucher dans une ferme d'assez triste apparence ; il ne s'y trouvait qu'une seule chambre avec un lit suffisamment large. Le czar contraignit le colonel improvisé à en accepter la moitié, quoique celui-ci insistât pour aller chercher un gîte à l'étable avec les serviteurs.

On sait que les mœurs russes sont bien différentes des nôtres : un général, à table, n'éprouve aucune répugnance à faire boire dans son verre le soldat qui lui apporte un message ; plus d'un Français a pu remarquer cet usage en 1814. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en 1646 le czar Alexis ait offert au colonel Valandru de partager son lit, surtout en voyage.

Au milieu du second jour, le traîneau s'arrêta dans un village, à la porte d'un couvent.

Les deux voyageurs ayant montré l'ordre du souverain, on se hâta de les introduire, avec force marques de respect, dans la plus belle salle de la maison. Bientôt une religieuse parut, et, en les apercevant, elle se précipita à genoux. Le czar s'empressa de la relever, puis, se croisant les bras contre la poitrine, le front baissé, le regard timide, il la contempla longtemps en silence.

— Hélène, dit-il enfin, que de mal je vous ai fait par mon impardonnable crédulité ! Hélas ! j'en porte le châtiment dans mon cœur, et ce châtiment durera autant que ma vie. Mais vous, Hélène, s'il vous est impossible de m'estimer désormais, permettez qu'au moins je vous arrache à ce tombeau anticipé où l'on vous a plongée si cruellement. Je viens vous rendre au monde, vous y assurer une fortune digne de votre mérite. Devenue libre, vous pourrez unir votre sort à quelqu'un plus capable que moi de vous apprécier, et mes regrets serviront à expier mon crime.

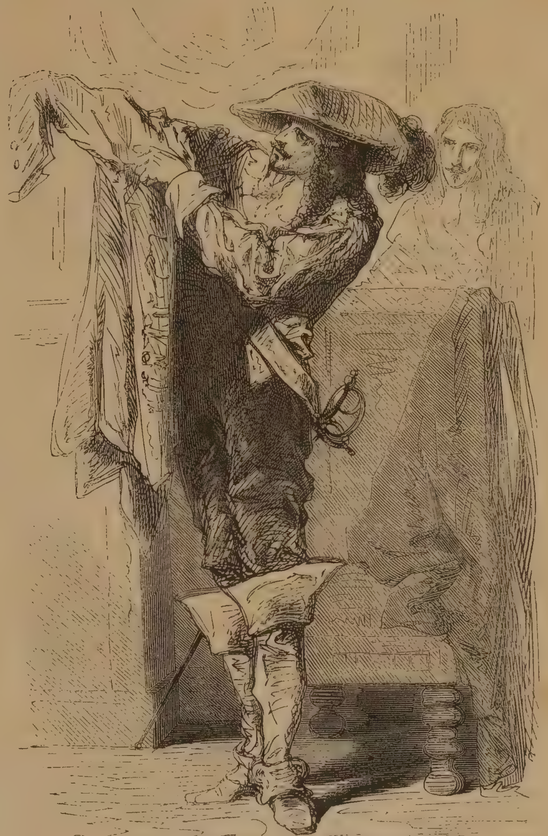
Alexis ne put continuer, tant l'émotion le suffoquait.

Un rayon de bonheur se répandit sur les traits de la religieuse ; ses yeux levés vers le ciel lui donnaient l'expression d'un ange. Il se fit un moment de silence, durant lequel Valandru plusieurs fois porta la main à ses paupières. Le czar put enfin reprendre la parole.

— C'est cet ami qui m'a désabusé, dit-il en montrant son compagnon. Mais j'ignore quels sont les coupables ; vous allez me les faire connaître, et rien ne saurait les soustraire à ma juste vengeance. Répondez, Hélène, je vous en conjure.

La religieuse fit précéder sa réponse d'un céleste sourire.

—Prince, dit-elle avec douceur, cette maison n'est point un tombeau, mais un refuge contre les orages du monde ; souffrez donc que je n'en sorte plus. Les personnes qui l'habitent m'ont appris à pardonner aux méchants ; Dieu les connaît, c'est assez. Après ce que je viens d'entendre, je ne désire rien de plus ; la félicité que j'entrevoyais ici-bas ne peut m'être rendue que dans le ciel : tant que je vivrai, il me serait impossible de la retrouver sur la terre.



Valandru s'habillant en colonel.

Alexis voulut essayer de combattre une résolution qui pourtant devait tempérer quelque peu ses regrets ; la religieuse l'interrompit.

— Prince, reprit-elle, je pense chaque jour à mon père, il doit être bien triste. Puisque votre bonté ne nous a point abandonnés, daignez m'assurer que vous le consolerez et que votre magnanime protection s'étendra sur lui.

L'infortunée ignorait le cruel traitement qu'on avait infligé à l'auteur de ses jours.

Pendant qu'Alexis s'efforçait de répondre tout ce qui pouvait contribuer à la tranquilliser, la jeune fille passa doucement la main sous son voile et l'en retira bientôt après.

— Mon prince, dit-elle, il me reste une grâce à vous demander. Voici un anneau et un mouchoir qui me viennent de vous, daignez m'accorder l'autorisation de les conserver toujours.

Les larmes d'Alexis furent toute sa réponse.

Hélène, de son côté, se sentait à bout de ses forces. Puisant dans la religion un surcroît de courage, elle éleva la voix et s'écria avec un accent solennel :

— Prince, recevez mes adieux, je vais appeler les bénédictions du ciel sur vous et sur la czarine.

Après avoir prononcé ces mots, elle quitta la salle en pressant le pas comme si on l'eût poursuivie.

Valandru, quoique fort ému, se vit obligé d'entraîner le czar de ce lieu de douleur, et quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le traîneau avait repris sa course.

Le voyage au retour se passa tristement. Le czar n'ouvrit presque pas la bouche. Plongé dans une méditation profonde, il se contentait de serrer la main de son compagnon chaque fois que celui-ci entreprenait de le rappeler à lui-même. Ce ne fut qu'en approchant de Moscou qu'il rompit enfin le silence.

— Quelle anxiété est la mienne ! s'écria-t-il subitement; l'infortunée ne se doute pas que son père gémit au fond de la Sibérie ; je brûle de l'en tirer ; chaque minute de retard ajoute à mes remords, et à qui confier l'exécution de mes ordres? à ceux-là peut-être qui ont trempé dans cette horrible affaire. Mon ami, puisque Hélène a refusé de me signaler les misérables, puisque vous vous obstinez à me taire leur nom, conseillez-moi du moins. Votre profession vous met plus que moi au courant des intrigues qui m'environnent. Indiquez-moi, je vous prie, quelqu'un que je puisse envoyer en Sibérie, un homme sincèrement dévoué et capable de faire respecter ma volonté par quiconque voudrait y apporter obstacle, fût-ce mes ministres.

A cette demande, Valandru entrevit une excellente occasion de jouer un tour à Morosow, tout en servant à souhait le czar Alexis. Il savait qu'un général plein de mérite et d'un caractère énergique venait d'être disgracié par l'influence jalouse du premier ministre; ce fut lui précisément que Valandru désigna au czar.

Le prince parut surpris de ce choix, mais s'abstint de toute objection.

Il faisait nuit close lorsque les voyageurs rentrèrent clandestinement comme ils étaient sortis. Le perruquier, ayant repris ses habits, se hâta de regagner sa demeure, pendant que le général, remis en faveur inopinément et contre toute espérance, recevait de son souverain l'ordre écrit de sa main, et en termes très-gracieux, de se rendre près de lui immédiatement.

La disparition subite du czar avait mis toute la cour en alarmes ; son retour y ramena la joie, et une joie sincère. Faut-il ajouter, car Alexis savait se faire aimer? tous les monarques n'ont pas ce bonheur.

Le prince se rendit de suite chez la czarine, qu'il trouva tout éplorée et réjouie en même temps à l'heureuse nouvelle qu'on venait de lui annoncer. Son époux s'excusa près d'elle en termes pleins de tendresse, alléguant pour cause de son absence prolongée une affaire d'Etat de la plus haute importance.

Le premier ministre accourut aussi. Au plaisir de revoir son maître se mêlaient sur son front quelques signes d'inquiétude. Pour la première fois on venait de lui cacher quelque chose.

Ce qui contribua à augmenter ses craintes, ce fut lorsque, dans la soirée, il vit le général venir lui demander froidement, au nom du czar, des renseignements sur l'endroit précis où se trouvait le père d'Hélène, et le sommer, pour ainsi dire, de mettre à sa disposition les moyens d'exécuter promptement son voyage.

Néanmoins, les jours suivants, Morosow put se rassurer en voyant que son pouvoir et son influence sur son ancien élève n'avaient reçu aucune atteinte. Le mariage du prince ayant tourné selon ses désirs, il jugea prudent de ne lui parler de rien.

Le lendemain de son arrivée, Valandru, quoique harrassé de fatigue, se rendit dès le matin à l'ambassade de France. Il avait un air grave et pensif. L'ambassadrice l'accueillit comme à l'ordinaire, sans lui adresser la moindre question.

Mais l'ambassadeur eut moins de réserve. Ne sachant de toute cette affaire que ce que sa femme lui avait confié, et encore sous le sceau du secret, il sentait son orgueil de diplomate un peu froissé et ne s'en cacha point devant un compatriote, initié aux petits mystères de son intérieur.

— Diable! monsieur Valandru, dit-il, pendant que celui-ci peignait madame, je ne vous savais pas si bien avec le czar. Je ne serais point étonné que vous ne fussiez appelé à me remplacer ici, car ma mission cessera bientôt, si j'en crois des lettres arrivées de Paris.

— Monseigneur veut sans doute s'égayer aux dépens de son perruquier, répondit Valandru sans se déconcerter. Quoi qu'il en soit, je jure Dieu qu'au départ de son Excellence, je ne demeurerai pas un jour de plus à Moscou.

— Vous m'étonnez, monsieur Valandru! il me semble pourtant que vous n'y réussissez pas trop mal.

Il allait continuer ses sarcasmes, quand sa jeune femme l'arrêta.

— Permettez-moi de vous faire observer, mon ami, que vous oubliez nos conventions. Je ne garde jamais de mystère avec vous, vous en avez eu la preuve. Quant au secret auquel vous faites allusion, rappelez-vous que c'est celui du czar, et que nous devons le respecter.

A ce reproche, l'ambassadeur sortit de la chambre, assez mécontent de voir le perruquier de sa femme plus avant que lui dans les affaires intimes de la cour de Russie.

Cependant il se confirma dans le public que l'ambassadeur de France allait quitter Moscou prochainement. Valandru, ainsi qu'il l'avait dit, s'apprêtait de son côté à fuir la Russie, redoutant quelque méchanceté de la part de Morosow. Déjà il s'occupait de former un élève, un jeune Français, destiné à le remplacer auprès de la czarine.

A plusieurs reprises, Alexis essaya de le retenir par la perspective d'une brillante position, sans en excepter celle de colonel. Le monarque, regardant comme indispensable son plus intime confident au sujet d'une affaire qui lui tenait si fortement au cœur, faisait luire à ses yeux tout ce qu'il croyait capable de le tenter. Valandru se confondait en actions de grâce, en excuses, toutefois il demeura inébranlable ; le ministre lui semblait d'autant plus redoutable que son maître, ignorant son infâme conduite, lui laissait chaque jour agrandir son autorité.

Pourtant, malgré de si beaux avantages offerts et refusés, quoique Valandru, en outre, eût amassé un pécule dont se serait contenté plus d'un de ses confrères, il s'en fallait bien qu'il possédât tout ce qu'il désirait ; en un mot, Valandru avait un mariage en tête. Nous nous sommes abstenu jusqu'à présent de le dire par une raison fort simple : Valandru tenait son secret tellement enfoui dans son cœur,

que personne n'en avait connaissance, pas même l'objet de ses vœux.

Le perruquier n'avait pu résister aux charmes d'une jeune personne, la fille unique d'un négociant moscovite, quiréclamait assez fréquemment ses services, car son père voyait bonne société et se plaisait à y faire briller sa fille.

Comprenant que son état ne lui permettait point d'élever ses prétentions jusque-là, Valandru s'était bien gardé de manifester sa passion, quoiqu'il eût la presque certitude de n'être pas tout à fait indifférent. Un refus de la part de la famille l'humiliait par avance, et il lui semblait qu'un affront fait à sa personne dût rejaillir sur tous les Français.

Un jour qu'il sortait de chez la czarine, le prince l'attira dans son cabinet, et, tout joyeux, lui annonça l'arrivée du père d'Hélène. Plein du désir d'effacer ses torts, il voulait combler de biens ce malheureux et assurer une pension considérable à celle qu'il ne pouvait plus épouser.

— Mon ami, dit-il à Valandru, vous avez sauvé mon honneur; un pareil service ne saurait se payer avec de l'or seulement. Puisque vous voulez me quitter à toute force, avant de partir, demandez-moi une chose qui puisse m'acquitter envers vous : quelle qu'elle soit, je m'engage à vous l'accorder.

— Parbleu! se dit Valandru, l'occasion me paraît bonne. Le czar, si je ne me trompe, garde encore dans son cœur quelques traces de son premier sentiment; peut-être se montrera-t-il disposé à compatir au mien.

Sans délibérer plus longtemps, il laissa, pour la première fois, échapper son secret, enveloppé de quelques précautions oratoires.

Le czar réfléchit un moment, se gratta le front et finit par lui dire :

— Ayez bon espoir, je vais m'occuper de cela.

Voyant ses affaires en si bonnes mains, Valandru toutefois crut devoir poser une condition aux démarches du czar : il exigea que le consentement de celle qu'il aimait demeurerait entièrement libre. Il ne voulait et ne pouvait devenir complétement heureux sans cette clause.

Peu de jours après, le perruquier, au comble de ses vœux, épousait la fille du négociant. Le mariage eut lieu en présence de l'ambassadeur et de l'ambassadrice. Grâce à la générosité du czar, la fortune qu'apportait Valandru forma un brillant contre-poids à la dot de la mariée; pour sa part, la czarine voulut se charger du trousseau.

Sur ces entrefaites, l'ambassadeur ayant reçu son ordre de rappel, Valandru obtint aisément la permission de voyager à sa suite. Sa jeune femme avoua à l'ambassadrice que, sauf le regret d'abandonner son père qui parlait déjà de venir la rejoindre, elle se sentait doublement heureuse d'avoir épousé un Français et d'aller habiter la France.

La veille du départ, Valandru vit arriver chez lui le père d'Hélène, accompagné du général, son libérateur devenu son ami. Tous deux venaient le remercier de ses bons offices.

— Je suis plus en crédit qu'auparavant, lui dit le général; aussi ma reconnaissance vous suivra tant que je vivrai.

De retour en Dauphiné, son pays natal, Valandru put enfin réaliser son rêve en achetant, non une baronnie précisément, mais une fort jolie habitation qui y ressemblait. Il y fixa sa résidence, et il ne tarda point à y voir arriver son beau-père.

Au comble du bonheur, n'ayant plus à appréhender la vengeance de Morosow, l'ex-perruquier, lorsqu'il recevait la haute société de son voisinage, se plaisait à raconter l'aventure qui l'avait amené à jeter le peigne aux orties. L'amitié du czar, disait-il plaisamment, le souvenir d'avoir partagé son lit, lui tenaient lieu de généalogie et de blason.

Souvent, au milieu d'amis à qui il faisait les honneurs de sa maison, il lui arrivait de s'écrier, en dirigeant un coup d'œil oblique vers sa jeune femme :

— Vous voyez mon château, eh bien! ce n'est pas en Espagne que je suis allé le chercher.

Peu de temps après l'aventure que nous venons de raconter, de graves événements se passaient à Moscou. Nous allons en puiser le récit dans un ouvrage digne de foi; on y reconnaîtra les mœurs et le caractère des Russes tels qu'ils étaient alors, tels qu'ils sont encore aujourd'hui.

Les deux favoris du czar, Ilia, son beau-père, et son premier ministre Morosow, se laissèrent enivrer par leur crédit. Dans la distribution des grâces du prince, ils eurent plus d'égard aux bassesses des flatteurs qu'à la vertu et au mérite. Plessow et Trachanistow, faits pour rester dans l'obscurité, furent élevés aux premières charges. Les nouveaux parvenus firent servir leur autorité à accabler le peuple par des exactions odieuses. Le peuple souffrit quelque temps en silence, espérant que ces magistrats pervers attireraient enfin sur eux l'indignation du souverain; mais, soutenus par le premier ministre, ils exerçaient impunément leurs brigandages.

Les Moscovites éclatèrent et résolurent de demander hautement justice ou de se la faire eux-mêmes. Une partie des habitants de Moscou s'assemblent en tumulte, attendent le czar au sortir de son palais, saisissent la bride de son cheval et lui crient vengeance contre ses oppresseurs. Ses gardes ont l'imprudence de frapper les séditieux. Alors les révoltés ne se contiennent plus; le prince tremble pour lui-même et est obligé de promettre au peuple une prompte satisfaction.

La populace se rendit sur-le-champ dans la maison du premier ministre, enfonça les portes, brisa les meubles, pilla les bijoux, perça les tonneaux, et, après s'être enivrée, réduisit tout en cendres.

De là, les factieux allèrent faire le même dégât chez les créatures de ce ministre. Ils arrachèrent le grand-chancelier de son lit, où il était malade, le traînèrent dans les rues de Moscou, et l'assommèrent à coups de bâton et de pierres.

Le czar, craignant qu'on attentât aussi à sa personne, envoya Romanow, son parent, qu'il savait être agréable au peuple, pour l'engager à rentrer dans le devoir. On l'écouta en silence, et la réponse fut qu'on aurait toujours pour la personne du czar le respect qui lui était dû, mais que l'on demandait la punition de ceux qui abusaient de sa confiance.

On livra au peuple le magistrat Plessow, garrotté, et suivi du bourreau. La populace effrénée s'abandonna, en le voyant, aux transports de sa rage : elle l'arracha des mains de l'exécuteur, et le fit mourir sur la place.

On demandait toujours Morosow : le czar, pour le sauver, crut devoir sacrifier encore Trachanistow, à qui on trancha la tête.

Les séditieux, satisfaits de cette seconde exécution, ne songèrent plus à Morosow. Mais la révolte n'était pas encore apaisée, car bientôt on vit toute la ville en flammes.

Le czar sentit qu'il fallait user de douceur, et, pour ramener ce peuple mutiné, il lui fit distribuer, pendant plusieurs jours, force eau-de-vie; ensuite, il donna les places de ceux qu'on avait exécutés à des personnes plus

dignes de les remplir. Il fit faire après cela une procession solennelle, et lorsque le peuple fut assemblé : « Mes amis, leur dit-il, vous ne devez pas douter que ce ne soit avec bien de la douleur que j'ai appris les injustices de mes ministres. Aussitôt qu'elles sont parvenues à ma connaissance, ils ont subi la peine due à leurs crimes, et vous avez vu que je les ai remplacés par des hommes d'une probité reconnue. Ne croyez pas, cependant, que je me repose tellement sur ces derniers que je leur abandonne aveuglément les intérêts de l'État.

Le peuple répondit à ce discours par des applaudissements et des transports de joie ; il rendit des actions de grâce au monarque, et le czar, le voyant ainsi disposé, reprit la parole et dit : « Il est vrai, mes amis, que je vous ai promis de vous livrer mon premier ministre. Mais croyez-vous que je puisse sacrifier un homme qui m'a tenu lieu de père dans mon enfance ? Croyez-vous qu'il me soit possible de voir périr celui qui n'a jamais cessé de veiller à ma conservation ? Oubliez ses torts, je vous en conjure. Pardonnez à mon gouverneur les fautes de mon ministre. Je vous réponds de sa conduite pour l'avenir, et vous promets qu'il se comportera désormais avec



Valandru, à table, avec sa femme et son beau-père, contant ses aventures. Dessin de Pauquet.

plus de sagesse. Si vous trouvez mauvais qu'il prenne sa place dans le Conseil, je consens à ne plus l'y appeler ; mais je vous prie de le regarder toujours comme mon beau-frère. La conduite que vous tiendrez à son égard sera la preuve de l'attachement que vous aurez pour moi-même. »

Le ton suppliant que prit le monarque, en parlant à ses propres sujets, produisit sur eux une telle impression qu'on les entendit s'écrier tout d'une voix : « Que la volonté de Dieu soit faite, et celle du souverain bien-aimé qui nous gouverne avec tant de bonté et de douceur ! »

Alexis fut sensible à cette démonstration ; il exprima par ses larmes sa joie et sa reconnaissance. Morosow, voulant aussi éprouver les dispositions du peuple à son égard, se montra à lui la tête découverte ; il traversa la capitale, saluant tous ceux qui étaient sur son passage ; souriant aux uns, parlant aux autres, se conduisant avec tant de souplesse, que tout le monde en fut satisfait.

Après avoir vu la mort de si près, il se comporta, dans la suite, d'une manière tellement différente qu'il fut aussi universellement estimé qu'on l'avait détesté auparavant.

Maurice DECHASTELUS.

FIN.

# REVUE DE L'ANNÉE 1856.




Au centre, la sœur Rosalie ; à droite, H. Heine ; à gauche, M. Fortoul ; en haut, le général Petit et Mme Allan ; en bas, Adolphe Adam et David (d'Angers). Dessin de Fellmann.

## LES MORTS DE L'ANNÉE.

Saluons d'abord, selon notre pieux usage, les morts de 1856. Ils sont nombreux, hélas ! et beaucoup sont illustres. Sans parler de ceux que nous avons cités de mois en mois dans nos *Chroniques*, tels qu'Augustin Thierry, l'Homère historien, Adolphe Adam, le compositeur intarissable, etc., etc., notre gravure résume sept deuils de la religion, de l'armée, des sciences et des lettres, des art et du théâtre : et d'abord la sœur Rosalie, cette mission-

naire de la charité; le général Petit, le ministre Fortoul et l'écrivain Henri Heine, Adolphe Adam, déjà nommé, David (d'Angers), le grand sculpteur, Chassériau, le peintre convaincu, et Mme Allan, de la Comédie-Française.

Un mot de légende funèbre sur chacune de ces illustrations diverses :

## LA SŒUR ROSALIE.

Un convoi glorieux. Origine et vocation de la sœur. Son royaume; son système. Son gouvernement. Sa puissance. Anecdotes. Le cheval du riche et du pauvre. Un luxe de Rosalie. — Il me faut une place de ministre ! Le chantre qui se grisait. Le diamant de la grande dame. Activité prodigieuse. Le physique de l'emploi. Les rois et les princes chez la sœur. Nos crises sociales. Traits héroïques. Rosalie au feu. La croix d'honneur. Entrevue de deux puissances. Triomphe de la charité. La mort d'une sainte.

Le 9 février 1856, tout le quartier Saint-Médard était en émoi et en pleurs. Le glas funèbre n'avait pas cessé de retentir depuis la veille. Tout à coup la foule se range, et contre tous les règlements de la police des rues, la croix d'argent apparaît suivie du clergé de la paroisse. La procession s'arrête à la porte d'une obscure maison de la rue de l'Epée-de-Bois. Sous le porche de cette maison est un cercueil décoré des insignes de la Légion d'honneur, un piquet d'infanterie l'entoure, et même un état-major d'officiers et de magistrats. Bientôt ce cercueil est déposé dans le sordide corbillard des pauvres et le convoi se met en marche, conduit par les sommités de l'arrondissement. Pour escorte innombrable il a la multitude, les enfants des écoles, des religieux de tous les ordres, des curés de plusieurs paroisses, et la longue députation des filles de Saint-Vincent-de-Paul. L'église qui l'attend est remplie par une foule de notabilités, tous les rangs, toutes les professions sont représentées là, depuis le plus humble ouvrier jusqu'au préfet de police.

Quel est donc le dignitaire à qui cette population vient rendre hommage? Est-ce un illustre guerrier? On le croirait aux honneurs militaires qui lui sont rendus. Est-ce un membre important de l'Église? On peut le penser en voyant ce clergé, ces religieux, ces saintes filles. Non! ce cercueil renferme les restes d'une humble femme, d'une simple sœur de charité, de celle qu'on vénérait depuis cinquante ans à Paris, en France, en Europe, dans les deux mondes, sous le nom glorieux et doux de SOEUR ROSALIE.

Jeanne-Marie, fille d'Antoine Rendu (1), riche cultivateur, naquit au petit hameau de Confort, commune de Lancrans, département de l'Ain. Elle connut à peine son père. Sa mère, restée veuve, pourvut courageusement à l'éducation de ses trois filles. La vocation de notre héroïne ne tarda pas à se manifester. Elle entra, au moment où l'empereur allait relever les autels, dans la congrégation des filles de Saint-Vincent-de-Paul, elle prit le nom de Rosalie, et fut placée tout de suite dans la petite rue de l'Epée-de-Bois, où elle devint bientôt supérieure et d'où elle ne devait plus sortir.

Dieu lui réservait la royauté du quartier de Paris le plus misérable, le plus suspect, le plus abandonné. Le faubourg Saint-Marceau fut son Etat, son théâtre et sa famille. Elle en devint l'âme agissante, la dominatrice miséricordieuse, la mère bien-aimée, le conseil irrésistible.

(1) Le baron Rendu, de l'Institut, M. Eugène Rendu, digne fils de ce digne père, Mgr Rendu, le saint évêque, appartiennent à la même famille. Qu'on nie encore les priviléges de race !

Les méchants comme les bons, les riches comme les pauvres, le vice comme la vertu, le crime aussi bien que la douleur, recevaient l'impulsion ou l'aumône de sa charité inépuisable. Elle voyait ses enfants dans tous les malheureux, sans acception ni exception d'aucun genre.

Son système, si le cœur en a un, était de pardonner pour corriger. Sa charité pénétrait les âmes les plus noires, comme le soleil pénètre les coins les plus obscurs, et n'avait rien de ces orgueils et de ces conventions qui perdraient Dieu lui-même, comme dit Lacordaire, s'il pouvait être perdu.

Elle était le trait d'union continuel entre le riche et le pauvre, sachant les faire s'aimer l'un l'autre et faire donner à celui-ci par celui-là toujours à propos.

Un riche négociant lui dit un jour :

— Quand vous aurez besoin de quelque chose, songez à moi, ma sœur.

Peu de temps après, un pauvre diable lui raconte qu'il a perdu le cheval qui faisait vivre sa famille. Elle le console et lui donne rendez-vous pour le surlendemain. Où trouver un cheval, toutefois? Grosse affaire! Sœur Rosalie court chez le négociant :

— Il me faut un cheval tout de suite.

— Prenez-en un dans mon écurie.

— Un cheval de luxe? Nenni. Il me faut une bonne bête de somme.

— Eh bien ! achetez-la et je la payerai.

Un quart d'heure après, la sœur trottait dans le marché aux chevaux et amenait au pauvre la monture payée par le riche, l'un bénissant l'autre, et tous deux bénissant la sainte femme.

Ses bonnes œuvres étaient incalculables. Crèches, refuges, ouvroirs, asiles, écoles, églises mêmes, elle faisait sortir tout cela de terre d'un bout de la France à l'autre.

Son arrondissement était la misère universelle.

Elle se permit un seul luxe dans sa vie. Allez voir la petite chapelle de Lancrans, vous y admirerez des vases étincelants d'or et de pierreries, des ornements splendides, etc. C'est le cadeau de la sœur Rosalie au temple où Dieu appela son enfance.

Elle ne donnait pas seulement du pain à l'affamé ; elle prêtait cent francs à l'étudiant compromis ; elle arrachait l'enfant prodigue au désordre ; elle sauvait le commerçant de la faillite ; elle rendait la paix et l'aisance aux ménages et aux familles ; elle réparait les injustices et les erreurs de l'administration. Tous les désespérés disaient proverbialement : — « Je n'ai plus qu'à me jeter à la Seine ou à recourir à sœur Rosalie. » Les curés, les préfets, les rois étaient tour à tour ses complices ou ses instruments.

— Je suis bien en peine, disait-elle un jour, il me faudrait une place de ministre.

Elle avait toutes les grâces de la politesse, avec toutes les rondeurs de la popularité.

— A quoi êtes-vous bon ? demandait-elle à un pauvre hère.

— Je sais chanter au lutrin ; ma voix couvrait le serpent dans mon village.

— Bon ! je trouverai votre affaire. Vous grisez-vous quelquefois?

— Jamais, ma sœur, jamais !

— Alors vous ne seriez qu'un mauvais chantre.

— Ah ! mais je *m'imprègne* un peu le dimanche.

— A la bonne heure, il fallait donc le dire tout de suite. Maintenant que l'ennemi est connu, nous sommes sûrs de

le vaincre. Voilà dix francs, revenez à huitaine, je vous dirai où vous chanterez les vêpres.

Une belle dame, dont elle épuisait la bourse, allait lui refuser une grosse aumône.

— Plaignez-vous donc, lui dit-elle en riant, d'ajouter un diamant de plus à votre couronne dans le ciel.

Esprit pratique et supérieur, homme d'Etat et d'affaires, prédicateur éloquent et diplomate délié, elle avait fait de la charité un gouvernement complet, avec ses fonctionnaires, ses ministres, ses ambassadeurs, ses auxiliaires de tout âge et de toutes conditions. Elle écrivait cent lettres par jour, recevait ou rendait cent visites. Elle exerçait et faisait exercer surtout l'aumône du cœur, ramenant les riches à la foi par le bienfait comme les indigents par la reconnaissance. Avec elle, le diable perdait tout et le bon Dieu gagnait toujours.

Sa petite maison, avec sa petite croix de bois, était aussi connue que les Tuileries, et jamais reine n'eut une cour pareille à la sienne, cour d'équipages et de mendiants, où la pourpre du cardinal touchait les haillons du chiffonnier, où la grande dame jetait sa parure à la pauvre mère, où l'insurgé pansait la blessure du soldat frappé par lui-même.

Sa physionomie était appropriée à sa mission surnaturelle. Son regard avait un magnétisme irrésistible, sa voix des vibrations qui ébranlaient le cœur, toute sa chétive personne des effluves sympathiques qui s'emparaient de vous.

Cette femme était tout simplement une des plus grandes puissances morales de l'époque : témoin la duchesse d'Angoulême, la reine Amélie, le général Cavaignac, l'empereur Napoléon III, l'impératrice Eugénie, toutes les grandeurs et toutes les influences du siècle, qui ont pris le mot d'ordre du ciel chez cette humble servante du Seigneur.

Sœur Rosalie fut un des instigateurs les plus influents de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, cette grande institution faite à son image et qui sème dans le monde des éléments de bien incalculables.

Dans les plus terribles crises de notre pays, l'invasion, les disettes de 1813 et 1847, le choléra de 1832 et 1849, les émeutes et la guerre civile, elle multiplia son courage et son dévouement comme le pain de l'Evangile.

— La peste, disait-elle, est le coup de feu des sœurs de charité.

— Laissez passer la mère des pauvres, criaient les combattants de juin en abaissant leurs fusils devant elle.

Et elle-même de répondre :

— Bas les armes, Français ! Est-ce qu'on s'égorge entre frères ?

— Mais, ma sœur, vous allez vous faire tuer !

— Qu'est-ce que cela me fait, quand on massacre mes enfants ; n'ai-je pas assez d'orphelins à nourrir, sans qu'on m'en fasse encore d'autres ?

Des insurgés allaient fusiller un garde mobile. Rosalie accourt :

— Pas sous mes yeux, du moins !

— Non, ma sœur, nous allons l'expédier à deux pas.

— Alors vous me fusillerez avec lui.

Et elle le couvre de son corps, désarme les forcenés et leur arrache la victime.

Un officier de la garde municipale est traqué jusque dans sa maison, dont il enfonce la porte. La brave sœur s'élance entre lui et ses meurtriers.

— Vous ne craignez donc pas la mort, vous ?

— Je ne crains que Dieu !

Et ce mot sauve l'officier.

Aussi, le 27 janvier 1852, au nom du prince président, M. de Persigny apportait la croix de la Légion d'honneur à sœur Rosalie, et le général de Saint-Arnaud l'attachait de sa main sur cette noble poitrine.

Et bientôt l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie visitaient eux-mêmes la mère des pauvres dans sa chétive maison. Tout le faubourg en guenilles était là, frémissant des consignes qui le tenaient à distance. La bonne sœur intercède pour ses enfants, et d'un geste l'empereur lève les barrières. Tout le monde accourt, se mêle sans désordre, pousse des acclamations, et les deux puissances se donnent la main, chacun au milieu de la cour, — Napoléon, avec ses généraux, ses ministres et ses gardes brodés d'or, — Rosalie, avec ses pauvres et ses infirmes en haillons, ses enfants dans la crèche et dans l'école, et ses vieillards recevant la soupe du jour, flanquée du riz et des haricots.

La sœur, qui avait bravé les sabres et les balles, se met à pleurer ; l'empereur et l'impératrice se mettent à pleurer ; leur escorte et leurs gardes se mettent à pleurer ; la foule, les pauvres et les enfants se mettent à pleurer. Dieu seul et les anges sourient d'en haut à ce triomphe de la charité chrétienne !

Avant de perdre la vie, Rosalie perdit la vue.

— Oh ! mon Dieu, je m'en vais ! criait-elle à chacun, n'abandonnez pas après moi mes enfants, mes chers enfants !

Sa mère mourut le 4 février 1856, à quatre-vingt-huit ans, et elle la rejoignit trois jours après, à soixante-neuf ans et cinq mois. Son corps, exposé deux jours, reçut la visite et les hommages de tout Paris ; et ses obsèques furent un vrai deuil national et unanime, comme nous l'avons dit en commençant, à travers ce misérable faubourg qui était son domaine, et où son cercueil, disait le peuple, laissait une vertu et recevait une bénédiction à chaque porte.

## LE GÉNÉRAL PETIT.

Le général baron Petit, un des noms les plus populaires de ce siècle, sénateur de l'Empire, grand' croix de la Légion d'honneur, était né à Paris en 1772.

Il fut l'un de ces volontaires qui se levèrent spontanément en 1792 pour courir aux frontières.

Il serait plus facile d'énumérer les batailles où il n'assista point que celles où il fut présent.

Nommé général de brigade en 1813, c'est dans le commandement du 1er régiment de grenadiers qu'il reçut la plus glorieuse récompense de ses nombreux services.

La scène se passe à Fontainebleau, dans la cour du palais. Là, l'empereur adresse à sa garde fidèle ces mémorables adieux :

« Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur. »

Ce baiser fut comme le sacre qui popularisa le vétéran de la gloire.

On voit à Versailles la mâle figure du général Petit, sculptée par Boitel. Sur le piédouche du buste sont inscrites les paroles de Napoléon.

Les grenadiers commandés par leur digne chef combattirent encore à Fleurus et à Waterloo en 1815, faisant à leur empereur un rempart de leurs corps mutilés.

Mis à la retraite en 1825, en 1830 le général Petit fut investi du commandement de la 15e division militaire.

Appelé au commandement en second de l'hôtel des

Invalides, il y reçut les cendres de son empereur bien-aimé.

Il mourut gardien inséparable des restes de son maître, et lui rapportant là-haut, vive encore, l'empreinte de son baiser d'adieu.

Le général Petit avait le *génie de la fidélité*, — la vertu la plus rare dans nos jours de scepticisme et de palinodie.

## HIPPOLYTE FORTOUL.

Né à Digne en 1810, M. Fortoul fut amené fort jeune à Paris par la passion des lettres. Il se fit bientôt connaître par un ouvrage très-remarquable sur l'*Art en Allemagne*. Tour à tour professeur à la Faculté de Toulouse et doyen à la Faculté d'Aix, il se laissait doucement oublier, lorsqu'arriva la révolution de 1848. Il fut alors nommé député à la Constituante, et il reçut en 1851 le portefeuille de la marine. L'amiral homme de lettres rit lui-même de cette aventure et laissa administrer ses bureaux par de plus compétents. Enfin, il fut chargé du ministère de l'instruction publique et des cultes. Là M. Fortoul se trouva et se distingua dans son élément. On lui doit le nouveau système universitaire dit *bifurcation* des études. D'autres mesures recommandent son administration aux amis des lettres : la publication ordonnée d'un *Recueil des poésies populaires de la France* et d'un *Corpus inscriptionum* des Gaules.

La mort vint le frapper à Ems, loin de sa famille tant aimée, et lorsqu'il semblait renaître à l'influence bienfaisante des eaux.

Saisi par un malaise subit au milieu d'une promenade, on le porta à l'établissement :

« Je suis mal, dit-il, je n'en puis plus. »

M. et M^me^ Magne, ses fidèles compagnons, étaient accourus. Il exigea une saignée. N'en éprouvant aucun soulagement, M. Fortoul demanda un prêtre. M. le curé de Saint-Roch, l'abbé Faudet, arriva sur-le-champ.

« Je vais me confesser, » dit le malade.

D'une voix calme et distincte il professa clairement sa foi, puis il fit sa confession, et comme sa parole s'élevait et que le prêtre l'avertissait qu'il était entendu.

« Cela m'est égal, dit-il, je veux bien qu'on m'entende. »

Il reçut l'absolution avec ferveur, puis sa pensée se reporta sur les chers absents qu'il ne devait plus revoir. Les recommandant vivement à ses amis, il les nomma chacun à son tour en signe de suprême adieu.

« Maintenant emportez-moi, dit-il encore, que je meure dans mon lit. »

A peine était-il déposé sur sa couche, qu'il expira d'une paralysie au cœur, laissant au monde, après l'exemple d'une vie pleine de travail, celui d'une belle mort, c'est dire d'une mort chrétienne.

## ADOLPHE ADAM (1).

Adolphe Adam était né à Paris, comme M. Auber et M. Scribe. Son père, Louis Adam, professeur d'harmonie et de piano, lui donna une forte éducation musicale, qui explique, — avec sa facilité naturelle, — le nombre incroyable de ses ouvrages : CINQUANTE-CINQ partitions, sans compter les messes, les chœurs et les romances ! Il aurait été célèbre comme exécutant, s'il n'eût été fameux comme compositeur.

A l'Exposition de 1827, c'était M. A. Karr qui tenait les pianos, M. L. Gatayes les harpes. Adolphe Adam avait dans son département le bel orgue d'Erard. Il aimait à raconter comment la présence de Rossini, au faîte de sa jeune gloire, l'avait intimidé au point de le faire jouer contre toute espèce de sens et de mesure.

Aux réceptions intimes de Louis-Philippe, il tenait presque toujours le piano, et avec une supériorité qui confondait Litz et Thalberg eux-mêmes.

Elève de Recchi au Conservatoire, il obtint le second prix de Rome, et se lança immédiatement au théâtre. Il a raconté lui-même, avec sa verve et son esprit charmants, les efforts, les échecs et les produits de ses humbles débuts :

— Imaginez-vous qu'on me payait cinquante francs seulement pour tous les airs d'un vaudeville, et je m'en trouvais parfaitement heureux. M. Meissonnier, un de mes premiers éditeurs, ne voulait laisser échapper aucune de mes productions. Une fois, un vaudeville pour lequel j'avais composé quelques chansons vint à tomber ; on le siffla impitoyablement. J'y avais introduit une assez jolie chansonnette qui avait échappé à la bourrasque. Le lendemain, M. Meissonnier vint me trouver et me demanda si je voulais lui vendre ce morceau. Il me compta cinquante francs ; l'insuccès de la pièce ne l'avait pas arrêté. L'air, qui n'était plus chanté au théâtre, n'eut pas le succès qu'il en espérait. Au bout d'un mois on annonça un autre vaudeville dont je devais écrire la musique. Je vis arriver M. Meissonnier, qui me dit :

— M. Adam, je vous offre encore cinquante francs, si vous voulez introduire votre dernière chansonnette dans votre nouvelle partition.

— Très-volontiers, lui répondis-je, et huit jours plus tard cette bluette était applaudie à outrance, on la fit même répéter.

Après la représentation, je vois derechef arriver M. Meissonnier. Cette fois il m'offrait encore cinquante francs pour adapter l'air au piano sous forme de *bagatelle*. Je croyais que tout se terminerait là, lorsque l'éditeur reparut pour la quatrième fois et me pria de faire un petit quadrille, toujours avec le même air ; il joignit, comme précédemment, cinquante francs à sa demande. Cette bluette m'avait donc rapporté deux cents francs, c'était la première somme un peu importante que je retirais de ma musique.

Bientôt les paroles du *Châlet* furent composées en cinq jours par M. Scribe, et la musique, — un bijou de mélodie, — en une semaine.

Dès lors, Adam régna à l'Opéra-Comique. Ses partitions du *Fidèle Berger*, du *Postillon*, du *Brasseur*, de la *Reine d'un jour*, du *Roi d'Yvetot*, du *Toréador*, de *Si j'étais Roi*, du *Bijou perdu*, du *Muletier*, et ses ballets de la *Fille du Danube*, de *Giselle*, de la *Fille de Gand*, du *Diable à quatre*, de *Griseldis*, et en dernier lieu du *Corsaire*, furent autant de triomphes enlevés à la pointe de l'esprit, et qui sont restés populaires dans la rue et dans les salons comme aux trois théâtres lyriques.

Nous avons parlé de l'esprit original et gai d'Adolphe Adam. En voici un échantillon épistolaire :

« Mes chers amis, écrivait-il un soir à MM. Escudier, « Girard, qui conduit la *Sirène*, sera obligé de nous quit- « ter à sept heures et demie : tâchez donc de venir un « peu avant six heures pour que nous ayons le temps de « dîner à notre aise. J'oubliais de vous dire que je désire « très-fort que vous ameniez votre chien, qui fera une « belle partie avec le mien et la magnifique levrette de « Strunz, qu'il doit nous amener aussi. Vous voyez que ce « sera non-seulement un dîner d'amis, mais encore un « festival de chiens »

(1) Voyez la Chronique du mois, t. XXIII, p. 287.

L'esprit d'Adam ne brillait pas moins vivement dans les feuilletons musicaux du *Constitutionnel* et de l'*Assemblée nationale.* Sa prodigieuse activité suffisait aux besognes les plus diverses

HENRI HEINE.

L'Allemand le plus spirituel de France après Voltaire, auquel il ressembla malheureusement aussi par l'incrédulité. Né le 1er janvier 1800, Henri Heine s'intitulait en riant le premier homme du dix-neuvième siècle. Il était plutôt, ajoute M. Busoni, le dernier homme du dix-huitième. Détesté de ses compatriotes, qu'il avait presque reniés, peu estimé des Français, qu'il raillait dans leur propre langue, en la parlant avec une supériorité formidable, il a passé les dix dernières années de sa vie, isolé par l'oubli de tous et cloué par la douleur sur un lit qui était sa tombe anticipée, Ses œuvres, réimprimées dans la collection Michel Lévy, doivent entrer dans les bibliothèques au moins à titre de curiosités. Quelques-unes, surtout le *Reisibilder* (tableau de voyages), sont des chefs-d'œuvre d'audace, de franchise et d'humour satirique.



Personnification de la Paix, de la Naissance, de l'Inondation et de l'Exposition universelle d'agriculture en 1856. Dessin de J. Worms.

M. Texier cite quelques mots d'Henri Heine qui le peignent tout entier :

— Quand on lui demandait pourquoi il s'était fait d'israélite protestant, il répondait que c'était pour ôter à M. de Rothschild le droit de le traiter *famillionairement.*

Il appartenait à une famille riche, et son oncle, l'archimillionnaire, Salomon Heine, avait tout fait pour que son lyrique neveu entrât comme commis dans sa maison de banque, mais celui-ci avait si bien résisté que l'oncle ne lui pardonna jamais.

— Que fais-tu maintenant? demandait un jour l'oncle Salomon à Henri Heine.

— Des livres.

— Cela prouve que tu ne sais rien faire.

Et quand Salomon mourut, laissant une fortune de trente millions, il ne donna à Henri Heine qu'une misérable somme de seize mille francs.

— J'ai bien le droit d'être un peu poëte, disait Henri Heine ; j'ai payé ce droit une quinzaine de millions.

Quelques jours avant sa mort, un ami va le voir au

moment où un académicien célèbre venait de lui faire visite.

— Ne vous étonnez pas si je suis si bête aujourd'hui, dit-il, M.... et moi nous venons d'échanger nos idées.

Une femme d'esprit, lui rendant la pareille, disait en parlant de la traduction de ses poésies allemandes : — C'est un brouillard empaillé.

Nous avons entendu ce joli mot chez M. Scribe, au château de Séricourt, où les jolis mots poussent comme des champignons.

### Mme ALLAN, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Perte capitale et difficile à réparer! De tels artistes ne se forment qu'en dix ou quinze ans. Celle-ci était la première et la meilleure, sans contredit, dans la comédie de genre. Elle n'avait jamais osé aborder Molière, par exagération de modestie. Mais quelle justesse, quelle grâce, quel naturel à force d'art, quelle perfection de détails dans les proverbes d'Alfred de Musset, d'Octave Feuillet et autres auteurs, créés par elle au théâtre ! Mlle Louise Despréaux (depuis Mme Allan) avait été le petit Joas de Talma-Joad, à dix ou douze ans. La Russie l'enleva au Gymnase, où elle brillait en première ligne. Elle régna dix ans au théâtre de Saint-Pétersbourg, et elle avait repris dans *le Caprice*, *la Joie fait peur*, le sceptre du proverbe à Paris, lorsque la mort l'a enlevée dans la force de l'âge, du talent et de la sympathie générale ; car Mme Allan était une des artistes irréprochables qui honorent leur profession par la conduite privée comme par les triomphes publics.

### DAVID (D'ANGERS).

A peine 1855 avait-il enterré Rudde, que 1856 enterrait David (d'Angers), deux grands sculpteurs tous deux, mais surtout le second, dont les œuvres sont partout et font l'orgueil du pays, — depuis le *Philopœmen* des Tuileries et le *Fronton du Panthéon* (belle traduction d'une mauvaise pensée) jusqu'au *Tombeau de Bonchamps* et à celui de *Marco Botzaris*, sans parler d'une armée de statues, de bustes et de médaillons innombrables.

Né à Angers en 1789, d'une pauvre famille, Jean-Pierre David dut son éducation à son célèbre homonyme et aux généreux sculpteurs Ménageot et Pajou. Grand prix de Rome, il alla y étudier Michel-Ange, sous Canova, et se rendit ensuite en Angleterre, où il faillit mourir de faim devant les marbres du Parthénom. On lui proposa alors la fortune s'il voulait composer le monument de Waterloo : — Plutôt la mort ! répondit le jeune Français, — qui revint à Paris tailler dans le marbre le *Condé* de la cour de Versailles. A partir de ce moment, son ciseau ne se reposa plus ; il devint membre de l'Institut, professeur à l'Ecole des beaux-arts, et le statuaire le plus recherché de toute l'Europe. Il a gratifié presque toutes nos villes importantes des figures de leurs grands hommes ; il ne faisait payer que le marbre et donnait son travail pour l'honneur.

Il avait épousé la fille de La Réveillère-Lepeaux, membre de l'ancien Directoire. Cette alliance et ses antécédents l'avaient jeté dans la politique, où il fut beaucoup moins heureux que dans la sculpture.

### KARL ELSCHOECT.

Fils d'un sculpteur sur bois de la marine à Dunkerque, Karl Elschoëct y naquit en 1797, étudia la statuaire à Paris chez Bosio, fit remarquer au salon une *Eloa* gracieuse, d'après Alfred de Vigny, et se posa tout à fait par ses bustes du duc de Berry, d'Andrieux, de Larrey, par ses grands travaux à Rouen, à Lyon et à Paris, et enfin par sa *Veuve du soldat frank*, groupe en marbre plein de hautes intentions, insuffisamment rendues peut-être, mais à coup sûr très-dramatiques et très-saisissantes.

L'excellent dessin de M. Penguilly, qui termine notre *Bretagne ancienne et moderne*, a été fait d'après un médaillon de votre très-humble serviteur, par Karl Elschoëct, médaillon exposé au salon de .... je ne sais plus quelle année.

*P. S.* Nous renvoyons au prochain numéro la fin des notices de 1856 et la biographie développée de notre grand artiste Paul Delaroche, qui sera accompagnée de son unique portrait, d'après le chef-d'œuvre de Buttura, si merveilleusement gravé par la maison Goupil, et d'une des plus admirables *Etudes de femmes* échappées au pinceau du peintre de *Jane Grey*, de *Marie-Antoinette* et de l'*Hémicycle des Beaux-Arts*.

Ces deux reproductions, dont nos lecteurs jugeront l'importance, n'auront lieu que dans le *Musée des Familles*.

— O inconvenance ! Nous allions oublier dans notre nécrologe le prince de Monaco, célèbre par ses vains efforts pour faire accepter en France, comme valant deux sous, ses monacos qui ne valaient qu'un sou. Mais nous avons parlé déjà de ce petit souverain, croyons-nous, et nous n'avons pas le temps de vérifier le fait.

### ÉVÉNEMENTS DE 1856.

L'olivier de la paix du monde, étendu sur un berceau par nos soldats vainqueurs ; une pauvre famille pleurant sur les débris des inondations du Rhône et de la Loire ; un Bas-Breton appuyé sur un bœuf couronné au Concours universel d'agriculture, tels sont, à la plume et au crayon, les symboles des quatre principaux événements de l'année. Nous en avons parlé assez longuement pour n'avoir plus besoin d'y revenir ici.

Bornons-nous donc aux faits secondaires, qui ont aussi leur intérêt et leur curiosité.

### L'ANNÉE BISSEXTILE.

Et d'abord 1856 a été une année bissextile. Le mois de février a eu vingt-neuf jours. Que nous importe? allez-vous dire. Attendez! cela importe beaucoup aux coquettes et aux débiteurs , témoin ces deux on-dit de la chronique: Mme X est née un 29 février; le jour anniversaire de sa naissance ne se présente donc que tous les quatre ans, et depuis qu'elle a atteint l'âge où l'on économise ses années, elle a pris le parti de n'ajouter un printemps à ses automnes qu'à chaque 29 février. C'est ainsi qu'elle a eu vingt-sept ans le 29 février 1856, et qu'elle aura vingt-huit ans le 29 février 1860, et ainsi de suite.

Quant aux débiteurs, le 29 février dernier, un jeune dissipateur contractait un emprunt avec un de ces usuriers modernes qui cachent leur pied fourchu dans des bottes vernies. L'usurier prêtait six mille francs et prenait vingt pour cent d'intérêts, ajoutés à la somme principale, sur le billet, à un an d'échéance. Le dandy, forcé d'accepter ces conditions, s'exécute, prend la plume pour faire son billet, demande quel est le quantième du mois, et écrit: « Au 29 février prochain, je payerai, etc.... »

Le prêteur trouva le billet en règle et compta l'argent.

Bientôt il s'aperçut avec désespoir que l'échéance était fixée à quatre ans (1860!) et que, par le fait, il n'avait prêté son argent qu'à cinq pour cent.

Si non e vero, e bene trovato!

## NARVAEZ ET LA REINE D'ESPAGNE.

Les révolutions nous appartenant par l'anecdote, en voici une assez jolie (anecdote et non pas révolution) sur le dernier revirement espagnol. Rentré à Madrid de la veille, le maréchal Narvaez assistait au bal donné au palais, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la reine. Celle-ci dansa d'abord avec O'Donnell, son premier ministre, et ensuite, manquant à l'étiquette, elle s'approcha du duc de Valence et dit, en lui tendant la main :

— *Il faut donc venir te chercher?*

— Madame, répondit Narvaez, habitué à l'étiquette des cours, je n'osais pas m'approcher de Votre Majesté.

— Tu as eu grand tort, reprit la reine, et comme punition de ta faute, je veux que tu danses avec moi.

— Madame, dit le duc, j'ignore si je serai digne de servir de cavalier à Votre Majesté; les années m'ont fait presque oublier les habitudes de la jeunesse.

— N'importe, je te conduirai aujourd'hui, tu me dirigeras demain.

Cette conversation significative, n'ayant pas été tenue à voix basse, fut entendue de tout le monde dans le bal; elle fut surtout recueillie par O'Donnell, qui, en ministre jaloux et menacé, se tenait à quelques pas, l'*oreille au guet*. Le coup qu'il reçut alors fut si grand, qu'il ne put en cacher la douleur; il prétexta donc une indisposition et se retira immédiatement.

Le lendemain, il était remplacé par Narvaez, qui *dirigeait* en effet la reine, — comme elle l'avait *conduit* la veille, — en admettant qu'il soit aussi bon ministre qu'Isabelle est bonne danseuse. Mais ceci n'est pas de notre compétence.

## LES CHASSES DE COMPIÈGNE.

Ces chasses, vraiment impériales, ont montré que la vénerie française est toujours la première de l'Europe. Chevaux, meutes, équipages, gardes et piqueurs, costumes et instruments, tout a repris un ensemble et un éclat qui rappellent les plus beaux jours de Charles X.

J'ai été surtout étonné, dit un témoin oculaire, du progrès qui a eu lieu dans les sonneries. Le cor de chasse ne fait plus partie de l'éducation du fils de famille, et il est rare de voir chez nous, comme en Angleterre, des ministres et des ambassadeurs sonner proprement un *relancer*. On s'y est mis, et je pourrais vous citer une bouche éloquente qui donne du cor à faire envie aux vieux piqueurs du prince de Condé.

Dans la dernière chasse à courre, tout le monde a fait son devoir. La vénerie n'a même pas eu à relever de défauts, car pas un des chiens de la meute n'a pris le change. Le cerf était un vieux tacticien. Il est allé à bout de course se jeter dans un ruisseau très-encaissé, la Michelette, près d'un petit pont. La lutte était difficile pour les chiens; mais ils ont mis une telle ardeur, les uns se jetant dans l'eau, les autres attaquant en tête, que l'animal est enfin tombé bas.

Ce dénoûment n'a pas été sans émotion. Plusieurs chasseurs ont été obligés de se lancer sous bois, au risque de s'éborgner. Un piqueur a reçu un coup de pied sur la tête et est resté un moment étourdi. Un chien a été assez grièvement blessé. Le grand veneur, M. Edgard Ney, a attendu que la victoire fût restée aux chiens, et il est allé lui-même daguer la bête. L'usage ne permet plus de *servir* le cerf sur pied : on le tue seulement pour abréger son agonie. L'empereur a remis le pied à l'impératrice, qui l'a offerte à son amie, M^me^ la princesse Sclafani.

Les chasses à tir n'ont pas été moins brillantes.

Le total du gibier abattu dans la dernière partie se montait à sept cent trois pièces, dont deux cent soixante-quatorze faisans, une quarantaine de chevreuils, quinze ou vingt perdrix rouges et une seule perdrix grise.

Le costume adopté pour les chasses impériales est le costume Louis XV. Pour les hommes, le chapeau du temps, un habit avec basques à revers, des bas qui montent jusqu'à la ceinture et qu'on roule en bourrelet au-dessus du genou pour maintenir la culotte et la botte; pour les femmes, une amazone courte et des culottes avec le feutre à plumes. Le tableau de ces costumes, dans l'action de la chasse, est un spectacle de l'autre siècle extrêmement curieux de notre temps.

Aussi la ville de Compiègne regorgeait-elle de curieux, et a-t-elle vu l'or et l'argent pleuvoir dans toutes ses maisons et toutes ses boutiques.

Quant au château, avec ses six cents lits il est d'une insuffisance regrettable. On est obligé d'y *coupler* les ducs comme au temps de Saint-Simon, c'est-à-dire d'en loger deux dans la même chambre.

## LES LOYERS DE PARIS, LES MAISONS DE BOIS.

Mais les bourgeois de Paris, en 1856, ont été réduits à se *coupler* aussi dans leurs logements, grâce à la cherté croissante des loyers (1).

Quelques-uns se sont décidés à faire bâtir par économie. D'autres ont élu domicile dans des fiacres à deux francs l'heure, qu'ils occupent seulement pour manger et dormir; et même ils suppriment les heures des repas, qu'ils font, au prix de la carte, dans les salles dorées des restaurants.

D'autres enfin ont adopté les fameuses maisons de bois de M. Seiler, député suisse et préfet d'Interlaken, maisons exposées à tous les yeux, dans la belle avenue de l'Impératrice et à la barrière Rochechouart.

Ces logis mobiles, ou plutôt ces tentes agrandies, ces

(1) L'imagination des propriétaires n'a plus de bornes pour faire valoir les moindres parties de leurs maisons. En voici un curieux exemple garanti par un journal très-grave. Une personne se présente pour louer un appartement sur le boulevard, au quatrième étage. Cet appartement a un balcon. Le prix est de quatre mille francs. La personne veut remettre le denier à Dieu au concierge, mais celui-ci répond qu'il n'a pas mission de conclure et qu'il faut s'adresser directement au propriétaire.

Le futur locataire s'exécute et fait sa visite. On tombe d'accord sur tous les points, lorsque le propriétaire ajoute qu'il se réserve la jouissance exclusive du balcon, et partant la clef du logis, pour les jours de cérémonies publiques, de revues, d'entrée ou de passage de souverains, etc.

— Ce n'est point par un motif de vaine curiosité personnelle que je vous demande la libre disposition de votre balcon trois ou quatre fois par an, dit le propriétaire. Ma maison a deux balcons et je les ai loués tous deux, pour ces jours exceptionnels, à un grand hôtel qui reçoit beaucoup d'étrangers. (*Sic.*)

châlets perfectionnés, s'installent en quelques heures, se transportent où l'on veut, n'importe où, et peuvent faire le tour de Paris, et même du monde, avec leurs habitants.

Pour une seule famille, dit le prospectus, la maison se compose : au rez-de-chaussée, d'une antichambre, cuisine, salle à manger, petit salon et cabinet; au premier étage, de quatre chambres à coucher ou de l'équivalent; en moyenne, six cents francs par an de location.

A deux ménages, payant chacun trois cents francs par année, elle offre deux appartements complets, composés chacun de deux chambres à coucher ou de l'équivalent, salle à manger, cuisine, antichambre, etc.

A quatre ménages, payant chacun cent cinquante francs par an, elle donne quatre logements composés d'une salle à manger, cuisine, chambre à coucher, cabinet, etc. — Chaque appartement a son entrée séparée, et peut, au gré du locataire, modifier sa disposition.

Si les châlets Seiler réussissent, si l'on n'y gèle point en hiver, si l'on n'y cuit point en été, nous y reviendrons, et nous en offrirons les dessins aux amateurs.

Pour jolis et même séduisants, ils le sont, sans contredit; mais on ne se loge pas seulement pour le coup d'œil des badauds qui passent.

Un autre économiste propose ce moyen assez ingénieux de payer son loyer sans s'en apercevoir :

Il demande tout simplement la création d'une tirelire qui serait scellée dans la paroi la plus apparente de la loge du concierge. Chaque fois que le petit locataire passerait devant cet immeuble par destination, il fouillerait machinalement dans sa poche, et s'il s'y rencontrait quelques pièces de monnaie, il les déposerait dans la tirelire, dont la clef serait entre les mains du propriétaire. A chaque pièce de dix francs, de cinq francs ou même de un franc déposée par le locataire dans la bouche de la tirelire, le concierge lui remettrait un *cachet locatif* constatant le chiffre de la somme versée. De cette façon il ne pourrait y avoir d'erreur, et c'est ainsi que l'ouvrier, l'employé ou le petit rentier parviendrait à diviser, à annihiler, en quelque sorte sans se gêner et sans presque s'en apercevoir, le poids d'une dette carrée dont le retour trimestriel est pour les petits ménages une véritable calamité.

— Mais, direz-vous peut-être, qui empêche l'ouvrier, l'employé ou le petit rentier d'avoir une tirelire particulière? — Réponse : La tirelire particulière est un leurre ! On la casse dans un moment de gêne et on dépense en un jour les économies d'un mois ; mais la pièce de cinq francs, de dix francs ou de vingt francs tombée dans la tirelire des locataires ne peut plus en sortir au gré de ceux-ci.

— Sans compter, ajouterons-nous, les aumônes taciles ou connues, que les riches locataires de chaque maison ne manqueront pas d'ajouter en passant, dans la tirelire des loyers, aux versements successifs des locataires indigents, aumônes qui seraient, à chaque terme, partagées équitablement entre ces derniers.

L'idée a du bon assurément, et mérite l'examen de qui de droit.

## LE QUADRILLE DES LANCIERS.

Pardon, mesdemoiselles, nous allions omettre un des faits capitaux de l'année bissextile; une révolution mémorable, une invention superlative : le nouveau quadrille menuet-cotillon des *Illustres lanciers* (*the Illustrated lancier's*), importé d'Angleterre, d'Amérique, de Pologne, des cinq parties du monde et de mille autres lieux, renouvelé de nos grand'mères et de nos bons papas du siècle de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, inauguré aux bals du Casino de Trouville par le célèbre Laborde, puis aux soirées de Saint-Germain-en-Laye par quelques héritières de la... tarentelle de leurs aïeules, qui se chargent de prêcher tout l'hiver, de salons en salons, ce chef-d'œuvre inédit des salutations et des révérences d'autrefois, cette résurrection de la belle tenue, des respects et des cérémonies, des manières galantes et des raffinements polis de l'ancien régime. — Mais nous renvoyons la fin de ce chapitre et l'explication de cette surprise aux *Modes vraies*, où vous trouverez tout ce qui concerne la chose en question.

PITRE-CHEVALIER.

*(Au prochain numéro la fin de la Revue de l'année.)*

---

## RÉBUS SUR LOUIS XV.




## EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE DERNIER.

Le duc de la Vrillière ayant eu une main emportée à la chasse, Louis XV lui écrivit : *Tu n'as perdu qu'une main, j'en ai deux à ton service.* (*Tu* n'a perdu qu'une main — *j'* — en nez 2 — *a* — thon sert vis.)

---

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# QUELQUES SALONS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

## I. — LE SALON DE Mme LEBRUN.




Portrait de Mme Vigée-Lebrun, d'après elle-même. Dessin de Fellmann.

Les personnes qui, sous la Restauration, ont pu voir et comprendre ce qui se passait et qui voient ce qui se passe à présent, en 1856, ont, pour ainsi dire, vécu trois fois dans trois siècles différents.

A chaque révolution, il se fait en quelques jours des changements tels, qu'un siècle paisible eût à peine suffi pour les accomplir.

Ce ne sont pas seulement les hommes au pouvoir qui changent; ceux qui arrivent n'ont renversé les autres qu'au nom d'idées nouvelles ou du moins différentes, et comme tout se tient dans les sociétés, œuvres des hommes, de même que dans la nature, œuvre de Dieu, la loi politique exerce son influence sur les mœurs, sur les usages et même sur les modes, à plus forte raison sur les salons, réunions de plaisir, où chacun se produit et s'exprime avec ses passions, ses principes, ses idées et ses intérêts.

(1) Voyez, pour les salons déjà parus, la Table des vingt premiers volumes, et celles des tomes XXI à XXIII.

Quand nous parlons de *salons*, il est bien entendu que ce que nous entendons par un salon n'a rien de commun avec ces fêtes nombreuses où l'on entasse des gens inconnus les uns aux autres, qui ne se parlent pas, et qui sont là momentanément pour danser, pour entendre de la musique et pour montrer des toilettes plus ou moins somptueuses.

Non, ce n'est pas là ce qu'on appelle un salon.

Un salon est une réunion intime, où l'on se connaît et se cherche, où l'on a quelque raison d'être heureux de se rencontrer. Les personnes qui reçoivent sont déjà un lien entre celles qui sont invitées, et ce lien est plus intime quand le mérite reconnu d'une femme d'esprit l'a formé; mais il en faut encore d'autres entre ceux qui s'y rencontrent: il faut des habitudes, des idées et des goûts semblables; il faut cette urbanité qui établit vite des rapports, permet de causer avec tous sans en être connu et qui était jadis une preuve de bonne éducation et d'usage d'un monde, où nul n'était admis qu'à la condition d'être digne de se lier avec les plus grands et avec les meilleurs. Cet échange d'idées fait bien vite connaître la valeur de chacun; celui qui apporte le plus d'agrément est le plus fêté, sans considération de rang et de fortune, et l'on est apprécié, je dirais presque aimé, pour ce qu'on a de mérite réel; le véritable roi de ces espèces de républiques, — c'est l'esprit!

Il y a eu autrefois en France plusieurs salons de ce genre, qui ont donné le ton à tous les salons de l'Europe.

Les salons qui ont été le plus cités ont été ceux où l'on a porté le plus loin l'art de bien dire de bonnes choses, de prodiguer l'esprit, de le répandre pour le faire renaître et de le multiplier par le contact. Plusieurs de ces salons ont été célèbres, et si de notre temps ils ont été moins nombreux et moins en évidence, c'est que l'on a donné, en général, un emploi plus actif à l'intelligence, et que d'ailleurs la politique a fait tant de bruit qu'elle empêchait de rien entendre.

Enfin il reste toujours quelque chose des bonnes habitudes, et nous avons encore vu plusieurs réunions aimables qui présentaient l'agrément de ce que nous appelons un salon.

Mais ces réunions nous ayant paru prendre, comme nous l'avons dit, un caractère différent chaque fois que le gouvernement a changé, nous diviserons nos observations en trois, d'après la diversité des époques.

Les salons sous la Restauration;

Les salons sous le règne de Louis-Philippe;

Les salons de nos jours.

Nous dirons ce qu'il y eut de différence entre eux et ce qui leur fut commun.

Au milieu de ces trois époques distinctes, il y a bien eu un intermède de république où quelques maisons ont été ouvertes et ont présenté des sujets curieux d'observation; mais ce court espace de temps produit un peu l'effet de l'entr'acte dans une pièce de théâtre; ce n'est ni sans intérêt ni sans importance. Cependant le spectateur paisible n'est pas appelé à en juger; ce serait trop vif pour quelqu'un qui n'est venu chercher qu'un innocent et doux passe-temps.

Nous n'en parlerons donc guère, si nous en parlons.

Mais ce dont nous parlerons avec plaisir, parce que nous nous en souvenons avec bonheur et avec sympathie, c'est des salons ouverts sous la Restauration. Nous étions jeune et notre esprit était ardent à toutes les choses de l'intelligence; un nom célèbre nous faisait battre le cœur; la vue d'une personne supérieure nous faisait trembler d'émotion, nous nous trouvions incapable de dire un mot, tant le respect et l'admiration nous troublaient.

Alors, la jeunesse était ainsi! Lorsqu'elle arrivait dans les salons, elle y portait un intérêt puissant, l'attrait du bien, le culte du beau. On sortait de l'Empire, qui avait exalté le sentiment de la gloire; on rentrait sous la puissance des descendants de Louis XIV qui l'avait tant aimée, et tous les esprits, éblouis et charmés par cette vive lumière, ne pensaient encore nullement à cet or qui devait plus tard tout éclipser.

C'était le temps où Chateaubriand, Lamennais, de Bonald, de Maistre, étaient dans toute la grandeur morale de leur génie et de leur renommée.

C'était le temps aussi où Lamartine, Soumet, de Vigny, Ancelot, Casimir Delavigne, Hugo et plusieurs autres commençaient leur brillante carrière, et rien n'avait terni le pur éclat de ce lever de soleil.

Tous les hommes supérieurs pouvaient se retrouver dans les salons!

Et ce que ces salons si riches en grandes renommées de tout genre avaient encore de particulier, c'est que la haine et l'envie ne s'y montraient pas.

Nous ne parlons ici que des écrivains, et pourtant il ne faut pas oublier que la peinture possédait alors, pour ne citer que les plus illustres, Gérard, Guérin, Gros, Girodet; les sciences avaient un de Laplace, un Cuvier, et plusieurs autres!...

Que de richesses intellectuelles pour la vie de salon! que de trésors pour la science! Alors les plus célèbres vivaient dans la société et les hommes y cherchaient un délassement à leurs travaux. Ce fut encore une chose très-remarquable de la Restauration que cette urbanité des gens distingués. Ils se cherchaient pour échanger de bonnes idées, de bons sentiments et de bons procédés. L'amour commun du beau et du bien est le meilleur lien des esprits, et, grâce à lui, la société était *une*, malgré les nombreux salons où elle pouvait se réunir.

Ainsi l'on recevait chez M. le comte de Chabrol, alors préfet de Paris, tout ce qu'il y avait d'écrivains en renom, d'hommes éminents dans les arts, dans les sciences, et aussi les gens de la cour et de la ville, qui se plaisaient avec eux.

Chez Mme la duchesse de Duras, auteur de quelques romans pleins de grâce et d'esprit, il y avait plus d'éléments aristocratiques qu'ailleurs; mais toutes les supériorités y étaient reçues comme des naturels du pays.

Chez Mme la comtesse Baraguay-d'Hilliers, la gloire militaire dominait par ses souvenirs de famille et par la présence d'un assez grand nombre de maréchaux et de généraux de l'Empire. Parmi ces grands hommes de guerre, plusieurs ont écrit depuis; ils se plaisaient déjà aux travaux de l'esprit et accueillaient les jeunes écrivains avec un intérêt qui empruntait quelque chose à la curiosité.

Le salon du grand peintre Gérard réunissait un plus grand nombre d'artistes, comme celui de M. de Lacretelle et notre petite retraite voyaient arriver plus d'écrivains. Puis, chez Mme Gay, se retrouvaient des débris du Directoire, qui avaient bien aussi un véritable intérêt pour l'observateur. Dans chacun de ces salons il y avait un peu de tous ces éléments divers, et cela cependant formait un tout, un esprit général, dont les idées étaient sans cesse en communication. C'étaient comme les rayons dispersés d'un foyer plein de lumière et de chaleur.

Si nous n'avons pas nommé encore Mme Lebrun, dont le salon réunissait les conditions nécessaires pour être re-

marquable, c'est que nous allons d'abord vous en parler.

Mais on a peut-être oublié déjà ce que c'était que Mme Lebrun; c'est ce que nous allons dire en quelques mots.

Elle fut célèbre par son talent, par sa beauté et par l'agrément de son esprit.

Son talent lui valut d'être admise aux académies de peinture de France, de Rome, de Parme, de Bologne, etc.; il fut même question de lui donner le cordon de Saint-Michel; la révolution empêcha seule cette honorable distinction d'être accordée. On a bien écrit, bien parlé depuis en faveur des femmes et pour une prétendue émancipation qu'elles ne demandent pas; mais elles n'ont plus part à rien, et le temps ancien, bien calomnié de nos jours, faisait plus pour les femmes que celui d'aujourd'hui.

La beauté de Mme Lebrun lui valut d'être une femme à la mode, et l'agrément de son esprit de garder longtemps cette faveur, qui l'entourait des gens les plus distingués de son siècle.

Tout ceci se passait avant la première révolution.

Cette beauté, ce talent, cet esprit furent dans tout l'éclat de leur brillante jeunesse sous le règne de Louis XVI, et la manière dont on accueillit et fêta ces avantages à la cour et chez les princes et le roi prouve une fois de plus que l'on rendait alors justice à tous les genres de mérite, et que les faveurs de la cour venaient avec empressement en reconnaître et en rehausser l'éclat.

Mme Lebrun était fille de Vigée, peintre médiocre, et sœur du poëte Vigée, qui a laissé des vers charmants. Elle épousa M. Lebrun; c'était un homme qui faisait le commerce des tableaux; malheureusement il était prodigue, désordonné dans sa vie, ami des grossiers plaisirs, et dépensait pour lui seul ce qu'elle gagnait par ses portraits, qui furent innombrables et presque toujours magnifiquement payés.

De beaux portraits de Mme Lebrun se voient dans les musées, dans des galeries particulières, et se conservent dans les familles: ils ont tous un charme particulier, sont composés avec un goût parfait, malgré la bizarrerie des toilettes de cette époque, où le rouge, la poudre, les mouches et les paniers, si contraires aux arts, défiguraient la beauté; car toutes les fois que la parure altère les formes et les couleurs naturelles, elle est de mauvais goût.

Il y a bien au Musée des portraits de la reine Marie-Antoinette en costume de cour; mais ce sont des portraits officiels, comme on dit, et la toilette est ajustée avec tant de goût qu'elle n'a rien de choquant et s'accorde bien avec la majesté royale. Dans tous les tableaux de Mme Lebrun où l'ajustement put être arrangé au gré du peintre, les cheveux sans poudre, des draperies élégamment jetées laissent la nature à toute sa beauté.

Le succès immense qu'eurent les portraits de la reine et de toute la famille royale mirent bien vite en vogue le talent de la jolie femme; elle eut aussitôt des amis, des admirateurs, des adorateurs, des envieux et des ennemis, ce cortége obligé de la gloire.

Mais elle était d'humeur douce et aimable; elle avait du naturel, de la simplicité, de l'esprit, de la bonté; elle fut très-entourée; elle reçut et la cour et la ville. Grandes dames, grands seigneurs, hommes marquants dans les lettres, les arts et les sciences, tout affluait dans un petit logement qu'elle occupait rue de Cléry. C'était à qui serait de ses soirées, où souvent la foule était telle que, faute de siéges, des maréchaux de France s'asseyaient par terre, et le maréchal de Noailles, très-gros, avait la plus grande peine à se relever. On causait et on faisait de la musique; la marquise de Groslier, la marquise de Sabran, la marquise de Rougé, la comtesse de Ségur et une foule d'autres grandes dames et des plus grands seigneurs se retrouvaient chez la jeune artiste: les hommes les plus aimables, tels que le comte de Vaudreuil et le charmant prince de Ligne, ce Belge qui a eu plus qu'aucun autre homme l'esprit français, dont les bons mots sont célèbres, et qui a laissé quelques volumes fort goûtés des esprits délicats. Diderot, d'Alembert, Marmontel et La Harpe, partageaient aussi tous les plaisirs des grands seigneurs qui se réunissaient chez Mme Lebrun. L'égalité n'était pas encore dans la loi, mais elle était dans les mœurs beaucoup plus qu'elle n'y est maintenant que la loi l'a tant de fois proclamée.

Parmi les personnes qui fréquentaient alors le salon de Mme Lebrun était un fermier général fort riche, appelé Grimod de la Reynière, dont la femme se donnait de grands airs qui faisaient dire : *Elle est attaquée de noblesse*. Quant à lui, c'était un homme d'esprit, quoiqu'il se plût à se montrer original en toute espèce de choses. Jamais, par exemple, il ne posait son chapeau sur sa tête; mais comme il avait prodigieusement de cheveux, son valet de chambre en construisait un toupet d'une hauteur démesurée. Un jour qu'il se trouvait à l'amphithéâtre de l'Opéra, où l'on représentait un nouveau ballet, un homme de petite taille, placé derrière lui, maudissait tout haut ce mur de nouvelle espèce qui lui cachait entièrement le théâtre. Las de ne rien voir, le petit homme commença par introduire un de ses doigts dans le toupet, puis deux, et finit par former ainsi une espèce de lorgnette, à laquelle il appliqua son œil... Sans doute il fut fort étonné que le possesseur du toupet n'eût pas bougé et l'eût laissé faire sans dire mot.

Mais, le spectacle fini, M. de la Reynière se lève, arrête d'un main le monsieur qui s'apprêtait à sortir, et, de l'autre, tirant un petit peigne de sa poche :

— Monsieur, lui dit-il avec un grand sang-froid, je vous ai laissé voir le ballet à votre aise pour ne pas nuire à votre plaisir, maintenant c'est à vous à ne pas nuire au mien : je vais souper en ville; vous sentez qu'il ne m'est pas possible de me présenter dans l'état où vous avez mis ma coiffure, et vous allez avoir la bonté de la raccommoder ou demain matin nous nous couperons la gorge.

— Monsieur, répondit l'inconnu en riant, à Dieu ne plaise que je me batte avec un homme aussi complaisant que vous l'avez été pour moi; je vais faire de mon mieux.

Et, prenant le petit peigne, il rapprocha et arrangea les cheveux tant bien que mal. Après quoi, ils se séparèrent très-bons amis.

Le comte d'Espinchal, qui fréquentait alors assidûment la maison de Mme Lebrun, avait un autre genre d'originalité. Il ne vivait que pour courir tout le jour après les nouvelles de salons, de théâtre, d'amour, de scandale ou de politique, au point que si l'on avait besoin d'un renseignement quelconque sur qui ou sur quoi que ce fût, on disait : « Il faut s'adresser à d'Espinchal. » Il était mieux au fait de tout que le lieutenant de police. Une nuit, au bal de l'Opéra, où il reconnaissait toutes les femmes de la société qui le fréquentaient alors, comme il se promenait dans la salle, à la grande frayeur des dominos qui le fuyaient, il rencontra un homme qui lui était inconnu et qui courait de côté et d'autre, pâle, effaré, s'approchant de toutes les femmes en domino bleu, puis s'éloignant aussitôt d'un air désespéré. Le comte n'hésite pas à l'aborder, et lui dit avec intérêt qu'il serait heureux de l'obliger. L'inconnu lui apprend alors qu'il est arrivé le

matin même d'Orléans avec sa femme, qu'elle l'a supplié de venir au bal de l'Opéra; qu'il l'a perdue dans la foule, et qu'elle ne sait ni le nom de l'hôtel ni celui de la rue où ils sont descendus.

— Calmez-vous, dit M. d'Espinchal, je vais vous conduire près d'elle... Votre femme est assise dans le foyer, à la seconde fenêtre.

C'était la dame, en effet. Le mari, transporté, se confond en remerciements.

— Mais comment se fait-il, monsieur, que vous ayez deviné?

— Rien n'est plus simple, répond le comte d'Espinchal; madame est la seule femme du bal que je ne connaisse pas; j'ai dû penser qu'elle était arrivée de province tout nouvellement.

Au milieu de ces gens titrés, de ces grands seigneurs et de ces riches fermiers généraux, Mme Lebrun aimait et attirait particulièrement chez elle les artistes, et, à ce titre, David, le grand peintre, y avait été reçu avec empressement; mais il s'y déplaisait et reprochait à la femme à la mode de recevoir les grands qui venaient la chercher.

— Ah! lui dit-elle un jour, vous souffrez de n'être pas duc ou marquis; mais moi, à qui les titres sont indifférents, je reçois avec plaisir tous les gens aimables.

David ne revint point et fut peu bienveillant pour la jeune artiste; mais il aimait tellement son art qu'aucune haine ne pouvait l'empêcher de rendre justice au talent. Ayant vu au salon d'exposition le beau portrait de Paësiello, que Mme Lebrun avait envoyé de Naples où elle l'avait fait, et ce tableau étant près d'un portrait de lui dont il n'était pas content, il dit tout haut devant un grand nombre de personnes:

— On croirait mon ouvrage fait par une femme, et le portrait de Paësiello par un homme!

Le comte de Rivarol, que son esprit avait rendu célèbre avant qu'il eût rien écrit, fréquentait aussi la maison de Mme Lebrun. Il y amena son ami Champcenetz, qu'il appelait l'épigramme de la langue française. Champcenetz, condamné plus tard à mort par le tribunal révolutionnaire, demanda gaiement à ses juges s'il lui était permis de chercher un remplaçant comme dans la garde nationale.

Une des fantaisies de la charmante artiste fut de donner un soir à ses amis un *souper grec*, où les costumes, les meubles, la vaisselle et jusqu'aux mets étaient imités des repas antiques; et ce souper eut un immense succès. Fut-il un encouragement donné à notre pays pour imiter aussi les gouvernements de la Grèce? Qui sait? Ce qui est sûr, c'est qu'aux premiers symptômes d'une république, Mme Lebrun, qui les aimait mieux sans doute en fiction qu'en réalité, quitta Paris et s'éloigna de la France. Elle se réfugia en Italie, cette terre des chefs-d'œuvre, où elle trouva non-seulement un abri contre les dangers de la révolution, mais les jouissances infinies qu'une imagination d'artiste devait éprouver dans cette patrie des arts.

Mme Lebrun peignit à Rome quelques beaux portraits; mais il lui fallait refaire sa fortune, car elle n'avait rien apporté de France; tout ce qu'elle avait eu de ses nombreux ouvrages avait été perdu pour elle, et alors elle se décida à quitter la ville et le peuple des souvenirs pour un grand pays qui, en fait d'art, en était encore à l'espérance, la Russie. Mais dans ce pays on accueillait tous les travaux de l'intelligence de manière à les faire germer vite sur le sol; et Mme Lebrun fut reçue à Saint-Pétersbourg avec autant de grâce et d'empressement que de magnificence par l'impératrice Catherine II et par toute sa cour. Mme Lebrun habita successivement Saint-Pétersbourg et Moscou; puis elle quitta la Russie, comblée d'honneurs et de richesses.

Lorsqu'elle arriva à Saint-Pétersbourg, on y parlait encore avec admiration de la grande munificence du prince Potemkin, dont on citait des traits dignes des *Mille et une Nuits*. Ayant le désir de plaire à la princesse Dolgorouki, elle se nommait Catherine comme l'impératrice, et le jour de cette fête arrivé, le prince donna un grand dîner. Il avait placé la princesse à côté de lui. Au dessert, on apporta des coupes de cristal remplies de diamants, que l'on servit aux dames à pleines cuillerées. La princesse remarquant cette magnificence, il lui dit tout bas:

— Puisque c'est vous que je fête, comment vous étonnez-vous de quelque chose?

Plus tard, ayant appris qu'elle manquait de souliers de bal, qu'habituellement elle faisait venir de Paris, Potemkin fit partir un exprès, qui courut jour et nuit et rapporta les souliers.

L'on disait aussi que, pour offrir à cette princesse Dolgorouki un spectacle qu'elle désirait, il avait fait donner l'assaut à la forteresse d'Otstrakoff plus tôt qu'il n'était convenu et peut-être qu'il n'était prudent de le faire.

Potemkin était alors le favori de l'impératrice.

Mais la princesse Dolgorouki avait aussi des magnificences du meilleur goût. Lorsque Mme Lebrun eut fait d'elle un beau portrait, l'artiste reçut une belle voiture et un bracelet fait d'une tresse de ses cheveux, sur laquelle des diamants étaient disposés de manière qu'on y lisait:

ORNEZ CELLE QUI ORNE SON SIÈCLE.

Après avoir quitté la Russie, Mme Lebrun parcourut encore le reste de l'Europe, s'arrêta à Vienne et à Berlin, et rentra en France sous le Consulat. Mais elle n'y resta pas longtemps: sollicitée de faire un voyage à Londres, elle quitta de nouveau la France, y revint ensuite et en repartit encore; car Mme Lebrun trouvait en tous lieux un accueil brillant qui la charmait et des débris de l'ancienne société française, dispersée dans toute l'Europe depuis la révolution. Il lui fallait parcourir le monde pour retrouver une partie de ceux qui avaient été réunis chez elle jadis..., et ceux qui manquaient avaient payé de leur vie leur dévouement ou leur puissance; enfin Mme Lebrun, après de longues années de pérégrinations glorieuses et fructueuses, se fixa définitivement à Paris et à Louveciennes, où elle acheta une délicieuse maison.

C'était sous la Restauration, et c'est alors que nous eûmes le bonheur de faire sa connaissance. Un goût très-vif pour la peinture, à laquelle nous consacrions chaque jour de longues heures, nous attirait vers cette célébrité aussi aimable que brillante; nous en fûmes reçue comme on recevrait quelqu'un de sa famille. Elle était par nature empressée et bienveillante pour tous, et elle fut particulièrement affectueuse pour nous.

En me reportant à cette époque et en me rendant compte de son âge, connu depuis, mais qu'elle pouvait parfaitement cacher, je vois qu'elle devait être alors dans sa soixante et dixième année, car elle est morte en 1842, à quatre-vingt-dix ans, vingt ans après.

Eh bien! elle me paraissait jeune, tant elle était vive, gaie, animée; et si parfois, au milieu de son salon qu'elle avait formé de nouveau, elle avait de douloureuses paroles sur ceux de ses amis qui avaient péri dans la tourmente révolutionnaire, c'était une interruption sans aigreur

de sa bonne humeur naturelle, qui ne l'avait pas abandonnée.

Ah ! c'est qu'elle avait gardé ce goût des arts et des plaisirs de l'esprit, qui soutient et élève l'âme au-dessus des choses de la terre, et fait, pour ainsi dire, échapper à la vie matérielle, dont on ne sent pas l'atteinte. Mme Lebrun peignait encore, et cette chère passion de sa jeunesse, à qui elle devait sa fortune et sa gloire, charmait toujours sa vie. Elle aimait encore la musique, aussi entendait-on souvent chez elle d'excellents artistes. De ce nombre était Mme Grassini, belle encore, bonne toujours, ayant conservé cette admirable voix de contralto qui l'avait rendue célèbre. Mme Grassini mériterait bien à elle seule une petite notice ; reçue partout, aimée de tous, ayant un naturel bienveillant, spontané, vrai et original, parlant une espèce de jargon mêlé d'italien et de français, qui n'était qu'à elle, qui lui permettait de tout dire, et dont elle profitait pour faire les plus drôles de remarques et les plus drôles de confidences, rejetant la faute de ses paroles sur son ignorance de la langue, quand cela pouvait choquer ou blesser quelqu'un.

Les réunions de Mme Lebrun avaient lieu le samedi soir, et l'on peut dire que ce salon présentait quelque chose de particulier qui ne se trouvait dans aucun autre. Là, les débris de l'ancienne cour étaient réunis après trente années, et Dieu sait ce qu'il peut rester d'une société après trente années pareilles de troubles, d'exil, de dangers et de malheurs ! Ces exilés se retrouvaient et pouvaient encore parler des jours heureux qui avaient précédé tant d'infortunes et les avaient vus réunis chez la même personne, dans l'éclat de la jeunesse et de la joie ! Jamais navigateurs n'avaient ramené au port leur navire, après plus d'orages, plus de dangers, plus d'avaries !... Mais on revoyait le sol français et les rois auxquels on était resté fidèle !



Mme Lebrun dans son salon avec Mmes de Rougé, de Ségur, etc., La Harpe, le gros maréchal de Noailles assis par terre, la Reynière et son énorme toupet, etc. Dessin de Henri Pottin.

Parmi ceux qui rentrèrent en France avec les princes étaient quelques membres de la noble famille de la Tour du Pin. Je n'oublierai jamais l'un d'eux, le comte de la Tour du Pin de la Charce, beau, aimable, de belles manières, pleines de grâce ; il est resté dans mon esprit comme le type de l'élégance gracieuse et digne des grands seigneurs, chez qui tout respirait la grandeur et l'urbanité.

Je vis là aussi le marquis de Boufflers ; mais il était vieux, court, gros, mal habillé ; et j'ai regretté de l'avoir vu ainsi : cela me gâtait l'image que je m'étais faite de ce charmant chevalier d'autrefois, si élégant, si spirituel et si gracieux. Il en était de même pour son beau-fils, le marquis de Sabran : rien non plus en lui ne faisait valoir son esprit distingué. Cependant, dès que l'un et l'autre parlaient, on reconnaissait des natures supérieures ; c'était comme un parfum, s'échappant d'un vase grossier, qui révélerait à l'intérieur quelque chose de précieux.

On voyait aussi là le comte de Langeron et le comte de Saint-Priest, émigrés français, ayant pris du service en Russie.

Enfin, tout ce que Mme Lebrun put retrouver de son ancienne société fut réuni avec quelques personnes nouvelles. De ce nombre était le marquis de Custine, jeune et spirituel ; il a depuis voyagé dans toutes les parties de

l'Europe et publié d'intéressants ouvrages sur les pays qu'il a parcourus; la vivacité de son esprit, la sagacité de ses observations, la justesse de ses aperçus et la manière piquante dont tout cela est exprimé ont fait un écrivain distingué d'un homme aimable.

Mme Lebrun, ayant ainsi reuni une société assez nombreuse, essaya de ramener les plaisirs qui jadis avaient amusé sa jeunesse; on voulut jouer des proverbes, des charades, on tenta même de petits jeux innocents. Tous les amusements de la brillante époque de sa vie furent tour à tour évoqués; mais les efforts de ce monde écroulé pour se reconstruire restèrent infructueux: il y avait bien encore des grands seigneurs aimables, il y avait toujours des artistes et des écrivains distingués, il y avait comme jadis un roi, un Bourbon, un homme d'esprit sur le trône, Louis XVIII; mais de même qu'il se mêlait aux droits de la royauté des chartes et des constitutions inconnues de l'ancienne monarchie, il s'était introduit dans les salons une espèce d'esprit nouveau, apportant avec lui des idées, des souvenirs, des espérances qui dissolvaient l'unité; puis il manquait à tout cela la jeunesse. Nous étions bien là quelques jeunes femmes et quelques jeunes gens, mais nous y étions en étrangers au monde antérieur, nous ne pouvions nous identifier à un passé qui nous était presque inconnu, car on l'avait caché à la plupart d'entre nous et ce que nous en connaissions ne nous était appris que par les passions de l'époque qui le défiguraient. Le soir d'un jour d'orage, ceux qui y assistèrent, après avoir vu la campagne dans sa tranquille prospérité, peuvent seuls connaître les ravages qu'il a produits, mais au lendemain matin ceux qui n'ont vu ni la tempête ni le calme qui la précéda ne peuvent s'en faire une idée bien juste et ne participent guère aux émotions de ceux qui en furent les témoins. Nos sympathies politiques, littéraires et artistiques nous faisaient aimer toutes ces personnes, mais sans les comprendre complétement; ils avaient vécu dans d'autres idées, dans d'autres habitudes, et la société n'avait plus d'unité. Puis la joie s'éteignait au milieu de ces gens âgés, comme les rayons d'un soleil d'hiver se refroidissent en tombant sur la glace; alors on parlait sérieusement du passé, de ceux qui n'étaient plus, et nous aimions mieux cela que les jeux enfantins essayés par des vieillards.

Mais un nouvel orage se formait, il éclata en 1830, et la plupart de ces vieillards suivirent une seconde fois la monarchie dans l'exil.

A partir de ce moment, la société de Mme Lebrun ne fut plus qu'une petite intimité de quelques personnes restées fidèles, malgré la différence des âges. Les vieux amis, tels que le comte de Vaudreuil et le marquis de Rivière, n'existaient plus; chaque jour il en disparaissait; cependant on essayait encore de se retrouver quelquefois le soir dans l'appartement qu'occupait alors Mme Lebrun, rue Saint-Lazare. C'était dans une grande maison avec jardin, où depuis on a bâti le manége qui est devenu une salle de concert: cette vieille maison avait été construite sur l'emplacement du *château du Coq*, hors Paris, toute la Chaussée-d'Antin étant de nouvelle construction, et c'est dans ce château du Coq qu'Henri IV coucha la veille de son entrée triomphale dans la ville de Paris.

Un très-grand salon réunit donc encore quelquefois, depuis 1830, un petit nombre d'amis de la célèbre artiste; de ce nombre était M. Charles Brifaut qui joignait à un talent plus sérieux l'art de faire des contes charmants et de les dire à merveille, portant, dans ce salon comme partout, avec l'agrément de son esprit, les manières aimables du plus grand monde.

Le salon où Mme Lebrun recevait ses amis était orné de quelques-uns de ses plus beaux portraits; ces tableaux joignaient souvent au mérite de la peinture l'intérêt qui s'attache aux personnages remarquables. Ainsi celui de la célèbre lady Hamilton (elle y était peinte en bacchante, les cheveux épars), se voyait à côté de celui de M. de Calonne, ce ministre qui ne trouvait rien d'impossible, si ce n'est pourtant d'empêcher la révolution; la belle tête de Paësiello était peinte dans une admirable expression d'artiste inspiré; la figure fière et grave de l'impératrice Catherine II représentait en même temps l'esprit, la dignité et la grâce; en pendant, était le beau visage du roi de Pologne Poniatowski; plusieurs autres tableaux attestaient encore là le talent réel de l'illustre peintre.

A côté des princes et des artistes illustres, la finance comptait aussi ses représentants; de ce nombre était un M. Boutin. La Révolution l'avait trouvé gai, spirituel, aimable et aimant les gens de talent, et les réunissant tous les jeudis à un dîner qu'il donnait dans une charmante maison, située sur les hauteurs d'un magnifique jardin qu'il avait nommé Tivoli. A cette époque, la rue de Clichy n'était pas bâtie, ni aucune des rues environnantes, et ce Tivoli, dont il existe encore une partie rue Saint-Lazare, était au milieu des arbres et presque en pleine campagne. Le riche financier Boutin périt pendant la révolution; l'Etat s'empara de tout ce qu'il possédait; l'on donna des fêtes à Tivoli, et, depuis, un établissement de bains, une maison où logent et vivent en commun des personnes qui aiment à se trouver habituellement en société et en bonne compagnie s'y sont établis; une portion du jardin fait l'agrément de cette maison et le reste est un quartier tout entier. La foule s'amasse au lieu où d'autres ont vécu seuls et efface jusqu'au souvenir de leur nom. Un autre financier a mérité que le sien restât, c'est M. de Beaujon: il avait été le banquier de la cour sous Louis XV, avait amassé de telles richesses et déployait un tel luxe qu'on allait voir par curiosité son hôtel, situé au faubourg Saint-Honoré, et connu maintenant sous le nom d'*Elysée Bourbon*. Un Anglais, jaloux de voir tout ce qu'on citait comme curieux à Paris, fit demander la permission de visiter ce bel hôtel. Arrivé dans la salle à manger, il y trouva une grande table dressée couverte de mets succulents, et se retournant vers le domestique qui le conduisait:

— Votre maître, dit-il, fait terriblement bonne chère?

— Hélas! monsieur, répond le serviteur, mon maître ne se met jamais à table, on lui sert seulement un plat de légumes.

— Voilà du moins de quoi réjouir ses yeux, reprit le visiteur, en montrant les tableaux.

— Hélas! monsieur, mon maître est presque aveugle.

— Ah! dit l'Anglais en entrant dans le second salon, il s'en dédommage en écoutant de la bonne musique.

— Hélas! monsieur, mon maître n'a jamais entendu celle qui se fait ici; il se couche de bonne heure dans l'espoir de dormir quelques instants.

L'Anglais regardant alors le magnifique jardin:

— Mais enfin votre maître jouit au moins du plaisir de la promenade.

— Hélas! monsieur, il ne marche plus!

De questions en questions et d'hélas en hélas, l'Anglais apprit ainsi que le millionnaire Beaujon était le plus malheureux des hommes.

Mais le nom de Beaujon ne périra pas, et l'hôpital du faubourg du Roule qu'il fonda recommande ce nom comme celui d'un bienfaiteur de l'humanité.

Mme Lebrun nous racontait ainsi mille anecdotes sur toutes les personnes dont elle avait fait les portraits, et sa conversation y gagnait un piquant et une variété qui la rendaient infiniment agréable.

Mais, de tous les amis qu'elle nous vantait, celui qui semblait lui être le plus cher, car elle n'avait que des éloges et des admirations infinies pour lui, c'est le comte de Vaudreuil que nous vîmes chez elle, mais fort vieux. Il avait été aussi beau qu'aimable ; les grâces de son esprit, les grâces de sa personne en avaient fait un homme charmant, aimant les arts, se plaisant avec ceux qui les cultivaient. Dévoué aux princes avec une chaleur de cœur que les tristesses de l'exil et les glaces de l'âge ne refroidirent pas, il en était payé de retour. Vers la fin de sa vie, il eut une discussion assez vive avec le comte d'Artois, et à ce sujet il lui écrivit une longue lettre où il lui disait qu'il lui semblait cruel d'être ainsi en contradiction après trente ans d'amitié.

Le prince lui répondit en deux lignes : « Tais-toi, vieux « fou, tu as perdu la mémoire, car il y a quarante ans que « je suis ton meilleur ami. »

Nous continuâmes à visiter Mme Lebrun jusqu'à la fin de sa vie. Nous aimions cette personne attrayante, malgré son âge, et dont le caractère inspirait une véritable sympathie à ceux qui l'approchaient. Elle était même encore agréable à voir jusque dans les dernières années ; sa beauté avait vieilli, mais ne s'était pas transformée en laideur ; on la regardait avec plaisir.

Tous ses anciens amis avaient disparu et il ne restait plus rien autour d'elle des temps heureux et brillants, quand elle s'éteignit sans maladie vers la fin de sa quatre-vingt-dixième année.

Ce fut une noble vie, remplie de travaux honorables et d'illustres amitiés ; mais, comme toutes les vies qui atteignent à la vieillesse, l'apogée de sa gloire et de ses succès était derrière elle depuis longtemps quand elle mourut en 1842.

On peut comparer ces belles existences qui se prolongent à la courbe de l'arc-en-ciel, dont les commencements sont vagues et indécis, le milieu élevé, radieux et resplendissant, puis les vives couleurs s'affaiblissent à mesure que le demi-cercle s'abaisse, les nuances lumineuses s'effacent, les teintes sombres prennent leur place et le tout se perd dans l'obscurité.

Mme ANCELOT.

---

# POÉSIE EN VERS ET EN PROSE.

## LA MODE (1).

La mode, quelquefois, a d'étranges allures,
Les esprits les plus sains, les âmes les plus pures,
Acceptent sans contrôle et font sans raisonner
Tout ce que ce tyran daigne leur ordonner.

Il est près de Paris un asile champêtre,
Un bois délicieux où vous croyez peut-être
Que l'on va le matin s'enivrer de fraîcheur,
Rêver d'ombre et d'amour, ou gémir de douleur ;
Voir briller une perle au sein frais d'une rose...
Non. Du tout. On y va pour goûter autre chose.
L'œil à peine entrevoit les verdoyants rameaux,
Mais, en revanche, il suit les fleurs sur les chapeaux.
Le lac au bleu miroir, les berceaux de feuillage,
Les gazons, les rochers, c'est pur enfantillage.

Voyez ce cavalier, si près de son cheval
Qu'on les prendrait tous deux pour le même animal ;
Cette calèche ouverte a de belles épaules
Où des cheveux dorés laissent pleurer leurs saules ;
Quelle belle harmonie avec le vent des bois !
Et les lions donnant du geste et de la voix ;
Brooks et Vittorias faisant voler le sable ;
Murmures de saluts, parole intarissable ;
Toilette éblouissante en équipages frais ;
Imperceptibles grooms et grands chevaux anglais !
Oh ! dans Boulogne ainsi que la nature est belle !

Et quand revient le soir, l'intérêt, la nouvelle,
C'est le bois qui la donne, elle court les salons.
Si l'on a pu franchir crinoline et ballons,
Dans ces cercles choisis, on voit une parure
Qui cette fois rappelle un peu trop la nature,
Et peut-être aussi l'art; car un sourcil bien peint,
Les roses et les lis, se mêlant sur le teint,
Prouvent de doigts coquets l'adresse souveraine.
Ainsi de tout la Mode est en riant la reine ;
Opinion, plaisirs, toilette, et jusqu'aux traits,
Tout suit sa fantaisie et subit ses décrets.

Et ses décrets sont chers, le luxe insatiable
Commente chaque jour leur texte variable :
La parure de bal, la soie et le satin,
Après l'éclat du soir se soldent au matin.

Quelle est la volonté qui se lève et proteste ?
Mais quand du dernier bruit s'est dissipé le reste,
La *Marianne* veille en l'antre ténébreux ;
Sept cent mille ouvriers se disent malheureux,
Mensonge !... mais pour nous, vérité redoutable !
La haine est à leur lit, l'envie est à leur table ;
Ils ont forgé les clefs qui gardent tout trésor ;
Ils ont du fer, du feu, mais ils veulent de l'or.
Impitoyable guerre, éternelle dispute,
Où celui qui jouit blesse celui qui lutte ;

(1) On reconnaîtra dans ces vers le talent éprouvé d'un poëte qui se taisait depuis trop longtemps, de l'auteur si hautement inspiré des *Derniers chants*, d'*Exil et Patrie*, du généreux fondateur de la colonie de Saint-Ilan (Côtes-du-Nord), cet hymne pratique à Dieu et à l'humanité, à la régénération sociale par le travail agricole. (Voyez notre tome XVI, page 312.) Nos lecteurs seront fiers à bon droit de voir M. du Clésieux rompre en leur faveur un silence de tant d'années. Il le rompra bientôt pour tout le monde, en publiant un nouveau recueil, digne de ses aînés et même supérieur, à en juger par les fragments que nous avons entendus. Paris, avec ses gloires et ses hontes, ses grandeurs et ses vices, formera l'objet de ce volume et y retrouvera comme un écho de la voix des prophètes avertissant la Babylone antique. (*Note de la rédaction.*)

Où l'homme, n'écoutant que l'âpre passion,
Porte des jours troublés, sans résignation!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Craignons la Mode où l'âme, hélas! trop oublieuse,
Croit que sa destinée est d'être radieuse,
De passer de plaisir en plaisir ses moments,
De suivre un peu partout les doux entraînements,
Et dans ce culte faux, être si fort crédule,
Que dans le danger même on reste ridicule.

ACHILLE DU CLÉSIEUX.

Paris, avril 1856.

---

## A LA ROSE (1)



lle est pour tous l'emblème de ce plaisir fragile qui sans retour s'effeuille au moindre souffle. Pour moi, reine de mon jardin, tu es l'image du beau éternel, et c'est pourquoi je t'aime entre toutes les fleurs. Tu ne dures qu'un jour, mais le rayon de vie qui t'anime ne périt pas avec toi; il fleurit et se renouvelle sans cesse, comme l'espérance et l'amour au fond de notre cœur, pour nous laisser au sein des choses qui passent le pressentiment et l'avant-goût de cette existence heureuse, où tout est durée, harmonie, immensité. Jamais je ne te vois inclinée sur ta tige, pleine de grâce et de parfums, sans me sentir ravie par un inexprimable élan vers celui qui a bien voulu te laisser tomber de sa main comme un reflet plus pur de sa perfection, de son infinie douceur. Que tu es touchante au matin, tout humide des larmes de la nuit, sous les regards du ciel qui s'ouvre avec amour pour t'embellir et de couronner de lumière! mais que tu me sembles plus divine encore à l'heure de midi, quand le soleil enveloppe la terre d'un voile de feu, et que, doucement penchée sous sa main brûlante, tu confies au vent du ciel les trésors de ton sein! Alors tu m'apparais si merveilleuse dans ta grâce un peu pâlie, que j'ose à peine approcher de mes lèvres ton calice mourant, coupe enchantée où je crois me désaltérer aux sources mêmes de cette beauté pure dont mon âme a toujours soif. Je songe à l'harmonie parfaite que tu exprimes, à cette lumière increéée dont tu contiens un reflet, à cet ordre invisible que ton céleste parfum évoque dans toute sa splendeur sous mon œil ébloui. Et, quand je reviens à moi-même, le monde apparent dans son éclat radieux ne me semble plus qu'une prison obscure, un désert étroit et sans eaux, où je voudrais fleurir comme toi l'espace d'un matin, pour m'effeuiller sans regret dans la fraîcheur et la grâce des premières heures. Que reste-t-il à celui qui a vécu de longs jours sur la terre? ce qui reste à ta tige, ô ma douce fleur, quand l'hiver l'a dépouillée et flétrie : des épines! Mais de même que ces épines relèvent ta beauté et la préservent de tout contact profane, de même aussi, la souffrance redoutée protége et éclaire notre âme en lui prêtant contre les séductions passagères je ne sais quelle vertu cachée qui la purifie et l'élève sans effort, comme un léger souffle de l'air emporte au ciel tes feuilles détachées.

MARIE-ADÈLE.

(1) Après le talent reconnu, le talent ignoré; et l'admiration, la sympathie pour tous les deux. Ces feuillets de poésie en prose nous ont été adressés par une femme qui cache son nom. La renommée le démasquera bientôt, si l'auteur tient les promesses contenues dans ces pages remarquables. (*N. de la R.*)

---

## AU ROUGE-GORGE.

Tu ne viens pas au printemps charmer la paix des nuits heureuses, ô toi, dont le chant est plein de larmes et de soupirs! mais quand l'automne a effeuillé les fleurs, et que le ciel, tout à l'heure splendide, s'enveloppe soudain de tristesse et de deuil, tu trouves pour bercer les regrets de la nature je ne sais quels hymnes plaintifs en harmonie avec sa beauté pâlissante et voilée.

Mystérieux, tu la consoles en lui parlant d'espérance et de vie, et pourtant tu sais bien que ce n'est pas pour toi que mai viendra bientôt la couronner d'une grâce nouvelle. Tu le sais, mais comme un ami délaissé que le malheur trouve fidèle, tu t'effaces dans l'ombre des jours heureux, pour moduler tes chants les plus doux aux heures suprêmes, alors que la plainte des feuilles tombées emplit de mélancolie le silence des bois, et que le soleil s'affaisse à l'horizon comme une lampe mourante.

Quand il fait sombre au dehors et dans mon âme, j'aime à te voir glisser furtif et timide le long du chaume abandonné, à t'accueillir dans mon bosquet d'aubépine, sur la branche fragile où tu te poses en passant, semblable à un messager d'espérance, venu de la patrie des rêves pour m'en raconter les merveilles « dans cette langue que la foule ne sait pas ».

Je voudrais te retenir, mais comme le bonheur, tu ne fais que passer et sourire pour t'envoler au loin dans des espaces ignorés, où mon regard ne peut plus ni te caresser ni te suivre. Pourquoi me fuir? il me serait si doux de réchauffer dans mes mains tes jolis pieds délicats que la neige semble meurtrir! Viens, j'ai ici les fruits que tu aimes, et des plantes embaumées de la montagne j'ai composé pour toi un lit moelleux où le vent d'hiver n'effleurera plus ton aile craintive. Tu serais si bien avec moi!...

Mais non, mes soins te sembleraient autant de chaînes, et je comprends que tu leur préfères le grand air et la liberté.

Va donc où ton instinct t'entraîne, loin des hommes, parmi les genêts sauvages, dans les solitudes désolées que recherche ta tristesse; seulement, apparais quelquefois encore à mes regards charmés, dans ta grâce timide, pour me rappeler avec un souvenir divin les songes qui enchantaient mon âme lorsque je rêvais le bonheur, et que mes jeunes larmes le faisaient fleurir pour moi sur les épines de la vie : semblables alors dans leur beauté douloureuse à ce buisson mystérieux du poëte, que les baumes du ciel couvrent de roses au milieu des glaces de l'hiver.

MARIE-ADÈLE.

Velours, le 4 décembre.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## MATHIEU SCHINNER.



Gertrude et Marie à la porte du Chalet. Dessins de Pauquet.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est dans la nature des mystères devant lesquels la raison humaine ne peut que s'humilier, attendu que les voies de Dieu y semblent plus particulièrement impénétrables ; tels sont certains événements qui frappent de stupeur ; telle est aussi la destinée d'une misérable race que, depuis des siècles, on voit se perpétuer dans les montagnes du Valais.

On a nommé les crétins.

Au seizième siècle, alors que François Ier régnait en France, Charles V en Espagne et Léon X à Rome, un fait rare s'était accompli parmi les crétins ; il leur était né un fils, Mathieu Schinner, que le Maître de toutes choses s'était plu à favoriser, non-seulement d'un noble extérieur, mais encore des plus précieux dons de l'intelligence.

La triste famille de Mathieu habitait un châlet sale et délabré, à quelque distance de Sion. Ainsi que tous les leurs, elle y vivait d'aumônes, et, au nombre des gens charitables qui l'avaient prise en pitié, on pouvait compter une jeune fille de dix-sept ans, Marie Ingold, fille de Guillaume Ingold, riche négociant de Sion, et de Marthe Ingold, morte en lui donnant le jour.

A l'époque où commence ce récit, Mathieu Schinner venait d'atteindre sa vingtième année. Il avait vingt ans et n'avait jamais été jeune ; le malheur de sa race pesait

sur lui, et une douleur, avivée sans cesse, imprimait à son front une expression farouche que, seule, Marie Ingold avait comprise et pardonnait.

— A la bonne heure ! il fait bon aujourd'hui exercer la charité, disait un matin dame Gertrude, vieille gouvernante de Marie, alors que toutes deux atteignaient le misérable chalet, chargées de provisions et de quelques chauds vêtements.

— Gertrude, fit Marie avec douceur, pour répandre les dons de sa bonté sur nous, Dieu choisit-il ses jours?

— Mon enfant, quand souffle la bise, ou que la pluie a inondé les chemins, je trouve que, s'il sied au pasteur de prêcher le constant exercice de la sainte vertu, il n'est cependant pas défendu de choisir le beau temps.

— C'est que chez toi, répliqua Marie, les années ont éteint la céleste flamme de l'amour. Mais, ajouta-t-elle, la porte du chalet est fermée, et nulle part à l'entour je n'aperçois nos pauvres gens.

— Ils dorment là-dedans, reprit Gertrude entr'ouvrant la porte de la chaumière, pêle-mêle, comme de vrais chiens; c'est un taudis à ne savoir où poser le pied : j'y vais mettre un peu d'ordre.

— Comme des chiens! se dit Marie restée seule. Que n'ont-ils, en effet, l'intelligence du chien; du moins, ils pourvoiraient à leur existence, tandis que, pour atteindre le pain qu'on dépose auprès d'eux, s'il faut que leur main se tende, ils pleurent, et leur main reste fermée ! De quel crime ce pays porte-t-il la peine, pour que, sur son sol, une si malheureuse race vive et se perpétue?

— La justice du ciel devrait alors être satisfaite, dit Mathieu, venu jusqu'auprès de Marie sans que celle-ci se fût aperçue de son approche; car ce n'est pas d'hier que, dans les plaines du Valais, on voit se traîner les crétins. Misérable race, en effet, continua-t-il, où l'imbécillité passe du père au fils ; la difformité, de la mère à la fille; race maudite dans son chef et dans sa postérité !

— Il vous sied mal de parler ainsi, Mathieu, fit Marie; c'est nier les dons que vous tenez du ciel.

— Eh ! mieux cent fois m'eût valu n'avoir point l'honneur, étant fils des crétins, de leur ressembler si peu, que je sache coudre ensemble et exprimer deux idées ! Sans doute, ajouta-t-il, à un mouvement de Marie, ignorant de toutes choses, comme eux j'aurais vécu, et, sans avoir souffert, comme eux je mourrais à mon heure.

— Vous blasphémez ! s'écria Marie.

— Ce don de la pensée, continua Mathieu d'une voix brève, quels biens m'a-t-il valus? Si j'ose demander ma part au travail, ou si j'ose franchir la porte du temple saint pour venir de près ouïr la sainte parole, est-ce que bientôt on ne me chasse pas comme indigne? Et si, las de ces affronts répétés, ma colère s'exhale en paroles pressées et ardentes : Tiens, dit-on, la chose étrange et bouffonne, un crétin qui parle !

— Tel n'est point le jugement de tous à votre égard, vous le savez bien, Mathieu, fit la jeune fille.

— Oui, reprit Mathieu d'un ton plus doux, oui, Marie, je sais qu'en ton cœur, du moins, demeure la sainte pitié.

— Pitié, répliqua vivement la jeune fille, mieux que cela, Mathieu ; amitié sincère et inaltérable !

— Non, fit Mathieu avec violence, fausses paroles ! On ne peut avoir d'amitié pour le fils des....

— Mathieu, interrompit Marie d'une voix émue, lorsqu'enfant je courais avec d'autres enfants sur le versant de nos montagnes, quel était celui dont ma faiblesse réclamait l'appui ? Lorsque tous, vous cueilliez pour moi la bruyère odorante, le genêt doré ou les clochettes bleues, quelles fleurs étaient choisies? Va, je te le redis, toi seul as su m'inspirer ce sentiment doux et fraternel qui, précédant les premiers souvenirs, doit descendre avec nous au tombeau. Tiens, ajouta-t-elle, souriant et tirant une petite bible de son aumônière, aujourd'hui même je t'en veux donner une preuve; vois-tu ce livre? Eh bien! toi qui depuis si longtemps souhaites d'apprendre à lire, je prétends te l'enseigner.

— Oh ! fit Mathieu, tremblant d'une émotion profonde, je saurais lire ! je posséderais enfin ce précieux trésor ! Quand commencerons-nous? demanda-t-il, les yeux brillants d'ardeur et le front rayonnant d'espérance.

Marie s'assit sur une pierre, Mathieu s'agenouilla auprès d'elle ; déjà les signes et leurs noms se gravaient dans son esprit avide, lorsque Gertrude sortit du chalet, maugréant sur l'abandon dans lequel le jeune homme laissait sa triste famille.

— Chut ! fit Marie debout et le lui désignant.

— Laissez, dit Mathieu, son visage reprenant son habituelle expression de souffrance et de rudesse ; ce reproche est juste ; il m'est impossible de faire plus pour eux que de les retirer, le soir, du coin fangeux où je les ai vus s'asseoir le matin.

— Oublier tout à fait ce qu'ils vous sont et ce que vous leur devez, c'est mal, reprit Marie avec douceur.

— Le fait est, murmura Gertrude, qu'on peut bien n'être pas sensible à telle parenté !

— Hélas ! s'écria Mathieu, pour me justifier il suffit que mes yeux se reportent sur eux. Moi, qui aurais voulu bénir ma mère à deux genoux!... Ce qu'on doit de respect et d'amour à ses parents, n'est-ce pas, surtout, pour la saine lumière qu'ils savent ménager au jeune esprit de leurs enfants ; pour ce monde de l'intelligence qu'ils leur ouvrent ; pour ces nobles exemples qu'ils leur donnent ? Eux, ce dont je suis capable, en retour du funeste présent qu'ils m'ont fait, c'est de ne les point haïr !

— Mathieu, répliqua Marie avec véhémence, je rougis pour vous de ces sentiments odieux. Mais vous n'y persisterez point ; j'obtiendrai de vous que vous ayez pour eux des entrailles de fils !... Mathieu, où allez-vous ? Répondez-moi !

Et la jeune fille, voulant retenir Mathieu qui, sans dire un mot, rentrait au chalet, en fut brusquement repoussée.

— Farouche bête! dit Gertrude le suivant des yeux ; apprivoisez-donc ça ! plutôt un ours. Vous avez beau faire, vous n'en tirerez rien ; je vous le dis, ma fille : laissez cette âpre nature suivre son cours, et ne vous occupez plus de ce sauvage.

— Ce sauvage ! reprit Marie, ce sauvage possède l'âme la plus noble qui soit sortie des mains du Créateur !

— Comme elle en parle ! s'écria Gertrude.

— C'est que je ne puis entendre sans indignation l'absurde jugement que chacun porte de Mathieu, fit Marie. Ce Mathieu, ce paria, il possède une intelligence accessible à toute lumière ; on lui dit un mot, il en devine mille ; qu'il ait le plus humble élément de la science, et on le verra à l'œuvre !

— Un si vif intérêt m'étonne, répliqua Gertrude devenue pensive et soucieuse ; j'ai peur d'y deviner le secret de votre âme.

— Le secret de mon âme? demanda la jeune fille avec une grande ingénuité.

— Vous aimez Mathieu ! continua résolûment Gertrude.

— Je l'aime ! répéta Marie.

Et, la tête penchée, les yeux à demi fermés, elle se prit à regarder dans son âme et à interroger son cœur.

— Eh bien, reprit-elle ensuite, qu'importe !

Gertrude fit un soubresaut.

—Pensez-vous à ce que vous dites, Marie ? s'écria-t-elle; à la douleur et à l'indignation de votre père devant une telle révélation ?

— Gertrude, répliqua la jeune fille, loin de moi la pensée d'affliger mon père ! quel que soit le nom du sentiment que m'inspire Mathieu Schinner, ce sentiment restera un secret entre Dieu, toi et moi. Mais, continua-t-elle, son joli visage reprenant sa juvénile sérénité, un grand bonheur auquel il ne s'attend point est près de lui advenir, à ce pauvre garçon ; ému d'une misère aussi profonde qu'injuste, mon père est tout disposé à lui permettre de se mêler à ses serviteurs, et doit venir en ces lieux, aujourd'hui même, afin de l'interroger et de l'examiner.

— Mathieu chez nous? par exemple !

— Ne t'ai-je pas dit que je saurais garder mon secret ?

— Et lui ?

— Il souffre trop, reprit l'inexpérimentée jeune fille, avec une certaine nuance de tristesse, pour songer à autre chose qu'à la contemplation de sa souffrance.

Gertrude secoua la tête.

— Il faut que Guillaume soit instruit de toutes choses, pensa-t-elle, et cela sans retard. Attendez-moi ici, dit-elle à Marie, je vais voir sur la route si je n'aperçois point votre père.

— Tu me laisses seule ! s'écria la jeune fille, tremblante, pour la première fois de sa vie, à l'idée du retour de Mathieu. C'était bien la peine, ajouta-t-elle mentalement, de m'éclairer sur des choses que je pouvais ignorer toujours !

— Marie, fit Mathieu sortant bientôt du chalet, tout à l'heure j'ai été méchant et ingrat, me pardonnes-tu?

Marie lui tendit la main en silence.

— A ton tour, tu ne me dis rien ! reprit Mathieu.

— Je ne me souviens plus, répliqua Marie, recouvrant peu à peu le calme habituel qu'avaient un instant troublé les paroles imprudentes de sa vieille bonne.

— Et le livre, fit Mathieu, le cœur palpitant, le précieux livre, où est-il ? Ne reprenons-nous point notre étude ?

— Plus tard, répondit Marie ; pour l'heure, Mathieu, il s'agit d'autre chose, et je ne sais pourquoi, tantôt, je ne vous en ai point parlé tout d'abord. Mathieu, mon père vient vers vous ; il vient vous demander de prendre place parmi les serviteurs qui lui donnent, indifféremment, les noms de maître et de père ; dans quelques minutes il ne saurait manquer d'être ici.

— Que me dites-vous? s'écria Mathieu, chancelant et pâle de ce bonheur inespéré.

—Hier, reprit la jeune fille, j'osai l'aller surprendre dans son cabinet, moi qui n'y dois point pénétrer ; mais il me tardait trop de lui parler aussi ; toujours préoccupé de vastes spéculations, c'est à peine si je puis l'apercevoir et saisir au vol un baiser. Hier je me risquai donc ; son reproche allait éclater, je l'étouffai sous mes caresses ; et, mettant à profit un sourire indulgent, je commence, je me hâte, je lui peins ton désir du travail, tes infatigables essais, les cruels refus essuyés partout, ce que tu es, ce que tu vaux, ce que tu peux. Mon discours était confus ; cependant il y prêtait une oreille attentive ; et lorsque j'eus tout dit, et que, palpitante, j'attendais son arrêt : « Je le verrai demain, fit-il ; qu'il espère ! » Et, d'un geste, il m'indiqua la porte de mon appartement.

Espérer ! comprends-tu ce que dans sa bouche un tel mot comporte? Dès que mon père te dit d'espérer, dès qu'il vient vers toi, moi, je vois s'éclairer ton horizon ; je vois venir de meilleurs jours.

— Pour qu'un frère tende à son frère une main secourable, que de soins et de peines ! murmura Mathieu.

— N'êtes-vous pas content? demanda la douce fille.

— Je serais aussi ingrat que peu sage de ne l'être point, répondit-il, changeant de ton. Vous avez un cœur d'or, Marie, et jusqu'à ma dernière heure je vous bénirai ! Travailler tout le jour de quelque humble travail, puis, le soir venu, me reposer en quelque chère étude, vous le savez, tel a toujours été mon seul désir et mon unique espoir.

— Et notre amitié, ne la comptez-vous point? fit la jeune fille, emportée par les mouvements de son âme.

— Notre amitié, répondit Mathieu avec calme, c'est une fleur suave et charmante, apparue dans ton cœur au matin de nos jours, mais que le midi ne saurait voir éclore. D'autres affections, un époux, des enfants, te la feront oublier quelque jour.

— Un époux ! s'écria Marie.

Puis elle se tut, et, après quelques instants de silence, prétextant le désir d'aller, ainsi que l'avait fait Gertrude, au-devant de Guillaume, elle laissa Mathieu aux pensées sans nombre qu'elle avait fait naître en lui.

— Oh ! bonheur du travail, s'écria bientôt après Mathieu Schinner ; bonheur envié tant de fois, je vous connaîtrai donc ! Pain que je mangerai mouillé de mes sueurs, que vous me semblerez bon dès que je vous aurai gagné ! Désormais, les enfants ne me montreront plus du doigt ; ils ne me jetteront plus au visage l'ignoble nom de ma race ; j'aurai droit à leur respect ! Quand on travaille, on monte au titre d'homme ; et lorsqu'on meurt après une existence remplie par le travail, on meurt content ; on a du moins vécu !

Cependant, alors que Marie avait pris un sentier, Gertrude et Guillaume Ingold en suivaient un autre ; celle-ci devisant, l'autre l'écoutant sans répondre, mais prenant une résolution subite et décisive à l'égard de Mathieu.

— Le voici, dit tout bas Gertrude, désignant le jeune homme à Guillaume.

— Laissez-nous, fit Guillaume.

Puis, posant sa main sur l'épaule de Mathieu :

— Je suis Guillaume Ingold, et vous, Mathieu Schinner? dit-il.

— Oui, messire, répondit Mathieu, et, dans ce nom de douleur, ma vie entière est renfermée. Mais je fais cesser ma plainte, et puisque vous, messire, m'avez dit d'espérer, je me tais et j'espère.

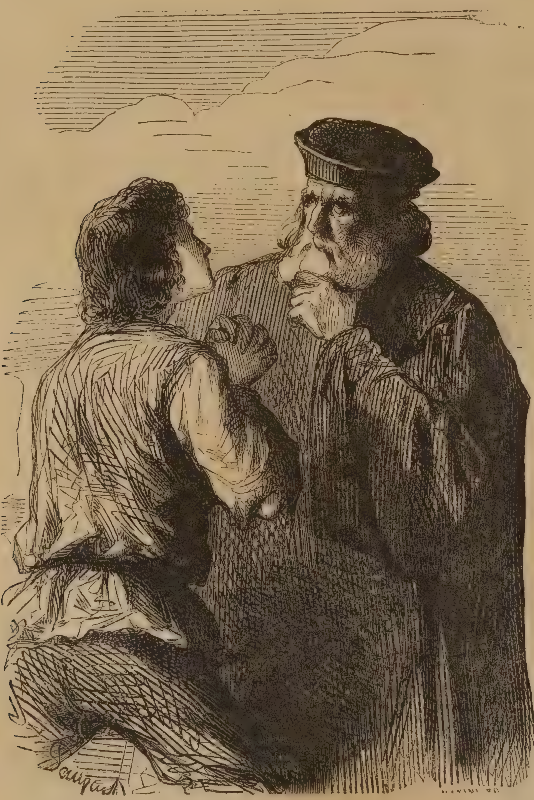
— Mathieu, reprit Guillaume, hésitant légèrement, car, devant la ferme confiance qu'exprimaient les regards du jeune homme, il pressentait le coup funeste qu'il allait porter ; Mathieu, depuis hier, un nouveau devoir..., un devoir austère et impérieux a surgi..., un devoir qui me fait une loi...

— Vous m'allez repousser ! fit Mathieu, l'interrompant avec un grand cri ; oh ! messire ! messire ! ne vous hâtez point de juger ; attendez ! Vous me croyez peut-être, ainsi que tous les miens, inhabile et sans ardeur au travail. Essayez-moi, messire ; ne me rejetez point sur mon nom ! Si vous saviez combien vivement je souhaite de servir à quelque chose en ce monde ! si vous saviez à quel point !... Mais votre âme est émue ; le refus qui errait sur vos lèvres n'en sortira point. Vous permettrez, n'est-il pas vrai, messire, que je fasse preuve de bras et de cœur et que j'oc-

cupe une modeste place dans votre maison?... Oh! pourquoi ne me répondez-vous point, et pourquoi votre front reste-t-il tout de glace?

— Hier, Mathieu, fit Guillaume, qui avait repris tout son calme, dans mon désir de faire un peu de bien, j'ai parlé imprudemment; il m'est absolument impossible d'accomplir ce que j'ai pu souhaiter pour vous.

— Mon âme abusée comprend mal, murmura Mathieu, comme s'il n'eût parlé que pour lui-même; ou plutôt, mortellement accablée sous ce nouveau coup du sort, elle essaye vainement de le comprendre... Messire, continua-t-il cette fois, s'adressant à Guillaume, quoi! l'espérance serait déjà suivie de l'amer désespoir?... Si vous pouviez deviner ce que c'est que vouloir et ne jamais pouvoir! ce que c'est que de frapper vainement même à la porte la



Mathieu supplie Guillaume.

plus humble! ce que c'est que d'entendre, à une honnête demande, répondre par des sarcasmes injurieux!...

— J'éprouve du regret à ce que j'ai dû dire, Mathieu, répliqua Guillaume, mais il m'est impossible d'y rien changer.

— C'en est fait, pensa Mathieu, le front courbé vers la terre; ce martyre n'aura de fin qu'à ma dernière heure!... Dieu puissant, le poids de votre droite est terriblement lourd!

A cet instant, Marie, revenue sur ses pas et suivie de Gertrude, arriva toute haletante auprès de son père, dont elle voulut prendre et baiser les mains.

— Eh bien! vous l'avez vu, fit-elle, et votre sagesse approuve l'élan de votre cœur.

— Marie, reprit Guillaume, dégageant ses mains des mains de sa fille, retenez bien ceci: que jamais en ces lieux nulle raison, nul motif ne vous conduise! vous entendez, jamais! La route du devoir, ajouta-t-il en appuyant, est difficile souvent, et rude toujours; mais un cœur haut la suit néanmoins sans faiblir.

— Mon Dieu! pensa Marie, ce qu'on a dans le cœur se lit-il sur le front?... Mais, fit-elle avec courage, et lui, mon père?

— Moi vivant, répondit Guillaume avec un accent de sourde colère, jamais un homme de sa race ne franchira le seuil de ma maison! Cachez vos pleurs, ajouta-t-il à l'oreille de Marie, ils m'offensent; retournez à Sion.

Et, sans plus vouloir rien entendre, sans daigner jeter un regard sur Mathieu, Guillaume Ingold, qui, pendant un jour, avait secoué le joug des préjugés de son temps, mais qui s'y trouvait ramené par une juste crainte et une naturelle prudence, se dirigea à grands pas vers la plaine; on eût dit qu'il avait la conscience des douleurs qu'il causait, et qu'il y voulait échapper.

— Qu'est-il arrivé, s'écria Marie, que les bonnes dispositions de mon père se soient ainsi changées?

— Étant ce que je suis, répliqua Mathieu, amer et sombre, avoir osé espérer devenir son serviteur, cela suffit. En vain, Marie, tu veux te mettre avec moi contre tous; c'est de la folie! Laisse-moi marcher et vivre seul, et ne tendre plus à rien qu'au repos de la tombe. Eh bien, non! fit-il soudain, se redressant de toute sa hauteur; cesser de lutter avant que la dernière heure soit venue, ce serait mériter mes douleurs! Ce pays me rejette; mais n'en est-il point d'autres sous le soleil? suis-je donc tout amour pour cette ville marâtre, qui, parmi ses enfants, repousse ceux que le destin a frappés?

— Que veux-tu dire? que vas-tu faire, Mathieu? demanda Marie avec un léger tremblement dans la voix.

— Ailleurs tenter le sort, répondit-il, ferme et résolu.

— T'éloigner!

— A l'instant même. En quelque endroit que je porte mes pas, puis-je trouver plus qu'ici d'inhumanité et d'orgueil? Mon âme est abreuvée d'humiliations; je pars; et si je ne meurs au début du chemin, qui sait où je m'arrêterai? qui sait ce que je pourrai faire un jour? Pour tout ce fiel dont ils ont rempli mon cœur, je voudrais monter si haut que Sion en vienne à revendiquer la gloire insigne de m'avoir vu naître!... S'il était possible que tes destinées fussent un jour dans ma main, ville orgueilleuse, ajouta-t-il, tourné du côté de Sion et lui jetant un regard implacable; si jamais, à mon tour, je te tenais sous mes pieds, et que ton salut dépendît d'un mot de ma bouche!...

Alors, tout rempli des funestes inspirations d'une haine qui, à le voir si infime, semblait, il est vrai, peu redoutable; oubliant la présence de Marie, ne voyant et ne sentant dans le monde entier que son immense douleur, vêtu de haillons, dépourvu d'argent, il s'élança sur la route du Midi comme une bête fauve sur les traces d'une proie assurée.

Marie ne dit rien, mais son visage pâlit et ses genoux fléchirent.

Quant à Gertrude, elle s'applaudit de son habileté, et reprit avec Marie le chemin de Sion.

### DEUXIÈME PARTIE.

Dix années s'étaient écoulées depuis les événements qui précèdent, lorsqu'un matin, dans une des salles du Vatican, se rencontrèrent les ducs de Reggio et de Villa-

bella, deux seigneurs romains, différents d'aspect et d'humeur, ainsi qu'on en pourra juger, si l'on veut bien prêter quelque attention au dialogue qui s'établit entre eux.

— Est-ce vous, cher duc? s'écria Reggio, ouvrant les bras à Villabella, qui se contenta de le saluer courtoisement. C'est à peine si j'en puis croire mes yeux. La Chine et le Japon auraient-ils perdu leurs attraits? ou bien, mettant un frein à l'humeur vagabonde qui vous fit quitter Rome, revenez-vous enfin aux douceurs du foyer domestique?

— Le foyer a du charme, et j'apprécie ses tranquilles plaisirs, répondit Villabella, mais je vous avouerai, cher duc, que ce qui me ramène, c'est un ordre, ma foi! un ordre qui m'est venu chercher tout au fond de l'Inde!

— Un ordre?

— Un ordre bienveillant, qui daigne constater quelques travaux, du zèle, les modestes succès qui sont venus, parfois, récompenser mes efforts; enfin, pour couronner de paternelles bontés: « Hâtez votre retour, me dit-on, et, aussitôt à Rome, rendez-vous au palais. » Je suis à Rome d'hier au soir, et me voici ce matin au Vatican, le cœur tout rempli de respect et d'amour pour le pouvoir béni qui suit de l'œil les absents en leur volontaire exil.

— Vous croyez parler du pape Léon X? demanda Reggio.

— Sans doute.

— Cher duc, on voit bien que vous revenez des antipodes. Sachant qu'à tout jamais il vivra dans l'histoire, voici quatre ans que Léon X abandonne le soin des affaires et de sa renommée à quelqu'un qu'il lui a plu d'élever si haut, qu'on ne sait pas lequel doit le plus surprendre, de cette



Mathieu dit adieu à Marie.

aveugle tendresse ou du rapide élan de cette fortune.

— De qui donc parlez-vous? Lors de mon départ, il me semble qu'à la cour pontificale, ne se trouvait aucun homme auquel on pût prédire une telle faveur.

— Aussi, ce favori puissant n'est-il point des nôtres, répliqua Reggio, baissant prudemment la voix; qu'il en soit de plus dignes, c'est ce que je tairai, ici, surtout. Apprenez donc: les uns vous diront, du Valais; les autres, de chez Satan lui-même (son insolent bonheur le peut faire croire aisément), apprenez que, tout d'un coup, nous tomba ici un homme, sur lequel Sa Sainteté se plut à entasser sans relâche tant de dignités et de titres, que, d'un bond, cet homme nous dépassa tous et atteignit le niveau des plus grands. Ce fut là son premier pas. Depuis, ceux qu'il a faits ne se peuvent compter; il n'est rien au monde qu'il n'ose vouloir, et rien qui l'arrête. Il monte, il monte, il monte et touche ainsi le sommet des splendeurs que le destin réserve aux étranges élus de ces bonheurs douteux. Aujourd'hui, au-dessus de cet homme, on ne voit que Léon X et Dieu!

— Dans Rome, qu'en pense-t-on? demanda Villabella.

— Le peuple imbécile l'exalte et l'adorerait volontiers, répondit Reggio; ils disent qu'on lui doit l'abondance et le repos; c'est à lui qu'ils attribuent le labour protégé, l'industrie en honneur, le vice contenu, la justice observée, les arts encouragés; enfin, si l'Italie jouit d'un ciel pur, à lui seul on le doit. C'est de la folie! c'est un vertige d'amour d'autant plus remarquable que Sa Sainteté le partage et l'approuve!

— Eh! qui n'est pas content? fit le duc de Villabella avec

un fin sourire. D'après vos propres paroles, mon cher Reggio, le souverain et le peuple s'unissent dans de communes bénédictions; qui donc se plaint? Qui murmure? Ne seraient-ce point ceux qui, portant des noms illustrés par vingt aïeux, se croient frustrés lorsque les ondes mobiles de la fortune vont, non pas aux plus anciens, mais aux plus dignes? Cher duc, continua Villabella, le sourire de ses lèvres faisant place à une expression sérieuse, dans les déserts, on apprend à penser. Autrefois, je ne voulais, ainsi que vous, accorder les richesses et les grandeurs qu'à certains entre tous; aujourd'hui, je trouve qu'il se peut qu'on découvre partout, en haut, en bas, dans les palais et sous le chaume, le mérite, la vertu, le savoir; que, n'importe où il soit, qu'il se cache ou se produise, qu'il soit vêtu de brocart ou de bure, habile est le souverain qui sait l'aller prendre.

— En vérité, reprit Reggio d'un ton légèrement ironique, malgré votre longue absence, vous parlez à merveille la langue du jour, mon cher duc; c'est admis aujourd'hui que la canaille soit louée aux dépens de la noblesse.

— Halte là! reprit Villabella, l'on ne me verra jamais partisan d'aucune exclusion. Je le répète, si le bien reste bien, de quelque classe infime qu'il nous vienne, cela n'empêche pas qu'on le fête, lorsqu'il nous arrive de plus haut. Mais, cher duc, vous qui frondez si vertement le favori, comment vous trouvé-je en ces lieux?

— Eh! mon cher, répliqua Reggio d'un ton léger, on fronde, c'est vrai, mais cela n'empêche pas que quelque vil intérêt vous pousse à solliciter. Du reste, que j'obtienne enfin ce qui m'est dû en toute justice, je redresse l'échine et ne reparais plus céans.

— A moins que quelque autre vil intérêt vous y ramène? fit le duc de Villabella.

— On ne sait, reprit Reggio, cet homme est une clef!

— Allons, dit Villabella avec une certaine nuance de dégoût et de raillerie, je vois que l'indignation et le besoin s'accommodent, et qu'en ce bon pays de cour, il est toujours d'usage de mordre qui vous servit.

— Peste! comme on a de l'esprit au désert! fit Reggio, hésitant à se fâcher, mais en ayant bonne envie.

A cet instant, les portes du fond de la salle où ils se trouvaient s'ouvrirent toutes grandes, et Mathieu Schinner lui-même, portant sur la poitrine les insignes des plus hautes distinctions qui se pussent accorder en ce temps-là, parut, accompagné de Jiuseppo, son secrétaire intime, et suivi d'une foule nombreuse, reçue par lui avec une bienveillance qui semblait vouloir épargner aux autres des douleurs trop connues.

— C'est vous? seigneur Geronimo, dit Mathieu Schinner, s'adressant à un vieillard pâle et grave. Nous avons lu votre poëme, messire, et ce poëme est à la fois un chef-d'œuvre et une bonne œuvre! Lorsque, trop souvent, on voit la poésie souiller sa robe et mettre ses chants au service de honteuses passions, honneur à vous, messire, d'avoir su la rappeler à sa noble origine. Vous plairait-il d'accepter cette marque de notre haute estime?

Et Mathieu Schinner passait au doigt du poëte ému et ravi un diamant de grand prix.

— Bonjour, Salvator, fit-il, serrant cordialement la main de l'illustre artiste. Ne vas-tu pas bientôt livrer à notre admiration quelque toile, où des monts sourcilleux bondiront les torrents et s'élanceront tes bandits? La toile achevée, souviens-toi que Sa Sainteté la réclame! Soyez le bienvenu, Geraldi, dit-il à un autre. Messires, continua-t-il, s'adressant à tous, voyez-vous cet homme? Eh bien, je veux qu'en son modeste habit, des statues lui soient élevées et que son nom passe d'âge en âge! Cet homme, sachant par lui-même ce que sont les durs travaux des champs, a consacré sa vie entière et le peu de bien qu'il possédait à rendre ces travaux moins pénibles par des inventions ingénieuses, des perfectionnements habiles, une lutte incessante contre la routine, un dévouement sans bornes au bien-être de tous! Ce n'est pas tout: si de riantes plaines remplacent aujourd'hui ces fétides marais qui faisaient de la campagne de Rome un séjour mortel, c'est encore à lui, c'est encore à cet homme que ce bienfait est dû! Geraldi, continua Mathieu, puise en notre trésor tout l'or qui te sera nécessaire; il n'en saurait être de mieux employé.

Mathieu poursuivit ainsi sa tournée, disant à chacun les paroles qui lui convenaient le mieux, et déjà la plupart avaient pris congé, lorsqu'un signe de Jiuseppo lui fit aviser le duc de Villabella, dans le recoin modeste d'où ce seigneur contemplait avec une curiosité charmée la scène qui se passait sous ses yeux.

— Ne m'avoir point averti de votre arrivée, monsieur le duc, fit Mathieu, s'avançant avec empressement au devant de Villabella, c'est mal! Messire, Sa Sainteté m'a commis de ses soins le plus cher, en me priant de vous faire connaître qu'on est content de vous. Mais servir Léon X, c'est à la fois, monsieur le duc, se gagner de l'honneur et voir changer son sort en un meilleur destin. Assez de courses lointaines et de lassitude: depuis un an, nos archives, auxquelles on annexe un pouvoir absolu sur toutes les découvertes de la science, nos archives n'ont plus de directeur. Sa Sainteté a pensé que cette place pouvait être la juste récompense due à vos travaux, et vous êtes invité à prendre vos pouvoirs dès ce jour.

— Monseigneur! s'écria le duc de Reggio, dont le visage exprimait le désappointement et un courroux contenu, en même temps que celui de Villabella rayonnait de surprise et de satisfaction; Monseigneur, cette place est justement celle que j'ai eu l'honneur de vous demander plus d'une fois!

— Monsieur le duc, reprit Mathieu, froid et digne, Sa Sainteté vous nomme, dans son camp, chef de deux cents miliciens: elle trouve convenable que l'abbé soit un moine, l'archiviste un savant, et certains de ses nobles des guerriers.

Puis il s'inclina devant Reggio, qui sortit lançant à Mathieu Schinner un regard haineux et menaçant, que celui-ci ne vit ou ne voulut pas voir.

— Messire, dit encore Mathieu à Villabella, Sa Sainteté, désirant vivement vous entendre parler des pays que vous avez parcourus, vous ouvre, dès ce jour, les portes de l'ermitage où elle jouit en paix de sa gloire et des fruits de ses longs travaux.

— Monseigneur, reprit Villabella avec un accent dont on ne pouvait suspecter la véracité, en plaçant dans vos mains le pouvoir suprême, c'était, pour notre Saint-Père, continuer ses jours de gloire et de prospérité.

Puis il s'éloigna le cœur plein de cet intime et profond bonheur que ne manque point de faire éprouver une approbation méritée.

— Bonne journée! s'écria Jiuseppo, dès qu'il se trouva seul avec son maître. Un frélon mis en fuite et une place donnée à qui en est le plus digne; la main se reconnaît.

— Je suis assez content, répondit Mathieu, assis auprès d'une petite table couverte de dépêches, qu'il ouvrit et parcourut tout en continuant de causer avec bonté. L'homme que son destin pousse à la tête des événements et des hommes doit être à la fois chasseur et berger; il

doit savoir flairer le vrai mérite et le produire au grand jour.

— Et même l'aller chercher jusque sur les bords de l'Indus, répliqua Jiuseppo.

— Le duc a bien gagné son modique salaire, fit Mathieu. Que vois-je? continua-t-il, relisant avec une remarquable émotion une dépêche déjà lue. Quoi! l'imprudente Sion ose se rebeller contre nos volontés suprêmes? Ayant pu songer à implorer contre nous le secours de l'Autriche, notre seule menace ne lui a point suffi; et, à ses torts premiers, elle joint des torts plus grands! Mais, ajouta-t-il, ouvrant les autres dépêches d'une main fiévreuse, ainsi que j'en avais donné l'ordre, voyant qu'elle persiste dans son entêtement orgueilleux, nos soldats ne se sont-ils point avancés vers elle?... Si fait, ils y sont, murmura-t-il; ils y sont, et l'étreignent d'une ceinture de fer! Que volent en éclats les toits de tes maisons, ville inhospitalière! fit-il, parcourant à grands pas l'immense salle où il se trouvait. Que tes champs ravagés soient désertés par tes fils! Je te tiens donc enfin! L'heure des rétributions a donc enfin sonné! Je ne l'ai point cherchée, mais, en vérité, je la vois venir avec transport! C'est qu'il n'est point d'amers souvenirs que je ne retrouve tout entiers dans mon âme, ajouta-t-il d'une voix sourde. Ton regard surpris semble m'interroger, Jiuseppo? fit-il, s'arrêtant devant le jeune homme, et sentant peut-être d'ailleurs le besoin de se répéter tout haut les motifs de sa haine.

— Que monseigneur me pardonne, répondit humblement Jiuseppo; monseigneur nous a si bien accoutumés à plus de magnanimité que de rigueur...

— Jiuseppo, reprit Mathieu Schinner, avant que d'être mon secrétaire tu es mon ami; et, comme tel, tu mérites de lire en ces tristes secrets. Sache donc qu'à Sion, et à Sion seulement, sont des êtres abandonnés du ciel; qui, sauf quelque rare exemple, lèguent pour tout héritage à leurs fils un assemblage hideux d'idiotisme et de difformités. Ils ne savent ni penser, ni parler, ni agir; ne vivent que d'aumônes; et regardent du même œil, vague et sans couleur, celui qui les offense et celui qui les nourrit. Je descends d'eux, et dois à cette triste origine d'avoir, pendant vingt années, frappé vainement, hors un seul, à tous les cœurs et à toutes les portes! Je demandais en grâce à l'étude et au travail quelque place modeste; pendant vingt années ils ne se sont point lassés de me repousser et de m'insulter! Aussi, vois-tu, leurs injures mortelles je les entends encore, et ne cesserai de les entendre qu'alors qu'à mon tour j'aurai vu ce peuple sans entrailles se rouler en suppliant à mes pieds!

— Partir de ce point et s'élever si haut! murmura Jiuseppo, l'air pensif et les yeux baissés.

— Dans tout ce que j'ai dit, seule mon élévation te frappe, reprit Mathieu. C'est qu'il est, en effet, bien étrange de trouver là où je suis celui qui dut cent fois se résigner à l'aumône; c'est que, plus grande fut l'abjection, plus la prospérité étonne!

Ecoutes-en l'histoire.

A pied, vêtu de haillons, marchant à la lueur de cette étoile qui brille pour ceux-là que le destin conduit, il me souvient qu'arrivé devant Rome je tombai à genoux, la face contre terre, et me pris à verser de ces larmes qui n'empêchent pas que le cœur soit tout plein de joie et d'espoir. A Rome, une voix secrète me disait que j'en avais fini de rougir, et que se levait pour moi un nouveau jour.

Pendant qu'agenouillé je pleurais et rêvais, un cavalier s'arrête auprès de moi, et me demande avec bonté le sujet de ma peine. Ce cavalier avait un air d'autorité qui me frappa de respect, en même temps que son regard limpide et bienveillant pénétrait mon âme et savait en tirer ce que j'eusse voulu peut-être tenir caché.

Bientôt, Jiuseppo, ce cavalier n'eut plus rien à apprendre de ma vie ni de mes douleurs. « Relève-toi, mon enfant, me dit-il alors; Dieu t'a pris en pitié et me choisit pour mettre fin à tes angoisses. Aie confiance, et suis-moi. » Je le suivis, Jiuseppo, je suivis Léon X!

— Léon X! s'écria Jiuseppo.

— Léon X lui-même, qui me voulut donner une part de son temps précieux; qui, dans le secret, me voulut instruire et former; qui se prit à s'attacher à moi comme on s'attache à ce qu'on a créé; qui, enfin, lorsque je lui en parus digne, me produisit à sa cour, et, sans s'inquiéter des murmures, fit de moi un chevalier, un grand, une puissance, un autre lui-même.

Ce n'était point assez encore. Lorsque j'eus atteint ce degré de splendeur: « Mon fils, me dit-il, je suis las; je veux, non point abdiquer, mais jouir des bienfaits de l'abdication, en échappant à ses amertumes; règne en ma place et en mon nom; t'en sens-tu le courage? » Pour toute réponse, je baisai ses vénérables mains.

Jinseppo, voici dix années que, la mort dans le cœur, je quittai mon pays natal, et en voici quatre que vont, de ce palais, aux empereurs et aux rois, les ordres altiers du fils des crétins! Je l'avoue, cela peut surprendre.

Jiuseppo se taisait, contemplant à part lui cette destinée étrange. Mathieu, reporté vers le passé, s'en rappelait toutes les angoisses, lorsque lui fut remis un message annonçant que Sion consentait à se soumettre, et que quatre de ses bourgeois les plus influents se rendaient à Rome, afin d'implorer la levée du siége.

— Jiuseppo, s'écria Mathieu, elle n'ose lutter; elle se rend; et, en même temps que cette lettre, quatre de ses bourgeois seront à Rome et se seront venus mettre entre nos mains! Déjà sans doute ils y sont arrivés, continua-t-il avec une agitation croissante; aujourd'hui, tout à l'heure peut-être, je vais les voir, à mon tour, humbles et tremblants, me peindre leur effroi et me supplier d'écarter d'eux les misères dont les a menacés notre juste courroux! Les laissant prier et les abandonnant à leurs alarmes mortelles, je me rappellerai comment autrefois ils ont accueilli ma prière et mes pleurs; et quand j'aurai bien vu leurs mains vers moi se tendre, que celui qui jadis me fut secourable, s'il en est un, leur dirai-je, que celui-là seul m'ose parler! D'ailleurs, continua Mathieu, le visage contracté par les tristes sentiments qui se partageaient son cœur, suffit-il d'implorer et de gémir, pour que la tache indélébile de la trahison s'efface du front de l'homme ou des portes de la cité? Je ne veux rien entendre! fit-il à Jiuseppo, qui essayait d'élever la voix en faveur de la capitale du Valais.

Et comme on lui vint annoncer l'arrivée des députés de Sion, ajoutant qu'ils demandaient à être admis en sa présence, et qu'ils en attendaient la faveur dans le palais même:

— Se peut-il, s'écria Mathieu pâle et tremblant, qu'on laisse ainsi de téméraires étrangers pénétrer en ces lieux? Qu'à l'instant même ils vident notre demeure! on leur fera connaître si, plus tard, ils peuvent espérer l'audience qu'ils demandent.

Cet paroles prononcées d'une voix brève, Mathieu rentra brusquement chez lui, Jiuseppo le suivant des yeux et se disant qu'il n'est point d'or sans alliage ni de parfaite

vertu! Il fut tiré de ses pensées par l'entrée rapide du duc de Villabella.

— Messire, fit le duc, vous êtes tout dévoué à Son Excellence, n'est-il pas vrai?

— Certes, répliqua Jiuseppo avec quelque étonnement.

— Eh bien! reprit le duc, faites qu'il sorte du palais à l'heure même.

Et comme la surprise de Jiuseppo augmentait.

— Messire, continua Villabella, je quittais Léon X; charmé de sa grâce et comblé de ses bontés, j'errais à l'aventure, lorsque, dans un lieu reculé, de sourdes rumeurs me frappent; le nom de Son Excellence vient à mon oreille; un mystère de sang se révèle à moi et me fait encore frémir d'horreur! Sans pénétrer plus avant dans ces secrets iniques, voulant, du reste, ne me borner qu'à prévenir, j'accours auprès de monseigneur pour qu'il sache du moins où tend la perfidie. On espère que, se sentant plus Valaisan que Romain, et pardonnant aisément un crime trop réel, il prendra pitié de Sion et ordonnera la levée du siége; dès lors, une tourbe dévouée à qui la paye le plus poussera des clameurs autour du palais, l'envahira, pénétrera jusqu'au cabinet de monseigneur, et couvrira du nom de Rome le plus odieux des attentats! Messire, quelque peu que j'aie vu monseigneur, je lui suis acquis, et je le prouve, ajouta Villabella: qu'il se hâte de se mettre à l'abri, ou que les Valaisans n'obtiennent de lui ni pitié ni merci!



Mathieu reçoit le message de Sion.

— Monsieur le duc, fit Jiuseppo, ces avis vont être reportés à Monseigneur, mais il n'est aucunement besoin d'aviver son courroux contre le Valais. Si une aveugle et jalouse minorité n'a pas d'autres moyens de le perdre, Léon X gardera encore longtemps son digne serviteur; j'ai tout lieu de croire que la ruine de la triste Sion est arrêtée dans l'esprit de Son Excellence.

— Comment? fit le duc.

— Vous m'en voyez douloureusement ému, répliqua Jiuseppo.

— En ce cas, reprit le duc, je n'ai plus qu'à mettre mes respects aux pieds de Monseigneur.

— Monsieur, dit Jiuseppo, Monseigneur saura votre empressement à le servir; et si l'envie menace ses jours, ce lui sera une consolation précieuse de s'être conquis un dévouement tel que le vôtre.

Et le jeune homme pénétra chez Mathieu Schinner, en même temps que sortait Villabella.

ADAM BOISGONTIER.

*(La fin au prochain numéro.)*

# GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

## III. — LE PERRUQUIER CHAMBERLAN DE PARIS.




La boutique de Jonquille. Cadogan, la princesse de Conti, le quidam au cornet, etc. Dessins de Bertall.

La boutique de Barnabé Jonquille. La fortune de Cadogan. Deux yeux noirs. Cancans de Paris. Le comte La Fleur. Le chat écarlate. Un quidam suspect. L'émeute des grains. Une grande dame qui s'amuse. La *Turgotine*. La princesse de Conti. Louison se fâche et se raccommode. Cadogan se fourvoie. Le conseil de famille. La nuit du 2 mai. On retrouve le quidam. Les rigueurs de la loi. Le dernier bouquet et la dernière chanson de Cadogan.

Du côté droit de l'ancienne rue du Coq, en y entrant par la rue Saint-Honoré, et après la maison où tous les flâneurs et curieux de la génération actuelle se sont arrêtés pour admirer les caricatures de Martinet, aujourd'hui remplacées, hélas ! par les splendeurs soie et coton du palais-magasin du Louvre, on voyait, en 1775, la boutique au brillant vitrage de Barnabé Jonquille, maître perruquier et syndic de sa communauté. Cette boutique, dont les trois bassins blancs d'étain s'entre-choquaient aux brises de la Seine soufflant par le portail du Louvre, faisait l'orgueil du quartier par sa large devanture peinte en bleu pâle relevé de filets jaunes et par la foule qui l'em-

plissait sans cesse. Du matin au soir, on y accourait des quatre coins de Paris. Gens de toute qualité et de toute façon s'y pressaient avec autant de fracas et de hâte qu'à la foire Saint-Laurent. Certes, en sa double qualité de maître et de syndic du corps, le vieux Jonquille ne manquait pas d'orgueil; mais, malgré la douce propension que nous avons tous à nous tromper nous-mêmes, il était forcé de s'avouer tout bas que son mérite n'entrait pour rien dans ce caprice de la mode. Non, ce n'était pas lui qui avait séduit et fixé la plus légère des déesses. Cette folle reine de Paris, qu'on appelle en français la vogue, s'était éprise de l'un de ses garçons, pauvre perruquier chamberlan (1), et l'avait pris dans sa mansarde pour le porter triomphalement chez Barnabé Jonquille et lui donner le sceptre du peigne et du rasoir.

Né sur les bords de la Garonne, Cadogan, tel était son nom ou plutôt celui dont la mode l'avait gratifié (2), se montrait, à force d'esprit et de gaieté, digne de sa fortune. Nul ne savait plus vite et ne brodait plus lestement l'anecdote du jour, nul n'était mieux au courant des nouvelles, nul ne chantait avec plus de piquant, de grâce et de malice les ponts-neufs et les vaudevilles. En accommodant la pratique, il la charmait par son babil, ses contes ou ses chansons; aussi nobles et grandes dames, bourgeois et financiers, oisifs et militaires se disputaient le bonheur de lui confier leurs perruques, et, avec un grain d'ambition, il n'eût tenu qu'à lui d'élever autel contre autel et de ruiner son maître en allant s'établir de l'autre côté de la rue. Il fallait seulement enjamber le ruisseau boueux du vieux Louvre. Mais quand on lui aurait donné Paris et Rome, l'honnête Cadogan n'eût point franchi ce Rubicon.

Les rivaux de son maître avaient tenté cent fois sous main de l'attirer chez eux par les offres les plus séduisantes, mais il repoussait du pied leurs ponts d'or, et déclarait tout net qu'il aimait mieux les deniers de Jonquille que les louis de ses concurrents.

Ce désintéressement était trop beau pour sembler naturel. Ceux que dédaignait Cadogan en firent honneur aux yeux noirs de Louison, charmante espiègle de seize ans et fille unique du patron. Ils avaient raison peut-être, et Jonquille lui-même, en son particulier, commençait à le soupçonner vaguement, lorsque le 1er mai un incident fort imprévu vint le fixer à cet égard aussi clairement que possible.

La foule, comme d'habitude, emplissait la boutique. Figurez-vous une vaste pièce carrée et lambrissée à hauteur d'homme; à côté de la porte s'ouvre l'immense vitrage, à moitié drapé d'un rideau de soie, dont nous avons parlé; vis-à-vis est la cheminée que décore un trumeau rocaille dans toute sa largeur; à droite et à gauche pendent symétriquement deux estampes représentant le jeune roi Louis XVI, avec ses lèvres roses et souriantes, et la jeune reine Marie-Antoinette magnifiquement poudrée; comme pendant, on voit luire en face, sous le verre de leur cadre en bois noir, Calas, et l'Honnête Criminel de M. Fenouillot de Falbaire; puis, entre ces emblèmes des sentiments du bon Jonquille et de l'opinion du jour, sont accrochés çà et là une perruque courte, une perruque ronde d'abbé, une autre à cadenettes, deux nouées, deux naturelles, trois à la brigadière avec leur rosette de ruban noir, et des tricornes simples et galonnés.

Dans l'angle de droite, vers la rue Saint-Honoré, un garçon vêtu du peignoir blanc accommode une perruque sur une tête de bois que soutient un bâton debout planté dans un pied en croix; dans l'angle de gauche, un de ses camarades, assis devant l'établi, pique des cheveux sur le marmot, il cause tout bas avec la tresseuse, jeune fille au minois chiffonné, qui, en feignant de se pencher sur son étau, lui montre un merveilleux regardant dans un petit miroir si ses boudins sont bien poudrés. Sur le premier plan, d'autres garçons rasent, peignent, crêpent et frisent, et enfin, au milieu de la salle et vis-à-vis la cheminée, le héros de la mode, Cadogan en personne, le peignoir élégamment retroussé à la ceinture pour laisser voir sa jambe et son bas de soie blanc, accommode un trésorier du roi en justaucorps de velours à galons et à boutons d'or et tient le dé de la conversation avec son aisance ordinaire.

— Eh bien! Cadogan, y a-t-il du nouveau aujourd'hui? avait demandé un chevalier de Saint-Louis en attendant son tour.

— Peste! je le crois bien! mon capitaine, à Paris il y en a toujours!

— Écoutez, messieurs, dit un abbé, ceci vaut mieux que la gazette!

— Vous saurez d'abord qu'il y a treize causes en séparation au Châtelet, toutes de qualité. Celle de M. de Chambonas vient la première.

— Voilà d'heureux maris, soupira un marchand du quartier Sainte-Opportune. Que ne suis-je aussi grand seigneur!

— C'est ce que dit maintenant, pour d'autres motifs, le riche bijoutier de la rue Dauphine.

— Comment cela? que lui est-il donc arrivé? s'écria-t-on en chœur.

— La bijoutière est assez jolie femme; hier, elle se donna les airs d'aller promener ses grâces à cheval au bois de Boulogne et fut rencontrée par le roi. Sa Majesté, l'ayant interrogée sur son nom et sa qualité, lui conseilla de garder sa boutique et surtout de ne plus se donner les airs de venir coqueter en amazone sous ses yeux et avec le train d'une femme de la cour.

— C'est bien fait, dit maître Jonquille, qui se promenait au fond de la salle en justaucorps jaune serin et nu-tête, par respect pour sa clientèle.

— Bon! reprit Cadogan en prenant le fer à toupet des mains de son adjoint, on a beau faire, le roi n'est pas assez puissant, ni même tout son parlement, pour empêcher les roturiers d'imiter la noblesse. C'est d'ailleurs aujourd'hui si facile à Paris!

— Ah! je nie cela, par exemple! dit le chevalier de Saint-Louis.

— Écoutez, noble capitaine! Vous rappelez-vous ce jeune comte qui parut tout à coup dans la capitale et qui était aussi élégant pour les équipages que pour les habits?

— Oui, je le rencontrai ici, on le citait, on l'admirait, on le trouvait ravissant.

— Hélas! monsieur le chevalier, rien de stable sous le soleil! Au bout d'une année, sa fortune avait fondu comme ce flocon de pommade, il ne lui resta bientôt plus qu'un simple domestique qu'il avait grand' peine à nourrir. Un

(1) On appelait perruquier chamberlan celui qui travaillait en chambre et n'avait point ses lettres de maîtrise.

(2) Le *cadogan*, ou dernière mode à cette époque d'arranger les cheveux, était fait de la manière suivante: on pliait l'un sur l'autre tous les longs cheveux de derrière pris ensemble, et, arrivé à la nuque, on nouait le tout avec un ruban. Cadogan, dit aussi *Bordelais*, excellait dans cet arrangement et dans la construction des toupets à la grecque, pour lesquels on laissait les cheveux fort longs, et puis on les renversait bien avant sur le sommet de la tête.

beau jour, il part, il l'emmène avec lui pour regagner, disait-il, son château, et lorsqu'ils sont près d'une ville où doit finir la comédie, le comte prend Frontin à part et lui dit :

— Que lui dit-il? demanda l'abbé toujours impatient.

— Il lui dit, reprit Cadogan la houppe à la main et en saupoudrant libéralement la tête du trésorier royal : « Mon ami, tu m'as pris, comme tout le monde, pour un très-grand seigneur, eh bien! je suis, Frontin, un laquais comme toi; de toutes mes grandeurs, il ne me reste que ces dix louis que nous allons partager en frères. Adieu! bien du bonheur et une bonne place! Pour moi, je vais rejoindre mon ancienne maîtresse qui me reprendra, et je serai aussi content de retrouver mon nom de *Lafleur* que je l'étais de porter le titre de comte! »

— C'était un philosophe que cet homme-là, un autre Jean-Jacques, pardieu! Mais tu ne sais plus rien Cadogan?

— Non, monsieur le chevalier, si ce n'est que tout Paris court à la porte Saint-Honoré pour voir un chat écarlate!

— Curieux phénomène! mais n'y a-t-il point de la fraude?

— Le bateleur le garantit bon teint et il le peut, car la couleur des Gobelins tient bien.

— Bagatelles que tous ces contes, messieurs! Cadogan s'amuse, il sait des choses, dit l'abbé, bien plus sérieuses que cela.

— Parlez donc! lui cria-t-on de toutes parts.

— Messieurs, fit Cadogan d'un air de mystère et en baissant la voix, je crois qu'on peut s'exprimer librement et sans crainte?

— Oui! répondirent à la fois tous les assistants, excepté Jonquille, ennemi des dissertations politiques, et un quidam dont on renversait le toupet, qui, à l'interrogation de Cadogan, s'empara du cornet (1), et y plongeant son visage ne perdit plus de vue l'audacieux chamberlan.

— Vous saurez donc, messieurs, reprit celui-ci, qu'il vient d'arriver à Dijon une émeute considérable par rapport à la cherté des grains. Grand nombre de gens de la campagne ont abattu un moulin appartenant à un monopoleur; ils sont ensuite venus à la ville, et après différents désordres, ont été chez M. de Sainte-Colombe, conseiller au parlement, expulsé de sa compagnie parce qu'il accaparait les blés, et pour ce motif, odieux au peuple. Les mutins sont entrés chez lui, ils ont déclaré ne vouloir rien enlever, mais ils ont tout cassé, tout brisé et tout jeté par les fenêtres.

— Morbleu! s'écria le chevalier de Saint-Louis indigné, où était donc mon ami, M. de La Tour-du-Pin, qui commande en cette ville?

— A Dijon, mon capitaine, mais il eût mieux valu pour lui qu'il fût avec Malbrouck!

— Que nous chantes-tu là? morbleu!

— La vérité; il est un peu vif votre ami, et il n'a pas peu contribué à irriter les mutins par une réponse dont il ne sentait pas vraisemblablement toute la barbarie.

— Holà! monsieur Cadogan! bride en main, s'il vous plaît et ne manquons point au respect dû aux gens de condition!

— Dieu m'en préserve, monsieur le chevalier! mais je gagerais mes boucles d'oreilles que vous serez de mon avis en sachant ce qu'il leur a dit.

— Voyons, qu'a dit La Tour-du-Pin?...

— « Mes amis, allez brouter l'herbe, elle commence à pousser (1)! »

— C'est affreux! s'écrièrent tout d'une voix bourgeois et nobles.

— Sans monseigneur l'évêque, continua Cadogan, qui est sorti de son palais épiscopal pour haranguer ces malheureux et les ramener à la douceur, il eût été fort à craindre que le désordre n'eût augmenté au lieu de diminuer. Du reste, un frère de l'évêque, militaire, étant allé à sa rencontre au milieu de la foule furieuse, a été pris un instant pour M. de La Tour-du-Pin; déjà un homme derrière lui avait le couteau levé pour le frapper, lorsqu'un autre lui a retenu le bras en lui faisant remarquer qu'il se trompait.

— Et crois-tu, demanda l'abbé, qu'ils viennent à Paris rendre visite à messieurs Jean Clottin, les accapareurs de Turgot?

— On les attend après-demain, répondit Cadogan.

A ces mots, les yeux du quidam au toupet à la grecque étincelèrent à travers les verres du cornet, il fit un mouvement pour se lever, mais s'affermit presque aussitôt sur son fauteuil en plongeant de plus belle son visage dans le cornet à la vue d'une dame qui entrait dans la boutique avec tout le fracas des personnes de qualité. Traversant fièrement la salle sans regarder personne et aussi impassible sous son rouge que les portraits de ses aïeules, elle s'approcha tête haute de Cadogan, et après l'avoir toisé du haut en bas :

— Comment te nommes-tu, mon garçon? dit-elle.

— Cadogan, madame! à vous rendre mes très-humbles devoirs, répondit le chamberlan avec une profonde révérence.

— Commence par relever mon tapé (2), pour que je voie si tu mérites ta réputation.

Cadogan se mit à l'œuvre avec un empressement et une ardeur qui prouvaient le prix qu'il attachait au suffrage de cette grande dame, et combien il était jaloux de l'enlever d'assaut. Le peigne et le fer volaient dans ses mains. Quand il eut posé et équilibré avec grâce le coussin du tapé selon le précepte du célèbre Le Fèvre, auteur du *Traité des principes de l'art de la coiffure des femmes*, il rattacha les fausses boucles; puis vous l'auriez vu enduire de pommade à la rose le creux de ses deux mains qu'il passa légèrement sur la volumineuse tête de la dame. Cela fait, il lui présenta respectueusement un cornet de carton doré, et quand elle eut caché son visage dans le gros bout, saisissant la houppe d'une main agile, il se mit à secouer l'odoriférant nuage de la poudre à la maréchale.

Tandis que tous les habitués, rangés en cercle et muets par respect, le regardaient, émerveillés de sa grâce et de son adresse, ces mots sortirent tout à coup du cornet de la grande dame :

— Monsieur Cadogan, on dit que vous avez une jolie voix?

— Madame est trop bonne vraiment, fit-il, s'inclinant jusqu'à terre.

— Chante-moi quelque chose, mon enfant? *la Turgotine*, par exemple!

S'inclinant de nouveau, Cadogan toussa bruyamment;

(1) C'était une feuille de carton roulée comme un cornet de papier; on se cachait le visage dans le gros bout, où il y avait des yeux de verre pour voir, et l'air nécessaire à la respiration entrait par le petit bout.

(1) *Journal historique* de Maupeou, t. VII, p. 293.

(2) C'était une haute et vaste coiffure, à une ou deux boucles, qui reposait sur un coussin.

puis, comme un gascon de ce temps-là ne doutait de rien et que d'ailleurs sa voix était belle, il entonna le nez au vent la chanson à la mode:

Turgot, par son économie,
Fera pleuvoir sur la patrie
L'or à foison;
Il est assuré de son thème
Et nous vivrons par son système...
Chanson,
Chanson!

Du luxe on va faire défense,
Et l'on va borner la dépense,
Nous promet-on;
Partout où régnait la licence,
On verra briller la décence.
Chanson,
Chanson!



Barnabé Jonquille.

Vous qui languissez sans paraître
Et qui cherchez auprès du maître
Un bon patron,
Dites seulement qui vous êtes,
Et l'on va vous payer vos dettes.
Chanson,
Chanson!

Ma rente, sur la foi publique,
Par l'abbé Terray fut réduite,
Que fera-t-on?
Turgot, qui hait la banqueroute,
Me la rétablira sans doute.
Chanson,
Chanson!

— C'est fort bien! dit en se levant la grande dame.

Puis, laissant tomber trois louis dans la main du chanteur, elle ajouta à demi-voix:

— Viens ce soir à l'hôtel.

— Madame, murmura Cadogan abasourdi, j'ignore encore à qui j'ai l'honneur de parler...

— Cet homme te le dira, reprit-elle en montrant le quidam au toupet à la grecque, qui ne l'avait pas perdue de vue une minute et dont les oreilles paraissaient aussi attentives que les yeux.

Puis, traversant la salle, tête haute, elle regagna son carrosse, qui ébranla, quand il partit, toute la rue du Coq. Cadogan était dans les astres. Barrant courtoisement le passage à celui que la dame avait désigné:

— Monsieur, lui dit-il de sa voix la plus douce, oserais-je vous demander un service?

— A moi?

— A vous-même.

— Parlez! je suis aux ordres de M. Cadogan.

— Pourriez-vous m'apprendre le nom de la dame qui sort d'ici?

— Quoi! ne la connaissez-vous pas?

— Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois.

— Bien vrai?...

— Aussi vrai que je tiens ce fer à toupet!

— Puisqu'il en est ainsi, je vais contenter votre curiosité. La dame que vous avez eu l'honneur d'accommoder à cette place est la princesse de Conti.

— La princesse de Conti! répétèrent tous les assistants.

— Elle-même, messieurs! et vous voyez, ajouta-t-il en souriant, mais d'un ton singulier, que mons Cadogan est en bonne voie et qu'il peut s'élever quelque jour dans le monde.

Il sortit à ces mots, et fut suivi par la plupart des habitués, impatients de se communiquer leurs impressions et de discuter sous les marronniers du Palais-Royal la portée et les conséquences d'un fait aussi extraordinaire; mais Cadogan ne s'en aperçut pas. Depuis qu'il savait que la tête de la princesse la plus hautaine de la cour avait été entre ses mains, la sienne volait en ballon dans les espaces chimériques. L'amour-propre, la confiance sans bornes qu'il avait en son étoile et son mérite, l'idée superbe qu'il se faisait de ses avantages personnels et le mystérieux rendez-vous qu'on lui assignait pour le soir, tout cela bouillonnait dans son imagination avec une telle ferveur qu'il en était étourdi, renversé, fou jusqu'au délire. Le son d'une voix irritée vint le tirer de cette ivresse.

— Eh bien! monsieur Cadogan, êtes-vous sourd? et faut-il pour vous parler ce matin le gros bourdon de Notre-Dame?

— Quoi! qu'est-ce? qu'y a-t-il? demanda le beau chamberlan, se frottant vivement les yeux.

— Il y a, reprit Louison avec humeur, que je vous appelle depuis deux heures!

— Mille pardons, mademoiselle; je n'ai pas entendu... j'étais...

— On ne vous demande pas compte de vos distractions. La table est mise: voulez-vous déjeuner, oui ou non?

A ces paroles articulées avec colère, les garçons du maître perruquier se regardèrent en souriant, et le bon Jonquille, interrompant sa promenade, secoua la tête à la vue de Louison qui avait les yeux rouges et le visage en feu. Tout en passant avec Cadogan dans l'arrière-boutique et s'attachant la serviette au cou, en bourgeois soigneux de Paris, il formait le projet de provoquer une explication au dessert; mais sa fille, plus impatiente, ne lui en laissa pas le temps. Prétextant une migraine, elle n'avait pas voulu se mettre à table et se promenait avec agitation dans l'arrière-boutique. Exaspérée par le silence et l'air

préoccupé et joyeux à la fois de Cadogan, elle s'arrêta tout à coup devant lui, et dit brusquement :

— Cadogan, il n'y a qu'un mot qui serve ! Si cette dame remet les pieds ici et que tu la coiffes de nouveau, tu peux faire ton paquet et dire adieu à notre porte !

— Voyons, Louison, dit avec douceur le maître perruquier, calme-toi, mon enfant, et ne mets pas les fers au feu pour une peccadille, ainsi que feu ta chère mère !

— C'est résolu, mon père : si elle revient, il faut qu'il sorte ou moi de la maison !

Et, repoussant la porte avec violence, elle alla s'enfermer dans sa chambre pour s'y tourmenter et pleurer à son aise. Maître Jonquille se vit alors forcé d'aborder une question qu'il eût bien voulu ajourner à deux ou trois ans. Prenant toutefois son parti en galant homme, après le départ de sa fille, il dit au chamberlan :

— Le dépit de Louison m'apprend une chose dont je me doutais à demi et qu'un autre à ma place ne prendrait pas peut-être aussi tranquillement.

— Croyez, monsieur Jonquille, se hâta de repondre le jeune homme, que si mes vœux ont été par trop téméraires, je ne suis jamais sorti des bornes du respect.

— J'ai eu ton âge, mon ami ; rassure-toi. Il m'est passé par les mains tant de têtes que je serais impardonnable de ne pas savoir gouverner la mienne. On m'offre pour Louison les partis les plus avantageux... Nous ne sommes à Paris que huit cent cinquante maîtres ayant charge royale et héréditaire, et, comme on me suppose l'escarcelle assez bien garnie, les prétendants ne manquent pas.

— Il faut bien choisir, monsieur Jonquille.

— C'était mon intention, Cadogan ; et même, pour être franc, ce n'est pas précisément à toi que je pensais avant le déjeuner.

— Vous ne me trouviez pas sans doute assez riche ?

— La richesse naît du travail, et j'avais moins de sous que tu n'as de pistoles lorsque je m'établis.

— Alors vous ne me croyez point assez fort dans votre art ?

— Tu as de l'adresse et du feu ; mais, je peux te le dire, parce que nous sommes seuls, il te reste encore à apprendre. L'art du maître perruquier, Cadogan, est le premier des arts libéraux. Quels sont les arts libéraux ? La peinture ? nous sommes peintres, car nous peignons en le fardant le visage des dames. La sculpture ? nous sommes statuaires, car nous leur composons une nouvelle tête, plus belle et plus ornée. La poésie ? nous sommes poëtes, car nous les parons à profusion de fleurs et de grâces, et en sortant de nos mains un visage est un poëme comique, lyrique, tragique, pastoral. La musique ? nous sommes musiciens, car nous réglons l'harmonie des couleurs, des rubans, des cheveux ; et tu ne me citeras aucune ariette qui vaille une boucle bien faite, aucun récitatif qui l'emporte sur un tapé. L'éloquence enfin ? nous sommes orateurs : quel discours va plus droit au cœur qu'un visage mis dans un beau jour ? C'est un chef-d'œuvre d'éloquence et le modèle du burin, du pinceau et du ciseau !

— Voilà qui est bien dit, monsieur Jonquille !

— Et juste surtout, mon garçon ; mais revenons à notre affaire. Quoique tu sois bien jeune, je te céderai ma charge ; tu n'auras besoin ni de la lever moyennant finance, ni de solliciter des lettres de la chancellerie : ce sera la dot de Louison. Je vous abandonnerai toutes mes têtes à perruque et ne garderai près de vous qu'un petit coin dans ma maison ; mais tout cela ne se fera qu'à une condition.

— Laquelle, monsieur ?

— A la condition et d'honneur que tu souffleras, mon ami, sur toutes ces fumées vaniteuses qui sortent de notre cerveau quand nous avons vingt ans. Il n'est pas de joli garçon de cet âge qui ne se croie un Richelieu et ne se figure avoir tourné les têtes qu'il n'est, hélas ! chargé que d'accommoder pour les autres.

— Vous croyez donc, monsieur Jonquille, que la visite de la princesse de Conti...

— T'a ébloui, fasciné et rendu fou, mon cher garçon ! Prends-y garde, il ne fait pas bon rêver ainsi avec les grandes dames ! Si on se doutait seulement de l'insolence de ta folie, deux mots au duc de la Vrillière, et Pierre-Encise ou la Bastille...

— Monsieur Jonquille, je vous jure...

— Tais-toi ! tu mentirais. Le mieux, vois-tu, c'est de rester ici et de laisser à d'autres cette pratique dangereuse qui pourrait te mener fort loin.




Louison Jonquille.

— Et si je promettais de ne mettre le pied de ma vie à l'hôtel Conti, vous me donneriez votre fille ?

— J'aurais cette faiblesse, Cadogan, car je crois qu'elle ne te hait point.

— Eh bien ! monsieur, je vous donne ma parole d'honneur de me conformer à vos désirs.

— Elle est ta femme, alors ! Va lui apprendre cette nouvelle et sécher les larmes que tu faisais couler.

En deux bonds, Cadogan fut auprès de la jeune fille. D'abord inflexible, elle finit par s'apaiser, et la réconciliation eut lieu solennellement en présence du bon Jonquille. Jusque-là tout allait au mieux, et Cadogan, qui se piquait de loyauté, eût à coup sûr tenu parole ; mais l'imprudence de son maître lui imposa une épreuve à laquelle il n'eut pas la force de résister. Pressé, comme tous les bourgeois de Paris, de publier ses intentions, Jonquille dit à Louison de mettre son mantelet à coqueluchon de dentelle, et s'empressa de la conduire chez ses parents pour leur annoncer le mariage. En allant chez les parents il passa chez les amis et prolongea ses visites tant et si bien qu'à la nuit close il n'était pas rentré.

Longtemps Cadogan l'attendit avec patience ; mais, entendant sonner l'Angelus à Saint-Germain-l'Auxerrois et ne le voyant point venir, il ne put s'empêcher de songer à l'hôtel Conti. Peu à peu, le diable qui le tentait sans doute aiguillonna si vivement son amour-propre et sa curiosité, que, se parant à la hâte d'un superbe habit de velours, s'inondant d'eau sans-pareille et s'enveloppant jusqu'aux yeux d'une ample roquelaure, il courut au seuil défendu.

Introduit peu après avoir décliné son nom dans l'appartement de la princesse, le pauvre Cadogan perdit, en traversant ces somptueuses galeries, le peu de raison que lui avait laissé l'orgueil. L'éclat des tapisseries des Gobelins et de Flandre, la richesse des ameublements, la beauté des tableaux, le luxe des statues, tout lui redonna un éblouissement vertigineux. En suivant les grands laquais poudrés qui le précédaient respectueusement, le prenant au moins pour un duc, il ne se souvint plus de ses bonnes résolutions, et quand il entra dans l'appartement de la princesse, l'ingrat avait oublié la bonne et charmante Louison.

La princesse, femme de cinquante ans, dont le visage plâtré, recrépi de toutes parts et couvert de deux pieds de rouge, inspirait au chamberlan une admiration mêlée de fanatisme, était assise devant une table incrustée d'ivoire et d'or et chargée de papiers, lorsque les laquais, ouvrant la porte à deux battants, jetèrent sous les plafonds dorés le nom de M. de Cadogan. Eperdu, et croyant à une scène des *Mille et une Nuits*, celui-ci s'avance en tremblant, les yeux baissés et la main sur son cœur, et vient tomber aux pieds de la princesse qui, en voyant l'émotion du garçon perruquier, devina son erreur et se renversa dans son fauteuil en éclatant de rire.

Cadogan était confondu ; mais que devint-il quand la princesse ayant sonné, et riant toujours à gorge déployée, dit à une de ses femmes :

— Apportez la houppe à poudrer et un peigne à M. Cadogan.

Rougissant jusqu'au blanc des yeux, le téméraire enfant de la Garonne reçut ces armes parlantes de sa profession comme un arrêt de mort. Il était si déconcerté qu'il peignait la princesse avec la houppe et la poudrait avec le peigne. Mais, sans paraître s'apercevoir du trouble de ses idées, M$^{me}$ de Conti, qui avait repris son sérieux, lui dit du ton délibéré dont elle parlait à ses gens :

— Mon garçon, je t'ai fait venir pour t'employer dans une affaire délicate et qui exige de l'adresse, de l'activité et de l'esprit. Il y aura, dit-on, une émeute demain qui fera chasser ce Turgot que nous haïssons tous. Comme je veux être informée exactement de tout ce qui va se passer, sans être compromise, et que je ne peux, étant déjà soupçonnée d'y tremper sous main, envoyer un homme à moi dans la bagarre, il me faut quelqu'un d'adroit et de leste, et j'ai compté sur toi.

— Madame, balbutia Cadogan avec effort, il n'est rien que je ne fasse pour prouver mon zèle à Votre Altesse.

— Voilà une bourse pleine d'or et la clef de la petite porte de l'hôtel, afin qu'on ne puisse te voir entrer chez moi. Va ; suis pas à pas les mutins, engage tes amis à se mêler à eux ; n'épargne pas l'or pour les exciter, et reviens souvent m'instruire de l'état du tumulte.

Cadogan s'inclina, rouge de dépit et de honte, et suivit une des femmes de la princesse qui le fit sortir par la petite porte dont il avait la clef. Cette porte donnait sur une ruelle, heureusement pour lui complétement déserte à cette heure et fort obscure ; aussi, se croyant seul, le pauvre chamberlan s'assit sur une borne après avoir fait quelques pas, et, cachant sa tête dans ses mains, il se prit à pleurer avec amertume sur le rêve insensé de son imagination, qui, si riant et si vermeil peu de minutes auparavant, venait de s'évaporer au souffle du dédain de la princesse, comme une bulle de savon. Le bon sens et la vérité reprenant peu à peu leur empire, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ah ! le père Jonquille avait bien raison : mieux valait n'approcher jamais de cet hôtel maudit !

— Tu le reconnais, n'est-ce pas, mon garçon ? répondit aussitôt une voix bien connue.

— Eh quoi ! monsieur, vous étiez là ?

— Oui, Cadogan, et je devine tout : les sanglots sont indiscrets à ton âge ; et si tu pleures en sortant de cette maison, c'est que l'orgueil n'est pas content !

— Pardonnez-moi, monsieur Jonquille ; j'étais fou ; mais j'en ai été cruellement puni !

— Je m'en doute ; mais sois plus sage désormais et ne te désespère pas ; d'autres qui valaient mieux que toi ont essuyé en sortant de leur sphère la même mortification. M. Rousseau, de Genève, lui-même fut chassé ignominieusement d'une maison où il servait comme laquais, pour avoir osé regarder, en lui servant à boire, une dame de condition. L'opéra-comique dit vrai, vois-tu :

Il faut, il faut, quoiqu'il arrive,
Que chacun vive
Dans son état !

— Je m'en souviendrai toute ma vie, Monsieur Jonquille ; mais M$^{lle}$ Louison, que va-t-elle penser de moi ?

— Louison vous pardonne, dit une petite voix bien douce et bien émue ; elle oublie tout puisque vous êtes malheureux ; mais si vous la trompiez encore...

Cadogan ne laissa pas achever la jeune fille. S'emparant de sa main qu'il baigna de larmes, il lui jura par tous les saints de France et de Gascogne qu'il n'aurait plus rien de caché pour elle, et, en preuve, il lui fit connaître à l'instant la mission dont il était chargé. Avec le tact exquis de son sexe, quand la passion ne l'aveugle pas, Louison blâma fort sa faiblesse et lui conseilla vivement de renvoyer l'or de la princesse de Conti en imaginant une excuse pour ne se point mêler de cette affaire ; mais le digne syndic ne partagea point cet avis.

— Cadogan, dit-il en hochant la tête, s'est fourré, Dieu me pardonne ! dans un guêpier d'où je ne sais comment il sortira ; mais ce ne peut être, en tout cas, par le moyen de Louison. Il est dangereux, je le lui disais ce matin encore, très-dangereux pour les petits de se frotter aux grands. C'est le voyage du pot de terre et du pot de fer. Les uns se brisent au premier choc et les autres passent sur leurs débris comme si de rien n'était. Tu as fait un vrai pas de clerc en te chargeant de cette commission ; mais j'estime qu'il serait aussi périlleux pour le moins de t'en excuser maintenant que de la remplir. Si tu m'en crois, mon garçon, tu agiras avec prudence, regardant de loin le désordre, ne t'y mêlant sous aucun prétexte et distribuant par d'autres mains ces funestes louis d'or, qui te mèneraient à la Grève.

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, en ce conseil privé, dans toute la force du mot, l'opinion de maître Jonquille prévalut. Le maître perruquier ramena Louison rue du Coq, et, après des adieux fort tendres, car on eût dit que l'un et l'autre prévoyaient l'avenir, le chamberlan se mit en devoir d'obéir aux instructions de la princesse.

Ce ne fut pas difficile. Une main si fine avait ourdi le complot, que tout Paris fut sur pied dans la nuit du 2 au 3 mai. Les murs des Tuileries étaient couverts de placards excitant le peuple à la révolte, et presque à chaque coin de rue se trouvèrent affichés, avant le point du jour, de faux arrêts du conseil et du parlement sur le tarif des grains. Au jour, M. Lenoir, lieutenant de police, fit prévenir le maréchal de Biron, commandant général de la force militaire, que les mêmes *brigands* qui avaient pillé les marchés de Poissy, de Pontoise, de Saint-Germain et de Versailles même, s'étant donné rendez-vous à Paris, il convenait de prendre les mesures nécessaires pour réprimer leurs excès. Mais le maréchal, entêté comme tous les hommes médiocres, ne voulut point remettre la bénédiction des drapeaux qui devait avoir lieu le matin, et enleva pour ce temps-là très-précieux une grande partie des troupes nécessaires au maintien de l'ordre. Malgré cette faute, l'autorité n'était point complétement désarmée. Turgot avait fait mettre sur pied le guet, les gardes-françaises, les gardes-suisses, les mousquetaires et la plupart des autres corps de la maison du roi. Mais, sur de fausses indications, le ministre n'avait songé qu'à la sûreté des marchés. Or, les émeutiers, bien avertis, se gardèrent bien d'y paraître. Jamais Paris n'avait été témoin d'un tel spectacle. A neuf heures du matin, ceux qu'on appelait des brigands arrivèrent à la fois aux différentes portes de Paris; n'ayant pour armes qu'un bâton, ils coururent aux boutiques des boulangers et les pillèrent toutes à l'exception d'une seule, dont le maître, prévenu à temps, enleva adroitement sa marchandise, ferma sa maison, et mit à la porte : *Boutique à louer*.

Par esprit de douceur, du reste, le gouvernement avait fait donner ordre aux troupes de ne point tirer, et de se laisser plutôt insulter et maltraiter même par la populace. En conséquence, on vit des suppôts de police forcer eux-mêmes les boulangers à ouvrir leur boutique et à donner du pain aux mutins; les mousquetaires, de leur côté, causaient gaiement avec ceux-ci, et quelques-uns, plus compatissants, leur jetaient même de l'argent pour payer le pain qu'ils avaient enlevé. Mais, grâce aux soins de Cadogan et d'autres agents subalternes mis en campagne par lui ou la princesse, l'argent était ce qui manquait le moins aux émeutiers, et un conseiller des enquêtes (M. de Pommeuse) eut occasion de s'en convaincre devant le palais même.

Voyant une dame de la halle plus animée que les autres, il l'avait abordée et suppliée de rentrer chez elle, en lui offrant un écu de six livres. Mais cette furibonde, rejetant dédaigneusement son écu, lui répondit avec un sourire ironique :

— Va! va! mon mignon! nous n'avons pas besoin de ton argent, nous en avons plus que toi!

Et, en même temps, elle avait fait sonner sa poche, où le cliquetis de l'or se mêlait au bruit des écus. Cependant tout était en rumeur. A Versailles, on tenait conseil sur conseil; à Paris, le parlement, toutes les chambres assemblées, était en permanence. Pendant qu'on délibérait ici et là-bas, Lenoir prenait sur lui d'agir, et faisait afficher dans l'après-midi la proclamation suivante :

« Nous ordonnons, ce requérant le procureur du roi, « que les boulangers auront la faculté de vendre le pain « au prix courant. Faisons très-expresses inhibitions et « défenses à toutes personnes de les forcer à vendre à « moindre prix. Enjoignons aux officiers du guet et de « la garde de Paris de saisir et arrêter ceux qui contre- « viendront à la présente ordonnance, pour être punis « suivant la rigueur des lois. Requérons tous officiers « commandants de prêter main-forte à son exécution, et « voulons qu'elle soit imprimée, publiée et affichée dans « cette ville, faubourgs et banlieue, afin que personne « n'en ignore. »

Maître Jonquille et Cadogan se retrouvèrent devant cette affiche, humide encore, au coin de la rue Froidmanteau. Le syndic lut attentivement la prose de M. Lenoir, puis, remettant ses lunettes dans leur étui de carton vert :

— Cadogan, dit-il, mon ami, il n'y a plus à présent de princesse qui tienne. L'autorité montre les dents; sauvons-nous, car elle va mordre!

— C'était bien aussi mon avis, répondit le jeune homme; d'autant que, si je ne me trompe, on a peut-être trop pris garde à mes allées et venues!

— Diable! diable! mauvaise affaire, mon garçon! Mais tu as pu te tromper, après tout.

— Tenez, dit Cadogan à demi-voix, voyez-vous ce quidam qui nous observe?

— Oui, oui! fort bien ! et je le reconnais : c'est celui qui se cache avec tant de soin dans le cornet à poudrer et qui le garde une heure!... Esquivons-nous vite, mon garçon; il n'y a pas une minute à perdre!

Le chamberlan et son syndic gagnèrent donc au pied, et se précipitèrent vers la boutique de la rue du Coq comme deux cerfs poursuivis par les chiens. Là, pendant quelques jours, Louison vécut dans les alarmes; car, pour remédier au désordre arrivé dans Paris et prévenir de semblables insurrections, Turgot, plus puissant que jamais, publiait des proclamations où l'on défendait, sous peine de la vie, de s'attrouper, d'entrer de force dans la maison d'un boulanger ni dans aucun dépôt de grains, et d'exiger que le pain ou la farine fussent donnés au-dessous du cours. En même temps, on occupait militairement Paris et l'Ile-de-France. Des ordres étaient expédiés à différents régiments d'infanterie, de cavalerie et aux carabiniers, pour qu'ils eussent à se rapprocher et à se cantonner à des distances convenues. On dressa un plan de campement. Les dispositions pour Paris furent que les mousquetaires noirs s'étendraient sur les rives de la Marne; les mousquetaires gris sur celles de la basse Seine; les gendarmes, les chevau-légers sur les bords de la haute Seine. Les gardes-françaises, les gardes-suisses et les invalides devaient continuer à garder les faubourgs et les boutiques des boulangers.

Ces dispositions, qui n'étaient que le prélude d'exécutions plus exemplaires, devaient donc rassurer le gouvernement sur le marché prochain du samedi 6 mai, d'autant que Paris était comme une place de guerre, inondée de troupes. M. le maréchal duc de Biron commandait à une armée en règle d'environ vingt-cinq mille hommes, appelée l'armée de la haute et basse Seine. Il avait sous lui plusieurs officiers généraux. Il ne cessait de parcourir les postes, escorté d'officiers de chaque corps, qui lui servaient d'aides de camp. Il rendait compte tous les jours à Turgot, de qui il prenait l'ordre, Louis XVI l'ayant nommé ministre de la guerre et du département de Paris, ce qui fit dire qu'il était *généralissime*.

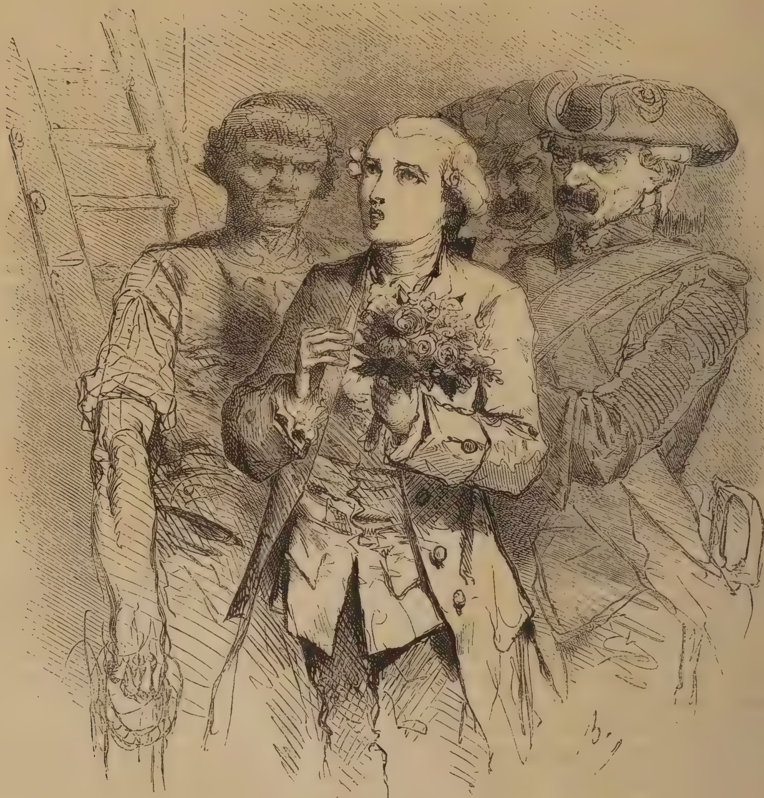
Ce ministre, dont la coterie philosophique du dix-huitième siècle a fait un dieu, et que se disputent avec un égal empressement les économistes et les philanthropes, prouva que, dans le cœur étroit et sec d'un homme politique, l'esprit de secte étouffe au besoin tous les sentiments de justice et même d'humanité. Le péril était passé; afin de frapper le peuple de terreur dans l'intérêt du système rêvé par les économistes sur la vente et la circulation des

grains, il ordonna tout à coup de rechercher ceux qui avaient trempé, de près ou de loin, dans l'échauffourée du 3 mai. En suite de cet ordre, le pauvre chamberlan, qui devait se marier le lendemain, fut enlevé pendant la nuit et jeté, avec deux cents curieux signalés par les limiers de police, dans les prisons du Châtelet.

Pendant cinq jours, toute la communauté des barbiers-perruquiers de Paris, prenant avec feu fait et cause pour le gendre futur de son syndic, s'agita et sollicita ; pendant cinq jours Jonquille courut frapper à toutes les portes, même à celles de l'hôtel Conti. Louison baigna pour ainsi dire de pleurs les pieds de tous les juges, et porta son désespoir jusqu'aux genoux des ministres : tout fut inutile. L'inflexible Turgot voulait un exemple sanglant pour arrêter, disait-il, dans son principe, par l'effroi du châtiment, une contagion qui menaçait de devenir générale. Comme les magistrats du Châtelet répugnaient à prononcer la peine de mort dans un cas si peu grave, il leur en fit donner l'ordre formel. Le duc de La Vrillière écrivit, de la part du roi, à Papillon, chef de la commission prévôtale. Il lui fit de vifs reproches au nom de Sa Majesté, et le menaça de la perte de sa confiance s'il n'y répondait pas mieux.

Ce juge ne put résister à des ordres si pressants. Assisté de onze de messieurs du Châtelet, il rendit, en la chambre criminelle, un jugement prévôtal qui condamnait un gazetier et l'infortuné Cadogan à être pendus en la place de Grève.

Le même jour, 11 du mois, on éleva deux potences de dix-huit pieds de haut. Le maréchal de Biron mit sur



Le dernier bouquet et la dernière chanson de Cadogan.

pied toutes ses troupes, et l'exécution fut faite avec un appareil formidable, comme s'il eût été question de quelque grand coupable. Cadogan y montra l'âme d'un héros. Refoulant au fond de son cœur déchiré le souvenir de celle qu'il laissait sur la terre, pour finir dignement et braver cette mort inique, il parut paré de ses plus beaux habits, poudré avec soin des propres mains de Jonquille, qui n'avait voulu céder à personne ce soin suprême, et un bouquet de roses à la main, qu'il respirait en fredonnant cette chanson, à l'adresse de l'important et puéril général des armées de la haute et basse Seine :

Biron, tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des halles ;
De rue en rue, au petit trot,
Tu chasses la famine ;
Général digne de Turgot,
Tu n'es qu'un Jean Farine !

Il allait entamer l'autre couplet, mais ses regards étant tombés par hasard sur une femme habillée de noir qui pleurait au pied du gibet, la voix lui manqua ; il ne put qu'agiter la main pour dire un éternel adieu à Louison, que son père releva mourante quand le pauvre chamberlan eut cessé de vivre, et dont le cloître des Carmélites cacha le lendemain le désespoir.

MARY-LAFON.

*(Prochainement la suite de la Galerie.)*

# REVUE DE L'ANNÉE 1856.

(SUITE.)




*Etude de femme,* d'après Paul Delaroche. Dessin de M. P. Chenay, gravure de M. Gérard.

## MORTS DE 1856 (1). — PAUL DELAROCHE.

Delaroche et Bonaparte. Les rapins du feuilleton. Tableaux de Paul Delaroche. Histoire. Religion. Portraits. Conscience de détails. Le *Cromwell*. Désintéressement. Deux anecdotes. Mme Delaroche. Mort du maître.

Il y a environ quatorze ans, nous venions de publier notre étude bretonne sur *Michel Colomb, le tailleur d'images*, et nous l'avions dédiée à M. Paul Delaroche, qui travaillait alors à son fameux *hémicycle des Beaux-Arts*. Nous vîmes entrer un matin, dans notre cabinet, un homme à la figure aristocratique, aux traits délicats et sévères, au front large et plein de réflexion, aux manières réservées, mais charmantes. Cet homme déploya et nous offrit une superbe gravure, avant la lettre, représentant le premier consul Bonaparte. Un gracieux hommage était inscrit au bas et signé PAUL DELAROCHE.

C'était, en effet, le grand artiste qui nous honorait de sa visite, et nous remerciait par un de ses chefs-d'œuvre.

En considérant la gravure et le peintre, nous remarquâmes une analogie qui a dû frapper tout le monde, entre les traits du vainqueur de l'Italie et ceux de l'auteur de *Jane Grey*, analogie dont ce dernier était justement fier et qu'il complétait par l'arrangement de ses cheveux.

Figurez-vous, à cheval, le Paul Delaroche que M. Buttura, son digne élève, a si bien peint, que M. Goupil a fait graver avec un soin religieux (2), que M. P. Chenay, notre excellent dessinateur, et M. Gérard, ont interprété si heureusement (3), et vous verrez le *Bonaparte passant le mont Saint-Bernard*, un des derniers et meilleurs ouvrages de Paul Delaroche.

Nous parlâmes au grand artiste de cette ressemblance, et il en accepta le compliment avec un amer sourire.

— Le temps est passé des Napoléon de l'art, nous dit-il.

Et il se plaignit des critiques violentes qui l'avaient exilé de nos expositions.

Depuis près de quinze ans, en effet, Paul Delaroche n'envoyait plus ses tableaux aux Salons. Il refusa même obstinément, en 1855, d'accepter le grand concours de l'Exposition nniverselle, dans lequel il eût si glorieusement vaincu pour la France.

On peut assurer que l'injustice systématique des rapins du feuilleton, qui alla jusqu'à dénier toute espèce de talent à l'auteur du *Cromwell*, abrégea ses jours, en comblant les douleurs de son veuvage, comme elle avait abrégé la vieillesse de Gérard et de Gros, dont elle causa le suicide.

Les mêmes rapins déclarent aujourd'hui, sur la tombe de Paul Delaroche, qu'il était un des premiers peintres du siècle. Il est bien temps, en vérité !

(1) Voyez la première partie, au numéro précédent.

(2) M. Goupil était non-seulement l'éditeur habile, mais l'ami dévoué de Paul Delaroche. C'est chez lui qu'on trouve les tableaux de l'illustre maître, reproduits par le burin de M. Henriquel Dupont et de nos premiers graveurs, avec une perfection d'autant plus inestimable que la plupart de ces tableaux, vendus à l'étranger, seraient perdus pour la France sans ces admirables reproductions.

(3) Est-il besoin de signaler à nos lecteurs les dessins de M. P. Chenay ? N'y reconnaîtront-ils pas d'eux-mêmes l'intelligent et habile crayon habitué à reproduire les chefs-d'œuvre des maîtres ? C'est la première fois que M. P. Chenay consacre son beau talent aux publications illustrées, et ce ne sera pas la dernière fois qu'il brillera dans le *Musée des Familles*. Déjà dans l'article précédent de M. Mary Lafon, on aura reconnu un autre crayon, éminent aussi par l'esprit et la finesse, le crayon de M. Bertall, le digne interprète de Balzac. Succès oblige.

Paul Delaroche était né à Paris, le 17 juillet 1797. Son père, directeur d'une succursale du mont-de-piété, avait deux fils, tous deux entraînés vers l'étude de la peinture. M. F. Halévy a révélé une lutte touchante entre les deux frères, au sujet de leur vocation. Dans une prévision pleine de tendresse, pour qu'aucun nuage ne pût s'élever entre eux, pour que nulle inquiétude ne vînt troubler leur mutuelle affection, ils avaient choisi des routes différentes, et Paul Delaroche s'était d'abord voué à l'étude du paysage, sous la direction de Watelet. Mais lorsque son frère aîné, guidé par un pieux dévouement, eut renoncé à la peinture pour seconder son père dans des fonctions administratives, Paul Delaroche s'abandonna sans contrainte à sa vocation et marcha où l'appelait son génie. Gros l'admit dans son atelier, et sut bientôt apprécier tout ce que promettaient à l'avenir les essais de son nouveau disciple, tout ce que cette jeune âme renfermait de pur, de noble, d'élevé.

Paul Delaroche avait vingt-cinq ans lorsqu'il se révéla, en exposant au Salon de 1822 son tableau de *Josabeth sauvant Joas*, et les maîtres et la foule accueillirent avec faveur cette jeune peinture pleine de promesses. Géricault, que la mort devait frapper aussi avant l'âge, en rechercha l'auteur, l'encouragea et le soutint de son amitié et de sa haute approbation.

Bientôt le *Saint Sébastien*, la *Jeanne d'Arc*, le *Philippo Lippi*, la *Prise du Trocadero*, la *Mort de Duranti*, établirent la renommée de Paul Delaroche.

Une fois maître de son talent et de l'opinion, il se consacra presque exclusivement à la représentation de sujets historiques, dont il faisait parfois de vastes compositions, mais qu'il réduisait le plus souvent aux dimensions du tableau de genre, comme le fait observer avec justesse un de ses biographes. Il nous montra successivement le jeune *Caumont la Force* sauvé du massacre de la Saint-Barthélemy; la *barque de Richelieu* remorquant celle de Cinq-Mars; *Henri III* frémissant en présence du cadavre du Balafré; *Mazarin* jouant avec ses nièces à son lit de mort; les *Enfants d'Edouard* dans la Tour de Londres; *Jane Grey* devant la hache et le billot fatal; *Elisabeth*, sa meurtrière, à l'agonie; *Charles Ier* insulté par les soldats du Parlement; *Cromwell* méditant devant la bière de son roi décapité; *Lord Straffort* béni par un évêque en se rendant au supplice; *Bonaparte* préludant à ses conquêtes par le passage du mont Saint-Bernard, et méditant à Fontainebleau sur ses désastres, etc., etc.

Paul Delaroche consacra ses dernières années à des sujets tirés de la Révolution française : l'*Interrogatoire de Marie-Antoinette*, les *Girondins à la Conciergerie*. Il n'adopta pas, pour ce tableau, la fable du banquet, imaginée par Honoré Riouffe et propagée par Charles Nodier : « Les proscrits ne soupent pas, ils causent ou méditent. Au centre, Brissot, entouré d'Arnaud Gensonné, de Carra, de Duperret, écoute la parole de Vergniaud. Jacques Lacaze, le négociant bordelais, écrit à sa famille avec la précipitation d'un homme dont les instants sont comptés. Ducos et Fonfrède se jettent dans les bras l'un de l'autre ; Duchâtel seul semble regretter la vie. Un officier municipal, entouré de gardes nationaux, vient annoncer aux condamnés que l'heure du supplice est venue, et par la porte entr'ouverte, surmontée d'un buste de Marat, on aperçoit des valets de prison qui emportent le cadavre de Dufriche-Valazé ». La composition est dramatique et d'un effet saisissant.

Les *Girondins* ont trouvé acquéreur au prix de 35,000 fr. L'artiste voulait leur donner un pendant, *Madame Elisa-*

*beth à la Conciergerie*, dont malheureusement l'esquisse reste à peine ébauchée.

Les toiles religieuses avaient également réussi à Paul Delaroche. Sa *Sainte Cécile* est médiocre ; mais sa *Sainte Amélie*, sa *Vierge au désert*, ses *Pêcheurs du Tibre* sont des œuvres magistrales.

Il avait conçu, dit M. de la Bédolière, qui nous semble parfaitement renseigné, le plan d'une série de scènes de la Passion, que l'Ecriture ne raconte pas, mais qu'elle permet de supposer. La première, la seule terminée, se passe dans une cabane, sur le chemin du Calvaire. A l'aspect des lances et de l'inscription J. N. R. I., qui dépassent l'appui de la fenêtre, la Vierge et Madeleine tombent à genoux ; saint Jean veut s'élancer, mais le prudent saint Pierre le retient. Ce petit tableau, très-fini, produit une émotion profonde.

Les portraits de Napoléon, de Pierre I^er^, de M^me^ Sontag, de MM. Thiers, de Pastoret, de Pourtalès, Guizot, ce dernier surtout, sont encore à citer parmi les chefs-d'œuvre du maître.

L'*Etude de femme* que reproduit notre gravure, par un privilége insigne accordé au *Musée des Familles*, est aussi un portrait admirable, celui d'un ange de beauté, de noblesse, d'esprit et de charité, que tout le monde a béni trente ans à Paris, en Bretagne, à Marly-le-Roi, et dont la mort, aussi affreuse que prématurée, a été un deuil public inconsolable. La même tête, une des plus belles de ce siècle et de ce pays, avait été placée par l'illustre artiste dans sa *Bataille d'Hastings* et dans son *Hémicycle des Beaux-Arts*.

Cette dernière œuvre, large personnification des époques et des maîtres de la peinture, que chacun a vue ou verra au palais de la rue Bonaparte, est le plus sérieux et le plus impérissable titre de Paul Delaroche aux hommages de la postérité.

L'auteur de *Jane Grey* était d'une conscience de détails et de recherches exemplaire. On le remarque surtout dans son *Cromwell* et dans son *duc de Guise* (acheté 52,000 fr. à la vente de la collection d'Orléans).

Pour le *Cromwell*, le peintre modela une statuette du Protecteur, qui fut habillée avec soin : le chapeau, la plume flottante, la collerette, le pourpoint, les grosses bottes, rien n'y manquait, dit le critique déjà cité ; il fit exécuter une bière pour y déposer Charles I^er^, qu'il avait également modelé, et dont la tête, multipliée par le moulage, a été pendant quelque temps dans le commerce. Les deux personnages furent placés dans une boîte de quelques décimètres carrés, ouverte par devant, et que l'artiste éclaira à sa guise. Ce fut l'esquisse en relief et en nature de son remarquable tableau.

M. P. d'Ivoy raconte deux nobles traits du désintéressement de Paul Delaroche.

M. X..., son ami, qui fut depuis gérant d'un recueil périodique, avait demandé à l'artiste un tableau dont le prix fut fixé 3,000 fr. Paul Delaroche n'avait pas alors la réputation que lui donna sa *Jane Grey*. Il peignit pour M. X... le *Richelieu*.

Le *Richelieu* terminé, M. le comte de Pourtalès, l'heureux propriétaire de la belle galerie et du somptueux hôtel de la rue Tronchet, vient faire une visite à M. Delaroche. Il voit le tableau et s'écrie :

— Ce tableau est à moi ; je vous en donne six mille francs.

— Impossible, dit l'artiste.

— Pourquoi ?

— Le tableau est vendu.

— En voulez-vous huit mille francs ?

— Je ne puis le vendre, il ne m'appartient plus.

— A qui l'avez-vous vendu ?

— A X...

M. de Pourtalès quitte l'artiste ; sur l'heure, il court chez M. X... et lui offre huit mille francs du tableau. M. X... accepte, puis va chez Delaroche.

— Votre tableau ne m'appartient plus, lui dit-il. Je l'ai cédé à M. le comte de Pourtalès pour huit mille francs. Etes-vous fou de refuser des offres pareilles ! Voilà vos huit mille francs.

Bon gré mal gré il fallut que Delaroche acceptât. Pour dédommager son ami, il se remit à l'œuvre et peignit pour lui le *Mazarin*, toujours au prix de trois mille francs.

Mais M. le comte de Pourtalès avait eu vent de ce nouveau tableau. Le Mazarin faisait pendant au Richelieu. Il n'en parla même pas à Delaroche. Il alla chez M. X...

— Le *Mazarin* m'appartient comme le *Richelieu*, lui dit-il ; seulement comme les deux tableaux se font pendant, et que leur valeur en est accrue, je vous donnerai douze mille francs du Mazarin.

Cette fois encore Paul Delaroche voulut résister ; mais il fut forcé de céder. Il reçut ainsi vingt mille francs pour ces deux tableaux dont il ne voulait que six mille francs.

Paul Delaroche avait épousé la fille unique d'Horace Vernet. C'était une femme accomplie. Une exquise beauté s'alliait en elle aux qualités les plus aimables, à l'élévation des sentiments, à la supériorité de l'esprit. La *Sainte Cécile* de Delaroche est le portrait de sa femme, ainsi que la figure de *peinture gothique* à l'*Hémicycle des Beaux-Arts*.

Une mort prématurée vint lui enlever, à la fleur de l'âge, cette moitié de lui-même si aimée et si digne de l'être. Paul Delaroche ne s'est jamais consolé de cette perte cruelle. La vie de l'homme fut brisée dès lors, — et la critique ne fit qu'achever l'artiste.

Atteint en même temps d'une hépatite et d'une hypertrophie du cœur, après quelques hivers passés en Italie, et quelques étés aux eaux d'Ems, il languissait depuis quinze jours, à la fin d'octobre dernier. Cependant, les médecins avaient constaté une amélioration dans son état. La matinée du 4 novembre leur avait rendu l'espérance : Paul Delaroche s'était tranquillement entretenu avec M. Horace Vernet, son beau-père, avec M. Goupil, son éditeur, lorsque par suite de la rupture d'un vaisseau, vers quatre heures du soir, il succomba sans plaintes et sans souffrances.

Paul Delaroche vivra éternellement comme un de nos meilleurs peintres d'histoire, comme celui qui a le mieux concilié l'exactitude et le fini des détails avec l'intelligence et la composition de l'ensemble. S'il eût joint à ces précieuses qualités l'ampleur philosophique et le style monumental, il ne serait pas seulement le Casimir Delavigne mais aussi le Corneille de la peinture française.

## AUGUSTIN THIERRY.

Le *Musée* a donné la notice et le portrait d'Augustin Thierry (1) ; mais ses dernières années, postérieures à notre publication, et ses derniers moments surtout, ont été marqués par une révolution religieuse d'un si grand et d'un si noble exemple qu'il est de notre devoir de l'enregistrer ici en quelques mots. C'est le savant et illustre abbé Gratry, de l'Oratoire, qui est notre témoin et notre garant.

— Je suis un rationaliste fatigué, m'avait dit l'auteur des *Lettres sur l'histoire de France* ; je veux entrer dans le

(1) Voyez tome XXI, p. 253, et tome XXII, p. 287.

sein de l'Eglise, à l'autorité de laquelle je me soumets. Je veux corriger tout ce que j'ai pu, quoique de bien bonne foi, écrire contre la vérité, dans tous les sens. Je demande à Dieu tous les jours, toutes les nuits, de me donner le temps d'achever ce travail, car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. Oui, je me soutiens et m'encourage parfois, dans ma fatigue et mes insomnies, par cette pensée : *Je suis un ouvrier de Dieu.* Ne répétez pourtant pas ce mot, ajouta-t-il dans sa délicate modestie, ce serait prétentieux. Je ne dis cela qu'à vous. Peu de jours après, en présence de M. le curé de Saint-Sulpice et de deux autres personnes, M. Augustin Thierry, me prenant la main, nous dit d'un ton à la fois ému et souriant : — Monsieur le curé, je vous prends à témoin qu'aujourd'hui j'institue et installe monsieur l'abbé comme mon directeur de conscience. C'est lui maintenant qui répondra de moi.

Profondément touché de cette parole, M. Gratry eut avec M. Augustin Thierry de fréquents entretiens qui lui révélèrent la beauté de cette âme. Dans les derniers temps surtout, il voyait croître son zèle pour la vérité, son entière soumission à l'Eglise et son désir continuel et empressé de terminer la correction de ses ouvrages. Malheureusement il finit par y apporter une sorte de précipitation violente qui paraît avoir été en grande partie cause de sa mort.

Le père Gratry donne ensuite le résumé du dernier entretien qu'il eut avec M. Augustin Thierry. C'était huit jours avant sa mort. Il n'y avait chez lui que M^me^ la princesse Belgiojoso et l'abbé. Le célèbre historien parla presque seul pendant environ une demi-heure avec une fermeté, une précision et une animation extraordinaires.

Ce résumé, trop long pour tenir ici, est une profession de foi catholique, éloquente et précise, et une rétractation solennelle de toutes les erreurs d'Augustin Thierry.

Trois jours après, continue M. Gratry, j'amenai au cher malade le P. Pététot, qui a tant d'expérience du lit de mort. Le P. Pététot resta seul avec M. Thierry, et, pendant que nous étions en prières dans la chambre voisine, il lui suggéra les actes de foi, de contrition, d'espérance et d'amour de Dieu, puis lui donna l'absolution. Ensuite, M. le curé de Saint-Sulpice vint lui administrer l'extrême-onction. Très-agité avant la venue du curé, le malade parut très-calme pendant toute la cérémonie. Il n'est mort que le surlendemain, 22 mai. Cet exemple sera historique. Il sera salutaire. Il relèvera plus d'un espoir. Il guérira plus d'un aveuglement.

## ALEXANDRE MAZAS.

Autre deuil de l'histoire en 1856.

L'année dernière, à pareille époque, on eût pu voir un homme à cheveux gris, mais encore alerte et vigoureux, portant à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur, côtoyer, en tâtonnant avec son bâton (car il était presque aveugle), le trottoir de la rue de Bellechasse, dans le faubourg Saint-Germain. Peu d'instants après cet homme était renversé par une voiture, foulé sous les pieds des chevaux, et rapporté mourant dans un hôtel de la rue Bonaparte, où il expirait quelques jours plus tard, au milieu de regrets unanimes, entre une veuve héroïque et un soldat de la France.

Cet homme était notre collaborateur, Alexandre Mazas, l'historien des *Grands capitaines du moyen âge*, de la *Révolution de* 1830, des *Grands hommes de l'Orient,* de l'*Institution de la Légion d'honneur*, etc., etc., ouvrages marqués au coin de l'impartialité, de l'intérêt général, et de l'honnêteté surtout.

Neveu du colonel qui avait illustré ce nom, Mazas respira tout jeune l'odeur de la poudre. Il entra au service en 1808; il combattit avec distinction en Espagne, prit part aux dernières luttes de l'empire et à toutes celles de la campagne de France. Lieutenant à la bataille de Reims, décoré peu de temps après, puis dégagé de ses serments par l'abdication de Fontainebleau, Mazas suivit bientôt les penchants de son cœur en se dévouant tout entier à la cause des Bourbons. Il la servit bravement de son épée aux Cent-Jours et, mis à la retraite, pour toute récompense, après l'expédition du Trocadéro (1), il entra dans la carrière des lettres avec le grade de capitaine d'état-major. Son début fut un *Carnet chronologique* qui devint tout d'abord populaire; ses *Capitaines du moyen âge* réussirent mieux encore, grâce à la vérité, à l'animation du récit et à la science militaire si rare chez les historiens. Il fut alors nommé bibliothécaire à l'Arsenal et secrétaire du baron de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux. 1830 renversa encore une fois la position de M. Mazas. Il suivit le roi Charles X à Cherbourg, et perdit d'un seul coup, en refusant le serment à Louis-Philippe, ses deux places et sa pension de retraite. Il arracha dès lors, pour ainsi dire, à un travail obstiné, ses moyens d'existence. Il perdit la vue, subit une opération malheureuse, et mourut enfin, comme nous l'avons raconté, en dictant à sa femme une *Histoire de la Croix de Saint-Louis*, que vient d'achever avec succès M. Théodore Anne.

Tous ceux qui apprécient et regrettent le véritable esprit français se rappellent avec attendrissement ce vétéran du dévouement et du travail, se guidant avec peine à travers les salons de Paris, qu'il animait de ses intarissables anecdotes et de sa charmante et inaltérable gaieté.

## THÉODORE CHASSERIAU.

Théodore Chasseriau est mort à trente-sept ans, tout d'un coup, sans prévenir, sans avoir jamais dit : *je souffre*, suivant la saisissante expression de son fidèle ami T. Gautier. On pouvait ne pas aimer son talent, mais il fallait invinciblement le reconnaître. Digne élève de M. Ingres, il avait coloré son dessin et était devenu un maître lui-même. Homme du meilleur monde, peintre convaincu, artiste laborieux, il sacrifiait souvent ses intérêts à ses opinions. Pour le juger d'un seul coup, il n'est besoin que d'entreprendre un pèlerinage à la chapelle de Sainte-Marie-l'Egyptienne, à Saint-Merry, aux fonts baptismaux de Saint-Roch, à l'hémicycle de Saint-Philippe-du-Roule, en finissant par une visite à l'escalier de la Cour des comptes. Quant à ses tableaux dispersés, on n'a pas oublié la *Suzanne au bain*, la *Vénus anadyomène*, l'*Andromède*, le *Christ au jardin*, *Cléopâtre*, *Sapho* , les *Femmes de Constantine*, la *Défense des Gaules*, etc.

Ami intime d'Abd-el-Kader et de Bou-Maza, adorateur des lumières pures de l'Orient, son corps dut tressaillir au bord de sa fosse, quand un Arabe en burnous noir vint lui jeter de l'eau bénite et l'éclairer comme d'un rayon de cette Afrique tant aimée !

## CÉSAR DUCORNET, *né sans bras.*

Ce pauvre et honnête artiste, en qui l'art ou plutôt le métier suppléait miraculeusement à la nature, et qui peignait avec le moignon de son pied informe, est mort aussi

(1) Voyez dans le *Musée des Familles*, t. XXI, p. 202, un des plus piquants souvenirs de cette expédition : *Le général Quoin-Quoin et le général La Sauce.*

dans l'obscurité en 1856. (Voyez son portrait et sa biographie dans le *Musée des Familles*, t. VIII, pages 190-192.)

### R. SCHUMANN ET P.-J. LAINDPAINTNER.

L'Allemagne a perdu en 1856 deux de ses plus illustres et de ses plus savants compositeurs : 1° Robert Schumann, fils d'un libraire de Zwickau, en Saxe, époux de la grande pianiste Clara Wieck, digne rivale et amie de notre Chopin, auteur de plus de quarante œuvres toutes remarquables, et mort comme Donizetti dans l'état d'aliénation mentale ; 2° Pierre-Joseph Laindpaintner, de Coblentz, maître de chapelle à Wurtemberg et à Stuttgard ; auteur de vingt-sept opéras et ballets, inconnus en France, à la honte musicale de notre pays, car ce sont presque autant de chefs-d'œuvre d'harmonie et de sentiment.

### LE COMTE DE SALVANDY.

Celui-là vient de mourir plein de vie, comme il avait vécu plein d'honneur, et la postérité sera plus juste envers lui que ses contemporains. Il avait le malheur de se nommer Narcisse-Achille, et de justifier ces deux noms par quelques travers extérieurs ; mais, au fond, M. de Salvandy a été un brave officier, décoré par l'Empereur en 1815, un écrivain distingué par son roman d'*Alonzo* et son *Histoire de Sobieski*, un député éloquent et intègre, un ambassadeur plein de grâce et de dignité, un académicien tout à fait digne du fauteuil, un ministre utile et dévoué à son pays, à ses gloires, et surtout aux hommes de talent.

Lors de la flétrissure des pèlerins de Belgrave-Square, M. de Salvandy eut seul le noble courage de donner sa démission d'ambassadeur à Turin ; et il n'avait pas d'autre fortune que sa plume et cette ambassade ! Ce trait lui fera un éternel honneur.

On citerait par milliers les actes gracieux de M. de Salvandy pour la littérature et les écrivains. En voici un qu'il serait ingrat de ne pas consigner dans ce recueil.

En 1847, on allait donner la croix de la Légion d'honneur à quelques hommes de lettres. MM. de Chateaubriand, Ballanche et Ampère prononcent à l'Académie française un nom qui n'était pas sur la liste. Aussitôt M. de Salvandy, alors chargé de l'instruction publique, porte ce nom au Conseil des ministres, et directement, sans rapport ni travail des bureaux, il fait agréer à ses collègues et signer au roi la décoration de l'auteur de *la Bretagne ancienne et moderne*, du rédacteur en chef du *Musée des Familles*. Celui-ci, informé par une lettre charmante, va remercier le soir, à sa réception officielle, le ministre qu'il n'avait jamais vu ; et M. de Salvandy, en lui disant : « Voilà vos titres, monsieur ! » lui montre son *Histoire de Bretagne* et le *Musée des Familles* exposés à tous les yeux sur la table du grand salon.

Honorés ainsi publiquement en notre humble personne, nos lecteurs s'expliqueront, en s'y associant, le tribut de justice et de reconnaissance que nous devions dans ce journal à la mémoire de M. de Salvandy.

On se rappelle le mot fameux par lequel M. de Salvandy avait prédit la révolution de Juillet, à une fête donnée peu de jours avant au Palais-Royal, en l'honneur du roi de Naples : « C'est bien une fête napolitaine, avait-il dit, car nous dansons sur un volcan ! »

M. de Salvandy est mort à Evreux, après de cruelles souffrances, supportées avec une admirable fermeté d'âme et une résignation toute chrétienne. Né à Condom en 1795, il n'était âgé que de soixante et un ans, et, sans le déplorable accident qui a abrégé ses jours, une loupe dégénérée en tumeur, une longue vie lui était encore promise, ainsi que d'honorables travaux.

Quelques critiques l'appelaient « l'ombre de Chateaubriand au clair de lune. » Le mot était aussi injuste que malin. Chateaubriand lui-même reconnaissait en M. de Salvandy un de ses plus dignes émules.

### LES DEUILS DU MONDE EN 1856.

Les deuils du monde en 1856 ont été pour ainsi dire étouffés par le cri de douleur, dont nous nous sommes faits ici l'écho, devant la tombe ou plutôt devant le bûcher de Mme la comtesse de Fitz-James (1). Ce malheur, qui a retenti avec tant d'éclat dans tous les journaux, en arrachant des larmes aux plus indifférents, a donné la mesure de la sympathie qu'inspire toujours en France aux natures honorables et bien nées la réunion de toutes les distinctions et de toutes les vertus, de tous les dons de la beauté, de l'esprit et du cœur.

### L'ABBÉ AUPIAIS.

Nous sera-t-il permis, aux mêmes titres, d'inscrire encore ici, avec nos larmes filiales, le nom d'un homme de bien accompli, d'un parfait ministre du Seigneur, d'un tendre ami et presqu'un père, du père adoré de toute une paroisse de Bretagne, de l'abbé François Aupiais, curé de Paimbœuf, notre premier maître en cet art de penser et d'écrire et d'enseigner le beau et le bon à nos lecteurs? Figure grave, attentive et douce qui nous guidera et nous sourira jusqu'à notre tombe, à travers les meilleurs souvenirs de notre berceau, et qui vient d'aller prier jusqu'au ciel, pour son ancien et cher élève, le Dieu dont il représentait sur la terre la justice, la miséricorde et la charité ! Que tous ceux qui aiment un peu nos modestes ouvrages bénissent avec nous ce nom obscur et cette mémoire vénérée. C'est à l'abbé Aupiais qu'ils doivent, — comme l'eau du ruisseau à sa source, — les pages de notre plume qui ont pu mériter leur indulgence et leur sympathie.

### POEMES ET SONNETS DE W. SHAKSPEARE.

Une des utiles, consciencieuses et belles publications littéraires de 1856. C'est la révélation de l'aspect le plus inconnu du grand poëte anglais. Dans ces poésies intimes, traduites par M. Lafond avec talent et avec bonheur, on apprend toute la vie de Shakspeare en dehors du théâtre ; on voit qu'il rougissait du métier de comédien,

(1) Parmi les nobles et touchantes communications que nous avons reçues au sujet de notre article : *Les Reines s'en vont...* voici des vers charmants qu'une femme inconnue nous a adressés et dont elle nous pardonnera de citer quelques-uns :

Oui, le monde oubliera ses succès et sa gloire,
Ses jours si bien remplis, et ce destin affreux ;
Mais le bien qu'elle a fait sauvera sa mémoire
De l'oubli des heureux.
Oubliez ! Oubliez ! Vous que la vie emporte,
Poursuivant de vos vœux tous les biens superflus,
Elle les possédait, et pourtant elle est morte,
Et vous ne serez plus !
Hélas ! diront toujours les pauvres en détresse,
Quand l'hiver glacera leur foyer sans chaleur,
— Ce fut à pareil jour que la *bonne comtesse*
Nous garda du malheur !
Quant à moi, si le soir il advient que je passe
Près de ce toit désert que peuplait sa bonté,
Il me semble encor voir dans l'ombre qui s'efface
Rayonner sa beauté.

qu'il était fidèle à ses amitiés, inconstant dans ses passions, souvent découragé et rêvant au suicide. La préface contient des détails nouveaux et curieux sur l'auteur d'*Otello*, et les *Sonnets* sont suivis des deux poëmes : *Vénus et Adonis* et *Lucrèce*, qui montrent la souplesse de ce génie prodigieux. Ce livre mérite de se joindre dans les bibliothèques à toutes les éditions de Shakspeare.

### ALBUM DE NADAUD, POUR 1857 (1).

Il ne s'agit plus ici de chansons ! Un poëte, et un poëte de premier ordre, un poëte essentiellement français, révélé déjà par les albums précédents, se produit tout entier dans celui de 1857. Les vers de Nadaud passeront des salons aux bibliothèques, du jour de l'an à la postérité. Jugez-en par ces couplets du *vieux Télégraphe* :

Que fais-tu, mon vieux télégraphe,
Au sommet de ton vieux clocher,
Sérieux comme une épitaphe,
Immobile comme un rocher?

. . . . . . . . . . . . . .

Tu fus l'énigme de notre âge;
Nous voulions, enfants curieux,
Deviner ce muet langage
Qui semblait te parler des dieux,
Lorsque tes bras cabalistiques
Lançaient à l'horizon blafard
Les mensonges diplomatiques...
Interrompus par le brouillard.

Maintenant, en une seconde,
Le Nord cause avec le Midi;
La foudre traverse le monde
Sur un brin de fer arrondi.
L'esprit humain n'a point de halte,
Et tu restes debout et seul,
Ainsi qu'un chevalier de Malte
Pétrifié dans son linceul.

. . . . . . . . . . . . .

Ainsi s'éteignent toutes choses
Qui florissaient au temps jadis;
Les effets emportent les causes,
Les abeilles sucent les lis.
Ainsi chaque règne décline,
Et les romans de l'an dernier,
Et les jupons de crinoline...
Et les astres de Leverrier.

Moi, je suis un pauvre trouvère,
Ami de la douce liqueur;
Des chants joyeux sont dans mon verre;
J'ai des chants d'amour dans le cœur
Mais à notre époque inquiète,
Qu'importent l'amour et le vin?
Vieux télégraphe, vieux poëte,
Vous vous agiteriez en vain...

Jugez-en aussi par ces stances sur *Ma sœur* :

On se découvre à son aspect;
Nul regard impur ne la blesse;
Honorée avant la vieillesse,
Elle commande le respect.
Elle est mon soutien et mon juge;
Dans son cœur j'ai placé ma foi,
Dans sa conscience ma loi,
Et dans sa bonté mon refuge.

Celle dont j'aime à vous parler,
C'est ma sœur, ou bien c'est la vôtre;
Car, que je chante l'une ou l'autre,
Elles doivent se ressembler.
L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre!

Jugez-en enfin par ce rêve de mélancolie sublime au pied des *Ruines* :

Ah! pourquoi le cœur ne peut-il
Renouer de même le fil
Des illusions passagères?
Ce ne sont pas les châteaux seuls
Qui portent les sombres linceuls
Tissus de mousse et de fougères!
Mais n'entends-je pas une voix
Qui m'apporte au travers des bois
Une note plaintive et douce?
Un éclair se fait dans la nuit;
Tout le passé se reconstruit!
Arrachons le lierre et la mousse!
Là-bas sont des pays plus doux!
L'heure a sonné le rendez-vous;
Nous sommes deux et le jour baisse,
Dieu nous mesure les instants...
O la jeunesse du printemps!
O le printemps de la jeunesse!

### ALBUM DE Mlle PAULINE THYS.

Voici, à côté de l'album de Nadaud et chez le même éditeur, celui de Mlle Pauline Thys, dont la poésie et la musique seront aussi bien venues dans les familles (Voyez les titres au *Mercure* de décembre). Il y a là du sentiment et de la gaieté, du cœur et de l'esprit, — témoin la romance qui porte ce titre, et dont vous jugerez par les traits suivants :

Bâtir des châteaux sur des pailles,
Du succès ne douter jamais,
En chantant gagner les batailles...
Celui-là c'est l'esprit français!
... On nous dit : l'esprit court les rues
En sabots, en harnais doré...
Que de gens les ont parcourues...
Sans l'avoir jamais rencontré!
... Mais il est un esprit plus tendre
Qui nous fait sourire et pleurer,
Un esprit qui sait tout comprendre,
Et qui ne peut pas s'égarer.
Beaucoup aimer est sa devise,
Pardonner son plus grand bonheur;
Par lui notre âme s'éternise...
Il s'appelle l'esprit du cœur.

Il s'appelle Mlle Pauline Thys; il a vingt ans; il écrit et compose comme vous voyez; il chante comme on vous souhaite de l'entendre, et il va faire jouer un opéra aux *Bouffes-Parisiens*. C'est complétement invraisemblable et parfaitement vrai.

— Si vous voulez encore un diamant poétique et musical de la plus belle eau, demandez au même éditeur *Le bien*, de M. Galoppe d'Onquaire, noté par M. Léopold Amat. Ce n'est pas *le bien*, c'est *le très-bien*, c'est *le mieux* possible.

— *N.-B.* Outre son album ci-dessus, M. Nadaud va publier un opéra-bouffe de salon, *Porte et Fenêtre*, que nous signalons d'avance à nos lecteurs comme une conquête pour leur *Spectacle en Famille.*

(1) Chez Heugel, au *Ménestrel*, rue Vivienne.

## COURS DE M. BALLANDE. AVIS AU SPECTACLE EN FAMILLE.

A propos de spectacle en famille, nous trouvons dans *l'Entr'acte*, journal officiel de l'art dramatique, et dans la plupart des journaux sérieux, la confirmation de la bonne nouvelle que nous avions annoncée à tous ceux qui veulent apprendre à bien dire, à bien lire, à jouer la comédie au salon.

L'auteur du *Traité de la parole*, que nous recommandions naguère, l'ancien pensionnaire de la Comédie-Française, le digne partenaire de Mlle Rachel, M. Ballande, qui dit, enseigne et pratique avec tant de talent la prose et les vers, a ouvert enfin son cours de lecture, de diction et d'action oratoire et théâtrale, à l'usage des gens du monde. L'inauguration solennelle a eu lieu, le 27 décembre, dans les belles galeries de l'hôtel d'Osmond, boulevard des Italiens, par un discours éloquent et précis du remarquable artiste et par le quatrième acte de *Polyeucte*, tragédie de Corneille, et *Dos à dos*, comédie de Mme Roger de Beauvoir : acteurs, M. Ballande et M. Leroux, Mmes Favart et Savary, du Théâtre-Français. La foule élégante qui encombrait la salle a couronné cette inauguration d'un succès éclatant, et qui va donner pour élèves au professeur tous les partisans de son admirable diction. Ce cours manquait en France, depuis la mort de Mennechet, l'ancien lecteur des rois et le fondateur des *Matinées littéraires*. Il est patronné dans les salons par un groupe de dames (1) dont les noms sont une garantie pour les familles comme pour l'art, et qui se mettent noblement à la tête de l'élan parisien vers les exercices littéraires et dramatiques, et vers la réforme si nécessaire et si urgente de l'éducation générale dans un de ses compléments les plus indispensables et les plus négligés (2). Rien, d'ailleurs, ne pouvait venir plus à propos, au moment où les salons de Paris habitués à donner le ton se convertissent à l'envi pour cet hiver en théâtres de société. Hier déjà, dans une nombreuse réunion du faubourg Saint-Germain, devant plusieurs sommités des lettres et des arts, M. Ballande a dit, aux applaudissements de tous, le premier acte du *Misanthrope* de Molière, avec M. Huber, de l'Odéon (prix du Conservatoire), et un jeune homme du monde, M. Rén..., élève de M. Samson. La musique était aussi et dignement représentée dans cette soirée par M. Nadaud, qui a égrené les fines perles de son nouvel écrin; par Mlle Thys et ses jolies compositions, par la magnifique voix de Mme Brian et par la verve spirituelle de M. Malézieux. M. Viennet a enlevé la paille, dans un intermède, avec son *Epître à Boileau*, qui avait produit tant d'effet à la séance annuelle des cinq Académies.

*N. B.* Ce chef-d'œuvre satirique de notre éminent collaborateur paraîtra bientôt tout entier dans le *Musée des Familles* avec des dessins de Stop, dignes de l'auteur et du sujet.

*P. S.* Ces lignes sur le cours de M. Ballande sont non-seulement une justice et un service rendus à l'artiste et au public, mais encore une réponse collective à la multitude de lecteurs qui nous consultent sur les moyens d'organiser leur *Spectacle en famille*. Adressez-vous à M. Ballande, pouvons-nous leur dire désormais, c'est le maître du genre par excellence. Nul ne vous apprendra mieux que lui à monter et à jouer les comédies-proverbes insérées dans les colonnes du *Musée*.

Au fait, comment M. Ballande ne dirait-il pas bien les vers, lui qui improvisait, l'autre jour, en quelques minutes, les stances suivantes à notre éminente collaboratrice, Mme Anaïs Ségalas, après lui avoir entendu réciter les pièces dont elle enrichit notre recueil :

PITRE-CHEVALIER.

(1) Mmes Anaïs Ségalas, Pitre-Chevalier, la duchesse de Saint-Simon, Perrière-Pilté, la vicomtesse de Bresche, Cahours de Landelle, Douviville de Maillefeu, la marquise de Beaumont, etc.

(2) Excepté, il faut le dire, dans les colléges des jésuites, où ces exercices et cette partie de l'éducation n'ont jamais cessé d'être en honneur et de former des hommes du monde accomplis.

### A Mme ANAÏS SÈGALAS.

Au berceau ta lèvre enfantine
But à la coupe de saphir
Où Virgile, Hugo, Lamartine
Ont vu le ciel se réfléchir.

Il n'est pas de petit brin d'herbe,
De mer profonde ou de ciel bleu,
De front naïf, de front superbe,
En qui tu ne révèles Dieu.

Oui, l'accord si pur de ta lyre
Est l'écho d'un céleste chœur;
Moi, je ne l'aime et ne l'admire
Que parce qu'il vient de ton cœur.

Savoure ton bonheur, poëte,
En parler serait l'amoindrir,
L'air matinal de l'alouette
Dit-il ce qu'elle peut sentir?

Chante, c'est ton lot sur la terre;
Le nôtre, c'est de t'écouter,
De t'applaudir et de nous taire...
Alors qu'il te plaît de chanter.

## DE L'ÉDUCATION, D'APRÈS PAN-HOEI-PAN,

Par Mme ADAM-SALOMON. Préface de LAMARTINE (1).

Au milieu des voix plus ou moins connues et accréditées qui s'élèvent chaque jour de la presse, s'il s'en détache une fraîche et pure, qui ne s'était pas encore fait entendre, on ressent comme une impression de brise matinale... L'attention blasée se réveille; on sourit à une espérance.

Cette impression sera celle de tout le monde, et surtout des mères, devant l'œuvre modeste et charmante d'une jeune femme dont le nom, aimé dans les arts, est lui seul un heureux augure.

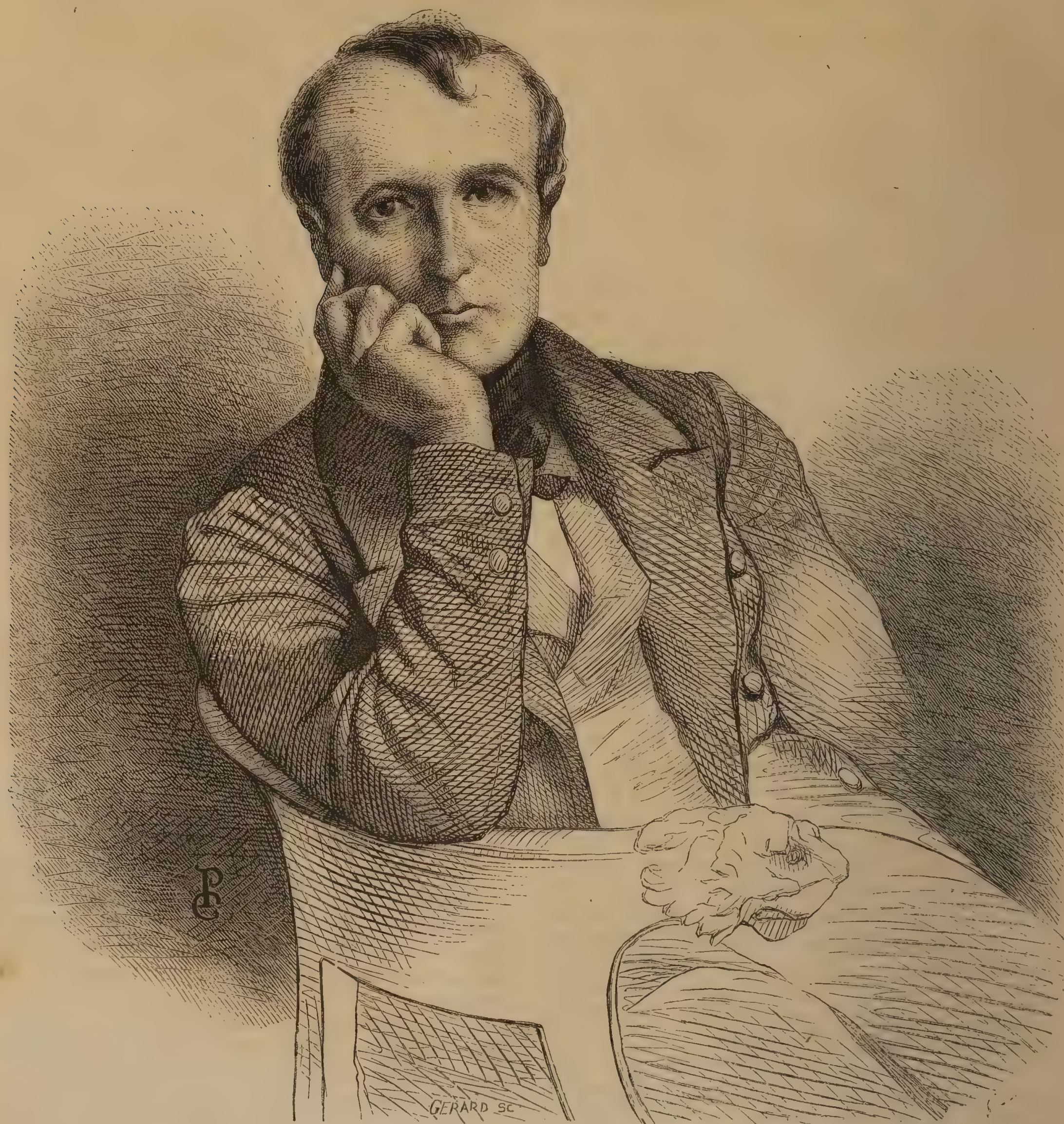
Nous connaissions déjà, par quelques articles gracieux, les aspirations littéraires de Mme Adam-Salomon. Voilà, aujourd'hui, qu'elle les justifie par la publication d'un joli volume-miniature où elle résume, en quelques pages, les devoirs d'une femme envers Dieu, envers ses semblables et envers elle-même.

Ce petit précis de morale, que l'auteur dédie à sa fille, âgée de quatre ans, est intitulé : DE L'ÉDUCATION. Accessible à tous les esprits, applicable dans toutes les situations, il est empreint d'un caractère de simplicité, et néanmoins d'élévation.

(1) Michel Lévy. In-18.

La forme et un cadre ingénieux n'ont pas fait non plus défaut à l'artiste ; ils donnent un tour nouveau à un sujet qui ne l'est pas, qui ne saurait l'être, bien que, cependant, il ne puisse vieillir : la morale est née le même jour que la société et doit subsister aussi longtemps qu'elle.

Nous devons dire, toutefois, pour être sincère, que ce joli petit volume, par sa ténuité, ne doit être considéré que comme une promesse. C'est le germe d'un talent vrai, qui puise sa séve dans l'âme, ainsi que l'exprime, d'une manière qui n'appartient qu'à lui, M. de Lamartine, dans la touchante préface où il ne sépare pas l'auteur de son œuvre.



Portrait de Paul Delaroche, communiqué par M. Goupil, peint par M. Buttura, dessiné par M. P. Chenay, gravé par M. Gérard.

Entrer dans la carrière des lettres sous une telle égide, tenant d'un côté sa fille par la main, de l'autre le code des devoirs des femmes, c'est donner, dès le premier pas, un témoignage de son passé, un gage assuré de son avenir.

Mme Caroline ANGEBERT.

— Nous passerons en revue, dans notre prochain numéro, les œuvres scientifiques, littéraires et dramatiques depuis la fin de 1855 jusqu'à ce jour.

## EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE DERNIER.

Au siége de Menin, on dit à Louis XV qu'en risquant un assaut qui coûterait peu de sang, on prendrait la place quatre jours plus tôt; il répondit : « *J'aime mieux perdre quatre jours qu'un seul de mes soldats.* » (Gemmi—*eux* perd *dre*—quatre jours—q'—1 seul—deux mais—soldats.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# UN PORTRAIT D'HORACE VERNET.




Portrait de M. Horace Vernet, par M. T. Nadar jeune, photographe de l'Impératrice. Gravé par M. Gérard.

Depuis que l'*Histoire de la photographie* (1) a paru dans le *Musée des Familles*, cet art prestigieux a doublé ses miracles. Nous aurons donc bientôt à l'étudier derechef, et dans l'atelier du maître par excellence, de M. Tournachon-Nadar jeune, photographe de l'Impératrice. Voici déjà un brillant spécimen de ses tours de force, le portrait d'Horace Vernet, notre grand peintre de batailles, si digne de suivre ici le portrait de son gendre, Paul Delaroche. Toutes les illustrations et toutes les curiosités du temps ont posé chez M. Nadar jeune, où nous trouverons les plus parfaits modèles pour notre galerie contemporaine, en même temps que les anecdotes les plus caractéristiques et les plus piquantes.

Celle qu'on va lire est le charmant commentaire de

(1) Par M. Francis Wey, t. XX, p. 257 et 289.

l'énergique figure et du noble caractère du peintre de la *Smala* et de *Malakof*.

Horace Vernet sortait de chez Nadar jeune, lorsqu'il aperçoit sur le boulevard des Italiens un vieux sergent de la ligne (M. Guinot a dit un facteur de la poste, mais nous tenons pour le sergent, qui nous est garanti). L'artiste l'examine et le suit avec intérêt. Le soldat le prend pour un général (et Dieu sait qu'il en a tout l'air, en effet!)

— Pardon, commandant, si je flâne un peu ; je suis en permission de deux heures.

— Savez-vous à qui vous ressemblez, mon brave, d'une façon miraculeuse?

— Oui, au général avec qui j'ai pris Malakof.

Vernet tire de sa poche une médaille d'or, frappée en mémoire de ce grand exploit et représentant la tête martiale du général Pélissier.

— Gardez-la, c'est votre portrait, dit-il au sergent. Et demain, vous aurez un congé de vingt-quatre heures pour venir poser chez moi. Voici mon nom et mon adresse.

Le soldat lit : Horace Vernet, et, plus ému que sous le feu russe, exécute le salut militaire en trois temps.

— J'irai, sacrebleu ! dit-il, j'irai mort ou vif. Mais pourquoi voulez-vous ma tête, général?

(Il ne pouvait se résigner à nommer le peintre autrement.)

— Pour en faire la boule d'un maréchal de France, en attendant que vous soyez sous-lieutenant.

Et le lendemain, en effet, et les jours suivants, à la place du maréchal Pélissier, qui n'aime à poser que sous le canon, le sergent de la ligne, habillé en maréchal, fut peint dans la grande toile de la *Prise de Malakof*, dernier chef-d'œuvre d'Horace Vernet, que vous admirerez au Salon prochain.

Le vieux soldat, grâce à l'aimable artiste, a fait d'une capsule trois coups de feu.

Il a la médaille d'or, qui vaut cent francs au poids, et un milliard pour la gloire ; il est devenu sous-lieutenant en réalité et maréchal de France en effigie.

— Ce que c'est que de nous, disait-il l'autre jour, en *reposant* chez Nadar jeune ; d'aucuns ont le bâton de commandant dans leur giberne, moi je l'avais tout simplement sous mon shako.

PITRE-CHEVALIER.

# VOYAGES EN AFRIQUE (1).

## LE DARFOUR (2).

Un voyageur arabe, le cheykh Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsy, au retour d'une excursion au pays des nègres, a eu l'heureuse idée d'écrire la relation de son voyage : c'est d'après ce récit que nous allons essayer d'esquisser quelques traits caractéristiques d'un pays assez mal connu jusqu'ici.

Le Darfour, ou plutôt Dâr-el-Fôr (*pays de Fôr*), est, dit le cheykh Mohammed, la troisième contrée du Soudan en allant de l'est à l'ouest.

Plusieurs petits États ou *Dârs* font partie intégrante du Darfour : ils sont gouvernés par des *méliks* ou *rois* dont quelques-uns portent même le titre de sultan ; mais ils relèvent tous du souverain du Darfour.

Une ligne de montagnes, nommées les monts *Marrah* et coupées de nombreuses intersections, traverse le Darfour dans toute sa longueur du nord au sud. Ces montagnes sont habitées par des peuplades de véritables *Fôriens* d'origine, entièrement étrangers à la langue et aux habitudes arabes. La plupart des peuplades de l'intérieur, au contraire, sont mêlées de familles nées au Darfour, mais de parents étrangers. Les Fôriens appellent les individus qui composent ces familles *Dârâouyeh*, c'est-à-dire nés au Dâr ou *Fôrisés*, comme on dit *Francisé*. C'est parmi ces tribus montagnardes où la race autochthone s'est conservée dans toute sa pureté que se trouve la tribu des *Koundjârah*, qui fournit les sultans du Darfour.

Du reste, les habitants des monts Marrah sont, au dire du cheykh, ignorants et sauvages, et ce ne fut pas sans danger qu'il se risqua, tout Africain qu'il était, à leur rendre visite. Bien qu'il fût muni d'un firman protecteur du sultan fôrien Mohammed-Fadhl, successeur d'Abd-el-Rahmân, il faillit devenir victime de la brutalité de ces sauvages, un jour qu'il s'était aventuré au milieu du marché d'un village des Marrah, nommé *Noumleh*, et voici comme il le raconte lui-même :

« Je vis là, dit-il, une population à peau très-noire, ayant les yeux rouges sur la sclérotique et les dents naturellement rougeâtres. Quand j'arrivai, la foule étonnée s'amassa autour de moi, on s'émerveillait de mon teint brun nuancé de rose ; on se relayait en quelque sorte, troupe par troupe, pour m'examiner. Il n'était jamais arrivé à ces noirs de voir un Arabe de ma couleur; il leur prit d'abord envie de me tuer, simplement pour contenter leur curiosité ; mais je ne compris rien à leur langage, ne sachant pas un mot de l'idiome particulier des montagnes.

« Tout à coup je vis les gens de mon escorte saisir leurs armes, dégainer contre la foule et s'interposer entre elle et moi. Je demandai pourquoi ce mouvement? on me répondit :

« — Ces noirs veulent te tuer.

« — Et pourquoi?

« — Ce sont des ignorants, des brutaux ; ils disent que tu n'es pas venu au monde à terme, que tu n'étais pas mûr. D'autres prétendent que si une mouche descendait sur ta peau elle en ferait jaillir le sang. Un d'eux a dit :

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes.

(2) *Voyage au Darfour*, par le cheykh Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsy, traduit de l'arabe par le docteur Perron et publié par M. Jomard. Un vol. in-8°, avec cartes et planches, chez Benjamin Duprat.

« Je veux le percer avec ce fer; je veux voir combien il « coulera de sang de son corps. » C'est alors que nous avons craint pour ta vie et que nous nous sommes rangés et serrés contre toi.

« Mes gens m'emmenèrent du marché, et une foule prodigieuse nous suivit; mon escorte suffisait à peine à la maintenir à distance. »

La grossièreté des noirs des monts Marrah est telle qu'ils n'apportent aucun soin à la préparation de leur nourriture, assouvissant leur faim bestiale sur tout ce qui a l'apparence d'aliments. « Que ce soit amer ou gâté, ils ne font aucun choix; parfois même ils préfèrent à tout les aliments amers ou la viande presque pourrie, et s'en font un régal. »

Parmi les superstitions particulières aux noirs des Marrah, il en est une assez singulière : certains génies nommés en fôrien *damzôg* sont, selon eux, chargés de la garde des troupeaux et des huttes. Ces génies protecteurs s'achètent et se vendent. Il suffit pour s'en procurer un d'aller trouver un propriétaire de damzôg et de le prier de vous en céder un, moyennant un prix débattu. Une fois le marché conclu, on revient chez le vendeur avec un *carâ* (vase fait de la moitié d'une petite citrouille séchée) rempli de lait, qu'il prend et porte dans l'endroit de sa demeure où sont les damzôg. En entrant il les salue et va suspendre le carâ à un crochet fixé au mur. Ensuite il dit à ses damzôg :

— Un de mes amis, un tel, très-riche, craint les voleurs et me prie de lui fournir un gardien. Quelqu'un de vous voudrait-il aller chez lui? Il y a abondance de lait, c'est une maison de bénédiction, et la preuve c'est qu'il vous apporte ce carâ de lait.

Les damzôg refusent de se rendre à cette première invitation.

— Non, non, disent-ils, personne de nous n'ira!

Le maître de la hutte les conjure, les supplie de céder à son désir :

— Oh! que celui de vous qui veut bien y aller descende dans le carâ!

L'homme s'éloigne un peu, et dès qu'il entend la chute du damzôg dans le lait, il accourt et pose sur le vase un couvercle fait en folioles de dattier. Il le décroche ainsi couvert et le remet à l'acheteur, qui l'emporte chez lui. Celui-ci le suspend au mur de sa hutte et en confie le soin à une esclave ou à une femme qui chaque matin vient le prendre, en vide le lait, le lave parfaitement, le remplit de nouveau de lait fraîchement trait et le suspend à la même place. Dès lors on est en sûreté contre tout vol et toute perte.

La demeure du sultan fôrien est dans l'intérieur du *fâcher*; c'est ainsi qu'on nomme le lieu, ville ou bourg, qu'il s'est choisi pour résidence ordinaire. Les maisons ou huttes des habitants l'entourent jusqu'à une distance plus ou moins grande.

Tendelty, le fâcher actuel, possède le privilége de cette dénomination, qui revient à celle de « capitale » depuis l'année 1791 de notre ère; contrairement à ce que dit Browne qui désigne Kôbeih (Cobbé) comme étant la capitale du Darfour à l'époque de son voyage (1793).

Le palais du sultan est à lui seul tout un monde, et, à proprement parler, c'est plutôt un camp qu'un palais; car toutes les constructions, quoique contenues dans une même enceinte, sont isolées les unes des autres. Cette enceinte, nommée *zâribeh* et composée de trois lignes de troncs d'arbre et de fortes branches entrelacées de broussailles épineuses qui s'élèvent à hauteur d'homme, présente la forme d'un parallélogramme percé d'une porte au centre de chacun de ses petits côtés. Ces portes ne sont pas formées de planches, chose inconnue au Darfour, mais bien de deux ou trois poutres transversales, comme celles qui servent en France à fermer les parcs où l'on garde les bestiaux. La première porte qui ouvre sur la place du fâcher se nomme *ouarrédayé* ou *porte des hommes*; l'autre, située à l'extrémité opposée de l'enceinte, se nomme *ouarrébaya* ou *porte des femmes*.

Les constructions de quelque importance se nomment *ligdâbeh*; ce sont tout simplement des hangars. Il y a le *ligdâbeh ouarrédayé*, ou grand divan, où le sultan tient ses séances solennelles; le *ligdâbeh ouarrébaya*, ou petit divan; le *ligdâbeh des chevaux*, ou écuries; celui des moulins, au-devant duquel se dressent les huttes des *marahyk* ou *meunières*, femmes esclaves occupées incessamment à broyer le blé et le *doukn* (millet); le *ligdâbeh des amis* où le sultan s'entretient avec ceux qui lui plaisent; le *ligdâbeh des veillées*, où il donne des soirées, etc. Le tout éparpillé dans le zâribeh, entremêlé de huttes affectées à des services spéciaux et muni d'un entourage particulier nommé *saryf*, qui correspond au *tuzluk* arabe, toile extérieure qu'on fixe autour d'une tente pour arrêter le vent et la poussière.

Diverses agrégations de huttes, distribuées selon les besoins du service, servent de demeure aux *abydyeh*, esclaves; aux *falganâoun*, huissiers-commissaires; aux *korayât*, palefreniers; aux *korkoâ*, gardes royaux; aux gardiens des *cuivres* ou timbales, aux esclaves portiers, etc.

La demeure particulière du sultan, composée de deux grandes huttes entourées d'un saryf, occupe à peu près le centre du zarybeh. Au-devant d'elle s'élèvent deux constructions en terre, précaution prise contre l'incendie, qu'on nomme *dengâbeh* ou garde-meuble; c'est là que sont conservés les objets précieux appartenant au souverain. A côté de la demeure royale est celle de l'*yakoury*, ou mère du sultan, composée aussi de plusieurs huttes entourées d'un saryf; puis viennent les huttes nombreuses des femmes, qui occupent un espace considérable dans cette partie, qui correspond à la porte ouarrebaya et qui est la moins peuplée.

Les hauts dignitaires ont leurs habitations disposées circulairement, en suivant le demi-cercle que forme la grande place du fâcher en avant du zarybeh impérial.

La ville de Tendelty, élevée au milieu d'un *gauz*, ou plaine de sable, est traversée dans toute sa longueur par un torrent si profond et si large, dans la saison des pluies, qu'on ne peut le passer qu'à une grande distance de la ville, mais que l'été dessèche complétement.

Les habitations fôriennes sont généralement des huttes construites avec des tiges de *doukn* (espèce de millet), à sommet plus ou moins arrondi et orné parfois d'un bâton traversant trois ou quatre œufs d'autruche, séparés les uns des autres par des boules en terre cuite rouge et très-bien vernissée.

La ville est divisée en deux quartiers : l'un qui s'étend du côté de la grande place réservée en avant de la demeure royale et appelée proprement fâcher, où s'ouvre la *porte des hommes*; l'autre qui s'étend à l'opposite, du côté de la *porte des femmes*.

Le sultanat est exclusivement dévolu à une seule famille et jamais un individu étranger à la lignée directe des princes, fût-il même chérif reconnu comme de pure descendance du Prophète, n'a le droit de prétendre au trône.

« Lorsqu'un prince est nouvellement investi du pouvoir, il se repose durant une semaine dans sa demeure,

sans donner ni ordre ni défense. Pendant ce temps nulle affaire n'est portée à son tribunal.

« Auprès des sultans sont de vieilles femmes appelées *habbôbah*, qui composent une sorte de corps aulique assez nombreux. Elles sont sous les ordres d'une d'entre elles qui a le titre de *reine des habbôbah*. Lorsque le sultan est sorti de la retraite de sept jours qui suit son inauguration, les *habbôbâh* se réunissent et viennent le trouver, portant chacune, à chaque main, deux tiges de fer appelées *kourbâdj*, de la longueur de deux pieds et d'une forme spéciale : elles frappent ces kourbâdj les unes contre les autres et produisent ainsi un cliquetis singulier. Une de ces vieilles tient à la main une poignée ou petit balai de folioles de dattier blanchies ; elle a aussi une eau particulière sur la composition de laquelle les habitants du pays ne sont pas d'accord. La vieille trempe dans cette eau son petit balai blanc et en asperge, par intervalles, le sultan ; alors toutes les habbôbah prononcent à haute voix certaines paroles, à elles seules connues. Ensuite elles reçoivent le nouveau souverain au milieu de leur troupe, le conduisent en procession de sa demeure particulière au dépôt des *cuivres*, c'est-à-dire aux huttes où sont les *nacârieh* ou timbales du sultan. Une fois entrées, elles vont prendre l'une de ces nacârieh appelée *mansourah* (la victorieuse) et se rangent en cercle tout autour. Le sultan est alors seul avec les habbôbah, qui, sans quitter leur position, battent et entre-choquent leurs kourbadj, toujours en répétant leurs paroles mystérieuses. Après cette cérémonie, elles ramènent le prince au lieu où est le trône impérial.

« Quand les sept jours de repos sont expirés, le mouvement des affaires publiques recommence, et le nouveau souverain ouvre son divan.

« Jamais le sultan n'adresse les paroles ordinaires de salut à personne, grands ou petits, riches ou pauvres, que par l'intermédiaire d'interprètes. »

D'invariables formules sont consacrées à cet usage et réglées par l'étiquette fôrienne qui précise aussi les diverses attitudes et les divers mouvements imposés dans les rapports du sultan avec ses sujets.

L'usage le plus étrange entre tous est sans contredit le suivant, que le cheykh rapporte en ces termes :

« Quand le sultan fait une course à cheval, si, par hasard, le cheval fait un faux pas et le renverse ou si le sultan, emporté par la bête, est désarçonné, tous ceux qui l'accompagnent se jettent à terre de dessus leurs chevaux Nul ne peut se dispenser de cette chute honorifique lorsque le prince est démonté. Si alors on voit quelqu'un rester en selle et ne pas faire la chute obligatoire, on le couche à terre et il reçoit une volée de coups de bâton, fût-il un des personnages les plus élevés, car il a forfait à son devoir et manqué de respect au souverain. »

On pousse, au Darfour, l'usage du titre de *roi* jusqu'à l'abus. Les gouverneurs de province, les officiers du palais, presque tous les dignitaires de la cour sont des *rois*.

Par honneur pour la majesté du sultan, on applique aussi les dénominations de plusieurs parties de son corps à la désignation de diverses dignités.

Ainsi, il y a l'*orondolon*, c'est-à-dire *la tête du sultan*, haut et puissant dignitaire. En guerre, en chasse ou en voyage, il a la charge de commander l'avant-garde.

L'*aba-oman*, qui veut dire les *vertèbres du dos du sultan*, commande l'arrière-garde.

Le *kâmneh* ou *col du sultan* est possesseur d'un privilége terrible, que balancent faiblement les énormes avantages matériels affectés à sa charge. Arrive-t-il que le sultan soit tué à la guerre, le kâmneh, s'il lui survit et s'il revient, est mis à mort ; on l'étrangle en secret et le nouveau sultan nomme son successeur.

L'*aba-dyma* ou *bras droit du sultan*, commande à douze *rois* et perçoit les revenus de la plus vaste province de l'empire.

Le *tékenydâouy* ou *bras gauche du sultan* est pourvu de priviléges semblables à ceux du précédent.

L'*ab-cheyk* ou *père cheykh*, dont le titre fôrien, *adjyzeh*, ne peut avoir aucune traduction honnête, est presque l'égal du sultan et jouit du droit de haute et basse justice.

Après ces grands fonctionnaires, viennent une multitude de titres et de *royautés* dont l'énumération serait trop longue. Nous citerons seulement le *roi des maugueh* ou bouffons du sultan : ce dernier est le plus infime des emplois de la cour.

« Les *maugueh* forment une corporation assez nombreuse, sous le commandement et l'autorité de leur roi. Ils ont, du reste, d'autres attributions que celles de bouffons, et, entre autres fonctions, ils ont celle d'exécuter les personnes que le sultan condamne à mort. Ordinairement, les maugueh ont la tête ceinte d'une sorte de bandeau portant une plaque de fer ronde qui se place sur le front et qui a un renflement creux ; dans celui-ci joue un fragment de fer allongé en forme de clou et attaché par un fil qui le suspend libre au milieu de la cavité, en sorte que quand le maugueh secoue la tête, le fragment de fer s'agite comme un battant et produit un tintement de clochette. En haut de la plaque est fixé un plumet composé d'une ou de deux plumes d'autruche. Sur le *tartour*, long bonnet conique que portent les maugueh, sont cousus des coquillages et des verroteries.

« Les maugueh ont plusieurs anneaux de fer ou chevillères au bas de la jambe droite et un seul à la jambe gauche. Ils portent chacun au bras un *djourâb* ou petit sac long en cuir pour renfermer le bandeau et le tartour quand ils ont fini leur séance. A la main, ils ont un bâton recourbé par le haut, auquel sont suspendus des grelots.

« Les maugueh ne sont pas seulement d'usage à la cour, chaque *roi* d'un degré élevé a son maugueh qui se tient debout devant lui dans son divan ou qui le précède s'il est en marche. »

Les maugueh font aussi l'office d'espions et de délateurs ; du reste, parfaitement corruptibles et toujours prêts à vanter ceux qui les payent comme à dénigrer ceux dont ils ont à se plaindre.

On célèbre au Darfour deux grandes fêtes annuelles : la *fête des Semailles*, analogue à celle qui se célèbre en Chine, et une autre fête des plus singulières qu'on appelle la *fête du Revêtement des cuivres*, c'est-à-dire le renouvellement des peaux des timbales ou nacâryeh. Cette fête, qui dure sept jours, a une signification politique : c'est en effet, selon les idées fôriennes, un moyen pour le sultan de s'assurer de la fidélité de ses serviteurs, grâce à l'épreuve singulière qui la termine.

Voici comment les choses se passent :

Sur un ordre du prince, toutes les peaux des timbales sont enlevées le même jour. Quand l'opération est terminée, on amène en grande cérémonie des taureaux choisis que les Fôriens prétendent reconnaître à des signes particuliers et dont le poil est d'un gris noirâtre. Ces taureaux ne font aucune difficulté, dit-on, pour se laisser mettre à mort, ils s'agenouillent d'eux-mêmes sans que personne les y contraigne, se couchent et tendent la gorge au couteau.

Quand les victimes ont expiré, on les écorche et l'on dépose leur chair dans de grands vases de terre où on la laisse macérer avec du sel pendant six jours. Le septième jour on égorge un certain nombre de taureaux vulgaires, de chevreaux, de moutons, etc., dont on fait aussitôt cuire la viande, en y mêlant celle des taureaux sacrés, que l'on retire des vases et que l'on coupe par petits morceaux.

On assure même dans le pays, mais le cheykh Mohammed, historien consciencieux, ne le garantit pas, n'ayant pu assister personnellement à ce détail de la fête, dont tout étranger est rigoureusement exclu, on assure que dans cette circonstance, on égorge secrètement un jeune garçon et une jeune fille, qu'on les coupe par morceaux et qu'on mêle leur chair à celle des taureaux et des autres animaux destinés au festin. On va même jusqu'à dire que le jeune garçon doit s'appeler Mohammed et la jeune fille Fatmé. Si le fait n'est pas absolument certain, toujours est-il que le bruit en est fort répandu, fort accrédité dans le pays, et qu'il n'y soulève aucune réprobation, aucun scrupule.

Quand le ragoût est cuit à point, on le sert sur des tables préparées pour les *rois*, les enfants du sultan et les grands personnages, et disposées dans un certain ordre, selon le rang des dignitaires. C'est le repas d'épreuve. Un inspecteur est posté à chacune de ces tables, chargé, au nom du sultan, de prendre bonne note de celui qui se permettrait de manquer d'appétit. Le fait, en effet, serait fort grave ; car, si quelqu'un dans l'assemblée avait ourdi quelque trame contre le sultan ou seulement éprouvé la moindre velléité de trahison envers lui, il est tenu pour certain que, quelque effort qu'il fît, il lui serait impossible d'avaler la plus petite parcelle de ce mets magique. Il serait à l'instant même dénoncé au souverain, saisi par son ordre et livré aux maugueb, qui en auraient bientôt fait justice.



Types et costumes, hommes et femmes du Darfour. Dessins de J. Gaildrau.

Les vêtements, au Darfour, se ressentent naturellement de l'extrême chaleur du climat.

Les étoffes ordinaires, dont les riches font généralement usage, sont la mousseline et le calicot anglais, les étoffes de soie étant réservées pour les vêtements de cérémonie.

Les gens de moyenne condition emploient des étoffes fabriquées au Darfour ou importées des *Dârs* voisins. Le Ouaday, le Barnau et le Baguirmeh, par exemple, fournissent le Darfour d'une sorte d'étoffe de coton dont le lé n'a pas plus de deux pouces de large et qu'on assemble par bandes pour arriver à la largeur voulue par le vêtement auquel on l'affecte.

Le sultan porte un ample cachemire enroulé en turban. Il est le seul à qui cela soit permis. En outre, il s'enveloppe la tête d'une écharpe de mousseline blanche qui en fait plusieurs fois le tour et qu'il dispose de façon à s'en voiler le visage, en ne laissant apercevoir que les yeux. Le privilége de ce voile n'appartient qu'aux premiers personnages de l'empire et aux enfants de la famille souveraine, et encore n'en doivent-ils jamais user en présence du sultan, si ce n'est lorsqu'ils sont en cortége avec lui. Le souverain se distingue encore par son cimeterre doré, par sa petite giberne sacrée, brodée d'or, où sont renfermées ses amulettes, par l'ombrelle et par le

*rych* ou éventail de plumes d'autruche qui l'abrite du soleil quand il est à cheval, par sa selle couverte de dorures et par le luxe du harnachement de sa monture, que nul ne peut avoir semblable au sien.

Les Fôriens de la classe aisée ajoutent aux deux tuniques de coton blanc (chemise nubienne) et au caleçon, qui constituent le costume aristocratique, une sorte d'écharpe en mousseline ou en tissu broché, soie et coton, garnie de longs effilés; c'est ce qu'on appelle le *mâlhaf* (le *milâyeh* d'Egypte) : ils jettent cette écharpe négligemment sur les épaules et la drapent de diverses façons; mais il est d'étiquette, si l'on paraît en présence du sultan, de se nouer aussitôt le mâlhaf en ceinture.

La coiffure se compose uniquement du *tarbouch* ou *fez*.

Les Fôriens qui n'ont pour costume que le caleçon, qu'ils ne portent pas toujours, ou la chemise nubienne, dont ils s'affranchissent quelquefois, n'ont pour tout couvre-chef qu'une *takyeh* (calotte de toile qui se met en Égypte sous le tarbouch) noire ou blanche, quand ils ne vont pas tête nue.

Le costume des femmes est formé d'un petit morceau d'étoffe carré, destiné à cacher la poitrine, d'un autre à peu près semblable passé dans la ceinture en manière de tablier, et d'une ample pièce qui pend de la tête aux pieds et dont elles s'enveloppent. Ces divers vêtements, qui ne sont nullement obligatoires, varient, quant à l'étoffe qui les compose, selon les conditions de leurs propriétaires.

Les ornements sont infiniment plus variés et plus nombreux que les pièces du costume, et paraissent à la coquetterie fôrienne d'une bien plus grande importance.

Les femmes du Darfour portent, suspendu à la cloison du nez, un anneau nommé *khozâm* : cet anneau est en or ou en cuivre et disposé de façon à ce que des grains d'or ou de corail puissent y être enfilés. Elles se passent aux oreilles des anneaux semblables dont le poids est quelquefois si considérable qu'elles sont obligées de les soutenir au moyen d'un fil qui passe par-dessus la tête. Les Fôriennes qui n'ont pas le moyen de se procurer de semblables anneaux se passent dans les trous qu'elles se font au nez et aux oreilles un petit fragment oblong de corail rouge, ou même, faute de mieux, un simple petit morceau de bois.

Elles se font des ceintures et des colliers composés de plusieurs rangs, jamais plus de quatre, de grains d'ambre, de cornaline, d'agate, de corail vrai ou artificiel et de diverses verroteries fabriquées dans le pays et souvent venues de l'Inde ou de Syrie. Les éléments constitutifs de ces ajustements, qui portent chacun un nom particulier, sont réunis et connus dans tout le Soudan sous le nom générique de *kharâz*.

Les Fôriennes portent aussi des bracelets et des *chevillères* : les chevillères sont toujours en cuivre, mais les bracelets sont en corne, en ivoire, en cuivre, en argent ou faits avec de grands kharâz appelés *choûr*.

Les Fôriennes, comme les femmes arabes, se noircissent les yeux avec le *keulh* (*sulfure d'antimoine*); les parfums dont elles se servent sont le *sunbul* qui est une espèce de lavande; le *mâhleb*, merisier odorant; le *kabet-tyb* (l'*erk-bénefsig* du Caire) ou racine d'iris; le bois de sandal, une espèce d'armoise, mêlée de souchet, appelée *cheybeh*, le myrte et la baie pulvérisée d'un arbuste très-odorant nommé *dâyog*. Les grands personnages se parfument, en outre, avec les peaux qui ont servi d'enveloppe au musc.

Les mœurs, au Darfour, ne sont pas d'une grande rigidité, et tous les moyens employés soit par les sultans, soit par les intéressés, pour contraindre les Fôriens à plus de régularité dans leur conduite, échouent devant des connivences, des subornations ou des ruses, dont les *Mille et une Nuits* nous donnent quelques exemples affaiblis.

Ainsi, toute la police et les rigoureux exemples du glorieux sultan Abd-el-Rhâman n'ont pu parvenir à détruire le vice le plus général au Darfour, l'ivrognerie, restée indestructible et comme enracinée, dit le cheykh Mohammed, dans la chair de la race fôrienne.

Les Fôriens s'enivrent avec deux sortes de breuvages, le *mizr* et le *oum-bulbul*. Ces deux boissons fermentées s'obtiennent de grains germés auxquels on ajoute un peu de levain : le mizr se fait avec le doukhn ou millet d'Afrique; le oum-bulbul (mot à mot, la mère-rossignol), qui est le véritable vin du Soudan, se fabrique avec l'orge. Ce dernier liquide est pétillant et mousseux, et, préparé au miel, que l'on peut substituer au levain, il constitue, selon le cheykh, une boisson fort agréable. On fabrique encore, au Darfour, une troisième espèce de boisson nommée *dinzâyé*, qui n'est qu'une variété du mizr. Moins fermenté que le mizr, dont la saveur est aigre et amère, le dinzâyé n'est que légèrement acidulé.

Le peuple fôrien est, du reste, grand amateur de festins : outre les grandes fêtes publiques des *Semailles*, du *Revêtement des cuivres*, du départ pour les expéditions guerrières et des retours victorieux, une infinité d'actes de la vie privée sont des occasions de réjouissances interminables, où les repas tiennent une large place. Quelle que soit la condition des individus, se réjouir et s'ébattre semble être au Darfour un droit tellement sacré, une nécessité si impérieuse, que l'autorité se tait devant tout délit commis pour un motif aussi respectable, et que la partie lésée a le devoir de se montrer de bonne composition.

Ainsi, s'agit-il de célébrer des fiançailles, un mariage, une circoncision, et celui auquel incombe la charge de la fête se trouve-t-il dans la gêne et à court de crédit, il ne s'en met point en peine : il invite ses parents et ses amis; puis, seul, subrepticement et la nuit, ou s'il croit pouvoir agir de vive force, assuré de l'aide de ses proches, il parcourt le village, visite les enclos, inspecte les pacages et fait main basse sur ce qui lui convient, frappant ses contributions sur les basses-cours, ramassant ce qui traîne, recueillant ce qui vague, abattant, sans cérémonie, une paire de moutons, un bœuf, voire un jeune chameau, et rapportant au logis, sans trouble et sans gêne, le produit de sa *ghazia* tolérée. Si l'amphitryon fôrien traite une société nombreuse, et que le dégât par conséquent en vaille la peine, le propriétaire du troupeau décimé force le ravisseur, qui ne peut s'y soustraire, à prendre des engagements pour rembourser la valeur du dommage estimé au minimum, ou bien il attend que son voleur se trouve dans une situation meilleure pour exercer contre lui des représailles, pour lesquelles il n'y a pas de prescription possible et dont le délinquant ne contestera jamais la légitimité.

C'est par suite de cet usage que, dès que l'on sait qu'une fête de ce genre doit avoir lieu dans un village, les propriétaires de bestiaux s'empressent d'éloigner leurs troupeaux à des distances souvent très-considérables, et commettent à leur garde des pâtres nombreux et armés.

Il y a ceci d'assez curieux dans les noces fôriennes, que, de même qu'il y a chez nous un *garçon* et une *demoiselle d'honneur*, le marié, au Darfour, choisit un jeune homme qu'il nomme *vizir* de la noce, et la mariée désigne une jeune fille à laquelle elle confère le titre de *meyrem*

et qui remplit auprès d'elle les mêmes fonctions que le vizir exerce pour le compte du marié.

Aux plaisirs du manger et du boire il faut ajouter les plaisirs de la danse : les danses sont nombreuses, au Darfour, et chaque espèce de danse s'exécute sur un chant particulier qu'accompagne un *jeu de tambourins* semblables aux *daraboukkah* d'Egypte. L'appareil, composé de trois tambourins d'inégale grandeur, se nomme *dalloukah.*

Lorsque les mets sont épuisés et que la compagnie s'est gorgée de *nassys* de mouton (l'animal cuit entier), de *oueykeh daudary* et de *oueykeh* aux pulpes d'*héglyg* (sortes de potages faits avec des os pilés et faisandés), des divers et étranges ragoûts enfin de ces noirs, pour lesquels les saveurs aigres, amères et *avancées* sont délicieuses; lorsque les jarres et les *doullans* sont vides; que le dinzâyé, le mizr, le oum-bulbul fermentent dans les têtes; que l'ombre des arbres s'allonge sur le sol, et que l'*asr* (le coucher du soleil) apporte sa fraîcheur, alors commencent les danses fôriennes, qui se prolongent fort avant dans la nuit et auxquelles la fatigue seule met un terme.

Quelles que soient l'animation de ces danses et la vivacité de leurs allures, elles ne sauraient être comparées à l'enthousiasme furieux, à l'exaltation désordonnée et sauvage qu'excite une autre cérémonie fort usitée au Darfour. Il s'agit ici, non plus d'un plaisir surexcité par l'ivresse, mais d'une pratique religieuse analogue à celle qu'exécutent les derviches *hurleurs* et *tourneurs*. Cette cérémonie est ce que l'on appelle le *zikr*. Les femmes y prennent part.

Les exécutants se placent en cercle ou sur deux lignes, face à face : tous ensemble, d'une voix d'abord demi-sourde, puis rauque, puis arrivant à des sons pectoraux et inarticulés, en même temps que plus précipités, on répète en commun un très-grand nombre de fois les mots sacramentels : *La Allah! Ill' Allah!* (Il n'y a de Dieu que Dieu.) Puis, on arrive à dire seulement *Allah!* puis *Al'* moitié du mot, et cet *Al'* est alors poussé d'une voix tout à fait sourde et gutturale. A la suite de cette sorte d'*Introït* viennent des formules sacrées, très-courtes, répétées coup sur coup un nombre considérable de fois. Tous ceux qui prennent part à la cérémonie exécutent alors des mouvements en forme de saluts, soit directs en avant, soit obliques et alternativement de chaque côté, mais toujours avec des balancements de tête très-accusés et très-étendus dans ces différents sens. La cérémonie a un aspect émouvant et farouche, et jette souvent les individus qui l'exécutent dans un état d'exaltation extraordinaire. On en voit plusieurs, dans l'excès de leur enthousiasme, s'abandonner à de véritables convulsions, paraître frappés de congestion cérébrale et tomber étourdis : dans cet état, ils sont considérés comme remplis des effets d'une sainte influence et favorisés de Dieu.

Pendant que les *zikreurs* se livrent à leurs mouvements et à leurs cris, un ou plusieurs individus, placés au milieu du cercle ou entre les deux lignes, psalmodient sur un ton monotone, comme pour servir de pédale à cette sauvage symphonie, des paroles sacrées destinées à entretenir l'ardeur et à provoquer l'agitation des exécutants. Ces sorte de *boute-en-train* se livrent souvent à des contorsions dont le spectacle porte au comble les transports religieux des fidèles. Ruisselants de sueur, la face bouffie, l'œil injecté, le teint violâtre, les uns s'affaissent dans une sorte de *coma* apoplectique, tandis que d'autres, saisis de catalepsie, se roulent par terre, écumants, insensibles, ou tombent à plat ventre, en proie à des frémissements nerveux indescriptibles et à d'incroyables mouvements spasmodiques.

Pour suppléer à l'insuffisance du bétail, assez peu nombreux en certains endroits du Darfour, et pour subvenir aux besoins de ceux qui n'ont pas le bonheur d'être éleveurs et propriétaires, il y a, outre les chasses individuelles, des chasses générales hebdomadaires. Tous les samedis le *ouarnân* de chaque village rassemble les jeunes gens au bruit du tambourin, les conduit à la chasse, et chacun rentre chez soi avec ce qu'il a pu attraper, rarement les mains vides, car les forêts abondent en gibier, tel que le lapin, le lièvre, la gazelle, le bœuf sauvage, le *teytel* (probablement une espèce d'antilope), et en oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels le cheykh Mohammed cite, comme pièce de choix, le *hobâra* (l'outarde houbara).

Ce sont les chasseurs de profession qui se livrent à la chasse des gros animaux dont ils trafiquent, et qui poursuivent l'éléphant, le buffle, l'hyène, le lion, le rhinocéros, etc.

La chasse au fusil ne se pratique pas au Darfour, les piéges et les engins sont les armes ordinaires que les naturels emploient. Cependant, ils se servent quelquefois de la lance.

Ces chasseurs forment une corporation à part : les Fôriens les nomment *darâmidah*, les tiennent en médiocre estime et ne recherchent ni leur société ni leur alliance. Le commerce de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des peaux et du cadyd (viande séchée) est le seul point de contact entre cesparias et la population orthodoxe.

On ne trouve pas, à proprement parler, de numéraire au Darfour, si ce n'est le *talari* d'Espagne. Toutes choses servent au commerce et aux échanges. Cependant, certains objets sont plus ordinairement choisis et possèdent une sorte de valeur relative. Tels sont certains anneaux d'étain; dans les marchés de Guerly, des bâtons cylindriques de sel, nommés *falgo;* à Kôbeih, une espèce de kharaz, nommé *harich*; au fâcher, c'est le *târneih*, pièce d'étoffe longue d'environ cinq mètres. Ailleurs, c'est le tabac, appelé *tâba* dans tout le Soudan : dans des endroits plus pauvres et plus primitifs encore, c'est le *roubât*, petite liasse de fils de coton, ce sont quelques mesures de *doukhn* ou même des oignons.

Le climat fôrien se partage en sécheresses extrêmes et en pluies incessantes. De novembre à mai, « les trombes poudreuses et les vents entraînent des tourbillons immenses de poussière, et troublent fréquemment l'atmosphère; des mirages d'une étendue incroyable se remarquent dans les plaines; car il n'est pas de pays où les mirages soient aussi nombreux et aussi vastes que dans cette région du Soudan. »

Dès les premières pluies, on commence les semailles du doukhn et du dourah. Ces pluies arrivent à l'époque des gémeaux (fin de mai), que les indigènes appellent *roulhâch*, l'aspersion. « A l'époque du cancer, les grandes outres des nuages s'ouvrent, et les pluies tombent avec exubérance, remplissant toutes les vallées, tous les lieux bas. Ce sont ces pluies diluviennes qui, inondant au loin les vastes régions orientales du Soudan, produisent et propagent jusqu'en Égypte les crues du Nil, le fleuve béni du ciel! »

On comprend sans peine qu'un pareil climat doit être singulièrement meurtrier pour les étrangers. Les parties les plus salubres du Darfour sont ce qu'on appelle le *gauz* (pays des sables) et les provinces septentrionales qui en sont limitrophes. Les Arabes qui habitent exclusivement le *gauz* sont robustes et vigoureux; mais chez eux l'eau

est rare et ils sont souvent obligés d'aller la chercher à une ou deux journées de marche de leur demeure.

Quant au centre du pays, où des quantités considérables d'eaux pluviales sont soumises à l'action d'un soleil ardent, où des débris animaux et végétaux sont en permanente décomposition, c'est la patrie par excellence de la fièvre, qui y demeure et y règne, *domestica febris*, et, lorsque le choléra s'y abattit, en 1254 (1838), il y exerça d'effroyables ravages.

Le cheykh Mohammed mentionne un grand nombre de maladies auxquelles sont exposés les Fôriens, chez lesquels, malgré cela, la mortalité n'a rien d'exceptionnel et qui présentent de nombreux exemples de longévité. Le fait le plus curieux qu'il rapporte à ce sujet est l'opinion singulière des indigènes à l'endroit de la petite vérole, qu'ils redoutent au dernier point : « Ils prétendent que cette maladie reconnaît pour cause la maligne influence d'un petit animal imperceptible, inconnu, mais qui laisse des signes visibles de son passage sur le sol. Cet animal, une fois qu'il s'est attaché à la peau des individus, y engendre la petite vérole et cause souvent la mort. Cet animal, que nul n'a pu voir encore, imprime à terre, disent les Fôriens, la trace de sa marche, semblable à une série de points disposés sur une seule ligne. On m'a certifié, ajoute le cheykh, crédule comme un Arabe, que le matin, lorsqu'on aperçoit cette trace dirigée vers une habitation, la petite vérole s'y déclare infailliblement. »

La thérapeutique du Darfour est, comme on le pense bien, des plus simples. Quelques remèdes de *bonne femme*, quelques moyens opératoires, dignes de la chirurgie de




Vue d'un groupe d'habitations du Darfour.

nos rebouteurs de campagne, et une série de pratiques magiques ou religieuses, constituent tout le bagage *iatrique* de l'endroit. Le moyen le plus universellement employé, quelquefois seul, quelquefois conjointement avec quelque autre expédient plus direct, est celui, facile et peu dispendieux du reste, qui consiste à faire écrire par un saint homme ou par un charlatan quelques lignes du Koran sur un papier ou sur un objet quelconque, que l'on suspend au cou du patient, que l'on applique sur la partie souffrante ou même que l'on fait infuser dans un vase : dans ce dernier cas les caractères se délayent dans l'eau, à laquelle ils communiquent une vertu bienfaisante et divine, on en fait boire au malade et il guérit infailliblement, à moins que ses péchés ou quelque influence diabolique s'y opposent.

Tels sont les faits les plus intéressants auxquels nous initie le récit du cheykh Mohammed, récit dont l'authenticité nous a été affirmée personnellement par le docteur Perron, l'habile et savant traducteur du manuscrit arabe, qui a cru devoir ajouter à son œuvre des notes et des éclaircissements recueillis de la propre bouche du cheykh, avec lequel il a été en relations suivies au Caire. Le docteur Perron, aujourd'hui médecin sanitaire à Alexandrie, a bien voulu plusieurs fois, en s'entretenant avec nous, nous développer certains passages du récit arabe et nous raconter certains faits curieux, fruits de ses conversations avec le cheykh Mohammed. Nous l'en remercions ici.

CHARLES DE LA ROUNAT.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## MATHIEU SCHINNER (1).




Mathieu remet à Marie la grâce de Sion. Dessins de Pauquet.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Une heure plus tard, dans cette salle où nous venons de voir Mathieu Schinner s'abandonner sans réserve à son fougueux ressentiment, une femme éplorée, Marie Ingold elle-même, qui avait voulu accompagner à Rome Guillaume Ingold son père, l'un des quatre députés valaisans, demandait en grâce à Jiuseppo d'être introduite auprès de Mathieu.

— Messire, disait-elle, obtenez que je le voie; c'est le seul espoir qui nous reste!

— Lorsque monseigneur est chez lui, nul ne l'y doit troubler, répliqua Jiuseppo, avec le respect qu'inspire la douleur.

— Quoi! reprit Marie avec véhémence, pas même s'il

(1) Voyez la première partie, au numéro précédent.

s'agit des intérêts les plus graves, s'il s'agit de vie ou de mort?... Messire, c'est de vie et de mort que je veux lui parler; c'est du sort d'une ville livrée à son courroux qu'il faut que je l'entretienne! Par son ordre, tantôt, nos députés ont été chassés d'ici honteusement, et restent écrasés sous ce sanglant affront; seule, je les soutiens et j'espère; mais, pour obtenir la levée du siége, pour que je puisse fléchir son courroux, il faut que ma voix arrive jusqu'à lui; il faut que vous me conduisiez à ses pieds! Messire, osez m'annoncer à votre maître; je vous le demande au nom du ciel!

— S'il m'était possible, madame, fit Jiuseppo, de vous révéler une affaire d'Etat, vous montreriez moins de persistance, et reculeriez peut-être devant le bienfait imploré.

— Oh! qui m'arrêterait? reprit Marie; quelle raison ou force m'empêcherait de lutter contre une haine que je croyais depuis longtemps éteinte? Il n'en est point! Mais l'heure passe; au moins, qu'il en décide; allez, allez vers lui! Dieu ne refuse point de contempler nos larmes; qu'il fasse pour moi ce que Dieu fait pour le pécheur; allez, messire, allez!

Et Jiuseppo, cédant aux ardentes prières de Marie, passa chez Mathieu.

Marie était tombée sur un siége, les mains jointes et les yeux fermés; elle resta ainsi pendant quelques minutes.

— Souvenirs d'enfance, murmura-t-elle, se relevant soudain, pourquoi me revenir? Aux soucis d'à présent êtes-vous jaloux de joindre les douleurs d'autrefois? Se peut-il qu'en ces lieux et en ce jour, je songe aux temps qui ne sont plus; et dix ans n'auraient-ils pu éteindre les transports de mon cœur? Non, c'est un vain effroi, ajouta-elle, comme ayant besoin de se convaincre; dans mon âme, les amitiés humaines ont fait place à l'amour de Dieu. Je ne suis plus l'enfant qui courait après le rêve; je suis celle à qui le pauvre vient confier sa détresse; je suis la sœur de ceux qui souffrent et l'amie de ceux qui pleurent. Au cœur qui saigne de quelque secrète épreuve, Dieu garde la charité pour baume! Non, non, rien du passé n'est plus; ne songeons qu'au devoir accepté et au moyen de l'accomplir. Mais, Seigneur, venez en aide à votre servante; donnez-moi l'accent qui pénètre et les paroles qui persuadent; si vous l'ordonnez, quelle voix ne serait éloquente et quelle prière ne serait entendue! Des pas, fit-elle au bout de quelques minutes de recueillement et de méditation, son visage se couvrant d'une subite pâleur; les siens!... oh! l'agitation de mon âme m'empêche de lire en mes pensées et d'entendre la voix de ma raison. Sainte Vierge, ayez pitié de moi! faites, du moins, que ma bouche et mes regards ne trahissent point le trouble de mon cœur!

— Madame, fit Mathieu, saluant Marie qu'il ne reconnut pas tout d'abord. Grand Dieu! s'écria-t-il ensuite, lorsqu'il l'eut regardée avec plus d'attention, vous, Marie, à Rome et dans ce palais!

— Clémence, Monseigneur! s'écria Marie pour toute réponse, et se précipitant aux genoux de Mathieu.

— Autrefois, au Valais, vous me parliez debout, fit-il, la relevant avec bonté.

— C'est le front sur la terre que je vous dois parler, Monseigneur, continua la jeune femme; la prière se courbe et s'humilie; je dois m'humilier, car je suis la prière et je viens réclamer votre pitié!

— Marie! s'écria Mathieu.

— C'est Sion qu'il faut dire, monseigneur; c'est elle qui gémit et m'inspire; ce sont ses torts qui me jettent à vos pieds!... Ses crimes, je disais mal, reprit la jeune femme à un mouvement de Mathieu. Oui, oui, c'était un crime que d'oser se soustraire à un légitime pouvoir; nous le reconnaissons; mais, hélas! ayant pu dans une heure fatale se laisser surprendre et séduire, alors que l'on revient, resterez-vous sourd à nos regrets déchirants? Monseigneur, l'humble aveu de nos fautes obtient que Dieu pardonne; les hommes qui, par leur grandeur, approchent le plus de la Divinité n'en doivent-ils pas aussi pratiquer la paternelle indulgence? Clémence, monseigneur! Empêchez les effets d'un arrêt sévère et cruel; ordonnez que vos soldats s'éloignent de nos remparts; voyez Sion éplorée, puisant dans chaque heure qui s'écoule de nouvelles terreurs et de nouvelles angoisses; voyez l'effroi des mères; écoutez les cris des enfants; rendez-vous à l'appel suprême d'une nation dont l'existence est en vos mains! Enfin, fit-elle, l'œil ardent et se redressant de toute sa hauteur, celle qui par ma voix vous implore, ne vous souvient-il plus qu'elle est votre patrie? Ce mot ne fait-il rien vibrer dans votre âme? Comment à ce mot seul ne pas céder? Au sein de sa mère, quelque juste que soit son courroux, verrons-nous donc le fils enfoncer le couteau homicide?

— Eh! fut-elle une mère pour moi, celle qui jamais ne me voulut tendre une main secourable? répondit Mathieu d'une voix sourde. Marie, en ce dernier forfait, il est encore d'autres forfaits que je châtie!

— Hélas! c'est pour ceux-là surtout que je vous supplie! reprit la jeune femme.

— Moi aussi, j'ai supplié et pleuré, continua Mathieu: hors vous, qui voulut regarder mes pleurs?

— Plus l'offense fut grande, dit Marie, plus généreuse deviendrait la clémence!

— Votre père lui-même, ajouta Mathieu, ne fut-il pas cruel ainsi qu'eux tous avaient été cruels?

— Mon père, s'écria Marie, emportée par le besoin de défendre Guillaume, mon père avait à sa conduite une excuse que, depuis, j'ai comprise, et qui doit l'absoudre à vos yeux!

— Une excuse, fit Mathieu Schinner avec amertume; sans doute il lui revint soudainement à la mémoire qui était mon père et qui était ma mère; pauvres gens que Dieu a repris san que j'aie expié mes torts envers eux! Telle fut son excuse!... Qu'il m'a fait de mal, lui, surtout! Aucun autre, avant lui, n'avait fait luire à mes yeux le divin rayon de l'espoir; le premier, il me fit entrevoir la possibilité de sortir de mon abjection. Tenez, mon âme se soulève encore de colère quand je pense comment, me croyant assuré d'un modeste bonheur, il vint, sans rougir, me replonger dans ma misère et dans mon impuissance!

— S'il t'a repoussé, s'écria Marie, oubliant toute prudence, à ton tour ne comprends-tu point, ne devines-tu pas?... Car, enfin, je ne puis voir ainsi ton courroux s'attacher à mon père plus qu'à tout autre; s'il t'a fermé son cœur prêt à s'ouvrir, c'est que...

— Veuillez poursuivre, fit Mathieu avec quelque surprise.

— Je me sens mourir, murmura la jeune femme, effrayée de ce qu'elle avait dit, et plus encore de ce qu'elle avait été sur le point de dire.

— Mais non, reprit Mathieu, c'est en vain que t'emporte la pitié; la voix de la vérité est encore la plus forte; la dureté de ton père et d'eux tous n'avait d'autre raison d'être que leur égoïsme et leur méchanceté.

— Soit, répliqua Marie avec effort; fais donc alors paraître, Mathieu Schinner, ce que c'est qu'être grand. Aux torts des temps passés et à ceux de ce jour, toi qui d'un mot pourrais nous anéantir, oppose un généreux pardon; que ta colère elle-même apprenne que tout te doit céder; si ce n'est pour ton pays, que ce soit pour ta renommée; souviens-toi qu'au livre de l'histoire les pages les plus belles sont celles où se lit en caractères d'or que les grands hommes furent cléments!

— Généreuse fille, reprit Mathieu avec plus de douceur, au lieu d'évoquer les mots de patrie et de renommée, rappelez-moi plutôt ces jours où, seule contre tous, vous osiez me protéger et me défendre. S'il était possible que mon juste ressentiment fléchît jamais, si je pouvais méconnaître les intérêts de mon maître, et, trahissant à la fois sa gloire et la mienne, chercher une excuse aux partisans de l'Autriche, quelque danger que cet aveuglement fît naître sous mes pas, on ne le devrait qu'à ces chers souvenirs. Oui, Marie, âme pure, ange consolateur et béni, plus je fouille en un passé lointain, plus admirable m'apparaît ta bonté; je ne vois plus Sion, mais ta pitié sainte; je n'entends pas, je ne veux pas entendre ses cris, mais ta plainte résonne jusqu'au fond de mon cœur! Ses bourgeois, je les eusse écrasés à mes pieds; et toi, devant tes pleurs, mon esprit s'émeut et se trouble! Ainsi du pur et chaud rayon qui se repose sur les glaciers de nos montagnes, et les fait, bientôt après, couler en limpides ruisseaux dans nos prés; ainsi du dévouement qui brille dans tes yeux et remplit ton cœur; ce dévouement pénètre mon âme, il l'embrase; devant cet autre rayon, je sens peu à peu fondre ma colère; j'appelle à moi mon courroux, et c'est la charité qui répond!

— Ne résiste donc point à sa voix, fit Marie, entraînant Mathieu vers une petite table où se trouvait tout ce qu'il faut pour écrire: sans plus attendre, signe l'ordre de notre délivrance; signe, pour qu'à cet ordre béni l'armée se dissipe; pour que, de nos autels, montent vers le Seigneur, à ton nom, d'éternels hymnes de reconnaissance et d'amour!

— Léon X! Léon X! murmura Mathieu Schinner, prenant la plume que lui présentait Marie.

— Ce grand cœur ne saurait condamner ta magnanimité, dit la jeune femme; il devra comprendre ton généreux élan.

— Pour toi donc, bonne et chère âme, reprit Mathieu Schinner, écrivant rapidement l'ordre de la levée du siége, et le présentant à Marie!

— Sion sauvée! s'écria-t-elle, ah! que ce suprême instant rachète de douleurs! Que tu me sembles grand! à l'égal de ton génie s'est élevée ta vertu! Adieu, que le Seigneur te bénisse!

Et Marie courut en toute hâte retrouver les députés de Sion, tandis que Mathieu, assis et rêveur, s'abandonnait au courant des pensées que devait faire naître en lui l'action grave dont il venait d'assumer l'entière responsabilité.

— Oui, Sion est sauvée, murmura-t-il, et moi je suis perdu! non pas que ma conduite, en tout ceci, fasse que ma vie me semble aujourd'hui plus menacée qu'hier par des fous jouant aux assassins, mais parce que, cédant à la reconnaissance, j'ai pu faire fléchir une juste rigueur, et que cette faiblesse me rendant indigne du pouvoir, je le dois résigner. Pauvre fille ignorante! continua Mathieu, lorsque tu implorais ma pitié, tu ne te doutais guère de l'immensité du sacrifice que tu me demandais! Léon X, ajouta-t-il, écrivant à mesure qu'il parlait, je te rends ta puissance; celui qui tient le gouvernail d'un empire doit rester sourd aux prières et ne se préoccuper que de la justice; pardonne-moi cependant, et laisse se replonger dans son obscurité native celui auquel tu permis de t'appeler son père!

Puis, ayant plié et scellé ce papier, il sonna à diverses reprises, sans que, fait inouï, personne répondît à son appel.

— Ceci est étrange, pensa Mathieu. Mais quel bruit vient à moi? se demanda-t-il, prêtant une oreille attentive à des clameurs qui semblaient partir du palais même; ce que tantôt m'a fait dire Villabella aurait-il son effet?... Peuple inconstant, fit-il, debout et calme, hier tu voulais m'élever des statues, aujourd'hui tu me traînerais volontiers dans la fange! Instruments crédules de tout ambitieux jaloux, comme avec des faux semblants chacun vous trompe et vous mène! On vous dit de grands mots, et tout aussitôt vous vous y prenez; on vous dit trahison, et plus vite encore, emportés et ardents, vous vous ruez sur ceux qu'on accuse, sans demander quel fut leur crime! Et cependant ceux qui vous poussent, quel sentiment les anime? Alors que, dans la rue, vous oubliez que bientôt Dieu pourra dire à chacun: « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » alors que dans la rue votre sang coule, eux calculent combien il en faut pour que la machine aux honneurs tourne et se meuve en leur sens! Les clameurs approchent, fit-il, après un court silence, affrontons donc un peu la colère de ces souverains juges.

Et il allait sortir par la porte du fond, lorsque cette porte s'ouvrit et que parut le duc de Reggio.

— Vous, monsieur le duc, fit Mathieu avec un sourire, je l'aurais dû comprendre. Il vous importait donc grandement que l'on prît le chef-lieu du Valais? ou plutôt ce titre d'archiviste, octroyé tantôt à votre ami, vous tenait donc fort au cœur?

— Trêve de raillerie, répliqua Reggio brutalement, votre palais est pris, votre sort et votre vie sont en nos mains. Depuis assez longtemps, nous, les fiers descendants des patrices de Rome, le joug de l'étranger nous blesse, aussi dès qu'on le peut briser, voyez quel empressement on y met! Nous n'avons eu qu'un mot à dire, et des milliers de soldats ont surgi sous nos pas.

— Combien, à chacun, le prix du sang vaudra-t-il d'écus d'or? demanda Mathieu sans pâlir.

— Messire, dit Reggio, affectant de ne pas répondre, vous plaît-il de souscrire à ce qui vous peut arracher à la mort?

— Messire, répondit Mathieu, en politique, c'est faire une grande faute que de laisser à son ennemi la liberté de l'option; voyons, cependant, ce qu'on nous fait offrir.

— A l'instant même, et dans nos mains, vous allez vous démettre pour jamais de ce que vous tenez de l'aveuglement d'un maître, et quitter Rome.

— Messire, fit Mathieu, rompant lentement le sceau de sa lettre au Saint-Père, et la présentant toute ouverte au duc de Reggio, parcourez ceci, vous y verrez qu'on avait prévenu presque tous vos désirs, et que vous auriez pu vous épargner des dépenses d'argent et des frais d'invention: demain ma démission était connue de Rome, et dans huit jours de l'Europe entière; mais, dès l'instant que votre voix l'impose!...

— Que faites-vous? s'écria Reggio.

— J'annule cette lettre, répondit Mathieu, froid et ferme.

Et, en effet, il jeta la lettre déchirée aux pieds de Reggio.

— Vous avez donc cru, naïf conspirateur, reprit Ma-

thieu, l'œil brillant et le front haut, que je reculerais devant un peuple en courroux?

Parlant ainsi, il ouvrit ses portes, et bientôt une foule compacte l'entoura, retenant prisonniers les meilleurs serviteurs de Mathieu.

Tout d'abord, quelques cris se firent entendre, quelques regards essayèrent de soutenir l'expression indompté de son regard; mais comme ce regard restait inflexible, se promenant sur tous avec un mélange de dépit et de pitié, peu à peu les fronts se courbèrent, et un espace vide se fit entre lui et les insurgés.

— Eh quoi! l'on se tait? dit Mathieu d'une voix tranquille, ce qui de loin semblait si simple que le plus maladroit eût paru trop habile, s'emparer d'un homme, et, sans autre procès, lui plonger son couteau dans le cœur, quitte ensuite à maudire un lâche parricide; de près, cela fait peur. Messeigneurs, si vous désirez répandre mon sang? je n'y tiens point assez pour vous le disputer; mais apprenez un peu à quel point Mathieu Schinner fut coupable et mérita la mort!

Ce début fut accueilli par Reggio avec un mécontentement manifeste, et par la foule avec une visible curiosité.

— Un amour exalté de votre gloire et de votre bonheur, continua Mathieu, calme comme certains héros de l'antiquité dans une situation identique, n'a pas cessé d'être le mobile de mes actions; j'ai constamment cherché à réduire



Mathieu bravant la foule révoltée.

l'impôt, à augmenter le salaire, à protéger le talent et la vertu; la sainte agriculture, je l'ai mise en honneur; l'usure infâme, je l'ai proscrite; jaloux que votre nom parcourût le monde, vos vaisseaux se voient sous tous les cieux et sur toutes les mers; je n'ai point affaibli l'antique renommée de vos armes; je n'ai pas conclu de traités qui ne vous aient valu terres, villes ou bourgades; enfin, en même temps que le bien-être descendait et pénétrait parmi vous, j'ai su faire cependant que l'or affluât au Trésor. Voilà mes crimes, on ne peut nier qu'ils soient dignes de votre courroux!

Devant cette audacieuse sortie, qui ne constatait, du reste, rien que d'absolument vrai, il se fit dans l'auditoire un mouvement remarquable, et, malgré quelques démonstrations énergiques de la part de Reggio et de ses plus chauds partisans, les serviteurs de Mathieu furent mis en liberté, et vinrent se ranger auprès de leur maître.

Pourtant, une voix s'éleva de la foule, demandant à Mathieu ce qu'il avait fait de Sion.

— Vous êtes bien appris, cela s'aperçoit, répondit Mathieu avec quelque ironie; eh bien! donc, si Rome est le pays de mon adoption, Sion est ma patrie. Pour prix de mes labeurs, j'avais cru pouvoir m'accorder le salut de Sion, il paraît que c'était pousser mes exigences au delà de toutes limites!

Les têtes se baissaient, le remords glissait dans les

cœurs, la rougeur de la honte empourprait les joues.

— Grâce ! firent entendre quelques voix.

— Lâches ! s'écria Reggio.

— Nous le protégerons contre vous, lui fut-il répondu.

— Mais ne voyez-vous pas...? voulut-il reprendre, se sentant perdu par le mouvement qu'avaient excité les paroles de Mathieu.

— Messire, nous voyons, dit résolûment un homme du peuple, qu'il est aisé de tromper et d'égarer la foule !

A cet instant le duc de Villabella pénétrait jusqu'auprès de Mathieu.

— Vos dangers sont connus, lui dit-il rapidement, la troupe se prépare à vous venir soutenir contre les rebelles, Léon X lui-même, ayant appris le péril et sa cause, a repris sa vigueur d'autrefois pour vous venir en aide ; les soldats, les voilà ; notre Saint-Père, je le précède.

Et, en effet, des soldats envahissaient la salle où ceci se passait, prêts à s'opposer à toute idée de fuite ; lorsque de nouveaux arrivants vinrent compliquer la scène ; c'était Marie et les quatre députés valaisans.

— Que m'apprend-on ? s'écrie Marie se faisant jour jusqu'auprès de Mathieu. Tu payerais de ta vie le salut de



Le pape Léon X.

Sion ? Voilà donc ce qu'on me voulait dire tantôt ! Mais nous te sauverons, Mathieu, et que Sion expire, hélas ! si son salut doit être ta perte !

— Le salut de Sion, madame, fit en s'avançant et en s'inclinant le duc de Villabella, Sa Sainteté prétend le confirmer, en même temps qu'elle prend en personne la peine de venir apaiser les mutins.

— Ma place est entre vous et vos assassins, dit Marie à Mathieu avec une sorte d'égarement, sans paraître avoir compris les paroles de Villabella.

— Calmez-vous, reprit Mathieu Schinner avec bonté ; l'orage est passé ; aucun danger ne reste à craindre. Et vous, continua-t-il, s'adressant à la foule atterrée, pauvres enfants, plus à plaindre qu'à blâmer, retournez au travail ; je ne sais rien des événements de ce jour. Qu'ils soient libres ! dit-il aux soldats.

Bientôt, en effet, le repentir au cœur et les yeux humides, tous, sauf Reggio, s'éloignèrent en silence, quelques-uns ayant baisé avec transport les vêtements de celui dont une heure auparavant ils demandaient la vie.

— Mathieu! s'écria Marie, en vérité, ce serait à genoux qu'il te faudrait parler!

— Monsieur le duc, dit Mathieu se tournant vers Reggio, l'armée vous garde votre place, et, dans tous les cas, votre liberté vous est rendue.

— Une place donnée par vous? je la refuse, répliqua Reggio d'un ton farouche; quant à ma liberté, je l'accepte et m'en sers!

En effet, libre de ses mouvements, ce malheureux déchargea sur Mathieu Schinner un des deux pistolets qu'il avait à sa ceinture, et se tira l'autre à bout portant; les deux coups furent mortels, mais le premier manqua son but; Marie, qui avait vu le mouvement de Reggio, s'était élancée au-devant de Mathieu, et avait reçu en pleine poitrine la balle qui lui était destinée!

Un grand cri s'éleva de toutes parts, tandis que s'affaissait sur elle-même la pauvre jeune femme, et que, pour la soutenir, s'avançaient Guillaume et Mathieu Schinner, tous deux remplis de désespoir et d'horreur.

— Ne me plains pas, murmura Marie à l'oreille de Mathieu; mourir sous tes yeux, mourir pour toi, c'était un bonheur que je n'aurais osé concevoir ni espérer!

Et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir jamais!

— Léon X, Monseigneur! s'écria le duc de Villabella, alors qu'en effet Sa Sainteté pénétrait dans les cours du Vatican.

— Hélas! se disait Mathieu, lisant enfin dans le cœur de la pauvre morte, là était le bonheur!

— Oui, Monseigneur, fit Jiuseppo, qui l'entendit ou plutôt le devina; mais si le chêne altier se voit souvent exposé seul au fouet des orages, qu'il compte, autour de lui, les milliers d'humbles créatures que son immensité a pu défendre des vents!

— Tu dis vrai, Jiuseppo, répliqua Mathieu, son noble front se redressant soudain; pour nous, les serviteurs fervents des peuples confiés à notre garde, le bonheur se fait du bonheur de tous, et celui-là n'a point d'égal! Messires, dit-il, après avoir du fond de l'âme envoyé un dernier adieu à celle à qui il devait de connaître les douces joies de la miséricorde, allons porter l'hommage de nos respects et de notre amour aux pieds de Sa Sainteté Léon X.

Et il sortit, en même temps que Guillaume et les autres Valaisans emportaient les restes de la pauvre Marie.

ADAM BOISGONTIER.

FIN.

## LES PETITS BONHEURS, PAR M. JULES JANIN (1).

Il y avait vingt ans peut-être que M. Jules Janin, cet heureux mineur de la littérature quotidienne, n'avait rencontré une plus riche veine de bon sens et de moralité, d'esprit et de belle humeur, de pensées et de style. Ses *Petits Bonheurs* sont à la fois un charmant livre et une excellente action; ils deviendront un bienfait public lorsqu'ils seront dans toutes les mains, ce qui ne peut manquer d'arriver bientôt.

Les petits bonheurs sont les grands bonheurs! Quelle meilleure leçon pour notre siècle inquiet, affairé, cherchant midi à quatorze heures? Le bonheur, c'est la fleur introuvable qui s'épanouit au ciel, et qu'il faut conquérir par une vie de labeur et de souffrance. Le petit bonheur, c'est la giroflée éclose à votre fenêtre et qui va parfumer votre chambre, si vous daignez seulement la lui ouvrir: c'est ce que d'autres ont appelé le bonheur sous la main. Et le professeur qui vous le montre du doigt, c'est M. de Tréjean, le héros de M. Jules Janin, cloué dans son fauteuil par la goutte, entre sa plume et ses livres.

La goutte elle-même est le premier bien de ce Philinte, qu'eût embrassé celui de Molière. L'éloge qu'il en fait est son chef-d'œuvre, et se termine par une adorable histoire. N'ayant ni la goutte... ni la plume de M. de Tréjean, nous conterons fort mal cette histoire après lui; mais elle ressemble aux plantes généreuses qui embaument jusqu'aux cartons de l'herbier, et notre analyse suffira pour vous faire acheter tout le parterre. Nous n'avons pas d'autre but que de vous rendre ce service, car *les Petits Bonheurs* sont un livre de famille par excellence.

Il y avait donc une fois une très-jolie dame qui, par extraordinaire, avait eu la goutte, — ce mal des rois, des héros, des gens d'esprit et des bons vivants. Elle se guérit à Vichy du petit nœud de son orteil, et voilà qu'elle dépérit à vue d'œil et consulte le docteur Trousseau.

— La goutte avant quinze jours, ou la mort! lui dit l'Esculape.

Et il lui ordonne tous les petits bonheurs qui amènent celui-là: la paresse et les bons dîners, la comédie et le bal, la calèche et le cachemire, les rubans et la dentelle, les perles et les diamants, — la grasse matinée surtout, les bains tièdes à la marjolaine, les huîtres, les foies gras, les truffes et le vin de Champagne.

— Je ferai de mon mieux, répond la jolie malade, qui a le plus vif désir de vivre longtemps.

Et « si docile elle fut à l'ordonnance, et tant elle y ajouta de son propre fonds, elle fut si bien parée, elle dîna et soupa si joyeusement, et d'un pied si léger elle dansa si galamment les danses nouvelles, qu'un beau jour, et comme on désespérait de la sauver... eh vite! eh vite! il y eut un gonflement favorable au petit doigt!

— O miracle! O bonheur! s'écrie le docteur Trousseau, vous avez retrouvé la goutte, madame! vous êtes guérie de tout autre mal! vous vivrez cent ans! c'est votre petit doigt qui me l'a dit. »

Voilà comment prêche M. de Tréjean, ou plutôt M. Janin, trois cents belles pages durant, sur papier velin, à travers des chefs-d'œuvre du crayon de Gavarni. Jugez du succès qu'aura, ce carême, un tel dominicain!

Aussi disputerait-il, à l'Académie française, et avec quelque chance, s'il le voulait, le fauteuil de M. de Salvandy au révérend père Lacordaire; mais il ne le veut point, et il s'en vante. Il tient trop à ses petits bonheurs pour aller s'endormir dans cette grande félicité. PITRE-CHEVALIER.

(1) Un vol. grand in-8°, illustré par Gavarni. Morizot, éditeur, rue Pavée Saint-André-des-Arts.

# HISTOIRE ANECDOTIQUE

## DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

### FAUTEUIL DE M. DE LAMARTINE.

Voici le fauteuil des poëtes. Mais parmi ces poëtes, inégalement marqués au front du rayon sacré, que de contrastes profonds et comme accusés à plaisir ! Et d'abord cette liste, qui s'ouvre par le nom de Chapelain, se clôt par celui de Lamartine. *La Pucelle* au début, *les Méditations* et *Jocelyn* à l'autre extrémité : quelle magnifique et complète antithèse !

Et puis ce fauteuil, inauguré par le sec, pesant et judicieux auteur des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, semble avoir été l'asile préféré des poëtes à la muse facile et légère. Entre les deux noms qu'on trouve aux deux bouts de la chaîne, noms bien divers sans doute, mais du moins se ressemblant dans leur éloignement même, — si toutefois on peut faire ce rapprochement sans sacrilége, — par l'expression sérieuse de la physionomie, la gravité du ton et de l'accent, se déroule une série de joyeux enfants gâtés de la muse, à peine entrecoupée des noms d'un grand seigneur, d'un traducteur émérite et d'un peintre qui écrivit sur son art des poëmes didactiques, et, par conséquent, peu récréatifs. A Chapelain succèdent Benserade et Pavillon, c'est-à-dire au poëme épique la poésie de ballet et la poésie galante ; Sedaine et Collin Harleville, c'est-à-dire l'opéra-comique et la comédie bourgeoise, précèdent Lamartine.

### I. — JEAN CHAPELAIN.

(Élu en 1634.)

L'hôtel de Rambouillet. L'alcôve de la chambre bleue. Précieux et précieuses. Lecture de *la Pucelle*. Dithyrambes et pamoisons. La montagne et la souris. Le coup de massue de Boileau. Mort pour un sou.

Nous sommes en l'an de grâce 1646, à Paris, sur la rive droite de la Seine. Il est bientôt une heure de l'après-midi. Un petit homme noiraud, maigre, passablement laid, vêtu d'un habit passé de mode et dont on peut voir la corde sans y regarder de fort près, d'une perruque grasse, d'un vieux chapeau et de bottes ridicules, longe, en crachotant sans cesse, la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Ce chétif piéton, pour ne vous point intriguer davantage, est Jean Chapelain, membre de l'Académie française, le premier poëte et le premier critique du siècle, dans l'opinion de tous et dans sa propre opinion aussi, quoiqu'il ait à peine, jusqu'à présent, publié quelques pages de prose ou de vers, aussi maigres que sa personne. Il se rend à l'hôtel Rambouillet, cette seconde Académie plus puissante et plus recherchée peut-être encore que la première, et je crois que le voici arrivé.

— Bonjour, mademoiselle Pelloquin ! crie en entrant le bonhomme à une jeune fille qui lui sourit d'un air tant soit peu railleur.

Et il poursuit sa route, comme un habitué de la maison, à travers une longue enfilade d'appartements déserts et silencieux.

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes, les t. XXI, p. 257 ; XXII, p. 257, 295, 321, et XXIII, p. 33 et 65.

Suivons-le, s'il vous plaît, jusque dans la chambre bleue de l'incomparable Arthénice. La vaste alcôve est parée avec goût et magnificence à la fois. Dans la ruelle, se pressent une multitude de jeunes seigneurs et de belles dames, de poëtes et de beaux-esprits, les dames tenant à la main de petites badines, les jeunes seigneurs agitant, d'un air cavalier, les plumes blanches qui recouvrent leurs chapeaux, les uns debout derrière les fauteuils des duchesses, les autres assis sur des tabourets ou sur leurs manteaux étendus à terre.

Les conversations étaient engagées à demi voix et les cercles s'étaient arrondis surtout autour de deux petits hommes, qui péroraient à l'envi. L'un, à peine plus grand qu'une grande poupée et encore plus laid que petit, était l'abbé Godeau, *le nain de la princesse Julie* ; le second, dont le visage et les yeux, animés par la conversation, reprenaient, à l'état de repos, une expression mitoyenne entre la douceur et la niaiserie, assez semblable, suivant la pittoresque comparaison du marquis de Rambouillet, à celle d'un mouton qui rêve, n'était autre que Vincent Voiture, l'enfant gâté de l'hôtel.

A l'arrivée du troisième petit homme que nous avons décrit tout à l'heure, chaque tête se retourna et un murmure de satisfaction se fit entendre.

— Ah ! voici M. Chapelain, s'écria la marquise de Rambouillet. Nous commencions à désespérer, monsieur.

— Vous vous êtes bien fait attendre, dit le duc de Longueville à son *domestique*, du ton d'un maître bienveillant et protecteur, qui pourrait se fâcher, mais qui ne le veut pas.

— Les poëtes sont si distraits, fit la belle duchesse de Chevreuse, en lançant un regard coquet du côté du nouveau venu.

— Et M. Chapelain, ajouta Conrart, qui ne parlait pas beaucoup, mais qui parlait bien, a par là même, plus que tout autre, le droit d'être distrait.

Cependant, la plupart des seigneurs et des gens de lettres s'étaient précipités au-devant du poëte pour lui serrer la main. Chapelain saluait et se confondait en compliments. MM. de Montausier et de Longueville lui avaient avancé un fauteuil ; il s'assit.

— Eh bien, monsieur, lui dit aussitôt M^me^ de Rambouillet, nous attendons.

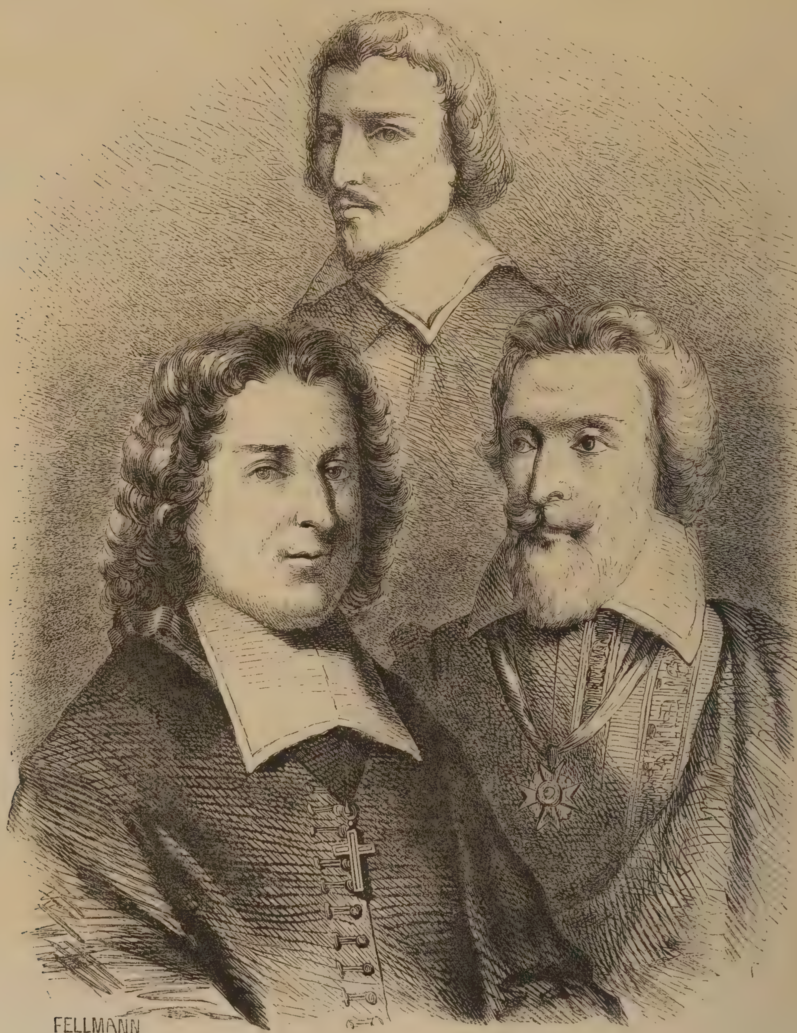
— Nous avons déjà beaucoup attendu, dit d'un air suppliant et flatteur la duchesse d'Aiguillon. Il est bien juste que nous soyons dédommagés le plus vite possible d'un si long retard.

— Les grands espoirs font les grandes impatiences, fit sentencieusement M^lle^ de Scudéry.

Tout le monde applaudit d'un sourire au mot ingénieux de Sapho, puis le silence se fit, solennel et profond. On voyait qu'un grand événement était proche. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'une lecture de *la Pucelle*, ce gigantesque poëme épique, auquel l'auteur travaillait déjà depuis dix ans et qu'il devait être dix années

encore avant de faire paraître, quoiqu'à cette époque il eût déjà obtenu le privilége du roi pour sa publication.

On dit que la France n'a pas d'épopée; ce n'est certes pas faute de poëtes épiques. Au dix-septième siècle, en particulier, on ne pouvait faire un pas dans un salon littéraire sans risquer d'en écraser deux ou trois. Le cabaret avait les siens, comme l'hôtel Rambouillet et l'Académie. C'était le gros Saint-Amant, avec son *Moïse sauvé*; le père Le Moine avec le *Saint Louis*; le petit abbé Godeau, devenu évêque de Vence, et qui, non content de la gloire du madrigal, célébrait saint Paul en un poëme de longue haleine; Scudéry chantait *Alaric*, le vainqueur des vainqueurs de la terre; Remy de Beauvais et le père Pierre de Saint-Louis, fameux par ses anagrammes, se faisaient les poëtes de la *Madeleine*; le prophète Desmarets s'attaquait à *Clovis* et le Laboureur à *Charlemagne*; n'oublions pas Lesfargues et son *David*; Carel de Sainte-Garde et les *Sarrasins vaincus*, le *Constantin* du père Mambrun, le *Martel* de Boissat, etc. J'en passe et des plus mauvais. Mais il est grand temps de s'arrêter, je crois, et de




De Sillery. Pavillon. Le duc de La Force. Dessin de Fellmann.

revenir à *la Pucelle*, le chef-d'œuvre de tous ces chefs-d'œuvre, celui qu'on attendait comme la gloire du siècle et que déjà les lettres saluaient du vers classique :

Nescio quid majus nascitur Iliade.

Jean Chapelain prit dans la poche de son habit de satin colombin, doublé de panne verte, un volumineux manuscrit, dont la vue arracha un soupir involontaire à quelques belles dames, entre autres à la jeune M^lle^ de la Vergne, qui devint depuis M^me^ de Lafayette. Il tira en même temps un mouchoir d'une blancheur tellement équivoque que Tallemant des Réaux, qui causait dans un coin avec Ménage et Pellisson, se promit d'enrichir de cette intéressante particularité les satiriques *historiettes* dont il amassait peu à peu les matériaux, et, se penchant à l'oreille de ses voisins, leur dit à voix basse :

— Vraiment, M. de Longueville devrait bien doubler la pension qu'il sert à son poëte, ne fût-ce que pour lui donner le moyen de faire blanchir ses mouchoirs, qui font mal au cœur, et de se procurer une perruque neuve.

— Allons donc, répondit Ménage, vous savez bien que le pauvre homme n'a même pas de quoi acheter sa chan

delle, quoiqu'il reçoive des pensions de tout le monde. Je crois qu'il cache son argent dans les cendres de son foyer : il ne risque pas d'y fondre, car les araignées ont eu le temps d'y tendre leur toile, depuis qu'il y a fait du feu.

— Avez-vous remarqué son justaucorps, continua Pellisson en guise d'épiphonème. Je parie que le gaillard l'a fait fabriquer avec un cotillon de sa sœur.

Les trois interlocuteurs se prirent à pouffer de rire à la sourdine, comme des écoliers en fraude.

— Allons, allons, messieurs, fit une belle personne au port royal, aux yeux vifs, à la chevelure ardente, qui venait d'octroyer à Voiture un tabouret pour s'asseoir à ses pieds, — un peu de charité ! Il est vrai que c'est un homme étrange, mais c'est un si excellent poëte !




Benserade, Lambert et de Lyonne au cabaret du Bel-Air. Dessins d'Henri Pottin.

Tallemant baissa la tête sous l'assertion de Mlle Paulet, d'un air résigné, mais non convaincu, et Voiture se prit à ricaner silencieusement.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle avec une moue dédaigneuse, nous savons bien qu'il est plus facile de faire de méchantes médisances que de beaux vers.

— Bien rugi, lionne ! s'écria Voiture, qui pourtant, au fond, portait un peu envie à la gloire de Chapelain.

Le bruit des feuillets du manuscrit que déroulait le poëte avait couvert cette conversation profane. Tallemant allait répliquer, quand Chapelain commença à lire d'une voix haute et forte. Son débit, d'abord lourd et monotone, s'échauffa par degrés. Il gesticulait avec animation, s'interrompant à chaque vers pour crachoter dans son mouchoir, à la grande jubilation de Tallemant des Réaux. Il disait :

Je chante la Pucelle et la sainte vaillance
Qui, dans le point fatal où périssait la France,
Ranimant de son roi la mourante vertu,
Releva son État sous l'Anglais abattu.
Le ciel se courrouça, l'enfer émut sa rage,
Mais elle, armant son cœur de zèle et de courage,
Par sa prière ardente, au milieu de ses fers,
Sut et fléchir les cieux et dompter les enfers.

Ames des premiers corps, pères de l'harmonie,
Messagers des décrets de l'essence infinie,
Légions qui suivez l'éternel étendard,
Et qui, dans ce grand œuvre, eûtes si grande part,
Célébrez avec moi la guerrière houlette,
Faites prendre à ma voix l'éclat de la trompette,
Échauffez mon esprit, disposez mon projet,
Et rendez mon haleine égale à mon sujet.

Le brouhaha s'était élevé dès les premiers vers; il alla grossissant toujours et en vint bientôt même à gêner la voix du lecteur. Au bout d'une heure environ, Chapelain s'arrêta ; il avait lu le premier chant, douze cents vers!

Aussitôt les exclamations éclatèrent de toutes parts sans contrainte. On se récriait, l'un relevait les antithèses, un autre les comparaisons, les plus érudits s'attachaient aux savantes imitations des anciens, accumulées dans l'œuvre du poëte. Celui-ci, assailli de félicitations fougueuses, savourait son triomphe d'un air modeste et bonhomme.

— Monsieur, disait le sévère Montausier, en vérité cela est parfaitement dans les règles.

— Voilà qui est beau! voilà qui est poussé dans le dernier fin! s'écriait M. de Scudéry, en agitant son panache comme une épée, et quiconque osera soutenir le contraire aura affaire à moi.

— Oui, fort beau, observa tout bas la duchesse de Longueville à sa voisine, Mme Cornuel, mais c'est bien ennuyeux.

— Mon enfant, répliqua celle-ci à ce mot naïf dont Boileau devait se souvenir plus tard, n'allez pas dire ces choses-là tout haut; contentez-vous de les penser tout bas, c'est déjà bien hardi.

En ce moment, l'impétueuse Mlle Paulet, la *lionne*, était en train de secouer Chapelain par le collet de son habit :

— Petit homme, lui criait-elle à l'oreille, vous serez cause que la France n'aura plus rien à envier à l'Italie, et que Le Tasse sera dépassé.

— Et penser, s'exclamait le chétif et fluet Charleval, — car il y avait beaucoup de petits hommes et même de laids hommes, parmi tous ces gens d'esprit, — que c'est le même homme qui a fait *la Couronne impériale* dans *la Guirlande de Julie!* Qu'on est heureux de réussir ainsi dans le galant et dans l'héroïque!

M. de Longueville était aux nues. Il semblait prendre pour lui tous les éloges décernés à son poëte, et regardait l'assemblée d'un air triomphant, comme pour lui dire : « C'est pourtant à moi et à ma pension qu'on doit cette magnifique épopée, et ce second Homère est un de mes *domestiques*. »

— Mon sujet n'est pas seulement ce qu'on pourrait croire, reprit Chapelain au premier moment de silence. Suivant le précepte des maîtres, l'allégorie est la base de ce poëme. Ce que je veux faire, c'est y présenter un tableau vivant de toutes les bonnes et mauvaises passions de l'homme se disputant tour à tour l'empire de l'âme et réconciliées par la grâce divine ; du reste, vous saisirez mieux mon dessein quand vous aurez lu mon poëme tout entier. Ainsi, dans mon plan, la France est l'âme de l'homme en guerre avec elle-même; le roi Charles, la volonté portée au bien par sa nature, mais facile à entraîner au mal ; la Pucelle est la grâce divine, etc.

Ce fut pour le coup que Scudéry se pâma. Huet, le savant évêque d'Avranches, déclara l'allégorie admirable de tout point, et le nain Godeau, qui d'ailleurs songeait à son *Saint Paul*, fut visiblement jaloux. Il y avait bien dans un coin M. de la Mesnardière qui haussait les épaules et qui ruminait un pamphlet satirique, mais personne n'y prit garde, sauf le prince de Condé, qui, au fond, était de son avis.

M. Chapelain, membre de l'Académie française, dont il était l'orgueil et le chef reconnu, choyé à l'hôtel Rambouillet, recherché des grands, célèbre même avant d'avoir rien écrit, était alors un être presque sacré, et on se fût donné une dangereuse réputation de *libertin* et d'esprit fort, en se permettant de toucher à cette gloire mise au-dessus de toute contestation et de toute rivalité. Son génie supérieur était un article de foi : on jurait par Chapelain comme par Aristote. Il lui suffit d'un mot au cardinal de Richelieu pour faire une loi désormais absolue de l'adoption des trois unités au théâtre. Pour ce haut fait, il eut du cardinal mille écus de pension.

En l'année où nous sommes, son bagage littéraire n'était pas lourd encore : une préface, une traduction, quelques odes, la rédaction définitive des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, c'était tout ou à peu près. Mais il faisait LA PUCELLE !

Il s'y acharna vingt ans, le malheureux, avec ardeur, avec conscience, avec bonne foi. Comme il devait toucher du duc de Longueville deux mille livres de pension, tant que son poëme n'aurait pas paru, de méchantes langues l'ont accusé de savoir ce qu'il faisait en prenant son temps. Pure calomnie! Chapelain était aussi honnête homme que mauvais poëte.

Elle parut enfin, cette glorieuse épopée, si impatiemment attendue, ou du moins il en parut la première moitié, douze chants de douze cents vers chacun. Grand fut le désappointement général. Beaucoup n'osèrent pas l'avouer d'abord, et s'en voulurent à eux-mêmes d'avoir si peu de goût; mais les épigrammes des incrédules frayèrent le chemin à l'opinion publique. Puis vint Boileau, qui asséna à cette statue aux pieds d'argile le dernier coup de massue.

Des nombreuses victimes de Boileau, pas une dont le destin ait été plus lamentable. Chapelain demeure et demeurera éternellement embaumé dans les vers railleurs du satirique. N'accusez point ses attaques de cruauté, elles étaient nécessaires. Malgré cet échec inattendu, Chapelain restait encore debout. Six éditions de son poëme s'étaient écoulées en dix-huit mois. Le duc de Longueville, qui ne voulait pas s'être trompé, l'avait consolé de l'injustice publique en doublant sa pension, et bon nombre d'illustres restèrent fidèles, comme lui, à leur admiration primitive. En 1660, Racine, débutant, le consultait comme un maître, et quelques années après, c'était encore à lui que s'adressait Colbert, pour connaître officiellement l'état de la littérature en France et le guider dans les récompenses destinées aux écrivains. La belle occasion pour se venger de ses ennemis ! Il ne le fit pas: c'est qu'il était au demeurant, et ceci sans la moindre ironie, le meilleur fils du monde. Probe, serviable, homme d'honneur, c'est Boileau qui l'a dit, et Boileau n'est pas suspect quand il parle de Chapelain, il eut aussi le courage de garder son indépendance et sa dignité.

Richelieu, encore plus mauvais poëte que l'auteur de *la Pucelle*, avait activement collaboré à la *grande pastorale*, et il soumit ses vers aux observations du juge suprême de la littérature, qui les critiqua sans le moindre ménagement. Le cardinal en fut si choqué dans son orgueil littéraire qu'il mit en pièces les remarques de Chapelain, avant même d'en avoir achevé la lecture. Mais pendant la nuit, saisi de remords, il fit éveiller ses domestiques et leur commanda de ramasser et de coller ensemble ces morceaux de papier. Après quoi, il relut les observations et condamna la *grande pastorale* à rester inédite.

Pourquoi Chapelain n'exerçait-il pas envers ses propres œuvres les rigueurs salutaires de ce talent critique?

Pourtant, grâce à Dieu, il n'osa pas publier les douze derniers chants de sa *Pucelle*, qui devait en avoir vingt-quatre, comme l'*Iliade*; mais il les fit, et on peut les voir en manuscrit dans une des bibliothèques de la capitale.

J'ai lu en entier les douze chants imprimés, et je ne m'en cache ni ne m'en vante. Il m'a fallu quelque courage. Le pauvre poëte me faisait l'effet d'un bœuf pesant et opiniâtre, qui trace laborieusement son sillon et le trace souvent de travers. C'est froid, sec et abstrait, mais il y a plus de beaux vers et de force qu'on ne s'y attendrait. Le malheur du bonhomme était de se croire poëte. « Que n'écrit-il en prose! » c'était le cri des meilleurs juges. Mais il se regardait comme méconnu et il en appelait à la postérité.

La postérité, sans même prendre la peine de vérifier les pièces du procès, a répondu par les vers impitoyables de Boileau :

> Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
> Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve!

On sait comment mourut Chapelain, suivant la chronique médisante. Un jour qu'il allait à l'Académie, où les jetons (toujours la chronique) le rendaient fort assidu, il rencontra un ruisseau grossi par les pluies, qui lui barrait le chemin. Un pauvre homme avait jeté une planche sur les deux rives, mais il fallait payer un sou pour passer sur ce pont improvisé, grave dépense pour un homme chez qui l'on trouva cinquante mille écus après sa mort. Chapelain préféra franchir les flots. Il arrive à l'Académie mouillé et grelottant, et, au lieu de s'approcher du feu, craignant de fournir matière à la malignité de ses collègues, il se tient à l'écart, les jambes cachées sous une table. Le froid le prend, vient une fluxion de poitrine. Bref, il en mourut.

Mais il avait soixante-dix-neuf ans, ce qui diminue beaucoup la moralité de l'histoire.

## II. — ISAAC DE BENSERADE.

(Élu en 1674.)

Le cabaret du Bel-Air. Le ballet de Sa Majesté. Les habiletés et les succès de Benserade. Le sonnet de Job. *Je suis pour Tobie!* L'épitaphe de Richelieu. Un coup de lancette.

Entre tous les cabarets qui alors remplissaient Paris, un des plus célèbres et des mieux hantés était celui de Bel-Air, aux environs du Luxembourg. Regardons par la porte entr'ouverte, à travers laquelle passe le bruit joyeux des brocs, mêlé au tumulte des voix discordantes, que domine de temps à autre un chant modulé d'une voix vibrante et pure. Voyez-vous ce rousseau, du reste assez beau garçon, attablé en pleine salle vis-à-vis d'un autre bon vivant, et vidant son verre en gai compagnon? Il a l'air d'être de la maison, n'est-ce-pas? et il en est en effet, car il tutoie les garçons et tous les habitués le connaissent.

— Bonjour, Benserade, dit, en lui frappant sur l'épaule, un jeune seigneur qui venait d'entrer. Quand donc cesseras-tu de hanter le cabaret?

— Quand vous ne le hanterez plus vous-même, monsieur de Lyonne. Mais je crains que nous n'en soyons pas encore là, ni l'un ni l'autre.

— Ah! gredin, tu sais bien que c'est pour toi seul que j'y viens souvent. Il n'y a pas moyen de te rencontrer ailleurs, sauf les jours de ballet. Je parie que c'est Lambert qui te débauche?

Lambert leva la tête en grimaçant d'une façon affreuse.

— Vous pourriez bien vous tromper, dit-il, monsieur de Lyonne; nous nous débauchons l'un l'autre. Et puis ne suis-je pas ici dans ma famille?

— C'est juste, mon pauvre Michel, je l'oublie toujours. Mais tu ne l'oublies pas, toi, quand tu es à jeun et à sec.

— Beau-père, cria tout à coup Lambert au cabaretier qui venait d'apparaître au fond de la salle, apportez-nous donc quelque chose, c'est M. de Benserade qui se met en frais.

Le bonhomme apporta une bouteille en rechignant.

— Oui, oui, belle caution, ma foi, fit-il entre ses dents. Qu'il me paye d'abord les cinquante écus qu'il me doit, et il fera des générosités après.

— Oh! monsieur Le Puis, lui dit de Lyonne à l'oreille, vous n'êtes guère prudent et guère sage. Un homme qui travaille tous les jours pour Sa Majesté, qui est l'ami de tous les grands seigneurs, et qui est en passe d'obtenir une nouvelle pension d'ici peu!

— En attendant, répliqua le tavernier à demi-voix, il mange chez moi tous les jours, et je n'en ai pas encore reçu une demi-pistole.

Et il s'éloigna tout hérissé.

Lyonne riait sous cape de la colère du bonhomme. D'autres courtisans s'étaient réunis à lui et riaient également.

— A toi, Benserade! cria de Lyonne, en s'asseyant sur la table, je te fais les rimes faciles, parce que tu ne me parais pas disposé : *tavernier*, *créancier*, *bouteille*...

— Des bouts-rimés! fit avec dédain le poëte, vous prenez mal votre temps. Ne voyez-vous pas que nous sommes en train, Lambert et moi, d'arranger notre prochain ballet?

— C'est différent, fit de Lyonne, le service du roi avant tout. D'autant plus que si Lambert est aussi exact pour vous que pour tout le monde, vous ne risquez rien de vous hâter pendant que vous l'avez sous la main.

— Il m'avait promis de venir l'autre soir chez moi, dit un jeune courtisan, et je suis encore à l'attendre.

— Quant à moi, fit un second, il me l'avait juré trois jours de suite, et j'avais fait venir trois fois nombreuse compagnie pour l'entendre. Bien lui en a pris de ne pas se rencontrer le lendemain sur mon passage, je l'aurais roué de coups de bâton.

— Messieurs, dit Benserade, il s'agit cette fois des plaisirs de Sa Majesté, qui s'est même réservé le principal rôle dans notre prochain ballet, et Michel sait bien que ce n'est point notre auguste monarque qu'on peut faire attendre. Ainsi, vous voyez que nous n'avons pas de temps à perdre.

Les courtisans s'éloignèrent et les deux collaborateurs se remirent au travail, au milieu des cris et du bruit des verres. De temps en temps, Benserade, sur la demande de Lambert, réformait quelque stance, allongeait ou rac-

courcissait quelque vers, besogne qu'il entrecoupait discrètement de mainte et mainte rasade. On eût dit, à le voir écrire sur le coin de la table, un de ces poëtes *rouges trognes*, comme il y en avait tant, surtout dans la première moitié du dix-septième siècle, et non un poëte de cour qui faisait parler aux dieux de la mythologie le langage raffiné de Versailles.

Lambert, de son côté, mettait la dernière main à un grand air du prochain ballet. Quand il eut fini, il le fredonna quelque temps à voix basse et parut satisfait du résultat.

— Beau-père, dit-il, appelez Hilaire.

Une jeune fille d'assez petite taille accourut aussitôt.

— Mon enfant, lui dit Lambert, voici quelque chose de nouveau que nous allons essayer ensemble. Voyons, montrez que vous êtes en voix et faites honneur à votre maître.

Hilaire jeta un coup d'œil sur le papier sale que lui tendait Lambert, et, au bout d'une minute, ils se mirent à chanter tous deux au milieu du cabaret. Si bizarre que fût cette scène, on y semblait accoutumé, les courtisans firent cercle, applaudissant à tout rompre; la porte s'ouvrit pour livrer passage à de nouveaux habitués, et l'hôte radouci consentit à appeler Lambert son gendre, et à faire belle mine à Benserade.

— C'est bien, Michel, dit celui-ci, Sa Majesté sera satisfaite; en attendant, je le suis moi-même. A demain, à la même table, pour les derniers arrangements.

Et il sortit, laissant derrière lui une délicieuse odeur de parfums d'Espagne. On le vit monter dans son carrosse qui l'attendait à la porte.

— Cet homme-là, pensa Lambert, a des manières royales qui m'en imposent toujours, même au cabaret; on voit bien qu'il a du sang des Abencerrages dans les veines.

— Ce qui ne l'a pas empêché, observa un jeune seigneur qui se nommait de Lessins, de se cacher à fond de cale dans certain combat sur mer. Trouvez-vous l'exploit bien héroïque pour un descendant des Abencerrages?

— Mon neveu, je ne sais si la chose est vraie, repartit de Lyonne, mais je l'en crois bien capable : il a assez d'esprit pour cela.

Oui, c'était avant tout un garçon d'esprit que M. de Benserade. Dès l'âge de sept ans, il l'avait bien montré. Né dans le calvinisme, quoique élevé dans la religion catholique, il avait reçu en venant au monde le prénom d'Isaac, qui sentait un peu le fagot. Aussi quand M. Puget, évêque de Dardanie, lui donna la confirmation, proposa-t-il à cet enfant de troquer son prénom contre un autre plus canonique.

— Volontiers, répondit le petit bonhomme sans se déconcerter, pourvu qu'on me donne du retour.

— Laissons-lui son nom, dit alors l'évêque étonné, il le rendra célèbre.

En effet, Benserade était encore au collége lorsqu'il fit sa tragédie de *Cléopâtre*.

Autre trait d'esprit. A la mort de son père, il recueillit une succession embrouillée, et, bien que Normand, il aima mieux abandonner tout que de plaider. On en conclut, pour la seconde fois, que ce serait un homme extraordinaire.

En entrant dans le monde, il eut d'abord l'esprit d'être quelque peu parent du cardinal de Richelieu, qui le renta, chichement, il est vrai, de peur qu'il ne fît trop la débauche au cabaret de Bel-Air. Ensuite, il eut l'esprit de revêtir la livrée de son temps, de courtiser la mode et le genre en faveur, de flatter finement et discrètement, sous le voile pudique de l'allégorie, les grands personnages qui figuraient dans ses ballets et ses mascarades, si bien qu'en moins de rien il se vit près de douze mille francs de rente, lui qui n'avait eu que des procès pour tout héritage.

Il ne songeait guère à la postérité, ce bon M. de Benserade, et il est vrai de dire que la postérité le lui a bien rendu. Sa poésie, un peu malingre et fluette, avait les pâles couleurs, il est vrai ; mais elle était vive, coquette, ingénieuse, délicate. Aussi parvint-il à charmer d'abord jusqu'à Boileau même, ce farouche et inflexible Cerbère, qui veillait aux avenues de la poésie ; ce fut peut-être la plus grande et la plus complète de ses habiletés.

Mais comment alla-t-il s'aviser de mettre les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux, dans un livre qui n'était qu'un rondeau perpétuel, depuis la préface jusqu'au privilége et à l'errata?

Pour un homme d'esprit, c'était une bien grande sottise. Aussi, ce fut pour le coup que Boileau gronda, et que la réputation de notre poëte, jusqu'alors florissante, commença à décliner rapidement. Le public siffla ce qu'il eût applaudi jadis, mais c'était par ordre du roi que Benserade avait fait ce pauvre tour de force, et il aimait mieux la satisfaction de Louis que celle de Boileau ou même du public.

Il n'y eut guère que le dernier rondeau de son livre qui fut généralement approuvé. Pour moi, y disait-il :

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connais que deux considérables,
Et dont je fais ma déclaration :
C'est l'entreprise et l'exécution,
A mon avis fautes irréparables
Dans ce volume.

Il fut bien attrapé de se voir pris au mot et d'entendre l'écho malin de Chapelle lui répondre sur le même air :

J'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Conçoit-on qu'il pût être assez épris de ces laborieuses bagatelles pour qu'il s'y laissât reprendre encore? Cette fois, ce furent deux cents fables qu'il réduisit en quatrains, comme si les lauriers de Pibrac et du conseiller Matthieu l'eussent empêché de dormir. Décidément Benserade était de la race de ces littérateurs qui tiennent à marcher sur les mains et non sur les pieds.

Mais je n'ai pas encore parlé de son grand triomphe, de ce fameux sonnet sur Job, qui eut l'honneur, avec celui de Voiture sur Uranie, de partager la cour en deux camps, les jobelins et les uraniens, et de passionner longtemps les beaux-esprits. Le prince de Conti, le spirituel bossu, était le principal champion de Job, mais M[me] de Longueville tenait pour Uranie. On se battit avec acharnement pour et contre, comme autrefois les bleus et les verts dans le cirque, et des flots d'encre furent versés de part et d'autre. Le grand Corneille, indécis, tâchait de rester neutre, et donnait des éloges aux deux ouvrages rivaux, de peur de se compromettre ; quant aux rieurs et aux indifférents, ils avaient adopté le mot d'une fille d'honneur de la reine, à qui l'on demandait son avis, et qui répondit par une distraction naïve, à moins que ce ne fût par malice : « Moi, je suis pour Tobie. »

Il paraît qu'en ce temps-là on était de l'avis de Boileau :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

Benserade était encore jeune quand il fit ce grand coup d'éclat; aussi conçoit-on sans peine qu'il devint, après la mort de Voiture, le héros des ruelles et le poëte favori des belles dames de la cour. Il était fêté, adulé, encensé, malgré les réclamations de plus d'un confrère jaloux. On le prenait au sérieux, si bien qu'il fut question de l'envoyer en qualité de résident près de la reine Christine de Suède. Heureusement il n'en fut rien, et le facétieux Scarron qui, je ne sais pourquoi, aimait peu notre poëte, put dater ainsi une de ses épîtres burlesques :

L'an que le sieur de Benserade
N'alla point à son ambassade.



Chapelain, dans la chambre d'Arthénice, lisant *la Pucelle* aux précieux et aux précieuses.

Quand mourut le cardinal, son parent et son protecteur, il trouva dans sa douleur tout juste matière au quatrain suivant :

Ci-gît, oui, gît, par la mordieu !
Le cardinal de Richelieu,
Et, ce qui double mon ennui,
Ma pension avecque lui.

Si la pension eût été plus forte, la douleur eût été naturellement plus profonde et l'épitaphe plus longue.

Benserade avait la parole prompte, la répartie vive, l'esprit piquant et caustique ; aussi se fit-il bâtonner plus d'une fois. C'était l'accident ordinaire des poëtes satiriques, et même il n'est guère d'écrivain du temps qui n'ait reçu sa volée de bois vert. Il put donc se consoler facilement par l'exemple de ses confrères.

Mais cette vie fortunée s'écoula au milieu des souffrances d'une maladie aiguë, la pierre, et se termina d'une manière terrible. Un chirurgien ignorant, voulant lui faire une saignée de précaution, lui coupa une artère par mégarde ; il ne put arrêter le sang, perdit la tête et se sauva. Benserade mourut, entre les bras du père Commire, dans sa retraite de Chantilly, avec une fermeté digne de la Trappe et qu'on n'eût pas attendue de cet homme de plaisir et de cour.

Quelle fin pour cette vie frivole, et quelle chute sévère à ce rondeau galant!

### III. — ÉTIENNE PAVILLON.

(Élu en 1691.)

Un grand homme... de salon. Plus heureux que Corneille. Jeux d'esprit. Titres oubliés.

Par un beau jour de l'an de grâce 1691, il y avait une foule brillante à l'Académie. Grands seigneurs et grandes dames semblaient impatients, et s'entretenaient avec animation des rares mérites du récipiendaire, qui devait être, à en juger par l'empressement et la faveur du public, une des gloires de la littérature française.

Le nouvel académicien entra, au milieu des applaudissements universels. C'était un homme plein de distinction, d'une figure noble et d'une taille avantageuse. Il s'avança lentement, avec peine, appuyé sur le bras d'un ami, comme un vétéran de la plume, victime de son dévouement à la science et glorieusement abattu par la fatigue.

Après le discours du directeur, écouté d'une oreille distraite, il se leva, et un profond silence s'établit. Il prononça, d'une voix sonore, avec beaucoup de force et de netteté, un petit discours propret, pâle, froid, aussi insignifiant que possible. L'assemblée, un peu désappointée, mais sans oser se l'avouer à elle-même, battit des mains pour la forme, et se retira, mettant sur le compte de la paresse du nouvel élu un méfait qui, du reste, n'était pas rare en ce temps, où les récipiendaires se bornaient souvent à de vides et courtes harangues.

Ce favori du beau monde, ce *grand* et glorieux écrivain, n'était autre qu'Étienne Pavillon.

A chaque époque, il y a eu des hommes qui se sont dépensés tout entiers dans la société qui les entourait, qui se sont faits les serviteurs et les courtisans de l'à-propos, qui ont sacrifié, sans le moindre regret, leur gloire future à leur célébrité présente, et qui, prodiguant leur esprit dans la conversation et les rapports quotidiens, n'en ont gardé pour leurs ouvrages que la plus maigre part. Encore cet esprit est-il un esprit tout local et tout particulier, qui nous paraît aujourd'hui bien fade et bien évaporé. Quand on les lit, si l'on ne veut point être injuste, il faut faire effort pour remonter en arrière et se replacer dans leur milieu. Ils sont punis d'avoir trop pris la livrée de leur temps, et nous les trouvons dépaysés aujourd'hui, comme des vieillards qui se promèneraient parmi nous avec les canons, les plumes blanches et la *petite-oie* du dix-septième siècle. Ce fut le malheur de Voiture; ce fut aussi celui de Pavillon, son pâle et faible imitateur, poëte chétif, qui fait ce qu'il peut pour se guinder jusqu'à son modèle, et qui jongle assez lourdement avec les étincelles échappées à ce brillant esprit. Pavillon, c'est le lourd décalque, l'épreuve effacée du sémillant Voiture.

Mais les grands seigneurs d'alors n'étaient pas si délicats que ceux de l'hôtel Rambouillet; ils se contentèrent de Pavillon et en firent leur poëte préféré. Ce fut là le signal et le point de départ de beaucoup d'autres faveurs. Pavillon fut un de ces hommes heureux à qui tout sourit, et que les récompenses officielles viennent trouver d'elles-mêmes, sans qu'ils y aient songé un moment. Successeur de Benserade à l'Académie française, contre laquelle il avait écrit à Furetière une lettre piquante, il fut celui de Racine à l'Académie des inscriptions. Protégé par Bossuet, qui était bien le protecteur qu'on se serait le moins attendu à trouver là, il ne tint qu'à lui d'être nommé gouverneur du duc du Maine, et il fut recherché et pensionné par le roi. Qu'aurait-on pu faire de plus pour Corneille? Mais Corneille, qui n'avait pas de quoi s'acheter un bouillon dans sa maladie, et qui portait lui-même ses souliers à raccommoder dans l'échoppe de son cordonnier, n'était point un homme du monde et ne brillait nullement dans la belle conversation.

Pourtant, disons-le, Pavillon avait quelques droits à cette faveur publique. Neveu de cet évêque d'Aleth, que sa sainteté austère, puis son penchant pour le jansénisme avaient rendu célèbre, — après avoir rempli avec distinction, pendant dix ans, la charge d'avocat général au parlement de Metz, il était venu mener à Paris une vie indépendante, où dominait l'épicuréisme de bonne compagnie. Goutteux de bonne heure, il s'était fait le centre d'un petit cercle choisi ; on recherchait les agréments de sa conversation, piquante sans aigreur, malicieuse sans méchanceté, polie sans fadeur, instructive même, dit-on, sans pédantisme. Joignez à ces qualités aimables de l'homme du monde celles de l'honnête homme et tous les avantages extérieurs de la beauté, et il ne sera pas difficile de comprendre les succès de Pavillon dans la belle société.

Seulement, pourquoi s'avisa-t-il de faire imprimer ces petits jeux d'esprit, qu'on trouvait fort jolis peut-être dans sa *cabale*, mais que, malgré un certain mérite de naturel et parfois même de délicatesse, nous trouvons aujourd'hui très-fades et sans le moindre grain de sel attique ou autre. Ces deux minces in-douze, renfermant des stances, des madrigaux, des lettres en prose mêlée de vers, toutes sortes de badinages futiles sur n'importe quoi, sont presque aussi puissamment soporifiques que les plus lourds in-folio.

Je ne citerai de Pavillon que les titres de quelques-uns de ses sujets ; ce sera assez pour le juger : *Lettres patentes à un ami, portant permission de faire ce qu'il lui plaira en sa maison de la Selle*; — *Lettre à M*me... *sur le mariage de sa sœur*; — *Lettre à deux dames paresseuses*; — *A une dame sur un mal de tête*; — *A M*lle *du Chatelier, en lui envoyant pour étrennes une boîte dans laquelle il y a une petite tortue brillante et mouvante*; — *Lettre à M*me *Damon sur la mort de son chien Moufle*, et une foule d'autres lettres *à Iris*, sur des sujets aussi importants. Franchement, peut-on reprocher beaucoup à la postérité d'avoir laissé sans les ouvrir tous ces billets, dont pas un n'était à son adresse? Non, certes ; mais à Pavillon, qui n'a pu trouver un trait passable dans tous ces badinages, on doit reprocher de n'avoir point imité le silence prudent de Conrart.

### IV. — FABIO BRULART DE SILLERY.

(Élu en 1705.)

De Pavillon à Sillery, la transition n'est pas ménagée, Un prêtre et un prélat venant s'asseoir sur le siége du

profane goutteux, et forcé de prononcer publiquement son éloge, certes il y avait là un étrange contraste; mais, dans l'histoire des fauteuils académiques, il faut s'habituer à des contrastes pareils. Son plus grand titre n'était point la *Harangue faite au nom du clergé de France à Jacques II, roi d'Angleterre*, ni même son *Recueil de vers choisis*, publié par le père Bouhours; c'était sa haute naissance, et peut-être le nom de son bisaïeul, le fameux chancelier. Savant homme, du reste, et homme de mérite, reçu docteur à vingt-six ans, connaissant le grec et l'hébreu, comme Pavillon, il fit également partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ainsi que Godeau, l'évêque de Vence, et Fléchier, l'évêque de Nîmes, Sillery, successivement évêque d'Avranches et de Soissons, cultiva la muse dans ses heures de loisir, et, pas plus qu'eux, il ne fut un grand poëte. C'est peut-être un des membres les plus illustres de l'Académie de Soissons, dont il partagea les travaux naissants; mais, à l'Académie française, son nom est un de ceux dont l'éclat doux et modeste repose de la gloire des autres, et qui ne sont illustres que dans le discours de réception de leur successeur.

## V. — HENRI-JACQUES NOMPAR DE CAUMONT, DUC DE LA FORCE.

(Élu en 1715.)

Un souvenir de la Saint-Barthélemy. La vie sauvée par la mort. Les académiciens sans orthographe. L'Académie des sciences de Bordeaux.

Ce successeur lui-même était encore moins connu peut-être comme littérateur, mais il l'était à d'autres titres. Il n'est personne à qui ce nom ne rappelle une touchante et dramatique histoire. C'était dans la nuit du 24 août 1572; le tocsin de la Saint-Barthélemy allait bientôt sonner à toutes les églises. François de Caumont, huguenot, dont la maison avait été désignée aux massacreurs, averti par un maquignon, se préparait à s'enfuir avec ses deux enfants, pour chercher un asile dans un lieu sûr, quand, au son lointain des cloches qui commençaient à tinter, au bruit des cris tumultueux de la rue, à la lueur des torches, sa porte est enfoncée et livre passage à plusieurs soldats, conduits par un assassin. Malgré l'imminence du péril, Caumont garde le sang-froid qui peut seul le sauver de la mort; il parle à cet égorgeur, étonné bientôt de se sentir attendri; il le presse, il lui promet deux mille écus en échange de sa protection et d'une retraite cachée où il puisse avec sa jeune famille attendre sans crainte la fin du massacre. Celui-ci les conduit, au péril de ses jours, dans un asile secret, où il les laisse sous la garde de deux Suisses.

Les malheureux pouvaient se croire sauvés; ils entendaient retentir vaguement, avec une terreur mêlée d'espoir, de joie et de reconnaissance envers Dieu, les féroces clameurs des meurtriers. Les cris : « Tue ! tue ! A mort le huguenot ! » arrivaient jusqu'à leurs oreilles, mêlés aux coups d'arquebuse; et de temps en temps une clameur terrible, navrante, celle d'une victime abattue par les fanatiques, dominait toutes les autres, et venait leur glacer jusqu'à la dernière goutte de sang dans les veines.

Tout à coup, leur retraite s'illumine à la lueur des torches. Par un mouvement instinctif, le père se lève, serrant ses deux fils à ses côtés; mais, en levant les yeux, il reconnaît Coconas, le favori du duc d'Anjou, un de ces Italiens venus à la cour de France à la suite de Catherine de Médicis, et dont la cruauté dépassait encore le fanatisme hypocrite. Cette vue fut un coup de foudre pour les infortunés et la ruine complète de leurs dernières espérances.

Pourquoi prolonger ce triste récit? Arraché de sa retraite, François de Caumont La Force est entraîné dans la rue parmi les meurtriers; il tombe aussitôt avec son fils aîné, frappé d'un coup mortel; le second de ses fils, tout couvert de leur sang, a la présence d'esprit de se laisser entraîner dans leur chute, en criant : « Je suis mort ! » Et les assassins s'éloignent.

Cet enfant resta longtemps couché à terre près de ces cadavres, torturé par le désespoir, la peur et l'angoisse, retenant jusqu'à son haleine pour ne se point trahir, et attendant son salut de la Providence. Tout le jour, la rue resta déserte, abandonnée des habitants qu'écartait l'épouvante; quelquefois seulement, un huguenot apparaissait, éperdu, poursuivi par une meute d'assassins, et venait tomber à côté de lui, abattu d'un coup d'arquebuse. Le soir, il y était encore, à demi mort de fatigue et d'inanition.

Ce fut alors qu'un mendiant qui, une lanterne à la main, allait de cadavre en cadavre pour recueillir l'argent et les objets précieux qu'il pourrait trouver, vint jusqu'à lui et se mit à le dépouiller de ses habits. Il s'aperçut qu'il respirait. Effrayé, il allait s'enfuir, quand le jeune homme le rappela à voix basse, lui raconta sa ruse, lui confia son nom et parvint à émouvoir sa pitié. Sur sa demande, le mendiant le recouvrit d'un vieux manteau, et le conduisit, à la faveur des ténèbres, chez le maréchal de Biron, son grand-oncle. Là, il resta quelque temps caché dans la chambre des filles. Mais le bruit de cette aventure était devenu public; il apprit qu'on le cherchait avec soin, et il s'enfuit sous l'accoutrement d'un page.

Notre académicien était le descendant en ligne directe de ce jeune héros. Si j'ai raconté ici avec quelques détails l'aventure de son trisaïeul, c'est que bien certainement cette aventure, dont le souvenir était resté populaire, ne fut pas sans influence sur son élection. J'ai fait ailleurs comme Simonide ayant à chanter les exploits d'un athlète médiocre, et je me suis rejeté sur Castor et Pollux. Pourtant le duc de La Force avait quelques titres, dans son goût pour les lettres et la protection qu'il leur accordait. Il les cultivait lui-même avec succès; « mais, a dit son successeur, avec réserve; il semblait ne s'y livrer que pour n'être point taxé d'ingratitude envers la nature. » C'était déjà beaucoup, si l'on songe surtout que, cinq ans plus tard, l'Académie allait appeler dans son sein le maréchal de Richelieu, qui ne savait pas l'orthographe.

Le meilleur et peut-être le seul ouvrage du duc de La Force, ce fut l'Académie des sciences qu'il fonda à Bordeaux, et où Montesquieu siégea à côté de lui.

## VI. — JEAN-BAPTISTE DE MIRABAUD.

(Élu en 1726.)

On sait que la poésie avait été révélée tout à coup à La Fontaine par la lecture d'une ode de Malherbe. Ce rôle d'initiateur qu'avaient rempli à son égard les œuvres du demi-Pindare normand, il le remplit lui-même de son vivant à l'égard de plusieurs de ses contemporains, et Mirabaud fut un de ceux à qui le commerce du bonhomme inspira le goût des lettres, auxquelles il ne songeait pas d'abord.

Mirabaud commença par être soldat; il mania l'épée

avant la plume, et il la mania bien. A Steinkerque, il fit ses preuves de bravoure ; mais bientôt, pour parler le langage du temps, il renonça à Mars afin de se livrer aux Muses. Ce fut un de ces littérateurs modestes, timides, désintéressés, consciencieux, qui craignent le bruit et l'éclat pour leurs productions, qui écrivent surtout pour leur contentement personnel, et qui cherchent dans la culture des lettres, avant la gloire ou le profit, la satisfaction intime de leur propre intelligence. Afin de mieux se livrer dans l'ombre de la retraite à ses travaux favoris, il était entré dans la congrégation de l'Oratoire; il en sortit lorsque la duchesse d'Orléans, voulant protéger un homme de mérite, lui confia l'éducation de ses filles, en le nommant secrétaire de ses commandements.

Ce fut sa traduction de *la Jérusalem délivrée*, la meilleure qu'on eût vue jusqu'alors, qui lui ouvrit les portes de l'Académie, en dépit des injures de Desfontaines, un des grands insulteurs publics de l'époque,— des critiques plus



Le jeune Caumont de La Force et son père à la Saint-Barthélemy.

sensées de Riccoboni et des criailleries de ces poëtes « indigènes et indigents, » suivant l'expression de d'Alembert, qui s'indignaient de voir qu'on leur préférât un simple traducteur. En 1742, il fut nommé secrétaire perpétuel, et sa douceur, son aménité, sa délicatesse lui concilièrent bientôt l'amitié de tous ses confrères. Il poursuivit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans une vie honorée, conservant toujours le feu, la verve, la gaieté de sa jeunesse, sa franchise et sa sérénité. Il n'abandonna pas ses travaux, mais il ne fit part au public que de sa traduction de l'Arioste, qui est loin de valoir celle du Tasse. Il paraît aujourd'hui démontré que ce n'est point sur sa mémoire qu'il faut faire retomber la honte de ce code révoltant de l'athéisme, *le Système de la nature*, qu'on lui a trop longtemps attribué, et qui n'est qu'un fœtus monstrueux, couvé en commun par la société du baron d'Holbach.

Victor FOURNEL.

(*La fin au prochain numéro.*)

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## PORTE ET FENÊTRE. POCHADE EN UN ACTE, DE M. G. NADAUD.



*Porte et Fenêtre*; opéra de salon de M. G. Nadaud. Dernière scène. Polydore, Tancrède et l'inconnu. Dessin de Stop.

Il y avait une fois deux étudiants... de dixième année, types perdus aujourd'hui, célèbres alors au quartier latin, et que ressuscite le crayon malin de Stop, à la gloire de la jeunesse contemporaine.

L'un s'appelait Tancrède et faisait son droit... tout de travers; l'autre se nommait Polydore, et étudiait la médecine... à l'estaminet.

Ils logeaient ensemble rue de La Harpe ou rue Saint-Jacques, chantant *la ri fla* jusqu'au dernier sou de leur pension, méditant à la fin du mois sur leur pipe et leur bourse vides.

Or, justement à la fin d'un mois, Polydore rentra pensif, et Tancrède prit son sérieux... et son caban.

— Autrefois, dit Polydore, il y avait un quartier latin et des étudiants. Nous avons vu les derniers jours du premier, et nous sommes les derniers... des derniers. Je sors de chez M^me^ Gloria, née Fricandeau; sais-tu ce qu'elle m'a dit?

— Aurait-elle répandu le bruit calomnieux que tu payes tes dettes!

— Au contraire; elle m'a déclaré qu'elle ne me fera plus crédit! à moi, qui depuis dix ans n'ai pas manqué un jour de prendre chez elle mon café du matin et mon café du soir, sans jamais lui donner un sou! Quelle ingratitude! Ce n'est pas tout; je quittais la maison Gloria...

— Née Fricandeau...

— Lorsque j'ai rencontré, place de la Sorbonne, un chanteur des rues, qui vendait cinq centimes (cinq centimes!) et qui entonnait, au milieu d'un rassemblement ébahi, une chanson sur les *Deux vétérans* des écoles, sur nous, sur toi, sur moi, que tout le monde a reconnu quand j'ai crié *bis!* Et voilà cette chanson!

On les a trouvés dans les catacombes;
Les avez-vous vus passer ce matin?
Ils sont accouplés comme les colombes,
Les deux vétérans du quartier latin.

Ces deux monuments respectés par l'âge
Des siècles passés nous parlent encor;
Le monde étonné dit, sur leur passage :
C'est Mathusalem guidé par Nestor.

Que pourrait sur eux le cours des années?
Ils ont vu cent fois renaître les fleurs;
Ils ont vu cent fois les roses fanées;
Ils ont enterré quatre professeurs.

Allez dans les bois cueillir la noisette,
La figue au jardin, l'amande au verger,
Gardez les raisins, la vendange est faite,
Mettez les fruits-secs au garde-manger.

Et Polydore la chante! et Tancrède répète le refrain!

— Comprends-tu? tout s'en va, tout est perdu! Plus de quartier latin! on porte des chapeaux! on fume des cigares! on devient docteur avant l'âge! Nous seuls demeurons immuables! nous sommes deux vieilles diligences remisées sous une gare de chemin de fer! Quel parti prendre?

En ce moment, une voix douce et claire retentit de l'autre côté de la rue : c'est la voisine des étudiants, l'ouvrière Joséphine, qui travaille en chantant : *Courez, mon aiguille!* C'est la Providence qui dit aux jeunes gens ce qu'il faut faire : Travailler comme tout le monde.

— Si nous essayions? dit Polydore.

— Travaillons, répond Tancrède.

— Nous allons au cours... tous les matins.

— Nous passons un examen... à la fin du mois.

— Voici nos livres! à l'ouvrage!

— As-tu quelques notions du droit, Tancrède?

— J'ai connu un juge de paix dans mon enfance. Et toi, Polydore?

— Moi, j'ai appris quelques recettes de médecine dans *Don Quichotte* et *Gil Blas*.

— Pour travailler jusqu'au soir, fermons notre porte.

— Voici la clef, dit Tancrède, fais-en ce que tu voudras.

Et Polydore, ouvrant la fenêtre, lance la clef chez la voisine.

— Je te préviens, reprend Tancrède, que je ne travaille pas sans chanter.

— Alors je chante aussi, dit Polydore.

Et les voilà qui étudient le droit et la médecine en duo.

Et quel duo! quelles invocations à Hippocrate et à Justinien!

— Que c'est bon de travailler! c'est ainsi qu'on devient avocat, huissier, agent d'affaires.

— Voilà le but de la vie! c'est ainsi qu'on devient docteur, dentiste, pédicure, homœopathe!

— Avocat, moi! Voyez-vous cet homme en cravate blanche, sans moustaches, un dossier sous le bras, parlant tout seul, saluant à droite et à gauche en courant au Palais? C'est le conseil du faible... et du fort, l'ami du pauvre... et du riche, le soutien de l'opprimé... et de l'oppresseur... la Providence de la veuve... et du tuteur, de l'orphelin... et de la belle-mère; parole douce... et véhémente; miel pour le client, vitriol pour l'adversaire... Salut à maître Tancrède!

— Moi, docteur! Quel est cet homme grave, affairé et méthodique, qui rassure le malade et la famille, qui fait la vie ou la mort avec un brin de chiendent ou une pincée de rhubarbe, qui conseille le mari et confesse la femme, qui a son couvert mis partout et se fait attendre une heure pour dîner, en disant qu'il arrive du faubourg Saint-Germain, quand il vient de lire chez lui son journal, à seule fin de se mettre en retard? Salut au docteur Polydore!

Ainsi travaillent nos deux étudiants. Mais les distractions frappent à la porte.

C'est Timoléon qui apporte cent francs... et ne peut entrer.

On appelle en vain l'ouvrière; elle est partie pour son atelier, rue du Cherche-Midi.

On va se consoler en fumant. On chante l'invocation latine à la pipe. Mais pas de tabac! et enfermés! enfermés sans tabac!

— Déjeunons, du moins! midi a sonné; le travail creuse et les estomacs crient.

— Mais pas de provisions, pas même de pain! et enfermés!

— Voisine! voisine!... Appel inutile!

— Si nous jetions un pont sur la rue? Mais la bibliothèque est trop courte.

— Si nous joignions les draps du lit pour nous avaler jusqu'en bas?

Mais ils n'ont que deux draps et ils sont au cinquième.

Ils se mettent à insulter les passants, pour attirer l'attention. Ils demandent la porte Saint-Denis à M. Coquardeau, qui leur envoie un baiser. Ils apostrophent une dame qui porte ses chiens. Enfin, voici leur homme! C'est un Provençal qui a la tête près du bonnet.

— Môôôsieu, lui hurle Tancrède, auriez-vous l'extrême bonté d'aller rue du Cherche-Midi, 197? Vous monterez au second chez la lingère, et vous demanderez M^{lle} Joséphine, etc., etc.

Le Provençal s'emporte et menace de monter.

— Tout de suite, tout de suite, môôôsieu! lui crie Tancrède; la porte devant vous, l'escalier sous la voûte, jusqu'au cinquième; la quatrième porte au fond du couloir.

L'homme, furieux, arrive et frappe à tour de bras.

— Ouvrez! crient les étudiants.

Mais impossible, et pour cause...

— Môôôsieu, reprend Tancrède, c'est justement pour ravoir notre clef que je vous prie d'avoir la bonté d'aller rue du Cherche-Midi, 197, etc.

— Vous entendez d'ici le Provençal mystifié qui redescend comme une tempête, appelant la garde et ameutant la rue.

Cependant nos étudiants à jeun philosophent, l'un sur Pythagore, Diogène, Ugolin, l'autre sur Epicure, Gargantua, le docteur Véron, etc.

Tancrède tombe d'inanition, Polydore tire à qui mangera l'autre. Ils se fâchent enfin, s'injurient, et vont se battre comme les chevaux au râtelier vide, lorsqu'un bruit de pas s'approche, une clef tourne dans la serrure, et les deux prisonniers s'écrient :

— O bonheur! c'est la voisine! c'est la charmante voisine!

Elle vient de reprendre justement, à sa fenêtre, sa jolie

chanson de l'aiguille, le refrain de son honnête travail...

Mais ils se trompent, et vous aussi, chers lecteurs, ce n'est pas du tout la voisine...

Regardez plutôt le dessin de M. Stop.

Et si vous voulez savoir qui entre ainsi, quel est ce dieu du dénoûment (*deus ex machinâ*), cette surprise impossible à deviner; et en même temps cette moralité naïve et réjouissante de l'aventure ; prenez, lisez, jouez et chantez en famille le nouvel opéra de salon de M. Gustave Nadaud : *Porte et Fenêtre* (1), dont une précieuse communication vous procure aujourd'hui l'avant-goût, et dont le récit que vous venez de lire n'est que la modeste analyse.

Vous savez tout ce que l'auteur a d'esprit et de malice, de philosophie et de gaieté, de poésie et de style, de fantaisie et de goût, d'originalité et de bon sens, de mélodie facile et inspirée.. Eh bien ! il a concentré tout cela, comme en un lingot, dans la pochade en un acte (il l'appelle modestement ainsi) qu'il vient de livrer au Spectacle en famille, et qui est le diamant de son propre écrin, c'est-à-dire la merveille du genre.

Il faut voir *Porte et Fenêtre* joué et chanté par les comédiens ordinaires de M. Nadaud,—M. A... J. et M. Belouet, qui avaient déjà donné des ailes si brillantes à la *Volière* du poëte-compositeur. Le premier, artiste consommé, sous son béret et dans son pantalon à carreaux, le second dans son caban... de dixième année, sont étourdissants de vérité, d'aplomb et d'entrain, — de gravité comique et d'inspiration fantasque, dans l'exposition de leur crédit perdu, dans la chanson des *Deux Vétérans*, dans l'invocation latine à la pipe, dans le duo d'étude, — qui porte un cachet de maître,— dans les scènes désopilantes de la fenêtre et de la porte, — et dans le finale dont nous vous laissons la surprise. — Le héros de ce finale est M. Duvernoy, fils de l'artiste de l'Opéra-Comique, prix récent du Conservatoire, et qui a gagné du premier coup ses doubles éperons. —Quant à la voisine, — qui chante à sa fenêtre par l'organe délicieux de M^me^ Gaveaux-Sabatier, — c'est le plus aimable rôle à confier à une femme et même à une jeune fille du monde, qui produira ainsi son talent sans exposer sa personne, et qui aura, — si timide qu'elle soit, — toute l'assurance et tout le succès que donne l'invisibilité. Nouvelle preuve du tact et de l'habileté de M. Nadaud, qui met de la sorte son œuvre à la portée de tous les amateurs.

Apprenez-la donc et représentez-la bien vite,— comme on va la représenter dans les meilleurs et dans les plus hauts lieux,— et puisse-t-elle être rendue par vous comme elle vient de l'être sous nos yeux, dans l'heureux salon qui en a eu l'étrenne, devant les juges les plus difficiles, les témoins les plus illustres, les femmes les plus élégantes, tous confondus en bravos et en éclats de rire, lancés par la *porte* et rentrant par la *fenêtre*.

*Porte et fenêtre*, en effet, voilà tout le décor. Joignez-y un ténor et un baryton, — avec une basse pour le finale, une soprane dans la coulisse, — et vous aurez, sans frais ni embarras, la plus exquise soirée dramatique et musicale, à la chaumière comme au château, au coin du feu comme dans le palais.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) *Porte et Fenêtre* paraîtra, au premier jour, nous dit-on, chez M. Heugel, au *Ménestrel*, rue Vivienne, 2 *bis*.

---

# CHRONIQUE DU MOIS.

## MONSEIGNEUR SIBOUR (1).

Ce nouveau martyr du devoir pontifical avait débuté à Paris, en 1848, par visiter la place où était tombé monseigneur Affre, son prédécesseur. Puis il avait dit à son troupeau, dans son premier mandement : « Quand j'aurai donné tout ce que je possède, je me donnerai moi-même par surcroît. »

Hélas! on ne lui a pas laissé le temps de se donner ! on l'a ravi par un crime abominable. On l'a assassiné au pied de l'autel, comme l'archevêque de Cantorbéry.

La vie de monseigneur Sibour n'est qu'une suite de travaux utiles, de bonnes œuvres et d'excellentes paroles.

Il était né le 4 avril 1792, à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).

— Son père se livrait au commerce, dit le *Journal des Débats*, et vint fonder au Pont-Saint-Esprit (Gard) une maison qui prospère encore aujourd'hui, sous la direction du frère aîné de monseigneur l'archevêque.

Monseigneur Sibour fit ses premières études sous la direction de M. l'abbé Ram, que les orages révolutionnaires avaient transporté à Pont-Saint-Esprit, et qui devint plus tard, choisi par M. de Fontanes, recteur de l'Académie de Bruxelles.

La vocation ecclésiastique du jeune étudiant se manifesta de bonne heure. Il y fut fidèle et il alla au grand séminaire de Viviers commencer son cours de philosophie et de théologie, qu'il acheva dans le grand séminaire d'Avignon.

A dix-huit ans, monseigneur Sibour avait terminé le cours ordinaire des études théologiques ; il lui restait encore plusieurs années avant de recevoir la prêtrise. Il vint à Paris pour se fortifier dans les sciences ecclésiastiques et aussi pour suivre les cours publics des belles-lettres. Il avait pour la littérature beaucoup de goût et de passion. Ses talents, connus et appréciés du supérieur du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le firent appeler, quoique jeune et étranger, à la chaire de rhétorique dans cet établissement, dirigé alors par M. l'abbé Cottret.

En 1814, monseigneur Sibour quitta Paris ; il alla à Rome continuer ses études et se retremper dans les devoirs de sa vocation apostolique. Après une année de séjour, il reçut la prêtrise et revint en France se mettre à la disposition de ses supérieurs.

Il exerça d'abord le saint ministère à Paris : vicaire de Saint-Sulpice, vicaire ensuite des Missions-Etrangères, puis aumônier d'un collége royal.

En 1824, M. de Chassy, nommé évêque de Nîmes, vit à Paris l'abbé Sibour, son diocésain d'origine; il désira vivement se l'attacher. Il le nomma chanoine de sa cathédrale et l'employa spécialement à la prédication.

En 1831, monseigneur Sibour prit part à la rédaction du journal *l'Avenir*; en 1840, il fut appelé par le roi Louis-Philippe à l'évêché de Digne.

(1) Voyez son portrait, t. XVI, p. 64.

Monseigneur Sibour avait commencé dans son diocèse de Digne une réforme disciplinaire dont le but était de donner au clergé du second ordre des garanties dont il semblait avoir besoin.

Le prélat a renfermé et développé tous ses plans dans deux volumes qui sont intitulés : *Institutions diocésaines*. — Nous avons dit comment il fut appelé à l'archevêché de Paris en 1848.

Monseigneur Sibour fit paraître dans l'administration de ce vaste diocèse toute la prévoyance, toute la sagacité de son esprit. Il s'appliqua surtout, dit le *Moniteur*, au développement des études religieuses, anima le zèle de l'école ecclésiastique des Carmes, qui présenta bientôt des candidats brillants aux épreuves les plus élevées de la faculté des lettres ; il établit des conférences publiques, où, quatre fois par an, s'engageaient, en sa présence, de solennelles discussions sur les questions théologiques, et, pour assurer au saint ministère des sujets plus dignes encore de remplir d'imposants devoirs, il voulut que, pendant les cinq premières années du sacerdoce, des examens sur toutes les matières qu'il importe de connaître à fond fussent exigés des jeunes prêtres. Monseigneur Sibour s'attachait en même temps à multiplier la création des centres religieux dans les quartiers les plus populeux de Paris. Grâce au concours des pouvoirs publics, le succès couronna ses efforts.

Le 29 décembre, monseigneur l'archevêque inaugurait, dans le faubourg Saint-Antoine, la nouvelle église paroissiale de Saint-Eloi ; il s'applaudissait en voyant chaque jour se fonder quelque garantie nouvelle du progrès moral dans son diocèse. Il s'occupait naguère encore de la création d'un hôpital pour les convalescents. La veille de sa mort, en recevant les membres de son clergé à l'occasion du nouvel an, il les entretenait du soin des enfants pauvres, et éveillait, en faveur de toutes les souffrances que la religion console, leur plus pressante sollicitude. Ainsi il poursuivait sa tâche, marquant ses jours par des œuvres fécondes. Mais tant d'infatigable dévouement ne devait pas protéger, contre une main sacrilége, cette vie consacrée tout entière à la conciliation et à la charité.

Monseigneur Sibour était l'ami des sciences, des lettres et des arts. Il les appelait à lui, les honorait, les tournait vers Dieu, qui est leur source et leur fin, et leur prodiguait les largesses de son cœur et de sa bourse en toute occasion.

Il est mort au moment d'achever probablement le chef-d'œuvre de sa tolérance et de sa charité : la conversion de Béranger, qu'il avait attiré à lui avec prédilection.

Déjà ce talent, qui a fait sans le savoir peut-être tant de mal à la religion, cette gloire qui a causé sans le vouloir tant de hontes sociales, ce chansonnier qui a flétri sans y penser la sœur de Saint-Vincent-de-Paul, subissait la douce influence de l'archevêque de Paris, qu'il allait visiter en son hôtel et qui secourait les pauvres par sa main. Le digne prélat touchait l'homme en admirant le poëte, et allait réveiller le chrétien endormi chez Béranger, — esprit juste et excellent cœur au fond, égaré par les circonstances beaucoup plus que par sa nature, philosophe à sa façon, qui a gardé la plus rare vertu de notre siècle, le courage de rester pauvre quand il lui serait si facile d'être riche, bon vieillard enfin, qui se repent aujourd'hui, nous en sommes convaincu, d'avoir gâté quelques chefs-d'œuvre si français par tant d'offenses à l'ordre, à la foi et à la pudeur.

Le jour où vous apprendrez que Béranger quitte le Dieu de ses chansons pour celui de l'archevêque, et répare en quelques années, en quelques heures peut-être, le mal que sa plume a fait pendant toute sa vie, soyez assurés que cette conquête sera l'œuvre posthume de monseigneur Sibour et qu'elle le consolera là-haut du monstrueux scandale de son assassinat.

## MICHELOT ET CAZOT.

Ces deux doyens de l'art, de la comédie sérieuse et du vaudeville, viennent de mourir en même temps.

Michelot avait hérité de Fleury au Théâtre-Français. Pendant vingt-six ans, il y donna le ton par son talent, sa belle figure, sa tenue excellente et son goût, qui dictait des lois à la mode. Ayant perdu la mémoire et l'oreille, il devint professeur au Conservatoire, et professeur de grand mérite.

Il revit dans son meilleur, dans son plus brillant élève, M. Leroux, artiste éminent et homme du monde accompli comme Michelot, dont il tient l'emploi avec tant de distinction sur notre première scène.

Cazot avait animé les Variétés par sa rondeur et sa verve, et rivalisé de succès avec Potier, Vernet et Odry.

A la ville, il s'était fait une réputation de duelliste, de faiseur de bons mots et de plaisant imperturbable.

Voici une de ses réparties les plus heureuses, rappelée par M. Eugène Guinot, et célèbre encore dans les coulisses parisiennes :

— Comédien de la vieille roche, Cazot était très-zélé dans son service ; mais pourtant, à l'époque de ses débuts dans la carrière, à vingt ans, il se montrait parfois inexact, entraîné qu'il était par les dissipations inséparables de cet âge heureux. Un jour il arriva tard à la répétition, que son absence avait entravée ; le directeur, mécontent, lui adressa de vifs reproches à son entrée.

— Je ne croyais pas qu'il fût si tard, répondit Cazot, je ne savais pas l'heure.

— Vous n'avez donc pas de montre ?

— Non.

— Tant pis pour vous. Je vous mets à l'amende de dix francs.

L'arrêt prononcé devait avoir son exécution. Cependant le directeur, dont la mauvaise humeur était calmée, songea que c'était un tort de froisser un jeune acteur qui déjà donnait plus que des espérances, et, sachant par expérience que les bons procédés envers un artiste de mérite sont toujours des actes de bonne administration, il fit présent à Cazot d'une fort jolie montre.

C'était de quoi faire oublier l'amende de dix francs, et Cazot l'oublia si bien, que quelques jours après il arriva à la répétition en retard d'une demi-heure.

Le directeur éclata de nouveau en reproches et ajouta :

— Cependant, vous avez une montre !

— Oui, monsieur, répondit Cazot, mais ce n'est pas une montre à répétition.

Le mot devait plaire au théâtre des Variétés, scène classique du calembour. Le directeur eut la générosité de le trouver excellent, d'en rire de tout son cœur et de changer le lendemain la montre muette qu'il avait donnée à Cazot pour une montre à sonnerie, et il y joignit même une chaîne d'or, afin de mieux témoigner sa satisfaction et d'attacher plus solidement l'artiste à ses devoirs. Cazot restait donc sans excuse à une rechute dans l'oubli de l'heure : aussi dès lors, conclut M. Guinot, et jusqu'à la fin de sa carrière dramatique, se montra-t-il d'une exactitude exemplaire.

## L'ANNÉE SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE.

Elle n'a pas été très-brillante, il faut en convenir, depuis notre *Revue de* 1855. Sa plus grande entreprise, le télégraphe sous-marin, a essuyé des échecs inquiétants. Les câbles se brisent çà et là, et de temps à autre, de sorte que les dépêches océaniques se trouvent interrompues par les courants, comme les dépêches aériennes étaient interrompues jadis par les brouillards.

### LOCOMOTIVES SOUS-MARINES.

Cependant, des projets gigantesques ont été mis en avant, et voici le plus gigantesque de tous, celui d'un Anglais, M. Steele, qui se propose depuis cinq ans déjà, et qui croit avoir résolu enfin le problème d'annexer les mers aux possessions de l'homme, de rendre leurs profondeurs accessibles, de livrer à la circulation les vallées et les montagnes sous-marines.

M. Steele, s'il faut en croire un rapport de M. Meunier, est inventeur d'une cloche à plongeur qui soustrait l'observateur aux pénibles sensations, souvent causées par la pression de l'air dans les cloches ordinaires; de plus, cette cloche est ainsi disposée, que, de son intérieur, on peut aisément causer avec les personnes qui sont au-dessus de l'eau.

Réduite à sa plus simple expression, la cloche de M. Steele se compose essentiellement de deux compartiments ou de deux chambres séparées par une cloison, dans laquelle se trouve pratiquée une fenêtre que ferme un verre assez épais pour résister à la pression.

L'un de ces compartiments est l'analogue exact de la cloche à plongeur ordinaire; il est, comme elle, ouvert par le fond. Le second, au contraire, est fermé par en bas, et des tuyaux le mettent en communication directe avec l'air atmosphérique. L'un de ces tuyaux est un porte-voix à l'aide duquel une personne enfermée dans cette chambre peut correspondre avec celles qui sont placées en dehors de l'atmosphère liquide.

Eh bien! dans ce second compartiment, qui est très-grand, M. Steele propose de placer une machine à vapeur, une locomotive dont les roues reposeraient sur le lit de la mer, et qui dans son mouvement emporterait la cloche à plongeur et les personnes qu'elle renfermerait.

Entraîné par ce véhicule nouveau, portant avec lui sa cargaison d'air respirable, ajoute notre savant confrère, qui renchérit encore sur l'inventeur, l'homme pourrait vivre dans l'atmosphère liquide comme dans l'atmosphère aérienne de son globe. C'est à l'aide d'un artifice semblable que le crabe voyageur et l'anabas peuvent quitter leur élément habituel; celui-ci pour grimper sur les arbres, et celui-là pour accomplir de longs voyages terrestres. Grâce à ce nouveau moyen de locomotion, les possessions humaines se trouveraient accrues de toute l'étendue des mers, c'est à-dire des trois quarts de la surface du globe. Un champ d'investigation immense, inexploré, une mine inépuisable de jouissances nouvelles s'ouvriraient devant nous.

Le voyageur verrait se jouer autour de lui d'innombrables populations de zoophytes, de mollusques, de poissons et de mammifères, de squales et de cétacés géants.

Embusqué dans d'épais buissons, le zoologue épierait les mœurs de ces êtres, dont il n'a eu jusqu'à ce jour que les dépouilles entre les mains; il assisterait à leurs froides révolutions, aux guerres acharnées qu'ils se livrent.

Le botaniste herboriserait sur le sol humide, le géologue attaquerait les roches sous-marines et le physicien établirait au fond des mers des observatoires nouveaux.

Armé de fusils à gaz comprimé d'une puissance proportionnée à la résistance du milieu liquide, le chasseur attendrait le gibier que rabattraient ses chiens nageants; ou lançant à toute bride son cheval de vapeur, précédé de meutes de phoques, il ferait dans les plaines marines de grandes chasses à courre.

L'homme pourrait songer sérieusement à entreprendre la domestication des grandes espèces marines, et, de même qu'il a asservi le cheval, l'éléphant et le chameau, il attèlerait à ses chars marins les rois de la mer, les cétacés, infatigables nageurs, qui feraient le tour du globe en deux semaines.

Il pourrait alors organiser largement l'élève des espèces marines comestibles, des poissons, des crustacés et des mollusques; mettre en coupe réglée ses forêts de coraux et se livrer à la récolte des perles précieuses; former sur les routes maritimes les plus fréquentées, dans des constructions en fer et en beton, des dépôts de charbon pour l'approvisionnement des locomotives; élever des caravansérails ouverts aux voyageurs, et des pavillons de chasse, rendez-vous des Nemrods océaniques.

Après avoir donné cet essor sous-marin à son imagination, le brillant rapporteur du projet de M. Steele est obligé de convenir que M. Steele lui-même ne va pas si loin, ou plutôt si bas, et qu'il se borne à développer et à simplifier le maniement de la cloche à plongeur.

Toutefois, avant de traiter de folies les voyages sous-marins, la direction des aérostats, et tous les autres rêves de la science moderne, n'oublions pas qu'il y a quatre cents ans, on traitait aussi de fou le moine qui annonçait, du fond de son cloître: qu'il « serait possible de tailler des verres et de les arranger de telle sorte qu'on pût lire à de grandes distances; de construire des machines propres à faire marcher les plus grands navires plus rapidement que ne le ferait toute une cargaison de rameurs; de faire marcher des voitures avec une vitesse incroyable, sans le secours d'aucun animal, etc.» Ce moine était Roger Bacon.

L'optique et la vapeur ont réalisé les merveilles qu'il prédisait, aux grands éclats de rire de ses contemporains.

Ne nous hâtons donc pas de rire de M. Steele et de M. Meunier, de peur de faire rire un jour nos arrière-neveux à nos dépens.

— Les publications les plus importantes de l'année, depuis notre *Revue de* 1855, ont été la suite des *Œuvres complètes d'Arago*, que poursuivent MM. Gide et Baudry, avec une exactitude exemplaire; la 2e édition de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin, couronnée du grand prix Gobert (chez Furne et Ce); la réimpression, chez M. Didier, des *Œuvres du comte de Salvandy*, la suite des belles *Etudes de femmes*, de M. Cousin : *Mesdames de Chevreuse et de Hautefort*; l'*Histoire de Christophe Colomb*, par M. Roselly de Lorgues, qui nous fournira un curieux article; — chez M. Morizot: *les Petits Bonheurs*, de M. Jules Janin, dont nous avons déjà parlé, — et *la Hollande et la Belgique*, de M. Texier, dont nous parlerons bientôt.

—Au théâtre, l'événement capital a été *la Bourse*, de M. Ponsart, dont nous avons rendu compte. Puis sont venues, à la Comédie-Française, les reprises du *Joueur*, de *Turcaret*, de *Lady Tartufe*, etc., *le Berceau*, tableau poétique et moral, de MM. Barbier et Carré; l'arrivée de Mlle Stella Colas, future Mars ou future Rachel, l'une et l'autre peut-être. A l'Odéon, *Madame de Montarcy*, dé-

but éclatant de M. Bouilhet, et le tableau aristophanesque des *Gens de Théâtre*, par M. Brisebarre ; au grand Opéra, *le Trouvère*, de M. Verdi, où Mme Lauters s'est posée auprès de Mme Borghi-Mamo ; aux Italiens, la *Traviata* et *Rigoletto*, grands bruits un peu vides ; à l'Opéra-Comique, *le Sylphe*, *Maître Pathelin*, et *Psyché*, véritable grand opéra, comme poëme, comme musique et comme mise en scène, — l'avénement applaudi de Mme Cabel et de M. Berthelier ; au Vaudeville, la vogue encore persistante de la rude satire des *Faux Bonshommes* ; au Gymnase plusieurs jolies esquisses de mœurs, que va éclipser *Monseigneur l'Argent*, de M. Dumas fils ; aux Variétés, *la Lanterne magique*, pièce réellement curieuse ; au Palais-Royal, la rentrée triomphale de MM. Arnal et Levassor ; aux Bouffes, un opéra sérieux et fantastique de M. Offenbach, *les Trois baisers du diable*. — Aux boulevards enfin, le fameux vaisseau du *Fils de la nuit*, *la Belle Gabrielle*, tableau énergique et touchant, de M. Maquet, et *le Secret des cavaliers*, de M. Bouchardy, mélodrame parfait d'intérêt et de convenance.

En somme, beaucoup de monnaie et point de lingots. Du métier partout ; de l'esprit souvent ; de l'art fort peu ; de la morale, moins que nous ne voudrions ; mais du progrès, sous ce dernier rapport, il faut le dire comme encouragement.

## NOUVELLES ŒUVRES DE L. LACOMBE.

Louis Lacombe, tout en travaillant à quelque grand ouvrage, trouve encore le temps de composer des morceaux de piano, des mélodies, des chœurs, frappés au coin de la science, de la grâce et de l'inspiration. L'éditeur Colombier vient de publier les deux premières livraisons d'un recueil intitulé : *Larmes et Sourires*, dans lequel notre célèbre pianiste a concentré ses qualités les plus fortes et les plus exquises dans un cadre à la portée de tout le monde. *L'Hymne*, *l'Extase*, *le Matin*, chœurs sans accompagnement, composés sur des poésies de Victor Hugo, appartiennent au style concertant. Écrits avec énergie, avec finesse, avec une pureté admirable, ils montrent sous un nouveau jour les brillantes facultés qui ont valu à l'auteur de *Manfred* et d'*Arva* une si belle place parmi les compositeurs contemporains. Nous ne faisons d'ailleurs que répéter ici, sur ces nouvelles œuvres de notre collaborateur, ce qu'ont dit avant nous d'éminents critiques, entre autres MM. Berlioz et Fiorentino, dans les *Débats*, *le Moniteur* et *le Constitutionnel*. Avis donc à nos lecteurs musiciens.

## LE CHASSEUR ALLEMAND.

Une piquante anecdote que *le Siècle* avait révélée le premier a été remise en circulation, à propos du dernier Congrès de Paris et de l'attitude neutre de certaine grande puissance. C'est un simple *on dit* que nous enregistrons sans nous mêler des événements *étrangers*... à notre cadre.

— Un grand seigneur espagnol, passant par Berlin et allant visiter l'Italie, annonce en haut lieu le désir qu'il a de se munir d'un robuste chasseur allemand qui puisse, par sa taille et sa carrure, faire honneur à son équipage et en même temps le défendre contre toute mauvaise rencontre dans les Apennins ou les marais Pontins. Chacun s'empresse, s'informe, et on lui procure un sujet de premier choix : taille colossale, longues moustaches et plusieurs années de campagne dans les guerres de l'Empire. Heureux d'une telle trouvaille, le Castillan proportionne les broderies aux mérites du sujet, l'arme de toutes pièces, et se met sans crainte en route à travers les défilés les plus redoutés. Mais voilà qu'au plus épais d'un bois, six bandits se présentent : l'équipage est arrêté, fouillé ; rien n'échappe à la minutieuse inspection des déprédateurs. Pendant toute l'opération, le chasseur chamarré et armé, véritable type de neutralité officielle, assistait au pillage, immobile et muet. Furieux de ce lâche abandon, l'Espagnol dévalisé prend les voleurs à part : — Ne pourriez-vous pas, leur dit-il, avant de regagner la montagne, administrer une correction à ce grand drôle qui n'a rien fait pour me défendre ? La chose paraît plaisante aux larrons, et ils se mettent en devoir de le satisfaire. Mais à peine ont-ils mis la main sur le colosse allemand, qu'il entre en fureur, et s'escrime contre eux tous avec tant de vigueur et de succès qu'il parvient non-seulement à les vaincre, mais encore à leur faire restituer tout ce qu'ils avaient pris à son maître. L'équipage s'étant remis en route, l'Espagnol se tourna vers son libérateur. — Comment peut-il se faire, dit-il, qu'avec une telle dose de force naturelle et de courage, tu sois resté si longtemps spectateur passif de mon malheur ? — Monsieur le duc, répond le chasseur, aucun de ces coquins n'avait touché à moi ! —

Ce personnage n'est-il pas l'emblème complet et amusant de la neutralité diplomatique ?

## LES SCRUPULES OTTOMANS.

### LE BAZAR DE CONSTANTINOPLE.

On raconte encore qu'au même Congrès, la Turquie a repoussé le nom qui lui était donné jusqu'ici, de *Sublime Porte*, et que désormais les protocoles ne l'appelleront plus que l'*Empire ottoman*.

Il nous revient à ce sujet quelques traits caractéristiques des scrupules turcs à l'égard des formalités et des relations non-seulement politiques, mais aussi commerciales.

Un jour le calife Omer, ayant reçu des toiles rayées du Yémen, les distribua entre les musulmans ; chacun en eut pour sa part une pièce, et Omer fut partagé comme les autres. Il s'en fit faire un habit, et, revêtu de cet habit, il monta en chaire et exhorta ses sujets à la guerre sainte. Un homme de l'assemblée l'interrompit en disant : — Nous ne t'obéirons pas. — Pourquoi cela ? lui demanda Omer. — Parce que tu as violé l'égalité musulmane. Lorsque tu as partagé entre nous les toiles du Yémen, tu n'avais droit comme chacun qu'à une seule pièce ; or, cela ne peut suffire pour te faire un habit, car tu es d'une très-grande taille, et si ta part n'eût été plus forte que la nôtre, tu n'aurais pas aujourd'hui une robe complète. Omer se retourna vers son fils, Abd-Allah, et lui dit : — Abd-Allah, réponds à cet homme. Abd-Allah se levant dit alors : — Lorsque le prince des croyants Omer a voulu s'habiller de sa pièce de toile, elle s'est trouvée, en effet, insuffisante ; en conséquence, je lui ai donné une partie de la mienne pour compléter son habit. — A la bonne heure ! dit alors l'interrupteur ; s'il en est ainsi, tu es juste et nous t'obéirons.

Un autre jour, Soliman II tenait conseil avec ses généraux sur la manière d'assiéger Rhodes ; l'un d'eux, homme d'expérience, expliquait les difficultés de l'entreprise. Le sultan, pour toute réponse, lui dit : « Avance jusqu'à moi ; « mais songe bien que, si tu poses seulement la pointe du « pied sur le tapis où je suis assis, ta tête tombera. » Après quelque hésitation, le général ottoman s'avisa de soulever la redoutable draperie et de la rouler sur elle-même à

mesure qu'il avançait ; il parvint ainsi, sain et sauf, jusqu'à son maître. « Je n'ai plus rien à t'apprendre, s'écria ce « dernier, tu connais maintenant l'art des siéges ! »

En fait de commerce, les scrupules ottomans sont passés en proverbe, et l'on sait que deux Grecs ne font un marché valable qu'en présence d'un Turc, malgré leur haine nationale pour leurs conquérants.

Pour juger, dans l'ensemble et le détail, les négociants de Constantinople, il faut les voir dans leur fameux bazar, dont M. Méry a tracé un tableau si brillant et si vrai. Là, dit-il, se coudoient et se pressent, dans un pêle-mêle harmonique, et le Persan à la figure intelligemment grave, avec son long bonnet tronqué d'astrakan noir; et le Circassien hardi et élancé, avec ses deux cartouchières, en moules à fusées, sur la poitrine ; et le Grec, artiste et beau sous ses haillons; et le Bulgare, avec sa calotte cerclée d'un bandeau d'énormes fourrures; et le juif, avec le *benich* sombre, aux larges manches entr'ouvertes, et le bonnet noir serré d'un mouchoir bleu; et l'Arménien, portant l'énorme *kalpak*, semblable à un gros potiron ; et l'Arabe bronzé, et le Moldave antique, et le Russe d'Odessa, et le *squire* anglais, et le badaud français; sans parler du Turc, grave et hautain, assis dans son échoppe, et qui passe, en fumant sa longue pipe, tout ce défilé en revue. Ce sont aussi les femmes turques et arméniennes, avec leurs *feredjés* blancs, verts ou bleu de ciel, chaussées de maroquin jaune, et tenant à la main de charmants enfants, vêtus de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des négresses, ornées de cotonnades bleues à carreaux, les suivent et font ressortir, par ce repoussoir vivant, l'éclat multicolore de ces élégants costumes. L'édifice très-haut du Bezestin est éclairé par de petites coupoles sorties de plomb, et n'est rien moins à lui tout seul qu'une vaste ville, couverte et divisée en ruelles infinies, toutes consacrées à un commerce spécial; sans parler des places, des carrefours et des fontaines, qui en font un dédale inextricable. C'est d'abord le bazar des pipes ; plus loin, celui des bourses, des chapelets, des parfums en pastilles et en flacons. Dans cette avenue sont les peausseries et les passementeries de toutes sortes ; dans celle-ci, les fines mousselines brodées et les soies lustrées de Brousse et de Damas; puis viennent les orfévres avec leurs miracles de filigranes, et les joailliers qui étalent à votre vue des montagnes de pierres précieuses. Il y a enfin les écrivains et les libraires. Mais le plus précieux et le plus curieux de tous les bazars est celui des armes. Ici, il faut laisser parler un grand connaisseur en ces magnificences, M. Théophile Gautier : « Les richesses entassées dans ce bazar sont incalculables. Là, se gardent ces lames de Damas, historiées de lettres arabes, avec lesquelles le sultan Saladin coupait des oreillers de plumes au vol, en présence de Richard Cœur-de-Lion, tranchait une enclume de sa grande épée à deux mains, et qui portent sur le dos autant de crans qu'elles ont abattu de têtes; ces kandjars, dont l'acier terne et bleuâtre perce les cuirasses comme des feuilles de papier, et qui ont pour manche un écrin de pierreries; ces vieux fusils à rouet et à mèche, merveilles de ciselure et d'incrustation; ces haches d'armes, qui ont peut-être servi à Timour, à Gengiskan, à Scanderberg, pour marteler les casques et les crânes; tout l'arsenal féroce et pittoresque de l'antique Islam. Là rayonnent, scintillent et papillotent, sous un rayon de soleil tombé de la haute voûte, les selles et les housses brodées d'argent et d'or, constellées de soleils de pierreries, de lunes de diamants, d'étoiles de saphirs ; les chanfreins, les mors et les étriers de vermeil, féeriques caparaçons dont le luxe oriental revêt les nobles coursiers du Nedj, les dignes descendants des Dahis, des Rabrâ, des Hatfar et Naâmals, et autres illustrations équestres de l'ancien turf islamite. »

Eh bien ! chose inouïe, incroyable ! dans ce bazar composé de de tant de bazars, dans ce tohu-bohu de marchands et de marchandises, et d'acheteurs de toutes les races connues, on n'a presque jamais à signaler ou à punir un vol, un acte de mauvaise foi, un mensonge commercial, un oubli des lois et règlements. Chose plus inouïe encore pour l'insouciance musulmane ! le grand bazar est considéré comme si précieux qu'il n'est pas permis d'y fumer, et personne n'y fume en effet ! Ce mot et ce fait disent tout, car le Turc fataliste allumerait sa pipe sur une poudrière.

Quelquefois de vieux marchands à barbe blanche, connaissant peu la valeur de tel ou tel objet, laissent à votre bonne foi le soin d'en fixer le prix et vous l'abandonnent sans murmurer. En général, les commerçants turcs ne vantent pas leur marchandise, et c'est à grand'peine qu'ils se décident à donner la réplique à un amateur, sous le coup d'une question directe et pressante. — Combien ce sabre? dit le chaland. — Qui sait? répond le Turc en levant les yeux à la voûte. Si l'acheteur essaye de déprécier l'objet qu'il désire, le marchand réunit et promène ses doigts en faisceau, *nec plus ultrà* de l'admiration orientale, et se contente de regarder le ciel en témoignage de l'injustice du chaland. Quand celui-ci s'éloigne, il n'en montre nul dépit, et souvent même il en paraît soulagé. Il est de ces marchands qui déploient une noblesse princière; dès les premiers mots, beaucoup vous offrent la pipe et le café, sans savoir si vous leur achèterez quelque chose, et sans vous imposer ensuite, en aucune façon, l'obligation d'acheter quoi que ce soit.

On se demande, après cela, pourquoi diantre, un peuple si honnêtement *sublime* trouve mauvais qu'on appelle son gouvernement la *Sublime Porte*. Mais on comprend que l'Europe se montre aussi scrupuleuse que lui-même à l'égard de la règle et de la discipline, et qu'elle le désigne, après tout, sous le titre qui lui convient le mieux.

C'est : *Empire ottoman* ; va donc pour : Empire ottoman ! Veuillez en prendre bonne note, — et ne pas altérer l'étiquette de la marchandise. P.-C.

## POURQUOI L'ACADÉMIE FRANÇAISE EXIGE LES VISITES DES CANDIDATS.

L'origine de cet usage est peu connue. Un de nos collaborateurs nous fait, à ce sujet, la communication suivante, qui joindra l'à-propos à l'authenticité, au moment où dix candidats sont en campagne pour la succession du fauteuil Salvandy.

### L'ACADÉMIE ET LE PRÉSIDENT LAMOIGNON.

On s'est plaint souvent, et non sans cause, qu'une place vacante à l'Académie ne puisse être obtenue par un candidat, sans qu'il ait fait aux académiciens une visite de cérémonie, et sollicité personnellement leurs suffrages. On s'est beaucoup élevé contre cet usage qu'on a traité fort cavalièrement, et qui est bien, en effet, de nos jours, une anomalie; mais on ignore généralement la cause originaire de cette exigence.

Nous la rappellerons en quelques mots, en y joignant une épigramme du temps, que nous trouvons dans un livre peu connu, et dont nous vous demanderons de vous donner le titre même comme une curiosité :

MÉMOIRES POLITIQUES, AMUSANS ET SATIRIQUES
*de messire J. N. D. B. C. de L.*
*Colonel du régiment de Dragons de Casanski,*
*Brigadier des armées de Sa M. Czarienne.*

Si vous preniez ces derniers titres au sérieux, nous ajouterions que le livre a été publié à VÉRITOPOLIE, CHEZ JEAN DISANT VRAI. Mais nous parlions de l'Académie.

Un fauteuil étant venu à vaquer, le corps académique avait à l'unanimité nommé pour l'occuper Guillaume de Lamoignon, premier président au parlement de Paris. Ce magistrat méritait bien cette distinction. D'une famille ancienne du Nivernais, qui doit son nom au fief de Lamoignon (dans le faubourg de Donzy), fils d'un président à mortier, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, il avait été, en 1658, nommé premier président par Louis XIV, qui, en lui apprenant lui-même sa nomination, lui dit ces mots : « Si j'avais connu un plus homme de bien, un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Célèbre par son savoir et ses vertus, il était l'ami et le protecteur des hommes de lettres. Son nom se retrouve dans les épîtres de Boileau, qui, on le sait, a composé le *Lutrin* sur sa demande.

Grande cependant fut la déconvenue de l'Académie, lorsqu'elle se vit refuser tout net le fauteuil qu'elle offrait, et il n'y eut pas moyen de faire revenir M. de Lamoignon sur son refus.

Quels en furent les motifs? On les ignore. Des conjectures sensées, qu'appuierait la pièce que nous joignons, donneraient à penser que le premier président ne voulut pas partager l'honneur du fauteuil académique avec certaines personnes qu'il n'estimait point, ou fut peu jaloux de succéder à Colletet peut-être. Ce refus donna sujet à cette épigramme, dont nous regrettons de ne pouvoir nommer l'auteur :

ÉPIGRAMME SUR LE REFUS QUE LAMOIGNON FIT D'ÊTRE DE L'ACADÉMIE.

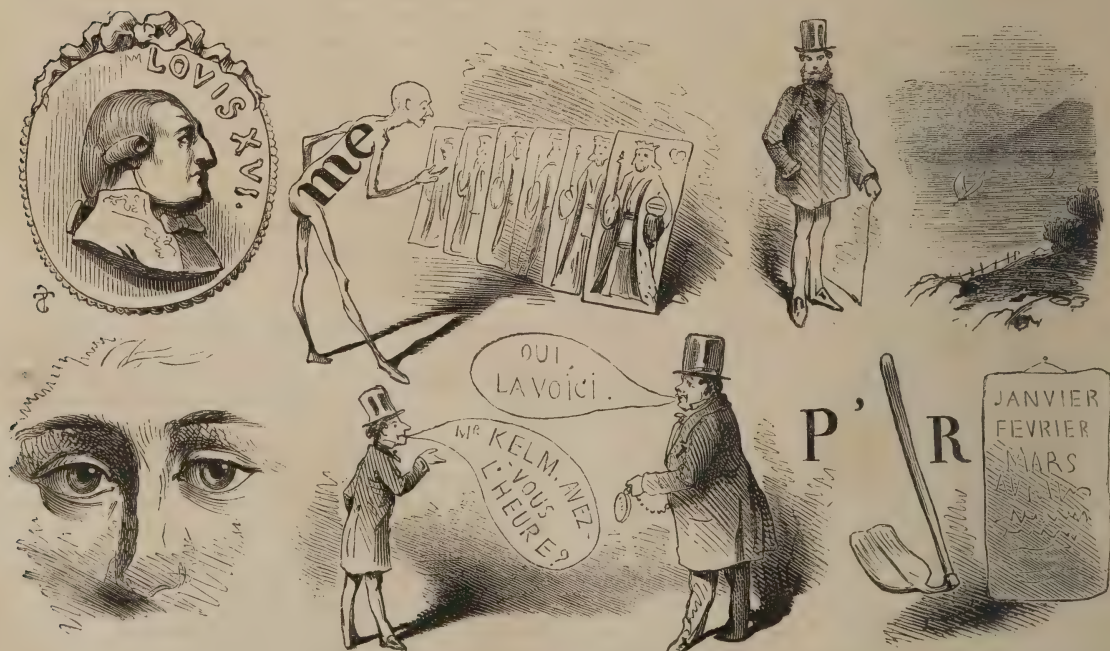
Lamoignon, réveillé longtemps avant l'aurore,
Méditait un remercîment
Qu'il doit pour un choix qui l'honore,
Et qu'il désirait ardemment,
Alors qu'il vit entrer dans son appartement,
Un homme égaré, furieux,
Tel qu'on peint un énergumène,
Qui s'agite, qui se démène;
Tordant les bras, roulant les yeux.
Surpris, il s'écrie au plus vite :
Qu'on apporte de l'eau bénite!
Il l'asperge, il demande : — Où vas-tu? d'où viens-tu?
Le possédé répond : — Je suis l'abbé Testu,
Qui depuis trente ans meurs d'envie
De vous voir de l'Académie.
Enfin vous en voilà; mes soins ont réussi;
J'ai fait agir pour vous tel duc, telle duchesse,
Et tel prince et telle princesse.
Lamoignon lui répond : — Tirez-moi de souci.
De cette Académie en êtes-vous aussi?
— Si j'en suis : oui sans doute; et j'y régente en maître.
— Suffit, dit Lamoignon, je n'en veux donc plus être.

En rapprochant les dates, on peut penser que l'abbé dont il est question ici n'est autre que Boisrobert, académicien depuis 1635, date de la fondation par Richelieu. L'Académie, frappée en corps de la répulsion que M. de Lamoignon avait pour un de ses membres, fit porter la peine de son mécontentement aux candidats futurs, et, pour éviter désormais un pareil refus, décida que nul ne serait accepté sans avoir sollicité chacun des académiciens en particulier.

A. D.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

REBUS SUR LOUIS XVI.



# GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

## LE PRÉBENDIER.



La famille de Mondésir. Le père et les deux fils. Dessins de Bertall.

Louis et Germaine. Un père... comme on n'en voit plus. Une scène de famille. Le compte de la nourrice. Le capitaine Dubruet. Une prébende. Le prieur mage. La toilette. Une promenade au bord de l'Aveyron. Le père repêché... et converti. Les deux frères. L'ambassadeur de dix-huit ans. Estelle de Malartic. La vocation ébranlée et triomphante.

Une dizaine d'années avant la Révolution, le château de Mondésir, ancien manoir de l'élection de Villefranche en Rouergue, était dans un état d'abandon et de délabrement formant un pénible contraste avec les sites riants qui l'entourent de toutes parts. Un manteau de lierre et de ronces voilait à peine les lézardes de ses murs inégaux; des merisiers, semés par le vent, croissaient çà et là dans les angles ébréchés et jusque sur le faîte des tours en ruines; une ou

(1) Voyez, pour la série, les livraisons précédentes.

deux croisées seulement conservaient encore des contrevents, dont les planches disjointes échappaient aux pentures, et l'herbe, l'ortie, la bardane à tête fibreuse avaient conquis fièrement les cours, où un étroit passage conduisait au perron, également envahi par les plantes grimpantes.

A l'époque dont nous parlons, ces ruines féodales n'avaient que deux habitants : un enfant et une vieille femme. L'enfant était le dernier rejeton de l'illustre famille, propriétaire de ce domaine : la vieille femme, la seule servante que n'eût point chassée la mauvaise fortune. Ruiné de bonne heure par le luxe, le jeu et les dissipations de Versailles, le comte de Mondésir avait quitté ce château depuis seize ans avec son fils aîné, et s'était mis à courir le monde, se souciant comme d'un bouton de ce qu'il laissait derrière lui. Abandonnée durement avec un enfant au berceau, sa femme mourut de chagrin en voyant venir la misère. Tous ses domestiques l'avaient quittée, et il ne restait à son chevet, quand elle s'éteignit, que sa nourrice fidèle, à qui elle ne cessa, tant qu'elle put parler, de recommander son enfant.

Heureusement ce vœu suprême tombait dans un bon cœur. Sous la rusticité de ses manières, Germaine cachait une nature excellente, aussi tendre que franche, aussi dévouée qu'énergique. Avec l'abnégation et l'empressement des grandes âmes, elle accepta la tâche qui lui était léguée et la remplit comme l'espérait sa maîtresse mourante. Pendant seize ans elle fut la mère, la bienfaitrice et la servante de l'orphelin. Ce fut à force de soins qu'elle le sauva, car il semblait, tant il était frêle et délicat, n'avoir plus que le souffle, et à force de privations et de travail qu'elle parvint à l'élever. Aussi, aimant et doux comme sa mère, dont il reproduisait trait pour trait la belle et touchante physionomie, Louis de Mondésir adorait Germaine, et se trouvait plus heureux dans ce château en ruines, avec la vieille paysanne, que le dauphin à Trianon.

Son plus grand bonheur, quand il avait pris les leçons que venait lui donner deux fois par jour un digne prieur du voisinage, était de cultiver des fleurs sur la plate-forme méridionale du château, transformée en parterre, et d'écouter pendant ce temps Germaine, qui, tout en filant au soleil, lui parlait de sa mère.

Assise, comme de coutume, au pied d'un vieux tilleul, dont les racines vigoureuses plongeaient dans les débris du rempart, et qui ombrageait tout un coin de la plate-forme, Germaine racontait un jour, pour la vingtième fois, à son enfant le mariage et l'arrivée de la comtesse dans ces tourelles, lorsque le récit de la servante et son rouet s'arrêtèrent en même temps. Surpris de cette interruption, l'adolescent relève sa jolie tête blonde inondée de sueur, et voit Germaine debout, pâle, immobile et comme pétrifiée de colère et d'effroi.

Avant qu'il pût lui demander la cause de ce trouble, elle étendit sa main sèche et crispée vers la route de Rhodez, et dit d'une voix rauque:

— Là, là, regarde!

— Je ne vois, répondit Louis au bout d'un instant, que des cavaliers de bonne mine qui viennent en bel équipage visiter le château sans doute, et ne doivent pas t'effrayer.

— Ah! pauvre enfant, si tu savais quels sont ces étrangers!...

— Que nous importe? ils ne peuvent avoir dessein de de te faire du mal.

— Louis, mon enfant chéri, dit-elle en l'embrassant avec passion, Dieu te protége et te soutienne!

— Qui est-ce donc, Germaine? Tes larmes me font peur.

— Ton père! dit-elle à voix basse, en détournant les yeux.

— Mon père!...

— Avec son fils aîné! Courage, Louis, courage!

— Pourquoi?

— Parce que tous les jours où il vient sont des jours de malheur ; parce qu'il n'a jamais passé le seuil de ce château sans nous porter le deuil, les sanglots et l'angoisse! parce que je me rappelle la terreur de ta mère toutes les fois qu'elle entendait le pas de son cheval. Hélas! hélas! elle est morte martyre ; mais sa dernière crainte ne se réalisera pas! Oui, madame! s'écria la vieille servante en redressant sa haute taille et se tournant les deux mains croisées sur son cœur vers l'antique chapelle, encore plus délabrée que le donjon, oui, je tiendrai tout ce que j'ai promis. Ne tremblez pas dans votre tombe ; Germaine mourra s'il le faut pour défendre l'enfant!...

— Mais, demanda Louis timidement, il est donc bien terrible, mon père, que l'idée seule de le voir ici t'ait pâlie à ce point?...

— Va, mon fils, répondit Germaine sans paraître l'avoir entendu, va mettre en courant ta veste des dimanches et ton habit de soie. Qu'il ne te trouve point dans ce costume, ou nous serions perdus.

Le jeune Louis rabattit lentement et en silence les manches de sa chemise, puis, serrant tout à coup la main de la vieille servante:

— Germaine, dit-il d'une voix émue, quoi qu'il arrive, jure de me rester fidèle ; moi, je ne te quitterai pas!

Germaine répondit en le saisissant dans ses bras et le couvrant de baisers et de pleurs. Quelques instants après, redevenue maîtresse d'elle-même et armée de cette fermeté froide, de cette inflexibilité de caractère qu'exprimait son visage pâle et fortement marqué de petite vérole, elle allait recevoir à la grande porte le comte de Mondésir.

Celui-ci ne paraissait pas s'attendre à cette rencontre, car il tressaillit de surprise en apercevant la paysanne immobile et roide sur le perron comme une image de pierre. Malgré l'audace imprimée sur son front et la résolution brutale que respiraient ses traits accusés fortement, le comte sentit à sa vue l'aiguillon du remords ; mais son trouble ne dura guère. Honteux de ce moment d'émoi, il poussa son cheval jusqu'au perron, en lui enfonçant les éperons dans le ventre, et dit de sa voix la plus rude :

— Comment! coquine, le diable n'a donc pas voulu de toi, que je te trouve encore ici?...

— Dieu, répondit Germaine en faisant un signe de croix, ne permet pas, sans doute, au diable de prendre tout ce qui lui revient.

— Sans cela, n'est-ce pas, je ne serais point de retour? Fort bien, vieille sorcière, les années, je le vois, ne corrigent pas l'insolence. Mais tu n'as plus affaire ici à ta sotte maîtresse. Du respect, maintenant, ou gare au fouet de mes piqueurs!

— Monsieur le comte, dit Germaine, dont les joues avaient rougi à cette menace, il est peu probable que je reste assez longtemps au château pour exciter votre colère!

— Tu n'y es restée que trop d'années, répartit durement le comte ; et à ce propos, je voudrais bien savoir pourquoi tu es venue t'y impatroniser en mon absence...

— Pour élever et nourrir à la sueur de mon front le

baron, votre dernier fils, qui serait mort sans moi de misère et de faim !

— En voici bien d'une autre, pardieu! Comment! ce drôle existe encore?...

— Oui, monsieur le comte, grâce au Seigneur et à mes soins !

— Fort obligé, ma foi ! Mais j'en avais fait mon deuil, en conscience, et le croyais depuis longtemps avec notre Père qui est dans les cieux ! Vicomte, cria-t-il en même temps à un jeune gentilhomme richement vêtu qui descendait de cheval d'un air ennuyé et dédaigneux, devine quelle est la surprise qu'on te réserve dans le manoir de nos ancêtres?...

— Un dîner passable, peut-être, répondit le jeune seigneur en étouffant un bâillement.

— Buisson creux, mon cher, buisson creux !

— Serait-ce la tante à héritage ?

— Point du tout ; cherche encore.

— A quoi bon se lasser l'esprit. J'accepte tout avec plaisir d'avance, s'agirait-il, après dîner s'entend, d'une banque de pharaon?...

— Le jeu, mon cher, est inconnu dans ces pays sauvages. Mais tu ne devinerais pas, et il faut que je te l'apprenne la surprise qui nous attend. C'est, comme dirait Lekain ou son double de la Comédie-Française :

C'est un frère, seigneur, qui vous vient en ces lieux.

— Un frère !

Oui, pardieu ! et que je vais te présenter en forme, non point au débotté, mais au sortir de table. Il doit être pétri d'esprit et fait aux belles manières, car il n'est pas sorti de ce château ; et, ajouta le comte avec un sérieux ironique, en montrant Germaine du doigt, voilà sa gouvernante.

Depuis ce moment jusqu'à sept heures du soir, la pauvre Germaine, plus émue qu'elle n'eût voulu l'avouer, ne quitta pas son enfant une seconde. Tantôt, s'agenouillant au prie-Dieu de la comtesse, elle implorait avec ardeur celui qui peut tout, et le suppliait d'amollir ce cœur de père plus dur que le rocher; tantôt, désespérant de ses prières, elle consolait d'avance le timide Louis tremblant comme la feuille, s'efforçait de lui inspirer un espoir qu'elle n'avait pas, et pour l'encourager lui parlait de sa mère. Puis, courant tout à coup au bahut sculpté qui renfermait ses hardes, elle les pliait convulsivement et en silence, comme si elle eût perdu l'esprit. Au dernier coup de sept heures, frappé lentement par le marteau de la vieille horloge seigneuriale et suivi d'une vibration sourde et lugubre, un laquais en grande livrée vint chercher le jeune baron et le conduisit dans la pièce où étaient son père et son frère.

Assis face à face à une table de noyer à colonnes torses, le comte et son fils aîné jouaient au trictrac lorsque Louis entra. Le premier mouvement du jeune Mondésir fut d'aller se jeter dans les bras de son père, mais un regard de ce dernier l'arrêta court et le cloua sur place. L'indifférence de son frère, qui n'avait pas même levé les yeux sur lui, acheva de briser son cœur, et, s'appuyant sur un fauteuil, car il se sentait défaillir devant la dureté de ces deux hommes, il détourna la tête et fondit en larmes.

Ni l'un ni l'autre d'abord ne parurent y faire attention; mais le vicomte, ayant laissé échapper un signe d'impatience au bruit des sanglots de son frère, le seigneur de Mondésir dit froidement en jetant ses dés :

— Mon cher, voilà la musique dont votre très-honorée et trop sensible mère m'a régalé pendant dix ans. Je ne pouvais ni aller, ni venir, ni sortir d'ici, ni rentrer sans voir couler des larmes; or, j'ai supporté trop longtemps cette lamentable élégie pour n'y par mettre fin quand elle recommence sur une autre gamme. Monsieur, dit-il brusquement en se tournant vers Louis, approchez, écoutez et faites tous vos efforts pour me comprendre. Vous étiez si chétif lorsque je quittai ce pays que je ne croyais pas vous retrouver vivant, et n'ai pu arrêter par conséquent aucun arrangement à votre égard. Vous devez avoir seize ou dix-sept ans, si je ne me trompe, voici donc le moment de prendre une carrière.

— Mon père ! balbutia Louis en tremblant.

— Appelez-moi monsieur, s'il vous plaît. Il n'y a que la populace qui se sert de ces termes-là!...

Reprenant du courage à mesure que son père froissait son cœur en l'éloignant de lui, l'adolescent releva la tête et dit d'une voix calme :

— Ma mère en mourant désigna l'état qu'elle eût désiré me voir embrasser, et avec votre permission, monsieur, j'accomplirai les dernières volontés de ma mère.

— Ah! vraiment, s'écria le comte, se tournant pour l'examiner d'un air de surprise et de curiosité méchante, vous avez déjà vos visées? M'est-il permis de les connaître?...

— Ma mère avait choisi pour moi l'état ecclésiastique, et je m'estimerai heureux, monsieur, de vous voir approuver son choix.

— Ma foi ! bien qu'ami de Voltaire et peu superstitieux, en d'autres temps, je ne dis pas, j'aurais pu faire noblement ce cadeau à l'Eglise ; mais pour des raisons de famille qu'il est superflu d'expliquer, ce projet devient impossible. J'ai d'autres vues sur vous. Au lieu de servir le Seigneur à l'ombre des autels, vous servirez le roi sur sa flotte des colonies.

— Monsieur, répondit Louis d'une voix émue, les volontés des mourants sont sacrées, et il me serait si doux d'obéir à ma mère, que j'ose vous supplier à mains jointes de m'accorder ce bonheur.

— Quand j'ai parlé, monsieur, reprit le comte d'un ton sec, personne ne réplique.

— Cependant, mon père...

— Je vous ai déjà défendu de m'appeler ainsi. Mais, sous cette feinte douceur, vous avez, je vois, dans le sang toute l'obstination de votre mère. Un autre à ma place en aurait raison promptement, mais tranquillisez-vous, je n'userai point de violence. Seulement, vous allez choisir, ou de m'obéir sur-le-champ, ou de sortir de ma maison!

— Est-ce votre dernier mot? demanda Louis d'une voix tremblante.

— Oui, car je ne transige ni avec mes devoirs ni avec les enfants rebelles.

— Ainsi, vous me chassez !

— Oui, et je vous défends de remettre les pieds ici. Quand vous serez dompté, écrivez à mon intendant, il vous donnera les moyens d'aller à Brest, où est la flotte.

Louis fit un pas vers la porte, puis se tournant et s'adressant au vicomte, qui jouait toujours et semblait étranger à cette scène douloureuse :

— Mon frère, dit-il d'une voix pleine de douceur, priez votre père d'avoir pitié d'un malheureux.

Le vicomte fut impassible et garda le silence.

— O ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il avec amertume, pardonne-lui, si tu nous vois !

A ces mots, il sortit d'un pas précipité en étouffant ses sanglots. Mais, comme il traversait l'antichambre, une main prit sa main dans l'obscurité, et une voix aussi trem-

blanle que la sienne murmura doucement à son oreille:

— Va m'attendre dans l'avenue.

Un instant après, Germaine entrait dans le salon. Vêtue de noir, car elle n'avait pas quitté le deuil depuis la mort de sa maîtresse, elle portait le grand tablier blanc des dimanches, qui remontait jusqu'à son cou, selon la mode antique, en lui couvrant le sein; un fichu à ramages verts, et par-dessus son petit bonnet de mousseline, au devant plissé, le chapeau de castor des filles de la montagne. Bravant les regards dédaigneux du vicomte et son air de menace, elle vint se camper tranquillement devant son maître, qui tournait le dos à la porte, et dit de sa voix grave:

— Je vous salue, monsieur le comte et votre compagnie.

— Ah! te voilà, drôlesse!

— Pourquoi me donnez-vous ce nom, monsieur? Vous savez bien que ma conduite fut toujours sans reproche.

— C'est possible! qui s'en soucie? Mais que viens-tu faire au salon?

— Je viens vous demander mon congé.

A ce mot, le comte fut pris d'un tel accès d'hilarité, qu'il se renversa sur son fauteuil et laissa échapper les dés qu'on entendit rouler bruyamment sur le parquet. Tandis que Germaine, obéissant à son instinct d'ordre, les ramassait en silence, le comte et son fils se donnaient largement carrière et riaient aux larmes. Quand il put parler enfin, le seigneur de Mondésir, essuyant ses yeux tout humides, dit d'une voix entrecoupée par des éclats de rire:

— Délicieux, ma foi! délicieux! Sur mon honneur, cette créature est impayable!

— Que trouvez-vous donc de si extraordinaire dans ma démarche? demanda simplement Germaine.

— Mais, parbleu! cette idée assez curieuse de te croire encore à mon service.

— N'y suis-je point depuis vingt ans?

— Halte-là! je ne nie pas que tu y sois entrée à l'époque de mon mariage, mais depuis...

— M'avez-vous renvoyée, monsieur le comte?

— Plus de cent fois, pardieu!

— En paroles! oui, mais, j'en appelle à votre honneur, ai-je cessé une minute d'appartenir à la maison?...

— Mais quand je n'y étais pas!

— Il y avait votre fils! devais-je l'abandonner parce qu'on ne me payait point mes gages?

— Voyons, dit le comte sérieux, où veux-tu en venir?

— A ceci seulement, que je demande mon congé et le payement de mon salaire.

— Ton congé, ma chère, n'est pas difficile à obtenir, je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit cent fois, pars! Qu'on ouvre toutes les portes et je serai, pardieu! furieusement débarrassé! Quant à tes gages...

— Ils me seront payés, sans doute, à la foire des trois jeudis.

— C'est ce qui te trompe, drôlesse! je n'emprunte qu'à mes amis et te hais trop pour te devoir!

Se levant, en effet, et courant au secrétaire, le comte de Mondésir grifonna péniblement une sorte de mandat à l'adresse de Bromet, son tabellion, et le tendit sans se tourner à la servante. Celle-ci prit le papier, le plia, le mit dans son sein, puis après avoir promené lentement dans la chambre ses regards attendris, elle sortit en murmurant ces mots:

— Bonsoir, monsieur le comte! dormez aussi tranquillement dans votre lit que ceux que vous avez chassés vont dormir à la belle étoile.

Le seigneur de Mondésir, tout endurci qu'il était, certes ne rit pas cette fois; il reprit son jeu en silence, et Germaine, gagnant la porte d'un pas ferme, courut rejoindre son enfant. Elle le trouva pleurant au pied d'un arbre vers le milieu de l'avenue. La dureté du comte et la froide insensibilité de son frère avaient brisé ce cœur tendre jusqu'à la faiblesse. Pâle et tremblant, il sanglota longtemps dans les bras de Germaine sans pouvoir articuler une parole. Peu à peu, cependant, les douces exhortations, les encouragements et les tendresses de la pauvre femme, qui pleurait à chaudes larmes en lui disant de ne pas pleurer, lui rendirent un peu de calme. Il se leva et dit d'une voix étouffée: Partons! éloignons-nous d'ici! Germaine sans répondre se mit en marche avec un tel empressement que Louis avait peine à la suivre. Légère comme une plume, malgré son âge, elle volait dans la garenne. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la nuit. Aux dernières clartés du crépuscule elle s'arrêta tout à coup, jeta sur l'herbe ses hardes et une petite valise qu'elle portait sous les bras, et dit avec un soupir de satisfaction:

— Enfin, nous sommes arrivés!

— Où me mènes-tu donc? demanda Louis en promenant ses yeux de tous côtés, et n'apercevant que des arbres et des ronces.

— Dans un endroit, mon fils, où tu n'auras pas à rougir. Quand le malheur tombe sur nous, il faut se cacher avec soin pour ne pas faire pitié aux autres.

— Merci, bonne Germaine; je dormirai mieux sous ces chênes qu'au château d'où l'on m'a chassé!

— Oh! reprit la paysanne avec un demi-sourire, nous aurons meilleur gîte qu'ils ne pensent!

— Je ne crois pas, dit Louis presque gaiement, à moins que tu ne sois sorcière et que d'un coup de baguette tu ne puisses bâtir un palais comme la fée Mélusine.

— C'est justement ce que je vais faire pour toi. Ferme bien les yeux, Louis, et donne-moi la main.

Il la suivit les yeux fermés, et lorsqu'elle lui dit de regarder, il se trouva tout surpris devant un pavillon gothique, dont il ne soupçonnait pas même l'existence, quoiqu'il eût battu cent fois dans ses courses les bois et les garennes. Il y passa la nuit sur un vieux sofa en lambeaux, veillé par Germaine, qui ne cessa de prier Dieu pour son enfant, et de tourner entre ses doigts les grains du chapelet; puis à l'aube, après un déjeuner frugal, composé d'un morceau de pain de seigle et d'une jatte de lait, qu'on leur donna dans une bergerie, ils prirent tous les deux à pied la route de Saint-Antonin.

Le jeune Mondésir avait dans cette ville un oncle, frère aîné de sa mère, chez lequel il est à propos de devancer nos voyageurs.

La petite ville de Saint-Antonin, qui appartenait alors à l'élection ou arrondissement de Villefranche en Rouergue, est située tout au fond d'une vallée que baigne l'Aveyron. Entourée comme un cirque de hautes montagnes, dont les sommets pointus se découpent à droite, tandis qu'une colossale muraille de rochers, au pied de laquelle coule l'Aveyron, la ferme à gauche, cette vallée, abritée de toutes parts, offre une délicieuse retraite, et il n'est pas étonnant que les religieux qui cherchaient au huitième siècle la solitude et la paix s'y soient établis et l'aient appelée *vallée noble*. De leur abbaye sortit, comme partout, une cité, dont les maisons massives et bâties en pierre se pressaient en 1780, comme aujourd'hui, sur la rive droite de l'Aveyron. La plus belle de celles qui

en amont du pont baignent leur pied dans la rivière appartenait à l'oncle de Louis de Mondésir.

Si l'on avait eu quelque foi aux adages populaires, on aurait bien pu dire : telle maison, tel maître. Impossible, en effet, de trouver une analogie plus grande entre l'architecture de l'une et le caractère de l'autre. Bâtie depuis quatre cents ans, la maison, avec sa porte basse, ses croisées en ogive et ses pignons aigus, et surplombant la rue de façon à intercepter la lumière, rappelait ces jours sombres du quatorzième siècle, où nos pères, toujours armés, construisaient des forteresses plutôt que des maisons. Le maître, de son côté, avec son culte du passé, sa foi inébranlable et pure comme celle de ses pères et son dévouement à la monarchie, qu'il poussait jusqu'au fanatisme, représentait au naturel ces catholiques des vieux règnes, qui gardaient jusqu'à la mort dans leur cœur cette triple devise : une foi, une loi, un roi.

Tel était M. Dubruet, capitaine au régiment de la Reine. Esclave de la discipline, bien que par suite de blessures reçues sur mer, où il avait fait trois campagnes en volontaire, il fût en congé illimité dans sa ville natale, dès le matin vous l'auriez vu en uniforme.

Jamais le père Eusèbe, gardien des capucins, qui passait pour l'homme le plus matinal de la cité, n'avait fait retentir ses sandales sur les gros pavés de la rue de la Pélisserie sans apercevoir l'uniforme bleu à revers et parements rouges avec passe-poils blancs, la culotte de chamois, le sabre droit et le tricorne galonné du capitaine, qui se promenait sur la place en attendant qu'on sonnât la messe. Pauvre comme la plupart des gentilshommes de province, que la cour ou le service ruinait, M. Dubruet vivait de sa solde et de sa pension de 200 livres, avec la frugalité d'un soldat et la dignité d'un vrai noble. Ce qui ne l'empêchait nullement, mille bombardes! (il affectionnait ce juron, qui lui rappelait ses combats maritimes) ; ce qui ne l'empêchait pas de trouver encore dans sa bourse pour les pauvres le denier du bon Samaritain.



Le capitaine Dubruet.

Germaine avait eu donc une inspiration heureuse en lui amenant son neveu, qu'il n'avait jamais vu. La ressemblance de Louis avec sa mère était si frappante, que lorsqu'il se présenta devant lui tout ému, il le reconnut sur-le-champ, et se tournant vers la servante :

— Est-ce que je me trompe? dit-il.

— Non, monsieur le capitaine, c'est bien votre neveu.

— Pauvre Thérèse ! murmura-t-il en passant vivement la main sur ses yeux, c'est tout son portrait. Viens, mon ami, mon enfant! devrais-je dire. Et ouvrant ses bras, où Louis se jeta en pleurant, il le pressa sur son cœur avec tendresse ; puis, s'adressant de nouveau à Germaine :

— Son père, m'a-t-on dit, est de retour de Versailles.

— Hélas! monsieur, voilà pourquoi nous sommes ici!

— A quelque chose alors malheur est bon ; toujours le même, je suppose?..

Cent fois pire ! monsieur. Si vous saviez quelle a été sa bien-venue?..

— Tu me conteras tout cela après le déjeuner. En attendant, suis-moi, garçon ; allons faire connaissance à table, mille bombardes ! et vivent le roi et la reine !

Après le déjeuner, qui fut long, car le bon capitaine,

dans sa charpente de six pieds, avait un estomac d'autruche, et il trouva de l'appétit pour trois, afin d'en donner à son neveu, Germaine parut à la porte de la salle à manger. Dès qu'il l'aperçut, M. Dubruet donna l'ordre à son domestique de conduire Louis à sa vigne, où il le rejoindrait bientôt, et allumant sa pipe il dit froidement à Germaine :

— Parle maintenant : que s'est-il passé ?..

— Hélas ! monsieur Dubruet, de terribles choses !

— Mon cher beau-frère n'est capable de rien de bon.

— C'est un diable, un diable incarné, à coup sûr !

— Voyons, qu'a-t-il fait cette fois ?..

— Il a chassé son fils, monsieur !

— Comment ? mille bombardes !

— Hier au soir, comme un vagabond !

— Et à quel sujet, je te prie ?..

— Parce que ce pauvre enfant veut embrasser, comme le désirait sa mère, l'état ecclésiastique, et qu'il avait, lui, le dessein de l'envoyer mourir aux îles, et savez-vous pourquoi ?..

— Non ! dis toujours !

— Parce que la marquise de Freycinet, sa grand'tante, a le projet de lui laisser son bien, et que le comte guigne cet héritage pour son fils aîné, qui vaudra moins que lui, si la chose est possible.

Le capitaine réfléchit quelque temps, poussa d'énormes bouffées de tabac, puis posant sa pipe et frappant du poing la table, qui gémit sous le coup :

— Cet homme-là, dit-il, me fera faire un malheur. Il y a longtemps que je résiste à ma colère, mais toutes les fois que je pense à lui et aux chagrins dont il a constamment abreuvé ma sœur, je sens que je deviens rouge et que ma main cherche le pommeau de l'épée. Que Dieu ou les démons ne l'envoient pas sur mon chemin, car il y aurait un châtiment et du sang répandu ! Quant à mon neveu, je le prends et ne l'abandonnerai pas, ni toi non plus, Germaine. Nous vivrons pauvrement, car je n'ai que ma solde, mais à la guerre comme à la guerre, mille bombardes ! et Dieu sauve le roi !

— Monsieur, dit naïvement Germaine, le comte m'a payé mes gages, c'est neuf cents livres que va posséder M. Louis !

— Bonne fille, cœur d'or ! Mais garde-les, mille bombardes ! car je vendrais mon uniforme plutôt que d'y toucher.

— Monsieur, reprit Germaine en cheminant, il m'est venu une idée qui nous rendrait tous plus heureux que M. l'intendant, et qui ferait le bonheur de ce pauvre enfant, que j'adore.

— Et quelle idée, Germaine ?

— Il m'a semblé comme cela qu'avec vos protections vous pourriez lui obtenir une prébende (1).

— Mais, en effet, il y en a douze dans notre chapitre, et justement une se trouve vacante, qui est à la collation du prieur mage !

— Demandez-la vite, monsieur !

— Je cours de ce pas chez M. de Coucy ; nous sommes au mieux ensemble, et, mille bombardes ! je me flatte qu'il ne me refusera pas.

Malgré cette confiance, l'assaut fut rude. Le prévôt du chapitre, ou prieur mage, avait engagé sa parole et il lui en coûtait de la reprendre, par crainte peut-être autant que par considération pour la personne à laquelle il l'avait donnée. Mais M. Dubruet fit tant d'instances qu'il consentit à voir le candidat. Tandis qu'on allait le quérir à la vigne du capitaine, celui-ci acheva d'intéresser le bon prieur en faveur de son neveu, en lui contant son expulsion du toit paternel. M. de Coucy, excellent homme au fond, en avait encore la larme à l'œil lorsque Louis arriva, et gagna sa cause à moitié par sa tenue modeste et sa bonne mine.

S'enfonçant dans son fauteuil de velours jaune comme dans un dernier retranchement, le prieur mage se mit à l'interroger, toutefois pour la forme, sur les saintes Écritures et l'histoire sacrée et profane, et qu'on juge de sa surprise en trouvant cet enfant ferré à glace, comme on disait alors, et de la force d'un théologien et d'un docteur en droit canon. Émerveillé de son savoir, il le questionna sur la littérature, et vit que tous nos bons auteurs lui étaient familiers. Ouvrant alors sa tabatière, il la tendit, les yeux brillants de joie, au capitaine, qui poussait des hem vigoureux pour dissimuler son émotion, et put lui dire à peine :

— Eh bien ?..

— Eh bien ! mon ami, votre neveu m'a rappelé les versets 46 et 47 de saint Luc.

— Ah ! que portent-ils ces versets ?..

« Ils le trouvèrent au bout de trois jours dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et répondant à leurs questions, et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de sa sagesse et de ses réponses. »

— Ainsi, nous pouvons espérer...

— Qu'il aura la prébende dont je dispose ? elle est à lui dès ce moment et je ne regrette qu'une chose.

— Laquelle, mon ami ?

— C'est de ne pouvoir lui donner un canonicat. Mais patience, il est jeune et sera, je l'espère, un jour la gloire et l'honneur du chapitre.

— Monsieur de Coucy, s'écria le capitaine, plus rouge que ses parements, je n'ai pas d'esprit, moi, et ne peux vous dire comme ce petit drôle tout ce que je sens là... mais, mille bombardes !

— Vous vous battriez avec plaisir pour me défendre, n'est-ce pas ?

— Moi ! Si quelqu'un vous en voulait, je le mettrais en pièces.

— Je n'en doute pas, capitaine, répondit le prévôt en saisissant sa main, qu'il serra cordialement ; mais rappelez-vous ce précepte : Homicide point ne seras ; et maintenant, mon cher Hector, allez faire habiller mon prébendier, car je l'installerai demain moi-même à la grand'messe.

Peindre la joie du capitaine quand il sortit de chez le prieur mage serait essayer l'impossible. Il arpentait le pavé d'un tel pas que Louis était obligé de courir pour le suivre, et humait l'air à pleins poumons en chantonnant à demi-voix cette variante d'un couplet fameux :

> Après ces mots, on mange à qui mieux mieux :
> Des bons chrétiens tel est le caractère,
> Servant Comus sans négliger les cieux,
> Fervents à table, ardents à la prière...

Germaine, toujours impatiente, les attendait sur la porte ; du plus loin qu'il l'aperçut, M. Dubruet agita son chapeau et se prit à crier : *Victoire!* aussi fier que le maréchal de Saxe après Fontenoy.

— C'est-il Dieu possible, monsieur ! exclama la vieille servante en joignant les mains et pleurant de bonheur.

(1) On appelait prébende une certaine portion de la *mense*, ou total des revenus d'une église cathédrale ou collégiale, qui était assignée à un ecclésiastique pour sa subsistance.

Oui, nous avons notre prébende : six cents livres bien assurées sur la mense du chapitre. Le gaillard, n'est-ce pas? n'est plus à plaindre maintenant.

— Non, monsieur, c'est un grand bonheur. Mais il y a un peu de tout en ce monde ; et quand il fait soleil là-haut de bon matin, il est bien rare qu'il ne pleuve pas avant la nuit.

— Que diantre veux-tu dire, fille?..

— Hélas ! monsieur, je veux dire que vous m'apportez une bonne nouvelle et que j'en ai une des plus mauvaises à vous apprendre.

— Aujourd'hui, je t'en défie, mille bombardes ! quand tu m'apprendrais que le rocher qui tremble (1), sautant par-dessus l'Aveyron, a écrasé ma vigne.

— C'est bien pire, monsieur.

— De quoi s'agit-il donc ?..

— Le gouverneur de Saint-Antonin est nommé.

— Ah ! Qui est-ce ?..

— Votre beau-frère, que Dieu damne !...

— Mon beau-frère, mille bombardes !... je ne crois pas cela.

— M. Bôle, le capitaine, et Berry, le procureur de la châtellenie royale, sont venus tout exprès pour vous en porter la nouvelle.

— On a trompé sa majesté. Mais, ajouta en touchant son chapeau bordé le digne M. Dubruet, quand le monarque parle, les sujets doivent obéir. En tout ce qui sera du ressort de sa charge, bien qu'il ne vaille pas au fond un *ardit* de Navarre (2), monsieur mon beau-frère me trouvera toujours fidèle et soumis aux ordres du roi.

Ce nuage dissipé, plus rien ne troubla le bonheur de ces trois personnes. Tous les tailleurs de Saint-Antonin avaient été mis en réquisition pour confectionner le costume du prébendier. On leur promit double salaire ; ils passèrent la nuit, et le lendemain, à neuf heures, Germaine eut la joie de présenter à son oncle le nouveau titulaire de la prébende du prieur mage, équipé de pied en cap.

Tout pare la jeunesse, et l'habit ecclésiastique séyait à merveille au jeune Mondésir. Le perruquier du chapitre n'avait fait de sa vie de plus belles ailes de pigeon. Les cheveux du petit abbé, si blonds et si soyeux, avaient disparu sous une triple couche de poudre et de pommade, et formaient un bourlet blanchi qui, se relevant au-dessus des oreilles, allait finir sur le cou en éventail. Il portait un habit violet à larges basques, collant sur le devant et orné de manchettes, une veste noire à gros boutons de soie, la culotte de satin et des bas noirs, rattachés au-dessus du genou par une large jarretière que fixait en dehors une boucle d'argent. Une autre boucle de même métal et de forme carrée couvrait tout le cou-de-pied et ornait chacun de ses souliers à talon rouge. Il tenait à la main son chapeau plat et rond, relevé par derrière et décoré d'un cordon de soie et d'un gros nœud.

C'est en cet équipage qu'il fut conduit par le capitaine à M. de Coucy, qui lui fit revêtir la soutane, lui mit solennellement l'aumusse noire et l'installa lui-même sur les banquettes du bas chœur, derrière les douze chanoines, parés de leurs aumusses grises. A partir de ce moment, la vie de notre prébendier se partagea entre ses devoirs religieux et l'étude. La seule distraction qu'il se permît après la messe et les offices fut une promenade à peu près quotidienne sur les bords de l'Aveyron. Dès qu'il se voyait libre, prenant sous le bras un volume de Racine ou de Fénelon, il s'échappait furtivement et dirigeait ses pas vers la vigne de son oncle. La rive droite de l'Aveyron, qu'il fallait suivre pour s'y rendre, forme pendant les trois quarts de l'année la plus délicieuse promenade du pays. Une double allée de peupliers au feuillage argenté et frémissant au moindre souffle l'ombrageait alors comme aujourd'hui. D'un côté se déploie un riche amphithéâtre couvert d'arbres à fruits et de vignes, et de l'autre un énorme massif de rochers blanchâtres borde et surplombe la rivière, qui se déroule entre ces rocs, les peupliers et les prairies, comme un ruban d'azur.

La vigne du capitaine était au fond de la gorge et précisément à l'endroit où le chemin de fer du Grand-Central s'enfonce dans les rochers percés en tunnel de Bône. Comme il s'y rendait un jour, les yeux attachés sur son livre et le cœur tout plein des pleurs d'Iphigénie, le jeune prébendier entendit des cris de détresse qui semblaient partir de l'Aveyron. Jeter son livre et y courir fut l'affaire du même instant. Il arrive au tournant de la rivière et aperçoit dans un de ces trous qu'on nomme *gourgos*, creusés par le remous de l'eau, un homme que le tourbillon avait saisi et qu'il entraînait avec une rapidité effrayante. Montant et descendant sans cesse, cet homme allait périr, quand Louis se dévoua. Il ne savait pas nager, mais agile comme un daim et plus vigoureux malgré la délicatesse de ses formes qu'on ne l'est à son âge, il n'hésita pas à se glisser sur un aubier penché à demi au-dessus du gouffre, et là, s'attachant d'une main à l'arbre, qui pliait sous le poids de son corps, et se rapprochait de plus en plus de l'eau, il tenta courageusement de saisir au passage l'homme qui se noyait.

Longtemps ses efforts furent infructueux. S'inclinant pourtant davantage à mesure qu'il se rapprochait de la tige, l'arbre finit par lui permettre de plonger tout son bras dans l'eau. Alors, après quelques vaines tentatives, il eut le bonheur, dont il commençait à désespérer, de saisir le noyé au moment où le tourbillon le ramenait pour la dernière fois peut-être à la surface.

Mais la plus difficile partie de sa tâche restait à remplir. A mesure qu'il essayait de reculer, l'arbre pliait rapidement ; bientôt un craquement sinistre se fit entendre, et cette voix secrète qui nous parle si clairement dans l'extrême péril avertit Louis que, s'il voulait sauver sa vie, il était temps de rendre sa proie au gouffre et de tâcher de regagner le bord. Mais malgré le danger, qui devenait terrible, quoique l'aubier parût se briser sous le poids et que ses bras fatigués perdissent leur vigueur de minute en minute, le noble jeune homme résolut de mourir plutôt que de ne pas achever l'acte de dévouement. Adressant mentalement à Dieu une ardente supplication, il réunit toutes ses forces, s'élance et arrive au bord avec son fardeau, mais tellement épuisé qu'en touchant la terre il y tomba sans connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, il était sur un lit du moulin des Ondes, entouré de gens de la campagne, qui lui prodiguaient toute sorte de soins. Sa première pensée fut pour l'homme qu'il avait voulu sauver. Est-il vivant, demanda-t-il d'abord ?

— Oui, monsieur, lui répondit-on, grâce à vous ! Nous avons eu grand'peine à lui faire rendre l'eau (1), mais il va

(1) La principale masse de rochers qui surplombe l'Aveyron porte le nom de *roc tremblaire*.

(2) Un liard ou trois deniers.

(1) Le premier soin des paysans du Midi, quand ils repêchent un noyé, c'est de le pendre par les pieds, afin, disent-ils, qu'il rende l'eau.

très-bien ; et tenez, ma foi, le voici qui vient vous remercier.

Louis se dressa sur son séant et jeta un cri de surprise et d'effroi à la vue de son père. Le comte de Mondésir restait pétrifié. Pendant quelques minutes il regarda autour de lui sans voir, comme s'il eût été le jouet d'un rêve. S'approchant ensuite du lit à pas lents :

— Ainsi, dit-il d'une voix sourde, c'est vous, vous que j'ai maudit et chassé, qui avez si noblement exposé votre vie pour sauver la mienne !...

— Mon père ! mon cher père ! dit Louis au milieu des sanglots...

— Oui, Louis, mon fils, mon digne et véritable enfant, tu as vaincu ; viens, que mon cœur dès ce moment te soit ouvert comme mes bras...

Après avoir retrouvé son père dans cette effusion de tendresse sincère et passionnée, Louis songea qu'il lui restait une conquête à faire encore, et murmura timidement le nom du vicomte,

Mais fronçant le sourcil à ce mot et redevenant sombre :



Le prébendier en costume.

— Votre frère ! répondit amèrement Mondésir, ne m'en parlez jamais. Nous venions ensemble à Saint-Antonin ; un écart de mon cheval m'a précipité dans le gouffre où j'allais périr, et au lieu de s'élancer à mon secours, l'ingrat, le lâche a pris la fuite.

Louis essaya de l'excuser, mais lui coupant la parole avec sa brusquerie ordinaire : Parlons d'autre chose, dit son père, qui vous a fait prendre cet habit ?

— Mon oncle, répondit le prébendier en tremblant.

— M. Dubruet a dignement agi, d'après ce que j'en sais déjà, dans cette circonstance ; aussi récompensons ces bonnes gens et allons lui parler, mon fils !

Assise devant la porte du capitaine, Germaine filait au soleil, selon la coutume du Midi. Tout à coup elle se lève avec agitation, regarde un moment du côté de la rivière, et montant les degrés quatre à quatre, court à la chambre de son nouveau maître :

— Monsieur ! monsieur ! cria-t-elle tout essoufflée, le diable ! voici le diable !

— Qu'est-ce à dire ? mille bombardes !...

— L'infernal comte, qui a trouvé ce pauvre enfant et vient faire une scène.

— Ah! je réponds qu'il sera bien reçu.

— L'entendez-vous qui monte? dit-elle avec terreur.

— Tu vas voir comme je compte l'arranger.

Le seigneur de Mondésir entrait sur ce mot. Abordant M. Dubruet tête haute et le sourire aux lèvres, il lui tendit la main, que celui-ci refusa en reculant comme si on lui eût offert une vipère.

— Ainsi, mon cher beau-frère, vous m'en voulez beaucoup? dit le comte sans se troubler.

— Moi, mille bombardes! je n'ai qu'un seul désir, monsieur!

— Celui de me couper la gorge?

— Précisément! Ah! je suis franc, moi.

— Eh bien! mon cher, il faut en prendre son parti: flamberge, cette, fois ne goûtera pas de mon sang.

— On vous disait brave, monsieur, et je le croyais hier encore.

— Vous ne vous trompiez pas, mon cher, mais j'aimerais mieux attaquer seul un régiment d'Anglais que de tirer l'épée contre l'homme que j'honore le plus au monde.

— Ce langage dans votre bouche...

— Est sincère, monsieur. Capitaine, vous êtes un digne gentilhomme et un loyal parent, et je vous remercie de toute mon âme de ce que vous avez fait pour mon fils.




Louis de Mondésir, Mlle de Malartic, son père, etc.

En le recueillant, du reste, sous votre toit, vous m'avez rendu le plus grand des services, car pour me punir sans doute de ma dureté, Dieu, quand je me noyais tout à l'heure dans notre fleuve, en a fait l'instrument de mon salut.

— Quoi! vraiment?... balbutia le capitaine en interrogeant Louis du regard.

— Oui, mon oncle, Dieu m'a donné ce bonheur, répondit chaleureusement le prébendier.

— Puisqu'il en est ainsi, nous changerons de gamme. Mais, mille bombardes! monsieur mon cher beau-frère, vous eûtes bien des torts.

— J'en conviens, mais songeons à ceux qui se peuvent réparer encore, et d'abord permettez-moi de commencer à vous payer ma dette.

— De quelle façon entendez-vous vous acquitter? dit fièrement le capitaine en relevant la tête.

— D'une façon digne de vous et de moi, capitaine. Le roi m'avait fait l'honneur de m'accorder le gouvernement de cette ville. Souffrez que je vous cède cette charge, dont la survivance, du reste, vous était réservée par Sa Majesté.

Non moins généreux que son beau-frère, M. Dubruet ne voulut pas d'abord entendre parler de cette substitution; mais le comte insista tellement qu'il fut forcé de s'y ré-

soudre. Mondésir essaya de combattre une dernière fois la vocation de Louis. Le trouvant inébranlable sur ce point, il céda et reprit quelque temps après le chemin de Versailles, avec son fils aîné, qui, bien plus vicieux qu'il n'avait été dans sa jeunesse, ne tarda point par son ingratitude et ses désordres à le mettre au tombeau avant le temps.

Un an après cet événement mémorable, Louis de Mondésir était clerc tonsuré. Sa douceur lui avait gagné les sympathies des onze prébendiers, assis devant lui sur les banquettes du bas chœur; M. de Coucy, le prieur mage, l'aimait comme son fils ; M. Lassausse, prieur claustral et curé de la paroisse, en faisait le plus grand cas, et les chanoines réguliers le regardaient comme l'espoir et l'honneur du chapitre. Désireux de justifier cette bonne opinion, le jeune prébendier se livrait à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il finit par acquérir l'instruction d'un docteur en Sorbonne et la science d'un bénédictin. De l'aveu du père Albert, prieur des révérends carmes et directeur du collége de la ville, c'était l'érudit le plus versé de la province dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique et des anciens titres, chartes et diplômes.

— Monsieur Dubruet, disait le carme au capitaine, toutes les fois qu'il le rencontrait sur le chemin de la Castille-Saint-Bernard ou la route de Varen, ses lieux de promenades favoris, souvenez-vous de ce que je vous affirme à cette place: votre neveu me rappelle toujours les paroles de Siméon: « Cet enfant sera une occasion de joie et de triomphe pour Israël. »

— Dieu le veuille! mon révérend père, répondait le capitaine en donnant une poignée de main au prieur, assez vigoureuse pour lui broyer les doigts, puissé-je voir de mes yeux l'accomplissement de votre prophétie !

Ce vœu fut exaucé plus tôt peut-être que le prieur ne l'espérait lui-même. Une prébende étant devenue vacante en 1785, M. l'abbé de Sainte-Geneviève, qui nommait les chanoines, éleva la prétention de choisir aussi les prébendiers. Grande rumeur dans le chapitre! Tous les corps laïques ou religieux de l'ancien régime tenaient fort à leurs priviléges. Une assemblée générale eut lieu chez le prieur mage, et là il fut décidé, après de longs et tumultueux débats, qu'un député serait envoyé à M. le comte de Malartic, seigneur de Saint-Antonin, pour lui démontrer le néant des prétentions de l'abbé et le supplier d'obtenir du roi la confirmation des droits du chapitre.

La mission était délicate. Il n'y eut qu'une voix pour en charger l'abbé de Mondésir. Celui-ci, dont la modestie égalait le savoir, eut beau se récuser, l'assemblée entière insista, et il fallut céder au vœu général et aux ordres de ses supérieurs, et se rendre à Monricoux. Cette petite ville, qu'habitait de préférence le comte de Malartic lorsqu'il venait dans la province, car il résidait d'ordinaire à Perpignan, où il était président du conseil supérieur de Roussillon, est bâtie sur la rive droite de l'Aveyron, qui se relève, à cet endroit, de façon à former une rampe assez escarpée. Elle consistait alors dans une seule rue traversée par la grande route de Montauban, à Villefranche. Des maisons, debout encore en partie et d'une structure singulière, formaient cette rue ; qu'on se figure un rez-de-chaussée en grosses pierres de taille, où s'ouvrent des portes et quelques rares croisées, au cintre gothique ou roman. Sur ce mur montant jusqu'au premier étage s'élève une sorte de croisillon en bois et en briques, soutenu par des poutres qui font saillie sur la rue, et dans lequel sont percées les fenêtres d'un second et quelquefois d'un troisième étage. Un toit, plus saillant encore que les poutres du rez-de-chaussée, couvre la maison en se déployant des deux côtés comme les ailes pendantes d'un corbeau et assombrit la rue.

Le château, construction féodale assez importante, se trouve à l'entrée de la ville, du côté opposé à Saint-Antonin. Quand donc le prébendier arriva dans le carrosse à rideaux de cuir de sa tante la marquise de Fraissinet, le plus bel équipage du pays ayant été mis en réquisition pour conduire le député du chapitre, toutes les fenêtres s'ouvrirent et toute la population sortant des maisons en tumulte escorta la voiture au château. On s'attendait à en voir descendre un grand cordon, ou tout au moins un duc et pair; aussi lorsqu'il ne sortit qu'un prébendier à petit collet, timide, et rougissant comme une jeune fille, le désappointement des curieux se trahit par quelques sourires et ces chuchotements qui échappent toujours, en pareil cas, aux lèvres railleuses des bourgeois du Midi.

Le jeune prébendier allait produire une impression du même genre en entrant au salon. A peine un grand laquais, doré sur toutes les coutures, et portant perruque poudrée et canne à pomme d'or, eut-il ouvert la porte à deux battants et annoncé solennellement M. le député du chapitre, que le comte de Malartic se lève, s'avance, avec la gravité d'un président de conseil souverain, à la rencontre du délégué collégial, et se trouvant en face d'un abbé de dix-huit ans, deux fois plus rouge que sa robe, il fronce le sourcil et dit d'un ton sévère :

— Est-ce une mystification ou une erreur, monsieur?

— Ni l'une ni l'autre, monseigneur, répondit Louis modestement, mais avec une assurance qui étonna le président.

— J'attendais le député du chapitre de Saint-Antonin!

— Il est devant les yeux de Votre Grandeur, dit Louis en s'inclinant et tendant une lettre de M. de Coucy.

— Quelle place occupez-vous donc dans le chœur?

— La dernière banquette. Je suis prébendier, monseigneur.

— Votre nom ?

— Louis de Mondésir.

— Ah! dit M. de Malartic, se radoucissant tout à coup, M. le prieur mage m'a fort parlé de vous et le choix du chapitre ne m'étonne plus. Soyez le bien-venu à Monricoux, et sachez bien qu'il ne tiendra pas à moi que votre ambassade ne réussisse.

Habitué, selon l'expression parlementaire, à battre le fer pendant qu'il était chaud, le président se hâta d'ouvrir la conférence, et fut surpris et charmé à la fois de l'érudition et de l'éloquence du député. Louis traduisit si exactement la charte de Pepin, laquelle remonte à 762, il cita victorieusement tant de passages de la bulle d'Urbain II, datée de l'an 1090, qui régularisa le chapitre, que M. de Malartic se déclara convaincu et promit son puissant concours. Le prébendier eut même un bonheur auquel il ne s'attendait pas, celui de faire la conquête du vieux président, qui, enviant ce sujet au chapitre, résolut *in petto* de l'enlever à l'Église pour le donner au parlement.

Ce plan formé, il commença par l'inviter à passer huit jours au château, et le pria de vouloir bien donner quelques leçons de dessin à sa petite-fille, venue avec lui de Perpignan. M^lle^ Estelle de Malartic, âgée de seize ans à peine, était l'Eve la plus séduisante et la plus dangereuse qu'on pût choisir pour tenter ce nouvel Adam. Sa candeur, sa beauté et ses grâces naïves troublèrent si profondément le pauvre prébendier, qu'au bout de trois ou quatre jours de leçons, de promenades dans le parc, et de cou-

versations, timides d'abord, puis familières et presque intimes, il ne sut plus à quel saint se vouer. Le président observait tout du coin de l'œil, et, voyant son complot marcher à merveille, il crut frapper un coup de maître en brusquant le dénoûment.

Un soir qu'assis dans le salon, après la promenade, Louis de Mondésir, plongé dans une délicieuse rêverie, regardait les allées qu'il venait de parcourir avec Estelle, et prêtait l'oreille aux sons brillants du clavecin de la jeune fille, M. de Malartic le pria de le suivre sur la terrasse, et là, aux douces et tièdes clartés de la lune, sous ces arbres dont le feuillage bruissait par intervalles au souffle du printemps, devant ces gazons humides déjà de rosée et entourés de roses, il lui dit d'une voix émue :

— Ecoutez, mon cher Louis, j'ai une question à vous faire. Que pensez vous d'Estelle ?

— Moi ! balbutia le jeune abbé, pâlissant à ce nom.

— N'est-il pas vrai qu'elle est charmante et bonne, on ne peut plus ?

— C'est un ange, murmura Louis.

— Savez-vous à quoi je pensais, ce soir, en vous voyant tous deux sous les grands chênes?

— Non, dit Louis, avec effort, car son cœur battait si vivement qu'il entendait à peine.

— Je pensais que vous feriez bien de résigner votre prébende et de me demander sa main.

— Ah ! monsieur le comte, que me dites-vous là ? s'écria Louis avec angoisse.

— Vous n'êtes point encore dans les ordres, continua le président, rien de plus facile que de quitter honorablement l'Église et d'embrasser une autre carrière. Avec votre nom, vos talents et la protection due à mon petit-fils, il vous sera facile d'arriver aux premiers emplois de la magistrature, tout en réjouissant mes vieux jours du bonheur de ma chère enfant.

Louis prit, sans parler, la main du comte, la baisa avec force, la couvrit de larmes et s'enfuit dans son appartement. Quelques heures plus tard, il descendait seul comme un voleur dans le silence de la nuit, passait en pleurant devant les quatre statues qui décorent le vestibule, et sortant sur la pointe du pied, allait s'agenouiller sous la croisée d'Estelle. Là, il pria et sanglota toute la nuit. Aux premières lueurs de l'aube, après avoir hésité quelques instants, il prit la fuite tout à coup, et se dirigea vers Saint-Antonin. Son oncle le voyant arriver pâle, nu-tête, les cheveux épars et souillé de poussière, crut d'abord à quelque malheur ; mais il pleura bientôt de joie, comme le prieur mage, qui voulait faire chanter un *Te Deum*, en apprenant à quelle épreuve avait été mis le prébendier, et par quel effort héroïque il était sorti du péril.

A partir de ce jour, et tout en étouffant bien bas quelques soupirs peut-être, il vécut paisible à Saint-Antonin jusqu'à la Révolution, entre sa fidèle Germaine et le brave capitaine, qui gouvernait Saint-Antonin, mille bombardes ! comme s'il eût gardé pour le roi Mahon ou Gibraltar.

MARY-LAFON.

---

# MÉLANGES HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

## DÉGRADATION ECCLÉSIASTIQUE.

Beaucoup de personnes ont été surprises que la dégradation ecclésiastique n'ait pas précédé l'exécution capitale de Verger, l'assassin de Monseigneur Sibour. Outre que ce monstre était déjà interdit, et en conséquence privé de l'exercice de ses droits religieux, la dégradation qui lui eût enlevé son caractère même est une peine interdite depuis le milieu du dix huitième siècle. A cette époque, en effet, sur le refus de l'archevêque d'Aix de dégrader un prêtre condamné à mort, le parlement déclara que, dorénavant, la justice séculière pourrait passer outre et négliger la dégradation.

Cette lugubre et terrible cérémonie n'existe donc plus qu'à l'état de souvenir historique, et nos lecteurs nous sauront gré d'en résumer ici les détails les plus saisissants, d'après le tableau développé qu'en a donné un journal belge.

Le criminel qu'il s'agissait de dégrader était présenté à son évêque, soit dans l'église, soit dans la rue, soit sur le lieu de l'exécution. D'ordinaire, c'était sur l'échafaud même que le cérémonial s'accomplissait.

Sur l'échafaud se trouvaient : l'évêque dans un fauteuil surmonté d'un dais, ses assistants sur des siéges, et vis-à-vis d'eux le représentant de la justice laïque avec un notaire qui devait rédiger le procès-verbal, et un barbier. Auprès de l'évêque était placée une table supportant : les ampoules de vin et d'eau, le calice avec la patène et l'hostie, un vase de vin, un vase d'eau, le livre des évangiles, le livre des épîtres, un candélabre avec un cierge éteint, le livre des exorcismes, le livre des leçons, les clefs, l'antiphonaire, des ciseaux, un couteau, un morceau de vitre, plus les objets suivants, qui devaient aussi servir à la dégradation, à savoir : l'aube, la ceinture, le manipule, l'étole, la chasuble, en un mot, tous les ornements que le prêtre porte à l'autel.

A l'heure et aux lieux dits, le coupable, revêtu de vêtements laïques, était conduit, les mains liées, sur l'échafaud, où on les lui déliait aussitôt pour lui laisser la liberté de ses mouvements. Sur un signe de l'évêque, le coupable était recouvert des habillements et des ornements qu'il portait à l'autel. A cet effet, il recevait l'assistance de prêtres consacrés.

L'évêque, en habits sacerdotaux, tenant le bâton pastoral dans la main gauche et le visage tourné vers le peuple, se plaçait devant le juge, et expliquait à l'assistance, en langue vulgaire, la cause de la dégradation qui allait s'accomplir.

Le coupable s'approchait de l'évêque et s'agenouillait à ses pieds.

L'évêque prononçait la sentence de dégradation en ces termes : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen. Nous, N., etc., ayant reconnu que le crime imputé à toi, N., prêtre, a été réellement commis et justement puni ; et trouvant que ce crime, grand, damnable, énorme, a non-seulement offensé la majesté divine, mais ému la nation ou cité (*civitas*) entière ; qu'en conséquence, tu t'es rendu indigne des fonctions et des bénéfices ecclésiastiques ; donc nous, par l'autorité du Dieu omnipotent, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et par notre autorité propre, nous te privons verbalement et à perpétuité de tes fonctions et bénéfices, et prononçons ta déposition et ta dégradation selon la tradition des canons de l'Eglise. »

Cette sentence proférée, l'évêque, acceptant le criminel des mains du juge, lui grattait d'abord les paumes de la main avec le morceau de vitre, mais sans effusion de sang

pour lui enlever l'onction reçue lors de l'ordination.

Sa tonsure était également grattée; ensuite l'évêque lui enlevait un à un tous les insignes ou ornements sacrés qu'il avait reçus en devenant prêtre, pour les remplacer par des vêtements laïques.

Voici comment la dégradation s'opérait :

Les ministres de l'évêque mettaient entre les mains du coupable le calice avec le vin et l'eau, ainsi que la patène et l'hostie.

L'évêque les lui arrachait aussitôt, en disant :

« Nous t'enlevons, ou plutôt nous montrons au peuple qu'elle t'est déjà enlevée, la puissance d'offrir à Dieu le saint sacrifice et de célébrer la messe, tant pour les vivants que pour les morts. »

Ensuite l'évêque qui dégradait (*pontifex degradator*) grattait légèrement, avec un couteau ou un morceau de vitre, les pouces et les index de chaque main du prêtre dégradé, et disait :

« Par ce rasage (*hac rasura*), nous t'enlevons le pouvoir de sacrifier et de bénir, que tu as reçu lors de l'onction des mains et des pouces. »

Cela dit, l'évêque saisissait la chasuble par la partie postérieure, en dépouillait le dégradé, et disait :

« De ce vêtement sacerdotal, signifiant la charité, nous te dépouillons à bon droit, parce que tu t'es dépouillé toi-même de la charité. »

Enfin l'évêque enlevait l'étole en disant :

« Tu as honteusement rejeté le signe de Dieu, qui est cette étole; c'est pourquoi nous te l'enlevons et la rendons impropre à tout service sacerdotal. »

Après quoi, la victime était livrée au bourreau, qui n'avait plus qu'un homme et non pas un prêtre à décapiter.

## GAVARNI, DIRECTEUR DE BALLONS.

M. Eugène de Mirecourt, dans ses *Contemporains*, publie le curieux récit d'un voyage en ballon exécuté par M. Gavarni, notre éminent dessinateur, accompagné de M. le comte de Pleuvier, de M. Edouard Migeon, docteur ès sciences; de M. Jules Falconer, aéronaute anglais, et de M. Henri Page, qui a raconté les péripéties de cette expérience.

Il en résulterait que M. Gavarni aurait résolu un problème dont la solution était regardée comme une utopie : il aurait inventé enfin la direction des ballons.

L'appareil de M. Gavarni n'a pas coûté moins de 300,000 francs, et c'est M. le comte de Pleuvier qui a fourni la plus grande partie des fonds nécessaires. Voici ce que M. Henri Page dit de la machine :

— Elle consiste en deux ballons conjugués, de forme sphérique, en batiste enduite d'un triple vernis de caoutchouc, et contenant chacun cent mètres cubes de gaz hydrogène pur.

Le mécanisme propulseur est une hélice modifiée, qui aboutit à la nacelle, ainsi qu'un gouvernail mobile en baleine, pour s'orienter dans toutes les directions.

Gavarni fait monter l'aérostat sans se débarrasser du lest, moyen barbare qui épuisait en peu de temps les ressources du ballon le mieux construit, et qui devenait un obstacle invincible aux voyages de long cours. La perte d'hydrogène est instantanément réparée, grâce à un procédé chimique, secret précieux de M. Migeon, et à un petit appareil de communication imaginé par M. Gavarni. La descente s'opère, comme auparavant, au moyen de la fuite du gaz par une soupape.

— Vous le voyez, dit M. Page, l'invention est d'une simplicité rare, comme tout ce qui est vrai, comme tout ce qui est sublime.

Le départ eut lieu le 15 janvier, à dix heures du matin, du parc de Ferrières, en pleine Sologne, et le lendemain vendredi, à cinq heures du matin, M. Gavarni opéra heureusement sa descente à un kilomètre d'Alger.

— Nous reçûmes, reprend M. Henri Page, l'hospitalité la plus touchante.

On voulait nous porter en triomphe; mais nous déclinâmes l'ovation pour aller prendre du repos, ayant soin de confier à un piquet de zouaves notre aérostat, qui avait besoin d'être protégé contre les tentatives curieuses des indigènes.

Son Excellence le maréchal Randon pressa la main de Gavarni avec transport.

Nous ne restâmes que trente heures sur le sol africain. Le samedi, à midi, notre aérostat s'enlevait sur le môle d'Alger, aux applaudissements d'une foule innombrable. Notre retour s'accomplit sans le moindre incident, mais avec une sensible augmentation de vitesse. On eût dit que nos ballons flairaient le sol natal.

Le dimanche matin, à quatre heures vingt-trois minutes, nous débarquions au lieu même de notre départ, sur la pelouse du parc de M. Pleuvier. —

*N. B.* Cette conquête scientifique, dont nous attendons la confirmation officielle, n'enlèverait point M. Gavarni à ses travaux d'art; car, au retour de son voyage aérien d'outre-mer, il a dessiné un petit chef-d'œuvre qui paraîtra bientôt dans le *Musée des Familles*.

P.-C.

## CE QUE C'EST QU'UN MILLIARD.

Un de nos confrères a eu la patience d'en faire l'analyse suivante, que nous vous souhaitons d'être à même de vérifier personnellement.

Il vous suffira pour cela d'avoir un milliard à votre disposition, et les moyens de le loger avec vous, malgré la cherté des appartements.

Un milliard de francs (argent) pèse cinq millions de kilogrammes.

Pour le transport par terre il faudrait 2,000 charrettes attelées de quatre chevaux.

Par eau, il faudrait un bâtiment construit sur les dimensions de l'arche de Noé, qui avait, comme chacun sait, 309 coudées de longueur, 50 de largeur et 30 coudées de profondeur.

Si cinq millions de kilogrammes étaient forgés en barres d'un pouce carré, la longueur totale de ces barres serait de 655,000 mètres. Il y en aurait plus qu'il ne faut pour entourer Paris d'une grille de 10 pieds de haut.

En rangeant des pièces d'un franc contiguës sur 4 mètres de large, ce qui est la dimension du pavé des routes impériales, on en couvrirait une longueur de 132,250 mètres; c'est 3 lieues de plus que la distance de Paris à Rouen.

Une ligne formée par un milliard de pièces d'un franc aurait 23 millions de mètres de longueur, c'est-à-dire 750 lieues de plus que la demi-circonférence de la terre. Enfin, si le milliard avait été renfermé, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, dans une machine qui projetât au dehors une pièce de 1 franc par minute, elle aurait, pour le faire sortir en totalité, à marcher encore pendant environ soixante-deux ans.

# UNE MÉDAILLE DE CRIMÉE. SOUVENIR DE TROUVILLE.




Avant le départ. La famille des pêcheurs de Trouville au coin du feu. Dessin de V. Foulquier.

## I. — UNE RENCONTRE SUR LA GRÈVE.

C'était le 12 octobre dernier.

J'allais quitter Trouville le lendemain.

J'avais joui, avec tous les oisifs de mon espèce, des plaisirs bruyants de son Casino, de la luxuriante verdure de ses alentours, des bains au choc de la lame, des causeries sur la grève, des surprises ménagées par la coquetterie des Parisiennes, etc.

La bise d'automne ayant dispersé toutes ces crinolines, le vide s'était fait autour de moi, et j'acquis une nouvelle preuve de mon peu de goût pour la solitude, en l'essayant pendant quelques beaux jours de grâce.

— Allons, me dis-je, une heure avant le dîner, encore un adieu à la mer.

Je descendis les degrés du jardin de l'hôtel *de Paris*, et je parcourus la grève une dernière fois.

Le spectacle était vraiment beau! Et je ne pus m'em

pêcher de convenir que je n'avais rien vu d'égal à l'Opéra.

La mer montait en chantant son hymne sans fin. Les goëlands s'en allaient à tire-d'aile regagner leur gîte nocturne. Le soleil descendait à l'horizon, projetant sur les flots son manteau de pourpre. Les falaises de Villers se détachaient en noir sur un horizon d'un gris clair.

Je marchais aspirant avec délices ce bon air salin qui semble doubler les forces humaines.

J'arrivai ainsi jusqu'à la petite jetée.

Un jeune homme vêtu de l'habit ecclésiastique y était seul, comme moi.

Penché sur la balustrade, ses regards suivaient les lames avec une singulière expression.

Son chapeau, rejeté à ses pieds, laissait à découvert son visage. Il était beau de cette robuste beauté particulière aux hommes du peuple. Ses yeux, d'un bleū clair, contrastaient avec sa chevelure d'un noir de jais.

Il ne parut pas s'apercevoir de ma venue, et je profitai de sa distraction pour l'observer à mon aise.

Ses mains étaient jointes. Sa bouche semblait murmurer une prière.

Bientôt je vis sa figure se contracter et de grosses larmes tombèrent sur ses joues.

S'étant retourné alors, il m'apparut de face, et je reculai d'étonnement, d'admiration même, devant l'insigne qui décorait sa poitrine.

Il portait, — comme nos soldats d'Orient, la médaille de Crimée! — Si jeune encore! pensai-je, et non-seulement un prêtre! mais déjà un héros! Quel rôle a donc joué cet Eliacin dans la guerre des géants?

Bref, mon intérêt fut si vivement excité que j'aurais acheté, au prix de la discrétion, la confiance de l'inconnu.

La chose toutefois me semblait difficile.

Il y a heureusement du magnétisme dans la sympathie.

Après quelques minutes d'immobilité, le jeune prêtre se tourna vers moi, et ne parut ni surpris ni fâché de mon examen.

— Bien que vous ayez fait de lointains voyages, vous n'êtes pas habitué au spectacle de la mer? lui demandai-je de ma voix la plus douce. On le supposerait, du moins, à l'émotion qu'elle vous cause. Il ne faut pas en avoir honte, monsieur, ajoutai-je, ce sont les plus braves cœurs qui s'attendrissent aux grandes œuvres du bon Dieu.

— Pas habitué à la mer? répondit le jeune homme d'une voix étouffée. Hélas! plût au ciel!... Non, madame, poursuivit-il, la mer m'a bercé tout enfant; sa voix s'est mêlée aux chansons de ma nourrice. Je suis né, il y a vingt-huit ans, sur cette côte de Normandie, dans la cabane d'un pauvre pêcheur, et chaque fois que j'obtiens un congé pour venir à Trouville embrasser ma famille, ma première visite appartient à ce golfe de l'Océan, car il est la grande tombe de mon père et de mon oncle. Ah! quelle scène que ce naufrage, madame! Je la vois encore, comme si j'y étais!

Et le jeune abbé, entraîné par ses souvenirs, commença son récit sans que j'eusse besoin de l'interroger davantage.

### II. — LE VŒU DANS LA TEMPÊTE.

— Il y a quatorze ans, c'était comme aujourd'hui, le 12 octobre. Mon père entra dans la salle basse de notre maisonnette.

— Jean, me dit-il, tu vas avoir de la joie. J'embarque dans *la Plate*, avec ton oncle Pierre, et je t'emmène avec nous. Le temps est mauvais, la pêche sera bonne. Adieu, la femme! dit-il à ma mère, en l'embrassant sur le front.

Alors mon jeune frère sortit du coin de la cheminée, où il regardait bouillir le cidre préparé pour le départ.

— Père, dit-il, je suis presque aussi fort que Jean; prends-moi donc avec lui. Je servirai à la manœuvre, va!

— Qu'à cela ne tienne! répondit mon père; Jean passera matelot du coup; tu seras notre mousse aujourd'hui.

Ma mère ne murmurait jamais, quand mon père avait décidé. Pourtant cette fois elle hasarda de dire ce qu'elle avait dans le cœur.

— L'ami, fit-elle, l'*éfant* est bien petit, la mer bien grande, et si vous allez loin...

— Ah çà, reprit mon père, est-ce que tu veux faire de ton gars une fille pour garder la maison?... Si je l'emmène, c'est qu'il peut venir. Verse-nous le cidre chaud, mets-y l'eau-de-vie, et en avant!...

Ma mère se tut et pria le bon Dieu.

Un quart d'heure après, nous embarquions sur le port, avec l'oncle Pierre.

La journée fut bonne et la pêche abondante.

Mais il n'y avait pas une heure que le soleil s'était couché vers les côtes d'Angleterre que le vent changea, la mer se prit à *moutonner*, les vagues devinrent si grosses que nous dansions une rude danse dans *la Plate*.

— Ce ne sera rien, disait mon père, tandis que l'oncle Pierre paraissait soucieux.

Nous passâmes quelque temps à louvoyer, mais le vent soufflait de plus en plus fort, la marée montait avec un bruit de tonnerre, les lames augmentaient de fureur à chaque instant, et la nuit était noire à ne pas distinguer un phare.

— Eh bien! s'écria mon père, nous ne rentrerons pas ce soir à Trouville; voilà tout... La femme sera inquiète pas moins, rapport aux *éfants*, ajouta-t-il avec regret; mais, bah! elle n'en sera que plus contente en les embrassant demain.

Comme il achevait ces mots, une bourrasque vint briser notre mât.

Ce fut un moment terrible. La barque, ébranlée par le choc, fit un tel bond, que mon père renversé tomba dans les flots.

A nos cris, l'oncle Pierre, occupé à la manœuvre, s'aperçoit du malheur. Il s'empare d'une rame qu'il tend à mon pauvre père; mais tandis que penché en dehors il oublie son propre danger, une vague énorme saute sur lui et l'entraîne à son tour...

Les deux frères nagèrent quelques instants, redoublant d'efforts inouïs pour saisir le bord du bateau.

Mon oncle y réussit, et se cramponnant avec désespoir, il allait parvenir à nous rejoindre quand il se sentit saisir par une jambe.

C'était mon père qui s'attachait à lui avec cette rage du naufragé, qui lui prête la vigueur d'un étau.

Il s'écoula alors deux minutes qui nous parurent un siècle.

Paralysés par l'effroi, mon frère et moi ne fîmes aucun mouvement, le croirez-vous, madame? aucune tentative, pour secourir ceux que nous aimions tant! Dieu nous a pardonnés, parce que nous n'étions que des enfants, mais moi, oh! moi, je ne me pardonnerai jamais!

Ici un sanglot déchirant faillit briser la poitrine du jeune homme. Puis, portant la main à ses yeux avec un geste énergique, il sembla en écarter une horrible vision, et il continua en ces termes:

— La lutte ne pouvait durer longtemps. Le vent avait encore changé. La marée était pleine et plus furieuse que

jamais. La lune sortit effarée d'un nuage et éclaira la scène d'agonie.

Une barque désemparée tombant et remontant d'une montagne à un abîme. Deux enfants éperdus, glacés, en délire... Un bras accroché au bord de l'embarcation, et deux têtes ruisselantes paraissant et disparaissant tour à tour...

— Mon frère, s'écria enfin notre oncle, mes forces sont à bout, bientôt il me faudra lâcher la barque, et nous périrons tous les deux. Que deviendront alors la femme et les *éfants?*

Mon père ne répliqua rien d'abord, puis il dit entre deux vagues :

— Tu as raison, Pierre ; je te les confie !... A Dieu mon âme ! mon corps à la mer !

Et quittant son suprême appui, il s'enfonça résolûment dans le gouffre.

Hélas ! ce sacrifice d'amour paternel fut inutile.

Epuisé d'avance et secoué par le dernier mouvement de son frère, mon oncle ne put tenir plus longtemps le bord de *la Plate.*

Avant de l'abandonner tout à fait, il cria ces mots d'une voix étranglée :

— Sainte Vierge, sauvez ces *éfants !...* Je te voue l'aîné... Jean ! Jean ! souviens-toi ! si tu remets le pied sur terre, pour le repos de nos âmes, pour le rachat de ta vie, Jean, tu seras prêtre du bon Dieu !

Et, sa main brisée lâchant prise, il roula dans un flot d'écume.

Trois fois encore il reparut à la cime d'une lame ; enfin nous ne le revîmes plus, et nous restâmes seuls entre le ciel et la mer.

Ce qui se passa depuis, nous ne le savons, mon frère et moi, que par ce que les autres nous en ont conté.

Blottis tous deux dans le plus profond de la barque, glacés par la terreur plus encore que par l'eau dont nous étions trempés, nous ne savions même pas verser une larme ou proférer un cri...

Il paraît que nous perdîmes entièrement connaissance et qu'on nous trouva plus tard, sans parole et sans mouvement, couchés et pressés l'un contre l'autre.

Comment nous fûmes sauvés d'une mort aussi certaine, ce fut évidemment par un miracle de la patronne des marins.

### III. — LE RETOUR AU LOGIS.

La tempête s'était calmée bien avant que le jour parût. Un courant poussa *la Plate* vers Trouville. Elle en était encore assez éloignée quand les barques des pêcheurss quittèrent le port.

Les matelots de l'une d'elles aperçurent notre coquille voguant sans mât et sans voiles. Ils se dirigèrent vers nous, et bientôt ils reconnurent le bateau de mon père.

Ah ! c'était un brave bateau, madame, renommé sur toute la côte de Normandie ! Aussi les bons marins pleurèrent en voyant qu'il n'était plus qu'un corps sans âme...

Portés par la marée, nous avancions à leur rencontre. Les deux embarcations se joignirent bientôt, et l'un de nos sauveurs s'élança dans *la Plate.*

Quel fut son étonnement d'y trouver deux pauvres petits à moitié morts !

Il nous enleva l'un après l'autre dans son bateau. On nous fit avaler de l'eau-de-vie, on nous enveloppa de chaudes couvertures.

C'est rude d'écorce, ces hommes de mer ; mais, au fond, c'est plein de douceur et de bonté.

— Pas de pêche aujourd'hui, dit le patron, portons vite ces *éfants* à leur mère. Elle perd assez gros, la pauvre femme ! qu'elle n'attende pas du moins plus longtemps ceux qui lui restent pour la consoler !

Je ne vous dirai pas le désespoir de ma mère. Elle était là, sur cette jetée où nous sommes, bien avant le point du jour, en proie à la plus cruelle anxiété.

Elle reconnut *la Plate,* qu'elle était encore loin, et, en la voyant flotter sur la mer comme un cadavre, elle comprit toute l'étendue de son malheur.

Quand on nous déposa vivants dans ses bras, elle eut encore la force de pousser un cri de joie, reconnaissant qu'elle n'avait pas tout perdu !

On nous entraîna tous à la maison, où la grand'mère apprit d'un coup la mort de ses deux fils.

La parole fut longtemps à nous revenir.

Couchés, mon frère et moi, dans un grand lit, les yeux fixés sur la flamme du foyer, on ne put obtenir de nous aucun éclaircissement.

Enfin, vers le soir, comme tout le monde était assis autour de nous à pleurer, ma bouche s'ouvrit machinalement, et je prononçai d'une voix sourde les derniers mots de l'oncle Pierre.

— Jean ! souviens-toi, Jean ! tu seras prêtre du bon Dieu !

Je ne cessai de répéter cela, comme un refrain, pendant toute la nuit.

Ce ne fut que vingt-quatre heures après que je recouvrai l'usage de mes facultés, et que je pus faire à ma mère le récit que vous venez d'entendre.

— Voilà comment vous me voyez ici aujourd'hui, 12 octobre, revêtu de cette soutane, acheva le jeune abbé. C'est un bel héritage, après tout, que m'a laissé l'oncle Pierre ! ajouta-il en levant les yeux au ciel avec une sainte exaltation.

### IV. — L'ACCOMPLISSEMENT DU VOEU.

— Mais, monsieur, repris-je en regardant sa médaille, vous ne m'avez dit que la moitié de votre histoire. Oserai-je vous demander comment vous avez accompli le vœu du naufrage — et comment vous avez gagné cette médaille d'Orient?

— Dès le lendemain, continua-t-il, glissant sur les faits qui étaient à son honneur, j'allai trouver M. le curé de Trouville, et je lui contai tout ce qui s'était passé ; comment mes jours, sauvés par un miracle, appartenaient désormais à Dieu et à ses autels.

M. le curé m'embrassa, me bénit, et obtint une bourse au séminaire de Lisieux.

Je pleurai bien fort en quittant Trouville et sa grève, et *la Plate* réparée pour mon frère...

La mer est une sirène, madame ; et, quoiqu'elle eût dévoré mon père et mon oncle, je l'aimais et l'aime encore, et l'aimerai toujours ! Le pêcheur d'hommes était né pour être pêcheur de poissons.

Enfin, je me dis que les apôtres étaient aussi des pêcheurs de Judée, que le salut de mes parents là-haut, de ma mère et de mon frère ici-bas, dépendait de ma vocation, et je me mis à prier avec ferveur et à travailler avec courage.

A vingt-quatre ans, j'obtenais une dispense d'âge, et je recevais l'onction du prêtre.

Ma mère était là, dans ses habits de veuve, et mon frère dans sa vareuse de marinier. Vous jugez s'ils pleu-

raient à ma première messe, que je dis pour l'âme de mon père et de mon oncle !...

L'évêque allait me placer vicaire au centre du diocèse, lorsque je me jetai à ses pieds et lui rappelai mon aventure :

— Je suis un enfant de la mer et de la tempête, monseigneur. Au nom de l'étoile de l'Océan à laquelle on m'a voué, rendez-moi à la tempête et à la mer ! Le goëland n'a d'ailes et de voix que sur l'écueil, près de la lame, entre le ciel et l'eau. Puisque je dois avoir charge d'âmes, confiez-moi celles des matelots, des matelots comme mon oncle et mon père, et permettez-moi d'entrer au dernier rang, au plus périlleux, dans le corps des aumôniers de l'escadre française en Orient.

L'évêque me comprit, m'exauça, et m'envoya à l'abbé Coquereau.

### V. — DEVANT SÉBASTOPOL.



Chaumières et bateaux de Trouville. Dessin de Fellman.

Il y a trois ans, je joignis, sur *le Montebello*, l'équipage de l'amiral Hamelin, et j'ai traversé le choléra et le typhus, les ouragans et les batailles de la Crimée. J'étais devant Sébastopol, sur la dunette de l'amiral, entre Robert de Fitz-James et le jeune de La Bourdonnais, lorsqu'une bombe russe nous fit sauter en l'air tous ensemble. Préservé par Marie, je relevai l'amiral blessé et Robert de Fitz-James, aveuglé par la cervelle de son camarade... J'ai recueilli des milliers de morts et de mourants à l'Alma, à Inkerman, à Traktir, sur la Tchernaïa, aux assauts de Malakoff. J'ai ouvert le ciel aux premiers et rendu la vie aux seconds, en admirant le courage et la piété des uns et des autres, car le doigt de Dieu a été visible et la religion triomphante sur cette terre des héros et des dévouements. On m'a donné la médaille d'Orient enfin, comme aux braves, et sans que je l'eusse méritée, puisque je n'ai fait que mon devoir et suivi que ma vocation. Et, en attendant que je me rembarque pour d'autres hasards, je suis venu en congé à Trouville embrasser ma bonne mère et bénir la nouvelle barque de mon frère le pêcheur.

Voilà toute mon histoire, madame, puisque vous avez voulu la connaître.

---

— Elle est assez belle et assez édifiante, lui dis-je en essuyant une larme, pour que je me fasse un devoir de la conter à d'autres et de l'offrir en exemple à tout le monde.

Là-dessus, nous nous quittâmes en nous pressant les mains, et ce ne fut pas sans un vif regret que je me séparai de mon ami d'un instant.

Je n'en perdrai certes jamais le souvenir, et si mes lecteurs n'en faisaient autant, c'est que j'aurais été mauvais traducteur.

### VI. — MORALITÉ.

N'y a-t-il pas dans un tel épisode une nouvelle preuve de cet héroïsme populaire qui éclôt dans l'ombre et n'a besoin pour agir ni de la pompe du théâtre ni des suffrages de la galerie ?

Accoutumés dès l'enfance à la résignation et au dévouement, stoïques et chrétiens sans le savoir, les braves gens comme mon abbé et sa famille sont sans doute étonnés là-haut, en recevant la récompense de leur sacrifice, tant ils l'ont accompli avec simplicité sur la terre !

LADY JANE.

Marly-le-Roy, 11 novembre 1856

---

## LA MORT D'UN CHÊNE EN AMÉRIQUE.

Un ouragan vient d'abattre à Hartford (Connecticut) l'arbre patriarche des forêts américaines, et à coup sûr le plus célèbre de tous par les souvenirs historiques qu'il rappelait. Bien avant la fondation des colonies, le *chêne de la Charte* était un objet de vénération pour les sauvages ; c'était pour eux un guide, une sorte de calendrier végétal, et les semailles commençaient dès que les premières pousses avaient paru.

Dans une seule cavité du tronc, vingt-sept personnes pouvaient se tenir debout.

Voici l'origine de son nom. Charles II avait octroyé en 1662 une charte dont la minute existe encore, et qui a servi de loi organique au Connecticut jusqu'à sa constitution actuelle, décrétée en 1818. Quand Jacques II ordonna la dissolution du gouvernement de la Nouvelle-Angleterre, le Connecticut refusa carrément d'obéir.

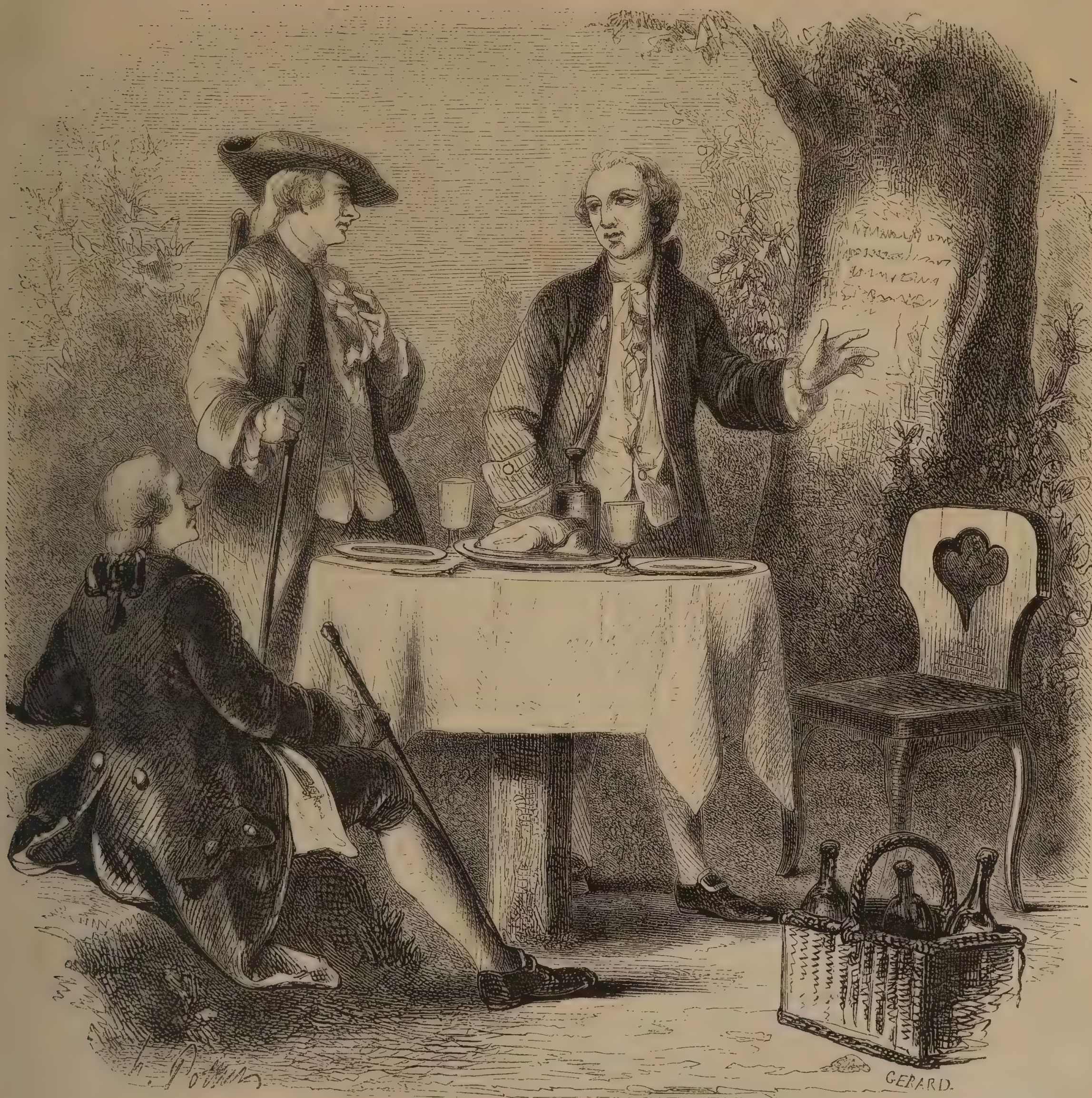
Le 31 octobre 1687, sir Edmond Andross, envoyé du roi, entra dans Hartford et voulut se faire livrer la charte par la force. L'assemblée fut réunie par le gouverneur : la charte fut apportée sur une table. Andross croyait l'avoir en son pouvoir, quand soudain les lumières qui éclairaient la séance s'éteignirent. Une grande confusion fut la suite de cet incident, et quand tout fut rallumé, la charte avait disparu. La main de Jérémiah Wadsworth l'avait enlevée pour la cacher dans le vieux chêne, auquel elle donna son nom. Elle ne reparut qu'en 1689, quand l'abdication de Jacques II eut remis les choses dans leur premier état.

Le jour de la chute du chêne de la Charte, les cloches de toutes les églises ont sonné, les ouvriers ont fait entendre des chants funèbres sur les débris du géant. La récolte du gui sur les chênes de l'ancienne Gaule n'offrait pas une solennité plus touchante et plus patriotique.

# HISTOIRE ANECDOTIQUE

## DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

### FAUTEUIL DE M. DE LAMARTINE (1).



Watelet, d'Alembert et Marmontel au Moulin-Joli. Dessin de Henri Pottin.

VII. — CLAUDE-HENRI WATELET.

(Élu en 1760.)

Une soirée de printemps. L'Éden du *Moulin-Joli*. Ah! l'heureux homme! L'*Essai sur les Jardins*. Un vrai philosophe.

Par une charmante soirée de printemps, trois hommes se promenaient dans les allées d'un vaste parc, à une heure environ de Paris, dont on apercevait au loin la masse imposante et confuse, éclairée d'un dernier rayon de soleil. Celui qui occupait le milieu semblait montrer en détail aux deux autres ce magnifique et charmant domaine, et jouir de leur admiration. A chaque pas, c'étaient de nouveaux aspects et des surprises nouvelles.

(1) Voyez la première partie, au numéro précédent

Les sentiers, recouverts d'ombre et bordés de fleurs, serpentaient doucement, comme des ruisseaux, à travers le jardin et le bocage; des siéges étaient ménagés dans les arbres, de petits cabinets et des salons décorés d'objets d'art se dressaient de loin en loin. Des îles, parsemées çà et là, semblaient se soulever à la surface des flots, décorées à la fois par l'art et la nature. L'une d'entre elles représentait une île déserte et sauvage, embarrassée de rochers abrupts, d'où la rivière tombait en cascades, tandis qu'à peu de distance une péninsule verdoyante abritait un troupeau de moutons, aussi blancs, aussi frais, aussi poétiques que ceux de Florian ou de Marie-Antoinette. Au bout d'une avenue, formée d'un berceau de tilleuls entrelacés, on distinguait la laiterie et l'étable, que le propriétaire de cet Eden champêtre n'avait eu garde d'oublier, et qu'avoisinait une ménagerie.

En ce moment, les promeneurs venaient d'arriver à un joli salon, ombragé d'un épais couvert de vieux arbres. Un domestique, au signal de son maître, apporta une légère collation, tandis que l'un d'eux, s'approchant d'un peuplier vénérable, lisait à haute voix ce quatrain gravé sur l'écorce :

Antiques peupliers, l'honneur de nos bocages,
Ne portez point envie aux cèdres orgueilleux;
Leur sort est d'embellir les lambris des faux sages,
Le vôtre est d'ombrager l'asile des heureux.

— Ah çà, dit le plus petit et le plus grêle des trois, après avoir entendu la lecture de ces vers, c'est donc ici, mon cher Watelet, comme dans les fables de La Fontaine? les arbres de votre domaine parlent. En voilà plus de dix, si j'ai bien compté, qui nous adressent des vers au passage.

La figure de Watelet rayonnait doucement, illuminée par le double orgueil du poëte et du propriétaire.

— Oui, ils parlent, reprit celui qui avait lu, et ils parlent avec une justesse qui doit vous frapper en votre qualité de géomètre, monsieur d'Alembert.

Le vôtre est d'ombrager l'asile des heureux,

répéta-t-il à mi-voix.

Et revenant s'asseoir près de ses compagnons :

— Savez-vous, Watelet, que vous êtes peut-être, en effet, l'homme de notre siècle qui avez le mieux arrangé votre vie pour être heureux? Vous vous êtes donné tous les goûts, vous aimez tous les arts; vous vous êtes fait vous-même artiste et homme de lettres, mais avec choix et à vos heures, sans vous mêler aux luttes du métier, aux jalousies, aux haines, avec un talent aimable et discret, qui, du premier coup, a conquis la bienveillance universelle. Pouvant vous borner aux jouissances de la fortune, vous avez voulu y joindre celles de l'intelligence et du cœur, et enfin, pour couler une existence voluptueusement innocente dans une solitude peuplée seulement par l'amitié, — mais que vous avez choisie prudemment à la portée du monde, de façon à pouvoir aller de l'un à l'autre, suivant vos préférences du moment, — vous vous êtes arrangé une retraite délicieuse, qui est une vraie description du Tasse, et que vous envierait Armide.

— Dites plutôt, fougueux Marmontel, une vraie description de Fénelon; j'aime mieux cela et c'est plus juste, répondit Watelet. Voyez cette rivière qui se partage de manière à former des îles recouvertes du plus frais gazon, et ces rivages sinueux qu'ombragent des saules et des peupliers; ce petit verger, ce quinconce de tilleuls, ces accidents pittoresques et irréguliers, sans être durs au regard; ces villages semés de toutes parts, cette petite ville au nord, cette colline gracieuse au midi, ce coteau de vignes en amphithéâtre qui se dessine vers le levant: rappelez-vous votre *Télémaque*.

Ils s'étaient remis en marche. Les surprises, cachées par l'inégalité du terrain et les détours des sentiers, se multipliaient à chaque pas. Ils suivaient maintenant une route en terrasse qui longeait le fleuve, et qu'entrecoupaient d'espace en espace d'élégants belvédères en saillie au-dessus des flots; au bout de quelques minutes, ils arrivèrent à un pont à fleur d'eau, qui n'était pas le moindre charme ni la moindre curiosité de ce lieu de délices.

Douze petits bateaux soutenaient à la surface du courant un plancher long d'une centaine de pieds environ, peint en blanc, et large seulement pour deux personnes; des caisses garnies de fleurs précieuses s'élevaient d'intervalle en intervalle, et l'espace intermédiaire était rempli de treillages en losanges. Vers le milieu, le pont s'élargissait et plusieurs siéges étaient disposés dans l'enceinte. Les trois amis s'assirent, respirant le parfum des fleurs, mêlé à la fraîcheur des eaux, et écoutant le vague clapotement du fleuve à leurs pieds.

— Vous êtes un magicien, Watelet, dit d'Alembert; Le Nôtre n'eût pas mieux fait que vous.

— Oh! ne me parlez pas de Le Nôtre, géomètre: vous voyez bien que mon *jardin français* n'a rien de commun avec ses jardins grecs. Je n'y ai mis de l'art qu'autant qu'il en faut pour aider et non pour gêner la nature.

— Et qui donc vous a enseigné ce séjour enchanté, — si loin de vous, puisqu'il était aux portes de Paris?

— Le hasard. Un jour, en traversant ces parages, je fus frappé de leur beauté pittoresque, de la variété, du charme, de la grâce séduisante des sites. Vous savez que les idées de retraite et de solitude m'ont toujours séduit. Je résolus de me bâtir ici un ermitage à ma guise, et il me sembla qu'on pouvait encore embellir la nature sans la gâter. Le ciel m'a donné la fortune; je n'avais donc pas à reculer devant les dépenses de l'œuvre; du reste, l'amitié m'a aidé. Un peintre célèbre, que vous connaissez comme moi, s'est fait architecte par dévouement. On a développé les aspects, dégagé la vue de tous côtés; on a planté des arbres, tracé des routes et des ponts, sans oublier les siéges, les belvédères, les cabinets, les salons, ni même les vers et les œuvres d'art : vous l'avez vu. J'ai tâché d'en mettre ici pour tous les goûts, et j'ai pensé à tous mes amis. Je ne vous ai pas encore montré le pont que j'ai fait élever dans les arbres, et qui se prolonge à travers les îles et les canaux. Je ne vous en ferai pas grâce, et vous verrez le joli moulin qu'on domine d'en haut, et qui tourne ses grandes ailes à l'extrémité du pont. Quant à l'enceinte de ce domaine, j'y ai songé aussi : j'ai donné pour ceinture à mon parc un chemin ombragé de peupliers, qui s'attache aux sinuosités du rivage et s'unit aux ponts, aux digues, à de petits sentiers qui semblent l'effet du hasard.

— Ah ! l'heureux homme! l'heureux homme! fit en rêvant d'Alembert. Voilà la première fois que j'envie vos richesses.

— Mon domaine n'est pas plus à moi qu'à mes amis, reprit Watelet, vous le savez bien. Quel dommage que Saurin et Duclos ne soient pas venus avec vous!

— Je crois que l'un est à Auteuil, chez M^me^ Helvétius, et l'autre chez Saint-Lambert, à Eaubonne; mais nous vous les amènerons la semaine prochaine; c'est vous dire que nous reviendrons avec eux.

La nuit était venue ; ils se séparèrent, et Watelet entra dans un des cabinets du Moulin-Joli, car c'était là ce charmant Eldorado dont le vaudeville et la chanson ont popularisé le nom gracieux, et qui eut même l'honneur, suprême alors, d'être célébré par Delille. Là, il ouvrit un manuscrit dont la moitié des feuillets environ était déjà couverte d'écriture, et il se remit à la composition de son *Essai sur les jardins*.

Watelet aurait pu se contenter d'être riche et de cultiver les arts et les lettres en amateur; il voulut aller plus loin, pas assez loin pourtant pour que sa gloire modeste et tout intime offusquât ses rivaux et soulevât les attaques de l'envie. Bien jeune, il avait appris à peindre, à graver, à sculpter ; puis il avait voyagé en Italie et dans les Pays-Bas, pour se perfectionner au contact des chefs-d'œuvre. *L'Art de peindre*, poëme en quatre chants, fut le résultat de ces sérieuses études ; mais ce que la critique trouva de plus beau dans son poëme, ce furent les gravures dont il l'avait enrichi. Il n'en est pas moins vrai, toutefois, que Buffon, en le recevant à l'Académie française, dont ce livre lui avait ouvert les portes, put lui dire avec quelque justesse :

— Vous venez d'enrichir les arts et notre langue d'un ouvrage qui suppose, avec la perfection du goût, tant de connaissances différentes, que vous seul peut-être en possédiez les rapports et l'ensemble.

Watelet était un homme doux, sensible, probe et doué d'une grande droiture de cœur. Il était lié avec la plupart des philosophes, dont il partagea les erreurs, tout en les tempérant, ce semble, par la modération naturelle de son cœur et de son esprit. Sa ruine, qui arriva vers la fin de sa vie, par l'infidélité d'un agent, ne put détruire sa tranquillité d'âme et son aménité d'humeur : c'est qu'il était vraiment philosophe !

Je laisse de côté ses autres ouvrages sur les beaux-arts, ses comédies, qui ne furent jamais jouées, ses traductions en vers et en prose. Tout cela ne sort guère d'une honnête et estimable médiocrité. Le Moulin-Joli fut, sans contredit, le plus beau et le plus complet de ses livres.

## VIII. — MICHEL-JEAN SEDAINE.

(Élu en 1686.)

Le coche de Bourges à Paris. Les deux frères. Lutte de dévouement. Le bon conducteur. L'histoire de Michel. Le maçon-poëte. Buron et David. Les œuvres et les succès de Sedaine. Une bévue du Directoire.

On attelait le coche de Bourges à Paris. Postillons, voyageurs et curieux se pressaient sur la grande place de la ville, au milieu du fracas inséparable de cet événement, des hennissements des chevaux, des jurements des conducteurs, qui ont juré de tout temps aussi bien qu'aujourd'hui, des adieux, des embrassements, des recommandations de ceux qui se quittaient. C'était alors une affaire sérieuse et redoutable qu'un voyage de Bourges à Paris.

Parmi ceux qui entouraient la lourde machine, chacun remarquait deux enfants, l'un tout petit, — si petit, qu'il était honteux de se voir au milieu de tant de grandes personnes, dont la plupart le regardaient en souriant ; l'autre, plus grand de la tête, et qui paraissait âgé d'une quinzaine d'années. On s'étonnait que personne n'eût accompagné ces enfants pour veiller à leur départ.

— Ecoute, disait alors le plus grand au plus petit, je viens de payer ta place, ainsi tu vas monter avec tout le monde, et tu te mettras bien pour avoir chaud.

— Et toi ? fit le petit.

— Moi ! il me reste dix-huit francs. Ce n'est pas assez pour le coche, mais c'est assez pour notre nourriture à tous les deux, d'ici à Paris. J'ai de bonnes jambes, moi. Je suivrai bien la voiture à pied, sans me gêner, va. Ils ne vont pas déjà si vite, ces chevaux-là, et d'ailleurs ils s'arrêtent souvent aux auberges et pour monter les côtes.

— Tu ne pourras pas, Michel ; Paris est si loin ! dit le pauvre enfant, qui avait envie de pleurer.

— Mais si, mais si ; je courrai toujours, tu verras.

— En voiture, messieurs ! cria le conducteur.

Michel poussa son frère, après l'avoir embrassé à la hâte. Il prit place à côté d'une belle dame, qui se mit à le consoler en voyant ses yeux rouges.

— Eh bien ! vous ne montez pas, vous? cria le conducteur à Michel.

— Non, non, répondit Michel, devenant cramoisi. Es-tu bien, petit frère ?

— Oui, fit l'enfant, qui était tout heureux d'être en voiture, et qui avait déjà oublié ses chagrins.

On crut que Michel restait à Bourges, et on ne s'en occupa plus.

Le coche partit aussi vite qu'un coche pouvait partir, en soulevant des tourbillons de poussière dans les rues de la ville. Heureusement, une fois qu'il eut dépassé les dernières maisons, il ralentit sagement sa marche pour prendre celle qui lui était ordinaire ; il est vrai qu'il y avait une petite côte. Michel, d'abord étonné et effrayé de cette fougue, et qui s'était laissé dépasser dans le premier moment, eut bien vite rejoint le coche en quelques enjambées vigoureuses. Son petit frère, qui le cherchait du regard avec inquiétude, se mit à sourire et à battre des mains en le revoyant.

— Me voilà ! cria Michel ; n'aie pas peur.

En l'entendant, tous les voyageurs baissèrent la tête et virent notre ami Michel, tout en sueur, trottant à côté des chevaux.

— Oh ! oh ! l'ami, fit le conducteur en le reconnaissant, où vas-tu donc comme cela?

— A Paris ! répondit-il fièrement.

— Et tu veux suivre le coche à pied pendant cinquante lieues ?

— Certainement ! ça n'est pas si difficile, peut-être.

Le conducteur partit d'un gros rire, que Michel n'entendit pas. Il s'était retourné, tout en courant, du côté de son frère, dont il voyait trembler les membres et rougir le visage au froid du matin ; déjà même ses dents commençaient à claquer.

— Tu as froid, petit frère ! lui cria-t-il.

— Oh ! oui, répondit le pauvre enfant en se serrant dans son coin.

— Attends ! dit Michel.

Et, sans s'arrêter pour reprendre haleine, il se mit à défaire sa veste et la lui jeta.

— Je n'en ai pas besoin, moi, lui dit-il ; j'ai assez chaud, puisque je cours.

Le petit frère prit la veste de Michel, avec le naïf égoïsme de l'enfance. Tous les voyageurs furent attendris et le conducteur lui-même se sentit ému.

— Pourquoi ne montes-tu pas ? dit-il au jeune piéton.

— Je n'ai pas assez d'argent.

— Cela ne fait rien. Tu es un bon garçon ! viens t'asseoir à côté de moi : je me serrerai un peu, et nous aurons chaud tous les deux.

Michel ne se le fit pas répéter une seconde fois. Il grimpa sur le devant du coche avec la légèreté d'un écu-

reuil. Il était si content qu'il oublia de remercier son ami le conducteur. Celui-ci, qui était curieux, on l'a déjà vu, ne tarda pas à recommencer ses questions :

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Je m'appelle Michel-Jean Sedaine.

— Et comment se fait-il que tu ailles à Paris tout seul avec ton petit frère, sans être accompagné par tes parents?

— Mon père est mort, dit gravement Michel, et je vais rejoindre ma mère qui est à Paris avec un autre de ses enfants.

— Diable ! fit le conducteur en fouettant ses chevaux, c'est une histoire, à ce qu'il paraît? Veux-tu me la raconter, puisque nous sommes camarades ?

— Oh ! elle n'est pas longue et elle ne vous amusera pas. Papa était riche autrefois; il était architecte, ainsi!... Moi, j'étais au collége, où j'apprenais le grec!... Dans ce temps-là, j'aurais bien eu le moyen de payer ma place, allez ! Mais papa s'est ruiné, il y a deux ou trois ans ; ça, par exemple, je n'ai jamais su comment. Alors un de ses amis lui a trouvé par ici un emploi dans les forges, et il a quitté Paris en nous emmenant avec lui, mon frère et moi. Mais il vient de mourir, je crois bien que c'est de chagrin ; pauvre père ! C'est pour cela que nous allons rejoindre le reste de la famille. Maintenant que nous sommes pauvres et qu'il n'y a plus que moi de grand et de fort, il faut bien que je travaille pour tout le monde.

— Et que feras-tu à Paris pour gagner ta vie? dit la belle dame, qui avait pris le petit frère de Michel sur ses genoux.

— Je me ferai maçon, madame, puisque je ne peux pas encore être architecte ; je suis plus fort que je n'en ai l'air, et je trouverai de l'ouvrage ; et puis, ajouta-t-il tout bas, je composerai des chansons et des comédies, que je vendrai aux libraires.

Les voyageurs ne purent s'empêcher de sourire ; mais l'un d'eux lui dit :

— Tu es un brave enfant, Michel Sedaine, et le bon Dieu te protégera.

Le bon Dieu le protégea, en effet, car cet enfant, on l'a déjà deviné, était le futur auteur de *Blaise*, du *Déserteur*, de *Rose et Colas*, le régénérateur de l'opéra-comique, celui qui devait avoir la gloire de triompher à la fois sur les trois principales scènes de Paris. En attendant, comme il l'avait dit, il allait tailler la pierre, et nous le retrouvons, quelque temps après, l'équerre et la truelle à la main.

Voulez-vous nous suivre sur l'avenue de Versailles, au bout du parc de Montreuil ? Parmi cette troupe de maçons occupés à construire un petit pavillon pour la reine, vous reconnaissez ce grand jeune homme, ou plutôt ce grand garçon pâle, un peu distrait, mais presque toujours de joyeuse humeur, et qui chante de petites chansons en sciant ses pierres. Ses camarades l'écoutent en riant et le saluent au passage d'une cordiale poignée de main, car Michel Sedaine n'est pas fier avec eux et ne cherche point à les humilier, en faisant parade de son instruction, qui, du reste, n'est pas beaucoup plus grande que la leur.

Un jour, dans l'intervalle des travaux, l'architecte Buron le surprend, un livre à la main. Etonné de ce genre de délassement peu ordinaire parmi ses ouvriers, il l'interroge, il s'informe ; bref, il se prend d'amitié pour le jeune homme, le reçoit au nombre de ses élèves et bientôt l'associe à ses travaux. Un bienfait n'est jamais perdu, dit le proverbe. Plus tard, quand Sedaine fut lui-même en position de protéger à son tour, il fit élever comme son enfant le petit-fils de Buron, qui fut le peintre des *Horaces* et de *Léonidas*, le fameux David.

Voilà donc notre ami Michel au comble de ses vœux. De ce moment, il se trouve en rapport avec une société plus capable d'apprécier son génie naissant. Des chansons pleines de verve et d'esprit le font connaître peu à peu ; il se lie avec quelques poëtes, et bientôt l'*Épître à mon habit*, charmant badinage d'une veine si facile et si franche, lui procure un Mécène dans la personne d'un magistrat, qui lui offre un logement chez lui et soutient de son influence le succès de ses premières tentatives.

Homme aimable, âme généreuse, esprit juste et fécond en promptes et naturelles saillies que ce Michel Sedaine! Tout le monde l'aima, quoiqu'il ne manquât point de causticité à ses heures ; mais sa malice n'avait pas d'aiguillon mortel. Avec son style abrupt et son ignorance des finesses de la langue et des coquets marivaudages du sentiment, il réussit, par l'irrésistible attrait de la nature, à charmer cette société poudrée, musquée, raffinée, de la fin du dix-huitième siècle ; quelquefois, il est vrai, l'étonnement de l'auditoire, dérouté dans des parages tout nouveaux pour lui, se manifestait aux premières représentations par un silence de mauvais présage, ou même par des murmures ; mais on revenait le lendemain et on applaudissait. C'est qu'il avait une gaieté simple et vive, un dialogue naïf et vrai, des situations pleines d'intérêt et faciles à comprendre ; c'est que, s'il traita un peu trop la langue en maçon, il n'en avait pas moins puisé à la grande source de la nature.

Ce bonhomme était novateur à sa manière ; il devait tout à l'instinct de son génie et rien à l'imitation ; il ne lui a peut-être manqué qu'un peu de ce que donne l'étude de la grammaire et du style pour s'élever au premier rang. « C'est vous, monsieur Sedaine, qui n'avez rien volé à personne ! lui disait Voltaire. — Aussi ne suis-je pas riche, » répondait-il. Il se trompait, à moins que cette modestie ne fût quelque peu ironique. N'avait-il pas créé, pour ainsi dire, l'opéra-comique? N'avait-il pas fourni à Philidor et à Grétry les thèmes charmants de ces charmantes partitions qui ont ravi nos pères? N'avait-il pas triomphalement abordé le grand Opéra par *Aline* et *Amphitryon?* Il s'éleva même progressivement jusqu'au Théâtre-Français, auquel il donna deux pièces qui sont restées au répertoire : une charmante bluette, *la Gageure imprévue*, et un chef-d'œuvre, *le Philosophe sans le savoir*. Avant de soumettre ce dernier drame au jugement du public, il le lut à Diderot, et l'enthousiaste critique, transporté d'admiration, se jeta dans ses bras, en s'écriant : « Mon ami, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille ! »

Sedaine était déjà secrétaire de l'Académie d'architecture, quoique, dit La Harpe, il eût à peine quelques notions d'architecture, et n'en eût aucune de grammaire, quand le succès extraordinaire de *Richard Cœur-de-Lion* le porta, âgé de soixante-cinq ans, jusque dans le sein de l'Académie française, malgré les scrupules et les réclamations de quelques puristes. Il méritait cet honneur, et pourtant, lors de la réorganisation des académies par le Directoire, on lui fit l'injure de le laisser de côté. Le vieillard fut, comme il devait l'être, sensible à cet affront, et, dans un juste sentiment de fierté blessée : « Ils disent que je ne sais pas le français, répétait-il souvent, et moi, je dis qu'il n'y en a pas un là qui pût faire *Rose et Colas!* »

La vie de Sedaine se prolongea jusqu'à soixante-dix-huit ans ; mais les infirmités vinrent avec la vieillesse. Il

arriva même qu'on le crut mort avant l'heure, et les journaux retentirent de ces éloges dont ils sont quelquefois si avares pour les vivants et qu'ils prodiguent si facilement aux défunts, mais qui, cette fois, portaient un accent de regret et de sincérité auquel on ne pouvait se méprendre. Sedaine eut la satisfaction de les lire avant de fermer les yeux, et, consolé par ce dernier témoignage d'estime, il s'éteignit (17 mai 1797) entre les bras de sa femme et de ses enfants.

IX. — JEAN-FRANÇOIS COLLIN D'HARLEVILLE.

(Élu en 1795.)

Le chambrette de l'hôtel Notre-Dame. Andrieux et Collin. Les rêves du poëte. Réalisation. L'acteur Molé. La robe aux orties. La cause gagnée. Triomphe de tous les Collin. Comment fut composé *le Vieux Célibataire*. Le style, c'est l'homme.

Dans les derniers jours de décembre de l'an 1778, cinq jeunes gens étaient réunis autour d'un maigre feu, dans



Sedaine composant *Rose et Colas*. Dessin d'Henri Pottin.

une chambrette du petit hôtel Notre-Dame, rue des Anglais, à Paris. Il n'y avait que trois chaises en tout ; c'est pourquoi l'un d'eux était assis sur la table, et un autre sur le lit.

Celui qui était assis sur le lit paraissait n'avoir pas encore atteint sa vingt-cinquième année ; il était svelte et de moyenne taille ; ses cheveux, d'un brun foncé, entouraient une figure au nez aquilin, au menton pointu, aux lèvres fines, aux yeux noirs et petits, mais fort vifs. Il tenait encore à la main un manuscrit peu volumineux, en tête duquel on pouvait lire : *L'Inconstant, comédie en un acte, en prose, représentée au théâtre de... le...* (le nom et la date en blanc.)

— Vous êtes des flatteurs, disait-il, et je suis un nigaud de vous avoir pris au mot. Je ne comprends pas, Desalles, comment vous avez eu le courage de porter cette esquisse insignifiante à Préville, et comment il a eu le courage de la lire.

— Eh bien ! moi, mon cher Collin, répondit Desalles, je suis de l'avis de Préville, qui s'y connaît. Demandez à Pons, demandez à Maurice, demandez à Andrieux, s'ils ne sont pas tous de la même opinion.

— Certainement ! s'écria-t-on en chœur.

— C'est égal, fit Collin ; il me vient quelquefois dans l'idée que Préville a voulu se moquer de moi. En tout cas, c'est bien décourageant ; il me conseillait d'abord de la mettre en trois actes, en prose, et maintenant il en demande cinq, et en vers, encore.

— Mais il me semble que cela devrait vous encourager, au contraire.

— Non, non, je ne me sens pas capable d'un pareil travail. Ah ! si j'avais votre facilité, mon cher Pons, vous

qui rimez un conte ou une douzaine d'épigrammes en moins de rien. C'est vous qui devriez m'aider! Voyons, aidez-moi.

— Bah ! ne faites donc pas l'hypocrite ! On dirait qu'il s'agit d'un des douze travaux d'Hercule ! Vous me terminerez ça avant un mois d'ici. D'ailleurs, elle prête aux vers, votre comédie. Tenez, le monologue de l'inconstant, par exemple ! y a-t-il rien de plus facile à versifier? Voyez plutôt.

Et, ayant rêvé un moment, il se mit à déclamer :

Aujourd'hui comme hier, on boit, on mange, on dort,
Demain il faut dormir, boire et manger encor.
(*On entend sonner la pendule.*)
Tin, tin, tin, tin, bon Dieu! l'ennuyeuse pendule!
Et quand finira donc ce tintin ridicule,
Qui, pour me tourmenter, voici bientôt un an,
Douze fois chaque jour me brise le tympan?
Maudit soit l'ouvrier qui se creusa la tête
Pour une invention et si triste et si bête,
Qui créa le premier, pour mesurer le temps,
Une aiguille qui marche à pas égaux et lents;
Qui, parcourant cent fois une courte carrière,
Va toujours en avant et jamais en arrière,
Et, lassant mes regards, sans jamais se lasser,
Achève un tour,... pourquoi ? pour le recommencer.

— Voilà comme je ferais cela, moi !

— Bravo ! Pons, bravo ! cria-t-on de toutes parts.

— Ah ! dit Collin avec un soupir, c'est lui qui est poëte ! Si j'avais cette facilité étonnante d'improvisation, je ne me ferais pas prier ; ce serait l'affaire de huit jours au plus, et non d'un mois. Mais je m'effraye d'un travail qui, je le crains bien, serait inutile. Mon père avait raison : j'aurais mieux fait de rester clerc de procureur toute ma vie, et de copier éternellement des rôles chez M. Laurent ou M. Petit de Beauverger.

— Bon ! le voilà parti, dit Andrieux. Vous êtes mille fois plus inconstant que le Florimond de votre pièce, mon cher Collin. Et quand même vous y seriez resté chez votre procureur, est-ce que cela vous empêcherait de rimer? Est-ce que cela vous a empêché? voyons! Est-ce que cela m'a empêché moi-même? Votre découragement est bien placé d'ailleurs, quand du premier coup vous venez d'être reçu à la Comédie-Française, et quand Préville lui-même vous dit qu'il y a là pour vous un beau succès. Savez-vous bien que vous êtes étonnant de vous désespérer de ce qui devrait être, au contraire, un sujet d'orgueil pour vous? Voilà comme vous êtes toujours : sans nous, vous portiez à l'Ambigu une comédie qui peut vous faire un nom sur notre première scène, et où il y a un rôle pour Molé ! je suis sûr qu'il le prendra...

— Molé ! malgré toutes mes instances et celles de l'ami Desalles, il n'a pas encore daigné lire ma pièce.

— Refaites-la comme vous l'a conseillé Préville, dit Desalles ; j'irai le retrouver et je vous promets qu'il la lira. Je connais aussi un peu MM. d'Alembert et Diderot, je vous conduirai chez eux; ils vous aideront de leurs conseils et peut-être de leur protection.

— J'aimerais mieux que Pons et Andrieux m'aidassent; cela serait plus sûr.

— Eh bien ! je vous aiderai, répondit Andrieux ; c'est entendu, à condition que vous me rendrez le même service pour mon *Anaximandre*.

— Il s'agit surtout de renforcer un peu plus votre action, dit Desalles.

— Mettez un peu plus de gaieté et d'entrain, ajouta Pons.

— Lisez Aristophane et les *Fragments* de Ménandre, fit Maurice.

— Bon ! en voilà pour un an ! et peut-être ne resterai-je pas un mois à Paris. On a beau dîner pour quatorze sous et souper pour dix chez l'honnête M^me^ Raclot, quand on n'a pas vingt-quatre sous par jour à dépenser pour sa nourriture, on fait des dettes. Ma famille est mécontente, mon père me rappelle. Vous savez que poésie et hôpital sont synonymes pour les parents : je ne puis désobéir, tant on y met d'instance...

A ce moment, des voix se firent entendre dans les escaliers.

— C'est Duparc et M^lle^ Raclot qui nous appellent, dit Andrieux. Il paraît que le concert va commencer. Nous reparlerons demain de votre affaire. Descendons dans la salle commune.

— Et moi, dit Maurice Lévêque, pendant que vous vous enivrerez d'harmonie, je vais remonter dans ma chambre, comme un barbare. J'ai un chœur d'Eschyle à traduire avant de me coucher.

— Tâchez, cria Collin en descendant les escaliers, d'y trouver quelque chose pour ma pièce.

Les amis de Collin d'Harleville avaient raison. *L'Inconstant*, après avoir subi bien des vicissitudes, après avoir grandi d'un acte jusqu'à cinq, puis être redescendu à trois, triompha, huit ans plus tard, par-devant le public, malgré la faiblesse d'une intrigue qui n'était, suivant l'expression de Diderot, qu'une pelure d'oignon brodée en paillettes d'or et d'argent. N'a pas de ces paillettes-là qui veut.

Un peu moins d'une année après la représentation de *l'Inconstant*, nous retrouvons Andrieux et Collin d'Harleville, — Damon et Pythias, — dans une petite chambre de la rue Saint-Benoît, au quatrième, devant une table servie avec une frugalité qui n'est point exempte de quelque recherche. Ils ne sont pas seuls; un homme d'une cinquantaine d'années, qui doit être un grand personnage, à en juger par les témoignages de respect de ses commensaux, est assis entre eux, et mange d'excellent appétit.

— Eh bien ! mais... eh bien ! mais, mes bons amis, s'écrie-t-il, c'est charmant, savez-vous ! ce petit logement, cette petite table... Voilà comme j'ai commencé, moi.

— Et voilà comme je veux finir, répondit Collin. Car, ne vous y trompez pas, monsieur Molé, ce n'est point là tout à fait mon ordinaire, et l'on a fait des façons pour vous.

Molé, car c'était en effet cet illustre comédien, ne répondit que par un « ah ! ah ! » de satisfaction, accompagné d'un sourire de bonhomie protectrice. Pendant le dessert, il proposa lui-même un toast au succès de la nouvelle pièce, et tous trois y burent de grand cœur.

— Eh bien ! fit Molé, vous devez être satisfait du succès de votre *Inconstant?* Quand je vous le disais ! Je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps pour lire cette pièce; que voulez-vous ? tous les auteurs s'adressent à moi; je ne puis y suffire ; il faut que je désoblige quelquefois, et cela fait mon malheur.

— Voyez-vous, monsieur Molé, reprit Collin, un peu animé par le repas, et avec une volubilité qui ne lui était pas ordinaire, il était grand temps qu'on me jouât : je n'y tenais plus. Six ans d'attente au Théâtre-Français ! Et mes parents qui me répétaient sans cesse : « Tu vois bien, je te l'avais bien dit ! si tu avais compté là-dessus pour vivre !... » Et puis laisser ma comédie à Paris et être obligé d'aller *avocasser* à Chartres, pendant que les brocards de mon excellente famille et de mes honorables

concitoyens pleuvaient de toutes parts sur l'infortuné poëte, qu'on n'était pas loin de prendre pour un fou! Et, ma foi, ils n'avaient peut-être pas si grand tort, les braves gens, car je vais vous dire, si cela vous intéresse, la manière dont je suis devenu poëte.

— Certainement, mon cher, cela m'amuse beaucoup, dit Molé avec un sourire d'indulgence.

— Eh bien! j'étais au collége de Lisieux, il y a longtemps de cela; je crois que j'avais onze ans. Un jour, après avoir fait la lecture pendant le dîner, je m'élance, en franc étourdi, de la chaire du réfectoire. Je ne sais comment j'avais calculé mon élan; toujours est-il que je tombai rudement sur la tête, et qu'un moment on me crut tué. Durant les six mois que je passai à me rétablir, je ressentis au cerveau un bourdonnement continuel, un étourdissement étrange, assez semblable à l'ivresse. Ce fut alors qu'il s'opéra dans mon intelligence une crise due certainement à ma maladie, et c'est à cette crise elle-même que j'attribue le mérite, si c'en est un, de m'avoir fait poëte. Vous voyez donc bien qu'on ne se trompait pas beaucoup de croire que la poésie fût chez moi le résultat d'une lésion du cerveau. Enfin, fou ou non, je plaidai plusieurs années de suite, tant bien que mal, pour le mur mitoyen, et je plaidais même encore le jour où l'on jouait à Versailles devant la cour. Oh! mais, après cela, il n'a plus été possible de me retenir. J'ai jeté ma robe aux orties, je suis accouru. Comme j'ai une belle écriture, j'ai fait des copies pour les libraires. Jean-Jacques Rousseau copiait bien de la musique, et je ne suis pas Jean-Jacques. Cela me rapportait de trente à quarante sous par jour, quand j'avais de l'ouvrage; il n'en fallait pas plus pour vivre, ou à peu près. Et, pendant ce temps, à mes heures de loisir, je travaillais à mon *Optimiste*, qui s'est trouvé terminé, ou peu s'en faut, au moment où l'on représentait enfin *l'Inconstant* à la Comédie-Française.

— Bravo! mon jeune ami; vous êtes courageux, vous êtes prompt au travail; vous réussirez, je vous le prédis. Je suis très-content de votre *Optimiste*, quoique ce ne soit pas là le genre que je préfère personnellement. Mais je ne me plains pas; vous avez mis des traits de sensibilité dans mon rôle, car c'est celui-là que je veux; à la bonne heure! il faut toujours de la pâture pour le cœur, voyez-vous. Lisez Destouches; c'est un modèle... Oui, ce rôle-là me plaît, décidément. Ainsi, c'est en votre faveur que je quitterai le costume des jeunes premiers pour endosser l'habit des pères nobles, et je vous promets un succès comparable à celui que viennent d'obtenir *les Étourdis* de votre compagnon. Passez-moi le manuscrit, je vous prie.

Molé se mit alors à relire la pièce, en souriant et en répétant à mi-voix: «Bien, très-bien!» Il s'arrêtait à chaque vers de son rôle, pour en étudier le sens et l'effet, l'examinant, pour ainsi dire, de tous les côtés, se demandant à lui-même ou demandant aux deux amis: «Comment dirai-je cela? Est-ce bien ainsi?» — discutant avec cordialité, mais finissant presque toujours par s'en tenir et par les ramener eux-mêmes à sa première opinion. Collin était aux nues; Andrieux aurait volontiers embrassé Molé. Enfin, celui-ci s'oublia si bien que l'aurore du lendemain le retrouva essayant sa dernière scène devant ses hôtes enthousiasmés.

On représenta *l'Optimiste*, pour la première fois, le 22 février 1788. En rentrant dans sa chambrette, à une heure du matin, Collin d'Harleville écrivit à sa mère:

« Succès complet, étourdissant! Me voilà célèbre!
« Avais-je raison de vouloir renoncer aux honneurs du
« barreau de Chartres, et de croire qu'il vaut mieux être
« bon poëte que méchant avocat? Combien je souhaite-
« rais que vous fussiez là, et mon pauvre père surtout,
« pour jouir du triomphe de votre fils! Si vous aviez vu
« comme chacun me saluait et me complimentait! comme
« les critiques les plus sévères et les plus accrédités ve-
« naient me tendre la main! Tâchez donc de venir voir
« cela; envoyez-moi du moins mes sœurs, toutes les
« six, et mes cousines, et tout le monde! Il faut que la pa-
« renté, jusqu'au dernier homme, assiste à ma comédie,
« pour remplir Chartres, tout Mévoisins et tout le canton
« d'Harleville de ma renommée! »

Ce vœu fut exaucé. Le coche de Maintenon expédia successivement au jeune poëte, deux par deux, ses six sœurs et un nombre considérable de cousines, qu'il régala du spectacle de sa pièce, qu'il promena ensuite en carrosse de remise dans tout Paris et aux environs, et qu'il renvoya enchantées de sa gloire et de sa munificence. Lui-même alla quelque temps après dans son pays natal, où l'on commença à le regarder comme un être extraordinaire et supérieur au reste des humains.

Un an s'était à peine écoulé qu'un nouveau succès, celui des *Châteaux en Espagne*, vint décidément donner l'alarme à l'envie. La critique prétendit que ces trois comédies n'étaient que la même pièce sous trois noms différents. « Il fallait bien, a dit spirituellement Andrieux, affliger un peu un poëte qui était coupable de trois bonnes pièces de suite, en moins de trois ans. »

Ces excès de travail brisèrent la santé de Collin d'Harleville. Dans l'été de 1789, il tomba malade et fut obligé de garder le lit. Sa sœur aînée, M^lle^ Julie, et le fidèle Andrieux ne quittèrent plus son chevet; son médecin lui interdit absolument toute espèce d'application de tête et de contention d'esprit. Mais les poëtes n'en font qu'à leur guise. Au bout de quelque temps, on remarqua que Collin devenait morne et taciturne: toute visite semblait l'importuner, les soins même de sa sœur et de ses amis lui étaient à charge. On crut à une mélancolie causée par la douleur, et on lui prodigua des consolations et des encouragements qui ne furent pas mieux reçus. Enfin, un jour qu'Andrieux, se trouvant seul avec lui, le pressait de lui confier la cause de cet état alarmant, Collin, se soulevant à demi, d'un air que sa maigreur, sa longue barbe, ses yeux égarés rendaient effrayant:

— Mon ami, lui dit-il, il est temps de vous faire ma confession. Ce que vous preniez pour la taciturnité morose et chagrine de la maladie n'était que le recueillement de la méditation. J'ai fait une comédie, malgré les ordres de mon médecin.

Et comme Andrieux se récriait, Collin écarta sa couverture et lui fit toucher sous ses draps un énorme monceau de feuilles griffonnées d'une main fiévreuse.

— La voilà, dit-il; je l'ai d'abord composée à peu près tout entière dans ma tête; puis je l'ai écrite comme j'ai pu, en me cachant de vous. Ne me grondez pas. Le docteur Doublet est un excellent homme, mais il ne connaît pas son malade. Il se serait récrié s'il l'avait su, vous aussi, sans doute; et pourtant c'est ce travail qui m'a guéri, je le sens, car je suis beaucoup mieux.

En effet, dès le lendemain, Collin commença à se lever et à transcrire son *Vieux Célibataire*: c'était cette comédie, son chef-d'œuvre incontestablement, qu'il avait composée d'une si étrange façon.

Je ne parlerai point de ses autres pièces, car il en écrivit, pour ainsi dire, jusqu'à la veille de sa mort, arrivée en 1806. C'est toujours le même caractère aimable et fa-

cile, le même vol moyen, qui manque sans doute un peu de force et de largeur, mais qui, du moins, ne manque ni de souplesse ni de grâce. L'homme s'est peint dans ces œuvres, où l'on respire la fraîcheur, le calme, une malice inoffensive, qui fait naître, comme on l'a dit, le sourire de l'âme. A défaut de caractères profondément étudiés et de couleurs variées et énergiques, il a rempli ses pièces de bonhomie spirituelle, de naïveté comique, d'une gaieté douce et sereine. L'intrigue et l'observation sérieuse des mœurs font défaut, mais les détails sont assez charmants pour qu'on puisse s'étonner à juste titre de l'injuste rigueur de Palissot, qui, après avoir loué d'abord l'auteur de *l'Inconstant*, finit par le déclarer doucereux, niais, insipide, et par ne vouloir lui reconnaître ni sel, ni verve, ni finesse. Mais le public ne fut pas de son avis : aussi, dès la création de l'Institut, désigné par l'opinion générale, fut-il élu au nombre de ses premiers membres.

### X. — PIERRE-ANTOINE-NOEL BRUNO, COMTE DARU.

(Élu en 1807.)

Laissons de côté l'homme politique, l'administrateur



Collin Harleville. Le comte Daru. Sedaine. Dessin de Fellemann.

laborieux, méthodique, intègre, dont Napoléon a dit : « C'est le travail du bœuf et le courage du lion. » Au milieu des plus hautes dignités, qui ne furent jamais des sinécures pour lui, le comte Daru ne cessa de cultiver le commerce des Muses, et de se délasser des travaux publics par l'étude et la culture des lettres. Il donna d'abord une traduction en vers d'Horace, ce poëte charmant qui a toujours eu le privilége de séduire en particulier les hommes du monde; c'est là le travail favori, le délassement secret de tout magistrat, de tout administrateur, que leurs études classiques ont prédisposés à cette tâche, et il serait difficile de compter toutes les versions d'Horace qu'on doit à ces tentatives plus ou moins heureuses. Mais la traduction du comte Daru n'est point celle d'un simple *amateur* qui n'a vu que l'agrément du travail sans comprendre la difficulté de la lutte; il en fit une œuvre d'amour et de prédilection, dont il poursuivit l'amélioration progressive dans le cours entier de sa vie, au milieu des camps et jusqu'à la lueur des moindres bivouacs. Par malheur, sa versification élégante et correcte ne suffit

pas à reproduire le coloris, la force, la verve et la précision de l'original.

Ce furent sans doute les lauriers de Delille et d'Esménard qui le poussèrent à entreprendre ce poëme de l'*Astronomie,* dont la publication posthume éclaira son tombeau du rayon le plus tardif, mais le plus durable de sa gloire, suivant la brillante expression de son successeur à l'Académie. Par malheur, ces poëmes didactiques et descriptifs à la fois, longtemps à la mode, ne sont plus lus aujourd'hui, et l'on peut regretter que le comte Daru ait dépensé dans ce travail ingrat un incontestable talent et une patience non moins incontestable. Un ouvrage plus utile, et dont l'intérêt du moins ne sera jamais contesté, ce fut cette *Histoire de Venise*, pour la composition de laquelle il avait pu puiser les matériaux aux sources authentiques, et qu'il rédigea avec une impartialité et un goût sévères, égaux à son érudition.

Daru fut élu président de l'Académie en 1815, dignité




Dernier portrait de M. de Lamartine, dessiné et photographié par M. Tournachon-Nadar jeune.

à laquelle le rendaient propre la variété de son instruction, la lucidité de son style, la facilité de son élocution aidée d'un organe puissant et sonore. S'il n'a pas conquis une place à part au sommet de la littérature contemporaine, tout ce qu'il a fait porte du moins l'empreinte certaine d'un talent digne d'attention, quoique trop dénué d'originalité et d'éclat pour attirer longtemps les regards de la postérité. L'historien et surtout l'administrateur survivront au poëte, qui est déjà mort.

## XI. — ALPHONSE DE LAMARTINE.

(Élu en 1830.)

Les poëtes du premier Empire. Un jeune homme incompris. Les *Méditations poétiques*. Explosion de talent et de gloire. Le nom de Lamartine. Son influence sur les âmes. Ses chefs-d'œuvre. Son caractère. Sympathie universelle.

Qui ne connaît la littérature impériale et celle des premières années de la Restauration? Sauf quelques noms

illustres parmi lesquels ceux de Mme de Staël et de Chateaubriand brillent d'un éclat d'autant plus imposant qu'il est à peu près isolé, les écrivains de cette époque, aussi stérile en Homères que féconde en Achilles, les poëtes surtout n'étaient que les pâles copistes, les serviles imitateurs des formes consacrées. Versificateurs laborieux et gonflés, solennels et pesants déclamateurs, rhéteurs ou plutôt rhétoriciens vides de sentiment comme d'idées, ne voyant la nature qu'à travers les modèles classiques dont ils s'obstinaient à reproduire ou plutôt à calquer la physionomie, sans se douter qu'un siècle nouveau veut une poésie nouvelle, en harmonie avec ses croyances, ses instincts et ses aspirations, et que Boileau lui-même avait été, en son temps, le plus audacieux des novateurs, ils poursuivaient avec une candeur, dont la postérité n'aura point pitié, leur anachronisme impuissant. Ils vannaient des substantifs choisis et poétiques, ils alignaient des épithètes nobles, ils accouplaient des alexandrins gourmés et sanglés dans leur cravate blanche, ils coiffaient d'une ample et majestueuse perruque la muse ou plutôt le mannequin inanimé qui leur servait de muse. Tous ces gens-là ne juraient que par Boileau, auquel ils ressemblaient comme Campistron ressemblait à Racine, ou Ducis à Shakespeare; ils étaient les satellites en titre et le plus souvent les lunes du soleil Delille, qu'ils regardaient de bonne foi comme le dieu des vers.

Or, en 1819, au beau milieu de cette époque de poésie somnolente, un jeune homme d'une taille svelte, d'une tournure aristocratique, d'un visage où l'expression de l'intelligence s'unissait à la pureté et à la distinction des lignes, parcourait les rues de Paris un manuscrit sous le bras, allant de libraire en libraire, à la recherche d'un éditeur. La plupart ne se donnaient même pas la peine d'examiner l'œuvre qu'on leur proposait; d'autres, après avoir jeté un coup d'œil sur les papiers et sur la signature, conseillaient à l'auteur de se faire d'abord connaître dans les journaux, et se répandaient en plaintes banales sur le prosaïsme du siècle et sur la difficulté d'écouler des volumes de vers. Trois ou quatre consentirent à garder le manuscrit quelques jours, mais le premier le rendit sans l'avoir ouvert, le second le lut avec effroi et déclara que cela n'avait pas le sens commun, que ses vers ne ressemblaient à rien et qu'il avait grand besoin d'étudier les bons écrivains; il le renvoya à MM. Delille, Arnault, Campenon, Etienne, etc. Le troisième avoua qu'*il y avait du bon* dans le volume, mais il se récria quand il apprit du jeune homme qu'il demandait douze cents francs de son manuscrit, et il l'exhorta à faire un roman qu'il lui payerait cinquante écus, s'il en était satisfait.

Le poëte inédit ne se découragea pas. En 1820, après deux ans de recherches, grâce à la protection d'un haut personnage, il avait enfin trouvé son éditeur dans la personne d'un libraire inconnu, nommé Nicolle, qui consentit à lui payer douze cents francs le droit de faire fortune.

Ce jeune homme était Alphonse de Lamartine et son manuscrit les premières *Méditations poétiques.*

L'ouvrage parut bientôt, modestement anonyme; quelques curieux, quelques désœuvrés l'achetèrent par hasard et le parcoururent par distraction. Peu de jours après, tout Paris, puis toute la France, puis l'Europe entière répétaient le nom de l'auteur, que l'obscurité dans laquelle il se cachait n'avait pu dérober à la gloire.

Ce furent surtout les jeunes gens et les femmes qui firent le succès de l'ouvrage. On conçoit l'effet immense que dut produire cette poésie, jusque-là sans modèle, sur ces imaginations ardentes, sur ces esprits et ces cœurs en quête de l'idéal, et dressés à admirer, comme le type suprême du beau, les versificateurs glacés d'alors, — l'aperçu lumineux qu'elle ouvrit tout à coup aux rêves de ces lycéens, qui, sortis du collége un jour de congé, y rentrèrent avec cet humble volume dans leur poche et préparèrent dès lors le grand mouvement littéraire de 1829. M. de Lamartine, sans se poser en révolutionnaire ni même en novateur, renouvelait complétement ce vieux domaine et le déblayait pour toujours des oripeaux mythologiques. Ce nouveau venu leur révélait, car ce fut une révélation, une poésie lyrique inconnue à J.-B. Rousseau et à Lefranc de Pompignan, et qui répondait merveilleusement aux secrètes aspirations de leur âme. Il ne suffisait pas, en effet, pour expliquer ce triomphe inouï, du contraste de la nouvelle poésie avec cette poésie officielle dont on était fatigué; il ne suffisait même pas de cette richesse d'images, de cette largeur de souffle, de cette souplesse de rhythme, de cette majesté tour à tour puissante et attendrie; il fallait encore qu'il y eût une coïncidence intime entre l'inspiration du poëte et les sentiments, les besoins, les désirs instinctifs de l'époque. Je comprends et je crois parfaitement ce que raconte un biographe de M. de Lamartine, qu'une jeune dame, qui ne l'avait jamais vu, se trouvant un soir à dîner avec lui dans le monde et l'entendant nommer tout à coup, tomba évanouie d'émotion, tant avait été souveraine et irrésistible la domination que, du premier coup, ce doux poëte avait exercée sur ses lecteurs,— sur ses lectrices surtout.

Quel esprit n'a rêvé, quel cœur n'a tressailli à ses vers? Les charmes mélancoliques de la solitude, du flot qui coule, du temps qui fuit, du vent qui gémit, du soleil qui se couche, voilà le sujet de prédilection auquel il revient sans cesse. Il chante la brièveté de la vie, la fragilité des espérances humaines, le néant de la gloire et de toutes choses, les regrets et les inquiétudes de l'âme; et il le fait avec une harmonie qui vous berce, comme un enivrement paisible, en vous enlevant peu à peu vers les cieux. Il aime à se lancer dans l'espace, et à se mesurer avec l'infini, sachant bien que le souffle et l'élan ne le trahiront pas; son aile puissante se sentirait à l'étroit si elle n'avait l'immensité pour s'y déployer tout entière.

La muse de M. de Lamartine a bu aux sources sacrées de la nature; elle s'est directement inspirée de la Providence universelle. Sa poésie a quelque chose de la brise et des nuages, les contours se dérobent à l'œil et toute la partie matérielle fuit dans un lointain vaporeux pour ne laisser resplendir que la partie morale. La mise en scène reste toujours la même; c'est une nacelle qui glisse sur la vague endormie, tandis que les étoiles se mirent dans le fleuve; c'est le parfum des orangers qui enivre, le flot qui meurt sur la plage, le coteau qui se dessine à l'horizon: mais nul ne songe à se plaindre de cette monotonie, qui est comme le cadre idéal venant se placer de lui-même autour des inspirations du poëte. Qui oserait accuser d'uniformité cette grande voix de la nature, sur laquelle les vents, les bois, les eaux brodent des variations infinies?

On a surnommé Virgile le cygne de Mantoue. Ce nom de cygne semble choisi à souhait pour caractériser le vol large et serein, la grâce ondoyante, la majesté harmonieuse et tranquille, les ondulations flexibles et délicates de la marche du poëte; mais parfois vient un grand coup d'aile qui vous emporte tout à coup et vous fait douter si c'est un cygne ou un aigle que vous avez devant les yeux. C'est l'un et l'autre à la fois. Il me semble qu'on pourrait encore comparer le talent de M. de Lamartine à un fleuve large et sonore, couvert d'ombrages qui tempèrent dans

une mesure discrète l'éclat et l'ardeur du soleil, coulant avec une majesté tranquille entre des rives sinueuses qui caressent doucement le regard, pur et limpide comme le cristal à sa source, et, à mesure qu'il poursuit son cours, variant les aspects de ses bords qui deviennent plus abrupts, et roulant quelque gravier mêlé au sable d'or de ses flots, mais toujours aussi large et aussi puissant qu'à son origine.

M. de Lamartine, semblable à cette jeune fille des contes de fées, dont chaque parole est une perle, alla longtemps ainsi, versant à pleines mains les trésors splendides de son cœur et de son imagination, s'élevant des *Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, et se reposant des *Harmonies* par *Jocelyn ; Jocelyn*, ce noble et touchant essai de l'épopée intime et domestique, la seule peut-être qui soit encore possible aujourd'hui, l'inauguration de ce poëme familier de la souffrance, de la lutte, de la vertu, des passions de l'âme, dont *Geneviève* et le *Tailleur de Saint-Point* ont continué le cycle. Mais je ne veux pas suivre M. de Lamartine dans ses transformations diverses, et étudier en lui tour à tour le voyageur, l'historien, l'orateur, le journaliste, l'homme d'État. A quoi bon essayer de tracer en quelques pages un portrait qu'on peut voir tout fait dans les *Confidences* du poëte, et qui demanderait un regard plus pénétrant, une main plus ferme et plus exercée que la mienne ? je n'ai voulu que m'honorer moi-même en lui rendant l'hommage d'un cœur et d'un esprit qui se sont ouverts et sentis vivre pour la première fois à ses chants.

J'ai toujours cru qu'il était impossible, même à ceux que le malheur des temps a opposés à M. de Lamartine sur un terrain adverse, de ne pas avoir une sympathie secrète et sans cesse éveillée pour cette âme grande et noble entre toutes, aussi belle que son intelligence, et qui porte jusque dans ses erreurs, car M. de Lamartine en a eu qui ont affligé ses plus sincères amis, cet accent de conviction, d'honnêteté, d'humanité généreuse, devant lequel toute haine doit se sentir désarmée. Esprit chevaleresque, plein d'ampleur et d'élévation, cœur de bramine embrassant la nature entière dans un amour universel, l'un des hommes les plus heureusement et les plus complétement doués qui se soient rencontrés jusque aujourd'hui, il est de ceux qu'on admire aussitôt qu'on les lit, et qu'on aime nécessairement dès qu'on les admire.

VICTOR FOURNEL.

FIN.

---

## *P. S.* M. DE LAMARTINE CHEZ LUI.

Ajoutons quelques détails intimes sur l'homme et sur son intérieur ; c'est le droit de notre amitié fidèle, et c'est aussi le droit du *Musée des Familles*, M. de Lamartine ayant été son collaborateur illustre et généreux. Cette gloire, d'ailleurs, n'est pas de celles qui craignent d'être surprises en robe de chambre.

L'auteur des *Entretiens littéraires*, après avoir habité des hôtels et des palais, demeure actuellement rue de la Ville-l'Évêque, nº 43.

La cour est assez grande, mais la maison est fort petite. Une galerie vitrée sert d'antichambre. Un bureau presque noir est celui du *Cours de littérature*. Le salon vient immédiatement, et se développe sur un modeste jardin. L'air, la verdure et les fleurs sont le dernier luxe de l'ancien ministre.

Un canapé, des fauteuils, des chaises, une table ronde, des consoles fleuries, tel est l'ameublement du salon.

Un jour que certains journaux avaient fait une héroïque sortie contre le faste du poëte :

— Vous savez, maître, lui dit le *Chroniqueur de la Semaine*, que vous avez six chevaux anglais dans *vos* écuries.

— Plût au ciel que j'eusse une simple étable ! répondit M. de Lamartine, j'y logerais les deux petites vaches que j'ai achetées aujourd'hui pour ma ferme de Saint-Point !

Il y a cependant des objets d'art dans le salon : une belle pendule en marbre, dessinée par Mme de Lamartine, quelques tableaux du même auteur, des toiles de Gudin et de Gigoux, et le portrait du maître de la maison, par Gérard, son double buste en marbre, par M. Salomon et par le comte d'Orsay. Ce dernier a été gravé dans le *Musée des Familles*, tome XVIII, page 252, et accompagné d'une des plus belles improvisations de l'auteur de *Jocelyn*.

— M. de Lamartine, poursuit le *Chroniqueur*, travaille dans sa chambre à coucher, située au premier étage.

Un lit, quelques fleurs sur la cheminée, une petite table chargée de livres, deux chaises, un fauteuil à la Voltaire, et c'est tout.

M. de Lamartine se lève à six heures du matin en hiver comme en été.

A peine habillé, il s'installe dans son fauteuil et écrit sur ses genoux, les pieds sur les chenets, sur ces chenets dont il a parlé avec tant d'éloquence dans son premier *Entretien littéraire*.

Pendant qu'il travaille, trois ou quatre levrettes dorment ou gambadent à ses côtés.

A midi, le domestique vient le prévenir que le déjeuner est servi, et l'écrivain jette la plume pour ne plus la reprendre que le lendemain matin.

M. de Lamartine a écrit et publié une cinquantaine de volumes, mais il n'a pas chez lui un seul exemplaire de ses ouvrages.

Je lui ai prêté un jour le tome VII de son *Histoire de la Restauration*, dont il avait besoin pour faire quelques recherches.

Il a une mémoire prodigieuse. Le poëte a casé dans son cerveau toutes les dates de la chronologie.

Demandez-lui en quel an de Rome est mort Tibérius Gracchus, et il vous le dira sans hésiter.

On ne connaît de plus extraordinaire en ce genre que la mémoire de M. Villemain.

Il n'est pas d'homme célèbre qui ait été inondé de plus de pièces de vers que M. de Lamartine.

— Je sais le nombre des poëtes contemporains, disait-il un jour en riant, par le nombre de pièces de vers qui m'ont été adressées. — La France a plus de dix mille poëtes.

Il a reçu aussi plus de vingt mille lettres d'amis inconnus qui demandaient un autographe.

S'il a répondu à tous ces correspondants, que d'heures prises sur son travail !

Dans l'après-midi, M. Lamartine s'occupe des soins de sa correspondance, de ses affaires, et, quand le temps est

beau, il fait un tour de promenade,—c'est-à-dire un voyage à pied de trois ou quatre lieues, quelquefois même davantage. A la campagne, ses amis ont peine à le suivre dans ces excursions au pas accéléré. Il est obligé de choisir ses compagnons à la force et à la souplesse des jarrets.

— Tous les soirs, sans exception, reprend notre confrère, de huit heures à onze heures, M. de Lamartine reçoit. Son salon est un des plus curieux de Paris.

Il n'est pas un étranger célèbre, nouvellement débarqué en France, qui ne sollicite l'honneur d'être présenté à l'illustre écrivain.

De sorte qu'on voit tour à tour dans ce salon les échantillons de tous les peuples. La composition du personnel présente quelquefois l'aspect le plus bigarré. C'est le parquet de l'éclectisme.

M. de Lamartine a des amitiés et des admirations dans tous les partis. On rencontre donc chez lui d'anciens pairs de France, de nouveaux sénateurs; le lord y coudoie le prince russe, le légitimiste est assis auprès du républicain, les vieux noms de l'aristocratie, les jeunes renommées de la littérature, des amiraux, des généraux, d'anciens hommes d'Etat, des réfugiés illustres, des journalistes, — la société tout entière, sur une petite échelle.

M$^{me}$ de Lamartine, qui fait les honneurs du salon avec beaucoup de grâce, est une des femmes les plus occupées qui soient au monde. —

Sans parler des épreuves de son mari qu'elle corrige toutes, et des œuvres pieuses et charitables auxquelles elle prodigue son temps comme sa bourse, ce n'est pas une petite besogne que de recevoir chaque soir de nouveaux visiteurs, de trouver un mot aimable pour celui-ci, une phrase qui ne soit pas trop banale pour celui-là, d'aller d'une place à une autre place à chaque instant, et d'entretenir incessamment, entre des personnes dont la plupart vous sont à peu près inconnues, le feu de la conversation.

Là, comme partout ailleurs, la causerie a ses hasards; M. de Lamartine ne se livre guère qu'en petit comité, alors il raconte (et sa parole a toute la magie de son style) les aventures de sa jeunesse, les événements auxquels il a été mêlé de près ou de loin, et les épisodes du drame dans lequel il a joué un si grand rôle en 1848.

Quand onze heures sonnent, il n'y a plus personne dans le salon de M. de Lamartine. On sait que le grand écrivain a besoin de se coucher de bonne heure pour être au travail à six heures du matin. —

Le *Chroniqueur* ajoute à ces détails une sorte de statistique des habitudes de nos célébrités littéraires.

— Presque tous les grands travailleurs de notre temps accomplissent leur tâche le matin.

M. Thiers est toujours levé à six heures dans toutes les saisons

M. Scribe travaille, comme M. de Lamartine, depuis six heures jusqu'à midi.

M. Victor Cousin ne travaille également qu'avant son déjeuner.

M. Mignet, qui est très-matinal, travaille jusqu'à deux heures de l'après-midi.

M$^{me}$ Sand fait exception : elle écrit de préférence la nuit.

M. Alexandre Dumas père travaille par soubresauts : il restera quatre jours sans toucher à une plume, puis il écrira pendant quarante-huit heures sans débrider.

Si Alexandre Dumas n'était pas bâti en pierres de taille comme une cathédrale, il serait déjà mort dix fois pour une. —

Nous sera-t-il permis d'ajouter une indiscrétion sur le cœur de notre grand poëte?

En même temps que le travail semble renouveler son génie jusqu'aux approches de la vieillesse, la générosité semble renouveler sa bourse jusque dans les détresses de la ruine.

Cette ruine était déjà consommée, lorsqu'une femme, une mère, portant une lettre de nous, alla un matin parler à M. de Lamartine de ses inquiétudes sur l'avenir de ses enfants. Ils n'avaient pas d'autre titre à la protection du grand homme que d'être les orphelins sans ressource d'un de ses anciens éditeurs. Le poëte reçut la mère comme une sœur, et voulut traiter les enfants en père et en roi. Tirant de son secrétaire un billet de banque qui s'y trouvait par hasard, le dernier probablement, et assurément le plus gros :

— Tenez, dit-il, en cachant à sa main gauche le don de sa main droite, votre fils aîné me rendra cela dans huit ans en m'apportant son diplôme de bachelier.

Nous adressons ce trait à toutes les mères ; qu'elles y répondent en souscrivant au *Cours de littérature* de Lamartine. Il vient justement d'y écrire, sur Racine et sur *Athalie*, des pages dignes de la plume que chacun connaît, et du cœur que nous avons cru devoir trahir.

P.-C.

# L'ART ET LES ARTISTES EN FAMILLE.

## M. JULES LEFORT.

Ceux-là sont tout à fait des nôtres et auraient dû être présentés les premiers à nos lecteurs, comme gens du monde et comme artistes à la fois, surtout comme acteurs et modèles de ces spectacles en famille dont le *Musée* s'est fait, depuis sept ans, le propagateur heureux et accrédité.

A la tête des artistes de salon s'élèvent d'abord M. Jules Lefort et M$^{me}$ Gaveaux-Sabatier, deux talents hors ligne, que les théâtres publics envient aux théâtres de société, et qui ont le bon goût et l'esprit de rester fidèles à leur charmant empire.

Habitués à chanter ensemble, et applaudis plus que jamais cet hiver, si nous séparons le rossignol et la fauvette des salons, comme on les appelle, ce n'est que pour donner à chacun la place à part qu'il mérite en tête de notre galerie, nous allions dire de notre volière de famille.

Il y a douze ou quinze ans, un jeune homme, employé dans une maison de commerce, se permettait de chanter du matin jusqu'au soir.

C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages
Plus content qu'aucun des sept sages.

Il ne se gênait pas, direz-vous : en effet, il était chez

lui, ou du moins chez son père, ce qui est tout un pour un enfant gâté.

Il chanta si bien que le bruit en arriva à Mme Gavaudan, la reine de l'art à cette époque. Ce fut un camarade, un commis du magasin, qui vendit son confrère. Le lendemain, Mme Gavaudan était si charmée qu'elle donna à l'amateur une lettre pour Berton, le maître du Conservatoire.

— Exécutez-moi cela, dit Berton au jeune homme; et il lui remit le fameux air du *Siége de Corinthe.*

C'était Numa fils qui l'accompagnait au piano.

Or, le débutant subit l'épreuve avec un tel avantage, qu'applaudi par Berton lui-même, il entra d'emblée au Conservatoire de musique.

Ce commerçant manqué, cet artiste réussi, était M. Jules Lefort.

L'aristarque de ce temps-là, Charles Maurice, lui décerna un brevet de grand chanteur, et le mit en parallèle avec Poultier, qui triomphait à l'Académie royale.

Mais plus sage qu'ambitieux, Jules Lefort alla étudier en Italie, à Florence d'abord, sous Giuliani, qui professe aujourd'hui au grand Opéra; et à Naples, sous Busli, dont les leçons ont perfectionné tant d'artistes.

Quand il revint, il eut à son tour ses trois soirées éclatantes sur la terrible scène de la rue Lepelletier. Il joua même avec Duprez, et dans *la Favorite!* et avec le plus joli succès.



Portrait de M. Jules Lefort. Dessin de M. Marc, d'après la photographie de Nadar jeune et Ce.

Heureusement pour les salons, les exigences des coulisses le dégoûtèrent, et il préféra la calme royauté du monde à la servitude couronnée du théâtre.

C'est depuis ce jour qu'il a donné tant d'éclat aux réunions musicales de Paris et de Londres, depuis celles de la cour, des princes, des ministres, des grands seigneurs, jusqu'aux concerts spirituels de la Madeleine et jusqu'aux réceptions de la reine Victoria et des lords anglais, qui l'appellent outre Manche à chaque saison.

Il est, par excellence, le chanteur à la mode, l'artiste homme du monde, et son admirable organe, au timbre si pur et si vibrant, si énergique et si doux, — de l'acier dans le velours, — comme on l'a défini, imprime la vogue à tout ce qu'il interprète : à *la Goëlette*, de Quidant, au *Petit Enfant*, du même, à *Sous les tilleuls*, de Mme P..., à *Page, écuyer, capitaine*, de Membré, aux belles mélodies de M. Vaucorbeil, aux opéras de MM. Manry, Wekerlin, Salvator, etc., qu'il chante au pied levé entre deux paravents, — comme on ne chante pas toujours entre les décors privilégiés.

Un des triomphes de M. Jules Lefort, c'est *le Voyage aérien* de M. G. Nadaud. Il en fait tout un drame, avec son exposition, ses péripéties et son dénoûment. Il a ému

et transporté, par ce chant magnifique, les juges les plus difficiles et les plus blasés, Rossini lui-même, et dernièrement, en notre présence, MM. Scribe et Halévy, qui se sont écriés : — Comment une telle voix n'est-elle point à l'Opéra ?

Eloge qui nous a fait trembler, non pas pour M. Lefort, mais pour les salons de Paris.

L'artiste chantait un soir ce fameux *Voyage aérien*, qui était encore dans sa nouveauté. C'était à l'époque de la fureur des ballons. Le duc de Brunswick venait de monter dans celui de M. Green, et M. Godard enlevait chaque jour à l'Hippodrome quelque membre du jockey-club. Un aéronaute anglais, dont nous avons oublié le nom, allait faire dans le Midi une ascension qui tentait les amateurs d'aventures. Or, parmi les auditeurs de M. Lefort, il y avait la comtesse de B..., avec ses deux charmantes filles et son fils, un de nos *sportsmen* les plus audacieux.

Aux premiers vers de Nadaud, au départ du ballon, la mère pressa la main de son enfant avec une anxiété visible. Elle pâlit, rougit, pleura en suivant le chanteur dans les nuages.

Je vois le zénith étoilé.
L'horizon disparaît immense.
Il semble que Dieu m'ait parlé
Et que l'éternité commence ..
Mais l'air plus rare a, dans les cieux,
Ralenti mon élan rapide,
Le froid me saisit, et mes yeux
Se sont couverts d'un voile humide.

Un rayon d'espoir éclaira le front de la comtesse, aux paroles suivantes :

Ah ! c'en est fait ! l'immensité
Ne sied qu'à l'essence divine ;
Je sens bien que l'humanité
Frémit encore en ma poitrine !...

Enfin, à cet admirable et dernier couplet, où le chanteur met toute son âme et la fait passer dans celles qui l'écoutent :

Sur le sol qui soutint mes pas
Est une famille que j'aime ;
Des amis m'attendent là-bas,
Qui me sont plus chers que moi-même !
Ah ! que le soleil était beau !
Je veux, je veux fouler la terre,
La terre qui fut mon berceau,
Et qui couvrira ma poussière !...
Terre ! terre ! je te revois !
Salut, ma maison sédentaire !
Gaîté des champs ! calme des bois !
Salut, mes sœurs ! salut, ma mère !...

Mme de B... poussa un cri, ses filles se jetèrent dans ses bras, et son fils, tombant à ses genoux, lui dit avec larmes : — Je ne partirai pas, ma mère, je te le jure !

Tout s'expliqua immédiatement. M. de B... avait résolu d'accompagner l'aéronaute anglais ; il devait, à cet effet, prendre, le lendemain matin, le chemin de fer de Bordeaux.

Mais, sous l'émotion que lui avait causée le chant de M. Lefort, il venait de renoncer à son voyage aérien.

Huit jours après, l'artiste recevait deux boutons en diamant, avec un journal du Midi, et une lettre ainsi conçue :

« Agréez, monsieur, ce souvenir de la reconnaissance « d'une mère, dont vous avez sauvé le fils, et qui vous « bénira jusqu'à son dernier jour.

« Comtesse de B... »

Le journal contenait le récit, que tout le monde a lu en ce temps-là, de l'ascension, de la chute et de la mort affreuse de l'aéronaute anglais.

Qu'on dise encore après cela que les artistes ne servent à rien !

M. Lefort est d'autant plus utile qu'il a deux arts à son arc. Il est photographe, et photographe en renom. Témoin les deux beaux portraits de Vernet et de Lamartine, que nos lecteurs auront remarqués dans nos colonnes, et qui ont été gravés à l'atelier de MM. Nadar jeune et compagnie, c'est-à-dire Nadar jeune, Lefebure-Vely et Jules Lefort.

PITRE-CHEVALIER.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LA COMÈTE ET LA FIN DU MONDE EN 1857.

Voilà ce qui se débite à Paris, et dans toute la France sans doute, par milliers d'exemplaires. Les crieurs publics ajoutent, il est vrai : — *Avec les moyens de s'en préserver. Ça ne se vend qu'un sou !* — Il faudrait donc n'avoir pas un sou dans sa poche pour se résigner à périr le 13 juin 1857, — date fixée par les Nostrodamus de carrefour à la destruction de notre planète par la comète de Charles-Quint.

Toute la presse s'étant associée à ce canard scientifique, émané d'un prophète écossais, le docteur Cumming, et les salons ne parlant plus d'autre chose, entre deux valses et deux lanciers, il nous semble à propos d'examiner avec nos lecteurs raisonnables :

1° Ce que sont les comètes ;

2° Ce qu'est la comète de Charles-Quint ;

3° Quelle influence son passage peut avoir sur notre globe ?

1° Les comètes, dont le nom veut dire chevelure, étaient considérées naguère comme des astres errants, dans le genre des planètes ; mais les savants d'aujourd'hui n'y voient plus que des vapeurs lumineuses ou des masses pulvérulentes, agglomérées autour d'un centre d'attraction, et assez peu condensées pour laisser passer la lueur des étoiles, même à travers leur centre ou noyau. Quant à leur queue ou chevelure, c'est une simple traînée de lumière qu'on n'a jamais expliquée nettement. C'est un effet et une apparence, plutôt qu'une cause et une réalité.

Malgré l'irrégularité du mouvement et des apparitions des comètes, les astronomes sont parvenus à saisir et à préciser la marche de quelques-unes d'entre elles, notamment de celle de Halley, qui épouvanta l'Europe en 1456, et reparut en 1682 et en 1835 ; de celle d'Encke ou de Biéla, qui se montre tous les trois ans et demi ; de celle de Faye, visible de sept ans en sept ans, et de celle de Vico, qui fait sa révolution en cinq ans et demi.

2° La comète de Charles-Quint s'appelle ainsi, parce qu'en 1556, ce fantasque empereur crut y voir un signe de la colère céleste, l'avertissant de se préparer à la mort. De là son abdication, sa retraite au couvent, ses funérailles anticipées, etc. Cette comète avait déjà paru en 1264, et

elle va reparaître en 1857,—assurément, et le 13 juin, disent les badauds, — peut-être et à deux ans près, disent les savants qui se réservent vingt-quatre mois de latitude, le météore tri séculaire ayant manqué déjà à la politesse des astres.

3° L'influence des comètes peut-elle être fatale ou seulement nuisible à notre monde, peut-elle même en altérer la température ?

Le docteur Bérigny, de Versailles, répond à ces questions délicates avec l'illustre Arago, qui faisait et qui fera longtemps encore la pluie et le beau temps.

Après avoir cité les astronomes qui ont vu des étoiles à travers les noyaux des comètes et ceux qui ont constaté des éclipses occasionnées par ces phénomènes célestes, Arago conclut :

« Qu'il existe des comètes sans noyau ; des comètes dont le noyau est *peut-être* diaphane (ou transparent) ; enfin des comètes plus brillantes que les planètes, ayant un noyau *probablement* solide et opaque. »

*Peut-être!* et *probablement!* La science en est encore là, en fait de comètes.

Un choc proprement dit ne pourrait donc survenir qu'autant que le noyau serait *indubitablement* solide, car nous verrons plus loin que ce que l'on appelle en astronomie la queue d'une comète ne peut pas physiquement heurter la terre.

Eh bien ! à ce propos, Arago s'exprime ainsi : « La probabilité d'un choc est excessivement faible, car le calcul mathématique fournit l'évaluation numérique de la probabilité en question ; il prouve *une* chance de choc contre deux cent quatre-vingt-un millions de chances favorables. Tout homme, ajoute Arago, qui consent à faire usage de sa raison, quelque attaché à la vie qu'il puisse être, se rira d'un si faible danger. »

Pourquoi donc s'effrayer lorsqu'il n'est même pas certain qu'il existe des noyaux opaques ?

Voilà, en vérité, le plus grand danger conjuré ; nous allons voir que la queue des comètes est encore bien moins redoutable.

Il est admis généralement, comme nous l'avons déjà dit, que la queue des comètes n'est, en quelque sorte, formée que de poussière, attendu que tous les astronomes ont parfaitement vu à travers cette queue les étoiles de la plus petite dimension.

Un exemple vulgaire représente bien exactement la queue d'une comète : lorsqu'un rayon de soleil pénètre dans un appartement, l'on aperçoit que ce rayon n'est, pour ainsi dire, qu'un rayon de poussière. Telle est la nature plus ou moins condensée de la queue des comètes. Or, en quoi cette substance peut-elle être dangereuse pour notre globe, en supposant même qu'elle serait formée de particules ignées? et c'est ici le cas d'examiner si la lumière des comètes émane de ces astres eux-mêmes ou si elle est empruntée au soleil.

Arago, après avoir discuté cette question, pense que les comètes brillent d'une lumière d'emprunt, attendu que la plupart des comètes observées, celle de 1780 en particulier, ont disparu par un affaiblissement graduel de leur lumière. Elles se sont, pour ainsi dire, éteintes. Ce mode de disparition est inconciliable avec l'existence d'une lumière propre. Les comètes empruntent donc leur lumière au soleil. Cette lumière de reflet ne saurait brûler la terre, pas plus que la lumière de la lune.

Enfin, *les comètes exercent-elles une influence quelconque sur la température de notre globe?*

Pour répondre à cette question, Arago a présenté un tableau comprenant toutes les comètes qui se sont montrées de 1725 à 1740, et de 1763 à 1785. Ce tableau est dressé de telle façon que la température moyenne de chaque année est en regard de l'année dans laquelle on a vu une et même plusieurs comètes à Paris.

Pour bien comprendre les conclusions à tirer de ces comparaisons si évidentes, il faut se rappeler que la température moyenne annuelle de Paris est de 10°,8.

Eh bien! voici quelques faits très-saillants que nous trouvons dans ce tableau :

Dans l'année 1737, quoiqu'il y eût deux comètes, la température moyenne a été de 10°,7, température inférieure à celles des deux années précédentes (11°,2 et 10°,9), durant lesquelles cependant aucune comète ne s'est montrée. De 1763 à 1785, l'année la plus froide, l'année 1766 correspondit à l'apparition de deux comètes, dont l'une était très-brillante ; en cette année 1666, la température moyenne annuelle fut de 8°,7. En 1799, il y eut deux comètes et la température moyenne annuelle n'a encore été que de 8°,8.

En passant ensuite aux observations les plus modernes, on trouve que l'année 1805, avec ses deux comètes, est une de celles où la température moyenne s'est le moins élevée, puisqu'elle n'a été que de 9°,7 ; qu'en 1808 il y a eu quatre petites comètes, et que la température moyenne n'a été que de 10°,4.

Si l'on croyait faire une objection aux faits indiqués ci-dessus en citant l'année 1811, qui a donné une température de 12°,0, alors que, dans cette année, apparut cette belle comète dont l'éclat est resté dans la mémoire de ceux qui l'ont contemplée, nous dirions que ce fait, pas plus que d'autres semblables, évidemment étrangers aux comètes, ne peut anéantir en aucune façon ceux dont il est question précédemment, et surtout les trois tableaux résumés qui complètent l'irréfutable démonstration d'Arago.

Le premier expose les plus grands froids observés à Paris ; le second, les années pendant lesquelles la Seine a été totalement gelée plusieurs jours de suite ; le troisième, les plus grands degrés de chaleur observés à Paris, à l'ombre et au nord ; et il résulte de ces trois tableaux « que les grands froids sont arrivés fréquemment pendant les apparitions de comètes, et les grandes chaleurs à des époques où aucun de ces astres n'était visible. »

Maintenant, à ceux que la comète *probable* de 1857 a déjà rendus malades, à ceux qui croient en mourir le 13 juin, et qui en mourront peut-être, s'ils s'obstinent dans leur opinion, nous n'avons plus qu'à citer cet apologue oriental :

Allah dit un jour à la peste :

— Où vas-tu ?

— Je vais châtier la Perse, répondit le fléau.

— Très-bien ; tu y feras périr dix mille âmes, pas une de moins, pas une de plus.

La peste continua sa route, traversa le royaume du schah et y fit vingt mille victimes.

— Je t'avais ordonné de ne pas dépasser dix mille, lui dit Allah à son retour.

— J'ai obéi, répondit le fléau ; il n'est mort que dix mille âmes de la peste ; les dix mille autres sont morts de la peur !

Du reste, M. Babinet, de l'Institut, a déjà rassuré les alarmistes de 1857, et nous espérons les tranquilliser tout à fait en répétant avec lui : Le choc de la comète contre la terre, si choc il y avait, ressemblerait au choc d'un moucheron contre une locomotive.

La terreur n'est plus permise, après cette assurance of-

ficielle, que dans les limites fixées par le malin chroniqueur du *Siècle* dans ce dialogue entre une danseuse et son cavalier :

— Vous savez que c'est décidément pour le 13 juin prochain?

— Quoi?

— La fin du monde.

— Ah!

— Mais oui, tous les astronomes sont d'accord. Savez-vous que vous êtes tout à fait en beauté ce soir?... La comète nous emportera et nous tourbillonnerons encore plus rapidement qu'aujourd'hui.

— Vous croyez donc à la comète?

— Si j'y crois!... Quelle jolie robe vous avez! quelles magnifiques dentelles!... Je ne pense plus qu'à la fin du monde, et je me propose même de mettre ordre à mes affaires. Etes-vous encore fatiguée?

— Non.

— Prenons donc une leçon de tourbillon pour être prêts au jour prochain du tourbillonnement universel. —

## DEUX FRANÇAIS A CHYPRE.

Le même journal rapporte un noble trait que nous devons redire à nos lecteurs. Il honore un nom cher à la littérature et particulièrement au *Musée des Familles,* le nom de M. X.-B. Saintine, notre collaborateur.

Son beau-fils, M. Gérardy-Saintine, consul à Larnaca (Chypre), aidé du docteur Fablanc, s'est lancé héroïquement, au milieu de l'épouvante et de la déroute générale, à travers les débris d'une poudrière en explosion, sans autre guide que les gémissements des victimes. Après avoir avec la pioche remué la terre autour d'eux, les sauveurs en firent sortir une main; cette main était encore chaude. Ils continuèrent de creuser, surexcités par des soupirs haletants. Après la main, une tête parut; l'homme vivait encore. Il était sauvé! M. Saintine poursuivit ses recherches trois jours entiers, au péril de sa vie, et arracha aux décombres quatorze victimes encore, mais hélas! quatorze cadavres.

Il va sans dire que la croix a couronné cet admirable exploit du cœur.

## LA MARQUISE DE LAROCHEJAQUELEIN.
## LE COMTE D'ANDIGNÉ.

Pendant que les jeunes héros arrivent, les vieux héros s'en vont. La marquise de Larochejaquelein (veuve Lescure), l'illustre auteur des *Mémoires,* — et le comte Louis-Marie-Auguste d'Andigné, un des derniers généraux vendéens, viennent de mourir presqu'en même temps. C'est le comte d'Andigné qui eut au Luxembourg, avec le premier consul Bonaparte, ce fameux dialogue qui fut le mot suprême de l'héroïsme, et comme le résumé de la guerre des géants. Nous raconterons bientôt les détails de cette grande scène et les vicissitudes de cette noble existence, en consacrant des notices spéciales et des portraits authentiques à la marquise de Larochejaquelein et au comte d'Andigné.

## LES PERSANS A PARIS.

Ferouck-Khan, l'ambassadeur de Perse, est depuis deux mois le lion des réunions parisiennes. On a admiré sa barbe noire, sa haute taille, ses fourrures, ses cachemires et ses diamants. Mais pourquoi diantre les officiers de sa suite ont-ils adopté la cravate et le faux-col de la civilisation? Les *Mille et une Nuits* en cravate! Et les *Lettres persanes* en faux-col! N'est-ce pas désespérant? Où donc se réfugiera la couleur locale, si on ne la trouve plus chez les cousins du schah? Passe encore pour l'esprit français que les mirzas de Ferouck-Khan ont gagné par contagion, comme l'un d'eux l'a prouvé au bal de l'Hôtel-de-Ville!

On parlait devant lui du projet grandiose du chemin de fer de l'Euphrate.

— Voilà votre pays bien près de nous, lui dit une dame.

— Oui, si ce projet s'accomplit, répondit le mirza en excellent français.

— Vous paraissez en douter?

— Les difficultés d'exécution sont si grandes, si nombreuses!

— D'accord, mais les ingénieurs anglais les surmonteront.

— Oh! dit le jeune homme, d'un air très-fin, il en est une contre laquelle leur science se trouvera peut-être en défaut; tous ces déserts sont peuplés d'autruches.

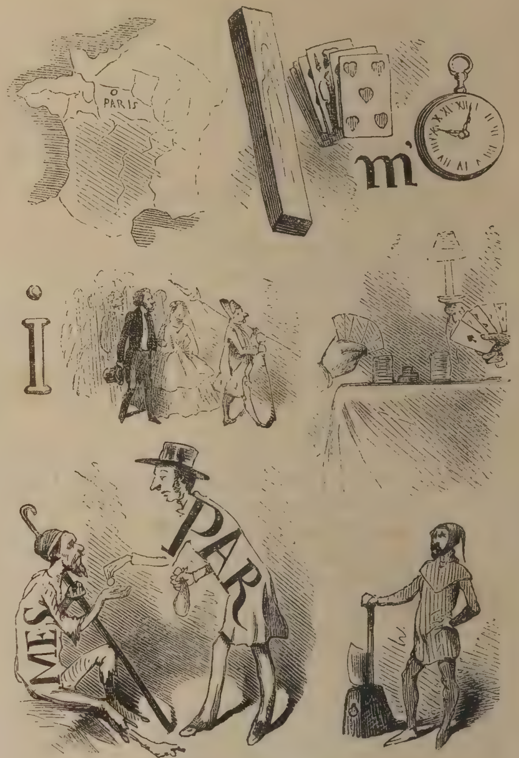
— Oui; eh bien?

— Eh bien! ces oiseaux, vous le savez, digèrent le fer; ils mangeront le chemin.

Il faut convenir qu'un Parisien n'aurait pas mieux dit.

PITRE-CHEVALIER.

## RÉBUS SUR LOUIS XVI.




## EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER DERNIER.

— *Me voici roi! O mon Dieu, quel malheur pour moi!* (*me* voit six rois — homme — onde — yeux — Kelm a l'heure — p' — houe — r — mois.) Première parole de Louis XVI, en apprenant son élévation au trône de France.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# LES AVENTURES D'UN VER A SOIE.

## MONOGRAPHIE DE LA SOIE, DE SES OUVRIERS ET DE SES PRODUITS.




Frontispice. Le ver à soie, ses ouvriers et ses produits. Armes de la ville de Lyon. Dessin de V. Foulquier.

I. Le fantôme et les cerises. — Les vers à soie en Chine. — La fête des mûriers, le jeune papillon, la fuite. — Le rêve d'une jeune fille. — La soie à Rome, César et les matrones romaines. — Un avis à Aurélien — Un voyage dans une canne à sucre. — Constantinople. — Le manteau de Justinien. — Le corsaire et sa captive; à quoi un ver à soie peut être utile. — La métempsycose. — Le premier cocon de France. — Le pape Clément V à Avignon. — Brissonnet. — Les bonnes pensées du roi Louis XI. — Le rêve du héros : faire une robe et mourir! — Fuite à Lyon. — Turqueti et Nariz. — Henri II et Catherine de Médicis.

Il y a quelques années, vers la fin d'un jour d'août, je me laissai entraîner par la chaleur, la gourmandise « et la diable aussi », dans un champ planté de cerisiers. J'étendais la main vers les fruits savoureux, à la faveur de la lune qui montait dans le ciel, lorsqu'un fantôme, sortant du feuillage, se dressa tout à coup devant moi.

— Qui va là? m'écriai-je en faisant un pas en arrière.

Personne ne répondit, la vision fit un mouvement de retraite en écartant les bras, puis je la vis se livrer à une série de révérences et de salutations. J'oubliai la rêverie et la soif, je voulus regagner le grand chemin; mais, au bout de dix minutes de marche, j'étais complétement perdu, et force me fut de grimper sur un arbre pour essayer de découvrir quelque trace de ma route à l'horizon...

Quelle ne fut pas ma stupeur, lorsqu'en levant la tête au-dessus du feuillage, je me retrouvai face à face avec le fantôme que je m'efforçais de fuir. J'étais justement monté, sans le savoir, sur l'arbre voisin de celui dont il avait fait son perchoir.

— Tu ne t'attendais pas à me revoir! me dit-il d'un son de voix qui ressemblait au murmure du vent dans les feuilles.

— Te revoir! à Dieu ne plaise que nous nous soyons rencontrés jamais autre part qu'en ces lieux abandonnés!

Il se mit à rire d'un petit rire strident et moqueur, et me répondit :

— Je pourrais t'en jeter la preuve à la tête avec ces chiffons de papier sur lesquels tu crayonnas jadis des vers en mon honneur, mais laissons là ces bagatelles. Nous nous sommes vus à d'autres flambeaux qu'aux étoiles de la nuit, et mon rôle n'a pas toujours été d'écarter les oiseaux et d'effrayer les poltrons.

— Qui es-tu donc? demandai-je, de plus en plus intrigué.

— L'ombre de ce que je fus, l'image dégradée de ce que j'ai été; un être dont l'histoire compte plus d'années que tu n'as de cheveux sur la tête, et dont les destins furent plus variés que ceux d'aucun des héros que vos poëtes ont chantés. Écoute, le vent grandit, l'obscurité s'étend, la nuit sera longue, et tu tenterais vainement de regagner ta demeure avant le retour de l'aurore. Si tu le veux, nous causerons pour mieux tromper les heures; aussi bien, mon oreille fut caressée de tant de douces paroles durant mes jours de gloire et de prospérité, qu'il me sera agréable d'entendre encore le son d'une voix humaine. Je ne te demande pas ton histoire, cependant je la sais. Quels secrets les hommes les plus farouches n'ont-ils pas déposés à mes pieds? Je n'exige rien de toi que d'entendre le récit de mes aventures, et de me laisser croire, en te les racontant, que je revis encore les jours de mon passé.

Toutes réflexions faites, je compris que je n'avais rien de mieux à faire. Je m'arrangeai le plus commodément que je pus sur ma branche; lui, parut se recueillir sur son rameau, prit une attitude plus tranquille, et commença en ces termes (1) :

— Avant tout, et quelque extraordinaires que puissent vous sembler les faits que vous allez entendre, veuillez ne pas m'interrompre. Souvenez-vous seulement que dans notre espèce, contrairement aux usages de la vôtre, l'individu ne s'isole jamais de la famille, et qu'en écoutant mon histoire particulière, c'est l'histoire générale des miens que vous aurez apprise. Nous ne formons qu'un corps et nous n'avons qu'une âme, qui se transmet de siècle en siècle, de contrée en contrée, par la transmigration dont nous faisons un des articles de notre croyance.

Je suis né en Chine, sous le règne d'un empereur Tsu-Liu, il y a environ vingt siècles, dans une vallée ombragée de mûriers, et située à quelque distance de Pékin. Par suite de quels événements la race des vers à soie s'était nationalisée dans le céleste empire, je l'ignore. Nos ancêtres écrivaient peu, et les seuls renseignements que j'aie pu me procurer à ce sujet m'ont été donnés par un mandarin du voisinage. Ce dont je me souviens, c'est qu'à l'époque où je fis mon entrée dans le monde (mille ans avant votre ère), une nombreuse colonie de travailleurs prospérait depuis une quinzaine de siècles dans le vallon natal. Je naquis en compagnie de cinq cents jeunes frères, ni plus ni moins, et cette fécondité était à peu près la même au sein de toutes les familles. Je me rappelle toujours la grande feuille de mûrier qui nous servit de berceau, l'immense horizon qui s'étendait à nos regards, le mouvement, la vie, le travail qui animaient la forêt. Ici, c'étaient de laborieux artisans filant silencieusement sur les branches, là de jeunes mères surveillant l'éclosion de leurs œufs, plus loin des ouvriers occupés à garder les cocons, trésors de la colonie, ou bien encore de brillants papillons traversant joyeusement les airs et se confondant avec les fleurs dans la verdure de la campagne. Ce serait tomber dans une grave erreur de juger l'élevage des vers à soie à notre époque par ce qui se passe aujourd'hui sous vos yeux. On ne nous enveloppait pas de langes à notre naissance, on ne nous trempait point dans l'eau pour faire la séparation des œufs stériles et des œufs fécondés; point de bains alcooliques pour nous fortifier, point de chaleur artificielle pour hâter notre éclosion; on nous soignait moins, mais aussi on nous laissait vivre; on ne nous tuait pas avant l'heure à la vapeur de l'eau bouillante, sous prétexte de conserver intacts les fils de notre cocon, qu'on nous accuse de briser pour sortir et déployer nos ailes. Nous naissions suivant la nature, nous grandissions à la grâce de Dieu, nous mourions lorsque était arrivé pour nous le moment de mourir. La besogne en allait aussi vite et n'en valait pas moins. Le premier jour, on formait sa toile; le second, on commençait sa coque, et on s'enfermait dedans; les jours suivants se passaient à fortifier les murs de cette légère prison; après quoi on commençait à filer, travaillant toujours le même bout de ce fil, si fin, si fin, et si long, que des observateurs qui l'ont examiné avec attention assurent qu'il a bien la longueur de six milles

(1) *N. B.* Sous la forme romanesque de ce récit, dont chaque épisode repose sur un fait réel puisé laborieusement aux sources les plus authentiques, l'auteur raconte l'histoire véritable et complète des origines, des développements, des migrations et des transformations de la soie, depuis le premier cocon de la Chine jusqu'au dernier chef-d'œuvre de la fabrique de Lyon.

(*Note de la Rédaction.*)

d'Angleterre. C'était charmant à voir, je vous le jure, que ces millions de petites demeures, suspendues aux rameaux des mûriers, et détachant sur la verdure des arbres leurs jolies couleurs blanches et jaunes, et leurs nuances rosées, isabelles, vert de mer ou orangées. Et tout ce travail se faisait avec un calme, un silence si parfaits, que Montesquieu n'a pas trouvé mieux à dire, en parlant d'un homme très-pacifique, si ce n'est qu'il était doux, doux comme un ver qui file sa soie. Mais que m'importait la besogne? Quoique né dans le parti contraire, je me sentais un penchant invincible pour la fraction des indépendants. Je m'empressai donc de casser par malice les fils du premier cocon que l'on m'imposa de filer. Cette protestation énergique attira naturellement la persécution sur ma tête, et me poussa à la résolution de fuir une situation intolérable, et d'aller rejoindre les partisans de la liberté dans leurs forêts de frênes, de térébinthes, de chênes et de cyprès.

Une circonstance solennelle s'offrit justement de réaliser mon projet, et je ne manquai pas de la saisir. On allait célébrer la fête de l'Arbre-d'Or, instituée par les Chinois sous l'empereur Hoang-Ti, en commémoration des premiers tissus fabriqués avec nos fils. Cette fête avait lieu chaque année, sous la présidence de l'impératrice, qui remplissait, pour l'exploitation des mûriers, le même rôle que l'empereur pour l'encouragement de l'agriculture. Dès le matin de cette mémorable journée, toute la colonie était en mouvement; les plus beaux produits s'étalaient sur le passage de la souveraine, et on eût vu les rameaux littéralement chargés de vers et de chrysalides perchés sur chaque feuille pour mieux voir la cérémonie. Ceux qui, comme moi, avaient des ailes, voltigeaient coquettement au-dessus du cortége. Cet enthousiasme dura une partie de la journée. La fête, cependant, touchait à sa fin; l'impératrice avait cueilli les premières feuilles de l'arbre d'or, devidé un cocon, encouragé les chenilles et distribué des récompenses à ceux qui en prenaient soin, il ne lui restait plus qu'à retourner à la ville, ce qu'elle fit à la chute du jour, et toute sa suite avec elle. Il ne me restait, à moi, qu'à en faire autant, si j'avais été sage; mais allez croire que la sagesse se nichera dans la tête d'un papillon! autant vaudrait chercher la philosophie dans les plis d'une robe de soie.

Les premières ombres du soir s'étaient à peine étendues sur la campagne, que je pris mon vol dans la direction des bois de frênes où les indépendants avaient cherché un asile, et où ils s'amusaient à filer ces perfides cocons qui jettent la perturbation dans les tissus, et sont destinés à faire la fortune des fraudeurs et l'éternel désespoir des élégantes de vos cités. Je faisais les plus beaux rêves en traversant l'espace, et je me représentais déjà l'enthousiasme qui allait éclater à l'arrivée du transfuge, lorsqu'en effleurant la cime d'un arbre je me sentis tout à coup arrêté par les ailes. C'était une toile d'araignée dans laquelle je me débattais avec terreur en appelant à mon aide; mais nul ne me répondit, et ce ne fut qu'une heure après qu'un effort désespéré me rendit la liberté. Mais la nuit était venue, je m'efforçai vainement de m'orienter dans l'ombre, et force me fut de reprendre ma course au hasard dans des pays étrangers et inconnus. Je voyageai longtemps, longtemps de la sorte, et j'avais fini par ne plus compter le temps.

Un jour que me reposais dans un frais jardin, sur la corolle d'une rose, j'aperçus une pauvre chenille qui rampait tristement à l'ombre de mon arbre, et lui demandai en quelle contrée nous étions de la terre. Elle m'apprit que nous nous trouvions dans les Etats du roi de Perse, et s'informa comment je pouvais ignorer une chose aussi simple. Je lui révélai là-dessus ma patrie, mon nom et mon origine, mais à peine avais-je achevé ma phrase, que je me sentis saisir par une petite main blanche qui m'emporta toute joyeuse dans un beau palais, où ma présence excita bientôt la curiosité générale. Hommes, femmes, enfants, c'était à qui me verrait, me caresserait, m'admirerait, et la gracieuse jeune fille dont j'étais l'heureux captif me fabriqua de ses propres mains un charmant petit berceau qu'elle tapissa de feuilles de mûrier.

— C'est un de ceux qui produisent de si belles choses, et dont les riches étoffes nous empêchent depuis si longtemps de dormir, disait-elle en me montrant à ses compagnes.

J'attribuais naturellement tous ces soins aux mérites de ma personne, lorsqu'un cruel mot vint un beau soir détruire mes illusions.

— Le vilain insecte! s'écria-t-elle en voyant mon inaction; il n'en finira donc pas de me tisser ma robe!

Je compris tout, et mon orgueil humilié résolut de décamper le lendemain, à l'aurore. Mais hélas! le lendemain je n'avais plus d'ailes! la cruelle me les avait coupées, espérant sans doute par cette mutilation me contraindre au travail. Elle réussit au delà de ses espérances, car le bien-être et le repos dans lesquels je finis par m'engourdir opérèrent une révolution imprévue dans mon être, et un beau matin je me trouvai avoir jeté dans le monde trente ou quarante mille ouvriers qui eurent bientôt peuplé tous les mûriers voisins, et filé des robes pour toutes les dames de la cour et les filles des satrapes de province.

Lorsque j'eus vu ma famille solidement établie, florissante et honorée en Perse, la passion des voyages me reprit avec plus de violence que jamais. Un navire phénicien allait partir pour les pays d'Occident, afin de trafiquer de nos étoffes, dont la réputation commençait à faire du bruit dans le monde. N'ayant pas encore repris mes ailes, je me glissai dans une des balles de soie que l'on chargeait dans le port, le bâtiment mit à la voile, et me voilà parti. Nous allâmes aborder à Marseille et de là en Italie, et partout je vis que nos ouvrages se vendaient à prix fou. Les dames romaines se jetaient dessus avec une telle avidité, que le sénat dut leur défendre de porter ces ruineuses parures. César seul se montra plus facile, et autant pour plaire aux dames de la république que pour sa propre satisfaction, il fit un jour, en l'année 44 avant Jésus-Christ, durant des jeux qu'il donnait dans le cirque, élever une tente en soie au-dessus de son siége. C'était précisément la pièce dans laquelle je m'étais enfermé, ce qui me permit d'assister tout à l'aise et sans être vu au spectacle des jeux. Cette imprudence, d'ailleurs, faillit me coûter cher, car après la mort de César, la soie fut de nouveau frappée d'une espèce d'ostracisme, et l'empereur Aurélien entre autres eut un instant la pensée, en 275, de brûler l'échantillon qui me servait d'asile, afin d'éteindre les convoitises sans cesse renaissantes que cette vue excitait en l'esprit de sa femme, Il venait précisément d'avoir une discussion avec elle à ce sujet, et comme elle continuait de l'implorer pour avoir une robe d'Orient!

— Jupiter me préserve, s'écria-t-il d'un ton de colère, de donner tant d'or pour si peu de fil!

Et en même temps, il lançait des regards terribles de notre côté. Je crus toucher à ma dernière heure, heureusement j'en fus quitte pour la crainte. Par précaution et par reconnaissance, je résolus de donner un avis à Aurélien, et un soir que tout dormait dans le palais, je déroulai mon étoffe, et j'écrivis dessus en grosses lettres:

« La soie n'est chère que par l'absence des ouvriers; que l'empereur les fasse venir, et il pourra satisfaire à la fois ses goûts d'économie et les désirs de sa femme. »

Nonobstant, je commençais à ne me plus croire en sûreté au cœur même de l'empire. L'orage grossissait chaque jour au-dessus de ma tête, et il y avait quelques vieux Catons qui terminaient tous leurs discours au sénat en disant qu'il fallait lever une armée et marcher à l'extermination de la race des vers à soie. Un autre motif, d'ailleurs, se joignait à la crainte, pour me pousser à partir. Il y avait bien longtemps que j'étais en Italie, et j'avais le plus grand désir de revoir cette famille que j'avais laissée en Orient. L'empereur Héliogabale y avait déjà paru en 220, avec un manteau de soie sur les épaules.

Après un court séjour en Perse, j'étais passé dans l'Inde, avec l'intention de revenir vers la Chine. Je trouvai les contrées du Gange peuplées de magnaneries. Quelques années après mon départ pour l'Italie, une ambassade solennelle était arrivée en Perse, d'où elle avait emporté une famille entière de ces laborieux ouvriers, mes descendants, dont le merveilleux travail mettait toutes les imaginations en éveil. Je commençai à comprendre que les émotions de ma vagabonde existence ne valaient pas les paisibles satisfactions que donne le sentiment de la tâche accomplie, et je craignais de mourir sans laisser après moi une œuvre destinée à me faire vivre dans la mémoire des hommes lorsque je ne serais plus.

Ce rêve de sagesse que je faisais sur la branche d'un mûrier, non loin de la frontière de l'Inde et de la Chine, fut interrompu par un incroyable réveil au fond d'une vaste poche où je trouvai une centaine de mes compagnons aussi stupéfaits que moi-même. Ils me dirent qu'une main de géant les avait surpris la veille au beau milieu de leur besogne, et les avait précipités sans autre cérémonie dans ce ténébreux abîme. Je ne saurais dire combien de temps nous y restâmes. Lorsqu'on nous permit de revoir le soleil, nous étions au bord d'un fleuve et en compagnie de deux hommes vêtus de longues robes, qui parlaient entre eux une langue que nous ne comprenions pas. S'étant arrêtés vers le soir dans un lieu couvert de bambous, ils se mirent à couper deux tiges de ces arbustes remarquables entre toutes par leur grosseur et leur beauté, en creusèrent l'intérieur, le tapissèrent de feuilles de mûrier et nous glissèrent l'un après l'autre dans cette prison d'un nouveau genre; après quoi ils reprirent leur marche, nous abandonnant à nos réflexions. Nous voyageâmes un temps infini de la sorte, nous reposant de temps à autre dans quelques couvents qui s'élevaient le long de la route et dont les habitudes me donnèrent à entendre que nos deux ravisseurs n'étaient autres que des moines. Au bout de deux ou trois mois environ, nous arrivions à Constantinople, en l'année 555, et le lendemain de notre arrivée on nous présentait à l'empereur Justinien.

L'empereur Justinien était occupé en ce moment à rédiger quelques textes de loi avec l'aide des plus célèbres jurisconsultes de l'empire, ce qui ne l'empêcha pas de nous faire immédiatement introduire, tant il était impatient de nous voir. Nous entrons; il se lève et s'avance à notre rencontre; mais que devins-je en le voyant vêtu de cette même pièce de soie sur laquelle j'avais écrit un jour mon fameux avis dans le palais d'Aurélien! L'empereur, cependant, nous fait mille caresses, nous présente à ses conseillers et mettant le doigt sur mon écriture :

— Messieurs, dit-il, j'ai trouvé le problème dans le pli du manteau de mes ancêtres, et avec la grâce de Dieu, je veux essayer de le résoudre.

En achevant ces mots, il nous fit prendre avec des précautions infinies et porter en cérémonie sur des branches de mûrier qui croissaient coquettement pour notre usage dans un coin des jardins du palais. Là, nous nous empressâmes de réparer les effets du jeûne un peu trop prolongé de la route, et nous réussîmes parfaitement, grâce à la délicatesse de nos feuillages et à notre bonne volonté. Au bout de quelques jours d'un pareil régime, nous donnions à l'empereur, en reconnaissance de ses bontés, trois ou quatre millions d'œufs que l'on alla enfouir dans du fumier, ainsi que cela se pratiquait dans l'Inde, pour en faciliter l'éclosion. Que vous dirai-je maintenant? J'étais un peu revenu de mes préventions contre les hommes; j'étais la première cause de la perfidie qui nous avait amenés à Constantinople, et peut-être je vivrais aujourd'hui en paix dans quelque bosquet du sérail, s'il n'était passé par la tête d'un jeune Grec, cent ans plus tard, de me voler sur ma branche dans l'espoir de me faire filer une robe pour sa fiancée. J'ai fait en ma vie divaguer bien des cervelles chez les hommes, mais toujours les femmes se sont chargées de les venger en me faisant l'instrument et le jouet de leurs caprices et de leur coquetterie. La jolie fille de Thèbes aux mains de laquelle on m'avait remise, après m'avoir dérobé quelques œufs à force de caresses, n'eut rien de plus pressé que de me porter dans une fête à Corinthe, de peur qu'il ne me prît envie de m'enfuir en son absence. Une de ses compagnes m'enleva à elle par jalousie et m'emmena à Argos, où je restai tranquille jusqu'en 1030, époque à laquelle le roi Roger, qui revenait de la terre sainte, m'emporta un jour que je dormais au soleil non loin du rivage, et alla m'installer dans une magnanerie du royaume de Sicile.

Je fis connaissance à Reggio d'une dame de la cour, avec laquelle je me liai de la plus étroite amitié. Nul ne sait comme nous ce que vaut le cœur d'une femme, et je me croyais le seul maître de celui-ci, lorsqu'un vieux corsaire maure enleva ma maîtresse qu'il transporta avec moi à Grenade. Un matin que j'étais à la contempler, dans l'Alhambra, triste et pensant en moi-même, le vieux forban qui lui avait ravi la liberté fut introduit près de nous, et je l'entendis qui proposait de l'arracher à ces murs infidèles, moyennant une rançon dont il fixa le prix. Cette parole fut pour moi comme un trait de lumière, et me détermina à la conversion qu'aucune persécution n'avait pu obtenir de ma fermeté.

— Je filerai, me dis-je en moi-même, assez de soie pour payer sa rançon.

Sans plus tarder, je me mis à l'œuvre avec une indicible ardeur. Les cocons et les œufs se succédaient comme par enchantement, et lorsque je crus suffisante la valeur de mon travail, je me traînai aux pieds de ma maîtresse, et la conduisis vers l'endroit où j'avais silencieusement amassé mon trésor. A cette vue, elle fit un cri de joie et m'accabla de caresses. Un marchand fut immédiatement mandé, et, comme la soie était hors de prix en Espagne, il lui donna en échange le double de l'or nécessaire pour le rachat de sa liberté. Le soir même, nous quittions furtivement l'Alhambra sous la conduite du vieux pirate, fidèle à sa promessse, et le lendemain nous nous embarquions pour retourner en Italie. Cette circonstance néanmoins m'avait rendu prévoyant pour l'avenir, et je me mis à filer durant la traversée, pour le cas d'un nouvel enlèvement de ma maîtresse. Hélas! elle semblait m'avoir totalement oublié pour un beau cavalier, son compagnon de route, et un jour qu'un coup de vent m'enleva comme un flocon de neige et me jeta à la mer,

elle me vit tomber sans changer de visage, et ne fit aucun mouvement pour chercher à me retenir.

J'aurais dû mille fois périr sur cet océan sans bornes, toujours battu par les vents à sa surface et sillonné par des myriades de poissons qui cherchaient leur proie en son sein. Mais il était dit que je devais être le Juif errant de mon espèce, et que nul péril n'arrêterait définitivement le cours de mes destinées. Peut-être aussi la Providence voulut-elle donner une fois de plus raison au proverbe qui dit qu'un bienfait ne reste jamais sans récompense, et elle fit servir à mon salut ce cocon filé dans une intention généreuse. Bien clos dans ma légère prison de soie, je m'abandonnai à la merci des flots qui, me laissant courir à leur cime, me jetèrent un beau matin sur les côtes de Provence, et me laissèrent, en se retirant, à moitié enfoui dans les grèves du rivage. Un pauvre charretier, qui tirait du sable de la mer pour les jardins de l'évêché, me lança dans sa voiture avec une pelletée de terre. Étendu dans les allées en société d'une multitude de coquillages et de petits cailloux, je commençais à reprendre un peu de force à la douce chaleur du soleil, et je cherchais quelque arbre, afin de pouvoir me garantir du pied des passants, lorsque l'évêque, qui se promenait dans mon chemin, ayant arrêté ses yeux sur moi, me ramassa en faisant une exclamation de surprise et de joie. Les bons soins dont il m'entoura me rendirent ma vigueur, un peu énervée par les fatigues de mon naufrage, et après quelques jours de repos, nous partîmes en 1311 pour la cour du pape Clément V, qui se tenait alors à Avignon. Je ne vous dirai point la fête que me fit le pape à mon arrivée, et les distinctions qu'il accorda au bienheureux évêque qui m'avait découvert. J'aurais été quelque chevalier revenant de conquérir le pays des infidèles, que l'on ne m'eût pas entouré de plus d'honneurs.

Il est vrai que le commerce de la soie se faisait depuis longtemps dans ces contrées à des conditions ruineuses, et que la présence du ver lui-même devait amener tôt ou tard un changement favorable dans la situation. Cette opinion ne laissait pas que de flatter mon amour-propre, et vous pouvez juger que je ne négligeai aucun moyen de la justifier. Je ne me vantais de rien cependant, préférant me faire valoir par mes actions, ce à quoi je réussis au delà de toute espérance, car, au bout de quelques mois, j'avais déposé cent cinquante à deux cent mille petits vers sur le premier mûrier planté en notre honneur en un lieu nommé Allan, et situé à quelque distance de Montélimart. Cet acte accompli, je laissai ma famille se multiplier à sa guise, et je me mis en besogne. Je sentais en moi les symptômes avant-coureurs de la métempsycose, et je voulais revivre pour l'avenir dans une œuvre digne de mon passé. C'est là notre immortalité, à nous autres petits insectes, et il y aurait erreur à croire que l'état où vous me voyez présentement est la dernière phase de mon être. Transformé en papier, je deviendrai peut-être un jour le dépositaire des pensées de quelque grand homme, le messager de quelque poëte, qui m'enverra porter à une robe les compliments que je reçus autrefois pour moi-même. Et ce n'est pas tout: lorsqu'aura cessé cette forme nouvelle, j'irai me décomposer dans le sein de la terre, l'antique mère de toute créature; ma substance s'infiltrera dans la tige des plantes, et au printemps je m'épanouirai en rose ou en épi de blé. Encore une fois, je deviendrai la parure d'une femme ou la joie d'un homme; à mon tour je donnerai asile aux papillons du ciel. Ainsi de suite dans la succession des temps; je parcourrai la série entière des choses de la création, et je ne mourrai pas, parce que la mort n'est qu'une transformation et que Dieu n'anéantit rien de ce qu'il a créé. Mais reprenons le fil de mon histoire. Je me disais donc que le poëte qui disparaît de la scène continue de vivre encore dans son poëme. Le plus beau poëme d'un ver à soie est une robe : je voulus composer une robe destinée à fixer l'attention du monde entier, et vous verrez par la suite que peu de vos chefs-d'œuvre poétiques ont eu autant de succès et jeté autant d'éclat que le mien.



Il n'y avait pas de jour et de nuit que je ne travaillasse avec ardeur. Je versai toute mon âme dans mon œuvre et, au bout de quelques mois, le prodige fut accompli. Ma forme première avait disparu, et j'étais devenu une grappe de magnifiques cocons élégamment rattachés l'un à l'autre par un fil de soie. Les papes, à qui j'appartenais, voulaient faire de moi un de leurs plus précieux ornements sacerdotaux; on m'envoya à Lyon chez un certain Brissonnet, pour me faire soumettre à toutes les opérations nécessaires. Mais il se trouva que ce Brissonnet était un favori du roi Louis XI, qui ne cessait de lui donner quelques petites marques de sa munificence, pour avoir établi à Lyon, vers 1466, des ateliers de tissage. Il n'ignorait pas que le roi était toujours enchanté de jouer quelque mauvais tour au pape, ainsi qu'aux autres rois et grands seigneurs, ses beaux et bien-amés cousins, comme il disait. Il n'eut donc rien de plus pressé, dans le but de faire sa cour, que de me substituer un très-médiocre cocon des bords du Rhône, dont il fabriqua l'ornement demandé. Quant à moi, j'étais déjà en voyage, expédié avec une belle lettre d'hommage, et je courais sur la route de Lyon à Tours, bien enfermé et scellé dans une boîte. J'arrivai au Plessis-lez-Tours, en 1469, dans la soirée, et l'on m'introduisit immédiatement auprès du roi. Il était à causer à demi-voix avec une assez mauvaise figure, que je sus plus tard s'appeler Tristan l'Hermite. J'ignore ce qu'ils se disaient ainsi de l'air de deux conspirateurs, mais mon entrée mit fin à la conversation. Ce roi était soupçonneux jusqu'à se méfier d'un pauvre cocon de soie.

— Ah! ah! dit-il en me prenant dans sa main, voici qui est bien, et nous verrons si nos mûriers de Tours et du Plessis nous vaudront de semblables merveilles; ce sera le premier cocon de France.

Ce mot me flatta singulièrement: le premier cocon de France! cela sonnait de pair avec le premier dauphin. Je me sentis parfaitement disposé à aimer ce Louis XI, sur le compte duquel j'avais entendu courir d'assez mauvais propos. Il s'occupait justement, en ce temps-là, d'installer à Tours et aux environs des fabriques de soie, dont il confia la direction à des ouvriers venus d'Italie. Cette circonstance ne faisait que me confirmer dans la bonne opi-

nion que j'avais de lui. Un mot néanmoins vint ébranler un instant ma confiance. Après qu'il eut congédié son compère Tristan, il se mit en oraison ; et j'étais très-édifié de le voir se frapper la poitrine en bon pénitent, lorsque ces paroles, prononcées par une sentinelle écossaise qui veillait sur la tour, arrivèrent jusqu'à moi :

— Le roi prie ; quelqu'un sera pendu demain !

Je me sentis couvrir d'une sueur froide, et peu s'en fallut que dans mon trouble je n'allasse rouler aux pieds du roi. Mais j'eus bientôt oublié cette émotion en voyant la vie débonnaire du monarque. Il passait ses journées à s'entretenir avec de petites gens, et ses nuits à converser avec les étoiles. Il aimait fort l'astronomie, et demeurait quelquefois de longues heures à un observatoire situé au sommet d'une tourelle.

— En vérité, dis-je un soir en le voyant faire, voici un prince qui est bien calomnié dans le monde.

— Vous croyez? répondit un ver luisant, qui rêvait à la lune au-dessous de ma fenêtre ; peut-être penseriez-vous autrement si vous saviez comme moi que tous ces signaux entre le roi et son compère sont autant de signaux de mort, et qu'en ce moment même ils conviennent de se servir de votre fil pour étrangler royalement certain grand seigneur qui leur porte ombrage.

Je me souciais fort peu, après avoir dû être l'ornement d'un pape et rêvé de devenir la parure d'une grande dame, je me souciais fort peu de servir à un aussi vilain usage. A peine donc cette étrange révélation m'était-elle faite que, me roulant tant bien que mal sur le bord de la fenêtre, je me laissai tomber en dehors du cabinet du roi, avec l'intention bien arrêtée de n'y rentrer jamais. La branche d'un mûrier m'arrêta dans ma chute, et je restai là perché jusqu'au lever du jour, entre un pendu et une sentinelle. Lorsque le jour parut, le ver luisant éteignit sa lanterne, et nous pûmes converser sans attirer l'attention. Il m'apprit alors qu'il avait surpris une confidence du médecin du roi à l'un de ses amis, et que dans peu de temps la France aurait changé de souverain. Il m'engagea donc à attendre les circonstances et à me tenir tranquille jusqu'à ce que l'occasion se présentât de quitter ma prison. Je profitai de son conseil et m'allai nicher dans le bagage d'un chevalier qui, en 1494, partit avec le jeune prince Charles VIII pour l'expédition d'Italie. Je savais que l'armée devait s'arrêter à Lyon, et c'est là que j'avais médité de m'échapper et de me remettre entre les mains de quelque habile tisseur, pour devenir ce que depuis si longtemps j'avais rêvé d'être, une robe de grande dame. Mais il me fallut attendre longtemps ; la fabrique de Lyon languissait par suite de la concurrence que lui faisait celle de Gênes. Les habiles ouvriers manquaient encore, et j'eusse préféré rester simple cocon toute ma vie que d'être mal travaillé. Il en vint deux néanmoins, du temps du roi François I^er^, en 1537, dont la réputation brillait d'un certain éclat. Ils étaient Piémontais et se nommaient, l'un Etienne Turqueti, et l'autre, Barthélemy Nariz. Je trouvai moyen de me glisser jusqu'à eux, et fis même quelques bassesses pour attirer sur moi leur attention. Mais ces gens-là n'étaient occupés qu'à s'enrichir, et ils me laissèrent, moi, le premier cocon de France, confondu pendant des années avec d'affreuses balles de soie, sans beauté et sans prix. Leur fortune faite, ils partirent, et je les vis partir sans aucun regret. J'ai toujours eu pour principe de payer du plus complet dédain les gens qui affectent de ne pas m'apprécier du tout. Je me flattais d'ailleurs qu'un jour viendrait qui me ferait paraître aux yeux du monde avec tout l'éclat convenable à ma naissance et à mon rang. Ce jour parut enfin se lever pour moi. Le roi Henri II et la reine Catherine de Médicis faisaient, en 1548, un voyage sur les bords du Rhône. On voulut leur ménager une surprise pour leur entrée à Lyon, et on stimula le zèle des plus habiles travailleurs de France. Je comptais bien qu'il s'en trouverait dans le nombre capable de faire de moi un chef-d'œuvre ; mais le temps se passait, les étoffes se filaient, et je restais toujours dans mon coin. Je vis d'une fenêtre le royal cortége entrer dans la ville ; je vis s'avancer à sa rencontre une corporation de près de cinq cents teinturiers, dont les vêtements de velours gris et noir à filets d'or émerveillèrent tous les assistants ; et moi, je demeurais toujours dans mon coin. J'étais outré de dépit ! je criais sur le passage de la reine ; mais la reine, aussi aveuglée que les autres, ne m'honora même pas d'un regard, et le roi s'en alla tout simplement signer l'ordonnance qui accordait les premiers statuts corporatifs aux fabricants de Lyon.

II. La famine. — Le jardinier Trancare. — Les mûriers partout. — Les bas de soie de Henri II. — Les habits des évêques. — Le velours interdit aux domestiques. — Le tiroir de Marguerite de Navarre. — Gabrielle d'Estrées et Henri IV. — 400,000 mûriers. — Les mûriers aux Tuileries. — Claude Dangon. — Les lampas. — Le métier à la tire. — Ferrand et la Ferrandine. — César Laure. — Ottavio Mey. — Pierre Benay. — L'étoffe mâchée. — Le lustrage découvert. — Colbert et Louis XIV.

Quand on n'a rien de mieux à faire, il faut faire de la philosophie, et je n'y manquai pas. J'avais bien matière à méditation, car la famine commençait à sévir si cruellement parmi les vers à soie, mes descendants, établis en Provence et dans le Lyonnais, que si cette disette se fût prolongée un an de plus, ils seraient tous morts. Heureusement il se trouva là un ouvrier de génie, un grand homme, qui les tira d'affaire. C'était un simple jardinier de Nîmes, qui se nommait Trancare, et dont la passion dominante était de planter des mûriers. Il en plantait partout où il trouvait un coin de terre favorable, et en eût fait pousser dans les rues de la ville et jusque dans le sol de sa maison, si on l'eût laissé faire. Au bout de quelques années, il eut ombragé de ces arbres toutes les campagnes du Languedoc et de la Provence. Ma race fut sauvée dans ces contrées. J'ignore si les hommes l'ont récompensé selon son mérite ! il paraît que ce n'est pas toujours leur habitude ; mais je puis l'assurer, moi, que sa mémoire sera éternellement bénie dans le monde des vers à soie. Grâce à lui, le roi Henri II put, en 1560, porter des bas de nos soies à la noce de sa sœur avec le duc de Savoie, et en 1563, les évêques de France commençaient à s'en parer. L'usage même en devint bientôt si commun, qu'en 1576, pendant la tenue des états de Blois, on défendit d'habiller les domestiques avec des étoffes de velours.

Cependant de nouvelles difficultés se présentèrent bientôt. Elles furent suscitées par les vers à soie de Gênes et d'Italie, qui prétendaient nous imposer leurs fils, sous le prétexte qu'ils étaient supérieurs à ceux de France. Nul ne pouvait être meilleur juge que moi dans le débat, et ce fut effectivement à mon arbitrage que l'on eut recours. J'étais le patriarche des deux races rivales, j'étais le premier cocon de France ; je fis à chaque parti sa part de tort et de raison dans la querelle, et le roi, d'après ma décision, publia en 1590 un édit qui défendait l'introduction des soies étrangères, mais avec la faculté pour

les agents de ne le point faire rigoureusement exécuter, afin de contenter à la fois tout le monde. Cette affaire attira sur moi l'attention générale, et un grand seigneur catholique m'acheta un prix fou à mon dernier possesseur, pour faire de moi une croix et une écharpe que portaient ceux de son parti dans les guerres religieuses qui agitaient la France à cette époque. Mais le fabricant auquel il me confia, vieux huguenot plein de zèle pour sa croyance, voulant me soustraire à un usage aussi profane, me remit à la reine Marguerite de Navarre, qui m'enferma dans un tiroir où elle mettait ses lettres et les manuscrits de ses joyeux contes. J'appris par ces récits toutes les histoires auxquelles s'étaient déjà trouvées mêlées les robes de soie en France et dans les autres pays. J'avais d'ailleurs besoin d'une pareille distraction pour charmer les ennuis de ma solitude. Mon emprisonnement se prolongeait de jour en jour, j'attendais vainement un tisseur, la plupart d'entre eux quittaient la France, et, de même que ma sœur Anne, je passais mon temps à regarder, sans jamais voir rien venir. Il est probable que je serais encore dans mon tiroir sans la belle Gabrielle d'Estrées, qui, visitant un jour, en 1600, les appartements du Louvre au bras de Henri IV, eut la fantaisie de se faire ouvrir le secrétaire de la reine de Navarre. Elle me trouva là, et pria immédiatement le roi de me donner à elle. Le roi, qui ne lui savait rien refuser, y consentit de grand cœur. Il ne s'en tint pas là; car, frappé d'une idée que j'avais fait naître en sa tête, il alla se concerter avec ses amis, Olivier de Serres et Sully, et fit planter en 1601 jusqu'à quatre cent mille pieds de mûriers blancs aux environs des villes de Tours, Paris, Lyon, Orléans, et dans quelques localités du Midi. A ces ordonnances étaient jointes des instructions pour la culture de ces arbres et pour notre éducation, lesquelles instructions furent répandues au nombre de neuf à dix mille exemplaires dans toute l'étendue de la France. Puis on fit approvisionner les magnaneries d'une innombrable quantité de graines et de plusieurs millions d'œufs de vers à soie; le roi voulait les voir travailler de ses fenêtres, et bientôt tous les abords des Tuileries furent ombragés de mûriers.

Moi, pendant ce temps, j'étais en route pour Lyon, en société d'un simple ouvrier, nommé Claude Dangon. Il revenait de Paris et retournait vers sa cité natale, toujours poursuivi par une idée qui faisait le sujet de ses préoccupations incessantes. Je me souviens qu'il disait durant le voyage, en me tournant sans cesse et me retournant dans ses mains :

— Oui, vous nous donnez tout ce qu'il est possible; mais nous, sommes-nous arrivés au terme de notre tâche? Nous savons apprêter et tisser vos fils, mais ces merveilleux ouvrages d'or, d'argent et de soie, ces brillants ornements de nos églises, ces délicieux meubles des princes et des grands seigneurs, ces riches habits d'hommes et de femmes, ces damas à figures et à fleurs de couleurs diverses, c'est l'Orient qui les fabrique, c'est l'Italie qui les envoie! ne saurions-nous devenir leurs rivaux, et au besoin leurs maîtres?

Arrivé à Lyon, il se remit à songer, à chercher avec plus d'ardeur que jamais. Il avait le génie de l'invention, et surtout celui de la persévérance. Rien ne le décourageait, et un jour, en 1605, il vint à moi, le front rayonnant; il avait découvert, à force de travail et de veilles, le secret si longtemps poursuivi, le secret de façonner l'étoffe à l'imitation des Italiens et des Orientaux. Cette invention était le métier à la tire, et Claude Dangon regardait comme le couronnement de son triomphe de pouvoir me façonner d'après ce procédé, lorsqu'il vint à mourir. Il me légua à son collègue Ferrand, avec de brillants échantillons de ses lampas mélangés d'or et d'argent. Mais mon nouveau possesseur était tout absorbé dans la fabrication d'une nouvelle étoffe qui garda de lui le nom de ferrandine. Il m'oublia, et je tombai de ses mains dans celles d'un partisan de César Laure, qui me prit un jour pour me faire passer au moulinage, que celui-ci venait de découvrir. On m'enleva donc fil à fil de dessus mon cocon, on me réduisit à l'état de soie grége, et déjà l'on s'apprêtait à me tordre sur un moulin à bobines, lorsqu'entra un étranger qui, une lettre à la main et les traits bouleversés, venait prier le fabricant de lui donner un asile.

— Qu'avez-vous, mon cher Pierre? s'écria ce dernier.

— Lisez, répondit l'étranger en lui tendant l'écrit qu'il tenait à la main.

— Quoi! condamné en Italie? condamné à être brûlé, vous, Pierre Benay, vous, qui par l'invention de vos moulins à monter venez de doter la France d'une merveille pour la fabrication de la soie!

— Oui, mes moulins sont en pleine prospérité à Virieux, et voilà le sort qui m'attend, si je repasse les Alpes.

— Vous ne les repasserez pas, au nom du ciel, vous resterez avec nous, et vous trouverez dans les récompenses qui vous sont réservées la consolation bien méritée de vos injustes disgrâces.

Il lui rendit le courage le mieux qu'il put, et quelques mois plus tard, le gouvernement de France justifiait ses paroles d'espérance, en décernant une couronne au proscrit en récompense de sa découverte. Moi, j'étais à cette époque dans l'un des établissements de Virieux, où il avait tissé quelques-uns de mes fils sur des métiers montés d'après son système, et c'est cette petite partie de moi-même, déjà convertie en taffetas, qui sauva quelques années plus tard Ottavio Mey, lui révéla le secret du lustrage et causa sa fortune.

C'était un Italien, qui était venu à Lyon avec l'espoir de faire fortune dans l'industrie de la soie. Il travailla longtemps avec ardeur, et engagea peu à peu tout son petit avoir pour arriver au succès dans son entreprise. A chaque écu qui sortait de sa main, il disait :

— Tu reviendras, et me ramèneras la fortune avec toi!

Mais l'argent ne revenait point au logis, et la fortune semblait se rire de ses espérances. Lorsqu'il vit partir sa dernière pièce et ne vit pas revenir sa dernière illusion, il eut un moment de désespoir. Il embrassa tristement ses enfants et sa femme, et s'en alla promener seul dans les prairies de la Saône. Le soleil dorait de ses derniers rayons les sommets des montagnes, et le pauvre fabricant regardait couler l'eau. Absorbé dans ses pensées, il tira machinalement de sa poche ce fragment de ma soie, ce débris du premier cocon de France, qu'il avait ramassé un jour dans un tas d'échantillons aux ateliers de Virieux. Il le porta à sa bouche, et se mit à mâcher cette étoffe qu'il accusait d'avoir causé sa ruine, sans se douter qu'il avait en main un talisman capable de relever tout à coup sa fortune.

— Tu m'as trompé! s'écria-t-il en m'arrachant brusquement de ses lèvres et cherchant à me lancer dans la rivière.

Mais je l'attendais là; je m'étais collé à son doigt, et, en voulant me détacher, il fut frappé du brillant que ma soie brute avait acquis sous l'action de la salive. Ce fut

comme un éclair qui dissipait les ténèbres de son âme. Il était parti fou de tristesse, et revint fou de joie. A peine rentré chez lui, il monte à son atelier, s'y enferme, prépare dans un bassin un bain d'une matière liquide et onctueuse, m'y plonge, me sèche à la chaleur d'un cylindre, et obtient, en 1663, le premier fragment de soie lustrée qui parût en France. Une heure plus tôt, cet homme allait périr, ensevelissant avec lui pour bien longtemps peut-être un secret qui, quelques années plus tard, lui avait acquis des richesses immenses, et faisait prononcer son nom parmi ceux des plus célèbres inventeurs.

— Ah! s'écria-t-il en me regardant avec une sorte d'extase, si je possédais tout le fil dont tu es sortie, quel chef-d'œuvre je ferais!

C'était précisément là mon désir et mon espérance, et je comptais bien que la série de mes aventures finirait



Les moines présentant à Justinien les vers à soie dans les bambous. Dessin de V. Foulquier.

par réunir ma partie à mon tout, qui était resté dans la manufacture de César Laure.

Ma partie n'en prit d'abord pas précisément le chemin, car la première fois qu'elle quitta Lyon, ce fut pour être envoyée au ministre Colbert, qui avait témoigné le désir de voir le premier échantillon de soie lustrée.

Je ne vous dirai pas l'accueil qui me fut fait dans le cabinet de Louis XIV. Le roi venait précisément, à cette époque, de faire couvrir de mûriers toutes les provinces du midi de la France; il accordait vingt-quatre sous d'encouragement pour chaque plant de ces arbres que l'on verrait prospérer au bout de trois ans d'âge, et cette mesure réussit aussi complétement qu'avait échoué la première ordonnance de son ministre, laquelle imposait la plantation à tous les habitants des campagnes.

PAUL NIBELLE.

(*La fin au prochain numéro.*)

# POÉSIE : CONTES ET FABLES.




Le Diable et le Charbonnier. Dessin de H. Grenier.

## LA FOI DU CHARBONNIER.

Que faut-il, pour braver le diable et sa malice?
Une âme exempte d'artifice,
Une âme prête à faire, en ce qui touche Dieu,
Tout ce que l'Église commande,
L'âme du charbonnier, dont c'est ici le lieu
De vous rappeler la légende.

Au fond d'une épaisse forêt,
Cet homme vivait seul, et n'ayant d'autre objet,
Sauf le travail, que la prière.
Satan, qui prend plaisir à tourmenter les saints,
Entra chez celui-ci pour se donner carrière,
Et de ces mots, moitié câlins, moitié hautains,
Le salua : — Je viens t'apporter la lumière;
Mais de t'interroger peut-être ai-je le droit;
Or, que crois-tu? — Je crois ce que l'Église croit,
Répond le charbonnier. — Bon! j'approuve ton zèle :
Eh bien! l'Église, que croit-elle?
— L'Église croit ce que je crois;
Puis, de faire humblement le signe de la croix.
Et, ne trouvant plus rien à dire,
Le diable aussitôt se retire,
Tout honteux et tout dépité
D'avoir été vaincu par la simplicité
Du pauvre homme, dont le vampire
Trop tôt s'était promis de rire.

Pour que Satan de nous ait ainsi le dernier,
Pour qu'ainsi nous vainquions l'immonde créature,
Donnez-nous, ô mon Dieu! cette puissante armure :
La foi du charbonnier!

ÉTIENNE CATALAN.

## L'HIRONDELLE ET LA PIE.

— Eh! bonjour, dame l'hirondelle,
Disait la pie, un beau matin;
Toujours volant à tire d'aile?
Que dit-on au pays lointain?
Vous en venez? — J'arrive de l'Afrique.
— L'Afrique? un beau pays! Il n'y gèle jamais.
C'est un terrain fertile... Mais
De laine ou de coton pas la moindre fabrique!
— J'en viens, vous dis-je, et je le sais.
— Les visages y sont grotesques;
Mais parfois de belles Mauresques
Y captivent nos bons Français.
— Quand je vous dis que j'en arrive!
— On s'y cloître le jour... Le soir,
Sur la terrasse on va s'asseoir
Pour écouter les flots expirant sur la rive.
— Mais j'y passe tous les hivers!
— Sur le sol africain, par de fortes études,
J'ai fixé mille incertitudes.
Vous saurez que du sud tous les produits divers
S'y montrent sous toutes les formes:
On y voit des melons énormes;
Et le figuier s'y plaît beaucoup...
— Cessez, de grâce! encore un coup!
— On en exporte aussi des dattes,
Sans parler des laines, du cuir...
L'hirondelle à ce mot veut fuir.
Mais sur sa queue, hélas! l'autre met ses deux pattes;
Et — la chose dut lui coûter —
Il lui fallut tout écouter.

C'est ainsi qu'aujourd'hui la jeunesse est savante.
Nous sommes à ses yeux tous ignorants et sots;
Et ce que nous savons même, dès nos berceaux,
Pour nous l'apprendre elle l'invente.

EDMOND SAINTE-MARIE.

## LARMES SUR LA MORT DE PINDARE (1).

Une très-docte demoiselle
Et le galant rimeur Chapelle,
Après avoir bien disserté
Sur la sublime poésie
De la charmante antiquité,
Vidaient un pot de malvoisie,
Pour éviter l'oisiveté;
Quand par hasard, dit mon histoire,
Il leur revint à la mémoire
Que, grâce à certains charlatans,
Pindare était mort à trente ans;
Pindare, si plein d harmonie,
Pindare, ce brillant génie,
Pindare, qui pouvait encor
Nous donner un volume d'or!...

(1) De qui est ce conte? Nous l'ignorons. L'ami qui nous l'adresse l'a entendu réciter. Il le croit ancien. Il le suppose inédit. Le fait est qu'il est aussi plaisant qu'ignoré, cela nous suffit pour en gratifier nos lecteurs.

Et là-dessus le bon Chapelle
Et la savante demoiselle,
Cédant à leurs vives douleurs,
Se mirent à verser des pleurs,
Maudissant la Parque barbare
Qui ravit au monde Pindare!

Un laquais, qui pour lors entra,
En les voyant pleurer, pleura;
Et, nul n'ayant un cœur de roche,
Le deuil gagna de proche en proche.
Par un vieux cocher désœuvré,
Bientôt Pindare fut pleuré;
Et ne voulut la cuisinière
Être à le pleurer la dernière:
Il n'est pas jusqu'au marmiton,
Qui ne le pleurât tout de bon,
Tant c'était un combat bizarre
A qui plus pleurerait Pindare.

Et moi, qui vous conte ceci,
Peu s'en faut que n'en pleure aussi.

Ne pleurons pas pourtant si vite,
Et de l'histoire oyez la suite.

Au bruit des douloureux accents,
Des hélas! plaintifs et touchants
Qui s'entendaient du voisinage,
Accourut un Suisse, homme sage,
Qui s'étant fait instruire en gros
Du sujet de tant de sanglots,
S'enquit si ce monsieur Pindare,
De qui venait cette bagarre,
Était ami de la maison,
Ou parent, en quelque façon;
S'il fut au moins de la paroisse,
Pour causer ainsi tant d'angoisse;
S'il était mort en bon chrétien,
Ou, comme plusieurs, en vaurien.

Et réponse ayant été faite,
Que c'était un charmant poëte,
Un peu mécréant et païen,
D'ailleurs assez homme de bien;
Qui composa des chansonnettes,
Ou plutôt des odes parfaites,
Et dans la Grèce trépassa,
Quelque trois mille ans en deçà;
Aussitôt, comme en vrai délire,
Le Suisse de rire, de rire,
De rire, à s'en tenir les flancs.
Et vit-on, dans le même temps,
Rire de la même manière
Le cocher et la cuisinière:
Autant en fit le laqueton
Et le très-dolent marmiton;
Et convint à M. Chapelle
De rire, ainsi qu'à la donzelle.

Pour moi, qui vous conte ceci,
Trouvez bon que j'en rie aussi.

# LA MER ET LES MARINS (1).

## LA RADE.

V. — Les quarts de nuit. — Conte et ronde de bord.— Le vieux forban. — Origine de la navigation à vapeur selon le gabier de beaupré Kerjégu. — Les noces de Jeanne-la-Rousse. — Le célèbre *Fluton*. — Bon quart partout !

— Cric-crac, sabot, cuiller à pot, sous-pieds de guêtre, cuir à rasoir, brasse tribord devant, bâbord derrière, hisse le grand foc !... Matelots, mes vieux, où étais-je demeuré, à savoir?...

Telle est la rocambole, — et nous l'avons fort abrégée, —par laquelle le gabier de beaupré, Kerjégu, interrompu par le coup de canon de retraite, reprend les propos qui charment Irigoyen, Fripsec, La Nantaise et foule d'autres tribordais de quart à bord du vaisseau *le Duguay-Trouin*.

— Tu en étais, Kerjégu, tout justement à la naissance de Requin, notre chef de beaupré, qu'on appela de même rapport à ces grands crocs qu'il vous a en place de dents pointues.

— Ou autrement dents canines, dit La Nantaise, qui avait été mousse des seconds chirurgiens d'une frégate avant d'être embarqué sur le vaisseau.

— Va pour *caniches!* continue Kerjégu, puisque aussi bien Requin est un chien ou un loup, plutôt qu'un homme comme toi ou moi, à preuve qu'il est encore pire, étant filleul du grand diable d'enfer, qui était pour le moins son oncle à la mode des colonies. La mère Boucaud, qui était donc la mère à Requin, mourut de peur ou autrement la nuit de l'incendie de sa pauvre maison, sur le bord de la rade de Brest, en tâchant de sauver son enfant; mais le satané gamin ne voulait pas déraper de son berceau.

— Fait bon ici, ça chauffe, je m'y trouve bien, j'y reste !...

— Mais tu vas rôtir, malheureux ! disait la bonne femme que la flamme gagnait déjà.

Requin riait en la repoussant avec une force de taureau, quoiqu'il n'eût pas même deux ans à l'époque. Pour lors, une façon de monsieur habillé de noir, avec des yeux rouges, entre dans la case, va droit à Requin, le prend dans ses longs bras et lui dit:

— Je vas te mener dans un endroit où il fait diablement plus chaud, mon gars !...

— Bon, ça me va !... En route !... dit Requin.

Le toit de la maison s'écroule et flambe comme de raison. Si l'on n'a jamais plus retrouvé la bonne femme Boucaud, on a assez revu Requin qui passa donc mousse, par protection, à bord du brig *l'Enfer*, capitaine M. Satan. Tous les anciens de la Ninon, Recouvrance et Brest ont bien vu le monsieur noir avec l'enfant sous le bras faire une enjambée, du milieu de la fumée, à bord d'un corsaire qui attendait à six encablures, et qui appareille de suite, vent debout, filant douze nœuds à sec de toile. — Pensez, mes fils, comme ça filerait avec bon vent et toutes voiles dessus !...

— Ah çà, père Kerjégu, dit La Nantaise, tandis que le conteur prend haleine, comment voulez-vous qu'un navire à sec marche roide contre le vent ?...

— Innocent ! est-ce que le diable n'est pas le père à toutes les inventions de damnation, en comptant Requin ou sans le compter? *L'Enfer* était un scélérat de vapeur à hélices, mâté en brig...

— Vous n'avez pas parlé de sa cheminée aussi !...

— Pour une bonne raison, c'est qu'il n'en avait pas, l'équipage ayant pour avaler la fumée un goût particulier qui n'est pas le mien, soit dit sans offenser personne; j'aime mieux le vin de Bordeaux et l'eau-de-vie de Saintonge...

— Moi aussi ! moi aussi !... Le père Kerjégu n'est pas difficile...

— Ainsi la vapeur est une invention du diable ?

— Oui et non... Non et oui..., je m'entends ! Nous embardons ! L'histoire à Requin s'en va-t-en dérive ; mais faut vous éduquer, mes fils, sur l'article de la chose, rapport qu'il y en a qui parlent de l'ancien temps sans en savoir ce qui s'appelle le premier mot.

— Attention ! s'écrie le Parisien, Kerjégu va refaire la science historique...

— Parisien ! ne nous moquons pas du monde avec tes grands mots longs de six cents brasses ! Tu pourras avaler quinze et vingt tonneaux de morue sèche, avant d'être celui qui filera ma langue par le bout ; fais plutôt un nœud d'écoute avec la tienne, ça te servira dans tes vieux jours !...

— Si ça me servira ! je crois bien. Je me présente à l'Académie, et j'obtiens d'emblée le quarante et unième fauteuil !...

— Hein !... encore quelque gausse de Paris.

— Calmez-vous, père Kerjégu, les légendes et traditions de l'armée navale jouissent du plus grand crédit à l'Institut philharmonique de la rue Quincampoix...

Pour le coup, un murmure menaçant se fait entendre parmi les auditeurs ordinaires du gabier de beaupré. Mais le prudent Parisien, qui connaît par expérience les suites de ce bruit avant-coureur, s'éclipse pour se mêler à quelque autre groupe de gens de quart.

« L'histoire à Requin *s'en va-t-en dérive,* » vient de dire Kerjégu, qui accepte de bonne grâce l'interruption. On a déjà longement et mystérieusement jasé sur le compte du chef du beaupré, dont on aura tout le temps de reprendre plus tard l'infernale biographie.

Requin est à l'hôpital, qu'il y reste ! Aucun de ses honnêtes camarades ne se soucie de le voir revenir à bord du *Duguay-Trouin*.

A vrai dire, Jean Boucaud, surnommé Requin, est le vieux matelot aventurier, le successeur moderne des anciens pirates de la Providence et de Madagascar. Il a commencé sans doute par être un brave corsaire sous pavillon français; mais, la paix venue, il n'a pas trouvé de son goût la pacifique navigation marchande.

S'est-il enrôlé parmi les indépendants de l'Amérique du Sud? — c'est assez probable. Mais pour cela, il a dû déserter tout d'abord.

(1) Voir t. XII, p. 321; t. XIII, p. 5; t. XV, p. 25 et 85: t. XIX, p. 53; t. XXII, p. 333.

Une première désertion en entraîne une seconde, puis une troisième. Après avoir servi sur les navires de Bolivar, on a passé sous des chefs moins scrupuleux. Enfin, l'indépendance de la Colombie a été reconnue. Que devenir? où aller faire la course? Restait la traite. La traite a cessé d'être tolérée. Eh bien! on l'a faite en dépit de toutes les conventions internationales, et, puisqu'on était hors la loi, avec des violences et des cruautés inconnues auparavant.

Le bureau de l'inscription maritime soupçonne à coup sûr les méfaits de Requin; mais à tout péché miséricorde. C'est un vaillant matelot, capable de rendre les meilleurs services à bord d'un vaisseau de l'Etat. Après avoir battu les mers sous tous les pavillons connus, et sous plusieurs autres sans doute, il est rentré au bercail à la faveur d'une amnistie pour désertion

Seulement son air sombre et taciturne, son regard ombrageux et sinistre provoquent les légendes infernales.

Tous les gens de l'équipage sont bien aises d'aller à terre de temps en temps; Requin ne demande jamais à y aller. — Tout matelot, à l'occasion, boit volontiers un coup de trop; Requin est d'une sobriété systématique; il craint évidemment de se trahir sous l'empire de l'ivresse. — Le vaisseau est son asile; à terre, il pourrait faire des rencontres fâcheuses: — un gendarme n'aurait qu'à l'arrêter par erreur; une enquête risquerait de s'ouvrir. Il redoute jusqu'au hasard. — Le séjour sur une rade de France est agréable pour tous les gens du bord; seul Requin aspire à prendre le large.

Enfin, quoique gravement malade, il ne voulait point aller à l'hôpital: c'est qu'avant son rétablissement, le vaisseau mettra sous voiles, et que tout changement de position peut faire naître l'enquête qu'il craint pour trop de funestes raisons.

Kerjégu, en vieux connaisseur, a nécessairement pénétré les deux tiers des motifs de la conduite de Requin, dont l'affreux sobriquet prêtait en outre aux commentaires. Un vieux conte, remis en chantier, vient de naître en rade; il s'allongera en cours de campagne et prendra, n'en doutez point, des proportions gigantesques, surtout si le sombre forban ne doit point reparaître à bord.

En rade, — sauf dans les cas de très-mauvais temps et de danger, alors que les ancres chassent, que les chaînes et câbles se rompent, que les divers navires risquent de se heurter et de s'avarier les uns les autres, — le service de nuit se réduit à une veille nonchalante, ou pour mieux dire *somnolente*, car, en vérité, la plupart des gens de quart, étendus çà et là sur le pont, dorment à la belle étoile. C'est contraire à la lettre des règlements, mais toléré en pratique.

L'officier, les aspirants, les maîtres et seconds maîtres, ainsi que les factionnaires répartis dans les diverses parties du vaisseau, sont seuls astreints à une vigilance réelle; et cela suffit, car, au besoin, un coup de sifflet mettrait tout le reste sur pied.

Les quarts de nuit, dont le dernier se termine à quatre heures du matin et clot notre journée en rade à bord d'un vaisseau, se suivent donc et se ressemblent par un égal *far-niente* dans les circonstances ordinaires; aussi les réunissons-nous en un seul et même article.

On conçoit cependant que le premier des deux quarts trouve plus de gens disposés à veiller, à causer, conter, chanter ou danser en rond. Jusqu'à huit heures et demie ou neuf heures, on permet que les matelots prennent leurs ébats sur le gaillard d'avant. Plus tard, le silence absolu doit être exigé dans l'intérêt des gens couchés, qui se lèveront au milieu de la nuit ou au point du jour.

Kerjégu, débarrassé de l'insupportable Parisien, en revient à son récit ou plutôt à son cours d'histoire ancienne.

— Naviguons droit! dit-il.

— Voyons voir! fait Irigoyen.

Fripsec, La Nantaise et compagnie opinent du bonnet. Non sans un petit bout de rocambole, où la rime remplace la raison, le narrateur reprend en ces termes:

— Du temps que j'étais mousse, — ce n'est pas d'hier, — la vapeur, la mécanique à charbon, le feu et la fumée n'étaient pas à la mode comme à présent: ça ne se voyait guère, ça ne se voyait pas, tellement que l'empereur Napoléon, qui dit dit-il, à un inventeur de malheur: — « Tu me contes une couleur!... Mes matelots ont du bois, de la corde et de la toile, que le bon Dieu leur donne de la bonne brise, je n'en demande pas plus... Et si la brise leur manque, ils ont encore du cœur, des bras et des avirons, moyennant quoi ils trouveront bien moyen de moyenner! Assez causé! » C'était parler, ça!

— Oui, c'était parler!...

— Et pourtant, continue Kerjégu, si nous avions eu la vapeur du temps du camp de Boulogne, l'Anglais n'était pas blanc... Mais ne parlons pas politique; le diable est pour l'Anglais, à preuve que Jean-Baptiste Lavertu, le fourrier de la 103e permanente, l'a mis en *verses* comme ceci:

L'Anglais, monsieur Satan, monsieur Satan, l'Anglais,
Matelot, c'est, vois-tu, bonnets blancs, blancs bonnets!

— Il les faisait crânement les beaux *verses*, ce fourrier-là! s'écrie Fripsec.

— Pour *lorse* donc, la vapeur est une invention du diable? répète Irigoyen, qu'aucune digression ne peut égarer.

— Vous n'y êtes pas, la vapeur est premièrement une invention du bon Dieu!

L'étonnement arrache un cri de stupéfaction à tous les grognards de l'auditoire:

— Avez-vous connu Madurec? demande le conteur.

— Madurec... un ancien de *la Bellone* et de *l'Alcibiade?*... Madurec de Tréven?... Madurec, le vieux des vieux?... un pays à Caboulot?... Justement!... Ah! oui, que nous l'avons connu.

— Eh bien, si vous l'avez connu, vous savez que sur n'importe quel article il n'avait pas son pareil; voilà donc ce qu'il nous disait, le vieil ancien: « Primo, d'abord la mer c'est l'eau, le soleil c'est le feu, les nuages c'est la vapeur, et le bon Dieu ayant fait que le soleil fabrique les nuages en chauffant la mer qu'il pompe en la faisant suer, c'est donc le bon Dieu qui a inventé la vapeur, primo d'abord! »

— Pour ça, c'est vrai!... Je ne suis pas la mer, mais le grand soleil me fait suer aussi.

— Bon! murmura La Nantaise, vous allez voir que nous allons tous passer machines à vapeur!

Kerjégu poursuivait:

— Mais le vent nous vient des nuages...

— Pas toujours, objecta Fripsec.

— Si, toujours! Les grains blancs, les grains gris, les grains noirs sortent des nuages; quand il y a de la brise avec ciel bleu, c'est qu' elle vient de quelque part où tu verrais des nuages; et quand tu trouves calme plat sous un ciel couvert, tranquillise-toi, la brise ne tardera pas à souffler...

— Bon ! si Madurec et toi, Kerjégu, vous êtes de ce sentiment, je ne vas pas à contre ; mais la vapeur, avec tout ça ?...

— Faut toujours commencer par le commencement, hormis qu'on s'y prenne par le milieu ou par la fin.

Ici La Nantaise prit son grand sérieux pour dire :

— Voilà qui est vrai, par exemple !...

Kerjégu faillit s'apercevoir que l'audacieux novice osait se moquer ; heureusement Irigoyen intervenait :

— N'embardons pas tant, disait-il, laissons filer Kerjégu à sa mode, autrement nous ferons bien quatorze lieues en quinze jours !

— Cric, crac ! sabot, cuiller à pot ! M. Satan le grand diable d'enfer se dit en lui-même : Puisque le vent vient des nuages qui sont la vapeur par quoi naviguent les navires à voiles, je m'en vas te chauffer de l'eau avec mon feu d'enfer en place du soleil, ça me donnera de la vapeur ; j'aurai du vent à discrétion par ce moyen pour faire naviguer mes navires à moi. Et nous verrons ! Car dans ce temps-là, c'est bien connu, l'archange saint Michel, grand amiral du bon Dieu, appuyait la chasse à tous les navires du diable, et les genopait à tous coups, vu qu'il avait pour lui le bon vent, et l'autre vent debout ou calme plat. M. Satan pique une tête et descend au fin fond de son arsenal, où il commence par vous forger une marmite de fer plus grande que Landerneau. Il loge dedans une couple de rivières, puis attrape à chauffer. Au bout de quatorze heures, le couvercle de la marmite se met à danser la cachucha pire qu'une princesse d'Espagne ; la vapeur faisait la musique en sifflant comme un régiment de serpents gobe-tout : Bon ! bon ! fameux, se dit M. Satan, si la vapeur fait danser de même un couvercle plus lourd que le château de Brest, elle fera bien tourner une manivelle où je vous ajuste des milliasses d'avirons en manière de nageoires... Mme Satan, qui était en train de tricoter une paire de bas rouges, lui dit pour lors : A ta place, j'y mettrais des roues de moulin. — Pas si bête pour une diablesse, répond M. Satan. Et voilà l'invention !...

— Mais après, après ? demandaient Irigoyen, Fripsec et La Nantaise.

— Si l'invention est d'un temps pareil, pourquoi que l'empereur Napoléon n'y croyait pas ?...

— Pourquoi, étant mousse, Kerjégu, tu n'avais pas encore idée d'un vapeur ?

— Pourquoi !... pourquoi !... parce qu'il faut que je fume une pipe, répliqua Kerjégu. Voici deux histoires en chantier : la marine à vapeur, une diable d'invention, et Requin de la Ninon, un enfant du diable !... M'est avis que vous avez de quoi causer jusqu'à la fin du grand quart.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cependant le Parisien, trop sceptique pour écouter avec



Jeanne la Rousse.

recueillement les contes fantastiques de Kerjégu, digne émule du fameux Madurec, avait fini par rejoindre certains amateurs de rondes auxquels il proposait d'entonner la chanson : *M'en revenant de Saint-Mandé* ; mais celle des *Noces de Jeanne la Rousse*, sur l'air saintongeois *A la pêche des moules*, devait être préférée.

Ce fut Gaspard, le gabier d'artimon, joyeux enfant de La Rochelle, qui l'entonna en donnant le branle aux danseurs.

Au début de cette série d'études sur les marins, nous avons parlé des chansons dont on régale les matelots à terre dans leurs cafés, assez semblables à ceux qui se sont élevés aux Champs-Elysées et sur le boulevard Bonne-Nouvelle ; — il n'est pas hors de propos de terminer par une des rondes dont retentissent les échos du bord. (La romance opéra-comique de Mlle Zéphirine, les chansonnettes burlesques de M. Grichelitaine, n'ont guère de rapports, comme on va le voir, avec *les Noces de Jeanne la Rousse*.

Disons d'abord quel est le prologue héroïque de cette chanson ; son analyse sera celle de plusieurs autres rondes maritimes.

Jeanne la Rousse est la fille du vieux patron Jean-Pierre, pilote lamaneur juré des environs de La Rochelle, type renforcé du grognard d'eau salée. Le brave lamaneur ne fait cas que d'un pilote capable, comme lui, de sauver un navire au milieu des horreurs de la tempête, malgré la nuit, les courants, les brouillards. Telle est la dure épreuve dont il faut sortir triomphant pour mériter d'être son gendre.

Aussi, plus la mer est mauvaise, plus la nuit est opaque et le courant redoutable, plus le jeune pilote qui aspire à la main de Jeanne déploie-t-il de zèle et d'intrépidité. Aucun danger ne l'arrête ; il ne forme d'autre vœu que de rencontrer un vaisseau en perdition ; son bonheur est au prix du salut d'un noble équipage.

Enfin, enfin, après bien des nuits effroyables passées au large, dans l'attente, à bord de sa chaloupe, parmi les brisants, le valeureux garçon entend le canon de détresse.

*Le Diadème*, qui atterrit au retour d'une campagne de trois ans, est affalé sur la côte ; jamais brumes plus épaisses n'ont voilé les phares de Chassiron et de la Baleine ; jamais coup de vent plus affreux n'a mis un navire en péril. Le commandant du vaisseau, malgré son expérience et son sang-froid énergique, désespère de le sauver, s'il n'est secouru par un pilote habile.

Alors, dans la maisonnette du vieux Jean-Pierre, Jeanne,

qu'un tendre effroi tient éveillée, tremble et prie pour celui que, la veille encore, elle encourageait à prendre le large, en lui criant : — Espérance !

Jeanne est à genoux ; elle invoque la sainte patronne des gens de mer, elle fond en larmes.

Mais le cœur du jeune pilote bondit d'espoir.

*Le Diadème* a déjà talonné quand il monte à bord ; la quille laboure le fond, la mer baisse, l'obscurité est profonde.

Le hardi garçon se charge de la responsabilité des manœuvres ; il s'engage solennellement à sauver le vaisseau, et en effet, au point du jour, il le fait entrer dans la Charente ; il le conduit au mouillage. Huit cents braves marins lui doivent la vie, l'Etat lui doit la conservation d'un de ses plus beaux navires, le commandant du *Diadème* lui doit une reconnaissance sans bornes.

Certes, il a bien gagné la main de sa payse, il a bien mérité de tous les gens de l'équipage, et de leurs amis ou parents accourus en foule sur la rive. La ronde qu'entonne Gaspard va nous en faire juges.

A la noce de Jeanne,
Tous ceux qui danseront
Diront :
« Elle en épouse un crâne ! »
Dansons gaiement en rond !

Qui vous a du courage
Et du talent aussi !...
Ici,
Il nous a du naufrage
Tous sauvés, Dieu merci !

Avant la marée haute,
Notre vaillant et beau
Vaisseau,
Sans lui, sur cette côte,
Eût fait son trou dans l'eau.

Sans lui, chaque famille
Pleurerait au pays
Un fils,
Car déjà par la quille,
Amis, nous étions pris !

A la noce de Jeanne,
Tous ceux qui danseront
Diront :
« Elle en épouse un crâne ! »
Dansons gaiement en rond.

Les danseurs, qui répètent à l'unisson chaque couplet après le coryphée, bondissent, frappent du talon et font trembler le pont du vaisseau *le Duguay-Trouin*. Gaspard, le gabier d'artimon, va décrire, en termes du métier (1), les manœuvres du jeune pilote :

Lui, malgré la mer basse,
La brume et le courant,
Parant
Les dangers de la passe
Bord sur bord en virant,

En virant vent arrière,
En virant vent devant
Souvent,
Il nous rentre en rivière,
Il se jouait du vent,

(1) Voir, pour l'explication de ces termes, les tomes VII, p. 23, 46 ; XI, p. 233 à 333 ; XII, p. 27, 116 ; XVI, p. 246.

Du vent, de la rafale
Qui déhalait en l'air
La mer,
Pis que la bringuebale
De maître Lucifer !...

A la noce de Jeanne,
Tous ceux, etc...

Le vieux patron Jean-Pierre
A droit d'être content
Autant
Que semble heureuse et fière
Sa fille en cet instant.

Dansant la Saintongeoise,
Voici qu'un amiral
Au bal
Entre, et vers la bourgeoise
Va d'un air amical.

Celui-là, c'est le même
Qui, brave mais prudent,
Pendant
Notre danger extrême
N'était que commanda

A la noce de Jeanne,
Tous ceux, etc...

C'est assurément un grand honneur que le nouvel amiral rend à l'intrépide et intelligent sauveteur du *Diadème* ; n'aurait-il pourtant pas un autre but en venant assister à la fête avec les gens de son ancien équipage et les riverains du quartier ? Gaspard nous l'apprendra :

Mais qu'a Jeanne-la-Rousse ?
Regarde, elle rougit,
Pâlit ;
Bientôt d'une voix douce
A son homme elle dit :

« Mon Dieu ! la brise adonne !
Viens vite, viens à moi,
Et voi
L'amiral qui me donne
La croix d'honneur pour toi ! »

« Jeanne, c'est trop de chance !
Répond le lamaneur
Sans peur,
J'avais ma récompense
Puisque j'avais ton cœur. »

A la noce de Jeanne,
Tous ceux qui danseront
Diront :
« Elle en épouse un crâne ! »
Dansons gaiement en rond !

Gaspard a terminé, à un autre !... Le Parisien s'apprête à chanter : *En revenant de Saint-Mandé...* Mais neuf heures du soir sonnent !

— Bas les chansons ! commande l'officier de quart.

— Bas les chansons ! répète le maître, après un long coup de sifflet.

Si la ronde cesse, les contes et les causeries qui s'ensuivent ne risquent pas d'être interrompus dans l'intérêt du repos public.

Demain, entre minuit et quatre heures, Kerjégu reprendra peut-être l'infernale biographie de Requin ; peut-être poursuivra-t-il son cours d'études historico-fantastiques

sur l'origine de la navigation à vapeur. Il dira, par exemple, comment M. Satan, après le naufrage de son immense vaisseau *le Grand-Chasse-foudre*, la capture de son brig à vapeur *l'Enfer* par l'archevêque de Bordeaux, et la destruction de tous ses négriers par la flotte de l'amiral saint Michel, renonça pour son propre compte à la marine, légua la traite à Nathan-la-Flibuste, la piraterie à Quatorze l'homme fort, à Requin et autres, la baraterie à Fanfreluchon, et la cambuse à Quarantaine. Peut-être enfin racontera-t-il comment, après bien des siècles, M. Satan perdit au jeu le secret de la vapeur contre ce soi-disant Américain à qui l'empereur Napoléon parla si fièrement.

Oh ! c'est un sujet homérique, une épopée dantesque, un interminable poëme que l'histoire de la vapeur.

Le diable, en collaboration avec sa maudite femelle, imagina de l'appliquer à la marine : on sait déjà comment; et l'on comprend que les conteurs durent s'emparer avec avidité d'un thème si fécond, dès qu'ils virent naviguer en pleine mer des bâtiments filant contre vent et marée, sans voiles, vomissant des colonnes de fumée noire et faisant un bruit infernal avec leurs immenses roues.

Il y eut dans l'origine des rivalités et des rixes entre les matelots et les chauffeurs : l'embarquement du charbon déplaisait aux premiers, les autres étaient en outre des Anglais ou tout au moins des espèces de *messieurs*.— Vite, il fallut mettre le diable de la partie.

Aujourd'hui les anciens griefs sont tombés; nos mécaniciens sont tous Français; l'on murmure à peine contre la corvée au charbon, et chacun trouve excellent le secours de la machine, dont abusent, en vérité, certains capitaines de vaisseau.

Les contes relatifs à l'origine de la marine à vapeur n'en sont pas moins restés en vogue ; les chauffeurs, désormais compères et compagnons des matelots, en rient tout les premiers, aussi bien faudrait-il qu'ils eussent l'esprit bâti de travers pour trouver mauvais, par exemple, ce que les Madurec ou les Kerjégu débitent pour faire suite au grand partage des industries navales de M. Satan.

— « Au fin fond de la mer, entre les Pierres Noires et le banc de Terre-Neuve, M. Satan a son grand chantier, — c'est connu : à preuve que, naviguant pour la pêche de la morue, tu verras de nuit l'eau tout en feu, pire que cinq cent milliasses de tonneaux d'allumettes chimiques enfilés dans des colliers d'étoiles.

« Voilà donc que l'amiral saint Michel était rentré dans les ports du bon Dieu, ayant fait défense à M. Satan de construire aucun navire à vapeur, et M. Satan ayant signé la chose, l'invention se trouva perdue, comme supposition un grain de moutarde dans un baril de goudron. C'est même la raison pourquoi saint Houardon en personne n'en a jamais eu connaissance, quand il courait au large dans son auge de pierre.

« Mais faut vous dire, — en vous disant que deux petits écus ne font pas six francs dans la poche du paysan, — que le maître câble du vaisseau le *Grand Chasse-foudre* n'est ni plus ni moins que le grand serpent de mer, dont auquel les gazettes ont fait l'article dans ces temps-ci. — Si tu ne sais pas lire, mets tes lunettes et vas-y-voir !... »

Le Parisien qui sait lire, et a lu de ses propres yeux vingt entrefilets sur le monstre marin, constatera ici que le conteur dit la pure vérité.

« M. Satan avait signé, c'est positif, — mais le Grand-Serpent n'avait rien signé du tout, par trois raisons : *primo d'abord*, que c'était un serpent sans plumes, quoique l'ancre fût étalinguée au bout de sa queue ; secondement, il n'avait ni pieds ni pattes pour signer ; mais la raison des raisons c'est qu'ayant reçu dans le ventre un éclat de mitraille grand comme l'île de Madère, il demeura deux mille six cent cinquante-trois ans et quatorze semaines plus malade que n'est Requin pour le quart d'heure, — à l'effet tant seulement de faire peau neuve.

« Après ça le Grand-Serpent aurait eu signé, vois-tu, que ça ne ferait rien de rien à l'histoire.

« A la fin des fins donc ayant refait sa peau en grand, il se met à gigoter, remonte au ras de l'eau pour voir la politique, et d'un coup de tête chavire un trois-mâts portugais dont il avale l'équipage comme une douzaine de prunes à l'eau-de-vie.

« Le treizième, qui était malin, s'appelait Fluton (1), sachant jouer du fifre mieux que Flafla-Raflafla, si c'est possible, et il avait justement sa flûte au bec, quand l'autre l'avale sans le mâcher, — autrement l'histoire serait finie, et de marine à vapeur il n'y en aurait pas plus que d'oranges au bout de la grande vergue.

« Etant dans le ventre au Grand-Serpent, Fluton se met à y faire une musique choix sur choix, qui faisait *glouglou* parmi les tripes de la méchante bête, et chatouillait là-dedans comme un charme :

« — J'ai bien de l'agrément, se disait le Grand-Serpent. Malgré ça voilà un *musico* dur à digérer, qui me met du vent dans l'estomac et ça me scie le dos. »

« Pour lors, pique une tête, va trouver M. Satan dans son grand chantier :

« — Papa, dit il qu'il dit, j'ai une musique dans le ventre qui me gargouille comme un régiment de grenouilles, si c'était un effet de votre complaisance, ça m'irait que ce crapaud-là s'en allât une bonne fois. »

« M. Satan dit : — Je vas y voir, — entre dans la gueule au Grand-Serpent, s'affale par le panneau de l'avant, descend dans la cale et y rencontre maître Fluton qui flûtait toujours, tranquillement assis devant un bon feu allumé avec les morceaux du navire portugais, entre un jambon de Bayonne et une barrique de vin rouge.

« — Camarade, dit-il, viens-t'en dehors.

« — Pas si bête, fait l'autre, dehors je me noierais, je suis ici au sec, avec des provisions à volonté, je me trouve bien, je reste...

« — Mais tu incommodes particulièrement mon enfant chéri, le Grand-Serpent; ta musique l'agace ; ton feu le grille comme un boudin. Ça ne l'amuse que tout juste...

« — Possible !... mais s'il nous a tous avalés, je n'en suis pas l'auteur ; tant pis pour le goulu ! Je suis passager par force, j'ai droit à la table et au logement ; je ne m'en irai pas sans ce qui s'appelle un bon billet...

« — Eh bien ! fait M. Satan, où veux-tu aller? à New-York, à Londres, à La Havane ? Tu n'as qu'à parler, je te signe ta feuille de route...

« — Et ma conduite, dit Fluton, qui me la payera ? j'ai perdu ma pacotille. A terre, en n'importe quel endroit, je serai un sans-le-sou ; ici j'ai tout ce qu'il me faut. Tiens ! tout compté, je ne m'en vas plus.

« — Allons ! tu es un roué de Cayenne ou un rompu de Valence, il n'y a pas mèche de t'entortiller; tu m'intéresses. Je vas te signer un engagement pour faire ta fortune sur terre et sur mer...

« — On commence à s'entendre, dit Fluton ; mais je connais vos couleurs, et je me garde à carreau.

« — Ah ! tu as parlé de cartes, tu es forcé de jouer, dit M. Satan tirant un jeu de sa poche. Garde-toi à carreau,

(1) Ne pas lire Fulton, mais reconnaître le célèbre inventeur.

ça m'est égal ! Atout du roi de chique, celui qui renonce mange la carte !

« — Chien de chien ! fait Fluton, je ne voulais pas jouer, moi !...

« — Tu es pris, mon petit ; n'y a pas à chanter, papa maman. — Attrape à couper !

« — Doucement, monsieur Satan !... qu'est-ce que nous jouons ?

« — Je t'ai signé ton passe-port et l'engagement de faire ta fortune, hein ?... eh bien ! si tu perds, rien de fait, je reprends tout ; tu seras forcé de me suivre.

« — Et si je gagne ?

« — Tu t'en iras tranquille comme un négociant.

« — Ça ne me va pas, dit Fluton ; jouez-moi la plus fameuse de vos inventions, à la bonne heure !

« M. Satan, qui pensait bien gagner, répond : — Eh bien ! ça y est... Et voilà la partie en train.

« Mais Fluton, étant malin comme je vous ai dit, avait l'œil américain, de manière qu'au lieu de se garder à carreau, il se garde à pique.

« — Ah ! brigand ! fait M. Satan, tu m'as gagné l'invention de la marine à vapeur !

« Celui qui y gagna encore le plus, c'est le Grand-Serpent, vu que Fluton sort de sa cale, remonte le long du pertuis à la turlutine par l'échelle de commandement, saute dans une coquille de Saint-Jacques et s'en va tout droit à Paris proposer à Sa Majesté l'empereur Napoléon de lui vendre la mécanique à charbon de M. Satan. . . »

Le conte est loin d'être achevé, le sera-t-il jamais, ou plutôt peut-il jamais l'être ? nous ne pensons pas qu'il soit continué demain, passé minuit, car le gabier Kerjégu ne sera probablement pas en meilleure disposition pour conter que ses camarades pour l'entendre. La suite du feuilleton sera donc renvoyée à un autre numéro... à un autre grand quart, devrions-nous dire.

Pendant celui de minuit à quatre heures, le silence n'est guère troublé que par le son de la cloche et les cris réglementaires des sentinelles qui, de demi-heure en demi-heure, font retentir les échos et la rade des cris :

— Bon quart !... Bon quart devant !... Bon quart derrière !... Bon quart tribord !... Bon quart bâbord !.. Bon quart partout !...

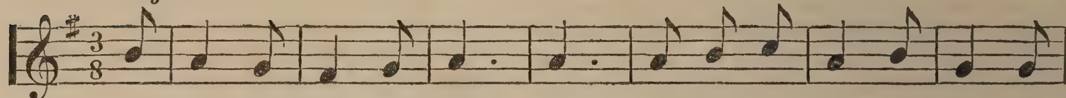
Lorsque, pour la dernière fois, les factionnaires du *Duguay-Trouin* se les renvoient, il est quatre heures sonnées, et la journée qui recommence termine la nôtre, car voici venir le *quart du jour*, par lequel nous avons ouvert cette série d'articles consacrés à la peinture de l'emploi des vingt-quatre heures, en rade, à bord d'un vaisseau de guerre.

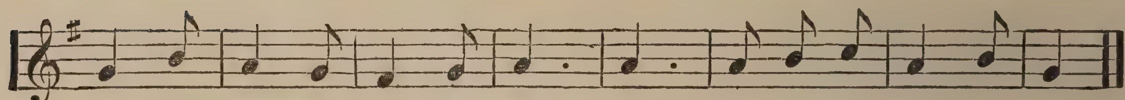
G. DE LA LANDELLE.

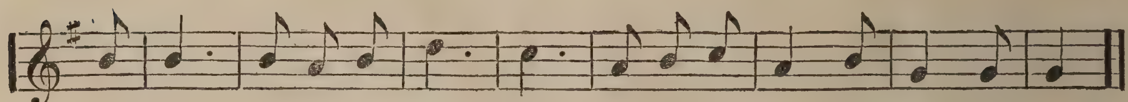
FIN.

MUSIQUE DE *JEANNE-LA-ROUSSE*.

*Allegretto.*




D. C.




Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

# QUELQUES SALONS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

## LE SALON DU BARON GÉRARD.

I. Ma présentation chez Gérard. Son portrait, son caractère, son esprit. Ses salons. Sa jeunesse. Ses premiers succès. David et Isabey. Peintre des rois et roi des peintres. Amis illustres : Mme de Staël, Talleyrand, Pozzo di Borgo. Anecdote : l'hymen de près et de loin. M. de Humboldt et l'abbé de Pradt. Duel à la parole. Landon. Malices de Gérard. Cuvier. Forbin. Guérin. Saint-Aignan. Heim. Les groupes. Mmes Gay et Delphine. MM. Mérimée, Beyle. Boutades de celui-ci. Les bonnets de coton. Les Bertin. Autres temps.

Dans les premières années de mon mariage, je fus présentée, un mercredi soir, chez Gérard par Mme de Bawr,




*Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne.* Tableau de Gérard. Dessin d'Henri Pottin.

cette femme d'esprit dont on connaît les œuvres aimables.

C'était sous la Restauration.

Gérard,—nous le nommerons simplement ainsi,—ne se faisait jamais annoncer avec son titre de baron, et ne portait les décorations nombreuses dont les souverains l'avaient gratifié, que quand il y était obligé par son uniforme ; ce n'était pas mépris pour ce qui lui venait des autres, mais peut-être juste estime de ce qui ne venait que de lui !... Il plaçait haut l'art auquel il avait consacré sa vie, et plus haut encore peut-être la dignité de son caractère, qui était plein, en effet, de nobles délicatesses. Gérard n'était pas vain, mais il était fier.

Indépendamment de sa haute renommée comme pein-

(1) Voyez, dans une livraison préced., le *Salon de Mme Lebrun.*

tre, Gérard avait encore une grande réputation d'homme spirituel, et il possédait, en effet, l'esprit le plus fin, le plus judicieux, le plus flexible, joint au bon goût le plus délicat.

Sa conversation était aussi remarquable que ses ouvrages.

Ce qui me frappa d'abord à la première vue, au moment où j'entrai dans le salon de Gérard et où je portai les yeux sur lui, ce fut sa ressemblance avec les portraits de l'empereur Napoléon. C'était ce même type arrêté, ferme, accentué dans des traits fins et délicats; des yeux dont les regards étaient en même temps pleins de profondeur et de sagacité: ils illuminaient tout le visage (1).

Gérard était né à Rome, en 1770, d'un père français et d'une mère italienne.

Peut-être cela explique-t-il en partie les nuances variées de sa nature, car il réunissait des qualités diverses et même opposées. Ainsi, il avait l'exaltation poétique de l'artiste et la finesse maligne du critique: il semblait parfois s'abandonner naturellement à la confiance et à une charmante intimité, puis tout à coup il se montrait armé de susceptibilités infinies et de prétentions exigeantes. Peut-être son premier mouvement avait-il été, dans sa jeunesse, de croire aux autres, de les aimer et de s'y fier; mais, l'expérience atténuant en lui cette confiance native, il s'arrêtait et refoulait la sympathie dont il était l'objet en retenant visiblement la sienne... Il est vrai que quand je l'ai connu, il n'était déjà plus jeune; il atteignait sa cinquantième année... Le monde et les hommes étaient trop connus de sa profonde sagacité: il était devenu défiant!

Gérard habitait une maison qu'il avait fait bâtir, rue Bonaparte, presque vis-à-vis l'église de Saint-Germain-des-Prés. Quatre petites pièces dans lesquelles on tournait, puis une très-petite antichambre, composaient tout l'appatement de réception. A minuit, on servait un thé avec des gâteaux toujours pareils. M[lle] Godefroy, élève de Gérard, femme déjà âgée, et pleine de talent et d'esprit, faisait, avec un vieux valet de chambre, les honneurs du thé. Gérard causait; sa femme était à une partie de whist, et elle ne s'occupait de rien ni de personne; les cartes étaient sa grande affaire le soir...

Les meubles étaient très-simples, mais de bon goût. Quelques portraits de Gérard décoraient le plus grand salon, qui n'était guère vaste, et dans les autres pièces on voyait quelques dessins de lui, ou quelques gravures faites par des graveurs éminents d'après ses œuvres. Voilà tout! Rien ne vous avertissait que vous étiez chez un grand artiste, chez un homme célèbre; mais vous n'y étiez pas pendant une demi-heure, que vous le sentiez. Vous aviez vu le maître de la maison, vous lui aviez parlé, cela suffisait; le souffle divin était là!

Quelque chose qu'eût fait Gérard, il y eût réussi de manière à se trouver en première ligne, et quoique né dans une condition inférieure, quelque haut qu'eût été le rang où il se fût placé, il n'eût jamais été un parvenu..., c'était un arrivé!

Arrivé par la grande route, à ciel ouvert, au vu, au su et à l'approbation de tous.

Mais parfois ceux qui ont été forcés de se faire eux-mêmes une position, d'y trouver des ressources pour la vie de chaque jour, ont eu dans la jeunesse des moments cruels dont le reflet attriste encore les belles années. Gérard avait eu quelque chose de ces malheurs, et il en gardait de tristes souvenirs. Marié très-jeune, il avait été dans une grande gêne, voisine de la pauvreté; il parlait quelquefois d'un temps où il avait manqué des choses nécessaires à la vie. Mais ce dont il ne parlait jamais, et qui avait laissé des traces sombres au fond de son esprit, c'est qu'élève de *David*, aux tristes jours de la Révolution, il avait eu le malheur de se laisser comprendre au nombre des jurés du tribunal révolutionnaire. Cet épisode de sa jeunesse troublait les triomphes de sa vie. Cependant Gérard n'avait pris part à aucune mauvaise action, et, effrayé du rôle qu'on voulait lui faire jouer, il avait cherché dans les travaux de l'art qui devait l'illustrer et l'enrichir un prétexte pour renoncer promptement à la politique... Mais il lui était resté de ses relations avec les hommes de ce temps-là, quelques amis fâcheux et gênants, qui se montraient d'autant plus empressés à le chercher que sa position était entourée de considération sous l'Empire qui venait de s'écrouler, comme sous la Restauration qui florissait alors.

Dans les jours difficiles du commencement de sa carrière, c'est à l'amitié généreuse d'Isabey, déjà célèbre comme peintre en miniature, que Gérard dut la possibilité d'exécuter son *Bélisaire*, et un peu après son tableau de *l'Amour et Psyché*, deux ouvrages du premier ordre et qui le placèrent au premier rang.

Plus tard, quelques charmants portraits, exposés aux Salons, lui donnèrent une vogue immense, et, de 1800 à 1810, le nombre des portraits que fit Gérard est incalculable. Les sommes qu'il y gagna furent très-considérables, et quoiqu'il eût une noble générosité et une maison très-bien tenue, il amassa une belle fortune.

Il avait fini par peindre toutes les têtes couronnées de l'Europe, et l'on disait de lui que s'il était le peintre des *rois*, il était le *roi* des peintres.

Si les ouvrages multipliés de Gérard ajoutèrent à sa réputation et à sa fortune, ils accrurent aussi le nombre de ses amis, car dans tous ces grands personnages de l'Europe, qui voulurent avoir leur portrait par le peintre à la mode, beaucoup tinrent à honneur et à plaisir de garder l'amitié d'un homme dont ils avaient pu apprécier l'esprit étendu, élevé, aimable et piquant. M[me] de Staël, le prince de Talleyrand et Pozzo di Borgo furent de ce nombre.

A l'époque où je fus présentée chez Gérard, il était professeur à l'École spéciale des beaux-arts, membre de l'Institut, baron, premier peintre du roi, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de plusieurs ordres étrangers. Il venait de finir, avec une célérité prodigieuse et un grand bonheur, son beau tableau de l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, qui avait un immense succès, et je puis dire que le moment où je connus Gérard était celui de l'apogée de sa gloire.

Le premier mercredi où je fus amenée chez lui, j'éprouvai une réelle émotion, et mon attention fut constamment éveillée.

Gérard causait admirablement; on faisait cercle autour de lui, et il passait successivement des discussions les plus sérieuses, car son instruction était profonde sur tous les points, aux récits les plus variés. Ce jour-là, il raconta gaiement une petite anecdote que je n'ai jamais oubliée, à cause du jour où je l'entendis. Il disait:

— Un peintre, nommé Carlo Pédrero, vit un jour arriver chez lui un jeune seigneur de Florence, qui lui demanda un tableau représentant l'*Hymen*.

— C'est pressé, disait-il; je veux l'avoir la veille de mon mariage avec la belle Francesca. Il faut que le dieu de l'hyménée soit accompagné de toutes les grâces et de

(1) Voyez le portrait de Gérard, et une anecdote sur lui, tome XVIII, pages 7 et 8.

toutes les joies; que son flambeau soit plus brillant que celui de l'Amour; que l'expression du visage soit plus céleste et que son bonheur paraisse plus emprunter au ciel encore qu'à la terre. Faites un effort d'imagination, et je vous payerai votre tableau en conséquence.

Le peintre se surpassa, et ce fut un vrai chef-d'œuvre qu'il apporta la veille de la noce; mais le jeune homme ne fut point satisfait et prétendit que l'Hymen était loin d'être dépeint avec tous ses charmes.

— Je comprends bien, dit le peintre, que vous soyez mécontent; c'est que vous m'avez forcé d'apporter si promptement mon travail que vous ne le voyez pas tel qu'il sera. J'emploie mes couleurs de telle façon que mon ouvrage ne paraît rien dans les premiers jours; mais je vous le rapporterai dans quelques mois, alors vous me le payerez suivant sa beauté; je suis certain qu'il vous paraîtra tout autre.

En effet, le peintre emporta son tableau. Le fiancé se maria le lendemain, et plusieurs mois se passèrent sans qu'on entendît parler de l'artiste. Enfin il revint avec son tableau; et le jeune seigneur florentin s'écria en le revoyant:

— Ah! vous aviez eu bien raison de dire que le temps embellirait votre peinture! Quelle différence!... Cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que le visage de l'Hymen est trop gai; vous lui avez donné un air enjoué qui ne le caractérise nullement.

— Monsieur, reprit alors le peintre en riant, ce n'est pas ma peinture qui a changé, mais vos sentiments qui ne sont plus les mêmes; vous étiez amoureux, il y a quelques mois, actuellement vous êtes mari.

Gérard achevait le récit au milieu des témoignages de gaieté qu'il avait fait naître, quand un homme, debout devant lui, prit la parole, en disant:

— Et savez-vous ce qui arriva depuis?

Les yeux se tournèrent vers celui qui faisait cette question. C'était un homme à peu près de l'âge de Gérard, d'une taille un peu plus élevée, d'une figure fine, spirituelle et vive, et dont tout l'extérieur représentait assez bien un vieux gentilhomme d'ancienne race, avec sa distinction, son insouciance et son esprit. Cet homme ajouta en souriant:

— Le peintre, content de la somme qu'il reçut, promit de représenter l'Hymen de façon à plaire en même temps aux amoureux et aux maris, et, après quelques mois, il ouvrit son atelier au public pour l'exposition de ce chef-d'œuvre, peut-être imprudemment promis. Le public arriva... mais on entrait en petit nombre à la fois. C'était dans une très-longue galerie que le tableau était placé, et tout au bout. Le prestige des couleurs y était ménagé avec un art qui faisait paraître charmant le portrait de l'Hymen à ceux qui le regardaient de loin; mais de près ce n'était plus la même chose et l'on n'y retrouvait rien de ce qui vous avait charmé!

La plaisanterie fut applaudie par Gérard avec un aimable rire qui se propagea. J'en profitai pour demander quel était cet agréable conteur dont le visage était si spirituel et ajoutait par l'expression tant de finesse à ses paroles; ma surprise fut grande en apprenant que c'était le savant M. de Humboldt. Sa célébrité universelle désignait à mes yeux un homme d'études, de réflexions profondes et d'une immense érudition. La spirituelle gaieté, la vive imagination que j'eus occasion de reconnaître en lui par la suite me frappèrent d'abord d'étonnement; depuis je me suis convaincue que l'on n'atteignait toutes les hauteurs et les profondeurs de la science qu'avec une vive imagination, de même que l'on n'arrive au premier rang dans les arts de l'imagination que quand on y ajoute les avantages de l'étude et d'une instruction générale et approfondie.

Ce même soir où s'ouvrait pour moi cette maison à laquelle se sont attachés tant de souvenirs chers et précieux, on attendait un homme remarquable, dont il était fort question à cette époque, l'abbé de Pradt. Gérard, qui le connaissait depuis longtemps, lui ménageait cette entrevue avec M. de Humboldt, qui ne l'avait jamais vu.

M. de Humboldt parlait bien et beaucoup; l'abbé de Pradt parlait bien et toujours. Peut-être y avait-il un peu de curiosité malicieuse dans le plaisir que Gérard se promettait de leur rencontre.

Dans son salon il n'était pas d'usage d'annoncer; il fallait donc attendre du hasard ou de la complaisance de quelqu'un les noms des personnes qui étaient réunies; heureusement je retrouvai là deux ou trois de mes connaissances qui m'aidèrent à placer sur les visages les noms presque tous célèbres des personnes que renfermaient les salons de Gérard.

Vers la fin de la soirée, c'est-à-dire après minuit, l'abbé de Pradt arriva, et Gérard le mit en rapport avec M. de Humboldt. Tous deux avaient beaucoup à dire, car tous deux pensaient beaucoup; ils avaient des idées sur toute chose. L'abbé prit le premier la parole et la garda; seulement il eut le malheur de tousser pendant quelques secondes, et son auditeur passa à l'état d'orateur. Il ne perdit pas de temps; les mots se pressaient, les idées les poussaient, et il jaillissait de vives étincelles de ce choc. Tout le monde qui était dans le salon écoutait religieusement; on crut que la Prusse l'emporterait pour la sagacité ingénieuse de ses aperçus et la durée de ses paroles; mais il fallut se moucher, et l'abbé de Pradt reprit ses avantages. Son éloquence était entraînante, et il faisait si bien valoir toutes les raisons de ses opinions, que, tant qu'il parlait, chacun pensait avec lui et comme lui. M. de Humboldt eut bien de la peine à saisir entre deux phrases un moment pour reprendre le fil de son propre discours; mais l'abbé n'avait pas fini le sien et le continua. Il s'ensuivit un véritable duo: tous deux parlaient en même temps et ne s'en apercevaient pas. Chacun eut ses auditeurs qui l'écoutèrent exclusivement, et eux-mêmes s'entendaient réciproquement tout en parlant. M. de Humboldt a dit depuis en riant, qu'il n'avait pas perdu un mot de l'abbé; et, pour le prouver, il répétait tout ce qu'il avait dit, en imitant le son de sa voix et ses inflexions, de manière à ce qu'on eût pu s'y méprendre.

Gérard s'amusa beaucoup de cette petite lutte, où il n'y eut pas de vaincu. Il avait une fine et malicieuse gaieté qui ne laissait rien perdre, et dont parfois il se servait comme d'une arme assez aiguë contre ses rivaux et ses ennemis. Ainsi, il y avait eu avec lui à l'atelier de David un élève nommé Landon. C'était un homme prétentieux, comme sont la plupart des gens sans grande valeur. Landon essayait de juger ce qu'il ne pouvait pas faire, et, à chaque exposition, il publiait une petite brochure sur les ouvrages des autres. Il paraît qu'il avait assez maltraité Gérard. Mais, comme la plupart des critiques, à peine les choses désagréables étaient-elles sorties de sa plume qu'il ne se les rappelait plus; et, la maison de Gérard étant bonne et agréable, il continuait d'y venir et de traiter le maître en ami. Au milieu de cela, il faisait lui-même quelques tableaux qui, grâce à ses écrits, obtenaient toujours les meilleures places. Landon pouvait donc se croire beaucoup de talent, et, ayant destiné un ouvrage à l'expo-

sition, il invita un assez grand nombre de personnes à venir le voir à son atelier. Gérard fut du nombre, et, après avoir longtemps regardé cette mauvaise peinture, étant bien sûr d'ailleurs du jugement que son prétendu ami porterait sur ses propres tableaux par la manière dont il les avait regardés chez lui la veille, Gérard, après un examen minutieux du travail de Landon, lui prit la main avec effusion ; et, comme l'autre le pressait d'exprimer son opinion devant tous, croyant être sûr de ses éloges :

— Oh ! mon ami, lui dit affectueusement Gérard, que je suis heureux ! quelle obligation je vous ai!... que je vous remercie!... Je craignais, depuis votre visite, que mes tableaux ne fussent cette année les plus mauvais de l'exposition, et, grâce à vous, cela ne peut plus être... Je ne serai pas le dernier, je serai, en mettant tout au pire, l'avant-dernier ! Merci mille fois !

Puis il sortit, pendant qu'un éclat de rire général accueillait ses paroles.

Plus tard, on parlait un jour devant lui des peintures que Gros venait de faire à Sainte-Geneviève, et quelqu'un remarquait les proportions colossales des figures.

— Oui, dit Gérard, c'est plus *gros* que nature.

Dans cette maison où l'on causait et où l'on écoutait, j'arrivai un soir un peu tard, et je vis dans le premier salon un homme d'un certain âge, mais d'une apparence vigoureuse et d'une physionomie animée, qui m'était inconnu; il se tenait debout, appuyé contre un panneau de la boiserie, et autour de lui une douzaine de personnes, debout aussi, l'écoutaient attentivement. Il parlait de l'Asie, des peuples anciens de ces belles contrées, de leurs lois, de leurs écrits, et du degré de leur intelligence. Il jugeait aussi bien les petitesses et les grandeurs de notre état social que les splendeurs et les vices des civilisations passées. C'était un admirable enseignement, en même temps qu'une spirituelle causerie; je n'avais rien entendu de pareil !

Quand il s'arrêta, quelqu'un qui arrivait me demanda qui c'était.

— Je l'ignore, répondis-je, mais ce ne peut être que M. Cuvier.

Gérard m'entendit et me le présenta, en lui disant que je venais de le deviner; ils étaient amis et dignes de l'être.

Le nombre infini de personnes de distinction que je vis dans la maison de Gérard est presque impossible à dire.

C'était le comte de Forbin, élégant, aimable et portant également bien deux situations fort différentes, celle de gentilhomme et celle d'artiste ; elles se résumèrent plus tard pour ainsi dire dans sa position de directeur des musées. C'était Guérin, le peintre charmant d'Enée racontant à Didon ses aventures et de plusieurs beaux tableaux qui eurent le don de plaire vivement au public et d'être fort mal traités par la critique. L'on voyait encore chez Gérard Pozzo di Borgo, cet Italien aimable et rusé, qui faisait à Paris de la diplomatie russe avec le titre d'ambassadeur. Puis le comte de Saint-Aignan, élégant et aimable seigneur, qui peignait comme un artiste ; le célèbre graveur, baron Desnoyers; M. Heim, que la gloire est obligée d'aller chercher, tant il est uniquement absorbé par l'amour de l'art, etc.

La société étant fort nombreuse et divisée dans quatre pièces, il se formait de petites réunions dans la grande; chacun trouvait dans l'innombrable variété de ce salon à choisir selon ses goûts, et je ne tardai pas à avoir mon petit groupe de causeurs qui venaient se réunir autour de moi; je n'entrais presque jamais dans le salon où l'on jouait le whist à deux tables, avec une vivacité et une passion qui absorbaient cette partie de la société, bien que le jeu n'eût pas un grand intérêt d'argent. Je fus bientôt fort assidue à cette charmante société, et ceux que j'y connus devinrent pour la plupart mes amis. Dès que j'arrivais, j'étais entourée par eux, et quoique la soirée se prolongeât dans la matinée du lendemain, car on passait toujours minuit et de beaucoup, la conversation ne cessait pas d'être vive et animée dans notre petit cercle. Mais aussi quels causeurs aimables. C'était M. Mérimée, chez qui la rectitude du jugement, la simplicité élégante de l'expression et le sentiment profond du vrai ajoutaient tant de puissance à l'originalité d'idées ingénieuses et spontanées. C'était M. Eugène Delacroix, dont la douce et fine conversation avait autant de grâce, de retenue et de réserve que son génie de peintre avait d'élan, de fougue et d'inspiration. Puis cet aimable et charmant baron de Mareste, dont la spirituelle plaisanterie, toujours empreinte de bienveillance, garde ce bon goût de la meilleure compagnie d'autrefois, qui ne l'empêche pas d'être sympathique à tout ce qui est bon dans la société d'aujourd'hui, et enfin ce Beyle (Stendahl) (1), dont rien ne peut rendre la piquante vivacité. Voilà ce qui faisait le fond de cette conversation délicieuse. M. Mérimée et M. Beyle avaient ensemble des entretiens inimitables par l'originalité tout à fait opposée de leur caractère et de leur intelligence, qui faisait valoir l'un par l'autre et élevait par la contradiction, à leur plus grande puissance, des esprits d'une si haute portée ! Beyle était ému de tout et il éprouvait mille sensations diverses en quelques minutes. Rien ne lui échappait et rien ne le laissait de sang-froid, mais ses émotions tristes étaient cachées sous des plaisanteries, et jamais il ne semblait aussi gai que les jours où il éprouvait de vives contrariétés. Alors quelle verve de folie et de sagesse ! Le calme insouciant et légèrement moqueur de M. Mérimée le troublait bien un peu et le rappelait quelquefois à lui-même, mais quand il s'était contenu, son esprit jaillissait de nouveau plus énergique et plus original. Personne n'avait de plus vives sympathies, mais aussi des inimitiés plus prononcées : dans ces inimités se trouvait M^me^ Gay, qui venait de temps en temps chez Gérard avec sa fille Delphine (2), alors dans tout l'éclat de sa beauté. On a plus tard beaucoup flatté ces dames, lorsqu'elles disposaient d'un immense pouvoir, un des premiers journaux de Paris ! Mais à cette époque leur situation était loin d'être brillante, et M^me^ Gay était peu aimée; toutes ses paroles très-vives, très-animées et dites d'une voix très-haute et peu agréable, consistaient à dire beaucoup de bien d'elle et beaucoup de mal des autres. Depuis, la beauté et le talent de sa fille la firent admettre chez plusieurs personnes, qui alors la fuyaient ; chez moi d'abord, qui aimais beaucoup Delphine et qui regarde encore avec affection et tristesse un petit portrait à l'huile que je fis d'elle à cette époque. L'éclat de son teint et de ses cheveux, sa haute taille bien prise et ses yeux d'un beau bleu en faisaient une remarquable beauté; cependant son nez aquilin très-long, ses lèvres minces et un menton avancé donnaient au bas de son visage quelque chose d'hostile et de peu agréable. Sa mère avait la manie des titres et toujours la bouche pleine de comtes, barons et marquis; elle aurait bien voulu la marier avec quelque vieux duc. Delphine fit mieux, elle épousa un jeune homme d'esprit (bientôt une puissance), et elle dut à ce mariage une situation qui lui convenait mieux que celle des plus grandes dames.

(1) L'auteur de *Rouge et Noir*, de *la Chartreuse de Parme*, etc.
(2) Depuis, M^me^ Émile de Girardin.

A cette époque, elle commençait à faire des vers qui n'annonçaient pas le talent remarquable qu'elle eut depuis, mais elle les disait avec ses vingt ans, éblouissante de fraîcheur ; et c'était quelque chose de charmant. Beyle, qui n'aimait guère en général ce qui faisait trop d'effet, avait de plus les antipathies que j'ai dites pour ces dames, et lorsqu'elles arrivaient dans notre petit cercle, il lançait de tels propos singuliers et parfois saugrenus qu'il parvenait à les en éloigner. Mais quand Mme Gay, qui aimait beaucoup le jeu, nous laissait Delphine seule, la conversation redevenait charmante et elle y participait d'une façon tout à fait spirituelle.

Il est impossible de donner une idée complétement juste de l'originalité et des boutades de Beyle. Dans les premiers temps où je le voyais chez Gérard, il ne venait pas chez moi et j'hésitais à l'inviter, quoiqu'il me cherchât avec empressement et que sa conversation me fût extrêmement agréable, mais j'avais déjà pu observer qu'il était contrariant par nature et par calcul, et je ne voulais pas lui témoigner le désir de le recevoir, afin de ne pas lui ôter




Beyle, Al. de Vigny, Humboldt, Talleyrand, Gérard, Cuvier, Mérimée, Rossini. Dessin de Léon Moreaux.

l'envie de venir ; or il me dit un jour : « Je sais bien pourquoi vous ne m'invitez pas à vos mardis, c'est que vous avez des académiciens ! » En effet, je recevais alors MM. Le Montey, Campenon, Lacretelle, Roger, Baour-Lormian, Auger, secrétaire perpétuel, etc. « Et, ajouta Beyle, vous ne pouvez pas m'inviter avec eux, moi qui écris contre eux. »

Beyle venait de publier une brochure qui commençait ainsi : *Ni M. Auger, ni moi ne sommes connus du public...*, et cette brochure était une épigramme continuelle contre l'Académie, qui ne s'en inquiétait guère et qui est habituée à ce qu'on enfonce ses portes avec cette artillerie-là ; aussi je n'avais nullement regardé cette brochure comme un titre d'exclusion, et je crus donc devoir le dire à Beyle, en l'invitant pour le mardi suivant ; il accepta, à la condition qu'il se ferait annoncer sous celui de ses noms qui lui conviendrait ce jour-là.

Le mardi matin, je reçus de lui son volume qui contenait une vie d'Haïdn écrite sous le nom de *César Bombay*.

Le soir, de bonne heure, comme je n'avais pas encore beaucoup de monde, on annonça M. César Bombay, et je vis entrer Beyle plus joufflu qu'à l'ordinaire et disant ;

— Madame, j'arrive trop tôt. C'est que moi, je suis un homme occupé, je me lève à cinq heures du matin, je visite les casernes pour voir si mes fournitures sont bien confectionnées; car, vous le savez, je suis le fournisseur de l'armée pour les bas et les bonnets de coton. Ah! que je fais bien les bonnets de coton! c'est ma partie et je puis dire que j'y ai mordu dès ma plus tendre jeunesse et que rien ne m'a distrait de cette honorable et lucrative occupation. Oh! j'ai bien entendu dire qu'il y a des artistes et des écrivains qui mettent de la gloriole à des tableaux, à des livres! Bah! qu'est-ce que c'est que cela en comparaison de la gloire de chausser et de coiffer toute une armée, de manière à lui éviter les rhumes de cerveau, et de la façon dont je le fais avec quatre fils de coton et une houppe de deux pouces au moins...

Il en dit comme cela pendant une demi-heure, entrant dans les détails de ce qu'il gagnait sur chaque bonnet; parlant des bonnets rivaux, des bonnets envieux et dénigrants qui voulaient lui faire concurrence. Personne ne le connaissait que M. Ancelot, qui se sauva dans une pièce à côté, ne pouvant plus retenir son envie de rire, et moi qui aurais bien voulu en faire autant, mais qui gardais mon sang-froid avec courage, curieuse de voir ce qui allait arriver de cela. Mais il n'arriva rien, qu'une foule d'épigrammes sur tout ce que faisait chacun : livres, pièces de théâtres, vers, tableaux, auxquels, disait-il, il ne connaissait rien, mais qu'il arrangeait de main de maître, avec ses bonnets de coton qui atténuaient médiocrement les traits affilés et fort aigus qu'il décochait à qui de droit.

Plus tard arrivèrent des personnes qui le connaissaient; mais il y avait alors grand monde. La conversation n'était plus générale, et nul ne se fâcha de la mystification.

La première fois qu'il m'écrivit après sa nomination au consulat de Civita-Vecchia, il signa *Giroflay* et data de Smyrne. Heureusement alors je connaissais son écriture indéchiffrable, et je devinai que c'était de lui.

Au reste, à cette époque, Beyle faisait des livres que personne ne lisait. Ses amis lui disaient qu'ils étaient mauvais, et parfois il le croyait lui-même. J'eus pourtant toutes les peines du monde à me procurer un exemplaire de son livre sur l'*Amour*; il était introuvable. Quand j'en eus un, le seul qui existât, et que je lui en parlai, il prétendit que toute l'édition avait été mise à bord d'un vaisseau pour servir de *lest*, le libraire se trouvant trop heureux de se débarrasser ainsi d'un ouvrage qui depuis cinq ans encombrait ses magasins, sans qu'il en vendît un seul exemplaire. Il disait cela gaiement, en ajoutant comme une plaisanterie :

— Que voulez-vous ? on est trop bête à présent en France pour me comprendre.

Je vis, un soir, arriver chez Gérard un homme de haute taille, un peu gros, et qui portait fièrement une belle et noble tête dont le regard était plein d'intelligence et de finesse. Gérard fut à sa rencontre avec toutes sortes d'égards, et lui parla avec une déférence qui me donna l'idée d'une réception princière. Ce devait être au moins l'hospodar de quelque Valachie ou Moldavie. C'était bien plus, vraiment ! c'était M. Bertin, qui avec son frère avait fondé le *Journal des Débats*. J'y vis aussi ce frère, qui fut pair de France, et qu'on appelait Bertin de Vaux, pour le distinguer de l'autre. Le public les désignait autrement; on les nommait : Bertin l'ancien! Bertin le superbe!

Celui que je voyais là pour la première fois était le Superbe; il n'était déjà plus jeune, mais il était beau et il avait grand air. Du reste, ses manières et ses habitudes répondaient à cette fierté visible. Ainsi, il laissait à Duviquet, alors rédacteur du feuilleton de théâtre, la stalle, seule petite faveur octroyée alors par les directions théâtrales, et ne faisait pas même usage pour lui des entrées que lui valait son titre de propriétaire et gérant du journal. M. Bertin louait des loges pour sa famille et payait pour lui, quand il allait seul au spectacle, ne voulant pas, disait-il, être onéreux à qui que ce fût.

Ce respect des intérêts des autres qu'on retrouvait dans tous les articles du *Journal des Débats*, et l'esprit de justice qu'ils exigeaient de leurs rédacteurs, et dont s'écartaient rarement des hommes tels que MM. de Féletz, Hoffman, Dussault, etc., etc., entouraient les Bertin d'une très-grande considération et leur valait de belles et honorables amitiés, comme celles de Chateaubriand et de Gérard; car nous n'hésitons pas à mettre le nom de Gérard à côté des noms les plus illustres et les plus honorés.

Plus tard, quand les invectives eurent remplacé cette critique respectueuse, à la fin de ces soirées encore brillantes et toujours animées du mercredi, Gérard venait parfois à moi dans un coin de ce salon dépeuplé, et là, dans des paroles plus confiantes, il découvrait une partie des souffrances intérieures de son âme, et j'y ai vu les amers regrets que laisse l'injustice au cœur de ses victimes; car, de tous les maux, les plus cruels sont ceux que vous cause la mauvaise foi.

II. 1830. Décadence sociale. L'égalité chez les républicains. Baron de Mareste. Mazères. Comte de Vigny. La ville de Miremont. Delécluze. Patin. La princesse Beljioso, etc. Les lundis d'Auteuil. Rossini. Belle mort de Gérard.

La révolution de Juillet 1830 enleva à la société de Gérard toutes les personnes de distinction qui tenaient au gouvernement de Charles X, et qui se faisaient remarquer par cette délicatesse élégante et cette dignité simple et naturelle qui étaient le caractère particulier de la cour des Bourbons de la branche aînée; de même, les talents d'un ordre élevé qu'elle avait fait éclore ou mis en lumière s'éloignaient d'un monde où leurs sympathies politiques et littéraires trouvaient des gens qui les blessaient, et, comme Achille offensé, vivaient sous leur tente. Ils faisaient place aux intérêts plus grossiers, plus violents, plus avides, qui s'emparèrent alors de tout. Il faut reconnaître qu'en France, malgré l'instinct très-prononcé pour l'opposition et la critique permanente du pouvoir, on a, à un degré aussi fort, l'imitation des manières de ce même pouvoir qu'on blâme, et que le bourgeois frondeur singe et exagère les défauts ou les qualités du souverain. Louis-Philippe croyant devoir montrer des habitudes communes, tout prit à l'instant en France un air vulgaire et des idées mercantiles : ce ne fut plus le beau et le bien qu'on chercha dans les arts, mais le facile et le prompt, et ce ne fut plus la gloire, mais l'argent qui dut être le but; les rivalités prirent donc un caractère d'envie et d'animosité participant de la bassesse du sentiment qui les inspirait. En France, un souverain qui n'aime que le beau moral et le beau matériel élève à l'instant le cœur et l'intelligence de tous les Français; on fait alors des prodiges à la guerre, pendant que des prodiges d'un autre genre s'élèvent comme par enchantement.

Les salons de Gérard avaient donc perdu leur plus grand charme après 1830; les élégants seigneurs et les poëtes distingués y étaient un peu trop remplacés par des rapins barbus et des poëtes incompris; je m'aperçus d'autant plus de ce triste changement que des malheurs personnels m'avaient tenue loin des réunions pendant

plusieurs années. Il m'arriva depuis, après une autre révolution et une autre absence du salon d'un homme politique, d'être témoin d'un changement qui me surprit davantage; j'étais amie d'une femme dont le mari était au *pouvoir*, toujours et sous tous les gouvernements possibles. Elle me tourmenta pour venir un soir à une réunion dans le palais, que les fonctions de son mari lui faisaient occuper après 1848 comme avant...; j'y allai en 1849 pour voir un peu quelle figure fiasait une république, ou plutôt nos républicains. Quelle fut ma surprise ? jamais je n'avais vu plus de décorations, de plaques, de rubans et de croix de toutes les couleurs. C'était comme un assaut de signes de distinction depuis que nous étions tous égaux.

Cependant il restait encore chez Gérard des éléments de conversation plus aimable que partout ailleurs : M. Mérimée, M. le baron de Mareste et M. Eugène Delacroix y venaient toujours.

Nous avions encore M. Mazères, le spirituel auteur des *Trois Quartiers* et d'une foule de jolis ouvrages. Il épousa la nièce de Gérard. Une préfecture l'enleva aux lettres, auxquelles il fut rendu par une révolution. Les destinées de notre époque ont été presque aussi mobiles que les idées de ce temps d'expériences, car en politique comme en poésie, en art et en littérature, on essayait de tout.

Que de noms connus et dignes de l'être passèrent dans les salons et les rendirent intéressants ! C'était cet aimable de la Ville de Miremont, dont l'esprit juste, fin et vrai, peignit les mœurs de son temps avec une franchise qu'on lui fit payer cher. Ses comédies furent peu nombreuses. Il mourut trop tôt.

On voyait encore chez Gérard, M. Delécluze, ce juge éclairé des arts, écrivain consciencieux et de bon goût, à qui Gérard reprochait de manquer d'enthousiasme dans la louange, mais qu'il estimait, parce que sa sévérité tenait à son amour des arts et que tous deux se retrouvaient sur ce noble terrain.

Puis, quelques nouvelles réputations venaient remplir les vides que l'absence momentanée ou éternelle faisait chaque jour dans les rangs des amis de Gérard. Ce fut cette brillante et gracieuse renommée du comte Alfred de Vigny; l'érudition aimable de M. Patin, ce savant si spirituel, cet homme du monde si instruit et dont la conversation apporte tant de charme dans un salon.

J'y présentai aussi M. Martinez de la Rosa, cet homme d'État qui est un homme de lettres distingué, dont le caractère modéré fut souvent en butte aux exagérations des partis qui divisèrent l'Espagne, et dont la douceur naturelle trouva dans la vertu la force de leur résister.

Les révolutions amenèrent encore chez Gérard une foule d'illustres réfugiés. Il y eut d'abord la belle princesse Beljioso, aussi remarquable par son esprit que par une beauté dont le caractère avait quelque chose de particulier qui frappait étrangement, et dont la vie est aussi remplie d'excentricités que sa figure présente de traits bizarres. — Sa vive imagination, excitée par les scènes tumultueuses de notre époque, ne pouvait se restreindre aux paisibles émotions et aux succès féminins que l'on trouve dans les salons. Il lui fallait les émotions de la révolte et les succès du *forum*. Je dois citer encore le savant Orioli, l'aimable comte Pepoli, le bon marquis Ricci, et cet esprit élevé, généreux, dévoué au bien, au beau, au bon, ce comte Mamiani della Rovère.

Outre les mercredis parisiens, j'étais invitée à aller les lundis à Auteuil, où Gérard avait une magnifique habitation, un parc royal et une maison splendide et élégante ; il y passait une partie de l'été, bien qu'il revînt dans le jour à Paris, préférant peindre dans son atelier de la rue Bonaparte; de plus, toute la maison couchait à Paris le mercredi soir, car une des raisons qui firent du salon de Gérard une société admirable et exceptionnelle, c'est qu'elle se perpétua sans interruption pendant plus de trente années. On faisait le tour du monde, on restait dix ans absent, puis au retour c'était le même salon, où se retrouvaient de même les sommités de l'intelligence, et de même encore vous étiez accueillis comme si l'on vous eût vu la veille et que l'amitié n'eût pas eu de lacune.

Les réunions du lundi soir empruntaient un charme nouveau au beau lieu où l'on se réunissait. J'y dînai plusieurs fois avec l'élite de la société de Gérard, et ce furent des journées délicieuses. Rossini y chanta un soir des morceaux de son *Barbier*, avec une verve et un entrain qui électrisèrent tout le monde.

La vie de Gérard, comme celle de la plupart des gens d'étude, n'offre point de faits particuliers et d'événements importants. C'est une vie d'intelligence, dont les belles idées sont les épisodes; chaque tableau d'un grand peintre, chaque livre d'un grand écrivain est l'intérêt de son existence et ce qui attache sur lui la curiosité publique. Cependant si Gérard avait eu le loisir d'écrire ses mémoires, ce dont il parlait quelquefois, ils auraient été fort piquants par ses aperçus ingénieux et ses conversations, s'il avait voulu les y consigner, avec les personnages les plus illustres de l'Europe, notamment avec l'empereur Alexandre, M$^{me}$ de Staël, le duc de Wellington, le prince de Talleyrand, etc., etc.

Pour le public qui ne voit que l'extérieur de la vie, Gérard mourut presque subitement le 12 janvier 1837, à un âge peu avancé, il avait à peine soixante-sept ans; mais pour les quelques vrais amis qui restent à cet âge, Gérard a mis plusieurs années à finir. Ainsi, pour moi qui m'étais attachée du fond du cœur à cette nature élevée et délicate, ses dernières années n'étaient plus qu'un sombre et triste crépuscule terminant dans les ténèbres un jour qui fut plein de chaleur et de lumière. Un grand nombre des amis de sa jeunesse avaient disparu; son salon avait perdu en 1830 ses hôtes les plus distingués; sa gloire avait été attaquée, remise en question et même niée par le faux romantisme, qui triomphait alors. On affectait d'oublier ses derniers chefs-d'œuvre et ses derniers succès : *la Peste de Marseille* (1832), *le Sacre de Charles X* (1829) et *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne* (1828). Gérard en souffrait; on a beau avoir la conscience de son talent ou de sa vertu, si chaque matin on voit imprimer qu'on est stupide et méchant, on finit par douter de soi, surtout avec cette âme pleine de susceptibilités qui est celle des grands esprits, car ils n'ont si bien tout reproduit que parce qu'ils ont bien senti toutes les choses de la vie.

Gérard, grâce à cette espèce de débordement de l'envie qui eut lieu vers cette époque, acheva péniblement sa belle et noble carrière; il se joignit à ses peines morales des souffrances physiques, et ce qu'il y a de plus cruel, des souffrances qui lui enlevaient la possibilité du travail: la goutte faisait trembler sa main, et ses yeux ne voyaient plus distinctement les objets. Sa pensée seule restait intacte, mais c'était une lumière qui n'éclairait plus que des ruines, et qui lui faisait mieux sentir tout le malheur de survivre à ses facultés.

Cependant le ciel lui envoya pour le consoler de l'inévitable fin de cette vie la révélation de la vie qui ne finit pas. Gérard avait vécu insouciant de la religion, mais non pas incrédule ; un jeune poëte italien, le fameux improvi-

sateur Céconi, lui communiqua, dans les derniers jours de sa vie, cette ardente foi d'un Romain convaincu et fervent, et Gérard lui dut de mourir consolé, en croyant à une vie nouvelle et meilleure.

J'ai su depuis par M. Céconi tous les tristes détails de ces derniers moments où l'âme se révèle en entier. N'ayant plus rien à faire avec les intérêts de la terre, elle y échappe pour reprendre sa nature véritable; elle ne cherche plus à tromper personne; les idées réelles se montrent, les passions dominantes se font jour, et ce qui fut la vraie condition, les vrais intérêts de la vie qui va s'éteindre, apparaît comme la trame de l'étoffe usée qui se déchire.

Eh bien, dans cette dernière lutte de quelques heures entre la vie et la mort, qu'on appelle l'agonie... et qui reflète d'ordinaire ce que l'existence eut de plus intime et de plus personnel, Gérard n'eut que de poétiques et nobles révélations à faire aux cœurs et aux esprits atten-



Mmes Gay, Ancelot, la princesse Belgiojoso, Émile de Girardin, etc., dans le salon de Gérard. Dessin de Foulquier.

tifs et inquiets qui entouraient son lit de douleur... Ses idées distinctes, mais sans suite, ou plutôt ses paroles sans liaison entre elles, furent toutes d'un ordre élevé, tendre et exalté. C'étaient les premières émotions d'une ardente jeunesse qui se reflétaient dans sa pensée! un innocent attachement dont parfois ses intimes l'avaient entendu parler à mots couverts et en riant de sa timidité juvénile, et qui se retraçait à sa mémoire sous les grands arbres d'un bois où il n'avait osé parler! C'était son premier succès au *Salon de l'exposition*, quand son triomphe était encore mêlé de surprise... Puis, il parlait aussi d'un ciel peuplé d'anges gracieux qui lui apparaissait tout rempli d'une céleste harmonie. Rien d'amer, de sombre ou de douloureux au moral, n'attrista sa fin d'homme de bien... et son imagination qui n'avait eu, comme peintre, que de belles inspirations, ne refléta dans sa dernière heure qu'un ciel plein de poésie, de merveilles et de splendeurs!

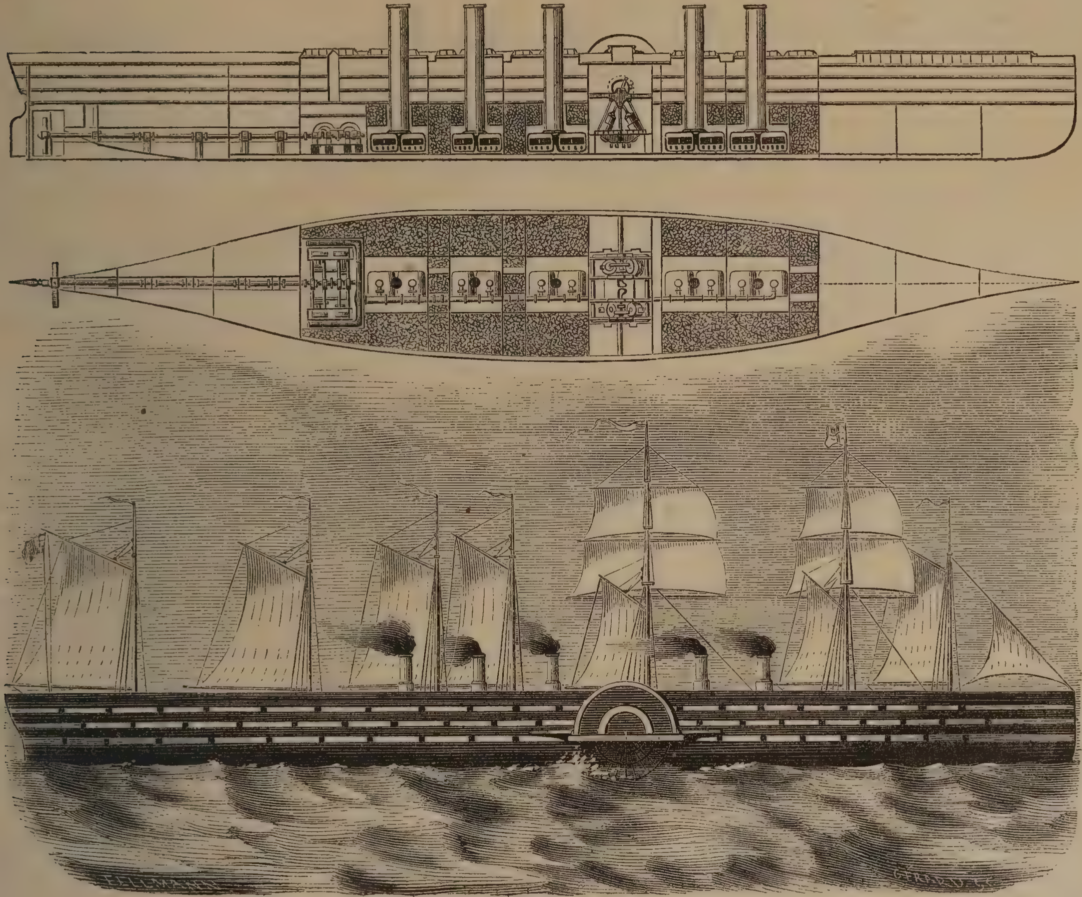
Mme ANCELOT.

# THE GREAT-EASTERN.

## VOYAGE SUR LE VAISSEAU-MONSTRE.

L'Anglais voyageur et marchand. La Nouvelle-Hollande. Le vaisseau géant. Dix mille passagers. Vingt-deux millions cinq cents kilos de chargement. Dimensions et distributions. Sept mâts. Douze voiles. Deux machines. Mise à l'eau. Conséquences incalculables. Ce qu'on peut faire en attendant.

Pour peu qu'un Français ait franchi deux ou trois frontières, il est compté dans son pays parmi les notabilités du voyage; chez les Anglais, on paraît non moins *excentric* quand on n'a pas couru le monde. Tout concourt à pousser nos voisins aux excursions lointaines: le goût, les habitudes, les intérêts surtout, puis les nécessités d'une éducation combinée de manière à être pratique, ou à n'être pas; enfin, la vigueur d'une organisation qui résiste aux fatigues, aux intempéries, aux écarts de régime, et même aux contrariétés journalières du chemin.



Coupe, plan et ensemble du *Great-Eastern* (Grand-Oriental). Dessin de Fellmann.

Aussi ce peuple a-t-il érigé la passion des voyages en principe moral et presque religieux. M. Hill, l'auteur de *The Travels in the Sandwich Islands,* déclare qu'il entre dans les devoirs moraux de l'homme de visiter la planète que Dieu lui a donnée comme habitation.

Le devoir de s'enrichir est au fond de cette vertu; car tel est, il le faut bien avouer, le principal mobile de tant de pèlerinages, pour un peuple qui, ayant transformé l'île où il est aggloméré en une vaste usine, ne peut se passer d'avoir pour débouché les deux tiers du globe.

Aussi prépare-t-il, longtemps à l'avance, les marchés destinés à l'écoulement de ses produits : Cromwell avait entamé l'exploitation de l'Amérique; dès que l'on commença à prévoir, sous George II, que ce nouveau peuple échapperait à la mère-patrie, on se jeta sur les Indes, où l'on passa un nouveau bail; maintenant, afin de pourvoir un jour au remplacement de l'Inde qui s'émancipe, on transporte l'impulsion sur l'Australie, et déjà, pour l'heure où cette ressource naissante s'épuisera, on négocie afin d'ouvrir la Chine aux trafiquants de l'Angleterre.

Tant que vous verrez pour le Royaume-Uni un avenir

d'un demi-siècle, avec des marchés énormes à travers le monde, ne cherchez point pour ce pays de labeur, dans les niaiseries accoutumées de la polémique, des germes de révolution.

Songez d'ailleurs que cette prospérité, que cette audace commerciale, procèdent, non du gouvernement, mais de la nation même et de l'accord des volontés; elles ont leurs racines dans le caractère même des citoyens, qui suffit à tout prévoir, à tout organiser, à tout défrayer et à trouver des ressources inouïes contre les plus grands obstacles.

Tels sont, par exemple, ceux qu'a rencontrés jusqu'ici le développement du commerce et de l'esprit anglais dans la Nouvelle-Hollande. Là, tout était à faire. Plusieurs nations y affluent, les côtes se peuplent, on pénètre dans les terres; des villes sont fondées autour d'un poteau, où l'on a par avance inscrit le nom de la cité future : l'essentiel est de primer les concurrences, d'organiser des comptoirs, de dominer les intérêts par ses marchandises, les esprits par ses missionnaires, les mœurs par l'imposante majorité des colonisateurs; le nombre des émigrants anglais sur ces terres lointaines dépasse déjà le chiffre annuel de quatre-vingt mille... Que d'efforts! que d'activité! que de risques! Arriver en nombre, arriver à temps, arriver, arriver toujours... quand on est à cinq mille lieues du but, quand il faut six mois pour la traversée et des dépenses effrayantes.

C'est dans ces conditions que la nécessité, base du génie intrépide et souple de l'Angleterre, a entrepris une de ses merveilles.

Ce rapide exposé suffira pour faire entrevoir la portée et les conséquences probables de la gigantesque construction que j'ai visitée l'autre jour, en face de Greenwich, au delà des docks, sur le chantier de Millwall.

C'est au fils d'un Français (M. Brunel), célèbre par la construction du tunnel sous la Tamise, que l'Angleterre est redevable du projet d'un navire capable de transporter en Australie, en l'espace de trente-cinq jours, dix-huit mille tonnes de marchandises (le poids de la tonne est de mille kilogrammes), et dix mille passagers, en tout vingt-deux mille cinq cents tonnes, ou vingt-deux millions cinq cents kilogrammes de chargement réel.

Ce bâtiment, entièrement en métal, se compose de deux coques en tôle ou fer laminé, établies l'une dans l'autre à deux pieds et demi de distance, et ensemble assujetties par des plaques transversales également en tôle. Si la première enveloppe venait à être percée, la carène intérieure suffirait pour empêcher l'eau d'envahir l'édifice. Très-étroit pour sa longueur, ce navire a la forme d'un demi-cylindre, terminé à ses extrémités par des pointes aiguës, taillées à pic, et dont la partie inférieure prend à peu près la forme du bout de la navette d'un tisserand. Fine comme la lame d'un ciseau à froid, cette proue, intérieurement armée de pièces de fer et de tôle fort rapprochées, offre une résistance presque égale à celle d'un coin en fer massif.

Si jamais ce formidable taillant, lancé avec une force de deux mille six cents chevaux et une vitesse dont le minimum sera de quinze nœuds à l'heure, rencontrait par le travers un vaisseau de ligne, celui-ci serait non-seulement coulé, mais coupé en deux comme un morceau de pain.

Le *Great-Eastern* a près de sept cents pieds de long sur quatre-vingt-trois de largeur. Pour édifier cette immense machine, la Compagnie de la navigation de l'Est a distribué en vingt actions seulement un capital de douze cent mille livres (trente millions de notre monnaie). Il a été stipulé de plus, que la souscription pourrait être augmentée de cinquante millions.

J'ai dit plus haut que ce navire fera la traversée d'Australie dans l'espace de cinq semaines; il n'en mettra que quatre pour se rendre aux Indes par le Cap, et le bâtiment portera sa provision de charbon pour l'aller et le retour. Comme il adviendra, vers la fin du voyage, que l'allégement de la soute au charbon rendra le lest insuffisant, des soupapes ouvertes laisseront pénétrer, entre les deux enveloppes du vaisseau, l'eau de la mer, qui apportera le surpoids le plus facile à équilibrer et le mieux réparti. Cet espace compris entre les deux enveloppes jauge en effet trois mille tonnes.

Telle est la nef gigantesque, où l'on se rend par le méchant petit rail-way de Blackwall, chemin qui commence près du pont de Londres, et serpente au-dessus des rues de la ville pendant quatre stations, avant d'atteindre à la campagne. Comme, d'ailleurs, les trains ne traversent que le quartier situé au bout de la cité, et que pour arriver à Fen-Church, où est l'embarcadère, on a déjà couru, depuis Knights-Bridge, une bonne heure dans la même direction, il s'ensuit que sans quitter la capitale on franchit à peu près la même distance que de la barrière du Trône à Chatou.

A la station de Limehouse, un cab nous conduisit au chantier en une demi-heure. Il y avait du brouillard sur la Tamise, on distinguait malaisément la rive opposée, et les dômes jumeaux de Greenwich se perdaient dans la brume.

Dans cette vaporeuse atmosphère, le *Great-Eastern* semblait plus énorme encore; on voyait fuir au loin, à l'horizon, comme le rempart d'une grande ville, cette longue carène de soixante-deux pieds de hauteur, dont on discernait à peine l'extrémité.

Mes compagnons, M. de Dampierre, de l'ambassade de France, et M. Pigeard, capitaine de frégate dans notre marine, étaient, ainsi que moi, trop étonnés au premier moment pour témoigner rien. Nous fîmes donc en silence l'ascension de cette cathédrale industrielle, par un escalier posé sur des échafaudages, comme on monte aux galeries qui couronnent la nef d'une basilique en réparation.

Rien ne peut rendre la surprise que nous éprouvâmes en embrassant du regard l'étendue de ce pont, sur lequel on pourrait placer deux fois bout à bout la longue nef de l'église métropolitaine de Paris, et réserver encore la place du Parvis Notre-Dame.

Au milieu du pont, il y a des trous carrés, dont les dimensions sont difficiles à évaluer : ce sont les salons superposés de ce bâtiment à quatre ponts. Ces salles ont soixante pieds de longueur; il y en a sept ou huit.

La population future de cette île flottante hébergera dix mille âmes, et sera hiérarchisée à peu près comme celle des autres villes. L'aristocratie disposera de quinze cents chambres; le prolétariat occupera le reste.

Ne serait-il pas prudent d'embarquer sur ce navire des constables, des shérifs, un tribunal?

Le *Great-Eastern* marchera tout ensemble à voiles et à vapeur; il réunira en outre le système de l'hélice et celui des roues à aubes. Les mâts seront au nombre de sept et porteront douze voiles; deux machines à vapeur, l'une de seize cents, l'autre, celle de l'hélice, de mille chevaux, chiffre nominal inférieur de moitié à la force effective, seront mises en mouvement par dix chaudières que cinq fourneaux échaufferont; les roues ont soixante pieds de diamètre; l'hélice, à quatre branches en a vingt-quatre.

Les arbres de l'hélice, en fer forgé de la plus belle qualité, ont environ deux pieds de diamètre et vingt-deux pieds de longueur : ils sont massifs et d'un seul morceau. C'est à Birmingham que ces prodiges ont été exécutés.

Enfin, le navire sera éclairé au gaz, et, pour charrier les fardeaux ou les provisions, on établira un chemin de fer sur ce pont, qui offrira à ses habitants une promenade de plus d'un quart de mille.

Lorsque nous eûmes erré tout ébahis, et perdant l'idée des distances et des mesures ordinaires, à travers les pièces démeublées de ce château de métal, M. de Dampierre me dit tout à coup : « Comment s'y prendra-t-on pour le lancer ? »

De toute évidence, la difficulté avait été prévue ; mais la solution du problème excitait notre curiosité.

En sa qualité de marin, d'observateur expérimenté et d'homme fort érudit en fait de science nautique, le capitaine Pigeard nous répondit que le navire entrerait à l'eau latéralement et sans y être lancé. Quant aux procédés d'exécution, on ne saurait les improviser ainsi, ni surtout les saisir sur une simple description.

Un contre-maître, qui nous conduisit dans les ateliers, nous donna la solution souhaitée en nous plaçant en face d'un petit modèle du *Great-Eastern*, tout préparé pour être mis à flot.

Construite au bord de la Tamise, sur un terrain bas et incliné, cette longue carène, une fois achevée, restera équilibrée sur deux points uniques et comme juchée sur deux berceaux mobiles. Ces deux faisceaux de pieux seront assujettis à un système de retenue destiné à régler la vitesse de l'impulsion ; la force active qui déterminera le déplacement sera obtenue à l'aide de deux presses hydrauliques qui feront glisser le long de la berge le navire et ses supports jusque dans le lit de la Tamise à la marée basse. Le retour de la vague le soulèvera, et l'appareil des berceaux sera retiré.

C'est une immense usine, c'est tout un monde que les ateliers où l'on confectionne sur place les pièces de cette gigantesque armature. Il y a des forges avec des hauts-fourneaux et plusieurs machines à vapeur employées à limer, à trouer, à polir, à battre, à laminer, à contourner, à assembler les matériaux sans nombre destinés au navire. Il a fallu créer des machines inconnues. Une population considérable s'agite autour des flancs du navire-monstre, qui aura pour chaloupes deux bâtiments à vapeur de la force de cent chevaux chacun.

Les précautions les plus extraordinaires ont été prises pour assurer le succès d'une innovation dont les conséquences seront fécondes, et qu'un échec ajournerait pour longtemps.

Mais les plus sérieuses difficultés s'offriront quand le navire aura quitté le mouillage. On croit qu'il ne tirera pas plus de vingt-quatre pieds d'eau ; mais, pour ce qui regarde la direction des manœuvres, le coup d'œil des pilotes et du capitaine ne sera-t-il pas en défaut ? Comment devra-t-on gouverner dans les passes étroites, dans les rades, les havres, les ports, où rien de semblable n'a été prévu ? En admettant même la réussite matérielle de l'entreprise, sa valeur spéculative ne sera point fixée tant que, par une série d'épreuves décisives, on ne sera pas parvenu à *commander* le bâtiment.

Dans l'hypothèse présumable d'un succès, la tentative de M. Brunel sera promptement imitée, dépassée même, et les relations transocéaniques prendront un nouvel essor. On peut dès lors embarquer des armées de colonisateurs ou de conquérants, repeupler des îles en un jour, transporter, pour les besoins des industries lointaines, des machines énormes et des matériels d'exploitation complets. Les approvisionnements deviennent faciles à assurer ; enfin, la distance et le temps, seuls obstacles à l'ascendant des nations occidentales à travers le globe, se trouvent surmontés, du moment que dix mille âmes peuvent en dix semaines faire le tour du monde habitable.

On prétend que déjà les Etats-Unis élaborent le projet d'un navire qui relèguera au second plan le *Great-Eastern*.

De nos jours, pour s'élever jusqu'à l'extravagance, un Cyrano de Bergerac se verrait réduit à creuser au centre de la Grande-Bretagne une chaudière alimentée par le calorique central, puis à ajuster deux roues grandes comme la lune aux deux flancs de l'île, qui s'en irait elle-même à travers les océans, transformée en un *stamboat* monstrueux.

Cependant, comme l'éventualité d'un semblable progrès ne semble pas imminente, il serait opportun, provisoirement, d'appliquer à la navigation entre la France et les îles Britanniques les principes qui ont inspiré les constructeurs du *Great-Eastern*.

Sans renouveler le phénomène d'une île à vapeur, ne pourrait-on, par l'emploi de très-grands navires, rendre plus rapide et moins désagréable la traversée de Boulogne et de Calais aux côtes d'Angleterre ?

En vérité, ces méchants batelets, que l'on croirait achetés au rabais à la Compagnie des bateaux à vapeur du lac de Genève, sont un moyen de communication bien piteux et aussi humiliant qu'incommode, entre deux si grands peuples ! Le pont est étriqué, encombré, malpropre ; les cabines n'existent pas ; le salon est un taudis, où il y a huit places pour un à deux cents voyageurs ; le navire est si petit, qu'il danse sur les vagues au lieu de les effondrer. Si bien que très-fréquemment la poste, n'osant affronter la mer, attend au port le bon plaisir du vent.

Il advient que les lettres, les papiers publics subissent des retards de dix, de douze, de dix-huit heures même, pendant quinze jours consécutifs.

Le service de l'*express* devait marcher ainsi entre Athènes et Syracuse, au temps de Pisistrate.

Tant que le gouvernement français et celui du Royaume-Uni ne se résoudront pas à s'emparer de cette navigation, à construire en commun des navires spacieux, bien ordonnés et rapides, les relations des deux peuples resteront peu fréquentes, difficiles, et les affaires, entravées par l'incertitude ou la lenteur des communications.

Dans l'état actuel des perfectionnements industriels, cette traversée devrait durer moins d'une heure et être exempte, pour les passagers, du malaise, des angoisses que l'on subit maintenant avec d'autant plus d'impatience, que l'on manque à la fois des soins nécessaires, des moyens de conjurer l'influence, et même d'un coin pour s'étendre ou s'asseoir, quand on est énervé par le roulis de ces paquebots de rebut.

La question d'une réforme est importante et grave : rendre plus aisées et plus fréquentes les relations directes des Français avec leurs voisins, c'est cimenter de plus en plus une alliance sur la durée de laquelle reposent l'avenir de la civilisation, la sécurité de l'Occident et la paix du monde.

FRANCIS WEY.

# LA REINE D'OUDE ET SA SUITE.

L'État d'Oude. La *Bégum* (reine). Voir sans être vu. L'héritier. La suite. Types et costumes. Consommation. Sacrifices. Aventures de la route. Southampton. Un lever. Le carrosse. Les bagages. Un logement de 13,755 francs par mois. Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ? Un secret d'État.

Puisque le *Musée des Familles* arrive de Londres, en la personne de M. Francis Wey, il ne saurait passer plus longtemps sous silence une des individualités qui préoccupent le monde badaud, c'est-à-dire le monde entier, presque à l'égal du vaisseau-monstre, et qui ne tardera pas, s'il faut en croire les bruits publics, à visiter Paris et la France — sans se montrer aux Parisiens et aux Français.

Il s'agit de la reine d'Oude, avec sa suite et son héritier, installée depuis quelque temps à Londres, comme chacun le sait, pour le règlement du prix de son royaume, acheté par l'Angleterre.

L'Etat d'Oude, long de quatre cents kilomètres, rapportant soixante-dix millions par an, et peuplé de sectaires de Brama, est situé dans l'Indoustan, au sud-est de Delhy et d'Agra, au nord et à l'ouest du Bahar.

La Bégum (c'est le nom de la reine) est vêtue du front aux pieds d'étoffes blanches d'un grand prix entièrement closes, sauf deux trous pour les yeux ; sa coiffure est surmontée d'un oiseau de paradis d'une exquise beauté ; ses dames d'honneur sont habillées, comme elle, de draperies blanches de moindre valeur, mais également closes. Laisser voir un seul de ses traits par un homme serait le plus grand malheur pour la reine d'Oude, et apercevoir le bout de son nez serait pour un homme le plus grand sacrilége.

Aussi, la question capitale du voyage de la Bégum était moins encore d'en atteindre le but au plus juste prix, que de l'exécuter sans qu'aucun profane contemplât son visage !

La verra-t-on ? ne la verra-t-on pas ? C'est ce qu'elle-même, et sa suite, et le monde entier se demandaient.

Il y avait à Londres des paris énormes, engagés pour et contre.

Voici comment la Bégum et les champions de l'invisibilité ont gagné leur gageure.

Mais un mot d'abord sur son héritier et sa suite. L'héritier présomptif, âgé de dix-huit ans, n'a pas moins de cinq pieds sept pouces anglais ; sa figure est pâle, mais basanée ; son œil, vif et intelligent. Son oncle, Sicunda Hussinah, est, au point de vue politique, un homme d'une forte corpulence. Tous deux sont habillés de mirobolantes étoffes, et leur coiffure (sorte de casque) est ornée de pierreries d'un très-bel effet.

La suite des princes se compose de cent dix personnes, y compris les dames d'honneur, les secrétaires, trois médecins et les gardes... du harem.

Le chef desdits gardes est un individu d'une taille gigantesque, vêtu d'un costume éblouissant, moitié masculin, moitié féminin ; ses doigts sont ornés de bagues massives, et il tient à la main une grande canne dorée, marque distinctive de son emploi.

Cette caravane, après avoir fait le voyage de Lacknow à Alexandrie, a frété dans ce port le bateau à vapeur *l'Indus*. C'est ici qu'ont commencé les difficultés du problème. Au moment de l'embarquement, la mer était houleuse ; les princesses, embarrassées dans leurs longues draperies, perdirent totalement l'équilibre et roulèrent... les pieds par-dessus la tête... Les officiers anglais allaient leur tendre la main pour les relever de cette culbute ; mais les gardes intervinrent avec des cris : — Ne touchez pas à la reine !... de sorte que chacune se remit d'aplomb comme elle put. Le royaume d'Oude était sauvé : on n'avait pas aperçu les visages !

La société royale consommait chaque jour deux moutons ou agneaux, trois douzaines de volailles et beaucoup de riz. Les princes tuent eux-mêmes les animaux dont ils se nourrissent, et il y a, à cette occasion, une cérémonie religieuse : un prêtre lit dans un livre sacré, tandis que l'exécuteur, le couteau à la main, renverse la tête de l'animal, et, à un moment donné, lui coupe le cou.

Arrivés à Southampton, la reine et les princes ont débarqué avec cinq cents colis de bagages. La Bégum a passé dans son palanquin, au-dessus duquel était tendu un parasol écarlate. Les gardes la précédaient et la suivaient, en faisant tous leurs efforts pour qu'elle ne fût vue de personne ; l'on était parvenu, grâce à un paravent, à la faire monter dans son carrosse, lorsque l'on s'est aperçu que deux hommes hissés sur le siége du cocher se permettaient de retourner la tête, et allaient peut-être voir la reine en face ! Un cri d'horreur et d'indignation a fait fuir les indiscrets et sauvé encore l'Etat d'Oude d'une catastrophe incalculable !

Le lendemain matin, la reine a tenu un lever, où une trentaine de dames ont été admises. Ces dames, au retour, ont parlé... naturellement, et voici les grands secrets qu'on a sus par elles ! Sa Majesté était sur son sofa, servie par huit dames indigènes ; de magnifiques châles lui enveloppaient le corps ; mais sa tête, son cou et l'un de ses bras étaient découverts. Ses cheveux sont coupés très-courts et dirigés vers la nuque, à la chinoise. Elle portait pour uniques bijoux des boucles d'oreilles massives. Ses traits ressemblent d'une manière frappante à ceux de son petit-fils. C'est d'ailleurs une personne de bonne mine ; elle n'est pas très-brune et paraît plus jeune qu'elle né l'est réellement. Sa voix est agréable, ses manières semblent annoncer un caractère bon et affectueux.

Les princes ont reçu le même jour dans l'après-midi Des massiers, couverts d'or et d'argent, se tenaient en dedans de la porte pour en garder l'entrée. L'héritier royal avait revêtu un manteau écarlate brodé d'or ; il était coiffé d'un bonnet en forme de couronne, très-volumineux, dont l'ornement était une guirlande de pierres précieuses faisant saillie sur le front ; il tenait à la main un cimeterre dans un fourreau richement orné. Son oncle était revêtu d'un manteau bleu brodé d'argent ; il portait une toque bleue en forme de fez.

Dans le trajet de Southampton à Londres, nouveau problème à résoudre : la famille royale et sa suite occupaient trois waggons de première classe, deux de deuxième et deux de troisième ; les bagages remplissaient quatre waggons ; le train a coûté plus de 100 livres sterling (plus de 2,500 francs).

Les deux princes étaient entourés d'une brillante escorte d'indigènes, tant de leur suite que d'Indiens habi-

tant l'Angleterre, qui étaient venus rendre leurs hommages à la reine.

Après huit heures d'attente, la curiosité de la foule était à son comble ; on espérait voir au moins les dames d'honneur; mais les malencontreux voiles empêchaient les regards indiscrets, et chaque voiture était entourée par des gardes qui faisaient faire place. Ceux-ci aidaient les dames à monter en waggon, et à peine étaient-elles assises que l'on baissait les glaces.

Les princes et la suite installés, restait la Bégum; et comment la transvaser de son carrosse dans le waggon, sans qu'elle fût aperçue du public? Les gardes ont discuté longuement la terrible question avec elle, qui parlait avec la plus grande volubilité. M. Brandon, l'interprète, eut même un long colloque à ce sujet, et l'on perdit ainsi près d'une heure.

Enfin, on fit avancer le carrosse le plus près possible du waggon et il fut convenu que dans l'espace de vingt pas qui les séparait, on tendrait des étoffes, afin que la Bégum fût invisible aux étrangers. M. Brandon, qui aidait lui-même à tenir les draperies, tournait le dos afin de ne pas commettre de profanation. La portière du carrosse s'ouvrit et l'on en vit sortir deux femmes habillées d'étoffes blanches, c'était la Bégum et l'une de ses dames d'honneur. Les gardes redoublèrent d'efforts à ce moment pour contenir la foule, la reine monta dans le waggon, dont les glaces furent baissées sur-le-champ. Elle découvrit alors — audace inouïe ! — une partie de son visage pour regarder au dehors, mais comme il faisait déjà très-sombre, on ne put même l'entrevoir.




La reine d'Oude et son héritier. Dessin de Fellmann.

A dix heures, le train spécial entrait à Londres, où la famille s'installait, à la faveur de la nuit, à Halford-House, Regents-Park, loué moyennant 550 livres sterling par mois (13,755 francs!)

Depuis ce moment, personne n'a pu voir l'ombre ou le reflet de la Bégum, qui négocie, à travers les deux trous de son voile, l'échange de ses Etats contre je ne sais combien de mille livres sterling.

Elle a résolu de venir à Paris, mais ses conseillers croient difficile d'aborder, sans être vue, cette capitale de la curiosité universelle.

Viendra-t-elle donc? Ne viendra-t-elle pas? La cause est encore pendante.

Maintenant, comment un dessinateur est-il parvenu à faire le portrait de cette femme invisible? C'est son secret, un secret d'Etat; et il ne pourrait le révéler sans se perdre... devant Brahma et compagnie!

PITRE-CHEVALIER.

---

# CHRONIQUE DU MOIS.

## M. HOME.

Devinez quel a été l'événement capital du mois dernier, dans la moderne Athènes? Devinez ce qui a détourné les esprits de la comète et calmé les terreurs de la fin du monde? C'est l'apparition de M. Home, et non pas Hume, comme l'ont écrit tous ceux qui ont parlé de lui, sans savoir son nom.

Qu'est-ce donc que M. Home, et comment a-t-il ainsi absorbé l'attention de la cour et de la ville, des palais et des salons, des savants et des curieux, aux dépens de la question de Neufchâtel et de la *Question d'argent*, du bal costumé de M. Fould et de la réception de M. de Falloux?

Voici les rapports des témoins; nous dirons notre avis après eux :

— M. Home, dit l'un, est un personnage qui jouit d'une fortune indépendante, et qui, loin d'aimer à se donner en spectacle, n'admet que par rare faveur quelques amis intimes à être témoins de sa singulière puissance. Il lui a été maintes fois offert des sommes énormes pour donner ce qu'on appelle des séances. Il a constamment refusé.

C'est encore un très-jeune homme. Il appartient par sa mère à la terre classique des superstitions et des miracles : l'Ecosse. Il a à peine connu cette mère, mais fréquemment elle lui apparaît. C'est seulement après qu'elle lui est apparue qu'il a le don de commander aux esprits.

Par déférence pour un vœu de la mourante, il s'est fait catholique, et c'est un esprit éminemment religieux. Un des plus éloquents apôtres du catholicisme, le père de Ravignan, le suppliait dernièrement de renoncer à tout commerce surnaturel :

— Je le voudrais, je ne le puis, a répondu M. Home. Il ne dépend pas de moi de me soustraire à la puissance qui, par moments, s'éveille en mon âme; c'est malgré moi que je l'exerce.

Pour délivrer M. Home de ses obsessions, M. de Ravignan lui a conseillé les distractions, les voyages, une vie active. Mais déjà il a essayé de tout cela sans parvenir à rétablir l'équilibre entre son âme et son corps. —

— Appelé aux Tuileries, devant une auguste assemblée, dit un autre rapporteur, M. Home aurait fait mouvoir un coussin sous un bras tout-puissant, aurait fait frapper trois coups derrière la tête qui gouverne ce bras, aurait ordonné à une sonnette de quitter la main qui la tenait et de traverser un vaste salon pour passer dans une autre main, — et la sonnette aurait obéi ponctuellement; enfin, sur son ordre, les vitres auraient résonné de coups distincts et comptés sous des doigts invisibles, et un accordéon se serait mis à jouer tout seul les airs que lui demandait le sorcier, immobile à dix pas de l'instrument. —

— Hier soir, ajoute un troisième, je me trouvais chez un très-grand personnage, que je vous demanderai la permission de ne désigner ici que sous cette simple initiale, M. X... La réunion était composée d'une vingtaine de personnes, parmi lesquelles plusieurs dames, et on ne s'attendait nullement à voir M. Home, lorsque, sur les dix heures environ, un monsieur fut introduit et présenté aussitôt par le maître de la maison, comme étant le célèbre évocateur d'esprits frappeurs, si à la mode en ce moment. M. Home est un homme de taille moyenne, ni gras ni maigre, ni brun ni blond, de traits assez réguliers et portant favoris et moustaches, vêtu comme tout le monde, en homme, une individualité comme il s'en rencontre dans tous les salons.

Après quelques paroles prononcées en excellent français, M. Home, se plaçant contre la cheminée, dit qu'il se mettait à la disposition de l'honorable assemblée, et que tout ce qu'on voudrait bien lui demander de possible il tâcherait de l'exécuter. Aussitôt une dame le pria de faire tourner la table qui se trouvait au milieu du salon. Je m'attendais à des passes, à un contact plus ou moins prolongé de M. Home avec la table; il n'en fut rien : M. Home, accoudé à la cheminée, ne bougea pas de place; seulement il sembla se concentrer en lui-même comme pour rassembler toute sa puissance nerveuse, sa figure se contracta légèrement, et enfin, après moins d'une demi-minute employée à cette sorte d'évocation, il étendit la main dans la direction de la table, qui se mit aussitôt à tourner lentement, puis plus vite, puis enfin tellement rapidement qu'elle semblait une véritable toupie. On invita M. Home à arrêter la table, et il l'arrêta aussitôt.

Après cela ce furent des pendules de deux des salons dont M. Home fit marcher et arrêter les aiguilles à volonté, seulement en étendant la main. Puis toutes les sonnettes furent subitement agitées; et une dame ayant demandé si l'on pouvait bien lui faire venir un livre qu'elle désigna, et qui se trouvait dans une bibliothèque placée à l'autre bout de la pièce, la porte vitrée de la bibliothèque s'ouvrit tout à coup avec bruit, et le livre, comme jeté par une main invisible, vint tomber sur les genoux de la personne qui l'avait demandé. Après ce tour, ou plutôt ce prodige, qui causa une vive impression, M. Home fit jouer à un piano plusieurs airs qui furent indiqués; puis des mouchoirs furent arrachés des mains de quelques messieurs qui avaient défié l'évocateur.

Enfin, on demanda à M. Home d'agir d'après ses propres inspirations, pour donner une preuve frappante de l'intervention des esprits, qu'il prétend faire obéir. La demande était à peine formulée que j'éprouvai pendant quelques secondes une sensation indéfinissable, sensation partagée, du reste, par toutes les personnes présentes : il nous sembla que le plancher fuyait sous nos pieds, ou plutôt que nous étions suspendus en l'air; puis soudain toutes les bougies qui se trouvaient dans l'appartement s'éteignirent. On entendit les meubles se remuer avec bruit, les portes s'ouvrir et se fermer avec fracas; puis les

bougies se rallumèrent subitement, mais il n'y avait plus de M. Home : il avait disparu quelques instants après, et alors chacun essayait de se remettre de cette scène, qui avait causé une stupéfaction générale. Un domestique annonça que M. Home venait de quitter l'hôtel, et qu'il priait l'assemblée de l'excuser s'il était parti sans prendre congé d'elle, comme il aurait dû le faire. Naturellement, les scènes qui venaient de se passer furent l'objet de toutes les conversations chez M. X...; mais elles avaient trop impressionné pour que chacun pût conserver sa gaieté et sa liberté d'esprit ; aussi la soirée s'est-elle terminée de bonne heure. —

Selon M. Eugène Guinot, autorité sérieuse, un des prodiges les plus surprenants et les plus émouvants opérés par M. Home est d'évoquer la main d'une personne morte et de la faire toucher à une personne vivante.

— On comprend quel effet produit l'annonce seule de ce miracle, lorsque M. Home, qui est un jeune homme pâle et d'une physionomie expressive, fixant sur son auditoire un regard profond, dit d'une voix imposante :

— Placez votre main sous le tapis qui recouvre cette table, et puis nommez la personne morte dont vous voulez que la main vienne prendre et serrer la vôtre.

Les dames frémissent et presque toutes se refusent à cette sinistre poignée de main.

Cependant l'autre soir, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, une dame polonaise, Mme de X..., s'est présentée à l'appel de Home, a mis la main sous le tapis, et a dit qu'elle désirait être touchée par la main de sa sœur, morte il y a quelques années.

Aussitôt Mme de X... pâlit, et dit d'une voix tremblante d'émotion qu'elle sentait une main froide saisir et presser sa main.

— Mais, ajouta-t-elle, comment saurai-je que c'est la main de ma sœur?

— Elle va vous le prouver par quelque signe intime, reprit Home.

Mme de X... avait plusieurs bagues à ses doigts, une de ces bagues lui avait été donnée par sa sœur. La main froide prit cette bague, la fit tourner autour du doigt et ouvrit le chaton qui renfermait des cheveux de la défunte.

— Oh! je ne doute plus, c'est bien elle! c'est bien ma sœur, s'écria Mme de X... en fondant en larmes.

Cette scène, d'un effet saisissant, a été plusieurs fois reproduite par le magicien dans les salons où il s'est montré trop rarement au gré des curieux; de toutes ses expériences, c'est celle qui a produit la plus vive impression. —

Il est certain qu'il y a cent personnes graves à Paris qui affirment avoir vu ces prodiges, et que les plus savants, les plus résolus et les plus sceptiques sont réduits à déclarer :

— Je ne le crois pas, mais je l'ai vu.

M. Amédée Achard lève un coin du voile sur ces miracles américains :

— Dans un salon, dit-il, où *travaillait* M. Home, les dames réclamèrent l'évocation d'un héros de la fidélité.

Une voix prononça le nom de Chactas.

Il fut adopté d'enthousiasme. Un héros à peu près réel et fidèle! Il n'y a qu'un sauvage capable de ce miracle.

M. Home fut invité à prier son esprit frappeur d'introduire Chactas.

L'esprit frappeur frappa.

Tout à coup une porte s'ouvre, et un sauvage superbe apparaît en grand costume de guerre. C'était Chactas.

La surprise alla presque jusqu'à l'évanouissement.

Cependant une jeune femme plus hardie que ses voisines questionna le sauvage.

Il répondit comme un homme civilisé. Ce que c'est que l'héroïsme!

Un journal ne sait pas mieux ce qui se passe dans Paris.

— Mais c'est un feuilleton que ce sauvage! dit une des curieuses.

On remercia M. Home de sa complaisance, et chacun déclara que les esprits frappeurs étaient une vérité vraie.

A quelque temps de là, la même compagnie, qui avait assisté à l'apparition de Chactas, se réunit dans une autre maison où un voyageur ramena M. Home.

— Mais c'est une mystification, dit une dame ; votre M. Home n'est pas le vrai M. Home.

Le voyageur offrit d'aller chercher des témoins.

— Moi, j'en ai vingt! dit la dame.

Et, de la main elle montra les personnes qui l'entouraient.

Un éclat de rire interrompit le débat. Un des témoins de la scène quitta son fauteuil; il prit un de ses amis par la main, et fit signe à un autre d'approcher.

— Voilà mon M. Home, et voici Chactas! dit-il.

On comprit tout; M. Home, ce soir-là, n'eut aucun succès.

— J'en ai vu un faux, qui était si vrai, disait la maîtresse de la maison, que j'ai peur maintenant que le vrai ne soit faux! —

Cependant, il est certain que le vrai Home n'est pas un mythe, si quelques faux Home ont abusé de son nom; il est certain qu'il fait des choses extraordinaires et inexplicables, qui ont dérouté jusqu'aux membres de l'Académie des sciences.

Est-ce de la prestidigitation, de l'électricité, du magnétisme, de la magie noire ou blanche?

C'est là la question.

Elle sera peut-être résolue dans deux mois, car M. Home vient d'aller chercher en Amérique et va en ramener sa sœur, encore beaucoup plus possédée que lui, s'il faut l'en croire.

Ce qui nous fait douter de la magie de M. Home, c'est qu'il est parti en chemin de fer et en paquebot, comme un simple... Robert-Houdin.

S'il était sorcier, il voyagerait en ballon, ou du moins avec les bottes de sept lieues du conte de fées.

La vérité est qu'il a débuté avec talent et succès, qu'il a tourné toutes les têtes, qu'il est devenu un personnage à Paris, — où l'entreprise est si difficile!

Ce début rappelle celui de M. de Caston, — autre sorcier qui fait également fureur, et qui était inconnu avant son histoire de la rue de la Darce.

Voici cette histoire, racontée par M. Adrien Paul ; — nous regrettons d'être forcé de l'abréger, car elle est la plus piquante démonstration de l'art de se poser au dix-neuvième siècle, soit comme sorcier, soit à tout autre titre.

M. de Caston donnait, à Marseille, une première séance, et venait d'inviter quelques personnes à écrire sur ses ardoises une série de dates mémorables qu'il devait deviner.

Tout à coup un Marseillais pur sang se lève et dit :

— Mordious! moussu de Caston, nous n'avons que faire de vos dates. Moi qui vous parle, je suis né rue de la Darce; il y a quarante ans que j'y vis, et je vous certifie que c'est une rue qui aura sa place dans l'histoire. Eh bien! vous qui êtes sorcier, dites-moi ce qui s'est passé dans cette rue, et alors, bagasse! je vous déclare digne d'être de Marseille.

M. de Caston était fort mal à l'aise.

D'un côté, il entendait parler pour la première fois de la rue de la Darce.

De l'autre, il savait les Marseillais fort chatouilleux sur le chapitre de leur ville, à propos de laquelle ils avouent que, si Paris avait une Cannebière, il vaudrait presque Marseille.

Et l'on criait de tous les coins de la salle : — La rue de la Darce! la rue de la Darce!

M. de Caston allait peut-être se brûler la cervelle de désespoir, lorsqu'une illumination soudaine vint lui suggérer la triomphante idée que voici :

— Messieurs, dit-il aux enragés Phocéens, la rue de la Darce est, en effet, l'une des rues les plus mémorables qu'il y ait au monde. Toute l'histoire ancienne et moderne se trouve là résumée en un espace de trente mètres de long sur deux et demi de large. D'abord, c'est dans la rue de la Darce que commença le déluge, par une légère averse, environ trois mille ans avant Jésus-Christ; — c'est là que Rome fut fondée, par Romulus et Rémus, en 753; — c'est là qu'a commencé la dynastie chinoise des Tsing, en 248; — c'est là que Clovis a gagné la bataille de Tolbiac, en 496; — c'est là que Paris a été pillé par les Normands, en 845.

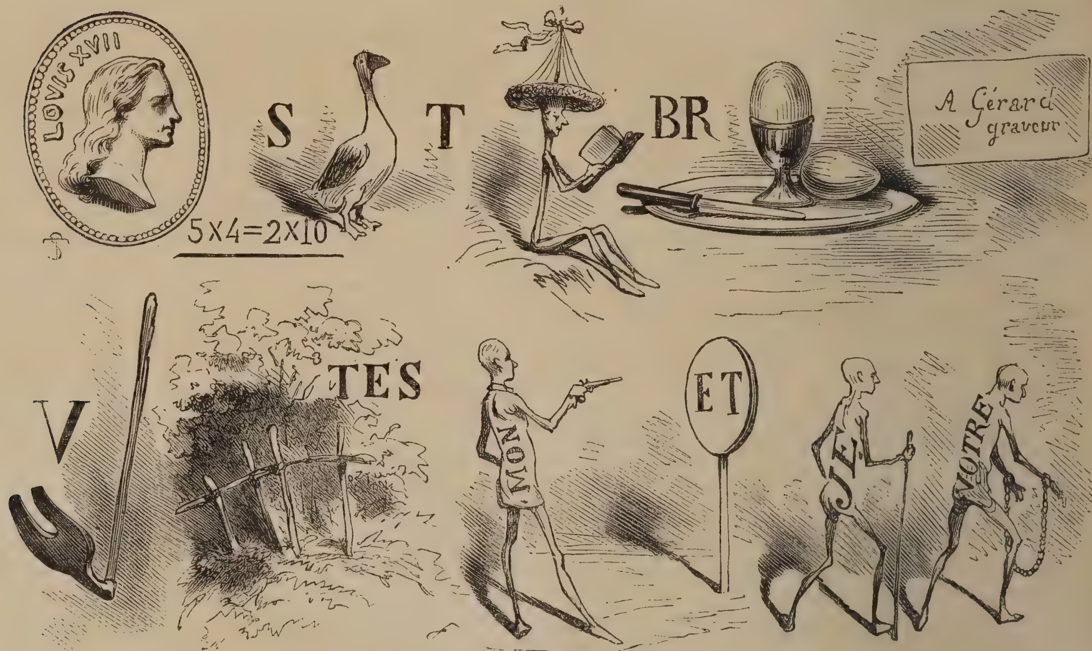
— Bravo! bravo! Vive moussu de Caston! Vive la rue de la Darce!

— C'est rue de la Darce que Jérusalem fut prise par les croisés, le 15 juillet 1099; — c'est rue de la Darce que l'Egypte fut conquise par Saladin; le Pérou, par Pizarre; le Mexique, par Fernand Cortez, et que le *Cid* fut représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français.

La joie tournait au délire; les plafonds menaçaient de crouler sous les trépidations et les applaudissements.

— Bref, messieurs, c'est dans l'immortelle rue de la

## RÉBUS SUR LOUIS XVII.




Darce que la Bastille a été prise, le 14 juillet 1789. — C'est là que Napoléon a dit à son armée : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. » — C'est là qu'il a gagné la bataille d'Aboukir; c'est là qu'il est débarqué à Fréjus, et plus tard à Cannes. En un mot, messieurs, je ne connais qu'un événement capital qui ne se soit pas passé rue de la Darce, et il y avait de bonnes raisons pour cela : c'est la fondation de Marseille par les Phocéens, alors que le monde n'existait pas encore, et que naturellement cette rue gigantesque dormait, insoucieuse, dans les carrières de Carrare et de Paros...

M. de Caston fut porté en triomphe jusqu'à son hôtel. Le lendemain, on lui donna une sérénade et sa rue fut illuminée. Trois jours après, il reçut le brevet d'historiographe de la ville.

Depuis lors, les maisons de la rue de la Darce ont triplé de valeur, et les propriétaires ont un tel respect pour eux-mêmes, qu'ils n'osent plus se couvrir en leur propre présence... ce qui a l'inconvénient de leur occasionner beaucoup de rhumes de cerveau, conclut M. Adrien Paul.

Depuis lors aussi, ajouterons-nous, M. de Caston est célèbre, — presque aussi célèbre que Robert-Houdin et M. Home. P.-C.

## EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS DERNIER.

« *Français, je meurs innocent; je pardonne à mes bourreaux.* » Dernières paroles de Louis XVI, sur l'échafaud. (France — ais — jeu — *m'* — heure — *i* — noce — enjeu — *par* donne à *mes* — bourreau.)

---

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## GUILLAUME LE TACITURNE.




Statue de Guillaume le Taciturne, par M. le comte de Niewerkerke. Dessin de Mariani.

Vers le milieu du seizième siècle, vivait à la cour de Charles-Quint un tout jeune homme, presque un enfant, de taille déjà imposante, au teint brun, aux cheveux châtains, qui parlait peu, riait moins encore, et, loin de se livrer à la turbulence naturelle de son âge, semblait toujours enfoncé dans des méditations profondes. On remarquait avec surprise que le glorieux empereur, l'homme le plus prudent de son siècle, témoignait des égards particuliers à

cet adolescent, et ne se faisait pas faute de le consulter, comme une tête chauve et une barbe grise, sur les questions les plus délicates, les plus ardues, les plus compliquées de la politique. Ses courtisans s'étonnaient quelquefois de sa confiance en ce conseiller imberbe.

— Je vous confesse, leur répondait l'empereur, que cet enfant m'étonne. Il m'a souvent suggéré des expédients dont je ne me fusse jamais avisé moi-même, tout vieux renard que je suis, et j'ai déjà, en maintes circonstances, modifié mes résolutions après l'avoir consulté.

Un jour, Charles-Quint donnait une audience secrète aux députés de la diète d'Augsbourg. Tous ceux qui se trouvaient dans sa chambre se retirèrent et le jeune homme allait sortir avec eux :

— Prince, lui cria-t-il, demeurez.

Et cet enfant de quatorze ans, admis en tiers dans la conférence secrète où se débattaient les plus hautes destinées de l'empire, opina comme eût pu faire un ministre blanchi sous le harnais. Ce n'était pas la première fois, du reste, qu'il émerveillait les princes et les ambassadeurs par la précocité de son expérience.

Cet enfant était Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

Charles-Quint lui donna d'autres preuves bien décisives de sa confiance et de son amitié. Il n'avait guère plus de vingt ans quand il le choisit pour porter la couronne impériale à son frère Ferdinand, et quand il lui remit, malgré ses courtisans, le commandement de l'armée de Flandre, de préférence au comte d'Egmont beaucoup plus âgé. Ce général à peine majeur, novice au métier des armes, justifia par des actions d'éclat cette heureuse imprudence, quoiqu'il eût à combattre deux capitaines expérimentés, M. de Nevers et l'amiral de Châtillon. Enfin, le jour où le vieil empereur, las des grandeurs mondaines, abdiqua pour s'ensevelir au couvent de Yuste, il se montra en public appuyé sur le bras de son cher Guillaume, qu'il venait de nommer gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht.

Mais ce fut la fin de sa faveur, et Philippe II ne tarda pas à lui laisser voir qu'il n'avait pas hérité de l'affection de son père pour lui. Les Pays-Bas étaient couverts de troupes espagnoles, dont le séjour devenait une charge inutile, à cause de la paix. Sur la proposition de Guillaume, les États en demandèrent le renvoi. Philippe promit, mais sans en rien faire, et il conserva de cette demande une violente rancune contre Guillaume. Lorsqu'il quitta les Pays-Bas, près de monter sur le vaisseau, à Flessingue, il lui reprocha publiquement, avec un visage courroucé, de s'être opposé, par des intrigues secrètes, à l'exécution de ses desseins. Et comme Guillaume alléguait que les États seuls avaient tout fait, le roi lui saisit le poignet, et, le secouant avec force :

— Non, dit-il, ce ne sont pas les États; mais c'est toi, toi, toi!

Le prince d'Orange se garda bien d'accompagner le roi jusque sur le vaisseau, et ceux qui connaissent Philippe II n'oseraient dire qu'il eut tort.

Philippe avait nommé gouvernante des Pays-Bas sa sœur, Marguerite de Parme, assistée du cardinal Granvelle, qui fut obligé de se retirer devant l'opposition de Guillaume et des principaux seigneurs. Mais on perdit tout espoir en apprenant que le roi lui donnait pour successeur le terrible duc d'Albe, chargé de réduire les rebelles par la force. On vit un jour quatre cents gentilshommes très-simplement vêtus, portant une épée pour toute arme, et marchant gravement deux à deux dans le plus grand ordre, apporter une protestation à la gouvernante. Tandis qu'ils défilaient ainsi dans la salle d'audience, le conseiller de Barleymont s'écria tout haut, pour rassurer Marguerite :

— Ce n'est qu'une troupe de gueux; il ne faut pas faire attention à leurs demandes.

Les gentilshommes relevèrent fièrement cette insulte et s'en parèrent comme d'un nom de parti : c'était un moyen de rendre leur cause populaire. Les confédérés adoptent pour signe de ralliement une besace et une écuelle de bois suspendues au chapeau. Ils s'habillent de drap gris, portent avec eux des bouteilles de mendiants et boivent hautement à la santé des gueux quand ils se rencontrent. Enfin, ils se suspendent au cou une médaille d'or, offrant d'un côté l'effigie du roi, de l'autre deux mains jointes tenant un bissac, avec cette inscription: *Fidèles jusqu'à la besace.*

Bientôt les gueux simples, les gueux de forêts et les gueux de mer rivalisent dans la lutte engagée contre l'Espagne. Mais les excès et les impiétés sacriléges des réformés, qui composaient la plus grande partie des rebelles, détachent les catholiques de leur alliance. Marguerite parvient à rétablir momentanément le calme. Malgré les représentations de ses amis, qui voulaient le convaincre que son devoir lui ordonnait de rester, Guillaume de Nassau s'éloigne à la tête de cent mille Flamands :

— Adieu donc, prince sans terre, lui dit le comte d'Egmont.

— Adieu, comte sans tête, répondit-il.

Et ces deux prophéties se vérifièrent.

On connaît les détails de la mort du comte d'Egmont, dont Goethe a fait le sujet d'un de ses plus beaux drames. Condamné avec le comte de Horn par le duc d'Albe, il se prépara à son sort avec un admirable courage, et, le jour même de l'exécution, il écrivit à Philippe II une lettre pleine de noblesse et de dignité, et une autre pleine de tendresse à sa femme. Il demanda qu'on ne différât point son exécution, pour ne pas laisser à son âme le temps de tomber dans le désespoir, et ne voulut point qu'on le garrottât, disant qu'il irait volontairement à la mort. L'échafaud était tendu de noir et entouré de dix-neuf cents soldats. Le condamné voulait parler au peuple : il y renonça, à la prière de son confesseur, l'évêque d'Ypres, Martin Rithove, qui avait vainement conjuré à genoux, et avec larmes, le duc d'Albe de lui laisser la vie. Il s'agenouilla, récita l'oraison dominicale, embrassa le crucifix qu'on lui tendait, reçut l'extrême onction, et, baissant sur ses yeux sa toque de soie noire, attendit le coup mortel. Le comte de Horn le suivit sur l'échafaud. De nombreux spectateurs accoururent tremper leurs mouchoirs dans le sang des deux nobles victimes.

Tel fut un des premiers exploits du *Conseil de sang* institué par le duc d'Albe. La cruauté de cette Commission, bien digne de celui qui l'avait nommée, est demeurée célèbre. Entre autres membres, elle comptait dans son sein un Jean Vargas, dont la férocité était devenue proverbiale, et un Hessels qui, dormant toujours pendant les interrogatoires et les discussions, ne manquait jamais de conclure, en se frottant les yeux, quand on l'éveillait pour avoir son avis : « A la potence! à la potence! » Ce Hessels justifia le mot de l'Ecriture : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée! » car, dans la suite, il fut pendu à un arbre, sans forme de procès.

Le duc d'Albe se vantait qu'il étoufferait les Hollandais dans leur beurre; c'est dans leur sang qu'il voulait dire. En six ans de gouvernement, il fit périr plus de dix-huit mille personnes par le ministère du bourreau, comme il

s'en glorifiait en se frottant les mains. Mais quand Granvelle apprit qu'il avait fait arrêter les principaux gentilshommes des Pays-Bas :

— Et, demanda-t-il, a-t-il pris aussi *le Taciturne?* (C'était le nom qu'il avait donné à Guillaume.)

Comme on lui répondit que non :

— Alors, dit-il, il n'a rien pris.

Sur son refus de comparaître devant le *Conseil de sang*, le prince d'Orange est condamné à mort, et on le dépouille de ses domaines. Il en appelle à Philippe, demandant à être jugé par lui, en sa qualité de chevalier de la Toison d'or. On refuse d'entendre sa justification; alors il se décide à recourir à la force.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette longue guerre, où les plus habiles généraux, le duc d'Albe, Requesens, don Juan, Alexandre Farnèse, se succédèrent à la tête des Espagnols, et où malheureusement aucun des deux partis ne se tint pur des excès et des cruautés. Quelquefois vainqueur, plus souvent vaincu, car la fortune semblait prendre plaisir à railler sa prudence, à déjouer son courage et les calculs de son génie, mais toujours aussi grand dans la défaite que dans la victoire, Guillaume fut réduit aux plus terribles extrémités, jusqu'à être obligé de s'enfuir sous un déguisement de paysan. La principale cause de ses défaites fut l'esprit de mutinerie de ses troupes, qui se révoltaient à chaque instant pour le payement de leur solde. Il fut contraint d'aller vendre à Strasbourg toute sa vaisselle d'argent, ses tapisseries, ses meubles, ses habillements de réserve, pour en partager le produit aux chefs de son armée, et de leur engager les principautés d'Orange et de Montfort, en contractant l'obligation de leur payer le capital et les intérêts de ce qui leur était dû, dans l'intervalle de douze ans. Il eût même été tué dans une de ces révoltes, sans le pommeau de son épée sur lequel vint s'aplatir une balle dirigée contre lui.

Une autre fois, il fut surpris devant Malines, la nuit, par huit cents Espagnols : une petite chienne qui couchait sur son lit le sauva, en lui grattant fortement la figure avec ses pattes pour l'éveiller.

Le prince d'Orange conduisit la guerre avec une vigueur égale à son habileté. Il n'hésita point, par exemple, à rompre les digues et à inonder le pays, pour forcer les Espagnols à lever le siége de Leyde, tellement affamée par un blocus rigoureux que, depuis sept semaines, il n'y avait plus une once de pain dans la place. Les ennemis se vengèrent en enlevant son fils Philippe à l'université de Louvain et en le conduisant en Espagne, où il resta vingt-huit ans.

Enfin, après l'*union d'Utrecht* (1579), qui proclamait Guillaume de Nassau stathouder, amiral et généralissime, sa tête fut mise à prix au taux de vingt-cinq mille écus; le meurtrier avait la promesse de l'anoblissement et l'assurance de l'impunité pour tous ses crimes antérieurs. Le prince répondit par son apologie, qui est un chef-d'œuvre, à cette proscription véhémente où Philippe le traitait d'ingrat, de rebelle, d'hérétique, d'hypocrite, d'impie, de Caïn, de Judas, de parjure, de peste de la chrétienté; et il le fit sans plus garder de ménagements envers son ancien maître.

Deux ans après, le roi d'Espagne était déclaré déchu de la souveraineté des Pays-Bas.

La proscription de Guillaume ne tarda pas à amener son effet naturel. Un assassin tira sur lui à Anvers, et la balle lui traversa les deux joues. On soupçonna d'abord du crime les Français de la suite du duc d'Anjou, dont il avait recherché l'appui dans ses projets contre l'Espagne, et qui était entré à Anvers avec lui. Mais le fils du prince, âgé de treize ans, trouva dans les poches de l'assassin, que les hallebardiers avaient tué sur place, des papiers établissant que c'était un Espagnol du nom de Jean Jaureguy. Cet homme, facteur d'un marchand, avait été poussé au crime par l'espoir de la récompense.

Malgré cette grave blessure, Guillaume écrivit de sa propre main un billet aux magistrats d'Anvers, pour les rassurer et pour calmer le peuple, qui courait déjà en armes se venger des Français. Des prières publiques eurent lieu; tant que le danger dura, les églises furent pleines de monde, et, aussitôt que sa guérison fut assurée, on ordonna, pour remercier Dieu, un jeûne général et une journée d'actions de grâces.

Et pourtant ce même homme eut bientôt après à se défendre contre ce peuple qui venait de lui témoigner tant d'amour. On avait persuadé à la foule, toujours crédule, qu'il voulait livrer Anvers aux Français. Elle courut tumultueusement au château, pour en chasser la garnison; mais il vint à sa rencontre, et sa présence imposa aux mutins.

A peine l'attentat de Jaureguy réprimé, on découvrit un autre complot : deux hommes qui avaient été payés par le prince de Parme, pour empoisonner le duc d'Anjou et le prince d'Orange, furent arrêtés et mis à mort.

Guillaume se retira alors à Delft, s'y croyant plus en sûreté; mais c'est là que le coup fatal l'attendait. Un fanatique, nommé Balthazar Gérard, natif de Bourgogne, qui se faisait passer pour huguenot, se présenta à lui, le 10 juillet 1584, sous prétexte de lui porter des lettres au sujet de la mort récente du duc d'Anjou. Il était midi et demi, et le prince se levait de table, quand Balthazar lui tira un coup de pistolet chargé de trois balles, qui lui fit une blessure mortelle au sein gauche. Il n'eut que le temps de dire, en tombant aux pieds de sa quatrième femme, la fille de Coligny, qui, pendant le massacre de la Saint-Barthélemy, avait vu périr de la même façon son premier mari devant elle :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi et de ce pauvre peuple!

Il était âgé de cinquante-un ans.

Les Espagnols ont publié après l'assassinat qu'il y avait encore à Delft quatre autres sicaires venus dans le même but, et que de toute façon il ne pouvait échapper à la mort.

Pauvre, pauvre prince, qui vécut toujours entouré de périls et d'embûches, de proscripteurs et de meurtriers, qui ne cessa pas une minute, depuis son âge viril, d'avoir à combattre pour ses domaines, sa vie, sa famille, sa patrie, dont l'existence publique fut toujours déchirée par les troubles, les agitations, les luttes de toute sorte, et qui ne fut même pas toujours respecté par ses soldats et par son peuple!

Ce fut à la nouvelle de cette mort qu'éclata dans toute sa force l'amour que lui portaient ses concitoyens. La douleur et la consternation des Pays-Bas ne pourraient mieux se comparer qu'à celles dont la Judée fut émue à la chute de Judas Machabée, et ses funérailles furent célébrées avec une pompe extraordinaire.

C'est qu'en dehors de ses grandes qualités publiques, le prince d'Orange avait des qualités privées qui lui attiraient l'affection générale. Héros doux et sage, humain et généreux, il était encore civil, affable, accessible à tous. Il parcourait les rues, suivi seulement de trois ou quatre domestiques, la tête toujours découverte, et permettant à tout le monde de l'approcher. Si, chemin fai-

sant, dit un de ses biographes, il entendait du bruit dans quelque maison, par exemple l'éclat d'une dispute conjugale, il entrait, écoutait les deux parties, et les exhortait à la concorde avec une patience et une bonté incroyables. Le bourgeois lui proposait alors de goûter de sa bière, et, après avoir bu le premier à sa santé, suivant la mode du pays, essuyait avec sa main l'écume de la boisson sur le vase, et le passait au prince qui buvait à son tour.

— Vous vous familiarisez trop avec des gens de peu, lui disaient ses courtisans.

— Il est si facile, répondait-il, avec un coup de chapeau et une petite honnêteté, de s'acquérir un partisan dévoué pour la vie.

Le courage, la magnanimité, la justice, l'équité, la modération, la pénétration, la fermeté, une grande égalité d'âme, une noble ambition, une adresse extrême à manier et à dominer les caractères, telles étaient les qualités de cet homme, vrai héros de Plutarque, qui offre tant de rapports avec notre Coligny. Sa devise le peint : un plongeon, oiseau de mer qui paraît toujours sur le haut des vagues, avec ces mots :

*Sævis tranquillus in undis*, — tranquille au milieu des flots irrités.

Je ne regrette en lui que le côté du sectaire, qui l'égara plus d'une fois.

L'assassin Gérard montra, au milieu des tortures, un courage inouï, que ne manquèrent pas de faire ressortir avec admiration les nombreuses apologies publiées alors en faveur de cet homme, dont l'esprit de parti faisait un héros et un martyr.

Suivant une de ces apologies, il fut d'abord fouetté cinq fois très-rudement, puis on lui oignit le corps de miel et on fit venir un bouc pour le lécher, afin que l'âpreté de sa langue emportât, avec le miel, la peau déchirée. Ensuite, après l'avoir soumis à la plus cruelle question, on le plaça, pieds et mains liés, dans un van où on le secouait sans cesse pour l'empêcher de dormir. Après quoi on le guinde en l'air, ayant un poids de cent cinquante livres attaché au pouce de son pied ; on lui chausse des souliers de cuir tout cru, imbibé d'huile, « et ainsi tout rompu et déchiré de coups, le font approcher tout nu d'un grand feu, où, après lui avoir brûlé d'un flambeau le dessous des aisselles, le vêtissent d'une chemise trempée dans l'eau ardente, qu'ils allument sur son corps, lui piquent de poignantes aiguilles dans l'entredeux des ongles et lui mettent profondément des clous dedans. »

Ceci n'est que le prélude, la *bagatelle de la porte.* Quant au supplice proprement dit, les détails multipliés en sont tellement horribles qu'il est absolument impossible de les reproduire ici.

Il est très-probable que ces épouvantables raffinements de cruauté sont des exagérations du pamphlétaire, sans quoi les bourreaux auraient trouvé moyen d'attirer sur l'assassin lui-même la pitié due à la victime seule.

Mais ce qui est certain, c'est que la constance du misérable, au milieu des tortures, fut si extraordinaire que les Hollandais le crurent possédé du diable, et les Espagnols inspiré de Dieu.

Guillaume le Taciturne se survécut dans ses deux fils, Maurice et Frédéric, deux grands généraux, qui poursuivirent son œuvre et forcèrent la cour d'Espagne à reconnaître enfin l'indépendance des Provinces-Unies.

VICTOR FOURNEL.

---

# LA STATUE DE GUILLAUME, PAR M. LE COMTE DE NIEWERKERKE.

## LES SOUVENIRS DE DELFT ET DE LA HAYE.

Bien que Guillaume le Taciturne soit un des plus grands personnages de l'histoire moderne, comme on vient de le voir par sa courte biographie, son nom et sa gloire n'étaient guère connus en France que des savants et des lettrés, des hommes de guerre et des hommes d'État, lorsqu'une œuvre monumentale est venue le révéler à la foule, il y a quelques années.

Cette œuvre est la statue équestre, exécutée en bronze par M. le comte de Niewerkerke, et exposée en public, à Paris, avant sa translation en Hollande.

Jamais un héros ne fut plus exactement caractérisé.

On dit ordinairement d'un bon portrait qu'il est parlant. On peut dire de celui-ci qu'il est taciturne, et c'était justement là le problème à résoudre.

En regardant l'image, on devine le modèle.

Toute la vie, tout le rôle, toute la personnalité de Guillaume sont résumés dans cette mâle et simple figure, dans cette attitude calme et froide, dans cette bouche serrée entre la barbe et la moustache.

En popularisant chez nous le fameux stathouder, sa statue a placé M. le comte de Niewerkerke au premier rang de nos artistes.

Déjà connu pour son beau marbre d'*Aréthuse*, il a fait depuis : le *Napoléon Ier* qui est à Lyon et à Napoléonville, le *Descartes* qu'on admire à Tours, les bustes de l'*Empereur* et de l'*Impératrice* (le *Musée* a publié celui-ci), la noble tête du *Maréchal Bosquet*, le sauveur d'Inkermann ; le *Combat* du chevalier breton et du chevalier anglais, que MM. Susse et Giroux ont mis à la portée de tout le monde, et cette exquise *Jeune fille* en marbre, qui a eu tant de succès à l'Exposition universelle.

Aussi, l'art qu'il honore par son talent, le public auquel son nom est familier, le monde où il tient une position si éminente, ont applaudi ensemble à la double élévation de M. le comte de Niewerkerke à l'Académie des beaux-arts et à la direction générale des musées de France.

A l'Institut, le suffrage de ses pairs n'a fait que lui rendre justice.

Au Louvre, régénéré par lui, ses lumières et sa bienveillance sont une bonne fortune publique.

Son portrait ci-joint est la reproduction aussi fidèle que possible d'un chef-d'œuvre du crayon de M. Ingres.

---

On montre encore à Delft la maison où périt Guillaume

le Taciturne (aujourd'hui la caserne de Prinssenhof), l'escalier qu'il montait après son dernier repas, le corridor où Balthazar Gérard guettait sa victime, la trace des trois balles qui chargeaient son pistolet, tiré à bout portant, et l'inscription de la sentence qui le condamna : « à avoir la main droite enfermée et brûlée dans un étau de fer rouge, les bras, les jambes et les cuisses mordues par des tenailles ardentes, le ventre ouvert, le cœur arraché, la tête tranchée et plantée au bout d'une pique, le corps coupé en quatre parties, pour être pendues à des poteaux, au-dessus des quatre principales portes de la ville. » (Textuel.)

Au Musée de la Haye, dans la collection des Souvenirs historiques, les Hollandais font remarquer avec larmes aux voyageurs le costume complet que portait Guillaume lorsqu'il fut assassiné ; sa chemise maculée de sang, son pourpoint de buffle gris, percé à la région du cœur, les




Portrait de M. le comte de Niewerkerke. Dessin de Riffaut, d'après M. Ingres.

pistolets de Balthazar Gérard, et la balle mortelle dans une sébile d'agate.

On lit à côté l'original même de la sentence rapportée ci-dessus.

Le tombeau de Guillaume le Taciturne orne l'église neuve de Delft. Il est en marbre noir et blanc, surchargé de sculptures plus riches que délicates.

La statue du héros, couverte d'une armure complète, le sceptre et l'épée à la main, est couchée sur le monument funèbre.

A ses pieds repose un petit chien, que les ignorants prennent pour un symbole héraldique, mais qui représente l'animal intelligent et fidèle auquel le stathouder dut la vie, au siége de Malines, en 1572.

PITRE-CHEVALIER.

# GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

## II. — LE JUGE MAGE.

Le départ du juge mage. Le secrétaire gênant et indispensable. Agathe et Amadieu. Les juges seigneuriaux en déshabillé. Une surprise du maréchal de Noailles. Une malice du prieur de Lauzerte. Le juge mage en chasse. Un convive mal reçu. L'habit ne fait pas le duc... d'Uzès. Le faux et le vrai duc de Duras. De deux maux le moindre. Noces et festins.

Dans une de ces maisons de structure cyclopéenne qui bordent le fossé du vieux Cahors, promenade ainsi appelée à cause de sa destination première, vous auriez entendu, il y a cent ans, avant l'aube du 1er mai, un tumulte bien étrange à cette heure et tout à fait en dehors des habitudes paisibles et de l'existence régulière de nos aïeux. Des lumières couraient d'une chambre à l'autre, des pas précipités retentissaient sur les marches en pierre de l'escalier, ou faisaient crier au premier étage les ais vermoulus du parquet; des voix bourdonnaient dans l'intérieur, et au bruit des portes ouvertes et refermées à chaque instant se mêlaient les chants du coq et les hennissements des chevaux.

Réveillés en sursaut par cette agitation insolite, les voisins se mirent aux fenêtres, et, après avoir échangé une foule d'interrogations, roulant toutes sur le même sujet, ils allaient se lancer dans le champ des conjectures, lorsque l'un d'entre eux, celui dont la maison touchait la grosse tour, découvrit dans l'ombre un jeune homme qui accourait, et, l'interpellant d'une voix à ébranler le pont de Valentré, bien qu'il ait été bâti par le diable :

— Eh! monsieur Amadieu, dit il, d'où vient donc le sabbat qu'on entend chez le juge mage?

— De Toulouse, monsieur Deloncle, et non point de l'enfer, comme vous semblez le présumer, répondit le jeune homme en ôtant son chapeau clabaud (1). Oui, le premier président de la Cour souveraine a trouvé bon d'enjoindre à M. Majorel d'informer sans désemparer et en personne sur la vie et les mœurs des juges seigneuriaux de l'élection de Figeac. En suite de quoi M. le juge mage va se mettre en route avec Jacquette, sa gouvernante, Mlle Agathe, sa fille, et votre très-obéissant serviteur, son humble secrétaire, le tout escorté par une brigade de maréchaussée que mène La Galerne.

— Il ne lui manque plus, mardy! murmura M. Deloncle, que d'emmener son chien, ses chats et sa calandre!

— Il les a confiés hier au soir à Mlle Judicis, votre voisine! Mais chut! et bonne nuit, ajouta l'espiègle Amadieu, j'entends marcher, et il est temps que je paraisse.

Entonnant à ces mots à pleins poumons, pour détourner l'attention du juge, ce vieux refrain de chasse :

> Amis, la matinée est bonne,
> Vlao! vlao! vlao!
> La trompe aux dents, piqueur, et sonne,
> Hardi! mes bellots!...

Amadieu doubla le pas et se trouva nez à nez avec Jacquette, qui avait prêté l'oreille avant d'ouvrir.

— Avec qui donc étiez-vous là? lui demanda-t-elle aigrement; car, pour des motifs que le lecteur saura plus tard, la digne gouvernante haïssait fort le secrétaire.

— Avec Dieu seul, qui est partout, dame Jacquette, et mon ange gardien!

(1) Chapeau dont l'un des bords était relevé.

— Je vous ai entendu pourtant rire avec les voisins; et je jurerais même avoir ouï la voix de M. Deloncle.

— Vous jureriez devant le sénéchal?

— Oui, certes, tant je suis sûre...

— Que les oreilles vous cornent, dame Jacquette! ce n'est pas la première fois, du reste, que je m'en aperçois. A votre place, je profiterais de la tournée que nous allons faire pour monter à Roquemadour.

— Et à quelle fin, s'il vous plaît?...

— Afin de toucher le verrou de Roland, qui rend l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles!

— Allez, malappris que vous êtes, allez trouver M. le juge mage, qui saura bien vous mettre à la raison.

Amadieu suivit ce conseil et put s'apercevoir en entrant dans la chambre de M. Majorel qu'il n'eût pas été prudent de tarder davantage. Le digne magistrat, revêtu de la robe de soie noire des petites audiences et coiffé d'une énorme perruque poudrée à frimas, s'efforçait d'assujettir sur le sommet de sa tête un tricorne trop petit pour l'ampleur de la perruque, et, ne pouvant y parvenir, il s'abandonnait à toute sa vivacité cadurcienne et frappait du pied avec rage en maudissant le Parlement, les fabricants de Caudebec et les perruques judiciaires. L'arrivée de son secrétaire fut une heureuse diversion qui lui permit d'épancher à l'instant tous les flots de sa bile.

— Vous voilà enfin, monsieur, lui cria-t-il avec colère : je pensais vraiment que vous ne viendriez pas!

— Monsieur, répondit Amadieu sans se déconcerter, vous m'avez redit tant de fois que vous n'aimiez pas les gens toujours prêts à montrer du zèle, qu'on a fini par se renfermer strictement dans la ligne de ses devoirs.

— A quelle heure vous avais-je prié de vous trouver ici?...

— Au petit jour, monsieur : et l'aube luit à peine!

M. Majorel tourna vers la fenêtre sa grosse face bouffie et rouge comme une pivoine, et, reconnaissant que la contradiction était impossible, il se mordit les lèvres de dépit, et grommela entre ses dents :

— Jacquette a raison ; il faut que je me débarrasse de ce coquin qui semble prendre à tâche de me donner tort à propos de tout pour me faire enrager!

Se rejetant aussitôt sur la maréchaussée :

— Si vous avez été à peu près exact, continua-t-il avec humeur, les archers sont en retard, et, par l'hermine de mon père! La Galerne me le payera!...

— Le voilà, monsieur, dit Amadieu sans s'émouvoir.

Le juge mage leva les yeux, et apercevant à la porte la casaque bleue, le plumet bleu, la bandoulière jaune et le chapeau bordé d'argent du brigadier :

— Allez tous deux au diable! s'écria-t-il furieux de ne pouvoir se fâcher contre personne.

— M'est avis, monsieur, ne fût-ce que pour obéir à la Cour, qu'il vaut mieux aller à Martel!

La Galerne opina respectueusement de l'œil et du chapeau, et le juge mage, rongeant son frein, appela sa gouvernante et sa nièce. Ces dames, déjà enveloppées de leurs *capettes* de camelot brun, se hâtèrent d'accourir; on les hissa sur des ânes ; M. Majorel, avec l'aide des archers, parvint à monter sur sa mule, et Amadieu s'étant jeté en

croupe du brigadier, la caravane du sénéchal se mit bravement en marche dans la direction de Martel.

Quand il traversa le faubourg de la Barre, voici dans quel ordre s'avançait le cortége. Concentrant toute son attention sur les mouvements de la mule, bête hardie et rétive à l'excès, le juge mage chevauchait majestueusement en tête, précédé de deux cavaliers de la maréchaussée; puis venaient les dames au pas plus lent de leurs grisons; les deux autres cavaliers de la brigade et le grand La Galerne, qui portait Amadieu en croupe, fermaient la marche. Cette belle ordonnance, par malheur, ne se conserva pas longtemps. Après avoir passé le pont de Rhodes, la cavalcade brisa ses rangs et se modifia selon l'allure des bêtes et les désirs secrets des gens qui la formaient. Les archers de l'avant-garde se trouvaient à cent pas de distance du corps principal; le juge mage, engagé dans un entretien des plus vifs avec sa gouvernante, oubliait de regagner le terrain perdu; plus loin, Amadieu, qui gravissait toutes les côtes à pied, causait à demi-voix avec M[lle] Agathe, et le discret brigadier tenait ses hommes en arrière pour qu'ils n'entendissent pas la conversation des deux jeunes gens.

C'est ainsi qu'on arriva clopin clopant à la Bastide-Fortunière, premier gîte de la chevauchée. Le magistrat descendit aux Trois-Rois, où l'hôte, prévenu de son passage, avait préparé un festin homérique. Deux tables étaient dressées dans la grande salle du premier étage : l'une à la place d'honneur pour le juge mage, l'autre au bas bout de la pièce pour la maréchaussée. M. Majorel, gros mangeur, sourit en voyant apparaître le pot bouillant, et, s'installant dans le fauteuil le plus commode avec un soupir de satisfaction, il ne songea plus qu'à faire largement honneur à la cuisine épicée du Quercy. Une fois à table, l'excellent homme s'y ancrait et n'en sortait, sur les sommations réitérées du secrétaire les jours d'audience ou de dame Jacquette dans les jours ordinaires, qu'après avoir compté deux fois les solives du plancher enfumé. Tant qu'il n'en voyait que treize, il eût fallu un cabestan pour l'arracher de son fauteuil, mais lorsqu'il en comptait trois ou quatre de plus, comprenant vaguement que sa raison faisait naufrage, il consentait à se lever. C'est dans cet état de douce béatitude qu'il allait juger et qu'il vaquait deux jours sur trois aux soins vulgaires de la vie.

La marche, le chaud et la poussière l'avaient trop ardemment altéré ce jour-là, et le vin de la côte du Lot jouit d'une réputation trop éclatante et trop bien méritée pour qu'il ménageât les flacons de son hôte. Tout entier à son occupation favorite, il ne s'inquiéta ni de l'éclipse du secrétaire ni de la disparition successive de sa fille et de sa gouvernante, et, sans s'en apercevoir, il en était à la quatorzième solive, lorsque dame Jacquette, entrant précipitamment et le visage en feu:

— Eh! vite, monsieur Majorel, eh vite, suivez-moi!

— Où donc? balbutia le juge mage en se versant rasade.

— Dans le jardin, où vous en apprendrez de belles sur M. votre secrétaire! Je vous le disais bien : vous ne vouliez jamais me croire, mais vous allez voir par vos yeux et entendre de vos oreilles.

M. Majorel leva les yeux au plancher, dont il avait préalablement compté les poutres avant de se mettre à table, et en voyant miroiter de nouvelles sur sa tête, il suivit la gouvernante. Celle-ci le mena tout droit au jardin, et le postant derrière une haie d'aubépine en fleur au pied de laquelle étaient assis, sur une souche d'ormeau, Agathe et Amadieu.

— Ecoutez, dit-elle à voix basse et le doigt sur ses lèvres.

— Mademoiselle Agathe, disait le jeune secrétaire, ne désespérez pas; depuis quelques jours j'ai des pressentiments superbes!

— Erreur et folie! monsieur Amadieu; ce sont les vœux de notre cœur que nous prenons pour des voix mystérieuses!

— Non, mademoiselle Agathe, non, croyez-moi, je suis sûr de contraindre M. Majorel à consentir à notre mariage.

— Ne vous en flattez pas; autant vaudrait courir comme le roi Artus qui chasse nuit et jour dans les nuages et attrape une mouche tous les cent ans!

— J'ai de bonnes raisons pour vous dire cela, mademoiselle.

— J'en ai de meilleures, monsieur Amadieu, pour vous soutenir le contraire.

— Ne puis-je les savoir?

— Vous le pouvez sur l'heure. Jamais mon père ne voudra se déterminer à rendre la dot de ma mère. La méchante femme qui le gouverne...

— Voyez-vous ce petit serpent, murmura dame Jacquette en se mordant les lèvres.

— La femme astucieuse qui a tout pouvoir sur son esprit, continua M[lle] Agathe, ne le permettrait pas. Si vous saviez ce qu'elle conseille à mon père?...

— De vous mettre au couvent de Notre-Dame-de-la-Daurade et de l'épouser ensuite; je sais cela depuis longtemps.

— Et vous n'en êtes pas effrayé?

— Pas plus que du loup garou de la Barre, que je frotterai d'importance s'il vient hurler sur mon chemin.

— Et que comptez-vous faire pour prévenir ces deux malheurs?

— Oui, que compte-t-il faire? dit à demi-voix le juge mage; par mon bonnet carré! je serais curieux de l'apprendre.

— Vous ne tarderez pas à le savoir, mademoiselle! En attendant, gardez-moi votre foi, et qu'il vous souvienne du pèlerinage que nous fîmes sous l'œil même de votre père à l'oratoire de Roquemadour : nos deux cierges brûlèrent jusqu'à la fin sans s'éteindre, preuve certaine que la Vierge approuve notre union, et qu'elle nous protégera.

— C'est ce que nous allons voir, dit délibérément le juge mage.

Et, tournant la haie sur la pointe du pied, il parut tout à coup devant les coupables, et les foudroya de ces paroles :

— Voilà donc les complots qui se trament dans ma maison! L'une se révolte d'avance contre l'autorité paternelle, et l'autre, au lieu de m'avertir, lui tient la main et l'encourage dans sa rébellion! Et vous avez pensé tromper ainsi ma vigilance! Insensés, apprenez qu'un juge mage veille toujours, et que la rigueur du magistrat va punir les injures du père de famille!

— Mon père, dit Agathe tout émue, si je vous ai offensé punissez-moi, mais épargnez M. Amadieu dont l'estime qu'il me porte est tout le crime.

— Taisez-vous, péronnelle! et ne parlez qu'à votre écot, s'il vous plaît! Je vois maintenant la cause de vos répugnances pour le couvent, mais nous y mettrons ordre, et, à notre retour, une bonne cellule et les grilles du parloir me feront raison de vos déportements!

— Monsieur Majorel, demanda le jeune homme, voulez-vous me permettre de vous dire quatre mots?

— Pas un seul, monsieur le coquin, pas une syllabe, car j'ai à vous parler aussi!

— De quoi s'agit-il, monsieur?

— Il s'agit de vous munir d'un autre emploi, attendu qu'après ma tournée...

— Après votre tournée, monsieur?...

— Je compte prendre un autre secrétaire!

— Ainsi, vous me cassez aux gages?

— Pas à présent, mais dans huit jours, très-positivement.

— Cela se rencontre à merveille!

— Ah! pourrait-on savoir pourquoi?

— Mais, parce qu'ayant le même dessein, je profite de l'occasion pour me licencier tout de suite.

— Comment! comment! Que prétendez-vous faire?...

— Vous planter là dès ce moment et reprendre la clé des champs sans tambour ni trompette!

— Par exemple! m'abandonner au moment où j'ai le plus grand besoin de lui! Mais vous n'en avez pas le droit.

— Cherchez le cas dans le Digeste ou dans les ordonnances.

— Il y est, je n'en doute nullement.

— En attendant que vous l'ayez trouvé, je gagne au pied, et bon voyage!

— Ecoute, drôle!

— Je ne suis point un drôle, mais un bachelier en droit!

— Voyons, monsieur, reprit le magistrat vivement alarmé, j'oublierai tout; restez à votre poste et donnez l'ordre



Le juge mage, M. Majorel, en grand costume. Dessin de Bertall.

à La Galerne de monter à cheval, car je veux me remettre en route sur-le-champ.

— Envoyez-y dame Jacquette; je ne quitte pas la plume pour endosser la mandille!

Et, saluant respectueusement M^{lle} Agathe en lui laissant pour adieu un signe d'intelligence, il tourna sur le talon et s'éloigna non sans siffler son éternel refrain de chasse.

— Que pensez-vous de tout ceci, brigadier? dit le juge tout ébaubi au chef de ses archers, qui avait entendu la moitié du débat en venant prendre ses ordres.

La Galerne répondit par un mouvement d'épaule et des clignements d'yeux très-expressifs.

— Vous croyez peut-être que j'ai eu tort de renvoyer ce gueux?...

La tête de La Galerne s'inclina vivement à plusieurs reprises.

— Parlez, voyons, dit le juge mage impatienté, qu'auriez-vous fait à ma place?...

— Je l'aurais gardé!

— Bon, bon! Il semble à tout le monde que je ne saurais m'en passer, mais je m'en soucie dans le fond comme d'un sifflet de Figeac, et vous le prouverai bientôt.

— Dieu le veuille! soupira le laconique La Galerne, auquel on arrachait rarement plus de trois mots.

— Et en y réfléchissant même, je suis charmé d'en être délivré; car je ne sais s'il avait signé un pacte avec le diable, mais toutes les fois qu'il me laissait seul, il m'arrivait ou un malheur ou un désagrément.

— Il vous avait jeté un sort, observa aigrement dame Jacquette, mais hors de la maison il n'aura plus pouvoir sur vous.

Personne ne répondit; le brigadier seul hocha la tête

d'un air de doute, et M. Majorel, partageant secrètement ses convictions et ne rêvant plus qu'obstacles et désastres, se remit en route de fort mauvaise humeur.

Personne, en effet, ne savait mieux que le bon juge ce qu'il venait de perdre en perdant Amadieu. Le secrétaire, auquel on ne pouvait rien reprocher que son amour effréné de la chasse, était l'œil, le bras, la main, la voix, l'âme même de son patron. Il lui suggérait ses idées, soutenait la faiblesse de son intelligence, suppléait à son défaut d'instruction par la connaissance que lui, bachelier tout frais émoulu de l'université de Toulouse, possédait des lois et des coutumes, et lui soufflait toujours à propos, quand il le voyait près de broncher, un article catégorique d'édits et d'ordonnances ou un texte sauveur. Depuis que M. Majorel suivait ses conseils, il passait pour le premier jurisconsulte du Quercy, ce qui n'était point un mince éloge dans la patrie d'Hautesserre et de Boutaric; tout lui réussissait, et il remplissait sa charge avec tant de distinction, que, d'après la voix publique, plus écoutée alors que de nos jours, il allait être nommé conseiller à la Cour des aides de Montauban. On n'attendait, pour l'élever à cette dignité, que la fin de la délicate mission que lui avait confiée le Parlement de Toulouse.

Durant tout le chemin, le pauvre juge mage ne fut occupé qu'à rouler toutes ces considérations dans son esprit. Sans être un grand logicien, il comprenait à merveille




Agathe et Amadieu près de la haie d'aubépine. M. Majorel et Jacquette les écoutent. Dessin de Bertall.

que s'il échouait dans sa mission, jamais il n'irait s'asseoir sur les fleurs de lis à côté de ces chevaliers d'honneur qui faisaient preuve au moins de cent ans de noblesse. Or, quelque doux penchant qu'on ait à s'abuser sur son mérite, M. Majorel, en s'interrogeant dans le secret de sa conscience, ne pouvait s'empêcher de frémir et de s'avouer avec effroi que, pour mener les choses à bonne fin et le guider dans les pas difficiles, son secrétaire lui était indispensable. Plus il approchait de Martel et plus il sentait qu'en essayant de marcher sans Amadieu il allait imiter l'enfant auquel on ôte les lisières pour la première fois.

Pressé par cette conviction, il fut vingt fois sur le point de renvoyer La Galerne à bride abattue à La Bastide-Fortunière pour porter au rebelle le rameau d'olivier; mais l'orgueil, cet orgueil maudit, l'écueil de notre premier père, et la crainte de dame Jacquette qui suivait ses fluctuations d'un œil plein de courroux, l'empêchèrent d'obéir à cette heureuse inspiration. Il étouffa tant bien que mal ses lugubres pressentiments, et se rendit à Martel dans la disposition d'esprit où étaient les recrues du maréchal de Saxe marchant au feu après leur arrivée.

Un incident, assez singulier dans ces circonstances, acheva de jeter le trouble en son esprit. La première personne qu'il rencontra en entrant à Martel fut Amadieu se promenant les mains dans ses poches devant la porte de la ville, et sifflant son refrain de chasse. Pétrifié de sur-

prise, il s'arrêta court et interrogea du regard La Galerne, qui hochait la tête d'un air de plus en plus soucieux.

Se hâtant de combattre cette impression défavorable:

— Il faut, dit l'aigre gouvernante, que ce païen ait fait un pacte avec le diable ou qu'il ait des jambes de fer pour être arrivé plus tôt que nous?...

— Il n'a pas pris la même route, à coup sûr, murmura bien bas un archer de la maréchaussée.

Mais si bas qu'eût parlé cet homme, le juge mage l'avait entendu; il regarda de nouveau La Galerne et frissonna en voyant son geste de découragement. Pendant ce temps, le bachelier avait salué M[lle] Agathe et s'était éclipsé. On le retrouvait quelques minutes plus tard sous la voûte de l'hôtel du Lion-d'Or, où M. Majorel débarqua, comme de coutume, avec son escorte.

La vue du festin qui fumait dans la salle à manger, et les flots vermeils d'un vin antique et pétillant dans des verres à moitié pleins de pimprenelle, chassèrent pour un moment ses idées noires; mais elles revinrent, comme un vol de corbeaux, lorsque La Galerne, une main sur l'épée et l'autre au chapeau bordé d'argent, lui rappela par cette pantomime respectueuse l'objet de son voyage.

Poussant alors un profond soupir, il endossa la robe écarlate, mit le bonnet carré et se transporta, suivi de ses archers, ainsi que le prescrivaient ses instructions, au siége de la justice seigneuriale. Là, était un homme maigre et grand, de fort méchante mine, et qu'à ses yeux hagards comme à son surtout gris on reconnaissait pour sergent. Interrogé sur le fait de savoir où était le juge, il balbutia d'abord, se troubla, puis, fasciné par l'écarlate de M. Majorel, il conduisit le magistrat inquisiteur dans un jardin situé au bas de la maison, et, s'effaçant adroitement derrière les vieux ormeaux qui l'ombrageaient:

— Voilà, dit-il à demi-voix, la justice seigneuriale!

M. Majorel s'avance alors dans toute la majesté de sa robe rouge et de son immense perruque vers le point que le sergent lui avait montré de la main et se trouve vis-à-vis de trois quidams en chemise qui jouaient aux quilles avec une ardeur qu'expliquaient fort bien trois ou quatre bouteilles vides et quelques autres attendant leur tour sur la table d'une tonnelle. Accueilli avec une véritable surprise qui fut suivie bientôt d'un éclat de rire général; car ces messieurs, dans le crépuscule, ne pouvant distinguer les traits du juge mage, et n'étant frappés que de l'apparition de cette figure grotesque, ne mettaient point de frein à leur hilarité, le magistrat, déjà essoufflé de la marche, s'approche plein d'indignation, et les apostrophe en ces termes:

— Belle vie! belles mœurs! belle conduite, en vérité!

— Ce sera quelque pédagogue, dit le plus jeune des joueurs à travers ses éclats de rire.

— Du tout, reprit son compagnon, c'est Fagotin qui vient montrer ses marionnettes.

— Messieurs, laissez parler, dit le maître de la maison avec la gravité jouée des plaisants de village, et faisant quelques pas vers le nouveau venu: Que demande Votre Grandeur? lui dit-il d'un ton goguenard.

— Ce que je demande, répondit M. Majorel d'une voix étouffée par la colère, ce que je demande? la justice seigneuriale de la juridiction de Martel!

— Alors, vous jouez de bonheur, la voilà toute réunie en la personne de votre serviteur, premièrement, qui est le juge.

— En celle de votre très-humble, continua le plus jeune des joueurs, qui est le procureur d'office.

— Et en celle de votre plus obéissant et fidèle, ajouta le troisième, qui est le substitut.

— Le sergent même est à son poste, reprit celui qui avait parlé le premier, car je l'entends là-bas qui tousse comme s'il voulait m'avertir qu'il nous survient des importuns.

— Ainsi, dit lentement le commissaire de la Cour souveraine, c'est vous qui êtes le sieur de Blavinhac?

— Et voilà M. Silebran, mon procureur, et M. Magès, mon substitut, répliqua le chef de la justice seigneuriale en appuyant avec force sur les mots de monsieur.

— Il suffit, nous allons nous parler sur l'heure; mais commencez par revêtir vos robes et qu'on se rende dans la salle d'audience, car le temps presse, et j'ai d'autres chats à fouetter.

— Parbleu, monsieur, je suis ravi, s'écria Blavinhac, de cet empressement. Une seule question, toutefois: savez-vous jouer aux quilles?

— Trêve de raillerie, monsieur, ou j'use de mes pleins pouvoirs!

— Et serait-il indiscret de demander de qui vous les tenez?

— Du premier président du Parlement de Toulouse.

— Qui donc êtes-vous, monsieur?

— Le juge mage de Cahors!

Subitement dégrisés à ce mot, les trois magistrats seigneuriaux jetèrent les yeux à la fois sur La Galerne, qui avait jugé opportun de s'approcher, et le silencieux stoïcien de la maréchaussée ayant répondu par un signe de tête à leur muette interrogation, Blavinhac essaya de formuler quelques excuses; mais M. Majorel, lui coupant la parole avec dignité:

— Je ne vous reconnais pas, dit-il, et ne peux répondre à des gens que le premier manant venu serait en droit de dédaigner, car ils ressemblent plus à des croquants et à des vagabonds qu'à des officiers de justice.

Tremblants comme la feuille du maïs au souffle du follet, nos imprudents joueurs de quilles allèrent prendre leurs robes tête basse, et se rendirent tout penauds dans la salle d'audience, où M. Majorel, flanqué de La Galerne et de sa brigade, les attendait avec la majesté et le sérieux de Salomon.

A voir l'animation du digne magistrat, la contraction de ses sourcils et le tremblement convulsif de ses mains, on pouvait deviner la violence de l'orage qui s'amassait dans son esprit. Cet orage allait éclater comme une tempête des tropiques: promenant sur les officiers seigneuriaux, frémissants de la tête aux pieds, des regards de haine et de fureur, M. Majorel levait déjà le bras pour mettre en français de Cahors quelque catilinaire... Un miracle ou le hasard semblaient seuls pouvoir sauver les coupables, quand une diversion inattendue vint les tirer de peine. Au moment où M. Majorel s'apprêtait à tonner contre la corruption des mœurs judiciaires, la voix se glaça sur ses lèvres, et une sueur froide humecta tout à coup son front: il apercevait, vis-à-vis de son fauteuil, le damné secrétaire, dont l'œil moqueur et le sourire ironique paraissaient tourner d'avance son éloquence en dérision. Fasciné par cette vue, il se troubla, n'osa plus prendre la parole, et il aurait levé la séance à l'instant, si Amadieu, qui prévit son dessein, ne l'eût cloué sur son siége en disant à deux personnes placées derrière lui:

— Messieurs, voilà le juge mage, vous pouvez maintenant lui porter votre plainte.

A ces paroles, un voyageur, enveloppé d'un assez mauvais manteau bleu galonné d'argent et coiffé d'un castor

tout souillé de poussière, se présenta devant la barre, suivi à deux pas de distance par un artisan ou bourgeois en bonnet de laine et en justaucorps de cadis blanc.

— Messieurs, dit-il d'un air fort cavalier, en agitant négligemment son fouet de poste, lequel d'entre vous est le juge seigneurial?

— C'est ce que vous saurez sur l'heure, monsieur l'impertinent, se hâta de répondre le juge mage, indigné des manières et de l'audace de l'intrus.

— Parlez-vous à moi, monsieur?

— Oui bien, et je vous conseille de conserver plus de respect en présence de la justice!

— Aurais-je affaire, par hasard, à quelque magistrat d'un ordre supérieur?

— Le juge mage! articula La Galerne, dont les discours ne comptaient jamais que trois mots.

— Le juge mage? peste! ce n'est pas raillerie, ma foi! et M. le lieutenant du sénéchal va voir, à mon air circonspect, la révérence que m'inspirent son toquet et sa robe rouge.

— Commencez par vous taire, dit M. Majorel de plus en plus mal disposé, et par ôter votre chapeau. Bien! reprit-il, lorsque le voyageur se fut découvert avec un respect affecté.

— Que réclamez-vous de justice?

— Ce que je réclame? peu de chose, en vérité, moins que rien, le châtiment de ce drôle qui vient d'entrer.

— Holà, l'habit blanc, approchez de la barre, cria le sergent de sa voix de fausset. Le pauvre diable, ainsi qualifié, s'avança timidement, et M. Majorel, s'adressant alors de nouveau à celui qui prenait le rôle de demandeur:

— Quelle plainte, dit-il, formez-vous ici contre cet homme?

— Je l'accuse, parbleu, d'être un coquin fieffé! ce fripon de Limousin me loue à Brives un méchant bidet pour courir la poste; l'animal, à bout de forces et d'âge, n'a pu supporter le trajet de Brives à cette ville, il est mort, littéralement mort entre mes jambes à quelques pas d'ici.

— Eh bien, monsieur?...

— Eh bien! ce drôle prétend que j'ai forcé sa bête et veut me la faire payer cinquante ou soixante pistoles!

— Est-ce ainsi que les choses se sont passées? demanda le juge mage au Limousin.

— Oui, monsieur le juge, répondit celui-ci la larme à l'œil en tournant et retournant entre ses doigts son bonnet de laine; mais ce gentilhomme ne vous dit pas qu'il a tué mon malheureux cheval en l'excédant de coups, à preuve qu'elle nage dans son sang, la pauvre bête! et si vous ne me croyez pas, regardez la culotte et les bottes du voyageur, qui sont plus rouges que votre robe.

— Flagrant délit! prononça magistralement le juge, et preuve démonstrative. Qu'avez-vous à répliquer à cela, monsieur?

— Que son cheval était fourbu, et ne valait pas la moitié de l'impatience qu'il me coûte.

— Fort bien! vous aurez dès lors la bonté de réparer le dommage causé en espèces sonnantes.

— Comment! vous me condamnez?

— A payer sur-le-champ au défendeur la somme à lui légitimement due de cinquante pistoles.

— Pas si vite, monsieur le juge: peste! comme vous y allez!

— Encore un mot pareil et j'y ajoute la prison.

— Bah! vous ne pouvez me condamner sans m'entendre, je ne me suis pas défendu!

— Et qu'auriez-vous à dire pour votre défense?

— Ce que j'aurais à dire, reprit le voyageur la tête haute, le voici. Supposez, monsieur le juge, que vous êtes un bidet de poste...

— Insolent!

— Je vous monte, je vous enfonce les éperons dans le ventre, je vous sangle vingt coups de fouet, je vous crève et vous paye à votre juste valeur en jetant dix écus, prix légal d'une rosse, au manant qui vous loue!

— La Galerne! cria M. Majorel hors de lui, traînez-moi ce drôle en prison, et qu'il soit mis aux fers, toute affaire cessante!

— Et au pain et à l'eau, sans doute! dit en riant le voyageur. Parbleu! la sentence me plaît, et il sera piquant de l'appliquer à ce Perrin Dandin! Brigadier, ajouta-t-il d'une voix forte et habituée au commandement, faites ranger vos hommes!

— Au nom de qui? dit La Galerne.

— Au nom du roi!

— Représenté par...

— Par le maréchal de Noailles, agissant comme chef de la sixième division de maréchaussée et seigneur de Martel!

Sur un signe du vieux sergent, qui reconnaissait le maréchal, La Galerne obéit, puis il demanda ce qu'il fallait faire.

— Conduire M. le juge mage dans notre prison seigneuriale, pour lui apprendre à venir chasser sur nos terres et à mettre dans notre soupe les doigts du Parlement.

— Allons, monsieur Majorel, dit piteusement La Galerne.

Le juge mage était si ébaubi qu'il ne se sentit même pas la force de faire une protestation et qu'il suivit machinalement les archers à côté du brigadier, lequel soupirait à chaque pas en murmurant de temps en temps: — S'il était là!

— Tu veux parler du maudit secrétaire, n'est-ce pas? dit enfin le juge mage revenant de son étourdissement.

— Oui, monsieur Majorel.

— Et tu penses qu'il aurait pu prévenir cette catastrophe?

— Comme il le peut encore, répondit à ses côtés une voix vibrante qui le fit tressaillir.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— Qu'il m'est facile d'obtenir votre grâce du maréchal, dont je dirige les affaires en ce pays.

— Eh bien! monsieur l'homme d'affaires, je vous autorise à la demander.

— Un moment, monsieur le magistrat, repartit Amadieu; il y a une petite condition préliminaire.

— Laquelle?

— Votre consentement à mon mariage avec M<sup>lle</sup> Agathe.

— Qu'on me mène aux carrières! répondit le juge mage avec la dignité du philosophe ancien.

On l'y mena bel et bien, il y passa une mauvaise nuit, et ne fut relaxé qu'après avoir consacré, par son abaissement, la fausseté du grand axiome de Cicéron, traduit ainsi par la cour de Louis XV: que la toge cède à l'épée.

A son retour à Cahors, où il arriva en jetant feu et flamme contre les gentilshommes, le digne M. Majorel s'empressa d'expédier une longue missive au premier président du parlement de Toulouse pour l'instruire des excès et sévices commis sur sa personne. Le Parlement, ainsi qu'il s'y attendait bien, prit sa défense avec chaleur, délibéra, toutes les chambres assemblées, qu'il en serait écrit au roi, et lui enjoignit de continuer ses enquêtes en

s'assurant si les ecclésiastiques qui possédaient des bénéfices à charge d'âmes résidaient sur les lieux. On ne pouvait lui adresser en ce moment d'invitation plus agréable. Parmi les gens de distinction tenant le haut bout dans la capitale du Quercy qui s'étaient égayés sur sa mésaventure, on avait remarqué, à son acharnement sans trêve, le prieur de Lauzerte. Vif et railleur comme tous les enfants de la vieille province, il couvrait en toute occasion le pauvre juge de brocards, aussi ce fut un beau jour pour M. Majorel que celui où il mit le pied à l'étrier pour aller prendre sa revanche.

Lauzerte, qui était à cette époque une des quatre châtellenies du Quercy, couronne un plateau tourné en forme de pain de sucre et complétement isolé au milieu de l'un des plus beaux et des plus fertiles vallons du pays. Aux flancs de ce plateau s'attachent et se déroulent en spirale de solides maisons dont les siècles noircissent en passant, mais ne peuvent ébrécher les pierres grises. Des rues ou plutôt des défilés moitié impraticables rampent le long de ces maisons, et pour y grimper sans danger, surtout lorsque l'orage verse ses cataractes par les larges gouttières formées de tuiles creuses, il faut le jarret de fer des montagnards ou le pied sûr de leurs montures.

Courbé sur le col de sa mule qui le hissait péniblement du côté du Tapis-Vert, hôtel des gens de qualité, le juge mage eût maugréé plus d'une fois contre le mauvais état de la rue et minuté, comme c'était son droit, quelque règlement de police ; mais le doux espoir de la vengeance dont se berçait son cœur lui joncha ce chemin de roses, et il arriva au Tapis-Vert sans avoir proféré une plainte. Après un déjeuner copieux et un court repos, il se mit en costume, appela les archers et se transporta aussi vite que le permettaient son embonpoint et l'escarpement de la rue au couvent des Grands-Carmes.

En traversant L'Eveillé, promenade où les moulins feraient fortune, car le vent y souffle en tout temps, La Galerne toussa si fortement, que le juge mage ne put s'empêcher de se retourner :

— L'air est vif ici, n'est-ce pas ? et l'on s'enrhumerait sans peine, dit-il avec gaieté.

— S'il n'y avait que le vent, murmura La Galerne d'un ton mélancolique.

— Comment ? qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ?

— Voyez, reprit le brigadier en étendant la main.

Le juge mage regarda dans cette direction, et son front, si radieux auparavant, tout à coup s'assombrit. Il venait de reconnaître Amadieu courant aussi vite que ses chiens pour rejoindre, sur le chemin royal, une meute de chasse. Le méchant lutin aperçut sans doute son ancien patron, car il s'arrêta un instant, emboucha sa trompe et lui envoya, en guise de bienvenue, une bruyante et joyeuse fanfare.

— Que ferais-tu à ma place, La Galerne ? demanda le magistrat vraiment troublé.

— Je m'en reviendrais !

— Tu crois donc que cette rencontre nous portera malheur ?

Le brigadier de la maréchaussée baissa la tête comme la statue dans *le Festin de Pierre.*

— N'importe ! reprit M. Majorel, au bout de quelques minutes d'indécision, un magistrat doit tout braver pour remplir son devoir. Allons où ma charge m'appelle. Si je ne me trompe, d'ailleurs, le mécréant nous fuit et même d'un assez bon pas.

— Nous le retrouverons, soupira La Galerne de sa voix lugubre.

Maudissant le brigadier de tout son cœur et évitant de jeter les yeux de son côté, car son air de désespoir et ses prédictions sinistres doublaient l'effroi et l'inquiétude qu'il éprouvait secrètement lui-même, le juge mage courut tout droit au couvent des Grands-Carmes et demanda pour affaire urgente à parler au prieur.

— Il est absent, dit le frère portier.

— Rentrera-t-il bientôt ?...

— Pas avant l'angelus, s'il rentre !

— Où donc est-il allé ?...

— A la chasse.

— Comment, à la chasse ?...

— Ne savez-vous pas que le père Xavier a, pour se livrer à cette distraction, dispense spéciale de Rome ?...

— Je l'ignorais, en vérité !

— Les médecins lui ont ordonné l'exercice.

— Je croyais qu'après la lettre que j'eus l'honneur de lui faire tenir, il aurait bien voulu me consacrer cette journée.

— Quoi ! seriez-vous, monsieur, le juge mage de Cahors ?...

— Telle est en effet ma qualité.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ? M. le prieur a été très-fâché de ne pouvoir rester plus longtemps, mais il vous attend au pont de la Barguelonne.

— Comment ! au pont de la Barguelonne ?...

— Oui, à deux pas !...

— Ce n'est pas loin, dit La Galerne !...

— Allons-y à pied, dès lors, une petite course me ravigotera ; d'autant qu'il ne serait point trop prudent de se fier même à sa mule pour descendre ces côtes.

On se mit en marche, mais les deux pas de la Galerne ressemblaient furieusement à ceux des paysans quand ils indiquent un chemin inconnu. Il fallut franchir des pentes inaccessibles, escalader des rochers et tourner des montagnes pour y aboutir. Le gros juge mage suait sang et eau, et donnait de bon cœur au diable le frère convers et La Galerne.

— Nous y voici ! dit enfin le chef taciturne de la maréchaussée.

— Pourtant ! Je pensais que le projet de ce damné prieur était de m'envoyer aux antipodes. Mais où s'est-il fourré ? je ne l'aperçois nulle part !...

— Voilà son piqueur, répondit La Galerne.

— Monsieur le juge mage, dit le gouverneur du chenil, son chapeau galonné à la main, mon maître, forcé de suivre la meute qui a lancé, vous présente ses très-humbles excuses et vous supplie de le venir rejoindre au bois de Bourlinges, où il vous attendra.

— Comment ! comment ! que signifie cela ?... est-ce que le prieur me prend pour un lévrier ?...

— Le bois de Bourlinges n'est pas loin, reprit le piqueur avec respect.

— Deux pas, dit La Galerne !

— Deux pas d'une lieue, comme ceux que nous venons de faire dans ces rochers et ces broussailles ! Peste soit de l'homme et de moi ! Mais puisque je suis venu jusqu'ici, allons encore au bois de Bourlinges ; le fait, par exemple, sera consigné dans l'enquête.

Devancé par le piqueur, qui gagna les champs d'un pied leste en sonnant à perte d'haleine cette fanfare bien connue : *A moi, Thibaut ! Thibaut ! tirez ! chiens, tirez ! tirez !* le pauvre juge mage, suant comme un faucheur et soufflant d'ahan, entreprit la rude ascension des pentes de Haut-Castel. Tous les vingt pas il s'arrêtait pour respirer et s'éventer largement avec son bonnet carré. Bientôt il

fut contraint de prendre le bras de La Galerne, qui le traînait respectueusement plutôt qu'il ne le soutenait, lorsqu'après des fatigues inouïes, il finit par atteindre ce malheureux bois de Bourlinges.

Qu'on juge alors de sa furie en n'y trouvant personne !... les chiens donnaient au loin dans les autres versants et la trompe du piqueur retentissait à plus de deux lieues de là. Telle était son exaspération qu'il put articuler à peine ces paroles :

— Eh bien ! brigadier ?...

La Galerne hocha la tête avec indignation.

— Vous pensez bien qu'il nous faudra réparation suffisante, explication catégorique !

— Monsieur, dit Amadieu, se montrant tout à coup, je vous apporte l'une et l'autre.

— Plaît-il, monsieur? Que voulez vous ?...

— Je veux vous répéter, comme j'en ai la charge, que M. le prieur, au désespoir d'être forcé de passer outre, offre ses respects à M. le juge mage et se flatte qu'il voudra bien le rejoindre à la croix de Saint-Hubert, où il va vous attendre...

— Allez dire au prieur ;... mais non, contenons-nous !...

— La croix de Saint-Hubert n'est pas loin ; à deux pas, monsieur, ajouta l'endiablé secrétaire avec son rire sardonique.

M. Majorel fit la sourde oreille : appuyé sur le bras de La Galerne, il reprit en silence la route de Lauzerte ; mais dès qu'il put supposer qu'Amadieu ne l'entendrait pas, il lâcha la bride à sa rage et vomit un torrent d'imprécations et de blasphèmes. Ses jambes goutteuses lui ayant refusé tout service à la suite de cette émotion, il fallut



Anciens types judiciaires : Le procureur. Le juge. Le conseiller de Parlement. Le président de Parlement. Dessin de Bertall.

pour l'emporter requérir une charrette à la première métairie, et c'est dans cet équipage rustique, et entouré comme un malfaiteur par la maréchaussée, que le premier juge de l'élection fit sa seconde entrée sous la porte du Tapis-Vert.

Tous les magistrats de la sénéchaussée l'y attendaient en robe. A sa vue, les tambours de la ville battirent un ban, et, pour lui donner le temps de reprendre haleine, M. Dugrès de Combarieu, lieutenant général civil, lui présenta d'abord le lieutenant général criminel, le lieutenant particulier, l'auditeur des comptes, le lieutenant particulier vétéran, les conseillers, le procureur du roi et le greffier en chef du sénéchal ; ensuite les avocats maîtres, les procureurs maîtres, les notaires et huissiers maîtres, les officiers municipaux, le médecin du roi en titre d'office, le barbier lieutenant du premier chirurgien du roi, et le receveur des domaines.

M. Majorel invita, selon l'étiquette, tous ces personnages, à l'exception des procureurs et des huissiers maîtres, et l'honorable compagnie se trouva réunie bientôt sous sa présidence autour de la table du grand salon du Tapis-Vert. Exaspéré du tour que lui avait joué le prieur, le grave magistrat s'efforçait de dissimuler sa colère, mais elle perçait malgré lui jusque dans son silence et n'attendait qu'un prétexte pour éclater. Par malheur, il était dit que tout conspirerait contre lui ce jour-là. Le repas fut servi à point ; les flacons du vin qu'il préférait se trouvèrent rangés dans l'ordre accoutumé sur le buffet de noyer noir, poli comme une glace ; les jeunes servantes endimanchées, avec leur coiffe d'indienne jaune bordée d'une

dentelle noire, leur fichu et leur tablier rouge, étaient toutes à leur poste, si bien que le malheureux juge mage ne put décharger son courroux sur personne. Un moment il en eut l'espoir. Avec le pot bouillant contenant le potage était entré le maître du Tapis-Vert, qui, tenant son bonnet à la main et s'inclinant jusqu'à terre, lui dit humblement qu'il avait une grâce à lui demander.

— Laquelle? répondit avec rudesse le juge mage, décidé d'avance à la refuser.

— Un voyageur qui arrive à l'instant sollicite l'honneur de prendre place à votre table.

— Qu'il aille à tous les diables!...

— Il paraît trop fatigué pour cela, répliqua l'hôte avec une grimace de bonne humeur, et, interprétant le rire des assistants comme un consentement, il se hâta d'ajouter un couvert et fit observer qu'au bas-bout de la table le nouveau-venu ne gênerait personne.

Peu d'instants après on vit entrer un petit homme d'assez pauvre mine, portant une roquelaure grise à moitié usée, qui salua la compagnie et s'assit en silence à l'endroit qu'on lui désigna. Messieurs du sénéchal se tournèrent pour examiner dédaigneusement cet intrus, mais aucun d'eux ne répondit à son salût ni ne lui dit un mot. Encouragés par l'exemple de M. Majorel, qu'on voyait prêt à témoigner son mécontentement, juges et gens du roi luttèrent d'insolence et de mépris pour l'inconnu. On affectait de lui tourner le dos, ses voisins même refusaient de lui servir à boire, et s'il osait prier quelqu'un de lui faire passer un plat, on le poussait du coude de son côté.

Ce qui rendait encore plus choquantes ces grossières façons d'agir, c'était le respect profond et solennel que se témoignaient réciproquement ces messieurs. A chaque instant on n'entendait que des phrases dans le genre de celles-ci : Monsieur le juge mage daignerait-il goûter à ces perdreaux? Monsieur le lieutenant général criminel a-t-il mangé du lièvre? Puis-je offrir ce morceau de choix à monsieur l'auditeur des comptes? Monsieur le lieutenant particulier vétéran voudrait-il me faire raison avec ce vieux Cahors? L'orgueil judiciaire, si épais et si important, gonflait de plus en plus leurs robes, et pas un de ces coqs du sénéchal qui ne se crût sur le fumier de son village un Molé ou un d'Aguesseau!

On arriva ainsi au dessert : l'étranger avait tout ouï sans rien dire. Comme tous les verres commençaient à se choquer bruyamment et fuyaient le sien, il se disposait à délivrer ces amphitryons peu hospitaliers de sa présence, lorsque le roulement de plusieurs voitures remplit la rue et fit trembler les vitraux de la salle. L'hôte s'y précipitant en même temps tout effaré :

— Vous ne savez pas qui m'arrive? dit-il.

— Qui donc? s'écrièrent tous à la fois messieurs du sénéchal.

— Le duc d'Uzès.

— Le duc d'Uzès!...

— Le duc d'Uzès en personne, qui va présider pour le roi les états du Languedoc. Ses équipages et ses fourgons sont en bas, on n'attend plus que lui. Voilà son intendant.

L'officier domestique, vêtu d'un justaucorps de velours noir et l'épée au côté, entrait dans la salle la tête haute. En apercevant le voyageur relégué au bas bout de la table, il s'empressa d'ôter son tricorne et dit en s'approchant avec respect :

— Je viens prendre les ordres de monseigneur.

A ces paroles, tous nos seigneurs du sénéchal, y compris M. Majorel, bondirent de surprise; mais le convive proscrit leur tournant le dos à son tour :

— Monsieur l'intendant, mon juge mage, dit-il avec la nonchalance et la hauteur d'un duc et pair, allez donner ordre à messieurs les laquais, mes conseillers au sénéchal, de prévenir monsieur le cocher, mon lieutenant général, d'avoir à atteler au plus vite messieurs les chevaux, mes lieutenants particuliers et avocats, à monsieur mon carrosse, mon siége souverain!...

L'intendant s'inclina et sortit. Tous les magistrats se levant alors essayèrent de racheter leur faute à force de bassesse; mais ils eurent beau balbutier les plus humbles excuses et faire agenouiller leur orgueil aux pieds de celui qu'ils pouvaient à peine souffrir à leur table quelques minutes auparavant, le duc d'Uzès fut inflexible; il passa, sans les regarder, devant ces fronts courbés d'effroi et de remords, et ne s'arrêta devant le juge mage que pour lui dire :

— Monsieur le robin de Cahors, je vous promets que le roi sera instruit par le premier courrier de l'urbanité de ses magistrats du Quercy. Quant à moi, j'étais porteur de votre commission de conseiller à la Cour des aides de Montauban; mais, après ce qui vient de se passer, vous ne serez point surpris, j'imagine, si je la renvoie à la cour.

Telle fut la flèche de Parthe que monseigneur le futur président des états de Languedoc laissa en partant dans le cœur de M. Majorel. Le pauvre juge en fut si cruellement transpercé qu'il congédia au plus vite sa compagnie, afin d'épancher sa douleur dans le sein du bas officier de la maréchaussée.

— Cela devait arriver, dit lugubrement La Garenne.

— Oui, j'ai du malheur depuis quelque temps.

— Depuis qu'Amadieu...

— N'achevez pas! cette idée me met en fureur. Il eût été présent, du reste, que la catastrophe n'en serait pas moins arrivée. Qui pouvait reconnaître un duc et pair dans ce misérable équipage?... qui pouvait savoir qu'il passerait aujourd'hui incognito à Lauzerte?...

— Amadieu...

— Bon! qui le lui aurait appris?...

— Le maître de poste.

Le juge mage se mordit les lèvres en silence.

— A votre place, ajouta La Galerne...

— Tu le reprendrais, n'est-ce pas?...

Le brigadier fit entendre une affirmation appuyée d'un juron énergique.

— Non! non! cela ne se peut point. Le maraud a des prétentions que je n'approuverai jamais!...

— Serrez la bride, alors!...

— Oui, je vais redoubler de soin et de circonspection, et, certes, bien fin sera qui m'attrapera maintenant.

Comme pour répondre à ce défi, les archers de La Galerne entrèrent sur les derniers mots avec un quidam étranger au pays, qu'ils avaient capturé du côté de la Barbacane, jugeant par son empressement à les fuir qu'il devait avoir quelque délit sur la conscience. Peu prévenu en sa faveur, après examen de sa mise et de sa physionomie, M. Majorel, qui était tout disposé à faire bonne justice, commença d'interroger rudement le vagabond; mais, aux premières demandes d'usage, celui-ci s'approchant d'un air de mystère lui dit à demi-voix :

— Monsieur le juge mage, ordonnez qu'on nous laisse seuls.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?...

— Parce que j'ai à vous communiquer des choses de la plus haute conséquence...

— Hum! fit M. Majorel à part lui, je n'aime pas la physionomie de ce drôle!...

— L'apparence déçoit, monsieur, reprit le vagabond, instruit déjà, comme toute la ville, de l'aventure des magistrats avec le duc d'Uzès : il ne faut jamais juger l'homme sur l'habit ni la mine.

Cette allusion menaçante à l'événement qu'il déplorait ébranla le magistrat. Après une ou deux minutes de réflexion, il renvoya les archers et somma l'homme de s'expliquer catégoriquement.

— Monsieur le juge mage, dit celui-ci avec audace, je vous remercie d'abord du service que vous venez de me rendre, car j'ai les plus fortes raisons du monde de cacher en ce moment ma qualité et mon nom.

— Je n'en doute nullement, reprit M. Majorel ; mais voyons, parlez, qui êtes-vous ?...

Le quidam se pencha mystérieusement vers son fauteuil et lui dit un mot à l'oreille.

— Comment !... s'écria le magistrat pétrifié... vous seriez ?...

— Oui, monsieur, le duc de Duras !

— Mais tous ces grands seigneurs ont donc fait la gageure de se déguiser en Quercy !...

— Des motifs que vous saurez plus tard me commandent cette réserve.

— Monseigneur, dit le juge mage étourdi, que puis-je pour votre service ?...

— Me garder, avec le secret le plus absolu sur ma présence en ce pays, cette valise, qui contient des pièces de la dernière importance.

— Je m'en charge, monseigneur ; est-ce tout ?...

— C'est tout ; à moins que vous n'ayez sur vous une dizaine de louis, que je vous rendrai à Cahors, où m'attendent mes équipages...

M. Majorel lui présenta sa bourse, que le prétendu duc de Duras empocha sans cérémonie ; puis, recommandant de nouveau la valise à sa vigilance, il sortit, escorté jusqu'au seuil de l'hôtel par le juge mage, qui s'épuisait en révérences devant les archers ébahis. La Galerne surtout n'en revenait pas. Trop profondément pénétré des devoirs de son grade et trop soumis au joug de la hiérarchie pour risquer une objection devant les cavaliers de la maréchaussée, il observa cette scène en silence, et ne se hasarda, bien à regret, à questionner M. Majorel que lorsque celui-ci, tout joyeux, eut regagné le salon. Alors seulement il lui exprima sa surprise.

— Ainsi, mon pauvre La Galerne, tu es bien persuadé, répondit le juge en se frottant les mains, que j'ai commis une imprudence ?...

Le brigadier hocha la tête.

— Va ! quand tu connaîtras le nom de celui que je viens d'élargir, tu penseras différemment... Mais la justice, au surplus, n'a point de secrets pour les siens ; sache donc que l'homme arrêté par tes archers n'est rien moins...

— Que le contrebandier de Souillac ! dit à la porte une voix railleuse.

Le juge mage leva les yeux et devint si pâle en apercevant son ancien secrétaire, qu'il put à peine balbutier :

— Que me contez-vous là, monsieur ?

— La vérité. Cet adroit fraudeur, que la ferme fait poursuivre avec tant de soin et rechercher partout, vous a leurré par quelque conte de son invention ; mais voilà son signalement. Ouvrez du reste sa valise, et vous verrez si je me trompe.

Tandis que M. Majorel promenait ses regards troublés sur le signalement du faux Duras, La Galerne éventrait la valise, qui se trouva pleine de tabac. Plus honteux qu'un enfant de se voir ainsi pris pour dupe, le juge mage baissa la tête et garda le silence. Jugeant le moment favorable, le brigadier lui dit tout bas :

— Allons, monsieur Majorel !

— Eh bien ! quoi ? que veux-tu encore ?..

— Rappelez votre secrétaire !

— Maudit soit-il ! car il ne chante, comme le hibou, que pour m'annoncer des désastres ! A ta prière toutefois je consens à lui pardonner, pourvu qu'il renonce à ses projets extravagants.

— Monsieur Majorel, dit Amadieu d'une voix ferme, si vous qualifiez ainsi les vues honorables que j'ai sur votre fille, notre réconciliation est impossible.

— Bonsoir dès lors, monsieur le bachelier !

— Bonsoir, monsieur le juge mage !

Ils se séparèrent ainsi, malgré les interjections douloureuses et les sinistres prédictions de La Galerne. M. Majorel, très-mécontent de son voyage, se hâta de regagner Cahors ; mais il eut beau faire diligence et ne coucher que deux nuits en route, Amadieu le précéda, et fut assez heureux pour apprendre à M^lle Agathe, en lui offrant de l'eau bénite à Saint-André, que l'obstination de son père semblait fort ébranlée et céderait probablement au premier choc. Tel n'était cependant pas le dessein du bon juge mage. Confirmé dans sa résistance par les conseils de dame Jacquette, il comptait bien cloîtrer sa fille, sauf à prendre un aide nouveau, s'il ne pouvait pas guider tout seul la barque judiciaire. Malgré ses mésaventures, la vanité lui soufflait toujours qu'il se passerait d'Amadieu. Heureusement pour celui-ci, la dernière illusion du juge mage ne devait pas durer longtemps.

Le lendemain de son arrivée, il y eut du bruit dans une guinguette du quartier Saint-Barthélemy, où un bal public et une noce avaient attiré beaucoup de monde. Quelques jeunes gens, étrangers pour la plupart, tirèrent l'épée contre les gardes des consuls, qui se virent forcés de recourir à la maréchaussée. Cette rébellion étant un cas prévôtal fit traduire tous les turbulents devant le juge mage. Là, quand chacun eut dit sa raison et plaidé sa cause de son mieux, un jeune homme de bonnes manières, quoique simplement vêtu, et qui parlait français, chose assez rare à cette époque en Guienne, s'approcha de la barre et demanda la permission à M. Majorel de lui dire deux mots à l'oreille.

— Point tant de mystère, monsieur, répliqua rudement le juge mage. Votre nom ?

— Duras ! dit le jeune homme bien bas.

— Voulez-vous répéter, je n'ai pas entendu : comment vous appelez-vous ?

— Le duc de Duras ! reprit le jeune homme un peu plus haut.

— Ah ! vous vous appelez Duras ? Duc et pair, cela va sans dire !

— Passant ici incognito pour des raisons d'État, j'ai eu la curiosité d'entrer un instant dans ce bal, où vos archers m'ont arrêté !... Mais j'ai pensé qu'en déclinant mon nom, vous voudriez bien réparer cette erreur tout de suite.

— Comment donc ! mais certainement ! Vous avez eu là une belle pensée, et vous ne pouviez à coup sûr mieux choisir votre nom. La Galerne !

— Monsieur le juge mage ?...

— Menez-moi ce drôle en prison !

— Moi, Duras, en prison !

— Allez sur-le-champ ! Et s'il bouge, qu'on lui mette la chaîne au col et les fers aux pieds et aux mains !

— Je ne serai pas longtemps prisonnier ni vous magistrat, ou je meure !

Très-réjoui de ces menaces, M. Majorel huma voluptueusement, coup sur coup, deux prises de tabac; puis, se tournant vers Amadieu, qu'il aperçut au premier rang parmi les spectateurs :

— Eh bien! monsieur le prophète de mauvais augure, comment trouvez-vous la sentence?...

— Parfaite! Salomon n'eût pas mieux jugé!

— On ne me trompe pas deux fois!

— C'est possible; mais on peut se tromper soi-même!

— Que prétendez-vous insinuer par ce discours?...

— Que vous avez mis la main cette fois sur le véritable Duras!

— Approchez-vous; parlez plus bas et trêve de raillerie!

— Je ne raille point. Le contrebandier qui se joua de vous à Lauzerte connaissait l'arrivée du duc, pour lequel on avait retenu tout l'hôtel des *Trois-Mores*.

— Cap de Saint-Cristoly! mais vous plaisantez, je pense?

— Demandez cela à M. Deloncle, votre ami et voisin!

— Et comment se fait-il que je n'en aie rien su?...

— *De minimis non curat prætor*... Ces minuties ne regardent pas le juge mage, comme disait feu Cicéron.

— Me voilà dans de beaux draps!

— D'autant que le duc est nommé sous-gouverneur de la province!



Le dîner du *Tapis-Vert*. Majorel et ses convives. Le duc d'Uzès leur donnant ses ordres. Dessin de Bertall.

— Comment faire pour me tirer de ce guêpier?... Amadieu?

— Monsieur Majorel...

— Il faut déployer ton esprit, mon ami. Tu en as comme un diable quand tu veux!...

— Je ne refuse point de me mêler de vos affaires, mais vous connaissez mes conditions?...

— Il est bien dur de se laisser faire la loi par des enfants!

— Aimez-vous mieux perdre la robe rouge?...

— Eh bien! non! De deux maux, ma foi! il faut choisir le moindre. Dame Jacquette criera comme un gerfaut; mais qu'elle s'arrange, après tout, il s'agit de sauver ma charge!

— Ainsi vous m'accordez la main de M^lle Agathe?...

— Oui, dit le juge mage avec un douloureux soupir.

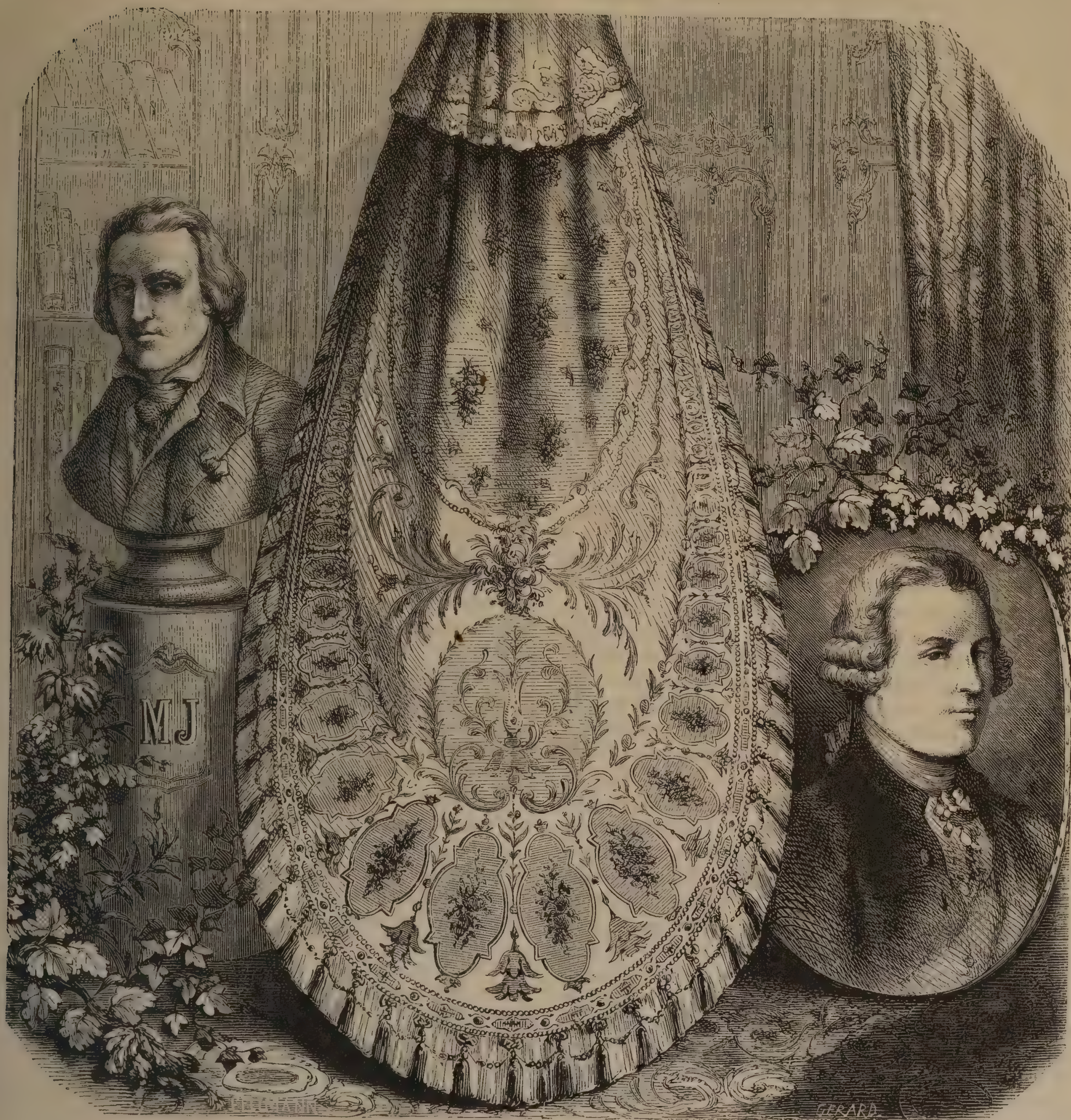
— Courage, alors! Je vais voir le duc de Duras.

Amadieu courut à la prison, où, grâce à son pied de chasseur, il arriva tout juste en même temps que la maréchaussée. Relaxé sur-le-champ par ses ordres, le duc de Duras, qui jetait feu et flamme, et ne parlait d'abord que de faire enfermer le juge mage à la Bastille, finit par s'apaiser, et par consentir, pour éviter l'éclat, à mettre en oubli ce malentendu. Il quitta Cahors le jour même, sans déclarer sa qualité, et le lendemain le juge mage tint parole, et conduisit, en soupirant, Agathe et son sauveur chez le notaire maître. Dame Jacquette avait bien voulu regimber, mais pour secouer son vieux joug et acquitter la foi promise, M. Majorel donna sa main à La Galerne, qui la prit silencieusement, par respect pour la discipline.

MARY-LAFON.

# LES AVENTURES D'UN VER A SOIE [1].

## MONOGRAPHIE DE LA SOIE, DE SES OUVRIERS ET DE SES PRODUITS.




Manteau de cour, dessiné à la compagnie Lyonnaise, par Felmann. Portraits de Jacquart et de Vaucanson.

III. Les robes de la cour de Louis XIV. Comédies et intrigues. La Vallière. Révocation de l'édit de Nantes. Guerre des deux soies. Émeutes à Lyon. L'âne de Vaucanson. Peyronnier. Revel et autres inventeurs. Perfectionnements. Jacquart et son métier. Détails de la fabrication de la soie. Histoire d'une robe. Ses transformations et ses vicissitudes depuis le cocon du ver jusqu'à la hotte du chiffonnier. Explication du fantôme. Épilogue. Conclusion.

Je retrouvai à la cour de Louis XIV bien des soies qui me devaient leur lustre, leur éclat et leur gloire. Ces belles robes, qui se croyaient les plus nobles de la terre, passaient près de moi sans m'honorer d'un regard, et accueillaient avec la plus parfaite coquetterie les hommages et les louanges qui se succédaient autour d'elles. Comme j'appelais avec impatience, en les voyant si fières, le moment de pouvoir les éclipser toutes ! En

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

attendant, je n'assistais pas sans un certain plaisir aux petites comédies où elles jouaient les premiers rôles. Les poëtes les chantaient dans leurs vers, le roi les complimentait quelquefois à la cour, les plus brillants seigneurs se faisaient tuer pour elles à l'envi les uns des autres. Vous ne savez pas tout ce qu'il y a de rivalités secrètes entre toutes ces robes, dont chacune se croit la plus belle! Vous ne savez pas ce que chacune possède de petites ruses, de grâces, de fascination, et parfois de perfidies, pour captiver les cœurs et faire tourner les têtes. On a vu des intelligences, et des plus fortes, divaguer tout à coup à un simple mouvement de ces enchanteresses, à un simple frôlement. Elles avaient à Versailles et à Trianon la puissance souveraine qu'elles eurent et qu'elles auront toujours dans toutes les cours, à tous les siècles et chez toutes les nations. Elles faisaient la paix et la guerre, gouvernaient l'Etat, et menaient le monde sans paraître y toucher. Il suffisait pour cela d'une fleur de plus au corsage, d'un pouce de moins à la gorgerette, d'un ruban, du plus petit caprice, d'un rien. Parmi toutes celles que je vis briller à ces fêtes, je n'en remarquai qu'une seule qui fût aimable et belle sans artifice : c'était celle de La Vallière; encore ne fit-elle que passer, comme une douce apparition, sur la scène, pour aller bientôt s'évanouir derrière les ombrages d'un couvent de Chaillot.

Cependant le ministre Colbert m'avait remis aux mains d'un fabricant, afin de le diriger dans l'art du lustrage, et il lui avait fait une magnifique commande de pièces de soie à exécuter d'après son modèle. Mais une mesure du roi, qui révoquait l'édit de Nantes, en 1685, détermina mon fabricant à quitter son pays et j'allai successivement avec lui tenter fortune à Genève, à Zurich, à Creveld, Berlin, Elberfeld, Londres et Amsterdam, où chacun s'empressait de me copier, de m'imiter, afin de produire des étoffes destinées à faire concurrence à celles de Tours, de Lyon, et autres villes de France. Pour le coup, je me croyais bien pour jamais séparé de mon tout, et je crois que j'aurais fini par l'oublier, comme la feuille son arbre et l'oiseau sa famille, lorsqu'un événement singulier le vint rappeler à ma mémoire. Il paraît qu'en mon absence, les vers à soie de l'Inde et de la Chine, qui nourrissaient une vieille haine contre ceux d'Occident, voulurent profiter des troubles de l'Europe pour accabler leurs anciens frères. Ils répandirent le bruit que la soie de France ne valait pas la leur, que les vers de Provence n'étaient que des bâtards dégénérés, et ils alléguaient pour preuve que les fabricants tourangeaux ou lyonnais étaient obligés de tirer directement de l'Orient certains fils nécessaires à la fabrication de leurs étoffes. Ils poussèrent même la prétention jusqu'à leur contester le droit de ces achats, et leur Compagnie, qui s'appelait la Compagnie des Indes, voulut leur imposer ses propres marchandises. Tous les honnêtes gens furent révoltés d'un pareil arbitraire; mais la Compagnie n'en persista pas moins, et alla jusqu'à vouloir empêcher l'usage des soies qui ne sortaient pas de ses entrepôts. Un procès s'ensuivit, le premier cocon de France fut appelé en témoignage, et il résulta de ses déclarations et de l'examen de ses propres éléments, que les soies de la Compagnie, causes de tous ce débat, renfermaient dans leurs fils des principes de destruction rapide, et qu'elles avaient été filées par la secte des indépendants dont je vous ai parlé plus haut, et qui font des feuilles de térébinthe leur aliment le plus ordinaire. Les soies de France, au contraire, et nul ne le savait mieux que moi, qui en étais l'origine et la source, étaient pures de tout mauvais mélange, et ne provenaient que du véritable bombyx. La Compagnie fut condamnée, en 1711, à payer les frais de justice et à laisser en paix les manufacturiers du royaume.

Cette dispute avait fait trop de bruit dans toutes les fabriques de soie de l'Europe pour n'avoir pas attiré mon attention, et une fois l'existence de mon tout bien constatée, je me mis immédiatement en route, afin de l'aller rejoindre. Je partis de Londres dans une balle de contrebande, et je parvins sans encombre jusqu'à Lyon. Mais je retrouvai cette ville en arrivant en proie aux dissensions les plus funestes. Un malheureux édit ayant voulu changer, cette année-là, le système d'organisation corporative des ouvriers, et les partager en deux classes, celle des marchands et celle des maîtres-ouvriers, les canuts s'étaient révoltés. Le désordre dura longtemps, parut se calmer vers 1737 (ce qui permit à Fulton de perfectionner nos machines), et recommença de nouveau.

Une fois, que j'errais dans une rue, à la recherche du reste de moi-même, que je redoutais fort de ne plus retrouver du milieu d'une pareille agitation, j'aperçus une troupe d'ouvriers poursuivant à coups de pierres un homme qui se retournait de temps en temps en jetant sur la foule ameutée un regard froid et dédaigneux. On l'accusait de vouloir réduire les travailleurs à la famine, et je distinguai, parmi les vociférations, qu'on lui reprochait l'invention d'un métier qui tissait plusieurs pièces à la fois.

— Je confierai mon métier au bon sens d'un âne, s'écria-t-il dans un moment d'impatience, et il saura mieux me comprendre que vous.

Vaucanson, car c'était lui-même, tint parole, et quelque temps après, en 1745, il avait construit une machine que faisait mouvoir un âne, et qui tissait avec plus de perfection que les autres métiers.

Enfin, je parvins à retrouver les fils, mes frères, au fond d'un vieux couvent de religieux minimes, où l'on conservait avec soin les choses rares et précieuses. Nous nous réunîmes tous ensemble comme sous l'attraction d'un aimant invisible, et depuis lors je ne me suis plus laissé fractionner. Il ne me restait plus qu'à voir tisser toutes celles de mes parties qui ne l'étaient pas encore, et j'avoue franchement que j'avais une certaine impatience de devenir autre chose que botte de soie grège et morceau de taffetas. La prudence, néanmoins, modérait mon ardeur, et le progrès incessant de la fabrication me faisait prévoir dans un terme prochain le moment où je pourrais me confier sans péril à l'intelligence de quelque fabricant de génie,

Il y avait dans le couvent où je continuais d'habiter un vieux religieux du nom de Peyronnier, qui passait les trois quarts de sa journée à faire des dessins de machines. Il parvint, en 1768, à en construire une qui montait la pièce et tirait en même temps.

— C'est bien, me dis-je en voyant son métier, mais attendons encore.

J'eus raison; un simple ouvrier, appelé Revel, découvrit le secret de mettre en carte et de lire ses dessins. Après lui, Philippe Lassalle fit exécuter, au moyen d'un mécanisme de son invention, les portraits du roi de France et de l'impératrice de Russie, dessinés par lui-même. Il faisait s'épanouir des fleurs dans ses tissus, voltiger des oiseaux, verdir des arbres et couler des fontaines sur ses étoffes. Puis vinrent Richard, Rivet, Ponson, Jaillet, Blache et Galantier, Hugues Ringuet, Dardois et encore Vaucanson. Le premier était arrivé par l'impression à peindre des portraits jusque sur le velours; le second avait découvert un métier pour le tricot et les

étoffes à façon; le troisième avait supprimé les pédales des métiers; le quatrième avait permis de développer la grandeur des étoffes, à l'aide de la navette volante; les autres inventèrent les navettes à boutons, trouvèrent l'art d'imiter la broderie et la peinture, et de reproduire des dessins d'une dimension jusqu'alors inconnue. Quant à Vaucanson, il n'avait pas plus de ressentiment qu'un homme de génie, et revenu à Lyon pour la seconde fois, en 1782, il ne s'occupait que des moyens d'améliorer le sort de ceux qui l'avaient voulu lapider à son premier voyage. Il refit le moulin employé pour les organsins, et créa de nouvelles machines pour l'apprêt des étoffes. On le voyait passer dans les rues, le front chargé de pensées. Sa tête travaillait toujours, et il craignait de mourir avant d'avoir pu révéler toutes ses idées au monde.

J'étais, comme lui, sur le point de passer à une autre existence. L'heure de la transformation allait sonner de nouveau pour moi, et je touchais au moment où, dépouillant mon enveloppe rudimentaire, j'allais passer à la dernière et à la plus brillante de toutes mes formes. Les moines n'avaient pas été sans parler de mon mérite, et le plus habile des fabricants lyonnais m'envoya prendre un beau matin, pour me soumettre dans son atelier aux opérations préparatoires. Nous partîmes tout joyeux, l'ouvrier qui m'emportait et moi, car j'avais fini par me lasser de cette vie de repos. Nous marchions à grands pas, lorsque nous fûmes arrêtés tout à coup dans la rue par une troupe d'ouvriers qui allaient et venaient en tous sens, au bruit des boutiques de marchands de vin qui se fermaient précipitamment. Nous apprîmes que l'archevêque voulait rétablir un vieux droit oublié du moyen âge, le droit de Banoin, lequel consistait en un impôt à payer par les marchands à l'archevêché, sous peine de suspension de leur commerce. Une lutte allait s'engager; elle fut prévenue par l'intervention de députés du consulat, qui promirent une augmentation de deux sous par aune d'étoffe, à condition que les canuts reprendraient aussitôt leur travail. Ils s'y engagèrent en effet, et se retiraient pour accomplir de bonne foi leur promesse, lorsque tout à coup éclate un coup de tonnerre, suivi à quelques secondes d'intervalle de plusieurs coups de feu, tirés par un poste de gens d'armes qui ripostaient, se croyant attaqués. Plusieurs personnes tombèrent, et il y eut dans la foule un silence de mort. Le tonnerre seul continuait ses grondements lugubres et les ouvriers se dispersèrent dans toutes les directions. Mon guide, homme pacifique, s'était enfui d'épouvante dans la campagne, avec trois autres compagnons. Nous y errâmes le reste de la journée, et ne revînmes vers la ville qu'à la chute du jour. On nous retint à l'entrée du pont, pour nous demander le droit de passage. Nos camarades s'y refusèrent, une querelle s'en suivit, puis une rixe, à la suite de laquelle les trois malheureux obstinés furent arrêtés, jugés, condamnés et exécutés deux heures avant l'arrivée de leur grâce, envoyée par le roi. Ce ne fut point le dernier acte de ce sombre drame de la révolte des deux soies, 1786, et, quelques jours plus tard, un gentilhomme des environs tuait en duel le prévôt de la maréchaussée qui avait ordonné le supplice.

Le fabricant qui m'avait tiré du couvent avait fermé son atelier à la suite de ces désordres, et mon brave ouvrier, n'ayant plus d'ouvrage dans la ville, se retira à la campagne, où la vie coûtait moins cher et où on était plus éloigné du spectacle des tempêtes qui ne tardèrent pas à se déchaîner sur la France. Confiné là dans une pauvre chaumière, avec sa femme et ses enfants, il partageait son temps, comme beaucoup d'autres de ses confrères, entre les travaux de la soie et ceux de l'agriculture. J'étais présent à toutes leurs émotions de famille, je voyais leur joie et plus souvent leurs larmes; car la misère était grande et l'on n'avait souvent qu'un morceau de pain à se partager entre quatre: mais on espérait en Dieu et on attendait des jours meilleurs. Bientôt, en effet, l'horizon parut se rasséréner un peu; l'ouragan qui avait si longtemps ravagé nos contrées allait promener sur des pays voisins la foudre et la grêle. On entendait encore par intervalle les grondements sinistres et lointains de la guerre, mais on respirait et chacun commençait à reprendre courage. Dans notre pauvre cabane, la femme du canut me mettait en matteaux durant ses instants de loisir, et déjà j'allais être mis en balle et envoyé à la ville, lorsqu'elle tomba malade. Cet événement accrut les embarras du ménage, les jours de chômage se multiplièrent, et l'hiver vint ajouter ses tristesses à celles de la pauvreté.

Par une froide soirée de décembre de l'anné 1800, que le vent soufflait avec violence et que la neige couvrait les toits et les chemins, nous vîmes entrer dans la chaumière un homme qui s'était égaré dans sa route. Il dit qu'il se rendait à Lyon, où il faisait un petit commerce de chapeaux de paille, et demanda à mes hôtes l'hospitalité pour la nuit. L'ouvrier lui offrit une place sur le banc de bois où il se chauffait à la flamme d'un feu à demi éteint, tandis que la mère, dévorée par la maladie et les privations, réchauffait dans son lit ses deux petits enfants. L'étranger parut s'attendrir à ce spectacle; il interrogea le canut, et une larme roula sur sa joue au récit de ses peines. Puis il se frappa le front, se leva, s'approcha du métier immobile dans un coin de la chambre, en démonta les pièces, les rajusta, calcula dans sa tête, mit le tout en mouvement, puis se leva en s'écriant avec une certaine impatience :

— Avec cette machine l'essai est impossible; mais je suis sûr, sûr du succès!

C'est en ce moment qu'il m'aperçut à la lueur d'une chandelle de résine que son hôte tenait en l'air pour l'éclairer. Il me prit, m'examina avec attention, parut frappé de ma beauté :

— Voulez-vous me confier cette soie? demanda-t-il.

L'autre y consentit, et l'inconnu, comme s'il eût été possédé d'une idée qui ne lui permettait point de repos, jeta sa bourse sur la table et s'enfuit, m'emportant dans sa poche et laissant derrière lui le canut stupéfait.

J'ai éprouvé en ma vie, depuis lors, bien des émotions d'orgueil et de plaisir, et pourtant j'en ai peu connu d'aussi douce que celle que j'éprouvai ce soir-là, en voyant le bien dont j'avais été cause.

Mon étranger, cependant, marchait dans la neige tout en se parlant à lui-même. Il prononçait de temps en temps le nom d'une vieille machine de Vaucanson dont on ne faisait plus usage, et qui dormait reléguée dans un grenier de la ville. Il y courut le lendemain, obtint la permission de s'enfermer quelques heures avec elle, en étudia longtemps le mécanisme, en combina les modifications, et lorsqu'il sortit, le métier à la Jacquart était inventé, car cet inconnu, c'était Jacquart lui-même (1)!

— Brave homme! pensai-je en apprenant son succès, Dieu me récompense de ma longue attente en me donnant à façonner à d'aussi nobles mains!

Quinze jours après, en 1801, j'étais dans la chambre d'une jeune ouvrière, laquelle était une metteuse en mains. Elle m'ouvrit sur une cheville et se mit à comparer les diffé-

(1) Voyez la vie détaillée de Jacquart, t. VI, p. 353.

rentes grosseurs de mes fils, qu'elle divisa en quatre parts. Puis, lorsque ma petite balle tout entière eut été ainsi triée et séparée en flottes, avec une délicatesse et une attention infinies, elle réunit quelques-unes de mes flottes, dont elle composa une pantine, de quatre pantines forma une main. Lorsque toutes les mains eurent été soigneusement retenues par des liens, la jeune fille, en chantant, me forma en paquet et m'envoya à la teinture. J'y pris la plus belle nuance d'azur qu'il soit possible de voir, et au retour, après avoir été bien pesée, pour prouver que j'étais au complet, on me confia à une dévideuse qui s'occupa immédiatement à transformer mes flottes en bobines ou en roquets, ainsi que disait l'ouvrière. Je ne me possédais pas d'aise en me sentant tourner sur cette mécanique et je me prêtais si bien au travail de ma dévideuse, qu'elle ne cassa pas un seul de mes fils durant toute l'opération.

— Quelle excellente soie! dit-elle en me remettant à l'ourdisseuse ; que n'en ai-je toujours de semblable!

L'ourdisseuse parut enchantée de ces paroles, elle me disposa sur un tambour mobile et vertical, et commença par m'encantrer. Elle assembla parallèlement, suivant la même longueur et la même tension, mes fils les uns après les autres, et les réunit en chaînes. Puis elle les groupa en musettes, en portées, et de mes portées rassemblées composa une belle pièce. Dans cet état, deux ouvriers vinrent me prendre et m'emportèrent pour me soumettre à l'opération du pliage. On me roula en pièce sur un tambour placé horizontalement et qui n'est que le rouleau du métier à tisser, on peigna mes musettes aux dents d'un râteau qui embrassait ma longueur tout entière, et, cette préparation achevée, on m'envoya à l'atelier de tissage. Là, on me fit passer au cannetage, c'est-à-dire que l'on disposa ma trame en la pelotonnant sur des petits tuyaux de carton de cinq centimètres environ de longueur. Mes cannettes bien arrangées, on les introduisit dans la navette qui devait faire courir ma trame à travers les fils de ma chaîne, et on porta enfin le rouleau à la place qu'il devait occuper sur le métier. Je m'imaginais que c'était la fin et j'avais l'impatience d'une jeune fille qui attend de partir pour le bal. Mais je lui souhaite de ne pas attendre aussi longtemps que moi, et d'employer moins d'heures à s'ajuster qu'il n'en faut pour la toilette d'une robe. Imaginez-vous qu'il me fallut passer par toute l'opération du montage du métier, en d'autres termes, la disposition de chacun de mes fils dans les différentes parties qui leur sont assignées pour la composition du fond et du dessin de l'étoffe. On arrangea d'abord ma chaîne dans le corps du métier, on fit glisser mes fils dans des milliers de maillons en verre, pour la formation du dessin, qui devait consister en petites fleurs argentées imitant le scintillement des étoiles, puis, lorsque les maillons furent bien appareillés, c'est-à-dire également alignés, on fit passer ma chaîne dans les lisses, pour former le fond de l'étoffe ou le tissu proprement dit. Mes fils, en sortant de ces lisses, dont l'ensemble des corps se nomme le rémisse, furent fixés par le jeu d'un peigne à chaque point qu'ils devaient occuper dans l'étoffe, et ainsi tendue, on m'appliqua à la surface une carte ou papier quadrillé, sur lequel avait été transporté le dessin que je devais reproduire. Cette carte, dans le genre de celles employées pour les travaux de broderie, était divisée en une infinité de lignes verticales et horizontales, dont les croisements représentaient autant de points du tissu. Une femme s'assit alors près de moi, prépara bientôt mes fleurs selon leurs couleurs et leur forme, et un ouvrier placé derrière la machine les piqua dans le carton.

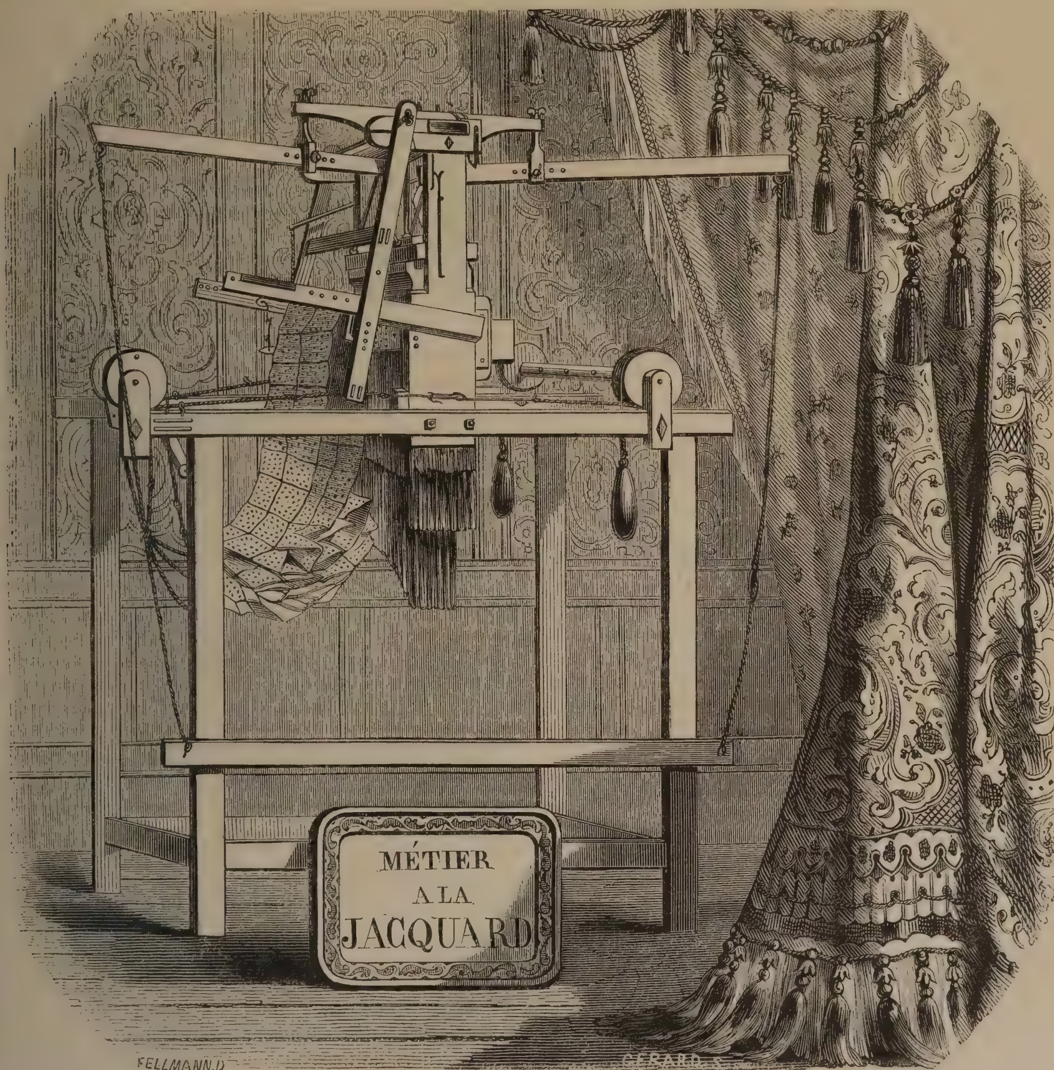
Toutes les opérations préparatoires étant terminées, un tisseur, le corps appuyé sur une banquette, commença à mettre le métier en mouvement, et le travail marcha bientôt avec une rapidité qui allait par jour jusqu'à onze à douze mille coups de navette. Je ne saurais vous peindre mon plaisir en me voyant ainsi convertie en un riche tissu de la plus jolie nuance et parsemé de petites fleurs d'une délicatesse et d'une perfection infinies. C'était le rêve de toute ma vie qui se réalisait enfin, et de la manière la plus brillante. Pas une seule fois l'ouvrier n'interrompit sa besogne pour remonder ma chaîne, tant ma soie était pure et favorable au tissage ; pas une seule fois il n'eut à s'occuper des soins du rhabillage ou du renouage de mes fils ; et, lorsque ma pièce une fois achevée fut portée au magasin, on m'envoya à l'apprêt, après le plus minutieux examen, sans avoir eu à enlever aucune tache ni à corriger aucun défaut dans toute mon étendue.

En sortant des ateliers du tissage, je me croyais au comble de la beauté, mais combien je me trompais! Quel nouvel éclat l'apprêt ne me donna-t-il pas! On me roula sur un cylindre à hauteur d'appui, on m'étendit par une extrémité jusqu'à un cylindre placé sur un plan parallèle. Dans cette position renversée, j'avais l'endroit dessous et l'envers dessus, on m'enduisit d'une gomme promptement séchée à la chaleur d'un réchaud mobile, qui courait sans cesse d'un cylindre à l'autre. Je ne laissai pas de souffrir un peu durant cette toilette, mais le désir de me faire belle m'empêchait de sentir la douleur. Elle avait été vive néanmoins, au point de me donner une certaine roideur dans les mouvements, et j'avais à peu près la gaucherie d'une jeune mariée dans son premier cachemire. Mais on m'eut bientôt corrigée de cet embarras, et le simple passage entre deux cylindres, dont l'un de métal chauffé, me rendit en un clin d'œil mon moelleux et ma première souplesse.

Ah! si vous m'aviez vue alors! combien j'étais brillante de fraîcheur, de beauté, de jeunesse! Les ouvriers eux-mêmes qui m'avaient fabriquée de leurs mains ne pouvaient se lasser d'admirer mon éclat, et ce fut avec un sentiment de regret qu'ils me laissèrent partir de l'atelier qui m'avait vue naître et m'envoler toute joyeuse vers ce monde qui m'attendait.

J'allai d'abord à Paris, qui était toujours le centre des plaisirs, de l'élégance et des fêtes. Une princesse m'y vit et m'acheta un prix fou. Par bonheur, elle était jeune et belle, et mon triomphe fut complet à un bal de la cour, où elle m'étrenna. On la comparait à l'aurore, au ciel bleu, à toutes les divinités de l'Olympe, et je suis bien sûre d'avoir empêché de huit jours les poëtes de dormir. Mais le mieux fut qu'un grand prince me trouva si belle que, pour avoir la robe, il demanda la princesse en mariage et l'obtint. L'ingrate! sous prétexte qu'elle ne pouvait porter deux fois la même parure, elle me quitta et me donna en présent à la femme d'un ambassadeur. J'en fus d'abord inconsolable, puis je m'en consolai à l'idée de ces cours étrangères dans lesquelles j'allais enfin paraître et briller. Croyez-vous qu'il ne soit pas doux à une robe d'éblouir tous les yeux dans ces mêmes villes où elle vécut si longtemps à l'état de chenille ou de cocon, sans attirer jamais les regards de personne? Nous parcourûmes successivement toutes les capitales de l'Europe et toujours avec le même succès. Je fis mourir vingt soupirants de désespoir, j'en fis tuer cinquante en duel, j'ensorcelai les plus fortes têtes, je brouillai partout les cartes diplomatiques, je faillis faire battre ensemble l'Europe, l'Asie, l'Amérique et l'Afrique. Et voilà pourtant à quoi tiennent les destinées du monde! Heureusement pour le monde, mon ambassadrice

cessa de l'être, et comme les années pour elle passaient plus vite encore que pour moi, elle me donna à sa fille, en lui souhaitant les succès que j'avais valus à la mère. Mais la marquise était une personne d'un bien autre caractère, et de tous ses plaisirs, celui qu'elle recherchait le plus avidement était d'en faire à ceux qui n'en avaient pas. Ah! monsieur, les belles robes vous racontent au besoin leur présence en tel ou tel salon, mais ce qu'elles ne vous disent pas toujours, c'est leur passage dans telle ou telle mansarde. Moi qui vous parle, combien de fois ne suis-je pas allée, au sortir d'un bal qui se prolongeait jusqu'à l'aurore, me pencher sur le grabat des pauvres et consoler les souffrances des malades! Ce n'est pas pour m'en faire à vos yeux un mérite, mais j'ai bien le droit de vous faire connaître ce que l'on cherche trop souvent à vous laisser ignorer. Qu'ajouterai-je maintenant au récit de tant d'aventures? Le reste de ma vie n'est plus que décadence, et je passai par toutes les vicissitudes auxquelles sont condamnées presque toutes les grandeurs d'ici-bas. De marquise, je devins comtesse, c'est alors que je vous rencontrai dans




Le métier à la Jacquart, dessiné au Conservatoire des Arts et Métiers par Felmann.

une fête et que vous me fîtes ces vers que la pluie a effacés à peu près dans ma poche; de comtesse, baronne; de baronne, roturière; de robe bleue, robe noire; de parure de bal, un vêtement de deuil. La baronne m'avait léguée en mourant à sa femme de chambre. Celle-ci me fit teindre en noir pour accompagner son enfant au cimetière; puis un jour, pressée par la misère et la faim, elle me mit au Mont-de-Piété. J'y fus vendue au bout d'un temps déterminé et passai aux mains d'une actrice à laquelle je valus encore quelques succès sur la scène. Quelle scène, après le théâtre sur lequel j'avais joué si longtemps! De ce dernier boudoir, je m'en allai chez un étalagiste du Temple qui me céda, moyennant un assez vil prix, à une pauvre fille dont le rêve était de devenir une grande dame. Elle le devint, en effet, mais en foulant la vertu sous ses pieds à chaque pas qu'elle faisait vers ces splendeurs mensongères. Arrivées au sommet, nous eûmes le vertige un moment l'une et l'autre, mais l'illusion fut de courte durée; un indéfinissable malaise me disait que tout cet éclat n'était que factice, je sentais que ce rang ne nous appartenait

pas, et, dégoûtée de cette existence où tout n'était que misère et laideur, sous la trompeuse apparence de la prospérité, je souhaitai de devenir le vêtement de la pauvreté honnête plutôt que celui du vice triomphant. Ce vœu ne fut pas exaucé, et ce n'était que justice qu'il ne le fût pas. On ne doit pas prétendre à couvrir l'innocence lorsqu'on a cherché si longtemps à l'avilir. Un avare m'acquit pour un écu, et me donna, le 1er janvier, à sa femme, qui ne valait pas mieux que lui. Un voleur, en pillant la maison, m'emporta dans un paquet d'effets, puis, craignant d'être découvert, il me jeta dans ce champ, après avoir constaté mon peu de valeur. J'espérais trouver enfin ma tombe dans ce sillon où la pluie et le vent m'avaient à moitié enfouie dans le sable. Mais il n'en fut pas ainsi, et, après avoir été si longtemps le jouet des destins les plus contraires, je devais l'être des vents les plus opposés. Un laboureur me déchira du tranchant de son soc, puis me suspendit à ces arbres pour écarter les oiseaux des fruits mûrissants. Le jour, les enfants me jettent des pierres; la nuit, les chiens m'insultent de leurs aboiements, et je passe mélancoliquement mes heures sous toutes les intempéries du ciel, à attendre l'époque d'une transformation nouvelle, à me souvenir, à regretter et à ruminer la vérité de cette pensée du Dante :

Nessun maggior dolore
Che recordarsi del tempo felice
Nella miseria !

Non, il n'est point de douleur plus grande que de se rappeler sa prospérité dans les temps de misère, et si vous me croyez, vous ne serez jamais heureux ou vous vous arrangerez pour l'être toujours.

Comme le fantôme achevait ces mots, le jour commençait à paraître. Je regardai et ne vis devant moi que des lambeaux d'étoffe adhérents l'un à l'autre, et attachés par une corde à l'extrémité d'un bâton. Je ne pouvais croire que cet objet informe fût celui qui m'avait entretenu si longtemps. Je lui adressai vainement quelques paroles et essayai de lui donner quelques consolations, il était muet, et la pauvre vieille robe semblait frissonner de froid sous le vent du matin.

— C'est un reste de pudeur, me dis-je, qui lui fait garder le silence. N'y aurait-il pas charité à lui abréger la durée d'un pareil supplice? Ne devons-nous pas ce dernier hommage au souvenir de la femme qui nous a charmés?

Et cédant à ce mouvement, que je crus généreux, j'étendis la main, je détachai le morceau d'étoffe, puis je descendis de mon arbre. Une fois en bas, je creusai une petite fosse dans le sable, je l'y déposai, et, à l'aide d'un briquet, je la réduisis en cendre.

— Mieux vaut être plante que papier, pensai-je, et le plus beau poëme est une simple fleur des champs.

Le joyeux pétillement de la flamme m'annonça que j'avais compris le désir du vieux ver à soie. Lorsque tout fut terminé, je recouvris pieusement sa cendre de terre et je m'éloignai, le cœur triste et sans regarder les cerises.

Au printemps suivant, me trouvant à passer vers ce champ, la curiosité me prit de revoir l'endroit où le premier cocon de France avait reçu la sépulture. Je cherchai dans un sillon de blé et j'aperçus, à la même place, une magnifique gerbe de bluets et de coquelicots qui inclinaient gracieusement leurs têtes sous le souffle du vent, comme pour me souhaiter la bienvenue. Papillon, robe de bal, femme aimée, pauvres fleurs !

PAUL NIBELLE.

---

# P. S. LES COSTUMES ET ORNEMENTS ECCLÉSIASTIQUES.

Les chefs-d'œuvre de la soie : à Dieu, ce qui est à Dieu. Magnificence universelle des habits sacrés. Costumes et ornements de l'Église chrétienne. Origines. Formes, noms et significations. Surplis, étole, pluvial, aube, etc. Cérémonies de l'élection et du couronnement des papes. Chlamyde, mosette, rochet, manteau, mitre, amict, manipule, dalmatique, sandales, chasuble, chape, tunicelle, etc. Rites de l'élection. L'ordination : *urbi et orbi*. La fenêtre murée. Le pape laïque, sous-diacre, diacre, prêtre, évêque, pontife, etc. La queue du manteau portée par les rois. Le trône de saint Pierre. La chaise. *Sic transit gloria*. Le couronnement public. La bénédiction. La procession de Latran. Les Juifs et la loi de Moïse. Les pièces de cuivre, d'or et d'argent. Le baisement des mains et des pieds. Le petit bâton. La férule. Les clefs. Noblesse et grâce des anciens ornements. La science des broderies. Chefs-d'œuvre des couvents. Les chasubles d'Albert Dürer, de la femme de Hugues Capet, etc. Transformation et décadence au seizième siècle. Régénération archéologique. Le P. Martin; MM. Lassus, Didron, Le Mire, etc. Monseigneur Sibour. Les évêques réformateurs. Le père Hermann. L'*Alleluia* du ver à soie.

Ce dernier chapitre de la *Monographie de la soie* aurait dû en être le premier; car la plus importante fonction du ver de la Chine a toujours été et sera toujours de fournir à la religion, à ses autels et à ses ministres les ornements qui font la pompe et la splendeur du culte divin. Avant de rendre à César ce qui est à César, la soie rend à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire l'hommage de ses plus riches merveilles et de ses chefs-d'œuvre les plus beaux.

C'est par là, d'ailleurs, que le sujet se rattache à l'art proprement dit, et même à l'histoire et à la science par une de leurs branches capitales : l'archéologie.

Les précieuses études de MM. Lassus, Didron, Louandre, de Varennes, et les travaux éminents, les communications obligeantes de MM. Le Mire, de Lyon, nous guideront dans ce complément des *Aventures du ver à soie*.

Nous ne parlerons point de la magnificence des vêtements sacrés chez les Hébreux, les païens, les Grecs, les Romains, dans l'Asie et dans l'Inde, au Mexique, au Chili et jusque chez les sauvages du nouveau monde.

Les études de nos collaborateurs sur ces époques et ces pays divers, parsemées dans notre collection depuis vingt-trois ans (voyez la *Table générale*), en ont déjà donné aux lecteurs du *Musée des Familles* une idée qui sera complétée d'ailleurs en son temps.

Nous nous bornerons aujourd'hui au sujet qui n'a point été traité encore dans ce recueil, où il mérite d'occuper un rang si élevé et une place si importante : les costumes et les ornements de l'Église chrétienne — avec leurs usages et leurs significations, — depuis leur origine jusqu'à nos jours.

Et d'abord les premiers prêtres de cette Église eurent-ils, dans l'exercice de leurs fonctions, des habits distincts de ceux qu'ils portaient dans la vie civile?

Il paraît certain, dit M. de Varennes, que les habits de célébration des apôtres et de leurs successeurs immédiats différaient peu du vêtement ordinaire, et l'on conçoit qu'il devait en être ainsi, surtout au temps de la persécution des chrétiens. Cependant, quelques textes de saint Clément et de Tertullien prouvent que, même dans la primitive Église, on faisait usage d'habits sacrés; Genebrard cite, entre autres, la défense que fit, en 260, saint Étienne, pape et martyr, de se servir de ces vêtements, non plus que d'autres ornements appliqués au culte, « hors du pourpris de l'église et du service divin. »

Après l'an 1000, les conciles réglèrent les fonctions et le costume de chacun dans le synode. Le concile de Bude, en 1279, assigne aux évêques et aux abbés mitrés le SURPLIS (ainsi nommé parce qu'on le mettait sur la robe fourrée que portaient autrefois les ecclésiastiques, surtout dans le nord, *surpelisse*); l'ÉTOLE, qui était d'abord une robe ouverte par devant et dont l'ouverture était garnie d'un orfroi (or phrygien); le PLUVIAL, chape dont le nom fait connaître l'usage, et enfin la MITRE; aux prélats inférieurs, le surplis, l'étole et le pluvial; aux chefs de paroisse et aux autres prêtres, le surplis et l'étole; aux moines, seulement l'étole. Le synode de Cologne, en1280, attribue l'AUBE et l'étole aux prieurs, aux archiprêtres et aux doyens ruraux; aux prêtres, seulement le surplis.

Le *Cérémonial romain* décrit ainsi les vêtements du pape: — Lorsque le souverain pontife paraît solennellement en public, il est revêtu, ou du pluvial, ou de la chape, comme les cardinaux, mais ouverte sur la poitrine, avec la mitre; ou du manteau papal (*mantum*) avec le capuce sur la tête; il porte la robe de laine blanche, le rochet, les bas rouges et les sandales ornées d'une croix. —

Mais, pour se figurer l'organisation définitive et complète du costume ecclésiastique, il faut parcourir, dans le même *Cerémonial*, les chapitres consacrés aux cérémonies si pompeuses de l'élection des papes, depuis la mort de Clément IV, en 1268.

Le vêtement des cardinaux en collége se composait d'une espèce de CHLAMYDE noire, tombant jusqu'à terre, ouverte par devant et plissant autour du cou, semblable aux chapes de prélat, moins le capuchon; sous cette chlamyde ils portaient la MOSETTE violette et le rochet.

Lorsque le pape était nommé, le doyen des diacres ôtait à l'élu la chape et la chlamyde qu'il portait et le revêtait de l'AUBE, s'il ne l'avait pas déjà, du ROCHET, de la tunique de lin et de l'étole, placée sur ses deux épaules, s'il était prêtre, et sur l'épaule gauche, s'il n'était que diacre; ensuite, il le couvrait du manteau rouge, en disant: *Je t'investis de la papauté romaine, afin que tu commandes à la ville et au monde* (*urbi et orbi*). Alors il lui remettait l'anneau de ses prédécesseurs et le coiffait de la mitre d'or ornée de pierreries.

Ce manteau rouge et cette mitre d'or sont les insignes essentiels de la papauté.

Pendant ce temps-là, le premier cardinal-diacre, ayant fait ouvrir la petite fenêtre murée de la sacristie, d'où peut le voir le peuple qui attend au dehors, s'écrie, en élevant la croix qu'il tient à la main: *Je vous annonce une grande joie; nous avons un pape; le très-révérend cardinal... est nommé souverain pontife, et il a pris tel nom.*

Le pape élu, dit encore le *Cérémonial*, peut être un simple laïque (comme Jean XIX); il suffit qu'il soit chrétien et catholique; — détails généralement ignorés. Dans ce cas, il reçoit les ordres mineurs et majeurs, le même jour, si cela lui convient.

Après avoir été tonsuré, le nouveau pape, vêtu comme nous venons de le dire, avec l'AMICT attaché de façon à pouvoir être relevé sur la tête, s'avance à l'autel, s'y prosterne en priant, puis fait sa confession avec le consécrateur et retourne à son siége, où, à certain instant de la messe, l'évêque lui présente et lui fait toucher des deux mains le calice et la patène vides, les burettes avec le vin et l'eau, le bassin et l'essuie-mains. Il lui relève ensuite l'amict sur la tête, en lui disant: « Recevez l'amict, etc. » L'amict (du mot latin *amicire*) est un linge pour couvrir le cou, que, jusqu'au huitième siècle, les ecclésiastiques, comme les laïques, tenaient découvert. Le pape reprend sa mitre et reçoit le MANIPULE (1) sur le bras gauche; on le découvre de nouveau et on lui enlève le pluvial, afin de le revêtir de la tunique. Après quoi on lui remet le livre des Épîtres, ce qui termine l'ordination du sous-diaconat. L'ordination du diaconat consiste dans l'imposition de la main droite sur la tête nue de l'ordinand, et dans la remise de l'étole, placée sur l'épaule gauche, du vêtement appelé DALMATIQUE, et du livre des Évangiles. Les Romains avaient adopté ce dernier habit qui était celui des Dalmates au deuxième siècle, à l'époque où Métellus le *Dalmatique* soumit le reste de cette province. C'était une robe blanche ample et longue, avec des bandes de pourpre et des manches fort larges, qui ne descendaient que jusqu'au coude. Les empereurs se revêtirent de la dalmatique; elle fut décernée comme honneur aux évêques, et le pape Sylvestre Ier en décora les diacres de Rome. Le pape, ainsi en costume de diacre, va recevoir la prêtrise: le consécrateur, coiffé de la mitre, et les cardinaux, évêques ou prêtres présents lui imposent les mains en silence. Les prières indiquées dans le *Pontifical* étant achevées, le prélat ramène en avant l'étole de l'élu, la lui croise sur la poitrine en disant: « Recevez le joug du Seigneur, etc.; » puis il le revêt de la CHASUBLE, retenue sur les épaules par derrière, et dont la partie antérieure retombe seule, et il lui dit: « Recevez la robe sacerdotale, afin qu'elle augmente en vous la charité. » Il consacre ensuite les deux mains de l'ordinand, avec l'huile des catéchumènes, et lui donne le pouvoir d'offrir le sacrifice divin, en lui faisant toucher le calice plein de vin, ainsi que la patène qui le recouvre.

La chasuble, jusque-là retenue sur les épaules, est en ce moment déroulée par l'évêque, qui dit: « Le Seigneur vous couvre de la robe d'innocence! » Enfin, la messe terminée, l'élu se place sans mitre au milieu de l'autel, et, ayant la croix devant lui, donne à tous la bénédiction. Le consécrateur s'approche ensuite, se met à genoux et lui répète trois fois ce souhait: « Pour beaucoup d'années! »

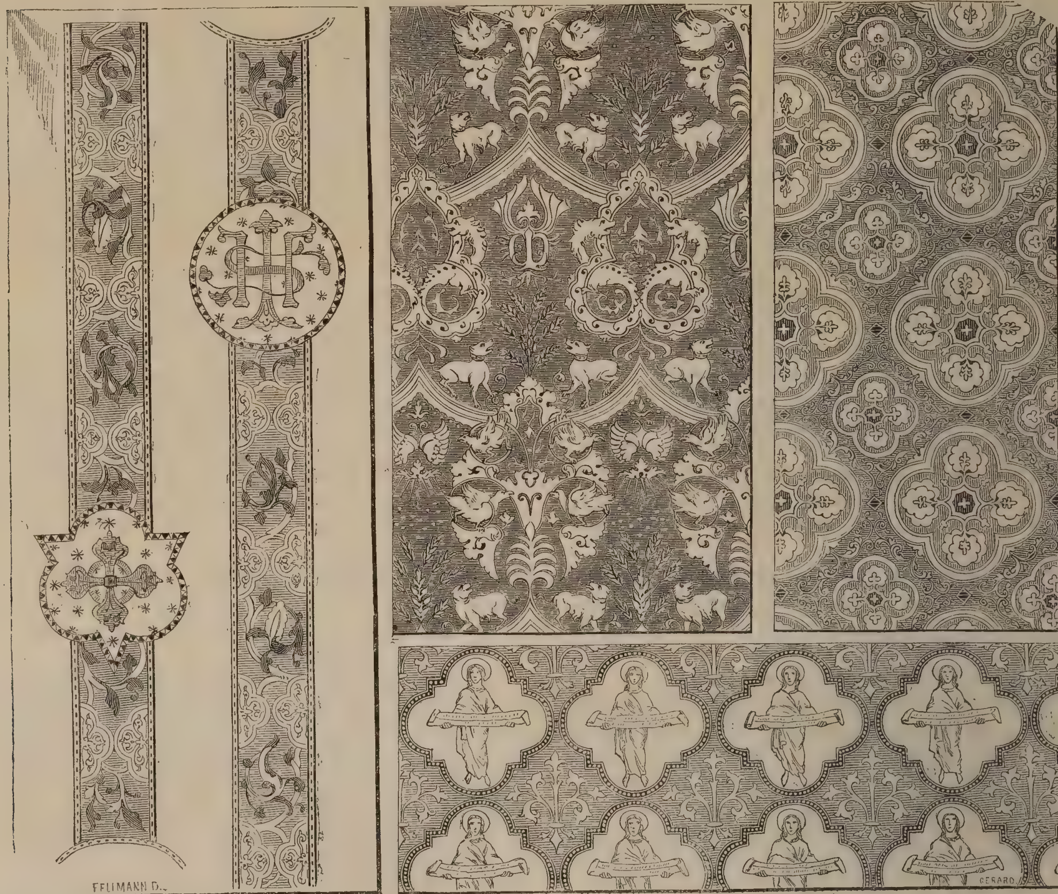
La chasuble, qui conserva jusqu'au seizième siècle sa forme primitive, était une longue robe sans manches, n'ayant en haut qu'une ouverture pour y passer la tête. Son nom lui vient de son ampleur, *casula* (pour ainsi dire: petite maison). On la nommait aussi planète, parce que, rien n'indiquant le devant ou le derrière, elle errait facilement autour du cou.

Il était d'usage que l'ordination de la prêtrise eût lieu un samedi, et la consécration comme évêque le lendemain. Cette cérémonie est publique et entourée de beaucoup de pompe. Le pontife, arrivé à l'église de Saint-Pierre, est conduit processionnellement à la chapelle de Saint-Grégoire par les chanoines, après avoir reçu la révérence des cardinaux; là, pendant le chant d'un psaume, il est chaussé des bas et des sandales. Dans les premiers

(1) Jadis un simple mouchoir, aujourd'hui une bande de soie à franges.

temps, les bas des évêques étaient bleu-ciel, mais ceux du souverain pontife romain toujours de drap rouge, ainsi que ses sandales. On le revêt de l'aube, du cordon, de la ceinture, du PECTORAL, du manipule, de l'étole, de la TUNICELLE, et il reçoit successivement les gants, la chasuble et la mitre. Ensuite, entouré de tous les cardinaux, évêques, prêtres, diacres, et des autres prélats, il arrive et s'assied devant le grand autel, précédé de la croix papale, qu'accompagnent sept flambeaux et l'encensoir.

Pendant que la messe commence, l'évêque d'Ostie, que les plus anciennes traditions montrent en possession du privilége de consacrer l'évêque de Rome, s'approche, ainsi que les cardinaux, archevêques, évêques et prêtres, afin de donner la consécration épiscopale à l'élu, lequel, assisté de deux diacres, se prosterne sur son fauteuil, tout en gardant la tête un peu élevée. Lorsque la litanie, entonnée par le chapelain, est finie, tous se relèvent, et l'évêque d'Ostie ouvre le livre des Évangiles, le place, la couverture en dehors, derrière le cou de l'ordinand, et deux cardinaux-diacres l'y maintiennent jusqu'à la fin de la consécration; alors le consécrateur impose silencieusement la main droite (ou les deux mains) sur la tête découverte du pape, ce que tous les évêques présents font à leur tour.




A gauche : Orfrois de chasubles, style roman, d'après les dessins de M. Violet-Leduc. — Au milieu : Reproduction d'un tissu arabe du XII[e] siècle; or sur fond de damas.— A droite : Etoffe du style roman bizantin, d'après un dessin du père Martin.— Au bas : composition de MM. Le Mire, d'après un des médaillons de la couronne impériale suspendue par Frédéric Barberousse sur le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. (Exposition universelle. Propriété Le Mire, de Lyon.)

Si l'élu est déjà évêque, on ne le consacre pas de nouveau, mais il est seulement béni, un jour de dimanche, en même temps qu'il est couronné. Ce jour-là, il se rend de grand matin à la chambre du parement, où il est revêtu de l'amict, de l'aube longue, de la ceinture, de l'étole, du pluvial rouge et de la mitre précieuse. Les cardinaux l'entourent, ainsi que tous les prélats et officiaux ayant leurs chapes de laine. Le pontife, ainsi paré, se dirige vers l'église de Saint-Pierre, précédé de la croix. Les cardinaux tiennent de chaque côté les bords du pluvial, dont le plus noble personnage présent, fût-il empereur ou roi, doit porter la queue, si le pape est à pied. Au-dessus du pape est un baldaquin soutenu par huit nobles ou délégués, et, en avant, deux sergents d'armes portent un fauteuil avec un grand coussin; un troisième porte un tapis, un coussin et un petit marchepied.

Lorsque le pape est arrivé à la dernière porte du palais, près du portique de Saint-Pierre, il s'assied pour recevoir au baisement du pied les chanoines de la basilique. Ensuite il s'avance jusqu'au second rond de porphyre incrusté dans le pavé de l'église, se prosterne sur son fauteuil et y fait sa prière, la tête découverte. De là, on le

transporte à la chapelle de Saint-Grégoire, où il prend place sur son trône, environné des ambassadeurs étrangers et des personnages de distinction. Les cardinaux, en chapes rouges, viennent lui baiser la main sous l'orfroi, et les autres prélats le pied droit. Le saint-père donne ensuite sa bénédiction. Un des sous-diacres va à l'autel recevoir du sacristain les bas et les sandales, qu'il porte révérencieusement en les tenant élevés; puis, aidé d'un




Evêques dans le costume restauré : Chasuble (dessins ci-contre) faite pour Mgr l'évêque de Cahors. Chape, d'après un dessin du père Martin (vitraux de Bourges.) *N. B.* La chasuble drape beaucoup plus ; on l'a étalée ici pour donner l'idée complète du dessin. (Exposition universelle. Propriété Le Mire, de Lyon.)

cubiculaire secret, il en chausse le pape, lequel quitte ses parements rouges pour en prendre de blancs. Tous les cardinaux et prélats en prennent de même couleur, et la procession se met en marche pour se rendre au grand autel, conduite par le premier cardinal-diacre, qui porte, en signe de commandement, un petit bâton blanc que l'on nomme *férule*. Le maître des cérémonies précède le pape et tient à la main deux roseaux : au bout de l'un est de

l'étoupe; à l'autre est adaptée une mèche allumée. Au départ, il se tourne vers le pape, fait une génuflexion et enflamme l'étoupe, en disant à haute voix : *Pater sancte, sic transit gloria mundi* (saint Père, c'est ainsi que passe la gloire de ce monde) ; ce qui se renouvelle trois fois pendant le trajet.

Après la seconde messe, dite par le pape lui-même, et chantée en latin et en grec, le pontife, en grand costume, est porté à une tribune construite au-dessus des degrés de l'église: tout le peuple sort et inonde la place; le diacre de gauche enlève la mitre de la tête du saint-père, que le diacre placé à droite couronne de la tiare, aux acclamations répétées du *Kyrie eleison.* Les deux diacres assistants publient en latin et en langue vulgaire les indulgences plénières, et le pape se retire pour aller prendre quelque nourriture, pendant que se prépare la procession qui doit se rendre à Latran.

Dans cette procession, tous les prélats sont à cheval. Le cheval du pape est blanc, de haute taille, et couvert, sur la partie postérieure seulement, d'une housse écarlate; pour y monter, comme pour en descendre, le pontife se sert d'un marchepied couvert de drap rouge, et, pendant ce temps, l'empereur, le roi ou le prince présent doit tenir l'étrier et conduire ainsi quelques instants le cheval par la bride. Si le pape est en litière, l'empereur, le roi ou le prince présent doit aussi mettre la main au brancard, comme pour le porter un moment.

Le maréchal de la cour, qui circule autour du pape, a deux sacs de monnaie sur le devant de sa selle, et il jette de temps à autre quelques pièces au peuple, afin d'écarter la foule qui se presse sur son passage.

Dans l'angle du château Saint-Ange, les juifs de Rome présentent à genoux la loi de Moïse, et ils en font l'éloge en langue hébraïque, en exhortant le pape à la respecter. Le pape leur répond qu'il la respecte, mais qu'il improuve leur manière de l'interpréter. Les juifs se retirent, et le cortége continue sa marche.

Burchard, dans le récit du couronnement d'Innocent VIII, dit que ceci avait lieu autrefois (bien avant 1484) lorsqu'on était arrivé au mont Jordano, mais que, comme le peuple se ruait sur les juifs et les poursuivait, ceux-ci obtinrent la permission de se mettre à l'abri de ces outrages, en se tenant sur le rempart du château Saint-Ange, à l'angle, près de la route.

Lorsque le pontife arrive au portique de Saint-Jean de Latran, le premier chanoine lui présente la croix à baiser; le cardinal-diacre la reçoit et l'approche de la bouche du pape, auquel il a retiré la tiare, que l'on donne à porter à un auditeur. Le pape, ayant pris la mitre, est conduit par les chanoines, devant la porte principale de l'église, à un siége de marbre placé à gauche. Il s'y pose, plutôt couché qu'assis; aussitôt les cardinaux s'avancent et le relèvent révérencieusement, en disant : « Il tire l'indigent de la poussière, et le pauvre de dessus le fumier, etc. »

Le pontife, en se relevant, prend dans une bourse, que lui présente le camérier qui est auprès de lui, autant de pièces de monnaie qu'il en peut tenir dans sa main, mais parmi lesquelles il n'y en a aucune d'or ou d'argent. Il les jette au peuple en disant : « Je n'ai ni or ni argent, ce que j'ai je vous le donne. » Il entre ensuite dans l'église, en passant sur un pont construit exprès depuis la porte jusqu'au grand autel, et assez élevé pour que le pape puisse être dégagé de la foule. Après avoir fait sa prière devant cet autel et béni le peuple, il se place sur un trône, où les chanoines de Saint-Jean viennent lui baiser le pied. Il se rend ensuite au palais de Latran par le même pont continué jusqu'à la sortie de l'église. Arrivé dans la salle dite du Concile, il s'assied au fauteuil placé devant une table de pierre appelée *Mensura Christi*, et là on chante laudes.

Après cette cérémonie, le pape va à la chapelle de Saint-Sylvestre. Devant la porte de cette chapelle, il y a deux siéges de porphyre (ce sont des siéges antiques des thermes romains); le pape s'assied dans le premier, et le prieur de Latran vient lui offrir à genoux une férule, symbole de la correction et du gouvernement, ainsi que les clefs de l'église et du palais, pour marquer le pouvoir qu'il a de fermer et d'ouvrir, de lier et de délier. Le pape s'assied ensuite sur le second siége, et là il rend au chanoine la férule et les clefs. Celui-ci lui attache une ceinture de soie rouge où pend une bourse de même étoffe et couleur, dans laquelle il y a douze sceaux en pierres précieuses et du musc ; alors le pontife reçoit de son camérier une poignée d'argent qu'il jette au peuple en disant : « Il a répandu ses biens sur les pauvres, etc. » Le pape va faire ensuite la prière à l'église de Saint-Laurent, puis il est ramené à la chapelle de Saint-Sylvestre. Il quitte la mitre, les gants, le pallium, la planète ou chasuble, et ayant pris le pluvial et la mitre simple, il se place sur un trône devant lequel les cardinaux viennent s'incliner profondément, en présentant leur mitre ouverte, où le souverain pontife jette deux pièces d'or et deux pièces d'argent; puis il leur donne la main à baiser. Les autres prélats font une génuflexion, reçoivent dans l'ouverture de leur mitre une pièce d'or et une d'argent, et baisent le genou droit du pape. Ceux qui ne sont ni archevêques ni évêques reçoivent l'argent dans la main et baisent les pieds de Sa Sainteté.

Le pape, après cette cérémonie, donnait ordinairement un grand festin, au palais de Latran, tant aux cardinaux qu'aux autres prélats et grands personnages; il y assistait sur un siége élevé, la mitre en tête et dans son costume. Des vases d'or et d'argent couvraient les tables, et rien n'égalait la magnificence de ce banquet. Douze cardinaux reconduisaient ensuite le pontife à sa chambre, où il se reposait; puis le cortége se mettait en marche pour le retour, éclairé par les feux resplendissants des illuminations.

Outre l'intérêt historique qu'offrent ces admirables cérémonies, dont nous avons dû abréger le tableau très-développé par M. de Varennes, on y voit clairement la forme, l'usage et la signification de toutes les parties du costume ecclésiastique, depuis l'amict jusqu'aux chaussures, depuis l'étole jusqu'à la chape; depuis la mosette jusqu'à la dalmatique, etc., etc.

Les anciennes gravures, les vitraux gothiques, les rites des Églises d'Orient le prouvent, aussi bien que les textes cités plus haut, — ces vêtements primitifs composaient un ensemble parfait de richesse et de simplicité, de variété et de noblesse, d'ampleur et d'aisance, de goût suprême et religieux.

La chasuble, on l'a vu, était un long manteau fermé de toutes parts, sauf l'ouverture ménagée pour la tête, et dont les côtés se relevaient sur les bras pour la célébration des saints mystères. Elle était tellement libre et flottante, qu'on la désignait sous le nom de planète, — tellement large et drapée, qu'elle équivalait à une petite maison (*casula*). La chape était un autre manteau plus ample, plus moelleux et plus magnifique encore.

L'étole elle-même, le manipule et les moindres ornements avaient de la grandeur, de l'aisance et de la grâce.

Majestueusement drapé de ces étoffes souples, tombantes, à plis faciles, merveilles de la soie et chefs-d'œuvre de l'art, le prêtre montait à l'autel et y agissait dans toute la liberté de ses mouvements et de ses gestes.

L'opulence consistait dans la qualité souveraine, dans la finesse exquise des tissus, et dans la perfection, dans l'harmonie, dans la variété des dessins et des broderies.

A elles seules, les broderies constituaient une science profonde et un art élevé, auxquels s'adonnaient plus spécialement les couvents de femmes, — qui, travaillant pour le ciel et non pour la terre, pour la gloire de Dieu et non pour le gain matériel, ne craignaient pas de consacrer plusieurs générations à l'achèvement d'un seul de ces chefs-d'œuvre, dont les archéologues et les amateurs se disputent aujourd'hui les lambeaux. Les peintres illustres en traçaient avec amour la composition, — témoin cette fameuse chasuble d'Albert Dürer qu'on montre encore à Cologne, et qui représente la naissance du Christ avec tous ses épisodes : apparition des anges, adoration des bergers et des mages, etc., etc.

Les grandes dames et les reines sanctifiaient leur vie dans cette haute mise en œuvre de la soie. La femme de Hugues Capet brodait de ses mains, pour la cathédrale de Tours, une chasuble d'or avec l'image de Dieu le père, environné de ses anges, et pour l'abbaye de Saint-Denis le célèbre ornement connu sous le nom d'*orbis terrarum*. Les princesses de l'Angleterre et les châtelaines de l'Allemagne rivalisaient dans ces travaux patients, dont les restes ont survécu aux rigueurs iconoclastes de la réforme.

Comment donc les vêtements ecclésiastiques sont-ils tombés d'une telle hauteur au triste état où nous les voyons aujourd'hui? Cette décadence date surtout du seizième siècle, de l'époque beaucoup trop exaltée de la Renaissance, c'est-à-dire de la rentrée de l'élément païen dans l'art catholique. Le mauvais goût fut le résultat de la richesse même et de sa recherche excessive. La *mode*, qui régna dès lors à la cour, pénétra jusque dans l'Église, comme les marchands dans le Temple. Les spéculations de l'industrie remplaçant les inspirations de la foi, on vit la quantité succéder à la qualité, la masse à l'élégance, le métier à l'art, dans les étoffes et dans leur ornementation. On les estima au poids de la matière et de l'or, et, au mépris du temps et de la science, on crut faire des miracles avec des espèces de tentures chargées de métal. De là cette dégénérescence rapide et complète du fond et de la forme, de la coupe et des dispositions; de là ces chasubles roides et doublées de bougran, qu'il fallut échancrer sous les bras pour les relever, et qui, de corruption en corruption, arrivèrent à cette apparence d'écorce taillée en violon, dure comme la carapace d'un scarabée, comprimant la mousseline de l'aube et du surplis. De là ces boîtes coniques qu'on appelle des chapes (véritables chapes de plomb du Dante), qui ne laissent pas un mouvement libre, et dans lesquelles le prêtre disparaît à chaque génuflexion. De là, ces bas-reliefs d'or et d'argent amassés, ces grossières et larges fleurs, aux tons durs et criards de la fresque, au lieu des arabesques délicates, des emblèmes naïfs et des broderies harmonieuses du moyen âge.

Tous les monuments religieux subirent à la fois la même dégradation. Pendant qu'on mêlait le style grec et romain au style gothique des églises, on découpait des chasubles étriquées dans les amples et magnifiques planètes du temps de saint Louis. Le dix-septième siècle, si grand d'ailleurs, fut surtout l'époque de ces barbaries archéologiques.

L'ignorance et l'oubli des traditions, chez le clergé comme chez les fidèles, triomphèrent deux cents ans de suite, — jusqu'à la reprise des études sérieuses, au commencement de la Restauration.

Alors seulement on s'arrêta sur la pente fatale, et l'art chrétien sortit de l'ornière où il s'était fourvoyé. L'architecture s'affranchit la première, et tendit la main à la sculpture et à la peinture. On commença les restaurations des monuments qui s'achèvent aujourd'hui sur une si grande échelle, et qui ont sauvé Notre-Dame, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Séverin, Saint-Eustache, la Sainte-Chapelle, la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, les cathédrales de Reims, de Chartres, de Nantes et tant d'autres.

La musique sacrée eut son tour, et le chant grégorien se rétablit avec persévérance d'année en année. M. F. Touzé, notre collaborateur, membre de la commission spéciale et secrétaire des conférences de Notre-Dame, y contribue de tous les efforts de sa science et de son expérience musicale, sans parler de son admirable voix, qui joint si efficacement l'exemple au précepte.

Restaient les costumes et les ornements ecclésiastiques, qui juraient désormais avec tout le reste; et sur ce terrain, la réforme était hérissée d'obstacles.

Tout conspirait contre elle, et l'industrie des fabricants, et la routine confondue avec la tradition, et la prudence des évêques, ennemis des nouveautés.

Il fallait leur faire comprendre qu'il s'agissait non pas d'innover, mais de restaurer, non pas d'inaugurer une mode, mais de retrouver une science, non pas d'altérer mais de rétablir les rites vrais de l'Église.

Des hommes éminents et courageux entreprirent cette noble tâche; le P. Martin, auteur du bel ouvrage sur les vitraux de Bourges; M. Lassus, architecte de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle, créateur, avec l'abbé Fournier, de l'église Saint-Nicolas de Nantes; M. Didron, le savant rédacteur des *Annales archéologiques*, démontrèrent, pièces en main, l'altération des costumes sacrés et la nécessité de leur restauration, au nom du goût, de la convenance, de l'histoire, de la liturgie même et de l'orthodoxie. Citons encore et surtout M. Violet-Leduc.

Mais il fallait que des artistes sérieux, convaincus, désintéressés, accrédités d'avance, se chargeassent de l'exécution de l'œuvre. C'est ce que firent MM. Le Mire, de Lyon, une de ces dynasties puissantes qui tiennent le sceptre de l'art industriel, et qui depuis plusieurs générations gouvernent l'empire de la soie, dans sa capitale française.

Collaborateurs pratiques des archéologues illustres que nous venons de citer, archéologues distingués eux-mêmes et incapables d'une erreur de science ou d'une faute de goût, ils ont fouillé patiemment toutes les archives sacrées de la soie en France, en Angleterre et en Allemagne; en Allemagne surtout, où le calvinisme a remplacé, sans les détruire, les anciens ornements ecclésiastiques, où l'archevêque de Cologne et l'abbé Boch ont formé un musée sans égal de toutes les richesses du moyen âge.

Ils ont étudié les meubles, les vitraux, les tapisseries, le bois, les faïences, les métaux, et, avec cette mosaïque d'observations et de conquêtes, ils ont opéré une restauration de leur art qui est une création véritable.

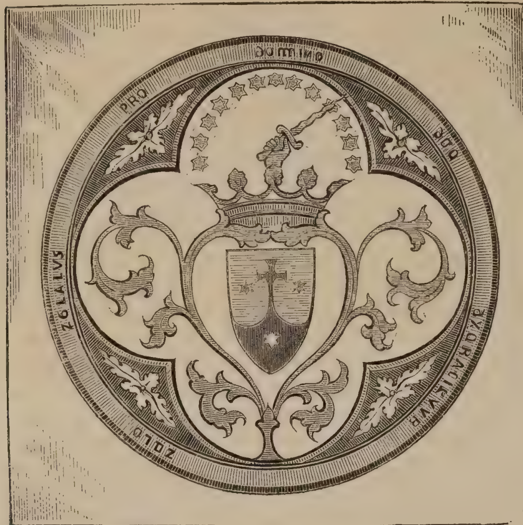
Ils ont fait plus encore : ils ont instruit respectueusement le clergé, ils ont vaincu patiemment sa routine et sa répugnance, ils ont combattu la fausse industrie qui lui imposait des produits indignes de l'autel, ils les ont remplacés par des étoffes pures, exécutées, dessinées, brodées sur les plus beaux modèles et sur les monuments les plus authentiques.

Enfin, pour être bien sûrs de la mise en œuvre de ces étoffes réellement sacrées et artistiques, ils les ont coupées et taillées eux-mêmes aussi près que possible des formes larges et souples, élégantes et majestueuses des

ornements de l'époque de saint Louis à Charles le Sage, de ces formes qui donnaient tant de noblesse et d'éclat aux cérémonies exposées ci-dessus, et qui ont conservé tant de caractère aux costumes et aux rites des églises orientales, seules restées fidèles aux traditions primitives, durant les aberrations de l'art religieux en Occident.

La croisade n'a pas encore triomphé complétement, mais elle a remporté de grandes victoires et elle approche chaque jour des murs de Jérusalem.

Il y a six ans déjà, à la solennité de Pâques, en 1851, et l'année suivante à la même époque, tout Paris admira, tous les journaux citèrent avec éloge, et M. Janet-Lange



Armes des carmes déchaussés, tissées pour les chasubles moyen âge du monastère de Bagnères de Bigorre. (Exposition universelle. Propriété Le Mire, de Lyon.)

dessina dans l'*Illustration* les nouveaux habits d'office, copiés timidement encore sur ceux de saint Dominique, et inaugurés par monseigneur Sibour, qui s'intéressait vivement à l'œuvre réparatrice. D'autres prélats, illustres et savants, ceux d'Orléans, du Puy, de Belley, de Cahors, de Saint-Claude, du Mans, d'Autun, de Moulins, de Périgueux, etc., etc., ont adopté et propagent la réforme du père Martin, de MM. Lassus, Didron et Le Mire.

Elle a trouvé un champion résolu et influent dans le père Hermann, le fameux orateur des Carmes déchaussés, qui montrera bientôt, comme exemple éclatant, son église de Bagnères de Bigorre, construite dans le style du treizième siècle, enrichie des peintures de Paul Delaroche, des sculptures de M. Bonnassieux et des ornements de MM. Le Mire.

Ceux-ci ont enfin parlé aux yeux de tous, avec une éloquence irrésistible, dans leur vitrine sans rivale de l'Exposition universelle; — et le gouvernement, d'accord avec le jury international, leur a donné toute l'impulsion qui dépend de lui en décernant à M. Joannès Le Mire la croix de la Légion d'honneur, — justice qui a été célébrée à Lyon comme une fête de famille par les représentants et les ouvriers de la soie.

Les cours d'archéologie, institués dans plusieurs diocèses, et multipliés par l'excellence de leurs résultats, achèveront de ramener l'art à sa tradition pure et sacrée, en sauvant du même coup les monuments religieux et leurs accessoires.

On peut en citer comme augure les actes mêmes des défenseurs de la routine. Ils n'osent plus guère la soutenir qu'en paroles; et, sans accepter encore le retour à la vérité de l'art, ils y tendent par des formes et des étoffes modifiées, qui amèneront par une transition insensible la régénération complète des vêtements sacerdotaux.

C'est alors que le ver à soie de notre collaborateur, achevant le récit de ses aventures, pourra chanter l'*Alleluia* dans toutes les églises de France (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Les archevêques et évêques, les ecclésiastiques, les archéologues, les artistes et les éditeurs étrangers, qui voudront des clichés des gravures d'étoffes et ornements dessinés ci-dessus, peuvent les demander au bureau du *Musée des Familles*.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LE SPECTACLE EN FAMILLE.

### RENOUVELLEMENT DE LA CHARADE.

*La Mélancolie*, *le Rêve* et *la Danse des sylphes*, par MM. Méry, Godefroid et Roger.

Un de ces derniers soirs, dans un salon qui aurait voulu contenir tous les lecteurs du *Musée des Familles*, devant un concours empressé des notabilités de la littérature, des arts et du monde, on a exécuté une œuvre magistrale de M. Méry, notre illustre collaborateur, et de M. Godefroid, — œuvre qu'il est difficile de classer, tant elle est originale, mais que les juges les plus sévères ont applaudie comme une merveille à part, dans la sphère de la poésie et de la musique.

C'est une suite de strophes, mêlées de récitatifs, et intitulées: *la Mélancolie*, *le Rêve* et *la Danse des sylphes*, — le tout déclamé et chanté par M. Roger du Grand-Opéra, avec cette pureté d'organe, cette hauteur et cette finesse d'intentions qu'on lui connaît, — et accompagné par la harpe de M. Godefroid, qui a concentré dans ce morceau les perles les plus exquises de son double talent de compositeur et d'exécutant. Cela rappelle les invocations antiques, les pythonisses sur le trépied, les traditions d'Orphée et des harpes éoliennes, le roi Saül charmé par David, etc., etc. Les deux grands artistes ont littéralement tenu leur auditoire en extase durant près d'une demi-heure; et quand on est retombé du ciel sur la terre, au dernier accent de M. Roger, au dernier soupir de M. Godefroid, chacun s'est réveillé et levé comme en sursaut, pour applaudir et rappeler les deux enchanteurs, avec M. Méry, qui n'a pu échapper à l'ovation.

Le poëte a raconté alors, avec sa verve habituelle, l'étrange origine de cette composition.

M. Godefroid lui jouait un soir un air de harpe :

— Recommencez, lui dit-il à la fin, je vais mettre votre musique en vers... C'est le contraire de ce qui se fait toujours; mais raison de plus pour moi. Vous verrez à ma traduction si je vous ai bien compris.

M. Godefroid recommença, et M. Méry improvisa, en l'écoutant, les strophes qui rendent, en effet, toute sa pensée, et que M. Roger dit et chante si admirablement.

C'est là un véritable morceau de roi, et, malgré l'élévation de sentiment qui semble ne l'adresser qu'aux intelligences d'élite, nous croyons qu'il deviendrait populaire, tant il est saisissant, s'il était exécuté au Grand-Opéra, à quelque représentation solennelle.

Il a inspiré, d'ailleurs, le magnifique chœur de harpes composé par M. Godefroid pour la tragédie de *Camma*, et qui ajoute des effets si prestigieux à la déclamation de Mme Ristori.

Quant à M. Roger, il faut lui entendre dire *la Mélancolie* et *le Rêve*, pour comprendre que, s'il n'était pas le premier chanteur de France, il en serait le premier tragédien.

Nul artiste n'avait retrouvé, depuis Talma, cette simplicité, cette largeur et cette délicatesse de nuances, dans la diction des vers.

Le jour où M. Roger perdrait sa voix, plus puissante et




Protecteurs et artistes de la soie : Chinois et Indiens. Gabrielle d'Estrées ; Colbert ; à droite, Trinquart ; au bas, Lassalle et Le Mire, de Lyon. (Voyez le texte aux pages précédentes.)

plus sympathique que jamais, ce grand malheur pour l'Académie impériale de musique serait un grand bonheur pour la Comédie-Française, et Mlle Rachel n'aurait qu'à revenir d'Égypte, avec les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine.

On a entendu dans la même soirée une sorte de charade littéraire, musicale et dramatique, dont l'imitation peut être proposée à tous nos lecteurs amateurs du spectacle en famille.

Le mot était Marivaux.

Au premier acte (*Mari*), M. Malezieux, interrogé par un compère, a raconté la plus ébouriffante aventure d'un époux évincé de l'équipage de sa femme par l'ampleur de ses jupons, et obligé de laisser madame s'installer seule dans la voiture commune avec ses crinolines, pendant que, séparé ainsi de sa moitié (qu'il appelle ses trois quarts ou plutôt ses neuf dixièmes), le pauvre diable monte sur le siége du cocher, où il gagne un *rhube de cerbeau*, tout en improvisant sur son malheur une complainte qui a fait le bonheur de l'assistance.

Au deuxième acte (*Vaux*), M. Ballande a lu la fameuse et magnifique élégie de La Fontaine, adressée aux nymphes de Vaux, en faveur de son ami Fouquet.

Au troisième acte enfin (*Marivaux*), M. Leroux et Mme Arnould-Plessy, de la Comédie-Française, ont dit la dernière scène du *Legs* de Marivaux avec tant de grâce, d'esprit et de gaieté, que tout le monde leur a crié, au dénoûment, le nom de l'auteur du *Legs*.

On voit combien ce renouvellement de la charade peut être fécond en surprises charmantes, en études utiles et en exercices relevés. On y fait rentrer ainsi, sous n'importe quel mot du dictionnaire, et au milieu des improvisations de la verve et de la gaieté commune, la récitation ou l'exécution des chefs-d'œuvre littéraires et dramatiques de notre langue.

C'est un jeu d'esprit que nous recommandons à nos lecteurs, assuré qu'ils y trouveront à la fois le plus grand profit et le plus vif amusement...

A la même soirée encore et à minuit, après les charmants airs béarnais de M. Pascal Lamazou, on a joué *les Deux aveugles*, où MM. Malezieux et Tayau, le successeur de Berthelier aux Bouffes-Parisiens, ont fait positivement mourir de rire, avec leur trombone et leur guitare, leur boléro et leur partie de cartes.

### Mme RISTORI DANS *CAMMA*.

C'est l'événement artistique du mois. Jamais la tragédienne si admirée dans *Marie Stuart*, dans *Mirrha*, dans *Médée*, n'avait été plus vivement applaudie. Mme Ristori n'a pas été rappelée moins de huit fois, au milieu des bravos et des fleurs. Les bouquets pleuvaient des avant-scènes, des loges, du balcon, de l'orchestre, de tous les côtés.

Et c'était justice, dit un critique auquel nous nous associons; l'illustre artiste a composé ce rôle de Camma d'une façon réellement supérieure. Tous les sentiments sont exprimés par elle avec une vérité saisissante; dans son désespoir elle est sublime, dans son ironie elle est terrible, et son calme est aussi beau que son désordre; quand elle ne parle pas, sa physionomie si mobile reflète sa pensée, et l'on peut lire sur son visage les émotions qui agitent le personnage qu'elle représente.

### LES CHEMINS DE FER DE CETTE, DE CHAUMONT ET DE RENNES.

Trois inaugurations en quelques jours, au midi, à l'est et à l'ouest; on ne dira pas que la science et l'industrie s'endorment. Nous ne pouvons qu'enregistrer aujourd'hui ce fait triplement capital; mais nous reviendrons avec détail sur ces chemins nouveaux, et surtout sur celui de Rennes, — dont l'ouverture a donné lieu aux fêtes les plus brillantes et les plus originales, — et qui est, en effet, toute une révolution et la fin d'une lutte de plusieurs siècles : — l'union morale et définitive de la Bretagne et de la France. P. C.

### LES MÉDISANTS (1).

Vous les connaissez bien, car ils ont leurs entrées
Aux plus brillants salons. Ils sont étincelants :
Leurs gilets sont brodés, leurs jupes à volants;
Ils ont des fleurs au front, des cravates moirées,
Des robes de Palmyre et des habits pimpants
Sortis des mains de Staub : ce sont de beaux serpents
Avec des écailles dorées.

Leur sourire est câlin et leur charme est complet;
Leurs propos caressants, qui vers eux vous entraînent,
Sont plus doux que le miel où les mouches se prennent.
Ils vous brûlent en face un encens qui vous plaît,
Dont le parfum dépasse et la myrrhe et la rose;
Mais, dès que vous partez, étrange et triste chose!
Ils jettent l'encensoir pour prendre le sifflet.

Ils disent, ces flatteurs, avant que l'on ne sorte,
Qu'on est la fleur, la perle et l'astre des salons!
Puis, quand vous les quittez, ils mordent vos talons.
Hélas! n'écoutez pas, si l'écho vous apporte
Leurs paroles!... Les gens dont les cœurs satisfaits
Comptent beaucoup d'amis, ce sont ceux qui jamais
N'écoutent derrière la porte!

Vipères aux doux yeux, aspics frisés, parés,
Quand un de vous saisit une proie et l'enlace,
Comme il sait, ô mon Dieu! l'étouffer avec grâce,
Comme il a des venins emmiellés et sucrés!
Dans ses anneaux charmants, il serre, il broie, il blesse
La réputation, l'honneur, puis il en laisse
Les lambeaux tout saignants sur les parquets cirés.

Beaux railleurs, quelquefois, jaloux de ses lumières,
Vous frondez le génie, et vos petits ciseaux
Lui coupent sa grande aile!... ou, de leurs piédestaux,
Vous osez renverser les vertus les plus fières.
Plus les jardins d'autrui laissent aux curieux
Voir de fruits veloutés, friands et précieux,
Et plus on y jette de pierres.

Quand un soleil se lève en pompeux appareil,
Vous ne le chantez pas, comme fait l'alouette,
Vous voudriez l'éteindre, et l'envie inquiète
Vous dit qu'il faut souffler sur cet astre vermeil.
Dès qu'on ne verra plus ses splendeurs, ses magies,
Vous pourrez briller, vous! Les petites bougies,
Quand le jour disparaît, remplacent le soleil.

Vous cherchez le berceau, la source, la famille
De tout ce qui s'élève et semble étinceler.
Si l'origine est humble, empressés d'en parler,
Vous dites, en voyant le papillon voler :
« Autrefois il était chenille. »

Vous, superbe jalouse, au bal tourbillonnant,
S'il se trouve une femme encor belle et splendide,
Vous calculez son âge, et l'augmentez, perfide!
Vous prenez un fer rouge, et, sur le front d'Armide,
Vous marquez sous les fleurs un chiffre impertinent!

Vous pouvez quelquefois ne pas voir, ma divine,
La paille au coin de l'œil de votre beau voisin;

(1) Ces vers inédits de Mme Anaïs Ségalas ont eu, cet hiver, un succès d'enthousiasme dans les salons d'élite où elle a bien voulu les dire. Jamais peut-être ce talent viril et féminin tout ensemble ne s'était élevé à une telle hauteur, à une telle énergie. Il y a du coup de fouet de Juvénal dans cette vaillante sortie de la Muse contre les jaloux, les envieux et les médisants de notre époque.

(*Note de la rédaction.*)

Mais vous apercevez, grâce à l'esprit malin,
Le premier cheveu blanc, qui se cache humble et fin
Sur la tête de la voisine!

Si dans un jeune cœur, innocent autrefois,
Une flamme coupable un jour est allumée,
Vos lèvres de corail l'ont bientôt proclamée :
Quand vous voyez le feu, vous êtes la fumée
Qui va, d'un vol léger, l'annoncer sur les toits!

Votre poison, qui cause une douleur aiguë,
Dans des propos fleuris se glisse; votre main
L'apprête élégamment, avec un gant Jouvin;
Vous savez ciseler avec un art divin
La coupe où l'on boit la ciguë!

Votre esprit est coquet, et, lorsqu'il prend l'essor,
C'est souvent sans vengeance et sans haine qu'il blesse;
C'est pour tendre son arc et prouver son adresse,
Pour se faire applaudir comme un toréador,
Pour lancer un trait fin, à la pointe brillante :
Il ne vise et n'atteint la victime sanglante
Que pour montrer ses flèches d'or.

Si l'esprit court la rue, il aime aussi le monde,
Mais le cœur n'y va pas : l'esprit, qui rit et fronde,
Grand railleur, grand mondain, pour briller au salon,
Met tous ses diamants, part superbe et folâtre,
Et, comme Cendrillon, qui restait près de l'âtre,
Laisse le cœur à la maison.

Mais sans doute, ô railleurs! qui tirez sur les vices,
Vous êtes parfaits, vous, et vos âmes novices,
Candides, où jamais Satan ne s'est glissé,
Brûlent d'un feu plus saint que la lueur des cierges;
Elles ont la blancheur que, sur les Alpes vierges,
A la neige où nul n'a passé!

Mais non..., votre âme, hélas! n'est qu'une pécheresse,
Aussi faible qu'une autre, et cent fois plus traîtresse!
On y voit mainte tache, avec un bon flambeau.
Quand vous riez d'autrui, dans vos folles histoires,
On dirait que, voulant railler ses plumes noires,
Le merle siffle le corbeau!

Oh! soyez indulgents, pour qu'un ami vous vienne!
Et, si vous rencontrez la charité chrétienne,
Prenez-la par la main, puis, à tous nos lions,
Aux beautés au cœur vide, à la tête légère,
De grâce, présentez cette noble étrangère
Qui ne connaît pas nos salons.

Voyez-vous, l'indulgence est la belle des belles!
C'est un bandeau charmant qu'on met sur ses prunelles,
Afin de ne pas voir les fautes du prochain.
N'égratignez donc plus avec votre ongle rose,
Hâtez-vous de couper vos griffes, pour qu'on ose
Vous prendre et vous serrer la main.

Anaïs SÉGALAS.

## LES VOYAGEURS POUR RIRE OU LES VOYAGEURS PEINTS PAR UN AUTRE.

*Avis aux voyageurs qui font leurs malles et qui désirent se classer.*

Voici d'abord, en haut de la première page, les *voyageurs oisifs*, deux jeunes touristes, étendus sur l'herbe fine des montagnes, comme des lézards au soleil : ils suivent d'un œil paresseux les spirales de la fumée bleuâtre, et savourent mollement les souvenirs d'hier, le bien-être d'aujourd'hui, les espérances de demain.

De l'autre côté, le *voyageur curieux*, penché sur un précipice, a confié à son guide robuste sa vie... et les basques de son paletot. Il veut tout voir, là même où il n'y a rien à voir; tout découvrir, là où tout est découvert; il lui suffit pour son bonheur de pouvoir se dire : — Voici une chose que je n'avais pas encore contemplée!

Au milieu d'eux, vous reconnaîtrez sans peine le voyageur sans pareil, le voyageur qui a tout vu, lui, tout exploré, tout sondé, le *voyageur... blagueur* enfin, dans sa berline de voyage.

Au-dessous, le *voyageur spleennique* traîne par les chemins le poids de son ennui, tandis que sa mélancolique compagne, avec sa plume humide encore des brouillards de la Tamise,

Semble se conformer à sa triste pensée,

et s'associe de son mieux à sa pantomime décourageante.

Le *voyageur vain*, suivi de son *groom*, s'attèle au char de la fashion, se montre aux eaux, aux bains de mer en vogue, et étale dans ces lieux où *tout Paris*, disent les feuilletons, s'est donné rendez-vous, ses toilettes à la mode de l'année prochaine et ses gants d'une fraîcheur immaculée.

L'orgueil est d'un degré au-dessus de la vanité. Le *voyageur orgueilleux*, que son blason date d'hier ou des croisades, que ses revenus soient éclos à l'abri des tours féodales ou sous les roues d'une machine à vapeur, n'en écrase pas moins le passant de tout le poids de son cocher poudré et galonné, oubliant la grande parole : « Celui qui s'abaisse sera élevé... »

Voici maintenant les *voyageurs par nécessité*, Arabes de la civilisation, trois générations au complet, sans feu ni lieu, peu désireux d'en avoir, et portant avec eux, comme César, leur fortune... et leur marmite...

Et puis d'autres bohêmes, les *voyageurs criminels et félons*, l'immortel Macaire et l'impérissable Bertrand. Ils filent, non point les mains vides, mais emportant un souvenir de leurs actionnaires; leur voyage touche à son terme, car ils viennent de mettre entre eux et la gendarmerie cette barrière étrange qu'on appelle une frontière, ligne invisible tracée par la pensée en travers d'un chemin, rien et tout.

Tout au bas, le *voyageur innocent et infortuné* conte ses douleurs aux échos d'un waggon de troisième classe; et peut-être ses voisins, exposés à toutes les conséquences d'une pareille compagnie, pourraient-ils être, aussi bien que lui, pris pour type.

Ici, un jeune Allemand, aux cheveux blonds, au teint rose, rêve, avec sa blanche fiancée, au bord d'un lac bleu où se mirent de verts ombrages : c'est le *voyageur sentimental*, sentimental, disons-le, d'une autre façon peut-être que Sterne ne l'entendait pour lui-même; mais ce qu'on appelait *sentiment* alors serait plutôt ce qu'on nomme maintenant, en bonne part, *galanterie*.

Là, enfin, est le *voyageur* simple, celui qu'on voit partout, vous et moi, Pierre et Paul, qui part et arrive, va et vient au gré de ses affaires ou de son caprice, et parfois, dans les loisirs de l'attente, cherche sur le visage de ses compagnons de route les types si spirituellement esquissés dans le *Voyage sentimental*.

STOP.

(*Voyez la gravure au verso.*)

## LES VOYAGEURS PEINTS PAR UN AUTRE.




Dessin de Stop ( Voyez la page précédente).

## EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL DERNIER.

« *Égaux, soit; mais libres, non; vous êtes mon tyran, et je suis votre esclave.* » Réponse du jeune Louis XVII à son geôlier, qui lui disait que tous les Français étaient égaux et libres. (Égaux — S' oie T — mai lit — br — œufs — nom — v — houe — haie — *tes* — *mon* tire en *et* — *je* suit *votre* esclave.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## LES CHRYSALIDES.

COMÉDIE EN TROIS ACTES.




La répétition de la parade. Hogarth, Garrick, Hoaldy, Figg, Savage, Witchcotte. (Acte II, scènes IX et X.) Dessin de Bertall.

### PRÉFACE.

Il n'est pas inutile de prévenir le lecteur que cette comédie n'a pas été destinée à la représentation. Elle rentre dans l'essaim proscrit des fantaisies littéraires; papillons bleus que le public accepterait encore, mais que la critique contemporaine ne lui permet plus d'applaudir.

Les vieux maîtres de la scène ont été sages de naître un ou deux siècles avant nous.

Quand on a sérieusement étudié le théâtre, imprudence qui éloigne des conditions actuelles d'une pièce à succès, on est sujet à s'éprendre de certains caprices, empreints de la saveur d'une école disparue, ou d'un poëte en compagnie duquel on a trop rêvé.

J'ai accueilli une tentation semblable, et sans scrupule, n'ayant pas à soutenir le crédit commercial d'un nom illustré dans l'assemblage des *charpentes* ou la construction des *carcasses*; persuadé, d'ailleurs, qu'avec beaucoup de résolution et de fécondité, plus *quelque chose*, on parviendrait à vaincre, en dehors de ces routines et de ceux qui les préconisent, parce qu'ils ne comprennent rien au delà.

Mais comme on est toujours plus ou moins asservi aux préjugés de son temps, je ne présenterai, en faveur de cette bluette, que des circonstances atténuantes.

Les acteurs du drame sont pris au cœur de la vieille Angleterre, dans la phalange des poëtes, des artistes, des comédiens même, gens imbus des traditions d'un théâtre qui, même avant Shakspeare, a constamment été le refuge de la plus extrême liberté.

Après avoir essayé naguère, ici même, de peindre *les Anglais* d'aujourd'hui (1), j'ai voulu, pour mieux accuser le relief de mes modèles, ombrer derrière eux, en guise de fond, de lointaines perspectives du siècle précédent.

Je tenais à être sobre de détails, à caractériser plusieurs figures historiques, à exhumer la bohême laborieuse de Londres, sous George II; à saisir dans leur lutte sur le terrain des arts, l'idéal et la réalité, querelle résolue chez nos voisins, comme elle le sera chez nous, au profit de la consciencieuse laideur; à signaler l'allure incohérente et fantasque de ces esprits, que nulle Académie n'a ratissés; enfin, à assembler le tout dans une rapide ébauche.

Naturellement, la forme dramatique s'est présentée comme la plus vive, la plus nette, et j'ajouterai: *la plus facile*. Une comédie inspirée des vieux répertoires du théâtre de Black-Friars était comme un moule où venaient s'emboîter mes personnages, en accusant leur originalité, si franchement dépeinte par les formes capricieuses du théâtre anglais.

Pour conclure ces aveux par une confidence, je vous dirai tout bas, ô lecteur, que si l'on confiait ces trois actes au concierge de M. Clairville, il lui suffirait de substituer aux *excentricités* du second une lutte entre les deux prétendus, avec une scène où leur fiancée serait pathétiquement, de ci de là, tiraillée par l'un et par l'autre, pour extraire de l'ouvrage au moins vingt représentations.

C'est le bilan d'un succès d'estime: passe encore s'il s'agissait d'une chute estimable... Le résultat procéderait peut-être de la foi qui cimente un parti-pris, et, dans les arts, entre les extrêmes, rien n'existe. Si l'éclectisme et les moyens termes avaient, sur ce terrain, la moindre valeur, ne conduiraient-ils pas infailliblement à la perfection?

---

## PERSONNAGES.

William Hogarth, graveur et peintre.
Sir James Thornhill, baronnet, peintre du roi George II.
Sir Claudius Witchcotte, baronnet, membre de la Chambre des communes; fiancé de Jane Thornhill.
Samuel Johnson, littérateur.
David Garrick, commis marchand de vin, puis artiste dramatique.
John Hoaldy, docteur en théologie et auteur dramatique.
Richard Savage, poëte.
Figg, boxeur.
} amis d'Hogarth.
Lady Judith Thornhill, femme du baronnet sir James.
Jane, leur fille.
Un huissier du Parlement.
Le cocher de Witchcotte.
Un domestique de Thornhill.
Amis. — Valets. — Ouvriers, etc.

La scène se passe à Leicester-House, résidence du prince de Galles, à Londres, en 1734.

---

## PREMIER ACTE.

(Un très-vaste salon de Leicester-House décoré dans le goût du règne de George II. Porte au fond, portes et fenêtres latérales; plafond élevé. Le fond de la pièce est décoré de deux vastes panneaux de peinture mythologique, dont l'un est inachevé. Devant ce dernier (celui de droite) sont placées deux échelles de peintre, de hauteur inégale. Chacun de ces panneaux est surmonté d'un œil-de-bœuf vitré à châssis mobile. Contre le mur, on voit deux ou trois toiles retournées. Le mobilier se compose d'un établi relégué à gauche; puis, d'un canapé, d'une table et de quelques fauteuils ou chaises, disposés un peu à droite devant l'échafaudage des peintres.)

### SCÈNE I.

Sir James THORNHILL, sur la plus haute échelle, sa palette à la main, l'épée au côté; il peint dans les nuages d'un tableau allégorique. Miss Jane THORNHILL, sa fille: assise devant la table, elle fait de la tapisserie. William HOGARTH, tenue d'atelier; assis sur un escabeau élevé, mais bien plus bas que l'échelle du maître; il brosse la partie inférieure du tableau.

Hogarth. Si telle est votre pensée, maître, on sera forcé de croire que sir James Thornhill, notre plus grand peintre, est plus fier de son dernier vote à la Chambre des communes, que de l'honneur d'avoir exécuté la coupole du dôme de Saint-Paul et le plafond de la salle de Greenwich.

Thornhill. Eh bien! ceux qui me jugeront ainsi trouveront à qui parler. William Hogarth, un personnage grave, qui se mêle de tout, leur répondra qu'ils sont des sots.

Hogarth. Je n'en ferai rien. Vous aimez l'art par pure compassion; mais vous dédaignez les artistes.

Thornhill. Encore! mais ce Wilson n'a ni sou ni maille: un paysagiste!

Hogarth. Un homme qui sait, d'un chêne long comme le doigt, faire un arbre trois fois plus grand que nature.

Thornhill. Et comment?

Hogarth. En plaçant au pied du tronc une figure six fois trop petite. Vous feriez tout le contraire: mais est-ce une raison, parce que Wilson est convaincu que Dieu a créé les hommes en l'honneur des chênes, quand vous professez une doctrine opposée, pour lui refuser la main de mis Thornhill?

Jane, *à part*. A Wilson! ma main? Et c'est M. Hogarth...

Thornhill. Est-ce pour me fatiguer de ces sottises que tu es revenu tout exprès de France?

Hogarth. Non, sir James; j'ai repassé la mer par dévouement au prince de Galles, pour travailler aux accessoires de son royal salon de Leicester-House... à trois schellings le pied carré. L'Olympe déserté poursuivait en rêve

(1) Voyez les *Anglais chez eux*, t. XVIII, p. 9, 36, 65, 102, 137, 201, 228. Voy. aussi *la Vie d'Hogarth*, par M. Léon Gozlan, t. I, p. 9, et l'*Histoire d'une image*, par M. Francis Wey, t. XX, p. 29.

votre valet plein de remords, qui s'est docilement remis aux gages de l'illustre Thornhill et d'Apollon.

THORNHILL. Puisse Apollon t'en savoir gré! mais modère ton babil, et surtout devant ma fille.

HOGARTH. Si vous comptiez la marier sans qu'elle s'en doutât .. Après tout, Wilson est un honnête garçon, qui fera mieux, et...

THORNHILL. Se taira-t-il enfin? Wilson ne m'a fait aucune demande, et il a eu raison.

HOGARTH. On a sondé vos intentions à ce sujet, et à moins que miss Thornhill, par ses répugnances à l'égard des peintres...

JANE, *avec dépit.* Il en est d'estimables, je me plais à le penser, comme il en est d'inconstants et d'ingrats. On dit le plus grand bien de M. Wilson, et... si mon père...

HOGARTH. Vous l'entendez, sir James; ces deux cœurs sont d'accord.

THORNHILL, *à sa fille.* Son projet n'est qu'une invention ridicule.

JANE. M. Hogarth a exprimé mes vœux les plus chers. Il ne me déplairait nullement d'épouser un peintre... quelconque. Je tiens à la profession plus qu'au choix du sujet.

HOGARTH, *à part.* Elle accueille la proposition avec une docilité...

THORNHILL. Se sont-ils ligués pour se rire de moi? Un Wilson serait le gendre de sir James Thornhill! ma fille peut aspirer à des partis...

HOGARTH. Si vous lui en destinez une demi-douzaine? Alors, un de plus ou de moins...

THORNHILL. Les plus grands seigneurs se disputent notre alliance.

HOGARTH. Et vous avez choisi le plus gros, le baronnet sir Claudius Witchcotte, votre collègue.

THORNHILL. Jamais un misérable rapin ne sera le mari de ma fille!

HOGARTH. N'en parlons plus. (*A part, avec un gros soupir.*) Ah, le pauvre Wilson!

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER DU PARLEMENT, remettant une lettre à Hogarth, qui la fait passer à Thornhill avec un geste d'une importance comique.

L'HUISSIER. Du premier lord de la Trésorerie.

THORNHILL, *lisant.* L'affaire est pressante. Je comptais achever la figure de Diane...

HOGARTH. Diane a le temps d'attendre, puisqu'elle est immortelle.

THORNHILL, *à l'huissier.* Vous direz que je vous suis. (*L'huissier s'incline et sort.* — *A sa fille, en descendant de l'échelle*). Tout à tous; du matin au soir sur le qui-vive. Ils m'ont réduit à peindre en habit de ville, la perruque sur le front et l'épée au côté. Comment achever une toile?...

HOGARTH. Quand on est peintre du roi.

THORNHILL, *jetant les yeux sur la besogne d'Hogarth.* Ah ciel! est-il possible!

HOGARTH, *radieux.* Ah! c'est qu'on a fait de son mieux.

THORNHILL. Est-ce dans les boues du Fleet que tu as ramassé ces revendeuses de morue, ces hippopotames?

HOGARTH. Ce sont des naïades. Vous m'avez commandé de les peindre sans voile.

THORNHILL. T'avais-je dit de les peindre ignobles?

HOGARTH. Si elles étaient belles, elles trouveraient quelque faune pour leur donner des robes.

THORNHILL. Affreux! affreux! Et que font-elles accroupies dans cette grenouillère?

HOGARTH. Elles savonnent leurs chemises. Ne fallait-il pas justifier l'absence du costume? Voyez celle-ci, la grosse rousse, comme elle tord son linge naturellement! Et ces petits poissons expirant sur le bord... Ah! c'est la nature prise sur le fait: l'eau de savon est mortelle au fretin.

THORNHILL. Ni goût, ni poésie, ni inspiration! Tu finiras, je le prédis, par brosser des jambons et des pots de bière à Gin-Lane. Je reviens dans un moment; que ces indignités soient disparues à mon retour! Des naïades qui savonnent des chemises! ô Tibulle! ô Théocrite! ô muses, détournez-vous! Renonce à la figure, et couvre-moi ces fonds.

HOGARTH, *à part.* Une jolie composition pourtant... où j'avais sauvé les inconvenances du sujet. (*Thornhill fait quelques pas pour sortir, revient et prend Hogarth à part.*)

THORNHILL, *montrant sa fille.* Surtout ne va pas lui monter la tête pour ce Wilson!

HOGARTH. Soyez sans souci là-dessus. (*Thornhill sort.*)

## SCÈNE III.

Miss THORNHILL. HOGARTH; il reprend ses pinceaux.

JANE. Vous ne me parlez plus de M. Wilson?

HOGARTH. Votre père me l'a défendu. D'ailleurs, à quoi bon plaider une cause si facilement gagnée?

JANE. Un cavalier charmant, d'une haute stature.

HOGARTH. Six pouces de laideur de plus qu'un autre.

JANE. Un talent rare!

HOGARTH. Il excellerait à vous représenter en Daphné... après la métamorphose.

JANE. C'est le mari de votre choix: le sceptre de l'art resterait dans notre maison.

HOGARTH. Mais le roi vous a donné des ancêtres; sir James est un personnage: Claudius Witchcotte vous conviendra mieux.

JANE. L'avis est plus conforme aux intentions de mon père. Qu'on est heureuse de posséder un ami tel que vous, jugeant sans passion!...

HOGARTH. Et sachant rester à sa place. Simple artisan, fils d'un ouvrier, je dois vous contempler de loin. Être seul et ne rien craindre, c'est être fort; tout dédaigner, c'est être libre. Je n'offre que la lutte et la pauvreté; la gloire après, peut-être... c'est trop et trop peu. Vous, Jane, prenez une position convenable: Witchcotte représente à merveille, et il vote avec une majesté!

JANE. Witchcotte, sort! (*Hogarth semble près de parler, mais il se remet brusquement au travail.*)

HOGARTH, *se détournant.* Vous disiez?...

JANE. Rien! que pourrais-je dire?

HOGARTH, *quittant tout à coup son ouvrage.* Je ne fais rien qui vaille; votre père a raison. Tant d'efforts! Pourquoi? pour qui? Heureux Wilson! Il ne songe à rien, ni à personne. Ah! (*Il jette son pinceau.*) Je suis las de combattre et je renonce à tout!

JANE. C'est me tracer mon devoir. Mon père, vous le savez sans doute, a donné sa parole à sir Claudius; malgré les répugnances de ma mère, il l'a présenté comme son gendre à ses amis du Parlement, et m'a signifié ses volontés. Or, vous ne l'ignorez pas, mon père veut être obéi. (*Elle étouffe un soupir.*)

HOGARTH. Et vous consentez sans peine... (*Il s'approche d'elle et la contemple.*) Oh! mon cœur se brise! Le froid de la mort y pénètre avec vos paroles. Jamais! non jamais, sachez-le bien, on n'aura trahi une affection plus profonde, ni plus fidèle! Et tout à l'heure, en ce moment même...

JANE. Si bien choisi pour servir un rival!

HOGARTH, *avec feu.* Mettons fin à ce jeu cruel! Désespérant de vous obtenir, je me suis embarqué... et je suis revenu. Ma vie est où vous existez! Pour sonder l'esprit de votre père, j'ai jeté à son oreille le nom de Wilson, plus recommandable à ses yeux que le mien. Les dédains de sir James m'ont fait pressentir, si j'osais parler pour moi-même...

JANE. Hélas! ils ne vous ont pas troublé seul. Mais cette cruelle épreuve, pourquoi l'avoir tentée?

HOGARTH. Si j'avais mis le nom d'Hogarth au lieu de celui de Wilson, on me bannissait de cet atelier où, pour vous voir, je subis un labeur ingrat. Du moins, je suis près de vous, je vous contemple, j'entends votre voix chérie. Ma carrière perdue, les duretés de sir James, ce n'est rien! mais vous perdre; mais... Jane, rendez-moi ce cœur qui seul m'a deviné! Jane, si vous saviez comme il vous aime, ce triste et pauvre orphelin! Cette nuit même, je le jure! si vous l'abandonnez, votre William s'en retournera vers l'Océan, drapé dans les flots gris de la Tamise. Vous souriez... et j'ai peur. Ah! parlez, parlez-moi!

JANE, *attendrie, lui tendant la main.* On ne peut pas cependant le laisser se noyer. (*Avec tendresse.*) Ingrat, qui m'a pu croire infidèle!

HOGARTH, *de même.* Ingrate, qui m'a soupçonné d'inconstance!

JANE. Encore une querelle?

HOGARTH. Celle-ci console de l'autre. Que je suis bien tout à vous! Nous étions deux enfants lorsque le sort me jeta sur le seuil de Thornhill, et votre amitié m'y a retenu. Dès l'instant où je vous ai vue, Jane, ma destinée fut fixée. Vous m'avez donné la conscience de mes forces: confidente de mes espérances, devinant en moi le germe d'un talent et le dévouement le plus absolu,—deux secrets entre nous,—vous m'avez permis d'entrevoir un bonheur où je n'osais aspirer. Avant d'être ma fiancée devant Dieu, vous étiez ma sœur.

JANE. A votre tour, soutenez mon courage: ce Claudius, épris de lui-même et de ma fortune, a pour lui mon père, que les larmes n'ont pu fléchir. Il ne soupçonne pas les regrets qu'il se prépare...

HOGARTH. Et dont vous le préserverez, n'est-ce pas?

JANE. Je fuirais plutôt jusqu'au bout du monde! Cher William, je crois à votre génie; vous trouverez en votre servante la femme forte et la compagne soumise de la Bible. Les intérêts qui nous séparent sont au-dessous de moi; j'y résisterai. Celui qui m'attire à vous est pur et sacré. Fussiez-vous l'enfant gâté de la fortune et de la renommée, je vous préférerais encore.

HOGARTH, *avec ardeur.* Ah! vous êtes un ange! Qu'ai-je donc fait pour être aimé ainsi? (*Hogarth reprend son travail.*)

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. THORNHILL.

THORNHILL. Encore une journée perdue! Il faut aller au Parlement (*à sa fille*), et te rendre cette matinée que tu m'avais donnée. Je vais te ramener à ta mère. (*A Hogarth qui efface ses naïades.*) Cette besogne vaut mieux que l'autre. (*A part.*) Le pauvre garçon ne fait pas de progrès... (*Haut.*) Çà, qu'on travaille, et que cette royale demeure ne se transforme pas en cabaret quand j'aurai disparu. Vous m'entendez, maître Hogarth?

HOGARTH. Ah! fi, sir James: c'est faire injure à ma tempérance.

JANE. A bientôt, monsieur William.

HOGARTH. Et sans rancune, n'est-ce pas?

THORNHILL. Que signifie... miss Thornhill a-t-elle rien à démêler avec ce vaurien?

HOGARTH. C'est... vous savez? à cause de Wilson; j'ai risqué, pour vous plaire, quelques représentations.

THORNHILL. Qui t'a prié?... Et s'il me convient, à moi, ce Wilson? Il te sied bien de desservir un confrère! (*A sa fille.*) Tout est prêt pour ton mariage, et Claudius que je viens de quitter... (*Elle échange un regard avec Hogarth.*) Allons, ma fille; allons. (*Ils sortent. — Hogarth se remet à l'ouvrage.*)

## SCÈNE V.

L'œil de bœuf situé au fond de la salle, à gauche, s'ouvre, et une tête paraît.

John HOALDY (1). HOGARTH.

HOALDY. Pst! pst! pst! (*Hogarth regarde de tous côtés et aperçoit Hoaldy.*) Pst! est-il parti?

HOGARTH, *descendu de son échelle et après avoir posé sa palette.* Eh! c'est le révérend John Hoaldy, encadré comme un saint dans sa niche. Quelle bonne attitude pour un prédicateur!

HOALDY. Vous voilà donc de retour? Grande joie dans Israël! la maison est cernée, et l'on guettait la sortie de la garnison pour envahir la place.

HOGARTH. L'aimable surprise!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS. Richard SAVAGE (2), apparaissant, une bouteille à la main, à l'œil de bœuf de droite.

SAVAGE, *un peu gris.* Abrégez cette scène déchirante! Depuis une heure, nous sommes à la torture, cette amphore et moi.

HOGARTH. C'est Richard Savage.

SAVAGE, *montrant la bouteille.* Lui-même, revêtu de son écusson. (*Il descend la fiole avec une ficelle.*) Veillons d'abord au plus pressé: des précautions, cher William! Je la confie à ta loyauté; elle est absolument vide.

HOGARTH. Ton nez me l'avait dit avant ta bouche. (*Il descend en se cramponnant aux saillies du mur.*)

SAVAGE, *mettant le pied sur l'échelle de Thornhill, à*

(1) Célèbre controversiste anglican, ami de Clarke, auteur de *la Mesure de l'obéissance*, etc.

(2) Poëte satirique et dramatique, fameux par ses désordres et son talent.

*Hoaldy.* Doucement, l'ami; ménage ta dignité. (*Il se laisse tomber à terre.*) Moi, c'est différent; je ne suis qu'une chose...

HOGARTH, *à John.* David Garrick viendra-t-il?

SAVAGE, *désignant la porte du fond, qui s'ouvre.* Le voilà : il est plein d'intérêt.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES. David GARRICK, entrant par la porte de gauche; puis, le boxeur FIGG, par celle de droite.

HOGARTH, *prenant les deux mains de Garrick chargé d'un lourd panier de bouteilles.* Cher Garrick! Mes amis, je vous revois!

SAVAGE. La science, l'esprit, le talent et la paresse; l'avenir et la réserve de la vieille Angleterre; les papillons du printemps poétique de demain... à l'état de chrysalides : les voilà donc réunis! (*A Garrick.*) Tu n'as apporté qu'à boire; la matière n'est pas représentée. (*Entre le boxeur Figg avec un jambon, du pain et un panier sous le bras.*)

FIGG, *il est gros et trapu.* Je l'apporte, la matière! Il faut bien grignoter en jasant, pour attendre le souper, quelques massepains, un bonbon pour la soif. Voici des petits pieds de mouton froids, douillets comme la rosée; j'ai du piment dans ma poche. Et le poitrail, monsieur William, toujours sonore? Moi aussi. (*Frappant sur sa poitrine.*) Le boxeur Figg est toujours bon là!

GARRICK. J'attends encore un compagnon, un ami, qui doit me trouver ici et que je vous présenterai tout à l'heure.) *Ils déposent et organisent la collation sur l'établi.*)

FIGG, *à Hogarth.* Si vous nous quittez encore, je me remets à tuer dans les assauts! quand j'ai de l'humeur...

GARRICK. Hurrah pour William Hogarth! Hurrah! hurrah! hurrah!

TOUS. Hurra...a...a...ah! (*Musique au dehors jouant le God save the King.*)

HOGARTH. Qu'est-ce là?

SAVAGE. C'est la cantonade : John te fait donner la sérénade par ses amis de l'orchestre de Drury-Lane.

GARRICK. Les Romains élevaient du marbre aux jeunes hommes de haute espérance; nous encensons d'harmonie ton aurore qui se lève. (*Hogarth ému leur serre la main; on entonne en chœur le God save the King, en remplissant et en choquant les verres.*)

HOGARTH, *transporté.* Ah! voilà comme on t'accueille, brute, fainéant, sceptique! Vous le prenez avec moi sur ce ton! le *God save the King*, en musique... en vraie musique! C'est ainsi que vous relevez ceux qui ploient? A nous l'avenir! à nous la gloire! Nous sommes unis, nous avons du courage; nous ferons de grandes choses! Hurrah!

SAVAGE, *enthousiasmé à froid.* Je vais commencer une tragédie... en une foule d'actes.

FIGG. Oui, de grandes choses! Plus de mollesse : au prochain assaut, je réduis tout en marmelade! (*Eclats de rire.*)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. Samuel JOHNSON. Samuel est grand, très-maigre et borgne; un tic nerveux contracte ses traits; il entend difficilement; il a un emplâtre de taffetas noir sur l'œil gauche; sa perruque est trop petite; ses habits noirs, trop larges, sont sales et troués; la misère perce. Il est roide, gauche; sa tenue est celle d'un pédant crotté ou d'un sacristain de village. Il parle avec une solennité doucereuse, assaisonnée par un organe glapissant. En entrant par la porte du fond, Samuel s'arrête sur le seuil à contempler la scène d'un air effaré. Les jeunes gens le regardent avec surprise, hormis Garrick qui a le dos tourné de son côté. Hogarth s'avance curieusement au-devant de l'inconnu.

HOGARTH, *à ses amis, après l'avoir toisé.* De mes jours je n'ai rencontré un malade si robuste, ni lu tant d'ambition sur la face d'un maître d'école.

JOHNSON, *avec un sourire béat. Optimè!* Je suis mourant depuis ma naissance; robuste à vous briser comme un roseau; ambitieux... quelque peu, et j'ai été maître d'école.

GARRICK, *se levant avec empressement.* Mon maître et mon ami, chers camarades. Je vous ai souvent fait l'éloge de Samuel Johnson, le plus méconnu des grands hommes de l'avenir. C'est la plus belle fleur de notre bouquet poétique. (*Présentations.*)




Samuel Johnson. Dessin de Franck.

SAVAGE. La fleur des cimetières.

HOGARTH. Moi, je le trouve assez gai : l'orgueil de l'aigle, la douceur des chats et l'appétit du requin...

JONHSON. *Recta sapere :* Je suis fils de jacobite et tory; l'homme d'Horace, *justum et tenacem;* la loi vivante; la grammaire et la dialectique, et la logique et la rhétorique érigés en code; le martyr de la conscience et le défenseur inébranlable du principe d'autorité. Au physique, dévoré par un mal qui ronge, et soupçonné d'épilepsie; au moral, pauvre comme Job, habitué à souffrir; à jeun à toute heure, et peu disposé aux égarements de l'âme.

HOGARTH. Comment répondre à vos honnêtetés? (*Il le contemple du haut en bas.*) Je m'engage sur l'honneur

à ne jamais faire votre portrait! (*Eclats joyeux. Johnson seul reste sérieux, puis lance un éclat de rire sec et bref.*)

JOHNSON, *d'un ton doux.* Mais on mangeait quelque chose... là? Je serais humilié de troubler vos occupations. (*On lui donne à manger : il reçoit tout avec cérémonie et se bourre en silence avec voracité.*)

HOALDY, *à Figg* Faisons une partie de whist pour occuper Savage. (*Tous trois s'attablent à l'angle de l'établi.*)

GARRICK, *attirant Hogarth sur le devant de la scène.* Te voilà de retour : que vas-tu faire? (*Hogarth fait signe que Johnson debout derrière lui les écoute.*) Tu peux parler devant Johnson : il connaît le roman de ton cœur, de ta pauvreté, de ta fuite. Johnson est un vieux confident... que tu vois pour la première fois.

HOGARTH. Eh bien! conseillez-moi tous deux : on n'a pas tous les jours, pour échapper à ce qu'on aime, du courage et deux cents schellings.

JOHNSON, *dogmatiquement.* Rien ne simplifie une question comme un sentiment profond de la hiérarchie morale qui préside à tout. Vous voilà bien empêché par une difficulté, la plus élémentaire du monde : vous aimez, on vous aime, l'autorité paternelle sépare deux cœurs é ourdiment engagés; à la faveur d'un principe inflexible, vous comprenez sur-le-champ que la rébellion serait coupable et que vous devez vous retirer.

HOGARTH, *à part.* Jacobite austère, avec un syllogisme dans le cœur... (*Haut, très-vivement.*) Mais, quand j'invoque la société, moi, c'est la nature qui répond ; je hais toute tyrannie, j'appartiens à l'opposition quand même!

JOHNSON, *à Garrick.* Vous ne m'aviez point averti de cette pénible démence.

GARRICK, *à Hogarth.* Modère-toi, cher William.

HOGARTH, *à Johnson, avec une énergie croissante.* Non, vous ne pouvez me comprendre! Je me suis créé dans le silence, dans l'observation et la liberté, un talent étrange que nul jusqu'à ce jour n'a pu pressentir en moi. J'ai fait descendre dans cette main une âme, un cerveau, un esprit subtil qui m'obéit et parle. Il m'est aussi facile de faire passer le même visage par les passions les plus opposées, qu'il vous le serait de dire : Il était joueur, il devint hypocrite; il fut saisi de pitié ou emporté par la furie du meurtre. Voyez Garrick : est-il une physionomie plus loyale? S'il me plaisait de placer, dans une estampe, Garrick à une table de pharaon, et de l'accuser de biseauter les cartes, chacun reconnaîtrait Garrick et s'écrierait : Cet homme-là triche au jeu! Moraliste bizarre, j'écrirai, dans cette cité de boue, d'or et de sang les illustrations d'un livre que chacun lira sur mes tableaux, et les secrètes abominations de Londres seront flétries.

JOHNSON. Il n'existerait aucun mortel doué d'un si robuste orgueil...

HOGARTH. Si vous n'existiez pas?

JOHNSON. J'aurais clos différemment la période; elle peut sans inconvénient demeurer ainsi.

HOGARTH. Mais où m'entraînez-vous? Nous parlions de ma foi qui chancelle et de ma volonté qui s'éteint. Jane, Jane! vous tenez ma liberté captive... Eh bien! cet obstacle, je le briserai. J'ai voulu fuir, le destin me ramène : Jane sera ma femme! Comment? je l'ignore. Mais je le veux : cela sera!

JOHNSON, *avec flegme.* N'espérez pas triompher par de coupables manœuvres, de la sainte autorité d'un père! Si votre dessein est d'entraîner la jeune miss, mon amitié m'engage à vous dire, et mon devoir m'oblige à vous affirmer, que, dès demain, j'irai prévenir sir James Thornhill, afin de le mettre sur ses gardes.

HOGARTH. Des menaces... un défi? Le succès est à moi! Oui certes, vous êtes un homme robuste ; car vous me saisissez tremblant sur le rivage, et d'un seul coup, vous me lancez à l'autre bord!

GARRICK, *riant.* Cher Samuel, vous n'entendez rien aux passions.

JOHNSON. Dieu, dans sa clémence, ne m'a point bâti pour acquérir ce genre de savoir. Néanmoins, je verrai sir James Thornhill et je plaiderai la cause; mais si je la perds, il sera prévenu du danger. (*Il s'éloigne d'eux.*)

HOGARTH, *à Garrick.* Il m'anéantit, si je ne précipite le dénoûment.

GARRICK. Nous avons à t'apprendre une grande nouvelle. Regarde ce salon : eh bien, avec la permission du prince de Galles, nous l'allons transformer en salle de spectacle.

HOGARTH. Quelque invention de John Hoaldy. Persiste-t-il à monter sur les planches?

GARRICK. Il prétend débuter à Drury-Lane.

HOALDY, *qui a entendu ces derniers mots : — sans quitter les cartes.* Pourquoi non? De l'auteur à l'acteur il n'y a que la rampe, et quand on se sent dominé par une vocation impérieuse...

JOHNSON, *accourant vers John.* Un docteur de l'Eglise grimper sur des tréteaux! est-il possible? vous, le fils d'un lord-évêque, vous qui, honoré de la protection du prince de Galles, pouvez aspirer à devenir son chapelain!

GARRICK. Qu'est-ce, en effet, dans notre prosaïque pays, que la vie d'un comédien? Un labeur ingrat et l'hôpital en perspective. J'ai subi de rudes épreuves : ne m'a-t on pas vu tour à tour écolier en théologie à Lichtefield, commis marchand de vin à Lisbonne, précepteur sans disciples à Oxford, avocat sans causes à Lincoln's-Inn, serviteur d'un géomètre à Rochester? Eh bien, je vends du vin baptisé à Cheapside, j'étudie pour mon plaisir à mes heures perdues, et je préfère mon comptoir aux lauriers du divin Shakspeare!

SAVAGE. Un état solide, qui te permet de désaltérer les premiers talents de l'époque... Ce brave Garrick!

HOGARTH, *à part.* Génie fourvoyé qui s'ignore, et trouvera son chemin malgré lui.

GARRICK, *à Hogarth.* C'est moi qui ai mis en tête à ce pauvre John la fantaisie d'essayer son talent dans une parodie de *Jules César*, lourd pastiche à la manière anglaise. Mais, j'y pense! tu n'as point de mémoire : tu feras le spectre. On te mettra à la main une belle lanterne, car un fantôme prudent ne s'expose pas à se casser son ombre de cou.

HOGARTH. Thornhill sera-t-il invité?

GARRICK. On espère le séduire, et nous comptons offrir un rôle à sa fille.

HOGARTH, *à part.* Heureuse idée! je pourrai la voir, lui parler seul ; et peut-être à la faveur de ce divertissement... (*Haut.*) Pour plus de sûreté, j'écrirai mon rôle sur la lanterne. Mais quel est ton projet?

GARRICK. De rebuter l'ami John par un rôle ingrat, et de l'écraser de l'humiliante supériorité d'un marchand de vin. Que de fois n'ai-je pas effrayé les rivages de la mer des lamentables et furieux gémissements du roi Léar abandonné! Comme le vent fait mugir les vagues, ainsi Garrick fait retentir dans les airs les strophes de Shakspeare. (*Il paraît saisi d'un enthousiasme qui se conclut par un éclat de rire.*)

JOHNSON, *qui s'est approché pendant ces derniers mots.*

La moralité de la fin justifie un moyen en apparence inconsidéré. (*A part.*) N'importe ! je mettrai Thornhill sur ses gardes. (*Il retourne avec Garrick auprès des joueurs.*)

HOGARTH, *à part.* Il va guérir Hoaldy ; mais si ce mal était contagieux ? Jane viendra. Rapide occasion, laisse-toi saisir, et donne-moi, donne-lui du courage ! (*Il les rejoint.*)

GARRICK, *à John.* La pièce est-elle retouchée ?

HOALDY. Je l'ai soigneusement émondée des derniers vestiges de raison qui la rendaient froide.

JOHNSON. Monstrueux ! Une ordonnance régulière est indispensable à toute composition.

HOGARTH, *vivement.* Hormis pour la peinture : la nature est tout, la convention rien !

GARRICK, *avec éclat.* Vous êtes des barbares !

JOHNSON. La tradition avant tout !

HOGARTH, *avec emportement.* C'est l'opinion des esclaves !

JOHNSON. Il faut s'entendre : chez les Grecs et les Romains (*A partir de ce moment, ils bredouillent tous ensemble, sans s'écouter. On renverse les verres, on gesticule. Désordre complet ; chacun est furieux. — Ces cinq tirades, vociférées ensemble, ne durent que le temps qui suffit à Johnson pour achever la sienne.*) l'art procédait des théogonies : Homère a transmis à Phidias un principe d'unité... Homère est divin ! Riez ! *ludibria ventis.* Je soutiens la thèse de la forme avec Jules Romain, avec quiconque a le sens commun. Le faune antique...

HOGARTH, *parlant en même temps que Johnson.* Que m'importent Phidias et l'unité ! Votre idéal, vous le prenez dans des cartons ! Moi, je ne connais que la réalité ! La forme de quoi ?... Votre faune est un polisson ! vous êtes vendu à la routine !

GARRICK, *parlant en même temps que Johnson et Hogarth.* Le style ennoblit la simplicité ! Bravo, Johnson ! Ils prennent les moyens pour le but de l'art ! l'art de la palette court à la décadence. Hogarth discute comme un portefaix ! Les Italiens ont l'harmonie : la couleur n'est qu'une abstraction. Nieras-tu le style ? Allez, criez !

HOALDY, *parlant en même temps que Johnson, Hogarth et Garrick.* Comparer n'est pas raisonner ! La simplicité, soit : mais Shakspeare s'en moque ! Tu cries comme un aigle ! Moi, je suis réaliste ! Les Italiens n'ont fait qu'un tableau !... Quels butors ! Nous sommes si près de nous entendre !

SAVAGE, *parlant en même temps que Johnson, Hogarth, Garrick et Hoaldy. — Il finira le dernier.* Ton idée ? tu l'as crochetée dans les livres ! Jupiter n'est qu'un ivrogne ! peignez donc pour le peuple ! Johnson disserte comme un cheval. Moi, je suis poëte ; je me soucie bien de votre logique... Ecoutez : C'est du choc des opinions que jaillit la lumière !

(Au plus fort de la dispute, pendant laquelle Figg frappe sur la table, en criant : *Bravo ! hurrah !* Thornhill est entré avec son collègue Witchcotte, sans qu'on s'en soit aperçu. Il s'avance d'un air indigné ; tout se tait ; Hogarth accourt, la tête basse, au-devant du maître.)

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS. THORNHILL. WITCHCOTTE.

THORNHILL. Quel vacarme ! et comment qualifier ?...

HOGARTH. C'est une conversation sur l'art.

THORNHILL. Ah ! c'est là ce que... et ces verres, ces bouteilles... Que font ici tous ces vauriens ? (*Johnson se dissimule derrière tout le monde ; il ne tarde pas à s'éclipser.*)

JOHNSON, *à part, en se reculant.* Aurais-je, à mon insu, usurpé sur le terrain de l'autorité légitime ? Protestons contre une telle intention par une retraite modeste.

GARRICK. Sir James excusera une indiscrétion dont son génie est le prétexte : nous sommes venus ici pour contempler, pour dévorer avant la foule ses belles peintures de Leicester-House.

THORNHILL, *radouci.* Il me semble qu'on peut les... dévorer sans boire, sans chanter, sans crier à mettre un quartier en émoi. Le bruit de cette équipée est venu me chercher jusqu'à Westminster-Hall.

WITHCOTTE. Six étourdis qui enlèvent deux voix au ministère à l'instant du vote ! Si je n'avais suivi James pour le calmer...

THORNHILL. Vous êtes trop indulgent, mon honorable ami. Plus de faiblesse ! mon atelier n'est point un cabaret. Sortez, messieurs ; (*à Hogarth.*) et quant à toi, maudit rapin, s'il t'arrive jamais de mettre les pieds ici...

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS. JANE et lady THORNHILL.

JANE, *à part.* J'arive à temps ! (*Haut.*) Mon père, pardonnez-lui pour l'amour de moi ; M. Hogarth n'a pas eu l'intention de vous déplaire. Il n'attendait personne, et c'est à son insu... (*Garrick lui parle tout bas.*)

LADY THORNHILL. Un jeune homme laborieux, un peu étourdi, mais dont l'honnêteté vous est connue. (*A part, en regardant Hogarth et sa fille.*) Ces pauvres enfants ! N'ai-je pas, autrefois, tout quitté pour Thornhill...

HOALDY. C'est sir James que nous venions chercher. Le prince de Galles, qui est absent, a daigné autoriser son intendant à nous prêter cette salle pour y jouer une comédie d'amateurs, et nous venions solliciter votre agrément, ainsi que l'honneur de votre présence.

THORNHILL. Il ne manque rien à leur audace !

GARRICK, *bas, à Witchcotte.* Miss Thornhill débutera dans les ingénues. On vous destine un rôle ; vous comprenez ?... au feu de la rampe, avec vos agréments naturels et votre esprit... On dit tout bas qu'un auguste personnage assistera *incognito...*

WITCHCOTTE, *flatté.* En vérité ! Chut ! chut ! (*Il va tirer par la manche Thornhill qu'il cherche à persuader.*)

SAVAGE, *à Garrick, très-haut, désignant les peintures de Hogarth.* Que ces naïades sont laides !

THORNHILL. Cet ivrogne a un reste de lucidité.

GARRICK. Mais l'Apollon est divin : l'éclat de Rubens...

HOALDY. Avec la noblesse de Guido Reni !

(Chœur de louanges : *Hurrah !*)

HOGARTH, *à part, avec anxiété.* Que tout leur soit pardonné, si Thornhill apprivoisé consent...

WITCHCOTTE. Et tout cela ne craint pas la poussière ?

JANE. Ni les rivaux. Mon père ne sera pas moins indulgent pour nous que le prince Frédéric ; laissez-vous persuader, je vous en supplie à mon tour, car j'entre dans le complot.

THORNHILL. Aimable jeunesse ! Allons, il faut se rendre. (*A Garrick.*) Mais ce Ganimède voudra bien supprimer les rafraîchissements. Venez, mes enfants, rentrons au logis. (*A Witchcotte.*) C'est pour vous complaire, mon gendre. (*Il prend le bras de lady Thornhill.*)

HOGARTH. Son gendre : je suis perdu !

JANE, *prenant furtivement la main d'Hogarth.* Perdu, vous? Non, si vous m'aimez, et si vous gagnez ma mère à notre cause.

LADY THORNHILL, *qui les a écoutés; à part.* La répulsion que l'un m'inspire rendrait mon cœur complice de l'autre.

HOGARTH. Ah! mon courage est dans cette petite main!

(Elle rejoint sa mère sur le seuil. Il la suit des yeux, en échangeant un regard suppliant avec lady Thornhill. On sort.)

## DEUXIÈME ACTE.

(Le même salon qu'à l'acte précédent. La droite de la pièce est occupée par un plancher échafaudé, élevé sur des tréteaux d'un pied et demi de hauteur. Ce plancher, scène où l'on doit jouer la comédie bourgeoise, s'appuie contre la porte ou la coulisse de droite.)

### SCÈNE I.

JANE. JOHNSON. Ils entrent par la porte du fond.

JANE. Si vous tenez à parler à sir James Thornhill, le mieux est de l'attendre ici.

JOHNSON. Peut-être serais-je indiscret, en restant seul avec une personne d'un sexe... si différent.

JANE. Puisque vous le permettez, je céderai la place: je vais répéter mon rôle.

JOHNSON, *à part.* Son rôle... Serait-ce une comédienne?



Thornhill et Johnson. Hogarth et Witchcotte cachés. (Acte II, scène v.) Dessin de Franck.

JANE, *en sortant.* Mon père ne peut tarder longtemps à venir.

JOHNSON. Son père... son rôle... cette jeune tête ne paraît point exempte de frivolité.

### SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS. Sir Claudius WITCHCOTTE, entrant au moment où Jane va sortir par la droite. Johnson s'est retiré vers la porte de gauche. Puis HOGARTH.

WITCHCOTTE. On fuit son esclave?

JANE, *contrariée.* C'est vous, sir Claudius? déjà!

JOHNSON, *à part.* Complication imprévue! Il m'est pénible d'être obligé d'écouter; mais quand elle accomplit un devoir, la conscience étouffe certains scrupules. (*Il soupire et entre à petit bruit dans la pièce voisine, dont il laisse la porte entr'ouverte.*)

WITCHCOTTE. Déjà! Le mot témoigne d'une aimable surprise. Heureuse enfant! trois jours encore et Claudius est à vous. Mais c'est peu que de vous arracher, par un mariage élégant, à cette atmosphère d'atelier où l'on ne peut faire un pas sans se tacher d'huile... pouah!

JANE, *interrompant.* La gloire de mon père m'a fait aimer ce que vous traitez de si haut.

WITCHCOTTE. Vos goûts sont trop délicats pour ne point aspirer à une condition plus noble. Ce qu'il convient d'éviter par-dessus tout, c'est une prosaïque union conclue d'une façon bourgeoise.

JANE. Vous allez au-devant de mes vœux.

Witchcotte. Sans doute! Une fille soumise, un père donnant sa bénédiction du premier coup; des amis, une mère, des parents rassemblés en un large troupeau... fi! fi! c'est procéder comme les marchands de la Cité. Ce cérémonial manque de piquant.

Jane. Il me sourit moins qu'à vous-même. Votre recherche, sir Claudius, m'honore infiniment, mais on n'est pas maîtresse de son cœur; le mien, à votre égard, ne conçoit rien au delà de l'estime; il vous sait gré de seconder sa ferme résolution de conjurer à tout prix un mariage qui nous rendrait malheureux l'un et l'autre.

Witchcotte, *ravi*. Ah! très-ingénieux! Vous avez conçu le plan d'un mariage par contrainte? On se débat, on s'étale en victime, et l'on en a pour six mois de mélancolie. Retranché dans le camp paternel, le futur armé d'une passion tyrannique, indomptable... Bien! bien! c'est à la française... mais cet arrangement est moins consacré par le bel usage de la cour que celui dont j'ai disposé les préparatifs.

Jane. Ou je vous entends mal, ou vous donnez dans un persiflage...

Witchcotte. Persiflage: un mot tout frais débarqué de Versailles. Oh! vous tenez pour les allures françaises.

Johnson, *montrant la tête à la porte, à part*. Jean Scott, Scaliger, Grotius et Pope n'ont jamais commenté un texte plus difficile!



Hogarth, Jane, Witchcotte. (Acte II, scène viii.) Dessin de Bertall.

Jane, *à part*. Toutes les allures d'un fou!

Witchcotte, *clignant de l'œil avec finesse, et d'un air satisfait*. Voyons: que diriez-vous si l'on préludait par un voyage?

Johnson, *à part*. Lui aussi! *Uno avulso, non deficit...*

Jane. Vous raillez, sans doute?

Witchcotte. Cette page de roman serait d'un heureux effet.

Jane. Pourvu que vous y figuriez seul...

Witchcotte. Les romans en action sont goûtés: ne faut-il pas faire quelque chose pour le monde? On s'éclipse, on court se marier aux flambeaux dans quelque temple écarté; on disparaît comme les dieux dans un nuage, chacun s'en entretient; puis, un beau jour, on tombe aux pieds d'une mère éplorée et ravie... en manteau de pèlerin.

Jane. Rien n'est plus galant, en effet; il ne manque au roman qu'une chercheuse d'aventures; complément facile à trouver.

Witchcotte. Les unions un peu sérieuses ne s'accommodent plus autrement. Ainsi s'accouplent nos jeunes lords et les élus de la fashion britannique, depuis le règne sémillant de Charles II. Voilà, ma belle, comment les époux délicats protestent contre les mariages de convenance, laissés au commun peuple. Votre père prétend nous atteler de front, comme deux coursiers dociles, à

la charrue de l'hymen : nos sentiments se révoltent...

JANE. Avec fureur!

WITCHCOTTE. Et nous échapponsà la vulgarité de l'usage. Eh bien ! dira-t-on, ce fameux sir Claudius, un des aigles du parlement... il a déserté le champ de bataille pour épouser, on ne sait où, la divine, l'incomparable... le renom de vos attraits y gagnera.

JANE. Et celui de votre gravité, bien davantage!

WITCHCOTTE. A la cour ce seront des commérages! Cette dernière équipée couronne ma vie, vous met à la mode, et votre Claudius ensevelit sa gloire dans un mariage excentrique!

JANE. C'est vous immoler avec trop d'abnégation, et ce dessein me réserve un rôle si magnifique...

WITCHCOTTE. Vous êtes modeste. Tout est prêt. (*Hogarth paraît au fond et reste cloué sur le seuil.*) La répétition de ce soir, cette comédie d'amateurs favorise nos projets; nous fuyons en habit de théâtre et nous volons à Paddington, où, prévenu par moi, le pasteur nous attend. Ma voiture stationnera à quelques pas de Leicester-house, bien approvisionnée de jambons, de pâtés, de vins d'Espagne...

JANE. Votre prévoyance n'oublie rien. (*A part.*) Faudra-t-il donc que tout conspire à me pousser à des extrémités!

HOGARTH, *à part.* Je me sens défaillir! Elle... Oh! non; c'est impossible! (*Jane l'aperçoit.*)

JANE, *à part.* Dieu soit loué! j'aurais cessé de me contraindre. (*Haut.*) Eh! venez donc, monsieur William. (*A Witchcotte.*) C'est un ami, je n'ai point de secrets où il ne soit de moitié, et, s'il était du voyage?...

JOHNSON, *à part, sans être vu.* Tous deux ensemble! Si j'y comprends rien...

WITCHCOTTE. Qui? Ce pauvre diable? Ah, parfait! il nous servira de témoin. Il faudra trouver son pendant; un poëte, un portefaix, un... que sais je? Oh! pour le coup, nous arrivons aux limites de l'originalité!

## SCÈNE III.

WITCHCOTTE. JANE. HOGARTH. JOHNSON, s'avançant avec une dignité burlesque.

HOGARTH, *à part.* Que les quatre roues de son carrosse et les huit sabots de ses chevaux lui labourent la poitrine! (*A Jane.*) M'expliquerez-vous?...

JANE, *bas à Hogarth.* Un mot; un soupçon, et vous payerez cher...

HOGARTH, *respirant avec satisfaction.* Étudions ce bipède... (*Aperçevant Johnson.*) A l'autre, maintenant!

JOHNSON. Esprits égarés par les passions, qui courez à votre perte...

WITCHOTTE, *interrompant.* D'où sort ce maraud, ce mendiant, avec son emplâtre?

HOGARTH. Sir Claudius, monsieur est de mes amis. (*A Johnson.*) Cher Johnson, ne l'irritez pas; retirez-vous.

JOHNSON. Vous êtes son complice! L'un crie comme un lion éclopé; l'autre procède avec l'insinuation du serpent. Mais j'opposerai l'obstination...

HOGARTH. Du baudet.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. THORNHILL; il aperçoit Johnson.

THORNHILL, *à Johnson.* Fidèle au rendez-vous: mon ami, mon sauveur! que je serre la main qui obéit à un esprit si subtil!

HOGARTH, *à part.* Il a parlé! Voilà mes projets en ruine.

JOHNSON. Ne vous chargez point des lourdes chaînes de la reconnaissance.

THORNHILL. Il m'a rendu un service!

HOGARTH, *railleur.* Quelque prêt d'argent?

THORNHILL. Je lui dois la vie, ni plus ni moins.

JANE, *avec effusion.* Ah! monsieur...

HOGARTH, *à Johnson, lui prenant la main.* Est-il possible! Digne Johnson, mon tendre ami, prenez soin de mes intérêts.

JOHNSON. Hum! loup coiffé de laine...

HOGARTH. Vous verrez que toute la ménagerie y passera.

THORNHILL. C'est une aventure que je veux vous conter; elle m'est arrivée hier matin, et de peur d'effrayer ta mère, j'en ai différé le récit.

JOHNSON, *modestement.* Ne serait-il pas plus avantageux de le supprimer?

THONHILL. Vous savez qu'une lézarde survenue à la coupole de Saint-Paul a rendu nécessaire l'emploi des maçons: il a fallu recrépir le mur, et deux de mes figures ayant été couvertes, j'ai été les repeindre, tandis qu'on changeait en théâtre ce salon-ci. On avait donc, d'après mes ordres, suspendu dans les airs, et vous savez à quelle hauteur...

JANE. La tête me tourne en y songeant; comment osez-vous peindre ainsi, entre ciel et terre, perché sur trois planches, sans garde-fou?

THORNHILL. Cela me connaît de vieille date; trop vieille, même, car j'ai eu le temps de perdre la mémoire. Vous allez en juger. J'achevais mon saint, une tête bien préférable à la première. Près de moi se trouvait, je ne sais ni comment ni pourquoi, un inconnu dont la présence ne me causa pourtant aucune surprise. Comme il est vêtu de noir, je l'ai pris pour un employé de la paroisse. (*A Johnson.*) Vous me pardonnerez une méprise...

JOHNSON. Dont je me tiens pour honoré.

THORNHILL. Ayant donc donné le dernier coup de brosse au saint Paul, je veux juger de l'effet, et prendre de la distance. Je recule d'un pas, puis de deux; je recule... je recule...

JANE. Ah ciel! et le précipice!

HOGARTH. Cela donne le frisson!

THORNHILL. Debout, très-près du tableau, mon voisin, impassible de visage et prompt comme l'éclair, lève le bras et d'un seul coup barbouille la figure du saint. Furieux, je me jette en avant pour l'arrêter: — Que fais-tu, malheureux? Mais lui, du doigt désignant l'abîme, répond avec tranquillité: — Je vous sauve la vie. (*Hogarth embrasse Johnson à qui Jane serre la main.*) L'empreinte de ma semelle, qui avait écrasé de la craie, est marquée sur le bord de la planche, et mon talon a plané dans l'espace. Je fus obligé de m'asseoir à terre; mon œil voyait des ronds bleus dans les airs... (1) (*Thornhill s'essuie le front, et prend les deux mains de Johnson.*)

JANE. Je vous dois la vie de mon père!

HOGARTH, *en même temps.* Un trait de génie!

(1) Cette aventure est historique. (Voir les *Anglais chez eux.*)

WITCHCOTTE. Fort adroit, et je ne sais si moi-même...

JOHNSON, *simplement.* Il ne s'agissait que de prévenir, par une prompte attraction, la perte du centre de gravité.

THORNHILL. Et monsieur se trouvait là par hasard; il était venu...

JOHNSON. Pour solliciter de vous une faveur.

THORNHILL. Il s'est obstiné à ajourner au lendemain sa requête, et mon bonheur d'avoir à reconnaître un si éminent service.

JOHNSON. Ne convenait-il pas de laisser à votre esprit le temps de se rasseoir, afin de ne point surprendre indiscrètement vos sympathies?

THORNHILL. La délicatesse d'un tel procédé... Parlez, parlez, mon sauveur ! Je suis impatient de vous servir.

JOHNSON. Sir James, j'ambitionne l'honneur d'un entretien particulier : cette jeune miss a les sentiments vifs, elle n'est point étrangère à mon propos; mon ami Hogarth est non moins vif, un peu téméraire ; vous avez plus de crédulité que de pénétration ; (*Montrant Witchcotte.*) Monsieur est passablement fat...

WITCHCOTTE. Vous ignorez devant qui vous parlez.

JOHNSON. La vérité ne doit point déplaire : (*Montrant son cou.*) Chacun en ce monde a son emplâtre.

THORNHILL. Vos désirs sont ma loi. (*A sa fille, désignant la porte de droite.*) Entre là, mon enfant. (*Aux deux autres.*) Veuillez nous laisser seuls.

HOGARTH, *en s'éloignant.* Les moments sont précieux : dans trois jours, a-t-elle dit... Il faut voir l'issue de tout cela.

WITCHCOTTE, *de même.* Il m'inquiète : serait-ce quelque huissier? Écouter est d'un croquant; mais la fille est si riche! Cherchons quelque observatoire. (*Ils sortent et vont s'embusquer, l'un, Hogarth, à l'œil-de-bœuf de droite; l'autre, à celui de gauche.*)

## SCÈNE V.

THORNHILL. JOHNSON; puis HOGARTH et WITCHCOTTE, à leurs cachettes.

THORNHILL. Eh bien, cher monsieur? (*On s'assied.*)

JOHNSON. Eh bien, sir James, votre bienveillance abrége un discours dont le développement vous poursuivait hier à la coupole de Saint-Paul. Ce que j'ai à cœur est une affaire de conséquence; j'ai l'honneur de demander à sir James, baronnet, la main de miss Thornhill, son unique enfant.

HOGARTH, *apparaissant à l'œil-de-bœuf.* Oh ! oh !

WITCHCOTTE, *apparaissant de l'autre côté.* Jolie tournure de prétendu !

THORNHILL, *à part, le toisant.* Le cerveau est comme la défroque... un peu fêlé.

JOHNSON. Vous semblez hésiter?

THORNHILL. C'est me faire injure ! S'il s'agissait de toute autre faveur, assurément... Mais ma fille ne m'appartient pas comme...

JOHNSON. Comme tout autre objet mobilier.

THORNHILL. Là! Tout l'obstacle est là! son inclination doit être consultée.

JOHNSON. Arrêtez : l'argument est périlleux par les déductions qu'il me fournirait contre vous, et je tiens à ne pas vous surprendre.

WITCHCOTTE, *à part.* Il y met des formes... à défaut de fonds. (*En s'avançant, il découvre William, qui, dissimulant sa contrariété, met un doigt sur sa bouche et fait un signe à Witchcotte pour l'engager à écouter avec prudence.*)

THORNHILL, *ébahi.* Quoi ! ma fille aurait manifesté...

HOGARTH, *à part.* Je suis sur les épines!

JOHNSON. Je le crains, et l'espère tout ensemble. La jeune fille a fait éclater ses sentiments ; mais nous devons les subordonner à la sainte volonté d'un père.

WITCHCOTTE, *à part.* Le manant!

THORNHILL. Voilà un aveu qui me confond! Vous la connaissez, et elle a affronté...

JOHNSON. Je l'ai à peine entrevue.

WITCHCOTTE, *à part.* Le fat!

JOHNSON. Vous commettez quelque méprise, *candidus error :* il ne s'agit point de votre humble serviteur qui est très-laid, plus pauvre encore, et d'un sang... à garder pour soi...

THORNHILL, *rasséréné.* Non, non ; je vous trouve très-bien !

JOHNSON. Vos goûts seraient dépravés à ce point?

HOGARTH, *à part.* Dans quelle gaîne est allée se plonger cette âme d'ange!

JOHNSON. Nous ne sommes que le chétif avocat d'un ami. Sir James connaît, je le suppose, un certain William Hogarth?

HOGARTH, *à part.* Aï! aï! (*Witchcotte, foudroyé, croise les bras et se tourne furieux du côté d'Hogarth, qui lui fait entendre par signes qu'il s'agit d'une ruse, dont le but est de détourner les soupçons.*)

THORNHILL. Si je connais William Hogarth, dites-vous?

WITCHCOTTE, *à part.* Une invention d'Hogarth pour donner le change au père. Le drôle est fort avisé.

JOHNSON. Vous le connaissez bien?

THORNHILL. Que trop! (*Il va prendre au fond de la salle une toile tournée contre le mur, et la place à son jour. — Avec indignation et très-animé.*) Tenez! le voilà, votre Hogarth; voilà son style et son exécution! Ceci n'est point une poissonnière de Fish-street-hill; c'est Danaé, la favorite du maître des dieux, qu'il a parée de ces grâces ! Et voyez-vous, à travers cette pluie de guinées, cette maritorne? (*Toujours par signes, Witchcotte raille Hogarth, qui soutient de même que son tableau est admirable.*) Que fait cette ignoble suivante, monsieur? Elle a la bassesse d'essayer entre ses dents, monsieur, une des guinées de Jupiter, pour voir si le métal est de bon aloi, monsieur, et si le roi de l'Olympe n'est pas un faux monnayeur! Voilà les fleurs qu'il répand sur la muse antique ! Un barbouilleur, un vaniteux qui croit en savoir plus que moi! un cockney trivial, un colorieur d'enseignes! Il n'a vu le temple des arts que par le trou de la serrure! (*Witchcotte rit; William gesticule avec indignation.*) Et Thornhill serait assez dénaturé pour immoler sa fille à un pareil garnement! J'aimerais mieux la donner à... à vous! sur-le-champ! (*La colère d'Hogarth fait place au chagrin.*)

WITCHCOTTE, *à part.* Flatteuse préférence !

JOHNSON. C'est me faire honneur, et je vous remercie. J'accorde que William a un peu exagéré la circonspection de la suivante de miss Danaé ; mais cette faute dénote un homme ami de l'ordre et de l'économie. Ne serait-il pas dommage, pourtant, que cette servante en effigie séparât deux êtres vivants? car, je le répète, miss Thornhill s'intéresse à mon ami.

THORNHILL. On vous en a imposé : jamais elle ne m'a dit un mot en faveur de ce vaurien qui la mettrait sur la paille.

JOHNSON. Faut-il rien de plus pour construire un nid?

HOGARTH, *à part.* Il est vrai!

WITCHCOTTE, *de même.* La réflexion d'un merle.

JOHNSON. Il me convient de suivre l'exemple de miss Thornhill. Si elle s'est tue, son silence a des motifs que je ne puis apprécier. Un autre péril est imminent, et mes principes, incompatibles avec le triomphe de l'iniquité, m'obligent à vous mettre en garde contre un faquin qui se propose de compromettre votre fille. C'est un certain Claudius: le loup est dans le bercail.

WITCHCOTTE, *à part.* Ouais, double traître! (*Gestes furibonds à Hogarth, qui gouaille à son tour.*)

THORNHILL. Autre billevesée : Claudius est mon ami, mon collègue, et dans trois jours il sera mon gendre : à quoi bon?...

HOGARTH, *à part.* La peste!

JOHNSON. Il paraît ériger cette équipée en une sorte de point d'honneur. Hogarth a des projets analogues dont je devais vous prévenir, et notre entretien, dont il est averti, les précipitera. Mais l'autre est encore plus pressé, et la jeune personne est d'intelligence avec lui. (*Witchcotte est interloqué; William lui fait signe que tout va très-bien.*)

THORNHILL. Hogarth sait donc le projet de votre visite? Il vous a mystifié! Une farce d'atelier dont on va rire à vos dépens, comme on rirait aux miens si je marquais de la défiance.

WITHCOTTE, *à part.* C'est un coup de maître! (*Il félicite par gestes Hogarth, qui remercie de même avec modestie.*)

HOGARTH, *à part, après avoir jeté un coup d'œil derrière lui.* O bonheur! voici lady Thornhill. Du courage! Rapide occasion, tu vas décider de mon sort! (*Ils disparaissent tous deux.*)

JOHNSON. On s'est raillé moins souvent de la défiance que de la crédulité.

THORNHILL. Laissons ces puérilités, et venons au sujet de votre visite.

JOHNSON, *ébahi.* Il est épuisé.

THORNHILL. Quoi? cette requête...

JOHNSON. Avait mon ami pour objet. Je voulais le servir sans attenter aux lois de la puissance paternelle. Ma conscience est en repos; il ne me reste qu'à vous remercier de votre bon accueil.

THORNHILL. Enfin, monsieur, je vous dois la vie...

JOHNSON. Je ne puis vous l'ôter pour que nous soyons quittes. (*Une pause. Ils se regardent.*)

THORNHILL. Vous reverrai-je, au moins?

JOHNSON. Oui, sir James; quand je serai célèbre comme vous. (*Il salue profondément Thornhill, qui fait un geste pour le retenir. Ils sortent ensemble.*)

## SCÈNE VI.

JANE, seule.

JANE, *entrant par la porte de droite.* Plus il m'est cher, moins je dois faiblir. Que décider? L'obéissance me montre, au delà du devoir, un époux méprisable, et ce devoir, hélas! révolte ma conscience. — Coupable peut-être envers moi-même si je me soumets, je suis assurée de l'être en résistant. William, William! si vous étiez moins aimé, j'écouterais plus confiante l'honneur, la raison même, qui m'attirent vers vous.— A ses côtés, c'est la pauvreté, la lutte, le travail, l'estime du monde et de lui-même, et la plus tendre affection... Ailleurs, j'entrevois les dissipations d'un monde équivoque, un ménage désuni, la ruine peut-être! — Que décider? Il va venir; je l'entends. Seigneur! je me tais devant vous; car je ne sais que demander!

## SCÈNE VII.

JANE. HOGARTH, entrant par la porte de droite.

HOGARTH, *avec vivacité.* Jane, écoutez-moi, l'instant est précieux : votre père va rentrer, mes amis arrivent pour répéter leur comédie, et si vous refusez de m'entendre...

JANE. Résignons-nous, cher William : renoncez à vos desseins; la folie de Claudius m'éclaire sur leur gravité.

HOGARTH. Et dans trois jours il nous sépare! Souffrirez-vous que votre père nous immole à une chimère de vanité qu'il déplorera plus tard? ma vie, mon avenir, le vôtre, seront-ils jetés aux pieds d'un Witchcotte? Faut-il renoncer à mon art? Faut-il, pour vous, aller mourir au delà des mers? Je suis prêt. Hélas! je n'ai d'autre sacrifice à offrir, moi, que le bonheur dont vous m'avez leurré et qui m'a perdu!

JANE. Non, oh! non, ne me quittez pas! Je serai de moitié dans vos douleurs, et si je ne puis être à vous, je ne serai pas à un autre, je vous le jure!

HOGARTH. C'est donc un éternel adieu; car votre père sait tout; Johnson a révélé notre secret. Le sort en est jeté, Jane; maintenant... ou jamais!

JANE. Ah! c'était mon rêve... attiser son courage, ordonner sa vie, sourire à ses efforts, échauffer le germe de ce talent ignoré, grandir avec lui, me faire un nom, le sien; tout donner, pour tout recevoir de lui... Fille d'un peintre illustre, faire éclore d'une union sainte et noble un grand peintre... Oui, je le sens, cette ambition était pure et digne de moi!

HOGARTH, *avec feu.* Eh bien! je vaincrai par cette espérance! Jane, un seul mot! Si votre mère, plus clémente pour nous que sir James, daignait consentir...

JANE. Mon père ne nous le pardonnerait jamais!

HOGARTH. Si, bravant tout pour vous sauver d'un avenir affreux, elle daignait, elle-même, nous accompagner au temple?...

JANE, *avec l'élan d'une inspiration subite.* Ma mère est là! Venez; courons nous jeter à ses pieds!

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. Claudius. WITCHCOTTE, couronné de roses. Il a, par-dessus son habit, un manteau grec couleur d'abricot.

WITCHCOTTE, *retenant Jane.* Vous n'êtes pas encore habillée, ma déesse! et la répétition va commencer. (*A demi-voix.*) Tout va bien. (*A Hogarth.*) Est-on enfin raisonnable? Mais que vois-je! des larmes; les yeux d'Iphigénie! charmant, charmant!

HOGARTH, *bas.* C'est donc à cela que vous m'immoleriez?

WITCHCOTTE, *à Jane.* Vierge timide, rassurez-vous; ce garçon est de moitié dans nos secrets. Ainsi, tout est d'accord; ma voiture et mes gens sont à la porte : Pàris n'a rien négligé pour son Hélène. Avec moi l'on ne manque jamais de rien.

HOGARTH, *bas à Jane.* Avec moi, vous manquerez de tout.

JANE, *de même.* Ne parlez pas ainsi !

WITCHCOTTE, *de plus en plus ridicule.* Un sentiment vrai renverse les obstacles. D'ailleurs, nous ne sommes pas ici en France, où l'on se marie pour sa famille ; chez nous, on se marie pour soi, et l'hymen anglican prend la Bible au pied de la lettre : quitter ses parents pour suivre son époux. Un bon Anglais s'obstine à tout devoir à sa femme ; et, s'il l'aime, son excuse est là.

JANE, *pensive.* Tromper son père... livrer sa réputation...

WITHCOTTE. C'est de l'héroïsme ! Couronnez donc une tendresse invincible...

HOGARTH, *bas.* En punissant un fat.

JANE. On vient enfin ! Dieu soit loué ! (*Bas à Hogarth.*) Je vous attends chez ma mère. (*Elle sort très-émue par la porte de droite.*)

WITCHCOTTE, *se pavanant.* Plus charmante que jamais ! Tout marche à merveille. Heureux fripon !

## SCÈNE IX.

WITCHCOTTE. THORNHILL, entrant par la porte du fond. GARRICK. John HOALDY, entrant par la gauche ; puis, le boxeur FIGG, portant un soliveau hérissé de douze chandelles, destiné à servir de rampe. SAVAGE, avec un buisson de carton. DES SERVITEURS, DES OUVRIERS déposent sur la scène improvisée divers accessoires ; une toile à voile, deux pieux qu'ils plantent à droite du spectateur, et un réverbère accroché à une potence. (Ces personnages sont diversement occupés.) HOGARTH disparaît par la droite dès que tout le monde est arrivé.

HOALDY. Illustre Thornhill, soyez le bien-venu dans cette troupe joyeuse. Nous achevons de disposer le théâtre, et nous répéterons ensuite quelques scènes ; vous nous aiderez de vos conseils. L'ouvrage est de moi ; c'est la parodie de *Jules César*, et mon début à la scène. Je représente Antoine, vous savez ? le très-noble Antoine. (*Montrant une bosse en carton.*) et voici mon ventre tout prêt ; car nous tenons à la couleur locale...

THORNHILL. Non moins qu'à la forme ?

HOALDY. La forme, en matière d'imitation historique, la forme... difforme surtout, s'appelle de la couleur. Et sur cette question de pléthore, Suétone est précis.

GARRICK, *à Figg.* Place la rampe et prends de nobles attitudes ; avant d'être maître de pugilat, tu étais professeur de maintien de buste. On allumera les chandelles ; rien n'est si beau que d'éclairer les narines d'un acteur et de lui projeter sur le front l'ombre portée d'un nez magistral. Puis, s'il lève les yeux et s'écrie : « Lumière sacrée du soleil ! » son visage se couvre des ombres de la nuit : le soleil est à la cave.

WITCHCOTTE, *s'admirant.* Sous ce galant costume grec, n'ai-je pas l'air d'un troubadour du moyen âge ?

HOALDY. Il faut disposer les décors. (*A Savage.*) Que mets-tu là ?

SAVAGE, *arrangeant son buisson.* Je plante les jardins de Brutus.

HOALDY. Mais une portion de l'acte a lieu dans son palais ?

SAVAGE. Figuré par une table et ce fauteuil.

HOALDY. Et le camp de Sardis ?

SAVAGE. Cette toile à voile simule une tente.

WITCHCOTTE. Mon rôle se joue sur la place publique.

FIGG. La place publique ? la voilà : ce réverbère... et cette caisse... qui est une borne.

THORNHILL. Ainsi, le buisson est dans la chambre ; la chambre est dans la rue, et la tente de Brutus aussi ?

GARRICK. C'est ce qu'on appelle l'unité de lieu, point recommandé par Aristote.

HOALDY. Nous sommes classiques, et nous affrontons les rigueurs de l'esthétique des Français. Ils ont érigé en règle de l'art...

SAVAGE. L'infériorité de leurs machinistes.

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS. HOGARTH, couvert d'un drap blanc et portant une lanterne de papier sur laquelle on lit en transparent ces mots tracés en grosses lettres : *Tu me reverras à Philippes* ; puis JANE, costume romain hybride : elle entre la dernière, les yeux baissés, et reste près de la porte.

HOGARTH, *à part.* Lady Thornhill ne m'a pas donné une entière espérance. Ah ! grimacer le rire quand on a



Garrick. Dessin de Franck.

l'angoisse au cœur !... Que les comédiens sont à plaindre ! Du courage ! feindre, c'est lutter. L'excès de la tristesse produit le délire de la folie. (*Il escalade la scène, suivi de Garrick.*)

GARRICK. Figg, tourne la rampe à l'envers pour faire la nuit. (*Figg obéit.*) Et que les acteurs, à l'exception de l'auteur, rentrent dans la coulisse ; l'assistance prendra place où elle voudra.

(Plusieurs personnes entrent et se groupent derrière Thornhill. Witchcotte, après avoir traversé le théâtre, disparaîtra lentement avec Jane par la porte de droite. Garrick se couche sous la tente.)

WITCHCOTTE, *à Jane, en sortant.* Je suis très-bien de la sorte ! Ne me regardez pas trop, de peur d'éveiller des soupçons.

Hogarth, *distrait, à Garrick.* Tu peux commencer, le spectre est à son poste.

Garrick. Qu'il rentre dans la coulisse ! il paraîtra plus tard. (*Hogarth sort.*)

Hoaldy. Ecoutons Artemidore et Porcia.

(Jane et Witchcotte entrent en scène.)

Witchcotte-Artemidore, *un écrit à la main.* « César est mon bienfaiteur: je pourrais lui dire : on va t'égorger comme un veau ; mais je lui fais cette confidence dans une lettre, il n'a plus le temps de la lire ; ce moyen est plus sûr. Eh ! voici cette chère lady Brutus, la belle Porcia ! Que l'instant est propice à lui ouvrir mon cœur !

Jane-Porcia. « O ma constance, sois ferme ! j'ai l'âme d'un homme, mais je n'ai que le courage d'une femme. Ah ! qu'il est difficile de porter un secret !

Witchcotte. « Belle lady, vos yeux sont des soleils, votre front a la blancheur de la lune, et les étoiles ..

Jane. « Mon front ne luira donc que durant mon sommeil, et quand mes soleils seront couchés? Que vous annoncent les astres?

Witchcotte. « L'heure du berger.

Jane. « Je suis là pour sauver mon Brutus, et vous, César: si nous voulions tous deux...

Witchcotte. « Y pensez-vous! nous ne sommes qu'au second acte, et le drame finirait. Vous êtes belle et jeune, je suis l'un et l'autre : venez, quittons cette rue étroite.

Jane. « Allez m'attendre avec patience. »

Garrick, *le voyant rentrer dans la coulisse.* Ici, près de nous, sir Claudius! vous êtes charmant, on veut vous féliciter. (*Il descend près de l'auditoire.*)

Jane, *seule en scène.* « Il le faut, je l'ai promis. Oh ! que le cœur d'une femme est faible ! Brutus, Brutus ! que les dieux favorisent ton entreprise ! Vents de la nuit, portez mon souvenir à ceux qui me sont chers ! Dites-leur que, séparée d'eux, je n'emporte avec moi que la moitié de mon cœur ! » (*Elle sort très-émue.*)

Thornhill. De l'expression, du sentiment... Pas mal, en vérité, pas mal.

Hoaldy. D'autant mieux joué, qu'elle a improvisé sa tirade.

Witchcotte, *à part, avec fatuité.* Seul, je connais la source où la muse s'inspire.

Garrick. A toi, John, notre auteur et notre maître : Écoutons Antoine, le très-noble Antoine ! (*John ajuste son abdomen postiche et monte d'un air confiant sur les planches.*)

Hoaldy, *débit lourd, plat, vains efforts pour être comique.* « Je suis le fossoyeur et je viens ensevelir César. Ouf! la douleur engraisse ; les héritiers payent si bien ! Comme une outre percée qui fuit et se dégonfle, ainsi ma douleur... »

Thornhill, *interrompant.* Ce monologue manque de gaieté.

Garrick. Tu t'es mépris; tu étais né pour le tragique.

Hoaldy, *changeant de ton.* « Vous l'aimiez tous autrefois; pleurez, pleurez donc sur lui! O sentiment! tu as fui chez les bêtes sauvages! Mon cœur est là, dans ce cercueil, avec César. Hier, sa parole eût soumis l'univers, aujourd'hui le voilà muet, gisant et sans honneurs ! O César, ô... »

Figg, *avec admiration.* On se croirait au temple, devant le prédicateur. (*Hogarth avance la tête à la porte de la coulisse.*)

Savage. Et tu abuses de l'unité de lieu pour gambader du palais au camp de Sardis, et du jardin à la rue. On ne saurait, du reste, plus lugubrement psalmodier Shakspeare. (*John redescend consterné. Garrick lui succède.*)

Garrick. A mon tour : « Peuple affriandé d'exordes, d'oraisons, de péraisons, nous avons deux ragoûts à t'offrir... »

Thornill, *interrompant.* Quoi ! toujours du même style ! Fi de ces parodies qui tournent en dérision les chefs d'œuvre de l'art et substituent à l'idéal du beau les contorsions de la laideur au profit de l'envie ! Appelez ma fille, je pars; continuez sans nous !

Garrick, *avec chaleur.* Gloire au noble Thornhill! Secouons ce masque ridicule, et vengeons Shakspeare! Je suis Brutus, le véritable Brutus!

Savage. L'âne se change en coursier.

Hoaldy. Que va-t-il faire?

Garrick, *déclamant d'un air sombre et s'élevant du grotesque au sublime.* « Depuis l'heure où Cassius m'anima contre César, je n'ai pas dormi! Entre le premier dessein d'une entreprise terrible, et son exécution, tout l'intervalle qui s'écoule est comme un songe hideux, plein de fantômes... La pensée et les forces humaines entrent alors en conseil, et, pareil à un petit royaume, l'état d'un homme subit les agitations d'une révolte! Oh! si nous pouvions atteindre l'esprit de César, sans démembrer César! Mais, hélas! pour cela, César doit saigner! Eh bien, amis, tuons-le avec audace et sans colère! Tranchons-le comme une victime digne des dieux; ne le dépeçons pas comme une carcasse que l'on jette à des limiers. Oui, que nos cœurs soient scrupuleux... à la façon de ces maîtres qui poussent leurs serviteurs à un acte féroce, et après leur en font remontrance ! »

Thornhill. Bien ! poursuis, enfant ! (*Chacun redouble d'attention.*)

Garrick. « Bons seigneurs, ayez le regard limpide et gai ! que vos yeux ne laissent point s'échapper vos projets ! Non : portez-les comme font nos acteurs de Rome; d'un esprit placide et d'une volonté constante. (*Pause: il fait quelques pas et reprend d'un air sombre.*) O Conspiration! Ressens-tu de la honte à montrer ton front dangereux à la nuit, quand les esprits du mal y vont en liberté! Où trouverais-tu, le jour, une caverne assez sombre pour cacher ton monstrueux visage? Ne cherche pas, ô Conspiration! masque-le de sourires et d'affabilité! Car si l'on te voit passer sous tes traits naturels, l'Erèbe même ne serait pas assez ténébreux pour te dérober aux soupçons ! »

Tous, *applaudissant.* Bravo! sublime! Hurrah pour Garrick ! (*Il descend du théâtre.*)

Thornhill. La profondeur et la force...

Figg. Comme c'est singulier, la peur! On a froid.

Thornhill. Et dire qu'un garçon marchand de vin...

Savage. Hum ! quand le génie sort de la cave... (*A John Hoaldy* ) Voilà ta farce mise au néant.

Hoaldy, *jusque-là pensif et combattu, prenant les mains de Garrick.* Mon bon David, merci !

Thornhill. Où est donc ma fille? Et notre peintre de la halle au poisson?

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN COCHER en livrée, entrant tout effaré.

Le cocher, *à Witchcotte.* Je ne me trompais pas : vous voilà bien! sir Claudius? Ce n'était donc pas vous qui...

WITCHCOTTE. Eh oui, c'est moi. Que veut cet ivrogne?

LE COCHER. Que Votre Honneur me pardonne! Je gardais votre voiture près du cabaret voisin où je causais. J'entends mes chevaux qui prennent le galop, et je vois sur le siége... qui? Ce n'était pas vous. J'ai couru : mais bast! on fouettait ferme, et tout a disparu comme l'éclair.

WITCHOTTE. Ah traître! Je devine! (*Il franchit le théâtre et pousse la porte de la coulisse.*) Partis... tous deux! C'est lui, c'est ce William, et...

THORNHILL. Ma fille!

WITCHOTTE. Ils sont bien loin! Je vais être bafoué par un homme de rien, par un Hogarth!

GARRICK. Sir James, les vues de mon ami sont honnêtes; ces deux enfants s'aimaient, de l'aveu de lady Thornhill, qui ne les quittera pas et les accompagne à l'autel, où elle les bénit avec le ministre.

THORNHILL. Tais-toi, serpent! Courons! tout n'est pas perdu : ma fille, ma fille!

WITCHCOTTE. Je mettrai la police à ses trousses. Ravir une fille à son père : Oh!

THORNHILL. Un Hogarth! un rapin sans avenir! Je ne la connais plus! qu'on ne m'en parle jamais!

(*Il s'enfuit cachant son front dans ses mains. Les amis d'Hogarth le suivent en désordre*).

FRANCIS WEY.

(*La fin au prochain numéro.*)

# LE GRAND-DUC CONSTANTIN A PARIS.

Les czars en France. Pierre le Grand à Paris Son carrosse de voyage. Son lit de camp. Mots de Dubois et de Saint-Simon. Paul Petrowitch. Cagliostro. Étrange vision Le souper de Chantilly. Deux cents chevaux dans la salle à manger. Chasse et festin. Le singe de la princesse de Chimay. Le grand-duc Constantin Son portrait. Ses études. La pantoufle de Marie-Antoinette. Les canons de Sébastopol. Revue au pas accéléré. Galanterie héréditaire. Correspondance magique.

Les voyages des czars et de leurs familles à Paris ont toujours été des événements de la plus haute importance et les objets de la plus vive curiosité. La France est, depuis Pierre Ier, l'institutrice de la Russie; et si elle lui applique de temps en temps le *Qui bene amat bene castigat*, elle ne peut garder rancune à une nation qui parle si merveilleusement le français.

Les czars, d'ailleurs, sont d'illustres originaux qui ont le don de passionner le public parisien. Ils ne font rien comme les autres, souveraine distinction chez nous.

Témoin les anecdotes suivantes sur Pierre le Grand et Paul Petrowitch. (Nous ne parlerons pas d'Alexandre, qui entra à Paris en conquérant et dont nous écartons le souvenir.)

Avec cette patience qui est le propre du génie, dit le baron de Stechlin, cité par M. de la Fizelière, Pierre Ier, dédaigné par Louis XIV, attendit de 1698 à 1717 l'occasion de satisfaire un désir qu'il avait dû contenir dix-neuf ans.

Sa manière de voyager en France fut des plus bizarres et des plus imprévues. Incommodé par les voitures du roi, et voyant à Calais, sous une remise d'auberge, la caisse vermoulue d'un phaéton, il la fit lier avec des cordes sur deux longues solives et porter à dos de chevaux en façon de litière. Il se hissa sur ce siége élevé et entièrement découvert, avec M. du Libois son compagnon, forcé de subir un tel moyen de transport, traversa de la sorte l'Artois et la Picardie, et ne renonça qu'à grand'peine à entrer à Paris dans cet équipage.

Arrivé aux Tuileries, il refusa tout net d'y habiter. Le luxe d'un palais l'offusquait. On disposa pour lui et sa suite l'hôtel de Lesdiguières; il y trouva encore sa chambre à coucher trop élégante et fit tendre son lit de camp dans une garde-robe. Voltaire a raconté comment il vit Mme de Maintenon malgré elle, en ouvrant d'un coup de poing les rideaux de son alcôve.

Ces excentricités firent dire au cardinal Dubois que le prétendu grand homme n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître sur un vaisseau hollandais. Mais Saint-Simon, plus clairvoyant, déclare que la France observa le czar comme un prodige dont elle demeura charmée (1).

Quand Paul Petrowitch (depuis l'empereur Paul Ier) vint en France, en 1782, sous le titre de comte du Nord, Paris était livré à Mesmer et à Cagliostro, comme il est aujourd'hui livré à M. Douglas Home et à sa sœur. Le grand-duc eut même avec Cagliostro l'aventure la plus étrange, s'il faut en croire les *Nouvelles à la main* de 1783, rappelées par un spirituel chroniqueur.

Cagliostro se fit présenter au comte du Nord, et le futur czar lui demanda s'il était vrai qu'il eût tiré l'horoscope du roi de Suède, Gustave III.

— Oui, monseigneur, répondit Cagliostro. Le roi de Suède mourra jeune et de mort violente et inattendue.

— Pouvez-vous lire aussi dans mes destinées?

— Je le peux, certes, mais je n'ai pas été assez heureux avec le roi de Suède pour être tenté de recommencer.

Et il se retira.

Le comte du Nord dit alors au prince de Ligne :

— Cet homme est un charlatan fieffé, mais je ne vous cacherai pas que depuis quelque temps je suis tourmenté par les plus tristes visions. J'étais une nuit incognito dans les rues de Saint Pétersbourg avec le prince Kourakin et deux valets. Au détour d'une rue, dans l'enfoncement d'une porte, j'aperçus un homme grand et maigre, enveloppé d'un manteau, avec un chapeau militaire très-rabattu sur les yeux. Il paraissait attendre, et dès que nous passâmes devant lui, il sortit de sa retraite et se mit à marcher à ma gauche sans dire un mot, sans faire un geste. Je fus d'abord étonné de cette rencontre, puis, sentant un frisson glacial, je dis à Kourakin :

— Voilà un singulier compagnon que nous avons là

— Quel compagnon ? me demanda-t-il.

— Celui qui marche à ma gauche.

Kourakin ouvrit des yeux effarés et m'assura qu'à ma gauche il ne voyait personne. J'allongeai un peu le bras vers le mur, et en effet je sentis la pierre. Cependant l'homme était là, toujours marchant de ce même pas de marteau qui se réglait sur le mien. Son œil me pénétrait jusqu'au cœur. Mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup une voix creuse m'appela par mon nom : — Paul! Puis cette voix répéta : — Pauvre Paul! pauvre prince!

Je me retournai vers Kourakin, qui s'était arrêté aussi.

— Entends-tu? lui dis-je.

— Rien absolument, monseigneur.

Je fis un effort immense, et je demandai à cet être mystérieux qui il était et ce qu'il me voulait.

— Je suis celui qui s'intéresse à toi. Je veux que tu ne

(1) Voy. *Anecdotes sur Pierre le Grand*, t. XXI du *Musée*, p. 18.

t'attaches pas trop à ce monde, *car tu n'y resteras pas longtemps.*

Il reprit son chemin en me regardant toujours de cet œil qui semblait se détacher de sa tête, et, de même que j'avais été forcé de m'arrêter comme lui, je fus forcé de marcher comme lui. Enfin, nous approchâmes de la grande place, entre le pont de la Newa et le palais des sénateurs.

L'homme alla vers le milieu de cette place ; puis, comme s'il l'eût touché, son chapeau se souleva légèrement tout seul. Je distinguai alors très-facilement son visage. Je reculai malgré moi : c'était l'œil d'aigle, c'était le front basané, le sourire sévère de mon aïeul Pierre le Grand. Avant que je fusse revenu de ma surprise, de ma terreur, il avait disparu.

C'est à cette même place, acheva Paul, que l'impératrice Catherine élève le monument qui représente le czar Pierre à cheval. Un immense bloc de granit, un rocher est la base de cette statue. Ce n'est pas moi qui ai désigné à ma mère cet endroit choisi ou plutôt deviné d'avance par le fantôme. Mais je me souviens du moindre détail de cette vision ; il me semble qu'elle est encore là, devant moi !...

Telle est cette histoire, qui se trouve imprimée en 1783. Elle a probablement été inventée par un ingénieux faiseur de nouvelles du temps ; mais il n'en est pas moins extraordinaire, ajoute le chroniqueur, qu'elle ait été confirmée par la mort violente de Paul Ier, comme l'horoscope de Gustave III, imprimé pendant qu'il était à Paris sous le nom de comte de Haga, a été justifié quelques années plus tard par le coup de pistolet d'Ankarstroem.

Paul Petrowitch avait été comblé à Paris, à Trianon, à Sceaux, à Bagatelle, à Chantilly (1), de spectacles, de dîners, de bals, et surtout d'anagrammes, de sonnets et d'acrostiches.

Quant à sa femme, la comtesse du Nord, notre confrère assure que ce qui la divertit le plus pendant son séjour à la cour de France ce fut une aventure arrivée chez une dame d'honneur de la reine, la princesse de Chimay. Mme de Chimay avait un singe très-mignon et qu'elle aimait beaucoup. Un beau soir, le singe brise sa chaîne, et, tout heureux de sa liberté, le voilà qui se dirige vers le cabinet de toilette, qu'il connaissait parfaitement. On l'y amenait tous les jours, et le beau nécessaire de vermeil de sa maîtresse faisait depuis longtemps l'objet de sa convoitise. Une fois dans la place, ce fut un massacre de boîtes, de houppes à poudre, de peignes et d'épingles à friser. Il ouvrit tout, répandit toutes les essences, se roula dans la poudre, se regarda au miroir, et, satisfait de sa métamorphose, il la rendit complète en s'appliquant du rouge et des mouches, ainsi qu'il l'avait vu faire à la princesse. Seulement, il se mit du rouge sur le nez et des mouches au milieu du front ; après quoi il se fit un pouf avec une manchette, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, il entra dans la salle au milieu du souper et sauta sur la table, au grand ébahissement des dames, qui crurent voir le diable en personne et se sauvèrent en poussant des cris.

Le voyage du grand-duc Constantin à Paris a été infiniment plus sérieux. On n'a pu voir, sans une émotion profonde, à côté des maréchaux Pélissier, Bosquet et Canrobert, et avec le général Totleben, ce Vauban de Sébastopol (1), le prince qui assistait naguère, des hauteurs de la Crimée, à la sanglante bataille d'Inkermann.

Le grand amiral de Russie a eu personnellement beaucoup de succès. Il n'a que vingt-neuf ans, et paraît plus jeune encore. Sa légère moustache blonde, sa taille svelte et souple (un peu exiguë pour un Romanof), son œil vif et perçant, son petit lorgnon en permanence, son air brave et résolu, sa cordialité juvénile et martiale lui donnaient l'apparence d'un simple cadet de l'école de marine de Cronstadt.

Mais on a reconnu le prince et l'homme éclairé dans son étude profonde de nos monuments, de nos arsenaux, de nos arts et de nos ressources, dans sa passion attendrie pour les souvenirs de Marie-Antoinette, dont il a visité le cachot à la Conciergerie, comme un sanctuaire de martyre, et dont il a fait photographier l'éventail et la pantoufle par M. Baldus (Musée des souverains, au Louvre), etc., etc.

En passant à Toulon, lorsqu'il est arrivé à la salle d'armes, l'une des plus belles et des plus complètes du monde, il n'a pas aperçu, au premier coup d'œil, les canons enlevés à Sébastopol ; on avait eu la précaution de les renverser ; mais il a voulu examiner de près ces pièces, dont la forme ne lui semblait pas inconnue, et il n'a pas tardé à reconnaître qu'elles avaient appartenu à la Russie.

— Ce sont là les trophées de la victoire ? a-t-il demandé à l'un des fonctionnaires qui l'accompagnaient.

— Oui, prince, a répondu celui-ci ; mais je puis montrer à Votre Altesse Impériale une sorte de compensation.

Et le fonctionnaire indiqua du doigt un assez grand nombre de pièces de facture française, entièrement mises hors de service par les canons russes.

— Ah ! dit le grand-duc, c'est ce que vous appelez une compensation ? Peut-être la trouvez-vous suffisante par courtoisie, mais moi... Enfin, je l'accepte telle quelle, ajouta-t-il en souriant.

La veille, comme il montait en voiture, il aperçoit des troupes échelonnées sur la place.

— Voilà des soldats, dit-il, je vais les saluer.

Et, sans songer à l'amiral Dubourdieu qui ne pouvait le suivre avec sa jambe de bois, il s'élance comme une flèche, et passe une manière de revue au pas accéléré, saluant à toute minute une figure héroïque, une médaille de Crimée, une croix de la Légion d'honneur.

Aux réceptions des Tuileries, de l'Hôtel-de-Ville, de l'ambassade russe, de Fontainebleau, sa galanterie pour les dames a rappelé, avec des allures plus vives encore, l'exquise affabilité de l'empereur Alexandre, en 1814.

Quant aux petits soins dont lui-même a été l'objet, en voici un exemple qui tient de la magie. En entrant dans son cabinet, au pavillon de Marsan, il y a trouvé un appareil de télégraphie électrique, au moyen duquel, par l'impulsion d'un simple ressort, il causait de Paris à Saint-Pétersbourg avec son frère l'empereur de Russie, et cela en quelques minutes, et comme si Alexandre II eût habité le pavillon de Flore, à l'autre bout des Tuileries.

PITRE-CHEVALIER.

(1) A Chantilly, un dîner fut servi à Paul, par le prince de Condé, sous le dôme même des écuries, magnifiquement dissimulé par des tapisseries des Gobelins. Le grand-duc s'empressa de féliciter le prince sur la splendeur de son palais. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'au dessert, à un signal donné, les rideaux s'étant ouverts, les nobles hôtes se trouvèrent à table dans une écurie, en compagnie de deux cents chevaux, tous plus beaux les uns que les autres ! Les fiers coursiers sont sellés, le cor sonne, les chiens hurlent d'impatience, et l'amphitryon, suivi de son hôte auguste ainsi que de deux cents gentilshommes, s'élance au milieu de la nuit pour courre le cerf dans la forêt, qu'éclairent les torches et les flambeaux placés à une faible distance les uns des autres.

Puis, après la chasse, gentilshommes et chevaux reprirent leur place aux accords d'un brillant orchestre.

(1) Voyez notre notice sur Totleben, t. XXIII, p. 95.

# MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS.




Vue du port et de la ville de Marseille. Dessin de Lancelot.

I. Coup d'œil général. Gloire et pauvreté historique de Marseille. Ville antique, sans antiquités; catholique, sans églises; commerçante, sans Bourse; artiste, sans théâtre, etc. Monuments absents. La tour Sainte-Paule. La maison de Milon. Le boulevard des Dames. Les Marseillaises en 1524. La statue de Pierre Puget. Le connétable de Bourbon et les bourgeois de Marseille. La corde au cou. *Pécaïré !* L'abbaye et le souterrain de Saint-Victor. Forteresses honoraires. La bastide de Louis XIV. Le port. Ruine liquide. L'infection et le ver rongeur. Protis-Mirès. La ville future. La Cannebière. Les Marseillais de Levassor, et les Marseillais de Marseille. Un tableau de Claude Lorrain. Le Prado. La vieille ville et la ville neuve. Le mistral. Pourquoi le Bosphore n'est pas à Marseille. Les bastides. Les amis du soleil. Le peuple marseillais. Un procédé de peinture inconnu du père Rapin.



On lisait autrefois sur la façade de l'hôtel de ville de Marseille une fort belle inscription latine qui résumait très-bien, en quelques lignes, l'histoire de cette antique cité. « Marseille, disait ce parchemin de noblesse, est fille des Phocéens ; elle est sœur de Rome ; elle fut la rivale de Carthage; elle a ouvert ses portes à Jules-César, et s'est défendue victorieusement contre Charles-Quint. »

Cette inscription, composée par l'Académie de Marseille, a disparu; elle est probablement aux archives, à côté d'une autre inscription que Louis XIV fit enlever à la porte Royale, et qui lui sembla trop fière après une révolte. Ces deux détails paraissent fort simples, eh bien! ils m'expliquent toute l'histoire de Marseille, depuis le

dernier Tarquin jusqu'à la fin du siècle passé. Quand Marseille ne s'est pas elle-même dépouillée d'un ornement, elle en a été dépouillée par un autre. Ville antique qui n'a rien d'antique, belle ville qui n'a rien de beau, elle a fait un voyage de deux mille ans à travers l'histoire, et elle est arrivée, n'ayant conservé que son nom, comme le navire *Argo*. Sa forêt sacrée a disparu sous les incendies; ses temples de Neptune et de Diane, ses monuments romains ont été réduits en poussière; ses murailles de Jules-César n'ont pas laissé une pierre ; son enceinte bâtie par le médecin Crinias, et sur laquelle a échoué le connétable, est descendue au-dessous du niveau de la mer; sa fameuse tour Sainte-Paule, dont les batteries épouvantaient le marquis de Pescaire, ne montre plus que sa base; son château de César ne montre plus rien. Arles, Nîmes, Orange, ses voisines, ont gardé d'admirables reliques : Marseille a livré au mistral le dernier grain de sa poussière antique. L'étranger archéologue ne revient pas de sa surprise, lorsqu'il ne trouve pas une pierre à ciment romain, dans cette sœur de Rome. Il demande à voir les ruines du temple d'Apollon Delphien, du temple de Diane d'Ephèse, du temple de Junon Lacinienne, du temple de Vénus victorieuse ; plus le Lacidum, la nécropole *Paradisus*, la maison de Milon, les Thermes, la porte Julia; le cicerone, quand il existe, ouvre de grands yeux, et ne peut montrer que deux de ces monuments : la maison de Milon, et la porte Julia. L'étranger archéologue se résigne, en disant que deux vaut toujours mieux que rien. Le cicerone le conduit alors rue des Grands-Carmes, 55, et lui dit : « Voilà la maison de Milon,» le Milon qui tua Clodius, et que Cicéron défendit si mal dans son manuscrit, et si bien dans la plaidoirie imprimée que nous connaissons. Oui, en effet, cette maison était d'architecture antique, et un bas-relief de pierre décorait sa porte et servait comme d'enseigne au vieux domicile du client de Marcus Tullius ; mais voyez la fatalité : l'antique maison a passé, il y a trente ans, aux mains d'un propriétaire iconoclaste, qui l'a démolie comme trop vieille, et en a bâti une toute moderne sur le même terrain. Le bas-relief est au Musée de Marseille, et il s'entoure de sarcophages sans nom. — « Allons voir la porte Julia, » dit l'archéologue. On le conduit au quartier de l'Observatoire, et on lui montre le squelette d'une porte, orné d'une herse absente et dépouillé de tout caractère romain : une antiquité de quatre siècles. « Voilà le boulevard des Dames, » dit alors le cicerone, en désignant un terrain nu qui s'étend de la porte Julia à l'arc de triomphe de la porte d'Aix. C'est là que les femmes de Marseille se couvrirent de gloire, au terrible siége de 1524. Le canon du connétable avait ouvert une large brèche, là, devant la tour Sainte-Paule ; quarante mille reîtres, lansquenets, ou condottieri, les mêmes qui, trois ans plus tard, violèrent Rome, avaient planté leurs échelles devant Marseille ; les défenseurs, épuisés par quarante jours et quarante nuits de bataille, étaient sur le point de succomber; les femmes arrivèrent sur la brèche, ranimèrent le courage des hommes, et sauvèrent la ville. L'ennemi n'entra pas. « Où est le monument élevé à la gloire de ces héroïques femmes? » demande le voyageur. « Le voilà, répond le cicerone, » et il montre, sur un angle de mur, ces trois mots : *Boulevard des Dames*. Les municipalités économisent les monuments de bronze ou de marbre, avec un nom de rue. *Boulevard des Dames* ! Cela ne coûte pas cher, et l'héroïsme est récompensé. On a élevé, après 1823, un arc de triomphe devant le boulevard ; on y a gravé beaucoup de bas-reliefs, où sont rappelés des faits d'armes de la République et de l'Empire, mais on a oublié, sur la face de l'ouest, la victoire des femmes marseillaises, et la défaite de Charles-Quint. Voilà une simple idée que je soumets au Conseil municipal de 1857, qui est en évident progrès sur les édiles de 1524 et leurs successeurs. Pendant vingt ans, j'ai demandé une statue pour mon illustre compatriote, Pierre Puget, le Michel-Ange de Marseille. Ce grand homme a attendu sa statue deux siècles ; enfin elle est aujourd'hui debout sur une place publique, grâce à la munificence d'un financier de Bordeaux. Les Marseillais donneront à Bordeaux une statue de Montesquieu.

Historien impartial et fils non dénaturé, je dois dire que Marseille est fort excusable, si elle paraît avoir ainsi négligé les grands souvenirs et les monuments de son histoire. Cette grande ville, aujourd'hui si calme et si prospère, a traversé bien des jours mauvais depuis Tarquin. Elle a subi vingt pestes, vingt incendies et des siéges terribles. Que de fois elle a été obligée de se rebâtir, à la hâte, avec les premiers matériaux trouvés sous la main des maçons ignorants! Marseille a imité la Rome du moyen âge, cette malheureuse ville qui démolissait le Colisée et le tombeau d'Adrien pour se bâtir des maisons, ou qui changeait tant de chefs-d'œuvre d'architecture en citadelles pour se défendre contre les barbares. Le siége du connétable de Bourbon, en 1527, a fait encore plus de mal aux monuments de Rome que l'invasion de Théodoric et de Totila. Marseille a beaucoup trop imité sa sœur du Tibre dans les cas de légitime défense ; elle a peut-être exagéré la démolition, car je soupçonne fort les premiers fabricants de savon du boulevard des Dames d'avoir bâti leurs usines avec les débris de la tour Sainte-Paule, ce bastion sacré, dont la coulevrine foudroyait les condottieri du connétable campés devant l'abbaye de Saint-Victor.

A ce propos, n'oublions pas une anecdote, si connue qu'elle soit, et ajoutons un commentaire.

Le 12 du mois d'août 1523, le connétable de Bourbon, chevauchant sur la grande route de Marseille avec son armée de bandits, se tourna vers le marquis de Pescaire, et lui dit : *Deux ou trois coups de canon épouvanteront si bien ces bons bourgeois de Marseille qu'ils viendront la corde au cou m'apporter les clefs de leur ville. — Amen,* dit Pescaire, qui avait l'humeur très-railleuse.

Après trente jours de tranchée ouverte, le 15 septembre, le connétable de Bourbon, désespérant déjà de prendre Marseille, assistait à la messe, sous sa tente, devant l'abbaye de Saint-Victor. Un boulet de canon, lancé par la fameuse coulevrine de la tour Sainte-Paule, passa sur la butte des Grands-Carmes, traversa le port, troua la tente du connétable et renversa le prêtre qui disait la messe.

— *Qu'est-ce que tout cela?* dit le connétable effrayé.

— Ce sont, répondit Pescaire, les bons bourgeois de Marseille qui viennent, la corde au cou, vous apporter les clefs de la ville.

L'histoire ne dit pas si le connétable répondit par un sourire au bon mot de son lieutenant.

Quel dommage qu'une tour qui a fait éclore un si bon mot, avec sa coulevrine, ait été démolie en détail, pour les besoins des anciens savonniers. Ce ne serait pas mon ami Arnavon, ni mon ami Charles Roux qui commettraient un pareil sacrilége aujourd'hui.

Quant au marquis de Pescaire, son nom est resté dans la mémoire du peuple de la vieille ville. Le jour de la levée du siége, les Marseillais, debout sur leurs remparts,

saluèrent le fugitif par son nom provençalisé, *Pécaïré!* et, depuis, ce mot est employé pour déplorer une grande infortune. *Pécaïré* est un vocable rempli de larmes, et la cantilène méridionale le rend lamentable au plus haut degré.

Marseille, ville éminemment catholique, n'a point d'églises. On y chercherait en vain un seul de ces pieux monuments qui étonnent l'étranger dans toutes les cités de la voisine Italie. On bâtit en ce moment une cathédrale; il n'y avait pas de cathédrale! Deux églises très-belles, et les seules que Marseille pût montrer avec orgueil, *les Accoules* et Saint-Ferréol, ont été démolies pendant la Terreur, et on ne les a pas rebâties. Le service divin est célébré dans des chapelles très-nombreuses, mais qui n'ont rien à démêler avec la grande architecture. L'abbaye de Saint-Victor, bâtie par les moines de Saint-Cassien, a perdu son beau cloître; mais elle a gardé son fameux souterrain, parce qu'un souterrain ne peut pas être démoli. Un étranger, s'il est curieux, visite ce souterrain, où se trouve la statue de la Vierge noire, attribuée à saint Luc par la tradition. Les imaginations méridionales, jamais satisfaites de la réalité, veulent que le souterrain de Saint-Victor passe sous les eaux du port, et communique avec l'autre rive. Mais personne n'a fait ce chemin.

Marseille, ville éminemment commerçante, n'a pas de *Bourse*. On y construit une Bourse aujourd'hui. Provisoirement, depuis bien des années, les affaires se traitent sous un hangar de bois peint, et brûlé par le soleil. La future Bourse, construite sur les dessins du célèbre architecte Coste, sera un beau monument.

Marseille, ville éminemment artiste, n'a pas de théâtre. La salle de la rue Beauvau, où on joue l'opéra, appartient à une société d'actionnaires, aussi nombreux que des académiciens. Le loyer est de cent mille francs, que la ville paye à titre de subvention. Le Gymnase marseillais, où l'on joue le drame et le vaudeville, appartient à un industriel charcutier. En général, les directions théâtrales ne sont pas heureuses à Marseille : la faillite est presque toujours la dernière pièce du répertoire. Et pourtant jamais peuple n'a mieux compris et plus aimé la grande musique et les grands artistes. Tout le monde chante, bien ou mal, dans la vieille ville; tous les ouvriers savent par cœur *Moïse*, *la Favorite*, *Norma* et *Guillaume Tell*. La ruine des entreprises a des causes mystérieuses qu'il ne m'appartient pas d'approfondir. Le Conseil municipal, il faut le dire à son éloge, ne manque jamais de venir en aide aux intelligentes directions.

Cette ville est défendue du côté de la mer par deux forteresses honoraires, qui pourraient même avoir des canons. Elles sont placées sous le patronage de saint Nicolas et de saint Jean. Louis XIV, qui n'était pas content des Marseillais, a fait bâtir la citadelle, en disant : *Je veux avoir aussi ma bastide à Marseille.* On se révoltait souvent contre le grand roi, en ce temps-là. Louis XIV ne voulut pas entrer par la porte Royale, située à l'extrémité de la rue des Fabres; il fit couper un pan de mur et entra par une brèche, comme un conquérant. Ce jour-là vit tomber la fameuse inscription : *Sub cujuscumque imperio summa libertas.* Louis XIV n'aimait pas ce latin athénien.

Le port de Marseille, celui qui a fait la fortune de tant de Génois, de Grecs, de Levantins, de Turcs et de quelques Marseillais, a perdu son antique importance. Il passe à l'état de ruine liquide. Les étrangers psalmodient, depuis un demi-siècle, des lamentations contre ce port, dont les vapeurs nauséabondes infectent l'air quand souffle le vent du sud. Les naturels du pays ne se sont jamais associés à ces plaintes. Nos édiles anciens, touchés des mêmes doléances, trouvèrent, dit-on, un procédé pour purifier les eaux du port. On réussit : l'air se remplit de l'arome des coquillages et de l'algue marine. Plus d'infection. Les étrangers bénirent les édiles, les éphores, les archontes, les échevins. Un an après, les capitaines marins, ancrés dans le port purifié, s'aperçurent que la coque de leurs navires était trouée à la quille et abondait en voies d'eau. La purification du port avait favorisé le retour d'une invasion de vers d'eau salée, vrilles vivantes qui percent le bois, quand il n'est pas protégé par les éléments corrupteurs des eaux. Placés entre les lamentations des étrangers et les lamentations des capitaines, les édiles ne pouvaient hésiter. Ils rendirent au port son infection conservatrice, et les vers rongeurs disparurent comme par enchantement. Au reste, ce phénomène a été remarqué dans d'autres ports du littoral méditerranéen. Aujourd'hui la science trouvera sans doute un antidote contre l'infection, et Marseille, d'ailleurs, doit avoir tant d'autres ports que le premier finira par être desséché et changé en terrain de bâtisse. Alors il sera complétement désinfecté. Heureux nos enfants! Marseille est née deux mille trois ans trop tôt; M. Mirès seul est né à point : c'est le vrai Protis de Marseille ; le Protis phocéen s'est trop hâté de fonder. S'il était arrivé de Thessalie aujourd'hui, nous serions tous nés demain, et à l'âge de vingt ans, grâce à la vapeur, à l'électricité et aux chemins de fer, nous assisterions au plus grand de tous les spectacles; nous verrions Marseille, notre mère, causant avec le Havre et Calcutta, et couronnée, comme une reine, sur le trône des mers, avec le trident de Neptune pour sceptre et l'Australie pour coffre-fort!

Si le vieux port se pétrifie et devient ville centrale, ce qui doit arriver infailliblement, la Cannebière, cette illustre Cannebière dont on parle tant, perdra cette auréole que lui a faite un commis voyageur en esprit du Languedoc. A notre tour, parlons un peu de la Cannebière.

Un jour, ce commis voyageur découvrit cette phrase : *Si Paris avait la Cannebière, il serait un petit Marseille.* Il prit un faux accent provençal, comme tous les contrefacteurs de langues, et excita un rire fou chez de candides auditeurs.

Le succès de cette phrase fut énorme, comme celui de *Malbrouck* et du *roi Dagobert*, et de toutes les niaiseries populaires. Depuis quelque temps surtout on contrefait beaucoup le Marseillais à Paris. Marseille est pour Paris ce que l'Irlande est pour l'Angleterre. On a fait une farce intitulée *le Marseillais à Paris*, comme on a fait en Angleterre l'*Irishman in London*. Levassor a achevé de nous rendre très-comiques et très-bêtes. Nous disons tous *bagasso* et *troun dé ler;* nous disons tous : *Si Paris avait la Cannebière, il serait un petit Marseille.* Nous portons tous des *queues rouges*, et si les Jocrisses étaient encore en vigueur, les théâtres de genre n'auraient qu'à prendre le premier Marseillais venu pour lui faire jouer le rôle du domestique de M. Duval. *Si Paris avait*, etc.

Marseille est à deux cents lieues de Paris; notre langue à tous fut la langue provençale; nous avons appris le français comme une langue étrangère. Nous n'avons, à Marseille, ni collége Charlemagne, ni collége Bonaparte, ni Sorbonne, ni cours publics, eh bien! sans remonter au grammairien Demarsais, à l'orateur Mascaron, à Puget, à Mirabeau et à Barbaroux le Girondin, nous pouvons dire

qu'aucune ville n'a donné plus d'hommes célèbres à cette ville de Paris, si riche en établissements d'instruction publique. Citons-en quelques-uns, de ces enfants de la Cannebière : Thiers, Capefigue, Barthélemy le poëte, Léon Gozlan, Louis Reybaud, Garcin de Tassy, Amédée Achard, Taxile Delord, Eugène Guinot, Joseph Autran, Forcade, Audibert, Gustave Bénédit, Gaston de Flotte, Marie Aycard, Marc-Michel, Joseph Cohen, et d'autres que j'oublie ; puis, dans la musique : Bazin, Xavier Boisselot, Reyer, Félicien David, Morel, Arnaud, Jules Cohen, tous dignes fils du mélodieux marseillais Della-Maria, mort trop jeune!..... et dans la peinture : Eugène Delacroix, Guérin, Baumes, Tanneur, Barry, Loubon, Daignan, Daumier, Dominique Papety, Ricard, Vidal, etc. Si Paris, avec ses colléges et son million d'habitants, avait cette Cannebière-là, il serait un grand Marseille. Qu'en dites-vous, auditoire de Levassor?

Malgré tout, la Cannebière est une très-belle rue, commencée par Puget, et Paris s'en prépare une, dans le même genre, pour son avenir de port de mer. Jamais la bouche d'un Marseillais n'a prononcé la phrase stupide du commis voyageur, *Si Paris avait, etc.;* mais nous avons tous admiré cet immense espace d'azur et de rayons qui va se perdre dans cette forêt de mâts, qui est la ville flottante de toutes les mers. Par un jour de fête, rien n'est beau à voir comme ces grandes lignes d'architecture, coupées par des milliers de voiles, de pavillons, de flammes, qui sont la joie de l'air et les signatures de toutes les nations. C'est une rue bornée par l'infini, dans une atmosphère lumineuse, où l'azur joue avec le soleil; c'est un immense Claude Lorrain qui s'est peint tout seul et s'est exposé au bord de la mer, car tous les musées du monde seraient trop étroits pour lui.

Les promenades de Marseille étaient autrefois célèbres par leur poussière et l'absence de beaux arbres. Aujourd'hui, Marseille a le *Prado*, et c'est assez.

Le Prado est une des plus belles promenades du monde. Elle commence à la porte de la ville, et se perpétue, entre deux haies de beaux arbres, de collines charmantes et de villas, jusqu'à la mer. Il y a place pour les équipages, les cavaliers et les piétons. Le golfe où conduit le Prado est la miniature de Baïa ; on y voit même le Vésuve, mais éteint : ce qui ne gâte rien au paysage, car un volcan donne toujours de l'inquiétude ; il a beau fumer nonchalamment, comme un lazarrone à moitié endormi, on s'émeut toujours à l'idée du réveil. Dans les plus vives chaleurs de l'été, la plage du Prado est fraîche et embaumée par les brises marines. Un sable d'argent et des fleurs de velours tapissent le fond de l'eau et invitent les baigneurs. La petite rivière de l'Huoccune, couverte par des berceaux de tamarins, vient perdre ses eaux limpides dans le saphir de la plage. A gauche, on voit la montagne où la grotte Roland travaille ses merveilleuses stalactites, dans des abîmes sans fond. A droite, le golfe est borné par des rochers de granit rose, avec leurs panaches de saxifrages et de pins. A chaque instant, on voit courir, au vol de la vapeur, les paquebots du Levant et d'Italie, dont la fumée passagère est le seul nuage qui vienne, par intervalles, ternir la pureté de l'horizon.

La division entre la vieille ville et la ville neuve est toujours très-distincte. C'est un contraste déjà séculaire, et que je verrais disparaître à regret au souffle niveleur de la civilisation. Le Marseillais de pure origine est l'enfant des vieux quartiers ; c'est lui qui conserve la tradition de sa belle langue, faite de grec et de latin ; c'est lui qui garde les antiques souvenirs, les croyances héréditaires et les chères superstitions ; nous ferons plus tard le portrait de ce Marseillais, Phocéen baptisé. Sa vieille ville n'a pas été tirée au cordeau ; elle n'a pas de belles maisons ; sa *grande rue* est fort petite ; ses places sont étroites ; ses fontaines sont de modestes bornes ; son pavé fait sentir le roc sous le pied. Elle monte et descend sur les collines et dans les vallons du territoire de Protis ; elle semble n'avoir d'autre souci que celui de se donner de l'ombre, et de se défendre contre le mistral.

La nouvelle ville est un échiquier ; les rues sont droites comme des I, et bordées de maisons assez belles : celles qui sont percées dans la direction du nord-ouest sont labourées par le mistral, dans toute la longueur de leurs numéros pairs et impairs. Il faut dire que ce mistral, dont les étrangers et les contrefacteurs parlent tant, a été enfin accepté par les indigènes, comme un bienfait d'hygiène. C'est comme un balai céleste qui nettoie l'air et le rend sain. Ajoutons aussi que le mistral s'est beaucoup humanisé, comme tous les fléaux qui vieillissent. Du temps de Strabon, la *bise noire (bis)* était si violente, que le mistral d'aujourd'hui n'est plus qu'un zéphir, en comparaison. Dans la plaine de la Crau, dit Strabon, le mistral soulevait les cailloux comme des grains de sable, et renversait les cavaliers du haut de leurs chevaux. Ainsi, il a bien dégénéré ; nos pères ne le reconnaîtraient plus. L'empereur Constantin, que l'admirable situation d'Arles avait séduit, a voulu faire de cette ville sa Constantinople, et on sait de quels soins paternels et prodigues il environna cette jeune reine du delta du Rhône et de la mer. Puis, tout à coup, Constantin et sa cour prirent Arles en dégoût mortel, à cause de l'intolérable tyrannie du mistral de Strabon, et Constantinople fut fondée à Byzance, de l'autre côté de la mer.

Une croix démesurée, faite par des lignes de maisons et des promenades intérieures, rend aux étrangers un signalé service ; elle leur permet de connaître, au premier coup d'œil, la grande ville neuve. De la porte d'Aix à l'obélisque, une seule rue tirée au cordeau et seulement interrompue par les arbres du cours traverse tout Marseille. L'autre rue transversale part de l'extrémité des allées de Meilhan et ne finit qu'au port.

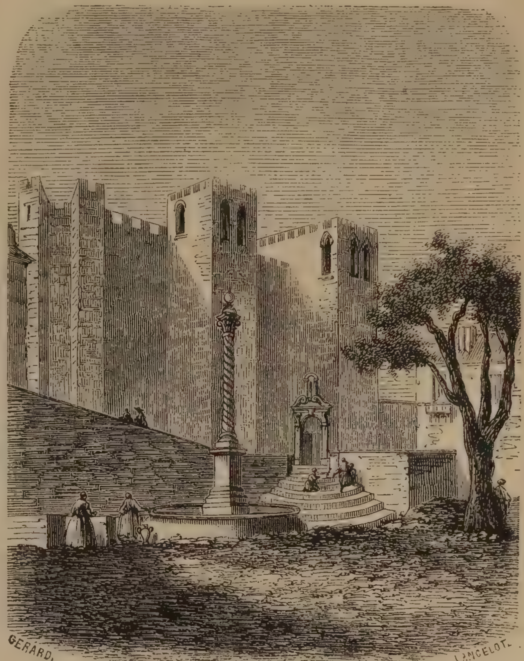
Dans ce court tableau de Marseille, esquissé au point de vue matériel et historique, n'oublions pas une troisième ville, qu'on peut appeler la ville de la campagne. En aucun autre lieu du monde on ne voit une si nombreuse agglomération de maisons de plaisance. La loi agraire, ce rêve de Tiberius Gracchus, a fini par trouver sa réalisation dans la banlieue marseillaise. Chaque citoyen possède son arpent de terre au soleil ; c'est l'Éden de son dimanche. La passion de la *bastide* est innée chez le Marseillais. L'ouvrier qui n'est pas assez riche pour se donner quatre murailles ornées d'un toit à tuiles rouges et de quatre pins à cigales se donne le *cabanon*. Il y a des rochers arides semés de cabanons, brûlés par le soleil, secoués par le mistral, mais toujours chers à leurs heureux propriétaires. *Ce cabanon est à moi*, pensée enivrante qui change le désert en oasis, et la pierre en velours. Aujourd'hui, le canal de la Durance, avec ses mille saignées d'irrigation, a complétement changé l'aspect de cette ville de la campagne. Sur quinze mille bastides, comptées par nos pères, les deux tiers au plus ne connaissaient les arbres et la verdure que de réputation. Les enfants s'abritaient de la chaleur à l'ombre des cannes paternelles. On buvait de l'eau de citerne dans une plaine hydrophobe ; mais on jouait au *boston* et au *reversis* dans un salon nocturne, décoré des images des quatre saisons. Maintenant, la ver-

dure et les arbres sont partout. Il y a même trop d'ombre ; les anciens fervents, et j'appartiens à cette secte d'incas, soutiennent que les arbres ont le tort de cacher le soleil. Si la végétation devient trop exubérante, on arrivera donc au déboisement partiel. Le canal abuse de sa fécondité.

Il faut maintenant passer de Marseille aux Marseillais. Ici l'étude se complique. Le Marseillais ne peut être défini, dans une étude synthétique, comme l'Athénien. Nous sommes dans le pays où les contrastes physiques créent les contrastes moraux ; nous sommes sur le sol qui place les gorges stériles d'Ollioules à côté des cascades et des orangers ; il y a des caractères tranchés, des individualités originales, à côté d'imitateurs serviles. On respire, à Marseille, l'air de tous les pays, ont dit Chapelle et Bachaumont ; c'est que tous les pays ont laissé leurs alluvions sur cette terre impressionnable, et ont fait du peuple marseillais le peuple compatriote de l'univers. De là ces nuances infinies, ces variétés de types et d'organisations qui induisent si souvent en erreur l'observateur étranger et superficiel ; celui-ci juge tous les habitants d'après le premier qu'il rencontre, selon le procédé de ce voyageur qui, traversant Berne et rencontrant une femme rousse et acariâtre, écrivit sur son album : « Toutes les femmes à Berne sont rousses et acariâtres. » A la naïve époque des comparaisons, des parallèles et des portraits, le bon père Rapin disait : — « L'Athénien est spirituel, railleur, cauteleux, idoine au bien comme au mal ; oublieux des affronts reçus, contempteur des autres nations, impatient du joug, propre aux armes et terrible à l'ennemi. » Quand un peuple a cette monotonie de caractère, l'historien n'a pas besoin de faire une galerie, il s'arrête au portrait. Athènes, selon le père Rapin, n'avait qu'un habitant. Par malheur, les descendants des Athéniens donneraient beaucoup plus de besogne au père Rapin, et si le savant jésuite s'avisait aujourd'hui de commencer un portrait par ces mots : *Le Marseillais est contempteur de ses voisins, impatient du....* tous les Marseillais l'arrêteraient en lui criant qu'il va peindre un Marseillais de Levassor. Nous allons essayer un autre procédé peu connu du père Rapin.

MÉRY.

(*La suite prochainement.*)




Église de Saint-Victor. Ancienne abbaye. Dessin de Lancelot.

# ALFRED DE MUSSET [1].

La mort d'Alfred de Musset a été un double malheur : 1° elle a enlevé au monde un des premiers talents de ce siècle, sauf nos réserves morales ; l'esprit le plus français que nous ayons eu depuis Molière : 2° elle a mis à nu la honteuse indifférence de notre pays et de notre temps pour les choses de l'intelligence et les gloires littéraires.

Le convoi du plus charmant de nos poëtes, mort à quarante-six ans, a été un convoi de cinquième ordre. Nous avons compté, autour de son cercueil, quatre académiciens en uniforme, cinq ou six autres en habit de ville, et une soixantaine d'écrivains et de journalistes. La jeunesse de Paris était à la petite Bourse et aux courses de la Marche. Méry l'a dit à l'honneur de la province : Si Alfred de Musset eût rencontré la mort à Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Rennes ou à Nantes, la jeunesse de ces villes se serait levée en masse pour accompagner l'illustre voyageur à l'hôtellerie suprême. Toutes les femmes auraient jeté des fleurs à la dépouille de l'auteur du *Caprice*, des *Poésies nouvelles*, de *Croisilles*, etc.

Un seul couple parisien a montré, en cette circonstance, le courage de l'esprit et du cœur. Nous étions silencieux et consternés au milieu du Père-Lachaise ; M. Vitet venait de prononcer son froid discours ; déjà les fossoyeurs commençaient à jeter la terre sur le corps de Musset, lorsqu'un jeune homme et une jeune femme qui lui donnait le bras s'approchèrent sur le bord de la tombe. Ils étaient beaux tous deux, tous deux pleins d'émotion, tous deux en deuil. Ils restèrent en contemplation devant le cercueil à moitié recouvert de terre ; des larmes roulaient dans leurs paupières ; leurs mains s'unirent, et ils jetèrent une couronne d'immortelles dans la fosse béante.

Le fossoyeur la ramassa et la mit sur le bord, en disant qu'il la placerait sur la tombe.

— Non, dit la jeune femme, nous voulons qu'elle soit enterrée avec lui.

Et elle la rejeta pieusement dans la fosse.

Le buste d'Alfred de Musset a été commandé par M. le ministre d'État pour être placé au musée de Versailles et dans la salle de l'Institut, et l'on parle d'organiser une souscription nationale pour élever un tombeau au poëte de la jeunesse. Mieux vaut tard que jamais.

Louis-Charles-Alfred de Musset naquit à Paris le 11 dé-

(1) Voyez son portrait, tome XXI du *Musée*, page 61.

cembre 1810. Son père, M. de Musset-Patay, allié à la famille de Jeanne d'Arc, chef de bureau dans un ministère, avait écrit une *Histoire des armées françaises* et une *Vie de Jean-Jacques Rousseau.*

Camarade du duc d'Orléans au collége Henri IV, Alfred de Musset devint et resta son intime ami jusqu'à la mort du prince.

Au sortir des classes, il marqua sa place, éminente et originale, par les *Contes d'Espagne et d'Italie.* En 1832, il s'éleva au premier rang par le *Spectacle dans un fauteuil.* Il s'y maintint et se révéla tout entier par les *Nuits*, les *Poésies nouvelles*, la *Confession d'un enfant du siècle*, les petits romans d'*Emmeline*, du *Fils de Titien*, de *Margot*, etc., et enfin par les *Comédies et Proverbes* qu'il ne destinait point à la scène, mais que Mme Allan-Despréaux joua la première à Saint-Pétersbourg, et qu'elle en rapporta dans son manchon au Théâtre-Français, où ils resteront comme les diamants du répertoire contemporain. L'esprit gaulois n'a rien de plus exquis que *le Caprice, la Porte ouverte, On ne badine pas*, etc., *Il ne faut jurer de rien, les Caprices de Marianne*, etc.

Ces triomphes abattirent le rempart de l'Académie, où Alfred de Musset entra porté par l'opinion publique, — et où la même puissance lui désigne aujourd'hui pour successeur M. Jules Sandeau.

Enfant d'un siècle de doute, l'auteur de *Rolla* (ce sera notre seul reproche à son talent) n'a pas su vaincre la maladie morale qui l'a tué avant l'âge.

Pardonnons-lui, — pour avoir tant aimé, — comme Dieu lui pardonnera sans doute, lorsqu'il lui présentera les dernières lignes de sa main défaillante, ce sonnet trouvé il y a quelques mois sur sa table de nuit :

J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis, et ma gaîté ;  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,  
J'ai cru que c'était une amie ;  
Quand je l'ai comprise et sentie,  
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle,  
Et ceux qui se sont passés d'elle  
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.  
— Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Ah ! si Alfred de Musset eût écouté ce repentir et opéré cette conversion il y a dix ans, que de pages désolantes il eût arrachées de ses livres, et que de nouveaux chefs-d'œuvre il eût puisés dans son âme apaisée enfin et retrempée à la foi et à la vertu, ces sources éternelles du génie !

PITRE-CHEVALIER.

---

# LE NÉOLOGISME.

## EPITRE A DESPRÉAUX (1).

C'en est fait, Despréaux, le mauvais goût l'emporte,  
La langue de ton siècle est une langue morte ;  
Et si, pour le malheur des nouveaux Chapelains,  
Pluton te renvoyait au séjour des humains,  
De vingt jargons divers le mélange bizarre  
Te ferait de stupeur regagner le Tartare.  
Des ossements blanchis de ces pauvres auteurs  
Qu'ont chassés d'Hélicon tes sarcasmes vengeurs  
S'élève, d'heure en heure, une race éphémère,  
Qui, d'un art inconnu poursuivant la chimère,  
Aboie à tes pareils, et, d'un air triomphant,  
Du nom de *rococo* flétrit qui les défend.  
La loi de ces pandours est de n'en pas connaître :  
Chacun, libre en sa marche, est son juge et son maître ;  
Et ta langue, impuissante à les glorifier,  
N'a pu même suffire à les qualifier.  
Il faut des noms nouveaux pour ces nouveaux artistes.  
Ils se nomment entre eux *bohêmes, fantaisistes* ;  
Ils ont, pour se louer, des termes inconnus,  
Que la tour de Babel n'a pas même entendus :  
*Supercoquentieux, chicandard, titanesque* ;  
Et si, leur reprochant ce langage burlesque,  
Un honnête lecteur interdit à ses fils  
Les livres, les journaux par ces mots envahis,  
Des novateurs sur lui s'acharne la furie.  
Ils traitent sa raison de *pudibarderie* ;  
Mettent au ban du siècle et de l'humanité  
L'ennemi du progrès et de la liberté ;  
Et le Néologisme, en conquérant vandale,  
Poursuit impunément sa course triomphale.  
Ainsi les mots nouveaux nous pleuvent par milliers.  
Philosophes, savants, voleurs et boutiquiers,  
Artistes, prosateurs, poëtes, tout s'en mêle.  
Chacun fait son argot, sa grammaire nouvelle ;  
Chacun peut, à son gré, sans crainte d'un revers,  
*Dégingander* sa prose et *déhancher* ses vers,  
*Barbariser* son syle, *empenner* son génie,  
Et comme ses lecteurs *flouer* la prosodie :  
Des critiques charmés viendront le lendemain  
Vanter de ses écrits le *lyrisme* et l'*entrain*.

Viens lire à ces Ronsards ton code poétique.  
Nous sommes trois à peine, en ce siècle anarchique,  
Qui, te prenant pour guide, au risque de broncher,  
Sur tes pas glorieux essayons de marcher.  
Eh ! quels cris sont les leurs ! Dieu sait comme on nous traite ;  
Quels brocards sont tombés sur mon dos et ma tête !  
Mais Dieu d'un triple airain les avait cuirassés,  
Et leurs traits à mes pieds retombent émoussés.  
Par cinquante ans de lutte, à toute heure exercée,  
Ma muse, Despréaux, n'est point encor lassée,  
Et, jeune encor de verve, au déclin de mes ans,  
Défendra jusqu'au bout le goût et le bon sens.

(1) Lue à la séance annuelle des cinq Académies.

Je maudis ces auteurs dont le vocabulaire
Nous encombre de mots dont nous n'avons que faire ;
Qui, sur de vains succès *basant* un fol orgueil,
D'un œil ambitieux *fixent* notre fauteuil ;
Qui, pour *utiliser* leur frivole existence,
Des corrupteurs du goût *activent* la licence,
*Formulent* leur pensée en style de Purgon,
Ou qui, gardant au cœur la foi de Saint-Simon,
S'indignant que la femme à l'homme soit soumise,
Demandent que l'État la *désubalternise*.
Je veux qu'un philosophe, en termes nets et clairs,
M'explique, s'il le peut, Dieu, l'âme et l'univers.
Lorsque, se dépouillant de science et de guide,
Du doute et du néant s'élançant dans le vide,
Descartes, pas à pas, refoulant l'horizon,
Est monté jusqu'au Dieu que cherchait sa raison,
Il n'a point, affectant des formules obscures,
A mon intelligence imposé des tortures.
Son style, ferme et noble en sa simplicité,
Fait sans peine à mes yeux luire la vérité ;
Et c'est en m'expliquant ces augustes mystères,
Qu'il découvre ta langue et ses formes sévères.
Pascal, dans cette voie à son tour entraîné,
Fixe, en l'assouplissant, la langue de Réné ;
Et le grand Bossuet, sondant le même abîme,
Sans nuire à la clarté, la fait grande et sublime.

Mais la clarté répugne aux modernes penseurs.
Le Nord nous a lâché de terribles docteurs,
Qui des épais brouillards de leur métaphysique,
Des termes nébuleux de leur style algébrique,
Nous voilent la lumière et nous rendent la nuit,
Le doute désolant par Descartes détruit.
Si mon esprit, troublé d'une double doctrine,
Veut de l'idée enfin connaître l'origine,
Un Welche me répond que *l'objectivité*
*A fait passer l'idée à la réalité,*
*Et qu'en son propre sein, par la même entremise,*
*Cette idée à son tour enfin se réalise.*
J'écoute ; et mon docteur, me croyant convaincu,
En cherchant l'idéal, se perd dans l'absolu,
*Subjective, objective*; et, tirant de ces verbes
Un flot de substantifs, d'adjectifs et d'adverbes,
M'accable enfin des mots d'*extériorité*,
De *téléiologie* et de *passivité*,
Qu'au siècle d'Abailard on eût traités d'infâmes,
Et qu'avec leur auteur on eût livrés aux flammes.

Ces Welches, cependant, des adeptes vantés,
Sont au sein de Paris traduits et colportés.
Qui m'en fera justice? Irai-je en ma colère
Déférer au parquet traducteur et libraire ;
Et du tort qu'à ma langue ils auront pu causer,
Du temps que j'ai perdu me faire indemniser?
Hélas! les novateurs m'ont fermé ces refuges;
Et leur néologisme a perverti les juges.
Ce n'était point assez de ce patois grossier,
Que voulait t'imposer la race de greffier,
Qu'au mépris de tes vers et des vers de Racine,
A nous jeter au nez la pratique s'obstine.
Le juge, au lieu d'arrêts, prononce des *verdicts*.
Les bandits condamnés deviennent des *convicts*.

La rage de ces mots à faces étrangères
Gagne au Palais-Bourbon nos Chambres *légifères*.
Leurs actes sont des *bills*, et la *votation*
Est le terme obligé de la discussion.
Dans ce métier, qu'alors on soldait en outrages,
Nous avons revêtu vingt fois de nos suffrages
Des lois où figuraient, près du sucre ou du rack,
Le tudesque *thalweg* et le saxon *drawback*.

Là, pour le mot *budget* importé d'Angleterre,
J'ai vu gronder trente ans une effroyable guerre,
Le centre sous le feu prêt à se disloquer,
Les côtés gauche et droit s'unir pour l'attaquer,
Lancer incessamment sur le banc des ministres
Mensonges, démentis et présages sinistres.
Impuissantes fureurs! Ce mot victorieux
Seul de tant de combats est sorti glorieux ;
Laissant sur le carreau rois et chartes royales,
Gorgeant de millions ses colonnes fiscales,
Grossi de règne en règne, et toujours affamé,
Se riant des tribuns qui l'avaient réformé,
Le traître nous revient sans bruit et sans esclandre,
Comme un phénix muet qui renaît de sa cendre.

Son palais vainement a changé de patrons ;
J'ai vu de Février les apprentis Solons,
Frappant du même coup le trône et le lexique,
Par le verbe *acclamer* ouvrir leur république ;
Et comme eux en hurlant le peuple *l'acclamait*,
Et dans ce peuple immense aucun ne réclamait
Contre un chef qui, prenant sa place dans l'histoire,
D'un affreux barbarisme entachait sa mémoire ;
Et de tant de bonheur, de gloire, de plaisir,
Qu'à la France, à l'Europe, au monde, à l'avenir,
Avait de ces Solons promis le manifeste,
Ce verbe, Despréaux, est tout ce qui nous reste.

Ta langue trouve ainsi, parmi ses corrupteurs,
Ceux mêmes que la loi lui donnait pour tuteurs.
Que dis-je ! au moment même où ma muse indignée
Repousse de ces mots l'adultère lignée,
Un de nos immortels, et des plus glorieux,
Du verbe *fluctuer* vient d'affliger mes yeux.
Que dire à l'ouvrier qui, pour son industrie,
Fait les mots de *boulange* ou de *droguisterie*,
Qui, rougissant des noms de linger, de tailleur,
Se nomme *chemisier* et *confectionneur?*
Que dire au jeune auteur qui, pour former son style,
Voudra *collaborer* au quart d'un vaudeville?
Quel reproche adresser à l'un de nos shérifs,
Qui, d'un chemin de fer revisant les tarifs,
Oubliant que sous l'eau tout moisit et se rouille,
Affranchit le transport des risques de la *mouille?*

Mais quels termes nouveaux nous portent ces chemins?
C'est là que l'étranger les verse à pleines mains.
La vapeur, renversant douanes et barrières,
Les fait entrer sans droits par toutes nos frontières.
On n'entend que des mots à déchirer le fer,
Le *railway*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*,
*Express*, *trucks* et *waggons*... Une bouche française
Semble broyer du verre et mâcher de la braise.
Eh ! qu'avons-nous besoin de ces termes bâtards,
Pour peindre ces chemins, merveille de nos arts,

Ce fer qui, sur le sable, allongeant ses lanières,
En rayons accouplés dessinant leurs ornières,
Court sous les monts fendus ou de voûtes percés,
Sur les fleuves soumis, les vallons rehaussés,
Ces longs convois de chars, d'élégantes voitures,
Glissant comme le vent sur leurs doubles nervures,
Emportant dans leur course arsenaux et greniers,
Escadrons, bataillons et des peuples entiers;
Et ce gaz, qui, doublant, triplant la force humaine,
Dans l'espace accourci les pousse ou les entraîne,
Et l'effrayant cylindre où l'onde, en bouillonnant,
Produit cette vapeur qui s'échappe en grondant!

Non, la nature et l'art n'offrent point de merveille
Qu'on ne puisse chanter sans m'écorcher l'oreille.
Je renie un auteur qui vient par vanité
Rejeter sa misère et sa stérilité
Sur la langue où Corneille et Pascal et Molière
De leur œuvre immortelle ont puisé la matière.
Sera-t-elle plus riche, alors que nos marins
Auront du nom de *docks* baptisé leurs bassins;
Si, pour me garantir d'un cheval qui galope,
Au lieu de l'arrêter, il faut que je le *stope?*
Pour nommer ces vaisseaux que pousse la vapeur,
Le grec nous façonnait un mot plein de douceur;
Mais ce mot, dont ma muse admirait l'euphonie,
A, pour venir à nous, passé par la Russie.
La guerre le repousse, et les coureurs des mers
Laissent le pyroscaphe et prennent des *steamers.*
Certes, de nos voisins l'alliance m'enchante,




Les néologues. Épître à Boileau. Interprétation de Stop.

Mais leur langue, à vrai dire, est trop envahissante,
Et, jusque dans nos jeux, nous jette à tout propos
Les substantifs sifflants des Saxons et des Scots.
Passe encor pour le *whist*, il vient des trois royaumes;
Mais le monde avant eux courait aux hippodromes.
Faut-il, pour cimenter un merveilleux accord,
Changer l'arène en *turf* et le plaisir en *sport;*
Demander à des *clubs* l'aimable causerie;
Flétrir du nom de *grooms* nos valets d'écurie;
Traiter nos cavaliers de *gentlemen-riders;*
Et, de Racine un jour parodiant les vers,
Montrer, au lieu de Phèdre, une lionne *inglèse*,
Qui, dans un *handicap* ou dans un *steeple-chase*,
Suit de l'œil un *waggon* de *sportsmen* escorté,
Et fuyant sur le *turf* par un *truck* emporté?

Voilà, cher Despréaux, de quelle mélodie
L'Anglais et nos lions menacent ta patrie.
Ah! si le nom de Wurtz a pu t'épouvanter,
A ce déluge affreux pourrais-tu résister?
J'en suffoque moi-même, et je reprends haleine.
La voix de Ristori retentit sur la scène;
Je vais en l'écoutant dissiper mon chagrin,
Et me débarbouiller en lisant ton Lutrin.

VIENNET,
De l'Académie française.

# HISTOIRE ET TRAITÉ DE LA PISCICULTURE.

## A M. MILLET. HOMMAGE RESPECTUEUX DE L'AUTEUR.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.



Portrait de Rémy, d'après un dessin du docteur Haxo. Dessin de Foulquier.

### I.

Aux lecteurs. — Exposition de juin 1856. — La pisciculture et la fécondation artificielle. — Histoire de la pisciculture. — Le déluge. — Les Chinois. — Les Romains. — Lucullus. — Sergius Orata. — Etat actuel de la pisciculture. — Rémy et Gehin. — Observations de Rémy. — Emotion produite par la nouvelle de ses découvertes. — L'envie prétend lui en enlever le mérite. — Le carême de don Pinchon. — Jacobi. — MM. Hivert et Pilachon. — Résumé.

De toutes les découvertes récentes, il en est peu qui aient excité un plus vif intérêt que celle de la fécondation artificielle du poisson. Et pourtant, vous souvient-il de l'incrédulité générale qui accueillit la science nouvelle? vous souvient-il de ces sourires moqueurs que le nom seul fai-

sait éclore sur toutes les lèvres? vous souvient-il de ce feu croisé de plaisanteries ?

— Avez-vous déjà mangé quelque truite ou quelque saumon de votre fabrique? nous demandait-on.

— Attendez, répondions-nous, le blé que vous semez aujourd'hui ne sera pas mûr demain.

Et l'on riait encore, et l'on riait de plus belle. Or, qu'est-il résulté de tout cela? Ce qui résulte et résultera toujours d'une persécution, — un bien gros mot, il est vrai, mais de nos jours, heureusement, le ridicule fait plus de victimes que la prison. Les combattants, fatigués de livrer des batailles inutiles, se sont retirés sous leurs tentes, — dans leurs terres, voulais-je dire, et là, généraux et soldats ont mis le temps à profit pour se forger de nouvelles armes. Ils ont travaillé, expérimenté, essayé ce système, puis cet autre, et fait d'importantes découvertes qui devaient un jour rendre leur triomphe plus éclatant et plus certain.

Et ce jour est venu.

A l'Exposition universelle des animaux, dans les deux bassins, à chaque extrémité de la grande galerie, chacun a pu voir des truites et des saumons de un an et de deux ans, obtenus par la fécondation artificielle, et si je m'en souviens bien, la foule était grande autour des deux bassins, cette bonne foule qui revient si facilement aujourd'hui sur ses jugements d'hier. Cependant quatre exposants seulement avaient défendu l'honneur du drapeau, M. Coste, représentant le Collége de France et les établissements de l'État, MM. Millet, le baron de Pontalba, et votre serviteur, qui est un grand pêcheur, — surtout s'il a le malheur de vous déplaire. Beaucoup de nos confrères s'étaient abstenus, et des maîtres encore, mais n'importe! le résultat était acquis, car la vérité avait forcé les aveugles à voir et les sourds à entendre; la partie était gagnée. De cette victoire pacifique, qui n'a coûté la vie qu'à quelques malheureux poissons morts au champ d'honneur, date réellement l'avénement de la pisciculture, de ce jour elle prend rang parmi les sciences, de ce jour elle mérite d'occuper sa place dans les colonnes du *Musée des Familles*.

Il est temps, en effet, d'aborder notre sujet. Mais, avant tout, une observation préalable : ne confondez pas la *pisciculture* avec la *fécondation artificielle*, comme tant de gens sont tentés à tout moment de le faire. Les deux noms devraient suffire à mettre en garde contre l'erreur. La pisciculture, c'est la science d'élever et de cultiver le poisson; la fécondation artificielle, — un des moyens employés par la pisciculture, — c'est un procédé pour faire naître le poisson en suivant avec soin les lois de la nature. La pisciculture était connue et pratiquée de toute antiquité, la fécondation artificielle est une découverte moderne; vous voyez qu'il faut de la bonne volonté pour confondre l'une et l'autre.

Nous nous occuperons d'abord de la pisciculture; à tout seigneur tout honneur.

Et pourtant une mauvaise honte nous arrête dès les premiers pas. La pisciculture était-elle mise en pratique avant le déluge? Je laisse à plus savant que moi le soin d'approfondir ce point délicat; en tout cas, pendant cette grande révolution qui eut pour premier résultat de faire passer le sceptre du monde aux princes de l'Océan, la pauvre science,— si sa naissance est antérieure,— dut infailliblement tomber à l'eau, où elle courut grand risque de se noyer.

Heureusement la réaction ne tarda pas à remettre chacun à sa place, le lion dans les forêts, l'aigle dans les airs, le poisson dans les eaux, et l'homme sur le trône. Dès que le poisson fut revenu à des habitudes moins ambitieuses et moins vagabondes, les Chinois s'empressèrent de repêcher la pisciculture. Je ne plaisante pas, vous savez qu'en Chine, tout a été découvert dès la plus haute antiquité, ce qui dispense la génération actuelle de rien découvrir.

Or, voici ce qui se pratiquait en Chine, il y a plusieurs milliers d'années, par conséquent ce qui s'y pratique encore aujourd'hui.

A certaines époques, le poisson a l'habitude de remonter les cours d'eau pour y chercher des frayères plus commodes et plus sûres. On dispose alors en travers et le long des fleuves et rivières des claies ou des barrages faits de rameaux et de branchages, sur lesquels les femelles viennent déposer leurs œufs. Ces œufs, recueillis et transportés dans les autres provinces de l'empire, servent au repeuplement des eaux ou sont une nourriture pour le bas peuple.

Les Romains, eux aussi, s'occupèrent de pisciculture. L'Italie possède, on le sait, un certain nombre de lacs salés dans lesquels on peut cultiver le poisson de mer; aussi voyons-nous les riches patriciens, non contents de nos truites et de nos saumons, élever dans leurs viviers des dorades, des murènes et des lamproies qu'ils nourrissent avec des esclaves et des gladiateurs morts ou vivants, mais plutôt vivants que morts, attendu qu'en général le poisson aime infiniment mieux la proie vivante que la proie morte, et que la chair de l'homme est une de celles qu'il préfère. Inutile de dire qu'aujourd'hui une telle condescendance vous mènerait tout droit en Cour d'assises.

Lucullus, le Brillat-Savarin de la république, possédait, près de Tusculum, une vaste propriété dans laquelle il avait fait creuser des canaux communiquant à la mer, et qu'alimentaient de nombreux ruisseaux. A la fin de l'année, les muges et d'autres poissons qui vivent alternativement dans l'eau douce et dans l'eau salée venaient frayer dans les canaux. A peine y étaient-ils engagés qu'un barrage mobile coupait la retraite aux fugitifs et retenait toute la bande prisonnière. Ce procédé, bien simple du reste, est encore en usage dans les lagunes de Comacchio, dont nous aurons occasion de nous occuper plus tard.

En Chine, la pisciculture était un revenu; pour Lucullus et la plupart de ses compatriotes, ce ne fut qu'un plaisir. Cependant quelques-uns y virent avec raison les éléments d'une fructueuse spéculation, et de ces derniers fut Sergius Orata.

Sergius Orata avait imaginé d'établir dans le lac Lucrin des frayères d'huîtres. C'étaient tout uniment de grands pieux enfoncés dans le sol du lac. Les petites huîtres venaient s'attacher contre ces rochers artificiels, et la récolte fut bientôt si abondante, que Sergius réalisa en quelques années des bénéfices considérables. « Sergius saurait faire pousser des huîtres sur les toits, » avait-on coutume de dire en faisant allusion à son habileté reconnue.

A ces quelques traits se borne l'histoire de la pisciculture dans l'antiquité. Après l'invasion germanique, et pendant la période du moyen âge, on se contenta de mettre en usage les pratiques connues, et, en cela comme en toutes choses, les moines furent les dépositaires chargés de transmettre à l'avenir les traditions du passé.

Cependant depuis de longues années, en France notamment, des causes nouvelles venaient chaque jour contribuer au dépeuplement de nos eaux. Sans parler de la guerre acharnée que les pêcheurs ont déclarée aux poissons, et qui dégénère parfois en massacre des innocents, c'était le morcellement de la propriété foncière, qui, enlevant l'espoir d'un profit sans partage, fait paraître les

frais plus lourds et les bénéfices plus légers ; c'était la canalisation de nos rivières, qui supprime la plupart des frayères naturelles; c'étaient les barrages, qui empêchent la remonte au moment du frai ; c'étaient enfin les matières insalubres et mortelles répandues dans les eaux par nos grands établissements industriels, et bien d'autres causes encore. Le danger, on le voit, était pressant; les règlements sur la pêche toujours inexécutés allaient enfin devenir inutiles, n'ayant plus personne à protéger, ce qui à coup sûr n'était pas l'intention du législateur.

Ce fut alors que Rémy découvrit le principe et les procédés de la fécondation artificielle.

Rémy est mort maintenant. Il y a deux ans environ, je lui avais écrit pour lui demander plusieurs milliers d'œufs de truite, il me les envoya et j'en fus très-content. Quelques mois après, je reçus la visite de son fils. C'était un enfant à qui l'on n'aurait pas donné plus de quinze à seize ans, assez pauvrement vêtu, au corps chétif, à la physionomie maladive. Le ministère l'avait chargé, lui, et un pêcheur, ami de son père, d'une tournée dans le centre de la France, et il revenait en rendre compte à Paris. Après m'être acquitté de ma petite dette, je lui parlai de l'envoi qu'il m'avait fait, et, par une pente toute naturelle de la conversation, de son père. — Il est mort ! me répondit-il. Je ne saurais vous dire l'impression que produisirent sur moi ces trois mots prononcés avec une naïve simplicité. Et pourtant je n'avais jamais vu Rémy, je ne le connaissais que de nom, mais je me représentais ce pauvre inventeur qui était mort avant d'entendre sonner l'heure de la justice, avant d'avoir donné aux siens, je ne dis pas la fortune, mais l'aisance, — une triste mort ! convenez-en, — mais je voyais ce fils, enfant hier, homme aujourd'hui, qui ne semblait pas comprendre l'étendue de sa perte, tandis que l'inexorable déesse faisait de lui en une heure le chef d'une maison et le soutien d'une famille.

Depuis lors, la Société zoologique d'acclimatation, sur le vœu unanime de la section de pisciculture, a pris l'initiative d'une souscription en faveur de la veuve et des enfants de Rémy, en même temps que l'opinion publique reconnaissait le pêcheur des Vosges pour le véritable inventeur de la fécondation artificielle. Tardive justice, qui ne l'a pas mis à l'abri de la colomnie ; tardive récompense, qui n'a pas mis sa famille à l'abri de la misère. Mais n'est-ce pas une histoire bien connue ? l'histoire de toute invention et de tout inventeur.

Expliquons-nous toutefois à ce sujet.

Rémy était un simple pêcheur de la Bresse, dans les Vosges, vivant uniquement de son industrie et de son travail. Cependant chaque jour la truite devenait plus rare dans la rivière, et chaque jour l'aisance diminuait dans la maison. Vivement frappé d'un malheur qui menaçait ainsi son existence et celle de sa famille, Rémy se demanda s'il n'y avait pas moyen d'y porter remède.

Ici commence une série d'observations, d'études et d'expériences qui dénotent une intelligence et une aptitude peu communes. Par les nuits claires de printemps et d'automne, on voit Rémy errer sur le bord des rivières ; tantôt il se couche le long des berges, tantôt il se cache derrière les roseaux. Et là il reste de longues heures immobile, et retenant sa respiration. Que fait-il ? Il regarde, il étudie les mœurs de la truite, il cherche à pénétrer les mystères de la nature. Vingt fois l'insuccès le rebute, vingt fois l'espérance le ramène.

Enfin, il croit avoir trouvé le premier terme du problème si longtemps cherché. Voici ce qu'il a observé à travers les eaux transparentes de la Bresse.

Au moment du frai, de novembre à janvier, la truite quitte la rivière pour s'engager dans les petits ruisseaux au lit semé de cailloux. Là elle commence par remuer et bouleverser ces cailloux pour les nettoyer de toutes les matières déposées par l'eau, puis au milieu de ces cailloux, elle se creuse un nid avec sa queue. La demeure préparée, les hôtes peuvent venir. En effet, voici la femelle qui s'avance contre le fil de l'eau, et laisse échapper ses œufs que le courant entraîne dans la cavité du nid, et dissémine entre les interstices des pierres ; voici le mâle qui les féconde avec sa laitance. Puis la truite ramène sur les œufs tous les matériaux déplacés ; à la place d'un trou, c'est un monticule qui recouvre et protége les œufs. Le petit poisson n'aura plus qu'à éclore, il trouvera des abris tout préparés.

Voilà ce que Rémy a observé ; ce n'est encore que le premier anneau de la chaîne, mais pour un esprit pénétrant et chercheur, le premier anneau c'est parfois la chaîne tout entière. Des abris tout préparés, avons-nous dit, mais que de dangers encore ! Ces œufs que le courant a déposés dans leur nid, le courant ne peut-il les reprendre et les porter au hasard sur la grève, où l'eau les laissera à sec dans la vase, où l'embryon mourra étouffé ? Et si c'était tout ! mais la gent qui habite les rivières est cannibale de sa nature, peu sensible à la voix du sang, et très-friande en revanche de ce genre de nourriture, l'œuf fût-il la forme première d'un petit-cousin, d'un neveu, voire même d'un fils ou d'un gendre. L'alevin lui-même est exposé au même sort avant qu'il soit en âge de se défendre, et de rendre à l'ennemi coup de dent pour coup de dent.

C'est à ces périls qu'il faudrait soustraire l'œuf et le petit poisson.

Alors Remy confie ses observations, ses projets à son ami Gehin, aubergiste de son état, dont la reconnaissance publique associera le nom à celui du pêcheur. Au fond de la rivière, ils ramassent des œufs de truite, et les placent dans des appareils où ils doivent éclore. Pour une cause ou pour une autre, ces premiers essais ne sont pas heureux ; mais Rémy ne se décourage pas, il se remet à l'œuvre, et quelques mois après il avait trouvé le problème de la fécondation artificielle. Nous dirons bientôt sur quel principe elle repose.

Ce que nous venons de raconter se passait en 1842. Ce n'était que six ans plus tard, en 1848, que la précieuse découverte, d'abord enfouie dans un obscur canton des Vosges, devait faire son apparition à la lumière. Ce fut à l'occasion d'une réclamation adressée par le docteur Haxo à M. de Quatrefages. Le corps scientifique tout entier s'en émut, la théorie et la pratique s'emparèrent sur-le-champ de l'idée nouvelle ; l'Etat et les particuliers se livrèrent à de nombreuses expériences que le succès couronna souvent.

C'est à cette époque que remontent les travaux de M. Millet, inspecteur des eaux et forêts, le maître à qui la pisciculture doit le plus, les tentatives de M. Lefebvre, dans Eure-et-Loir, et bientôt après la fondation de l'établissement d'Huningue, sous la direction de MM. Berthot et Detzem.

Rémy avait doté son pays d'une industrie et d'une richesse nouvelles ; il avait donc droit à la reconnaissance du pays ; mais la reconnaissance est chose lourde et gênante, et les savants ne sont pas toujours ceux qui savent le mieux en supporter le poids. Aussi, la première impression une fois dissipée, on se reprocha comme une faiblesse ce moment d'émotion. Or, il est un moyen bien simple de payer ses dettes, c'est de prouver qu'on ne doit

rien ; on s'ingénia donc à trouver dans les siècles passés les traces de la découverte du siècle présent.

Et, en effet, on trouva ces traces.

Au quatorzième siècle, vivait dans l'abbaye de Reôme un moine du nom de dom Pinchon. C'était un saint homme, à ce qu'il paraît, servant Dieu, observant la règle du couvent, et aimant son prochain ; en outre, très-intelligent et très-observateur. On ne lui connaissait qu'un défaut, un seul et si petit que l'Eglise, — disent les méchants, — s'est souvent montrée pour lui d'une indulgence quasi paternelle. Convenons-en, au risque de le dépoétiser, dom Pinchon avait une pointe de gourmandise, non de cette gourmandise de bas étage qui a le ventre pour siége social, et qui mesure la qualité des morceaux à leur volume, mais de cette gourmandise délicate et raffinée qui n'est que l'emploi bien entendu d'un don de la nature, du goût. Quoi qu'il en soit, le carême semblait un peu long au moine de Reôme, surtout depuis qu'on ne pêchait plus dans la rivière voisine ces belles truites à la robe semée d'étoiles, à la chair qui s'effeuille, que le frère cuisinier apprêtait si bien. Vous voyez de suite de quoi il va être question. Mais laissons parler M. le baron de Montgaudry, à la science duquel nous aurons souvent recours, en vertu de cet axiome, qu'on n'emprunte qu'aux riches. « Il (dom Pinchon) avait des boîtes longues, en bois, fermées aux deux extrémités par un grillage d'osier. Sur le fond de bois, il formait un fond de sable fin, et, imitant la truite qui creuse un peu le sable avant d'y déposer ses œufs, il préparait une légère excavation dans la couche de sable pour déposer les œufs, qu'il avait préalablement fait féconder. Il plaçait la boîte dans un lieu où l'eau était faiblement courante, et attendait l'éclosion, qui, à son dire, s'opérait après vingt jours rarement et pour tous les œufs dans le mois à peu près (1). »

A partir de ce temps, ajoute la chronique, le carême sembla bien court à dom Pinchon.

Au dix-huitième siècle, divers savants se préoccupèrent aussi de la reproduction du poisson. Spallanzani, de Modène, en fit l'objet d'un mémoire, et Jacobi, de Dusseldorf, traita la question avec une grande profondeur de vues. Il est même certain que ce dernier découvrit le mot de l'énigme, et ses procédés diffèrent peu de ceux qui sont aujourd'hui en usage parmi nous. Les succès de Jacobi déterminèrent des expériences sur une grande échelle à Nortelem, dans le Hanovre, puis en Angleterre, où elles réussirent complétement.

Enfin, en France, en 1820, MM. Hivert et Pilachon firent de nouveaux essais à Touillon et à Fontenay, dans la Côte-d'Or, et ici encore nous observons, à peu de chose près, même système et même procédé.

Voilà ce que l'on trouva, et peut-être quelques détails encore que j'oublie ou que j'ignore, et aussitôt chacun de se dire : Rémy n'est pas l'inventeur de la fécondation artificielle, donc notre ingratitude doit être légère à notre conscience, et bientôt chacun d'ajouter : Notre ingratitude n'est que de la justice distributive.

Singulière justice, en vérité ! Et d'abord débarrassons le débat d'une question préjudicielle. Est-il possible de croire que Rémy, un pêcheur illettré, ait jamais ouï parler des tentatives du moine de Réôme, des savants de Dusseldorf et de Modène? Pauvre homme, qui sait à peine le français et qu'on accuse de parler le latin, l'allemand et l'italien ! Non, il est impossible de l'admettre, et dès lors si Rémy n'a pas découvert, il a retrouvé une découverte perdue, ce qui est la même chose. Qui se souciait, il y a vingt ans, des études de Jacobi ou de dom Pinchon? Qui les connaissait? Personne. Depuis quand les connaît-on? Depuis les travaux de Rémy, qui, pour la première fois, ont fixé sur la fécondation artificielle l'attention de la science.

Du reste, on se tromperait gravement si, de tout ce que nous venons de dire, on avait conclu que la fécondation artificielle peut suffire au repeuplement de nos eaux. La reproduction artificielle ne peut et ne doit que venir en aide à la reproduction naturelle, elle ne la remplace que dans certains cas assez rares que nous déterminerons plus tard. Le premier soin du pisciculteur doit donc être de favoriser autant que possible la production naturelle ; et cette étude fera l'objet de notre second chapitre. Mais qu'on nous permette de revenir encore une fois sur l'étendue du mal, ce sera prouver surabondamment la nécessité du remède.

## II.

Un peu de statistique. — De l'étendue des eaux de la France. — De la consommation du poisson à Paris. — La pêche à la ligne. — De la fécondité du poisson. — Le hareng et son influence sur les destinées du monde. — Des conditions auxquelles sont subordonnés les phénomènes de la fécondation. — De la température de l'eau et de la création des frayères. — Des classifications. — La truite, le saumon, l'ombre, etc. — Le barbeau, le chevenne, etc. — Le véron, le chabot. — La carpe, la tanche, etc. — Le brochet et la perche.

Nous possédons en France trois mille sept cents kilomètres de canaux, environ deux cent mille kilomètres de fleuves et de rivières, et plus de deux cent mille hectares de lacs et d'étangs. Et nous ne parlons pas des grandes nappes d'eau qui sont en communication directe avec la mer, telles que le bassin d'Arcachon, etc. Vous voyez que le champ est assez vaste. Or, le dépeuplement de nos eaux a été si complet et si rapide que c'est à peine si aujourd'hui elles produisent le dixième et même le vingtième de ce qu'elles pourraient produire. Aussi le poisson n'entre-t-il dans notre alimentation que dans des proportions tout à fait insignifiantes. La consommation de la ville de Paris en viande de boucherie s'élève à près de quatre-vingts millions de kilogrammes ; en poisson d'eau douce et d'eau salée, elle ne dépasse pas trois à quatre millions.

C'est qu'en effet, aux environs des grandes villes, de Paris notamment, le poisson de rivière est devenu un mythe, est passé à l'état de souvenir. Ce qui n'empêche pas que la pêche n'ait ses fanatiques, surtout la pêche à la ligne, la seule pêche aux yeux des vrais croyants, car si elle ne nous réserve trop souvent que des déceptions, c'est elle qui nous promet aussi les plus douces jouissances ; mais pour réussir dans cet art, — la pêche est un art, qu'on ne s'y trompe pas ! — il ne faut pas seulement une main sûre et un coup d'œil rapide, il faut aussi un esprit calme et une conscience honnête ; voilà pourquoi le nombre des pêcheurs à la ligne est encore si restreint.

Combien de fois suis-je parti dès l'aube pour les bords fleuris de la Seine, chargé de mon bagage, mais léger d'espérance. En arrivant, je trouvais presque toujours les meilleures places occupées par mes confrères ; mais tous les pêcheurs sont des amis et non des rivaux ; ils se serraient donc un peu et me souhaitaient le bonjour. *Ça mord-il?* demandais-je, en apprêtant mes armes. — *Heu! heu!* me répondait-on, avec un air qui ne disait ni oui ni non. — Mais que m'importait? Que de bonnes journées

(1) M. le baron de Montgaudry, *Observations sur la pisciculture.*

nous avons passées, les yeux fixés sur notre bouchon, l'esprit voyageant dans les nuages! Que de douces et charmantes rêveries, interrompues soudain par l'avis d'un obligeant voisin qui vous dit à demi-voix : *Ça mord, monsieur*; *mais ça mord!* Vous donnez à votre ligne un petit coup sec et nerveux; oh! bonheur! votre main a rencontré une résistance bien connue; le poisson, qui se sent pris à l'hameçon, veut gagner le large, il tire la ligne à lui et l'entraîne, mais trop tard! Inutiles efforts, la gourmandise est toujours punie. Ce proverbe, déjà vrai pour les enfants, est surtout applicable aux goujons imprudents et aux ablettes écervelées. A ce métier-là, vous avez pris, à la fin de votre journée, quinze ou vingt poissons qui, tous réunis, ne pèsent pas une demi-livre, une assez piètre friture, j'en conviens, mais est-ce de cela qu'il s'agit, et ne saviez-vous pas que la cuisine ne doit jamais compter sur la marée? Ce que vous cherchiez, ce n'était pas, je suppose, un supplément à votre dîner, mais quelques heures de ce *far niente*, de ce sommeil de l'esprit et de l'âme dont le souvenir même a tant de charme qu'il m'entraîne en ce moment bien loin de mon sujet. J'y reviens donc au plus vite.

Le dépeuplement de nos eaux doit tenir à des causes bien puissantes, puisque la merveilleuse fécondité du poisson n'a pu en triompher. Merveilleuse fécondité, en effet, et qu'on ne saurait comparer qu'à celle de certaines plan-



Dom Pinchon guettant l'éclosion des œufs de truites. Dessin de Fellmann

tes aux graines microscopiques. Mais ici les chiffres sont plus éloquents que toutes les comparaisons. Une carpe d'une livre peut renfermer cent mille œufs; une carpe de deux livres, deux à trois cent mille; une perche du même poids, trois cent cinquante à quatre cent mille; une tanche tout autant; une truite de trois ans, plusieurs milliers. Quant à certains poissons, la morue, l'esturgeon, etc., c'est par millions qu'on les compte. Enfin, l'on a calculé que le frai du *clupea harengus*, qui n'est autre que le modeste hareng, suffirait, dans l'espace de huit ans, à combler le bassin de l'Océan, si tous les œufs étaient fécondés, bien entendu, et si l'alevin échappait à ses trop nombreux ennemis.

Or, savez-vous quels sont les titres du hareng à la reconnaissance du monde entier en général et de la Hollande en particulier? Chaque année, la pêche du hareng occupe des centaines de navires, sa préparation des milliers de villages et sa chair fait vivre des millions d'individus. Quant à la Hollande, c'est au hareng qu'elle doit sa marine, ses colonies, son indépendance et ses richesses. Autrefois, — ce n'est pas une histoire d'aujourd'hui que je vous raconte, — la Hollande était un pays pauvre et sans grandes ressources, toujours occupé à se défendre contre les attaques et les envahissements de ses voisins, et surtout de la mer, sa plus redoutable voisine. Mais voilà qu'un jour, sur les côtes de la Norwége, ses pêcheurs rencontrèrent de

bancs de harengs, et, de retour à Amsterdam, échangèrent leurs tonnes de harengs contre des tonnes d'or. Et voilà le point de départ de cette puissance qui, maîtresse à son tour de la mer, par ses digues et ses flottes, fonda des colonies dans les quatre parties de l'univers, contre-balança l'influence maritime de l'Angleterre, et osa tenir tête à Louvois et à Louis XIV. Du reste, rendons-lui justice, la Hollande ne se montra pas ingrate envers son bienfaiteur, et en mémoire de la précieuse découverte qui fit la fortune du pays, chaque année, les premiers harengs que les pêcheurs rapportent de la mer du Nord sont servis sur la table du roi et des premiers officiers de la couronne. Ils se vendent alors un ducat pièce, c'est-à-dire de onze à douze francs. Et qu'on nie encore que les petites causes produisent souvent les grands effets!

Telles sont les richesses qu'il s'agit de sauver, et vous conviendrez qu'elles en valent la peine. Or, avons-nous dit, il faut d'abord s'occuper de favoriser la production naturelle; si elle manque, on aura recours à la production artificielle.

Comment donc favoriser la production naturelle du poisson?

Les phénomènes du frai sont subordonnés à des conditions diverses: la première et la plus importante est la température de l'eau; la seconde, la présence de bonnes frayères.

Quant à la température de l'eau, placez des poissons adultes dans des milieux qui ne leur conviennent pas, ils végéteront et ne se reproduiront point. Ce danger est, du reste, peu à craindre dans l'état de nature, car le poisson, comme tous les êtres de la création, a l'instinct de ses besoins, et, abandonné à lui-même dans des eaux libres, sait toujours retrouver le chemin qui mène à sa véritable patrie.

Ainsi, au moment de la ponte, parmi les différentes espèces de poisson, les uns frayent dans les eaux mêmes qu'ils habitent, les autres remontent le courant et émigrent parfois à de grandes distances. C'est qu'en effet les premiers ont l'habitude de frayer dans des eaux tranquilles, calmes, chaudes ou tempérées; les seconds, dans des eaux vives, courantes, fraîches ou froides. Il suffit en ce cas de laisser parler la voix de la nature.

Il en est tout autrement quand il s'agit de ces pauvres exilés que l'homme tient enfermés loin de leur patrie, dans un bocal ou dans un bassin, — une prison, un peu plus large, un peu plus commode, mais une prison toujours. — C'est alors qu'il faut connaître les besoins de chaque espèce, les eaux, la nourriture qui leur conviennent. Pardon, chères lectrices, de ces détails arides; mais, quand on veut jouer le rôle de la providence envers ces pauvres petits êtres, un peu de science ne nuit pas.

La seconde condition pour que les phénomènes de la ponte s'accomplissent favorablement, c'est la présence de bonnes frayères, vous ne l'avez pas oublié. Point de frayères, point de frai. Il faut donc en organiser partout où il n'en existe pas, dans ces bassins, par exemple, qui ornent nos jardins, et dont les murs faits de pierre et de ciment n'offrent aucun abri, aucune retraite au poisson.

Mais comment organiser ces frayères? C'est ce que nous allons dire, en passant en revue les différentes espèces de poissons. Quelques auteurs, grands amateurs de méthodes et de classifications, ont prétendu distinguer les poissons qui donnent des œufs libres, tels que le saumon et la truite, de ceux dont les œufs adhèrent aux objets environnants, tels que la carpe, le gardon, etc.; d'autres les ont divisés d'après l'époque de la ponte et ont ainsi établi une échelle commençant à la truite qui fraye en novembre et finissant à la carpe qui fraye à la fin de juillet. J'avoue que je n'attache pas grande importance à ces classifications; la dernière cependant a l'avantage d'indiquer la température ordinaire qui convient à chaque poisson. Sur ce, nous entrons de suite en matière.

*La truite, le saumon, l'ombre ordinaire, l'ombre chevalier* et tous les poissons qui forment la grande famille des *salmonoïdes*, quittent leurs cantonnements vers le mois de novembre et remontent les ruisseaux dont la température ne s'élève pas au delà de dix à douze degrés et dont le fond est garni de graviers et de cailloux. Nous avons vu plus haut comment la truite se construit un nid; nous ne reviendrons donc pas sur ce sujet. Qu'il nous suffise de dire que ces frayères naturelles de la truite sont une bonne et sûre indication des moyens artificiels à employer pour aider la reproduction naturelle de ce poisson (1). Dans un ruisseau ou un fossé où l'eau ne gèle pas en hiver, on forme de petits monticules avec des cailloux et des pierres: la truite les dispose de façon à s'y creuser un nid. C'est ce que M. Millet a pratiqué avec succès dans plusieurs cours d'eau des Ardennes, de l'Aisne et de l'Eure. Ces frayères artificielles ont encore l'heureux résultat de fixer la truite dans les parages où elle est née, car, malgré son humeur vagabonde et ses instincts migrateurs, la truite possède au plus haut degré l'esprit de retour.

*Le barbeau, le chevenne, le goujon, la vandaise*, etc., frayent aussi dans les eaux courantes, sur les cailloux et les pierres, dont on peut organiser des amas comme pour la truite.

*Le véron* et *le chabot* se reproduisent dans les mêmes eaux et les mêmes conditions que la truite. Pour le chabot, à qui sa grosse tête a valu aussi le sobriquet de *têtard*, il convient de disposer des pierres présentant des cavités sur la face tournée vers la terre; c'est dans ces cavités que le chabot vient déposer ses œufs, qui y adhèrent et forment une masse compacte.

*La carpe, la tanche, la brème* et *le gardon*, sans être pour cela des poissons migrateurs, quittent les eaux courantes au moment de la ponte et gagnent les endroits retirés, les gares, les anses où l'eau tranquille et calme peut atteindre, notamment pour la carpe et la tanche, une température de vingt à vingt-cinq degrés. Pour favoriser leur frai, il faut planter sur les bords des rivières ou des bassins des herbes et des végétaux aquatiques. On peut aussi construire des frayères mobiles avec des fascines, des branches d'arbres verts que l'on pose sur les bords, en plans peu inclinés. Les œufs viennent se coller aux corps environnants et l'on en recueille ainsi une certaine quantité que l'on met à l'abri de la dent des autres poissons.

Mêmes procédés à peu près pour *le brochet* et pour *la perche*. Quelques branchages et quelques herbes font toute la dépense de leurs frayères. La perche pond tous ses œufs en une seule fois, sous la forme d'un large ruban, ou mieux encore d'une guipure. Ces œufs sont adhérents les uns aux autres et ne se désagrégent qu'au moment de l'éclosion. Du reste, comme la perche et le brochet se distinguent de tous leurs concitoyens par la longueur de leurs dents, la largeur de leur bec et la capacité de leur estomac, il est prudent de leur fermer absolument l'entrée des eaux où l'on élève le jeune poisson.

Ch. WALLUT.

*(La fin au prochain numéro.)*

(1) M. Millet.

# CHRONIQUE DU MOIS. — COURRIER DE TROUVILLE-SUR-MER.

## LA FIN DU MONDE... A RECOMMENCER.

Eh bien! le 13 juin approche; il sera passé quand vous lirez ces lignes; la comète manque son entrée de ballet; elle tourne en queue de poisson, et la fin du monde est à recommencer.

— La fin du monde au prochain numéro, vont dire les astronomes-prophètes.

Deux cent mille Parisiens toutefois avaient couru aux bains de mer, pour s'y plonger, comme Gribouille, dans le cas où la pluie de feu serait survenue.

Il y en a déjà quelques milliers à Trouville, et il en arrive une centaine par jour sur cette grève à la mode, oasis de verdure et d'aristocratie, de fleurs et de crinoline, entre un golfe rival de celui de Naples et une vallée renouvelée de celle de l'Éden (1), — colonie privilégiée qui est déjà le faubourg maritime de Paris, et qui en sera le Havre de Grâce, digne de ce nom, quand le chemin de fer ira en cinq heures de la rue Saint-Lazare à la rue des Bains, — c'est-à-dire l'année prochaine vraisemblablement.

En attendant, tout Paris (style de chronique) étant pour trois mois à Trouville, nous ferons, s'il vous plaît, comme tout Paris, — et nous daterons nos courriers mensuels de cet observatoire élégant, — comme notre collaborateur A. Achard en date les siens depuis trois saisons dans *l'Assemblée nationale*, — comme MM. Méry, dans *la Presse*, et Guinot, dans *le Pays*, datent les leurs des eaux d'Ems et de Baden.

Or, devinez comment la fin du monde sera célébrée le samedi 13 juin, ou jours suivants, à Trouville? Par un grand bal au salon du Casino! Les Parisiens ne font en cela qu'imiter les propres inventeurs de la comète. Oui, son prophète même, M. Whoss, ouvrira la danse, ce jour-là, à Ems, avec son télescope, à la tête de tous les astronomes allemands convoqués pour la circonstance. M. Méry, notre collaborateur, a reçu son invitation, et ne manquera pas de s'y rendre, — en passant par Marseille, au profit de nos lecteurs; il s'est borné à exiger de M. Whoss une assurance de vie pour trente ans. Les jeunes gens et les jeunes filles sont assurés pour un demi-siècle. On exécutera *la Comète* et *la Fin du monde*, quadrille et valse de M. Titt, auteur du nouvel opéra *Die Verlobung von der Tronnel*. (Traduisez, si vous pouvez.)

Résumé de l'histoire de la comète de Charles-Quint. — Il n'y aura rien de changé à notre globe en 1857; il n'y aura que du pain et du vin de plus, — comme en 1811. Ainsi soit-il.

Cependant la fin du monde est arrivée pour beaucoup, — et sous la forme de morts subites, dans ce précoce été de mai qui est venu passer le printemps à Paris. Il a enlevé, sans crier gare, M. Guyet-Desfontaines, l'ancien député, noble ami des arts et digne beau-frère d'Amaury Duval; M. Vieillard, le sénateur, érudit charmant, et conseiller intègre du pouvoir, — dont il était la providence généreuse; — et M. le marquis de Pastoret, autre sénateur, qui avait débuté sous le premier empire et qui a fini sous le second, en passant par l'intimité de Louis XVIII, de Charles X et du comte de Chambord, — armé de sa devise de famille : ***Bonus semper et fidelis.*** Traduction libre : Il est toujours bon de rester fidèle — à sa place.

Le marquis de Pastoret vivra surtout par un des plus jolis mots de Louis XVIII. Quand ce prince rentra en France, il trouva le jeune Pastoret sous-préfet de Châlons-sur-Saône, et il fit aussitôt de lui un maître des requêtes et un gentilhomme de la chambre. Un jour que le nouveau favori avait l'honneur de déjeuner avec le roi, qui déjeunait beaucoup, dit M. Texier, Sa Majesté lui demanda comment il trouvait une certaine purée aux marrons qu'on venait de servir :

— Sire, répondit un peu légèrement M. de Pastoret, je ne fais jamais attention à ce que je mange.

— Vous avez tort, monsieur, riposta vivement le roi, il faut toujours faire attention à deux choses : à ce qu'on mange et à ce qu'on dit.

(1) La fameuse et charmante vallée d'Auge, si brillamment décrite par M. Amédée Achard dans le tome XXII du *Musée*, p. 49, etc.

Nous publierons, dans le prochain numéro, un *Voyage historique, anecdotique et pittoresque à Trouville-sur-mer.*

## LES EXPOSITIONS DE 1857.

Notre printemps a vu éclore les œuvres d'art en même temps que les fleurs: exposition des tableaux de Paul Delaroche, exposition d'horticulture et salon des artistes vivants au Palais de l'Industrie : trois fêtes qui se sont succédé en quelques semaines et qui ont réjoui tous les yeux et tous les cœurs.

Les œuvres de Paul Delaroche ont été une double surprise: les meilleures étaient inconnues du public, et l'artiste avait fait d'immenses progrès dans sa retraite. Ses premières toiles qu'on avait tant admirées, il y a quinze ou vingt ans : ***Josabeth***, la *Scène de la Saint-Barthélemy*, ***Jeanne d'Arc***, la ***Mort d'Elisabeth***, ***Jane Grey*** même et ***lord Strafford***, et l'***Assassinat du duc de Guise***, ont paru médiocres à côté des derniers chefs-d'œuvre de cet esprit si patient et de cette main si habile : ***Marie-Antoinette devant ses juges***, ***Béatrix Cenci allant au supplice***, la ***Jeune martyre sur les eaux du Tibre***, les ***Girondins à leur dernière heure;*** les portraits de MM. Thiers, de Salvandy, Émile Pereire, de Rémusat, Aubé, le prince Czartoriski, — et surtout les petits tableaux tirés des scènes intimes de l'Évangile, — qui dépassent, comme sentiment et conception, non-seulement tout ce qu'avait fait le maître, mais encore tout ce qu'on pouvait attendre de lui.

C'est le véritable testament de son génie, et il a prouvé ainsi, en mourant, combien sa perte était irréparable.

L'Exposition de 1857 va s'ouvrir aux Champs-Elysées; — et en attendant les brillants spécimens que nous en donnerons à nos lecteurs, nous leur citerons et leur signalerons d'après un juge compétent, M. de la Bédollière : — ***Daniel dans la fosse aux lions***, et les portraits en pied des maréchaux Bosquet et Canrobert, par M. Horace Vernet, qui n'a malheureusement pu achever la ***Bataille de l'Alma;*** les sanglantes et terribles péripéties de la guerre de Crimée, par MM. Gustave Doré et Yvon (l'un a peint la bataille d'Inkermann, l'autre la prise de la tour

Malakoff). M. Henri Muller nous fera assister à la réception de la reine d'Angleterre au palais de Saint-Cloud.

Le public verra peut-être *le Christ au milieu des docteurs*, de M. Ingres, et sûrement la belle naïade, dont M. Duchâtel est l'heureux acquéreur moyennant la bagatelle de 25,000 fr. C'est incontestablement le chef-d'œuvre du maître.

L'auteur de *la Mal' aria*, M. Hébert, nous présente des *Faneuses romaines*, les portraits en pied d'un enfant et de la princesse de Beauvau. Charles-Quint au monastère de Saint-Just, recevant un envoyé de Philippe II, a inspiré M. Robert Fleury.

Le peintre des *Exilés de Tibère*, M. Barrias, évoque le souvenir de Michel-Ange, seul dans la chapelle Sixtine, en contemplation devant la fresque du *Jugement dernier*. M. Jalabert nous conduit dans l'atelier de Raphaël, et nous fait assister aux adieux de Roméo et Juliette. C'est encore à Shakspeare que M. Cabanel emprunte le sujet de son tableau, *Otello racontant ses aventures à Desdemona et au sénateur Brabantio*.

M. Ary Scheffer a traduit sur la toile les profondes douleurs d'un ami, en peignant la *Mort de la fille de Manin*.

Un pigeon mutilé revient au colombier, où sa compagne l'accueille tendrement. Sur l'escalier extérieur de la chaumière dont ils ne quitteront plus le toit, une femme tend les bras à un pauvre blessé. Telle est la fable de La Fontaine interprétée par M. Benouville.

M. Biard n'a pas produit moins de huit tableaux : le *Pont d'une frégate pendant le bombardement de Bomarsund*, une *Fête de village*, le *Déjeuner des moines*, une *Famille anglaise débarquant à Calais*, une *Famille française à Douvres*, l'*Épouvantail inutile*, la *Saisie*, une *Fête à bord, interrompue par le mal de mer*. Ces tableaux sont appelés à obtenir le succès populaire qui n'a jamais manqué à leur auteur.

Dans un tableau dont toutes les figures sont des portraits, M. Lemant réunit chez M^me^ de Rambouillet les poëtes et les plus illustres personnages du règne de Louis XIV, pour entendre la lecture d'une tragédie de Corneille.

Grétry, qui débuta par être enfant de chœur à l'église de Saint-Paul de Liége, s'échappe un jour de la sacristie, prend son violon, et va s'enrôler comme volontaire dans l'orchestre d'une kermesse des environs. Son oncle, vieux curé rigide, le surprend et lui adresse une réprimande. Tel est le sujet qui sert de prétexte à M. Faustin Besson pour grouper des paysannes enrubannées, des bergers mignards, de riantes et gracieuses figures.

La facilité de M. Émile Lecomte atteste qu'il est bien le neveu de Vernet. Il a envoyé au Salon : *Un zouave sauvant un enfant à Sébastopol* (1); des *Piferari* en prière dans la campagne de Rome, à l'heure de l'*Ave Maria ;* le portrait de Gustave Nadaud, celui des enfants de lady T., et plusieurs autres portraits.

M. Gérôme n'a point de grande toile cette année, mais on parle comme d'une merveille de son *Duel*, dont les adversaires sont deux pierrots qui sortent du bal masqué.

M. Théodore Rousseau se révélera dans toute la maturité de son talent original par un magnifique paysage, une *Ferme des Landes*, qu'ombragent de grands chênes. M. Daubigny a peint une *Journée de printemps*. M. Français a envoyé cinq tableaux, dont le principal représente une *Belle journée d'hiver*.

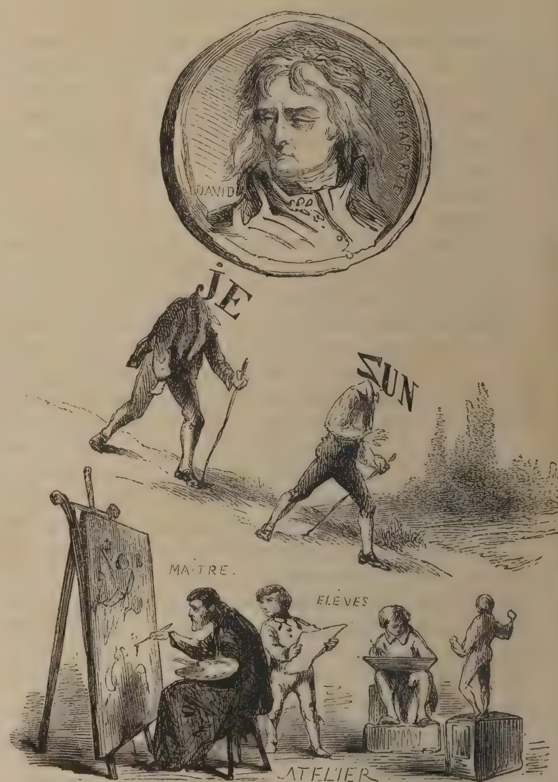
Le critique, informé d'avance, cite encore des paysages d'un grand style, par M. Paul Flandrin ; une *Partie de billard*, par M. Chavet ; une *Prairie aux environs de Montoire* (Loir-et-Cher), par M. Busson ; des *Vues de l'Algérie*, par M. Bellel ; un *Effet de soleil au bord d'un canal hollandais*, par M. Anastasi ; des *Moutons*, par M. Palizzi ; un *Moïse sauvé des eaux* et la *Mort de Charles-Quint*, par M. Baume ; le *Semeur d'ivraie*, par Valette ; un *Nuage devant la lune*, par M. Tabar ; le *Petit Poucet* et la *Dompteuse d'animaux*, par M. Auguste Châtillon ; l'*Enfance du général Hoche* et une *Zingarelle*, par M. Paget ; des *Vues prises en Egypte*, par M. Immer ; une *Pêche aux phoques*, scène polaire, par M. Charles Giraud ; des pastels exquis de Vidal ; des aquarelles peintes d'après nature par M. Sorrieul, au couronnement de l'empereur de Russie.

Nous citerons enfin nous-mêmes, et *de visu*, plusieurs tableaux de genre d'Alph. Roëhn, travaillés et finis comme des Gérard Dow ; un pastel d'Eug. Tourneux, qui effacera bien des peintures à l'huile ; un portrait frappant de Boulay-Paty, par Gabriel Lefébure ; des miniatures excellentes de Maxime David et de M^me^ Herbelin.

P. C.

(1) Ce tableau, sérieux et charmant à la fois, destiné à glorifier le corps... et le cœur des zouaves, et à devenir populaire en France, sera gravé dans le prochain numéro du *Musée des Familles*.

## RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.




*N. B.* Les paroles mémorables du premier consul Bonaparte, de l'empereur Napoléon Ier et de Napoléon à Sainte-Hélène formeront une série spéciale de rébus, qui paraîtront successivement dans le *Musée des Familles*.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# LA MARCHANDE DES QUATRE SAISONS.

A MON CHER JULES ADENIS.




La marchande des quatre saisons. Composition et dessin de V. Foulquier.

Toujours jeune et belle,
C'est moi qu'on appelle
En toutes maisons;
Moi que le poëte
Sur tous les tons fête
Avec des chansons!
Dans le gai commerce
Qu'en tout temps j'exerce
Pas de trahisons!
C'est moi qu'on demande,
Je suis la marchande
Des quatre saisons.

Quand le Printemps, en réchauffant la terre,
La fait sourire aussitôt son réveil,
J'offre à chacun, sur mon grand éventaire,
Cent mille fleurs, caresses du soleil.

L'Été reluit, ardemment il rayonne,
Aux espaliers, sur les champs, dans les prés;
Et j'ai le droit de prendre à sa couronne
Les fruits vermeils et les épis dorés.

Lorsque l'Automne a fait ployer les treilles,
Quand les grains d'or ont assez fermenté,
Je crie à tous, en montrant mes corbeilles:
« Buvez, enfants, la force et la santé! »

Puis quand l'Hiver, sommeil de chaque année,
A notre terre enfin fait des loisirs,
J'offre du bois pour chaque cheminée,
Et tout autour trois mois de doux plaisirs.

Servant ainsi les besoins du vieux monde,
Ses appétits, ses goûts de chaque jour,
Pour tout paîment je ne veux, à la ronde,
Que charité, travail, croyance, amour!

Toujours pourvue, espoir, gaîté, pâture,
Même à crédit j'offre de chaque main;
Je vends pour Dieu, j'ai pour nom LA NATURE;
Ma clientèle est tout le genre humain!

Toujours jeune et belle,
C'est moi qu'on appelle
En toutes maisons;
Moi que le poëte,
Sur tous les tons fête
Avec des chansons!
Dans le gai commerce
Qu'en tout temps j'exerce
Pas de trahisons!
C'est moi qu'on demande,
Je suis la marchande
Des quatre saisons!

ÉDOUARD PLOUVIER.

---

# FABLES.

## LE JEUNE DANSEUR DE CORDE.

FABLE IMITÉE DE L'ESPAGNOL (D'IRIARTE).

De madame Saqui présomptueux émule,
Un jeune apprenti funambule,
Par quelques succès enhardi,
A son maître vint dire un jour en étourdi:

« Le public, entre nous, doit trouver ridicule
Que, lorsque devant lui j'ai l'honneur de danser,
Vous vouliez que je m'embarrasse
De ce bâton lourd et sans grâce,
Et qui ne sert qu'à me lasser.
J'ai le pied sûr, le corps agile,
Et, Dieu merci! je suis habile
Assez pour me pouvoir passer
De cet instrument inutile.
Tenez, regardez-moi plutôt;
Vous allez voir! »

Le téméraire,
Ainsi parlant, vous jette à terre
Son balancier, et, le front haut,
Sur la corde, joyeux et libre,
Il s'élance; mais il n'a pas
Fait quatre pas,
Qu'on le voit perdre l'équilibre...

Son pied si sûr glisse, et soudain
Il dégringole, il tombe en plein
Sur un tabouret qu'il écrase,
Et dont un des éclats lui transperce le sein.

Il expira le lendemain.

Le balancier de l'écrivain,
C'est la raison; jamais on ne la quitte en vain,
Quelque habile qu'on soit à danser sur la phrase.

TH DUCHAPT.

## LA RECONNAISSANCE CERTAINE.

Lundi dernier, monsieur Saint-Brice
A Paul demandait un service,
En l'embrassant
Et le pressant
Contre son cœur.

« Ami, je t'en supplie,
Fais cela, disait-il, pour moi; je te devrai
Plus que la vie,
Et jamais je ne l'oublîrai! »

J'ai souvent entendu prétendre
Que l'homme naît ingrat... Propos de médisant:

L'homme est toujours reconnaissant
Des services... qu'on va lui rendre.

TH. DUCHAPT.

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## LES CHRYSALIDES.

COMÉDIE EN TROIS ACTES (1).

### TROISIEME ACTE.

(Le salon des deux premiers actes, mais plus meublé. Le théâtre de société a disparu. Physionomie d'atelier. Un mannequin; une très-grande toile debout sur la gauche et faisant paravent; un chevalet; échelles de peintre contre le mur de fond, etc.)

### SCÈNE I.

GARRICK. Lady THORNHILL.

GARRICK. Votre fille aurait reçu vos présents avec reconnaissance; mais la fierté de son mari s'est refusée à accepter les bienfaits d'une famille qui le renie; et à moins que sir James Thornhill ne se laisse fléchir...

LADY THORNHILL. Ah! monsieur Garrick, nous ne le fléchirons jamais! Depuis quatre mois que je vis séparée de mon enfant, je n'ai pas laissé un jour sans pleurer aux genoux de sir James! Maintenant il m'interdit de lui parler de sa fille; il voudrait la bannir de sa mémoire; il a mis à néant tout ce qui la rappelle.

GARRICK. A-t-il donc anéanti son propre cœur?

LADY THORNHILL. Elle cultivait des fleurs, il les a fait arracher. Sa chambre de jeune fille où j'allais m'enfermer pour retrouver quelque chose d'elle, mon mari l'a fait démeubler. Son lit, ce petit lit blanc où je l'embrassais chaque soir, il a ordonné qu'on le fît disparaître. Oh! cette chambrette si gaie, qu'elle est devenue triste et froide! On croirait que la mort l'a traversée. Hélas! monsieur Garrick, Dieu me punit trop! je ne vis plus!

GARRICK. Sir James est d'une cruauté...

LADY THORNHILL. Je n'ai pu calmer ni sa colère ni ses souffrances. Sa maison lui est devenue odieuse. D'abord, il a essayé d'y modifier ses habitudes, de se tenir dans des pièces inoccupées auparavant, de changer les dispositions des meubles, d'improviser une sorte d'hôtellerie banale, sans nulle trace du passé... Mais l'air qu'elle a respiré, comment le chasser de la maison paternelle? Mais cette main d'enfant qui s'est posée sur toutes choses, comment en effacer l'empreinte? Bon monsieur Garrick, parlez-moi... parlez-moi de ma fille! Ah! dans la pauvreté, n'est-ce pas?

GARRICK. Elle aime son mari; Hogarth travaille avec vigueur. Le pain est-il bien noir quand le dévouement nous le présente sur une gerbe de fleurs?

LADY THORNHILL. Ils sont charmants! Vous êtes là, n'est-ce pas, près d'eux? J'y voulais courir chaque jour en cachette.

GARRICK. Hogarth ne l'a pas permis. Il nous faut, dit-il, du courage, de la fermeté. Quand Jane aura pleuré pendant trois heures tous les matins dans les bras de sa mère, elle trouvera son sort plus pesant; la mère n'y gagnera qu'un surcroît de remords et d'affliction; je resterai avec une femme désolée; je plongerai dans l'élégie à mon tour; la paresse est la fille aînée de la mélancolie, et bientôt nous voilà sans pain. Je le trouve sage et je l'entretiens soigneusement d'espérances et de vin d'Espagne. Ils rendent à notre magasin le service d'éponger les échantillons.

LADY THORNHILL. Quel malheur que ce jeune homme n'ait pas un talent qui satisfasse mon mari!

GARRICK. Eh, milady! s'il avait manqué de talent, sir James lui en eût donné sans peine. On ne communique du talent qu'à ceux qui n'en ont pas... S'il en était dénué, d'ailleurs, le peintre du roi serait plus indulgent.

LADY THORNHILL. Vous vous trompez assurément.

GARRICK. M'abuser sur une pareille question! Je viens de jouer la comédie à Ipswich, et je suis sur le point de débuter à Drury-Lane... Du reste, William Hogarth a publié avec succès une gravure dont le tirage a été épuisé en quelques heures. Il vous l'a envoyée, et je ne sache pas que sir James...

LADY THORNHILL. Il a rendu justice à l'originalité de l'auteur, et a voulu savoir son nom. — Un jeune homme, ai-je dit. — Il débute bien! Puis, quand j'ai parlé de M. Hogarth, il s'est abstenu de toute réflexion; mais il a paru très-surpris. Après le dîner, sir James a examiné de nouveau cette estampe, et m'a dit: — M. Hogarth grave ses compositions; moi, je fais graver les miennes. La peinture seule met un homme au premier rang. Alors je vous ai prié d'engager mon gendre à s'attacher à la peinture.

GARRICK. A quoi William a répondu (*Imitant le ton d'Hogarth*): Moi? je peins comme le bon Dieu!

LADY THORNHILL. Oh! si Thornhill l'avait entendu!

GARRICK. Il fera ses preuves, et bientôt, je l'espère. Depuis plus de trois mois, enfermé seul avec sa femme dans son atelier, il travaille en secret à un tableau que nous attendons tous avec la plus impatiente curiosité. Nul ne doit voir avant l'illustre Thornhill ce chef-d'œuvre où William se révélera tout à coup.

LADY THORNHILL. Et ma fille? Son mari la traite avec douceur? C'est une enfant si délicate! Son humeur, sa beauté n'ont souffert aucune atteinte?

GARRICK. Elle est plus jolie que jamais.

LADY THORNHILL. Ah! cet Hogarth me rend trop malheureuse! Ma chère fille! Vous devez me trouver bien faible: après l'avoir conduite moi-même au temple, j'ai mis de côté sa robe neuve; si j'osais la lui envoyer... avec quelques chiffons... Vous parle-t-elle de sa mère?

GARRICK. Elle y pense toujours. Mais, si elle avait abandonné William, il se serait donné la mort.

LADY THORNHILL. Comme autrefois Thornhill.

GARRICK. Puis elle avait tant d'aversion pour ce Witchcotte!

LADY THORNHILL. C'est là notre excuse. Vous reviendrez souvent, vous me le promettez? Je suis toujours seule à cette heure-ci.

### SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS. Samuel JOHNSON, un tableau sous le bras

JOHNSON. Me serait-il loisible de présenter, sans être importun, mon humble hommage à la digne lady Thornhill. (*Elle salue.*)

GARRICK. Eh quoi! c'est vous, Johnson!

(1) Voyez, pour les deux premiers, le numéro précédent.

JOHNSON. Je ne sais comment je dois accueillir un homme qui est près d'embrasser une profession profane, et de chausser le cothurne. N'invoquez point cette amitié, dont la séduction même me convie à une circonspection...

GARRICK. Surprenante chez l'auteur d'une certaine tragédie d'*Irène*, trouvée dans les cartons de Drury-Lane, par un Garrick qui la fera représenter.

JOHNSON. Si vous avez le génie de masquer les défauts d'une si froide composition, vous êtes bien dangereux pour les mœurs publiques. (*A lady Thornhill.*) Après de vains efforts pour empêcher ce mariage, j'en répare de mon mieux les tristes conséquences. Hogarth assure qu'il a du talent : afin de le prouver, il vient d'achever une toile que j'apporte, vous priant de la soumettre au jugement de sir James Thornhill. (*Il la pose sur un chevalet.*)

GARRICK, *avec empressement.* Ah ! l'œuvre est donc achevée. C'est admirable ! Mais, pour fléchir Thornhill, mauvais moyen, mauvais.

LADY THORNHILL, *faisant un geste de surprise et d'admiration.* Peut-être...

JOHNSON. Moyen convenable et d'une application honnête. Voyez : c'est le premier acte d'un drame de mœurs en six tableaux, destiné à prémunir contre les dangers du vice une jeunesse ignorante.

GARRICK, *devant la toile.* Très-nouveau, très-vigoureux ; et d'un esprit...

JOHNSON. J'en ai préjugé de même.

LADY THORNHILL. Mais vous n'êtes pas peintre. Que cela soit pour nous magnifique : effet de notre ignorance ! Si l'œuvre n'est pas belle d'une certaine manière,... et cette manière n'est pas certaine,... l'auteur paraîtra méprisable aux fins connaisseurs.

JOHNSON. Je verrai sir James ; je m'efforcerai de le convaincre : mon discours est là.

GARRICK. J'ai mon dessein aussi, dont j'espère quelque bon résultat.

LADY THORNHILL, *effrayée.* Je l'entends ; il monte l'escalier ; s'il vous trouvait ici...

GARRICK, *ému.* Par où m'éclipser ? par là ! (*Il fait quelques pas vers la porte de gauche.*) Je sors, mais je reviendrai... bien accompagné.

JOHNSON, *impassible.* Il me trouvera certainement ; car je ne bougerai pas de ce salon.

## SCÈNE III.

JOHNSON, Lady THORNHILL, THORNHILL, froid et préoccupé.

LADY THORNHILL, *à Johnson.* Le moment n'est pas opportun.

JOHNSON, *à part.* Ses traits sont altérés !

LADY THORNHILL, *à son mari.* Mon ami...

THORNHILL. C'est toi, Judith, toi ma plus fidèle affection ; celle, veux-je dire, qui m'a trahi la dernière...

JOHNSON. Elle vous charmerait encore, sir James, si l'on chérissait moins... ce que l'on n'aime plus.

THORNHILL. Bonjour, monsieur Johnson. Vous ne m'abandonnez donc pas ? Le seul honnête homme que j'aie rencontré, trop tard, hélas ! Chacun m'évite, on me montre au doigt ; dans le parlement, on chuchote, on rit à l'aspect du vieux Thornhill traité comme un Géronte. Et mes rivaux, mes ennemis, un ramas de barbouilleurs gonflés d'envie, comme ils sont vengés par le ridicule qui couvre mes cheveux blancs ! Ah ! monsieur Johnson, si je vous avais écouté ! (*A Judith.*) Et, tu ne sais pas ? il m'a sauvé la vie ! (*A Johnson.*) Je vous le pardonne.

JOHNSON. Sir James, je viens faire appel à votre cœur...

LADY THORNHILL. Notre fille est si jeune, et j'étais si faible pour elle ! Nous nous sommes fait illusion sur le mérite d'un homme que vos leçons et vos conseils mettraient un jour en état...

THORNHILL. Mes conseils ? il s'en soucie, vraiment ! Savez-vous le fond de sa pensée ? Qu'il est le messie de la nature et que mon partage est de donner une forme à ce qui n'existe pas. Qu'importe ! au surplus ; je ne pardonnerai jamais à ma... à votre fille l'affront que je subis ! Ainsi, pas un mot à ce sujet ! (*Baissant le ton.*) Après tout, qu'est-elle devenue, cette héroïne ? Sous quel chaume, dans quel bouge obscur de la Cité se cache-t-elle ? J'espère, Judith, que vous ne la retrouverez jamais et que nous serons délivrés de ces gens-là ! (*Judith reste calme ; il l'observe furtivement.*)

JOHNSON. Le chagrin vous égare...

THORNHILL, *à part, avec une satisfaction contenue.* Elle sait où est notre enfant ! (*Lady Thornhill va contempler la toile d'Hogarth.*)

JOHNSON. Votre fille est au désespoir ; ce jeune homme n'est pas sans talent...

THORNHILL, *vivement.* J'aimerais mieux qu'il n'en eût point ! on lui en ferait un ; on lui obtiendrait un emploi. Mais un esprit désordonné, un goût sauvage, une exécution... (*A lady Thornhill.*) Qu'examines-tu là ?

LADY THORNHILL. Un tableau. (*Thornhill passe devant la toile, tressaille, paraît ébahi d'abord, puis sombre ; il admire à regret.*)

THORNHILL, *avec une surprise qui fait place à l'amertume.* Il faut l'avouer : j'étais loin de m'attendre... le manifeste est d'une audace ! J'admire, oh certes ! Mais... pourquoi lancer jusqu'ici ce trait d'ironie ? Pour me narguer, pour m'humilier ? M. Hogarth n'a pas besoin de moi : quand on possède un si énorme talent, on peut épouser une fille sans dot !

JOHNSON. La réflexion est judicieuse ; mais ce n'est point à votre bourse, c'est à vos avis que mon ami fait appel. Quant à ce tableau, c'est moi qui l'ai apporté, malgré l'auteur qui redoutait votre sévérité.

THORNHILL. Je comprends ; on me croit injuste, plein de préjugés... (*Il examine encore le tableau.*) Mais, laissons M. Hogarth et son génie : je désire être mieux jugé de vous, et si je puis vous servir ; si, par aventure, vous désirez une faveur, une place ?...

JOHNSON. Non ; j'ai perdu la superstition des places : je n'en ai jamais trouvé qu'une. Un médecin qui prétendait guérir la maladie que conjurent les rois de France me prit pour aide-chirurgien et pour sujet d'étude. Mon estomac résista à ses traitements, et mon mal aussi. Si bien que me voyant obstinément incurable, il me jugea compromettant pour la vogue de son élixir et me congédia. Je m'en tiens donc à la littérature. J'ai fait des tragédies, des satires, des chansons morales pour les tavernes ; des poëmes épiques, des prospectus, des préfaces, des factums, des prologues, jusqu'à des sermons pour les pasteurs paresseux. Je serai critique, biographe, moraliste, philologue surtout, poëte s'il le faut ; mais mon destin, dans les lettres, est de devenir la loi vivante. (*A lady Thornhill.*) Il faut l'amuser ainsi pour changer le cours de ses pensées.

THORNHILL. Que vous m'intéressez! Je serais enchanté que vous eussiez du talent!

JOHNSON, *à part*. Je ne suis pas peintre... (*Haut.*) Rassurez-vous à cet égard : un Français de beaucoup d'esprit, un M. Arouet qui se fait appeler Voltaire, a écrit dernièrement que, par mon éloquence, je rivalise avec Athènes et Rome.

THORNHILL. Il se pourrait!

LADY THORNHILL. Cerveau que la misère aura trop rudement heurté.

JOHNSON. Depuis un an, vous le savez, il n'est bruit que de l'éloquence et du talent oratoire de nos Démosthènes du parlement. Mais ce que vous ignorez, le voici : Depuis un an, je rédige, pour le *Gentlemen's magazine*, sur des notes fournies par les huissiers, et pour un salaire vil, les comptes rendus des deux chambres. Or, je construis à mon gré des discours que je livre pour ceux de nos hommes d'État. Aucun d'eux, modestie surprenante! n'a daigné réclamer. Notre texte, supérieur à celui des autres recueils, a été adopté par tous les journaux, et les lords vont répétant que le *Gentlemen's magazine* rapporte seul avec exactitude les débats parlementaires. Chacun est intéressé à me laisser obscur; mais j'ai acquis la conscience de mon mérite, et je me rendrai célèbre dès que j'aurai du temps à perdre.

THORNHILL, *riant*. Mais quand vous renoncerez à cet emploi, soudain Cicéron va disparaître ; Démosthène s'éclipse; Alcibiade s'évanouit...

JOHNSON. Vous ignorez la puissance des traditions. J'ai frayé la voie, on la suivra sans peine, et j'aurai fondé l'éloquence moderne au profit de l'Angleterre : la beauté de mon œuvre est là!

THORNHILL. J'admire votre philosophie.

JOHNSON. Il la faut imiter, sir James; sauvez votre dignité aux dépens de votre orgueil. Faites pour Hogarth ce que je fais pour nos orateurs. Qu'il ait à grandir sous vos ailes ; on les verra planer sur lui. Votre fille, cette enfant rebelle qui vous plonge dans une préoccupation douloureuse, retirez-lui votre existence qu'elle consume, au moyen d'un pardon débonnaire. L'envie ne verra plus avec joie votre cœur qui saigne, et, dédaigneux à votre tour, vous renaîtrez à la paix!

THORNHILL, *devant le tableau d'Hogarth*. Un sujet vulgaire... un art monstrueux, et d'autant plus funeste que le style...

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. GARRICK. John HOALDY. SAVAGE.

GARRICK. Sir James, les amis d'Hogarth, touchés du chagrin de votre fille, viennent vous supplier de lui pardonner et de recevoir votre gendre.

THORNHILL, *éclatant*. Mais c'est l'enfer déchaîné! Non, non, mille fois non!

HOALDY. Au nom de la religion qui les unit, sir James, considérez leur âge, leur honnêteté, la tendresse qu'ils ont pour vous, et les pleurs de leur mère!

GARRICK. Daignez m'écouter, sir James : nous sommes là toute une pléiade d'amis groupés par l'amour de l'art et de la poésie, gens de cœur entrant seuls dans la lutte : c'est notre grâce à tous que nous implorons ; vous serez le père de cette famille d'artistes, glorieuse de se ranger sous le patronage du plus grand peintre de notre pays.

SAVAGE. En retour d'une si douce faveur, Savage s'engagerait à ne boire que de l'eau jusqu'à la fin de ses jours.

THORNHILL. Me prend-on pour un père de comédie! Ah, vous avez besoin de mon pardon? Tant mieux; je ne vous connais pas, je n'ai plus de fille. Abrégeons cette scène, et si vous répétez un rôle, monsieur le comédien, ce n'est pas moi qui vous rendrai la replique.

GARRICK, *fièrement*. Oui, monsieur, je me fais comédien, pour nourrir la fille de Thornhill, notre sœur à tous! Hogarth est pauvre, mais il a du talent, et ce n'est pas de vous que nous devions attendre ce mépris envers le mérite privé des dons de la fortune.

THORNHILL. On viendra donc impunément m'insulter chez moi!

SAVAGE. Ce père-là ne vaut pas mieux que lady Macclesfied, ma noble mère.

GARRICK. Oubliez ma vivacité : fils d'un officier mort pauvre, je suis un peu fier; petit-fils d'un Français, j'ai



Richard Savage. Dessin de Bertall.

trop de promptitude; mes intentions sont meilleures que mon naturel.

THORNHILL. Cachez vos intentions, et chassez votre naturel Mon caractère m'interdit une transaction que ma conscience réprouve. Je reste dans mon camp; j'attends votre Hogarth de pied ferme, et mon école luttera.

GARRICK, *à part*. Il paraît que le tableau est superbe!

LADY THORNHILL. Mon ami!

JOHNSON. De grâce, monsieur!

THORNHILL. Laissez-moi ; je le veux! ou bien, c'est moi qui, banni de mon atelier... (*Il s'élance vers la porte et sort; tous le suivent confusément, moins Johnson.*)

JOHNSON, *bas à Garrick*. Éloignez-vous; mais n'allez pas trop loin.

## SCÈNE V.

Lady THORNHILL, JOHNSON.

LADY THORNHILL, *tombant sur un fauteuil.* Oh! j'en mourrai!

JOHNSON, *très-calme.* Mon opinion est que personne n'en mourra. Humiliante pour votre fille, cette situation est dommageable à l'avenir d'Hogarth. On l'a condamné sans l'entendre : en pareille occurrence, le devoir d'un homme qui aspire à un acquittement consiste à purger sa contumace. Tribonien est explicite sur ce point.

LADY THORNHILL. Tribonien... oui, monsieur ; mais ma fille ; je ne la verrai plus!

JOHNSON. Le contraire offre plus de probabilité. Il faut que votre enfant, que vous-même, il faut que les coupables enfin s'humilient, et que l'autorité les voie plier le genou. C'est ce que j'ai fait comprendre à Hogarth. L'épreuve sera pénible ; mais s'il est doux, patient, modeste...

LADY THORNHILL. Tout est perdu! (*Elle entend revenir son mari et cherche contenance devant le tableau d'Hogarth.*)

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, THORNHILL.

THORNHILL. Les scélérats! enfin je suis délivré! (*A sa femme*). Que faites vous encore, plantée là devant cette toile? vous trouvez cela bien, n'est-ce pas?

LADY THORNHILL. Mais...

THORNHILL. Non, soyez franche, avouez-le, vous êtes charmée! (*Il regarde l'ouvrage d'un air sardonique.*)

LADY THORNHILL. Oui... un certain aspect; des espérances...

THORNHILL, *très-animé.* Des espérances! vous êtes plus difficile que moi! le malheureux! (*Avec indignation.*) Une vigueur! la touche est d'un esprit! Tout cela est ramassé dans la boue, et l'ensemble s'enlève avec une franchise! C'est le comble du cynisme, de la brutalité! Pas le sens commun, et un bonheur!

JOHNSON. Ainsi, même à l'œil exercé des connaisseurs, il y aurait là?...

THORNHILL, *avec feu et d'un ton bourru.* Il n'existe pas au monde deux hommes en état de peindre une... une chose comme cela! (*A sa femme.*) Êtes-vous contente? Eh bien, n'en parlons plus.

LADY THORNHILL. Alors, mon ami, pourquoi...

THORNHILL. Ah! pourquoi... pourquoi? C'est un misérable rapin! Sais-tu ce qu'il va criant partout? Que les peintures du vieux Thornhill sont dignes d'être... d'être raclées!

JOHNSON, *consterné.* Raclées!

LADY THORNHILL. Quelque calomnie de votre sir Claudius...

THORNHILL. Raclées! il l'a dit.

JOHNSON, *à part.* Ce lieu sera prochainement le théâtre de quelque scène violente; sortons : mon zèle irait trop loin. (*Bas à lady Thornhill.*) Vos enfants... vous vouliez les voir?

LADY THORNHILL. Eh bien?

JOHNSON, *montrant la porte de gauche, que masque une toile.* Ils sont là! (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

THORNHILL, Lady THORNHILL.

LADY THORNHILL. Dieu! pourvu qu'ils ne se montrent pas!

THORNHILL. Raclées! Oh, cet Hogarth! que ne puis-je l'égorger dans son orgueil, le rouler dans la poussière! le... je voudrais le tenir là, sous mes pieds!

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. HOGARTH entraînant JANE, qu'il jette aux genoux de son père.

HOGARTH. Soyez donc satisfait. (*Thornhill recule d'un pas ; sa femme relève sa fille et l'embrasse.*)

LADY THORNHILL. Ma fille!

THORNHILL, *jetant sur Jane un coup d'œil rapide.* Elle n'est plus à nous...

HOGARTH. Je ne descendrai pas, sir James, jusqu'à démentir de si basses imputations.

THORNHILL, *troublé, mais digne.* Vous étiez là, monsieur?

JANE, *interrompant.* Ce n'est pas lui, mon père; c'est moi qui viens... Ne vous détournez pas! Quatre longs mois passés loin de vous... n'est-ce pas une expiation assez cruelle!

THORNHILL, *montrant Hogarth.* Vous avez choisi entre nous deux.

JANE. Fille d'un artiste, j'ai donné mon cœur à un artiste : en me léguant une étincelle du feu qui vous anime, c'est vous, mon père, qui m'avez inspirée. De loin, je montrais à William les chemins glorieux que j'avais parcourus derrière vous... et je n'ai pu résister à l'attrait de le suivre. Hélas! il n'avait que moi sur la terre, ce pauvre orphelin! si je l'avais abandonné, je ne serais pas votre fille.

THORNHILL. Vous avez méconnu mes droits, mon affection, et brisé tous les liens qui nous ont unis.

JANE. J'attends à vos pieds que ce bras se lève pour me chasser! Il est impossible, ma mère, impossible, n'est-ce pas? qu'une faute excusée par vous ait effacé du cœur de mon père dix-huit années de tendresse ardente et soumise, et le souvenir de son enfant! Je le sens là, des liens si forts et si doux ne se rompent jamais! (*Elle se jette à ses genoux.*)

LADY THORNHILL, *à genoux aussi.* Sir James, mon mari, mon maître!

THORNHILL. Ce repentir ne peut réparer la brèche de mon honneur : j'avais engagé ma parole à l'honorable Claudius, un de mes plus chers amis... politiques, et lors même que vous ne m'auriez pas outragé par l'indignité de votre choix...

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS. WITCHCOTTE : il apparaît sur le seuil, où il reste profondément ébahi.

JANE, *se relevant.* Sir James, vous parlez de mon mari; d'un talent que j'honore, d'un homme que j'ai juré devant Dieu de respecter. Je suis fière de lui appartenir,

comme je le suis d'être votre fille. (*Apercevant Witchcotte.*) Mais je ne me serais consolée de ma vie d'avoir jeté mon cœur à quelqu'un de ces coureurs de dots, de ces gentilshommes d'aventure, esclaves de la mode, fanfarons de frivolité, méprisant les arts et le travail; trop raffinés pour aimer leur femme et assez suffisants pour la vouloir enlever lors même qu'on la leur donne... afin de l'épouser compromise, ridicule, et, par là, plus digne d'eux. (*A part.*) Du moins, William sera vengé!

WITCHCOTTE, *s'approchant.* Je ne comprends en aucune façon...

THORNHILL, *lui serrant la main.* Mon noble ami, vous me voyez honteux... (*A sa fille.*) Malheureuse!

WITCHCOTTE, *s'efforçant de sourire.* Laissez, laissez! son dépit n'est qu'un hommage tardif. Et quand on connaît les femmes... (*A part.*) Cette petite personne-là ne me convenait pas du tout!

THORNHILL, *à Claudius.* Je suis de moitié dans votre injure, et je ne faiblirai pas!

JANE, *avec abattement.* Vous serez donc sans pitié! car vous le savez, hélas! rien ne désunira nos deux cœurs, et votre sévérité me bannit pour jamais. William, disposez de votre servante.

WITCHCOTTE, *à part.* Qu'Hogarth vienne à présent consommer la rupture, et j'emporte les lauriers de la guerre.

HOGARTH, *à Thornhill.* Je respecte votre arrêt, sir James, et je vous présente toutes mes excuses. (*Il se dirige vers la porte.*)

THORNHILL, *froid, mais troublé, avec une émotion contenue.* Nous avons, monsieur, un compte... d'argent à régler ensemble: sans quoi je ne m'expliquerais, à aucun titre, l'honneur de la visite de M. Hogarth. Une gravure... très-belle, des gardes magnifiques! Comme je désire conserver cette épreuve, veuillez m'en dire le prix.

JANE, *honteuse.* O mon père, mon père!

HOGARTH, *à Jane.* C'est à moi que l'on parle, ma femme.

THORNHILL. Sa femme! devant moi...

HOGARTH, *s'inclinant.* Le prix est de cinq shillings.

THORNHILL, *tirant une pièce d'or.* Veuillez vous payer sur cette guinée.

HOGARTH, *riant avec effort.* Je n'ai pas un penny... sur moi. Mais comme la série se compose de six planches, j'accepte à titre d'avance. (*A Jane.*) Prends, mon enfant, voilà ta dot.

THORNHILL, *à part.* Insolent jusqu'au bout.

HOGARTH. On a exposé sous vos yeux un tableau au sujet duquel je serais flatté de mettre à profit votre expérience. (*A part.*) Jane, c'est pour toi que je subis ces affronts...

THORNHILL. L'art est le seul texte sur lequel nous puissions discourir.

LADY THORNHILL, *à part.* Et Dieu sait quel bon accord! Il fallait attendrir le père; il s'adresse au peintre. Si l'art intervient, toute conciliation échouera.

WITCHCOTTE, *à part.* Il est perdu!

THORNHILL. Votre intention est elle de railler, ou de m'embarrasser par un honneur que je ne sollicite pas? Votre œuvre est magnifique! voilà mon sentiment: je désire passer pour connaisseur.

HOGARTH. Pourtant je serais heureux de savoir de vous si les figures sont à leur plan, si l'effet, si la lumière...

THORNHILL. Bref, les notions élémentaires, celles qui sont à ma portée. Je n'entends rien à ces sortes de besognes; selon moi, l'art, destiné à plaire, doit indemniser les gens délicats des tristes laideurs de la vie réelle.

HOGARTH, *avec feu.* Ce serait le condamner à l'inutilité absolue. Je serais désolé de vous contredire; mais j'oserai soutenir que, si l'art est en droit de sacrifier aux charmes de la fiction, il est digne d'aspirer à un but plus moral, de servir, en un mot, d'organe à la vérité.

JANE. L'imprudent! William, si vous m'aimez...

LADY THORNHILL, *à Jane, avec angoisse.* Tu n'as plus de mari, tu n'as plus de père... leur art qui nous charme va les désunir pour toujours!

HOGARTH, *résolûment.* Si je cédais, j'aurais abdiqué le droit de m'estimer. Sir James suit une route glorieuse: son art flatte les passions des grands, qui ont honoré son talent immense, en le faisant grand... comme eux. Le mien s'adresse à la foule; si je réussis, je serai grand comme le peuple.

THORNHILL, *exaspéré.* Et grossier comme lui! Si c'est pour étaler votre orgueil que vous avez feint d'implorer mes conseils, on ne se fait plus écolier à mon âge. Je supposais que le sentiment de vos torts vous rendrait moins tranchant dans vos idées. A ce prix, peut-être aurais-je...

HOGARTH. Si je vous ai blessé, j'en suis pénétré de douleur; mais pour nul intérêt, je ne renierais des lèvres les convictions enracinées dans mon esprit.

LADY THORNHILL. Il est décidément fou.

JANE. J'honore sa folie.

LADY THORNHILL. Il aimera son art plus que toi.

JANE. Eh bien! j'aimerai son art plus que lui; nous serons infidèles de complicité!

THORNHILL, *avec emportement.* Quoi! vous osez, bravant l'expérience de mes années, et en face d'une misérable... croûte, — ma foi, le mot est lâché! — ajouter à vos griefs une âpreté si criminelle! Qu'entre nous tout soit rompu! Et moi qui songeais à me créer en lui un successeur...

HOGARTH. Je n'eusse accepté qu'à la condition de rester libre. Ce que vous appelez une croûte, c'est une œuvre originale que je n'ai point ramassée dans les cartons des vieux maîtres!

WITCHCOTTE, *à Thornhill.* Que vous avais-je dit?

THORNHILL, *à Hogarth.* Va, je te renonce! Tu m'as volé ma fille; tu la tues pour son père une seconde fois!

JANE. William! est-ce là ce que tu m'avais promis?

HOGARTH, *exalté.* Qui? moi! j'irais, pour un intérêt humain, jouer la comédie devant James Thornhill! Non; plutôt mourir à la peine! Et quant à cette enfant, je saurai la dédommager. J'ai dans l'âme un feu que rien n'éteindra, et, dans cette main, du travail pour quarante années!

THORNHILL, *à part.* C'est un cœur d'acier! (*Haut.*) La patience m'échappe... Est-ce là votre dernier mot?

HOGARTH. Le dernier! Il me reste l'honneur, et son amour.

THORNHILL. Orgueilleux, qu'éblouit un succès fragile! Quoi! si Thornhill, au prix d'une déférence qui m'est due, eût consenti...

HOGARTH. N'achevez pas! je tromperais votre espoir!

LADY THORNHILL, *lui montrant sa fille.* Non, vous ne l'aimez pas!

THORNHILL, *courroucé.* Malheureux! tu céderas, pourtant?

Hogarth. Jamais!

Thornhill *fait un pas d'un air menaçant.* Oh! de pareils monstres... (*Ouvrant les bras avec tendresse*) il faut les étouffer!

Jane, *devançant son mari qui s'élance.* Pas avant moi, mon père!

Witchcotte. Quelle faiblesse! et sans égard pour moi.

Thornhill, *agité, combattu.* Tu es un véritable artiste. Le drôle n'a pas reculé d'une ligne! Tu es fort; mais tu n'as pas encore comme moi... Non, non; c'est autre chose. (*A sa fille.*) Te voilà donc heureuse?

Jane. Oui; car on dira de moi : Elle est la fille et la femme des deux plus grands peintres de l'Angleterre! (*Witchcotte s'esquive.*)

## SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, moins WITCHCOTTE. GARRICK, JOHNSON, HOALDY, SAVAGE, faisant irruption.

Thornhill. Ils écoutaient! je suis pris comme dans un coupe-gorge! (*On félicite, on embrasse William.*)

Johnson. Sir James, nous sommes quittes! Voilà ce qui s'appelle poser magistralement devant son biographe.

Savage, *triste.* Il existe donc des pères... qui sont des pères!

Thornhill, *à Garrick.* Vous vous livrez à l'étude des passions, je crois?



Hogarth et Jane. Dessin de Franck.

Garrick, *lui serrant la main.* Il est des émotions que l'on ne peut contenir.

Johnson, *les contemplant avec mélancolie.* Moi seul, je n'ose embrasser personne. O marâtre nature! pourquoi m'as-tu refusé les dons qui font les êtres aimés? (*Jane s'avance lentement et lui présente son front.*) La première, la seule joie que m'ait offerte une personne de l'autre sexe... (*Un domestique paraît.*)

Thornhill. A demain vos débuts, David Garrick; vous remettrez Shakspeare en honneur : à demain; nous y serons tous. Pour ce soir, je vous retiens à souper.

Lady Thornhill. Ah, seigneur! Et rien n'est prêt!

Hogarth. Ne sommes-nous pas en famille?

Savage. On va déguster le vin du beau-père, et la bohême soupera!

Thornhill, *au domestique.* Que l'on place à table mon gendre à mon côté! (*A Hogarth.*) Je veux te faire cadeau de mon habit de gala, et demain, à l'heure du beau monde, en bons ennemis intimes, nous reprendrons nos querelles sous les marronniers du parc.

Francis WEY.

FIN.

# LE SALON DE 1857.

## LE ZOUAVE, DE M. ÉMILE LECOMTE.




Salon de 1857 : *Un Zouave sauvant un enfant à Sébastopol.* Tableau d'Émile Lecomte. Dessin de J. Worms.

A tout *sauveur* tout honneur!

Voici d'abord le tableau de M. Emile Lecomte, digne neveu d'Horace Vernet, — auquel nous avions promis un succès populaire, et qui l'a obtenu, en effet, dès l'ouverture du salon.

C'est la scène capitale et touchante d'un petit drame qui a déjà fait grand bruit dans le monde, et qui figurera bientôt tout entier dans le *Musée des Familles.*

La division Mac-Mahon vient de prendre la tour Malakoff.

Un sergent de zouaves, improvisé par la mitraille chef de sa compagnie décimée, s'élance, à travers une pluie

de balles et de boulets, dans une opulente maison de Sébastopol.

Les habitants ont pris la fuite, à la vue des Français victorieux.

Au milieu du désordre et de l'incendie causés par l'explosion d'une bombe, le zouave aperçoit tous les trésors abandonnés par les vaincus : mobilier splendide, argenterie, bijoux, objets d'art, etc., une fortune pour le soldat et sa famille!

Va-t-il en faire son butin, selon le droit de la guerre? Non! — Un cri terrible l'appelle au premier étage. Il monte; il trouve une jeune femme, une mère, baignée dans son sang, morte, son enfant dans ses bras.

Voilà le prix de la victoire, et la bonne aubaine du zouave! Une vie innocente à sauver! un orphelin à doter d'un père!

Il prend cet ange aux cheveux blonds, dont les parents ont tué peut-être ses camarades; il l'emporte sur son cœur, froissant les joues vermeilles de sa rude moustache; et, assez riche de cette proie charmante, il quitte, en la ravissant, il foule aux pieds, il enjambe les aiguières d'or, les plats d'argent, les armes précieuses, les tableaux et les cassettes de pierreries.

Il ne lui restera, d'une année de souffrance et de gloire, que son fusil et cet enfant!

M. Emile Lecomte a rendu à merveille le double caractère de ce tableau : le combattant redevenu homme tout à coup, le vainqueur oubliant la vengeance pour une bonne œuvre, le sourire de l'attendrissement épanoui dans la fureur de la bataille, la pauvreté héroïque s'élevant au-dessus de la richesse par un élan chrétien.

Il fallait plus que du talent, il fallait du cœur pour sentir et exprimer ainsi un tel sujet.

Toutes les femmes donneront une larme, tous les hommes un applaudissement, tous les soldats une action de grâces au *zouave de Sébastopol*.

C'est une lettre de noblesse pour l'armée française. Elle sera affichée un jour dans tous les salons et dans toutes les chaumières.

PITRE-CHEVALIER.

---

# HISTOIRE ET TRAITÉ DE LA PISCICULTURE (1).

## III.

Quand faut-il avoir recours à la fécondation artificielle? — De la maturité des œufs et de la laitance. — De la fécondation. — Appareils à éclosion pour rivières et étangs, pour laboratoires. — Des œufs gâtés. — Des signes précurseurs de l'éclosion. — De l'éclosion. — De la vésicule abdominale. — Faut-il nourrir le poisson ou le disséminer? — De la nourriture du poisson. — Le poisson croît en proportion de la nourriture qu'il prend. — Du transport des œufs.

Nous avons dit dans le chapitre précédent quels sont les procédés bien simples qui, la plupart du temps, doivent suffire au repeuplement de nos rivières et de nos étangs. Placez le poisson dans les eaux dont la température lui convienne et fournissez-lui de bonnes frayères, et vous êtes presque sûr d'une récolte abondante. Quelquefois cependant la reproduction naturelle peut être insuffisante ou impossible, c'est alors qu'il faut avoir recours à la fécondation artificielle.

C'est ce qui arrive notamment :

1° Quand il s'agit d'introduire dans nos eaux des poissons qui ne s'y trouvent pas.

En effet, il ne saurait plus être question, en ce cas, de frayères naturelles ou artificielles. On pourrait, il est vrai, transporter des poissons vivants; mais, outre que le transport est souvent impraticable et toujours très-dispendieux, il est fort probable que le poisson ne vivra pas, ou ne se reproduira pas dans le milieu où il n'est pas né.

Le transport des œufs, au contraire, n'offre ni les mêmes difficultés ni les mêmes dangers, et le petit poisson, qui n'a jamais connu d'autre patrie que sa patrie d'adoption, s'y acclimate parfaitement, pourvu qu'elle offre à peu près les mêmes conditions de température que celle où vivaient ses parents.

2° Quand certains poissons, comme la carpe, par exemple, ne se reproduisent pas dans des eaux où ils vivent néanmoins. C'est ce qui se présente chez moi, où les sources sont trop froides pour que la carpe puisse s'y reproduire, sans être assez froides pour l'empêcher d'y vivre.

(1) Voyez la première partie au précédent numéro.

3° Quand on veut tenter quelque croisement, quelque mariage entre familles différentes, pour réunir en un seul et même individu les qualités diverses que ses parents ont apportées en dot; comme M. Millet l'a tenté avec succès avec des truites et des ombres chevaliers du lac Paladru.

Il est évident que, dans chacune de ces circonstances, la fécondation artificielle peut seule suppléer à l'insuffisance ou au défaut de la reproduction naturelle. Il est donc temps de nous occuper de la fécondation artificielle, de ses procédés et de ses résultats.

La fécondation artificielle, avons-nous dit, repose sur l'imitation la plus fidèle de la nature. Elle comporte plusieurs opérations, toutes fort importantes : la récolte des œufs et de la laitance, la fécondation proprement dite, l'incubation, l'éclosion des œufs, l'élevage de l'alevin, et enfin la dissémination du poisson. Nous allons faire passer devant les yeux du lecteur chacune de ces différentes phases de l'opération.

Pour obtenir des œufs et de la laitance dans un état convenable de maturité, — ce qui est indispensable, — le moyen le plus sûr est de pêcher le poisson sur la frayère même ou à proximité de la frayère, quand il commence à entrer en frai. A cette époque, le ventre de la femelle est gonflé et légèrement enflammé ; les œufs coulent naturellement au moment où on la saisit ou quand on lui presse le dessous du ventre; souvent même une partie des œufs tombe dans le filet ou dans le bateau du pêcheur quand le poisson s'agite, et surtout quand on le tient suspendu la tête en haut (1). Les œufs bien mûrs sont isolés les uns des autres (excepté pour la perche), clairs et transparents; ils ressemblent à de petits globules de verre d'un gris verdâtre ou jaunâtre, ou à de jolies groseilles blanches et roses, comme pour le saumon et la truite.

La laitance est bonne quand elle s'écoule en jets ou gouttes de lait, soit naturellement, soit par une légère pression.

Si les œufs ou la laitance ne présentaient pas les appa-

(1) M. Millet.

rences de maturité que nous venons d'indiquer, il faudrait retarder l'opération de quelques jours, et pour cela replacer les poissons dans un réservoir, ou leur passer une ficelle dans la bouche et l'une des ouïes, et les remettre, ainsi attachés, dans la rivière ou la pièce d'eau.

Mais nous supposons que le mâle et la femelle se trouvent l'un et l'autre dans de bonnes conditions. Voici comment on opère :

On prend un vase à fond plat, que l'on emplit d'une eau claire et froide, à la hauteur de quelques centimètres. Pour obtenir la température la plus convenable, on puise l'eau à la rivière même où le poisson fraye d'ordinaire; s'il s'agit de féconder des espèces qui ne se rencontrent pas chez nous, la température doit être de huit à dix degrés pour la truite et le saumon, de quinze à dix-huit pour la perche, de vingt-deux à vingt-cinq pour la carpe, etc., etc.

Veut on opérer sur des poissons dont les œufs s'attachent aux objets environnants, il faut, en outre, garnir le fond du vase de plantes aquatiques, de rameaux d'arbre, ou plus simplement d'une poignée d'herbe.

Ces précautions préalables une fois prises, on saisit la femelle et on la tient, la tête en haut, au-dessus du vase; il serait même plus sage de plonger le bas du ventre dans l'eau, pour ne pas laisser les œufs en contact avec l'air extérieur; souvent cette position suffit pour précipiter les œufs; dans le cas contraire, on se contente d'arquer faiblement le corps du poisson, ou enfin de presser légèrement le ventre de haut en bas. Si les œufs ne tombent pas alors, c'est qu'ils ne sont pas mûrs, et il y aurait grave imprudence à faire violence à la nature. Quant à ceux qui s'écoulent du ventre du poisson, ils se précipitent au fond du vase ou vont se coller aux herbes qui y ont été placées.

En même temps que s'accomplit ce premier acte de l'opération, on a également saisi le mâle, et, en usant des mêmes précautions, à mesure de l'écoulement des œufs ou immédiatement après cet écoulement, on les arrose de quelques gouttes de laitance; l'eau devient alors légèrement blanche et prend une teinte opaline. On l'agite doucement pour mettre les œufs en contact avec la laitance, puis, au bout de quelques minutes, on la fait écouler et on la remplace par de l'eau claire.

Les œufs d'une femelle morte depuis quelque temps peuvent encore être fécondés; mais, en revanche, la laitance doit appartenir à un mâle vivant; c'est qu'en effet la vitalité de l'œuf est beaucoup plus longue que celle de la laitance, et l'on s'exposerait à un insuccès presque certain si l'on préparait l'eau laitancée avant d'y avoir introduit les œufs. L'opération a, du reste, plus de chances de réussite si l'on n'emploie que des poissons vivants, et si l'écoulement des œufs et de la laitance a lieu simultanément.

Quand les œufs sont fécondés, on pourrait les déposer dans des eaux libres, mais alors ils seraient exposés aux mille dangers que nous avons signalés; c'est pour les y soustraire qu'on a inventé divers appareils d'incubation ou d'éclosion, destinés à fonctionner, soit dans un cours d'eau ou un bassin, soit dans un laboratoire.

Ces appareils varient à l'infini et de formes et de noms; aussi ne parlerons-nous que de ceux dont la pratique a constaté la supériorité.

L'appareil employé avec le plus de succès dans les rivières et les étangs se compose de deux tamis en toile métallique galvanisée, qui s'adaptent, et dont l'un sert de fond et l'autre de couvercle; des flotteurs en liége ou en bois maintiennent la partie supérieure à fleur de l'eau, tandis que la partie inférieure plonge de quelques centimètres. Les œufs déposés sur le fond de l'appareil sont ainsi enfermés entre deux toiles métalliques qui, tout en laissant un libre passage à l'eau, empêchent l'introduction de toute matière nuisible, et mettent l'œuf et plus tard l'alevin à l'abri de tout ennemi.

Dans les laboratoires on dépose les œufs dans des rigoles ou petits bassins en fonte émaillée, qu'alimente un réservoir tel qu'un tonneau ou une fontaine. L'eau tombe goutte à goutte ou en petit filet dans les rigoles disposées en amphithéâtre. La rigole supérieure est pourvue à ses extrémités de deux tuyaux qui laissent échapper le trop-plein dans une seconde et une troisième rigole, placées à la droite et à la gauche de la première; de la seconde et de la troisième l'eau retombe ensuite par d'autres tuyaux dans de nouvelles rigoles, et ainsi de suite. On peut multiplier à l'infini le nombre de ces bassins artificiels, en ayant soin toutefois que les tuyaux d'écoulement se trouvent alternativement à droite et à gauche; ainsi l'eau qui tombe à droite dans une rigole la traverse dans toute son étendue et en ressort par la gauche, ce qui produit une espèce de petit courant. A la partie inférieure de chaque rigole est aussi adapté un petit tuyau de vidange, qui permet de vider et de nettoyer l'appareil. Enfin, la dernière rigole est pourvue d'un tube en gutta-percha qui fait écouler l'eau au dehors. Il est inutile de dire qu'on peut modifier cet appareil de mille façons différentes, n'établir qu'un rang de rigoles, par exemple, etc.

Dans le principe, on se contenta de déposer les œufs sur le fond des bassins; mais bientôt on put remarquer que souvent ils s'altéraient au contact des corps étrangers, qui pénètrent ou se développent dans l'eau. On imagina donc de les suspendre sur des claies ou châssis, faits de baguettes de verre ou de toiles métalliques, qui laissent passer entre leurs mailles les matières nuisibles.

C'est avec des appareils de cette nature que M. Coste, au Collége de France, M. Millet et bien d'autres pisciculteurs ont fait éclore dans leur appartement, leur chambre à coucher, si vous voulez, des milliers de truites et de saumons.

L'œuf une fois placé dans l'appareil, il faut attendre son éclosion. L'incubation dure ordinairement de cinq semaines à deux mois pour la truite, de huit à quinze jours pour les poissons de printemps et d'été.

Pendant ce temps, il faut visiter souvent la couvée. Parmi les œufs, il en meurt toujours un certain nombre, soit qu'ils n'aient pas été fécondés, soit que le germe ait péri, soit enfin qu'une cause quelconque en ait arrêté le développement. L'œuf gâté perd aussitôt sa transparence et devient d'un blanc opaque; il est urgent alors de l'enlever, car son contact pourrait altérer rapidement les autres. Cette opération fort délicate s'accomplit au moyen d'une petite pince.

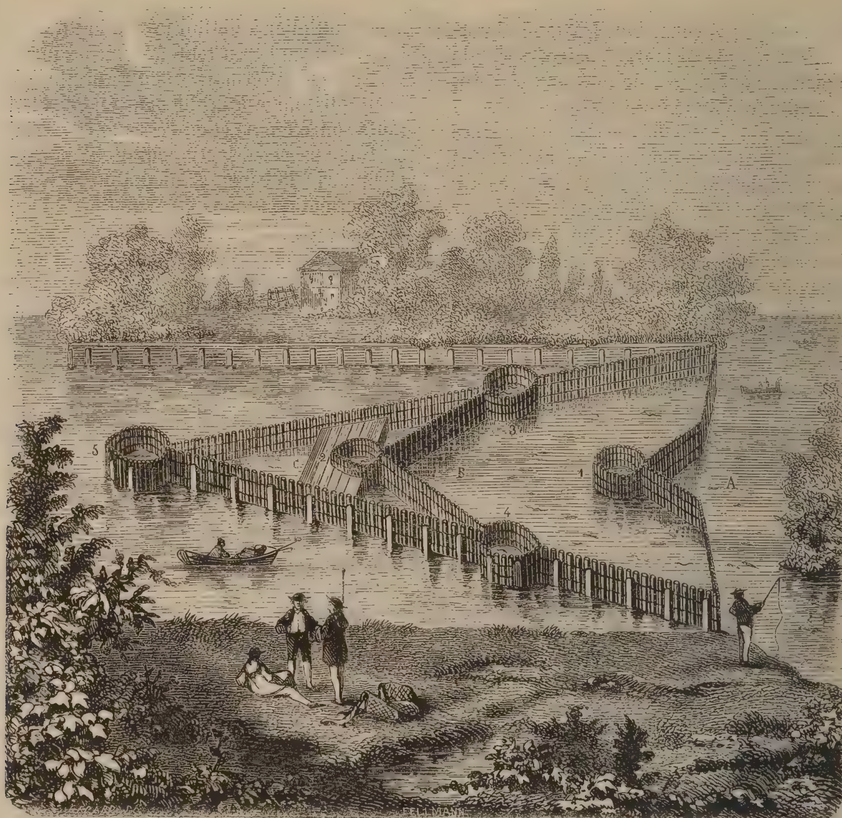
Parmi les maladies auxquelles l'œuf est exposé, celle qui cause le plus de ravages est produite par les *byssus*. C'est une moisissure blanchâtre qui enveloppe l'œuf, l'étouffe et ne tarde pas à le faire périr. On a essayé, comme remède, de le brosser et de le nettoyer avec un pinceau ou la barbe d'une plume; mais l'expérience nous a toujours montré cette méthode insuffisante, et mieux vaut, selon nous, sacrifier l'œuf malade que de compromettre le salut des autres. Une eau légèrement salée arrête parfois les progrès des byssus, mais M. Millet conseille de ne l'employer que pendant la seconde période de l'incubation.

Au moment de la fécondation, l'œuf présente dans sa région supérieure une espèce de tache blanchâtre, autour de laquelle roulent de petites gouttes huileuses plus ou moins colorées. A mesure que l'incubation s'accomplit, cette tache tend à se fondre avec les gouttes huileuses, et bientôt on aperçoit un corps opaque qui se termine par deux petites fourches recourbées l'une vers l'autre ; c'est le corps du poisson. Puis, à l'extrémité de ces fourches, apparaissent deux points noirs, qui chaque jour deviennent de plus en plus distincts ; ce sont les yeux.

A ces signes, on reconnaît que l'éclosion ne peut se faire attendre longtemps. En effet, à travers l'enveloppe de l'œuf, devenue moins résistante, on peut voir les mouvements du petit animal. Il cherche à rompre avec sa queue les parois de sa prison ; il s'agite, il se démène. De jour en jour, les mouvements deviennent plus rapides et plus forts ; enfin l'enveloppe cède, et le petit poisson fait son entrée dans le monde.

Mais comme il n'a encore reçu aucune éducation, au lieu de faire comme les personnes polies, qui se présentent par-devant et saluent en entrant dans un salon, c'est son derrière ou sa queue, si vous l'aimez mieux, que notre héros montre d'abord ; la tête est encore encapuchonnée dans l'enveloppe de l'œuf, dont elle se dégage, du reste, promptement. Et bien lui a pris d'en agir ainsi sans façon, car si une fausse honte lui eût suggéré l'idée d'arriver la tête la première, il eût couru grand risque de périr étranglé dans la déchirure de la pellicule.

Dans toutes les grandes familles des êtres organisés qui peuplent la terre et les airs, ce sont les parents qui, dans les premiers temps, ont mission de nourrir leurs enfants et de guider leurs premiers pas. Tous les animaux comprennent cette mission sacrée et savent la remplir : depuis le célèbre pélican, ce modèle de l'amour maternel ; depuis le plus humble des insectes jusqu'au lion, le roi des forêts, jusqu'à l'aigle, le roi des airs. Un seul être a répudié ce devoir que tant de mères appellent un plaisir, et cet être, c'est le poisson. Avouons donc son infériorité en cette circonstance. L'alevin, à sa naissance, se trouve seul, livré à ses propres ressources et abandonné de sa famille, bien heureux encore quand, par une triste interversion des rôles, ce n'est pas lui qui fournit à ses parents,— modernes saturnes, — la matière d'un déjeuner.




Lagune de Comachio. A. Bassin ou campo. B et 2. Compartiments des muges, soles et dorades. C et 3, 4 et 5. Compartiments des anguilles. 1. Chambre à base et à sommet entrebaillés. Dessin de Fellmann.

Qui donc aidera le pauvre orphelin à traverser ces jours difficiles de l'enfance, où la faiblesse a tant besoin de protection ? Ce sera notre mère à tous, ce sera dame Nature.

En effet, au moment où le poisson vient de naître, il est pourvu d'une poche ou vésicule abdominale, quelquefois plus grande que lui, poche qui contient les provisions dont il a besoin pendant son premier âge. A mesure que l'alevin grandit et se développe, cette vésicule diminue et se résorbe ; tant qu'elle existe, le petit poisson ne connaît pas la faim, et l'appétit ne lui vient que quand elle a complétement disparu.

Jusque-là il serait donc inutile, peut-être même dangereux, de donner aucune nourriture au poisson ; mais, dès que la vésicule a été résorbée, se présente la grave question de l'alimentation.

Ici, deux systèmes s'offrent à nous : l'un consiste à con-

server l'alevin dans les appareils d'éclosion et à le nourrir jusqu'à un certain âge avec des boulettes de viande hachée, des jaunes d'œufs, du pain émietté ou quelque chose de semblable; l'autre consiste à le disséminer dans les eaux libres, dès qu'il est débarrassé de sa vésicule. C'est à cette seconde méthode que nous nous rallions sans hésitation. En effet, quand la vésicule a disparu, le poisson n'est plus gêné dans ses mouvements, il peut éviter le danger et chercher lui-même les aliments qui lui conviennent. Il n'est pas mauvais d'ailleurs qu'il s'habitue de bonne heure à la vie aventureuse des étangs et des rivières. Avez-vous jamais rencontré dans le monde un de ces enfants élevés au sein de la famille, gâtés par leurs grands parents, et qui quittent pour la première fois le foyer paternel? Tout lui semble nouveau et tout l'effraye; il regarde autour de lui avec inquiétude, il se heurte à tous les obstacles, et laisse, pauvre brebis, un flocon de sa laine à chaque buisson du chemin. Eh bien! il en est de même de ces poissons que l'on nourrit dans un appareil ou un bassin avec des boulettes et des pâtées. Rendez-leur la liberté, ils ne savent qu'en faire; ils sont sourds et maladroits; l'habitude de recevoir une nourriture qui ne leur coûte ni peine ni travail les a rendus incapables de s'en procurer une autre, et, depuis que les distributions ont cessé, ils se serrent le ventre et se couchent souvent sans souper; enfin ils ne connaissent pas le danger et




Instruments de pisciculture. 1. Appareil pour la récolte des œufs. 2. Laboratoire des œufs. 3 et 4. Appareil pour l'éclosion. 5. Pince, pinceau, puisette, etc. Dessin de Fellmann.

tombent dans la première embuscade que leur tend un brochet ou une perche insidieuse.

Voilà les motifs qui nous font préférer le système de la dissémination à celui d'une domestication trop prolongée; ce qui n'empêche pas, si les eaux n'offrent que peu de ressources alimentaires, de les augmenter en y faisant éclore des générations d'insectes, de coquillages aquatiques ou d'autres petits poissons, qui, à leur tour, deviendront la proie de leurs aînés.

Si cependant vous n'avez à votre disposition que des eaux d'un volume limité, une pièce d'eau, par exemple, dans laquelle vous désirez élever un grand nombre de poissons, il faudra bien vous résoudre à nourrir artificiellement vos prisonniers. Heureusement, si le poisson est doué d'une merveilleuse facilité de digestion, s'il n'est pas rare de voir une truite ou un brochet dévorer en une journée une proie qui pèse autant qu'eux-mêmes, en revanche leur estomac est d'excellente composition et sait toujours faire honneur au repas qu'on lui offre, même quand il ne sort pas des mains d'un cordon bleu. Du blé, du pain, des mouches, des vers, des insectes, des têtards, des viandes hachées, tout est bon pour la population aquatique. Du reste, n'oubliez pas ce principe fondamental, que le poisson croît en proportion de la nourriture qu'on lui donne ou qu'il trouve.

C'est surtout sur les truites, saumons, ombres et autres

salmonoïdes que les savants et les pisciculteurs pratiques ont tenté leurs expériences. La raison en est bien simple. D'abord, leurs œufs, beaucoup plus volumineux que ceux des autres espèces, gros comme un pois ou une lentille, se prêtent mieux à l'observation. Ensuite leur chair surpasse en qualité celle des poissons ordinaires de nos climats; enfin les salmonoïdes n'existant que dans un petit nombre de nos cours d'eau, leur acclimatation devait être de plus une conquête bien capable d'exciter l'intérêt de la science.

Dans les localités où la truite ne se rencontre pas, il est impossible d'en féconder soi-même les œufs; on est réduit à se les procurer au loin. La question du transport acquiert donc sur-le-champ une grande importance.

L'établissement impérial d'Huningue expédie les œufs dans des paquets de mousse mouillée. Ce système présente de graves inconvénients: 1° la mousse ne conserve pas longtemps l'humidité; 2° quand on veut mettre les œufs dans les appareils, ils sont mélangés d'ordures, de terre, de petits insectes; 3° on est forcé de les prendre un à un, et sans parler du temps perdu, cette manipulation peut leur être souvent funeste.

M. Millet a trouvé un moyen infiniment plus commode et qui n'offre aucun de ces dangers; c'est de placer les œufs dans un linge mouillé, ils restent ainsi constamment humectés, ne se trouvent en contact avec aucune matière dangereuse, et, lors de leur arrivée, il suffit de pencher le linge pour que tous les œufs coulent en masse dans l'appareil. Avec ce procédé, on peut faire voyager des œufs pendant huit ou quinze jours sans éprouver aucune mortalité.

Enfin, il est plus prudent de ne se les faire expédier que pendant la seconde période de l'incubation, c'est-à-dire quand les yeux de l'animal commencent à être apparents. De novembre à janvier alors on est sûr de ne recevoir que des œufs bien fécondés, et l'embryon a déjà une vitalité qui lui permet de résister plus facilement à la fatigue. Le froid, à moins qu'il ne devienne excessif, n'est pas un obstacle au transport; car l'œuf ne meurt pas, même s'il est enfermé dans un morceau de glace, parce qu'il possède une certaine chaleur rayonnante qui fait fondre la glace autour de lui, et l'environne d'un liquide au milieu duquel il vit parfaitement.

La fécondation et la vente des œufs sont devenues une industrie qui tend chaque jour à faire de nouveaux progrès. Mais, comme dans toute industrie nouvelle, les prix sont restés élevés; les œufs valent une dizaine de francs le mille; il est temps que la concurrence les fasse descendre à un taux plus raisonnable.

Cela arrivera-t-il bientôt? Il est permis d'en douter en voyant le nombre des amateurs s'accroître de jour en jour. La pisciculture, restée longtemps une science de cabinet et de laboratoire, est enfin entrée dans le domaine des sciences pratiques.

## IV.

Des pisciculteurs. — MM. de Montgaudry, de Pontalba et de Tocqueville. — La lagune de Comacchio. — Huningue, le Collége de France et le bois de Boulogne. — M. Millet. — Derniers renseignements.

Me voici, cher lecteur, arrivé à la dernière partie de ma tâche. Il ne me reste plus qu'à vous mettre au courant des principaux essais et des résultats les plus importants. Mais comment vous dire tous ces noms, vous raconter tous ces travaux, et rendre à chacun la part d'honneur qui lui revient? Le temps et l'espace me manquent; quelques minutes encore et il me faudra faire place à de plus dignes.

Que MM. de Montgaudry, de Pontalba, de Tocqueville veuillent donc bien agréer mes excuses, si l'exiguïté de mon cadre m'empêche de m'étendre comme je le voudrais sur leurs heureuses tentatives et sur les progrès que leurs intelligents travaux ont fait faire à la pisciculture. Que M. de Tocqueville surtout me pardonne de reconnaître si mal la bonne hospitalité qu'il nous a donnée dans sa belle vallée d'Arondes; mais ne suis-je pas moi-même le premier puni de ne pouvoir discourir à mon aise sur la pisciculture et de m'apercevoir à tout moment que le temps me rappelle à l'ordre! Je me contenterai donc d'entretenir le lecteur du *Musée des Familles* du plus curieux appareil de pêche qui existe au monde, je veux dire de la lagune de Comacchio, pour terminer par les expériences de M. Coste et de M. Millet.

Entre l'embouchure du Pô et la ville de Ravenne, parallèlement à l'Adriatique, s'étend une vaste nappe d'eau de cent quarante milles de circonférence, diversement semée d'îles et de presqu'îles, coupées elles-mêmes par de nombreux canaux. C'est la lagune de Comacchio. Une étroite langue de terre la sépare de la mer; deux rivières, le Reno et le Volano, qui coulent au nord et au sud de la lagune, et le canal Palotta, qui la traverse dans toute sa largeur, la mettent en communication avec l'Adriatique; les deux rivières lui fournissent des eaux douces et le canal des eaux salées. Ces trois artères principales sont reliées entre elles par des milliers de branches qui vont distribuer les eaux jusqu'au fond de la lagune. Tel est à première vue l'aspect que présente Comacchio.

Il y a bien longtemps que ces pêcheries existent, mais pas à l'état où nous les voyons aujourd'hui. Chaque jour a apporté son idée et son perfectionnement. C'était autrefois une triste et pauvre population que celle de ce pays, perdue au milieu d'un vaste marécage, décimée par les fièvres, sans commerce, presque sans relations avec ses voisins. Une idée, une seule allait pourtant faire de cette lagune, jusque-là si funeste, un champ qui donnerait à tous l'abondance et la richesse; cette idée, ce fut l'observation de la *remonte*, cet instinct particulier à quelques espèces de poissons. Nous avons eu déjà occasion d'indiquer le sens de ce mot. A certaines époques de l'année, le poisson et l'alevin ont l'habitude de remonter les cours d'eau, soit pour y frayer, soit pour chercher de la nourriture. Il ne s'agissait donc que d'ouvrir les portes de la lagune aux hôtes de la mer, et de les refermer sur eux. Mais pour cela il fallait une communication facile et directe avec l'Adriatique: la communication existait bien par le port de Magnavacca, mais elle n'était ni directe ni facile; c'est pour remédier à cet inconvénient que le cardinal Palotta fit commencer, en 1631, le canal auquel il donna son nom; ce canal, terminé en 1634, porte les eaux de l'Adriatique dans les parties les plus éloignées de la lagune. Là elles rencontrent les eaux du Reno et du Volano, qui pénètrent par de nombreuses écluses et de nombreuses tranchées percées à travers les digues qui séparent les rivières de la lagune.

Voyons maintenant de plus près le jeu de l'immense appareil.

Nous sommes au moment de la montée. Toutes les écluses sont levées, toutes les portes sont libres, le muge, la sole, la dorade, l'anguille et les autres familles qui habitent l'Adriatique remontent au-devant des eaux douces et pénètrent par bandes dans la lagune. Mais voilà que tout à coup, à un signal donné, les écluses sont refermées,

et le poisson se trouve prisonnier ; en vain cherche-t-il à s'échapper, les passages sont fermés, la fuite lui est impossible.

Ce que voyant, il se résigne philosophiquement à pâturer et à s'engraisser dans les canaux de Comacchio jusqu'au jour de la pêche. Alors encore l'observation de ses mœurs a fourni un moyen aussi simple qu'économique. A certaine époque, le poisson éprouve le besoin de retourner vers les eaux salées. On ouvre donc les écluses du canal Palotta, et l'Adriatique pénètre de nouveau dans la lagune. Le poisson se précipite à la rencontre du courant et s'engage dans des espèces de labyrinthes dont il ne doit plus sortir. Ces labyrinthes, établis dans chacune des îles semées dans la lagune, méritent une description spéciale.

Ils se composent de canaux ou compartiments qui communiquent les uns aux autres par des chambres grillées. Lorsque le poisson a pénétré dans le premier compartiment, il cherche une issue, et, guidé par le courant, il finit par la trouver dans un angle aigu de sa prison. C'est un étroit passage qui va se rétrécissant jusqu'à son extrémité, comme l'entrée d'une nasse. Quand le poisson l'a traversé, il débouche dans une chambre dont les parois, faites de roseaux entrelacés, lui ferment la route. Veut-il retourner en arrière, le passage s'est refermé, toute retraite lui est coupée. Force lui est de se rendre ou de s'ouvrir un passage à travers les roseaux. Les muges, la sole et la dorade, poissons faibles et pusillanimes, acceptent assez facilement leur défaite, mais l'anguille ne s'avoue pas encore vaincue. Grâce à sa force et un peu aussi à la nature visqueuse de sa peau, elle a entre-bâillé les roseaux qui l'environnent et s'est glissée au travers. Elle parvient alors dans un second canal assez vaste pour qu'elle puisse se croire en liberté. Vaine illusion ! A l'angle qui forme le sommet de ce canal, elle rencontre une nouvelle chambre, mais cette fois ce ne sont plus des roseaux, ce sont de vrais grillages qui lui servent de parois, et l'anguille ne s'en échappera plus.

Les labyrinthes de la lagune sont plus ou moins compliqués, selon le nombre des compartiments et des chambres, mais le système est le même pour tous, système d'autant plus ingénieux que le triage du poisson s'opère ainsi de soi-même et naturellement.

La récolte est incalculable, elle sert à nourrir les nombreuses familles qui vivent de père en fils sur la lagune et alimente la plupart des marchés de l'Italie. Songez cependant que la pisciculture seule a obtenu ces résultats ; que sera-ce donc quand Comacchio usera des ressources de la fécondation artificielle ?

Cette dernière réflexion nous ramène naturellement à notre sujet.

Il est un fait digne de remarque, à notre époque, c'est le peu de confiance que l'industrie privée a en ses propres forces : est-ce modestie, est-ce faiblesse, est-ce un autre sentiment dont l'intérêt serait la base? Je ne saurais vraiment dire, mais le fait existe, et, en toutes choses, les particuliers ont si bien pris l'habitude de faire appel à la protection et à l'initiative de l'Etat, qu'il faut que l'expérience ait bien et dûment constaté le succès d'une découverte, avant qu'ils osent s'engager dans la voie nouvelle.

C'est ce qui est arrivé notamment pour la pisciculture. Quelque temps après la publication du docteur Haxo, l'Etat accordait trente mille francs pour la fondation d'un établissement modèle de pisciculture à Huningue, et le plaçait sous la haute surveillance de M. Coste. Depuis lors Huningue a vécu avec des chances diverses de succès et de revers. Est-ce la faute de ses directeurs? Non, assurément. Qui dit découverte nouvelle dit aussi tentatives et tâtonnements. Il faut, au contraire, le reconnaître, Huningue a puissamment servi la cause commune en vulgarisant les procédés de la pisciculture, et l'Exposition de juin dernier a victorieusement répondu aux attaques dont il a été l'objet.

Maintenant, de quoi se compose un établissement de pisciculture? Ils se ressemblent tous, et la description de l'un nous dispensera de celle des autres. Ce sont toujours des rigoles et des petits canaux disposés, soit à l'air libre, soit à l'abri d'un hangar, soit dans des appartements ; c'est dans les rigoles que se font les éclosions ; c'est dans les canaux que les jeunes poissons, *placés par espèce et par âge*, s'élèvent et attendent leur dissémination.

En même temps que MM. Berthot et Detzem dirigeaient l'établissement d'Huningue, M. Coste continuait ses expériences dans son laboratoire du Collége de France, qu'il ouvre si complaisamment à la curiosité des amateurs. Chaque année, dans l'appareil que nous connaissons, naissent des milliers de truites, ombres, saumons et feras qui, une fois délivrés de leur vésicule, sont transportés dans un bassin qu'alimente un simple robinet d'eau vive. Ce bassin, tout en pierre, est divisé en plusieurs compartiments qui s'isolent ou se communiquent à volonté. Des plantes aquatiques et des poteries renversées servent d'asile à l'alevin ; on le nourrit avec des boulettes de viande hachée. Je me souviens, à ma dernière visite, d'y avoir remarqué des truites et de jeunes saumons à peine âgés d'un an, et qui avaient déjà dix-huit à vingt centimètres de long.

Cependant une expérience plus décisive et plus convaincante aux yeux du public allait bientôt être tentée, ce fut l'empoissonnement des eaux du bois de Boulogne ; on y transporta bon nombre de truites nées à Huningue et au Collége de France. Que sont-elles devenues? Au printemps dernier, chacun en a pu admirer un spécimen dans la personne d'une jeune truite exposée sur un plat d'argent, à la vitrine de Chevet. Malheureusement l'été est venu, et avec l'été les chaleurs que vous savez ; il en est résulté que la température de l'eau s'est élevée à vingt-huit degrés et au-dessus, et que nos poissons en sont presque tous morts, les malheureux !

Si des établissements de l'Etat nous passons maintenant aux essais de l'industrie privée, nous rencontrons tout d'abord le nom de M. Millet. C'est dans son appartement même, à Paris, que M. Millet fait naître et élève sa nombreuse famille ; mais, faute de place, il est bientôt forcé de s'en séparer, et j'ai maintes fois offert l'hospitalité à quelques-uns de ses enfants. Si M. Millet possédait la plus petite rivière où le plus petit étang, nul doute que personne ne lui contestât le titre de premier pisciculteur pratique ; malheureusement pour lui, mais plus malheureusement encore pour la science, il ne possède pour toute rivière que la goutte d'eau qui tombe de sa fontaine, pour tout étang que la rigole de son appareil. Et pourtant je ne connais rien de plus intéressant que son laboratoire au moment de l'éclosion des truites et des saumons. Figurez-vous dix ou douze rigoles, alimentées par le faible courant du réservoir et pleines de ces petits êtres qui grouillent et se démènent, tantôt nageant jusqu'à la surface de l'eau, tantôt retombant accablés par le poids de leur vésicule. Mais ce n'est pas tout encore. Voyez ces assiettes d'eau dormante où s'agite une génération naissante, ces bocaux d'esprit-de-vin où repose une génération passée. Ce sont autant d'expériences d'où jaillissent chaque jour des découvertes nouvelles. Car

M. Millet n'est pas seulement un pisciculteur pratique, c'est aussi un savant du premier mérite. Aujourd'hui il ira avec les pêcheurs féconder le poisson rouge dans la gare de Choisy, la truite dans les Ardennes ou dans l'Aisne, et demain, revenu de ces fatigantes excursions, il s'enfermera dans le silence du cabinet pour s'attaquer à telle ou telle difficulté, la prendre corps à corps et la terrasser comme le taureau de la fable. Qu'arrive-t-il de tout cela? C'est qu'avec les faibles ressources dont il dispose, M. Millet a obtenu des résultats qu'Huningue




Exposition des produits de la pisciculture au Palais de l'Industrie. Dessin de Fellmann.

et le Collége de France envient parfois,—sans en convenir, bien entendu (1). CH. WALLUT.

FIN.

(1) Je ne terminerai pas cet article sans donner quelques renseignements indispensables au pisciculteur pratique; ce sont les noms des établissements ou des pêcheurs qui m'ont fourni les œufs et les instruments dont j'ai eu besoin, ce sont, enfin, les livres et les travaux qu'il peut être utile de consulter : — Truites, saumons, ombres, feras, etc. : le Collége de France et l'établissement d'Huningue; truites et saumons du Rhin : Gebin; truites et ombres : Milon (c'est surtout ce dernier que je recommande). Appareils et instruments divers : Blanchard, successeur de Kresz, et Devaux. — Ouvrages à consulter : *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie*, par M. Coste, membre de l'Institut, professeur au Collége de France; *Observations sur la pisciculture,* par M. le baron de Montgaudry; *Instructions pratiques sur la pisciculture*, par M. Coste; *La Pisciculture*, par M. Isidore Lamy, médecin à Maintenon; *La Pisciculture*, par M. Aug. Jourdier : Hachette, Paris, 1856; enfin et surtout les divers travaux de M. Millet qui ont paru dans le *Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation*, et dans celui de la conférence Molé, séance du 15 mars 1854.

# ANECDOTES HISTORIQUES.

## UNE VICTIME DE L'ÉTIQUETTE. LE DUC CHARLES DE BERRY (1686-1714).




Portrait du jeune duc de Berry, peint par de Troy, gravé par Edelinck, dessiné par P. Chenay.

Regardez ce charmant tableau du peintre de Troy, — merveille du burin d'Edelinck, — dessiné et gravé pour vous par MM. P. Chenay et Gérard. C'est le portrait, à dix ou douze ans, du duc Charles de Berry, troisième petit-fils de Louis XIV, et frère cadet de ce duc de Bourgogne, élève de Fénelon, qui eût épargné à la France, s'il l'eût gouvernée, les hontes du règne de Louis XV et les crimes de la révolution.

Cet enfant, avec ses ondoyants cheveux blonds, sa figure ouverte et douce, son regard tendre et caressant, son bel habit orné de fines dentelles, n'est-il pas l'image parfaite du bonheur ?

Qu'il eût été heureux, en effet, s'il n'eût pas voulu s affranchir de l'étiquette ; — comme sa belle main sort du cadre de l'artiste !

Avec ce trait naïf, de Troy a peint, sans le savoir, toute la destinée de son modèle, victime du cadre inflexible de la cour.

Lisez plutôt ce qui suit, et consolez-vous de n'être point né dans une prison royale.

Charles de Berry était ce qu'on appelle un bon diable, un franc étourdi, une tête vive et un cœur chaud. Il serait devenu un homme de mérite et un homme parfait,— un homme heureux surtout, si la raison d'État ne l'eût étendu sur son lit de Procruste et enfermé dans son cercle de Popilius.

A sept ans, l'âge de discrétion, Charles débuta par envoyer promener l'étiquette de son grand-père le grand roi, par *flanquer* (*sic*) des coups de poing à son frère aîné, le duc de Bourgogne, héritier présomptif, et par déclarer ingénument à son père, dauphin de France, qu'il entendait n'étudier que les jeux du mail et de la paume, de l'épée et du mousquet.

Aussitôt on confia ce volcan à des gouverneurs chargés de l'éteindre, et qui lui lancèrent, en effet, des douches de glace jusqu'à sa majorité (1).

Il crut alors se dédommager par quelques bons coups d'épée à la campagne de Flandre (1708), commandée par son frère en personne ; mais l'un y trouva le duc de Vendôme, l'autre y retrouva Gamaches et d'O ; et tous trois répétèrent si bien : —Tout beau, messeigneurs ! que messeigneurs furent battus à qui mieux mieux, et qu'au retour à Versailles le duc de Berry n'osa embrasser son père, « au milieu des respects de la cour, » et qu'on le jugea « bien gai après une si triste expédition. Il demeura debout auprès du roi tout le souper, où il ne fut question que de chevaux de poste, de chemins et de semblables bagatelles » (Saint-Simon).

Ne pouvant se battre à son gré, le duc de Berry voulut se marier à sa guise ; « il en mourait d'envie, comme un enfant captif qui croit passer homme libre. » Il distingua plusieurs princesses dignes de lui, qui flattaient ses yeux et attiraient son cœur ; mais le duc d'Orléans, neveu du grand roi (depuis le Régent), avait à se débarrasser d'une fille, Mademoiselle, démon à figure d'ange, esprit indompté, cœur indomptable ; tous les vices avec tous les talents et toutes les grâces, les prétentions d'une reine et les mœurs d'une harengère ; méprisant à l'envi son père et sa mère, le roi et le dauphin, Dieu et les hommes, la morale et la pudeur, « enfin, dit Saint-Simon, son ami, jusqu'à cette honte de l'ivrognerie complète et de tout ce qui accompagne la plus basse crapule. »

Telle fut la compagne que l'étiquette donna au duc de Berry. — C'est le seul parti qui me convienne pour vous, lui déclara Louis XIV, qui le présenta à la duchesse d'Orléans « sur le pied de gendre, » fit bénir le mariage par son grand aumônier, — « donna la chemise » au duc par la main de Beauvilliers, à la duchesse par la main de M^me^ de Saint-Simon, et s'en alla à Marly « faire le jeu de ces dames. »

Vous voyez d'ici les douceurs de ce ménage. Il faut les lire en détail dans Saint-Simon.

Monseigneur son beau-père mort, la duchesse de Berry devint jalouse à la rage de sa belle-sœur, M^me^ de Bourgogne, la nouvelle et charmante dauphine.

Quand il fallut qu'elle lui donnât la chemise, cérémonie capitale et de rigueur, dont Saint-Simon est tout rempli, ce fut une tempête royale et domestique, où le pauvre duc de Berry faillit sombrer corps et âme (1).

Bientôt le mari, ruiné par sa femme, « vendit la moitié des diamants de son héritage. »

Un jour qu'elle lui avait mis la tête à l'envers, — l'étiquette l'obligeant à tenir, devant tous les pairs de France, un lit de justice au parlement de Paris, lorsqu'il dut répondre au discours du premier président, — il « ôta son chapeau, le remit, dit solennellement : Monsieur..., fit une pause, répéta : Monsieur, regarda la compagnie, dit encore : Monsieur... et finalement resta court, sans qu'autre chose lui pût sortir de la bouche. »

Le pire de l'aventure, c'est que les flatteurs, absents de cette séance, s'extasièrent de confiance, à son retour, sur « son éloquence sans seconde ; » et le voyant rougir et s'échapper de honte, « redoublèrent d'admirer tant de modestie avec tant de capacité. »

Il s'enfuit chez M^me^ de Saint-Simon, se jeta dans un fauteuil, « et le voilà aux hauts cris, aux chaudes larmes et aux sanglots ; — appelant sa femme par toutes sortes de noms dans la dernière fureur, et s'écriant avec désespoir : — Ils n'ont songé qu'à m'abêtir et à m'étouffer ! j'étais cadet et je tenais tête à mon frère ; ils ont voulu m'anéantir ! — et ils ont fait de moi le mépris et la risée du monde. »

Le duc de Berry mourut à vingt-huit ans, — empoisonné, dit Saint-Simon, — tué par l'étiquette, dirons-nous de préférence (2).

PITRE-CHEVALIER.

(1) D'abord à Denonville et à Razilly, qui ne savaient que saluer en trois temps, et passèrent quatre années à le lui apprendre ; puis à Gamaches et à M. d'O ; — celui-ci, automate glacial et important, s'exprimant par monosyllabes : — Non, monseigneur ; — c'est mal, monseigneur ; — tout beau, monseigneur (il n'avait qu'un mot plus long, et c'était le mot : *impossible*) ; celui-là, « bavard et franc Picard, » dit Saint-Simon, mais qui ne parlait que pour blâmer en face et en public, et répétait sans cesse aux deux frères, Bourgogne et Berry : — Vous aurez peut-être le royaume du ciel, messeigneurs, mais pour celui de la terre, le prince Eugène et Marlborough s'y prennent mieux que vous.

Grâce à ces quatre messieurs, le duc Charles n'eut qu'un beau jour dans sa jeunesse, — celui où il fut délivré de leurs leçons.

(1) « La duchesse se fâcha contre lui, le maltraita, et de là aux pleurs, aux sanglots, aux hauts cris ; de façon que le malheureux se sauva tout éperdu... Et voilà l'affaire publique, et la cour en l'air, et Versailles et Marly sens dessus dessous, et le grand roi mis en avant, comme si l'État eût tremblé sur sa base » (Saint-Simon.) Après une semaine de cette guerre civile, M^me^ de Berry dut céder enfin ! « Elle fut à la toilette de la dauphine à qui elle donna la chemise ; et même à la fin de la toilette elle lui présenta la *sale*, que la duchesse de Bourgogne reçut avec toutes les grâces imaginables, comme ne se doutant de rien de tout ce qui s'était passé. »

(2) La duchesse de Berry, selon l'usage des « veuves du sang, » passa quelques jours au lit dans sa chambre tendue de noir, et entièrement fermée au jour. Cela lui fut un divertissement prodigieux, et voici comment : « l'obscurité, dont fut exempt le roi seul, causa force scènes ridicules et des éclats de rire indécents. Les personnes qui venaient du dehors, n'y voyant goutte, trébuchaient à chaque pas. Les pères du Trevoux et Tellier adressèrent leurs compliments à la muraille, d'autres au pied du lit, ce qui amusa la duchesse à la faire pâmer. Ce deuil factice ne dura que le moins qu'on put » (Saint-Simon).

# CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. ORIGINAUX ET GROTESQUES [1].

## SANTEUIL.

Le nom et le portrait. Une journée de Santeuil. La rue. Le cabaret. L'église. Une page de La Bruyère. La vie et la mission du poëte. Bossuet. Réforme. Lutte. L'épitaphe d'Arnauld. Mort de Santeuil. Anecdotes. Le serin volé. Arlequin. Diable. La charrette, la meule de foin, etc.

En dépit du savant La Monnoye et de l'abbé Dinouart, l'usage prévaut. Nous écrivons Santeuil et non *Santeul*. Pourquoi? Cela serait fort difficile à déduire. Pourquoi écrit-on Shakspeare au lieu de Shakspere? Pourquoi tant de vocables se modifient-ils sans raison apparente, contrairement à la logique et à la vérité? Ces dégénérescences sont un mystère ou plutôt elles sont un des infimes symptômes d'une harmonie générale. Elles accompagnent la transformation des mœurs.

Ce poëte Santeuil, dont on ne s'occupe guère aujourd'hui, a rendu d'immenses services, notamment à l'Eglise, qu'il a débarrassée de cette basse latinité dont elle fut infectée pendant tant de siècles. Mais je ne voudrais pas parler de l'œuvre avant d'avoir dit quelques mots de l'homme. L'homme en vaut la peine, car Santeuil fut un des plus grands originaux de son temps.

L'auteur des *Caractères* en fait un bonhomme, un enfant en cheveux gris. Naïf par moments autant que La Fontaine; caustique l'instant d'après comme Despréaux; tantôt bourru, tantôt compatissant, grotesque souvent, quelquefois sublime, aujourd'hui enthousiaste ou pédant jusqu'au fanatisme, demain docile et modeste comme un jeune clerc; voilà l'homme.

Le voulez-vous considérer sous un autre aspect? Représentez-vous un front haut, large et chauve, encadré de mèches grises en désordre; d'épais sourcils arrondis au-dessus de deux gros yeux de phoque (des yeux de déclamateur), de vastes mâchoires avec un menton menaçant, des joues creuses, et au milieu du visage un nez épaté, rougeoyant, échancré de deux larges narines mobiles et passionnées.

Vissez maintenant cette tête étrange et commune sur une charpente de haute dimension, entre deux larges épaules armées de bras longs et musculeux, donnez au cou la courbure postérieure du cou de taureau, vous aurez sinon l'homme entier, au moins le bipède humain. Pour avoir le chanoine, vous ajouterez l'habit de la profession, le ventre légèrement rebondi et la canne à pomme d'or.

Voici bien un honnête chanoine de Saint-Victor; c'est lui en chair, en os et en costume. La moindre teinture de physiognomonie vous permettra même de lire sur sa face les principaux traits de son caractère. Le pli d'une ride vous dira par où l'âme a plié. Vous jugerez à la profondeur de ce sillon creusé par l'ongle des passions combien de printemps la folie a dansé dans cette hôtellerie, combien d'hivers la douleur a gémi au fond de ce sépulcre blanchi.

Pour connaître l'homme entier il faut le voir marcher, l'entendre parler, le sentir penser. Or, le bon Santeuil ne parlait pas comme tout le monde, ne marchait pas comme les autres et pensait comme personne; c'est-à-dire qu'il marchait au hasard, parlait en fou, pensait en sage.

Quand il sortait de chez lui, vous eussiez pris cet homme grand, gras et grave pour un petit écolier en vacance ou pour quelque gringalet de la basoche. Adieu l'honnête allure du chanoine! Il s'élançait à grandes enjambées, agitait les bras en moulin à vent, roulait des yeux épileptiques, ne tenait aucun compte de la ligne droite, et, passez-moi l'expression, crachait du latin au nez de tous les gens qu'il rencontrait.

Etait-ce un ami? Il le happait au collet. Et l'ami n'en était pas quitte à moins de deux cents alexandrins. Si l'ami vexé trouvait les vers mauvais et le poëte outrecuidant, Santeuil se fâchait. Il en venait aux injures. Bienheureuse la victime, lorsqu'il ne lui accommodait pas la face d'une grêle de coups de poing. Or, Santeuil avait le poing lourd et gourd, à ce que disent ses biographes, que je soupçonne un peu de flatterie à cet égard.

Chacun sait au surplus comment Boileau décrit la manière de réciter de ce bizarre personnage:

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique
Lisant ses vers audacieux
Faits pour les habitants des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains,
Il me semble en lui voir le diable
Que Dieu force à louer les saints.

Santeuil a déclamé, il poursuit sa route. Il rêve. A quoi? Il rêve combien il est doux de déjeuner avec des amis en causant vers latins, chansons et bagatelles. Les amis ne sont pas loin, parce que Santeuil n'est pas difficile. Il en trouve deux et les conduit au restaurant, qu'on appelait alors cabaret (1). Chemin faisant, on rencontre un pauvre. Le pauvre fait son métier. Il demande la charité. Santeuil lui jette sa bourse. Et quand, après avoir bien bu, bien mangé, Santeuil se dispose à payer, plus de bourse. Le voilà réduit à quitter l'hôte en laissant pour caution les deux amis.

Il sort. Il court chez quelque seigneur de sa connaissance. Monseigneur n'est pas visible. Les laquais barrent la porte. Santeuil rosse les laquais et s'en va.

La rue est triste. Il pleut; le vent siffle; la boue jaillit sous les pieds des chevaux. Qu'importe à Santeuil? Il est en humeur de composer. Or, ce qu'un moderne a dit:

Heureux un amoureux! il ne s'inquiète pas
Si c'est pluie ou gravier dont s'attarde son pas...

combien, à plus forte raison, ne le dirait-on pas d'un poëte! On sait comment Santeuil compose. Il s'agite, il roule des yeux, il hurle. Et la pluie de tomber. Puis sa face s'épanouit, il est heureux, il est content de lui, il s'adresse à demi-voix de petits compliments latins, il frappe dans ses mains... il hoche la tête et sourit...

Une église s'ouvre devant ses pas, il entre. Un beau fauteuil lui tend les bras, il s'y assied. Survient une jeune dévote musquée. A l'aspect de ce gros homme, sale et

(1) Voyez, pour la série, la *Table générale* des vingt premiers volumes, et celles des tomes XXI à XXIII.

(1) Toutes les classes sociales, la robe et l'épée, la soutane et le pourpoint, la noblesse et la roture, allaient alors au cabaret sans rougir et sans se compromettre. C'était l'usage, c'est-à-dire la plus puissante des lois.

crotté, assis dans son fauteuil, elle pousse un cri d'horreur. Le bedeau s'approche. Il prie poliment Santeuil de se lever.

— Je me trouve fort bien là, dit Santeuil.

Le bedeau se fâche. Qu'il prenne garde à lui! Santeuil l'injurie. Le bedeau le prend par le bras. Santeuil le bourre à coups de poing et se rassied. Son âme est en paix : il lit tranquillement son bréviaire.

Tandis que le bedeau s'en va clopin-clopant quérir main-forte, Santeuil achève sa lecture, sort de l'église et va au théâtre. Tout à coup, au beau milieu de la pièce, alors que chacun fait silence et dresse les oreilles, il s'écrie subitement :

— Que je suis bête ! j'ai oublié de dîner !

Grande rumeur dans la salle. Santeuil envoie chercher trois ou quatre saucissons, autant de petits pains et une grosse bouteille de vin. On pouffe de rire. Santeuil boit et mange. Ce rire l'étonne. Il donne une dernière accolade à la bouteille, fait tomber les miettes de pain, se passe la main sur le ventre et dit à haute voix que personne n'est bien aise comme lui.

Est-il au monde, je vous le demande, une existence plus décousue, plus piquante, plus bigarrée ? Jamais bohémien se laissa-t-il plus négligemment aller au vent de la fantaisie ? Aujourd'hui en équipage, demain en charrette, tout lui convient, tout lui duit, comme disaient nos pères. Ce qui le pousse, lui poëte, ce n'est pas la règle, c'est le caprice. Son idée marche devant lui comme une belle dame, il la suit. Il faudrait aller à droite, mais la dame prend à gauche, que faire à cela ? Le premier vers de son dystique l'attend, eût dit Boileau, au coin d'une rue, il y court sans s'inquiéter de ce qu'il renverse en passant. Le dernier ïambe d'un pentamètre gît au fond d'un broc de vin. Santeuil vide le broc et trouve le mot. Falstaff n'aurait pas mieux fait s'il eût été poëte latin. Tout ce qui lui cause obstacle, il le brise. Bon homme du reste, âme sensible, cœur simple et naïf, il est à la merci du premier fripon qui voudra le déshabiller et s'enfuir avec son habit aux épaules. Il ne compte pas. Il n'a rien à lui que sa canne et ses serins, auxquels il tient par-dessus tout.

Tout ce que je pourrais vous dire en somme du caractère de Santeuil ne vaudrait jamais la petite page de La Bruyère. Mais aussi quel crayon lorsqu'il se mêlait de tracer une silhouette ! Lisez donc avant tout ce que La Bruyère écrivit de *Théodas* : « Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, *un enfant en cheveux gris* ; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne part, et comme à son insu : quelle verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous ? Oui, du même, de Théodas, de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate ; et du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille et qui réjouit : disons-le sans figure, il parle comme un fou et pense comme un homme sage : il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables : on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage ? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme deux âmes qui ne se connaissent point, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées. Il manquerait un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliais de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, près de se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader à moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différents : il ne serait même pas impossible d'en trouver un troisième dans Théodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, il est excellent homme. »

Vous connaissez maintenant Santeuil aussi bien que La Bruyère, il ne me reste plus qu'à vous dire l'histoire de sa vie.

Jean-Baptiste Santeul ou Santeuil naquit à Paris le 12 mai 1630. Sa famille comptait d'illustres alliances et portait pour armoiries une tête d'Argus. Son père n'était pourtant qu'un honnête marchand de fer de la rue Saint-Denis, mais le respectable bourgeois ne donnait pas moins de cent mille livres à chacun de ses enfants. Il parvint au poste d'échevin de la ville de Paris.

Le frère aîné de Santeuil, Claude surnommé *Maglorianus*, à cause de son long séjour au cloître Saint-Magloire, fut, dit-on, assez remarquable par ses poésies latines. Ce serait bien plutôt un facetieux poëte français, si nous le jugions par son *Ode à la plume*, qu'il nomme la *sage-femme de l'esprit*. Molière a oublié cela dans *les Précieuses ridicules* ou *les Femmes savantes*.

Les biographes ne nous donnent aucun détail sur l'enfance de Santeuil. Il étudia au collége de Sainte-Barbe et acheva ses humanités à Louis-le-Grand, sous le révérend père Cossart, rhétoricien savant et très-adonné à ce qu'on nommait alors le culte des muses.

Le père Cossart n'eut pas beaucoup de peine à souffler l'amour des vers latins dans l'âme de son élève. Santeuil s'abandonna avec fureur à la poésie. Versifier résuma pour lui toutes les jouissances humaines. Rien, dans une organisation comme la sienne, rien ne se faisait à demi. Il s'enflamma d'une passion exclusive pour l'étude. Afin de s'y mieux livrer, il prit l'habit de chanoine. C'est à l'ombre paisible de l'abbaye de Saint-Victor qu'il s'abandonna entièrement à ses inspirations.

Santeuil n'avait cependant pas une véritable vocation pour la vie cléricale. La prêtrise, telle qu'il se la représentait avec son importance dans l'Etat et la rigueur de ses devoirs, effrayait son âme de poëte. Il avait besoin d'être peu afin de se mouvoir à l'aise. Il se sentait trop mobile pour s'astreindre. Il mit les honneurs de ce monde, ses pompes, ses grandeurs, d'un côté de la balance, sa liberté de l'autre, et dès qu'il eut pesé ceci et cela, son parti fut pris pour toujours. Ses amis, ses parents insistèrent vainement. Rien ne put vaincre sa résolution et lui faire accepter un titre plus élevé que celui de sous-diacre. Le bonhomme n'était pas si fou qu'on le croyait. Il savait bien qu'on passerait au sous-diacre ce qu'on n'eût point pardonné à l'évêque.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler de Santeuil. Il se livrait dans la retraite à un travail ardent. Mais toute grande conviction, toute volonté puissante, portent en elles je ne sais quelles pénétrantes émanations qui percent les murailles. C'est en cela qu'il suffit véritablement de vouloir être grand pour le devenir. Ce nom obscur transpirait au dehors. De belles inscriptions gravées sur les monuments et les fontaines attirèrent l'attention des beaux-esprits, comme feraient aujourd'hui dans les gazettes les vers de quelque génie inconnu.

Parmi les pièces que Santeuil composa vers cette époque, on cite *la Bulle de savon*, et les vers adressés au chancelier Séguier, dont il conquit l'estime et l'affection. Dès lors sa carrière fut décidée. Santeuil entra résolûment

dans l'arène où avaient lutté avant lui les poëtes latins du seizième siècle.

Santeuil eut à subir une dernière tracasserie. On vint le relancer jusqu'au fond de son cloître. Il ne s'agissait plus de l'exhorter à prendre rang parmi les puissants de ce monde : la peine eût été superflue; on le savait. C'est à sa poésie qu'on en voulait. Il faut être enrégimenté dans l'illustre confrérie des lettres pour savoir jusqu'où peut aller l'outrecuidance des parents et des amis. Si vous faites des vers; que n'écrivez-vous en prose? vous diront-ils; vous avez bien plus de talent en prose. Si vous êtes badin, soyez grave; si léger, soyez tendre.

Les divinités païennes se promenaient à travers les distiques de Santeuil. Là était le mal. Ce paganisme des vers de Santeuil empêchait de dormir M. son frère, Claude *Maglorianus*, devenu contrôleur général des fermes et écrivant des vers comme ceux-ci :

Ma muse n'est point mercenaire,
Je fais des vers comme je bois...

De quoi diable, dira-t-on, ce contrôleur se mêlait-il?

A ces couplets plus anacréontiques que chrétiens, Santeuil répondait par quelque touchante élégie, et Corneille lui-même traduisait :

Qu'on me peigne en savant une terre nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
Le portrait plaira-t-il s'il n'a pour agrément
Les larmes d'une amante et le sang d'un amant?...

Pour tout dire, le contrôleur général ne venait pas seul au cloître Saint-Victor. Il était accompagné d'un homme dont la parole retentissait déjà dans toute la chrétienté. Le grand Bossuet venait réclamer pour l'Eglise cette muse latine, éclose comme par miracle en un temps tout moderne.

Santeuil n'avait pas assez de fermeté pour résister à la tyrannie d'un si grand esprit. Il céda. Mais le pli était pris. Le pauvre poëte ne put se résoudre à mettre tout d'un coup à la porte tout ce beau monde de la mythologie : madame Diane, aux cheveux dénoués, à la tunique pailletée d'argent; madame Vénus, vêtue d'air et de soleil et roulant sur l'écume des vagues dans une petit cabriolet de nacre; mademoiselle Hébé, qui verse si bien à boire, et madame Junon, aux yeux bleus, et mesdemoiselles les nymphes frappant si légèrement de leur talon rose la mousse des forêts. Maître Santeuil retomba dans son péché d'habitude et sa mauvaise compagnie. Dans une pièce qu'il composa en l'honneur de La Quintinie, on vit reparaître la joyeuse Pomone en grand costume et avec tous ses attributs.

Bossuet s'irrita. Il lui fallait des hymnes pour l'Eglise, dont la basse latinité offensait le goût des fidèles et la majesté du culte. Le pauvre poëte dut s'humilier. Il composa une autre pièce et mit en tête une gravure où il était représenté à genoux, la corde au cou, sur les degrés de l'église de Meaux, montrant ainsi qu'il faisait amende honorable.

Le pieux Racine devint à son tour le traducteur d'une mercuriale que Rollin lança contre le poëte Victorin, sous le titre de *Santolius pœnitens*. Cette pièce, omise par Jolly, l'un des derniers éditeurs de Racine, sous Louis XIV, fut écrite à l'occasion de la fameuse querelle avec les jésuites.

Cette querelle, bien connue, qui agita tous les beaux et tous les grands esprits du temps, à laquelle Port-Royal prit part, eut plusieurs phases. La première escarmouche s'engagea sur la prééminence des langues latine et française. Santeuil soutint la prééminence de la langue latine. Mais il assaisonna, comme toujours, son plaidoyer de pédantisme et d'incidents grotesques. Il envoya à Charpentier une pièce de vers portant ce titre inqualifiable : *Désespoir de la langue française!* Et cela du temps des Fénelon, des Bossuet, des Corneille, des Pascal, des Molière, des La Bruyère et de tant d'autres.

La querelle déviait. Au fond, il ne s'agissait que de littérature sacrée. Bossuet avait son but. Santeuil eut beau gémir, il se courbait sous une pensée plus grande que la sienne. On ne peut s'empêcher de sourire aux humbles récriminations du pauvre poëte. « J'ai été longtemps à m'apprivoiser, écrivait-il à M. Basnage de Beauval, auteur



Santeuil déclamant ses vers. Dessin de G. Doré.

d'un journal intitulé : *Histoire des ouvrages des savants*, et je ne pouvais comprendre comment la poésie pouvait se soutenir sans le secours de la fable et des fausses divinités. C'est ce qui donna occasion à ces vers que feu M. de Corneille a traduits sur mon latin.

Qu'on fait injure à l'art de lui voler la fable! etc.

Malgré ces doléances, il n'en travaillait pas avec moins d'ardeur et nul mieux que lui ne s'identifia avec la poésie sacrée.

Santeuil était déjà en proie alors à ces agitations étranges qui pourraient faire accuser ses biographes d'invraisemblance si le fait n'était pas universellement attesté. L'excès de travail, ses mœurs très-pures et l'exubérance de son tempérament expliquent ces bizarreries.

— Ne saurais-tu, lui disait son frère le contrôleur général, avoir une tenue plus convenable.

— Hélas! Maglorianus, répondait-il, saint Antoine et saint Hilaire se sont bien roulés sur des charbons et des épines.

Cependant le vœu de Bossuet allait enfin se réaliser et donner à Santeuil l'occasion de déployer son génie dans le genre de poésie qui l'a immortalisé.

Les anciens bréviaires, nous l'avons dit, étaient remplis d'indécences et de trivialités qu'un siècle éclairé comme celui de Louis XIV ne devait pas laisser subsister. Les vers latins accouplés deux à deux rimaient malgré la raison et l'euphonie. Ils fourmillaient de pointes et de turlupinades dans le genre de l'hymne à saint Léonard :

Leonardus
Leone tu fortior,
Nardoque tu suavior.

Les chartreux, agenouillés devant l'image de sainte Madeleine, lui disaient :

Postquam carnis scandala
Fit ex libete phiala,
Et vas concupiscentiæ
Facta est vas gratiæ.

Les efforts du clergé éclairé ne parvenaient pas à triompher de la routine. Le général de Cîteaux aurait plutôt brisé sa crosse que de changer quelque chose aux anciens bréviaires, dont ce passage de l'hymne à saint Bernard peut donner une idée :

Vous prédîtes par un chien roux
Que saint Bernard serait fort doux
Et qu'il serait un grand docteur,
O Jésus! notre salvateur.

Je m'abstiens de choisir les passages les plus étranges. J'ai sous la main un légendaire de 1597, qui fourmille de vers bien plus extraordinaires.

Enfin, Paris, Port-Royal et les Champs rompirent la glace et donnèrent l'exemple. L'ordre de Cluny fit des changements à son bréviaire. Il y introduisit de nouvelles hymnes. Santeuil, sollicité par ses amis, notamment par Letourneux, entreprit cette grande réforme et publia en 1685 un recueil plein d'enthousiasme, d'images resplendissantes et de pensées sublimes. Le génie du catholicisme y déployait ses austères magnificences.

Ce livre obtint un éclatant succès. Mais les jésuites ne pardonnèrent pas à Santeuil ses relations avec les grands solitaires de Port-Royal. Vers la fin de sa vie, ils lui suscitèrent une querelle à propos de l'épitaphe latine qu'il écrivit sur le mausolée contenant le cœur d'Arnauld. Arnauld mort, ses ennemis ne pouvaient même pas souffrir qu'on fît son éloge. Le père Jouvency écrivit des menaces à Santeuil en exigeant de lui un désaveu public. Santeuil fit tout ce que l'on voulut. Mais ni les flots d'encens dont il enivra le père Jouvency et les jésuites, ni sa touchante docilité ne purent calmer cette rancune. Le pape et le roi furent mis en jeu, à propos de quoi? D'une épitaphe. On a écrit alors un volume entier sur cette querelle. Il a pour titre : *Histoire du différend entre les jésuites et M. de Santeul, au sujet de l'épitaphe de ce poëte pour M. Arnauld.*

Au milieu de tout cela, Santeuil vivait de son mieux et courait les églises pour entendre chanter ses hymnes, à moins qu'il ne les déclamât à travers les rues, à la satisfaction du public et de lui-même. Il avait alors environ soixante-sept ans et paraissait devoir vivre longtemps encore, lorsqu'en juillet 1697 il éprouva tout à coup une attaque de gravelle. Il se rendit à la Trappe, chez son ami le pieux Gourdan, dont il plaçait la vertu au-dessus de celle de Rancé.

En quittant la Trappe, il fit la rencontre du petit-fils du grand Condé. Le duc de Bourbon s'en allait présider les états de Bourgogne. Il emmena Santeuil avec lui à Dijon, le retint dans son hôtel et lui fit prendre part à toutes les fêtes. Tout à coup, au milieu de ces festins perpétuels, Santeuil éprouva un grand mal d'estomac et mourut le 5 août 1697, après quatorze heures de cruelles souffrances.

D'après Saint-Simon et selon un ouvrage de compilation, intitulé : *Galerie de l'ancienne cour*, il faut attribuer la mort de Santeuil à une mauvaise plaisanterie du duc de Bourbon. L'amitié d'un grand homme n'est pas toujours un bienfait des dieux. Le prince aurait, dit-on, versé le contenu de sa tabatière dans le verre de Santeuil. Cette version n'est pas très-vraisemblable. Comment ne pas s'apercevoir que l'on boit du tabac d'Espagne?

Il n'est d'ailleurs nullement question de cela dans une lettre authentique de M. le comte du Hautoys, adressée à M. de La Garde, trésorier général de S. A. S. monsieur le prince. Cette lettre est datée de Dijon, 5 août 1697. Au surplus, en voici un fragment qui contient tout le récit de la mort de Santeuil :

« Vous serez surpris, monsieur, d'apprendre la mort de M. Santeul, après quatorze heures de maladie d'une inflammation de poitrine. Le samedi, troisième, il soupa avec nous au logis du roi, à la table de monseigneur le duc, qui n'y était pas, parce qu'il soupait chez M. l'intendant. M. Santeul se plaignit un peu de la poitrine avant que de se mettre à table. Jamais il ne soupa aussi bien, et, s'étant mis en humeur à la fin du repas, jamais il ne témoigna plus de gaieté et ne fit de si bons mots. Dimanche au matin, il parut en bonne santé; il assista à toutes les harangues et compliments qui furent faits à S. A. S. monseigneur le duc sur son départ, et en dit son sentiment avec son esprit ordinaire. Il se trouva mal, sur les onze heures, d'une espèce de colique. Il devait aller chez M. le président Legoux, avec une compagnie de beaux-esprits. On l'attendit jusqu'à deux heures ; mais son mal augmentant, il dit d'abord qu'il était mort et demanda un confesseur. »

Jusqu'à présent il n'est nullement question de tabac d'Espagne. Or, il n'est pas probable que dans une lettre aussi détaillée, le narrateur eût omis une pareille circonstance. M. le comte du Hautoys poursuit ainsi :

« M. Bussière, qui eut aussitôt mauvaise opinion de ce mal, voulut être assisté des médecins; et comme la première potion ne fit rien, on lui en donna une seconde qui fut aussi sans effet. M. l'évêque d'Autun vint le voir et l'exhorta à deux fois. Il se trouva dans des dispositions si chrétiennes qu'elles édifièrent tous les assistants. M. Santeul demanda avec instances pour confesseur le curé de la paroisse, qui est trésorier des chanoines de Saint-Etienne, homme fort exemplaire. Il le confessa sur les six heures; il demanda ensuite le saint viatique, qui lui fut apporté entre sept et huit heures, et l'extrême-onction à onze. Il fit des remontrances et des satisfactions publiques à toute l'assemblée avant que de recevoir les deux sacrements, et jamais on n'a vu un cœur plus touché.

« M. le curé s'étant retourné sur les onze heures, dans la croyance qu'il pourrait revenir à temps le lendemain, il ne fut pas plus tôt sorti que nous vîmes extrêmement

baisser le pouls de M. Santeul. M. Bussière m'ayant dit qu'il approchait de sa fin, je courus prendre à la salle des gardes le sieur de Lafontaine, garde, et nous fûmes heurter chez les RR. PP. jésuites pour avoir deux religieux. Nous éveillâmes le portier à force de bruit, et on nous donna les RR. PP. de Villars et de Tarannes, que j'amenai près du moribond. Il répéta entre leurs mains tous les sentiments de piété et de regret de ses fautes. Sur le minuit, je lui demandai s'il n'avait pas quelques dispositions à faire, et, m'ayant témoigné qu'il serait bien aise de les faire mettre par écrit, j'appelai M. Desnœux qui les rédigea en dix ou douze articles par lesquels il donne cent livres à l'église de Saint-Victor; sa canne et ses tablettes, quelques livres, ses oiseaux et sa montre à ses parents et amis. Il signa ces dispositions à minuit trois quarts; je les signai aussi comme témoin. Il eut la connaissance parfaite et réitéra plusieurs actes de contrition entre les mains desdits PP. jésuites. Il perdit la parole à une heure après minuit et rendit l'âme à une heure et un quart, sans délire ni contorsions. »

Il n'est pas davantage question de tabac, ni de la présence du prince au souper, dans une autre lettre fort ampoulée, adressée par M. Gillet fils, avocat au parlement de Dijon, à M. de Vertron, conseiller historiographe du roi, académicien de l'Académie d'Arles et de celle des Ricovrati de Padoue.

Santeuil mort, ce fut à qui écrirait son épitaphe, — en latin, bien entendu. Il en tomba une grêle. Celle du bon Rollin a seule survécu. Le corps fut enseveli d'abord dans l'église Saint-Etienne de Dijon. On l'exhuma ensuite aux frais du duc de Bourbon, et on le transporta au cloître Saint-Victor. En 1800, lors de la démolition de l'abbaye, il fut transporté aux jésuites de la rue Saint-Antoine, d'où on le tira le 16 février 1818, pour le déposer définitivement dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonneret.

Nul poëte latin des temps modernes n'a rendu d'aussi grands services. Les poésies de Santeuil sont d'une excellente latinité, peu chargées de métaphores et assez pures d'antithèses. Il a quelques hymnes, entre autres celle de la fête de la Toussaint et son *Stupete gentes* du jour de la Purification, qui approchent du sublime. Ses vers manquent toujours d'élisions, à cause de la mesure du chant; ils sont, en général, fort intelligibles par suite de la peine qu'a prise le poëte d'éviter les enjambements. Mais ils perdent ainsi en cadence et en harmonie ce qu'ils gagnent en clarté.

En somme, Santeuil fut-il véritablement un grand poëte latin? Pour un Français du dix-septième siècle, sans doute. Mais il existe dans les langues mortes je ne sais quel mystère d'une vie éteinte, et qu'il n'est pas plus donné à l'homme de ranimer qu'il ne lui appartient de réveiller la poussière des tombeaux.

La spéculation, qui s'empare de tout et ne respecte pas même la douleur, s'empara de la mort de Santeuil. On fit paraître plusieurs recueils mensongers contenant les prétendus bons mots du poëte latin. La plupart de ces anecdotes sont controuvées. Aucun de ces recueils ne mérite d'être lu, excepté *le Santoliana* de l'abbé Dinouart, qui porte le caractère de la vérité.

Vous raconter ces traits inouïs, ces merveilleuses réparties serait impossible. Un mot cependant à propos des serins de Santeuil.

Le bonhomme avait, dit-on, une affection toute particulière pour ces petits oiseaux jaunes, si doux et si gais. Il en possédait un, entre autres, qui était le serin favori. Celui-là, disait-il, s'était posé sur sa tête et avait chanté mélodieusement tandis qu'il composait l'épitaphe de Lulli. Ce charmant oiseau tenta une dame de la suite de la reine d'Angleterre, un jour qu'elle faisait une visite au cloître Saint-Victor. La dame, ne pouvant résister à la tentation, prit l'oiseau et le cacha dans son corsage, à l'endroit où nos aïeules plantaient leur bouquet. Tout allait bien, si l'oiseau, d'aise ou d'ennui, ne se fût mis à chanter. Un autre que Santeuil eût peut-être été bien embarrassé. Mais lui reprit résolûment son oiseau où il était, à la grande confusion de la dame, qui ne vola plus jamais de serins.

Parmi les aventures plaisantes dont fourmille la vie de Santeuil, on en raconte une qui serait l'origine d'un mot devenu célèbre. Le fameux arlequin Dominique, faisant faire son portrait, voulut avoir une inscription à mettre au bas. Arlequin voulait du latin ni plus ni moins qu'une fontaine ou un monument public. Il va frapper à la porte de Santeuil. Celui-ci composait. Il se lève, furieux, hérissé, l'œil tors; ouvre et d'une voix de Stentor:

— Qui es-tu? D'où viens-tu? Que me veux-tu? Va-t'en!

La porte se referme au museau d'Arlequin. Celui-ci descend, rentre chez lui, revêt son costume bigarré, son masque noir, prend sa batte, monte en chaise et retourne chez Santeuil. Pied leste, il escalade l'escalier et frappe deux légers petits coups.

— Quand tu serais le diable, s'écrie Santeuil, entre!

Arlequin paraît. Santeuil effrayé recule. Arlequin le poursuit et le frappe de sa batte, de ci, de là, si bien que Santeuil commence à grincer des dents, et s'écrie en fermant ses redoutables poings:

— Qui es-tu?

— Je suis le diable.

— Et quand tu serais le diable, si faut-il que je sache qui tu es.

— Je suis, dit le comédien, le Santeuil de la Comédie-Italienne.

— Et moi, riposte gaiement le poëte, je suis l'arlequin de Saint-Victor.

Arlequin désarmé ôta son masque et tous deux s'embrassèrent.

— Et mon épigraphe, reprit enfin Dominique.

— *Castigat ridendo mores...*

Quelquefois Santeuil se tirait d'embarras par un de ces traits d'esprit où il entre plus de naïveté que de malice. — Il n'avait jamais prêché. L'envie lui prend un jour de parler à un auditoire. Il court à une église des environs de Paris, monte en chaire et commence: « Mes très-chers frères... » Il parle, parle, puis au bout d'un quart d'heure, il s'aperçoit qu'il est à cent lieues de son sujet et s'arrête court. « J'avais encore, reprit-il, une foule de choses à vous dire; mais quand je vous les dirais, vous n'en seriez pas meilleurs après. » Et il s'en va.

Santeuil tient un peu de La Fontaine par la naïveté, de Goldsmith et de Sterne par le décousu, de Rabelais par l'humeur joyeuse et le goût du bon vin. C'était un héros macaronique dont Scarron eût pu faire son profit. L'histoire de son pèlerinage au prieuré de Villebel ne déparerait pas les meilleures pages du *Roman comique*.

Son ami Gonin vient le chercher et lui dit:

— Santeuil, allons à Villebel.

— Volontiers, mais il y a loin.

— Un carrosse nous attend à la porte Saint-Denis.

Ils partent. A la porte Saint-Denis point de carrosse; mais à quelques pas de là, une charrette stationne au seuil d'un cabaret.

— Et le carrosse? dit Santeuil.

— Il n'y en a point, répond Gonin.

— Montons dans cette charrette.

— Y penses-tu?

— Qu'importe!

Le charretier consent à les conduire, et voilà Santeuil charmé d'aller en charrette, lui le chanoine de Saint-Victor, le fils de M. Santeuil, échevin de la ville de Paris, qui donnait cent mille livres de dot à chacun de ses enfants.

Santeuil est si content de son idée qu'il entre au cabaret et demande à boire. Quoi qu'en dise Gonin, il prétend trinquer avec le charretier, parce que, dit-il, c'est un homme comme un autre, et qui sait boire tout aussi bien et peut-être mieux que le premier venu.

Le charretier ne se fait pas prier, et justifie effectivement la bonne opinion de Santeuil. Il boit comme un templier. Les bouteilles se succèdent rapidement. Santeuil voit les choses de ce monde à travers un prisme couleur de rose. Il complimente la servante du cabaret sur sa grâce, bien qu'elle ait soixante et dix ans. Il lui donne une pièce de trente sous pour s'acheter un ruban le jour qu'elle ira danser. D'encore en encore, il prétend la marier avec le charretier qui refuse énergiquement, ce dont Santeuil s'étonne, parce que tout étant printemps et primevères pour ses yeux, il ne veux pas croire à l'hiver.

On sort du cabaret sur le tard. La charrette s'ébranle.



Santeuil et Arlequin. Dessin de Gustave Doré. *N. B.* Le nom, déjà illustre, de M. G. Doré, apparaît dans le *Musée des Familles*, en même temps qu'au Salon de 1857, dont il a signé une des plus grandes pages : la *Bataille d'Inkermann.*

Fouette, charretier! Le charretier, qui a trop bu, fouette trop fort. La charrette verse dans un fossé. Santeuil rosse le charretier et continue sa route à pied pour Villebel.

En revenant il avise un chariot chargé de foin.

— Bon! dit-il, encore une bonne occasion.

— Comme l'autre, dit l'ami Gonin.

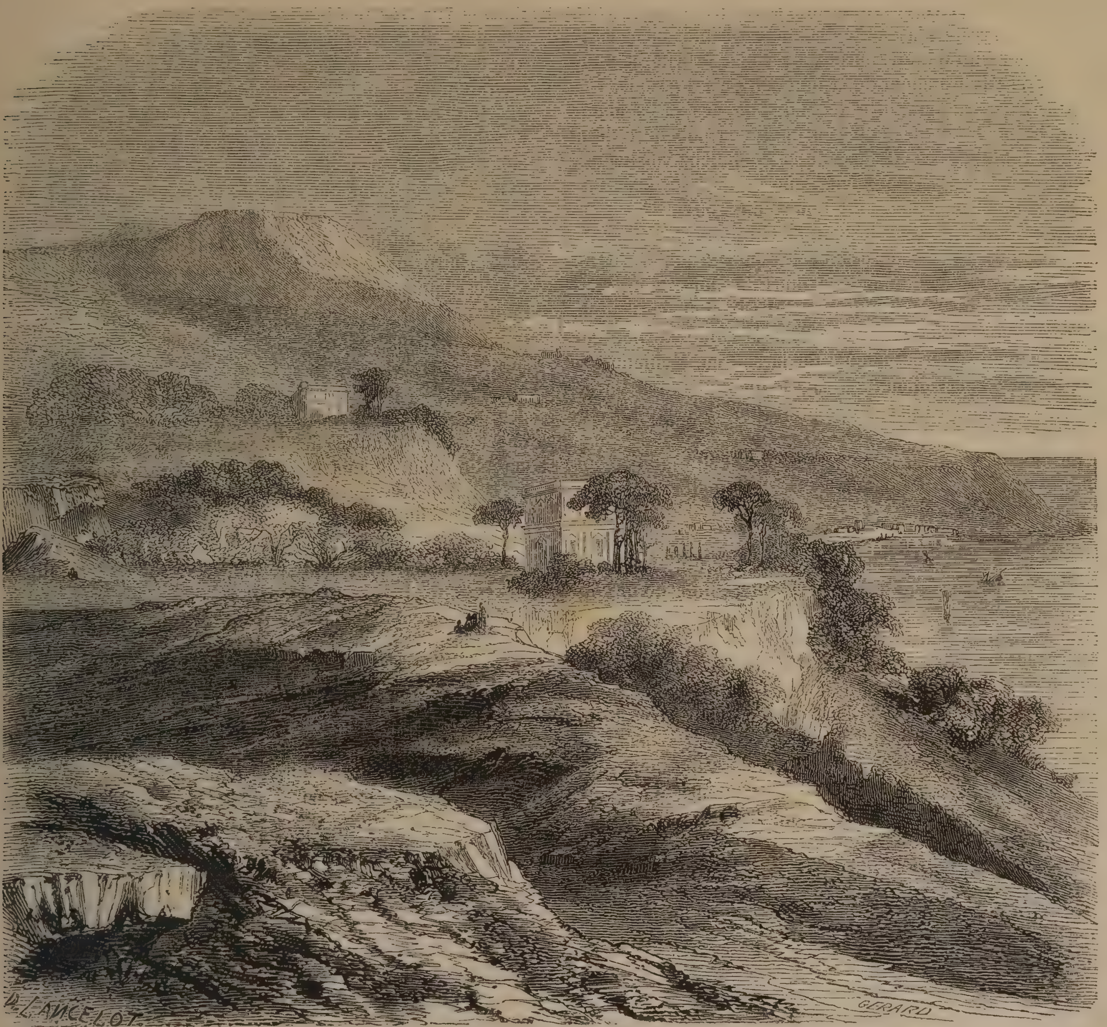
Santeuil grimpe sur la montagne de foin et fait son entrée dans Paris. Un carrosse passe près de lui, une dame met la tête à la portière, reconnaît Santeuil avec qui elle s'est promenée en phaéton la veille, et rit à gorge déployée. Santeuil lui fait d'en haut un beau salut de la main et lui souhaite un bon voyage. On arrive à la porte. Santeuil ne serait pas Santeuil s'il allait s'imaginer qu'à la hauteur où il perche, la porte pût être trop basse. On a beau lui crier : « Baissez-vous! » il se cogne le front. Il crie, il déblatère, il tempête. L'architecte surtout, le maudit architecte! comment n'a-t-il pas prévu qu'un jour M. Santeuil, revenant du prieuré de Villebel, monterait sur une meule de foin et... Mais je n'en finirais pas si je voulais vous raconter ainsi une existence cousue d'épisodes sans tête ni queue, et rattachés entre eux par une chaîne fantastique.

Si vous avez vu l'homme, et surtout l'excellent homme, il suffit; mon but est atteint.

Hip. CASTILLE.

# MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS [1].

II. Le désert et l'oasis. Propos de tables d'hôte. Les forêts du Midi. La Sainte-Baume. Les Aygalades. Fontainieu. Saint-Joseph. La Floride, etc. Contrastes physiques et moraux. Le Marseillais primitif; le *Sanjanen:* son origine, sa langue, sa pauvreté, son univers, son curé, ses joies. *Siou Sanjanen!* Sa foi religieuse. L'ouvrier marseillais. Le *nervi:* ses mœurs, sa guerre au Turc, au *Bachin,* etc. Thésée de La Boulie. Un chef d'œuvre et un miracle de Bénédit. Le *brave enfan :* ses




Vue des bastides, près Marseille. Dessin de Lancelot.

trois passions, la pêche, la musique et le jeu de boules. Mlle Rachel à Marseille. Ouragan populaire. Les dangers du triomphe. Le chapeau de Raphaël. Le portefaix et son négociant; sa corporation, sa probité, son travail et son repos; l'*aïoli*; le concert en famille; M. Trotebas. Le pilier de théâtre : ses loisirs ; le café parlementaire. La guerre civile musicale. *Gulistan* et *Guillaume Tell.* La vie est un chant.

Les contrastes physiques produisent les contrastes moraux. Le voyageur affairé qui traversait, avant le chemin de fer, la grande route de la *Viste,* voyait ou croyait voir un affreux pays planté d'oliviers malingres et poudré d'une poussière blanche. On disait généralement aux tables d'hôte : — Il n'y a pas un arbre autour de Marseille ; toutes les montagnes sont nues et pelées ; on ne voit pas une goutte d'eau, et on y échange le froid aigu du mistral contre les ardeurs intolérables du soleil; de contrastes, point : c'est l'uniformité du désert de Saharah.

Ainsi parlaient, aux tables des *Lion-d'Or*, des *Grand-*

(1) Voyez pour la première partie, le numéro de juin dernier.

*Cerf* et des *Trois-Pigeons*, les observateurs des diligences Laffitte et Caillard.

Le midi est presque partout le même ; là où l'eau manque, il y a stérilité morne ; là où l'eau abonde, l'oasis verdit et donne des ombrages merveilleux. Les arbres du midi sont d'autant plus beaux qu'ils ne sont pas, comme dans le nord, ou des parapluies, ou des conducteurs de rhumatismes. Une forêt dans le midi est le parc du ciel. La Sainte-Baume, avec son immense association de chênes verts, de chênes-liéges, de sycomores, d'ormeaux, de trembles, de pins, tous de gigantesque futaie ; avec ses fontaines d'eau vive, ses ruisseaux, ses sources, ses gazons, ses fleurs agrestes, la Sainte-Baume est la plus charmante et la plus admirable des forêts. Le soleil y brûle la cime des arbres ; la fraîcheur de la nuit couvre ses gazons.

Ainsi, dans le territoire de Marseille, les oasis abondent, et le voyageur, que tourmente la poussière de la grande route, ne se doute pas de ces délicieux voisinages. A côté de ce désert sablonneux, que bordent les pâles oliviers de la Viste et de Saint-Louis, on trouve les Aygalades, Fontainieu, Saint-Joseph, la Guillermy, la Floride, avec les plus belles sources et les plus beaux arbres du monde. Devant les montagnes nues de Montredon, vous trouvez le château Borély, un Saint-Cloud au bord de la mer. Toujours la fécondité auprès de la lande stérile, toujours la terre altérée à côté de la source. Gemenos et Saint-Pons, merveilleux paysages inconnus des voyageurs, sont côtoyés par le chemin aride de Toulon. Contrastes à chaque pas.

Les hommes qui naissent au milieu de cette nature sont soumis aux mêmes influences. On admet cette loi mystérieuse, on ne l'explique pas.

Le Marseillais primitif est le *Sanjanen*, mot provençal qui prend son origine dans le quartier de Saint-Jean. Ma famille appartient à cette catégorie phocéenne de marins et de pêcheurs.

Ce Marseillais garde, au milieu d'une pauvreté héréditaire, la fierté de son origine. Il parle le provençal pur, langue latino-grecque, qu'il possède admirablement, et dont il tire un parti merveilleux, surtout pour la raillerie. Il se garderait bien d'épeler la première syllabe de la langue française, objet de son dédain. Marseille même est pour lui une ville étrangère, ou le faubourg de Saint-Jean ; lorsque ses affaires l'appellent dans la ville neuve, il la traverse d'un pas rapide, sans l'honorer d'un regard de curiosité. Ce qu'il admire, et avec juste raison, c'est la mer, sa superbe voisine ; la *Tourrelle*, vaste esplanade, d'où l'œil découvre les îles, le golfe, les montagnes et le cap Couronne, limite de son univers ; ce qu'il vénère, c'est le curé de l'église Saint-Laurent, seule autorité du quartier ; ce qu'il ambitionne, c'est de devenir prud'homme, ou de porter la bannière de saint Pierre aux processions de la Fête-Dieu ; ce qu'il désire chaque soir, c'est une de ces belles nuits qui font les pêches miraculeuses. Ainsi ce Marseillais ne se croit même pas de son vrai pays géographique.

— *Siou Sanjanen*, dit-il dans son orgueil ; *je suis de Saint-Jean.* C'est la première ville du monde.

On lui offrirait la richesse et un palais à Londres et à Paris, il ne déménagerait pas. Il mourrait d'ennui, s'il perdait de vue le clocher de Saint-Laurent ; il douterait du salut de son âme, s'il n'entendait plus l'homélie du dimanche, que son curé fait, en langue provençale, dans cette charmante église ouverte à toutes les brises de la mer.

Il était temps de faire le portrait de ce Marseillais, car la civilisation, qui ne respecte rien, a déjà envoyé ses pionniers dans la ville phocéenne de Saint-Jean. Cette curieuse individualité va s'éteindre ou se modifier. L'élément *franciot* déjà se glisse dans la rue Saint-Laurent et le château de Joly, *castrum Julii*, là même où Jules-César trouva des orateurs qui lui parlaient si bien latin. Le jour où le prône dominical sera fait en langue étrangère, c'est-à-dire en français, dans l'église de M. Bonnafous, il n'y aura plus de *Sanjanens.*

L'homme né au bord de cette mer, à la clarté de ce soleil et de ces radieuses étoiles est, de tout temps, entré dans la vie avec des pensées et des habitudes religieuses. Le Marseillais du quartier de Saint-Jean était, avant la venue de saint Lazare, son premier évêque, le fervent adorateur de Neptune, le dieu de la mer, et de Diane, la chaste déesse qui éclaire les nuits. Les deux temples où ces deux divinités étaient adorées s'élevaient dans le voisinage ; ils disparurent et furent même anéantis jusqu'au dernier vestige, lorsque Marthe, Madeleine et Lazare apportèrent à Marseille la parole de Jérusalem. Alors, le pêcheur de Saint-Jean embrassa la religion nouvelle, partie du Calvaire, et, depuis cette époque, la ferveur chrétienne ne s'est jamais ralentie à l'ombre du vénérable clocher de Saint-Laurent.

L'ouvrier marseillais de la vieille ville se divisait autrefois en deux classes bien distinctes : *lou nervi*, et *lou brave enfan ;* deux antithèses. Le *nervi* était une sorte de gamin de Paris, mais dans de grandes proportions. Le nervi était fainéant et destructeur ; il avait cette méchanceté de quadrumane, qui est souvent confondue, même dans le nord, avec cette faculté gracieuse et charmante qu'on appelle l'esprit. Le nervi était le fléau des pauvres Turcs exilés à Marseille par les Fanariotes, et des *Bachins*, sorte d'Italiens qui doivent leur nom au cap *Pachinum*, de la Sicile. Pendant les nuits tièdes de l'hiver, le nervi, ne trouvant sur sa route ni Turc ni Bachin, déclarait la guerre à tous les passants attardés. La police, quand elle existait par hasard, redoutait le nervi, comme un garde champêtre redouterait un tigre. Parfois, en plein jour, sur le port, une escouade d'agents ne craignait pas d'arrêter un nervi, en flagrant délit d'insulte grave commise contre un vieux Turc ; alors le tribunal de police correctionnelle instruisait l'affaire, et le président, M. de La Boulie, le Thésée des nervis, infligeait au coupable une sévère condamnation. Le temps de prison expiré, le nervi sortait de sa cage pénitentiaire et recommençait sa guerre sauvage contre les Turcs, les Bachins, et même les Franciots, coupables de parler français.

Ceci est l'histoire d'hier. Alors un courageux poëte, un artiste d'un grand talent, un homme de l'esprit le plus rare, M. Gustave Bénédit, un des rédacteurs du *Sémaphore* et de la *Gazette musicale* de Paris, et professeur au Conservatoire de Marseille, composa un poëme intitulé : *Chichois*, sorte de machine infernale destinée à l'extermination des nervis. Ce poëme, qui est le chef-d'œuvre de la satire, et qui vivra tant que la belle langue provençale sera comprise, fut, à son apparition, l'événement de Marseille. Les nervis se cotisèrent pour l'acheter, et le lurent. Les amis de M. Gustave Bénédit, et je m'honore d'être du nombre, tremblèrent pour lui et lui firent bonne escorte tous les soirs, car une terrible vengeance semblait le menacer. Eh bien ! voici l'inattendu. Il faut avoir foi dans les natures méridionales, conseillées par la mer et le soleil. Les nervis se reconnurent dans la satire admirable ; ils rougirent d'eux-mêmes et se convertirent en masse. Bénédit devint leur héros. Ce que n'avaient pu faire la police, la loi, la

prison et Thésée de La Boulie, un poëte le fit. Pour la première fois, la comédie corrigea les mœurs en riant.

L'ouvrier, *brave enfan*, travaille et vient en aide à sa famille; il est sobre; il préfère l'eau de la fontaine Sainte-Anne au meilleur vin; il fuit les sociétés dangereuses, s'éloigne des cabarets, fréquente la caisse d'épargnes et fait des économies pour se marier. Il a, pour ses dimanches et jours de fêtes, trois passions innocentes, la pêche, la musique et le jeu de boules. A l'aube des jours fériés, il s'habille élégamment et se rend au Cabanon, sur le bord de la mer. Trente degrés de chaleur le ravissent d'aise; il jette sa ligne aux flots bleus de la Caranque, et se rôtit au soleil avec volupté, quand les poissons convoités jouissent d'une fraîcheur délicieuse au fond des eaux, et se gardent bien de mordre à l'hameçon dans leur vieille expérience traditionnelle et phocéenne. N'importe! à Marseille, le pêcheur est fait à l'image du chasseur, et *vice versâ*. On pêche et on chasse pour respirer le parfum du golfe ou de la colline; le poisson ou le gibier sont des accessoires oiseux. On est charmé si on les rencontre, on ne se désole point s'ils sont absents. L'appétit est la conquête infaillible de ces sortes d'expéditions. Il y a toujours bénéfice.

A onze heures, quand le soleil incendie les murailles blanches et la poussière des petits chemins de traverse, l'ouvrier du Cabanon joue à la boule, en attendant le dîner. C'est un exercice salutaire, renouvelé des discoboles phocéens. On a soin d'éviter les arbres, si par hasard on en trouvait au bord de la mer. Les arbres ont le tort de voiler le soleil. Une partie de boules n'est agréable que dans une atmosphère de salamandres. On court, on s'agite, on se démène, on se dispute, on mesure, on trépigne, avec quarante degrés Réaumur, et dans l'incendie de la réverbération.

La musique arrive après le dîner. Tous les ouvriers sont artistes; n'attendez pas d'eux qu'ils vous chantent une chanson sur les *doux glouglous*, sur le *jus de la treille*, et les *charmes de la bouteille*; ils ont en horreur toutes les ivrogneries du Caveau; ils chantent un chœur de *Guillaume Tell*, un duo de *Lucie* ou de *Robert*, un air de *Zampa*, un morceau de la *Favorite*, ou la prière de *Moïse*: rien que cela. Ils savent tout par cœur, et ils ne connaissent que la grande musique; ils dédaignent l'ariette, il leur faut Rossini, Meyerbeer, Bellini, Donizetti, Weber, Mozart, Hérold. Ce sont les gourmets de la haute mélodie, tous ces hommes du peuple; leur oreille est infaillible à l'endroit des sons; malheur à la petite flûte, qui, dans une ouverture, manquerait son entrée de cinq secondes; elle serait sifflée par les quatrièmes loges, comme un ténor coupable de faux!

Une seule fois, ce peuple d'ouvriers se passionna pour la tragédie et suspendit son chant éternel, cet hymne qui remonte au chœur des enfants de Protis, *io es aou pharo*.

Mlle Rachel était arrivée à Marseille.

A cette nouvelle, tous les jeunes gens de la vieille ville, excepté les Sanjanens, abandonnèrent les hauts quartiers; il en vint de la Major, où fut le temple de Diane; des Grands-Carmes, où passa Milon, le meurtrier de Clodius; des usines du boulevard des Dames, où fut ouverte la tranchée du connétable; des Accoules, où s'élève le clocher d'une église absente; de la place de Lenche, où le génie de la Grèce bourgeoise semble avoir laissé un caractère éternel de lumineuse placidité. Dénombrer cette armée d'enthousiastes serait chose impossible. Ce public trop compacte pour entrer au théâtre campa dans la rue, et attendit Mlle Rachel.

Je n'ai jamais écrit ce souvenir de ma vie, et je ne laisserai pas échapper cette occasion de peindre l'ouvrier marseillais, tel qu'il se montra dans cette époque mémorable de son histoire.

On venait de jouer *les Horaces;* il était minuit; Mlle Rachel m'avait fait l'honneur de m'appeler pour la conduire à l'hôtel de *l'Univers*, rue du Jeune-Anacharsis. La distance à parcourir n'était pas longue, mais la traversée paraissait difficile. La voiture de Mlle Rachel était prise par la foule, comme un navire par les glaçons, au pôle nord; les chevaux ne pouvaient avancer. Je pouvais donc être de quelque secours, dans cette navigation difficile, s'il fallait parler au peuple, mon compatriote, dans cette langue provençale, que je parle comme un Sanjanen.

Les chevaux firent péniblement deux pas, et au même instant des cris partirent de la foule. Mlle Rachel eut un moment superbe, elle se leva et ouvrit la portière, en demandant si quelqu'un était blessé. Par bonheur, il n'y avait aucun accident. Alors, elle s'élança sur le pavé, en disant :

— Nous ferons le reste à pied, je ne veux pas que ces braves gens, qui me reçoivent si bien, courent le moindre risque.

J'offris mon bras à Mlle Rachel, en lui disant :

— C'est vous maintenant qui êtes en péril, l'enthousiasme est dangereux à Marseille. Vous allez voir.

— Eh bien! reprit-elle en riant, j'adore les dangers.

La foule était devenue une mer orageuse contre laquelle on ne pouvait lutter. A chaque pas péniblement fait, Mlle Rachel perdait la respiration, et toutes mes harangues provençales, que je m'efforçais de rendre éloquentes, ne pouvaient rien contre cette frénésie d'adoration, qui s'adressait autant à la jeune femme qu'à la grande artiste. Chacun voulait la voir de près, effleurer sa robe, écouter sa voix, respirer son souffle, et je voyais se ruer devant moi d'ardentes figures dont les yeux lançaient des flammes et éclairaient la nuit. Aux cris continuels de : *Vive Rachel!* poussés par la foule, je ne cessais de répondre : Mais vous allez la tuer! on ne m'écoutait pas. Les vagues humaines s'amoncelaient sur les vagues, comme on le voit dans le golfe voisin, un jour de mistral; nous n'avancions plus, nous étions portés. Impossible de suivre une direction; nous suivions le flux et le reflux. Au milieu de cette tourmente, j'appelai à l'aide de Mlle Rachel les plus vigoureux de mes terribles compatriotes; une voix de basse profonde me répondit, m'appela par mon nom, et me promit un secours inespéré.

Quarante jeunes portefaix, quarante hercules de la vieille ville, forcèrent la foule, en enfonçant leurs coudes de bronze dans la foule compacte, et se firent les gardes du corps de Mlle Rachel.

— Soyez tranquilles, mademoiselle Rachel! criaient-ils, comme un chœur de tonnerres.

Nous nous trouvâmes bientôt placés dans un cercle protecteur, qui nous permettait de reprendre haleine et de marcher avec nos pieds. Mais ces puissantes cariatides furent dispersées par un nouvel et violent effort de la foule, et par bonheur cette bourrasque ayant fait une éclaircie, j'entraînai Mlle Rachel dans une boutique, la seule ouverte au milieu de la nuit.

La foule s'arrêta respectueusement sur le seuil; mais elle ne se dispersa pas, elle attendit.

— Tiens! dit Mlle Rachel en riant aux éclats, c'est la boutique d'un chapelier! Je vais acheter un chapeau pour mon frère, et le lui envoyer à Paris.

Et elle se mit en devoir de choisir un chapeau pour Ra-

phaël, comme si rien ne se fût passé. On entendait toujours gronder l'ouragan athénien des enfants de Marseille.

Un agent de police entra et offrit de faire dissiper la foule avec les sommations légales.

— Gardez-vous-en bien, monsieur, lui dit l'illustre tragédienne ; ceci n'est pas une émeute. Il n'y a eu du danger pour personne.

L'agent salua et partit.

Mais bientôt un bataillon de la ligne arriva et fit une haie depuis la boutique du chapelier Ricaud, jusqu'à l'hôtel de l'Univers. Le chemin devenait alors trop facile. Toutefois la foule ne se retirait pas, elle s'amoncelait derrière les fusils et criait toujours: *Vive Rachel!* La jeune actrice, que cette scène, malgré son péril, divertissait beaucoup, me dit :

— J'ai bien envie de licencier cette troupe.

— Justement, lui dis-je, il y a dans *Britannicus* un vers de situation. Néron licencie sa garde, en lui disant :

Et vous, qu'on se retire.

En ce moment, l'officier qui commandait le bataillon aborda Mlle Rachel avec une politesse si gracieuse, que l'hémistiche de *Britannicus* ne fut pas prononcé. Il fut permis à la belle Hermione de rentrer dans l'hôtellerie sans le moindre obstacle. Au seuil de sa maison, elle salua la foule, me serra la main et disparut.



La *Sanjanenque* ( femme de Saint-Jean ). Dessin de G. Durand.

On pourrait croire maintenant, si je bornais là mon récit, que les jours suivants Mlle Rachel prit des précautions pour rentrer en toute sécurité chez elle, ou que la foule des ouvriers marseillais cessa de faire éclater son périlleux enthousiasme. Il n'en fut point ainsi. Mlle Rachel n'a voulu prendre aucune mesure de sûreté, pendant un long séjour à Marseille, et, après tant de représentations triomphales, la foule n'a pas cessé de s'entasser toujours plus nombreuse pour lui faire la même ovation nocturne. J'avais toujours l'honneur de donner le bras à la grande artiste, et je me serais bien gardé de la contrarier dans une résolution qui était pour elle un véritable plaisir. En aucune autre ville du monde, Mlle Rachel n'a été honorée d'un danger pareil.

— C'est, m'a-t-elle dit souvent, un de ses plus doux souvenirs.

Le portefaix est encore une individualité marseillaise dont le type ne se retrouve nulle part.

Le dimanche, un étranger voit passer à la promenade des Allées de Meilhan un homme à forte encolure, au teint frais, aux bras herculéens : il est mis au dernier goût du jour; c'est Milon de Crotone en frac noir. Il marche avec une légère oscillation d'épaules, sorte de tangage que les marins ont appris à leurs compatriotes terrestres. A côté de ce fashionable au linge fin, au drap soyeux, aux chaînes d'or, chemine au hasard un petit homme au pantalon de coutil, au chapeau de paille, à la veste blanche de planteur. Le premier est le portefaix, l'autre est son négociant. Et, chose inouïe ! quelquefois le premier est plus riche que le second. Ils causent tous deux avec familiarité. Le négociant rit des bons mots de son portefaix et tâche de les

retenir pour les redire *à son épouse*. Ces deux hommes sont égaux, non pas en vertu d'une charte quelconque, mais en vertu du droit coutumier marseillais.

Le portefaix appartient à une puissante corporation, dont les priviléges sont immuables et qu'aucune loi ne peut leur enlever. Cette corporation a ses aspirants, les *rebeïraous*. La probité du portefaix est proverbiale : il n'y a pas d'exemple d'un portefaix déloyal dans ses relations. C'est lui qui tient les clefs de tous les magasins de commerce et qui souvent fait les affaires de son négociant, ami de la bastide et de l'oisiveté. Le négociant lui accorde toute confiance et n'a jamais lieu de s'en repentir. Le vieil esprit marseillais est toujours en vigueur dans cette classe nombreuse et c'est là qu'il se perpétuera lorsque la civilisation, venue du nord, aura promené son niveau sur les aspérités saillantes du midi. Le portefaix aime Marseille, son golfe, ses collines, les quais de son port, les charmes et les défauts de son climat. Il travaille pendant la semaine




Types marseillais : la Catalane, le *nervi*, la grisette, le *rebeïraou* (aspirant portefaix). Au fond, types anciens, d'après Carle Vernet. Dessin de G. Durand.

avec cette énergie calme qu'aurait l'Hercule *au repos*, s'il descendait de son piédestal pour se faire ouvrier; mais avec quelles délices intimes et contenues il voit approcher l'aurore du dimanche et surtout les trois fêtes qui suspendent le travail aux grandes dates catholiques! Avec quel ravissement il revoit sa chère bastide, qui le fait propriétaire ; son verger tout fleuri de promesses; sa colline où se hérissent les aiguilles vertes des genêts d'or; la *pinède* où la brise chante une mélodie somnolente; l'alcôve verte où les lauriers et les myrtes mêlent leurs doux parfums; la haute terrasse qui est le belvédère de la mer; et, dans l'intérieur, ce salon frais avec son large divan oriental, garni de coussins, où la *sieste* est si bonne, quand la cigale chante sur les pins, dans les ardeurs de midi!

C'est là que le portefaix célèbre ses jours de repos, au milieu de sa famille; c'est là qu'il prépare lui-même le dîner dominical, composé de l'antique *aïoli*, qui remonte à Thestylis, la cuisinière de Virgile (1). C'est le plat excitant, le plat de l'été; à son parfum, l'appétit engourdi par

(1) Allia contundit... (VIRGILE.)

la chaleur se réveille et fonctionne comme en hiver. L'eau fraîche du puits voisin corrige, à force de libations innocentes, les émanations volcaniques de l'*aïoli* et rétablit l'équilibre dans le laboratoire de ces estomacs herculéens.

Après le dîner et un peu avant la *sieste*, le portefaix, sollicité par ses amis, chante un air de grand opéra. Il possède toujours une voix de basse, comme Alcide, à bord du navire *Argo*. Le répertoire est varié. Le public de la bastide n'a que l'embarras du choix. Les morceaux de préférence sont: *Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre;* le premier duo de *la Favorite*, avec un jeune commis ténor; le grand air de basse de *la Juive*, et quelquefois, par respect pour les traditions paternelles, l'air: *S'il eût perdu la vie au milieu des combats*, de Grétry.

Presque tous les portefaix appartiennent à des sociétés chorales; la plus célèbre est dirigée par M. Trotebas, artiste sorti du peuple et qui a rendu au peuple de grands services, car il lui a donné le goût de la grande musique et le mépris des banalités. On ne saurait dire tout le bien que la musique a opéré dans les classes ouvrières de Marseille. L'ancienne rudesse des mœurs s'est adoucie dans la mélodieuse atmosphère du chant moderne; les notes de la gamme rossinienne sont le véritable alphabet de la civilisation.

Le *pilier de théâtre* est un genre de Marseillais assez curieux. Comme position sociale, il est courtier marron, ou modeste rentier du quartier des Minimes, haute ville. Courtier marron, il est doué de l'ambition la plus modeste, et gagne environ deux mille francs par an. Il est célibataire. Un seul souci trouble ses jours; il a une épée de Damoclès sans cesse suspendue sur sa tête; c'est le terrible joug du syndic des courtiers patentés, ces fléaux des marrons. Otez-lui ce souci, il a trouvé le bonheur sur la terre. Le matin, dès qu'il a terminé une petite *censerie* d'huile *lampante* ou *tournante*, ou de savon *bleu pâle*, il va fumer un cigare sur la place du Grand-Théâtre, où il attend la pose des affiches du jour. Les six colonnes du théâtre Beauvau réjouissent ses yeux; il les voit toujours avec un nouveau plaisir. C'est son unique horizon. Son second bonheur consiste à attendre le lever du premier ténor, et à le saluer au passage lorsqu'il va prendre son chocolat au café Brifaut, en fredonnant une gamme. Un instant après arrivent plusieurs piliers de théâtre, ses confrères, et la promenade recommence en société. Tous les piliers fument, mais leurs cigares sont éteints: ils parlent trop pour veiller à l'incendie progressif du tabac. La conversation roule sur le spectacle de la veille. On admire le ténor, mais il a oublié de donner le *si bémol* de *Dieux secourables*, dans *les Huguenots;* c'est sa faute: un jeune pilier qui sait tout affirme que le ténor avait fait une partie de pêche la veille. On cite alors la liste des ténors et des hautes-contre qui ont fait les délices des générations marseillaises. L'ancien pilier remonte à M. Fay, le père de Léontine du Gymnase; on donne un pieux souvenir à Dérubelle, un regret à Espinasse, une larme à Alizard, basse sans rivale, qui attaquait si admirablement le *Radopiate di zelo e d'amore* de *Mose*. Tous les piliers parlent et chantent à la fois; ils s'accompagnent en pantomime de tous les instruments; ils jouent de la clarinette, du basson, du cor et même de l'orchestre. Les piliers apprentis viennent se mêler à la société ambulante, et prennent des leçons d'enthousiasme. A midi, on se sépare pour dîner. On se retrouve à une heure, devant un guéridon couvert de dominos et de demi-tasses. Le cours de littérature lyrique recommence de plus belle au milieu des lamentations contre les *double-six* et les *double-cinq* qu'on ne passe pas. A cette Sorbonne tout le monde est professeur; tout le monde chante et écoute à la fois, et, chose incroyable, personne ne chante faux. Les garçons de café s'arrêtent, le plateau en main, et battent la mesure; la *dame* du comptoir, esclave de son service, écoute ces airs inconnus et fait des erreurs dans ses additions; les joueurs de dames et d'échecs n'avancent une *pièce* ou un *pion* qu'après une ritournelle de clarinette. Tout cela compose un harmonieux charivari de voix, auquel se mêle le bruit cadencé des dominos qui tombent sur les guéridons. Ordinairement, la séance est terminée par une violente discussion soulevée entre deux piliers sexagénaires, entourés de l'estime des connaisseurs. Le premier soutient que l'air *Songe enchanteur*, d'*Anacréon*, et l'air *Cent esclaves ornaient ce superbe festin*, de *Gulistan*, sont supérieurs à tous les airs de la musique moderne; le second regarde cette affirmation comme une insulte personnelle et écrase son adversaire, dans un cas de légitime défense, en lui chantant les premières mesures de tous les airs de Rossini, de Meyerbeer, d'Hérold, de Donizetti, de Bellini, de Weber, de Mozart. Le jeune auditoire applaudit, et le pilier, vaincu et furieux, sort en chantant:

> Ah! que mon âme était ravie
> A ce festin délicieux!
> Il me semblait, dans l'autre vie,
> Partager le bonheur des dieux!

Tous les ans, à l'occasion des débuts, ces disputes prennent le caractère d'une guerre civile. Le feu est aux poudres si le ténor a manqué le *Malheur à nos tyrans*, de *Guillaume Tell;* si la basse a transposé le *Sinon la mort*, de *Robert;* si la première chanteuse n'a pas mis le sentiment traditionnel dans la belle phrase *Et l'ingrat*, des *Huguenots*. Tous les combattants, armés de cigares éteints, font trembler les voûtes du café parlementaire et dominent la sonnette de la *dame* du comptoir: les dominos sont épars sur les guéridons, on ne les tourmente plus, on dessine avec eux des croix et des arabesques de fantaisie; les pièces d'échecs sont étendues sur les cases, comme des morts sur un champ de bataille; les consommations restent intactes devant les fourneaux; les garçons jouent le rôle de comparses et attendent, les bras croisés, l'impossible clôture de ces débats si orageux. Un jour de mistral, les vagues du golfe, les roulis des navires, les plaintes des mâts, les grincements des cordages, les cris de l'air font moins de fracas que ces discussions périodiques sur le mérite du ténor débutant à Marseille, dans la *Juive* ou *Guillaume Tell*.

Eh bien! il y a de par le monde des discussions sérieuses, plus bouffonnes et moins utiles. Une ville est éminemment artiste lorsqu'elle voit naître ces ouragans de l'art, dans les cafés, où s'échangent d'ordinaire trop de stupidités nauséabondes. Si les peuples ne se battaient que pour la musique, ils vivraient toujours d'accord.

Le pilier de théâtre, rentier des Minimes, a dix-huit cents francs de rente, placés chez M. Pascal, le premier banquier de Marseille, maison de probité héréditaire. Ce rentier est un des rares heureux de ce monde. Il a combiné admirablement sa vie et sa dépense, et, lorsqu'il ne parle pas théâtre, il explique à ses voisins le mécanisme de sa douce existence, et souvent, comme conclusion, il les exhorte à suivre la même règle de conduite. Il déjeune avec le chocolat économique inventé par Ferrari; il dîne à une heure, rue Thubaneau, et très-bien, à la demi-portion, *mié-pésé*. Il soupe, après le théâtre, avec une bavaroise et deux croûtes de Moullet.

— *Mon coffre est bon*, dit-il en se frappant la poitrine; et il donne le *contre-ut*, comme pièce justificative.

Sa conversation est une citation perpétuelle, empruntée au répertoire des opéras; il cite et chante. Quand un ami accepte une proposition de chasse, il s'écrie :

Cinna, de mes périls le compagnon fidèle,
A mes hardis projets prêtera son secours.

Quand il voit lever la lune, il ne manque jamais de la saluer par un *Casta diva*. S'il accompagne un ami aux paquebots de Naples, il s'appuie contre le cabestan et fredonne :

Heureux climat, beau ciel de l'Italie,
Cher à la gloire, au plaisir, à l'amour!

En partant pour une partie de pêche, il n'oublie pas :

Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblez-vous.

En ce moment, si une jeune fille passe sur la rive, il lui adresse cette apostrophe :

Accours dans ma nacelle,
Gentille jouvencelle...

A table, il ne manque jamais de chanter ;

Le vin, par sa douce chaleur,
Et nous anime et nous possède.
A tous les maux c'est un remède,
Il guérit même de la peur!

Et au dessert, ce beau vers :

Sur la tête du fils qu'on place cette pomme,

lui fournit l'occasion de chanter tout *Guillaume Tell*. La vie de cet homme heureux est un chant. A son dernier soupir, il se rappelle le grand Mozart et se fredonne son *Requiem*.

Le chasseur marseillais est un être phénoménal qui mérite une mention spéciale. J'ai déjà traité ce type, dans ma *Chasse au chastre*, de la *Revue de Paris;* mais que de détails encore méritent l'attention de l'observateur et de l'historien !

MÉRY.

(*La suite prochainement.*)

## CHRONIQUE DU MOIS. — COURRIER DE TROUVILLE-SUR-MER.

### LES CANDIDATS FANTAISISTES.

Le lendemain des élections a été le grand jour de la désertion parisienne.

C'est sur la grève de Trouville que nous avons appris les résultats du vote et l'échec en masse des canditats fantaisistes : du docteur W., qui « promettait des remèdes gratuits à tous les électeurs de France et d'Amérique ; » de M. Lamiral (de la Seine), « signant ainsi, de peur d'être confondu avec les autres amiraux, — et trop malheureux en ménage, affirmait-il, pour n'être pas heureux en politique ; » de M. Charlemagne Béjot, horticulteur, qui « offrait au pays un nouveau feuillage, sans rien changer à ses institutions : des arbres de mai couronnés de fleurs sur toutes les places publiques, et dans la cour du Louvre, au lieu d'une statue de bronze ou de marbre, un rosier à cent feuilles entouré de ses pêchers libres, soignés par un jardinier de talent ; » de M. Bertron, « candidat des humains, dans les quatre-vingt-six départements, » et qui a éprouvé l'inhumanité unanime de ses concitoyens. (Extraits textuels des professions de foi.)

### LE SALON. — SIMART.

C'est à Trouville que nous avons appris le succès, au Salon, des tableaux signalés dans notre numéro de juin : du *Zouave*, de M. Emile Lecomte (gravé ci-dessus) ; de l'*Assaut de Malakoff*, de M. Yvon ; du *Duel*, de M. Gérôme ; d'une *Famille Louis XV*, de M. Alp. Roëhn ; et de l'*Entretien philosophique*, de M. Eugène Tourneux (que nous ferons graver demain) ; des portraits excellents du maréchal Bosquet, à l'huile, par M. Horace Vernet, en miniature, par M. Maxime David ; de la *Marie-Antoinette en prison*, de M. Muller ; du *Congrès de Paris*, de M. Edouard Dubufe ; des *Faneuses d'Avito*, de M. Hébert, etc., etc.

La sculpture du Salon, malgré sa richesse, porte un crêpe de deuil. Simart, une de ses gloires, est mort à quarante-huit ans, d'une chute d'omnibus, — ce qui ne serait pas arrivé si le talent donnait un équipage. Grand prix de Rome, élève d'Ingres et de Pradier, et successeur de celui-ci à l'Institut, Pierre-Charles Simart laisse la *Vierge de Troyes*, la *Poésie épique*, les bas-reliefs du *tombeau de Napoléon*, la fameuse *Minerve* chryséléphantine du duc de Luynes, un des plus beaux frontons du Louvre (gravé dans le *Musée*), et les cariatides du pavillon central.

Le maître est parti, hélas ! sans avoir pu juger l'effet de ses cariatides. Il y a quelques jours, elles étaient encore cachées par l'échafaudage touffu qui voilait la façade du palais.

Or, l'avant-veille de son retour de Fontainebleau, l'Empereur, voulant que le roi de Bavière pût admirer le Louvre tout entier, donna l'ordre d'enlever l'échafaudage. — On n'avait qu'un jour pour ce travail gigantesque ; l'assemblage, savamment équipé et boulonné, véritable merveille de charpente, ne pouvait pas être désarticulé en si peu de temps ; il aurait fallu huit grands jours pour le démonter pièce à pièce.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'Empereur par l'organe de M. Lefuel, son architecte, souvenez-vous d'Alexandre, et tranchez ce que vous ne pouvez dénouer.

C'est ce qui fut fait. Coupé aux jointures, comme le nœud gordien, et sacrifié en bloc, l'échafaudage immense s'est écroulé sur un signe, et a laissé à découvert le palais et les cariatides. —

Le roi de Bavière est resté en extase, — mais Simart était enterré.

### BRIFAUT, HYDE DE NEUVILLE.

On rappelait hier, dans le salon de la comtesse de B..., les petits vers et les billets du matin de M. Brifaut, ce naïf immortel, qui vient de se laisser mourir, — comme disait avec ironie M. le duc P..., son collègue octogénaire à l'Académie française (nouvelle porte ouverte à Jules Sandeau, qui va entrer ainsi à deux battants sous la coupole des Quarante).

Depuis vingt ans, l'agonie ambulante de M. Brifaut donnait les plus belles espérances aux candidats académiques. Nous l'avons vu, en 1839, en pelisse fourrée et en chaussons de Strasbourg, à un grand concert chez Mme Récamier. Il semblait près d'expirer à chaque mot,

— mais il *semblait* si bien, qu'il a enterré quinze collègues avant d'expirer tout de bon.

La vie de M. Charles Brifaut est aussi curieuse que son talent était médiocre. Quelques traits suffiront pour le caractériser. L'auteur des tragédies de *Jane Grey* et de *Ninus II* était un original de l'autre siècle. Enfant du hasard, lancé dans le monde par une grande dame inconnue, journaliste et poëte obscur, illustré par un caprice de censeur; chantre de Marie-Louise et du roi de Rome, et légitimiste exalté depuis 1814; catholique fervent et champion de Voltaire; — sorti, à douze ans, de l'échoppe d'un tonnelier de Dijon, et élevé sur les genoux des duchesses du faubourg Saint-Germain, il passait sa vie à leur adresser des madrigaux et des poulets, — et à leur montrer les pierres extraites de ses entrailles par la chirurgie. Il en avait sur sa cheminée toute une collection, par ordre de date et de grosseur. Il craignait tellement les courants d'air, que la première chose qu'il faisait en entrant chez un ami, était de prendre des pains à cacheter, de couper des bandes de papier blanc et de les coller sur les joints des portes et sur les trous des serrures. Puis il tirait un bonnet fourré de sa poche, se l'enfonçait jusqu'aux oreilles et se noyait dans une bergère, en allongeant les pieds sur les chenets.

En 1826, quand le marquis d'Aguesseau mourut, les duchesses prièrent Charles X de faire entrer à l'Académie leur « cher Brifaut. »

— Après le duc de Montmorency, répondit finement Charles X, tout de suite après, mesdames.

Le grand, l'unique, l'immense succès de Brifaut fut un tour de passe-passe et un coup de dés.

La censure de Napoléon arrêtait son *Charles le Mauvais*. Il transporte la scène de Madrid à Babylone; Charles devient Ninus; Guzam, Arsace; et la pièce monte aux nues avec Talma, et l'auteur est porté chez lui en triomphe, éclaboussant Lamartine perdu dans la foule. Pourquoi et comment? Personne ne l'a jamais su, pas même Brifaut!

M. Hyde de Neuville, l'ancien ministre, mort aussi récemment, était le type sérieux et parfait de l'ancien régime, dont l'auteur de *Ninus* fut l'amusante parodie.

## THÉATRES. — LA REINE D'OUDE, A PARIS.

Plusieurs baigneurs de Trouville sont allés à Paris, sous 30 degrés de chaleur, voir jouer : *Dalila*, au Vaudeville; *le Barbier de Séville*, aux Français, par Régnier et Bressant; *le Mariage extravagant*, de feu Désaugiers, noté par M. Gauthier à l'Opéra-Comique; — et au Gymnase, *les Bourgeois gentilshommes*, de MM. Dumanoir et Barrière, — titre audacieux, mais satire excellente, parfaitement dite par Geoffroy, Lesueur, Derval et M<sup>lle</sup> de Laporte.

Ces curieux espéraient admirer aussi la reine d'Oude, qui venait justement d'arriver à Paris; mais ils n'ont pu la rencontrer, — tant elle se cache bien! — que dans le *Musée des Familles* d'avril dernier, — où chacun, sans se déranger inutilement, — peut la contempler en effigie.

## LA CARABINE FOUDROYANTE.

D'autres baigneurs, — et ceux-ci en foule, — ont traversé la baie du Havre pour aller voir en cette ville l'expérience de la fameuse carabine foudroyante de Devisme, — destinée à faire éclater les baleines, — comme de simples pétards.

Aucune baleine ne s'étant rendue à l'appel de l'armurier devant Frascati, il en a figuré une, et des plus colossales, par un mannequin ballotté à fleur d'eau.

— « Vous aurez, dit le rapporteur, docteur F. Maynard, une idée exacte du calibre de la carabine Devisme, en sachant que le projectile qu'elle lance est un tube de cuivre de quatorze centimètres de long sur un diamètre de trois centimètres et quatre millimètres, garni de plomb à sa base et contenant soixante grammes de poudre! Ce projectile est agencé et amorcé de telle façon qu'il doit traverser *sans éclater* l'épaisse enveloppe de graisse de la baleine, pénétrer dans sa poitrine ou dans son abdomen, et y faire aussitôt explosion, comme une mine dans un lit de rochers.

« Devisme se campa donc à trente pas de l'immense caisse en bois renfermant des sacs bourrés de paille mouillée; un gâteau de suif de soixante-quinze centimètres d'épaisseur figurait au devant des premiers sacs le gras de la baleine; Devisme tira... Le projectile traversa le suif aussi nettement qu'eût fait une baguette de fer, pénétra dans le premier sac, puis dans le second, qu'il incendia sur ses points de contact avec le troisième. Nous avions entendu deux bruits : celui du coup de carabine et celui de l'explosion, séparés par un intervalle d'une seconde à peine, mais très-distincts l'un de l'autre. » Le mannequin avait éclaté de façon à prouver à tous que la baleine qu'il représentait serait morte instantanément.

Voilà une expérience concluante, ajoute le docteur! Si Devisme eût inventé sa nouvelle carabine il y a vingt ans, que de braves (par centaines) lui devraient la vie! J'ai vu tuer soixante-trois baleines, mais elles se sont vengées en nous tuant cinq hommes. Vers 1840, le port du Havre armait soixante et quelques navires baleiniers, les Anglais une centaine, les Hollandais vingt, les Américains cinq cents; il y avait aussi des stations de pêche sur les côtes du Brésil, de l'Afrique, du Chili, de la Tasmanie, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, etc., etc. Bref, la pêche de la baleine occupait à cette époque trente-cinq mille hommes. Eh bien! je calcule que la mortalité chez les pêcheurs (mortalité par accidents de pêche, entendons-nous) était de cinq sur cent, soit de dix-sept cents hommes chaque année!!! Le nombre des baleiniers a beaucoup diminué depuis devant de tels périls; mais les proportions fatales sont restées les mêmes.

Un capitaine baleinier nous disait, au retour de cette expérience : — Il n'est pas plus dangereux maintenant de chasser une armée de baleines dans les mers du Nord qu'une compagnie de perdreaux dans la plaine Saint-Denis!

— Mais..., avons-nous objecté, en frémissant, si l'on appliquait la carabine Devisme à la guerre?...

— La guerre deviendrait impossible et cesserait immédiatement, répondit un colonel d'artillerie, qui revenait aussi du Havre.

Et une veuve de Crimée, présente à cette conversation scientifique, proposa le soir, au salon, à toutes les baigneuses de Trouville, d'offrir une couronne d'olivier à l'auteur de la carabine foudroyante.

PITRE-CHEVALIER.

Trouville, juillet 1857.

*N. B.* Le soin particulier donné aux gravures nous force à renvoyer au prochain numéro notre *Voyage historique, anecdotique et pittoresque à Trouville-sur-mer*.

---

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES (1).

## LES MÉDECINS SOUS LOUIS XIV.



Quatre types de médecins, observés par Molière. Dessin de Franck.

I. La Saint-Luc. Au *Panier-Fleuri*. Le médecin de Molière. Les cinq Gascons. Le manteau râpé. Honneur et malheur. Puylaurens et M. de Lisle. Le gendre de l'avare. Le Solitaire. L'homme de Diogène.

Le jour de la fête de saint Luc 1664, deux buveurs étaient attablés de belle heure dans une chambre haute du *Panier-Fleuri*, cabaret à la mode, dont l'enseigne dorée se balançait aux brises de la Seine, en la rue des Grands-Augustins. De ces deux compagnons, l'un, par son embonpoint et ses couleurs vermeilles, eût ressemblé à un gros traitant si la volumineuse perruque qui battait ses épaules, le rabat sur lequel s'étalait son triple menton et sa longue robe noire ne l'avaient très-suffisamment fait connaître pour médecin. Il humectait à chaque instant sa lèvre, rouge comme une cerise, avec le nectar d'Argenteuil ou de Sens, et riait ensuite à gorge déployée en écoutant son commensal. Celui-ci qui, par son teint pâle et sa maigreur, offrait un contraste frappant avec la face réjouie du premier, avait, malgré de gros yeux cachés sous d'épais sourcils et des traits assez vulgaires, une physionomie des plus spirituelles, à laquelle les boucles à demi défrisées d'une perruque noire, une fine moustache relevée en croc et la royale des frondeurs donnaient un singulier relief d'audace et de vivacité.

Quand il eut fini son propos en bredouillant, prodi-

(1) Voyez, pour la série, les livraisons précédentes.

guant les gestes, hochant la tête et parlant avec feu et volubilité, l'homme au rabat entama une autre bouteille, se versa rasade coup sur coup, puis il dit, en posant son verre et riant de bon cœur :

— Bravo ! Poquelin, mon ami ! je veux être pendu et roué au bas du Pont-Neuf, si ce canevas ne vaut pas la plus gaie de tes comédies !

— A parler franchement, comment le trouves-tu ? dit le fils du drapier des halles.

— Excellent, mon cher Poquelin !

— Appelle-moi Molière !

— Eh bien ! Molière, je te crierai à pleine voix, comme le vieillard du parterre l'autre soir au Palais-Royal : Courage ! courage ! voilà la bonne comédie !...

— Écoute, Mauvillain, j'espère mériter avec ce sujet les suffrages des honnêtes gens de la ville, faire rire le roi et adoucir la mauvaise humeur de la cour, qui ne me pardonne point de l'avoir jouée par ordre du maître ; mais pour un tel dessein je ne peux me passer de toi.

— De moi, te moques-tu ?...

— En aucune façon : je suis tout prêt à faire les portraits, mais il faut, mon ami, que tu me montres les modèles.

— Par le grand Simon Piètre ! *quid dixisti ?* qu'ai-je entendu ?...

— Je veux assister à la messe de Saint-Luc, ouïr une consultation et étudier vos médecins de pied en cap, pour les représenter après au naturel sur le théâtre.

— Que notre patron te pardonne ce projet audacieux ! mais les profanes n'entrent point *in nostro docto corpore !*

— Et qui t'empêche de m'y fourrer en fraude comme un docteur d'Avignon ou de Pézenas... ?

— Quoi ! malheureux ! tu oserais violer notre sanctuaire et franchir un seuil défendu par la fièvre et la mort... ?

— Tu sais que je ne les crains pas.

— Et si l'on te reconnaissait... ?

— Avec cette robe achetée à la veuve d'un médecin de mon quartier ! Je t'en défie toi-même. Elle sent le séné et la rhubarbe d'une lieue !

— Mais sauras-tu, mon cher Molière, la porter convenablement ?...

— Ne t'en mets point en peine : ou je ne suis qu'un bateleur, comme disent nos beaux esprits, ou je saurai jouer mon rôle. Je consens bien, au reste, à boire autant que toi qui es, à mon avis, plus altéré que Bassompierre, si je ne rappelle aux anciens l'illustre Simon Piètre, l'oracle de la faculté, homme qui parla rarement et ne rit jamais en sa vie !

— Ce qui le fit considérer comme un prodige de talent et de science par ses contemporains. Ma foi ! à ton dam, après tout ! et puisque tu le veux, Molière, *alea jacta est,* le sort en est jeté !

Les deux amis, se levant à ces mots, payèrent l'écot et sortirent. La place fut prise aussitôt par une compagnie d'un ordre différent. C'étaient cinq fils de bonne mère, dont le plus vieux n'avait pas vingt-cinq ans. A leur vivacité autant qu'à leur accent, on devinait qu'ils venaient des bords de la Garonne pour chercher la fortune ; la pauvreté de leur costume disait éloquemment que deux d'entre eux ne l'avaient pas trouvée. Si, des trois premiers, l'un était vêtu avec luxe et portait le justaucorps de velours, le haut-de-chausses enrubanné et les bottines de couleur du gentilhomme, si les habits de bon drap de Sedan annonçaient chez ses compagnons l'aisance de la bourgeoisie, la mandille jaune en revanche qui couvrait à peine le plus jeune, et le manteau noir usé jusqu'à la corde dont le plus âgé s'enveloppait en rougissant montraient crûment, hélas ! leur dénûment et leur misère.

Celui qui avait le costume et les manières d'un seigneur ordonna bouteille ; puis, quand on eut bu au pays, il s'écria joyeusement :

— Par la sambleu ! on a bien raison de dire que le Pont-Neuf est le rendez-vous de l'univers, et que si l'Asie voyageait elle s'y trouverait quelque jour nez à nez avec l'Amérique ! Avez-vous jamais rien vu de plus surprenant que notre rencontre en ce lieu... ?

— A parler vrai, répondit un des jeunes gens vêtus de drap de Sedan, j'avoue que ce matin je ne m'y attendais guère.

— Ce brave Sénac ! toujours franc, content de la vie et gaillard, n'est-ce pas, comme les pinsons de Lectoure... ?

— Toujours, ami Guilhot.

— Guilhot est mon nom de Gascogne, ici l'on m'appelle de Lisle.

— Tu t'es anobli ! à merveille ! moi je reste bourgeois comme mon père et son parrain.

— Je te croyais médecin, ou je meure !

— C'est bien ce qui t'arrivera quand tu passeras par nos mains ; mais, docteur ayant le bonnet, je ne le suis encore. Ce moment approche pourtant, puisque c'est aujourd'hui que la très-docte Faculté m'admet à l'examen de la licence.

— Que tu passeras glorieusement, cadédis, en digne fils de la Garonne !

— J'en serais bien plus sûr, dit Sénac avec un soupir, si Puylaurens pouvait y comparaître et répondre pour moi !

— Il est toujours, ce cher ami, courbé sur le puits de la science, et, nonobstant, par la sambleu ! ajouta-t-il à demi-voix, il n'a pu y puiser encore un pourpoint neuf et un manteau !

— Moins savant, mais bien plus adroit, Laffilé, chirurgien-barbier, a rempli l'escarcelle.

— Je le prenais à son beau drap pour un syndic des batteurs d'or. Mais quel est ce nouveau venu qui porte si piteusement la souquenille jaune... ?

— Un cadet du pays, le frère de Jacques Soulier, capitaine de la gabelle.

— Ce jeune coquin a l'œil vif, il pourrait bien s'avancer dans le monde.

— Tu devrais l'y pousser un peu, toi qui parais y faire figure aujourd'hui.

— Hé ! je ne dis pas non ! mais à notre santé, mordioux... ! et que Dieu confonde tous ceux qui imposent le vin, les tonneaux et les vignes... !

On but ainsi plusieurs bouteilles, après quoi Sénac et Laffilé coururent à la messe de Saint-Luc, laissant en tête-à-tête le prétendu M. de Lisle, Puylaurens et Pierre Soulier. L'aventurier gascon, donnant sans perdre de temps l'écu à ce dernier, sous ombre d'aller quérir une chaise, se leva quand il fut parti pour fermer la porte et voir si personne ne pouvait l'entendre ; puis, reprenant sa place, et s'adressant familièrement au jeune homme habillé de noir et couvert du manteau usé :

— Puylaurens, dit-il avec une apparente franchise, aussi vrai qu'on m'appelait Guilhot quand nous jouions au mail ensemble, il me fâche, mordioux, de te voir si mal équipé !

— La fortune, en effet, ne m'a pas été favorable, répondit Puylaurens avec un triste sourire : qu'y faire ? supporter son sort ; pauvreté n'est pas vice !

— C'est cent fois pire, palsambleu ! — Comment ? un

homme comme toi, bourré de latin et de grec, maître ès arts de l'Université de Paris, aussi savant que Riolan sur le fait de la médecine, et qui manie, dit-on, le bistouri et le scalpel comme Turenne son épée, n'est, parce qu'il est pauvre, qu'un chirurgien barbier!

— Oui; humble frère de Saint-Côme, qui ne possède au monde que ce manteau déguenillé et qui va être forcé de le dire à la face de la Faculté tout entière, car il n'a pas même l'écu que lui réclamera tout haut, à titre d'hommage, un rapace doyen.

— Ami Puylaurens, je te plains!

— Tu me plaindrais bien davantage si tu savais tout. Le monde, heureusement, ne voit que la moitié de mon deuil et de ma misère!

— Si nous n'en voyons que la moitié, le reste, mon cher, doit être furieusement noir.

— C'est l'enfer, le martyre et la torture de la roue! Vingt fois, en y songeant, j'ai besoin de penser à Dieu et de lui demander à mains jointes le courage de vivre.

— Parle, mordioux! de quoi s'agit-il donc?...

— Quand je n'avais pas vingt-cinq ans, que mon cœur était plein de foi, d'ardeur et d'espérance, et que dans ce monde mauvais et si dur aux enfants de l'homme je croyais à tout, au succès, à la gloire, même au bonheur, j'épousai une jeune fille tout juste aussi riche que moi....

— Et la misère la flagelle....

— La misère la tue!

— Par la sambleu! comment cela?...

— Minée par une maladie dont tu vois bien la cause, elle meurt lentement dans une de ces rues où le soleil ne luit jamais. Il ne faudrait qu'un peu d'air pur, quelques jours de calme, la lumière des cieux et la campagne pour sauver ma pauvre Michelline, et moi, qui donnerais tout mon sang pour elle, je ne puis lui donner cela, et chaque jour je la vois mourir sans pouvoir rien faire pour la secourir!

— Tu as des clients riches pourtant, à ce qu'on dit.

— Oui, répondit Puylaurens avec amertume, je vais traiter des gens qui ont, comme le conseiller de Tubœuf, par exemple, quatre cent mille écus d'or empilés dans leurs coffres.

— Que ne t'adresses-tu à celui-là?...

Puylaurens ayant gardé le silence:

— A ta place, mon cher, reprit le faux de Lisle, je demanderais cent pistoles à M. de Tubœuf; cette somme-là ne serait qu'un denier pour lui, et je m'assure qu'il ne la refuserait pas.

— Tu pourrais te tromper, dit le chirurgien d'un ton sombre.

— Le crois-tu, Puylaurens?...

— Les avares n'ont pas d'entrailles. Je lui ai peint notre misère en sanglotant; je me suis jeté à ses pieds, ne demandant, le jour où je le rendais à la vie, que la moitié, le quart de la somme dont tu me parles...

— Et rien n'a ému son cœur de fer?

— Rien!

— Je l'aurais juré! Écoute, Puylaurens, je suis meilleur que M. de Tubœuf, je te prêterai cette somme.

— Toi, Guilhot!

— Je te la donnerai même, à une seule condition....

— Laquelle?...

— A ta première visite, tu me mèneras comme l'un de tes aides chez M. de Tubœuf.

— Et après?...

— Après, Puylaurens, reprit de Lisle plus bas, quand nous en serons là, nous verrons....

— Nous verrons, dis-tu?...

— Oui, si tu veux croupir toute ta vie sous les haillons, ou rouler sur l'or à ton tour et sauver Michelline!

— Mais, si je ne me trompe, tu me proposes là un assassinat et un vol!

— L'un et l'autre en effet, compère, dit intrépidement de Lisle.

— Misérable! s'écria Puylaurens, s'élançant de sa chaise et le saisissant à la gorge.

— Mendiant! lui riposta l'autre avec tranquillité.

— Oui, coquin, mais honnête homme, titre qui vaut plus à mes yeux que tout l'or du Pérou. Ah! je vois maintenant la source de ton luxe.

— C'est le vol, parbleu.

— Il ose l'avouer!

— Et pourquoi non?... Tout le monde vole à Paris: ceux-ci en petit, ceux-là en grand. Les partisans volent le roi, les hommes de loi volent les plaideurs, tout le monde vole le peuple; moi, je vole les dames.

— C'est toi qui ouvres les carrosses pour couper la bourse des femmes et leur arracher les bijoux.

— Oui, moi, le Solitaire!

— Sors, misérable! et sur-le-champ; si je faisais mon devoir, je te traînerais au Châtelet sans pitié et sans crainte. Mais je ne suis point un limier de justice, va te faire pendre ailleurs, ce qui ne tardera pas, je l'espère.

— Puylaurens, dit le Solitaire se hâtant de gagner la porte, tu me reverras....

— Au gibet! murmura dédaigneusement le pauvre chirurgien barbier; et, s'enveloppant dans son manteau usé jusqu'à la corde, il alla rejoindre Sénac, fier et la tête haute.

A peine eut-il disparu par le grand escalier, que Molière et Mauvillain sortirent de la chambre voisine, où ils étaient restés pour assister *incognito* à l'entretien des cinq Gascons:

— Eh bien, s'écria Mauvillain, que dis-tu de ce garçon-là?...

— Qu'il fallait venir au *Panier-Fleuri* pour trouver l'homme de Diogène. Où diantre la probité va-t-elle se nicher?..

— Mais où elle peut, la malheureuse! Chez les grands, il n'y a point de place, la vanité occupe tout; nos financiers la chasseraient à coups de fouet; elle est bien obligée de prendre gîte chez les pauvres.

— Parbleu! je la veux visiter dans ce nouveau logis; tu m'indiqueras, mon ami, le grenier de cet homme.

— Ce soir même, mon cher Molière; mais, *post seria nugæ*, après le sérieux le plaisant: tu viens de voir un juste, allons voir des originaux.

II. La corporation médicale. Le chapeau. Élection du doyen. Le grand et le petit banc. Les laquais bottés. Serment des maîtres chirurgiens et des frères de Saint-Côme. La redevance annuelle. Un tribut de quatre livres dix sols. Le docteur de Lyon. L'examen de la licence. Mme Gargant. La consultation. Les médecins de la cour. Guénaut. Molière médecin. L'abbé médecin. Système de Bourdelot. La médecine nouvelle. Le thé.

La messe venait de finir lorsque Molière et son ami arrivèrent rue de la Bûcherie. Toute la Faculté assemblée, *speciali articulo*, se disposait à procéder à la nomination d'un doyen. Grâce à la protection de Mauvillain, qui le présenta comme un confrère de Lyon, grand ennemi des nouveautés, il fut permis à l'auteur des *Fâcheux* de prendre place sur un banc et d'assister à la séance.

Les cent douze docteurs composant la corporation médicale, qui avaient seuls, et à l'exclusion de tous les autres, le droit de saigner, purger et mettre à mort légalement les trois cent mille habitants de Paris et de sa banlieue, étaient tous là en robe et en rabat. Au dernier coup de neuf heures, ainsi que le prescrivaient les statuts qu'on gardait religieusement en toutes choses, le doyen prêt à sortir de charge lut un discours en beau latin pour remercier la compagnie de l'honneur qu'elle lui avait fait, et pour la prier d'en élire un autre en sa place.

Les noms de tous les docteurs présents, écrits sur autant de billets, furent alors présentés par le bedeau en robe au doyen d'âge, qu'on nommait l'*Ancien maître*. Celui-ci mit dans un chapeau les cinquante-six du grand banc, ou, comme Mauvillain l'expliqua tout bas à Molière, les noms de ceux qui étaient inscrits les premiers par rang d'âge et de réception.

Quand ces billets eurent été bien ballottés et remués dans le chapeau, l'ancien maître en tira trois l'un après l'autre. Il en fit de même tout de suite du petit banc, mais ne choisit que deux bulletins dans les cinquante-six représentant les noms des plus jeunes, pour que le nombre fût impair.

— Et maintenant, demanda Molière à demi-voix, que va-t-on faire de ces billets?...

— Ces billets, répondit Mauvillain, servent à désigner les électeurs. Voilà cinq confrères qui ne peuvent être élus aujourd'hui, mais qui vont élire le doyen.

Les cinq docteurs désignés par le sort passèrent effectivement dans la chapelle, où le bedeau les enferma, et là, après avoir prêté serment de fidélité, ils choisirent, de tous les présents, trois candidats qu'ils jugeaient aptes à bien remplir la charge, deux du grand et un du petit banc. Ces trois nouveaux billets ayant été mis dans le chapeau, l'ancien maître y plongea la main bien étendue et en retira un. Celui-là portait le nom de M. Blondel, qui fut proclamé, pour deux ans, doyen de la compagnie.

Dès que le hasard, ce dieu inconnu dont les médecins d'alors auraient dû relever le temple, eut fait un doyen, la Faculté suivit son chef dans une autre salle pour la prestation des serments. Cette cérémonie, à laquelle la corporation médicale tenait comme au plus cher de ses priviléges, était la passion des maîtres chirurgiens. Il fallait qu'ils vinssent faire amende honorable aux pieds de cette bonne mère, qui les appelait des *laquais bottés* et voulait les condamner à l'humiliation éternelle des trois palettes et du rasoir. Tout bouffi de l'orgueil de sa caste et de sa dignité, le nouveau doyen vint donc s'asseoir en cape rouge sur sa chaise curule, et là, quand le bedeau eut introduit les maîtres chirurgiens, les frères de Saint-Côme et les chirurgiens barbiers, au dernier rang desquels s'effaçait Puylaurens, il leur proposa, d'une voix fière et méprisante, cette formule de serment :

« Vous jurez que vous obéirez au doyen de la Faculté dans toutes les choses honnêtes et permises; que vous porterez honneur et respect aux docteurs de la Faculté, ainsi que les écoliers le doivent à leurs maîtres;

« Que vous ne divulguerez point les secrets de la Faculté, supposé que vous les sachiez, et que vous lui révélerez, au contraire, ce que vous apprendrez que l'on tramera contre ses intérêts;

« Que vous procéderez avec force contre ceux qui exercent illicitement la médecine ;

« Que vous n'exécuterez point dans Paris ni dans les faubourgs les ordonnances d'aucun médecin, à moins qu'il ne soit docteur, licencié dans ladite Faculté ou approuvé d'icelle;

« Que vous n'administrerez point dans Paris ni dans les faubourgs aucun médicament purgatif, ni altérant, ni cordial; mais que vous vous mêlerez seulement de ce qui concerne les opérations manuelles de la chirurgie. »

Les prévôts et les maîtres jurèrent humblement au nom de la communauté, déposèrent sur la table du doyen les cent sols tournois de redevance annuelle que la Faculté exigeait comme marque de sujétion, et se retirèrent ensuite pour céder la place aux apothicaires. Mais, avant de faire appeler ces cuisiniers d'Arabie, comme les surnommaient Riolan et Gui Patin, le doyen, élevant la voix, demanda s'il n'y aurait point parmi les barbiers un certain Puylaurens.

Le pauvre chirurgien, la douleur et la honte au front, revint sur ses pas et se présenta en silence devant le fier docteur à cape rouge.

— Il m'est avis, dit brutalement celui-ci, que devez quatre livres dix sous à la Faculté pour votre réception, et qu'avez oublié de prendre quittance !

Le malheureux ouvrait la bouche pour dire ce que son costume confessait surabondamment, lorsqu'il sentit une main glisser dans la sienne un écu d'or. Emu jusqu'au fond de l'âme, il se tourne et aperçoit Mauvillain qui de l'œil lui montre Molière.

— Eh quoi! monsieur, murmura-t-il, vous à qui je suis inconnu, vous me rendriez un tel service !...

— Payez la Faculté, mon ami, dit Molière à mi-voix, et venez me voir aujourd'hui.

— Ah ! monsieur, quelle reconnaissance !...

— A l'angle des rues Richelieu et Traversière, ajouta Molière rapidement ; vous demanderez le docteur de Lyon ! Et saisissant le bras de Mauvillain : — On étouffe ici, dit-il entre ses dents, allons un peu respirer l'air frais de la Seine !

— D'autant, repartit Mauvillain, qu'ils vont examiner là-bas notre Gascon de tout à l'heure, et que, pendant le combat des maîtres et du cathédrant, je te propose le divertissement d'une consultation. Elle finira juste à temps pour nous permettre de revenir au *Panier-Fleuri* prendre notre part du festin que le candidat reçu ou non doit à la Faculté et à ses juges.

— Même quand il est refusé ?

— Oui, c'est l'usage, et la compagnie, comme tu l'as vu, ne transige point sur ses droits.

— Il doit vous faire, dans ce cas, mauvaise mine d'hôte !

— Oui, le festin devient plaisant, et pour ma part je n'y manque jamais.

— Bon ! mais présentement chez qui me conduis-tu ?

— Chez la femme d'un financier, de ce riche Gargant que Valot traita cet été....

— Et qui mourut....

— Parbleu ! c'est à ces causes que messieurs de la cour l'appellent Gargantua !

— Traite-t-il aussi la bonne dame?

— Non, mais elle n'en galope pas moins vite vers l'éternité, car elle est entre les mains de quatre postillons qui mènent leur monde bon train.

— Ce me sera une grande joie, je le confesse, d'entendre ces messieurs et de les voir de près.

— Etudie ces originaux, Molière, fais-les bien ressemblants, et je te garantis que le public applaudira.

L'auteur des *Précieuses ridicules* promit d'observer de son mieux, et, montant en carrosse, il courut avec Mauvillain chez Mme Gargant, qui demeurait dans le Marais,

auprès de la place Royale. Le hasard voulut qu'ils arrivassent les premiers; mais le temps était cher pour les médecins à la mode, et ils n'attendirent pas longtemps. A peine avaient-ils pris des siéges que le galop précipité d'un cheval se fit entendre dans la rue de Saintonge.

— Voici Guénaut, dit Mauvillain; je reconnais l'allure de son Bucéphale, qui trépide, va l'amble et le tuera un de ces jours.

— Est-ce celui dont l'ami Despréaux a dit dans ses satires :

Guénaut sur son cheval en passant m'éclabousse... ?

— Et le même auquel il décerne ailleurs ce laurier mérité :

On compterait plutôt combien dans un printemps
Guénaut et l'antimoine ont fait mourir de gens.

— Et comment porte-t-il le deuil de tous ces homicides?

— Avec la fermeté d'un Turc! C'est un homme que rien n'émeut; quand il dort, le diable le berce, et il ne songe qu'à des écus blancs ou à des écus d'or.

Guénaut entrait sur ces paroles. Qu'on se figure un grand singe voûté, ridé, le chef couvert d'une énorme perruque blonde qui lui retombait des deux côtés jusque sur la poitrine; sa robe, marquetée de boue, était relevée sur le genou gauche; il portait des souliers carrés dont le nœud était aussi jaune que son rabat, et une culotte de soie noire qui avait grand besoin de la protection de la robe.

Entrant comme un effaré :

— Bonjour, messieurs, dit-il, votre serviteur! Je croyais trouver ici Gui-Patin, ce pédant sanguinaire.

— Il est sans doute, répondit Mauvillain d'un ton grave, au chevet de sa malade; mais souffrez qu'en sa place je vous présente un de nos confrères de Lyon, partisan des saines doctrines.

— Pour quelle médecine êtes-vous, monsieur? demanda Guénaut à Molière, en scandant chaque mot et appuyant avec lenteur sur chaque syllabe.

— Pour la médecine polypharmaque, jusqu'à la mort... du malade, s'entend!

— Alors vous êtes un docteur antimonial?...

— Et stibial, monsieur, des pieds à la tête!

— Touchez là! je fais plus d'état de deux garçons apothicaires que d'Aristote et d'Hippocrate, qui ne nous valaient pas!

— Voici Bourdelot, dit Mauvillain; je viens de le voir arriver dans sa chaise, suivi de ses trois estafiers.

— Il a gagné de bons écus avec ses facéties au service de la reine de Suède, et, ajouta Guénaut en soupirant, il est pourvu, en outre, de l'abbaye de Macé, plantureux bénéfice!

— Il ne lui manque plus que la santé qu'il n'a jamais donnée à ses malades! Bonjour, monsieur l'abbé, dit Mauvillain gaiement en allant au-devant de Bourdelot : vous engraissez-vous quelque peu dans les prés de l'Eglise?

— Comme vous dans ceux de la cour; je n'ai que la peau et les os.

— Monsieur, lui demanda Guénaut, quel est votre sentiment touchant la controverse qui divise la Faculté?

— Mon sentiment, monsieur?... Oh! je ne le cèle à personne : tout le monde est ignorant...

— Plaît-il? fit Mauvillain.

— Il n'y a jamais eu sur terre un philosophe pareil à Descartes.

— Ensuite?

— Notre médecine commune ne vaut rien.

— Comme il y va!

— Il faut des remèdes nouveaux et des règles nouvelles.

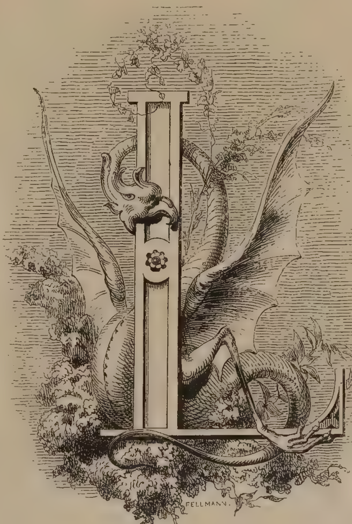
— Le thé, par exemple, interrompit Mauvillain en riant.

— Tous les médecins d'aujourd'hui ne sont que des pédants avec leur grec et leur latin!

— M. le docteur Poutingon! cria un laquais de sa voix sonore.

A cette annonce, Molière tourna la tête avec empressement et vit entrer un vieillard de près de quatre-vingts ans, en robe longue et traînante, dont une vaste perruque blanche recouvrait la moitié. Il s'avance à pas comptés, s'arrête une minute devant Molière et chacun de ses confrères pour leur faire une profonde salutation, puis s'étend sans parler dans un fauteuil, appuie son menton sur sa canne à pomme d'or, et, fermant les yeux, semble plongé dans les méditations les plus graves et les plus abstraites.

III. Le docteur Poutingon. Un valet d'apothicaire. La médecine ancienne. Le bézoard et le cardimelech. Desfougerais. Gui-Patin. La diaphthore. Les ordonnances de M. Poutingon. Quels sont les démons du royaume. La casse et le tartre vitriolé. Une maladie de la rate. L'antimoine et la saignée. Les médicastres. Les docteurs sanguinaires. La responsabilité médicale. Raoul de Criquebec. *Tomès*, *Bahis*, *Macroton* et *Desfonandrès*. La ruelle du Grand-Châtelet. La pauvre malade. Mauvillain et Molière. L'apothicaire de la Croix-Rouge.



Le plaisant original, dit tout bas Molière à son ami, et qui porte un étrange nom!

— Duquel il est digne, mon cher, répondit Mauvillain en gagnant un coin du salon. Barnabé-Thomas Poutingon, l'un de nos maîtres et marguillier de Saint-Eustache, est le plus grand valet d'apothicaire qu'on puisse trouver en ce monde. Il n'a d'autre *credo* que le dispensaire de Myrepsus, qui date du temps où la reine Berthe filait, et d'autre *pater* que l'opium, le quinquina, l'antimoine, le mithridate, le cardimelech, la thériaque, l'alkermès, le bézoard et la corne de licorne; aussi tous nos cuisiniers d'Arabie l'adorent et le portent aux nues!

— Et ses malades?...

— Ils n'ont pas le temps de se plaindre.

— M. le lieutenant de police devrait tous les mois le faire changer de quartier.

— On ne le laisse à coup sûr dans le sien qu'afin de modérer l'accroissement trop rapide de la population.

— O l'étrange animal! chuchota Molière, le contemplant dans son repos; je crois bien qu'après celui-là il faut tirer l'échelle

— Non, mon ami; nous avons mieux en fait de ridicule.

— Je tiens que c'est chose impossible!

— Regarde.

Un homme assez âgé, au gros ventre, aux jambes de fuseau, à la face bouffie et couturée en tous sens par la petite vérole, entrait à ce moment, hors d'haleine, en boitant fortement des deux côtés.

— Allons, Desfougerais, lui cria Guénaut avec humeur, vous arriverez donc toujours le dernier! J'aurais déjà fait trois visites depuis qu'on vous attend.

— C'est la faute de ma mule, et la vôtre surtout, confrère, répondit Desfougerais tout essoufflé.

— Comment cela?

— Nous avons rencontré sur le Pont-au-Change le convoi de M. de La Mothe Le Vayer, l'un de vos malades, et la pauvre bête a eu tant de peur qu'elle s'est mise à ruer et que j'ai vidé l'arçon.

— Puisse-t-elle vous rompre le cou la première fois que vous nous laisserez croquer le marmot si longtemps!

Pendant que ceci se passait dans le salon, le sarcastique Gui-Patin, assis avec deux autres médecins de la cour, Daquin et Esprit, au chevet de Mme Gargant, lui disait en frottant du bout de l'index son long nez bourgeonné et plein de malice:

— Eclaircissez-moi, s'il vous plaît, madame, un point où je ne comprends goutte. Comment se fait-il qu'ayant de l'esprit et du monde vous puissiez admettre céans un barbare tel que Guénaut, un sot du calibre de Poutingon, et un empirique de l'impudeur et de l'audace de ce Desfougerais?

— Que voulez-vous, monsieur Patin? je sais qu'ils me tueront; mais ils ont tué mon père, ma mère, mes deux sœurs, mon mari: voulez-vous, après cela, que je les renvoie?

— Que Dieu vous aide alors, madame, car je vous vois bien en péril!

Mme Gargant, qui ne le croyait pas, dit au laquais d'introduire les médecins, et ceux-ci entrèrent chez leur malade avec la froideur et la gravité de juges venant prononcer un arrêt de mort. M. Poutingon, auquel chacun cédait le pas, en qualité d'ancien, s'approcha le premier en silence, tâta le pouls de Mme Gargant, lui fit tirer la langue, regarda sérieusement dans le bassin; puis, s'enfonçant dans sa perruque, il réfléchit quelques instants, les yeux fermés, et n'articula que ce mot: Diapthore!

Ses quatre confrères, à l'exception de Molière, qui se récusa comme n'appartenant pas à la Faculté, examinèrent la malade chacun à son tour, et, après avoir prononcé leur oracle avec la même solennité et la même lenteur, ils revinrent tous ensemble au salon pour consulter.

C'était ce moment qu'attendait l'irascible Gui-Patin pour livrer bataille. A peine les docteurs furent-ils installés dans leurs fauteuils, que s'adressant avec un sourire moqueur à Poutingon:

— Que pense notre ancien, dit-il, de la malade?

— Je la crois atteinte, répondit sentencieusement Poutingon, d'une diaphthore aiguë; il y a corruption de la substance du poumon, et mon avis est qu'il faut procéder au traitement d'icelle *tutò* et *citò*: sûrement et promptement.

— Et que prescrirait notre ancien en ce cas? demanda Gui-Patin avec son plus mauvais sourire.

— Quatre grains de crème de tartre, des perles préparées, du tartre vitriolé et de l'antimoine diaphorétique autant, délayés dans de l'eau de chélidoine.

— Gare à la bourrasque! dit Mauvillain à l'oreille de son ami.

— Et vous lui feriez avaler ces drogues? reprit Gui-Patin d'un air narquois.

— C'est le seul moyen de la guérir.

— Et moi, je soutiens que si elle prend cet abominable poison, elle est morte!

— Qu'est-ce à dire, monsieur? osez-vous manquer au respect dû à vos anciens?

— Oui, quand il s'agit d'empêcher mon prochain d'aller de vie à trépas; je le dois et je l'ose!

— L'autorité de la science et de l'expérience est sacrée!

— Moins que la vie humaine, si menacée par les chimistes, les apothicaires et les charlatans, qui sont les démons du royaume!

— Serviteur! balbutia Poutingon se levant et sortant tout en colère; monsieur Patin, je suis votre valet, mais plus jamais nous ne consulterons ensemble.

— Ainsi soit-il! Et vous, messieurs, quel est votre diagnostic? demanda-t-il à Bourdelot qui entraînait Esprit et Daquin vers la porte.

— Nous ne pouvons nous prononcer et reviendrons demain!

— Ce sera peut-être trop tard, si elle écoute ces gens-ci, grommela Gui-Patin, pendant que Mauvillain avançait son fauteuil et touchait Molière du coude.

Tel qu'un dogue, en effet, prêt à mordre son ennemi, le bilieux médecin de la place du Chevalier-du-Guet toisait Guénaut d'un œil morose. Brusquant l'attaque tout à coup:

— Monsieur mon confrère, dit-il, voulez-vous nous faire connaître votre sentiment?

— Sans doute, monsieur, répondit hardiment Guénaut, Mme Gargant est malade de la rate.

— Le pensez-vous aussi, monsieur? reprit Gui-Patin se tournant vers Desfougerais.

— Moi! point du tout! Avec la permission de mon confrère, je dirai qu'elle a un abcès et un fongus *in regione lumborum*, et que la rate est beaucoup au-dessus.

— Et vous, messieurs?

— Nous opinons d'avance, dit gracieusement Mauvillain, comme le consultant.

— Cela étant, je soutiens, moi, que nos deux confrères se trompent, et que notre malade n'a qu'un catarrhe suffocant.

— C'est une affection de la rate, cria Guénaut!

— C'est un abcès! dit le boiteux.

— Et il faut lui donner l'antimoine, n'est-ce pas?...

— Pourquoi non? répondirent les deux médecins, d'accord cette fois.

— Parce que l'antimoine est le fléau du genre humain! qu'il n'y a sous le ciel drogue plus pernicieuse, et qu'on ne trouve plus que quelques malotrus, charlatans et effrontés imposteurs, qui s'en servent; encore n'est-ce que lorsqu'ils veulent tuer quelqu'un et le délivrer de ce monde.

— Que faut-il donc faire à votre avis? demanda Guénaut insidieusement.

— La saignée....

— Nous y voilà! s'écria Desfougerais, et nous pouvons dire avec le poëte:

O bonne, ô sainte, ô divine saignée!

— Oui, vous pouvez le dire, reprit Gui-Patin s'échauffant, en dépit de tous les droguistes et de tous les médicastres du monde! Botal le remarque avec raison, le sang est comme l'eau dans une bonne fontaine, tant plus on en puise, tant plus il s'en trouve!

— Une seule question, répliqua Guénaut, croyez-vous, avec Hippocrate et toute la Faculté, que la vie réside dans le sang?...

— Si je le crois! comme l'Evangile!

— Donc si la vie réside dans le sang, la saignée est un commencement d'assassinat!

— Tire-toi de là, Michaud, fredonna le boiteux en mettant son tricorne,

Mais son antagoniste, criant à pleine voix:

— Je maintiens, prétends et soutiens envers et contre tous, que la médecine n'a point de remède plus sûr. Comment ai-je tiré le conseiller-clerc Verthamon du mauvais pas d'une fièvre continue? par le moyen de vingt bonnes saignées et de vingt bonnes médecines! Mon oncle a été saigné huit fois des bras, et chaque fois je lui en tire neuf onces, quoiqu'il ait quatre-vingts ans. J'ai fait saigner pour une coqueluche un enfant de trois jours!

— Oh! vous êtes, nous le savons, un docteur sanguinaire!

— Et vous deux, car je ne vous sépare pas, un marais d'ignorance et d'impostures de l'art!...

— Messieurs! messieurs! de grâce! s'écrièrent Mauvillain et Molière, se jetant entre les trois vieillards tout prêts à se gourmer; calmez-vous et veuillez songer à la malade. Que lui ordonnerai-je de votre part?...

— L'antimoine!

— Les petits grains!

— La saignée, le séné et le sirop de roses pâles!

— Si on la saigne, dit Guénaut, elle est morte!

— Qu'on lui donne leurs drogues, elle ne passera pas la nuit, répliqua aigrement Gui-Patin.

Tous les trois sortaient en lançant à la pauvre M^me^ Gargant cette terrible flèche de la médecine, non moins à craindre que celle du Parthe, mais ils rencontrèrent dans l'antichambre une façon de gentilhomme, grand, sec et de sombre mine, qui leur barra poliment le passage et les ramena.

— Messieurs, leur dit ce brave sans paraître s'apercevoir de leur mauvaise humeur, j'ai besoin de vous toucher deux mots d'un sujet qui m'importe, avant que nous nous séparions.

— De quoi s'agit-il, monsieur? murmura Guénaut fort mécontent; il est tard et nous avons hâte.

— Voici le sujet en deux mots: je suis le chevalier Raoul de Criquebec.

Les trois médecins saluèrent en écarquillant les yeux, car nul ne devinait où voulait en venir cet homme.

— Cadet de basse Normandie, continua le chevalier avec un superbe sang-froid, je n'ai pour tenter fortune que ma noblesse et mon épée. La veuve de M. Gargant ayant agréé ma recherche..., vous devez me comprendre!

Ce fut Molière cette fois qui toucha Mauvillain du coude, tandis que les trois docteurs se regardaient de plus en plus ébahis.

— Vous devez me comprendre, répéta, en appuyant sur chaque mot, le chevalier de Criquebec.

— En ce qui me regarde, nullement, répondit Guénaut.

— Moi, je jette ma langue aux chiens, dit Desfougerais.

— C'est aussi pour moi lettre close, et pourtant, ajouta Gui-Patin, je comprends le grec et l'hébreu.

— Il faut dès lors parler français: en daignant agréer mes vœux, la veuve de M. Gargant m'apporte en dot trois cent mille écus de fortune.

— Ah! je comprends, s'écria Gui-Patin.

— C'était bien clair: arrangez-vous entre vous trois comme vous le voudrez, mais pour le roi ni pour la Ligue je n'entends pas perdre mes trois cent mille écus!

— Monsieur, dit Gui-Patin, *contra vim mortis non est remedium in hortis*: ce qui veut dire, dans la langue dont nous usons, que le remède contre la mort est moins commun que la salade. Toutefois, à moins d'événements imprévus et surnaturels, je vous réponds de l'efficacité du mien.

— Est-ce votre avis, messieurs?

— Non, certes! s'écrièrent les deux autres, la saignée est mortelle!...

— J'inclinerais fort à le croire, ayant eu le malheur de blesser trois hommes en duel, qui sont morts par après. D'un autre côté, l'antimoine, dit-on, tue cette année beaucoup de monde. Dans cette perplexité, voici ce que j'ai résolu: je lui vais laisser le choix entre vos ordonnances; mais je vous préviens et vous le jure, foi de Criquebec! c'est celui dont elle suivra le traitement que je rends responsable des suites!

— Que veut dire cela, monsieur? exclamèrent les trois docteurs.

— Cela veut dire, à Paris comme en Normandie, que si l'un de vous tue M^me^ Gargant avec sa médecine, le chevalier de Criquebec le tuera avec son épée!

— Votre très-humble valet! murmurèrent les médecins, se précipitant vers la porte.

— Ils ne reviendront plus, dit Mauvillain à Molière, mais ils ont affaire au plus grand brutal de la cour, et je ne donnerais pas un teston de la vie de celui qui ruinera le chevalier de Criquebec.

— Ah! les étranges animaux!

— Sais-tu, Molière, comment je les appelle en grec?...

— Non, comment les appelles-tu?

— Esprit André, qui bredouille toujours et parle par saccades, je l'appelle *bahis*, le jappeur, l'aboyeur. Je donne à Daquin, aussi entiché de la saignée que le fou que tu viens d'entendre, le nom de *tomès*, saigneur; à Guénaut qui mesure, compasse et espace trop ses paroles, celui de *macroton*, et celui de *desfonandrès*, qui signifie tueur d'hommes, à Desfougerais, le plus grand meurtrier de ce temps.

— Ces noms me paraissent fort bons, et je t'en remercie?

— Quoi donc! oserais-tu jouer les médecins, et les médecins de la cour?...

— Comme les marquis et les précieuses! L'affaire de la comédie est de représenter en général et de livrer au ridicule tous les défauts des hommes.

— Je viens donc d'introduire un Grec dans les remparts de Troie! Ma foi! tant pis pour les Troyens! Et puisque te voilà dans la place, prends-y ton bien, Molière!

— C'est ce que je compte bien faire encore à pleines mains quand nous retournerons au *Panier-Fleuri*; mais ne saurais-tu me conduire avant?...

— Où? mon ami...

— Chez ce pauvre diable de tantôt, qui n'a que de la probité, du cœur et de la science!...

— Triste bagage au temps présent pour s'avancer dans le monde! J'étais bien sûr que tu ne l'oublierais pas. Suis-moi, Molière!

Dans une de ces ruelles sombres, fangeuses, lugubres, qui s'ouvraient à peine derrière le Grand-Châtelet, s'élevait une maison noire, dont les murs extérieurs comme ceux du dedans suintaient d'humidité. Un escalier de pierre, construit en spirale, où deux personnes ne pouvaient monter de front, conduisait aux cinq étages de ce logis maudit, qui semblait exhaler la douleur et la plainte. En arrivant sur le dernier palier, Mauvillain s'arrêta et regarda Molière. L'auteur du futur *Misanthrope* avait la larme à l'œil.

— Est-il possible qu'on puisse vivre dans ce taudis! murmurait-il à demi voix.

— On n'y vit pas longtemps, hélas! Mais ce vestibule

infernal ne dit rien ; c'est dans son refuge qu'il faut voir la misère !

Ils frappèrent : après une attente assez longue, la porte sinistre s'ouvrit à demi, et Puylaurens, sans manteau cette fois, et montrant ses haillons, avança la tête pour demander ce qu'on lui voulait.

— Je t'amène un ami, dit Mauvillain.

— Ah ! monsieur, balbutia le pauvre jeune homme, quelle bonté, et que de reconnaissance ne vous dois-je pas ! Vous m'avez épargné la honte du plus cruel aveu qu'on puisse faire au monde !

Molière ne l'entendait pas : ses yeux parcouraient cette chambre aux murailles nues, criant le malheur et la faim. Pas un meuble ! quelques livres gras et usés sur une imposte, et, dans l'un des angles de ce réduit obscur et froid, un grabat ou plutôt un amas confus de haillons et de paille ; voilà tout ce qu'on y trouvait. Il s'approcha de ce grabat et y vit, à moitié ensevelie dans des flots de cheveux blonds comme ceux des madones, une tête angélique, dont Raphaël eût envié la délicatesse et les traits gracieux. Quoique le pauvre Puylaurens eût étendu avec soin son manteau plié en deux sur cette infortunée, elle grelottait dans son douloureux assoupissement.

Molière la contempla quelques minutes en silence, puis, passant brusquement la main sur ses yeux, il revint vers la porte et dit à Puylaurens :

— Cette jeune femme me semble bien malade !

— Oui, répondit le chirurgien d'une voix sourde.

— Espéreriez-vous de la sauver dans un logis plus sain, à la campagne, par exemple ?

Puylaurens ne répondit qu'en regardant le ciel et en pleurant.



Mme Michelline Puylaurens. Dessin de Foulquier.

— Soit, mon ami ; remettez-vous, nous en reparlerons. Y a-t-il longtemps qu'elle est dans cet état ?...

— Depuis un an, monsieur, le travail et les veilles ont épuisé ses forces.

— N'aviez-vous donc aucun parent qui vous pût secourir ?...

— Non, monsieur, les miens sont trop pauvres.

— Et ceux de votre femme ?...

— Michelline n'a plus que son père.

— Et ce père, est-il pauvre aussi ?...

— Bien loin de là, monsieur ; c'est un des bourgeois les plus riches du faubourg Saint-Germain.

— Comment ! le père de cette enfant est riche, et il la laisse ainsi !

— Hélas ! il aimerait mieux la voir mourir que de lui donner un écu.

— C'est donc un homme sans entrailles, têtebleu ?

— C'est un avare !

— Ah ! sa passion va jusque-là ?

— Il me fait payer les potions même que je vais acheter pour elle !

— Oh ! il faut voir cet homme ! Son nom ? apprenez-moi son nom.

— Arnoulet !

— Où demeure-t-il ?

— A la Croix-Rouge. C'est l'apothicaire le plus achalandé du faubourg Saint-Germain.

— Mon ami, attends-moi ici, dit Molière à Mauvillain, en deux tours de roue je cours chez l'avare et reviens te prendre. Quant à vous, mon brave garçon, ne désespérez pas. Le bonheur a de mauvais yeux, voilà pourquoi il se trompe souvent ; mais il sait trouver quelquefois la porte d'un pauvre homme !

MARY-LAFON.

*(La fin au prochain numéro.)*

# QUELQUES SALONS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

## LE SALON DE LA DUCHESSE D'ABRANTÈS (1).

I. La soirée du 12 octobre 1836. Un mot caractéristique. Grandeur et misère. Le théâtre Castellane. Une répétition et un goûter. Une lettre dans un fiacre. Junot. Balzac et Napoléon. Un Américain. Le marquis d'Aligre. L'art de ne pas prêter son argent. M. Bouilly.

Le soir de la première représentation au Théâtre-Français de ma comédie de *Marie ou trois Époques*, j'étais seule chez moi, attendant qu'on vînt me donner des nouvelles de ce qui s'était passé, lorsque j'entendis avec joie des voitures s'arrêter à la porte de ma demeure, rue de Joubert, et une foule de personnes accourir; je devinai le succès avant de le savoir; on n'a tant d'amis que quand on est heureux! Au nombre de ces amis empressés était Mme la duchesse d'Abrantès, plus empressée qu'aucune autre, car elle était très-affectueuse, très-bonne et très-sympathique aux joies de ceux qu'elle aimait.

C'était le 12 octobre 1836. La duchesse d'Abrantès amenait avec elle une fort belle personne qu'elle me présenta en lui donnant le titre de princesse *Lucien Bonaparte*. Je n'avais pas vu l'empire, mon enfance s'était passée en province; mais le prestige de ce temps merveilleux, de ces grands hommes de guerre et de cette puissance fabu-



Balzac et autres célébrités chez Mme la duchesse d'Abrantès. Dessin de Foulquier.

leuse n'en était que plus frappant pour moi. Ce dont on entend parler sans le voir grandit beaucoup dans l'imagination. Quoique j'eusse été élevée dans l'opinion légitimiste, le nom de Bonaparte m'apparaissait toujours entouré d'une auréole de gloire. Ainsi mêlé à ma grande joie, il me fit un immense effet, et l'impression de ce moment m'est encore présente.

Je me trouvai donc ce soir-là entourée de toute ma société et de quelques personnes qui avaient désiré me voir. Il était près de minuit lorsqu'on arriva. Je fis préparer une collation, et la veillée se prolongea fort avant dans la nuit. La conversation devint intime, joyeuse et familière; tout à coup la duchesse d'Abrantès s'écria :

— Qu'on est donc bien ainsi la nuit pour causer! On ne craint ni les ennuyeux ni les CRÉANCIERS.

Le dernier mot me surprit étrangement et produisit un grand effet.

Hélas! c'était le secret de sa vie qu'elle révélait ainsi dans ce moment d'abandon! de cette vie qui tenait encore aux splendeurs féeriques de l'empire, et que les petites misères douloureuses de la gêne attristaient et tourmentaient secrètement.

Là étaient les deux points extrêmes d'une existence qui ne me fut que trop connue plus tard et qui excita au plus haut point mon étonnement. Grandeur! Misère! c'était le fond de chaque jour des dernières années de la duchesse

(1) Voyez son portrait, t. V, p. 352, et quelques détails sur elle, t. VII, p. 1. Voyez, pour la série, les livraisons précédentes.

d'Abrantès; le reste se plaçait tant bien que mal au milieu de cela, et se trouvait plus ou moins imprégné de l'une et de l'autre!

Lorsque je fis connaissance avec Mme d'Abrantès, elle habitait dans le haut de la rue Rochechouart un appartement au rez-de-chaussée, ouvrant sur un jardin. L'été, la société se répandait sur la pelouse: c'était charmant. Les réunions nombreuses étaient fort amusantes, les opinions politiques s'y trouvaient toutes ensemble, comme toutes les classes de la société, et souvent les représentants de toutes les nuances semblaient avoir été choisis parmi les plus excentriques de chaque couleur.

Les réunions d'une maison participent beaucoup des idées du maître ou de la maîtresse du lieu; on attire involontairement à soi ce qui est sympathique, et la duchesse d'Abrantès aimait les grandeurs et les arts, les gens de lettres et les hommes de guerre, les écrivains sérieux et les jeunes beaux qui dansaient bien; mais ce qui obtenait promptement toute son affection, c'était le talent, la réputation, la gloire; l'esprit, l'intelligence sous toutes ses formes avait le premier rang chez elle, c'était là le principal; les choses frivoles représentées par les personnes vulgaires n'étaient reçues que pour l'entr'acte ou comme un public pour les grands acteurs.

Le fils aîné de la duchesse, celui qui portait alors le titre de duc d'Abrantès, était un homme de taille moyenne, ayant une jolie figure, avec des traits délicats et d'une extrême mobilité; il ne manquait pas d'esprit, mais il y avait un peu de désordre dans ses paroles comme dans ses actions, et sa vie était livrée, dès cette époque, aux excès qui l'ont malheureusement abrégée quelques années après. Il avait une certaine originalité et une gaieté imperturbable. Au milieu de grands embarras d'argent, c'était lui qui, montrant un jour une feuille de papier timbré, destinée à faire une lettre de change, disait en plaisantant sur l'usage et l'abus qu'il en avait fait: « Vous voyez ce papier blanc. Cela vaut vingt-cinq centimes; quand j'aurai mis ma signature au bas, cela ne vaudra plus rien! »

Il ne se faisait pas d'illusion sur son crédit!

Son frère sortait alors de l'école militaire; c'était une nature douce, calme et aimable, la duchesse l'appelait *la raison* de la famille.

Deux filles aussi ornaient le salon de leur mère. Elles étaient trop jeunes pour avoir vu les splendeurs des beaux jours de leurs parents, mais elles adoucirent les mauvais pour la duchesse d'Abrantès; car le ciel leur avait donné en courage et en talent ce qui leur manquait en fortune et en prospérité.

Un des habitués les plus intimes des salons de la duchesse d'Abrantès était le comte Jules de Castellane que tout le monde connaît plus ou moins, mais que peu de personnes connaissent complétement. Nous ne parlerons pourtant ici que de son théâtre de société qui florissait déjà vers cette époque; il fut un moment dirigé par les soins de Mme la duchesse d'Abrantès; elle fut remplacée plus tard par Mme Gay, laquelle fut détrônée à son tour. M. de Castellane n'était pas encore marié, et son hôtel était une espèce de république. On s'y disputait le pouvoir. C'était à qui gouvernerait; on ne savait auquel entendre, et les mains qui saisissaient les rênes de cet État agité les gardaient si peu de temps que ce n'était vraiment pas la peine de s'en mêler.

J'avais, à la demande de M. le comte de Castellane, composé pour son théâtre une comédie en un acte, intitulée: *Le Château de ma nièce.* Mais, pendant que je la faisais, j'eus l'occasion de me convaincre qu'on m'envierait la place que j'y occuperais, et, la porte du Théâtre-Français m'étant ouverte, j'y donnai cette petite pièce qui fut jouée par Mlle Mars avec grand succès.

Cela ne me brouilla pas avec l'illustre troupe d'amateurs. Au contraire, on m'invita sans cesse aux répétitions. Un jour je m'y rendis; il s'agissait d'une pièce de la duchesse d'Abrantès, une pièce en un acte dont la répétition dura cinq heures, tant elle fut mêlée de mille choses inattendues: de récits, d'anecdotes et de joyeuses plaisanteries entièrement étrangères à la comédie. La duchesse d'Abrantès surtout était en joie, et nous nous amusâmes follement. On finit par danser sur le petit théâtre. Mais tout à coup la duchesse s'écria que depuis cinq heures qu'on parlait on n'avait ni bu ni mangé. Alors le maître de la maison, qui était comme les autres tellement absorbé par les plaisirs de la matinée qu'il avait oublié le nécessaire de la vie pour son superflu, fit courir au plus vite chez les pâtissiers voisins, et, s'il faut tout dire, les comédiens amateurs firent autant d'honneur aux gâteaux du comte de Castellane que la troupe de Ragotin au souper de M. de la Bonardière.

Je partis pendant qu'on goûtait, et je pris pour revenir chez moi une voiture de place qui stationnait devant la porte et qui s'offrit à me conduire; sur la banquette de devant était un papier déployé et un peu chiffonné; j'avoue que les morceaux de papier qui n'appartiennent à personne et qui me tombent ainsi sous la main excitent ma curiosité, et ils m'ont quelquefois fourni le sujet de piquantes observations. Mais que celles-ci furent tristes, et qu'elles me navrèrent! Je lus d'abord machinalement: c'étaient des reproches durs et cruels, presque des injures adressées par un créancier à un débiteur insolvable ou de mauvais vouloir; et je ne puis exprimer ce que j'éprouvais de douloureux en reconnaissant que tout cela s'adressait à la duchesse d'Abrantès, à cette femme déjà âgée que je venais de laisser badinant comme une enfant. Mon étonnement était extrême. Ces habitudes-là m'étaient complétement inconnues. J'avais bien vu des gens pauvres ne pouvant s'acquitter, mais le malheur les retenait tristement à leur foyer, des larmes obscurcissaient leurs yeux, et le sourire ne venait plus sur leurs lèvres pâlies. Pour la première fois, cette vie de joie et de douleur, de luxe et de misère, m'était révélée et me frappait de surprise. Depuis cette époque, j'ai été à même, comme tout le public, de me familiariser avec les grandes existences excentriques, vivant au milieu des fêtes et des créanciers, du luxe et des dettes; mais alors on en était encore à la littérature classique, et tout le monde y vivait raisonnablement. Je fus atterrée!

Il était évident que cette voiture avait servi à la duchesse d'Abrantès pour venir de chez elle à l'hôtel Castellane, qu'elle y avait oublié cette lettre, et que pendant cinq heures les différentes personnes qui avaient passé dans cette voiture s'étaient successivement occupées des affaires dont elle avait l'air, elle, de ne se préoccuper nullement.

Hélas! la pauvre femme! elle est morte à la peine. Tous les chagrins qu'elle essayait de cacher, et dont elle cherchait à se distraire, ont abrégé ses jours et rendu cruels les derniers instants de sa vie! Je ne voulus pas que d'autres pussent s'égayer sur ces tristes détails, je pris ce papier; mais, n'osant le lui remettre, puisque j'étais de ceux qu'elle voulait tromper, je mis cette lettre sous enveloppe et je la lui renvoyai par la poste.

Cette découverte m'attrista plusieurs jours et me fit observer plus attentivement l'intérieur de la maison de la

duchesse. Ce fut à partir de ce moment que je connus tout ce que les plaisirs, ou plutôt le mouvement, y cachaient de misères douloureuses. Mais, je dois le dire, au milieu de ce désordre qui s'accrut sous mes yeux, dans les dernières années de sa vie, et qui parfois amena chez elle et jusque dans son salon des personnages étranges, et qu'on s'étonnait d'y voir, je n'ai rien observé qui fût de nature à nuire à personne; elle ne nuisait qu'à elle-même, qu'à son bien-être, à sa considération et surtout à son repos, sans que cela parvînt jamais à corriger sa frivolité. Ainsi, lorsqu'après avoir souffert de tous les ennuis attachés à une grande gêne et aux persécutions de créanciers exigeants, il lui arrivait de pouvoir disposer d'une somme un peu considérable, elle remplissait sa maison de fleurs, de porcelaines, de cristaux inutiles, sans s'occuper le moins du monde des choses urgentes qui auraient dû être sa seule affaire. Cela venait sans doute des prospérités inouïes qui avaient par moment brillé sur sa destinée, dont l'origine elle-même avait quelque chose de merveilleux.

La famille de la duchesse d'Abrantès avait régné sur Constantinople, et sa mère portait le nom de *Comnène!*

*Junot*, son mari, né dans un rang obscur, s'était élevé tout à coup à ces hauteurs fabuleuses qui font croire à l'intervention des fées! Ces guerres pleines de merveilles! il s'y était montré au premier rang; cette puissance formidable! il en avait eu sa part, car il avait été plus que roi en Portugal, maître sans conteste et souverain sans contrôle; les lieutenants de Napoléon s'étaient vus un moment pour l'Europe des espèces de demi-dieux, ressemblant, il est vrai, à ceux de l'Olympe, qui tenaient un peu de la nature humaine et ne se refusaient ni ses plaisirs, ni ses faiblesses.

Eh bien, de ces deux grandeurs, celle de la race et celle de la puissance, la duchesse d'Abrantès n'avait gardé ni morgue, ni vanité, ni dédain; c'était une bonne nature qui appréciait avant tout l'élévation de l'esprit; la prospérité ne l'avait pas gâtée, l'infortune ne l'abattit point. Mais c'était une femme dans l'acception frivole du mot. Son humeur et ses goûts variaient à l'infini; l'impression du moment la prenait tout entière, et elle passait du chagrin à la joie avec la vivacité et la naïveté d'un enfant; je n'ai jamais vu une maison où il y eût en même temps plus de gaieté et plus de tristesse. Un soir, on riait de bon cœur, et la duchesse était joyeuse entre tous; quand la conversation languissait, elle avait quelque bonne histoire bien drôle sur des femmes de la cour impériale, et jamais une verve plus intarissable n'avait fait jaillir de ses paroles de plus folles plaisanteries; on en oubliait l'heure du thé, qui se prenait d'ordinaire chez elle à onze heures. Ce soir-là, minuit avait sonné depuis longtemps lorsqu'on s'assit cette fois autour de la table. Et pourquoi ce long retard? C'est que, le matin même, le besoin d'argent s'était fait sentir d'une façon tellement impérieuse, que l'argenterie tout entière avait été mise en gage, et, au moment de prendre le thé, on s'était aperçu que des petites cuillers étant de première nécessité, il fallait en aller emprunter à une amie.

Les scènes de ce genre se renouvelaient souvent, mais les réunions nombreuses continuaient toujours.

Parmi les hommes qui fréquentaient habituellement la maison, était alors Balzac; je le connaissais dès longtemps; il allait dans les mêmes maisons que moi et venait à mes soirées: il y avait ainsi un certain nombre de personnes s'occupant de littérature et d'art, qui se retrouvaient chaque soir dans des maisons où, comme chez Gérard et chez moi, on recevait toute l'année. C'était extrêmement agréable, on avait mille choses à se dire; car plus on se voit souvent, plus il y a de sujets de conversation; ils naissent les uns des autres, et l'esprit et le cœur y gagnent également.

Je retrouvai Balzac avec joie chez la duchesse d'Abrantès, mais je l'y trouvai tout différent de ce que je l'avais vu jusque-là; les merveilles de l'empire l'exaltaient alors au point de donner à ses relations avec la duchesse une vivacité qui ressemblait à la passion. Le premier soir, il me dit:

— Cette femme a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme; encore inconnu, elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom! Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés, après avoir vécu au ciel tout près de Dieu!

Cet amour de Balzac pour Napoléon a subi plus d'une variation; la mobilité naturelle au cœur humain s'augmente à proportion de la vivacité et du nombre des idées et des sensations, et Balzac avait une imagination toujours en mouvement; joignez à cela la faculté de voir les objets sous toutes leurs faces, et vous comprendrez que ses sentiments variaient parfois du jour au lendemain et du tout au tout; mais c'était le moment où il avait dressé chez lui, rue de Cassini, un petit autel surmonté d'une statue de Napoléon, avec cette inscription:

*Ce qu'il avait commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume.*

Si Balzac avait de singulières bouffées d'orgueil, il avait aussi de trop profondes humilités, car il était rarement dans ce juste milieu qu'on décore du nom de vertu et qui est au moins le partage de la raison: parfois il doutait complétement de son talent, parfois il en exagérait l'importance; mais c'était sans mauvais vouloir, et, loin que cela lui servît à grandir sa fortune et sa renommée, il n'en recueillait que les plaisanteries de ses amis qui ne se gênaient guère avec lui pour rire de ses exagérations.

Balzac n'était point charlatan; il a laissé sa réputation se faire elle-même par ses œuvres, c'est une justice à lui rendre; aussi cette réputation a-t-elle toujours été en s'accroissant et ses lecteurs en se multipliant. Cela devait être, car dans ses récits attrayants il a touché juste à des malheurs, à des torts et à des secrets du cœur humain qui n'avaient pas encore été sondés avec une aussi profonde sagacité. C'est un des grands écrivains de notre époque, bien qu'il ait manqué de cette supériorité de vues qui fait la vraie grandeur d'une intelligence et l'impose aux siècles qui le suivent, c'est-à-dire une idée morale, religieuse, philosophique ou patriotique sur laquelle leur esprit s'appuie avec sécurité, que leur œuvre résume clairement et qui rallie à eux celle qu'elle entraîne... *une foi* enfin. Ce qui fait la supériorité de Chateaubriand sur les douteurs de tous genres de notre époque, c'est qu'il avait gardé les saintes croyances des vieux chevaliers d'autrefois qui restaient, malgré tout, fidèles à Dieu, au roi et à leur dame. Les fortes convictions de Chateaubriand ont élevé sa pensée, ses dévouements ont grandi ses ouvrages, et ce qui le rendit illustre tient à ce que son âme resta toujours passionnée pour le bien.

Balzac n'avait rien non plus dans sa personne de l'élégance et du charme que les habitudes d'une éducation distinguée donnaient à Chateaubriand; ces manières atténuent peut-être trop les hommes ordinaires et en font d'uniformes ennuyeux, mais elles prêtent une grâce infinie aux hommes supérieurs et leur donnent d'irrésistibles séductions.

Le physique de Balzac était, il est vrai, peu séduisant; mais avec une intelligence et des yeux comme les siens, il eût pu révéler davantage sa supériorité.

Sa toilette, négligée parfois jusqu'au manque de propreté, avait des jours de recherche bizarre. Sa canne, devenue célèbre, fut inventée par lui aux jours où la prospérité lui apparut tout à coup et marqua l'ère de ses excentriques magnificences; une voiture singulière, un groom qu'il nomma Anchise, des déjeuners fabuleux et trente-un gilets achetés en un mois, avec le projet d'amener ce nombre à trois cent soixante-cinq, ne furent qu'une partie de ces choses bizarres qui étonnèrent un moment ses amis, et qu'il appelait, en riant, *une réclame.*

Comme la plupart des écrivains de notre époque, Balzac ignorait complétement l'art de causer. Sa conversation n'était guère qu'un monologue amusant, vif et parfois bruyant, mais uniquement rempli de lui-même et de ce qui lui était personnel. Le bien, comme le mal, y prenait une telle exagération qu'ils y perdaient toute apparence de vérité; dans les dernières années, ses embarras d'argent toujours croissants et ses espérances d'en gagner augmentant dans la même proportion, les millions futurs et les dettes présentes étaient le sujet de tous ses discours, et il me causa un jour à ce sujet une vive contrariété.

Un Américain du plus grand mérite, né à la Louisiane, et représentant la Nouvelle-Orléans au sénat de Washington, était venu à Paris avec l'intention d'y voir les hommes remarquables de la France, dont les noms et les ouvrages étaient arrivés jusqu'à lui. Il m'avait été présenté et je lui proposai un jour de venir avec moi à un concert de *M. Listz*, où j'étais sûre qu'il trouverait une partie de ce qu'il désirait; en effet, la première figure que nous rencontrâmes en entrant dans la salle fut un homme au sombre visage, dont on parlait beaucoup alors et sur qui je voulus faire l'épreuve de la perspicacité du sénateur américain, en lui laissant deviner le genre de sa célébrité. Il le regarda attentivement et me dit:

— Cet homme me fait penser, malgré moi, à un grand *inquisiteur* du temps de Philippe II.

— C'est M. l'abbé de la Mennais, lui répondis-je... mais détournez vos regards de cette figure qui peint plutôt, je crois, la souffrance qu'il éprouve lui-même que le désir de voir souffrir les autres, et regardez le gros visage joyeux du plus délicat de nos romanciers, M. de Balzac.

Je n'eus pas plus tôt dit cela que mon Américain ne me laissa pas un moment de repos que je ne me fusse avancée de manière à être aperçue par l'illustre écrivain, afin qu'il vînt me parler. Nous approchâmes, et en effet Balzac vint promptement à moi; c'était entre les deux parties du concert, et nous marchions de façon que nous nous trouvâmes assez à l'écart pour causer. Mais que je me repentis d'avoir voulu donner cette satisfaction à l'enthousiasme de mon Américain pour Balzac! Probablement, le célèbre et impressionnable écrivain avait eu, ce matin-là, quelques tristes affaires d'argent, et son esprit était encore tout imprégné des douloureuses émotions qui l'avaient blessé, car il arriva tout d'abord à ce qui l'occupait, et aux éloges de M. G. il répondit par ces mots:

Un petit grain de mil
Ferait bien mieux mon affaire...

que toutes les louanges qu'on prodigue à mes ouvrages.

Puis il ajouta mille choses pénibles sur la misère où vivaient en France la plupart des grands écrivains. Je sentis à l'instant tout le mauvais effet de ses paroles sur ce citoyen d'une république où l'on n'admet aucune distinction sociale que la richesse, et où le degré de l'intelligence est coté sur la quantité d'argent qu'elle rapporte; mais j'eus beau essayer de tourner en plaisanterie ce que disait Balzac, il reprenait sérieusement et, s'excitant par ses propres paroles, il arriva à des détails tels qu'il prétendit avoir été obligé de mettre sa montre en gage pour avoir de quoi dîner.

Il exagérait certainement sa détresse, car s'il n'avait pas tout l'argent nécessaire pour acquitter d'anciennes dettes contractées dans une affaire d'imprimerie, il est bien vrai qu'à l'époque où il parlait ainsi, Balzac n'avait qu'à écrire quelques pages dans un journal ou dans une revue pour trouver plus que sa montre engagée ne pouvait lui rapporter. Mais il était sous une fâcheuse impression, et de plus il s'exaltait à l'effet produit par ses paroles, et qui était tel que le visage de l'Américain en était positivement décomposé et rouge, comme si la honte lui eût monté au front. Était-ce pour le pays qui laissait le talent misérable? était-ce pour l'écrivain qui osait si ouvertement afficher sa misère?

Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en fus moi-même toute déconcertée et que ma surprise s'augmenta lorsque, le soir de ce même jour, j'arrivai chez la duchesse d'Abrantès au moment où Balzac énumérait les sommes prodigieuses dont il devait, disait-il, être un jour en possession par ses ouvrages; son imagination multipliait ses bénéfices comme elle avait exagéré sa pauvreté; il n'était plus question que de millions dus à son travail; il allait être un des gros capitalistes de Paris. Évidemment il y avait réaction contre les lamentations de la matinée... Mais mon citoyen des États-Unis d'Amérique? mon républicain qui estimait tant l'or? Il n'était plus là, et je déplorai le malheur qu'il avait eu de ne connaître que le triste revers de la médaille.

Un soir, au milieu d'une contredanse, car parfois quelqu'un se mettait au piano et tout à coup la musique interrompait la conversation, et la phrase commencée se terminait en galop, la société résumant ainsi toutes les sympathies de la maîtresse de la maison; un soir donc où la danse avait à propos interrompu une conversation politique, M. d'Aligre entra et, tout égayé sans doute par les sons joyeux de la musique, il montra un visage plus riant qu'à l'ordinaire, et la duchesse lui reprochant de venir tard, ce fut avec le plus aimable sourire qu'il répondit:

— C'est que je viens de rendre un arrêt de mort!

Dire l'impression que ces mots prononcés gaiement produisirent sur moi est impossible! Condamner à mort! éteindre cette lumière du ciel que nul ne peut rallumer! jeter dans cette éternité incertaine cette âme qui pourrait se repentir et réparer! Cela m'a toujours paru un si cruel devoir pour ceux que leur position y oblige, que je n'ai jamais pu allier avec cette idée celle de l'insouciance et de la joie.

Le marquis d'Aligre sortait en effet de la Chambre des pairs où l'on venait de condamner Fieschi.

Certes, Fieschi inspirait peu d'intérêt, et j'avais, pour me rendre particulièrement odieux son attentat, à déplorer la mort d'un de nos amis, le comte de Villate, aide de camp du ministre de la guerre, qui fut tué par une des balles de la terrible machine; et cependant cette condamnation ne me semblait pas devoir être annoncée gaiement.

Arrêt de mort! ces mots ne seront jamais des mots... pour rire.

Le marquis d'Aligre entre Balzac et la duchesse d'Abrantès me semblait un contraste frappant qui éveillait en

moi une foule de réflexions : il était un des hommes les plus riches de France ; la moitié de son revenu d'une année eût mis la duchesse hors de toute inquiétude et assuré à jamais une fortune à Balzac. M. d'Aligre entassait chaque jour des sommes inutiles, et sa main serrait avec affection des mains qui se fatiguaient à un travail incessant, sans pouvoir se procurer ce qui était nécessaire pour tranquilliser leur esprit, cet esprit qui devait, malgré cela, créer des récits attrayants pour amuser l'esprit des autres. Voilà la société parisienne !

On sait quelle singulière réputation de parcimonie s'attachait à ce beau nom de la magistrature. Son père avait été premier président au parlement de Paris, et comptait déjà parmi les hommes les plus riches et les plus économes de France. On raconte qu'ayant constamment agi avec cette même prudence conservatrice il se trouvait, lors de l'émigration, être presque le seul qui eût de grosses sommes au milieu de compatriotes mourants de faim ; mais il n'en gardait que plus soigneusement un trésor dont le dénûment des autres lui faisait mieux sentir le prix. Un de ses amis, le comte de L., réduit hors de son pays à la plus dure extrémité, se décida un jour à venir lui demander avec instances une petite somme nécessaire à son existence menacée ; le marquis d'Aligre tira d'un secrétaire un livre de compte dont les feuillets étaient couverts de chiffres et de signatures, et pria son ami d'y ajouter son nom avec le chiffre de la somme qu'il désirait. Ce que fit le comte de L. avec d'autant plus d'empressement, qu'il crut que c'était pour constater sa dette dans l'avenir. Mais le président d'Aligre lui dit en serrant le livre :

— Cette somme, jointe aux autres, fait tant...

Ce total était, il faut le dire, fort considérable.

— Eh bien ! ajouta-t-il, c'est ce qui m'a été demandé depuis un an ; si j'avais satisfait à toutes ces demandes, il y a longtemps qu'il ne me resterait rien. J'ai donc été obligé de faire pour les autres ce que je fais pour vous... de refuser complétement.

Cependant, après deux ou trois générations de sordide économie, de refus de service et même de privations..., quelque remords de cette conscience qui ne laisse guère passer les torts sans dire son mot, pousssa M. d'Aligre, sans doute. *Il fonda un hôpital.*

C'était un homme de haute taille et qui avait pu être assez bien dans sa jeunesse, mais si insouciant de toute chose qui ne lui était pas personnelle que cette insouciance était pénible à voir, ainsi que sa gaieté ; j'éprouvais une involontaire répulsion pour cet homme qui se refusait si obstinément à faire un peu de bien, et qui se montrait complétement insensible au malheur.

Ce n'est pas que la sensiblerie extérieure me fût fort agréable, et la société de la duchesse d'Abrantès en offrait un modèle qui ne me plaisait guère ; car *ce bon M. Bouilly*, comme on l'appelait, me donnait autant d'envie de rire, avec ses perpétuelles émotions, que M. d'Aligre m'attristait avec sa constante insensibilité.

Bouilly a quelquefois pourtant touché juste au cœur des autres dans des drames qui ont ému la foule, notamment dans l'*Abbé de l'Epée*, les *Deux Journées* et *Fanchon la Vielleuse* ; mais si ses comédies faisaient pleurer, sa manière d'être constamment attendri était très-risible : il racontait sans cesse des événements malheureux, ou plutôt il trouvait de quoi s'affliger dans les choses les plus ordinaires de la vie. Si le marquis d'Aligre riait en parlant d'une condamnation à mort, Bouilly pleurait en racontant un mariage : jugez d'après cela de ce qu'il pouvait faire d'un enterrement !

Le corbillard était comme le char de triomphe de M. Bouilly ; il le guettait, il était à l'affût de toute cérémonie funèbre, et pour peu qu'il eût connu le défunt, il prononçait sur sa tombe un discours, dont les larmes étaient la plus entraînante éloquence ; aussi était-il connu des fossoyeurs, qui le regardaient comme un des leurs et faisant partie de l'entreprise des pompes funèbres. Un matin, pendant un discours prononcé par un membre de l'Institut sur la tombe d'un de ses confères, le chef des fossoyeurs dit assez haut pour être entendu de tous :

— Est-ce qu'il serait possible que nous n'eussions rien de vous aujourd'hui, monsieur Bouilly?

II. Un quiproquo de M. Bouilly sur une tombe. Le marquis de Louvois. Mmes de Malaret et de Polastron. Un roman sur le trône. Les débuts de Mlle Plessy. Histoire de deux lords. Les pantoufles au bal. Un petit flacon brisé. Le 7 juin 1838.



Autre aventure du même, — plus étrange encore. Il y avait un jour deux convois de sa connaissance : l'un à *Montmartre* et l'autre au *Père La Chaise*. Bouilly se trouva un peu en retard pour le second et ne rejoignit l'enterrement qu'au cimetière ; il courut aussitôt à l'endroit où il aperçut du monde et, tout haletant, prononça un discours des plus attendrissants : c'était un éloge, des regrets, des bénédictions et des larmes sur le père de famille, l'homme de talent, l'homme de bien, l'ami qu'il venait de perdre. Il y eut bien un peu d'étonnement de la part de ceux qui étaient autour de lui, mais Bouilly pleurait si bien qu'il leur fit verser des larmes, et tout se passa convenablement. Seulement, quand il eut fini et qu'il chercha ses amis pour recueillir les éloges auxquels son éloquence avait droit, il ne vit que des visages qui lui étaient complétement étrangers et qui n'exprimaient plus que la surprise ; car le mort, dont il avait célébré les vertus de famille, était toujours resté garçon, et ses talents si vantés s'étaient bornés à la vente des denrées coloniales. L'orateur s'était trompé de convoi, et son éloquence et ses larmes avaient coulé sur la tombe étonnée d'un mort inconnu !

Bouilly, avec sa haute taille, son cou penché et son allure singulière, rôdant au milieu d'un salon et s'arrêtant à des groupes de causeurs qu'il dominait de toute la tête, avait été comparé à un dromadaire au milieu d'une caravane. Cette comparaison eût pu se faire aussi d'un homme que je voyais alors et qui portait un illustre nom. C'est le marquis de Louvois. Il venait quelquefois chez moi et son nom me produisait un effet tout agréable ; c'était comme une réminiscence du grand siècle de l'esprit. Le marquis de Louvois y tenait non-seulement par son grand-père, car il était le petit-fils du ministre, mais aussi par un goût très-vif pour la littérature ; il composait des proverbes qu'on jouait chez lui à la campagne. C'était un homme

très-âgé lorsque je le connus, mais tout aimable dans les bonnes traditions d'autrefois dont la bienveillance était le fond et dont la forme était pleine de grâce. Le goût de la littérature, de petites compositions dramatiques, dont je garde plusieurs qu'il me donna, consolaient le marquis de Louvois de la vieillesse et d'un malheur cruel : il avait épousé dans sa jeunesse une princesse de Monaco, belle et charmante, mais une cruelle maladie l'en séparait et n'avait pas permis d'espérer ni même d'en désirer des enfants. Une maison de santé renfermait cette malheureuse personne, et le marquis de Louvois, qui l'avait beaucoup aimée, cherchait dans les plaisirs de l'esprit et de l'amitié à se distraire de cet irréparable malheur.

Je fis connaissance d'une de ses vieilles amies, la marquise de Malaret, excellent type des marquises d'autrefois. C'était la sœur de la marquise *de Polastron*, cette chère affection d'un prince qui devait perdre si cruellement tous les biens que sa naissance et ses qualités lui avaient destinés. Le comte d'Artois, depuis *Charles X*, avait eu pour Mme de Polastron un de ces sentiments commencés dans les illusions de la vie, mais qui, par leur force et leur sincérité, s'élèvent jusqu'à la pensée du ciel ; lors de la révolution, vers 92, la marquise de Polastron suivit en Angleterre le comte d'Artois. Elle y mourut dans des idées religieuses aussi sincères que l'avait été son affection, et communiqua au prince ses convictions avant de remonter vers les cieux ; elle voulait emporter la certitude de l'y retrouver !

Le prince, à cette époque, était encore jeune et beau ; il promit, au lit de mort, une fidélité complète que le temps n'altérerait jamais. Il tint parole ! et sur le trône comme dans l'exil, rien ne put le distraire de l'austérité d'une vie dont toute la poésie fut une ardente aspiration vers ce ciel où l'attendait la femme qu'il avait tant aimée.

Mme de Malaret, le type de grande dame que je pus étudier à loisir, car je la vis souvent à cette époque, était un peu frivole, assez spirituelle, familière et digne en même temps. Sa fortune avait presque entièrement disparu, mais ses manières délicates et distinguées étaient les mêmes. Le petit logement au quatrième étage où je la trouvai était rempli de la meilleure compagnie du monde, qu'elle recevait exactement comme si elle eût été dans le plus magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain, sans être ni humiliée ni irritée par sa pauvreté. Elle n'en parlait pas et je crois qu'elle n'y pensait guère. Elle était grande dame partout et de toute manière.

On jouait chez elle des charades et des proverbes, et parmi les acteurs se faisait remarquer une jeune fille de quatorze ou quinze ans, d'une beauté ravissante, qui jouait ses rôles avec une grâce enchanteresse et un son de voix qui allait au cœur. C'était une protégée de la marquise de Malaret, qui avait connu ses parents et s'était chargée de la petite fille. Bientôt, ses dispositions extraordinaires l'entraînèrent à des études sérieuses de l'art dramatique, et elle débuta au Théâtre-Français avec un grand succès, sous le nom de Mlle Plessy.

J'eus le bonheur de l'avoir pour jouer le premier rôle dans une petite pièce que je donnais alors, *le Mariage raisonnable*; elle y fut charmante bien qu'elle n'eût que seize ans et qu'elle jouât un rôle de veuve au-dessus de cet âge. Sa beauté était resplendissante, et lui eût à elle seule valu d'immenses succès. On raconta alors qu'un lord anglais, jeune, beau, immensément riche, membre du parlement, et fort épris de la jeune et belle actrice, lui avait fait cette proposition :

— Voulez-vous quitter le théâtre, devenir ma femme et habiter un magnifique château dans le Northumberland. Moi, j'y resterai neuf mois de l'année avec vous, et je n'irai à Londres que pour le temps de la session. Nous passerons ainsi, en tête à tête, les belles années de la première jeunesse ; puis, quand vous atteindrez trente ans, nous irons ensemble à Londres, où vous serez présentée et accueillie partout comme une des plus grandes dames de l'Angleterre ?

L'actrice refusa.

Le temps a passé depuis cette époque, l'actrice est aujourd'hui souveraine au Théâtre-Français, et si l'anecdote est vraie, il serait peut-être curieux de savoir si jamais le regret d'une situation plus calme n'est venu troubler cette royauté agitée, que des rivalités, des haines, des passions de tous genres viennent assaillir dans la carrière théâtrale ?

Vers cette époque, un autre jeune lord vint à Paris pour passer l'hiver dans les salons, et y faire connaissance avec la société parisienne. Un soir, le marquis de Custines, qui avait publié sur l'Angleterre un spirituel volume, me dit, chez la duchesse d'Abrantès, que le lendemain il conduirait chez la princesse Czartoriska ce jeune Anglais, le type de l'élégance et de la *fashion* : je devais aussi passer la soirée chez la princesse, car nous avions alors, comme je l'ai déjà dit, bien des salons où l'on retrouvait chaque soir les mêmes personnes. Le lendemain donc, j'étais chez la princesse, où il y avait grand monde, et des groupes nombreux debout au milieu du salon, lorsque je vis entrer le marquis de Custines avec un très-bel Anglais qu'il présenta à la princesse Czartoriska. Puis, après quelques instants, M. de Custines s'approcha de moi en me demandant de me présenter lord W... ; mais il ne le vit plus, et retournant près de la princesse, au milieu des groupes et dans tous les salons, il ne put le retrouver ; il avait disparu. Les domestiques ne l'avaient pas remarqué, et le beau lord était devenu invisible. On s'amusa beaucoup et tard, mais il se mêlait, je l'avoue, un peu de curiosité aux amusements, pour moi et surtout pour le marquis de Custines, qui ne revenait pas de la surprise que lui causait la singulière conduite de son Anglais. Dès le grand matin, le lendemain, M. de Custines courut à l'hôtel des Princes où était descendu le beau lord ; il partait, la chaise de poste était attelée, les malles faites, l'Anglais en habit de voyage.

— Mais vous veniez passer l'hiver à Paris ? s'écria M. de Custines.

— Le puis-je, après cet événement affreux ?

— Quel événement ? demanda le marquis de Custines, de plus en plus surpris.

— Ne cherchez pas à me cacher mon malheur, répondit le jeune lord.

— Mais quel malheur ?

— Hélas !

L'Anglais était pourpre et semblait n'avoir pas la force de s'exprimer ; ce fut par des mots entrecoupés et presque inintelligibles qu'il apprit enfin à M. de Custines ce qui était arrivé.

La veille au soir, le jeune lord tout habillé, n'ayant plus à mettre que ses souliers vernis, s'était assis auprès du feu avec des pantoufles de maroquin rouge. Pressé de rejoindre M. de Custines, lorsqu'on lui dit que sa voiture s'arrêtait à la porte, il oublia sa chaussure, et ne s'aperçut qu'au milieu du salon de la princesse Czartoriska des pantoufles rouges restées à ses pieds. L'effroi qu'il éprouva, la honte, l'empressement qui lui firent quitter vivement les salons, traverser les antichambres comme un fou, se

jeter dans la première voiture venue, et commander le départ à son valet de chambre pour le lendemain de grand matin, furent choses inexprimables. Il tremblait encore en parlant de tout cela ; il fut impossible de le calmer et de le décider à rester à Paris, où il se croyait perdu, et où rien au monde n'aurait pu le forcer à séjourner encore vingt-quatre heures.

On plaisanta beaucoup sur cet épisode dans la société de la duchesse d'Abrantès, car un des plaisirs d'un monde qui se retrouve chaque soir dans une maison ou dans une autre est une foule d'idées, d'anecdotes et de conversations en commun, où l'on continue le lendemain les propos joyeux ou intéressants de la veille. Nous avions alors une vraie société, diverse et une à la fois, et qui réunissait tous ceux qui ont eu de nos jours quelque célébrité.

Mais, malgré ma vive affection pour la duchesse d'Abrantès et le plaisir que j'avais à retrouver chez elle des personnes que j'aimais, ses réunions avaient pour moi quelque chose de pénible ; un sentiment profond de la tristesse qu'elle essayait de cacher et du malheur qu'elle s'efforçait inutilement à vaincre me prenait le cœur et occupait ma pensée tout le temps où j'étais dans son salon. Elle avait quitté son appartement de la rue de Rochechouart où l'élégance, les fleurs, les arbres, tenaient lieu de luxe et le remplaçaient, et elle était venue habiter, rue de Navarin, un petit logement moderne dans une de ces maisons neuves qui ne sont ni belles ni commodes. Elle qui avait eu un des plus beaux hôtels quand son mari était gouverneur de Paris, elle en était réduite à cet endroit chétif, mesquin, dans une rue à moitié bâtie, et dont les rares habitations étaient occupées par un monde dont le voisinage blessait la pensée qui eût voulu voir cette femme, que la vieillesse atteignait, entourée de quelque chose en harmonie avec les grandeurs que rappelait encore son nom. L'harmonie entre une personne et ce qui l'entoure produit une espèce de bien-être moral pour elle et pour ceux qui l'approchent, et, au contraire, une situation inquiète et troublée, comme l'était, par d'impatients créanciers, celle de la duchesse d'Abrantès, fait mal à entrevoir.

Sans doute la richesse n'est pas nécessaire à des relations où l'intelligence est le premier mérite ; la gloire peut se passer de luxe, mais il faut, pour jouir de ses plaisirs et vivre heureux dans les hauteurs de la vie, que rien ne vous en présente à chaque minute les abaissements. Puis, la duchesse avait été amenée, dans les derniers temps de sa vie, à avoir recours à ses amis, ce qui les avait trop initiés à sa détresse. Plusieurs s'éloignèrent ; une teinte sombre se répandit sur ses réunions devenues peu nombreuses... Les malheurs d'argent excitent plus de dégoût que de sympathie.

La duchesse souffrait de tout cela ; on le sentait même sous sa gaieté et malgré son courage ; sa santé en était altérée. La dernière fois que je la vis chez elle, elle était souffrante et couchée, pourtant elle travaillait encore sur son lit, où des papiers étaient épars. Elle s'était interrompue pour me recevoir ; son visage était fatigué. Je voulus écarter le pupitre et l'écritoire pour qu'elle prît quelque repos.

— Non, me dit-elle, causons un moment, cela me fera du bien, puis je me remettrai à mon travail ; le libraire doit le payer en le recevant, et j'ai besoin d'argent.

J'en eus le cœur serré, bien qu'elle se mît à rire et à parler gaiement de projets joyeux, de fêtes et de comédies.

Ce fut avec tristesse que je la quittai ; j'emportai même une vague inquiétude, car j'avais déjà remarqué que la maladie est toujours et que la mort est souvent la suite du chagrin. Une certaine modération de caractère et de position défend la vie contre tout ce qui l'empêche d'arriver à la vieillesse, et ceux qui parviennent à ses dernières limites ont fait certainement preuve d'une sagesse recommandable. Ils ont fait plus, ils ont fait mieux que bien d'autres, et si cela ne parle pas toujours en faveur de leur cœur, c'est un assez bon argument en l'honneur de leur raison.

Quoi qu'il en soit, la duchesse d'Abrantès n'eut point cette habileté honorable ; le désordre amena le chagrin qui entraîna la maladie à sa suite.

Au reste, il était facile de s'expliquer ce désordre : la duchesse cédait à tous ses caprices. Jamais elle n'avait su résister à une fantaisie ni aux mouvements de sa générosité ; le premier jour où je fus chez elle, comme je louais des porcelaines de Saxe fort belles qu'elle me faisait remarquer, elle voulut me les donner. Si je l'avais écoutée, j'aurais emporté tout ce que j'admirais ; il fallut même, pour la satisfaire et pour faire cesser ses instances, que j'emportasse un petit flacon de cristal, que je conservai longtemps. Un jour, un domestique le cassa en faisant l'appartement, et cet accident augmenta une de mes susceptibilités en la justifiant : j'ai toujours redouté un malheur pour une personne que j'aime dès qu'il arrive quelque chose de fâcheux à ce qui me vient d'elle. Un objet fragile donné par un ami est une inquiétude continuelle, et, s'il se brise, je suis sûre que mon chagrin ne se borne pas à la perte de cet objet. Il en fut ainsi pour Mme d'Abrantès. Lorsque son petit flacon fut brisé devant moi, j'en éprouvai une souffrance inexprimable, comme le pressentiment d'une catastrophe. Dans la vie parisienne, on ne peut pas voir tous les jours ceux qu'on aime le mieux, et, malgré ma profonde et sincère affection pour la duchesse, il se passait quelquefois une ou deux semaines sans que je pusse aller la chercher, à cette époque où je donnais souvent des ouvrages au théâtre et où elle ne sortait pas. Cependant j'avais été rassurée depuis notre dernière entrevue sur l'état de sa santé, car je l'avais rencontrée un soir à l'Opéra ; elle y était joyeuse et parée, et nous y causâmes fort gaiement.

Je courus rue de Navarin le lendemain matin du jour où son petit flacon avait été cassé ; j'arrive un peu troublée par mon triste pressentiment, et j'apprends avec effroi que depuis huit jours elle avait quitté son appartement, que tout y avait été vendu par d'impitoyables créanciers, et, qu'étant très-souffrante, elle s'était réfugiée dans une maison de santé hors de Paris, qu'elle y était morte loin de tous les siens, et qu'au moment même où je venais m'informer de ses nouvelles, devait avoir lieu la cérémonie de son enterrement.

Il est impossible de dire combien je fus atterrée par un tel malheur !

J'appris depuis qu'il y avait encore eu dans les tristes moments qui précédèrent et qui suivirent cette fin cruelle les contrastes frappants de sa vie. A côté de suprêmes grandeurs, on y avait vu de prodigieux abaissements. Elle était morte sur un grabat, dans une mansarde ; la charité royale avait dû pourvoir même au cercueil, et Chateaubriand, cette gloire de nos gloires littéraires, suivit à pied son convoi, entouré des hommes les plus illustres de notre époque !

C'était le 7 juin 1838. Mme ANCELOT.

(Voyez, à la *Table générale*, les articles publiés par la duchesse d'Abrantès dans le *Musée des Familles.*)

# LE SALON DE 1857 [1].

## LES TABLEAUX DE BATAILLES.

Après les guerres d'Orient et de Kabylie, les tableaux de bataille ne pouvaient manquer au salon de 1857. Ils y occupent naturellement la place d'honneur. MM. Vernet, Yvon, Bellangé, Gustave Doré, Jules Duvaux, Durand-Brager, etc., couvrent à eux seuls un kilomètre de surface.

Nous examinerons leurs toiles et surtout celle de M. Yvon, l'*Assaut de Malakof,* qui obtient un grand succès national et artistique et que nous espérons reproduire.

Le tableau ci-joint, de M. J.-A. Beaucé, nous transporte à Zaatcha, sur un de ces champs de bataille qui ont fait la gloire de Saint-Arnaud, de Mac-Mahon, de Renault, de Yousouf, des régiments de zouaves, et sur lesquels ils viennent encore de s'illustrer de plus belle.

Ce tableau parle de lui-même et raconte avec éclat comment nos intrépides soldats enlèvent aux Kabyles leurs villages nichés dans les montagnes.

Et il faut les entendre eux-mêmes, ces braves, la veille ou le lendemain de leurs triomphes.

— Ce pays n'est pas beau, écrit le docteur Aristide Verdalle, et les élégants du boulevard nous prendraient en pitié s'ils nous voyaient patauger en sabots dans la boue. Mais le bonheur ne tient pas à la chaussure. Voilà la plaine



Salon de 1857. *La Prise de Zaatcha*. Tableau de M. J.-A. Beaucé. Dessin de J. Duvaux.

où, en 1852, on donna l'aigle aux zouaves. Voilà la place où était Dar-Bechar, que nous brûlâmes un jour de razzia : où étaient les maisons, la place est nette et les moutons paissent aujourd'hui. Tout près est le ravin où quelqu'un qui tendait des piéges aux chacals s'y prit lui-même par la patte ; j'en ai la marque encore sur la main. (Pourquoi dit-on *chacals?* s'écrierait Grassot au Palais-Royal ou Malezieux dans un salon ; moi, je dis *chacaux* et je m'en trouve très-bien.) Que de souvenirs sur ces traces du camp de 1851! Tous ces joyeux zouaves qui le peuplaient, où sont-ils maintenant? Des deux mille qui partirent d'Alger pour l'Orient, cent dix y sont revenus ; ils se sont comptés eux-mêmes. Là, était la tente du colonel Bourbaki ; là, celle du commandant Lavarande, etc. Généraux, colonels, morts illustres ou qui nous commandent aujourd'hui !

Ces lions que vous voyez monter à l'assaut sont des ouvriers, que dis-je? des ménagères, entre deux victoires. « Sobres, laborieux, désintéressés, joyeux quand même, » ils construisent leurs baraques, manient la pioche et la brouette, le ciseau et l'aiguille.

Cela fit bien rire d'abord les Anglais, à Sébastopol, de regarder nos chasseurs et nos zouaves recoudre en chantant leurs culottes! Mais bientôt, quand les highlanders en lambeaux, mourant de faim et de nudité, virent nos *ménagères* les sauver à Inkermann et enlever Malakof, puis raconter gaiement leur victoire, s'ils n'avaient pas eu la *pipe cassée,* ils comprirent cette vertu qui complète toutes les vertus militaires, cette grâce d'état du soldat français que M. Verdalle appelle le *génie du bivouac.*

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voyez les numéros de juin et juillet derniers.

# L'OUVERTURE DE LA CHASSE.

## AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.



L'ouverture de la chasse. Autrefois. Dessin de Férogio. Gravure de Pontenier.

Le *Marseillais chasseur*, de Méry, que vous allez lire, et que vous relirez dix fois, — arrive ici comme mars en carême, ou plutôt comme perdreau en septembre. L'ouverture de la chasse sonnera dans quelques jours d'un bout de la France à l'autre ; et ce signal a toujours été et sera toujours un signal de joie pour la nation qui a besoin de forcer un chevreuil quand elle n'enlève pas Sébastopol.

Autrefois, c'était sur le perron de tout château, sur le seuil de toute chaumière, le tableau animé que MM. Férogio et Pontenier vous remettent sous les yeux, avec tant de justesse et d'élégance. Les lévriers bondissaient d'ardeur et sautaient au cou de l'enfant de la maison ; le fauconnier tenait d'une main l'oiseau de proie qui secouait ses ailes, et de l'autre main la bride du cheval fringant, sellé pour le châtelain ou la châtelaine. Celle-ci arrivait, souriante et le voile relevé, sur l'escalier tapissé de verdure, et venait donner le signe du départ, peut-être même l'exemple de l'adresse et du courage. Tout le jour, course effrénée par monts et par vaux ; — et tout le soir, festin copieux, curée formidable, allégresse bruyante, de la salle au chenil du manoir.

Puis on se jetait exténué sur son lit ; — mais on se délassait — en recommençant le lendemain.

Aujourd'hui, les choses se passent encore de la sorte dans les duchés d'Allemagne, dans les grands domaines d'Angleterre, de Bretagne et de Normandie. Partout ailleurs, la scène est plus modeste et ressemble fort, — vu la rareté du gibier, — à ce que Méry vous raconte dans les pages suivantes; mais partout et toujours on retrouve l'entrain français des vieilles chasses, — depuis le veneur du manoir jusqu'à l'épicier de la rue Saint-Denis.

C'est que la chasse, heureuse ou non, c'est l'espérance et la lutte, c'est-à-dire le résumé de la vie.

Ajoutons, à la gloire des chasseurs, que c'est aussi le plaisir de donner. Envoyer à des amis du gibier tué de sa main ! Voilà un des triomphes du cœur et de l'esprit.

Preuve : tous les chasseurs revenus le carnier vide, après avoir promis lièvres et perdreaux, et qui les payent chèrement de l'argent de leur bourse, pour les expédier comme victimes du plomb de leurs fusils.

Preuve encore : ce personnage si enivré de sa chasse, qu'il écrivait à un confrère en la lui envoyant :

« Je t'adresse quinze perdrix rouges, dont cinq grises.»

Il est vrai que ce même personnage était coutumier de telles distractions; — car un autre jour, dans son bonheur de l'avénement d'un enfant de sa sœur, il en faisait part en ces termes à son beau-frère, avant de s'être assuré du sexe du nouveau-né :

« Tu as enfin un rejeton, mon cher ; j'en suis et tu en seras si joyeux, que je m'empresse de te l'annoncer, sans savoir encore si je suis son oncle ou sa tante ! »

Ce chasseur devait pécher par le sang-froid.

Il y a même des tireurs impatients, amoureux du fruit défendu, qui veulent absolument tuer, manger et faire manger de la venaison avant l'ouverture de la chasse. Ceux-là s'exposent à voir leurs colis confisqués par la rigueur des lois, — qui dévorent sans pitié, par l'estomac de leurs agents, tout gibier abattu après ou avant terme. C'est un des plus doux profits des gardiens de nos douanes et de nos octrois en août et en février.

Les envois de chasse jouent le plus grand rôle dans la diplomatie privée, dans les transactions, dans les mariages, dans les testaments mêmes.

Ecoutez plutôt cette histoire, parfaitement vraie. M. X..., autrefois simple amateur d'autographes, aujourd'hui grand dignitaire de la couronne, et toujours acharné collectionneur (on meurt parfois de cette maladie, on n'en guérit jamais), M. X... apprit un jour, il y a trente ans, que M. N..., ancien conventionnel, octogénaire, possédait cent lettres inestimables de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de tous les membres de leur famille. — M. X... résolut de se faire léguer ce trésor par le vieillard, et, à cet effet, il s'enquit de ses dernières passions. Elles se concentraient toutes dans la gourmandise. Le régicide était fou de venaison, — et eût tué un second roi pour manger un perdreau. M. X... se fit donc chasseur et battit la campagne, de septembre à février, pendant quinze années consécutives. Dès le lendemain de chaque ouverture de chasse, il arrivait, le carnier plein, chez le bonhomme, versait plume et poil sur sa table, — écoutait la lecture des fameuses lettres et passait une heure en extase devant le bureau qui les renfermait, — comme la fameuse armoire de fer des Tuileries, où les avait saisis la Convention. — Ce manége se répéta deux ou trois fois par semaine, — tant et si bien qu'après quinze ans d'arrêt sur le double gibier, — sur les lièvres et sur le bureau, M. X... apprit un beau soir que le gourmand était mort d'une indigestion de râles de genêts !

Vous jugez s'il accourut à la levée des scellés, et quelles furent ses transes jusqu'à l'ouverture du tiroir aux autographes. On les trouva tous en un seul paquet, avec cette suscription : « Au plus habile et au plus généreux des chasseurs, à M. X..., je donne et lègue toutes ces pièces.

Et cette note était datée de la veille ! Le bonhomme l'avait écrite avant de manger les râles de genêts ! — Osez donc nier les pressentiments — et les avantages sociaux de la chasse !

PITRE-CHEVALIER.

---

## VILLERS-SUR-MER.

Autre ouverture. Une de ces révolutions heureuses, qu'on ne saurait trop encourager, vient de s'accomplir en Normandie, sur la plus belle plage et dans le site le plus pittoresque du Calvados, au pied du magnifique château illustré par le fameux marquis de Brunoy, à Villers-sur-Mer, près TROUVILLE. L'an dernier, ce village obscur et charmant, Eden de verdure et d'eaux vives inconnu sur le rivage de la Manche, n'avait pour habitants que des artistes nomades, des bonnets de coton et des lapins. Un architecte habile (1) et quelques gens de goût ont passé par là, et Villers s'est transformé comme par enchantement. Bains à la mode, Casino féerique, jardins fleuris, villas coquettes, rues et places, hôtels et magasins, commerce, bien-être et progrès, tout cela est sorti de terre en quelques mois; si bien que l'autre jour, bergers et châtelains, baigneurs et matelots, belles dames et paysannes y arrivaient à pied et à cheval, à la voile et à la rame, en charrettes et en équipages à quatre chevaux, pour entendre un admirable concert d'inauguration célébré avant nous par les plus grands journaux de Paris, et donné par quatre artistes illustres : Géraldy, Reynier, Nathan et Lebeau, qui se sont surpassés eux-mêmes, ne pouvant l'être par personne. Notre *Voyage à Trouville* nous donnera l'occasion de reparler de cette éclosion de Villers, son digne faubourg, tout peuplé d'ailleurs de souvenirs intéressants.

(1) M. Félix Pigeory, architecte de la ville de Paris et directeur de la *Revue des Beaux-Arts*.

# MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS [1].

## LE CHASSEUR MARSEILLAIS.

Les chasseurs sans gibier. 50,000 fusils pour une grive. Diane honoraire. Le *poste*. Le *chilé*. Le *cimeau*. Les *appeaux*. La bourse des oiseaux. Une grive en actions. Le massacre des muets. Un coup de fusil de 40,000 fr. La chasse aux pigeons. Les entreprises et les aventures, les ambitions et les douleurs de Janet Coriol. L'*agachon* sans pareil. Le mistral. Le douanier. Comment a péri tout l'Herculanum provençal. *Es dé gabians!* L'agachon aérien. Le mât de l'*Ionia*. Prière à Siméon Stylite. Les ravageurs de postes. Le suicide du chasseur. Le coup de grâce. Le rouget et le renard empaillé. Le chasseur marseillais dans la plaine Saint-Denis.

Tout Marseillais âgé de seize ans et au-dessus est chasseur.

Cette passion pour la chasse est une chose antique. Lorsque Annibal traversa le Rhône à Ugernum, aujourd'hui Beaucaire, une petite armée de Marseillais vint le joindre, non pas pour servir les haines du général carthaginois contre les Romains, mais pour se livrer à la chasse dans des pays où le gibier abonde.

Car on dirait que le gibier sait que Marseille contient une population de Nemrods; il a complétement déserté notre territoire. Ce n'est pas le chasseur qui manque au gibier, c'est le gibier qui manque au chasseur.

Au mois d'octobre, une grive indépendante se montre parfois aux environs de Marseille, et cinquante mille chasseurs se lèvent comme un seul homme, pour la *manquer*.

Le lièvre est un animal fabuleux dans la mythologie des paysans de Marseille. Il y a pourtant des lièvres sur cette zone. Le chasseur qui a tué un lièvre dans sa vie fait une date de cet événement; il dit : *C'est l'année où je tuai un lièvre,* comme on dit : C'est l'année où je me mariai.

La passion de la chasse est donc platonique à Marseille; elle méritait mieux. Espérons que le reboisement produit par les saignées du canal de la Durance amèneront un état de choses plus conforme au goût des chasseurs marseillais.

Leurs aïeux avaient bâti un temple dédié à Diane chasseresse, *Diana venatrix,* et ils la priaient de leur accorder du gibier aux calendes d'octobre ; c'était toujours les calendes grecques pour les suppliants. Un jour, on démolit le temple. Erostrate en fit autant; cet incendiaire devait être un chasseur marseillais irrité contre Diane, déesse honoraire de la chasse, et peu propice à ses plus fervents adorateurs.

Dans toutes les bastides de Marseille, il y a un *poste.*

Un *poste* est un cabanon recouvert de feuillages et percé de meurtrières. Le chasseur va s'y installer avant le lever du soleil, pour ne pas effrayer les oiseaux absents. C'est là que, son fusil à la main, et muni de la patience de Job, il attend les grives, les pigeons, les chastres et les darnagasses. Il a un *chilé* dans la bouche; le *chilé* est un instrument de musique, inconnu de Meyerbeer, inventé à Marseille, et dont le chasseur se sert habilement pour imiter le chant de tous les oiseaux. Si les oiseaux existaient, ils donneraient dans le piége probablement et seraient dupes du *chileur;* mais cette perfide harmonie d'imitation s'évapore dans les airs et ne trompe que les échos. N'importe, le chasseur trouve un plaisir extrême à contrefaire la cavatine de l'alouette, le point d'orgue du chardonneret, la gamme stupide de la caille, la note sourde de la grive, et tout le répertoire ornithologique. Il s'avoue à lui-même, avec une sorte d'orgueil, qu'il est un oiseau universel, et cette pensée le dédommage du malheur de ne jamais voir un oiseau.

A onze heures, le chasseur, dont le fusil a gardé son innocence, ferme son *poste* à double tour et descend à sa bastide pour déjeuner. Son gibier se nomme l'appétit.

Il y a aux environs de Marseille des *postes* qui coûtent fort cher. En général, le Marseillais est économe; mais, lorsqu'il s'agit d'un *poste,* il jette l'argent par les fenêtres de sa bastide. Le cabanon est alors un monument ; il est décoré à l'intérieur comme un salon de ville ; on y trouve même des sophas où le chasseur dort, sans être réveillé par des oiseaux importuns. Une cheminée élégante orne un angle du poste. S'il fait froid en novembre, le chasseur y allume son feu et se chauffe en lisant un roman ; quelquefois il y prépare son déjeuner, composé de deux grives tuées dans le Var, et qu'il a achetées la veille au marché des Capucins. Une bibliothèque choisie est suspendue au mur. Quatre gravures complètent l'ameublement; elles représentent des chasses au tigre, au lion, à l'éléphant. Depuis peu, les *postes* bien établis exposent le portrait de Gérard.

Souvent les grands pins manquent autour des *postes.* Point de bons *postes* sans pins. On achète alors de vieux pins dans le voisinage, et on les transplante. Mais le pin est un arbre capricieux ; il ne prend racine que sur le terrain qu'il a choisi lui-même. On a beau le planter, il se moque du planteur, et perd ses aiguilles vertes et sa résine. Au bout de quinze jours, c'est un cadavre embaumé. Le propriétaire ne se décourage pas; il consulte un pépiniériste et plante de nouveaux pins toute sa vie. Un jour il meurt, et ses enfants continuent la plantation des pins.

Comme auxiliaire des pins, le chasseur marseillais a inventé le *cimeau.*

Je me rappellerai toujours la stupéfaction d'Alexandre Dumas, lorsqu'il aperçut un *cimeau* pour la première fois.

Je lui donnai des explications et il se rassura un peu.

Le *cimeau* est un mât ou une perche, mais sans antennes, sans le moindre rameau à la tige. Seulement, à son sommet, le cimeau est orné de petites branches sèches, clouées, et assez semblables à des bois de cerfs.

Le chasseur vit dans l'espoir que les oiseaux, cherchant des arbres pour se reposer et n'en découvrant point, sont obligés de faire une halte sur ce faux arbre d'occasion.

Il y a des collines plantées de *cimeaux;* il y a même des forêts de *cimeaux,* en certains endroits. Si elles ne donnent pas des oiseaux, elles donnent de l'ombre. Plusieurs Tityres se couchent à l'ombre d'un *cimeau* et respirent un peu dans les ardeurs de l'été.

Une des plus considérables dépenses du chasseur marseillais est l'achat et l'entretien des *appeaux.*

Les *appeaux* sont des oiseaux mis en cage, et destinés

(1) Voyez, pour les deux premières parties, les numéros de juin et de juillet derniers.

à appeler les oiseaux libres autour des *postes*. Le département du Var fournit les *appeaux* à Marseille. C'est une branche de commerce.

Il y a en septembre et octobre, à Marseille, la *bourse des oiseaux,* avec hausse et baisse, comme à la bourse du trois pour cent.

Cette bourse se tient en plein air sur la place aux Œufs, au milieu de la foule des *partisanes* (marchandes des environs). Les grives du Var et de Manosque s'y vendent à un prix fou ou à bas prix, selon les nouvelles, comme à la Bourse. Il ne s'agit pas de nouvelles politiques, bien entendu. Cependant, en 1840, le bombardement de Beiruth, qui fit



Église de Notre-Dame-de-la-Garde, patronne des marins de Marseille. Dessin de Lancelot.

baisser la rente de trois francs, opéra une hausse énorme à la bourse de la place aux Œufs. Cela s'explique aisément. Les boursiers ornithologues prétendirent avec raison que les grives, qui abondent à Beiruth, surprises par le fracas de ce bombardement, émigreraient vers Damas, en Syrie, et le détroit d'Ormus, et qu'ainsi aucun de ces oiseaux voyageurs, ayant manqué leur saison, ne devait plus traverser la Méditerranée en 1840. Le fait justifia la prévision, chose rare à la Bourse. Les grives manquèrent aux chasseurs et aux rôtis. On vendit jusqu'à cinquante francs une grive de 1839, mais un *appeau* plein d'expérience. Elle fut achetée par actions.

Un chasseur *bien monté* se trouve quelquefois à la tête de quarante grives, et il s'estime plus heureux qu'un président d'académie. On le montre dans la foule un jour de promenade, et lui se rengorge dans son bonheur, le fat!

Ces grives, achetées pour appeler leurs sœurs de passage, ont un défaut capital : elles sont muettes. Elles ont perdu le chant avec la liberté. Un directeur de théâtre lyrique qui engagerait des cantatrices pour appeler le public, et qui, à la première représentation, découvrirait que ses pensionnaires sont muettes, leur ferait un procès en résiliation et gagnerait sa cause. Mais l'acheteur de grives aphones recule devant un procès par esprit d'économie; un avocat est plus cher qu'une centaine de grives. Alors il se résigne, mais il n'en fait pas moins son devoir; tant pis pour les grives muettes, si elles ne font pas le leur. Il place toujours ses cages aux environs du *poste,* et se sert de son *chilé* pour appeler. La brise de la mer répond seule dans les bois de pins. Un jour, le chasseur, irrité contre ses grives muettes, et rougissant de l'oisiveté de son fusil, fait une exécution en masse; il tue toutes ses premières chanteuses, chose défendue aux directeurs de l'Opéra, qui en abuseraient, et, ramassant sous les cages veuves cette chasse menteuse, il remplit son *carnier* et rentre triomphant en ville, comme un joueur qui a gagné un terne à la loterie, et montre son gain à tous les incrédules, fils de saint Thomas.

Le fusil est encore pour le chasseur marseillais un objet de forte dépense. Les premiers armuriers de Marseille sont Vergnes et Vasselon. C'est dans leurs magasins que les riches amateurs vont se munir d'un arsenal complet. Il faut au moins cinq fusils à un chasseur, et tous à deux coups. On comprend l'importance de cette précaution double. Si, par hasard, une grive passait, *avis rara,* et si le chasseur, ébloui par le phénomène, avait le malheur de la manquer, il lui resterait un coup de réserve avec la chance de manquer une seconde fois, ce qui double l'émotion. Quand on passe devant les armuriers Vergnes et Vasselon, on voit toujours sur la porte un chasseur qui essaye le point de mire d'un fusil, en couchant en joue le tuyau d'une cheminée sur le toit voisin, pour ne pas effrayer les passants.

En additionnant les dépenses d'un poste, on les évalue à quinze mille francs, avec mille écus de casuel par an. Une grive tuée, avec l'aide du hasard, a coûté quelquefois deux mille louis à un propriétaire; mais le bonheur ne saurait trop se payer.

La chasse aux pigeons est aussi fort en vogue à Marseille, et les martyrs de la légende n'ont rien souffert de plus que les solitaires des *agachons* et des postes aériens.

Ombre de Janet Coriol, sors de ta tombe, et approuve mon assertion.

Ceux qui n'ont pas connu Janet Coriol n'ont pas connu l'homme de Diogène. Ce Marseillais n'a pas laissé de successeur. Gavoty seul pouvait en donner une idée, et Gavoty a payé aussi le commun tribut à la *maïgre* (*la maigre, la mort!*)

Janet Coriol était doué de toutes les passions, et les dissimulait toutes sous cette apparence de flegme méridional qui trompe si bien les observateurs du nord : volcan sous glace ; les créoles sont le type de ces caractères. Janet Coriol avait plus d'esprit que le premier homme d'esprit venu, mais il ne le traduisait jamais en langue française. *Je ne ferai jamais l'aumône à cette mendiante,* disait-il en parlant de la langue de Boileau! Excusons ces excentricités du midi. Il est vrai de dire que le Provençal est un millionnaire de mots.

Arrivé à l'âge mûr, Janet Coriol renonça au démon, à ses pompes et à ses œuvres, et, avec une mince fortune loyalement acquise, il sortit du monde et ne fit plus parler de lui.

Retiré dans sa bastide, il ne conserva que la plus innocente de ses passions nombreuses, la chasse aux pigeons; une chasse d'anachorète ou de Siméon Stylite, ainsi qu'on va le voir.

— Il faut bien que j'expie mes péchés de jeunesse, disait-il, lorsqu'un douanier compatissant passait devant l'*agachon* et lui conseillait une chasse plus amusante.

C'était donc une pénitence que s'imposait Coriol. Plus tard, il devait se *convertir* tout à fait après un événement sinistre que je raconterai, bien rare dans l'innocente vie d'un chasseur marseillais.

Sur un rocher qui domine la mer, Janet Coriol avait construit un *agachon*, qui passait pour un chef-d'œuvre d'*agachonerie*. Tous les autres chasseurs riverains l'enviaient, excepté le douanier railleur, homme du nord, qui veille, sur le *chemin de ronde*, à la contrebande du sel; excepté le marin, qui, ne connaissant d'autre gibier que le rouget, le *roucaou* (*pavo maris*), la *rascasso*, l'oursin, s'extasie devant sa *bouill-abaïsso*, composée par lui, comme un poëme, dans une cabane au bord de la mer.

Janet Coriol ne s'était servi que de la pierre sèche pour arrondir son *agachon*, dans le style des stalles de chœur des églises. La banquette sur laquelle il s'asseyait était en *fréjaou*, sorte de granit froid, tiré des carrières de Cassis. Placé sur ce siége dur et fruste, le chasseur voit devant lui l'immensité de la mer, ce grand chemin des palombes et des ramiers voyageurs.

Les pigeons n'arrivent sur les côtes de Marseille qu'à la faveur du mistral; il faut donc les attendre avant le lever du soleil, sur la pierre froide de l'agachon.

Le mistral apporte avec lui l'hiver, même au mois de juin; sa violence est extrême, mais au bord de la mer elle est intolérable. C'est une bise glacée qui brûle le visage, le front, les lèvres, et contraint les yeux à se fermer. Un tyran de Sicile qui aurait condamné un coupable à rester exposé, dans un *agachon*, au bord de la mer, par un jour de mistral, aurait été deux fois flétri par la postérité vengeresse.

Janet Coriol quittait les douceurs du lit à quatre heures du matin, allumait un cigare pour se chauffer les sensibles membranes du nez, et, enveloppé d'une *roupe* et d'une *faquine*, il allait s'asseoir dans son agachon, avec son fusil à deux coups.

Le vent agitait la *pinède* voisine, et en faisait sortir des plaintes harmonieuses: *arguta pinus*, comme dit Virgile; la mer roulait des vagues énormes et ressemblait à une collection horizontale de Niagaras; on voyait luire dans le lointain le phare de Planié, l'écueil ou le salut des matelots.

— Un temps superbe pour les pigeons! disait Coriol en se frottant les mains pour les réchauffer un peu, et en enfonçant ses pieds dans les *slivaous*, ces bottes des pêcheurs marseillais.

Par intervalle, Coriol entendait un coup de fusil dans le voisinage: — Bon! se disait-il; les pigeons commencent à passer; et il armait la double détente de son fusil Vasselon, pour ne pas être pris au dépourvu. Hélas! ce coup de fusil était tiré par un voisin mystificateur; triste plaisanterie que le Code de la chasse ne prévoit pas!

Au point du jour, le mistral devenait froid comme un vent polaire, et ses flèches aiguës traversaient la *faquine* et la *roupe* du chasseur, et glaçaient la moelle de ses os.

— Temps superbe! disait Coriol; et il rôtissait en imagination deux palombes superbes pour son déjeuner.

Un bruit de pas retentissait dans cette atmosphère de cristal qui flotte sur nos rivages maritimes, et Coriol s'irritait contre le passant profane qui montrait son épouvantail au moment même où les pigeons allaient couvrir la colline.

Ce passant était le douanier, représentant de la loi et de l'autorité, homme plus respecté par le chasseur que le gendarme ou le garde champêtre. Impossible de s'insurger.




*Partisanes* (femmes des environs) au marché de Marseille.
Dessin de Jules Duvaux, d'après Decamps.

Coriol saluait poliment, avec l'espoir que cette urbanité mettrait le douanier vert en fuite. Mauvais calcul. Le douanier, naturellement mélancolique, aime à échanger quelques paroles avec un être humain dans la solitude qu'il traverse.

— Faites-vous bonne chasse? demandait-il avec cet accent du nord qui donnait une injuste mais continuelle irritation à Janet Coriol.

— Çà n'ira pas mal, répondait le chasseur; le temps est bon!

— Eh bien! nous, dans le nord, disait le douanier, nous avons tant de gibier que nous ne prenons pas garde aux pigeons.

— *Siès un arlèri,* disait *à part* Coriol.

— Plaît-il? demandait le douanier.

— Je me parlais à moi, répliquait le chasseur en crispant ses doigts sur le canon glacé de son fusil.

Ce mot *arlèri* est l'insulte la plus grave qu'un Marseillais puisse lancer à la face d'un homme du nord. Heureusement, le *ponantais* ne le comprend pas.

Alors Coriol prononçait entre ses dents ce monologue strident : *Sè s'en va pas aqueou darnagas, li garci un caou de fusiou.* Menace fanfaronne que le chasseur aime à faire, mais qu'il n'exécute jamais : *Si ce sansonnet ne se retire pas, je lui tire un coup de fusil.* Le provençal est beaucoup plus expressif.

Le douanier ne comprenait pas le monologue, mais il en devinait vaguement le sens aux signes d'impatience donnés par le chasseur, et il s'éloignait en faisant d'amères réflexions sur les mœurs sauvages des Provençaux.

Ici j'ouvre une parenthèse pour hasarder une théorie qui se rattache à la complète destruction des ruines romaines sur le littoral maritime de Marseille et du Var. Le jour où il me fut donné de voir à Pomponiana, près d'Hyères, un douanier lançant des cailloux à la mer pour tuer le temps, je compris l'absence des monuments romains. Depuis Gabelus, banquier de Tobie, la gabelle a eu ses agents. Le sel a été de tout temps une chose fiscale, un objet de contrebande, une denrée soumise à surveillance. Que voulez-vous que fasse un pauvre douanier, posé en sentinelle sur le bord d'une mer, où les rochers même ne fournissent pas un caillou pour un ricochet? Le douanier, ainsi isolé, n'a qu'un jeu et une distraction. Il y avait à Versailles des vicomtes ennuyés qui *crachaient dans un puits pour faire des ronds :* on ne crache pas dans la mer, mais on y lance des pierres; et, de douaniers en douaniers, tous les temples de Neptune, d'Amphitrite, de Thétis, de Vénus Aphrodite, se sont fondus en ricochets. M. Marin, un savant de la Ciotat, a vu encore, en 1780, les vastes ruines de Taurentum; en 1843, j'ai vu la place de ces ruines, la place seule. Tout l'Herculanum provençal y a passé. J'ai compté trois douaniers sur cette zone. Le chasseur marseillais, amateur des arts, connaît et devine ces choses par instinct. De là, peut-être, la vieille rancune qu'il garde au fond du cœur contre le douanier.

Janet Coriol, comme tous les chasseurs de pigeons, était chaque jour dupe des mêmes hallucinations. Quand le soleil éclairait enfin la mer bouleversée par les vagues, Coriol tressaillait de joie et apprêtait son fusil, en disant:

— Les voilà!

Un immense vol de pigeons couvrait la mer, et se dirigeait vers les agachons. Avant l'invention des capsules, Coriol frottait avec l'ongle du pouce le tranchant de la pierre à fusil; précaution excellente pour prévenir la fatale chance du long feu.

Tout à coup, ce vol de pigeons, arrivé de la haute mer, se précipitait sur les lignes de la citadelle de Marseille, et se réfugiait dans le port, comme une flotte de petits navires ailés, chassés par la tempête.

— *Es dé gabians!* disait Coriol avec mélancolie; et il regardait tristement la mer et son fusil; *Ce sont des gabians!*

*Les gabians*, dit l'ornithologie provençale, *sont des espèces d'alcyons; on les nomme aussi goëlands. Ces oiseaux n'ont que des plumes, et pas de chair. Ils annoncent la tempête lorsqu'ils entrent dans le port. Les plaisants disent que les gabians sont les pigeons du capitaine de port de Marseille.*

*Es dé gabians!* redisait vingt fois Coriol, et toujours sur un air nouveau, car le chasseur marseillais est musicien né; il improvise une mélodie sur toutes les paroles d'un monologue; il se chante ses réflexions. Aujourd'hui le chasseur fredonne *es dé gabians*, sur l'air de *Sinon la mort*, de *Robert*; ou bien il improvise des paroles sur l'*O mon Fernand* de la *Favorite*, et chante tout l'air de Léonor, jusqu'à la *stretta* exclusivement.

— *Es dé gabians lou troun de diou lei curé!* Cette malédiction lancée sur ce vol de plumes le soulage un peu, et il admire les vagues blanches qui se brisent sur l'écueil de Planié, et sur les rochers du cap Couronné, où s'élevait autrefois le temple de Vénus Pyrrène, détruit par le jeu mélancolique des ricochets.

Ce qui charmait surtout Coriol dans ces chasses aux pigeons, c'était le spectacle d'une tartane sortie de la baie de Morgiou, et luttant avec sa voile latine contre la tempête, pour rentrer dans le port. Il y avait là un pauvre pêcheur de Saint-Jean, un honnête homme, toujours avec ses fils; et là-bas, sur l'esplanade de la Tourrette, une femme, une mère, pleurait en reconnaissant la barque, et priait Notre-Dame-de-la-Garde de veiller sur sa famille en péril de mort.

Alors, sur toute la ligne, les chasseurs de pigeons suivaient avec un intérêt fiévreux cette coquille ballottée par les vagues, et qui menaçait de s'engloutir à chaque instant. Tantôt on la voyait disparaître entre deux lames énormes, et les cœurs se serraient de compassion; tantôt on la voyait rebondir à la cime d'une vague, et secouer au soleil des cascades d'écume. Les heures s'écoulaient dans cette lutte de l'atome contre l'ouragan, et quand la Providence avait tenu le gouvernail de la barque et conduit la pauvre famille de pêcheurs dans les eaux calmes du port, les chasseurs, échelonnés sur la rive, souriaient à ce dénouement heureux, et, chargés d'émotions, légers de gibier, ils rentraient à la bastide pour raconter ce terrible duel de la tartane et de la mer.

Ainsi se passait la chasse aux pigeons, et chaque matin Janet Coriol allait chez l'armurier Vergnes, pour se plaindre d'un nouveau défaut découvert dans l'organisation de son fusil.

Quand la journée était heureuse, Coriol voyait arriver à lui un véritable vol de pigeons dans la direction la plus favorable. Quel massacre! A vue d'œil, on pouvait estimer le nombre à deux mille. Le fusil tremblait sous les mains de Coriol; il allait faire pleuvoir du sang. Enfin, voilà l'hécatombe! Hélas! les pigeons *s'aiment d'amour tendre,* et ils se sont bien raffinés depuis la fable de La Fontaine; au moment de toucher à la terre, et de raser de l'aile l'agachon, ils voyaient un piége dans cette stalle, sur un rocher où la nature ne creuse pas de stalles, et, prenant le vol des aigles, ils s'élevaient à de telles hauteurs que les fusils de Vergnes ne pouvaient plus les atteindre. Toutefois, Coriol, pour se mettre à l'aise avec sa conscience, couchait en joue les nuages, et tirait un coup de fusil, de bas en haut, comme fit Nemrod dans sa belle chasse racontée dans le *Talmud*.

Coriol venait d'éprouver un vif plaisir en entendant la voix de son fusil; mais, au fond du cœur, il s'irritait de voir ces insolents pigeons se perdre dans les nuages, et lui refuser le plaisir d'être tués, en passant à portée du petit plomb : *Seraï plus couquin qu'aqueli marrias!* disait-il : *Je serai plus rusé que ces misérables.* Pensée et expres-

sion révoltantantes d'injustice; mais le chasseur aux pigeons est intraitable; *il est sans pitié*, comme l'enfant de la fable de La Fontaine. Voilà où conduisent les innocentes passions.

Alors Coriol inventa l'agachon aérien; c'est le cimeau perfectionné. Vraiment on ne saurait trop reconnaître tout ce que le chasseur marseillais a fait pour élever chez lui la chasse à la dignité d'un art. Le ciel aurait dû récompenser tant d'efforts par un peu de gibier. N'importe! la science doit faire son devoir et négliger le résultat futile. Revenons à Coriol.

En ce temps-là, un navire américain, nommé l'*Ionia*, entrait dans le golfe par la plus terrible des tempêtes; il fut signalé par la vigie de Notre-Dame-de-la-Garde, et les pilotes lamaneurs, ces intrépides marins marseillais, toujours prêts à courir au secours des vaisseaux en péril, même dans les nuits les plus orageuses, se mirent aussitôt en mer pour conduire l'*Ionia* sur de dangereux parages dont ils connaissent seuls tous les écueils.

Quand la tempête bouleverse le golfe et creuse une tombe dans chaque vague, rien n'est touchant à voir comme cette petite embarcation qui porte aux limites de l'horizon nos braves pilotes lamaneurs. Leurs actes d'héroïsme sont aussi nombreux que les jours de tempête, mais l'histoire ne les enregistre jamais; Dieu seul en tient compte là-haut.

Les pilotes lamaneurs abordèrent donc l'*Ionia*, et s'offrirent, selon l'usage, pour tenir la barre du gouvernail et conduire le vaisseau dans le port. Alors un fait inouï eut lieu. Le capitaine de l'*Ionia* refusa brusquement le secours offert.

— C'est que, voyez-vous, capitaine, dit un pilote, le temps est bien mauvais.

— Bien mauvais pour un Français, oui, reprit le capitaine, mais pour un Américain, non.

Il n'y avait rien à répliquer; les pilotes saluèrent et descendirent dans leur embarcation.

Il faut pourtant rendre justice au capitaine de l'*Ionia*; les efforts qu'il fit pour vaincre les obstacles amoncelés devant l'étroit goulet du port et le môle du *Pilon* furent extraordinaires. Mais le malheur se mit de la partie; une trombe de vent souleva l'*Ionia* comme une coquille de noix, et, en le laissant retomber, elle le cloua sur la pointe aiguë d'un rocher, où le vaisseau se fit rocher lui-même, et ne remua plus.

Ce capitaine subit un procès à New-York, devant le Conseil de l'Amirauté; on appela en témoignage les pilotes lamaneurs, et il fut condamné.

L'*Ionia* fut démoli sur place et vendu par débris, en détail. Janet Coriol acheta le grand mât; il avait son projet en tête.

Fier de son achat et de son idée, il invita son ami Bertrandon, sculpteur de poulaines en rive neuve, à venir passer huit jours à sa bastide, et là, il lui expliqua son idée, et lui demanda l'aide de son talent.

Bertrandon, largement payé, trouva l'idée sublime, et il se mit à l'œuvre, avec sa triple habileté de charpentier, de statuaire et de constructeur.

Un agachon de bois, tout recouvert de feuilles de pins, fut solidement assujetti à la cime du grand mât de l'*Ionia*, et le mât fut planté dans un trou profond creusé en plein roc. Une échelle de longueur nécessaire descendait de l'agachon aérien jusqu'à la racine du mât. C'était l'échelle de l'ascension.

Janet Coriol invita Bertrandon à la première expérience, mais le sculpteur refusa; il avait des affaires urgentes en ville. Il travaillait à la poulaine des *Cinq-Frères*, trois-mâts de l'armateur, M. Rougemont, doublé et chevillé en cuivre, en partance pour Batavia.

Montgolfier n'était pas plus heureux que Coriol, lorsqu'en 1782, il voyait sa première ascension à la veille de se réaliser.

Son fusil à deux coups mis en bandoulière, Janet Coriol, muni d'abondantes munitions, escalada l'agachon du mât, un jour de mistral, avant le lever du soleil. Le chasseur arrivé dans les hautes régions de l'air, dans le massif artificiel de branches de pins, éprouva un froid aigu de douze degrés au-dessous de zéro; mais le bonheur dont il allait jouir lui fit regarder cet inconvénient comme bien léger. Cette fois, les pigeons allaient pleuvoir comme les cailles dans le désert des Hébreux. — Que ferai-je de tant de pigeons? se disait Coriol; et il en réglait une juste répartition dans sa famille et ses amis.

Au lever du soleil, le vent redoubla de violence, selon l'usage, et le mât, quoique solidement établi par Bertrandon, prit un balancement criard, assez peu rassurant pour le chasseur.

Saisi d'un juste effroi à l'idée de voir le mât s'écrouler dans un coup de rafale, il se mit en devoir de descendre; mais l'échelle se balançait aussi au gré du vent, et se dérobait aux pieds.

Janet Coriol se recommanda dans une prière mentale à saint Siméon Stylite, et il aurait bien voulu que son mât fut changé en colonne, par une puissante intercession.

Un magnifique vol de pigeons vint faire une diversion heureuse dans cette triste péripétie. Ce nuage de plumes s'avançait vers le mât, avec une rapidité prodigieuse. Coriol, toujours balancé sur son perchoir, saisit son fusil, avec la certitude de tuer une foule de pigeons, malgré l'incertitude du tir, car la masse du gibier avait la circonférence de la coupole du Vatican.

Les vieux pigeons ouvraient la marche, en oiseaux qui connaissent le terrain et guident l'ignorance étourdie des conscrits de l'émigration. A la vue de ce mât couronné d'un feuillage équivoque, ils s'abattirent tout à coup, entraînèrent toute la compagnie, comme une chute d'aérolithes, et, rasant la terre et le pied du mât, ils se perdirent dans le bois de pins.

Coriol, toujours balancé au gré du vent, tira de haut en bas, et constella le roc de sa décharge de menu plomb. Le roc seul resta sur le champ de bataille. Tout le matin, ce fut une série de désastres pareils. On eût dit que les pigeons avaient formé une franc-maçonnerie et se donnaient *le mot de passe*. Cinq vols suivirent la même tactique, et cinq coups de fusil eurent le même résultat. Le roc était criblé.

— En aurais-je tué! s'écria Coriol, si j'avais eu l'idée de rester dans le vieux agachon!

Alors il voulut essayer encore une descente, mais le pied n'osait se basarder sur le premier échelon. L'heure du premier repas sonnait dans l'estomac du chasseur; une soif ardente le dévorait, et le flacon d'eau-de-vie ne l'avait pas éteinte; au contraire. Le mistral dure trois jours au moins, et huit au plus. Le moins était aussi effrayant que le plus. Les cris de détresse poussés sur la cime du mât se perdaient dans les mugissements de la tempête, comme le chant des colibris sur une caverne de lions. D'ailleurs, la bastide était déserte, et le paysan, qui connaissait peut-être la position de son bourgeois, feignait de l'ignorer et s'en amusait dans son cœur de paysan.

A l'approche de la nuit, trois maraudeurs, désignés sous

le nom de ravageurs de postes, se montrèrent au pied du mât et se mirent en devoir de le renverser.

— Au nom des âmes du purgatoire! s'écria Coriol, laissez-moi vivre tranquille ici; je suis un ermite et je prierai pour vous; vous en avez besoin.

Les ravageurs de postes exécutèrent un trio d'éclats de rire et demandèrent, par signe, quelque chose de mieux que des prières d'ermite.

Coriol fouilla ses poches, et répondit qu'il n'avait pas le sou, mais il les pria de passer chez lui, rue Paradis, 122. Les ravageurs haussèrent les épaules et secouèrent le mât.

Le mistral, vent capricieux, *qui fait souvent la révérence au soleil couchant*, comme dit le proverbe marseillais, cessa tout à coup. La colère animait Coriol, le plus doux des hommes.

Il prit son fusil, l'arma et fit feu sur le vol de maraudeurs.

Le plomb *écarta*, deux furent blessés et s'enfuirent avec le troisième, en poussant des cris de douleur et en laissant une trace de sang sur le roc. Le bon chasseur descendit aussitôt, et, dominé par un scrupule exagéré, il éprouva un vif remords de son action, comme s'il eût été coupable. Il faut tout attendre des imaginations méridionales. La vue de quelques gouttes de sang versé par lui, même dans un cas de légitime défense, lui inspira l'horreur de la chasse.

— On manque les oiseaux et on tue des chrétiens! se dit-il en joignant les mains, comme pour demander pardon d'un crime.

De jour en jour, l'exaltation devint plus vive, et enfin, pour se mettre en repos avec sa conscience, Janet Coriol, le plus spirituel et le plus honnête des hommes, vendit ses fusils et tout son arsenal de chasse, et se condamna lui-même, comme un juge sévère, à une vie de pratiques religieuses et d'isolement.

L'agachon aérien fut perfectionné par d'autres chasseurs, et il est encore debout dans plusieurs bastides: mon ami Rougier lui a donné des proportions plus habitables et moins dangereuses, et je lui ai souvent fait compagnie dans ses chasses aériennes du château des Tours, près Marseille; c'est là que l'agachon de Coriol est regardé aujourd'hui comme le meilleur poste pour arrêter les pigeons. Respectons la foi.

C'est cette foi robuste qui est la vertu antique du chasseur marseillais; cette foi qui transporte les montagnes, et ne transporte pas les oiseaux. Un dernier trait terminera dignement ce chapitre de vénerie honoraire. Oui, je ne vous oublierai pas ici, ô commandeur des croyants, ô mon ami Cailhol, dit de la Madrague, pour le distinguer des innombrables Cailhols de ce pays des Cailhols. Ce chasseur invétéré avait un poste sur le bord de la mer: mauvais *poste!* disent les connaisseurs. Il y a donc de mauvais *postes*. Chaque matin M. Cailhol stationnait là, en fumant plusieurs pipes et lisant la *Vie des saints* du père Croizet; jamais la moindre plume ne venait troubler sa chasse, les échos de sa bastide étaient vierges. Un voisin, mauvais plaisant, eut l'idée de placer dans la nuit un rouget sur un petit pin, qui invitait les oiseaux, ces éternels absents, à venir se faire tuer devant le poste. Donc, avant le jour, comme à l'ordinaire, M. Cailhol, entrant en chasse, et jetant un coup d'œil dans les environs par l'innocente meurtrière du *poste*, aperçut dans une éclaircie du pin une forme insolite, un corps soupçonné d'être un oiseau, au milieu des ténèbres. O bonheur! le chasseur tira au *jugé*, et entendit ce bruit flatteur qui accompagne la chute d'un oiseau tué.

— La journée sera bonne, dit-il; bonne journée! le vent est au nord.

Il se hâta d'aller à la curée et demeura pétrifié d'étonnement en voyant que l'oiseau était un poisson. M. Cailhol savait, par tradition romaine, qu'il fut un temps où les poissons montaient sur les arbres, ainsi que le prouve un vers d'Horace, et, après réflexion, il finit par trouver ce rouget fort naturel (1).

Le voisin s'amusa longtemps de cette mystification, et, comme la plaisanterie lui coûtait assez cher, il résolut de la dénouer, en posant un matin dans le même arbre un renard empaillé. Pour le coup, M. Cailhol douta; ce doute était un progrès énorme. Quinze jours après, il douta même de la bonté de son *poste*, et perdit presque l'espoir de tuer un *tourdré* vivant; mais il a chassé jusqu'à la veille de sa mort, par respect pour la mémoire de son père. Toutefois le doute a troublé la fin de ses jours. Le renard empaillé décorait la cheminée du salon, à la place de la pendule. Oh! ces hommes de nos anciens jours ne reviendront plus! Le chasseur marseillais commence à prendre le chemin de fer pour venir chasser dans la plaine Saint-Denis.

MÉRY.



Un *poste* de chasse, à Marseille. Dessin de A. de Bar.

*N. B.* M. Méry — qui joint à tous ses talents celui de se borner — comptait terminer ici ses Études sur *Marseille et les Marseillais;* mais le succès universel de ces pages si exactes et si charmantes; les points intéressants qu'il n'a qu'effleurés dans ce vaste sujet; son inspiration toujours prête quand il s'agit de sa ville natale; l'appel même de cette Provence qui le compte parmi ses gloires les plus chères; — enfin les gravures capitales dont sa plume doublera la valeur, notamment un portrait magnifique et inconnu de Belzunce; les sublimes épisodes de la grande peste de 1720-21; la vue du fameux aqueduc de Roquefavour, etc., etc., nous ont déterminé à demander à notre éminent collaborateur et l'ont amené à nous promettre la reprise et la conclusion de *Marseille et les Marseillais* dans un prochain numéro du *Musée des Familles*.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Piscium et summa genus hæsit ulmo,
Nota quæ sedes fuerat columbis.
(HORACE.)

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## LE POT AU LAIT (QUI NE FAIT CHATEAUX EN ESPAGNE ?).

### CHARADE-PROVERBE (SANS ORTHOGRAPHE) EN TROIS TABLEAUX (1).



La Fontaine et ses fables. Dessins de Fellmann.

PERSONNAGES :

La Fontaine.
Perrette.
Mme de Lafayette.
Mme de La Fontaine.
Un jeune homme.

---

## PREMIER TABLEAU. PREMIÈRE SYLLABE.

La chambre de La Fontaine à Paris. Desordre poétique et naïf.

LA FONTAINE, PERRETTE.

PERRETTE.

Enfin, voilà monsieur guéri, et bien guéri ; savez-vous que vous avez fait deux lieues hier ?

LA FONTAINE.

En allant à l'Académie, après le dîner de ce traitant qui m'offrait à ses convives comme une bête curieuse. J'ai mangé comme quatre ; je n'ai pas soufflé un mot, et je suis parti en sortant de table. On s'empressait pour me retenir ; on trouvait que je n'avais pas payé ma place : — Il y a séance à l'Académie, et j'y vais, répondis-je. — Mais vous avez dix fois le temps. — Je prendrai le chemin le plus long ! — Attrape ! Bonhomme, soit ! mais bonhomme à mes heures.

PERRETTE.

Maintenant, parlons raison. Vous êtes ressuscité, converti, mais ruiné. Ah ! vous l'avez paré belle ! Je vous croyais bien mort, ce jour où vous avez reçu le Viatique devant messieurs de l'Académie. Et dire que vous aviez gagné cette pleurésie en restant quatre heures sous une pluie battante, sans seulement vous en apercevoir !

LA FONTAINE.

Je composais *le Chêne et le Roseau !* — Un beau jour, Perrette, que ce jour du Viatique, où j'ai réparé mes fautes et suis revenu à Dieu, grâce à ce bon abbé Poujet, de Saint-Roch !

PERRETTE.

L'avez-vous assez fait enrager, cet homme du ciel ! Un soir vous lui disiez : — J'ai lu l'Evangile ; c'est un excellent livre, ma foi ; j'y ai trouvé quinze sujets de fables. Mais je ne puis comprendre que mon Créateur me punisse éternellement.

LA FONTAINE.

Et tu te signais avec horreur, Perrette. Puis tu ajoutais tout bas : — Jamais le bon Dieu n'aura le courage de damner le bonhomme. (*Il serre la main de Perrette.*)

(1) Voyez, dans le tome XVI, une première étude sur La Fontaine, dont celle-ci est la suite et le complément.

PERRETTE.

Une autre fois, vous aviez lu Baruch ; vous disiez aux médecins, aux visiteurs, à tout le monde, à moi-même : — Avez-vous lu Baruch ? Lisez donc Baruch ! C'est un bien grand génie ! Et ce jour où l'abbé exigeait la destruction de vos abominables contes, n'avez-vous pas eu l'audace de lui proposer d'en faire une édition au profit des pauvres !

LA FONTAINE.

Dame ! pour expier les péchés qu'ils ont fait commettre aux riches.

PERRETTE.

Et cette rencontre avec le digne prêtre à votre première sortie, pendant la bagarre et les coups de fusil des Augustins et du Parlement : — Où allez-vous donc si gaillard, monsieur de La Fontaine ? — Je vais voir tuer des Augustins, monsieur l'abbé.

LAFONTAINE.

N'était-ce pas le spectacle du jour ? Par exemple, l'abbé Poujet m'a rivé mon clou sur saint Augustin : — Trouvez-vous, lui demandais-je, qu'il ait autant d'esprit que Rabelais ? — Prenez garde, monsieur de La Fontaine, répliqua-t-il, vous avez mis vos bas à l'envers !

PERRETTE, *riant.*

Et c'était la vérité vraie. — Pardine ! ils sont encore à l'envers aujourd'hui. Tenez ! vous êtes le second roi Dagobert ! (*Elle veut le rechausser.*)

LA FONTAINE.

Non pas ; qu'importe ? Donne-moi plutôt un verre de vin, je t'assure que je le mettrai à l'endroit. (*Il boit avec délices* )

PERRETTE.

Le vin de M^me^ d'Hervart, mais c'est la dernière bouteille ; — et je vous le répète, monsieur, vous êtes ruiné ; je dois aux marchands deux quartiers de votre pension.

LA FONTAINE.

Eh bien ! tu leur en devras quatre le mois prochain.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

PERRETTE.

Mais le revenu et le fonds sont mangés de reste !

LA FONTAINE, *continuant.*

Jugeant trésors chose peu nécessaire ;
Quant à son temps, bien sut le dispenser ;
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

PERRETTE.

Rien faire ! dormir ! cela vous donnera un bon pot-au-feu...

LAFONTAINE.

A propos, Perrette ; j'ai commencé une fable sur *le Pot au lait*, — et cette fable portera ton nom. Tu iras à la postérité !

PERRETTE.

J'aimerais mieux aller au marché des légumes.

LA FONTAINE.

Justement, ma Perrette va au marché :

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville ;
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats...

Hein ? te reconnais-tu ?

PERRETTE.

Oui... il y a trente ans... — Vous avez de l'esprit comme un ange, monsieur, la plume à la main ; mais c'est l'argent à la main qu'il me faut à moi, sous peine de n'être plus qu'une bête.

LAFONTAINE.

Tu vendras ton lait, et tu seras riche, Perrette ; écoute !

Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée...

PERRETTE.

Ta ! ta ! ta ! il n'y est plus ; le voilà dans son nuage ! (*Il déclame. Elle crie plus fort que lui.*) Je vous demande, monsieur, comment nous dînerons demain ? Je n'ai plus ni comptant, ni crédit. Vous avez lâché votre place et votre femme.

LA FONTAINE.

Si j'avais pu garder la première sans la seconde !

PERRETTE.

Vous avez perdu M. Fouquet et M^me^ de la Sablière.

LA FONTAINE.

Le noble Fouquet, je l'ai vengé !

Et c'est être innocent que d'être malheureux !

La bonne Sablière, qui disait : — Mon chien, mon chat et mon La Fontaine ! Elle s'était chargée de mon bonheur ; je me suis chargé de sa gloire.

Son art de plaire et de n'y penser pas !...

PERRETTE.

Vous êtes sorti de chez M. d'Hervart, où vous étiez comme votre rat dans son fromage.

LA FONTAINE.

Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec cet ami, quand j'étais sans ressource et sans asile. Nous nous croisons au coin d'une rue : — Venez loger chez moi, me dit-il. — J'y allais, lui répondis-je. Et une heure après, j'étais dans ses pantoufles. J'y suis resté dix ans. — C'est bien long, Perrette !

Diversité, c'est ma devise...
Je suis chose légère, et vole à tout sujet.

Ecoute la suite de ma fable.

PERRETTE.

C'est vous qui m'écouterez, morguenne ! — Vous avez négligé Saint-Evremont, M^me^ Henriette, la duchesse de Bouillon, le duc de Bourgogne, — qui sait vos fables par cœur ! — le roi Louis XIV lui-même, qui devait augmenter votre pension.

LA FONTAINE.

En effet, il m'avait donné audience pour cela. J'avais écrit une belle pièce de vers que j'allais lire à Sa Majesté... J'arrive dans un habit d'or, l'épée en verrouil. Le roi me sourit, me complimente, me demande ma pièce de vers... Je fouille dans toutes mes poches... Plus de pièce de vers ! — Je l'avais perdue dans les antichambres ; je perds la tête par-dessus le marché ; — je balbutie, je lâche mon chapeau, je prends celui du roi ; je m'embarrasse dans mon épée, je fais la culbute, et Louis XIV me dit en s'éloignant, pendant qu'on me relève : — Ce sera pour une autre fois, monsieur de La Fontaine ! Au revoir, après la campagne de Flandre !

PERRETTE.

Et la campagne dure encore ! Et la pension en est demeurée à la culbute ! — Il vous restait un ami dévoué, M. Furetière. On complote de l'exclure de l'Académie ;

vous seul pouvez le sauver par une boule blanche, et vous mettez dans l'urne une boule noire!

LA FONTAINE.

Distraction maudite, qui nous a brouillés à mort et m'a fait faire ma seule méchanceté : la satire du *Florentin.*— Parlons d'autre chose, Perrette.

PERRETTE.

Oui, parlons de ce que vous allez devenir, sans pension, sans protecteurs, sans feu ni lieu?

LA FONTAINE, *prenant la plume.*

Parbleu! je vais achever ma fable et la vendre à Barbin.

PERRETTE.

Voulez-vous un bon conseil, monsieur? Retournez à Château-Thierry, près de votre femme et de votre fils.

LA FONTAINE.

Bast! j'y suis allé l'année dernière, et n'ai pas trouvé Mme de La Fontaine.

PERRETTE.

Elle était à l'église, au salut, pour une demi-heure. — Ah! elle est au salut! avez-vous dit, eh bien, je reviendrai l'an prochain. — Et vous êtes remonté dans le coche! — Tenez du moins votre promesse; — nous y sommes, à cet an prochain; allez à votre tour au salut, car votre salut, c'est votre ménage.

LA FONTAINE, *après réflexion.*

Impossible, Perrette. Ma femme est une précieuse; elle a trop de falbalas; elle me gronde, elle me dit : — que je serais bien bête, si je n'avais pas tant d'esprit. — Elle m'ennuie à périr, avec ses dévotions, ses scrupules et ses offices sempiternels.

PERRETTE.

Ah! monsieur de La Fontaine, vous oubliez que vous êtes converti, et que vous traduisez les psaumes?

LA FONTAINE, *ébranlé.*

C'est vrai! Pardon, Perrette.

PERRETTE.

C'est au bon Dieu qu'il faut demander pardon.

LA FONTAINE *fait le signe de la croix avec une componction naïve.*

Tu dis donc que nous n'avons plus ni sou ni maille?

PERRETTE.

L'apothicaire a pris mon dernier écu; il ne me reste que mes économies : vingt livres quinze sous... (*Finement.*) pour notre voyage à Château-Thierry.

LA FONTAINE, *attendri.*

Brave Perrette! (*Il lui prend la main.*) Le fait est que ma femme a conservé de jolies rentes... Mais, dis donc, ma bonne, me recevrait-elle encore, après tant d'années d'abandon, — si je revenais au logis comme l'enfant prodigue? Mme Honesta (1) a toujours eu le cœur sec et l'humeur farouche.

PERRETTE.

Quand vous aviez le cœur volage et l'humeur inconstante. Mais le temps est un grand médecin. Je gage que vous retrouverez une Baucis, si vous devenez un Philémon.

LA FONTAINE.

Tu as de l'esprit, Perrette; tu as compris toutes mes fables.

PERRETTE.

J'ai l'esprit... de vous aimer; votre femme aussi a compris vos fables, — et la plus belle de toutes. En voulez-vous la preuve? Tenez, lisez cette lettre, ouverte sur votre bureau depuis huit jours, et que vous n'avez pas même songé à lire!

LA FONTAINE, *se ravisant.*

Perrette, tu es un démon! tu ferais mon malheur en m'attendrissant. Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis; Mme de La Fontaine ne m'aime pas, ne m'a jamais aimé, ne m'aimera jamais! Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre! Je serais un homme perdu, si je retournais chez elle. Allons dîner avec Chapelle, au cabaret de la *Pomme-de-Pin!* (*Il se lève et veut sortir.*)

PERRETTE, *l'arrêtant.*

Nous irons quand vous aurez lu cette lettre! Vous voyez qu'elle est de Château-Thierry.

LA FONTAINE, *ému.*

En vérité! — Et elle est là depuis huit jours? — Et tu ne me l'as pas dit!

PERRETTE.

Elle est là depuis votre agonie et votre conversion! Je vous l'ai dit cent fois; mais vous composiez *le Pot au lait,* et vous aviez oublié... (*Appuyant.*) *les Deux pigeons.*

LA FONTAINE, *rêveur.*

*Les Deux pigeons!* Que signifie?...

PERRETTE.

Lisez! lisez!

LA FONTAINE, *lisant.*

« Château-Thierry, ce... 17...

« Mon cher mari... (une lettre de ma femme!... Oui, c'est bien sa main... et sa signature!) Mon cher mari, j'apprends que vous avez failli mourir, et je l'apprends par un étranger! N'ai-je donc plus le droit de m'intéresser au père de notre fils, à l'homme dont le nom fait mon orgueil et dont le bonheur eût fait ma joie? Oh! non, je n'ai pas perdu ce droit sacré, car votre cœur s'est rapproché du mien sans le savoir, par son retour à notre commune religion. Que n'ai-je pu assister à cette pieuse cérémonie, qui m'eût rappelé notre union au pied de l'autel! Puisque nous avons désormais la même foi et les mêmes espérances, puisque nous devons habiter ensemble un monde meilleur que celui qui nous a séparés, je vous demande la grâce d'aller vous embrasser avec votre fils; et je vous la demande au nom de tout ce que vous avez brûlé, de tout ce que vous devez adorer aujourd'hui, au nom des souvenirs de nos jeunes et si courtes semaines de tendresse, au nom des beaux rêves que nous faisions alors, dans ce logis déserté par vous, au nom de cette fable que vous m'adressiez pour me retenir, la veille de ma première absence, que vous avez oubliée depuis si longtemps, qui est le chef-d'œuvre de votre cœur, et que je retrouve gravée dans le mien en caractères ineffaçables :

« LES DEUX PIGEONS. »

(*S'interrompant.*) LES DEUX PIGEONS! c'est bien cela! mon écriture d'il y a trente ans! le papier rose où j'écrivis ces lignes, dans notre petit berceau de chèvrefeuille... Elle était là, sur le banc, tout près de moi; elle suivait ma plume de ses beaux yeux trempés de larmes; les fleurs embaumaient l'air à l'entour... le ciel était pur et radieux comme notre amour... Une alouette..., je l'entends encore, montait, en chantant, vers le soleil... Et mon âme aussi battait des ailes et nageait dans la lumière

(1) Sobriquet donné par La Fontaine à sa femme.

et dans l'harmonie... Oh ! mes vingt ans! qu'êtes-vous devenus? (*Lisant.*)

> Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
> L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
> Fut assez fou pour entreprendre
> Un voyage en lointain pays.
> L'autre lui dit : — Qu'allez-vous faire ?
> Voulez vous quitter votre frère?
> L'absence est le plus grand des maux!
> . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Je ne songerai plus que rencontre funeste...
> Que faucons, que réseaux. — Hélas ! dirai-je, il pleut !
> Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
> Bon souper, bon gîte... et le reste ?

(*Parlant.*) Et le départ... et l'orage... et le piége et le vautour, et l'enfant sans pitié... et le retour du voyageur... (*Lisant.*)

> Traînant l'aile et tirant le pié...
> Et les plaisirs payant les peines...
> Époux, heureux époux, voulez-vous voyager?
> Que ce soit aux rives prochaines!
> Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
> Toujours divers, toujours nouveau;
> Tenez-vous lieu de tout; comptez pour rien le reste...
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Hélas ! quand reviendront de semblables moments?
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
> Ai-je passé le temps d'aimer?...

(*Parlant.*) Que vois-je ! des taches sur ce papier ! des pleurs ! les pleurs de ma femme !... Perrette ! Perrette ! ton bras ! un fauteuil !... je n'y vois plus !... Perrette ! c'en est trop !... Marie ! ma pauvre Marie !... (*Il s'assied en pleurant ; Perrette le ranime et pleure avec lui.*) Perrette ! j'en mourrai...

PERRETTE.

Oh ! que nenni, monsieur ; on ne meurt point de joie.

LA FONTAINE.

Un autre verre de vin, Perrette.

PERRETTE.

Ma fine ! la bouteille est vide... et jè vous ai dit que c'était la dernière. (*Avec malice.*) Mais vous en trouverez d'autres au cabaret de la *Pomme-de-Pin !*

LA FONTAINE, *se relevant.*

Au cabaret ? Jamais ! Prends tes vingt livres, Perrette, et va retenir deux places au coche de Château-Thierry.

PERRETTE, *lui sautant au cou.*

A la bonne heure ! je vous reconnais enfin !... Partons, monsieur, et partons sur l'heure. (*A part.*) Qui sait s'il voudrait partir demain, ou s'il ne tournerait pas le dos à Château-Thierry? (*Haut.*) Nous achèverons *le Pot au lait* en route...

LA FONTAINE.

Et nous relirons *les Deux Pigeons.*

PERRETTE.

Je vous les dirai par cœur... Tenez ! justement vous oubliez le papier rose... Toujours le même !

LA FONTAINE.

Je suis fou, et tu es bonne, Perrette ; et les servantes comme toi devraient s'appeler des *bonnes!*

PERRETTE.

Nous reviendrons demander cela à l'Académie...

LA FONTAINE.

Par le chemin le plus long !

## DEUXIÈME TABLEAU. DEUXIÈME SYLLABE.

Personnages : LA FONTAINE, la comtesse de LAFAYETTE.

(L'intérieur d'un carrosse de voyage.)

### SCÈNE I.

LA FONTAINE, *seul, s'installant à la meilleure place.*

Ma foi ! voilà un bon relais ! J'ai très-honnêtement dîné; et cette petite promenade ensuite m'a fait un bien !... Je me sens rajeuni de vingt ans... Ce n'est pas comme à ma dernière tournée à Château-Thierry. On s'arrête... je ne sais où ; je me commande un bon repas, et, tandis qu'on le sert, je m'écarte en lisant mon Tite-Live ; de détour en détour et de feuillet en feuillet, j'oublie si bien mon voyage qu'au bout d'une heure un valet me ramène, tout juste à temps pour payer sans manger et pour remonter en voiture. — Ce coche est beaucoup mieux aussi..., on y dormirait comme dans un lit de plume... (*Il prend ses aises.*) Que fait donc Perrette, et pourquoi ne me rejoint-elle pas? Et les autres voyageurs, où sont-ils passés? Ils gravissent la côte à pied, sans doute !...

> Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé...

Grand bien leur fasse ! *Post prandium sta :* c'est la maxime de toutes les bêtes et de tous les gens d'esprit... Quelle surprise pour ma femme, qui attend la permission de venir m'embrasser à Paris, et qui va me voir tomber des nues à sa porte ! Pourvu que sa réception réponde à sa lettre, et que je n'aie pas des remords de ma vertu... Ces filles d'Ève sont si capricieuses ! Marie s'est crue veuve et s'est éplorée comme la femme de Mausole... Quand elle retrouvera son mari en pleine santé, qui sait si elle n'oubliera pas dans un mois, dans un an, mes *Deux Pigeons* pour la fable vingt-unième de mon sixième livre ?

> Entre la veuve d'une année
> Et la veuve d'une journée
> La différence est grande... On ne croirait jamais
> Que ce fût la même personne.
> L'une fait fuir les gens et l'autre a mille attraits...

A propos, j'ai trouvé une bonne chute pour *Perrette* ..

> Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée...
> Le lait tombe... Adieu, veau, vache, cochon, couvée.

Deux bons vers ! cela coule du pot cassé, comme le lait et la fortune. — Mais je ne tiens pas encore la morale...

> Quel esprit ne bat la campagne?

Quel esprit... Dieu ! qu'on est bien dans ce coche... Il me rappelle les carrosses de M. Fouquet... (*Il s'étale et bâille.*) Quel esprit ne bat... la, la, la... qui ne fait... qui ne fait... châteaux... (*Il s'endort.*)

### SCÈNE II.

LA FONTAINE, Mme de LAFAYETTE (1). (*Riche tenue de voyage.*)

Mme DE LAFAYETTE, *montant à la hâte dans son carrosse.*

Vite, cocher ! Ce dîner m'a retardée d'une grande

(1) Marie-Madeleine de La Vergne, comtesse de Lafayette, auteur de *Zaïde*, de *la Princesse de Clèves*, de *l'Histoire d'Henriette d'Angleterre* et des *Mémoires de la cour de France ;* une des femmes les plus charmantes, les plus illustres et les plus spirituelles du dix-septième siècle ; fille d'Aymar de La Vergne,

heure... Chez M. le duc de Larochefoucauld avant la nuit! (*Elle s'installe auprès de La Fontaine.*) Juste ciel! qu'est cela? (*Elle se rejette sur la banquette de devant.*) Un homme dans ma voiture! un inconnu!... endormi!... Eh bien! c'est sans gêne... Monsieur, monsieur! s'il vous plaît?... (*La Fontaine ronfle.*) Arrêtez, Bourgogne, arrêtez!... Eh! mais, j'ai vu cette figure-là quelque part... Oui, en vérité! c'est M. de La Fontaine, notre charmant fabuliste, qu'on me présenta, le mois dernier, chez la duchesse de Bouillon.,. J'aurais dû le reconnaître à son somme. (*Appelant.*) Monsieur de La Fontaine! monsieur de La Fontaine!... Une marmotte et une souche! Mais d'où sort-il? comment se trouve-t-il là, et quelle est cette histoire?... Monsieur de La Fontaine! monsieur de La Fontaine! (*La Fontaine fait un mouvement et ronfle plus fort.*) Heureux bonhomme de dormir ainsi! Ma foi, c'est la moitié de son existence... il l'a dit si naïvement... Laissons-le reposer et attendons son réveil; je pourrais voyager en pire compagnie, et j'aurai le cœur net d'une telle aubaine! Fouettez, Bourgogne, et prenez garde aux cahots. (*Contemplant La Fontaine.*) En voilà une surprise merveilleuse! je pars seule, maussade et ennuyée, pour rejoindre le duc au château de R... Je m'arrête et dîne... fort méchamment, à moitié chemin; et en remontant dans mon carrosse, j'y trouve, endormi et tombé des nues, le poëte que j'aime le mieux sur la terre!... Un vrai chapitre des contes de M. de Perrault! Soyons bonne fée, du moins, puisque féerie il y a... (*Elle donne de petits soins à La Fontaine, le garantit du soleil et le met dans un demi-jour, en baissant les stores.*)



Mme de Lafayette.

LA FONTAINE, *rêvant.*

Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit sans que l'effet aux promesses réponde!
Désormais, je ne bouge, et ferai cent fois mieux...
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil..

Mme DE LAFAYETTE.

Sa fable de *la Fortune et les deux hommes*, un de ses plus beaux chefs-d'œuvre... Si je pouvais mettre cette

gouverneur du Havre de Grâce; élève de Ménage et du père Rapin; latiniste aussi forte qu'eux; collaboratrice de Ségrais et du duc de Larochefoucauld (des *Maximes*); amie intime de ce dernier jusqu'à sa mort, dont elle porta le deuil jusqu'à sa propre tombe. Elle disait de lui: — Il a formé mon esprit, et j'ai reformé son cœur. — « Le temps, qui est si bon aux autres, écrivait Mme de Sévigné, augmente et augmentera la tristesse de Lafayette. Tout se consolera, hormis elle... C'est une femme aimable, ajoutait ailleurs la marquise; plus on la connaît, plus on s'y attache. » — Vous êtes *vraie*, lui avait dit le rigide auteur des *Maximes*, définissant sa sincérité par un mot neuf, qui a fait fortune dans cette acception. — En matière de style, Mme de Lafayette estimait « qu'une période retranchée d'un ouvrage vaut un louis; un mot, vingt sous. »

fable en action et jouer le rôle de la Fortune au réveil du bonhomme !... Justement, le voilà qui ouvre les yeux.

LA FONTAINE, *après un bâillement sonore.*

Ha, ha, hou... (*Il étend les bras et les jambes.*) Sur mon âme, j'ai dormi comme un roi, bien mieux, comme un enfant!... Où sommes-nous?... Tiens! la nuit s'approche... Tu es remontée, Perrette?... (*Entrevoyant une femme.*) Ah! bien, te voilà; nous restons seuls? tant mieux! Alors, prenons nos aises; croisons, Perrette, croisons. (*Il essaye de croiser ses jambes avec celles de Mme de Lafayette, qui éclate de rire.*) Ne ris pas, ma bonne; tu verras comme nous serons bien! allons donc, croisons vite! Vas-tu faire la mijaurée à ton âge, et avec le bonhomme? (*Nouveaux rires de Mme de Lafayette, qui relève brusquement les stores.*)

LA FONTAINE, *ébloui.*

Ah! grand Dieu! ce n'est pas Perrette!... Où suis-je? Qui êtes-vous, madame?

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Il ne me reconnaît pas! De mieux en mieux; gardons l'incognito et poussons l'aventure. (*Haut.*) Dites-moi, d'abord, monsieur de La Fontaine...

LA FONTAINE.

Vous savez mon nom?

Mme DE LAFAYETTE.

Et vous ignorez le mien. C'est un avantage que je tiens à conserver; dites-moi d'abord d'où vous venez, où vous allez, et comment vous vous trouvez céans?

LA FONTAINE, *se frottant les yeux.*

Je viens de Paris; je vais à Château-Thierry, avec Perrette, ou, du moins, je croyais y aller... J'ai pris le coche à la place Royale; je suis descendu pour dîner à un relais; j'ai fait un petit tour de digestion... Et... comment j'ai pu passer du coche dans cette voiture, je vous déclare que j'en donne ma langue aux chiens.

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Je comprends... Une de ses distractions familières. Il a laissé partir le coche, en bayant aux corneilles, et il a cru y remonter en s'installant ici. (*Haut, gracieusement.*) Eh bien, monsieur de La Fontaine, c'est un conte à joindre à vos fables. Une fée vous a enlevé sur la route et vous a transporté dans ce carrosse.

LA FONTAINE, *s'animant et se transformant.*

Je commence à le croire, madame, en vous voyant si belle et si aimable. (*A part, la contemplant.*) Une enchanteresse, en effet! L'esprit d'une Muse, les attraits d'une Grâce et le port d'une reine! Souvenons-nous un peu de l'hôtel Rambouillet...

Mme DE LAFAYETTE.

Ainsi, monsieur, vous voulez que je vous mène à Château-Thierry?

LA FONTAINE.

Non pas! Au contraire, je ne sais plus où je vais; je vais où vous allez! Conduisez-moi, fée gracieuse, où il vous plaira.

Mme DE LAFAYETTE.

C'est bien loin.

LA FONTAINE.

Tant mieux! Le chemin me paraîtra si court!

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Voilà qu'à mon tour je ne le reconnais plus! Je l'avais vu lourd, insouciant, muet, presque grossier, et je le retrouve spirituel, empressé, galant, Dieu me pardonne! Aurais-je fait réellement une métamorphose?

LA FONTAINE.

Vous avez dû étudier la géographie chez la belle Arthénice. Suivons le cours du fleuve de *Tendre,* et gagnons l'île des *Douces surprises.*

Mme DE LAFAYETTE.

J'ai peur de l'eau: elle est perfide; et je n'aime pas les îles: ce sont des prisons.

LA FONTAINE.

Je serai le captif, et vous serez le geôlier. Vous resterez libre et je porterai les chaînes. Les vôtres seront pour moi des fleurs.

Mme DE LAFAYETTE.

Chaînes d'un jour, bien fragiles!

LA FONTAINE.

Il n'y a que celles-là qui durent. La rosée et le soleil les renouvellent chaque jour. La rosée sera votre parole, et le soleil votre sourire. D'ailleurs, vous aurez le bateau de l'*Inconstance;* mais je ferai si bien que vous le laisserez à l'ancre du *Bonheur.*

Mme DE LAFAYETTE.

Où diantre avez-vous appris tout cela, monsieur de La Fontaine; ce n'est pas en causant avec les bêtes?

LA FONTAINE.

C'est ici même, tout à coup, en vous voyant. Vous êtes fée, madame; vous opérez des miracles!

Mme DE LAFAYETTE.

Et que deviendrons-nous, tout seuls, dans l'île des *Surprises?* Nous jetterons des pierres à l'eau, pour faire des ricochets.

LA FONTAINE.

Aimez-vous les fables et les contes?

Mme DE LAFAYETTE.

Je raffole des vôtres; je les sais par cœur.

LA FONTAINE.

Vous me comblez! Eh bien, je vous dirai une fable chaque matin, et un conte chaque soir.

Mme DE LAFAYETTE.

Commencez tout de suite. Quel ouvrage composez-vous en ce moment?

LA FONTAINE, *à part.*

Diable! me voilà pris. Je ne peux pas lui conter *Perrette.* Ah! quelle idée! (*Haut.*) Je médite un conte, qui sera mon chef-d'œuvre. Tenez! vous m'en inspirez les meilleurs passages. C'est vous qui l'aurez fait plus que moi, et c'est vous seule qui pourrez l'achever.— Il y avait une fois un pauvre homme qui s'en allait, je ne sais où, par la grande route...

Mme DE LAFAYETTE.

Comme vous...

LA FONTAINE.

Comme moi... Une belle inconnue passa, une femme comme il n'en avait jamais vu d'aussi belle, comme vous, madame...

Mme DE LAFAYETTE.

Et cette inconnue le prit dans son carrosse, comme je vous ai pris dans le mien...

LA FONTAINE.

Justement... Vous voyez bien que nous composons à deux... Ils voyagèrent ensemble une journée, qui leur parut un moment. — Faut-il dire *leur* ou *lui?*

Mme DE LAFAYETTE.

Mettons le pluriel, et continuez.

LA FONTAINE.

Continuons... Le pauvre homme, qui jusqu'alors n'était capable que de deux choses...

Mme DE LAFAYETTE.

Dormir et ne rien faire...

LA FONTAINE.

Se sentit rajeuni de vingt ans et transformé. Il dit à la dame : — Voulez-vous que je devienne, pour vous plaire, guerrier, paladin, conquérant, navigateur, homme d'Etat, savant ou poëte? — Que lui répondit la dame?

Mme DE LAFAYETTE.

J'aurais répondu : poëte... Mais le *bonhomme* l'étant déjà (pardon ; je voulais dire le *pauvre homme*), supposons que la dame répondit : guerrier, conquérant. (*Regardant La Fontaine et riant.*) Ce sera bien plus singulier !

LA FONTAINE, *avec un geste héroïque.*

Va pour conquérant. Il prit les couleurs de sa belle. (*La Fontaine prend un ruban de Mme de Lafayette, et le met à son chapeau.*) Et le voilà en marche pour les tournois, les siéges, les champs de bataille...

Mme DE LAFAYETTE.

La dame le suivait-elle dans ces belles équipées?...

LA FONTAINE.

Toujours !... Elle était pour lui, comme la terre pour Antée... Dès qu'il ne la touchait plus, il perdait sa force... Et chaque fois qu'il la voyait sourire, il gagnait une victoire...

Mme DE LAFAYETTE.

Si la dame était aimable, il dut conquérir le monde.

LA FONTAINE.

C'est tout juste ce qui arriva... Un jour que la dame lui serra la main, il battit le roi d'Espagne et enleva Madrid. (*Il prend la main de Mme de Lafayette.*) Un jour qu'il lui baisa le bout des doigts, il défit l'empereur d'Autriche, et entra dans Vienne. (*Il baise la main de Mme de Lafayette.*) Un jour qu'elle le laissa tomber à genoux devant elle, il détrôna le sophi et s'empara du Mogol et du Japon... (*Il essaye de s'agenouiller.*)

Mme DE LAFAYETTE, *le relevant.*

Pardon, monsieur de La Fontaine ; je ne tiens pas au Mogol. Mais vous avez oublié de dire tout d'abord ce que le bonhomme (non! le pauvre homme) allait faire à Château-Thierry...

LA FONTAINE, *étourdi du coup.*

J'ai donc dit qu'il allait à Château-Thierry?...

Mme DE LAFAYETTE.

Parfaitement, avec Perrette...

LA FONTAINE, *s'oubliant le plus naïvement du monde.*

Eh bien, il allait y rejoindre sa femme, abandonnée par lui depuis dix ans, — et qui venait de le faire pleurer en lui envoyant sa fable des *Deux pigeons.*

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

A la bonne heure ! me voilà au courant!... (*Elle se lève et parle bas au cocher.*) Vous avez compris, Bourgogne? Ventre à terre !... (*Haut.*) Continuez, monsieur de La Fontaine...

LA FONTAINE.

Oui, continuons... Nous en étions au royaume du sophi...

Mme DE LAFAYETTE.

Nous y avions renoncé... Rentrons en France, s'il vous plaît.

LA FONTAINE.

Parbleu ! C'est ce que fit notre héros...

Mme DE LAFAYETTE.

Toujours avec sa dame?...

LA FONTAINE.

Toujours! Et le roi Louis XIV le combla d'honneurs et de dignités. Il devint maréchal de France, gouverneur de province, grand amiral, grand veneur, grand chambellan, grand aumônier, grand...

Mme DE LAFAYETTE.

Prenez garde ! vous le mettez dans les ordres; il va être obligé de faire vœu de célibat.

LA FONTAINE.

Bast! avec des protections en cour de Rome... Ce fut alors que la dame lui dit, pour le récompenser de ses exploits...

Mme DE LAFAYETTE.

Ah ! je sais ce que lui dit la dame : elle lui cita des vers charmants d'un certain La Fontaine, qu'elle lui avait entendu réciter en rêve, un jour qu'il était fatigué de gloire et d'aventures :

> Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
> Que le Mogol l'avait été...
> Ce qui lui fit conclure en somme
> Qu'il avait à grand tort son village quitté.
> Il renonce aux courses ingrates,
> Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
> Pleure de joie et dit : — Heureux qui vit chez soi !
> De régler ses désirs faisant tout son emploi !...
> Il ne sait que par ouï-dire...
> Ce que c'est que la cour, etc., etc., etc.

LA FONTAINE.

Vous êtes sorcière, madame, et vous devinez tout mon dénoûment.

Mme DE LAFAYETTE.

Ah ! voyons donc !

LA FONTAINE.

En passant, un beau soir, à l'entrée d'une petite ville, devant une jolie chaumière, au milieu d'une campagne verdoyante... (*Etendant la main par la portière.*) tenez, comme celle-ci... Au pied de ce coteau, mon héros dit à sa fée : — Assez de courses, de victoires et de grandeurs ; le bonheur ne demande qu'un abri et un jardin, au bord d'un ruisseau, dans le pli d'un vallon... Mettons pied à terre et donnez un coup de baguette... Cachons-nous dans cette maison, sous les fleurs et l'ombrage... Nous y vivrons de tendresse, de petits soins, de repos...

Mme DE LAFAYETTE.

Et de fromage à la crème... C'est à merveille ! Justement, la voiture s'arrête... (*Elle tend la main à La Fontaine et ouvre la portière.*)

LA FONTAINE.

En vérité, vous réalisez mon rêve !

Mme DE LAFAYETTE.

Je le rectifie... Nos deux héros se marièrent, n'est-ce pas?...

LA FONTAINE.

Et ils furent heureux à faire envie.

Mme DE LAFAYETTE.

Et ils eurent beaucoup d'enfants, comme dans tous les contes. (*Changeant de ton.*) Malheureusement, on les aurait pendus s'ils avaient fait cette folie, car Molière l'a dit, après Cujas :

> La polygamie est un cas
> Pendable! pendable!

LA FONTAINE.

Pendus ! qu'est-ce que cela signifie?

Mme DE LAFAYETTE.

Cela signifie, aimable compagnon de voyage, que la

comtesse de Lafayette, étant déjà mariée, ne peut vous donner la main, à vous marié comme elle, que pour descendre chez Mme de La Fontaine... Et nous voilà précisément à sa porte !

LA FONTAINE, *en sursaut.*

Vous êtes Mme de Lafayette?... Je suis chez ma femme!... Quel réveil !

Mme DE LAFAYETTE.

Le réveil de la raison et de la vérité. Le bonhomme allait à Château-Thierry ; j'ai fait un détour pour l'y conduire ; je ne lui devais pas moins pour les instants délicieux qu'il m'a fait passer, et je vais me rafraîchir sous son toit, avec mes chevaux qui sont en nage..., car nous venons de faire le tour du monde en une heure. (*Perrette crie du dehors :* Monsieur n'est pas perdu ! voilà monsieur !) Vous entendez Perrette qui vous appelle !

LA FONTAINE, *se frappant le front.*

Perrette ! mon *Pot au lait!* Ah ! j'en cherchais la morale... La grâce et l'esprit de Mme de Lafayette l'ont trouvée pour moi.

Mme DE LAFAYETTE.

Vous nous la direz en famille, après le goûter...

(*La Fontaine donne la main à Mme de Lafayette ; tous deux descendent de voiture.*)

C. DE CHATOUVILLE.

(*La fin au prochain numéro.*)

---

# LA MORT DE BÉRANGER.

Tant qu'il a vécu en chansonnant le bon Dieu, vous savez comment, en flétrissant tout ce qu'on vénère ici-bas, même la sœur de charité, qu'avait respectée Voltaire, nous n'avons jamais dit : *notre* Béranger. C'était *leur* Béranger, à tous ceux qui l'acceptaient comme tel, ou qui fermaient les yeux sur le mal, par admiration pour le bien. Nous pouvons dire enfin à notre tour, et hautement : *notre* Béranger, aujourd'hui qu'il est mort en chrétien, c'est-à-dire en reconnaissant et en adorant le Christ, qu'il avait nié et bafoué sur son calvaire éternel, — et en demandant pardon à ce bon Dieu qui a ouvert les bras à son repentir. Nous ne doutions pas de ce dénoûment providentiel et miséricordieux, et nous le prédisions naguère, en racontant les rapports de bonnes œuvres établis entre l'illustre chansonnier et monseigneur Sibour. Nous savions, par un témoin oculaire, par un véritable ami du poëte, qu'en présence d'un certain nombre d'hommes et de plusieurs incrédules, le mourant de la rue Vendôme s'était relevé sur son lit et avait fait cette déclaration solennelle, que nous transcrivons textuellement : *J'ai perdu ma jeunesse dans les plaisirs, mon âge mûr dans le doute ; mais depuis longtemps, je ne vis qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Cela vous étonne, messieurs,* ajouta-t-il en regardant les sceptiques, *c'est pourtant comme cela ; et je veux, et il faudra bien qu'on le sache enfin!*

Voilà pourquoi il est mort avec la fermeté, la grâce et la douceur qu'on a prises pour celles du philosophe et qui étaient la foi, l'espérance et la résignation du chrétien.

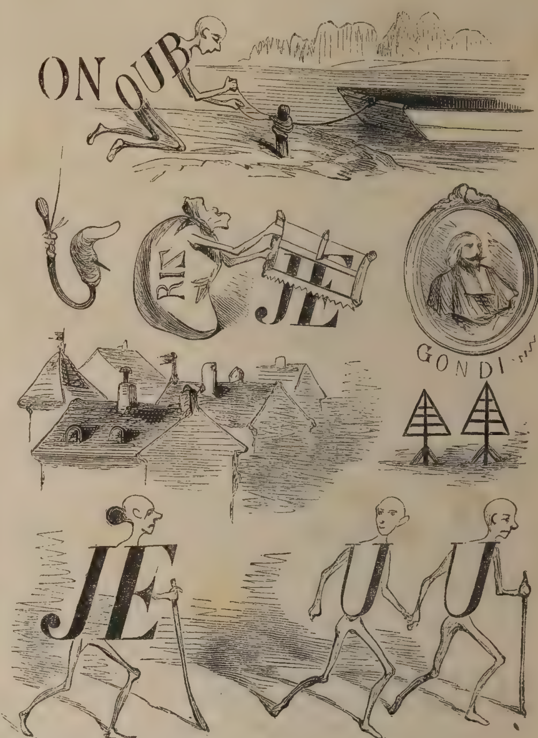
Salut donc à notre Béranger, pour cette fin qui rachète toute sa vie, selon le mot admirable de l'Evangile : « Il y aura plus de joie dans le ciel et sur la terre pour un pécheur converti que pour dix élus sans tache. »

Il n'y a plus qu'à faire une nouvelle édition des ouvrages du poëte : brûler tout ce qu'il aurait brûlé lui-même, conserver ses chefs-d'œuvre, qui sont des modèles, — moins glorieux qu'on ne les a faits sans doute, mais enfin des modèles achevés dans leur genre ; et y ajouter ses odes et ses lettres inédites, surtout les dernières, — qui confirmeront, nous en avons l'assurance, ce que nous venons de raconter ici.

Nous insérerons, dans notre *Revue de l'année* 1857, le portrait et la notice de Béranger, — notice qui prouvera surabondamment ce que nous disions naguère : que l'homme chez lui valait infiniment mieux que le chansonnier, et qu'il a fait le mal par circonstance beaucoup plus que par nature.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LE GÉNÉRAL BONAPARTE.



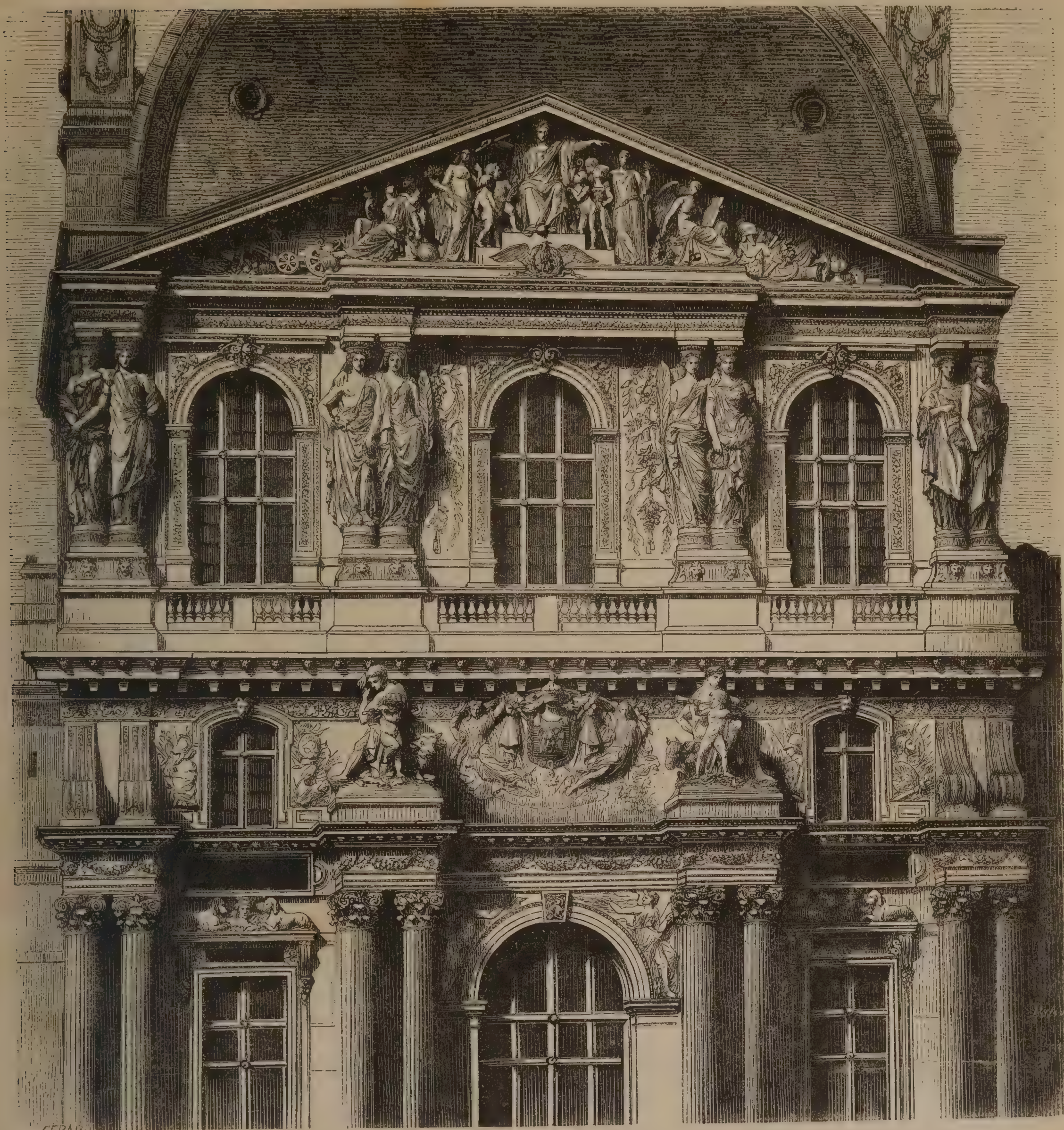

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN DERNIER.

Au siége de Toulon (1793), Bonaparte, chef de bataillon d'artillerie dit au représentant Gasparin : — Cette arme étant sous ma direction, je demande que nul ne s'en mêle que moi, ou je ne réponds de rien. — Et qui es-tu, pour répondre de quelque chose? fit Gasparin, en toisant l'officier de vingt-trois ans. Bonaparte reprit en le tirant à l'écart : — *Je suis un homme qui sait son métier parmi des enfants qui ignorent le leur.* (*Je* suit *zun* — homme qui sait, etc.).

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

# LE NOUVEAU LOUVRE[1].

## PAVILLON CENTRAL NORD DE LA COUR NAPOLÉON III.



Pavillon central nord de la cour Napoléon III, photographié sur bois par Lallemand, d'après M. Baldus.

Nous continuons l'accomplissement de nos promesses en donnant aujourd'hui, grâce à la belle photographie de M. Baldus, qui multiplie et popularise les merveilles du Louvre, le fronton du pavillon central nord de la cour Napoléon III (pavillon Turgot), digne pendant de celui que nous avons reproduit dans notre tome XXIII, page 361.

On comprendra l'importance que nous avons dû attribuer à ce fronton, en se rappelant le programme soumis au talent de M. Duret, et qui résume l'objet et l'histoire du monument tout entier : « La France, heureuse et prospère, entourée de tous ses enfants, qu'ont groupés dans son sein la Paix et l'Abondance, appelle l'Histoire pour écrire et célébrer les bienfaits qu'elle a reçus de Napo-

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes et les tables des tomes XX à XXIII, — notamment tome XXII, p. 195, et tome XXIII, p. 154, 350 et 361.

léon III, et charge les Arts d'en éterniser la mémoire par l'achèvement du Louvre. »

Il ne fallait pas moins que le ciseau classique et sévère, élégant et pur de M. Duret, de l'Institut, pour réaliser un tel programme. Il s'en est acquitté à merveille, et la richesse des détails est aussi remarquable dans son œuvre que la simplicité de la conception. Il a été surtout parfaitement inspiré, en groupant au centre les figures de la France et les autres allégories capitales, et en reléguant aux angles les personnifications accessoires et les divers attributs. On reconnaît là le coup d'œil supérieur et la main exercée d'un véritable maître.

Il a été noblement secondé par MM. Cavelier, Pollet, Bosio, Knecht, Perrault, Gruyère, Barye, Maillet, Lechesne et Rouillard.

M. Cavelier, l'auteur de la *Pénélope*, M. Pollet, si connu par l'*Heure du matin*, et M. Bosio, qu'il suffit de nommer, ont sculpté les cariatides à droite et à gauche des croisées et aux deux angles; colonnes vivantes et harmonieuses du fronton « qui ne seraient pas indignes, selon M. Théophile Gautier, de relever sur l'Acropole d'Athènes les cariatides du Pandrosium de leur faction de vingt-quatre siècles, et de prendre place à côté de celles de Jean Goujon. »

M. Knecht, dans ses pendentifs de fruits, et M. Perrault, dans ses ornementations des clefs, chambranles, tympans, frises et corniches, ont lutté d'imagination et de délicatesse avec les plus riches fantaisies de la Renaissance.

L'écusson de l'Empire, disposé par M. Gruyère dans l'attique et supporté par les symboles de la Force et du Travail, forme bien le centre harmonieux de l'ordonnance variée de l'étage.

La Paix et la Guerre, sculptées en ronde bosse, à droite et à gauche, par M. Barye, montrent à ceux qui en douteraient encore que le Phidias des lions et des tigres peut être aussi celui des dieux et des hommes. La fierté du style et le calme de la puissance n'étaient pas allés plus haut depuis l'antique.

La Paix est figurée par un beau jeune homme robuste, dans une attitude reposée, et par un petit enfant qui joue du pipeau comme un berger d'églogue virgilienne; derrière ces figures, un bœuf de labour rumine, paisiblement couché. L'homme qui représente la guerre, athlète à musculature violente et michelangesque (le mot est de M. Gautier) et dont le mouvement a quelque analogie avec la figure virile opposée à celle de la Nuit sur le tombeau des Médicis à Florence, fait mine de dégaîner son glaive; un petit Génie sonne du clairon, et un cheval hennissant à l'appel secoue sa tête effarée et semble dire « Va! » comme le coursier de la Bible.

Aux angles du pavillon, M. Maillet a su rendre parlants les génies et les attributs de l'*Avenir* et des *Découvertes* à droite, des *Arts* et des *Sciences militaires* à gauche.

Les beaux enfants de M. Lechesne jouent véritablement dans les guirlandes de fleurs et de fruits enroulées à la frise.

M. Perrault, dans l'architrave et la corniche, s'est inspiré avec bonheur des modèles que lui fournissaient les maîtres du seizième et du dix-septième siècle. M. Rouillard a reproduit dans ses dessus de croisées ceux de la cour du Louvre, si parfaits d'invention et si charmants de détail. Imiter de la sorte, c'est créer, et ne crée pas ainsi qui veut.

Nous reprendrons encore cette revue du Louvre, au crayon et au burin, à la suite de l'instrument magique de M. Baldus; magique est le mot plus que jamais, car ce Christophe Colomb de la photographie vient de mettre en œuvre un appareil mobile qui, en tournant sur son axe vertical, au centre de la place du Carrousel, reproduit sur un immense carton le pourtour entier des Tuileries et du Louvre, de l'ancien comme du nouveau, c'est-à-dire l'ensemble le plus merveilleux du plus merveilleux édifice du monde. C'est tout simplement la photographie élevée instantanément à la sorcellerie du panorama, et capable de lever en quelques secondes le plan détaillé, que dis-je? le portrait minutieux d'une ville, d'une campagne, d'un champ de bataille, d'un horizon complet.

Ne quittons pas le Louvre sans applaudir à la réparation d'un oubli que nous avions signalé à M. Lefuel. Là, comme au Musée de Versailles, on avait omis l'illustre figure de Saint-Simon, dont l'ombre avait rougi de se voir exclu pour la première fois des palais de nos rois. On lui a rendu ses grandes entrées, et il prendra, s'il n'a déjà pris, place à côté de La Bruyère et de La Rochefoucauld. Mais lui a-t-on rouvert aussi la porte de Versailles?

PITRE-CHEVALIER.

---

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## LE POT AU LAIT (QUI NE FAIT CHATEAUX EN ESPAGNE?).

CHARADE-PROVERBE (SANS ORTHOGRAPHE) EN TROIS TABLEAUX (1).

### TROISIÈME ET DERNIER TABLEAU.

LE MOT ENTIER.

(Chez Mme de La Fontaine.)

### SCÈNE I.

Mme DE LA FONTAINE, son FILS.

LE FILS, *entrant.*

Eh bien, ma mère, le courrier de Paris est arrivé. Vous a-t-il apporté une lettre de mon père?

Mme DE LA FONTAINE.

Rien. Conçois-tu cela? Douze jours de silence, après ce que je lui ai écrit! — Ah! je me suis humiliée en vain!

LE FILS.

Il faut que M. de La Fontaine soit retombé malade.

Mme DE LA FONTAINE.

Il est retombé, en effet, dans son indifférence et peut-être dans son infidélité. — Et moi qui ai cru à sa conversion, au retour de son cœur vers moi! (*Elle pleure.*)

(1) Voir, pour les deux premiers tableaux, la livraison précédente.

LE FILS, *l'embrassant.*

Ne pleurez pas, ma mère... et attendons pour juger... Mon père n'est pas un homme comme les autres...

Mme DE LA FONTAINE.

Ah! certes non! Comme fils, il a tourmenté ses parents jusqu'à leur mort. On l'investit de la charge de maître ès eaux et forêts : il la néglige pour faire des vers, parce qu'un officier lui lit un jour l'ode de Malherbe sur la mort d'Henri IV. Il couvre ses livres de comptes de citations de maître Vincent, de maître François, de maître Clément (1) et d'une traduction de Térence, qu'il fait imprimer à Reims. M. Héricart, mon père, me donne à lui avec une grosse dot, — et, après quelques mois de lune de miel, que fait-il, comme mari? Il quitte sa charge et déserte son ménage. Je ne le revois plus que pour vendre pièce à pièce ses terres et les miennes. Comme père, il livre l'éducation de son fils à des étrangers, à M. de Maucroix et au président de Harlay. — Il te rencontre chez celui-ci et chez le docteur Dupin, et cause avec toi sans te reconnaître. Je gage que si nous retournions près de lui, il ne te reconnaîtrait pas davantage (2).

LE FILS.

Les hommes de génie ne sont pas de ce monde, et vivent dans leur pensée et dans leurs travaux. Mais mon père a assez fait pour la gloire, le tour de sa famille est venu. Espérons qu'il nous appartiendra enfin.

Mme DE LA FONTAINE.

Il y a dix ans que j'espère! et cette fois Dieu lui-même semblait nous rapprocher. — A la nouvelle de son agonie, je lui tends les bras..., et je ne reçois pas même de réponse! — Et à peine guéri, il oublie sa femme et son enfant.

LE FILS.

Cela est impossible, — et je croirais plutôt *(hésitant)* qu'il est mort.

Mme DE LA FONTAINE.

Juste ciel! qu'oses-tu dire?

LE FILS.

Vous voyez bien que vous l'aimez toujours! — Ecoutez, ma mère; je vais aller seul à Paris, — et s'il est vivant...

Mme DE LA FONTAINE.

Je voulais et n'osais te le demander! — Pars, mon fils, pars sur l'heure, et que Dieu t'entende et te conduise!

LE FILS.

Au revoir! à demain! avec mon père!

## SCÈNE II.

Mme DE LA FONTAINE, SON FILS, PERRETTE.

PERRETTE, *entrant tout essoufflée, chargée de paquets.*

Enfin, me voilà chez nous! Bonjour, madame de La Fontaine!

Mme DE LA FONTAINE ET SON FILS.

Perrette!

PERRETTE.

En chair et en eau *(s'essuyant)*, c'est-à-dire en nage.

Mme DE LA FONTAINE.

Mon mari est avec vous?

LE FILS, *vivement.*

Il n'est pas mort? Il n'est plus malade?

PERRETTE.

Je n'en sais rien! Il est perdu!

Mme DE LA FONTAINE ET SON FILS.

Comment perdu?

PERRETTE.

C'est tout une fable! *(S'asseyant.)* Je vais vous conter cela... quand j'aurai mangé n'importe quoi, et bu ce que vous voudrez. — *(Le fils lui offre un verre de vin, qu'elle avale d'un trait et des gâteaux qu'elle dévore.)* Voici la chose : monsieur était donc revenu de l'autre monde, comme vous savez, et revenu avec une peau neuve, ses dévotions faites, ses contes brûlés... ses folies données au diable. — Enfin, ça n'était plus le même homme, mais c'était toujours le bonhomme.

Mme DE LA FONTAINE.

Il avait reçu ma lettre?

PERRETTE.

Les *Deux Pigeons*, oui! Mais il avait oublié de la lire...

Mme DE LA FONTAINE.

Oublié de la lire!

PERRETTE.

Dame! il est comme cela! Vous le connaissez de reste. Avant-hier donc, le trouvant gaillard, je lui remets votre papier, et le voilà qui le parcourt en fondant en larmes.

LE FILS.

Vous voyez bien, ma mère.

PERRETTE.

Ce n'est pas à ma femme de venir, dit-il, c'est à moi d'aller. Et nous courons prendre le coche, à la place Royale.

Mme DE LA FONTAINE.

Bonne Perrette! je te remercie.

PERRETTE.

Jusqu'aux trois quarts du chemin, c'était une bénédiction. Nous causions, nous faisions le *Pot au lait.* Nous dormions comme des bienheureux... Mais au dernier relais, nous descendons pour dîner. Monsieur mange comme quatre, à son habitude. Il va se promener, pendant qu'on attelle; et, quand on est prêt à repartir, va te faire lanlaire! Plus de bonhomme! Je cours, je crie, j'appelle! Rien! Je crois qu'il monte la côte à pied et je la monte de même. Personne! J'allais lâcher le coche et retourner à la découverte, quand un roulier nous dit qu'un monsieur et une dame nous ont dépassés dans un carrosse. Je n'y comprends rien, mais j'espère que c'est lui; je remonte en voiture, j'arrive et me voilà, — sans monsieur!

LE FILS.

C'est étrange! Que peut-il être devenu?...

Mme DE LA FONTAINE, *piquée.*

Il se sera laissé enlever, comme à son voyage avec Chapelle.

PERRETTE.

Mais enlever par qui?

Mme DE LA FONTAINE.

Par quelque belle dame; par la dame au carrosse.

LE FILS.

Quelle idée, ma mère!... Vous plaisantez.

Mme DE LA FONTAINE.

Je parle très-sérieusement.

PERRETTE, *bas, à Mme de La Fontaine.*

Encore jalouse, madame? Toujours notre péché mignon! Prenez garde, c'est ce qui vous a d'abord séparés!

LE FILS.

Enfin, il faut courir à sa recherche...; quelque accident

(1) Vincent Voiture, François Rabelais et Clément Marot.

(2) Plusieurs biographes ont commis l'erreur de nier l'existence d'un fils de La Fontaine et de sa femme. Cette filiation a été réelle et si bien établie, qu'en 1818, M. de Marson, descendant direct du fabuliste, obtint à ce titre de Louis XVIII une pension de quinze cents francs. La mère de ce M. de Marson avait été élevée par Mesdames, tantes du roi, et lui-même établi par ces princesses, à la suite de leur voyage à Château-Thierry.

peut-être. Je monte à cheval et je saurai bien le trouver! Il était décidé que je partirais aujourd'hui. (*Il embrasse Mme de La Fontaine et sort.*)

PERRETTE.

Allez, monsieur, mais ne tardez guère; car il reviendra par un chemin, tandis que vous le quêterez par l'autre. Il a des allures à lui et déroulerait le plus fin limier.

## SCÈNE III.

Mme DE LA FONTAINE, PERRETTE.

Mme DE LA FONTAINE.

Parle-moi de lui, du moins, Perrette, et conte-moi sa maladie, sa conversion à Dieu, sa guérison.

PERRETTE.

Tout cela a été l'affaire d'une semaine. Le lundi, il va composer une fable à Auteuil. Il s'assied sous un arbre. Il essuie, sans s'en douter, une averse de quatre heures. Il me revient le soir, trempé jusqu'aux os, et déclamant à grands bras :

> Le vent redouble ses efforts,
> Et fait si bien qu'il déracine
> Celui de qui la tête au ciel était voisine
> Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts....

Le lendemain, il avait une pleurésie et je lui amenais l'abbé Pouget, de Saint-Roch. Tout en lui parlant deux jours de Rabelais et de Marot, le prêtre le confesse bel et bien. Le bonhomme pleure, demande pardon au ciel et à la terre, réclame un cilice et une discipline, m'envoie quérir messieurs de l'Académie et communie devant eux comme un vrai saint. Jamais je n'ai rien vu de pareil. Tout le monde fondait en larmes, lui surtout, et moi... Rien qu'à ce souvenir... (*Elle pleure, Mme de La Fontaine aussi.*) Le lendemain jeudi, il allait mieux. Le vendredi, il mangeait un œuf; le samedi, il se levait et traduisait un psaume; le dimanche, il courait les rues et dînait en ville. Huit jours après, je lui montrais votre lettre. Il relisait *les Deux Pigeons*... sur le papier rose, et tombait en syncope; nous montions ce matin dans le coche, — et je le perdais ce soir, à trois lieues d'ici.

Mme DE LA FONTAINE.

Toujours le même. Un véritable enfant. Sais-tu ce que je crois, Perrette? Il aura changé d'idée tout à coup, et sera retourné à Paris.

PERRETTE.

Je ne dis pas non. En fait de caprice, il est capable de tout. (*Bruit d'une voiture.*) Qu'est-ce que cela? Ah! mon dieu! un carrosse. Il s'arrête à la porte!

Mme DE LA FONTAINE.

Une femme dedans!

PERRETTE.

Et un monsieur! Le bonhomme! M. de La Fontaine! Là! qu'est-ce que je disais à votre fils? (*Toutes deux s'élancent vers la porte.*)

Mme DE LA FONTAINE, *s'arrêtant.*

Que peut être cette dame? Une beauté singulière! (*A part.*) Quelqu'une de ses idoles, sans doute!

## SCÈNE IV.

Mme DE LA FONTAINE, Mme DE LAFAYETTE, LA FONTAINE, PERRETTE.

Mme DE LAFAYETTE, *à La Fontaine, qui n'ose avancer.*

Entrez, monsieur de La Fontaine.

LA FONTAINE.

Après vous, madame; je suis chez moi.

Mme DE LAFAYETTE, *entrant, à part.*

Il n'y paraît guère.

PERRETTE.

Eh! arrivez-donc, not' maître. Que diantre étiez-vous devenu?

LA FONTAINE.

Madame va vous conter cela. (*Il embrasse Perrette et n'ose regarder sa femme; bas.*) Madame goûte ici, Perrette; charge-toi des préparatifs.

Mme DE LAFAYETTE, *avec une belle révérence.*

Madame de La Fontaine?

Mme DE LA FONTAINE.

C'est moi, madame.

Mme DE LAFAYETTE.

Je reconnais, à toutes les grâces dont on m'avait parlé, la digne femme du plus charmant de nos poëtes, et je suis heureuse de pouvoir les féliciter l'un et l'autre... Excusez, madame, la bizarrerie de mon entrée chez vous.

Mme DE LA FONTAINE, *regardant son mari.*

Ce n'est point vous qui avez besoin d'excuses.

Mme DE LAFAYETTE, *prenant La Fontaine par la main.*

C'est lui! Il le sait bien, mais vous lui pardonnez...

LA FONTAINE, *tremblant.*

Est-ce vrai, Marie? (*Perrette le pousse vers sa femme, en disant :*) Allons donc.

Mme DE LA FONTAINE, *bas, lui prenant la main sans l'embrasser.*

Infidèle et ingrat! Me laisser douze jours sans réponse, dans une telle anxiété!

LA FONTAINE.

Quelle meilleure réponse que ma présence?

Mme DE LAFAYETTE.

Vous lui reprochez son retard? C'est ma faute. Monsieur de La Fontaine, veuillez me présenter.

LA FONTAINE.

Madame la comtesse de Lafayette. (*Révérences.*)

Mme DE LA FONTAINE.

Tant d'esprit et tant de beauté chez moi!

Mme DE LAFAYETTE.

Ni l'un, ni l'autre; un bon cœur et voilà tout! (*Elle prend la main de Mme de La Fontaine.*) Oui, madame, c'est ma faute. Vous saurez que j'ai enlevé votre mari.

Mme DE LA FONTAINE, *piquée.*

Ah! vous n'êtes pas la première, et plût au ciel...

Mme DE LAFAYETTE.

Attendez!... (*A part.*) C'est une jalouse! (*Haut.*) Je l'ai enlevé sans le savoir et malgré moi...

Mme DE LA FONTAINE.

Mais non pas malgré lui peut-être...

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Une jalouse quand même! (*Haut.*) Je voudrais le penser. Jugez-en, madame. Je me rendais au château de R..., à deux lieues d'ici. Je m'arrête pour dîner au dernier relais, et, en remontant dans mon carrosse, j'y trouve un homme endormi...

PERRETTE.

Pas possible?

LA FONTAINE.

C'était moi, qui avais cru m'installer dans le coche.

PERRETTE.

Ah! voilà l'histoire! Monsieur voyageait en grand seigneur, pendant que nous le demandions à tous les échos!

Mme DE LA FONTAINE, *à part.*

Etait-ce une distraction ou un rendez-vous? (*Haut.*) Et

son fils qui galope à sa recherche! Perrette, envoie quelqu'un après lui...

PERRETTE.

Très-bien! Et quelque autre après le troisième. Je vais m'occuper de cela et du goûter. (*Elle sort.*)

Mme DE LAFAYETTE.

Je reconnais heureusement M. de La Fontaine, je respecte son sommeil; je me félicite de ma bonne fortune et nous voilà partis ensemble. Bientôt il se réveille, s'étonne un moment, s'habitue à l'aventure et abrége la route par sa conversation.

Mme DE LA FONTAINE.

Il oublie sa femme et vous fait sa cour?

Mme DE LAFAYETTE.

Il me raconte une charmante histoire...

LA FONTAINE, *galamment.*

Une fable, madame; les beaux rêves du **Pot au lait**...

Mme DE LA FONTAINE, *s'animant.*

Quelque château dans l'île de Cythère?

LA FONTAINE, *s'oubliant.*

Non pas! c'était dans l'île des **Douces surprises.**

Mme DE LA FONTAINE.

Et vous l'avez cru, madame? Il a débité ces fadaises à tant d'autres!

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Bon! ils vont me donner la comédie... Soit! La femme aura sa leçon comme le mari. (*Haut, avec intention.*) Vous pensez donc, madame, que j'ai des rivales dans le cœur de M. de La Fontaine.

Mme DE LA FONTAINE, *avec dépit.*

Il n'oserait me démentir, si je les nommais...

LA FONTAINE, *naïvement.*

Nommez, ma chère, nommez; Mme de Lafayette ne craint personne.

Mme DE LA FONTAINE, *s'échappant.*

La belle Claudine Colletet, par exemple...

LA FONTAINE.

Une de nos Muses; je lui devais mes hommages. Elle a tant d'esprit et de gaieté!

Mme DE LA FONTAINE.

Mlles de Fouilloux et de Méneville...

LA FONTAINE.

La douceur et la bonté en personne... D'ailleurs, je ne les ai adorées qu'en vers.

Mme DE LA FONTAINE.

Mme de Coucy-Mailly...

LA FONTAINE.

La meilleure table de France et de Navarre. La réunion de toutes les friandises et de toutes les sucreries... J'avoue que j'ai adoré celle-là en prose.

Mme DE LA FONTAINE.

La Champmeslé: une comédienne! Mme Ulrich: une effrontée!

LA FONTAINE.

Le cercle de tous les beaux esprits et de toutes les femmes aimables de ce temps. J'aurais bien voulu vous voir à ma place, madame.

Mme DE LA FONTAINE, *éclatant.*

A votre place, monsieur, je n'aurais pas fait pour cette Ulrich des contes qui scandalisent la cour et la ville!

LA FONTAINE.

C'est là mon crime, je le confesse; mais je vais le réparer par une édition nouvelle, au profit des pauvres. (*Mme de Lafayette rit.*)

Mme DE LA FONTAINE.

Vous l'entendez, madame; voilà comment il se justifie! Il convient de tout ce que je sais; jugez donc de tout ce que j'ignore!

Mme DE LAFAYETTE.

Les torts qu'on avoue ainsi ne sont jamais graves; et, quant à moi, une telle franchise me désarme. Je passe à M. de La Fontaine toutes ces belles dames, pourvu qu'il me garde une place à côté d'elles.

LA FONTAINE.

La première place, madame, vous est acquise pour jamais...

Mme DE LA FONTAINE.

Alors, monsieur, que me reste-t-il, je vous prie?...



LA FONTAINE, *interdit.*

Diable! je ne pensais plus... Le cœur est comme le pain de l'Evangile, madame, il se multiplie sans s'épuiser.

Mme DE LA FONTAINE, *ne se contenant plus.*

Grand merci de la multiplication!... Tenez, monsieur, puisque vous veniez me dire de pareilles choses, après dix années d'abandon, vous auriez mieux fait de rester à Paris ou de continuer votre voyage avec madame... (*Elle fait une révérence pour sortir.*)

Mme DE LAFAYETTE, *la retenant par la main, très-gracieusement.*

Pardon, madame, M. de La Fontaine m'a priée, et j'ai accepté, de goûter ici. J'y tiens d'autant plus que je veux emporter votre amitié...

Mme DE LA FONTAINE.

Vous êtes trop aimable, madame; mais vous en parlez à votre aise; si vous étiez la femme de M. de La Fontaine...

Mme DE LAFAYETTE, *de plus en plus aimable.*

C'est justement ce que j'allais vous dire; d'abord, je m'en ferais, certes, honneur et joie; puis, voici comment je raisonnerais et agirais... Me permettez-vous ce petit conseil?

Mme DE LA FONTAINE, *désarmée.*

On ne saurait rien refuser de vous... Parlez, madame.

Mme DE LAFAYETTE.

Au lieu d'être... jalouse de Mmes Colletet, de Méneville, de Coucy, Ulrich et... de Lafayette, puisque vous me faites aussi cette gloire...

LA FONTAINE, *s'oubliant encore.*

Il y a de quoi, je vous le jure, sœur des Grâces et fille d'Apollon! (*Il veut lui baiser la main, elle lui donne un coup d'éventail.*)

Mme DE LAFAYETTE.

Ecoutez la fille d'Apollon, monsieur; elle prêche aussi pour vous. Je me demanderais: Pourquoi ces dames ont-elles plu à mon mari? D'abord, sans doute, parce que c'est un papillon par l'inconstance, un enfant par la naïveté, un insensé par la distraction; mais encore et sur-

tout, comme il l'avouait à l'instant, parce que Mme Colletet est une femme instruite, spirituelle, joyeuse, et qui lui prodigue son esprit, son instruction et sa bonne humeur; parce que Mlle de Méneville lui sourit toujours, ne le gronde jamais, et le comble de services et de petits soins; parce que Mme de Coucy lui fait savourer les chefs-d'œuvre du meilleur cuisinier de France; parce que Mme Ulrich l'entoure de tous les talents et de toutes les grâces dignes de le comprendre et de l'inspirer; enfin, parce que Mme de Lafayette, après l'avoir écouté sans illusion, lui pardonne sans reproche et lui tend la main sans rancune... (*Elle prend la main de La Fontaine.*) Alors je me dirais, si j'étais Mme de La Fontaine : Puisqu'il faut tant de choses à mon mari pour le séduire et le captiver; puisque

Diversité, c'est sa devise;

je réunirai en moi toutes les qualités des personnes qui me le disputent; je parlerai science et bel esprit comme Claudine (vous en êtes aussi capable qu'elle, madame); j'aurai le sourire et la douceur, les prévenances et les bontés de Mlle de Méneville (elles vous siéront mieux qu'à personne, madame); je surpasserai de mes propres mains les régals et les friandises de Mme de Coucy (vous avez toutes les vertus du ménage, madame; celle-là en est le couronnement); j'aurai chez moi, pour applaudir aux vrais chefs-d'œuvre de M. de La Fontaine, autant d'hommes illustres et de femmes charmantes qu'il en trouve chez Mme Ulrich pour encourager les égarements de sa muse; enfin, après l'avoir ramené ainsi vers moi, je le retiendrai par la franchise, l'indulgence et la cordialité de Mme de Lafayette, et je donnerai à celle-ci, pour récompense, la joie d'être le témoin de notre réconciliation! (*Tenant toujours La Fontaine d'une main, elle tend l'autre à Mme de La Fontaine, et joint leurs deux mains dans les siennes.*)

MME DE LA FONTAINE, *pleurant.*

Mon mari avait raison, madame, vous êtes irrésistible!

LA FONTAINE.

Tu pleures, Marie! Embrasse-moi et ne nous quittons plus. (*Ils s'embrassent.*)

## SCÈNE Ve ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PERRETTE, puis le fils de LA FONTAINE.

PERRETTE, *apportant le goûter.*

A la bonne heure! c'est le moment de relire *les Deux Pigeons.*

LA FONTAINE.

Oui, certes, et d'achever *le Pot au lait.* (*Ils se mettent à table.*)

MME DE LAFAYETTE.

Deux fables nouvelles pour moi. Quel dessert!

LA FONTAINE, *cherchant dans toutes ses poches.*

Ah! mon Dieu! mon portefeuille! Qu'est-il devenu?... Tous mes manuscrits, mon seul trésor... Le papier rose de Marie... le brouillon de *Perrette.*

PERRETTE.

Vous les avez perdus!

MMES DE LAFAYETTE et DE LA FONTAINE.

Il les a perdus!

LA FONTAINE.

Apparemment.. (*Se frappant le front.*) Ah! au pied de cet arbre où je me suis assis, sur la grande route...

TOUS.

Sur la grande route! (*Consternation générale.*)

LE FILS, *entrant.*

Oui, sur la grande route, où je viens de les retrouver par miracle. (*Il rend le portefeuille à La Fontaine. Chacun le remercie. Sa mère l'embrasse.*)

LA FONTAINE.

Ah! monsieur, soyez béni mille fois. Quel est donc ce charmant jeune homme?

TOUS.

Il ne le reconnaît pas!

MME DE LA FONTAINE.

C'est votre fils, monsieur de La Fontaine.

LE FILS, *l'embrassant.*

C'est moi, mon père!

LA FONTAINE, *le considérant.*

Vraiment, c'est mon fils! Eh bien! j'en suis enchanté. (*Il le fait asseoir à sa gauche; Mme de Lafayette est à sa droite. On goûte. La Fontaine lit* les Deux Pigeons *et* le Pot au lait. *Il termine ainsi :*)

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux,
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime,
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

(*Pendant les premiers vers, il a regardé Mme de Lafayette; au dernier vers, il se tourne vers sa femme et lui tend la main.*)

C. DE CHATOUVILLE.

(*Le mot de la charade au prochain numéro.*)

*N. B.* Voyez, pour la mise en scène des charades en famille, le numéro de septembre 1856.

# GALERIE DU VIEUX TEMPS. PORTRAITS DE NOS PÈRES.

## LES MÉDECINS SOUS LOUIS XIV (1).

IV. L'aide de l'apothicaire. Une mauvaise connaissance. Le pacte des drogues. L'avare et Molière. A Auteuil. Le festin de la Faculté. Priviléges de la compagnie. Qui doit payer l'écot? Une double vengeance. Le prétendu de Mme Gargant. La querelle de la saignée et du vin émétique. Le muscat de Lunel. Ses propriétés. Terreur des médecins.

L'officine de maître Arnoulet, apothicaire du prince de Condé, ne se distinguait de celles de ses confrères que par une douzaine de bocaux rangés derrière le vitrage et contenant, les uns des salamandres, les autres des vipères et la plupart des sangsues collées au verre ou serpentant dans l'eau. Des boîtes de toutes les dimensions, des fioles de toutes les formes et des pots en faïence de toutes les couleurs remplissaient les tablettes. Une multitude de

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

paquets d'herbes médicinales pendaient au plancher, et des armoires basses placées tout autour de la pièce s'exhalait une odeur d'onguent et de droguerie qui vous saisissait à la gorge.

Qui fut très-surpris lorsqu'il pénétra dans cet arsenal pharmaceutique, ce fut Molière, en se trouvant face à face avec Pierre Soulier, le Gascon à mandille jaune du *Panier-Fleuri*. Assis, en tablier blanc, derrière le comptoir, le concitoyen de Sénac causait à voix basse avec de Lisle. Ils se turent en voyant Molière, qu'ils prirent, à son rabat et à sa robe, pour un médecin, et le cadet lui demanda avec empressement ce qu'il y avait pour son service :

— Je viens parler à votre maître, dit Molière avec gravité.

— Il est en affaire céans avec trois médecins ; si monsieur le docteur veut passer dans le laboratoire, il n'attendra pas longtemps.

Molière ayant fait un signe d'adhésion, le garçon de l'apothicaire l'introduisit dans une pièce à demi éclairée et rejoignit son compatriote. L'auteur du *Malade Imaginaire* se hâta de tirer son crayon et du papier, et il allait peut-être tracer l'esquisse de sa comédie, lorsque plusieurs voix, montées au diapason de la colère, se firent entendre dans la galerie sur laquelle donnait le laboratoire. Écoutant malgré lui, Molière reconnut aussitôt les voix irritées de Desfougerais, de Guénaut et de Poutingon.

— Vous nous faites tort ! c'est une conscience ! Il nous vole comme dans un bois ! Telles étaient les exclamations poussées par ces trois personnages.

— Messieurs, messieurs, répondait une voix chevrotante, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre que je ne vous trompe point d'un denier !

— Mensonge ! maître Arnoulet.

— Non ! par le salut de mon âme !

— Vous devez partager avec nous le produit de nos ordonnances, disait Guénaut tout en colère.

— Et il retient tout pour lui, disait Desfougerais.

— Depuis cinquante ans, ajoutait Poutingon, il ment et nous dépouille pour amasser de l'or !

— Si cela continue, reprit Guénaut, nous ferons comme Gui-Patin, nous ne prescrirons plus que des saignées !...

— Et du sirop de roses pâles !

— Vous voulez donc me ruiner, me tuer, m'écorcher vif ! hurlait l'apothicaire : combien vous faut-il ?...

— Trois cents pistoles !

— Plutôt la question trois cents fois ! Je ne les ai point dans ma maison !

— Il y en a plus de trois cent mille !

— Vous avez gagné le triple ce mois-ci, dit Desfougerais, le triple de ce que nous réclamons !

— C'est faux ! archifaux, sur ma vie !

— Ça, dépêchons, maître Harpagon ! Voulez-vous nous donner notre argent ?...

— Trois cents pistoles, juste ciel ! J'en possède à peine soixante !

— Contentons-nous, fit Poutingon, de cinquante chacun pour cette fois ; s'il regimbe encore le mois prochain, nous établirons mon neveu !

— Voilà l'argent ! dit Arnoulet les dents serrées et soupirant profondément. Aussi vrai que nous mourrons tous, je ne possède pas ici une maille de plus !

Les trois docteurs empochèrent leur somme, la fourrèrent dans le *saquet* (1) et s'en allèrent. Ils n'étaient pas dans l'officine, que l'avare plongea la main dans sa pochette, en retira une poignée d'écus, et, après les avoir contemplés avec ravissement, murmura, les yeux brillants de joie :

— Cent cinquante pistoles de sauvées ! la journée a été bonne aujourd'hui !

Molière jugea le moment favorable, et, paraissant devant lui à l'improviste :

— Bonjour, maître Arnoulet, dit-il, je me réjouis de vous trouver seul et en belle humeur, à ce qu'il me semble.

L'avare tressaillit, baissa ses lunettes, et reprenant tout à coup sa physionomie froide et défiante :

—Que vous plaît-il, monsieur ? demanda-t-il gravement.

—Je suis médecin de la Faculté de Lyon, en passe d'acheter une charge à la cour, et comme très-probablement je m'établirai dans ce quartier, il m'a semblé tout naturel de vous faire ma première visite.

— Monsieur le docteur, dit l'avare dont le front se dérida, daignez accepter un siége.

— Point de façons entre nous, de grâce ! Savez-vous, monsieur Arnoulet, que si je vous vois aujourd'hui pour la première fois, il y a quelque temps que je vous connais.

— Moi ! monsieur ? Ce m'est bien de l'honneur ! Je ne croyais guère que ma réputation s'étendît jusqu'à Lyon.

— Lyon est une ville qui sait par cœur tous les hommes de science. Mais ce n'est point, je le confesse, comme tel que je vous connais.

— Bah ! Et comment donc ?

— C'est comme père de la plus intéressante personne...

A ce mot, Molière s'arrêta, frappé du changement subit qui s'était fait dans la physionomie de l'avare. Ses traits, naguère détendus et presque souriants, avaient repris leur rigidité et leur froideur glaciale. Molière eut beau déployer toute son éloquence, l'attaquer de toutes les façons, lui montrer sa fille expirante qu'un faible secours suffirait à sauver peut-être, il fut impassible, muet, et ne laissa échapper ni un signe d'émotion, ni un mouvement de pitié.

Emporté par l'indignation, Molière s'écria enfin :

— Répondez-moi, monsieur : cette malheureuse est-elle votre fille ?

— Je ne puis le nier, articula l'avare de très-mauvaise grâce.

— Pourquoi la laissez-vous alors mourir de faim et de misère ?

— C'est affaire à son mari !

— Mais venez, suivez-moi, vous la verrez agonisante, et ce cœur de rocher s'attendrira peut-être !

L'avare garda le silence.

— Quoi ! reprit Molière avec feu, vous ne donneriez pas même pour racheter sa vie, pour sauver votre sang, cet argent dîmé sur les malades et que vous avez eu l'adresse de dérober à vos complices ?

— Moi ! c'est faux ! je n'ai pas d'argent ! s'écria énergiquement l'avare.

— Voilà votre dernier mot ?

Cet appel deux fois répété n'ayant obtenu aucune réponse, Molière sortit en disant :

— Monsieur ! j'ai vu aujourd'hui ce que je cherchais depuis longtemps en vain, et ne l'oublierai pas. Soyez maudit pour votre avarice infernale et votre dureté ! Dieu tôt ou tard vous châtiera, et vous serez puni sûrement par le vice qui fait de vous un homme sans entrailles !

Volant ensuite au galop de ses chevaux de la Croix-Rouge à la ruelle du Châtelet, il remonta dans la pauvre

(1) Petit sac attaché sous la robe où les médecins fourraient l'argent de leurs visites et de leurs consultations.

chambre. Michelline s'était éveillée, et, prévenue par Puylaurens, elle tendit vers Molière ses mains amaigries et tremblantes pour le remercier de ce qu'il avait fait le matin pour son mari.

— Il est si bon, ajouta-t-elle de sa voix éteinte, et par moi si malheureux, que mon plus grand regret est de mourir sans pouvoir payer sa tendresse !

— Rassurez-vous, mon enfant, dit Molière, vous ne mourrez pas de cette maladie.

Elle secoua la tête et sourit tristement.

— Savez-vous ce qui vous a été fatal ? C'est cet air froid et lourd, c'est votre triste logis ; mais vous allez le quitter sur-le-champ !

— Oh ! mon Dieu ! murmura Puylaurens les mains jointes, nous donneriez-vous ce bonheur ?...

— Oui, mon ami, et hâtons-nous, reprit gaiement Molière, de descendre notre Michelline. Un carrosse attend à la porte, le cocher va vous conduire à Auteuil dans ma maison où vous êtes installés, je vous en préviens, jusqu'à la Saint-Luc prochaine, et où vous n'aurez à vous occuper que de guérir au plus vite cette enfant.

— Puis-je accepter tant de bienfaits de vous, monsieur ?... demanda le chirurgien tremblant, éperdu de sa bonne fortune.

— Oui, et sans remords, mon ami.

— Mais qu'ai-je fait pour mériter votre intérêt ?

— Tu m'as montré l'homme de bien dans la simplicité de son cœur et l'héroïsme de sa vertu. Si donc l'un de nous doit de la reconnaissance à l'autre, c'est moi ; car tu m'as fourni en outre, sans le savoir, un sujet de comédie qui immortalisera Molière.

Une heure après, Puylaurens et sa Michelline étaient à Auteuil, et Molière avec Mauvillain au *Panier-Fleuri*.

Trois tables, d'une quinzaine de couverts chacune, étaient dressées dans la grande salle ; les convives ne se firent pas trop attendre. Trente-six docteurs de la Faculté



Le chevalier de Criquebec. Dessin de Franck.

arrivèrent comme les grues à la file, et bientôt les passants, voyant leurs montures attachées devant le cabaret à la mode, purent croire qu'on avait déplacé le marché aux chevaux. Quand tout le monde fut réuni, les doyens et censeurs des Ecoles, les anciens doyens, les quatre examinateurs, leurs cinq électeurs, les quatre anciens de la Faculté et les professeurs ordinaires prirent place les premiers. Quelques amis du doyen, les forts de la compagnie et les plus considérables du corps médical, parmi lesquels se trouvaient Mauvillain et Molière, s'assirent en face, et le service commença. Mais à peine le pot bouillant eut-il paru, emplissant la salle d'une fumée odorante et des plus délectables, que l'amphitryon, interpellant respectueusement le doyen, lui demanda qui payait les frais du festin.

— C'est le licencié, répondit le grave Blondel.

— Quand il est reçu, *concedo*, je l'accorde, répliqua Sénac ; mais il me semble que vous m'avez tous refusé.

— Il n'importe, jeune homme ! Reçu ou non, le candidat qui se présente est tenu de traiter ses juges.

— Un avocat de mon pays que j'ai consulté ce matin pense différemment : d'après lui, je n'en dois que la moitié, et mon intention, que j'ai signifiée à l'hôte, est de payer seulement la moitié du mémoire.

— Vous le payerez, monsieur, du commencement à la fin, ou ne serez jamais reçu en la Faculté de Paris.

— Sans doute, crièrent tumultueusement les autres médecins ; faudrait-il plaider à outrance, c'est au doyen à maintenir nos priviléges !

— Ils ne seront jamais amoindris, moi régnant, dit Blondel avec majesté.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Sénac avec un singulier sourire, que l'hôte serve vite, qui doit réellement payera...

— Je me méfie de ce Gascon, Molière, dit tout bas Mauvillain. Une résignation si prompte n'est pas fille de

la Garonne. Il y a du micmac là-dessous, et notre bachelier m'a tout l'air de vouloir chasser sur tes terres, aussi à son festin je ne toucherai pas.

Les confrères de Mauvillain, qui n'avaient point les mêmes craintes, mirent le proverbe en pratique : Du bien d'autrui large courroie. On n'avait jamais vu telle réjouissance, ni meilleurs appétits. Dindons de Normandie, poulardes du Mans, chapons de la Bresse et faisans étaient croqués comme des alouettes. Le bourgogne et le condrieu arrosaient cette bonne chère à laquelle rien ne manquait, ni gibier ni poisson, et les doyens les plus sérieux ne parlaient que de rire, lorsqu'un incident imprévu vint troubler le festin.

Au moment où Gui-Patin lui-même, oubliant ses rancunes, trinquait avec Desfougerais, voici l'hôte tout effaré qui fait irruption dans la salle, et s'adressant, les bras au ciel, à Guénaut et à son ami :

— Au nom de Dieu, messieurs, fuyez! cachez-vous vite!

— *Quid dicit iste nebulo?* Que prétend ce coquin? articula Blondel en se renversant sur sa chaise.



Molière et l'avare Arnoulet. Dessin de Franck.

— Il est là! il me suit! répéta l'hôte avec effort et la terreur au front.

— Mais qui? demandèrent vingt voix parties de toutes les tables.

— Cet enragé bretteur, le chevalier de Criquebec!

A ce nom, Guénaut et Desfougerais, se levant précipitamment, gagnèrent l'un en courant, l'autre en boitant, le petit escalier, où ils disparurent comme leur ennemi arrivait par la grande porte. Le chevalier de Criquebec était superbe de colère; s'élançant dans la salle l'épée à la main, il fit rapidement le tour des tables, puis, ayant avisé Poutingon, vint se camper devant lui et dit les dents serrées :

— Les autres! où sont les deux autres?

— Est-ce que l'antimoine aurait fait des siennes chez Mme Gargant? demanda Gui-Patin.

— Morte! balbutia Criquebec, mais je la vengerai!

Et mettant l'épée sur la poitrine de Poutingon qui faillit tomber en syncope, il répéta sa question d'une voix terrible.

Le docteur était si troublé qu'il ne put qu'à grand'peine montrer du doigt les places vides.

— Partis! Je les retrouverai!

Justement les chevaux des coupables partaient à ce moment; Criquebec vole à la croisée, aperçoit Guénaut et le boiteux qui s'efforçaient d'accélérer le pas de leurs montures, et, descendant les marches de l'escalier quatre à quatre, il sort, s'empare du premier cheval venu, et court à leur poursuite.

Grand émoi parmi nos docteurs. Les grosses perruques des doyens en tremblèrent d'indignation; il fut question de porter plainte au Châtelet, de dénoncer ce fait exorbitant et monstrueux au lieutenant criminel. Quelques-uns proposaient de se rendre sur-le-champ en corps chez M. de Lamoignon, ami de Gui-Patin; mais celui-ci, qui riait tout bas dans sa barbe du péril des antimoniaux, rompit habilement les chiens et parla d'autre chose. Le bourgogne aidant, peu à peu l'alarme se calma. Sauf M. Poutingon, qui ne revenait pas de sa frayeur et voyait toujours cette épée nue menaçant sa poitrine, les docteurs prirent leur parti des angoisses de leurs confrères, et la conversation se ranima si bien qu'au bout de dix minutes on ne songeait plus au chevalier.

Mauvillain profita du retour de la bonne humeur pour demander à Bourdelot s'il avait lu le poëme burlesque composé par un célestin à propos du système qui divisait la Faculté.

— Comment, si je l'ai lu! répondit l'ancien médecin de la reine de Suède, à telles enseignes que je le sais par cœur!

— Voyons, monsieur l'abbé, lui cria-t-on de toutes parts, récitez-nous en quelque chose.

— Très-volontiers, mes chers confrères. Voici comment ce facétieux auteur traite la querelle soulevée par les petits grains et le vin émétique.

> C'est un combat de médecins
> Dont les tambours sont des bassins;
> Les seringues y sont bombardes,
> Les bâtons de casse hallebardes,
> Les lunettes y sont poignards,
> Les feuilles de séné pétards...

— Assez, monsieur de Bourdelot, dit d'un air rogue le doyen en fronçant le sourcil. La discipline et les bonnes coutumes se perdent tous les jours. Je ne sais ce que pensent nos anciens de ces facéties, mais du temps du grand Simon Piètre et du mien la Faculté eût rendu plainte contre l'auteur et réclamé justice.

Un murmure favorable accueillit ces paroles, et il durait encore lorsque Sénac parut suivi de l'hôte et de deux de ses estafiers portant chacun une de ces grandes bouteilles de verre blanc encore en usage dans certains cantons du Midi.

— Messieurs, dit l'amphitryon en élevant la voix, pour prouver à mes juges et aux illustres de la Faculté que je ne leur garde point rancune de leur rigueur de ce matin, voici du vieux vin de Lunel que je les supplie de boire en l'honneur de l'école de Montpellier et à la confusion de l'antimoine.

Cette double santé fut portée avec enthousiasme par tout le monde, à l'exception de Molière, qui ne buvait que du lait, et de Mauvillain, qui fit semblant de mouiller ses lèvres en murmurant:

> Timeo *Vascones* et *vina* ferentes.
> Je crains les Gascons et leurs vins.

Cette crainte, il faut l'avouer, n'était point trop déraisonnable. Deux ou trois minutes après avoir savouré le nectar de Sénac, le doyen devint tout à coup fort sérieux. Il examina ses voisins avec attention, et, croyant remarquer quelque changement dans leur physionomie, il demanda comment les anciens avaient trouvé ce vin de Lunel.

— Assez bon au goût d'abord, fit Poutingon s'agitant sur sa chaise, mais il me semble posséder d'étranges propriétés.

— Eh quoi! éprouveriez-vous?...

— Oh! des épreintes effroyables! répondirent tous ses voisins.

— Ce malheureux nous aurait-il donné d'aventure quelque vin frelaté!

— Je suis empoisonné, c'est sûr, hurla Poutingon qui se pelotonnait sur sa chaise.

— Qu'on aille quérir ce coquin!

— On n'ira pas loin, monsieur le doyen, cria Sénac lui-même de la porte.

— Misérable! qu'avez-vous mis dans ce vin de Lunel?...

— Vous devez le savoir si l'effet indique la cause!

— Répondez sur-le-champ à ma question!

— Quand vous aurez promis de payer l'hôte, pas avant!

— Au mépris de nos priviléges! plutôt mourir!

— Et il s'agit bien de nos priviléges si nous sommes empoisonnés, dit Bourdelot d'une voix lamentable; promettez tout ce qu'il voudra!

— Parle, scélérat, s'écria le doyen qui se tordait comme les autres.

— Ma première idée fut d'y mettre du quinquina ou du vin émétique!...

Un frémissement d'horreur agita toutes les perruques.

— Mais vous pouvez vous rassurer: réflexion faite, je renonçai à mon dessein et ne coupai mon Lunel qu'avec du séné et du sirop de roses pâles. Et à présent, votre valet! Je vous baise les mains! Vous pensiez prendre une franche lippée aux dépens du Gascon, et vous aurez payé bien cher pour prendre médecine. Moi, je m'en vais tout de ce pas au pays du muscat chercher des juges moins sévères et de meilleurs convives.

— Eh bien! Plaute, comment trouves-tu ce tour? dit Mauvillain en remontant dans le carrosse de Molière.

— Fort bien joué, morbleu! et ce jeune homme méritait d'être médecin!

— Et le chevalier de Criquebec?...

— Alarmant pour les assassins de Mme Gargant! Je gage que tu ne voudrais pas toi-même être dans la peau de Guénaut ni de Desfougerais!

— Ils doivent, en effet, se peiner furieusement à cette heure!

— Je donnerais dix pistoles pour les revoir en face!

— Mordieu! c'est un plaisir que je te peux procurer sur l'heure pour rien.

— Comment cela?...

— Nous avons consultation chez le bonhomme d'Ormesson que la goutte travaille: pousse jusque-là; tu es certain de les revoir.

V. Le bonhomme d'Ormesson. La médecine héroïque. Fomentation russe. Le remède d'Avicenne. Histoire d'un boyard. Le médecin malgré lui. Le bain des herbes. Le pavillon d'Auteuil. Mme Molière. La reconnaissance du pauvre. Heureuse Michelline! L'apothicaire. Le garçon à mandille jaune. M. de

Lisle. La corde à nœuds. Pacte de sang. Les cent cinquante pistoles. Le Solitaire et le père Alkermès. Le scalpel. Un crime. Le trésor de l'avare. Résurrection.

Molière accepta la partie, et se rendit à l'hôtel d'Ormesson où les deux anciens effectivement avaient précédé leur jeune collègue. On les introduisit sur-le-champ, mais ils n'auraient pas eu besoin de laquais pour aller tout droit à l'appartement du malade. Ce dernier poussait des cris, des vociférations et des hurlements qu'on pouvait ouïr d'un quart de lieue. Toute la maison était en rumeur : seuls nos deux médecins regardaient d'un œil impassible l'infortuné patient, maintenu de force dans son lit par quatre de ses gens des plus vigoureux.

— Je reconnais là, dit en souriant Mauvillain à Molière, Bèda Desfougerais, c'est de la médecine héroïque!

— Comment l'entend-il?

– Tu vas voir!

Mauvillain s'approcha du lit, et dès que le malade l'aperçut, tendant les bras vers lui :

— Ah! monsieur de Mauvillain! cria-t-il d'une voix dolente, délivrez-moi, tirez-moi des mains de ces bourreaux!

— De quoi se plaint-il? demanda Mauvillain à ses confrères.

— De sa guérison, monsieur, répondit Guénaut tranquillement. Notre ancien vient avec très-juste raison de lui appliquer pour modérer, bonifier, éteindre si faire se peut, les ardeurs de sa goutte, un des remèdes prescrits par Avicenne.

— Soit, continua Desfougerais, une fomentation des herbes aromatiques les plus fortes, laquelle, appliquée sur la peau du malade, doit expulser l'humeur peccante en provoquant d'abondantes et de salutaires sueurs!

— Il m'ont garrotté dans ces herbes, dit en rugissant le malade, et j'y étouffe! je me meurs!

— Depuis combien de temps? demanda Mauvillain.

— Depuis un siècle!

— Une heure à peine, fit Desfougerais en haussant les épaules; il faut savoir souffrir pour guérir.

— On peut le détacher, à mon avis!

— Je m'en lave les mains, cria Desfougerais.

— Moi, murmura Guénaut, je ne réponds plus des suites!

— Vous feriez mieux, l'un et l'autre, dit mystérieusement Mauvillain, en les tirant à part, de songer au proverbe, *primo mihi, secundo Michaud*! moi d'abord et Michaud ensuite!

— Pour quel motif?

— N'êtes-vous point poursuivis à outrance par ce spadassin de Criquebec?

— Eh bien!...

— Il vous attend au bout de la rue, et vous agiriez prudemment, ce me semble, de sortir d'ici par les jardins, et de courir, pour y rendre plainte, chez le lieutenant criminel!

Les deux amis de l'antimoine ne se firent pas répéter le conseil, ils s'éloignèrent à la hâte, et Mauvillain put délivrer de la fomentation arabe le pauvre M. d'Ormesson, qui pleurait de joie et l'appelait son père et son sauveur. La cure faite à peu de frais, il prit la route d'Auteuil avec son ami, et comme Molière se récriait à chaque instant sur l'étrangeté du remède d'Avicenne :

— La nature, dit le médecin, a d'impénétrables mystères : nous n'avons encore épelé que la première ligne de son livre, et tu serais bien surpris si je t'apprenais que le traitement de Desfougerais est parfois souverain.

— Bon! Mauvillain, tu veux railler!

— Pour te prouver le contraire, entre plusieurs exemples, je vais choisir celui-ci, qui est original. Dans son voyage en Moravie, Adam Oléarius rapporte qu'un certain czar dont le nom ne me revient pas souffrait cruellement du mal de M. d'Ormesson. Un homme a beau être autocrate, le plus absolu pouvoir du monde contre la goutte ne peut rien. Convaincu à son tour de cette vérité, par l'insuccès de tous les médecins qu'il avait mandés à grands frais d'Europe et d'Asie, l'empereur de Russie promit des récompenses magnifiques à ceux qui pourraient découvrir un remède à son mal. Il y avait profit d'essayer, mais comme le péril égalait la récompense, MM. les czars tenant beaucoup à cette époque de S. M. le roi Lion, personne ne se présenta.

— Quel dommage que l'antimoine ne fût pas encore inventé!

— Il était remplacé par une chose non moins pernicieuse, Molière.

— Et quoi donc?...

— La vengeance! et la vengeance d'une femme! La moitié d'un des plus illustres boyards, qui sont les marquis de ce pays-là, irritée de quelques façons peu galantes, alla trouver secrètement le prince et lui déclara que son époux possédait un remède souverain, mais qu'il haïssait trop le czar pour le lui faire connaître.

— Bon cela, continue, mon ami!

— Mandé aussitôt à Moscou, le boyard reçut l'ordre de donner son remède. Il eut beau jurer ses grands dieux qu'il n'en savait aucun, on le mit en prison, et il fut fouetté jusqu'au sang comme le dernier de ses serfs! Menacé enfin du gibet, et par des gens qui ne badinent pas, il prit son parti en désespéré, et convint qu'effectivement il connaissait un remède, mais qu'il n'avait garde de le dire de peur d'exposer la vie de son maître; que toutefois, puisqu'on le voulait absolument, il était prêt à le découvrir.

— Le pauvre diable, je m'assure, fut bien embarrassé!

— Point du tout, il ordonna de ramasser au hasard une charretée d'herbes, de les faire bouillir et de composer un bain avec cette eau aromatisée. Le czar s'y plongea plein de confiance...

— Et poussa les mêmes hurlements que M. d'Ormesson?

— Bien au contraire, il fut soulagé sur-le-champ, et récompensa le boyard avec magnificence.

— Et celui-ci témoigna-t-il sa reconnaissance à sa femme?...

— L'histoire n'en dit rien!

— Plus généreux que le boyard, je te remercie, Mauvillain!

— Et de quoi?...

— De la comédie dont tu viens très-heureusement de me donner l'idée.

— Tu veux faire une pièce avec ce sujet?...

— Qui amusera tout le monde, et que j'intitulerai en souvenir de ce jour, le *Médecin malgré lui!*

— Prends garde au marquis de Moscou!

— A cause des marquis de Versailles? Oh! sois tranquille : ils n'auront rien à dire, c'est un vilain qu'on fouettera.

En tenant ces discours, ils arrivèrent à Auteuil. Contre son habitude, Mme Molière s'y trouvait, et accourant l'œil en feu et le sourcil froncé au-devant de son mari :

— Vraiment, monsieur, fit-elle, je viens d'en apprendre de belles! Comment, vous installez en mon absence une intrigante dans le pavillon du jardin!...

— Qui vous a dit cela, madame?...

— Mes propres yeux auxquels je n'osais croire!...

— Que vous importe? murmura sourdement Molière : MM. de Vardes, d'Aiguillon, de Bussy vous feront oublier cela.

— Vous m'insultez, monsieur! mais je vous le déclare, il faut que cette créature parte de céans tout à l'heure, ou moi!

— Venez, Armande, vous la verrez, vous entendrez ma justification et vous la chasserez ensuite!

Molière prit par le bras la fougueuse Armande Béjart, et la mena au pavillon où l'on avait mis par ses ordres la pauvre Michelline. Un dernier rayon du pâle et doux soleil d'automne éclairait ce réduit, qui servait tout à la fois d'ermitage et de cabinet de travail au grand homme. Couchée sur un lit de repos, la malade tenait les mains de Puylaurens, à genoux devant elle, et un faible sourire glissait sur ses lèvres violettes.

— Oh! mon Dieu! dit-elle tout à coup avec effort, que l'air me semble bon ici! comme on respire avec délices! Dieu me pardonne, mon ami, cette folle espérance, je crois remonter du tombeau!...

— J'en étais bien sûr, moi! répondit Puylaurens; aussi, juge de mes angoisses en te voyant, toi qui m'est si chère, toi qui es et qui fus toujours le seul bonheur de ma vie, mourir faute de cet air pur, dans la misérable ruelle du Châtelet! Ah! que j'ai maudit de fois ton père!

— Pardonnons-lui, Puylaurens, et prions Dieu pour notre bienfaiteur!...

— Avec quel plaisir je donnerais mon sang pour cet homme sublime!...

— Eh bien! dit tout bas Molière à sa femme, faut-il chasser ces malheureux?...

Pour toute réponse, Armande Béjart se jeta au cou de son mari, et reçut comme châtiment la permission de participer au bienfait. Étranges caprices du sort! coups de théâtre inattendus de notre destinée humaine! tandis que la fille de l'avare revenait à la vie par la charité de Molière, son père allait payer chèrement son inhumanité.

Le même soir, quand l'obscurité, qui était combattue à peine de loin en loin par quelques lanternes, enveloppa le vieux Paris, l'apothicaire de la Croix-Rouge ferma sa boutique lui-même, selon son habitude, en cadenassa bien tous les volets, et, après avoir enjoint à Pierre Soulier, son garçon, d'aller dormir, chose facile si la frugalité disposait au sommeil, il s'enferma dans son laboratoire sous prétexte de préparer ses drogues.

Le garçon à mandille jaune profita du moment où l'avare donnait quelques coups de pilon dans le mortier retentissant, pour se lever sur la pointe du pied, car Arnoulet ne descendait qu'après l'avoir vu coucher de ses yeux. Il s'habilla légèrement, se dirigea pas à pas dans l'ombre avec des précautions infinies vers la croisée de son taudis qui donnait sur la rue de Sèvres, et l'ayant ouverte à moitié écouta un instant, puis déploya un mouchoir blanc et l'agita durant quelques secondes.

Aussitôt, des pas retentirent du côté de la rue du Cherche-Midi, et une voix avinée ou qui feignait l'ivresse chantonna ces paroles :

> Ton humeur est, Catherine,
> Plus aigre qu'un citron vert!...

Si l'apothicaire, qui faisait semblant de plus belle, pour donner le change aux passants et aux voisins, de battre son mortier à grands coups de pilon, eût frappé moins fort, il aurait entendu peut-être, tant était fine son ouïe! un homme s'approcher doucement de la fenêtre entr'ouverte. Arrivé au bas du mur, cet homme saisit une corde à nœuds qui pendait de la croisée, et y grimpa en quelques minutes avec l'agilité d'un chat. Grâce à l'aide de Pierre Soulier qui lui tendait la main, il entra sans bruit dans la chambre et s'y tint coi. La précaution n'était pas inutile. Bien qu'en enjambant la fenêtre il n'eût pour ainsi dire què frôlé du bout du pied l'épais plafond, l'oreille défiante d'Arnoulet avait pris l'alarme. Laissant son pilon, il monta nu-pieds et vint écouter à la porte. Les deux coquins retinrent leur haleine. Il n'entendit rien et n'entra pas. Lui parti, le colloque suivant s'engagea près de la fenêtre, à voix basse, entre le garçon à la mandille jaune et le nouveau venu :

— Crois-tu qu'il ait beaucoup d'argent? disait celui-ci, qu'à la voix il était facile de reconnaître pour ce détrousseur du Pont-Neuf appelé Solitaire.

— Beaucoup, monsieur de Lisle!

— Mais combien à peu près?

— Peut-être trois cent mille livres!

— Cornes du diable! quel butin!

— Nous le partagerons!

— Certainement, petit! mais comme je suis plus âgé, j'en prendrai davantage. Quelle chance a eue le bonhomme de te mettre céans! il ne se doutait guère, en t'arrêtant jeudi au quai de la Ferraille, qu'il choisissait son héritier!

— Comment ferons-nous pour emporter tout cet argent?

— N'en sois point en peine, garçon, je me charge de ce soin-là. Il ne frappe plus, ce me semble!

— Non! il rôde encore pour voir si tout est bien fermé.

— A quelle heure se couche-t-il?...

— Il ne se couche pas!

— Mais quand dort-il?...

— Jamais, je pense!

— Alors, il dormira demain solidement!...

Michelline à cette heure, fidèle au plus saint des commandements, priait Dieu d'adoucir la sévérité de son père, et de répandre le bonheur et la paix sur ses cheveux blancs; mais Dieu n'aime pas les avares, il détourna la tête et laissa les deux scélérats accomplir leur forfait. Ceux-ci, l'oreille au guet, attendaient le moment propice avec impatience. Quand les bourgeois des alentours furent bien endormis, que les aboiements des chiens de garde troublèrent seuls le silence de ce quartier paisible, le Solitaire, se redressant, dit à son complice :

— Descendons!

Ils descendirent à tâtons, Pierre Soulier tremblant de tous ses membres, et se dirigèrent vers le laboratoire. Un son argentin les guidait : l'avare comptait et recomptait les pistoles qu'il avait sauvées du saquet des médecins. Il examinait pour la dixième fois chaque pièce, la palpait, la soupesait et la couvrait en tressaillant de regards passionnés. Un léger bruit arrive à son oreille, il tourne vivement la tête et aperçoit les deux larrons. Il lut leur dessein sinistre dans leurs yeux et dans leur silence, mais sans s'émouvoir ni pâlir. Son seul souci fut de ramasser les pistoles et de les cacher dans ses mains crispées. Le Solitaire souriait, et Pierre Soulier, plus pâle qu'au jour de sa mort, courbait la tête et se cachait dans l'ombre de son compatriote.

Arnoulet parla le premier : au bout de quelques secondes qui avaient dû lui paraître des siècles :

— Que voulez-vous? dit-il, à voix basse.

— Ce que nous voulons, père Alkermès, répondit le Solitaire en éclatant de rire, le plus précieux de tes juleps, pardieu!

— Je n'ai pas d'argent!

— Oh! nous prendrons l'or!

— Je suis un pauvre homme...

— Riche comme un surintendant! nous le savons et venons vider l'escarcelle!

A cette menace, les yeux de l'avare étincelèrent comme ceux du jaguar : libre de ses mains, car il avait fait disparaître les pistoles dans sa ceinture, il s'arma d'un scalpel, et, se précipitant sur le voleur, lui en porta deux coups avec rage. La grandeur du péril et la peur de perdre son or doublaient le courage du vieillard qui, luttant contre un seul ennemi, car Soulier venait de prendre la fuite, aurait pu résister avec avantage et triompher peut-être s'il n'avait eu affaire à si forte partie. Par malheur pour l'avare, le Solitaire était par sa vigueur, son adresse et son sang-froid, le plus redoutable des détrousseurs de la bonne ville. Surpris par cette attaque inattendue, il se remit promptement, saisit le vieillard à la gorge, le désarma, le renversa et le frappa de son propre scalpel jusqu'à ce qu'il ne donnât plus signe de vie. Appelant alors à pleine voix son complice, qui reparut enfin, blême et les cheveux hérissés de saisissement et d'effroi :

— Poltron! cœur de poulet, dit-il, c'est ainsi que tu me secondes!

— C'était plus fort que moi, la peur m'a pris quand je l'ai vu, mais à un point...

— Que tes dents, pauvre adolescent, claquent encore de frayeur. Remets-toi nonobstant, et si tu connais quelque chose en chirurgie, commence par mettre un chiffon sur ces égratignures.

— Celle du bras n'est rien, monsieur de Lisle, se hâta de dire Soulier qui avait repris de l'assurance et s'acquittait de son office avec dextérité, mais l'autre pourrait devenir dangereuse.

— Arrête le sang d'abord, nous verrons plus tard ; pour le présent il y a d'autres écuelles à laver. Où sont les clefs de ce coquin?...

— A sa ceinture!

— Détache-les et furetons pour chercher le magot.

Cette recherche fut longue et minutieuse ; les assassins ouvrirent toutes les armoires, mirent la maison sens dessus dessous et, à leur cruel désappointement, ne trouvèrent pas un écu. Ils eurent beau sonder les murs, le carreau, les poutres même ; aussi discrète que la mort, la maison garda le secret de l'avare. Le Solitaire vociférait comme un damné. De guerre lasse et de fatigue, il finit pourtant par prendre son parti, et, empochant les cent cinquante pistoles, s'en alla sans tourner la tête du côté de Pierre Soulier. Celui-ci, chose assez étrange, ne parut nullement blessé de ce partage du lion. Avec un soin qui révélait quelque arrière-pensée, il s'empressa de remettre les verroux, de retirer la corde à nœuds de la fenêtre, et, redescendant ensuite à pas de loup, il vint coller son œil aux fentes de la vieille porte à panneaux du laboratoire.

La lampe fumeuse qui éclaira cinquante ans les veilles de l'avare brûlait encore. A ses pâles lueurs, le garçon crut voir s'agiter le cadavre de son maître. Il regarda plus attentivement; ce n'était point une illusion. L'apothicaire, une minute auparavant roide et glacé en apparence, ouvrit les yeux, parut écouter attentivement, et, n'entendant rien, se redressa peu à peu. Épuisé par le sang qu'il venait de perdre, il se traîna en chancelant comme un homme ivre dans son officine, but quelques gorgées d'un cordial, puis se hâta de revenir dans le laboratoire. Là, pesant avec force sur un dé de pierre incrusté dans le carreau, il fit jouer une bascule qui mit à jour un coffre bardé et tout cerclé de fer. Retirant de son sein une petite clef rouge de sang, il la glissa dans une serrure cachée elle-même par un secret, et le coffre s'ouvrant tout à coup laissa voir un éblouissant amas de pièces d'or.

A ce spectacle si doux à ses regards, l'avare se ranima quelques minutes. Un dernier rayon de bonheur illumina son front plus blanc et plus froid que le marbre. Bientôt, sentant que sa vie s'écoulait avec son sang, et que l'éclat de cet or adoré n'arrivait plus à ses yeux glauques, il plongea convulsivement ses mains dans le coffre et expira sur son trésor, qui eut son dernier mouvement comme il avait eu son dernier regard et sa pensée dernière.

VI. La valise de Pierre Soulier. La mule de M. Poutingon. Le chirurgien-barbier de la rue du Chantre. Les blessures de Guilhot. Sagacité de Puylaurens. La lame rouillée. L'ordonnance de 1301. La fleur de lis. Le lieutenant criminel. La tonnelle de Bourg-la-Reine. Angoisses de la mule de M. Poutingon. Une descente de justice. Le scalpel sanglant. L'inconvénient des chemins de traverse. Les docteurs à la campagne. Hygie. L'heureuse rencontre. Il y a un Dieu pour les médecins. Les richesses de Michelline. Le docteur de Lyon et les médecins de la cour. Poutingon et Molière. *L'Amour médecin.*



Médecins consultants. Dessin de Fellmann.

Demeuré seul témoin de sa résurrection et de son agonie, Pierre Soulier resta longtemps pétrifié de surprise à la porte. Il ne s'était enfermé que pour voler dans la maison; aussi qu'on juge de ses transports à cette aubaine merveilleuse... La vue de l'or l'avait transformé subitement; c'était à cette heure un scélérat aussi déterminé que le Solitaire, et qui n'eût pas hésité, pour s'emparer de cette fortune, à porter le dernier coup à son maître. Son plan fut fait en un clin d'œil. Courant chercher sa valise, il la remplit à moitié avec l'or de son maître, boucla ses hardes par-dessus, et profita de la nuit pour sortir à la hâte et aller, aussi vite que le lui permettait la lourdeur du précieux fardeau, à l'écurie de M. Poutingon, le plus proche voisin de l'apothicaire.

Afin d'épargner sur tout, le malheureux Arnoulet avait sous-loué au docteur les services de son aide. C'était Soulier qui soignait la mule de M. Poutingon ; grâce à cette circonstance, il put s'en emparer avant le jour, la charger de sa valise et sortir de Paris par la porte Saint-Michel, qui n'était jamais close. Comme il s'éloignait le cœur joyeux, son complice arrivait dans la rue du Chantre et heurtait à tout rompre à la porte de Laffilé, chirurgien-barbier de son état, comme le témoignaient les trois bassins de cuivre jaune et la devanture de sa boutique peinte en noir.

Accoutumé à ces visites nocturnes qui avaient fait sa fortune, Laffilé, gros et jovial garçon, entre-bâilla discrètement sa porte et dit bien bas :

— Qui heurte ?

— Moi, palsambleu !

— Comment, à cette heure de nuit? c'est toi, Guilhot !

— Oui, cornes du diable ! ouvre vite !

— Aurais-tu fait quelque méchante rencontre? demanda le barbier, le voyant tout sanglant.

— Une vipère m'a piqué ! et pour un pauvre coup, pays.

— Combien ?

— Cent cinquante pistoles !

— On ne les gagne pas souvent d'un coup de rasoir, ni même d'un coup de lancette.

— J'espérais mieux : vois toutefois comment je suis accommodé !

— Fort mal, Guilhot, dit le barbier en hochant la tête, après avoir examiné la blessure de la poitrine.

— Ta science y peut-elle suffire?

— Eh ! je ne sais ; si j'avais cette estafilade je ferais venir Puylaurens !

— Mande-le donc sur l'heure.

— J'y cours moi-même et le ramène ! C'est le plus pauvre, mais le plus savant de nous tous.

Puylaurens n'étant plus dans son bouge, il fallut que le chirurgien-barbier de la rue du Chantre l'allât chercher à Auteuil. Le soleil brillait donc quand il l'amena auprès du blessé. Celui-ci, qui ne se souciait point d'être reconnu, avait pris ses précautions : un masque couvrait son visage, et ce ne fut que par signes qu'il appela sur ses blessures l'attention du jeune maître. Ce mystère, nécessité d'ailleurs par la sévérité des ordonnances contre le duel, était trop dans les mœurs du temps pour que Puylaurens s'en inquiétât ; il visita les plaies de l'homme masqué avec l'indifférence et l'impassibilité de sa profession, et ne laissa échapper un mouvement de surprise qu'à la vue de la blessure que le Solitaire avait à la poitrine.

Laffilé en ayant voulu connaître la cause :

— C'est, dit-il, que cette plaie n'a pu être produite ni par un coup de poignard, ni par un coup d'épée, ni même par un stylet, car cette arme italienne est tranchante des deux côtés.

— D'où proviendrait-elle dès lors ?...

— De ceci ou d'un instrument tout semblable, répondit Puylaurens en montrant son scalpel.

Les yeux du blessé exprimèrent l'admiration que lui causait la sagacité de Puylaurens ; mais il garda le silence.

— En outre, reprit le chirurgien, je vois que la lame était rouillée et que le bras qui a frappé n'avait plus sa vigueur première. Sans ce double hasard les secours de l'art seraient vains.

— Nous pouvons donc le guérir? fit joyeusement Laffilé.

— Tu le guériras seul, ami !

— Et pourquoi cela ?...

— Je ne traite point, dit Puylaurens remettant son manteau, les honnêtes gens qui portent ces marques ; et il lui montra du doigt la moitié d'une fleur de lis qu'on entrevoyait sur l'épaule nue du blessé.

— Qu'importe ! s'il te paye bien !

— Offre-lui cent pistoles, souffla le voleur au barbier.

— Non ! à moins que ton malade ne me prouve qu'il n'est en rien sujet à l'ordonnance de 1301, laquelle nous enjoint de déclarer les meurtriers ou larrons qui sont blessés ou blessent autrui.

— Cent cinquante ! on t'en donnera, tête de fer !

— J'aime mieux mon manteau troué...

— Eh bien ! qu'il aille à tous les diables !.

Puylaurens était déjà loin : esclave du devoir, il commença par se rendre chez le lieutenant criminel pour l'avertir qu'il venait d'être appelé auprès d'un blessé dont, par un scrupule honorable, il se proposait, comme toujours, de ne point révéler le refuge. Ce magistrat, qui le connaissait et l'employait souvent pour les constatations criminelles, ne lui laissa point le temps d'ouvrir la bouche, et dit en plaisantant dès qu'il l'aperçut :

— Bonjour, mons Puylaurens ! les frères de Saint-Côme sont donc comme les corbeaux du Châtelet, ils sentent la besogne.

— A quel sujet, monsieur, me parlez-vous ainsi?...

— Eh ! parbleu ! mon ami, j'allais vous envoyer quérir pour examiner le corps d'un homme qu'on a meurtri cette nuit de l'autre côté de la Seine.

— On ne voit plus que cela maintenant ! dit Puylaurens pensif.

— Ne vous en plaignez point, morbleu ! en ce qui vous touche du moins ; la chirurgie et les chirurgiens ne demandent que plaies et bosses !

Ils partirent dans le carrosse du lieutenant criminel, où nous les laissons un instant pour rejoindre Pierre Soulier. On dit que la joie est fille de la bonne conscience, et de la mauvaise aussi à ce qu'il paraît ; car jamais honnête homme ne chemina plus allégrement que l'aide de l'apothicaire. Depuis sa jeunesse, sans doute, la pauvre mule de M. Poutingon ne s'était pas vu harceler de cette sorte. Habituée à marcher d'un pas raisonnable et aussi sûr que lent dans les boues de Paris, elle était menée à coups de fouet et contrainte, bien malgré elle, d'aller un train de poste. Quant à Pierre Soulier, il ne sentait point la fatigue ; les airs le portaient, et quand il s'arrêta ce fut à cause de la mule qui tressuait d'ahan.

Jugeant utile de lui donner une heure de repos, il s'établit sous une tonnelle au soleil devant le dernier cabaret de Bourg-la-Reine, et quand la mule fut attachée à côté de lui à l'auge extérieure, tant il craignait de perdre une minute la valise de vue ! et qu'il eut expédié gaiement un déjeuner rustique, il se lança à corps perdu dans le pays des rêves, et se mit à bâtir avec les trois cent mille livres d'Arnoulet des châteaux en Espagne, les plus beaux et les plus splendides. Pendant ce temps, le lieutenant criminel et Puylaurens arrivaient à la Croix-Rouge, où l'émotion du jeune chirurgien fut grande en trouvant son beau-père assassiné. Le désordre qui régnait partout, et son coffre-fort ouvert encore et teint de sang ne révélaient que trop la cause de sa mort.

— Ils l'ont assassiné pour voler son or, dit sentencieusement le lieutenant criminel.

— Oui, reprit Puylaurens ; mais, si je ne me trompe, les meurtriers porteront bientôt la peine de leur crime.

— Quoi ! les connaîtriez-vous?...

— Je le pense, monsieur le lieutenant criminel.

— Dites alors ce que vous savez à justice.

— D'abord, c'est avec cet instrument, reprit Puylaurens qui venait de ramasser le scalpel ensanglanté, qu'on a commis le crime.

— Je n'en doute point ; mais quelle conclusion en tirez-vous ?

— Qu'un homme, auprès duquel, par la volonté de la Providence, j'ai été appelé ce matin, et qui a deux blessures que cette lame seule peut produire, est le principal auteur du meurtre.

— Pertinemment raisonné !

— Quant à son complice...

— Auriez-vous des soupçons, jeune homme?

— C'est l'aide de mon malheureux beau-père : un compatriote et un ami du scélérat qui l'a frappé.

— D'où savez-vous cela?

— Voici sa ceinture, monsieur, qui s'est détachée à son insu après un grand effort, tel, par exemple, que celui qu'il a fallu pour enlever dans quelque sac l'or de ce coffre. La preuve que je ne me trompe pas d'ailleurs, c'est qu'il est en fuite.

— Avec la mule de M. Poutingon, ajouta un voisin; à telles enseignes que M. le docteur a été forcé de prendre un carrosse pour aller à trois lieues d'ici voir un de ses malades.

— Il ne s'agit plus, dit le lieutenant criminel, que de savoir le domicile du blessé. Commençons par mettre la main sur celui-là, les archers vont poursuivre l'autre.

— Vous trouverez l'un chez Laffilé.

— Le recéleur de la rue du Chantre! Fort bien! Et l'autre?...

— L'autre est de mon pays, et il a dû se diriger de ce côté.

— Je vais envoyer deux archers battre la route d'Orléans.

Comme s'il eût entendu ce mot, Pierre Soulier, en ce moment, réfléchissant que le Solitaire pouvait être arrêté et le trahir, formait le projet assez sage de quitter la route et de s'engager dans les chemins de traverse, afin de faire perdre sa trace aux poursuivants. Après s'être bien restauré, il revint donc sur ses pas et prit un sentier gazonné qui devait le conduire au grand chemin de Chartres. C'était admirablement raisonné, et le larron n'oubliait qu'une chose, de compter avec le hasard. Or, le hasard, que cent fois par jour on pourrait nommer Providence, allait renverser dans ce chemin désert le pot au lait sanglant du Judas de l'apothicaire.

A la grande satisfaction de Soulier, depuis qu'il était entré dans le sentier de traverse, la mule de M. Poutingon avait complétement changé d'allure. Autant elle se montrait auparavant lente et rétive, autant ses pieds foulaient l'herbe à cette heure avec légèreté; il n'était plus besoin de lui sangler les flancs pour la faire avancer; elle trottait malgré le poids de son fardeau, et son conducteur, au lieu de la traîner, était forcé de doubler le pas pour la suivre. Le petit chemin aboutissait à une large avenue bordée d'ormes où, tournant sans hésitation à droite, elle redoubla d'ardeur à la vue d'un carrosse qui roulait lentement de son côté.

Dans ce carrosse antique, appartenant à M. Desbordes-Groin, partisan riche comme la mer, mais qui avait autant de maux que de millions, se trouvaient précisément ses trois médecins, Guénaut, Desfougerais et M. Poutingon lui-même, qui, mis à pied par le rapt de Soulier, avait dû, contre ses habitudes, accepter une place à côté de ses deux collègues. Ces deux derniers n'allaient plus qu'en voiture pour échapper à l'ardente poursuite du chevalier de Criquebec; encore avaient-ils pris la précaution, jusqu'à l'arrangement de leur affaire dont le procureur général s'était mêlé, de se faire escorter par quatre estafiers à cheval, armés de toutes pièces.

La frayeur est comme un miroir, elle montre partout les objets que nous redoutons : Desfougerais, qui regardait à chaque instant à la portière, aperçut le premier le voleur d'Arnoulet, et le prit aussitôt pour le chevalier. A ses cris, le carrosse s'arrêta, les estafiers préparèrent leurs armes, et les médecins de M^me^ Gargant se recommandèrent mentalement à Dieu. Seul, M. Poutingon, qui était brave parce qu'il n'avait rien à craindre, osa regarder le péril en face. A peine eut-il passé son énorme perruque entre les rideaux de cuir, qu'il poussa une exclamation de surprise et de joie.

— Approche-t-il? demanda Desfougerais en frissonnant.

— Oui; le scélérat, c'est bien lui! je le reconnais parfaitement!

— Est-il seul?

— Non, par bonheur; Hygie est là et vient à nous en galopant. Elle m'aura senti de loin, la pauvre bête!

— De qui parlez-vous donc?

— De ma mule, parbleu!

— Ce n'est donc pas le spadassin de Normandie?

— Non, c'est le pendard de Gascon qui m'avait dérobé ma mule!

Pierre Soulier ne pouvait faire de plus fâcheuse rencontre; arrêté par les ordres de Poutingon, qui s'était jeté à bas du carrosse pour reprendre possession de sa vieille et fidèle Hygie, il fut garrotté solidement par les estafiers, et dut tourner visage, bien à contre-cœur, du côté de Paris. Pour comble de malheur, à quelques pas de Bourg-la-Reine, on rencontra les archers envoyés à sa poursuite, et MM. de la maréchaussée s'emparèrent prestement de leur proie. Il lui restait encore une espérance, la valise, dont le contenu l'aurait rendu peut-être moins coupable aux yeux de ses gardiens; mais, soit que M. Poutingon en eût conçu la crainte, soit qu'il voulût recommander lui-même son larron au lieutenant criminel, toujours est-il qu'il refusa de s'en dessaisir et la déposa lui-même au bureau de ce magistrat.

M. Tardieu, encore plus avare que l'apothicaire, et qui devait périr l'année suivante de la même mort, n'était point, comme on pense bien, porté à l'indulgence. Le plus grand crime à ses yeux étant celui dont le Solitaire et Pierre Soulier avaient à rendre compte à la justice, leur procès fut bientôt fait. Déjà le bailli de Saint-Germain, leur premier juge, les avait condamnés à avoir le poing coupé, et par après à être rompus vifs devant l'officine de la Croix-Rouge. Pris le mercredi, ils furent jugés le jeudi; le vendredi, M. Tardieu leur lut la sentence, et le samedi, à la brune, le bourreau les roua tout vifs sur le Pont-Neuf, devant le cheval de bronze.

Le lendemain de cette tragédie fort approuvée de M. Poutingon, qui ne manifesta qu'un regret pour lui et pour Hygie, celui de n'avoir pu approcher davantage de la roue à cause de la foule, le lieutenant criminel se transporta de sa personne à Auteuil, au domicile de Molière, et là, en présence du maître de la maison, de Puylaurens, de Michelline et des trois médecins qui l'avaient scellée à Bourg-la-Reine, il procéda solennellement à l'ouverture de la valise de Soulier, contenant le produit du vol commis chez son maître, ainsi que ce malheureux venait de l'avouer sur la sellette. On s'attendait à y trouver une bonne somme, mais lorsque, les hardes du misérable enlevées, on vit luire tout à coup ce monceau d'or, la même exclamation de surprise échappa à tout le monde. Frappé au cœur, M. Tardieu s'évanouit, les moins émus furent Puylaurens et Michelline.

— Je voudrais, murmura le chirurgien si pauvre la veille et à cette heure si riche, porter encore mon manteau troué et qu'il fût là plein de vie, et seulement pour toi plus juste.

Michelline le remercia par un long regard et par un serrement de main, puis s'adressant à Molière :

— Monsieur, lui dit-elle avec sa voix vibrante et son admirable douceur, nous voilà riches, ne pouvons-nons rien pour notre bienfaiteur?

— Si! si, ma chère enfant! vous pouvez beaucoup, au contraire : vous pouvez me rendre le plus content du monde.

— Oh! comme je serais heureuse! et que faut-il faire pour cela?...

— Guérir! reprit Molière, les larmes aux yeux, guérir bien vite! et bien aimer ce brave et honnête jeune homme!

Après cet incident, les trois docteurs, qui depuis quelques minutes conféraient avec Mauvillain assis dans un coin du salon près d'Armande, s'approchèrent de Molière, et M. Poutingon, portant la parole, lui dit :

— Voulez-vous, monsieur, nous tirer de peine?

— De la meilleure grâce possible, je vous le jure!

— Êtes-vous médecin, ou ne fîtes-vous hier qu'en usurper le titre?...

— Moi, messieurs, point du tout! Je n'en usurpai que la robe!

— Et à quel dessein, fit Desfougerais tout ému, vous êtes-vous introduit en notre compagnie?...

— Avez-vous grand désir de le savoir?...

— Assurément! répondirent d'un ton fâché Guénaut et Poutingon.



Desfougerais, Guénaut et Poutingon : chez Molière !... Dessin de Franck.

— Eh bien! que l'amour de mon art à vos yeux me serve d'excuse : c'était pour faire une comédie!...

— Une comédie!

— Qui sera très-prochainement finie et jouée à Versailles.

— Où sommes-nous donc?...

— Chez Molière!...

Les trois docteurs se regardèrent et sortirent à pas comptés, en haussant les épaules, et laissant pour adieu à leur adversaire un regard d'assurance et de mépris. Faibles armes contre un railleur aussi déterminé que Molière! Au mois de septembre suivant, *l'Amour malade*, devenu depuis *l'Amour médecin*, amusait tout Paris, qui reconnut d'autant mieux ses assassins, que les acteurs jouaient en masque *Tomès*, *Bahis*, *Desfonandrès* et *Macroton*, et qui rit aux éclats de la satire. Louis XIV lui-même, après avoir vu la comédie à Versailles, félicita publiquement Molière; mais l'applaudissement le plus doux fut celui qui partit d'une petite loge de l'hôtel de Bourgogne, où Puylaurens et Michelline, guérie par le barbier, venaient tous les soirs de théâtre apporter à leur bienfaiteur un double et chaleureux tribut d'admiration et de reconnaissance.

MARY-LAFON.

FIN

# VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS [1]. OUEST. NORMANDIE.

## TROUVILLE-SUR-MER.



Le chalet de M. Cordier à Trouville. Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel.

### I. POURQUOI J'AI FAIT BATIR... A UNE LIEUE DE TROUVILLE.

Le 16 octobre 1856, — il y aura bientôt un an, — j'étais installé avec toute ma famille à Trouville-sur-Mer, en

(1) Le réseau des chemins de fer français étant presque achevé, et la vapeur conduisant les touristes à toutes nos provinces, — même au cœur de la Bretagne, — c'est sous le titre et dans la forme ci-dessus que se continueront désormais, autant que possible, les étapes de notre *Voyage en France*. Elles serviront ainsi de guide pratique et familier, en même temps que d'itinéraire historique, pittoresque et moral. Pour se diriger et s'orienter, comme pour s'instruire et se distraire, on n'aura qu'à mettre dans sa valise ou dans sa poche un numéro du *Musée des Familles* ; de même qu'il suffira de l'ouvrir au coin du feu pour traverser la France sans quitter son fauteuil.

Voyez, pour la série des *Voyages en France*, la *Table générale des vingt premiers volumes*, et les tables particulières des tomes XX à XXIV.

face de ce golfe du Havre, dont Casimir Delavigne a dit :

Après Constantinople, il n'est rien de plus beau !

Nous habitions, — et occupions seuls, — le pavillon de l'*Hôtel de Paris*, qui s'élevait alors au bout du jardin, sur la grève, à l'angle de la rue, à l'extrémité sud de la digue actuelle.

Ce pavillon était fort recherché des Parisiens, qui, lorsqu'ils vont à la mer, ne s'en trouvent jamais trop rapprochés, et désirent avoir les pieds dans l'eau, la vague sous la fenêtre et la tempête à l'oreille.

Nos souhaits furent dépassés, comme vous allez voir.

Le matin, au lever du jour, le temps était splendide. Le soleil surgissait radieux derrière le beau chalet de M. Cordier, sur les hauteurs d'Hennequeville ; une brise fraîche soufflait de l'ouest et ramenait sur l'or de la grève la seconde marée de l'équinoxe.

J'allai visiter avec M. Brenney, l'architecte émérite de Trouville, un terrain que je comptais acheter, tout près du flot, à mille pas de l'*Hôtel de Paris*.

J'aurais sans doute conclu ce marché sur l'heure, sous l'impression de la beauté du temps et de la situation, si le propriétaire ne m'eût demandé cent mille francs de ses trois mille mètres, dix fois plus cher qu'au bois de Boulogne. (Tel est le prix courant de la dune à Trouville.)

Je trouvai ce sable un peu *salé*, et je pris vingt-quatre heures pour réfléchir, en allant me promener au Havre.

Nous devions nous embarquer à midi sur le vapeur *le Chamois*, qui, deux fois par jour, en une demi-heure, fait la navette d'un rivage à l'autre ; — portant, en action, l'éternel tableau de Biard : *le Mal de mer*.

Or, à onze heures, au sortir du déjeuner, un coup de vent plus vif ébranla notre résolution.

Le vent montait avec la marée, et, l'un poussant l'autre en *crescendo*, tous deux rugissaient et *moutonnaient* comme une bande de lions secouant leurs crinières.

Nourri sur l'Océan, j'en connais les caprices.

Je prévis une tempête : les vieux pêcheurs me l'annoncèrent, et je n'embarquai ni ma famille ni moi-même.

Une douzaine de touristes plus braves se risquèrent, notamment deux Anglaises, et nous les vîmes du quai danser en partant sur *le Chamois*, qui heurta quatre fois l'estacade avant de gagner le large, et faillit rentrer quatre fois au port, où le rappelaient les conseils et les cris de l'épouvante.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
. . . . . . . . . . alterius spectare laborem.

Le bateau s'éloigna, vent arrière, entre deux montagnes vertes et deux sillons d'écume, escorté de vingt barques lancées gaiement à la pêche, — terrible moisson que la tempête seule rend abondante !

Les pauvres marins de ces côtes ne gagnent leur vie qu'en affrontant la mort.

A une heure, la mer devint formidable. Il s'éleva un de ces ouragans à *décorner des bœufs ;* on ne distinguait plus l'écume de la vague de la pluie du ciel...

*Le Chamois* était entré au Havre, non sans peine et sans avaries. Il n'en put ressortir et ne revint point à Trouville...

Quant aux barques, elles avaient disparu comme une troupe de mouettes... Pas une ne regagna le port à l'heure habituelle, et les mères et les femmes prièrent Notre-Dame-de-Bon-Secours pour leurs fils et leurs époux.

Toute la journée, nous contemplâmes ce spectacle, le plus sublime et le plus beau qui soit donné à l'homme, — sans nous apercevoir que le pavillon tremblait sur sa base, et que toutes ses vitres frémissaient de la cave aux mansardes.

Vers neuf heures et demie du soir, toutefois, nos fenêtres et nos portes forçant les barricades que je leur opposais, et la marée remontant à l'assaut avec une nouvelle furie, je commençai à me dire, non pas qu'elle renverserait notre gîte (je n'eus pas tant de prévision, je l'avoue), mais qu'elle en chasserait le sommeil jusqu'au lendemain.

Bercé dix-huit ans par la mer, j'aurais dormi peut-être, et dormi d'autant mieux ; mais je songeai au repos de ma famille, et j'ordonnai au maître de l'hôtel de nous déménager pour cette nuit.

L'opération commença à dix heures et ne s'acheva qu'à dix heures et demie, à travers un tumulte des éléments indescriptible, des coups de vent à renverser un athlète, des rafales de pluie et d'écume à vous crever les yeux.

Quand nous regardâmes la mer pour la dernière fois en quittant le seuil du pavillon, on ne s'entendait plus crier, on ne marchait qu'en s'appuyant aux murs ; on ne voyait plus dans la nuit sombre que des montagnes d'eau croulant avec fracas, que des vagues blanches de fureur, escaladant la digue et ravinant le jardin. La terre et le ciel, la mer et le rivage n'étaient qu'un chaos effroyable pour les yeux et les oreilles, pour tous les sens ébranlés à la fois.

Jugez de l'émotion, de la terreur, de la joie, du triomphe de deux Parisiennes qui n'avaient jamais vu que les tempêtes du Grand-Opéra !

Ce n'était là cependant que le prologue du drame qui les attendait.

Quand nous fûmes abrités au centre de l'hôtel, n'entendant plus l'ouragan que comme un tonnerre lointain, ma fille se rappela et me réclama un bijou qu'elle avait oublié daus un tiroir du pavillon...

N'avez-vous pas remarqué que, dans toutes les histoires d'incendies, d'inondations et de tremblements de terre, il y a un insensé qui périt pour avoir voulu sauver de la ruine une pendule, un miroir ou une bagatelle de ce genre ?

C'est à quoi je m'exposai, sans m'en rendre compte ; je jouai ma vie contre un bijou d'enfant.

Meliora probo... pejora sequor.

Je trouvai, à l'entrée du pavillon, le commissaire de police de Trouville, majestueusement revêtu de son écharpe. M. Célinski, conducteur des ponts et chaussées, architecte du bâtiment en péril, venait d'annoncer que la mer entamait les fondations ; et le magistrat accomplissait son devoir en défendant que personne entrât désormais.

Les ouvriers qui achevaient le déménagement s'inclinèrent devant cet ordre formel.

Je le violai seul en allant chercher mon bijou.

Je le trouvai, non sans peine, dans une armoire, et je sortis au bout de quelques minutes.

Il me sembla bien que les parquets tremblaient sous mes pieds, que le perron de brique avait une certaine oscillation ; mais j'étais moi-même tellement ébranlé par la bourrasque, au physique et au moral, que je jouis seulement du spectacle et ne crus nullement au danger.

Maintenant, ouvrez le *Moniteur universel* et la plupart des grands journaux, du 18 au 25 octobre 1856, vous y li-

rez, si vous ne l'avez déjà lu dans le temps, parmi vingt sinistres de cette date sur les côtes de la Manche, le récit abrégé de ce qui précède et de ce qui va suivre, récit écrit sur les lieux par un témoin oculaire, le rédacteur en chef d'un journal du Havre, auquel j'avais donné rendez-vous au pavillon même, et qui a été stupéfait de me trouver le lendemain sain et sauf.

En effet, à peine avais-je fait cinquante pas dans le jardin, que je me retournai à un bruit léger relativement, mais prodigieux en réalité, car il couvrit le tonnerre des éléments.

C'était le pavillon qui venait de crouler dans la mer, tout entier, avec ses trois étages, en quelques secondes et d'un seul coup...

Il n'en restait plus qu'un pan de mur, celui auquel étaient adossés nos lits, un quart d'heure avant, et un fragment du toit suspendu en auvent sur l'abîme.

Toute la construction, — maçonnerie, charpente, briques, plafonds, boiseries, cheminées, portes et fenêtres, — avait disparu, comme un flocon sous un souffle.

La mer, dévorant et broyant tout cela, comme ont dit les journaux, « en avait fait instantanément des galets et des allumettes. »

Il faut avoir vu une pareille chose pour juger de la puissance d'une vague en fureur.

J'eus un frisson rétrospectif, que vous concevez sans peine, — en songeant que toute ma famille était là, quelques minutes plus tôt, — et moi-même, il y avait un instant, — à la place de ce vide et de ces débris...

Nous eussions été engloutis et brisés en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Un fait étrange complétera l'idée de cet anéantissement :

La maîtresse de l'hôtel, M^me^ Mignot, qui était près de moi dans le jardin, presqu'au seuil du pavillon, n'avait rien vu, ni rien entendu.

Je lui appris la destruction de sa propriété, en lui montrant le ciel à la place des trois étages.

Je regagnai silencieusement nos chambres; je rendis à ma fille son bijou, et je la laissai dormir dans l'ignorance de ce qu'il avait failli lui coûter.

Mais vous devinez ce qui se passa le lendemain, après notre réveil, lorsque nous allâmes voir ce pan de mur et ce reste de toit, au milieu d'une population terrifiée, — et de vingt amis qui nous croyaient morts.

Chacun ignorait, en effet, à Trouville, que j'avais eu, au dernier moment, cet heureux instinct des rats qui désertent les maisons condamnées.

Je n'avais été le héros de l'aventure qu'en évitant d'en être la victime.

Et tout le mérite en revenait à la Providence.

Simple mystification pour mes ennemis, si j'avais l'honneur d'en posséder.

Les jardins d'alentour étaient ravagés, les digues entr'ouvertes, les escaliers disparus, les tentes de baigneurs couchées à terre, les défenses du salon entamées, la jolie maison du docteur Oliffe sapée dans sa base, la belle grève d'or sillonnée de galets, de quartiers de roches et de débris, les charpentes de l'estacade emportées et leurs chevilles de fer tordues comme des épingles.

Quelques barques rentraient désemparées, et plusieurs, hélas! ne rentrèrent jamais.

Voilà pourquoi, — au lieu d'acheter à Trouville un coin de la dune, à un franc le grain de sable, — j'ai dressé ma tente de bains à une lieue de là, à l'abri des grandes Vaches-Noires (1), au bout de la vallée d'Auge, au milieu des eaux vives et des chemins creux, sous les buissons luxuriants et les pommiers en fleur de Villers-sur-Mer.

Mais (à tout seigneur tout honneur) je n'en veux pas moins payer d'abord à Trouville, mon noble chef-lieu, un tribut d'admiration respectueuse, et faire avec mes lecteurs un gracieux pèlerinage à cet établissement rival de Dieppe, à cet Eldorado de l'aristocratie baigneuse, à ce boulevard italien de la plage normande, à ce rendez-vous historique de Guillaume le Conquérant, du chancelier d'Aguesseau, des Brancas et des Lassay, et enfin de Louis-Philippe, à l'heure suprême de l'expiation.

## II. DE PARIS A TROUVILLE.

Deux chemins conduisent de Paris à Trouville : 1° le chemin du Havre et le paquebot; 2° le chemin de Caen (ligne de Cherbourg) jusqu'à Lisieux, — et la correspondance de Lisieux à la mer. L'an prochain, au mois de mai, l'embranchement d'Honfleur ira jusqu'à Pont-Lévêque, à une heure de Trouville, et probablement sera continué jusqu'à Trouville même, de sorte qu'on arrivera de Paris aux bains, directement, en quatre heures environ.

Alors on ira se baigner à Trouville comme on va se baigner à Asnières. Il y aura des trains de plaisir, à grande vitesse et à prix réduits, qui jetteront tout Paris sur la grève normande; et les avocats, les banquiers, les médecins, les fonctionnaires et les employés iront passer les soirées et les dimanches à Trouville, — comme ils vont les passer aujourd'hui à Versailles et à Saint-Germain.

Les célibataires, les voyageurs libres, les artistes, les canotiers, etc., prennent par le Havre, et bravent les angoisses de la traversée. Les pères et les maris, les vieillards et les dames, les abonnés du *Musée des Familles*, préfèrent le terrain des vaches et la droite ligne de Lisieux.

Les uns et les autres partent de la gare de l'Ouest, rue Saint-Lazare, ce noyau de toutes les lignes de Normandie et de Bretagne, ce chef-lieu du tiers de la France et du plus beau tiers : de Versailles et de Saint-Germain, d'Evreux, de Rouen, du Havre, de Fécamp, de Dieppe, de Caen, de Cherbourg, de Chartres, du Mans, d'Alençon, de Laval, de Rennes, de Vannes, de Saint-Malo, de Saint-Brieuc, de Quimper, de Brest, de l'Océan et de la Manche, des anciens Etats de Guillaume le Conquérant et d'Anne de Bretagne.

La gare de l'Ouest, — sans être aussi monumentale que celle de Strasbourg, — a bien la physionomie d'un caravansérail des voyages.

Quels développements elle a pris depuis l'établissement du petit rail-way de Saint-Germain, ce début fécond de M. Pereire! Que de maisons elle a dévorées, que de rues elle a fait naître! Elle a créé un quartier de Paris et un centre du monde, — comme l'indiquent si bien les noms des squares d'alentour.

Observez le dessin fait sur place par M. de Bar. Sous l'immense dôme de fer et de cristal élevé par M. Flachat, voici le rail de Saint-Germain, celui de Versailles, celui de Boulogne et d'Auteuil, celui du Havre et de Dieppe, celui de Caen et bientôt d'Honfleur et de Cherbourg, celui de Rennes et bientôt de Vannes et de Brest.

Certes, j'admire hautement M. Meyerbeer dans les combinaisons d'orchestre et de voix de *Robert le Diable* et des *Huguenots*; mais j'admire hautement aussi M. de

(1) Magnifiques et sombres falaises qui s'étendent sur trois lieues, de Villers à Beuzeval près Dives, protégeant de leurs remparts sourcilleux la plus riante oasis des rivages de l'Océan.

Lapeyrière dans l'organisation de ce chaos de services dont le centre est dans sa main et la circonférence partout.

Cela me rappelle la définition de l'infini par Pascal, — définition sublime que je n'ai jamais comprise (1).

Mon extase est d'autant plus profonde, que le chef des lignes de l'Ouest a résolu le problème essentiel, la grande question du siècle : transporter le plus et broyer le moins de voyageurs. Il n'a même, si je ne me trompe, jamais occis d'animaux raisonnables, et n'a tué que quelques bestiaux sur un train de marchandises. Je l'en glorifie de toute mon âme, et le bœuf gras seul peut lui en vouloir.

Encore la bonne bête se dira peut-être : — Rôti avant ou après, qu'importe? mon filet n'en sera pas moins tendre.

Après tout, le moyen de voiturer tous les bœufs de la vallée d'Auge et du Cotentin, sans faire une seule fois, en vingt ans, quelque roastbeef à la vapeur?

Un simple fait pratique, dont j'ai été témoin, vous donnera l'idée de la puissance des chemins de fer.

Je demandais à la compagnie de l'Ouest de transporter cinq voitures de meubles de Paris à Trouville. Il fallait pour cela vingt chevaux de Lisieux à la mer. Les déménageurs les plus huppés exigeaient une semaine et deux cents francs par jour.

— Attendez une minute, me dit le chef d'exploitation.

Il toucha un cadran du télégraphe électrique, et reçut, pendant que je prenais une prise de tabac, la réponse suivante de Lisieux : « La maison L... tiendra demain vingt chevaux à la disposition de la Compagnie. »

— Dans douze heures, me dit-il alors, vos cinq voitures seront à destination, et le tout vous coûtera...

Je n'ose écrire le chiffre, de peur de ruiner tous les déménageurs de France.




Vue intérieure de la gare des chemins de fer de l'Ouest. Dessin de A. de Bar.

La route ferrée de Paris à Lisieux est une des plus historiques et des plus pittoresques de l'ouest.

Jusqu'à Mantes, elle est commune à toutes les lignes de Normandie. Elle passe à Maisons, devant le château bâti par Mansart, qui a vu Louis XV et sa cour, où Voltaire écrivit *Marianne*, gagna la petite vérole, et eut la même chance que moi à Trouville : il venait de quitter sa chambre lorsque le feu y éclata et brûla toute une aile de l'édifice. La roue des révolutions a fait passer ici Louis XVI, Marie-Antoinette, le duc de Montébello, Jacques Laffitte, le prince de la Moskowa, et M. Thomas, inventeur de la machine qui supprime les professeurs de calcul.

Voilà Poissy, avec son large amphithéâtre, à cheval sur les bras de la Seine; — Poissy où Robert Capet avait son *hôtel de campagne*, où saint Louis est né, à la place du grand autel de l'église élevée par son fils (1); où la plus

(1) La gare de l'Ouest couvre 4 hectares 82 ares 28 centiares de terrain et comprend 27 voies desservant 6 lignes. Entre Paris et Asnières seulement, par un beau dimanche, elle expédie 400 trains dans un jour. Les machines parcourent dans l'année 7 millions 1/2 de kilomètres et consomment 745 millions de litres d'eau. Cet immense matériel, mis bout à bout, couvrirait 45 kilomètres. Il voiture 11 millions 1/2 de voyageurs par an, soit 1,300 environ par heure. Quant aux dépêches électriques, leur nombre et leur vitesse sont incalculables, et l'espace qu'elles parcourent en quelques heures ne peut se comparer qu'à la distance de la terre au soleil.

(1) On y voit encore la pierre baptismale où l'enfant de Blanche de Castille reçut ce titre de chrétien qu'il porta jusqu'à la sainteté.

riche abbaye de France eut pour abbesses huit princesses du sang; où le fameux *colloque* de 1561 réunit le roi, la reine et leur famille, le cardinal de Lorraine et Théodose de Bèze; — où Napoléon et Fourier rêvaient la capitale de l'empire et du phalanstère, — où l'armée de l'invasion, en 1815, s'arrêta devant les trois arches sautées du pont Louis IX; — où il n'y a plus qu'une curiosité aujourd'hui : le grand marché de bestiaux qui nourrit l'ogre parisien.

A Meulan, nous saluons Henri IV, Louis XIV et Louis XV.

Le Béarnais — « grand courage et petite bourse, » dit M. Enault, n'avait pas un sou lorsqu'il passa à Meulan. Le tanneur Leclerc vint lui offrir son trésor. Le roi l'accepta et anoblit l'artisan.

— Quelles armes veux-tu?

— Les gants que j'ai mis pour cacher la noirceur de mes doigts, — et qui rappelleront à mes héritiers mon état, ma fidélité et votre reconnaissance.

Les Juigné, qui descendent de ce Leclerc, portent encore ses gants sur leur écusson.

Anne d'Autriche, pauvre aussi, mais pauvre d'enfants comme Sarah, vint à Meulan demander un fils à Dieu.

— Madame, lui dit Charlotte de Lucy, supérieure du couvent, le Seigneur exaucera vos prières et vos larmes, et vous donnera un fils avant la fin de l'année.

Le Seigneur lui donna, en effet, Louis XIV, après vingt-trois ans de stérilité.

Louis XV chassait à Meulan, autour de l'Ile-Belle, embellie encore par son bibliothécaire, l'abbé Bignon.

— L'abbé est-il là? cria-t-il au passeux.

— L'abbé! répondit le passeux indigné, vous êtes sans gêne! n'est-il donc pas assez *monsieur* pour vous?




Vue de la plage, des bains et du salon de Trouville. Dessin de E. Breton, d'après M. le vicomte du Moncel. (Album de Trouville.)

Louis XV, loin de se fâcher, se vanta de la leçon, et on l'appelle encore ici *le Bien-Aimé*.

Mantes, dite *la Jolie*, l'est en effet, sur le cours de la Seine, au milieu de ses îles en fleurs, avec les futaies de ses remparts, voilant d'ombres légères ses maisons blanches.

Guillaume le Conquérant, — que nous verrons commencer près de Trouville, — finit ici par la blessure dont il alla mourir à Rouen.

On sait le terrible dialogue auquel elle donna lieu.

— Quand donc ce gros homme, disait Philippe Ier, fera-t-il ses relevailles?

— Trop tôt pour lui, répondit Guillaume; car je les ferai à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges.

Mais il n'eut que le temps de brûler Mantes, et les cierges n'éclairèrent que ses funérailles.

Cette ville fut la bien-aimée de la reine Blanche, de Philippe-Auguste, de la triste Agnès de Méranie, de Charles V et de Charles VI, d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Chaque matin, le Béarnais quittait le château de Rosny, où Sully ne pouvait le retenir.

— Je vais à Meulan jouer de la paume, criait-il à son ministre en piquant des deux.

Il allait, en effet, jouer à la paume avec la belle Gabrielle.

Les arquebusiers de Mantes avaient pour dicton : *les Chiens*. Après la bataille d'Ivry, Henri IV vint leur demander les clefs de la ville.

— Je n'étais pas inquiet de vous, leur dit-il; bons *chiens* reviennent toujours à leur maître.

Malgré les siéges, les assauts et les incendies, Mantes a encore des monuments précieux, entre autres, les ruines de ses remparts, festonnées de verdure, la belle collégiale de Notre-Dame et la vieille tour de Saint-Maclou, dont les masses de pierre couronnent à ravir le paysage, et l'ancien auditoire royal, où se voyait la statue de saint Yves, patron des avocats, avec cette inscription tirée de la prose de sa fête:

*Sanctus Yvo erat Brito,*
*Advocatus et non latro;*
*Res miranda populo !*

Saint Yves était Breton,
Avocat et pas larron;
Chose incroyable..., dit-on.

Au sortir de Mantes, la ligne du Havre et la ligne de Cherbourg se séparent. La première gagne Rouen par Vernon et Pont-de-l'Arche; la seconde court à Lisieux par Evreux et Bernay. Elle coupe la belle forêt de Rosny. laissant à droite le château que Sully refusa d'achever après la mort d'Henri IV, et où la duchesse de Berry fit porter le cœur de son époux, assassiné comme son aïeul.

Voyez-vous, à Bueil, ces deux auberges voisines? L'une s'intitule : *A la Porte de France;* l'autre : *A la Porte de Normandie.* Celle-ci s'ouvre, en effet, sur le riche pays des herbages et des pommiers, sur ces prés-bois ombragés de feuillages et baignés d'eaux vives, dont l'inaltérable fraîcheur ne cessera qu'à l'Océan.

Quelle est cette large vallée qui s'élargit en panorama au sortir du tunnel de Boisset-les-Prévanges? C'est la vallée d'Evreux, arrosée par l'Iton, bordée des forêts de de Saint-Michel, de Gravigny et de la Queue-d'Hirondelle, animée par les maisons pressées de la charmante ville et par les hauts clochers de sa cathédrale, de ses églises et de ses chapelles.

La cathédrale d'Evreux, avec ses vingt-trois autels, ses voûtes audacieuses, ses piliers fleuris, ses ogives flamboyantes, ses vitraux éblouissants, est une « vision du *paradis,* » s'écrie l'archéologue Raymond Bordeaux.

Les promenades d'Evreux sont le paradis même. Son Jardin des Plantes, son Allée des Soupirs, son avenue de la route de Caen, ses restes du parc de Navarre donnent aux passants la tentation d'y vivre et d'y mourir.

Mais le waggon nous emporte à d'autres merveilles de la nature. Voici la Normandie dans tout son éclat : les rivières argentées, coupées de moulins ruisselants, les prairies d'émeraude sillonnées d'eaux vives et murmurantes, les bestiaux mugissants dans l'herbe jusqu'au poitrail, les fermes de chaume enfouies sous les pommes d'or qui ont remplacé les fleurs de neige, les clochers d'ardoise élancés du feuillage comme des bouvreuils au collier d'azur; les mouvements de terrain harmonieux, larges et veloutés, les tourelles féodales et les ruines gothiques tapissées de lierres sombres, de vipérines bleues, de mauves et de digitales roses, de ravinelles et de clématites embaumées.

Voici Conches, avec son donjon démantelé, pendant sur l'abîme, avec son église de dentelle à jour dominant la vallée; un des paysages les plus hardis et les plus gracieux qu'on puisse voir.

Voici Beaumont-le-Roger, où saint Louis résida plusieurs fois, — qui eut l'honneur d'être pris par Bertrand Duguesclin, — où le comte Robert voulut réduire à un les quatre repas normands, — ce que les Normands interprétèrent alors et interprètent encore ainsi : faire ses quatre repas coup sur coup, de sorte que les quatre n'en composent qu'un seul.

Les sites et les ruines de Beaumont, son église de Saint-Nicolas, sa Fontaine-Roger, ou *Enragée* (*radjca*), son magnifique château de Beaumesnil, sa curieuse tour de Thevray, et surtout les restes de son prieuré, seraient de charmants pèlerinages, — si nous voyagions en pèlerins.

Henri IV, entrant dans cette ville, fut si enchanté du carillon de ses cloches qu'il dit aux habitants : — Donnez-les-moi! — Volontiers, sire; mais il vous faudra aussi emporter la vallée.

Les échos du val étaient en effet pour moitié dans l'harmonie.

Voici Serquigny, où la fameuse abbaye du Bec eut pour maîtres d'école Lanfranc et saint Anselme, — et pour élèves tous les savants du moyen âge.

Voici Bernay, coquettement assis sur les eaux du Cosnier, dans le riant vallon de la Charentonne, entre trois collines aux aspects variés; — Bernay où saint Louis, — ramené toujours à « cette belle part de la France, qu'il aimait jusqu'à la passion, » tint, en 1231, les célèbres assises des *grands jours.* Encore des ruines d'abbaye superbes, — une rue (la rue aux Fèvres) qui est un type complet des maisons de la Renaissance, — et une église, Notre-Dame-de-la-Couture, dont la légende rappelle celle de Sainte-Anne d'Auray (1).

C'était au dixième siècle. Un berger gardait ses moutons dans un bois près de Bernay (Bernay signifie : *habitation dans les bois*). Il remarqua qu'une de ses bêtes grattait la terre à certaine place, comme si elle eût voulu indiquer un trésor. Le berger fouilla le sol et y trouva une statue de la sainte Vierge. Les premiers chrétiens l'avaient cachée là, sans doute pendant les persécutions, et la pieuse image attendait sa résurrection depuis cinq cents ans.

Quand on voulut bâtir une église paroissiale pour Bernay et les environs, on en jeta les fondements à quelque distance de cette tombe de Marie. « A cet effet, dit la tradition, on prépara les matériaux, on tailla les pierres, on disposa le bois et autres choses nécessaires à l'édifice; mais voici que tout ce que l'on faisait le long des jours disparaissait durant les nuits, et se trouvait, le lendemain matin, transporté aux lieux où avait été trouvée l'image. »

Qui donc opérait ce transfert miraculeux? Les anges « composant l'armée de la Vierge au ciel, » et qui, descendus chaque nuit à Bernay, portaient à tire d'ailes et à force de bras lesdits matériaux au bois consacré.

On se le tint pour dit, — et l'église s'éleva à la place de la statue, — et la statue elle-même en devint le plus bel ornement.

L'église actuelle a remplacé l'ancienne, au quinzième et au seizième siècle, — et l'on y vénère toujours et l'on y vient implorer de dix lieues à la ronde la Vierge du berger, — grande comme nature, tenant son enfant dans ses bras.

On entre dans le petit temple comme dans une crypte. — Le site est délicieux, sur le versant d'une colline. Chaque tombe du cimetière est un massif de fleurs. La chaire et les stalles, le portail et les bas-reliefs sont délicatement sculptés. Le clocher d'ardoise sur sa tour de pierre se marie gracieusement au paysage d'alentour.

En souvenir de la statue de Marie, les jeunes gens de

(1) Voyez notre *Pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray*, t. XIX, page 355.

Bernay avaient le droit, — exercé jusqu'en 1793, — d'aller choisir un mouton, le jour de la Sainte-Madeleine, dans le troupeau de la ferme de ce nom, sise à la place du bois primitif. Ils paraient ce mouton de rubans et le promenaient trois fois autour de la ville, conduit en laisse par son berger, au son des instruments, des cantiques et des cloches; après quoi, les Normands, oubliant les chrétiens et revenant à leur nature, égorgeaient, rôtissaient et mangeaient la pauvre bête, — au milieu des libations de cidre et de poiré.

Le waggon longe, à gauche, Saint-Mards-Orbec, où les Parisiens viennent bâtir des châteaux dans les herbages, — et nous débarquons au centre des prairies, en face de Lisieux, à la station du Grand-Chalet, si heureusement jeté par M. Hardon dans ce paysage de la Suisse.

Lisieux est la digne clef du Calvados et de ses trésors. Riche et beau département, ainsi nommé du roc qui brisa, en 1588, le vaisseau-amiral de l'*Armada* de Philippe II, baptisé lui-même *Salvador*, — d'où Calvador et Calvados. Il y a des étymologies plus invraisemblables, — et moins glorieuses. Celle-ci, grâce à M[lle] Delaunay, a sauvé le département, en 1789, de l'absurde nom d'*Orne-Inférieure.*

On voit, au premier coup d'œil, que tout est résumé ici : l'histoire et la science, la nature et l'art, Segrais et Malherbe, Mathilde et Charlotte Corday, Guillaume le Conquérant et le bœuf gras, la terre la plus verte et l'océan le plus bleu, les falaises des Vaches-Noires et les jardins du poëme d'*Athys*, les fourrés du Bocage, les aloyaux de la vallée d'Auge, les blés de la plaine de Caen, le beurre d'Isigny et le cidre du Bessin, la dentelle et la toile de Bayeux, les saumons et les huîtres de Courseulles. Quant à la fraîcheur éternelle, aux sourires et aux mélodies de cette contrée, — il suffit de dire qu'outre l'Océan, qui est son lac, elle compte soixante-dix rivières et mille quatre-vingt-cinq ruisseaux, en tout onze cent cinquante-cinq cours d'eaux vives.

Lisieux, l'ancien Lexovium des Celtes et de César, devant avoir son chapitre spécial dans nos *Voyages de l'Ouest*, nous ne faisons que le traverser, après un bon dîner à l'*Hôtel de France* (1), en disant au revoir à sa cathédrale déchue, à son église de Saint-Jacques, à ses boulevards majestueux, à ses vieilles rues dignes de la Flandre et de la Hollande, à son vallon du Grand-Jardin, luxuriante avenue du pays d'Auge, par où la vapeur nous mènera bientôt à Trouville.

En attendant, nous y arrivons en diligence, c'est-à-dire fort lentement, par les cités de Pont-l'Evêque et de Touques.

(1) Ce modèle et ce doyen des hôtels, fondé en 1790, sur le plus beau point du boulevard de Lisieux, a aussi ses souvenirs historiques. Il eut l'honneur d'héberger Louis XVI se rendant à Cherbourg, et changea alors son nom d'*Hôtel d'Angleterre* en celui d'*Hôtel des relais du Roi*. A la révolution, l'étape monarchique reprit à regret son enseigne étrangère, mais elle adopta enfin son vrai titre : *Hôtel de France*, en 1820, pour recevoir successivement le chancelier Pasquier, MM. Guizot, Alphonse Karr, Isabey, Guttinguer, Alexandre Dumas, lord Grey, le duc et la duchesse de Nemours, MM. Mérimée, Ampère, Rossini, Mélesville, les ambassadeurs de Turquie et d'Angleterre, le prince Murat, M. le président Troplong et toutes les sommités que les révolutions ont vu passer en Normandie depuis trente ans. *Passer* est le mot, hélas ! les hôtelleries sont comme les livres et les hommes : *habent sua fata*. — La vie elle-même, et la puissance, et la gloire et la popularité ne sont-elles pas des auberges sur la grande route ?

### III. — ORIGINE ET ASPECT DE TROUVILLE.

En 1825, M. Charles Mozin, notre habile peintre de marine,

> Cherchait en Normandie un endroit écarté,
> Où de peindre en repos il eût la liberté.

Il arriva, en face du Havre, dans un pauvre village dont il savait à peine le nom.

C'était Trouville-sur-Mer : quelques cabanes de chaume, un petit port à l'embouchure de la Touque, des barques de pêche aux voiles jaunes et blanches, une grève de sable fin et doré, un clocher d'ardoises, au milieu d'un paysage d'Arcadie, des sujets de tableaux à chaque pas, sur terre et sur mer, et tout cela perdu, ignoré, vierge du regard parisien !

Jugez du triomphe de notre artiste ! — Christophe Cotomb n'était pas plus heureux en découvrant l'Amérique.

M. Mozin s'empara de ce nouveau monde, y établit sa tente et se crut à l'abri pour trente ans.

Il comptait sans son pinceau. Il envoya aux salons des chefs-d'œuvre datés de Trouville. Isabey courut l'y rejoindre, et les chefs-d'œuvre se multiplièrent.

Les touristes s'écrièrent en les contemplant : — Mais ce coin de terre est un paradis ! il faut aller y prendre un bain.

Puis Alph. Karr, le Fernand Cortez du rivage normand, Alexandre Dumas, le Juif errant de ce siècle, passèrent à Trouville et en informèrent le monde.

Le monde accourut au village, à travers ses chemins creux, — d'abord par petites escouades, — et bientôt par caravanes nombreuses.

Quelques dandys et quelques lionnes, fatigués de Dieppe et du Havre, se risquèrent à Trouville, s'y amusèrent follement, et, de retour à Paris, crièrent au miracle.

Un de ces passants, un ancien notaire, faillit alors gagner quatre millions.

Il se baignait à Trouville par hasard ; il remarqua, en faisant la planche, la beauté de la grève et de la côte, l'originalité du site, la variété des promenades, la richesse de la campagne à perte de vue.

— Corbleu ! se dit-il, on ferait ici un second Dieppe !

Et il s'informa du prix de la dune, depuis le port jusqu'à la falaise.

— Cela vous coûtera bien dix mille francs ! lui répondit un pêcheur de crevettes.

Le baigneur les avait dans son portefeuille et allait conclure l'affaire, — lorsqu'une lettre de sa femme le rappela à Paris.

Il oublia Trouville et n'y revint qu'après dix-huit ans.

La dune abandonnée, qu'il eût pu acheter dix mille francs, était couverte de maisons charmantes, de huit ou dix rues, d'un casino splendide, de cinq à six hôtels, de trois mille promeneurs, de belles dames en falbalas, et valait quatre millions !

L'ancien notaire ne s'est jamais pardonné, et n'a plus remis les pieds à Trouville.

Des touristes et des propriétaires moins distraits avaient ramassé le gâteau et se l'étaient partagé.

M. Mozin lui-même avait fait bâtir sur le port, — aujourd'hui bordé d'un large quai, — une maison d'artiste, coquette et confortable, avec un aspect de vieux manoir. Il y peignait, dans un atelier délicieux, les barques et les pêcheurs qui passaient devant ses fenêtres. Il y loge en ce moment les grands seigneurs et les banquiers auxquels il a révélé Trouville sans le savoir, et surtout sans le vouloir.

Mais il regrette, dans son petit palais, son humble village d'autrefois.

— Mon Trouville n'est plus, dit-il amèrement ; il appartient aux baigneurs, aux crinolines, à tout le monde. Je n'y suis plus qu'un *habitant patenté, logeur en garni*, — comme parle mon rôle de contributions.

Aussi M. Mozin n'y va-t-il guère qu'en mai et en octobre, avant et après les *Lanciers* de Laborde.

Cependant, il rend justice aux hommes qui ont défait son Trouville pour élever le Trouville d'aujourd'hui : à M. Vallée, le propriétaire du château d'Aguesseau (1), qui a créé le nouveau Dieppe, comme maire et comme organisateur, avec un zèle et un désintéressement admirables ; à M. le comte d'Hautpoul, qui l'a secondé, remplacé et surpassé peut-être, avec toute la puissance que donnent un grand nom, une grande fortune et un grand cœur ; à M. de Gisors, l'éminent architecte du Luxembourg, qui a enchâssé dans le quai de la Touque une perle d'architecture hollandaise ; à M. Brenney, qui a construit la moitié de Trouville, le salon du Casino, l'hôtel monumental de Paris, et tant de maisons variées de style et d'aspect ; au docteur Oliffe, le gracieux promoteur des élégances parisiennes ; à M. le baron Clary, le maire actuel, qui promet à l'ancien village un bassin, un pont, un hôtel de ville et les destins d'un second Havre ; à M. Cordier, l'ancien et si jeune député de l'arrondissement, qui, avant d'offrir à Trouville, étouffé dans ses rues, un quartier superbe et tout neuf sur les pentes de son domaine, a donné à tous l'exemple




Types et costumes normands des environs de Trouville. Dessin de Foulquier.

du vrai luxe, du goût et de l'art achevé, en installant au sommet des hauteurs d'Hennequeville, au milieu d'un parc hardi et sans rival, un château déguisé en chalet, qui est la merveille célèbre du pays, — et qui serait une merveille partout, — même dans les féeries du bois de Boulogne.

Vous avez vu ce chalet dessiné et décrit, plus ou moins exactement, dans tous les guides et dans tous les albums, — car il est le point de mire et l'observatoire de la contrée entière, comme il est le résumé de toutes ses splendeurs et de toutes ses grâces. Mais nous devons à l'habile crayon de M. le vicomte du Moncel, à l'obligeance de M. Arnoul-Lugan (1) et aux miracles de la photographie de vous le donner ici dans son ensemble le plus complet et dans ses détails les plus délicats.

A l'extérieur, c'est un bijou d'architecture sans précé-

(1) Récemment vendu par le prince Murat à M. Biesta de Chamblain, directeur du Comptoir d'escompte.

(1) Libraire de Trouville, éditeur de l'album remarquable, lithographié par M. Bry, des dessins de M. le vicomte du Moncel, rédacteur en chef de *la Science*, noble amateur qui a tout le talent d'un artiste et toute l'érudition d'un membre de l'Institut. Cet album est le dernier mot du crayon sur Trouville et ses alentours, — le *vade-mecum* et le souvenir de tous ses visiteurs, le dédommagement de quiconque n'y peut aller. Vues, sous toutes les faces, de la plage et du port, sites, monuments et curiosités des promenades ; salon, chalet Cordier, maison de Gisors, châ-

dents, la combinaison la plus harmonieuse de la brique et du bois sculpté, des perrons et des balcons à jour, du manoir Louis XIII, du palais italien et de la cabane suisse.

A l'intérieur, c'est l'appartement d'un grand seigneur et le sanctuaire d'un artiste.

Vous passez dans le parc sous les fenêtres, et vous admirez l'immense panorama de l'Océan, du golfe du Havre, des côtes d'Ingouville, de Sainte-Adresse et de la Hève; à vos pieds, derrière les fleurs et les massifs du jardin, Trouville avec ses maisons, sa grève et son port, ses paquebots et ses barques qui vont et viennent, promenant leurs voiles blanches et leur fumée noire; à droite, les prés-bois ombragés de pommiers et peuplés des grands bœufs de Pierre Dupont; à gauche, la riche vallée de la Touque où la rivière serpente dans une oasis de verdure, et les montagnes de Lassay et de Bénerville, échancrées par le flot, comme pour laisser voir, à perte de regard, les sites de Villers, de Cabourg-Dives et du rivage de Caen.

Tout à coup, par une fenêtre, vous entendez le son d'un orgue d'Alexandre. Qui donc en joue avec cette perfection de nuances et de sentiment? Est-ce Lefébure-Vély ou Lebeau, son digne élève? Non, c'est le propriétaire



Maison du quai Trouville construite par M. de Gisors, architecte du Luxembourg. Dessin de Fellmann.

du chalet, et c'est cet orgue qui a été son architecte.

Je ne plaisante pas et je dois vous expliquer ce mystère.

L'éminent amateur cherchait un jour un accord parfait sur les touches de son orgue. Il improvisa un morceau où se fondaient les bruits et les reflets de l'Océan, les murmures et les couleurs de la terre, les rayons et les profondeurs du ciel.

Il se leva, prit un crayon et dessina son parc et son chalet.

Il les tailla et les posa devant la Nature, entre le Ciel et la Mer. C'était la réunion des trois notes magiques, c'était l'accord parfait rêvé sur l'orgue.

Voilà pourquoi cette habitation est merveilleuse et saisit tout le monde, l'ignare comme le savant, le bourgeois comme l'artiste, l'ouvrier comme le grand seigneur.

C'est une harmonie vivante.

teaux de Guillaume le Conquérant, de d'Aguesseau, de Pâris, chapelle de Saint-Arnould, etc., etc., rien n'est oublié, et tout est frappant de ressemblance et d'effet. On en jugera par les reproductions partielles, dont nous remercions ici l'auteur et le libraire, et qui ne manqueront pas de faire désirer l'ensemble à tous nos lecteurs.

Seulement, chaque note a coûté environ cent mille francs. Avis aux amateurs d'orgue!

Il nous a été donné d'en étudier les détails, — et nous engageons les touristes intelligents à faire comme nous. Quand ils auront examiné ce large salon ouvert sur trois infinis, ces boiseries exquises de Bridau fils, sobrement et finement dorées; ces plafonds majestueux de Burette, le décorateur du Louvre; ce Pensieroso de Michel-Ange, assis par Barbedienne sur cette pendule de bronze massif, entourée des figurines de Ghiberti (baptistère de Florence); ce lustre en vermeil de Paillard, gigantesque fleur épanouie dans treize cents livres de métal; ces tapisseries de Monnier, d'un goût si simple et si pur; ces meubles ciselés avec tant de style par Jeanselme et Ribaillier. Quand ils auront analysé cette salle Renaissance, avec sa cheminée du château de Cheverny, ses chenets François Ier et son âtre fouillé par Callat; quand ils se seront recueillis dans cette bibliothèque, si sévère et si mystérieuse, aux panneaux d'ébène et aux bas-reliefs de bronze, sculptés d'après les chefs-d'œuvre du seizième siècle, et dans cette chambre gothique au grand baldaquin de chêne noir, drapé d'or et de grenat par Boursault, d'où l'œil se perd, en s'ouvrant sur l'oreiller, dans l'abîme de l'Océan et dans l'abîme de la verdure, ils comprendront alors notre définition du chalet, et ils n'en trouveront pas d'autre.

On se figure à peine la stupéfaction du voyageur qui aurait vu Trouville il y a 30 ans et qui le reverrait en 1857.

Ces larges et belles routes, qui descendent du château, de Honfleur, de Lisieux, de Dives, de Caen, étaient des chemins défoncés et pittoresques, où l'on marchait la tête dans les fleurs et les pieds dans la boue.

Au lieu de ce Longchamps de diligences, de calèches, de chars-à-bancs, de victorias, de coupés, d'équipages à quatre chevaux et à la Daumon, d'amazones et de cavaliers fringants, c'était le paysan d'Auge sur son bidet, le berger piquant ses bœufs, le bonnet cauchois le dimanche, le bonnet de coton tous les jours.

Ce quai spacieux, bordé de villas coquettes, de magasins élégants, de cafés à plafonds, de paquebots fumants, de chantiers tapageurs, de marchés et de marchandises, de voiles de toutes tailles et de toutes nuances, était une grève abrupte et sordide, moitié vase et moitié sable, où les barques échouaient au hasard de la marée, où les pêcheurs fumaient leurs brûle-gueules en vidant des pots de cidre, où leurs femmes, retroussées jusqu'aux hanches, lavaient et séchaient les filets, enlevaient sur leurs têtes les poissons et les coquillages.

A la place de ces maisons à quatre étages, si coquettement peintes de toutes les couleurs, quelques cabanes de chaume s'alignaient ou ne s'alignaient point, construites en bois et en terre jaune, animées de vieilles briques rouges, tapissées de voiles étalées au soleil.

Sur cette plage, couverte de trois mille Parisiens et Parisiennes, en jaquettes blanches et en volants de mousseline, fumant le cigare de la Havane, nageant au large ou portés au flot par les baigneurs, parlant bourse, opéra, chevaux et steeple-chase; — devant ces jardins remplis de fleurs et de tamaris, aux escaliers échelonnés sur le rivage, devant ce salon du Casino où l'on prend les glaces de Tortoni, où Géraldy et Nathan, Lebeau et Gozora donnent des concerts, — où Levassor joue les comédies du Palais-Royal, où Laborde et Mikel font danser des quadrilles, des Lanciers et des mazurkes; devant ces grands hôtels et ces petits châteaux (1) qui reproduisent tous les caprices de la villa, du chalet, du manoir et du palais italien, sous ces balcons à jour, ces perrons découpés, ces tourelles moyen âge, ces terrasses et ces belvédères, semés de robes d'organdi des Indes et de panamas à deux cents francs, — on ne voyait circuler que les pêcheurs à la traîne avec leurs bonnets de laine rouge, les crevettières à mi-jambes dans l'eau, ratissant la grève de leurs filets à perche, — les chasseurs d'équilles, leur *louchet* à la main (bêche à trois dents), soulevant le sable à l'improviste, et saisissant avec dextérité l'imperceptible anguille, dont il faut un millier pour remplir une assiette.

Vous voyez, ou plutôt vous ne voyez plus cette pauvre chapelle cachée à mi-côte, au bout du village, dont le clocher noir pointe timidement à travers les arbres, tableau charmant si souvent dessiné! Jadis elle était pleine d'humbles fidèles implorant Notre-Dame-de-Bon-Secours, et disant à Dieu, avant de s'embarquer : —Veillez sur moi, Seigneur! ma barque est si petite et votre mer est si grande! Aujourd'hui elle reste honteuse et déserte, derrière cette superbe église toute neuve et toute blanche, élevée au sommet de Trouville par l'or des baigneurs, et où la parisienne a sa chaise de velours rouge, son livre à fermoir d'argent et son lorgnon d'écaille.

Il y a vingt ans, Alexandre Dumas abordait à Trouville dans une barque sans pont, et se logeait tant bien que mal chez la mère Auzeraie. Il se baignait, il chassait, il fumait, il vivait de solitude et de crabes, de rêveries et de crevettes. Il enseignait à son hôtesse des ragoûts imprévus, et elle les exécutait si bien, que le grand homme les regrette parfois à l'hôtel des Princes.

Les années suivantes, on vit la fine fleur de la gentilhommerie baigneuse s'entasser à l'hôtel de l'*Agneau d'Or*, à trois livres par jour pour la nourriture et le logement.

Alors, dit Amédée Achard, un fauteuil était un objet d'art inconnu à Trouville.

Et maintenant, un cabinet au sommet d'un hôtel coûte six francs par nuit, — une chambre, dix ou quinze francs. Un salon s'enlève aux enchères, comme une action du Crédit mobilier.

Les maisons de Trouville rapportent en trois mois vingt pour cent à leurs propriétaires, sans compter le plus bel appartement qu'ils s'y réservent toute l'année.

Quant aux tables d'hôte, ne croyez qu'à demi, mais notez pour mémoire, ce cancan trouvillais :

Un grand seigneur légitimiste et breton s'était établi sans défiance dans une de ces auberges normandes. Quand il s'agit de compter, la note des repas fut d'un total inouï, — quatre louis par jour environ, sans la bougie et le service. Refus de payement et choix d'un arbitre, d'un arbitre normand, bien entendu. Celui-ci, scandalisé malgré lui, engagea l'hôtelier à ménager un personnage de l'importance de son client.

— Ménager ces gens-là, s'écria l'aubergiste indigné, — des Français qui ont amené l'invasion! Jamais, monsieur! *Ils ont fait trop de mal à notre belle France!*

Vaincu et convaincu par tant de patriotisme, l'arbitre allait condamner le gentilhomme breton, lorsque ce dernier s'exécuta, en disant au libéral normand :

— Tenez! voilà le total de votre note. Vos repas n'en valent pas la moitié; mais votre plaidoyer vaut le double.

PITRE-CHEVALIER.

(Prochainement : une *Saison à Trouville*, le *Salon*, les *Baigneurs*, les *Anecdotes de la plage*, et la *Promenade historique et pittoresque aux environs de Trouville.*)

(1) On remarque surtout ceux du comte d'Hautpoul, du baron Clary, de M. Mozin, de M. de Gisors, du docteur Oliffe, de M. Brenney, de Mmes la comtesse de Boigne, de Barbantane, de Rozan, Aumont, Tourin, Renaud, de MM. Vernes, Honoré.

# TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

### POÉSIE, FABLES, MUSIQUE.



### ETUDES RELIGIEUSES.



### HISTOIRE, BIOGRAPHIE, ACTUALITÉS.



### SCIENCES, INDUSTRIE, ACTUALITÉS.



### BEAUX-ARTS, ACTUALITÉS.



### HISTOIRE NATURELLE.



### GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MŒURS.



### NOUVELLES, CONTES, MORALITÉS.



### COMÉDIES, PROVERBES, CHARADES.



### CRITIQUE, BIBLIOGRAPHIE, THÉATRES, SALONS.



### RÉBUS HISTORIQUES.



# TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

# A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos abonnés (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1856-1857 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-quatrième volume.

La livraison d'octobre 1857, première du vingt-cinquième volume (1857-1858), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1857-1858, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

*N. B.* Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1856-1857 nous ayant encore apporté un grand nombre de nouveaux souscripteurs.

**Modes préférables d'abonnement pour les départements**

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée*, le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 70 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1857 *au* 25 *septembre* 1858 *inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection, de la Table générale et des volumes détachés, etc.

(1) Ajouter : et aux *Modes vraies*, si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

*N. B.* Nous rappelons à nos lecteurs, à l'occasion du renouvellement, la *Table générale* des vingt premiers volumes que nous avons publiée récemment sur un plan complet, qui annule l'ancienne table des dix premiers volumes, et qui est à la fois la lumière et la clef de la collection du *Musée des Familles.* (Voyez la quatrième page de la couverture.)

---

RÉBUS SUR BONAPARTE.




EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT DERNIER.

« *On oublie tout à Paris. Si je reste oisif, je suis perdu.* » Mot du général Bonaparte pour annoncer et expliquer son projet d'une expédition lointaine. (*On—oub* lie touc—appât—*Riz* scie *je*—Retz—toits—ifs—*je* suit paire d'U.)

